





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE;

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR E'TENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME CINQUIÉME.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

QUOIQUE le plan géneral de cet Ouvrage ait été clairement exposé dans les Préfaces du premier Tome, & que chaque partie soit accompagnée des explications qui lui conviennent, il n'en paroît pas moins nécessaire de faire quelquefois ouvrir les yeux au Lecteur sur le progrès du travail, pour lui faire remarquer la fidélité qu'on apporte à suivre les loix qu'on s'est imposées. On ne craint pas même de tomber dans une répétition inutile en rappellant ici ce qu'on a déja fait observer sur la nature de cette grande & pénible entreprise :

» Quoique les Anglois, a-t'on dit, promettent dans ce Recueil un » systême complet d'Histoire & de Géographie moderne, leur objet » n'est pas l'Histoire des Pays où les Voyageurs ont pénetré, mais » seulement l'Histoire de leurs Voyages & de leurs observations; de » sorte que s'il en résulte effectivement de grandes lumieres pour la » Géographie & l'Histoire en géneral, c'est par accident, si l'on ose » employer ce terme, & parce qu'en visitant divers Pays les Voya- » geurs n'ont pû manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur atten- » tion. La plûpart s'en sont fait une étude, suivant les occasions & » leur propre capacité ; mais, par ces deux raisons mêmes, avec un » succès fort inégal. Cependant ceux qui ont le moins réussi, faute » d'habileté ou de soin, n'occupent pas moins leur place dans no- » tre Recueil, comme parties de l'objet principal. Ainsi tout ce » qui se trouve ici d'utile à l'Histoire & à la Géographie n'est au » fond que le résultat du principal objet, qui est de représenter » le Voyageur tel qu'il est en lui-même. De-là vient qu'on ne sçau- » roit donner trop d'éloges à la méthode des Anglois. Après avoir » représenté chaque Voyageur dans ses courses, pour remplir leur » objet, qui est l'Histoire des Voyages, ils tirent de tous ceux qui » ont voyagé dans le même Pays ce qui appartient à l'Histoire » & à la Géographie des mêmes lieux, pour en composer un corps » qu'ils appellent *Réduction*, auquel chaque Voyageur contribue » suivant son habileté & ses lumieres.

Cette explication, par laquelle on a commencé, & qui doit toujours être presente aux Lecteurs attentifs, servira de réponse aux plaintes de quelques Censeurs, qui ont cru trouver trop de séchéresse dans plusieurs endroits de nos Relations. Ce défaut, si c'en

eſt un, pouvoit être évité facilement; mais c'étoit aux dépens de l'exactitude & de la verité; c'étoit en s'écartant du but qu'on s'étoit propoſé, le ſeul néanmoins auquel on ait pû s'attacher. A qui auroit-il été difficile de répandre les ornemens de l'imagination dans un ſujet tel que des Relations de Voyages? Quel champ plus fécond pour toutes ſortes d'avantures & de fictions amuſantes! Un Pilote, qui a publié ſimplement les circonſtances de ſa navigation, pour l'utilité de ceux qui tiendroient la même route après lui; un Marchand qui a pris ſoin d'écrire avec la même ſimplicité ce qui s'eſt préſenté à ſes yeux dans les Régions où ſon Commerce l'a conduit, pouvoient être transformés en Héros de Roman. On pouvoit annoblir leur caractere & leurs entrepriſes par des ſuppoſitions imaginaires; ou, ſans bleſſer directement la verité, on pouvoit remedier à la ſéchereſſe de leurs Relations en y joignant ce qui ſe trouve dans d'autres ſources, & leur prêter ainſi des agrémens qui ne ſeroient pas de leur propre fond. Mais ces emprunts appartiendroient-ils à l'Hiſtoire des Voyages? Qui reconnoîtroit ſous cette parure la verité des faits & le caractere du Voyageur? Que deviendroient l'inſtruction & l'utilité, qui ne peuvent naître, dans un Ouvrage ſérieux, que de la repréſentation fidelle des experiences?

D'autres Nations croyent cette fidelité ſi néceſſaire, que pouſſant le ſcrupule à l'excès, elles ne font pas difficulté de lui ſacrifier les plus ſimples ornemens du ſtile & toutes les regles du bon goût. Tels ſont les Hollandois, qui en nous faiſant l'honneur de profiter de notre travail & de publier une nouvelle édition de notre Ouvrage, ſe ſont imaginé que pour repreſenter les choſes dans toute la pureté de leur origine il falloit conſerver juſqu'aux minuties, aux indécences & aux groſſieretés qui ne ſe rencontrent que trop ſouvent dans les ſources Angloiſes; ce qu'ils appellent hardiment *réparer nos omiſſions*. Dans cette vûe, qu'ils ont voulu accorder, diſent-ils, avec beaucoup de reſpect & de fidelité pour le texte François, ils ont employé une varieté de croix, de mains, & d'autres figures, pour diſtinguer ces précieuſes reſtitutions. Il en réſulte un Livre de la plus étrange bigarure qui ait peut-être jamais paru dans la République des Lettres, où de froides & frivoles inſertions coupent à tous momens le fil du récit, comme cette multitude de caracteres barbares ne peut manquer de défigurer beaucoup les pages. Par exemple, ſi, pour éviter une remarque inutile, la traduction dit ſimplement que certaines marchandiſes deſcendoient du Caire dans la Méditerranée, ſur le Nil, par Alexandrie, les Editeurs Hollandois ont grand ſoin d'ajoûter, entre deux crochets, avec

la figure d'une main, que *cette Ville eſt ſituée à l'embouchure du Fleuve.* Comme les ſuppreſſions de ces remarques triviales, & d'autres circonſtances encore plus inutiles, ſont en fort grand nombre, parce que le ſtile étant fort négligé dans la plûpart des Voyageurs Anglois, & que les Auteurs du Recueil n'ayant pas eu la correction plus à cœur, on a cru devoir y ſuppléer dans la traduction Françoiſe, il eſt difficile de ſe repréſenter la confuſion & l'obſcurité qui regnent dans l'édition de Hollande. A la verité cette édition n'eſt faite, dit-on, que pour l'Allemagne, où l'on aſſure même qu'elle ſe vend fort bien; mais c'eſt mal juſtifier les Editeurs, qui ne devoient point abuſer de l'inclination que les Allemans ont pour les Livres François, ſous quelque forme qu'ils leur ſoient préſentés; & qui devoient moins encore les tromper, en leur promettant des reſtitutions imaginaires.

Pour achever de faire connoître la fauſſeté de ces promeſſes, il ſuffira d'expliquer en peu de mots les regles qu'on n'a pas ceſſé de ſuivre dans la traduction Françoiſe. La délicateſſe d'une Langue qui ne ſouffre ni deſordre dans les idées, ni barbarie dans les expreſſions, a fait prendre le parti de ne s'attacher à l'original Anglois qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour en conſerver le véritable eſprit. Il eſt queſtion de donner au Public ce qu'il y a de plus utile & de plus averé dans les Voyageurs. Loin de ſupprimer la moindre circonſtance qui porte l'un ou l'autre de ces deux caracteres, on a pris ſoin de relire une infinité de Relations, pour s'aſſurer s'il n'étoit rien échappé d'important aux Auteurs Anglois; & dans quelques endroits on a ſuppléé à leurs omiſſions. Mais comme il ne s'agit de rien moins que de repréſenter les Voyageurs avec leurs défauts, on s'eſt efforcé au contraire de les en purger; & c'eſt dans cette vûe qu'on a retranché, autant qu'il étoit poſſible ſans alterer le fond de l'ouvrage, les ſuperfluités & les indécences. On entend, par les *ſuperfluités*, un grand nombre de détails qui ne laiſſent aucune lumiere au Lecteur, & qui rebutent la curioſité plutôt que de l'exciter ou de la ſatisfaire. Ainſi lorſqu'un Navigateur rend compte du vent ſous lequel il a fait route, on n'a pas cru cette remarque fort reſpectable s'il eſt queſtion d'un vent ordinaire, qui peut être different le lendemain dans la même latitude. On n'a reſpecté ces obſervations que lorſqu'elles peuvent être de quelque utilité pour la navigation. Il n'eſt pas beſoin d'autre exemple pour ſe faire entendre. Par les *indécences*, on veut déſigner une infinité d'obſervations choquantes, auſquelles la verité même ne donneroit aucun prix, mais qui en ont bien moins lorſqu'elles viennent d'un Ecrivain

partial, qui saisit l'occasion de satisfaire sa haine ou sa jalousie. Telles sont un grand nombre de réflexions, la plûpart assez insipides, qui se trouvent répandues dans les Relations Angloises & dans les Notes, sur le gouvernement, la religion & le commerce des autres Nations. Que les Editeurs Hollandois se soient flattés d'accréditer leur édition par des restitutions de cette nature, c'est ce qui devroit causer un juste étonnement si l'on connoissoit moins leurs motifs. Ils ont usurpé sur le Libraire de Paris l'impression d'un Ouvrage auquel ils n'ont aucun droit. Leur interêt, quoique fondé sur l'injustice, ne les oblige-t'il pas d'employer toutes sortes de ruses pour faire valoir leur entreprise ? Cet Allemand, qui n'entend le François qu'à demi, est aisément trompé par un Programme où l'on annonce des restitutions. La vûe d'un Volume bigarré de croix, de mains & de crochets, confirme son erreur, & lui inspire même une sorte de respect pour la confusion que ces caracteres répandent dans un Livre. Il l'achete sans pénetrer plus loin. Mais si la guerre m'autorise à parler un peu librement de nos voisins, le bon goût n'a point fait encore de grands progrès dans leurs froides Régions.

Ce qui demeure vrai, c'est que dans les supplémens & les prétendues corrections des deux Volumes de l'édition de Hollande qui sont tombés entre mes mains, je ne reconnois que trois erreurs qui soient relevées avec justice, & sur lesquelles j'ai l'obligation à mes Censeurs de m'avoir fait ouvrir les yeux. Je fais volontiers cet aveu; sans avoir besoin d'un excès de modestie pour convenir que je me suis égaré trois fois dans une si longue carriere. Ces trois erreurs, ausquelles on donnera, si l'on veut, le nom de négligences, seront réparées fidélement à la fin du dernier Tome de l'Ouvrage, avec les fautes d'impression, qui ne sont pas en si petit nombre. J'aurai le même soin pour celles où je pourrai tomber dans la suite, si la critique d'autrui, ou la mienne, qui ne sera jamais la moins sévere, me les fait appercevoir.

Il me reste à donner quelque explication, dans cet Avertissement, sur divers points qui regardent moins le fond de l'Ouvrage que sa forme. Si le Public doit des éloges à l'execution des Figures & des Cartes, il ne doit pas moins d'indulgence aux Graveurs, lorsque, dans un espace aussi borné que six mois, la grandeur ou la difficulté du travail ne leur permet pas de finir aussi-tôt que l'Imprimeur. C'est l'unique obstacle qui a fait suspendre d'un mois entier la publication de ce Volume, comme il avoit déja causé le retardement de quelques Figures du IVe Tome. Elles paroissent aujourd'hui, avec la fidelité qu'on aura toujours dans les mêmes cas. Ainsi l'on

ne doit jamais être ſurpris d'en voir manquer quelques-unes ; & s'il arrivoit même que la néceſſité de fournir, avec chaque Tome, celles du moins qui lui ſont eſſentielles, en fît remettre plus loin quelques-unes du Volume précedent qui auroient été retardées, on peut s'aſſurer que toutes les omiſſions ſeront abondamment réparées dans le dernier Tome, avec des renvois ſi exacts que cette tranſpoſition ne fera naître aucun embarras. Il en ſera de même des Cartes ; ſur-tout des Cartes nouvelles que M. Belin tire du Dépôt de la Marine, pour ajoûter de nouvelles richeſſes à celles que les Auteurs Anglois ont recueillies. On en a déja vû pluſieurs. Le nombre en deviendra beaucoup plus grand. La Mappemonde qu'il a promiſe ne ſera point oubliée. C'eſt pour la perfectionner ſur de nouveaux Mémoires qu'il en differe encore la publication. Qui oſera ſe plaindre du délai, lorſque la nature du travail le rend néceſſaire, & qu'il n'en doit réſulter d'ailleurs qu'un ſurcroît d'agrément & d'utilité ?

En géneral, ſi l'on conſidere ce qu'un Volume de ſix ou ſept cens pages, orné d'un très-grand nombre de Cartes & de Figures, demande de diligence & d'application dans l'eſpace de ſix mois, ſoit de la part de l'Auteur pour la compoſition, ſoit du côté des Artiſtes pour l'impreſſion & les gravûres, ſoit enfin de la part du Libraire pour les ſoins qui lui ſont propres, il y auroit de l'injuſtice à ne pas reconnoître qu'on n'épargne rien pour répondre à l'attente du Public, & les plaintes du moins ſeroient de mauvaiſe grace.

La Table des Chapitres fera remarquer, au premier coup d'œil, que le cours de notre méthode ouvre une nouvelle carriere à la curioſité du Lecteur. Après avoir achevé de parcourir les Côtes d'Afrique, juſqu'au Cap de Guardafu qui en fait les dernieres bornes, on commence les Relations de l'Aſie ; c'eſt-à-dire, que les Auteurs Anglois entrant dans cette belle Région du Monde par la Chine, qui en eſt la plus brillante partie, on doit s'attendre à voir changer fort avantageuſement la ſcene. Mais comme il ſeroit inutile de prévenir les Amateurs des Voyages ſur ce qu'on va préſenter immédiatement à leurs yeux, on n'ajoûte ici qu'une courte obſervation, qui regarde les noms propres. La varieté de l'ortographe, pour la plûpart des noms Chinois, cauſant une juſte incertitude ſur la véritable maniere de les écrire & de les prononcer, on doit faire attention que les premiers Voyageurs qui ont écrit de la Chine ſont des Italiens & des Portugais, tels que *Martini*, *Magalhaens*, &c. & qu'en Italie comme en Portugal la voyelle *u* ſe prononce *ou ;* d'où il ſemble qu'on peut conclure que ceux qui ont écrit d'a-

près eux en François n'ont employé *ou*, au lieu d'*u*, que pour rendre exactement dans notre Langue le son des Italiens & des Portugais. Mais comme il ne s'ensuit pas que ce soit la véritable ortographe, & qu'au contraire tous les Ecrivains Etrangers, tels que les Anglois, les Hollandois, les Moscovites, les Italiens & les Portugais, écrivent *u*, on a pris le parti de suivre leur exemple, en avertissant seulement que la plûpart prononcent *ou*. Ainsi dans tous les noms où l'on trouvera *fu* & *cheu*, on sera libre de prononcer *fou* & *cheou*. S'il falloit justifier le parti auquel on s'est arrêté, on apporteroit deux raisons; l'une, qu'on a cru devoir éviter l'air de barbarie que la continuelle répétition de *fou* & de *cheou* auroit jetté dans le stile; l'autre, encore plus forte, que les Cartes de l'Ouvrage Anglois portant *fu* & *cheu*, on auroit été choqué de les trouver continuellement démenties par le texte. La seconde de ces deux raisons fera connoître que les Cartes où l'on trouve *fou* & *cheou* sont de M. Belin, qui n'a point été instruit assez tôt de ma résolution pour s'y conformer.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le cinquiéme Volume de l'Histoire des Voyages, & je n'y ai rien trouvé qui en dût empêcher l'impression. Fait à Paris ce quatre Février 1748. GEINOZ.



HISTOIRE



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

SUITE DU LIVRE TREIZIÉME ET DE LA DESCRIPTION DES ROYAUMES DE CONGO, D'ANGOLA, DE BENGUELA, ET DES PAYS VOISINS.

CHAPITRE IV.

Gouvernement du Royaume de Congo.

Autorité du Roi, Etat, Revenu, Couronnement & Funérailles des Rois.

ROYAUME DE CONGO. Empire absolu du Roi.



Il ne manque rien à l'autorité du Roi de Congo, puisqu'elle est également absolue sur la vie & les biens de ses Sujets. Ils n'aprochent de lui qu'avec des marques extraordinaires de respect & de soumission. Quiconque sortiroit des bornes du respect & de l'obéissance, seroit puni par un esclavage perpétuel (1).

On a déja fait observer que l'étendue présente du Royaume de Congo

(1) Ogilby, *ubi sup.* p. 538.

n'approche point de celle qu'il avoit anciennement. Lopez mettoit dans les titres du Roi, *Congo*, *Abundos*, *Matama*, *Quizama*, *Angola*, *Kakongo*, les ſept Royaumes de *Congere-Amolara* & des *Paugelungos*, la Seigneurie de la Riviere de *Zaïre*, des *Anziques*, d'*Anziko* & de *Loango* (2). Dapper omettant quelques-uns de ces titres, réduit la formule aux Royaumes de *Congo*, d'*Angola*, *Makomba*, *Okanga*, Kumba, Lulla, Zouza; à la Seigneurie des Duchés de *Batta*, de *Sunda*, de *Bamba*, d'*Amboille* & des territoires dépendans; à celle des Comtés de Songo, d'Angoy, de Kakongo & de la Monarchie d'*Ambondos*, & à celle de *la grande & merveilleuſe Riviere de Zaïre* (3). On a peine à concevoir quelle peut avoir été la cauſe d'une ſi grande différence dans un eſpace ſi court.

ROYAUME DE CONGO. Ses titres.

Conſeil de Congo.

Le Conſeil de Congo eſt compoſé de dix ou douze perſonnes, qui ſont dans la plus haute faveur auprès du Roi, & ſur leſquelles il ſe repoſe des affaires d'Etat, de l'adminiſtration de la paix & de la guerre, & de la publication de ſes ordres (4).

Maiſon du Roi.

Sa Cour eſt fort nombreuſe. Elle eſt compoſée d'une partie de ſa Nobleſſe, qui fait ſa réſidence au Palais, ou dans les lieux voiſins, & d'une multitude de Domeſtiques ou d'Officiers de ſa Maiſon. Il a pour garde un corps d'Anzikos & de pluſieurs autres Nations. Son habillement eſt très-riche. C'eſt ordinairement quelqu'étoffe d'or ou d'argent, avec un manteau de velours. Il ſe couvre la tête d'un bonnet blanc, comme tous les Fidalgos (5), qu'il honore de ſes bonnes graces. C'eſt une marque ſi certaine de faveur, qu'au moindre mécontentement il la fait ôter à ceux qui lui déplaiſent. En un mot, le bonnet blanc eſt un caractére de nobleſſe & de chevalerie à Congo, comme la Toiſon d'or & le S. Eſprit en Europe (6).

Audience en 1642 accordée aux Hollandois.

Le Roi donne deux audiences publiques dans le cours de chaque ſemaine; mais la liberté de lui parler n'eſt accordée qu'aux Seigneurs. En 1642, lorſque les Ambaſſadeurs Hollandois de Loanda furent reçûs à l'Audience du Roi de Congo, immédiatement après avoir enlevé cette Place aux Portugais, ils furent introduits au Palais pendant la nuit. On les fit d'abord paſſer dans une galerie longue de deux cens pas, entre deux haies de Négres, qui portoient dans leurs mains des flambeaux de cire. Le Roi étoit aſſis dans une petite Chappelle, tendue de nattes, au milieu de laquelle pendoit un luſtre chargé de bougies. Il étoit vêtu d'un juſte-au-corps de drap d'or, avec des hautes chauſſes de la même matiére. Autour du cou, il avoit pour cravate trois chaînes d'or très-maſſives. On voyoit briller au pouce de ſa main droite un grenat d'une groſſeur extraordinaire, & deux grandes émeraudes à ſa main gauche. Sur la manche gauche de ſon juſte-au-corps étoit attachée une croix d'or, en forme de reliquaire, dans une belle piéce de criſtal poli. Il portoit ſur la tête un bonnet blanc, & des bottines aux jambes. A ſa droite, un Officier, placé débout à peu de diſtance, agitoit doucement l'air avec un mouchoir. A ſa gauche, un autre Officier, dans la même poſture, portoit un arc & un ſceptre d'étain, couverts d'une belle étoffe à raies. Son Trône étoit un fauteuil de velours rouge, ſur les bords duquel on liſoit en lettres brodées:

(2) Pigafetta, p. 58.
(3) Ogilby, *ubi ſup.*
(4) *Ibidem.*
(5) Terme Portugais adopté par les Négres.
(6) Ogilby, *ubi ſup.* p. 539.





Pasquier Sculp

Dom Alvare Roy de Congo donnant Audience aux Hollandois en 1742.

T. IV. N.° XV.

Dom Alvaro, Roi de Congo. Le plancher, devant son Trône, étoit couvert d'un grand tapis de Turquie; & sur sa tête pendoit un dais de satin blanc broché d'or, & bordé d'une large frange. Enfin, à quelques pas sur sa droite, paroissoit à genou Dom *Bernardo de Menzos*, son Interpréte & son Sécretaire (8).

Royaume de Congo.

Cortége du Roi lorsqu'il sort du Palais.

Lorsque ce Prince sort du Palais, il est accompagné non-seulement de sa Noblesse, mais encore de tous ceux qui font leur demeure ordinaire à la Cour, & de ceux que le hasard y améne dans cette occasion. Les uns précédent le Roi, d'autres le suivent; & tous marchent, ou plûtôt dansent & sautent en marchant, au son des tambours & des trompettes d'ivoire. Leurs mouvemens & leurs attitudes grotesques ne cessent qu'en rentrant au Palais (9). Pigafetta prétend que dans ces occasions les Gardes sonnent d'un grand instrument, dont le bruit se fait entendre à cinq ou six milles, pour avertir tous les Habitans du Canton que le Monarque est en marche. Il ne lui arrive pas souvent de sortir; mais, suivant le même Auteur, il se fait accompagner alors de tous les Seigneurs de sa Cour, & sur-tout des Portugais, qu'il honore d'une singuliere confiance (10).

Son cortege à l'Eglise.

Suivant Dapper, lorsqu'il se rend à l'Eglise, tous les Portugais, soit Ecclésiastiques, ou Séculiers, sont obligés de grossir son cortége, & de l'accompagner de même à son retour jusqu'à la porte du Palais. Mais cet Auteur ajoute que c'est la seule occasion où ce devoir leur soit imposé. Le Roi, dit-il encore, ne paroît jamais en public sans être revêtu de ses plus belles robes. Ses doigts sont ornés de chaînes d'or, entremêlées du plus beau corail; & sur la tête il porte un bonnet fort riche (11).

Sa table.

Après la conversion du premier Roi Chrétien, la Cour de Congo fut comme réformée, sur le modéle de la Cour de Portugal. Depuis ce tems-là, lorsque le Roi mange en public, on place sa table sur une estrade de trois degrés, couverte d'un beau tapis de l'Inde & de plusieurs coussins. Suivant le récit de Dapper, son fauteuil est de velours cramoisi, verd ou rouge, orné de sculpture & de cloux d'or. Il mange toujours seul; mais les Princes de son sang sont débout & couverts devant lui. Sa vaisselle est d'or & d'argent. Il a près de lui un Noble qui goûte de chaque mêt (12). Dapper ajoute qu'il est servi par plus de cent personnes, qui ont leur logement au Palais, & qui sont vêtus d'une sorte de mante de baye noir.

Fêtes qu'il donne à sa Noblesse.

Mais sa grandeur & la pompe de la Majesté royale ne paroissent jamais avec plus d'éclat que dans les fêtes qu'il donne aux Nobles ou à ceux dont il a reçu quelqu'important service. Vers midi, il fait compter le nombre des Nobles qui se trouvent alors dans l'enceinte du Palais, & leur envoie leur mêt à chacun. Pour les uns, ce sont des féves bouillies; pour d'autres, du poisson, ou du millet au sel & à l'huile de palmier. Il fait porter, aux Grands du premier Ordre, leur dîner dans un plat de bois, avec un petit flacon de vin de palmier. Mais ceux d'un rang inferieur sont appellés six ou sept à la fois, & reçoivent les alimens que le Roi leur destine. Après l'heure du repas, ils se rassemblent tous pour se présenter au Monarque; & s'agenouillant en battant des mains, ils baissent la tête, avec de grands témoignages

(8) Pigafetta, p. 180.
(9) Ogilby, p. 538.
(10) Pigafetta, *ubi sup.*
(11) Dans Ogilby, *ubi sup.*
(12) Pigafetta, *ubi sup.*

ROYAUME DE CONGO.

de reconnoiſſance & de ſoumiſſion. Enſuite la plûpart ſe retirent, à l'exception des favoris, qui paſſent le reſte du jour à boire & à fumer avec lui, juſqu'à ce qu'ils tombent aſſoupis par l'excès du tabac & du vin (13).

La propriété des biens appartient à la Couronne.

Dans le Royaume de Congo, la propriété des biens & des terres appartient au Roi ſeul. Il en diſpoſe avec une autorité abſolue, comme de toutes les Dignités & les Emplois. Ainſi perſonne n'ayant rien à léguer par héritage, l'interêt fait naître peu de querelles. Les enfans mêmes du Roi ſont aſſujettis à cette loi fondamentale de l'Etat. Au moindre ſujet de mécontentement, il les prive de leurs Gouvernemens & de leurs titres. Cette diſgrace étoit arrivée au Roi qui régnoit du tems de Lopez. Avant qu'il fût parvenu à la Couronne, ſa bonté naturelle l'ayant rendu trop indulgent pour les Peuples de ſa Province, il avoit négligé de lever le tribut dont il étoit comptable au Roi ſon pere. C'en fut aſſez pour lui faire ôter ſon Gouvernement & le faire réduire à la qualité de *Tombokado*, c'eſt-à-dire, d'homme privé & diſgracié.

Revenus du Roi de Congo.

Les revenus du Roi conſiſtent ſpécialement dans les tributs annuels que lui payent les Ducs de *Baamba*, de *Batta*, de *Sundo*, de *Nambanganga*, de *Bumbi*, de *Moſſuca*, d'*Oanda*, de *Quinghenga*, & d'autres Seigneurs, ſes vaſſaux, qui prennent le titre de Comtes, tels que ceux de Pembo, de Pango, & de pluſieurs autres lieux. La cérémonie du payement ſe fait le jour de S. Jacques, & le Roi prend cette occaſion pour les honorer de quelques préſens. Quelques Auteurs ont prétendu que tous les revenus du Roi de Congo raſſemblés, ne montent point à plus de cent-vingt livres de France, ſans y comprendre à la verité les petits préſens que chaque Seigneur joint à ſon tribut; mais les plus conſidérables ne conſiſtent que dans une couple de chévres, & la plûpart ſont des fruits, tels que des plantains, des noix de kola & de l'huile de palmier (14).

Maniere dont il eſt groſſi.

Mais le Roi ne manque pas de moyens pour groſſir ſes tréſors. Par exemple, lorſqu'il ſort en bonnet blanc avec les Seigneurs de ſon cortége, il ſe fait quelquefois apporter un chapeau dans ſa marche & s'en ſert quelques momens. Enſuite redemandant ſon bonnet, il le met ſi négligemment, qu'il peut être abbattu par le moindre vent. S'il tombe en effet, les Fidalgos s'empreſſent pour le ramaſſer. Mais le Roi, comme offenſé de cette diſgrace, refuſe de le recevoir & retourne au Palais fort mécontent. Le lendemain il fait partir deux ou trois cens ſoldats, avec ordre de lever ſur les Peuples une groſſe impoſition, & tout le Royaume eſt ainſi forcé d'expier la faute du vent (15).

Puiſſance militaire du Roi de Congo.

L'empire abſolu que le Roi de Congo exerce ſur ſes Sujets rend ſa puiſſance fort redoutable à ſes voiſins. Au moindre ſigne il peut lever des armées innombrables & les mettre en campagne. Carli & d'autres Voyageurs racontent, qu'un Roi de Congo marcha contre les Portugais à la tête de neuf cens mille hommes. On auroit crû qu'il ſe propoſoit la conquête de l'Univers. Cependant il n'avoit à combattre que trois ou quatre cens mouſquetaires Portugais, qui n'avoient pour armes, avec leurs fuſils, que deux piéces de campagne. Mais les ayant chargées à cartouche, l'exécution qu'elles firent

(13) Ogilby, *ubi ſup.*
(14) Pigafetta, p. 97. & 180.
(15) Ogilby, p. 536.

dans les premiers rangs des Négres jetta la consternation dans une armée si nombreuse, & la mort du Monarque acheva de les mettre en déroute. Le Portugais qui avoit coupé la tête à ce Prince, assura l'Auteur que ses armes royales & tous les ustenciles dont il faisoit usage étoient d'or battu (16).

Méthode du Pays pour les combats.

La discipline militaire est un art ignoré des Négres; ou plûtôt leur imbécilité naturelle ne leur a jamais permis de se former à des exercices qui demandent du bon sens & de la réflexion. C'est ce qui a toujours donné tant d'avantage sur eux aux Européens. La maniere de combattre, dans toutes ces régions, est d'une bizarrerie sans exemple. Deux armées Négres, qui sont en présence, commencent par discuter froidement le sujet de leur querelle. Elles passent insensiblement aux reproches & aux injures. Enfin la chaleur augmentant par degrés, on en vient aux coups. Les tambours se font entendre avec beaucoup de confusion. Ceux qui sont armés de fusils les jettent après la premiére décharge, parce qu'ils sont plus occupés de leur propre frayeur que de l'envie de nuire. D'ailleurs la méthode qu'ils prennent pour tirer est rarement dangereuse. Ils appuyent la crosse du fusil contre leur estomac, sans aucun point de mire, & les balles passent en l'air, par-dessus la tête de leurs ennemis; d'autant plus, que des deux côtés l'usage est de s'acroupir lorsqu'ils voient le premier feu de la poudre. Ensuite les deux Partis se relevent & se servent de leurs arcs. S'ils sont à quelque distance, ils lancent leurs fléches en l'air, persuadés qu'elles font plus d'exécution dans leur chute; mais lorsqu'ils sont fort près, ils tirent en droite ligne. Les fléches sont quelquefois empoisonnées; & le premier remede qu'ils appliquent à leurs blessures, est leur propre urine. Ils ramassent les fléches qu'ils découvrent autour d'eux, pour les employer contre ceux qui les ont tirées. Leurs autres armes sont des couteaux & des haches, qu'ils achetent des Européens. Les prisonniers deviennent les esclaves du vainqueur; & ceux qui échapent à l'esclavage se tuent quelquefois de leurs propres mains, par un emportement de fureur (17). Dans les parties du Royaume de Congo qui manquent de Prêtres, il arrive souvent que sur le moindre démêlé, des Chrétiens s'arment les uns contre les autres, & font leurs Esclaves de ceux qui professent la même Foi (18).

Armes en usage.

Succession à la Couronne.

La succession au Trône n'a point d'ordre établi. Du moins n'en a-t-elle pas qui ne puisse être renversé par la volonté des Grands, sans aucun égard pour le droit d'aînesse ou pour la légitimité de la naissance. Ils choisissent entre les fils du Roi celui pour lequel ils ont conçu le plus de respect ou qu'ils croient le plus capable de les gouverner. Quelquefois ils rejettent les enfans, pour donner la Couronne aux freres ou aux neveux.

Cérémonies du couronnement.

Les cérémonies du couronnement paroissent avoir été changées depuis l'établissement de la Religion (19). Toute la Noblesse du Royaume, & les Portugais qui s'y trouvent établis, s'assemblent devant le Palais, dans une grande Place environnée d'un mur de pierre, & bâtie anciennement pour cet usage. On place au centre un fauteuil de velours sur un fort beau tapis, & un coussin, sur lequel on dépose la couronne, qui est de fil d'or & d'ar-

(16) Voyage de Carli, p. 572.

(17) Voyage de Merolla, p. 645. & suiv.

(18) Merolla, *ibid.*

(19) Ogilby, p. 540.

gent, avec trois braſſelets d'or de la groſſeur du doigt, & une bourſe de velours qui contient la Bulle du Pape & les Lettres de confirmation. Le Prince qui eſt deſtiné au Trône ſe trouve dans l'Aſſemblée. Auſſi-tôt que tous les préparatifs ſont finis, un des Nobles prend l'office de Hérault, pour faire à haute voix la proclamation ſuivante : » Vous, qui devez être Roi, ne ſoyez » ni voleur, ni avare, ni vindicatif; ſoyez l'ami des pauvres. Faites des au- » mônes pour la rançon des priſonniers & des eſclaves; aſſiſtez les malheu- » reux; ſoyez charitable pour l'Egliſe; efforcez-vous d'entretenir la paix & » la tranquillité dans ce Royaume, & conſervez avec une fidelité inviolable » le Traité d'alliance avec votre frere le Roi de Portugal.

Injonctions faites au Roi.

Après ce diſcours, on écoute en ſilence quelques airs de muſique. Enſuite deux Fidalgos ſe levent pour chercher le Prince, comme s'il étoit confondu dans la foule. L'ayant bien-tôt trouvé, ils l'amenent, l'un par le bras droit, l'autre par le bras gauche. Ils le placent ſur le fauteuil royal, lui mettent la couronne ſur la tête, les braſſelets d'or aux poignets, & ſur le dos un manteau noir, qui ſert depuis long-tems à cette cérémonie. Alors on lui préſente un Livre d'Evangile, ſoutenu par un Prêtre en ſurplis. Il y porte la main, & jure d'obſerver tout ce que le Hérault a prononcé. Toute l'Aſſemblée jette auſſi-tôt un peu de ſable & de terre vers lui, non-ſeulement comme un témoignage de la joie publique, mais encore pour l'avertir que ſa qualité de Roi n'empêchera point qu'il ne ſoit réduit quelque jour en poudre. Il ſe rend enſuite au Palais, accompagné des douze principaux Nobles qui ont préſidé à la fête.

Serment qu'il fait de les obſerver.

Il ſe paſſe huit jours, pendant leſquels il ne met pas le pied hors du Palais. Cet intervalle eſt accordé à la Nobleſſe & aux Portugais, pour le féliciter de ſon élévation & lui ſouhaiter un heureux régne. Les Seigneurs Négres lui rendent hommage à deux genoux, en frappant des mains & baiſant les ſiennes. Les Portugais & le Clergé ne fléchiſſent qu'un genou & le reconnoiſſent dans leur langue pour ſouverain Maître de tous les Etats de Congo.

Hommage qu'on lui prête.

Le neuviéme jour, on voit paroître le nouveau Monarque dans la Place publique, pour haranguer ſon Peuple, & confirmer les engagemens qu'il a pris en recevant la Couronne. Il aſſure tous ſes Sujets qu'il n'aura rien de plus à cœur que le bien de ſes Royaumes & le progrès de la Religion Romaine. On lui répond par des acclamations, ſuivies du ſerment d'obéiſſance & de fidélité. Mais quoique les Habitans de Congo s'engagent à reſpecter leur Roi, comme tous les autres Peuples chrétiens, ils oublient ſi facilement leurs promeſſes, qu'ils ſe ſoulevent contre lui & le tuent même à la moindre occaſion. Cette inconſtance leur en a fait ſouvent changer depuis quarante ou cinquante ans. S'il arrive quelque choſe qui les choque, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, enfin ſi le Ciel & la Nature ne les favoriſe point à leur gré, c'eſt à leur Roi qu'ils en font porter la peine.

Serment du Peuple; Mal gardé.

On trouve peu de Rois nommés dans les derniers Auteurs qui ont traité des affaires de Congo. Carli nomme *Dom Alvaro*, qui régnoit en 1666. Merolla parle de Dom *Jean-Simon Tamba*, & de Dom *Sebaſtien Gritho*, qui occupoit le Trône en 1688.

Noms de quelques Rois.

Les Rois de Congo, faiſant profeſſion du Chriſtianiſme, n'ont qu'une ſeule

femme, qui porte le titre de *Mani Mombada* (22). Mais les reproches du Clergé ne les empêchent point d'entretenir un grand nombre de concubines. Le revenu de la Reine consiste dans une taxe annuelle, nommée *Bintelto*, qui oblige chaque maison du Royaume à payer la valeur d'un Esclave pour chaque aune d'une certaine longueur qu'on donne à son lit; c'est-à-dire, que si son lit a trois aunes de long, la taxe est de trois Esclaves.

ROYAUME DE CONGO. Femmes du Roi de Congo. Titre de la Reine.

Mani Mombada est logée dans un appartement séparé, où ses Dames d'honneur la servent alternativement. Celles qui se trouvent libres profitent de cet intervalle pour aller se réjouir hors du Palais, pendant la nuit, & ne refusent rien à leurs inclinations déréglées. La Reine même ne se contraint pas beaucoup plus, lorsqu'elle trouve l'occasion de se satisfaire, ou quelque amant assez hardi pour escalader les murs & se glisser dans son appartement. Cependant elle doit apporter beaucoup de précautions pour tromper le Roi, lorsqu'elle veut menager sa propre vie & celle de son amant (23).

Funérailles des Rois du Pays.

Autrefois l'usage étoit d'enterrer avec les Rois de Congo douze jeunes filles, pour le servir dans l'autre monde. Elles attachoient tant d'honneur à ce funeste emploi, qu'elles sautoient gaiement dans le tombeau; & disputant entr'elles la premiere place auprès du corps, qu'on plaçoit assis, elles se tuoient l'une l'autre sans avoir pû s'accorder. Leurs parens & leurs amis les ornoient des plus riches parures & jettoient après elles toutes sortes de commodités pour leur usage. Le deuil pour la mort du Roi se célébre pendant huit jours, non par des pleurs, mais par des excès de boire & de manger. Cette fête bizarre, qui se nomme *Malala*, est renouvellée tous les ans, & s'observe aussi pour les Nobles, en proportionnant sa durée à leur rang ou à leurs richesses, sans que le Christianisme y ait apporté de changement. Mais l'usage d'enterrer des filles vivantes est entiérement abandonné (24).

§. II.

Administration de la Justice & forme des Sermens.

Distinction entre les Manis.

CHAQUE Province de Congo, quoique gouvernée par un des principaux Seigneurs du Royaume, sous le titre de Mani, se divise en plusieurs petits Cantons, qui ont aussi leurs Manis particuliers, mais d'un rang inférieur. Ainsi, le Mani ou le Seigneur de *Vamma*, qui n'est qu'une division de Province, n'est pas du même rang que le Mani Bamba, qui gouverne une Province entiere. Dapper nous apprend que ces grands Gouverneurs ont pris les titres de Ducs & de Comtes, à l'imitation des Portugais, tandis que les Portugais mêmes ne leur donnent que le titre de *Sovas*. C'est aussi du Portugal qu'ils ont appris à ne plus paroître en public sans des marques éclatantes de grandeur. Dans leurs audiences, ils sont assis sur de grands fauteuils de velours, avec de riches tapis & quantité de coussins sous leurs pieds (25).

Leur faste.

Office des Manis inferieurs.

Merolla rapporte que l'office des Manis inférieurs, dans le Comté de Sogno, est de recevoir les revenus de la Couronne, & de présider à la culture

(22) Ogilby, *ubi sup.* p. 541.

(23) *Ibid.* p. 537. & suiv.

(24) On a vû que les Chrétiens du Comté de Sogno n'ont pas les mêmes scrupules.

(25) Ogilby, p. 537. & suiv.

ROYAUME DE CONGO.

des terres royales lorſque la ſaiſon des pluies eſt arrivée. Au tems de la moiſſon, ils ſe réſervent une certaine partie des grains, comme le ſalaire de leurs ſoins, ou comme les appointemens de leurs Emplois (26).

Juges des Provinces.

Le Roi nomme, dans chaque Province, un Juge, revêtu de ſon autorité pour la déciſion de toutes les cauſes civiles. Comme il n'y a point de loix écrites, ces Juges n'ont pour regle, dans l'exercice de leur juriſdiction, que leur caprice ou celui de l'uſage. Mais leurs ſentences ne vont jamais plus loin que l'empriſonnement ou l'amende. Dans les matieres importantes, les accuſés appellent au Roi, ſeul Juge des cauſes criminelles; il porte ſa ſentence, mais il eſt rare qu'elle ſoit à mort. Les offenſes des Négres contre les Portugais, ſont jugées par les loix du Portugal. Ordinairement le Roi ſe contente de bannir les coupables dans quelqu'Iſle déſerte. S'ils ont le bonheur d'y vivre onze ou douze ans, il leur accorde un pardon formel, & ne fait pas même difficulté de les employer au ſervice de l'Etat, comme des gens d'expérience, qui ont eu le tems de s'endurcir à la fatigue (27).

Affaires entre les Portugais & les Negres.

Dans les affaires civiles, un Portugais qui entreprend de pourſuivre un Moſicongo, doit le citer devant les Juges du Pays; mais ſi c'eſt le Moſicongo qui ſe plaint d'un Portugais, il eſt obligé de porter ſes plaintes au Conſul de France, à moins que par une faveur ſpéciale il n'obtienne du Roi un Juge particulier. Mais dans toutes les affaires des Portugais avec les Négres, & dans les Traités mêmes de Commerce, on n'employe jamais l'écriture, ni les billets d'engagement. Tout dépend de la parole des traitans & de la fidélité des témoins (28).

Les châtimens ſont très-rigoureux pour l'idolatrie. Le meurtre & les ſortiléges ſont punis de mort, ſur la conviction par témoins; & le ſecond de ces deux crimes eſt puni par le feu. Tous les biens & les Eſclaves d'un coupable condamné ſont confiſqués au profit de la Couronne; & Dapper ne craint pas d'aſſurer que le Roi, pour remplir ſes coffres, condamne quelquefois fort légerement à l'exil (29).

Uſages judiciaires de Sogno.

Juſtice fondée ſur la Nature & le bon ſens.

Merolla raconte que dans le Comté de Sogno la Juſtice civile & criminelle appartient également aux Manis, à l'exception d'un petit nombre de cas, qui ſont réſervés au Comte ou à ſes Députés. L'accuſateur expoſe d'abord ſes raiſons, à genoux, devant le Juge, qui eſt aſſis à terre ſur un tapis, avec une petite baguette à la main. Le Siége ordinaire eſt à l'ombre d'un gros arbre, tel qu'on en voit ici dans toutes les Cours des Grands. Quelquefois le Juge établit ſon Tribunal dans une grande hute de paille, qu'on éleve exprès pour cet uſage. Il prête une oreille attentive à l'accuſateur. Il accorde la même juſtice à l'accuſé. Enſuite il appelle les témoins. S'ils tardent à paroître, la cauſe eſt remiſe à quelqu'autre jour. S'ils répondent à la voix du Juge, il écoute leurs dépoſitions, il péſe attentivement les témoignages des deux Parties; &, ſans aucune notion de juriſprudence, il prononce ſa déciſion ſuivant les régles de la nature & du bon ſens. Celui pour qui la ſentence eſt favorable paye une rétribution, & s'étend de ſon long, le viſage contre terre, pour exprimer ſa reconnoiſſance. Ses amis le reconduiſent à ſa maiſon, en répetant le cas & la déciſion. Il eſt obligé à ſon retour de traiter

(26) Merolla, p. 629.
(27) Ogilby, *ubi ſup.* p. 536.
(28) Relation de Pigafetta, p. 180. & ſuiv.
(29) Ogilby, p. 536.

ceux

ceux qui l'ont accompagné; & si l'affaire étoit d'importance, la fête dure ordinairement trois ou quatre nuits & le jette dans de grands frais. D'un autre côté, celui qui a perdu sa cause se retire sans ressentiment & sans murmure (30).

Sermens communs des Négres.

Dans les différends ordinaires de la société, ils jurent par le nom de leur Mokisso, en prononçant dans leur langage, *Kissongo wi*, ou *Kalikate wi*, c'est-à-dire, par Kissongo, ou par Kalikate. Mais dans les procès & les accusations ils ont un serment ou une épreuve solemnelle, qu'il appellent *Motamba*. On met au feu une hache, que le Ganga, ou le Prêtre de l'Idole, en retire brûlante & qu'il approche de la peau de l'accusé; si l'accusation tombe sur deux personnes, il met la hache entre les jambes de l'une & de l'autre, sans leur toucher. L'ardeur du feu ne laisse-t-elle aucune impression? c'est une preuve d'innocence. Au contraire, une trace de brûlure prouve la réalité du crime (31).

Sermens judiciaires.

Khilombo.

L'épreuve du Khilombo est à peu près de la même nature. On passe un fer rougi au feu, sur la jambe de l'accusé, & l'état de la peau fait juger du crime ou de l'innocence. L'imposture des Prêtres consiste ici, suivant Merolla, dans quelques préparations de nature froide, qu'ils tiennent cachée dans leurs mains, & dont ils ont l'adresse de frotter la jambe de l'accusé s'ils veulent le déclarer innocent. Le même Auteur raconte à cette occasion (32) l'histoire d'un Mulâtre chrétien, qui, ayant perdu son fils par le malheur que son Esclave avoit eu de lui picquer l'artere dans une saignée, résolut de faire subir à l'Esclave l'épreuve du Khilombo. Il le fit conduire dans une des trois Habitations des Sorciers. On lui fit passer sur la jambe un fer rouge, qui le brûla misérablement. Mais le pere, furieux de n'en pouvoir tirer d'autre confession que celle d'une faute involontaire, lui fit lier les pieds & les mains, & dans cette situation il lui poussa plusieurs fois une torche ardente au milieu du visage. Cette indigne action fut attestée aux Missionnaires par deux témoins. On leur rapporta même que l'Esclave avoit été presqu'entiérement brûlé & jetté ensuite dans la riviere. L'Auteur n'épargna rien pour faire arrêter les Sorciers; mais ils lui échaperent par la fuite. Il réussit mieux à se saisir du Mulâtre, qui produisit aussi-tôt l'Esclave, lié cruellement & portant encore les traces de son supplice. Le Mulâtre ayant entrepris de se justifier, Merolla prit le parti de l'envoyer à Loanda, sans oublier d'y faire transporter aussi l'Esclave. Il apprit dans la suite que cette malheureuse victime avoit été renvoyée libre; & que le Maître étoit demeuré en prison, pour n'en sortir qu'après avoir satisfait à la justice.

Cruauté d'un Mulâtre.

Les Négres de Congo ont d'autres espéces de Khilombo, sur lesquelles il déclare qu'il passe légerement, parce que cette matiere est traitée, dit-il, dans toute son étendue par *Montecuccolo* (33).

Différentes especes de Kilombos.

On administre le Khilombo, en mettant dans la bouche de l'accusé une racine fort tendre de bananier. Si cette racine s'attache au palais, ou laisse quelques traces d'une substance gluante, c'est une conviction du crime. On fait quelquefois manger à l'accusé le fruit de l'*Emba*, d'où se tire l'huile de

(30) Merolla, *ubi sup.* p. 629. & suiv.

(31) Pilgrimage de Purchass, Vol. V. p. 766.

(32) Merolla, *ubi sup.* p. 613.

(33) Cet Auteur est cité fort souvent dans la Relation de Merolla.

Royaume de Congo.

palmier ; & le Prêtre en fait l'essai lui-même, pour marquer que l'innocence n'en a rien à redouter. Mais il trouve, ajoute Merolla, le moyen de l'empoisonner aussi-tôt. Cependant quelques présens, qu'on lui offre en secret, ont un effet encore plus infaillible pour mettre les criminels à couvert.

Le quatriéme Khilombo consiste à tirer d'un pot d'eau bouillante une pierre, que le Prêtre y jette mistérieusement, & qu'il tire lui-même sans se brûler. Si la main de l'accusé se ressent de la chaleur de l'eau, il est déclaré coupable. Le cinquiéme, qui est particuliérement en usage dans les Etats du Roi de Congo, est d'appliquer quelques petites coquilles aux temples de l'accusé. S'y attachent-elles ? il est condamné. Le sixiéme, dont l'usage n'est pas moins fréquent, est d'éteindre dans l'eau une torche allumée, qui est faite d'un certain bitume, distillé des arbres du Pays. On fait boire à l'accusé une partie de cette eau, qui ne lui cause aucun mal s'il n'est pas coupable. Un septiéme Khilombo consiste de même à faire refroidir un fer rouge, dans de l'eau qu'on fait avaller. Cette méthode n'est en usage que parmi les Forgerons, qui se mêlent quelquefois de sorcellerie, dit l'Auteur, & que les Négres distinguent par le nom de *Nolesianzum-du*. D'autres font l'épreuve avec de l'eau qui a servi à laver les pieds de leur Maître, & qui porte le nom de *Nsia-masa*. Merolla, aussi fatigué que ses Lecteurs de cette ennuyeuse énumération, renvoie les Curieux à l'Auteur qu'on vient de nommer. Mais il croit devoir ajouter les moyens qu'on emploie pour découvrir le vol & les sortiléges, avec quelques méthodes d'absolution pour ceux qui ont heureusement subi les épreuves.

Forgerons qui passent pour Sorciers.

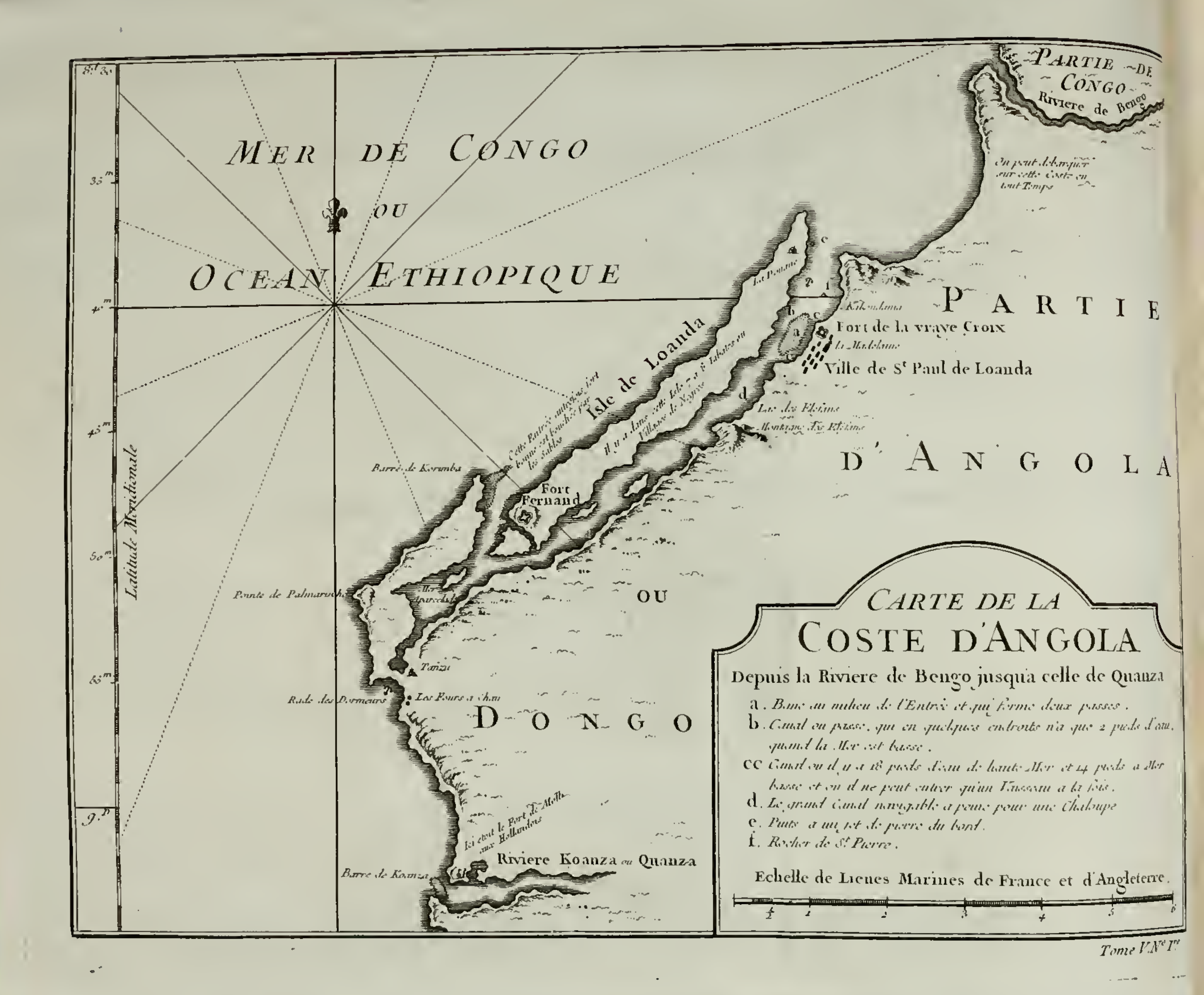
Méthodes pour découvrir le vol & le sortilége.

A l'égard du vol, un Sorcier (34), qui tire de son office le nom de *Nkasi*, prend un long fil, de laine ou de coton, & le tenant par un bout, donne l'autre à l'accusé. Ensuite il touche le milieu du fil avec un fer ardent. Si le fil brûle, l'accusé se voit condamné à payer la valeur du bien qu'il redemande ; & lorsqu'elle surpasse ses forces, il est réduit à l'esclavage. Comme il faut juger ici, suivant cette exposition, que le crime est prouvé au contraire par l'incombustibilité du fil, rien n'est plus favorable aux voleurs que ce Khilombo ; & l'on n'en sera point surpris, si l'on se souvient d'avoir lû que l'inclination au vol est un vice commun à tous les Négres. Cependant l'Auteur ajoute que n'ayant point eu l'occasion d'approfondir le fait, il n'ose décider si l'Esprit-malin s'en mêle.

Pour découvrir si quelqu'un est en commerce avec le Diable, on fait dissoudre dans l'eau une certaine racine nommé *Nkassa ;* on fait avaller cette liqueur à la personne suspecte ; ensuite on la livre à plusieurs hommes robustes, qui l'agitent & la secouent avec si peu de ménagement, qu'elle ne manque point de perdre bien-tôt connoissance. L'Auteur ajoute que cet évanouissement peut venir aussi du poison qu'on mêle dans la liqueur ; mais il n'explique point quelles inductions on en tire pour l'éclaircissement de la verité.

(34) Pour lever l'équivoque, il faut répeter que les Missionnaires Capucins donnent le nom de Sorciers aux Prêtres Idolâtres ; quoiqu'il paroisse ici & dans quantité d'autres lieux, que les Négres ont recours à ces Prêtres contre les sortiléges. Il y a donc deux sortes de Sorciers à Congo & dans les Pays voisins ; ceux qui ne le sont que dans l'opinion des Capucins, & ceux qui le sont dans celle des Négres.




MER DE CONGO
OU
OCEAN ETHIOPIQUE
PARTIE DE CONGO
Riviere de Bengo
PARTIE
D'ANGOLA
OU
DONGO
Isle de Loanda
Fort de la vraye Croix
Ville de St Paul de Loanda
Fort Fernand
Barre de Korumba
Pointe de Palmarinho
Rade des Dormeurs
Riviere Koanza ou Quanza
Barre de Koanza
Latitude Meridionale
CARTE DE LA
COSTE D'ANGOLA
Depuis la Riviere de Bengo jusqu'a celle de Quanza
a. Banc au milieu de l'Entrée et qui forme deux passes.
b. Canal ou passe, qui en quelques endroits n'a que 2 pieds d'eau, quand la Mer est basse.
cc Canal ou il y a 18 pieds d'eau de haute Mer et 14 pieds a Mer basse et ou il ne peut entrer qu'un Vaisseau a la fois.
d. Le grand Canal navigable a peine pour une Chaloupe
e. Puits a un jet de pierre du bord.
f. Rocher de St Pierre.
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.
Tome V. No I.

Lorsqu'un accusé sort victorieux de l'épreuve, le Ganga ou le Prêtre lui frotte la langue d'huile de palmier, & lui donne l'absolution avec quelques paroles misterieuses.

ROYAUME DE CONGO.

Absolution des accusés.

Enfin l'Auteur rapporte une autre sorte d'épreuve, qui se fait, dit-il, non par la main trompeuse d'un Prêtre, mais par celle de quelqu'homme de qualité. Si deux Négres s'obstinent à plaider, & si la verité paroît cachée dans les détours de la chicane, le Juge somme les deux Parties de se présenter à son Tribunal. Il leur applique sur le front une petite coquille de mer, & leur fait baisser la tête. Celui qui laisse tomber le premier sa coquille est reconnu pour l'imposteur, & l'autre est renvoyé triomphant.

CHAPITRE V.

Description du Royaume de Dongo ou d'Angola, & de Benguela.

ROYAUME D'ANGOLA.

Le véritable nom de cette contrée est *Dongo*. Les Portugais l'ont nommée Angola, du premier Prince qui l'usurpa sur la Couronne de Congo. Elle portoit anciennement le nom d'*Ambanda*, & ses Habitans se nomment encore Ambandos (35).

Bornes du Royaume d'Angola.

Le Royaume d'Angola est borné au Nord par celui de Congo, dont il est séparé par la Riviere de Danda, que d'autres appellent Bengo ; à l'Est, par le Royaume de Matamba ; au Sud, par Benguela ; à l'Ouest par l'Océan. Sa situation est entre sept degrés trente minutes & dix degrés quarante minutes de latitude du Sud ; & entre trente-deux & quarante-un degrés vingt minutes de longitude Est. On lui donne environ cinq cens dix milles de longueur de l'Ouest à l'Est, sur cent quatre-vingt-dix de largeur du Nord au Sud (36).

Pigafetta semble renfermer Benguela dans les limites d'Angola, lorsqu'il étend Angola au Sud jusqu'au Cap-Negro, & qu'il place la Baye des Vaches au centre de ses Côtes (37). Battel dit aussi que le Royaume d'Angola contient, jusqu'à ce Cap (38), un grand nombre de Seigneuries au long de la Côte.

Remarques sur la Riviere de Quanza.

Le Pays est arrosé par quantité de rivieres, telles que *Bengo*, *Quanza*, *Lakala* & *Kalukala*. A la description qu'on a déja lûe des deux premieres, nous ajouterons que l'embouchure de la *Quanza*, ou *Koanza*, est à quatre milles au Sud de la Rade des Dormeurs, à vingt milles du Cap-Palmarino, & à dix-sept du Cap-Ledo au Nord. Comme on n'a jamais connu d'Européens qui ayent remonté jusqu'à sa source, on peut dire qu'elle est ignorée ; quoiqu'on ait prétendu, sur des conjectures incertaines, qu'elle la tiroit du Lac de Zambra. Cette Riviere a beaucoup de ressemblance avec celle de San-Lucar en Espagne. Sa largeur, à l'entrée, est d'environ une lieue & demie. Sa plus grande profondeur est du côté du Nord. Dans la haute marée, son canal a douze pieds d'eau, qui se réduisent à quatre après le reflux. Elle ne manque point d'eau dans l'interieur ; mais elle est bouchée par de grandes

(35) D'autres écrivent *Abondos* & *Abundos*.

(36) Dapper dans Ogilby, p. 551.

(37) Relation de Pigafetta, p. 57.

(38) Dans Purchas, Vol. V. p. 766.

ROYAUME D'ANGOLA.

cataractes qui ne permettent point de remonter au-delà de *Kambamba*, Village à cent quatre-vingt milles de la mer. Elle descend de l'Est à l'Ouest, par quantité de détours, qui font compter trente lieues par eau depuis son embouchure jusqu'à l'Isle de Mochiama, quoiqu'en droite ligne, par le chemin de terre, il n'y en ait pas plus de vingt. Il n'est pas aisé de reconnoître la Riviere de Quanza du côté de la mer, parce qu'elle présente une Isle noire & couverte de bois, qui la cache presqu'entiérement.

Isles de la même Riviere.

Elle forme, dans son cours, plusieurs autres petites Isles. Celle de *Massander*, ou de *Massandra*, qui est à trente milles de l'embouchure, n'a pas moins de quatorze milles de long sur deux de large. Elle produit plusieurs sortes de végétaux, sur-tout du maniok d'une épaisseur extraordinaire, du millet qui donne trois moissons chaque année, des palmiers & des guaves.

Trente-six ou trente-huit milles plus haut, on trouve une autre Isle nommée *Mochiama* (39), longue de dix milles & large de deux. La terre en est basse, à l'exception de deux montagnes, qui offrent toutes sortes d'herbes & de pâturages, & qui nourrissent un grand nombre de chévres, de moutons, de porcs & de volaille. Cinq ou six familles Portugaises, qui s'y étoient établies depuis quelques années, s'étoient procuré quantité d'Esclaves, & tiroient leur principale subsistance du maniok.

Rivieres de Lukala & de Kalukala.

La Riviere de *Lukala*, que Pigafetta nomme *Luiola*, tire sa source du Pays d'Amboille, assez près de celle de la Danda; &, coulant au Sud-Ouest, elle tombe dans la Quanza à quatre-vingt-dix milles de la mer.

La *Kalukala* est une petite riviere qui traverse le Royaume d'Ilamba, avec un si grand nombre d'anses & de détours, que de quarante-deux districts dont ce Pays est composé, à peine s'en trouve-t-il un qui soit à plus d'une lieue de cette riviere.

Lacs divers.

Vers celles de Quanza & de Bengo, on découvre quelques lacs, dont les principaux sont dans les Seigneuries de *Quikaila*, d'*Angolome* & de *Khama*.

Provinces du Royaume d'Angola.

Le Royaume d'Angola contient plusieurs Provinces, que Dapper nomme *Loanda*, *Sinso*, *Ilamba*, *Ikollo*, *Ensacka*, *Massangano*, *Embacka* & *Kambamba*. Elles se subdivisent en divers Cantons, qui sont gouvernés par des Chefs ou des Sovas particuliers. Celle de Loanda en contient trente-neuf; *Ilamba*, quarante-deux; *Ikollo* & *Ensacka*, plusieurs; *Massangano*, douze que d'autres néanmoins mettent sous *Ilamba*; *Kambamba*, soixante, & *Embacka* le même nombre (40).

Sinso. Ilamba.

Sinso est située au Nord de Loanda, sur la riviere de Bengo. Ilamba, qui se nomme aussi *Elvama*, est un long espace de terre, de plus de cent milles de longueur, qui commence au Sud-Est d'Ikollo. Il s'étend depuis la riviere de Bengo jusqu'à celle de Quanza, & depuis Kalamba (41) jusqu'à Massangano. Sa largeur augmente à mesure qu'on avance; & toutes ses parties sont si bien peuplées, qu'on ne fait pas deux ou trois milles sans y rencontrer un Village. L'Auteur en apporte pour raison, le soin extrême avec lequel toutes les bornes de chaque division sont marquées par les Négres; ce qui forme dans toute la Province quarante-deux districts séparés. Le premier, qui tou-

(39) Cette Isle se trouve nommée *Motahoama*, *Motihiama* & *Motehiama*. Delisle met dans sa Carte *Muchima*.

(40) Dapper, dans Ogilby, p. 35. & suiv.

(41) Carte de Delisle.

che à la Province d'Ikollo, se nomme *Khonso*. Les autres suivent, dans l'ordre où Dapper a pris soin de nommer les principaux; *Namboa*, *Quolomba*, *Bamba*, *Golungo*, *Mokea*, *Kombi*, *Quiteadel*, *Etombe*, *Quitalla*, *Kambkaita*, *Allandongo*, *Quiambatta*, *Nambaquiajamba*, *Kangola*, *Quihaito*, *Kombe*, *Angolome*, *Guimbia*, *Massingan* ou *Massangano*, *Kaoulo*, *Kahango*, *Karaga-Pase*, *Guenka-Atombe*, *Hiangonga*, *Mossungnapose*, *Kamango*, *Kalunga*, *Bagolungo*, *Quibilacapose*, *Kossakase*, *Nambua*, *Kallabanga* & *Nimenesolo*. Ces divers Cantons d'Ilamba peuvent fournir dix ou douze mille hommes de guerre. Chaque *Sova* veille si soigneusement à la conservation de ses limites, qu'on ne se plaint jamais d'aucune usurpation. La Province n'a ni bois ni Forts qui puissent lui servir de défense. Quelques petites collines, & quelques bosquets qui s'y trouvent répandus, ne sont pas un rempart bien ferme pour sa sûreté. Mais les Habitans en ont un plus sûr dans l'excellence de leur discipline. Ils tirent leurs fléches, couchés ou à genoux.

Ikollo. Ensacka.

La Province d'*Ikollo* est située au Nord-Ouest & à l'Est-Nord-Ouest de celle d'Ilamba. *Ensacka* commence à six ou sept milles de Loanda, du côté de l'Est. Sa situation est entre les rivieres de Quanza & de Bengo. Mais elle a si peu d'étendue, qu'on peut la traverser dans l'espace d'un jour. Les terres y sont cultivées dans quelques endroits. Au centre du Pays, la Nature a placé sur des montagnes un bois environné de ronces & d'épines, qui fait la principale sûreté des Habitans. Il seroit impossible de les forcer dans cette retraite, s'ils n'étoient obligés de tirer leur eau des deux rivieres qui bordent leur Province (42). Trente milles à l'Est, au-dessus de l'Isle de Mochiama, dans la Province de *Massingan* ou de *Massangano*, les Portugais ont un Fort, près d'une petite Ville du même nom, entre les rivieres de Quanza & de Sunda. La Quanza coule au Sud, & la Sunda au Nord; mais leurs eaux se mêlent à la distance d'une lieue; & c'est de cette jonction que la Ville tire le nom de *Massangano*, qui signifie, dans la langue du Pays, un mélange d'eau. Elle n'étoit autrefois qu'un grand Village ouvert; mais le soin que les Portugais ont pris d'y bâtir un grand nombre de belles maisons de pierre, en a fait une Ville considérable. Ce changement & l'érection du Fort sont de l'année 1578, lorsqu'avec le secours du Roi de Congo les Portugais pénétrerent dans le Royaume d'Angola. La Ville est habitée aujourd'hui par quantité de familles Portugaises, & par un grand nombre de Mulâtres & de Négres (43).

Province de Massangano.

Ville du même nom, & Fort Portugais.

Montagne, où réside le Roi d'Angola.

Le Roi d'Angola fait sa résidence ordinaire un peu au-dessus de Massangano, dans l'interieur d'une forte montagne, d'environ sept lieues de tour, où la richesse des campagnes & des prairies lui fournit des provisions en abondance. On n'y peut pénétrer que par un seul passage; & ce Prince l'a fortifié avec tant de soin, qu'il est à couvert des insultes de la Reine de Singa & des Jaggas.

Kambamba.

La Province de *Kambamba* se termine en pointe à la Riviere de Quanza, sur laquelle est un Village nommé aussi Kambamba, éloigné d'une journée à l'Est

(42) Dapper, dans Ogilby, p. 553.

(43) Ogilby, Traducteur de Dapper, donne à la Ville de Massangano le nom de S. Paul de Loanda. C'est une erreur si manifeste, qu'elle doit faire craindre que tout ce qu'il dit ici de Massangano ne soit pris dans la Description de Loanda.

ROYAUME D'ANGOLA.

de Maſſangano. Les Portugais y ont conſtruit un Fort, habité par quelques familles de leur Nation & par un grand nombre de Négres libres, qui font la traite des Eſclaves (45).

Embacka.

En remontant la Riviere de Lukala, ou Luiola, l'eſpace de ſept ou huit journées, on arrive dans le Pays d'Embacka, qui offre un Village du même nom, à douze journées de la mer. Ce Village, ou cette Ville, fait les bornes de la domination Portugaiſe.

Ville de Luiola.

Luiola eſt une Ville très-forte, ſituée à la jonction des deux rivieres de Quanza & de Luiola, ou Lukala, à cent-cinquante milles de la mer. Les mêmes rivieres ſe ſéparant un peu au deſſus de leur jonction, forment une Iſle d'une portée de mouſquet de largeur. C'eſt à la pointe de cette Iſle, où les deux rivieres ſe rejoignent, que Paul Diaz bâtit un Fort : les Portugais l'ont peuplé dans la ſuite.

Loanda. Origine de ſa Ville.

Iſle du même nom.

La Province de Loanda tient le premier rang, par ſa grandeur & ſes richeſſes ; mais cette raiſon même nous a fait remettre ſa deſcription après toutes les autres, pour lui donner ici plus d'étendue. Sa Capitale eſt la Ville de Loanda, qu'on nomme auſſi S. Paul de Loanda, pour la diſtinguer d'une Iſle du même nom. C'eſt la Capitale de toutes les poſſeſſions Portugaiſes dans cette grande partie de l'Afrique, & la réſidence du Gouverneur. Elle s'étend d'un côté juſqu'à la mer, & de l'autre juſqu'au ſommet d'une colline, au Nord de laquelle s'éleve une montage nommée *Morro de S. Paolo*, un peu plus haute que celle de la Ville, & ſi eſcarpée, qu'on n'y monte qu'avec une extrême difficulté. Les Jéſuites n'ont pas laiſſé d'y bâtir une maiſon, qui eſt accompagnée de trois ou quatre autres bâtimens particuliers.

Deſcription de S. Paul de Loanda.

S. Paul de Loanda doit ſon origine aux Portugais en 1578, lorſque *Paul Diaz de Novais* fut envoyé dans cette contrée pour en être le premier Gouverneur. Elle eſt grande & remplie de beaux édifices, mais ſans murs & ſans fortifications, à la réſerve de quelques petits Forts (45) élevés ſur le rivage pour la ſûreté du Port. Les maiſons des blancs ſont de pierre & couvertes de thuiles. Celles des Négres ne ſont que de bois & de paille. L'Evêque d'Angola & de Congo fait ici ſa réſidence, à la tête d'un Chapitre de neuf ou dix Chanoines. Avant que les Hollandois ſe fuſſent ſaiſis de Loanda, en 1641, on y comptoit ſix Egliſes ; deux grandes, ſous le titre de Sainte Marie de la Conception, & de *Corpo-Santo* ; & quatre petites, dont l'une, qui appartenoit aux Jéſuites, ſe nommoit S. Antoine, & la ſeconde, qui étoit à l'uſage des Négres, S. Joſſe. La troiſiéme étoit celle du Couvent des Capucins ; & la quatriéme, celle d'un Maiſon de Charité, nommée la Miſéricorde. Cette eſpéce d'Hôpital, ou de retraite pour les Pauvres, avoit vingt-quatre chambres pour les ſeuls Officiers, tels que le Gouverneur, l'Intendant, le Chapelain, le Chirurgien, l'Apoticaire, &c. Elle avoit quelques revenus en fonds de terre, mais ſi peu conſidérables, qu'on y a joint depuis une taxe de deux reys ſur chaque Vaiſſeau qui entre dans le Port (46).

Egliſes & Couvens.

Du tems de Merolla, il y avoit à Loanda trois Maiſons Religieuſes ; celle des Jéſuites, celle des Carmes *Déchaux* & celle du Tiers-Ordre de S. Fran-

(45) Dapper, dans Ogilby, p. 553. & ſuiv.
(46) Relation de Pigafetta, p. 51.

çois. Les Carmes ont une Miſſion hors de la Ville, c'eſt-à-dire, une autre maiſon dans le Pays, où demeure à préſent un Prêtre ſéculier, parce que les Réguliers ne ſont point en grand nombre à Loanda. Le Couvent des Capucins eſt comme le Séminaire de cet Ordre pour toutes les Miſſions. Leur Superieur général y fait ſa réſidence, & recueille les aumônes des Habitans pour l'entretien des Miſſionnaires. L'Egliſe, qui eſt dédiée à S. Antoine de Liſbonne, contient pluſieurs corps de Martyrs, qu'on y a tranſportés de Rome. Elle a le titre de Chapelle royale, & deux Congrégations du Roſaire, dont les Confreres ont fait bâtir une Chapelle octogone, avec un dôme d'une hauteur extraordinaire, qui fait l'admiration du Pays. Il couvre une cave d'enterrement, telle qu'on en voit ici dans toutes les autres Egliſes (47).

College des Jéſuites & leur revenu.

Angelo nous apprend que le Roi de Portugal entretient à Loanda un aſſez grand nombre de Jéſuites, auxquels il fait une penſion annuelle de deux milles cruzades. Ils tiennent des écoles; ils prêchent; ils exercent les autres fonctions de leur miniſtere; & pour récompenſe de leurs travaux, les Habitans du Pays leur ont accordé la propriété de pluſieurs maiſons & de douze mille Eſclaves de diverſes profeſſions, qui ſervent le Public lorſqu'ils ne ſont point employés par leurs Maîtres, & qui ne leur rapportent pas moins (48) d'une cruzade par jour. Angelo parle auſſi du Couvent des Carmes & de celui du Tiers-Ordre. Il obſerve que la Ville eſt habitée par trois mille Blancs, & par un prodigieux nombre de Négres, qui ſervent les Blancs en qualité d'Eſclaves ou de domeſtiques libres. Il eſt commun pour un Portugais de Loanda d'avoir cinquante Eſclaves à ſon ſervice. Les plus riches en ont deux ou trois cens, & quelques-uns juſqu'à trois mille. C'eſt en quoi conſiſte leur richeſſe, parce que tous les Négres étant propres à quelque travail, s'occupent ſuivant leur profeſſion, & qu'outre la dépenſe de leur entretien qu'ils épargnent à leur Maître, ils lui apportent chaque jour le fruit de leur travail.

En quoi conſiſtent les richeſſes de la Ville.

Alimens du Pays. Eau qu'on y boit.

La nourriture ordinaire des Habitans de Loanda eſt le poiſſon, la chair de vache, qui eſt la meilleure viande du Pays, & celle de chévre & de mouton. On peut dire, ſuivant la remarque de l'Auteur, que les animaux de ces trois dernieres eſpéces ſont compoſés de cinq quartiers, dont leur queue eſt la plus groſſe; mais elle eſt ſi graſſe qu'elle n'eſt pas regardée comme une nourriture ſaine. Au lieu de pain, on fait uſage de la racine de maniock, comme au Breſil. Le bled-d'Inde ſert à faire des gâteaux & d'autres eſpeces de pâtiſſerie. L'eau qu'on voit dans la Ville eſt fort mauvaiſe. On l'apporte d'une Iſle voiſine, où l'eau de la mer ſe filtre au travers du ſable, dans des foſſés qu'on creuſe exprès, & devient aſſez douce pour l'uſage, mais ſans l'être jamais parfaitement. Ceux qui ne peuvent s'en accommoder, en font venir d'une riviere à douze ou quinze milles de Loanda, dans des Canots compoſés d'une ſeule piéce, dont le fond eſt percé d'un trou qu'on débouche en arrivant dans la riviere, & qu'on ferme ſoigneuſement lorſque le Canot eſt

(47) Voyage de Merolla, p. 670.

(48) Voyage d'Angelo, p. 561. Obſervons que ce récit eſt ſans vraiſemblance, dans quelque ſens qu'on le préſente; c'eſt-à-dire, ſoit qu'on entende une cruzade chacun, ou une cruzade pour ſomme totale. L'évaluation en eſt aiſée, d'après celle des Auteurs Anglois du Recueil, qui font monter la penſion royale de deux mille cruzades, à deux cens ſoixante-ſix livres treize ſchellings quatre ſols ſterling.

ROYAUME D'ANGOLA.

assez plein. Au retour, on la passe dans un linge pour en séparer la boue, & pendant quelques jours on lui laisse le tems de se purifier. Le vin qu'on apporte de l'Europe se vend ici soixante mille reys la pipe, c'est-à-dire, vingt livres sterling. Dans les tems de cherté il vaut jusqu'à cent mille reys (49); & quelquefois il manque entiérement.

Qualité des terres.

La sécheresse des terres, aux environs de Loanda, y fait régner une stérilité perpétuelle; mais de l'autre côté de la Riviere de Bengo, elles produisent abondamment du maniock, du millet, des féves, & quantité d'autres fruits ou de légumes. Avant l'arrivée des Portugais, les bords mêmes de cette riviere étoient couverts de ronces & de buissons. Ferdinand, Gouverneur de Loanda, en 1630, ayant ordonné aux Habitans de défricher chacun leur portion de terre, suivant le nombre de leurs Esclaves, parvint à rendre le Pays capable de culture. Il eut beaucoup de peine à se faire obéir. Mais à mesure qu'on reconnut l'utilité du travail, chacun s'empressa de former sa plantation, & prit autant de terrain qu'il en pouvoit cultiver. C'est ainsi que par degrés tout ce canton fut comme transformé dans un beau jardin, où l'utilité se trouvoit jointe à l'agrément. Ensuite les ravages des Hollandois, qui se saisirent de la Ville de Loanda, le firent rentrer dans sa premiere confusion. Tout y fut ruiné par le feu, & ce beau Pays redevint l'habitation des lions & des tigres. Mais aussi-tôt que la paix fut rétablie entre le Portugal & la Hollande, les deux Nations réunirent leurs efforts pour lui rendre ses agrémens & sa fertilité (50).

Changemens qui y sont arrivés.

§. II.

Isle de Loanda & conquête de la Ville par les Hollandois.

Grandeur de l'Isle. Sa situation & son origine.

L'ISLE de Loanda est située devant la Ville, à huit degrés quarante-huit minutes (51) de latitude du Sud. Lopez lui donne environ vingt milles de long, sur une au plus de largeur; & dans quelques endroits, dit-il, elle n'est large que d'un trait de fléche (52). Merolla fait monter sa longueur à dix lieues, & la place à un mille de la Ville. Dapper dit que dans sa plus grande largeur elle n'a pas plus d'un mille & demi; & qu'en faisant voile du côté de la mer, on découvre aisément le canal qui la sépare du Continent. La mer, à cent pas du rivage, n'a pas plus de vingt-sept ou vingt-huit brasses de profondeur. Mais une lieue plus loin on ne trouve point de fond à cent brasses (53).

Lopez paroît persuadé que l'Isle de Loanda s'est formée, par degrés, du sable & du limon qui sortent continuellement des Rivieres de Quanza & de Bengo (54). Merolla n'est pas d'une opinion différente, lorsqu'il dit que le Port de Loanda est aussi sûr que célebre, & que n'ayant été formé ni par la Nature ni par l'art, il ne doit sa construction qu'au hazard, qui a rassemblé assez de sable pour composer à un mille de la Côte, une Isle, longue, plate

(49) Voyage d'Angelo, p. 561.
(50) Dapper, dans Ogilby, p. 555.
(51) Dans notre Carte, la pointe Nord de l'Isle est à huit degrés trente-sept minutes, & celle du Sud à huit degrés cinquante-deux minutes. La longueur est de dix-huit milles, & la plus grande largeur de deux.
(52) Relation de Pigafetta, p. 21.
(53) Merolla, *ubi sup.* p 608.
(54) Pigafetta, p. 21. & 26.

& basse,

& basse, derriere laquelle les Vaisseaux peuvent mouiller tranquillement (55).

ROYAUME D'ANGOLA.

Ce que signifie Loanda.

Lopez observe que le nom de Loanda, qu'on a donné au Pays, signifie *plat* ou *razé*, parce que toute la Côte est sans montagnes, & si basse qu'elle s'éleve à peine au-dessus de la mer. Suivant le même Auteur, la plus étroite partie de l'Isle de Loanda est si près de la terre-ferme, que les Négres traversent quelquefois le canal à la nâge (56). Il a deux entrées, l'une au Sud, nommée *Karra de Karimba*, qui avoit autrefois cinq brasses d'eau, mais qui est aujourd'hui presqu'entiérement bouchée par le sable. Elle étoit gardée anciennement par deux batteries, que la force de l'eau a ruinées. L'entrée du Port de Loanda, du côté du Nord, est large d'un demi-mille & fort profond (57).

Entrées du canal de Loanda.

Propriétés de l'eau qu'on tire de l'Isle.

C'est de cette Isle qu'on tire la meilleure eau du Pays, en creusant la terre à moins d'un pied de profondeur. Si cette propriété semble étrange, observe l'Auteur, on ne sera pas moins surpris de celle de l'eau, qui n'est jamais plus douce que dans la haute marée, ni plus salée qu'au départ des flots (58). L'Isle de Loanda est le seul endroit de toute la Côte où l'on prend des crabbes & des écrevisses de mer, des seches, & les *zimbis*, ou *simbos*, espece de petit coquillage qui sert de monnoie (59). La pêche des zimbis étoit anciennement un droit réservé aux Rois de Congo; mais les Portugais l'ont usurpé (60). Lopez parle d'un excellent poisson à coquille, qui s'attache (61) aux branches de certains arbres, dans quelques petites Isles entre celle de Loanda & le Continent, & sur les bords de la grande Isle, dans certains lieux bas qui font face à la terre ferme.

Poissons qu'on y pêche.

Villages de l'Isle.

On trouve, dans l'Isle de Loanda, sept ou huit Villes (62), que les Habitans appellent Libates, & dont la principale porte le nom de *Spirito-Santo*. C'est la résidence d'un Gouverneur, nommé par le Roi de Congo pour administrer la Justice & pour recueillir les zimbis (63), qui montent chaque année à la somme d'onze mille ducats. Ce Monarque est Souverain de l'Isle, quoiqu'il ne posséde rien dans le Continent au Sud de la Riviere de Bengo. Les Portugais y ont deux Eglises ou deux Chapelles.

Ses productions.

Le terrain en est fort sec & fort sabloneux, excepté dans quelques endroits du côté du Nord, où l'on voit croître naturellement un petit nombre de buissons dispersés (64) & quelques aubépines. Mais l'Isle ne produit ni vin ni bled. Cependant il s'y trouve quantité de chévres, de moutons & de sangliers, qui deviennent farouches, quoiqu'ils ayent d'abord été privés. On y apporte aussi, de tous les Pays voisins, des provisions (65) pour l'échange des zimbis. Les Portugais de Loanda y ont fait plusieurs jardins, où les oranges, les limons, les citrons, les grenades, les figues, les bananes, les noix de coco, le raisin même & d'autres fruits croissent en abondance (66). En un mot, les soins qu'on a pris dans ces derniers tems pour tirer quelqu'utilité de

(55) Merolla, *ubi sup.*
(56) Pigafetta, p. 21. & 25.
(57) Ogilby, p. 571. Notre Carte place le Fort Ferdinand à la pointe de l'Isle.
(58) Pigafetta, p. 25.
(59) *Ibid.* & Merolla, *ubi sup.*
(60) Voyez ci-dessous l'Histoire naturelle.
(61) Lopez donne aux zimbis le nom de Lumakkas.
(62) Merolla, p. 608.
(63) Ces arbres paroissent être des mangles ou des peletuniers. *Voyez l'Histoire Naturelle du troisiéme Tome.*
(64) Ogilby, p. 570.
(65) Pigafetta, *ubi sup.*
(66) Ogilby, *ubi sup.*

l'Isle, ont si bien réussi, que Merolla l'appelle un lieu fort agréable, où les Habitans d'Angola ne trouvent pas moins de plaisir que ceux de Naples dans leurs jardins du Posilippe. Ils y ont de petites maisons de campagne, qui, étant entremêlées d'arbres & de verdure, forment une perspective délicieuse. Le terrain même acquiert une certaine fécondité lorsqu'il est arrosé soigneusement (67).

Les Insulaires composent leurs canots de plusieurs troncs de dattiers, qu'ils ont l'art de joindre ensemble. Ils s'en servent avec audace pour combattre sur mer. Autrefois les Jaggas pousserent leurs courses jusqu'à Loanda; mais ils furent repoussés en 1578 par les Portugais, qui les chasserent jusqu'à Massangano, où ils éleverent un Fort pour leur sûreté (68).

Punta del Palmarinho.

A sept milles de Barra de Korimba, dans le Continent, on rencontre un petit promontoire, que les Portugais ont nommé *Punta del Palmarinho* (69).

Rade des Dormeurs.

Quatre milles plus au Sud, on trouve la Rade des Dormeurs, & les *Fours à chaux*, où les Portugais brûlent des coquillages & des écailles d'huître, dont ils font une sorte de ciment. A neuf milles de la Rade des Dormeurs est l'embouchure de la Quanza, où l'on voyoit autrefois le Fort Hollandois, nommé *Molls*, dont on lira bien-tôt la description (70).

Expédition des Hollandois contre Loanda.

Dapper rapporte à l'année 1641 l'expédition des Hollandois contre S. Paul de Loanda, sous la conduite de leur Amiral *Cornelius Cornelison Jol*, surnommé le *Houtebeen*. Le Comte Maurice de Nassau, Gouverneur du Bresil pour la Hollande (71), ayant observé que les Négres d'Ardra, de Kalabar, de Rio-Real & de quelques autres lieux, ne suffisoient pas pour l'entretien des moulins à sucre, pour la culture des cannes & pour les plantations du maniock & des autres végétaux, prir la résolution d'enlever aux Portugais le Pays d'Angola, qui lui promettoit plus de ressource. Il donna le commandement de sa flotte à Houtebeen, avec quelques troupes de débarquement sous les ordres de Jacques Hinderson. Cette armée navale étoit composée de vingt Vaisseaux de différentes grandeurs, de neuf cens Matelots & de deux cens Soldats Bresiliens. Elle partit de Fernambuck le 30 de Mai. Après avoir surmonté beaucoup d'obstacles pour gagner le Sud, elle arriva le 19 de Juillet à vingt-huit degrés de latitude meridionale, où l'eau fraîche commençant à lui manquer, elle eut encore plus à souffrir jusqu'au Cap-Négre. Elle y prit des rafraîchissemens le 5 d'Août. Delà s'étant avancée au Cap des Mouches, elle se saisit le 21 d'une Caravelle Portugaise, chargée de vin de Madere, qui lui servit de guide jusqu'à Loanda.

Prise de la Ville & butin des Hollandois.

Le 24, Hinderson ayant pris terre avec son corps de troupes, marcha contre la Ville. Le Gouverneur Portugais, qui se nommoit *César de Menezés*, s'étoit préparé à le recevoir, avec neuf cens Portugais bien armés & une nombreuse troupe de Négres. Il partit de la Ville en bon ordre, précedé de deux piéces d'artillerie. Mais ses Négres ayant pris la fuite au commencement de l'action, les Portugais suivirent bien-tôt leur exemple, & mirent leur Général dans la nécessité de les imiter. La Ville, abandonnée de ses défenseurs, fut prise sans résistance, avec les Forts & toutes les batteries. Les Hollan-

(67) Merolla, *ubi sup.*
(68) Ogilby, *ubi sup.* p. 570.
(69) Voyez la Carte.
(70) Ogilby, *ubi sup.* p. 571.
(71) C'est-à-dire, pour la Compagnie Hollandoise.

dois n'y trouverent qu'un Soldat yvre & un vieillard. Dapper fait monter leur butin à vingt-neuf canons de fonte & soixante-neuf de fer, sans parler, dit-il, d'un grand nombre d'autres armes & de quantité de provisions. Mais la difficulté de l'eau fit prendre aux vainqueurs le parti de s'avancer vers la Riviere de Bengo, où ils fortifiérent une maison près de ses bords. Ils y furent attaqués par les Négres; mais la victoire leur couta peu contre des ennemis si foibles. Ils leur tuerent quatre-vingt hommes.

Réclamations du Gouverneur Portugais.

Deux jours avant l'arrivée de la flotte, le Gouverneur Portugais avoit reçu des avis certains de son approche; mais loin de pénétrer l'intention des Hollandois, il ne les avoit soupçonnés que de chercher à s'enrichir par le pillage; & sa défiance ne l'avoit porté qu'à faire cacher sa femme & ses enfans avec ses meilleures marchandises. Lorsqu'il fut mieux instruit par l'expérience, il écrivit à l'Amiral Hollandois pour se plaindre de son injustice, & lui déclarer que les Etats de Hollande n'étant point en guerre avec le Roi de Portugal, il demandoit la restitution de sa Ville. L'Amiral lui répondit que s'il connoissoit quelque Traité de paix ou d'alliance entre le Roi son Maître & les Etats Généraux, il avoit eu tort de ne pas s'expliquer avant la prise de la Ville & qu'on se seroit bien gardé de le traiter en ennemi; mais que tous les Hollandois de sa flotte ignoroient les Traités qu'il faisoit valoir. Cette réponse lui faisant comprendre qu'il ne devoit rien esperer de l'artifice, & voyant d'ailleurs aussi peu d'apparence à reprendre Loanda par la force, qu'à pouvoir s'établir dans un Pays aussi mal-sain que Massangano, il fit proposer aux Hollandois une tréve de huit jours, en promettant, ou de partir dans cet intervalle, ou de se soumettre aux Etats de Hollande. Mais l'Amiral, qui se défioit de quelque nouvel artifice, lui répondit que pourvu qu'il se tînt à cinquante milles de Loanda, on lui accordoit, au lieu de huit jours, neuf mois pour délibérer sur sa soumission ou son départ. Menezes, réduit à se taire, se retira sur la Riviere de Bengo, avec les Habitans de Loanda qui s'étoient attachés à sa fortune. Il y forma des plantations, & poussa le travail avec tant d'ardeur & d'industrie, qu'il se vit bien-tôt en état de fournir à la subsistance, non-seulement de sa propre Colonie, mais de la Ville même de Loanda. Ses progrès exciterent la jalousie des Hollandois. Ils apprirent en même-tems, que pour se fortifier il avoit pris toutes les munitions de Massangano, qu'il avoit doublé sa garde, & que dans l'attente d'un renfort de deux cens hommes qui devoient lui venir de Bahia, il avoit déja fait distribuer de la poudre & des balles à ses Soldats. Le Commandant Hollandois de Loanda conçut de quelle importance il étoit pour son nouvel Etablissement de prévenir cette jonction. Il fit partir à la fin de Mai 1643 un corps de cent hommes, qui arriverent à l'entrée de la nuit près de la Colonie Portugaise. Les sentinelles ayant en vain crié le *qui vive*, firent feu sur des ennemis inconnus. Mais les Hollandois saisirent aussi-tôt l'occasion pour fondre sur la Colonie. Ils s'avancerent jusqu'au Marché. Les gardes du Gouverneur firent quelque résistance; mais ayant été renversés, la mort de vingt hommes, qu'ils perdirent par les armes des assiégeans, & la vûe d'un grand nombre de blessés, acheverent de leur ôter le courage. Tout le reste fut fait prisonnier, sans excepter le Gouverneur, & conduit à Loanda, pour être bien-tôt transporté à Fernambuck.

Ses propositions sont rejettées.

Il forme une nouvelle Colonie.

Elle est ruinée par les Hollandois.

ROYAUME D'ANGOLA.

Plaintes des Portugais.

Les Gouverneurs des autres Etabliſſemens Portugais ſe reſſentirent vivement de cette double inſulte. Ils publiérent dans toutes leurs Lettres, que c'étoit violer ouvertement la tréve de dix années qui avoit été conclue en 1641, & qui, ſuivant le premier, le ſecond & le huitiéme article du Traité, devoit commencer hors de l'Europe auſſi-tôt qu'on en recevroit la premiére nouvelle. Ils ajoutoient que Menezés n'avoit pas manqué d'en inſtruire les Hollandois; & que malgré ces lumiéres, ils avoient ordre d'enlever tout ce qu'ils pourroient ſoumettre à leurs armes.

Comment Loanda eſt retombée entre leurs mains.

Loanda continua de demeurer entre leurs mains juſqu'à l'année 1648, que les Portugais y rentrerent par un Traité (71). Ils furent remis dans la Ville le 21 d'Août, & dès le 24 du même mois les Hollandois en ſortirent. Pendant qu'ils en avoient été les maîtres, ils avoient élevé à l'embouchure de la Riviere de Quanza, du côté du Nord, un Fort nommé *Molls*, pour arrêter les deſſeins & les courſes des Portugais. Le Fort de Molls avoit trente-deux pas de long ſur vingt de large. Il étoit composé de planches & de pilliers farcis de terre & défendus par des ronces. Le ſommet ou la plate-forme de ce mur, qui avoit environ quarante pieds d'épaiſſeur, étoit garni d'embraſures pour quatre piéces d'artillerie, qu'on y entretenoit avec une garde de quelques Soldats (72).

§. III.

Domaine des Portugais dans le Royaume d'Angola.

Erreur ſur l'étendue des poſſeſſions Portugaiſes.

QUOIQU'IL ne ſoit pas aiſé de déterminer l'étendue & les bornes des poſſeſſions Portugaiſes dans cette partie de l'Afrique, parce qu'on n'en trouve point d'état particulier dans les Relations des Voyageurs, on ne craint pas d'aſſurer ici qu'elles ſont fort éloignées de l'idée qu'on s'en forme ordinairement. En vain quelques Auteurs repréſentent Angola & Benguela comme deux Royaumes ſoumis au Portugal. Il y a beaucoup d'apparence, au contraire, qu'à l'exception de Maſſangano & de quelques autres Places intérieures, cette Couronne ne poſſede rien au-delà des Côtes.

Origine de leurs acquiſitions dans ces contrées.

Lopez rapporte l'origine de ces acquiſitions. Sous le regne de Jean II, Roi de Portugal, les Portugais, avec la permiſſion du Roi de Congo, qui tenoit alors Angola dans ſa dépendance, faiſoient un grand commerce d'Eſclaves à Loanda; mais ils ne manquoient jamais de toucher dans leur route à l'Iſle de S. Thomas, d'où ils paroiſſoient venir en arrivant au Continent d'Afrique. La traite des Eſclaves n'ayant fait qu'augmenter, ils s'accoutumerent à dépêcher directement leurs Vaiſſeaux de Liſbonne au Port d'Angola. Enſuite ils y envoyerent pour Gouverneur Paul Diaz de Novais, dont les ancêtres avoient fait la découverte de cette Côte. Le Roi Dom Sebaſtien lui fit préſent, pour lui & pour ſes héritiers, de tout ce qu'il pourroit conquerir au long de la Côte, dans un eſpace de trente-deux lieues, au Nord de la Riviere de Quanza; & dans l'interieur des terres, auſſi loin qu'il pourroit pénétrer. Le motif de cette faveur étoit de le dédommager des frais de ſon expé-

(71) Angelo dit qu'ils en chaſſerent les Hollandois avec beaucoup de valeur, p. 501.
(72) Dapper, dans Ogilby, p. 566. & ſuiv.

dition. Diaz partit accompagné d'un grand nombre de Vaisseaux marchands, qui s'ouvrirent un Commerce considerable dans plusieurs parties d'Angola, dont Loanda ne cessa point d'être le principal Marché. Insensiblement Diaz s'introduisit dans le Pays, & bâtit une maison dans le Village d'Anzelle, dont la situation est extrêmement favorable au commerce d'Angola.

ROYAUME D'ANGOLA.

Adresse de Paul Diaz de Novais.

Il devint dans la suite fort aisé aux Portugais de pousser leur Commerce à *Kabazo*, Ville ou Village de la dépendance du Roi d'Angola, à cent-cinquante milles de la mer. Mais en 1578 ils y furent tous massacrés & leurs biens confisqués par l'ordre de ce Prince, qui les accusa de n'être que des espions, venus pour chercher l'occasion de s'emparer du Pays. On ne douta pas néanmoins qu'il n'eût été tenté par leurs richesses, & que les voyant vêtus en Marchands plûtôt qu'en Soldats il n'eût cru la vengeance impossible à des ennemis si foibles (73).

Portugais massacrés à Kabazo.

Paul Diaz n'attendoit qu'une occasion de cette nature pour commencer l'exécution de ses desseins. Il se hâta de rassembler tous les Portugais qui se trouvoient dans le Pays; & les ayant embarqués sur plusieurs Vaisseaux, il entra dans la Riviere de Quanza au bruit d'une nombreuse artillerie. Quantité de Seigneurs, qui habitoient les bords de cette riviere, se soumirent volontairement aux armes du Portugal, & devinrent tout à la fois Amis & Sujets du Vainqueur. Mais Diaz apprenant bien-tôt que le Roi d'Angola se disposoit à le recevoir avec une puissante armée, eut recours au Roi de Congo. Il obtint de ce Prince une armée de soixante mille hommes, sous la conduite de Dom Sebastien, Duc ou Mani de Bamba. D'un autre côté, cent-vingt Soldats Portugais, qui étoient répandus dans le Royaume de Congo, se rassemblerent promptement sous ses enseignes. Avec ces forces il gagna la Riviere de Bengo, & manquant de Barques pour le passage, il fut obligé de la traverser à gué. Il vit paroître l'armée d'Angola. La fortune & la valeur mirent la victoire de son côté dans les premieres rencontres. Mais l'Ennemi s'étant relevé de ses pertes, fit traîner la guerre en longueur. Les vivres commencerent à manquer dans l'armée de Congo. Les maladies & la mort y firent tant de ravages, que les Alliés du Portugal ne penserent qu'à retourner dans leur Patrie (74).

Conquêtes de Paul Diaz.

Ce contre-tems découragea si peu le brave Diaz, que ne poussant pas moins ses conquêtes, il s'avança jusqu'à la Riviere de *Luiola* ou *Lukala*, dans le lieu de sa jonction avec la Quanza. La situation du lieu lui parut favorable à ses projets, non-seulement par sa force naturelle, mais parce qu'étant voisin des montagnes de Kambamba, qui sont remplies de mines d'argent, il se proposoit de les conquerir. Cette entreprise devint le principal sujet des guerres suivantes avec le Peuple d'Angola, qui n'épargna rien pour la faire avorter. Mais les Portugais ne cesserent pas de ravager le Pays par des courses continuelles.

Il s'établit à Luiola, pour s'emparer des mines d'argent.

Si l'on demande comment trois cens Portugais, qui composoient l'armée de Diaz, assistés de quelques rébelles d'Angola, dont le nombre ne montoit pas à plus de quinze mille, furent capables de se défendre contre un million

Facilité des Portugais à vaincre les Négres.

(73) Il est plus naturel de penser qu'il s'offensoit du présent que le Roi de Portugal avoit fait de son Pays sans aucun droit.

(74) Dans la Relation de Pigafetta, p. 45. & suivantes.

ROYAUME D'ANGOLA.

de Négres, Lopez répond à cette queſtion (75) que l'armée d'Angola étoit nue, & ſans autres armes que des arcs & des poignards; au lieu que les Portugais portoient des veſtes de coton, doublées & picquées, qui leur mettoient le corps à couvert juſqu'aux genoux, & des bonnets de la même matiere qui ne leur garantiſſoient pas moins la tête. Leurs armes étoient des picques, de longues épées & des fuſils, qui faiſoient encore la terreur des Négres. D'ailleurs la plûpart étoient à cheval; autre ſujet d'effroi pour ces Barbares. En un mot, ajoute le même Auteur, un ſeul Portugais à cheval & le piſtolet à la main, faiſoit partie égale contre cent Négres.

Trois ſortes de Portugais à Loanda.

Merolla diſtingue trois ſortes de Portugais ou d'Européens qui ſont établis dans cette région, ſur-tout à S. Paul de Loanda. 1. Les Eccléſiaſtiques, qui ſont en petit nombre. 2. Les Officiers, qui commandent, & les Négocians. 3. Les coupables, qui ſont bannis par les Cours de Juſtice. Le nombre des derniers, quoiqu'aſſez grand, n'approche point de celui des ſeconds; mais l'Auteur compte parmi eux quantité de Portugais deſcendus de race Juive, qui portent le nom de Nouveaux Chrétiens. Ils ſont envoyés en Afrique par les Cours ſpirituelles. Entre pluſieurs raiſons qui les excluent de l'état eccléſiaſtique, l'Auteur en fait deviner une fort infâme, que la bienſéance, dit-il, ne lui permet pas de nommer. Cependant il ajoute que cette race d'hommes profanes fréquente beaucoup les Egliſes & ſe diſtingue par ſes libéralités pour les Couvens & pour les Pauvres (76).

Mauvaiſe humeur des femmes.

L'exemple & la ſociété des Négres produiſent de ſi bizarres effets ſur les femmes Portugaiſes, qu'elles ne conſervent preſque rien de blanc que la peau. Il ſemble qu'elles mettent leur gloire à pouſſer l'empire auſſi loin que les femmes du Pays portent l'obéiſſance & la ſoumiſſion. Si leurs maris veulent ſecouer le joug, elles n'épargnent rien pour les chaſſer de leurs maiſons; ou du moins elles trouvent le moyen de les humilier par des mortifications ſi ſenſibles, qu'ils n'oſent paroître en public. L'avarice eſt une autre paſſion qui ne les gouverne pas moins. Elles font mourir de faim leurs maris & toute leur famille. Pluſieurs de ces furies ſe rendent maîtreſſes des habits mêmes de leurs maris, ſous prétexte qu'ils appartiennent à la famille. La loi donne ici aux filles tout ce qui vient de la mere (77).

Uſages des Blancs de l'un & de l'autre ſexe.

Les Blancs ne ſortent point de leurs maiſons ſans être ſuivis de deux Eſclaves, qui portent leur hamack, & d'un troiſiéme Négre, qui tient ſur la tête de ſon Maître un grand paraſol. Si deux Blancs ſe rencontrent & continuent de marcher enſemble, leurs Eſclaves joignent les paraſols & leur forment un ombrage continuel. Les femmes Portugaiſes ne ſortent que dans un hamack, ſuivant l'uſage du Breſil, avec un nombreux cortége d'Eſclaves, qui ne parlent à leurs Maîtres qu'à genoux (78). Le hamack eſt couvert d'un tapis, & le cortége eſt ordinairement compoſé de douze perſonnes; deux Négres, qui portent la voiture; deux qui ſoutiennent les paraſols; & huit femmes, nommées *Makomas* ou femmes de ſuite, dont quatre ſoutiennent les coins du tapis. Si c'eſt à l'Egliſe que la Dame ſe fait conduire, le même tapis lui ſert à s'agenouiller devant l'Autel. Le jour du Jeudi-Saint, l'uſage, pour toutes les femmes, eſt d'aller à pied & ſans cortége. Leur paſſion eſt ſi forte pour la Co-

(75) *Ibid.*, p. 51. & ſuiv,

(76) Relation de Pigafetta, p. 51.

(77) Voyage de Merolla, p. 67.

(78) Voyage d'Angelo, p. 561.

médie & pour les fêtes publiques, que la maladie même ne les empêche pas d'y assister.

ROYAUME D'ANGOLA.

Mulâtres, & leurs femmes.

Le nombre des Mulâtres est ici fort grand. Ils portent une haine mortelle aux Négres, sans excepter leur mere; & toute leur ambition consiste à se mettre dans une certaine égalité avec les Blancs. Mais loin d'obtenir cette grace, ils n'ont pas même la liberté de paroître assis devant eux.

A quoi les Mulâtres s'employent.

Les femmes mulâtres ne portent ni pagnes ni chemises. L'usage ne leur accorde qu'une piéce d'étoffe, qu'elles se lient sous les bras. Cependant cette humiliation regarde uniquement celles dont le pere n'est pas connu. Les hommes de la même race, qui portent des bas & des hautes-chausses, peuvent devenir Prêtres ou Soldats; mais ils ne s'élevent jamais au-dessus de ces deux degrés. L'Auteur confesse (79) qu'il ne fut pas peu scandalisé, dans tous les lieux où il voyoit des Mulâtres, d'observer ou d'entendre qu'ils étoient destinés au Sacerdoce; comme si l'on ignoroit, dit-il, à quel commerce ils doivent la naissance, & qu'ils peuvent même être sortis d'une race Juive. Un nouvel Evêque entreprit de remédier à cet abus, & se procura des Lettres de Rome, qui défendoient les dispenses d'*irrégularité*. Les Mulâtres, persuadés que les Capucins leur ont attiré cette disgrace, ont conçu une mortelle aversion pour leur Ordre. Ceux qui s'engagent au service militaire, exigent des Négres autant de respect que les Blancs. S'ils voyagent dans le Royaume, ils se font porter dans des hamacks. Lorsqu'un *Sova*, ou un Gouverneur Négre, ne se hâte point assez de leur procurer des porteurs, ou leur refuse les égards qu'ils croyent mériter, ils tirent l'épée, ils se rendent redoutables par leurs menaces, ils enlevent tout ce qui se présente dans sa maison. Sur la route, ils se croyent en droit de prendre les alimens qu'ils trouvent chez les Négres, sans les honorer d'un remercîment; & s'ils entendent quelque murmure autour d'eux, ils ajoutent les coups à l'insulte & au pillage.

Leur orgueil à l'égard des Négres.

Odieux commerce.

D'autres Mulâtres, qui embrassent le métier de Marchands d'Esclaves, se rendent coupables de toutes sortes d'infamies. L'Auteur n'en apporte qu'un exemple. Ils abusent, dit-il, de toutes les jeunes filles qu'ils peuvent séduire; & retournant quelques années après dans les mêmes lieux, ils enlevent les enfans à leurs meres, sous prétexte de leur procurer une meilleure éducation à Loanda. Mais c'est pour les vendre ou les échanger. Ainsi, remarque l'Auteur, ils s'enrichissent par le trafic de leur propre sang. Une des raisons, dit-il encore, qui retarde la conversion des Négres, c'est l'impunité avec laquelle ils voyent commettre tant de crimes aux Mulâtres.

Les Portugais l'exercent aussi.

Du tems de Merolla, le Gouverneur Portugais réprima quelques-uns de ces abus, par une rigoureuse Ordonnance, qui défendoit aux Mulatres d'exercer le commerce des Esclaves, & qui les obligeoit de se fournir de voitures dans leurs voyages. Mais l'Auteur observe que le désordre n'auroit pas été si grand, s'il s'étoit borné aux Mulâtres. Les Portugais, dit-il, n'en étoient pas exemts, & ne rougissoient pas non-plus de vendre leur propre chair. Les enfans qu'ils ont de leurs maîtresses Négres passent généralement pour Esclaves, à moins que le pere ne se détermine à les déclarer légitimes. A la moindre faute, ces misérables victimes sont vendues & transportées, sans aucun

(79) Merolla, p. 672 & suiv.

ROYAUME D'ANGOLA.

égard pour les loix de la Religion & de la Nature. Un Portugais avoit deux filles ; l'une veuve, l'autre à marier. Dans la vûe de procurer un meilleur établissement à la seconde, il dépouilla l'autre de tout ce qu'elle possedoit. Celle-ci ne pouvant rien opposer à cette injustice, prit une autre résolution, qu'elle ne fit pas difficulté de déclarer à l'Auteur : » Je ne veux pas déplaire » à mon pere, lui dit-elle ; il est le maître de me traiter à son gré. Mais » après sa mort je vendrai ma sœur, parce qu'elle est née de mon Esclave, & » je me dédommagerai sans bruit du tort qu'il me fait.

Occupations des Esclaves de Loanda.

A l'exception de quelques Habitans naturels du Pays, tous les Négres de Loanda sont Esclaves des Blancs. Les uns sont envoyés aux Fermes, qui portent le nom d'*Arimi* ; c'est-à-dire, sur le bord des rivieres, où leurs Maîtres ont des plantations. D'autres sont employés à la pêche ; & si le fruit de leur travail est trop abondant pour la subsistance de la famille, le reste se vend au profit du Maître. On les occupe aussi à bâtir ; mais l'ouvrage est toujours fort lent, parce que l'usage des peres, à la naissance de chaque enfant, est de jetter les fondemens d'une nouvelle maison, pour le loger après son mariage. Les murs s'élevent à mesure que l'enfant croît en âge. Cependant on doit comprendre que cet usage ne regarde que les personnes riches. On n'a point ici d'autre ciment que la poudre des écailles d'huîtres, calcinées au feu.

Plaisante maniere de bâtir.

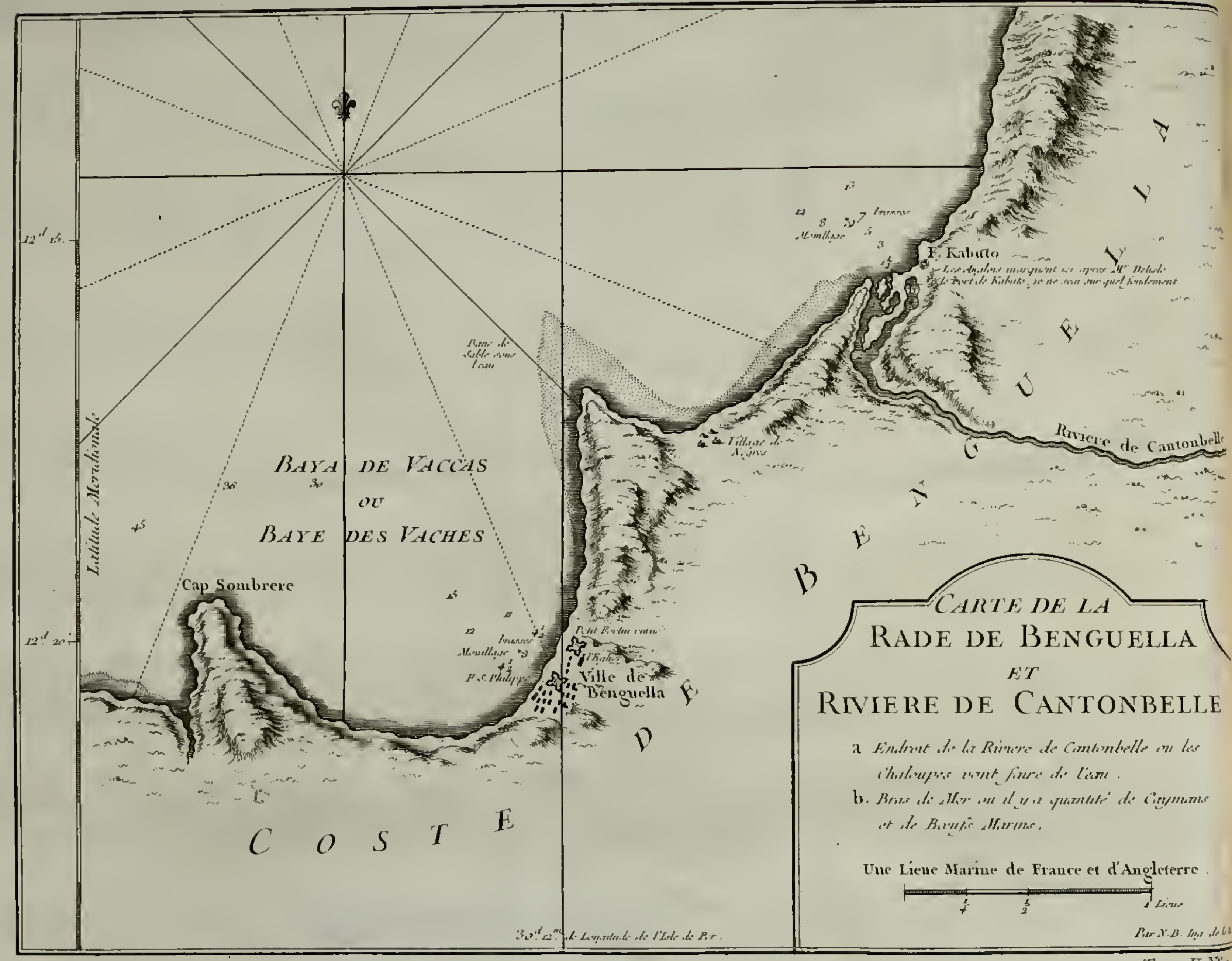
Quantité d'Esclaves font l'office de Barbiers, & sont plus experts que les Blancs à se servir non-seulement du rasoir & des ciseaux, mais du scalpel même & de la lancette. En un mot, il y en a peu qui ne soient exercés dans quelque profession ; & s'ils ne sont point employés par leur Maître, ils se louent au service d'autrui par mois ou par semaines, avec l'obligation de leur apporter tout le profit qui leur reste au-delà de leur subsistance. Ainsi c'est ordinairement par le nombre des Esclaves qu'on mesure ici les richesses.

Libertinage des Esclaves.

Ce mélange d'Esclaves de différentes Nations, produit nécessairement une grande variété de caracteres & d'usages. Quoique la plûpart soient Chrétiens, les Missionnaires observent que c'est moins la persuasion que la crainte de leurs Maîtres qui leur fait observer les devoirs de la Religion. Les Esclaves de l'autre sexe sont accusées de voler souvent leurs Maîtresses, pour fournir à l'entretien de leurs amans ; & l'Auteur en rejette la faute sur leurs Maîtresses mêmes, qui ne leur permettent pas de se marier, dans la crainte d'en être plus mal servies. Si leurs amours clandestins sont suivis de la grossesse, elles n'en sont pas plus déshonorées que leurs Maîtres ; mais les Missionnaires demandent souvent qu'elles soient punies, & les forcent d'épouser leurs amans. Quelquefois, après ces mariages, les hommes conviennent entr'eux de changer de femmes. Ils répondent aux reproches des Missionnaires, qu'il leur est impossible de se borner toujours au même aliment. Les femmes qui sont employées dans les Fermes de leurs Maîtres, prennent aussi des maris de louage & les entretiennent du fruit de leur travail, à condition qu'ils ne les abandonneront point jusqu'au tems de leur grossesse. Au milieu de ces désordres, les Négres employent toute leur adresse pour obtenir l'absolution des Missionnaires. Ils ne manquent point, suivant l'ordre établi, de se présenter au Prêtre ; & bornant leur pénitence à quitter leur concubine le premier jour de Carême, ils s'accusent d'avoir mené une vie fort

Conversions ridicules.




CARTE DE LA
RADE DE BENGUELLA
ET
RIVIERE DE CANTONBELLE
a Endroit de la Riviere de Cantonbelle où les Chaloupes vont faire de l'eau.
b. Bras de Mer où il y a quantité de Caymans et de Bœufs Marins.
Une Lieue Marine de France et d'Angleterre.
1/4
1/2
1 Lieue
BAYA DE VACCAS
OU
BAYE DES VACHES
Cap Sombrere
Ville de Benguella
F. Kabutto
Riviere de Cantonbelle
Village de Negres
Latitude Meridionale
12d 15.
12d 20.
C O S T E
D E
B E N G U E L L A
Tome V. N°.

fort libertine, avec promesse de n'y pas retomber. Mais huit ou quinze jours après Pâques ils cherchent une autre femme pour toute l'année, & se croyent quittes à l'égard de la Religion en cessant de voir celle qu'ils ont abandonnée (80).

§. IV.

Royaume de Benguela ou Bankella.

Bornes & situation du Pays.

Les bornes du Pays de Benguela (81) sont, au Nord, le Royaume d'Angola, dont quelques-uns le regardent comme une partie ; à l'Est, le Pays de *Joggi-Kassanji*, duquel il est séparé par la Riviere de *Kuneni ;* au Sud, celui de Mataman, & la mer à l'Ouest. Sa situation est entre dix degrés trente minutes & seize degrés quinze minutes de latitude du Sud, & entre quarante degrés de longitude orientale. On lui donne ainsi cinq cens dix milles de longueur de l'Ouest à l'Est, & trois cens soixante de largeur du Nord au Sud. Du tems de Lopez, en 1589, on prenoit constamment Benguela pour une Partie d'Angola. Suivant cet Auteur, la Baye des Vaches, où la Ville de S. Philippe est aujourd'hui située, fait le centre de la Côte ; & de-là au Sud, jusqu'au Cap-Négre, on compte deux cens vingt milles, d'un Pays dont le terrain ressemble au côté du Nord & reconnoît plusieurs Seigneurs qui sont soumis au Roi d'Angola. Il ajoute que depuis le Cap-Négre, les limites méridionales d'Angola s'étendent, à l'Est, au travers de *Monti-Freddi*, ou des Montagnes froides, qui, vers la Ligne, dans quelques endroits où leur hauteur augmente, prennent le nom de *Monti-Nevosi*, ou Montagnes de neige. Elles fournissent de l'eau au Lac *Dumbea-Zokkhe* & se terminent aux montagnes de cristal, d'où les bornes d'Angola continuent au Nord, par les montagnes d'argent, jusqu'à *Malemba*, où la Riviere de Zaïre sépare ce Royaume de celui de Congo (82).

Ville de San-Felipe.

Rivieres de Benguela.

Les principales Rivieres de Benguela sont celles de *Longo* ou de *Morena ;* celles de Nika, de Katonbella, du Gubororo ou de S. François, qui traverse tout le Pays ; celles de *Farsa*, de Kutembo, & la grande Riviere de *Kuneni*, qu'on a déja nommée & qui n'a d'égale en largeur que celle de Gubororo. Toutes ces rivieres coulent de l'Est à l'Ouest.

Mauvaises qualités de l'air & des alimens.

L'air est si dangereux dans le Pays de Benguela & communique aux alimens des qualités si pernicieuses, que les Etrangers qui en usent à leur arrivée n'évitent point ou la mort ou de fâcheuses maladies. On conseille ordinairement aux Passagers de ne pas descendre au rivage, ou du moins de ne pas boire de l'eau du Pays, qu'on prendroit pour une lie épaisse. L'Auteur ne consentit à dîner avec le Gouverneur de Benguela qu'après s'être bien assuré qu'on ne lui serviroit aucune nourriture du Pays (83). On reconnoit aisément, dit-il, combien l'air est dangereux pour les Blancs. Tous ceux qui habitent le Pays ont l'air d'autant de Morts sortis du tombeau. Leur voix est foible & tremblante, & leur respiration entre-coupée comme s'ils la rete-

(80) Tout ce détail est tiré de Merolla, p. 673. & suiv.

(81) Merolla l'appelle *Bankhella* ou *Banquella*. Il dit que c'est une conquête des Portugais ; mais cela ne peut regarder que les Côtes.

(82) Relation de Pigafetta, p. 57. & suiv.

(83) Voyage de Carli, p. 260.

ROYAUME D'ANGOLA.

Bahia das Vaccas.

noient entre leurs dents. Carli, qui fait d'eux cette peinture, se dispensa de résider dans un si triste lieu (84).

La Baye des Vaches, qui porte le nom Portugais de *Bahia das Vaccas*, n'est pas d'une étendue extraordinaire; mais les Bâtimens de toutes sortes de grandeur y trouvent une fort bonne rade. Elle tire son nom de la multitude des vaches qui se présentent dans les cantons voisins. Le Pays est plat, & produit toutes sortes de provisions. Il a même quelques métaux, & sur-tout plusieurs mines d'argent (85).

Bonté du mouillage dans cette baye.

Battel représente cette Baye comme un mouillage sûr & commode. La Côte, dit-il, est fort douce. Elle est favorable pour le rafraîchissement des Vaisseaux qui reviennent de l'Inde, & les Caraques Portugaises y passent souvent pour y renouveller leurs provisions. Il ajoute que Bahia das Vaccas porte aussi le nom de Bahia de Torre, qu'elle tire d'un rocher en forme de Tour (86).

Origine de la Ville de S. Philippe.

Du tems de Lopez & de Battel, les Européens n'avoient aucun Etablissement dans cette Baye; mais dans la suite les Portugais y ont bâti, du côté du Nord, une Ville qu'ils ont nommée *San-Felipe*, ou S. Philippe de Benguela, & qu'ils appellent aussi *le neuf Benguela*, pour la distinguer d'une ancienne Ville du même nom, qui est située sur les bords de cette contrée du côté du Nord, entre le Port de Suto & la Riviere de Longo ou de Morena. Carli, qui se trouvoit dans le Pays en *1666*, dit que la Ville de Benguela est gardée par une garnison Portugaise, avec un Gouverneur de la même Nation. Il ajoute que le nombre des Blancs qui l'habitent est d'environ deux cens; que celui des Négres est très-grand; que les maisons ne sont bâties que de terre & de paille; que l'Eglise & le Fort ne le sont pas mieux (87).

Les Habitans du Pays sont sans Gouvernement.

Suivant Battel, les Habitans du Pays se nomment *Endal Ambondos* (88) & n'ont aucune espece de Gouvernement: d'où il conclut qu'on doit leur accorder peu de confiance dans le Commerce. Cependant il les représente si simples & si timides, que trente ou quarante hommes peuvent s'avancer hardiment dans le Pays & prendre des troupeaux entiers de vaches, ou du moins les acheter pour des cordons de verre bleu d'un doigt de long, qui s'appellent *Mepindes*, & quinze desquels font le prix d'une vache (89).

Leurs habits & leur vie brutale.

Les Habitans portent des peaux autour de la ceinture, & des colliers autour du col. Leurs armes sont des dards de fer & des arcs. Ils menent une vie fort brutale; car, suivant le témoignage du même Auteur, ils entretiennent pour leurs plaisirs des hommes en habits de femmes. La parure des femmes du Pays est un collier de cuivre, qui ne pese pas moins de quinze livres, avec des brasselets du même métal qui leur montent jusqu'aux coudes. Autour de la ceinture elles portent une piéce d'étoffe, composée de l'écorce d'un arbre nommé *Insandi*, qui n'est ni filée ni tissue; & sous les genoux, des cercles de cuivre qui descendent jusqu'aux mollets.

Province de Dembe.

La Province d'où ce Canton dépend s'appelle *Dembe*, & présente une chaîne de montagnes, qui s'étendent depuis celles de Kambamba. Elles bor-

(84) Voyage d'Angelo, p. 260. & Voyage de Merolla, p. 605.

(85) Relation de Pigafetta, *ubi sup.*

(86) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 973.

(87) Voyage de Carli, p. 560.

(88) C'est peut-être une race des Ambondos d'Angola.

(89) Battel, *ubi sup.* p. 973.

dent les Côtes au Sud & à l'Oueſt, & ſi les Habitans étoient capables de travail, elles leur fourniroient d'excellent cuivre en abondance ; mais ils n'en tirent que ce qui eſt néceſſaire pour leur parure (90).

Royaume d'Angola.

Kaſchil, principale Ville d'Angola.

Dans un voyage où l'Auteur traverſa une grande partie du Royaume d'Angola, il viſita pluſieurs de leurs Villes. La principale ſe nomme *Kaſchil*. Il la repréſente fort grande, & ſi remplie de cedres, de palmiers & d'alikondes, que les rues en ſont tout-à fait obſcures. Au centre de la Ville, on voit une figure d'homme, élevée de douze pieds, & ſous elle un cercle de dents d'éléphans, plantées en terre. Chaque dent eſt couverte d'un grand nombre de crânes des ennemis de la Nation, qui ont été conſacrés à cette Idole. Les Habitans font à ſes pieds des libations de vin de palmier & de ſang de bouc. Elle eſt extrêmement reſpectée, ſous le nom de *Queſongo*. L'Auteur vit dans toute la Ville quantité d'autres petites Idoles, entourées auſſi d'un cercle de dents. Les rues ſont paliſſadées de branches de palmiers en fort bon ordre. La forme de chaque maiſon repréſente une ruche, & l'interieur eſt revêtu de très-belles nattes (91).

Idole & ſon culte.

Infâme uſage de Commerce.

Merolla parle avec horreur d'un uſage établi dans un Port de ce Royaume où ſon Vaiſſeau relâcha (92). Les femmes, d'intelligence avec leurs maris, employent tous les artifices de leur ſexe pour attirer d'autres hommes dans leurs bras, & livrent leurs galans au mari, qui les empriſonne auſſi-tôt pour les vendre à la premiere occaſion, ſans avoir aucun compte à rendre de cette violence. L'Auteur décide, en qualité de Miſſionnaire, que la traite des Eſclaves eſt un crime ſur cette Côte.

Monnoie & bâtimens du Pays.

La monnoie du Royaume conſiſte dans de petites piéces de corail, que les Habitans nomment *Miſangas* & qu'ils tirent des Portugais. Elles ſervent également de parure & de monnoie ; c'eſt-à-dire, que les Négres de l'un & de l'autre ſexe s'en font des braſſelets & des colliers. Les Forts & les maiſons des Portugais ſont bâtis de bois & de terre. On plante deux rangs de pilliers à la diſtance d'un ou deux pieds l'un de l'autre ; & leurs ſommets ſont joints par des piéces tranſverſales de moindre groſſeur. Tous les intervalles ſont remplis de terre bien battue, dont le dehors, des deux côtés, eſt poli fort ſoigneuſement & tracé avec tant d'ordre, qu'au premier coup-d'œil on croiroit le mur de pierre. Les planchers ou les voûtes ſont compoſées de roſeaux étendus ſur des ſolives. C'eſt à quoi ſe réduiſirent les obſervations de l'Auteur, dans l'embarras continuel de ſes préparatifs pour la continuation de ſon voyage (93).

(90) Battel, *ubi ſup.* Vol. II. p. 973.

(91) *Ibid.* p. 975.

(92) Ce Port étoit vraiſemblablement Benguela même, comme il paroît par les circonſtances ſuivantes.

(93) Merolla, *ubi ſup.* p. 607. & ſuiv.



CHAPITRE VI.

Mœurs & Usages des Habitans d'Angola.

Quatre Ordres d'Habitans.

DANS toutes les parties du Royaume d'Angola on distingue quatre Ordres de Négres, qui composent la Nation. Le premier, qui est celui des Nobles, se nomme *Mokata*. On donne au second, dans la langue du Pays, le titre d'*Enfans du Domaine*. Il renferme tous les Habitans libres, qui sont la plûpart Artisans ou Laboureurs. Le troisiéme Ordre est celui d'une sorte d'Esclaves qui appartiennent au domaine de chaque Noble, & qui passent de même à l'héritier. Enfin, le quatriéme est l'Ordre des *Mokikas*, ou des Esclaves ordinaires, qui s'acquierent par la guerre ou par le Commerce. Les Négres du second Ordre peuvent mériter par leur conduite d'être réduits à l'esclavage. Un Sova, par exemple, qui découvre dans quelqu'un de ses vassaux le dessein de lui nuire ou d'assister ses ennemis pendant la guerre, a droit non-seulement d'en faire son Esclave, mais de réduire sa femme & tous ses parens à la même condition.

Habits du Pays.

L'habillement des Négres d'Angola ressemble beaucoup à celui des Habitans de Congo. Leurs ornemens consistent en grains de verre rond (94), qu'ils nomment *Anzalos*. La ressemblance est si grande entre les deux Nations, qu'il reste peu d'éclaircissemens à joindre aux détails qu'on a déja lûs.

Passion des Négres pour la chair de chien.

Pigafetta s'étend sur le goût, ou plûtôt sur la passion que les Négres ont ici pour la chair de chien. Ils la préferent à toute autre viande. Les chiens sont soigneusement engraissés, & se vendent publiquement dans les marchés. On assura l'Auteur qu'un grand chien d'Europe avoit été vendu pour vingt Esclaves, qui ne peuvent être appréciés à moins de deux ducats par tête (95). Battel assure aussi qu'il vit donner deux Esclaves pour un de nos chiens ordinaires (96).

Leurs armes & leur courage.

Les armes d'Angola sont l'arc & les fléches. Mais les Seigneurs ont des lances, des haches, & des couteaux en forme de couperets, qu'ils portent suspendus à leur ceinture, du côté gauche. En un mot, comme il y a peu de différence entre leurs armes & celles de Congo, il n'y en a pas davantage entre leurs usages militaires & leur maniere de combattre (*). Ils sont naturellement braves & entreprenans. Quelquefois ils s'engagent à quelqu'entreprise dangereuse, & prenant congé du Roi, ils font vœu de ne pas revenir sans l'avoir exécutée (**).

Ils n'ont qu'un Instrument de musique.

Battel ne donne pas une haute idée de leur musique. Elle consiste, dit-il, dans un seul Instrument, de la forme d'un panier. Ils le nomment *Kas*, & le composent d'un bloc de palmier, orné de quelques figures de fleurs. Ils le couvrent d'une planche, sur laquelle ils frappent d'une baguette, & dont ils tirent un son qui approche de celui du tambourin (97).

(94) Dapper dans Ogilby, p. 560.
(95) Relation de Pigafetta, p. 56.
(96) Pilgrimage de Purchas, Vol. V. p. 766.
(*) Ogilby, p. 563.
(**) Purchas, *ubi sup.*
(97) *Ibidem.*

Dans un Pays si vaste on ne voit point une seule maison de pierre, si l'on excepte *Loanda* & *Massingan*, ou Massangano, deux Villes bâties par les Portugais. Tous les autres édifices sont de bois & de paille, avec des murs de terre, sans épaisseur & sans force, quoiqu'ils en ayent un peu plus dans certains Cantons. Les maisons des Nobles ont plusieurs appartemens qui environnent une cour, & une salle exterieure (98) en forme de porche, pour y recevoir la visite des Etrangers. Battel donne aux maisons d'Angola la forme de nos ruches (99).

ROYAUME D'ANGOLA.

Edifices des Grands.

Merolla nous apprend la méthode du Pays pour cultiver les terres. On les ouvre en sillons avec une sorte de pelles; & lorsque les rivieres commencent à s'enfler des eaux de pluie qui descendent des montagnes, on fend la rive, pour introduire dans les sillons autant d'eau qu'on en desire; & lui fermant le passage, on la laisse assez reposer pour humecter la terre. Ensuite on la fait rentrer dans son lit par les mêmes canaux; & la terre se trouve propre à recevoir des semences, qui produisent, trois mois après, une abondante moisson (1).

Culture des terres.

En général, les Habitans d'Angola n'amassent point de richesses. Ils se contentent d'un peu de millet, de quelques bestiaux, & de leur huile & leur vin de palmier. Le principal commerce des Portugais & des autres Européens dans le Royaume, consiste en Esclaves, qu'ils transportent à Porto-Ricco, à Rio-Plata, à S. Domingue, à la Havanne, à Cartagene, & sur-tout au Bresil, pour le service des plantations & des mines. Autrefois les Espagnols transportoient annuellement plus de quinze mille Esclaves dans leurs propres Colonies, & l'on juge qu'aujourd'hui les Portugais n'en transportent pas moins. Leurs Agens les achetent à cent-cinquante & deux cens milles dans l'interieur des terres. Lorsqu'ils arrivent sur la Côte, ils sont ordinairement fort maigres & très-foibles, parce qu'ils sont mal nourris dans le voyage, & qu'on ne leur donne la nuit que le Ciel pour toît & la terre pour lieu de repos. Mais avant que de les embarquer, l'usage des Portugais de Loanda est de les bien traiter, dans une grande maison qui n'a point d'autre emploi. Ils leur fournissent de l'huile de palmier pour se frotter le corps & se rafraîchir. S'il ne se trouve point de Vaisseau prêt à les recevoir, ou s'ils ne sont point en assez grand nombre pour faire une cargaison complette, ils les employent à la culture de leurs terres. Lorsqu'ils sont à bord ils prennent soin de leur santé; ils sont pourvûs de remedes, sur-tout de limons & de blanc de plomb, pour les garantir du scorbut. Si quelqu'un d'entr'eux tombe malade, ils ne manquent point de le loger à part & de lui faire observer un régime salutaire. Dans leurs Vaisseaux de transport ils leur donnent des nattes, qui sont changées réguliérement de douze en douze jours. Cette méthode ne les expose point à perdre beaucoup d'Esclaves; au lieu que les Hollandois, qui ne prenent aucun de ces soins pour les transporter au Bresil, ont le chagrin d'en voir périr une grande partie dans le passage.

Frugalité des Négres d'Angola.

Combien il sort d'Esclaves du Pays.

Ménagemens des Portugais pour leurs Esclaves.

Conduite contraire des Hollandois.

Quoique la traite des Esclaves soit assez considerable dans la Ville de Kambamba, elle l'est beaucoup moins que dans celles de Massangano & d'Embakka, où tous les Négres voisins en menent sans cesse lorsqu'ils ont besoin

(98) Ogilby, *ubi sup.* p. 560.

(99) Purchas, *ubi sup.*

(1) Voyage de Merolla, *ibid.*

ROYAUME D'ANGOLA.

Marchandises en usage dans le Pays.

de quelques marchandises. Les Portugais ont des magasins de toutes sortes de commodités dans ces deux Villes ; entr'autres, des étoffes à lisiére rouge, de grands coutils à longues rayes, des draps de *Kent* rouges, des toiles de Silésie & d'autres lieux, de beaux velours, des galons d'or & d'argent de toutes les grandeurs, de l'eau-de-vie, de l'huile de lin, des couteaux de matelots, toutes sortes d'épices, du sucre blanc, de larges bayes noires, des tapis de Turquie, du fil blanc & de toutes couleurs, des colliers de verre bleu & noir, de la soye à coudre & à broder, du vin de canarie, de grands hameçons, des épingles d'un doigt de long, des épingles communes, des aiguilles, de grandes & de petites sonnettes de faucons (2), des queues de cheval, dont les Négres font tant de cas, que pour une seule ils donneroient volontiers deux Esclaves (3).

Monnoies du Royaume d'Angola.

Les zimbis, ou les lumekkes, n'étoient point une monnoie courante du tems de Lopez. On faisoit servir à cet usage des grains de verre semblables à ceux de Venise, de la grosseur d'une noix, & quelques-uns plus petits, mais tous de différentes couleurs & de différentes formes. Ils portoient le nom d'*Anzalos ;* mais lorsqu'ils étoient enfilés en forme de chapelets ou de colliers, ils prenoient celui de *Mizangas* (4). Angelo dit que les Négres d'Angola vendent & achetent avec des *Makkutas*, des *Biramis*, & des piéces des Indes nommées *Muleckes.* Les makkutas sont des piéces de nattes d'une aune de long. Dix de ces piéces valent cent reys. Les biramis sont des piéces d'une étoffe de coton faite aux Indes, longues de cinq aunes, & qui valent chacune deux cens reys. Les piéces des Indes ou les muleckes sont de jeunes Négres d'environ vingt ans, dont le prix est de vingt mille reys par tête. S'ils sont plus jeunes, ils sont appréciés par des Experts. Les jeunes femmes ont la même valeur que les hommes. Outre ces monnoies, ajoute le même Auteur, ils ont des coquilles nommées *Zimbis* (5), qui viennent de Congo (6) & qui ont un prix courant. Deux mille zimbis valent une makkuta (7).

Témoignage de Merolla sur le même sujet.

Suivant Merolla, les coins courans sont les makkutas, dont chacune, dit-il, est de la grandeur d'un carton. Elles sont l'équivalent de la monnoie de cuivre en Europe. Pour répondre à la monnoie d'argent, les Négres ont les *Intagas*, qui sont des piéces d'une étoffe de coton fort épaisse, de la grandeur de deux de nos mouchoirs, & dont chacune vaut environ dix-huit sols, monnoie de Florence. Ils ont un autre coin, nommé *Folingos*, d'un coton plus fin, tel que celui dont les Matelots se servent pour ceinture. Une folinge vaut trois schellings & demi. Enfin, les coins qui répondent à la monnoie d'or de l'Europe, sont les *Biramis*, espece de toile fine, dont chaque piéce a cours pour sept schellings & demi ou huit schellings. Les Etrangers, nonplus que les Habitans du Pays, n'employent ici aucune sorte réelle de monnoie d'or ou d'argent (8).

Témoignage de Dapper.

Dapper parle des Libongos & de quelques autres especes d'étoffes qui passent pour monnoie à Loanda. Il raconte que les Négres de ce Quartier ont

(2) Dapper dans Ogilby, p. 562. & suiv.

(3) Pilgrimage de Purchas, Vol. V. p. 766.

(4) Relation de Pigafetta, p. 56.

(5) On a déja remarqué que d'autres les nomment zimbos & simbos.

(6) On a déja dit, & l'on va voir encore mieux, qu'ils viennent de l'Isle de Loanda.

(7) Voyage d'Angelo, p. 561.

(8) Voyage de Merolla, p. 673.

deux ſortes de zimbis ; les uns *purs*, qui ſont pêchés dans l'Iſle de Loanda & qui ſervent pour le Commerce à *Punto ;* les autres *impurs*, qui viennent de Rio de Janeiro, & qui ont cours à Sogno, à Pinda, dans les Pays d'*Anna-Singa*, au-delà de Maſſangano, & dans la Nation des Jaggas.

ROYAUME D'ANGOLA.

Autres monnoies du même Pays.

Les zimbis de Loanda ſont de deux eſpeces ; l'une plus fine, & l'autre plus groſſiére. Ceux de la premiere eſpece ſe nomment *Zimbis-ſiſados ;* ceux de la ſeconde, *Fonda* & *Bomba*. Les uns & les autres ſe tranſportent au Royaume de Congo dans des ſacs de paille, ſur la tête des Négres. Chaque ſac peſe deux arobas, qui reviennent à ſoixante-quatre livres du poids commun de l'Europe.

Les noix de *Kola* ſe vendent ordinairement pour de l'étoffe. Quatre noix valent un *libongo*, ou une piéce d'étoffe ſans marque.

Le takol, bois rouge de *Majumbo*, & le *Pao de Hikongo* qui vient de Benguela, ont cours auſſi dans le Commerce. On les coupe en piéces d'un pied de long, qui ont chacune leur valeur connue (9).

Uſages des femmes.

La polygamie eſt ici l'uſage dominant, & la premiere femme jouit de la ſuperiorité ſur toutes les autres. Une femme qui eſt devenue mere, demeure ſéparée de ſon mari juſqu'à ce que la Nature ait donné quelques dents à ſon fruit. Enſuite tous les parens & les amis des deux ſexes le portent de maiſon en maiſon, au bruit de leurs chants & de leurs Inſtrumens de muſique, pour demander des préſens, qui leur ſont rarement refuſés (10).

L'office des femmes eſt d'acheter, de vendre, & de faire au dehors tout ce qui eſt le partage des hommes dans la plûpart des autres Pays ; tandis que leurs maris, gardant la maiſon, ſont occupés à filer, à fabriquer leurs étoffes & à d'autres ouvrages de la même nature. Elles portent ſi loin la jalouſie, que s'ils parlent un moment à quelqu'autre femme, elles entrent en fureur & font retentir leurs cris (11). Battel leur attribue le bizarre uſage de tourner le derriere à la Lune naiſſante, pour lui marquer leur mépris & leur haine, parce qu'elles regardent cette Planette comme la cauſe de leurs infirmités périodiques (12).

Maladies communes du Pays.

Les mauvaiſes qualités de l'air produiſent ici diverſes maladies, particuliérement des fiévres ardentes, qui cauſent la mort dans l'eſpace de quelques heures ſi l'on n'a pas recours à de fréquentes ſaignées. Les maladies vénériennes ſont ſi communes dans la Nation, qu'elles ne paſſent point pour une diſgrace honteuſe. On n'y apporte point d'autre remede que des onctions exterieures & l'uſage de quelques Simples ; mais un ſecours ſi foible n'empêche pas qu'elles ne faſſent périr un grand nombre de Négres. Ils ſont fort affligés d'une autre maladie, qu'ils appellent *Bitios de Kis*, dont les ſymptômes ſont une profonde mélancolie, avec de grands maux de tête & des foibleſſes de jambes, accompagnées de vives douleurs. Elle leur fait enfler auſſi les yeux, comme s'ils étoient prêts à leur ſortir de la tête. Leur remede eſt de ſe laver fort ſoigneuſement l'*anus*, & de ſe mettre un ſuppoſitoire de limon, qu'ils gardent auſſi long-tems qu'ils peuvent le ſupporter ; car il leur cauſe des ardeurs très-douloureuſes, & cette douleur même eſt le véritable ſigne du

Bitios de Kis.

Remédes.

(9) Dapper, dans Ogilby, p. 562.
(10) *Ibid.* p. 561.
(11) Voyage de Merolla, p. 637.
(12) Pilgrimage de Purchas, Vol. V. p. 766.

ROYAUME D'ANGOLA.

Bitios. Si l'application de ce remede est assez prompte, ils n'ont pas besoin d'autres secours. Mais lorsqu'on a laissé au mal le tems de se fortifier, ce qui ne se reconnoît que trop aisément à l'enflure du *rectum*, qui s'ouvre à la fin avec un flux blanchâtre, on est obligé de faire tremper pendant deux heures des feuilles de tabac dans le sel & le vinaigre, de les piler dans un mortier, & de se les appliquer au fondement avec des tourmens incroyables. Elles dissipent enfin le mal; mais l'effet de ce remede est si violent, que deux hommes suffisent à peine pour tenir le malade pendant l'opération. Le bitios se guérit aussi par de fréquens clisteres, ou par une décoction purifiée de la plante nommée *Orore de bitos* & de roses séches, mêlées avec un ou deux jaunes d'œuf, un peu d'alun & d'huile de rose. Le blanc de plomb est encore un remede excellent contre le même mal.

Autres maladies & leurs remedes.

Les Négres d'Angola sont souvent attaqués d'une autre maladie, qui leur affoiblit la vûe jusqu'à la leur ôter presqu'entiérement. Mais le remede en est simple. Ils prennent un foie cru de poule, dont l'application sur les yeux les rétablit parfaitement. Ils sont sujets à des maux de jambes, qui deviennent presqu'incurables. Ils ne le sont pas moins à la maladie que les Indiens nomment *Beriberi*, sorte de paralysie qui tombe sur quelque membre, & qui n'est dans sa source qu'un reste de bitios mal guéri. Le meilleur remede contre ce mal est de se frotter les jointures, devant le feu, avec une espece d'huile que les Indiens nomment *Man-Tennah*, & qui découle des rochers, dans l'Isle de Sumatra, comme une huile de pierre. Elle est excellente aussi pour les humeurs froides, pour les foiblesses de jambes & pour les entorses.

Le *Boast* est une pernicieuse maladie des Négres, qui leur fait tomber en pourriture le nez, les mains, les pieds, les doigts, les oreilles, & qui passe d'un jointure à l'autre avec de grandes douleurs.

L'*Embasser* est un autre mal qui est ici fort commun, & qui vient de l'endurcissement de la rate. Il cause une mélancolie noire. Il rend le teint jaune & le corps pesant. Mais les Négres en connoissent le remede. Ce sont des bouillons composés de la racine d'un arbre qu'ils nomment *Embotta*, sur-tout du côté qu'elle reçoit le soleil du matin.

La petite-vérole fait ici beaucoup de ravage; & faute de lumiéres dans l'application des remedes & des soins, elle est souvent mortelle (13). Les Voyageurs ne nous apprennent point quelles sont les méthodes du Pays.

Funérailles des Negres.

A la mort d'un Négre, on lave soigneusement le corps, on peigne ses cheveux, on le pare d'un habit neuf, & dans cet état on le porte à la sépulture, qui est ordinairement une espece de caveau. On le place sur un petit siége de terre, avec quantité de colliers & d'autres instrumens autour de lui. Pour les personnes du premier Ordre, on fait des libations de sang & de vin (14). Les autres cérémonies funébres ont beaucoup de ressemblance avec celles de Congo (15). On les nomme *Tamba.* Merolla observe que ces formalités profanes sont encore en usage parmi quelques Chrétiens d'Angola. Pendant son séjour au Couvent de Loanda, on avertit le Superieur qu'il se faisoit un enterrement de cette nature à peu de distance de la Ville. Il s'y rendit promptement, accompagné de quelques personnes de confiance; & le hazard lui ayant fait

Zéle des Missionnaires contre les pratiques de l'idolatrie.

(13) Dapper dans Ogilby, p. 554. & suiv.
(14) *Ibid.* p. 561.
(15) Voyez ci-dessus l'article de Congo.

rencontrer

rencontrer en chemin plusieurs gardes du Gouverneur, il se fortifia de cette escorte. En arrivant au lieu de l'exécution, les gardes ne pûrent empêcher l'assemblée, qui étoit assez nombreuse, de se dissiper avec de grands cris. Mais il leur fut aisé d'arrêter la femme du Mort, parce que les loix de son Prêtre infernal (16) l'obligeoient de ne pas changer de place. Elle fut conduite à Loanda, & condamnée à recevoir publiquement le fouet. Dans la Ville de Massangano, où les Portugais ont une garnison, un Missionnaire, Compagnon de l'Auteur, essuya une dangereuse volée de pierres, pour avoir entrepris de s'opposer à ces détestables cérémonies (17).

Royaume d'Angola.

Religion du Royaume d'Angola.

Lopez rend témoignage, que de son tems le Roi d'Angola & tous ses Sujets n'avoient point encore d'autre religion que l'idolatrie. Il ajoute que ce Prince ayant formé le dessein d'embrasser la Foi chrétienne, à l'exemple du Roi de Congo, lui fit demander, par un Ambassadeur, des Prêtres & des Missionnaires; mais que le Royaume de Congo n'en avoit point assez pour s'en défaire en faveur de ses voisins (18). Depuis le même-tems, l'état de la Religion a reçu peu de changement dans le Royaume d'Angola, excepté dans les Villes de Loanda, de Massangano, & quelques autres lieux immédiatement soumis aux Portugais. Loanda est un Siége Episcopal, suffragant de celui de S. Thomas.

Divination par le vol des oiseaux.

Les Habitans, suivant l'observation du même Auteur, sont extrêmement livrés à la divination par le vol des oiseaux. S'ils en voyent partir un du côté gauche, s'ils croient remarquer quelque différence dans son cri, ils consultent leurs Prêtres, qui en tirent des conséquences & des regles pour leur conduite (19). Tous les champs du Pays étant sans haies & sans défenses, on plante aux environs quelques rangées de pieux, qui sont revêtus par les Prêtres d'un peu de paille ou d'herbes consacrées. C'est, dans l'opinion des Négres, un préservatif si puissant contre le vol, qu'il causeroit la mort à ceux qui entreprendroient de nuire aux moissons (20).

Langue de Congo & d'Angola.

La Langue du Royaume d'Angola n'est pas plus différente de celle de Congo, que le Portugais ne l'est du Castillan, ou le Vénitien du Calabrois; c'est-à-dire, que la différence consiste principalement dans la prononciation. Cependant elle est assez grande pour en faire comme une autre Langue. Toutes ces Régions n'ont point de caractères pour l'écriture (21),

Nous rassemblerons ici, suivant notre méthode, les mots de la Langue de Congo & d'Angola qui se trouvent répandus dans les Relations des Voyageurs.

Divers mots de la Langue de Congo & d'Angola.

A

Akkala, un Homme.
Affua, un corps mort.
Agariaria, sorte de bois ou de fruit, qui guérit le mal de côté.
Alakardo, petite espece de Crocodile.
Alkanisi, Oiseau de la grosseur de deux Poules.
Alikandi, espece d'Arbre.
Almesega, Arbre d'où distile une gomme semblable à l'encens.

B

Badas, sorte de Licorne.
Bikoma, sorte de muscade.

(16) Voyage de Merolla, p. 674. & suiv.
(17) *Ibidem.*
(18) Pigafetta, p. 56.
(19) *Ibidem*, p. 54.
(20) Voyage de Merolla, p. 627.
(21) Relation de Pigafetta, p. 57. & 180.

ROYAUME D'ANGOLA.

Birami, Piéce de coton qui sert de monnoie.
Belongo, Epreuve ou Serment des Négres.
Boma, grand Serpent.
Bonghi ou *Libonghi*, monnoie.
Bordoni, Plante semblable à la vigne.

D

Dongo, toutes sortes d'alimens.
Donno, Fruit qui a l'odeur de canelle.

E

Evanga, Prêtre.
Eguanda, Mere.
Emba, Huile de palmier.
Embambi, Serpent qui tue de sa queue.
Embetta, sorte de Vin de palmier.
Embucki, Instrument de musique.
Emtoghisto, Gingembre.
Engulamasi, Sirene.
Engulo, Sanglier.
Engussu, Perroquet.
Entaga, Etoffe qui sert de monnoie.

F

Fuba, farine de millet.

G

Ganga, Prêtre.
Gnam, racine qui se mange.
Guaiavas, Fruit qui ressemble à la poire.
Guria, l'action de manger.

I

Jaggas ou *Jaggis*, nom d'une Nation.
Imbale, Igname.
Impallanka, Animal qui a les cornes entrelassées.
Impanguazze, Vaches sauvages.
Inkubu, Chévres.
Indonga-anpata, Poivre de Guinée.
Inzangu, Instrument d'agriculture.

K

Kabakkas, Mulâtre du Bresil.
Kakkhio, charge de fruit.
Kakazumbu, Sorcier *ou* Prêtre.
Kandova, Canot.
Kapassa, Vache sauvage.
Kappaiva, Arbre qui produit le Baume de Capivi.
Kariabemba, le Diable.
Kaschu, Fruit qui ressemble à la pomme.
Kazakaza, grosses Féves.
Kejilla, Loix imposées aux Enfans.
Khikkeras, espece d'arbres.
Khigongo, bois purgatif.
Khilombo, Epreuve *ou* Serment.
Khinsu, Pot *ou* vaisseau.
Kisekko, bois rafraîchissant.
Kako, Fruit du palmier.
Kokalokanji, le Chef d'une Assemblée dans un Festin.
Kolas, Fruit *ou* espece de Noix.
Kopras, Serpent venimeux.
Koribas, femelle du Perroquet.

L

Limbala, Patates.
Libonghi, Voyez *Bonghi*.

M

Mahokke, Plante qui ressemble à l'Oranger.
Makakkos, Singes.
Makkutas, Nattes, qui passent pour monnoie.
Makonlontu, Chef d'une compagnie.
Mafukka, Gouverneur *ou* Receveur.
Malanga, Gourde *ou* Pompion.
Malongo, Plat de bois.
Mamao, Fruit semblable au Melon.
Manbuta ou *Manputo*, Portugais.
Maneba, sorte de Palmier.
Mampret, Cannes de sucre.
Mandyoka, Maniock.
Mangas, espece d'arbre qu'on a nommée ailleurs *Mangle* ou *Peletunier*.
Mani, Seigneur *ou* Gouverneur.
Manimonku, Baptême.
Masa, Eau.

Massamambala, grand Millet.
Massamambuta, Bled-d'Inde.
Mattari, Pierres.
Maye-Monola, Tabac.
Melasso, Vin de Palmier.
Migna-migna, Arbre dont l'écorce sert [d'antidote.
Mizangas, Corail.
Modello, Habillement.
Molekkes, Nom général des Négres.
Mondelli, Blancs.
Moringo, Flacon.
Muana, Fils *ou* Fille.
Mukkakamas, Servantes Négresses [des Portugaises.
Muletto, Mulâtre.

N

Nkassa, espece d'arbre.
Nkakko, grande bête féroce.
Neubamzampuni, Muscades sauvages.
Nquamba, petit Tambour.
Nisesi, Fruit, qui porte dans son cen- [tre la figure d'une croix.
Nsambi, Instrument de musique.

O

Olukukko, Serment des Prêtres.

P

Pompero, Marchand d'Esclaves.
Pompo, Place *ou* Marché.

Q

Quilombo, Marché.

S

Sagoris, petit Singe *ou* Sagouin.
Somakka, petit Vaisseau.
Sova, Seigneur d'un lieu.
Sursu, une Poule.

T

Tamba, Funérailles des Morts.
Toto, la Terre.
Tuberone, Poisson qui ressemble au [Requin.
Tubia, le Feu.

Z

Zabiambunko, Dieu.
Zimbo ou *Zimbi*, Coquilles qui tien- [nent lieu de monnoie.

La plûpart de ces mots sont tirés de la Relation de Merolla & de celle de Carli.

§. II.

Gouvernement & Forces militaires du Royaume d'Angola.

Ancien état du Royaume d'Angola.

On ne connoît point de tems où le Royaume d'Angola ait joui de l'indépendance. Ses Rois n'étoient anciennement que des Gouverneurs ou des Lieutenans du Roi de Congo, qui s'étoient acquis de l'autorité par l'étendue de leur administration. Ensuite, lorsqu'ils eurent embrassé le Christianisme, ils usurperent le pouvoir absolu dans un Pays qu'ils gouvernoient au nom d'autrui; & joignant diverses conquêtes au Royaume d'Angola, ils devinrent aussi riches & presqu'aussi puissans que leur Maître. Cependant ils ont toujours conservé une ombre de dépendance, sous le nom d'un tribut (22) qu'ils ne payent qu'à leur gré. Du tems de Lopez, les deux Monarques vivoient en bonne intelligence, sur-tout depuis que celui d'Angola s'étoit déterminé à faire une juste satisfaction pour le massacre des Portugais à Kabazo (23).

(22) Linschoten dit que le Roi d'Angola envoie des présens au Roi de Congo, mais sans être son Vassal.

(23) Relation de Pigafetta, p. 44.

ROYAUME D'ANGOLA.

Idées plus exactes sur l'origine des Rois d'Angola.

Mais Dapper s'attache plus exactement que Lopez à développer l'origine des Rois d'Angola, ou de Dongo. Il observe d'abord qu'ils ne rendent aucune soumission au Roi de Congo, quoiqu'anciennement le Pays fût divisé en plusieurs Seigneuries, dont les Sovas ou les Chefs étoient dans sa dépendance. Vers le milieu du seiziéme siécle, un de ces petits Princes, nommé *Angola*, déclara la guerre à tous les autres, avec l'assistance des Portugais, & les rendit successivement ses tributaires. Il fut le premier qui prit la Couronne avec le nom d'*Inku*, qui exprimoit la multitude de ses Peuples. En effet, Lopez assure que son pouvoir naissant n'étoit point inferieur à celui du Roi de Congo. Angola-Inku étant mort en 1560, Dambi-Angola son fils, ennemi mortel des Portugais, fut élû pour lui succeder. Il mourut après un regne de dix-huit ans; & le plus jeune de ses fils, nommé *Quilonge-Angola*, ou *Angolaire*, qui signifie Puissant-Seigneur, hérita de ses richesses & de sa Couronne.

Histoire de la Reine de Singa.

Ce Prince renouvella l'ancienne alliance de son ayeul avec les Portugais. Mais dans la suite de son regne, sans avoir reçu le moindre sujet d'offense, il en fit massacrer trente ou quarante, que le Commerce avoit amenés dans sa Ville royale de Kabazo. Paul Diaz de Novais vengea sa Nation de cette insulte, en se saisissant de plusieurs Places dont les Portugais ont conservé la possession. Quilonge-Angola étant mort en 1640, sans héritiers mâles, laissa trois fils & un neveu. L'aînée de ses filles, nommée *Anna-Singa*, ou *Schinga* (24), quoiqu'élevée dans la Foi chrétienne, voulut recevoir la couronne avec les cérémonies du paganisme. Cette infidelité mit les Portugais dans le parti du neveu. Il s'établit sur le Trône par la force des armes, tandis qu'Anna-Singa, forcée de fuir avec un grand nombre de Nobles, ne cessa point de faire valoir ses prétentions & de considerer son cousin comme un usurpateur. Après avoir perdu trois batailles dans cette querelle, elle prit le parti de se retirer à cent-cinquante milles dans les terres, au-delà d'Embatta, où ses infortunes ne l'empêchant point de porter la guerre vers les déserts des Jaggas, elle étendit fort loin ses conquêtes. De-là étant revenue avec de nouvelles forces pour se vanger des Portugais, elle eut le malheur d'être entiérement défaite par le Major *Pavo Daronva*, & de voir tomber ses deux sœurs entre les mains de ses ennemis. L'une de ces deux Princesses, nommée *Donna-Maja*, rentra volontairement dans le sein de l'Eglise, & continua de mener une vie honorable parmi les Portugais.

Une de ses sœurs est prise par les Portugais.

En 1646, Anna-Singa reparut à la tête de ses troupes. Elle répandit ses fureurs dans le Pays d'Oanda, où elle enleva la plûpart des Habitans pour l'esclavage. Ceux de Quisama, au Sud de la Riviere de Quanza, se racheterent en payant un tribut.

Incertitude sur la mort de la Reine de Singa.

Suivant l'ordre de tous ces évenemens, la Reine Singa, que d'autres nomment *Reine de Singa*, ne pouvoit être moins âgée que de soixante ans lorsque Dapper (25) écrivit le Recueil de ses Mémoires. On avoit répandu plusieurs fois le bruit de sa mort; mais, quelque jugement qu'on en dût porter, les Portugais, qui s'étoient rouvert quelques voies de Commerce dans ses Etats, ne purent éclaircir la verité par le témoignage même de ses Sujets. Les décrets, les ordres & les affaires du Gouvernement continuoient de passer sous

(24) Xinga, dans l'Original, mais la prononciation Portugaise de ce nom est Schinga.

(25) L'Ouvrage de Dapper fut publié en 1676.

son nom. Cependant cette incertitude ayant fini par d'autres évenemens, les Portugais éleverent sur le Trône de Dongo ou d'Angola un autre Prince du même sang, nommé *Angola-Sodesie*, qui avoit toujours entretenu leur amitié par des présens.

ROYAUME D'ANGOLA.

Caractere extraordinaire de cette Princesse.

Anna-Singa renfermoit dans son caractere plusieurs de ces qualités brillantes qui forment le véritable héroïsme. Avec un jugement rare dans son sexe, elle étoit si passionnée pour la gloire des armes, que n'ayant point eu d'autre exercice pendant toute sa vie, elle n'avoit jamais paru qu'en habits d'homme; & si généreuse, qu'après avoir fait grace à ses ennemis, elle n'avoit jamais souffert qu'ils reçussent la moindre insulte. Elle avoit accoutumé tous ses Sujets à mener comme elle une vie errante, à la maniere des Jaggas. Avant que de former une entreprise, elle consultoit le Diable, par le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût découvrir. Elle étoit vêtue, dans ces occasions, de plusieurs peaux de bêtes farouches, qui lui tomboient depuis les épaules jusqu'à terre. Elle portoit son épée suspendue au col, une hache à sa ceinture & l'arc entre ses mains, sautant à la mode du Pays avec autant de légereté que le plus agile des assistans, & faisant retentir sans interruption son *Engema*, c'est-à-dire, un Instrument composé de deux cloches de fer, qui lui servoit de tambour. Après s'être fatiguée de cet exercice, si ses vûes la portoient à la guerre, elle prenoit une plume, qu'elle se passoit au travers du nez par une ouverture qu'elle y entretenoit constamment. Elle saisissoit la victime, & lui coupant la tête de sa propre main, elle avalloit un grand verre de son sang. Les principaux Chefs de ses troupes imitoient son exemple. Cette affreuse cérémonie s'exécutoit avec un bruit épouventable de cris & d'instrumens. Ce que la Reine avoit de plus précieux, après son Idole, étoit les os du Roi son pere. Elle les tenoit renfermés dans une caisse d'argent, qu'elle avoit achetée des Portugais (26).

Sacrifices qu'elle faisoit au Diable.

Combien elle avoit d'amans. Usage qu'elle en faisoit.

Au lieu de mari, elle entretenoit cinquante ou soixante jeunes hommes, auxquels il étoit permis d'avoir d'autres femmes, mais à condition de tuer eux-mêmes les enfans qui leur naîtroient d'elles. En 1648, on apprit par le témoignage d'un Capitaine nommé *Fuller*, Commandant d'une Compagnie de soixante hommes que les Directeurs de Hollande avoient envoyés au secours de la Reine dans ses guerres contre les Portugais, qu'un de ses amans avoit eu cent-treize femmes, dont il n'avoit laissé aucun enfant, parce que, suivant la loi barbare qui lui étoit imposée, il les avoit tous égorgés de sa propre main. Comme la Reine étoit toujours en habits d'homme, elle affectoit de prendre un nom du même sexe; & par un autre caprice, elle faisoit vêtir tous ses amans en femmes & leur en faisoit porter aussi les noms. Elle prenoit plaisir à répeter qu'elle étoit homme & que ses maris étoient ses femmes. On n'auroit osé s'expliquer autrement, sous peine de perdre la tête. C'étoit pour soutenir cette ridicule opinion, qu'elle leur permettoit toutes sortes de familiarités avec d'autres femmes (27).

Dapper fait observer que les Rois d'Angola entretiennent, comme ceux de Congo, un grand nombre de paons, & que ce privilege est réservé à la famille royale. Leur vénération va si loin pour ces animaux, qu'un de leurs Su-

(26) Dapper dans Ogilby, p. 565. & suiv.

(27) *Ibidem.*

ROYAUME D'ANGOLA.

jets qui auroit la hardiesse d'en prendre une seule plume, n'éviteroit pas la mort ou l'esclavage.

Gouvernement des Négres.

Les Provinces d'Angola sont gouvernées, sous l'autorité du Roi, par les principaux Seigneurs de sa Cour ; & chaque Canton par un Chef inférieur, qui porte le nom de Sova. Chaque Sova préside à l'Assemblée d'un certain nombre de Makottes ou de Conseillers, qui ont part à toutes ses délibérations dans les affaires de quelqu'importance ; mais qui n'approchent de lui qu'à genoux en battant des mains. Il mene d'ailleurs une vie privée, dans quelque Village environné de haies épaisses, où l'on ménage quelques ouvertures fort étroites pour servir d'entrée (28).

On ne connoît dans le Royaume d'Angola qu'une sorte de punition pour les crimes ; c'est l'esclavage, au profit du Sova. Mais après ce châtiment même, un coupable se vange quelquefois de son adversaire par le poison. Les formes de la Justice se réduisent à la déposition de l'accusateur, qui est immédiatement suivie de la sentence du Sova (29).

Gouvernement des Portugais d'Angola.

Le Gouvernement de Loanda, & des autres parties du Royaume qui reconnoissent l'autorité des Portugais, est entre les mains d'un Gouverneur ; de deux *Bradores*, qui sont ses Conseillers; d'un *Bridor*, qui est le Chef de la Justice criminelle, & de deux Juges nommés *Jenses*, avec un Sécretaire. Les Gouverneurs Négres ou les Sovas des Cantons que les Portugais ont soumis par les armes, leur payent un tribut annuel d'Esclaves, & leur rendent d'autres services à titre de vassaux. Ce tribut est affermé par le Gouverneur Portugais à divers Particuliers de sa Nation, qui, portant leurs exactions beaucoup plus loin, s'attirent une haine mortelle des Négres. Outre le tribut & les services militaires, chaque Sova est obligé (30) de fournir aux Portugais, dans leurs voyages, des porteurs pour leurs hamacks & leurs autres voitures.

Revenus du Roi de Portugal dans ce Royaume.

Le Roi de Portugal tire du Royaume d'Angola un revenu considérable, soit du tribut annuel des Sovas, soit des droits qu'il impose sur la vente des marchandises & des Esclaves. Ces droits, joint à ceux du transport dans les Colonies de l'Amérique, s'afferment dans Lisbonne à quelque Négociant de la Nation, qui tient son Comptoir à Loanda, sous le titre de *Contractador*, & qui, servant de Consul, juge en dernier ressort toutes les difficultés qui regardent le Commerce & les échanges. Sa Cour de Justice est composée d'un Sécretaire, de deux Notaires & de deux Huissiers.

Forces du Roi d'Angola.

Les révolutions du Royaume d'Angola n'ont point empêché qu'il ne soit demeuré fort puissant. Lopez observe que depuis l'établissement du Christianisme dans le Royaume de Congo, le nombre des Habitans y est beaucoup diminué ; au lieu que l'ancien usage de la polygamie, qui subsiste toujours dans le Royaume d'Angola, le rend plus peuplé qu'on ne peut se l'imaginer. Le même Auteur ajoute que suivant l'usage du Pays, qui oblige tous les Sujets de suivre le Monarque à la guerre (31), il peut mettre en campagne un million d'hommes. Dapper confirme ce nombre ; mais il ajoute que dans une occasion pressante, le Roi peut lever promptement cent mille volontaires ; puissance redoutable, si la conduite & le courage répondoient au nombre. On reconnut assez que ces deux qualités leur manquent, en 1584, lorsque cinq

(28) *Ibid.* p. 563.
(29) *Ibid.* p. 561.
(30) *Ibid.* p. 568. & 569.
(31) Dans la Relation de Pigafetta, p. 55.

cens Portugais, assistés d'un petit nombre de Mosicongos, défirent une armée de douze cens mille Angoliens. L'année suivante, deux cens Portugais & dix mille Négres en battirent six cens mille (32). Cependant Lopez vante leur habileté & leur discipline. Il cite plusieurs exemples de leurs batailles contre les Portugais, où, les attaquant pendant la nuit, & dans les tems humides, pour diminuer le péril des armes à feu, ils se divisoient même en pelotons, dans la vûe de les harasser par quantité d'attaques & d'escarmouches (33).

Maniere de combattre.

Malgré cet éloge, il est certain, par le témoignage de tous les Voyageurs, que la maniere de combattre est à peu près la même parmi les Négres de Congo & d'Angola. Ils combattent à pied. Ils divisent leurs armées en plusieurs troupes. Ils se forment suivant le terrain qu'ils occupent, enseignes & bannieres déployées. Leurs mouvemens sont reglés par le Capitaine général, qui, se plaçant au centre de son armée, donne ses ordres par le son des Instrumens, comme on les donne en Europe par le son du tambour.

Instrumens de musique militaire.

Les Négres d'Angola ont trois sortes de musique martiale : la premiere est composée de grandes cresselles, attachées à des caisses de bois, qui ne sont qu'un tronc d'arbre creusé & couvert de cuir. Ils frapent dessus avec de petites baguettes d'ivoire. La seconde sorte a la forme d'un cône, ou d'une cloche renversée. Elle est composée de plaques de fer fort minces. On frape dessus avec des baguettes de bois, & souvent on a soin de les fendre pour rendre le son plus dur & plus militaire. Les Instrumens de la troisiéme espece sont des dents d'éléphant creusées, dans lesquelles on souffle par une embouchure transversale, comme celle du fifre. Le son n'en est guéres moins belliqueux que celui de la trompette (34).

Leur usage singulier.

Ces Instrumens sont de grandeur inégale. Les plus grands sont ceux du Général, qui s'en sert pour communiquer ses ordres par divers sons ; & les Officiers inferieurs, qui en ont de plus petits, répondent par les mêmes notes, pour lui faire entendre qu'ils comprennent ses intentions. On se sert des mêmes Instrumens dans l'action. Les Chefs, ou les plus braves Soldats, marchent à la tête, avec cette espece de tocsins ; jouent, dansent, encouragent leurs compagnons, & leur font connoître, par la différence des sons, quel est la grandeur du danger & quelle sorte d'armes ils ont à redouter.

Habillement des Généraux.

Dans leurs marches, les Commandans portent de grands bonnets quarrés, garnis de plumes d'autruche & de paon, pour rendre leur figure plus pompeuse & plus terrible. La partie superieure de leur corps est nue, à l'exception de quelques chaînes de fer, dont ils se couvrent les épaules. Depuis la ceinture jusqu'en bas, ils ont une sorte de hautes-chausses de toile, qui sont couvertes d'étoffe & qui leur tombent jusqu'aux talons ; mais ils les retroussent vers la ceinture & les y tiennent attachées. A leur ceinture, qui est ordinairement fort bien travaillée, ils suspendent des sonnettes, dont le bruit les anime au combat. Ils ont aux jambes des bottines à la Portugaise. Leurs armes sont l'arc & les fléches, l'épée, la dague & la targette. L'épée & la targette se portent ensemble. Ceux qui sont armés d'un arc y joignent la dague, mais ne portent point de targette. Le commun des Soldats est nud de la tête jusqu'aux reins, & n'a pour armes que l'arc & les fléches, avec une hache à la

Armes du commun des Soldats.

(32) Dapper, dans Ogilby, p. 563.
(33) Relation de Pigafetta, p. 53.
(34) *Ibid.* p. 47. & suiv.

ROYAUME D'ANGOLA.

ceinture. La longueur des arcs est de trois pieds. Les cordes sont d'écorce d'arbre ; les fléches, de la même longueur que les arcs ; mais moins grosses que le doigt. Elles sont armées de fer par la pointe, & garnies de plumes à l'autre bout. Chaque Soldat en porte six ou sept dans la main de l'arc, sans le secours du carquois (35). Dapper leur donne de grandes épées, qu'ils achetent des Portugais ; des fusils, des pistolets, & des targettes d'écorce d'arbre couvertes de peau de busle (36). Mais on conçoit qu'il ne parle point de la multitude.

Ordre des batailles.

Dans les batailles, ceux qui sont armés d'arcs & de dagues marchent vers l'Ennemi avant le corps de l'armée, & le défient au combat par des reproches & des injures, en faisant des sauts continuels pour se garantir des fléches. Ils sont soutenus par la plus brave jeunesse. Lorsque cette petite guerre a duré assez long-tems, le Général les rappelle par le son des Instrumens qu'on a décrits, & d'autres guerriers leur succedent. Ces escarmouches continuent sans interruption jusqu'à l'engagement général (37).

Autres usages militaires.

Ils ne reconnoissent d'ordre & de discipline, ni dans l'attaque, ni dans la retraite. Les deux armées s'avancent au bruit des tambours & des autres Instrumens. Chacun tire ses fléches, & ne pense ensuite qu'à sauter d'une place à l'autre pour éviter celles de l'Ennemi. Les plus hardis voltigent à la tête des bataillons, & le bruit de leurs sonnettes encourage les autres. L'action se passe ainsi en différentes décharges, qui recommencent successivement, suivant l'ordre du Général, jusqu'à ce que le nombre des morts ou la frayeur de l'un des deux Partis décide de la victoire (38). Le Roi ne se trouve jamais dans une bataille. Si le Général périt, toute son armée prend la fuite & rien n'est capable de rallier les fuyards. Toutes leurs forces consistent en infanterie. Les Commandans sont portés sur les épaules de leurs Esclaves. Ils n'ont pas d'autres voitures pour les alimens, quoique les armées soient si nombreuses qu'il ne reste pas dans les Villes un homme capable de porter les armes (39). Aussi manquent-ils souvent de provisions. Après avoir conquis une Province, ils sont ordinairement forcés de se retirer faute de vivres. Cependant Lopez assure qu'ils commençoient à sentir les avantages d'une meilleure méthode, & qu'ils se formoient par degrés sur l'exemple des Portugais (40).

CHAPITRE VII.

Religion de Congo, d'Angola & de Benguela.

Mélange de Christianisme & d'Idolatrie.

QUOIQUE la Foi chrétienne ait fait quelques progrès dans ces trois Contrées, la plus grande partie des Habitans observe encore l'ancienne Religion, qui consiste dans le culte des Mokissos. Ces Idoles sont ordinairement placées au centre de leurs Villes. La plûpart sont de bois, sous la forme d'une chévre, avec une tête d'écaille de tortue, les jambes & les pieds de quelque

(35) Pigafetta, p. 49. & suiv.
(36) Dapper, dans Ogilby, p. 537.
(37) Pigafetta, p. 50. & suiv.
(38) Dapper, *ubi sup.* p. 537.
(39) Pigafetta, p. 53.
(40) Pigafetta & Ogilby, *ubi sup.*

animal

animal & de petits os d'éléphant. Elles portent le nom général de *Gongampemba*. L'opinion de leurs adorateurs est qu'elles servent d'organe aux Mokissos pour s'exprimer. Leurs Prêtres se nomment *Gangas*, comme à Congo.

Le principal culte des Mokissos d'Angola consiste dans une danse nommée *Quimbrara*, pendant laquelle les Habitans prétendent que le Mokisso entre dans le corps d'un de ses plus fidéles adorateurs, pour répondre aux questions qu'on lui propose sur le passé & le futur. Les Jésuites Portugais ont converti un grand nombre de ces Idolâtres. L'année 1584 fut célebre par une infinité de baptêmes, & l'on comptoit, en 1590, plus de vingt mille familles soumises au Christianisme. Mais on ne lit point dans les dernieres Relations des Missionnaires, que le nombre soit aujourd'hui si considerable.

Conversions célebres en 1584.

Tous les Sovas chrétiens ont un Chapellain dans leur Banza ou leur Village, pour baptiser les enfans & célebrer les Saints Mysteres. Mais entre ceux qui font profession du Christianisme, il s'en trouve un grand nombre qui demeurent sécrettement attachés à l'idolatrie (41).

Ressemblance du Paganisme à Loango, Congo & Angola.

L'usage de défendre certains mêts, ou certaines liqueurs, ne regne pas moins dans les Royaumes de Congo & d'Angola que dans celui de Loango. On peut dire aussi que le fond de l'idolatrie y est le même, & que la différence ne consiste que dans un petit nombre de cérémonies. A Loango, suivant Battel, on donne le nom de *Kin* à tous les mêts défendus. Dans les Pays d'Angola & de Congo, on les nomme *Kejilla ;* mais le scrupule des Habitans a la même force pour leur faire observer ces abstinences, & leur respect pour les Mokissos va jusqu'à leur persuader que la moindre infidelité seroit punie de mort (42). Battel vit mourir plusieurs Négres de ce religieux excès de frayeur ; & souvent il prenoit plaisir à les jetter dans l'inquiétude, en les assurant qu'il leur avoit fait manger leur Kin ou leur Kejilla. Dans le Royaume d'Angola, comme à Loango, l'usage est de mettre dans les champs ensemencés un panier rempli de cornes de chévres, de plumes de perroquets & d'autres bagatelles, qui passe pour le Mokisso protecteur des fruits de la moisson. Un voyageur fatigué de son fardeau, qui le laisse sur le grand-chemin avec un nœud d'herbes entrelassées, pour faire connoître qu'il le met sous la protection de son Mokisso (43), peut s'assurer que personne n'aura la hardiesse d'y toucher.

Prêtres nommés Dieux de la Terre.

Les Gangas ou les Prêtres, nommés *Singhillis* (44), c'est-à-dire, *Dieux de la Terre*, ont un Superieur ou un Souverain Pontife, qui porte le titre de *Ganga-Kitorna*, & qui passe pour le premier Dieu de cette espece. C'est à lui qu'on attribue toutes les productions terrestres, telles que les fruits & les grains. On lui en offre les prémices, comme un juste hommage ; & lui-même se vante de n'être pas sujet à la mort. Pour confirmer les Négres dans cette ridicule opinion, lorsqu'il se sent près de sa fin par la foiblesse de l'âge ou par la maladie, il appelle un de ses disciples pour lui communiquer le pouvoir qu'il a de produire les biens de la terre. Ensuite il lui ordonne publiquement de l'étrangler avec une corde ou de le tuer d'un coup de massue. Cette exécution se fait sur le champ, à la vûe d'une nombreuse assemblée. Si l'office de Grand-Pontife n'étoit pas rempli continuellement, les Habitans sont persuadés que la terre deviendroit stérile & que le genre humain touche-

Perpétuité de cet Office.

(41) Dapper, dans Ogilby, p. 568. & suiv.
(42) Voyez ci-dessus l'article de Congo.
(43) Battel, dans Purchas, Vol. V. p. 770.
(44) Ou *Chinghilli*.

ROYAUME D'ANGOLA.

roit bien-tôt à sa ruine. Les Gangas inferieurs finissent ordinairement leur vie par une mort violente, & la plûpart volontairement (45).

Haine mutuelle des Missionnaires & des Sorciers.

Comme tous les Gangas prétendent à la divination, nos Missionnaires leur ont donné le nom de Sorciers, & les persécutent sans cesse dans tous les lieux où ils ont quelque pouvoir. D'un autre côté, les Prêtres idolâtres portent une haine mortelle à ceux de l'Eglise Romaine, soit par le ressentiment des injures qu'ils en reçoivent, soit par zéle pour le rétablissement du Paganisme. Le plus ardent de leurs ennemis est Merolla, qui ne les appelle jamais que Singhillis ou Sorciers, comme si ces deux mots étoient sinonimes, ou comme si les Gangas & les Singhillis formoient deux Ordres différens. C'est de lui qu'on va tirer quelques traits, où l'on découvre également la superstition brutale des Gangas & la simplicité de l'Auteur (46).

Exemples tirés de Merolla.

Il assure que la pratique des sortileges est en horreur aux Habitans, & que la plûpart de ceux qui les emploient sont de la plus basse lie du peuple (47). Ces imposteurs, dit-il, ont inventé diverses cérémonies pour amuser leurs dupes. En traversant le Royaume d'Angoy, dans un voyage qu'il faisoit à Congo, le hazard le fit descendre dans un lieu où quantité de Négres invoquoient actuellement les Mokissos. C'étoit une hute fort pauvre, bâtie sur une petite éminence. D'un côté pendoient deux tabliers, d'une saleté & d'une puanteur insupportable. Le milieu de la hute étoit traversé par un petit mur de terre, de la hauteur de deux pieds, derriere lequel un Sorcier prononçoit ses oracles. Il avoit sur la tête une touffe de plumes entrelassées, & dans les mains deux couteaux nuds. Après avoir contemplé cet appareil, Merolla voulut entrer dans le Temple; mais il apperçut tout-d'un-coup devant lui un grand feu, sans nous apprendre comment il s'y étoit allumé. Il ajoute seulement qu'il en sortoit une si affreuse odeur, que tous ses sens en furent tout-d'un-coup saisis. Cependant il étoit résolu d'avancer, en s'armant du signe de la croix & se recommandant à la protection du Ciel; mais le murmure des Négres, qui s'approcherent de lui & qui commencerent à se plaindre hautement de son audace, lui fit craindre les dernieres violences & le força de se retirer.

Impostures des Singhillis.

Les Singhillis ou les Sorciers, continue le même Auteur, s'attribuent le pouvoir d'attirer ou de suspendre la pluie; mais lorsque l'effet ne répond point à leurs promesses, ils en rejettent la faute sur d'autres causes. Les Missionnaires de Sogno avoient bâti dans leur Couvent un appartement au second étage, pour servir de garde-meuble à quelques ornemens de leur Eglise. La saison des pluies ayant manqué dans la même année, les Singhillis s'en prirent à ce nouveau bâtiment, qui étoit contraire aux usages du Pays. Aussi-tôt le Peuple crédule se rendit en foule au Couvent pour l'abattre. Un Missionnaire demanda la cause de cet emportement. On lui répondit que si le nouvel édifice n'étoit point abbattu, il ne falloit plus esperer de pluie pour les terres de la Nation. Le Missionnaire ayant reproché leur aveuglement à cette multitude d'insensés, les assura que s'ils vouloient faire une procession à Notre-Dame de Pinda, ils obtiendroient du Ciel le secours dont ils avoient be-

(45) Merolla, p. 619. & suiv.

(46) *Ibidem.*

(47) Il dit, (p. 617.) que le nom de Singhilli ou de Dieu de la Terre convient proprement aux Sorciers; d'où l'on peut conclure qu'il y a des Sorciers qui ne sont pas Prêtres.

soin. Cette procession fut entreprise sur sa parole, & produisit l'effet qu'il avoit garanti. Il ajoute que depuis le même tems les Négres ont eu recours à la même pratique; & que sortant de leur Ville avec un tems fort sec & fort serain, ils y rentrent bien mouillés.

Royaume d'Angola.

Tandis que l'Auteur traversoit le Royaume d'Angola, les Singhillis attribuerent le retardement des pluies, qui arrivent ordinairement au mois de Mars, à un Maffuka des plus puissans de la Côte, dont le fils passoit déja pour l'héritier présomptif de la Couronne. La fureur du Peuple mit le Maffuka dans la nécessité de se purger par l'épreuve du bolungo, qui lui réussit plus heureusement que ses amis ne s'y étoient attendus.

Epreuves du Royaume d'Angola.

L'Auteur observe, à cette occasion, que les Négres d'Angola ont une autre épreuve, qu'ils appellent *Orionsio*. Leur méthode, pour l'administrer, est de mettre du poison dans un fruit nommé *Nichesi*, & de faire mâcher cette composition à l'accusé. Il n'en a pas plûtôt gouté, que sa langue & sa gorge s'enflant avec une ardeur excessive, il meurt infailliblement, si le Sorcier ne se hâte de lui faire avaller son antidote. Ceux qui échapent à cette dangereuse opération, conservent ordinairement des douleurs très-aigues pendant plusieurs jours. Mérolla parle d'une troisiéme épreuve nommée *Olukhenko*, qui consiste à lier tous les membres de l'accusé, en les serrant avec plus ou moins de force, pour lui arracher l'aveu de son crime (48). Le Pere François de Pavie, Missionnaire Capucin, ayant entrepris d'ouvrir les yeux aux Négres sur l'imposture de leurs Gangas dans toutes ces épreuves, proposa un jour à deux fameux Sorciers, tous deux Conseillers de la Reine de Singa, de faire leur serment sur la Bible. Ils ne s'y déterminerent pas aisément; mais après quelque délibération, s'étant imaginés, dit l'Auteur, qu'il ne pouvoit leur en arriver aucun mal, ils firent tous deux un faux serment. Qu'en arriva-t-il? Le premier tomba mort sur le champ: l'autre perdit la connoissance & mourut six heures après (49).

Serment sur la Bible.

Les Sorciers cedent quelquefois aux Capucins.

Quelquefois ces imposteurs sont réduits à confesser leur ignorance, & soumettent leurs lumiéres à celles des Capucins. Les Habitans d'un Port d'Angola, où l'Auteur avoit relâché, apprenant quelle étoit sa profession & qu'il condamnoit les pratiques des Singhillis, commencerent à murmurer de son arrivée. Mais les Sorciers, pour confirmer le zéle & la foi de leurs défenseurs, affecterent de mépriser le Missionnaire, & déclarerent que les Mokissos irrités de sa présence n'accorderoient point de pluie pendant toute la saison. Cependant, à peine se fût-il disposé à célébrer la Messe en faveur de quelques fidéles Chrétiens, que les nuées s'obscurcirent & verserent une pluie si abondante, que les Sorciers mêmes se virent forcés, dit-il, d'avouer que leurs lumiéres n'étoient pas infaillibles.

Sorcier Négre confondu.

Un Compagnon de l'Auteur, nommé *Joseph*, étant à visiter la Mission de Sogno, arriva dans un campagne ouverte, lorsque l'épaisseur des nuées sembloit promettre une fort grosse pluie. Il y apperçut un Sorcier, seul & comme immobile, qui, après avoir prononcé quelques paroles, lança une fléche dans l'air avec un air d'indignation. Le Missionnaire lui dit d'un ton railleur qu'il doutoit que son art infernal fût capable d'arrêter la pluie. En effet, elle com-

(48) Voyage de Merolla, p. 617. & suiv.

(49) On n'a pas supprimé ces détails, parce qu'ils servent à faire connoître le génie de la Nation.

ROYAUME D'ANGOLA.

mença presqu'aussi-tôt à tomber en abondance. Le Sorcier parut surpris ; mais loin de reconnoître son erreur, il s'excusa sur quelqu'obstacle qu'il n'avoit pas prévû, de la part d'un Sorcier plus puissant & plus expérimenté dans le même art. Cette obstination irrita les Négres chrétiens qui accompagnoient le Missionnaire. Ils se saisirent du Singhilli & lui firent subir, dit l'Auteur, le châtiment qu'il méritoit.

Autre confusion des Sorciers.

Enfin le Ciel permet quelquefois que les Sorciers Négres soient confondus par des effets admirables de sa Providence. Dans un Pays voisin de la Riviere de Quanza, qu'il faut traverser pour se rendre à Singa, un certain Seigneur Négre prétendant à la réputation de Singhilli, donna ordre à ses vassaux de s'adresser à lui lorsqu'ils croiroient la pluie nécessaire à leurs moissons. Cet orgueil causa tant d'indignation aux Missionnaires, qu'après avoir fait des efforts inutiles pour faire arrêter un imposteur que sa qualité mettoit à couvert de leurs poursuites, ils ne consulterent plus que l'ardeur de leur foi ; & par un mouvement que l'Auteur appelle une véritable inspiration du Ciel, ils déclarerent aux Négres que s'ils n'abandonnoient pas leurs misérables opinions, ils n'obtiendroient jamais de pluie. En effet, ajoute l'Auteur, depuis plus de dix-sept ans que ce fait est arrivé, on n'a pas vû tomber une goute de pluie dans ce canton (50).

Médecins & Chirurgiens d'Angola.

Les Sorciers exercent aussi la médecine & la chirurgie dans le Royaume d'Angola. Leurs remedes sont des Simples ; mais ils persuadent au Peuple que leur vertu vient des Mokissos. Si la force de la maladie l'emporte sur les prestiges, ils prétendent qu'un certain oiseau de mauvais augure a vôlé sur la tête du Malade & troublé le cours de l'opération. Leurs enchantemens se font toujours pendant la nuit. La premiere loi qu'ils imposent à ceux qui les consultent, est de ne faire appeller aucun Missionnaire. Ils protestent que la présence d'un Prêtre chrétien est capable d'affoiblir la vertu de leurs remedes & de causer la mort aux malades. Ceux qui meurent entre leurs mains ont toujours manqué à quelque formalité nécessaire, ou périssent par d'autres causes, qui engagent les parens à faire beaucoup de recherches pour découvrir le meurtrier ; car, ici comme à Loango, tout le monde est persuadé qu'on ne meurt jamais d'une mort naturelle (51).

Zéle des Missionnaires contre les Sorciers.

Au reste il ne paroît pas surprenant que les Gangas, les Singhillis ou les Sorciers détestent les Missionnaires, lorsqu'on apprend des Missionnaires mêmes qu'ils n'épargnent rien pour extirper cette race impie. Merolla déclare qu'il s'en faisoit honneur. Il raconte qu'à son arrivée dans la Mission il trouva, près d'une Ville nommée *Fubi*, des Sorciers qui exerçoient leurs sortiléges. Il ne douta point que la Providence ne l'eût conduit elle-même dans ce lieu, parce qu'il eut pour guide un gros oiseau blanc dont il ne connoissoit pas l'espece, & que la curiosité de l'observer de plus près fut le seul motif qui le fit entrer dans un bois fort épais. Après y avoir fait quelques pas, il apperçut un amas de terre, de la forme d'un tombeau, avec un grand nombre de calebasses au sommet & aux deux extrêmités. Les Négres de sa suite lui ayant expliqué ce spectacle, il envoya ordre au Mani voisin de le venir joindre, & lui demanda raison de ce qui se passoit dans un lieu de sa dépendance. Ce

(50) Voyage de Merolla, p. 618. & suiv.

(51) *Ibidem*.

timide Sova répondit en tremblant, qu'il l'ignoroit. » Vous vous en informerez donc, lui dit Merolla, & vous ferez promptement arrêter tous vos » Sorciers. Le Mani s'y engagea. Dès la nuit suivante, Merolla revint au même lieu, dans l'esperance d'y surprendre les Ministres infernaux; mais à la premiere nouvelle du péril qui les menaçoit, ils n'avoient pas manqué de se mettre à couvert par la fuite. Alors Merolla renouvellant ses menaces au Chef du Canton, y joignit l'ordre de raser l'amas de terre dans l'espace de dix jours. Le terme se passa sans aucune marque d'obéissance. Une révolte si formelle contre l'autorité de l'Eglise, obligea les Missionnaires de citer le Sova devant le Comte de Sogno. L'assemblée se tint dans leur Couvent. Là, sous les yeux du Comte, le Sova fut condamné à se donner la discipline au milieu de l'Eglise, pendant la célébration des Saints Mysteres, & menacé par Merolla d'un châtiment beaucoup plus rigoureux (52) si le bois & l'amas de terre n'étoient pas rasés pour un autre terme.

Conduite de Merolla dans plusieurs occasions.

Tandis que l'Auteur étoit à Bengo, un de ses Compagnons, nommé *François de Monte-Leone*, s'étant saisi d'un Sorcier, l'envoya au Gouverneur, qui, sur la conviction de son crime, ne fit pas difficulté de le condamner à mort. *Monte-Leone* se chargea lui-même de lui inspirer quelques idées de religion; mais au lieu de se reconnoître coupable, ce Malheureux s'obstinoit à se justifier. » Pourquoi cesserois-je de me défendre, lui disoit-il, lorsque je n'ai » rien à me reprocher? Mon occupation a toujours été de faire du bien à mes » pareils, & jamais je ne leur ai fait de mal. Lorsque les Habitans de mon » Pays ont ensemencé leurs terres & qu'ils ont besoin de pluie, si j'en fais » tomber des nuées, est-ce un crime? Si j'ai conversé avec les lions, les ti» gres & d'autres bêtes féroces; si je leur ai parlé & si elles m'ont répondu, » quel mal y trouvez-vous? Si, dans les occasions où l'on ne trouve point de » Canots sur la riviere, un pur mouvement de compassion m'a fait appeller » des crocodiles pour aider quelqu'un au passage, quel crime ai-je donc com» mis? Il continua pendant quelques jours de répondre avec la même fermeté: mais il fit enfin l'aveu que le Missionnaire desiroit; & par considération pour l'Eglise, qui étoit sa Partie (53), la Sentence de mort fut changée pour l'esclavage. Le même Auteur nous apprend que pendant son séjour dans le Pays, un Chef des Sorciers fut précipité dans la mer, un autre dans la riviére, une mere & son fils furent punis de mort, & quantité d'autres par le bannissement (54).

Apologie qu'un Sorcier faisoit de sa profession.

Cependant cette rigueur ne s'exerce que dans les lieux où les Portugais jouissent du pouvoir absolu. A Sogno, par exemple, les loix sont beaucoup moins séveres. Un Sorcier de naissance libre n'est condamné, pour la premiere offense, qu'à l'exécution de quelque pénitence ecclésiastique. Pour la seconde, il paye la valeur d'un Esclave. Mais la troisiéme fois il est vendu lui-même pour l'esclavage. Si le coupable est un Esclave, il est vendu dès la premiere fois aux Blancs; punition plus cruelle que la mort même, pour les Négres du Pays. Le prix de ces ventes se paye en argent ou en étoffe. L'argent est distribué aux pauvres, & l'étoffe sert à les ensevelir. Les Missionnaires, dans la crainte qu'on ne les soupçonne de quelque motif d'interêt, ne se mêlent

Cette rigueur n'est exercée que sous le Gouvernement des Portugais.

(52) Voyage de Merolla, p. 617.
(53) *Ibid.* p. 615.
(54) *Ibid.* p. 619.

ni des amendes, ni du prix des ventes. C'est un Officier du Comte qui est chargé de cette partie de l'administration Ecclésiastique.

Observation sur la simplicité de l'Auteur.

On n'a pas voulu donner d'autre nom que celui de simplicité à quelques traits de ces Relations ecclésiastiques; d'autant plus qu'en servant d'excuse à la conduite des Missionnaires, cette raison sert aussi de preuve à leur bonne foi dans tous les récits qui appartiennent au principal objet de ce Recueil. Suivant cette idée, on ne sera pas fâché que nous finissions cet article par un autre trait de Merolla, qui est capable seul de confirmer l'opinion qu'on a dû prendre de sa simplicité.

Exemple qui la prouve encore mieux.

Il raconte qu'après la mort du dernier Roi de Congo, deux Seigneurs du Royaume aspirerent á lui succeder, & s'efforcerent tous deux de mettre dans leurs interêrs le Comte de Sogno, un des plus puissans Electeurs. L'un des deux, qui se nommoit *Simantamba*, fit présent au Comte de plusieurs Esclaves; mais comme ils avoient été enlevés par des voies violentes, les Missionnaires de Sogno l'engagerent à les refuser. Quelque tems après, le même Simantamba, pour se lier plus étroitement avec ce Prince, lui fit demander sa sœur en mariage. Non-seulement elle lui fut accordée; mais le Comte lui envoya la Couronne de Congo, qui se trouvoit alors entre ses mains, avec un trône de velours & d'autres joyaux d'un grand prix, sous l'escorte d'une troupe de Négres bien armés. Simantamba se mit en chemin, sur cet avis, & fit une marche de plusieurs journées pour recevoir son épouse. Mais apprenant qu'il étoit menacé de rencontrer son rival, il prit le parti de se retrancher dans un bois. Les Négres de Sogno y arriverent peu de jours après, & se présenterent avec un grand bruit de musique & de danses. Quelques sages amis de Simantamba, surpris de les voir en si grand nombre, lui conseillerent de ne pas leur accorder légerement l'entrée du bois; mais un excès de confiance lui fit rejetter cet avis. Sa crédulité lui couta cher. Les gens du Comte ne furent pas plûtôt entrés dans sa retraite qu'ils le tuerent à coups de pistolets, avec la plus grande partie de sa suite.

Cette trahison excita son frere à la vengeance. Ayant rassemblé des troupes nombreuses, il commença par se rendre maître du Comté de Kiovankianza, qui appartenoit au Comte de Sogno. Merolla, qui se trouvoit alors dans cette Cour, fut témoin des préparatifs du Comte & de son départ à la tête d'une grosse armée. Mais, après un si beau prélude, qui s'attendroit ici à la conclusion qu'on va lire? Le Comte marcha droit à la principale Ville de son ennemi. La crainte de son approche l'ayant rendue déserte, ses soldats ne penserent qu'au pillage, & commencerent par égorger tous les animaux qu'ils rencontrerent, pour rassasier leur faim. Entre plusieurs cocqs, ils en trouverent un d'une grandeur extraordinaire, qui portoit à l'une de ses jambes un gros anneau de fer. Les plus sensés, dit l'Auteur, s'écriérent que ce cocq étoit enchanté par quelque sortilege & qu'il n'y avoit aucune sûreté à l'attaquer. Les autres se crurent superieurs à cette crainte, tuerent le cocq, & l'ayant mis en piéces, à la maniere des Négres, ils le firent bouillir dans un pot. Aussi-tôt qu'il fut cuit, ils le mirent entr'eux dans un plat & se disposerent à le manger. Mais tandis que, suivant leur usage (55), deux Négres de

(55) Voyage de Merolla, p. 619. & suiv.

l'assemblée bénissoient le festin, quelle fut leur surprise, leur admiration & leur frayeur, de voir toutes les parties du cocq se remuer sur le plat, se rapprocher & s'unir enfin dans leur premiere forme! L'animal, ressuscité tout-d'un-coup, sortit du plat, fit quelques pas d'une marche aisée & sauta légérement sur un mur voisin, où tous les assistans lui virent reprendre en un moment ses plumes. De-là il vôla sur un arbre peu éloigné, & battant trois fois des aîles, avec un cri fort hideux, il disparut au même instant (56).

Remarques de l'Auteur.

On peut s'imaginer, continue gravement l'Auteur, quelle fut la consternation de tous les témoins. Ils attribuerent leur conservation à la fidelité qu'ils avoient eue pour l'usage de bénir la table, persuadés que s'ils y eussent manqué, le Diable les eût emportés tous, ou seroit entré dans leurs corps pour les tourmenter.

Comment il confirme son témoignage.

Merolla, qui raconte cette histoire d'après les témoins, ajoute qu'ayant fait le même récit au Pere Thomas *de Sistola*, ancien Superieur de la Mission de Congo & d'Angola, ce Pere lui dit à son tour, que deux personnes l'avoient assuré, dans le Royaume de Congo, que Simantamba possedoit un cocq extraordinaire, dont le vol ou les cris lui servoient d'augure & de direction pour toutes ses entreprises. L'Auteur n'ose décider si c'étoit le même cocq; mais il observe que malgré l'infaillibilité de cet oracle, Simantamba, qui n'avoit pas manqué sans doute de le consulter pour sa derniere expédition, fut trompé grossiérement, puisqu'il y perdit la vie (57).

§. II.

Introduction & progrès de la Religion chrétienne dans le Royaume de Congo.

Quelle autorité l'on suit ici.

C'Est à Lopez, dans la Relation de Pigafetta, qu'on a l'obligation de ce récit. Mais si l'on a pardonné quelque chose à la simplicité d'un Missionnaire Capucin, dans l'article précédent, on doit ici conserver une partie de la même indulgence pour les exagérations d'un Ecrivain Portugais.

Dom Jean II. Roi de Portugal, excité par l'exemple du Prince Henri à la découverte des Indes Orientales par les voies de la navigation, fit partir un grand nombre de Vaisseaux dans cette glorieuse vûe. Après avoir découvert les Isles du Cap-Verd & celle de S. Thomas, les Capitaines qu'il avoit chargés de ses ordres suivirent les Côtes jusqu'à la Riviere de Zaïre. Ils y trouverent le Commerce avantageux, & les Habitans d'un caractere sociable (58). A leur retour le même Monarque envoya d'autres Vaisseaux sur cette Côte, avec ordre d'y laisser quelques Portugais pour apprendre la langue du Pays. Ils furent reçus favorablement du Mani de Sogno, qui étoit oncle du Roi, & qui faisoit alors sa résidence au Port de Praza dans l'interieur de la Zaïre. Un Prêtre, qu'on leur avoit laissé, profita si heureusement de cette considération, qu'ayant proposé au Prince les vérités de l'Evangile, il lui fit abandon-

Conversion du Comte de Sogno.

(56) *Ibidem.*
(57) *Ibidem.*
(58) Ce sont les Vaisseaux de 1488. sous le commandement de Diego, ou de Jacques Cam, que d'autres nomment Cano. *Voyez ci-dessus, Vol. I.*

ner l'idolatrie. Ce Seigneur donna lui-même avis de ſa converſion à la Cour. Le Roi ſon neveu ſouhaita de voir le Prêtre, & ne marqua pas moins de goût pour les principes du Chriſtianiſme. Il promit de l'embraſſer, & ſon zéle le fit écrire au Roi de Portugal par les premiers Vaiſſeaux, pour lui demander inſtamment des Miſſionnaires. Le Prêtre informa auſſi la Cour de Liſbonne du ſuccès que le Ciel avoit accordé à ſes prédications. On lui envoya pluſieurs Religieux capables de ſeconder ſon zéle, avec des croix, des images & des ornemens eccléſiaſtiques, qui arriverent à Praza dans le cours de l'année 1491.

Conſtruction d'une Egliſe chretienne.

Dès le jour ſuivant on vit triompher le Chriſtianiſme dans le Pays de Sogno, par la conſtruction d'une Egliſe de bois dont le Prince avoit coupé les matériaux de ſa propre main. Les Miſſionnaires y éleverent trois Autels. Le Prince & ſon fils y reçurent le Baptême, le premier ſous le nom d'*Emmanuel*, le ſecond ſous celui d'*Antoine*. Cette cérémonie fut accompagnée d'un Sermon, qui diſpoſa le Peuple à ſuivre leur exemple.

Le Portugal envoie des Miſſionnaires à Congo.

Les Prêtres Portugais partirent enſuite pour la Cour de Congo, eſcortés par un grand nombre de Seigneurs, au bruit des Inſtrumens de muſique. Tout le chemin juſqu'à S. Salvador, qui eſt à cent-cinquante milles de Praza, étoit non-ſeulement couvert de Négres, mais fourni de toutes ſortes de vivres & de proviſions, comme ſi le Roi y eût été lui-même attendu avec toute ſa Cour (59). Après trois jours de marche, les Miſſionnaires furent ſurpris de rencontrer quantité de Nobles, que le Roi leur envoyoit avec des rafraîchiſſemens, pour faire honneur à leur arrivée. Ils reçurent enſuite les mêmes politeſſes de Ville en Ville. Mais à trois milles de la Capitale ils virent paroître toute la Cour, qui s'avançoit au-devant d'eux avec beaucoup de pompe. Le Roi les attendoit lui-même à la porte de ſon Palais, ſur un trône fort élevé, & les reçut avec toute la pompe des fêtes les plus ſolemnelles.

Leur réception à cette Cour.

L'Ambaſſadeur Portugais ayant expliqué ſa commiſſion, le Monarque ſe leva pour exprimer ſa joie. Enſuite, s'étant remis ſur ſon trône, il laiſſa le tems au Peuple de faire éclater la ſienne par des acclamations, des chants & des fanfares. Toute l'Aſſemblée ſe proſterna trois fois à terre & leva le pied, en témoignage d'approbation. Alors le Roi ſe fit montrer les préſens qu'on lui envoyoit du Portugal, & tous les ornemens eccléſiaſtiques, dont on lui expliqua l'uſage. Après l'audience, l'Ambaſſadeur fut logé dans un Palais préparé pour le recevoir, & le reſte des Portugais dans les maiſons des principaux Seigneurs. Le lendemain, dans une conférence particuliere qu'ils eurent avec le Roi, on réſolut de commencer par bâtir une Egliſe, pour y célébrer plus ſolemnellement la cérémonie de ſon Baptême. Il ordonna qu'on fît les proviſions néceſſaires de bois, de pierre, de chaux, de brique & d'autres matériaux, dont l'uſage devoit être abandonné aux ouvriers Portugais. Mais cette entrepriſe fut interrompue par la révolte des Anzikkis (60), Habitans des Iſles de la Zaïre, entre l'embouchure de cette riviere & les Cataractes.

(59) Relation de Pigafetta, p. 118. & ſuiv.

(60) Lopez reproche ici à l'Auteur d'une Hiſtoire Latine des Indes, qui avoit été publiée recemment & qui étoit apparemment celle de Maffée, d'avoir donné mal à-propos à ces Peuples le nom de Mandiquetti au lieu d'Anzikkis ou Andiquetti.

Ces

Ces Peuples secouant le joug de Congo, au nombre d'environ trente mille, avoient tué barbarement leur Gouverneur (61).

Le Roi embrasse le Christianisme.

Mani Sundi, fils aîné du Roi, dans le Gouvernement duquel ces Isles étoient situées, marcha aussi-tôt contre les rébelles. Mais le mal devint si pressant, que le Roi se crut obligé d'y remédier par sa présence. Cependant il résolut de recevoir le Baptême avant son départ. Le tems ne permettant point de bâtir une Eglise de pierre, il en fit élever une de bois, qui fut dédiée à S. Sauveur ou *San Salvador*. Ce fut dans ce premier monument de sa piété qu'il fut baptisé avec la Reine son épouse. Il prit le nom de *Dom Jean* (62) & la Reine celui d'*Eleonor*; c'est-à dire, les noms du Roi & de la Reine de Portugal.

Son exemple ayant été suivi d'un grand nombre de Seigneurs, il ne perdit pas un moment, après la cérémonie, pour se mettre à la tête de ses troupes. Mais sa seule présence fit rentrer les rébelles dans la soumission. A son retour, le Prince, son fils aîné, reçut le Baptême sous le nom d'*Alfonse*, qui étoit celui de l'Infant de Portugal; & dans la premiere chaleur de son zéle il brûla toutes les Idoles de sa Province.

Obstacles au progrès de la Religion.

Des commencemens si favorables sembloient annoncer la ruine entiere de l'idolatrie. Mais le second fils du Roi, nommé Mani *Pango*, & quantité de partisans qu'il s'étoit fait dans la Noblesse, ne marquerent pas le même penchant pour la nouvelle Religion. D'un autre côté, les femmes des Seigneurs convertis regardant comme une offense la séparation dont le Christianisme leur faisoit un devoir, fortifiérent le parti des mécontens par des cabales secretes. Toutes leurs machines furent dressées contre le Prince Dom Alfonse, qui faisoit gloire de passer pour le destructeur des Idoles. Les factieux s'imaginerent que la ruine de ce Prince entraîneroit celle de la Religion chrétienne. Ils insinuerent dans l'esprit du Roi son pere, que tant de zéle n'étoit que le voile de son ambition, & qu'à l'appui des nouveaux dogmes il cherchoit à s'ouvrir une voie pour monter sur le Trône. Le Roi, trop facile à se laisser surprendre, dépouilla le Prince de son Gouvernement. Mais des informations plus fidelles & les instances du Mani Sogno l'ayant engagé à pénétrer le fond de cette intrigue, il reconnut l'innocence de son fils & le rétablit dans ses Emplois. Cependant il lui recommanda de modérer les excès de son zéle, & de travailler au progrès de la Religion avec plus de ménagement; conseil inutile, dit l'Auteur, parce que l'ardeur d'une Foi vive ne connoît pas de crainte qui soit capable de la refroidir.

Zéle du Prince Alfonse, fils aîné du Roi.

Il est accusé & triomphe de ses ennemis.

Les Adversaires d'Alfonse prirent occasion de l'absence du Comte de Sogno, pour renouveller leurs accusations; & le Roi, qui commençoit à douter de la vérité d'une Religion qu'il avoit embrassée avec tant de zéle, redevint assez foible pour ouvrir l'oreille à l'imposture. Il envoia ordre au Prince de venir à la Cour, pour rendre compte des revenus de son Gouvernement, dans la vûe, non-seulement de l'en dépouiller, mais de se saisir même de sa personne. Dom Alfonse, informé de l'artifice de ses ennemis, affecta si long-tems des délais, que le Roi, déja fort avancé en âge, rendit le dernier tribut à la nature. La Reine mere, fidelle au Christianisme, cacha la mort de son mari pendant

(61) Relation de Pigafetta, p. 123.

(62) Son premier nom étoit *Jovi*.

plusieurs jours, qui lui donnerent le tems de faire avertir son fils. Sa diligence fut incroiable. Dans l'espace d'un jour & de deux nuits, il fit un voiage de deux cens milles, sur les épaules de ses Esclaves, & se présenta dans la Ville de San Salvador lorsque ses ennemis le croyoient fort éloigné (63).

Dom Alfonse succede au Trône de Congo.

La mort du Roi & la succession de Dom Alfonse (64) furent publiées au même instant. Une déclaration si brusque ayant forcé les mécontens au silence, le nouveau Roi, accompagné des principaux Seigneurs & des Portugais, rendit tranquillement les devoirs funébres à son pere, avec les solemnités de l'Eglise Romaine. Mais le Mani Pango (65), qui étoit alors emploié à soumettre les *Mozumbis* & d'autres rébelles, n'eut pas plûtôt appris la mort du Roi & l'élevation de son frere, qu'il abandonna les intérêts publics, pour s'occuper des siens. Il conclut une tréve avec les Ennemis de l'Etat; & grossissant son armée jusqu'au nombre de deux cens mille hommes, il se hâta de marcher vers la Capitale.

Son frere prend les armes contre lui.

Alfonse l'attendit sans s'allarmer. Ses forces ne montoient qu'à dix mille hommes, entre lesquels il ne comptoit pas plus de cent Chrétiens Négres, & quelques Portugais que le hasard avoit amenés dans cette conjoncture. Les peuples, effraiés de sa situation, le presserent de chercher quelques voies d'accommodement, & d'abandonner le Christianisme, pour se garantir d'un sort qui paroissoit inévitable. Sa fermeté n'ayant servi qu'à les irriter, ils l'abandonnerent honteusement. Mais à peine étoient-ils sortis de la Ville, qu'ils rencontrerent le vieux Comte de Sogno, alors âgé d'environ cent ans. Ce brave & fidéle Chrétien leur fit honte de leur désertion; & jurant d'emploier les restes de sa vie à la défense de son Roi & de sa Religion, il les ramena aux pieds d'Alfonse dans la même disposition. Un changement si merveilleux fut regardé comme le présage de la victoire. Le Roi promit au Ciel de travailler constamment à la propagation de la foi, & fit dresser une grande croix, en mémoire de cet événement. Lopez ajoute que pour augmenter sa confiance, le Ciel fit luire à ses yeux une lumiere extraordinaire, qui le fit tomber à genoux avec des larmes de joie & de reconnoissance. Tous les spectateurs, frappés du même éclat, en demeurerent quelque tems éblouis, & se ressentirent long-tems de cette divine impression. Enfin, revenant à eux-mêmes, ils apperçurent cinq épées brillantes, qui paroissoient comme gravées sur le Roi; & ce spectacle dura plus d'une heure. Il ne se trouva personne qui fût capable de l'expliquer. Mais le Roi, pénétré des faveurs du Ciel, prit les cinq épées pour ses armes, & s'en servit à l'avenir dans toutes ses Ordonnances.

Courage & fidélité du vieux Comte de Sogno.

Vision miraculeuse.

Cette vision, dit l'Auteur, anima singuliérement le Parti royal; & la nouvelle qui s'en répandit bien-tôt dans le camp des Ennemis, n'y jetta pas moins de consternation. Cependant Mani Pango ne perdant rien de son audace, envoia déclarer au Roi & à tous ses Partisans, que s'ils tardoient à le reconnoître pour leur Souverain, & s'ils ne renonçoient à la nouvelle Religion, il étoit résolu de les abandonner au fil de l'épée. Mais loin de paroître effraié de cette menace, le Roi lui fit répondre que sa confiance étant au secours du Ciel, il redoutoit peu toutes les forces humaines; qu'en qualité de frere,

Fermeté du Roi Alfonse.

(63) *Ibid.* p. 126.

(64) Merolla l'appelle Dom Alfonse, fils de *Jovi*, premier Roi Chrétien.

(65) Son nom propre étoit *Pansaquitima*, que Faria change en Pansa Aquitima.

il l'exhortoit à briser ses impuissantes Idoles, à se faire baptiser, & à reconnoître que la Religion chrétienne & son Royaume lui étant venus de Dieu, l'un & l'autre étoient en sûreté sous une si puissante protection. Ensuite, s'étant fait apporter ses joiaux & ses plus précieux ornemens, il les distribua de sa propre main entre les Seigneurs qui avoient embrassé sa cause (66).

Royaumes de Congo et d'Angola.

Extrêmité où il se trouve réduit.

La nuit suivante, une grande partie de ses Soldats cédant à leur fraieur, passerent dans le camp de Mani Pango, & lui firent entendre que le Roi & le reste de son Parti étoient dans une situation désesperée. Ils ajouterent que chacun pensoit à trouver quelque moien de fuir, & qu'il n'y en avoit pas d'autre qu'un chemin assez étroit qui conduisoit vers la riviére, à mille ou douze cens pas de la Ville. L'extrêmité de ce chemin, entre la riviére & la montagne, avoit à droite un petit marais, d'une portée de fusil de largeur, où la vase étoit profonde d'environ deux pieds. Sur la gauche étoient les montagnes; & l'armée de Mani Pango serroit de si près la Ville, qu'on ne pouvoit en sortir sans traverser le petit marais. Ce passage fut bouché sur le champ, avec quantité de pieux fort pointus & empoisonnés, qui étoient seuls capables d'arrêter les Trouppes royales, supposé qu'elles entreprissent de fuir pendant la nuit. Mani Pango remit au lendemain l'attaque de la Ville. En effet, dès la pointe du jour il commença un assaut furieux du côté du Nord, dans l'endroit où la grande plaine se resserre dans un défilé fort étroit. Ici, dit l'Historien, cet audacieux Rebelle fut repoussé deux fois par un pouvoir invisible. Les Assiégés, qui s'en apperçurent, se crurent en droit d'insulter à la fureur de leurs Ennemis. Ceux-ci répondirent: « Ce n'est pas vous qui » nous avez vaincus; c'est une femme vêtue de blanc, dont l'éclat admira» ble nous a presqu'aveuglés, & un Chevalier monté sur un *Palefroy*, qui » porte une croix rouge sur la poitrine «. Le Roi, qui apprit cette heureuse nouvelle, se hâta généreusement de faire avertir son frere, qu'il s'obstinoit envain de combattre le Ciel; que la femme blanche étoit la Ste Vierge, Mere du Sauveur, dont il avoit embrassé la Religion; que l'autre étoit S. Jacques; & qu'ils étoient descendus tous deux du Ciel pour le secourir. Mani Pango riant de cet avis, disposa toutes ses forces à former une double attaque pendant la nuit suivante. Il se proposoit de donner l'assaut tout à la fois, par le défilé & par le chemin qui conduisoit au marais. Ayant même observé que le chemin étoit demeuré sans garde, depuis le premier effort qu'il avoit fait au défilé, il se réserva la conduite de cette partie, dans l'espérance de pénétrer jusqu'à la Ville. Mais le moment de la vengeance étoit marqué par le Ciel. Ses Trouppes furent mises en fuite au défilé; & les Assiégés s'étant apperçus du mouvement qu'il faisoit de l'autre côté pour forcer l'entrée de la montagne, fondirent sur lui, l'obligerent de tourner le dos, & le poursuivirent dans le chemin même par lequel il avoit compté de les surprendre. Là, n'ayant point d'autre retraite que le petit marais, il oublia, dans l'ardeur de sa fuite, les cruels préparatifs qu'il y avoit faits contre ses Ennemis; ou plûtôt les ténébres ne lui permirent pas de les éviter, & la pointe d'un pieu fit l'office des armes pour terminer sa vie (67).

Son frere l'attaque dans sa Capitale.

Il périt misérablement.

Cet accident rendit la paix au Royaume de Congo. Dom Alfonse, tran-

(66) Relation de Pigafetta, p. 133. & suiv.

(67) *Ibid.* p. 140.

quille ſur le Trône, fit publier un pardon général, qui fut accepté de tous les Rebelles, à l'exception de Mani Bunda, Capitaine général, ſur qui la honte eut plus de force que le devoir. Cependant la juſtice du Roi ſe laiſſa fléchir en ſa faveur, à condition qu'il emploieroit le travail de ſes mains à la conſtruction de l'Egliſe de Ste Croix (68).

La mort du Prince autrement racontée.

Merolla raconte autrement le ſort du Prince & de ſon Général. Panſaquitima, dit-il, ou Mani Pango, ſe retira dans les montagnes après la bataille. Il y fut arrêté & chargé de chaînes par quelques Négres Chrétiens, qui l'amenerent dans cet état au Roi ſon frere. Ce pieux Monarque extrêmement affligé de le voir couvert de bleſſures, donna ordre qu'il fût panſé ſoigneuſement, & s'efforça de l'y faire conſentir. Mais la rage & le déſeſpoir lui ayant fait rejetter tous les remedes, il mourut bientôt, ſans avoir voulu changer de Religion (69). Son Général, continue le même Auteur, prit des conſeils plus ſalutaires, & ne balança point entre la mort & le Baptême. Sa ſoumiſſion lui fit obtenir la liberté; mais on lui impoſa pour pénitence de porter pendant quelque tems de l'eau à l'Egliſe, pour le Baptême des nouveaux Fidelles (70).

Progrès du Chriſtianiſme ſous le regne d'Alfonſe.

L'Egliſe de Congo fut commencée le jour de Ste Croix, dont elle prit le nom. A l'exemple du Roi, qui porta ſur ſes épaules le premier panier de pierre, & de la Reine, qui ſe chargea auſſi d'un panier de ſable, tous les Seigneurs & toutes les Dames de la Cour prêterent religieuſement leurs mains au travail. Le peuple ayant marqué le même zéle, on vit bien-tôt arriver l'édifice à ſa perfection; & le nombre de ceux qui ſe préſentoient au Baptême ſe multiplia tellement de jour en jour, qu'il ne ſe trouvoit point aſſez de Prêtres pour cet office.

Le Roi prit la réſolution d'envoier un Ambaſſadeur en Portugal, & le fit accompagner de pluſieurs perſonnes de diſtinction. Ce Miniſtre, qui ſuivant Merolla ſe nommoit *Roderigo*, & *Zakuten*, ſuivant Dapper (71), avoit ordre, non-ſeulement de remercier le Roi de Portugal, & de lui demander des Miſſionnaires, mais de laiſſer à Liſbone une partie des Négres de ſa ſuite, pour y être inſtruits de la Religion & de la langue du Pays. D'un autre côté Dom Alfonſe fit publier, ſous peine de mort, dans toute l'étendue de ſes Etats, un ordre à tous ſes Sujets, de porter leurs Idoles & leurs charmes aux Gouverneurs des Provinces. On raſſembla de toutes parts, avec un empreſſement merveilleux, les animaux, les reptiles, les oiſeaux, les arbres, les plantes, les blocs, les pierres & les figures peintes ou gravées, qui avoient fait juſqu'alors l'objet du culte public. Tous ces déteſtables monumens de l'idolatrie furent brûlés dans le lieu où Dom Alfonſe avoit vaincu ſon frere, & chaque Négre y porta ſa charge de bois pour cette exécution. Dom Alfonſe diſtribua, pour les remplacer, une infinité de crucifix & de ſaintes images, que les Portugais lui avoient apportés. Il donna ordre à tous les Seigneurs de ſon Royaume de bâtir des Egliſes dans le lieu de leur réſidence, & d'y élever des croix. Sa Capitale étant l'objet de ſes propres ſoins, il y fit bâtir trois nouvelles Egliſes, l'une nommée *S. Salvador*, à l'honneur de ſa derniere victoire,

Toutes les Idoles ſont livrées au feu.

(68) *Ibid.* p. 140.

(69) Faria dit qu'il fut conduit au ſupplice, & reproche cette action à Dom Alfonſe.

(70) Merolla, p. 629.

(71) Il y a de l'apparence que Roderigo étoit ſon nom chrétien.

& pour servir de sépulture à la Maison Royale de Congo ; la seconde, sous le titre de *Nôtre-Dame du Secours* ; & la troisiéme sous le nom de S. Jacques (72).

Le Portugal envoye de nouveaux Missionnaires.

On ne fut pas long-tems sans voir arriver des vaisseaux du Portugal. Ils apporterent un grand nombre de Missionnaires, qui se disperserent aussi-tôt dans les Provinces. Le Peuple fut instruit, & la Religion cultivée avec une ardeur égale de la part des Fidelles & des Ministres. On prit soin d'élever quelques Négres aux Ordres ecclésiastiques, pour les rendre capables d'instruire les Habitans dans leur propre langue (73).

Mort d'Alfonse & succession de Dom Pedre.

Dom Alfonse vécut peu ; mais aucun Historien n'a marqué le tems de sa mort. Il eut pour successeur Dom Pedre son fils, sous le regne duquel on vit faire de grands progrès à la navigation dans toutes ces mers. L'Isle de S. Thomas, qui avoit été déserte jusqu'alors, ou qui n'avoit pour habitans qu'un petit nombre de Matelots au long du rivage, se peupla de Portugais & de quelques autres Nations. Le Roi de Portugal y établit un Evêque, pour l'administration Ecclésiastique de cette Ville & du Royaume de Congo.

Evêque nommé à Congo.

Sa réception.

Dans la ferveur du zéle pour la Religion naissante & du respect pour ses Ministres, un Evêque ne pouvoit manquer d'être reçû avec des transports de joie par le Roi de Congo & par ses Peuples. La route, depuis la mer jusqu'à la Capitale, fut nettoyée soigneusement & couverte de nattes. Le Peuple y accourut en foule de toutes les parties du Royaume. A l'approche du Prélat, le Roi, accompagné de son Clergé & de toute sa Cour, alla au-devant de lui en procession solemnelle. Il le conduisit à l'Eglise de Ste Croix, qui fut érigée en Cathédrale, avec un Chapitre de vingt-huit Chanoines, des Chapellains, un Maître de la Chapelle, des Chantres, des orgues, des cloches, & tout ce qui appartient à la célébration du Service Divin. Dans la suite, cet Evêque de S. Thomas & de Congo partagea fort également ses soins entre les deux objets de sa Mission. Etant mort enfin dans l'Isle de S. Thomas, le Roi lui donna pour successeur un Négre sorti du Sang royal de Congo, qui avoit été élevé à Rome, où il avoit appris la langue latine. Mais en revenant à Lisbone pour remercier le Roi de sa nomination, il mourut dans le voyage ; & le Royaume de Congo demeura plusieurs années sans Evêque.

Etablissement de la Cathédrale & d'un Chapitre.

Mort de Dom Pedre. Succession de Dom François & de Dom Diego.

Caractere de Dom Diego.

Dom Pedre étant mort aussi sans avoir laissé d'enfans, fut remplacé sur le Trône par Dom François, son frere, qui n'eut pas un plus long regne. Le cinquiéme Roi, nommé Dom Diego, fut le plus proche héritier de la même Maison (74). Il se distingua par son courage, sa prudence, sa libéralité, son esprit, & sur-tout par son zéle pour le Christianisme. En peu d'années, ses vertus militaires lui firent augmenter ses Etats par la conquête de tous les pays voisins. Il avoit tant d'affection pour les Portugais, qu'il abandonna les parures de sa Nation pour embrasser leurs usages. Sa magnificence éclatoit, non-seulement dans ses habits, mais dans les meubles de son Palais. Une belle étoffe ne lui paroissoit jamais trop chére : Les choses rares, disoit-il, ne devoient se trouver qu'entre les mains des Rois. Sa douceur & sa politesse répondoient à cette généreuse inclination. Dans l'usage auquel il s'étoit assu-

(72) Pigafetta, p. 145. & suiv.

(73) *Ibidem.*

(74) Les Historiens, c'est-à-dire, les Voyageurs, passent si légerement sur les circonstances de ces successions, qu'on n'y trouve aucune datte, ni d'autres éclaircissemens que ceux qu'on recueille ici.

jetti de ne porter qu'une fois ou deux les mêmes habits, il faisoit présent de ceux qu'il quittoit aux gens de sa suite. Les tapisseries, les draps d'or, les étoffes de soie, & les plus riches marchandises, commencerent sous son regne à se répandre dans le Royaume.

Démêlés du Clergé.

Ce fut vers le même tems que l'Isle de S. Thomas reçut son troisiéme Evêque. La Cour de Portugal fit choix d'un Portugais, dont la religion & les mœurs étoient éprouvées. Mais il paroît que la sévérité de son caractere devint une source de division dans le Clergé. La plûpart des Ecclésiastiques, accoutumés depuis long-tems à l'indépendance, avoient besoin d'un Supérieur plus traitable pour être ramenés doucement à la soumission. Leurs démêlés furent une scandale pour les Fidelles. Mais le Roi se déclara constamment en faveur de l'Evêque, & prit même le parti de faire arrêter quelques Prêtres, qu'il envoia prisonniers en Portugal & dans l'Isle de S. Thomas. D'autres se retirerent volontairement avec tout ce qu'ils possedoient. En un mot, dit l'Auteur, la Religion souffrit beaucoup par la mauvaise conduite du Clergé.

Autres troubles, qui nuisent à la Religion.

Elle ne fut pas moins affoiblie par les troubles qui s'éleverent dans l'Etat. La mort de Dom Diego fit naître tout à la fois trois Concurrens à la Couronne. Le premier, quoique fils du Roi & destiné à la succession par le droit de sa naissance, étoit si généralement détesté, qu'une mort violente lui ravit aussi-tôt ses espérances. Les deux autres étoient du Sang royal; l'un favorisé de la plus grande partie du Peuple; l'autre soutenu par les Portugais & par un grand nombre de Seigneurs. Les Chefs des deux factions ayant rejetté toutes sortes d'accommodement, ceux de la seconde se flaterent d'en imposer au Peuple par un attentat sans exemple. Ils massacrerent leur Adversaire au pied de l'Autel. Mais le Parti opposé tua leur Chef avec la même barbarie. Ainsi, tous les héritiers de la même famille ayant péri successivement, le Peuple fondit sur les Portugais (75), qu'il accusa des malheurs publics, & n'épargna que ceux qui purent tromper sa fureur. Cependant les Prêtres furent respectés; & le massacre d'ailleurs ne s'étendit point hors de la Capitale. Dom Henri, oncle du feu Roi, fut choisi pour lui succéder. Bientôt, dans la nécessité de marcher contre les Anzikkis, il laissa pour Régent du Royaume un jeune homme nommé Dom Alvaro, fils de sa femme par un autre Mani. La mort l'ayant enlevé à la fin de cette guerre, & la race des anciens Rois de Congo finissant avec lui, Dom Alvaro, alors âgé d'environ vingt-six ans, fut élevé sur le Trône par le consentement tranquille & unanime de toute la Nation.

Trois Princes massacrés.

Massacre de plusieurs Portugais.

La paix est rétablie par le Roi Dom Alvaro.

La douceur & l'habileté du nouveau Monarque appaiserent enfin tous les troubles. Il rappella les Portugais dispersés, & les ayant reçus avec beaucoup de caresses, il les déchargea du blâme de tous les malheurs passés. Il écrivit au Roi de Portugal, pour renouveller l'ancienne alliance de la Religion & du commerce. Ensuite, s'adressant à l'Evêque de S. Thomas, qui n'avoit osé paroître à Congo depuis les premieres divisions, (76) il emploia heureusement l'autorité de ce Prélat à rétablir la tranquillité dans le Royaume & le bon ordre dans le Clergé. L'Evêque retourna aussi-tôt dans l'Isle de S. Thomas; mais il y trouva la fin d'une vie sainte & laborieuse. C'étoit la troisiéme fois

(75) L'Historien ne s'explique point sur le nombre ni sur la qualité de ceux qui périrent dans cette occasion.

(76) Relation de Pigafetta, p. 151. & suiv.

que ces Régions ſe voyoient ſans Evêque. Elles s'en reſſentirent bien-tôt par la décadence de la Religion. Les Habitans retomberent par degrés dans l'idolatrie, ſur-tout le Roi, qui avoit donné toute ſa confiance à quelques jeunes gens de ſon âge. Dom Franciſco *Bullamatare*, un de ces imprudens favoris, déclama ouvertement contre la loi qui défend d'avoir plus d'une femme, & cauſa les plus pernicieux effets dans une Nation qui n'avoit regretté de ſes anciens uſages que les libertés de la poligamie. Enfin, Dom François mourut dans un âge peu avancé, & fut enterré ſolemnellement dans l'Egliſe de Ste Croix, quoiqu'il eut renoncé à la Religion chrétienne. L'Hiſtorien raconte que pendant l'obſcurité de la nuit on entendit un bruit horrible; & que le lendemain au matin on s'apperçut avec horreur que le toit avoit été découvert & le corps de ce Prince arraché de ſa tombe.

Ce Prince abandonne le Chriſtianiſme.

On ne nous apprend pas le nom de ſon ſucceſſeur. Mais quelque tems après, les Jaggas, qui avoient ruiné par leurs pillages la plûpart des pays voiſins, entrerent dans le Royaume de Congo par la Province de Batta. L'armée qu'on fit marcher contr'eux n'ayant pû ſoutenir leur attaque, ils s'avancerent vers la Capitale. Le Roi ſortit à la tête de quelques Trouppes. Mais ſe trouvant trop foible pour courir les riſques d'une bataille, il rentra d'abord dans ſa Ville, d'où la néceſſité le força de paſſer, avec ſa principale Nobleſſe & le Clergé Portugais, dans une Iſle de la Riviére de Zaïre. Les Habitans de S. Salvador ſe virent auſſi contraints de chercher une retraite dans les montagnes; & l'Ennemi trouvant la Ville ſans réſiſtance, la réduiſit en cendre. Après cette expédition, les Jaggas ſe diviſerent en pluſieurs armées, qui ſe répandirent dans les Provinces du Royaume, pour y exercer une cruelle tirannie.

Ravage des Jaggas dans le Royaume de Congo.

Le Roi ſe retire dans une Iſle.

Rien n'eſt comparable à la miſere où le Royaume de Congo demeura plongé pendant pluſieurs années. La plus grande partie des Habitans, errans dans des lieux déſerts, pour éviter la fureur des barbares Jaggas, y périrent de faim & de maladie. Ceux qui avoient ſuivi le Roi ne furent pas moins tourmentés par la famine & la peſte. Le prix d'un morceau de viande étoit un Eſclave. Les peres vendoient un de leurs enfans pour ſe procurer ainſi la ſubſiſtance d'un ſeul jour, & retomboient le lendemain dans la néceſſité d'en vendre un autre. Ces malheureuſes victimes étoient achetées par les Portugais (77) qui venoient de l'Iſle de S. Thomas avec des Vaiſſeaux chargés de proviſions. Le Négre qui étoit vendu ſe reconnoiſſoit volontiers pour Eſclave, dans la ſeule vûe d'obtenir de quoi ſoulager ſa faim, & confirmoit le témoignage de celui qui le vendoit, dans la même vûe. Lopez aſſure que dans ce nombre il ſe trouva des Nobles du premier ordre & des Princes mêmes du Sang royal (78).

Triſte état du Royaume.

Le Roi, qui n'avoit guéres moins à ſouffrir du mauvais air de l'Iſle & de la mauvaiſe qualité des alimens, y fut atteint d'une hidropiſie qui lui enfla prodigieuſement les jambes, & qui l'accompagna juſqu'au tombeau. Cet excès d'infortune lui inſpira des ſentimens de religion. Il ſe détermina, par le conſeil des Portugais, à faire partir un Ambaſſadeur, pour implorer la

Il implore l'aſſiſtance du Roi de Portugal.

(77) Commerce, dit l'Auteur, qui n'avoit guéres moins de barbarie que les ravages des Jaggas.

(78) Pigafetta, p. 156. & ſuiv.

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

protection de Dom Sebastien, qui étoit monté depuis peu sur le Trône de Portugal. En effet, ce Prince, touché des malheurs d'une Nation qui avoit entretenu si long-tems une étroite alliance avec ses prédécesseurs, fit partir immédiatement François de *Govea*, avec un Corps de six cens Soldats & quantité de Volontaires. Il donna ordre à Govea de prendre, dans l'Isle de S. Thomas, des vivres, des munitions & des Vaisseaux même, si ses forces ne suffisoient pas pour le succès de sa commission.

Victoires de François de Govea.

En arrivant dans la Riviére de Zaïre, Govea joignit à sa trouppe quelques Portugais qui n'avoient point abandonné le Roi de Congo dans sa disgrace. Ensuite, ayant rassemblé tout ce qui restoit de Négres armés dans le Pays, il marcha fiérement vers les Jaggas, sans avoir daigné prendre la moindre information sur leur nombre. Il les défit en plusieurs batailles, moins à la vérité par la valeur des Habitans qu'il avoit pris sous ses enseignes, que par l'effroi même des Ennemis, qui redoutoient beaucoup les armes à feu. Enfin, dans l'espace d'un an & demi le Roi de Congo fut rétabli sur son Trône, & les Jaggas presque détruits jusqu'au dernier. Govea passa quatre ans dans le Royaume. Ensuite, laissant pour la garde du Roi une partie du secours qu'il avoit emploié à le rétablir, il partit pour le Portugal, avec des lettres de ce Prince, qui demandoit un supplémenr de Missionnaires. On a déja fait remarquer que les Voyageurs ne nous apprennent point son nom; mais ils assurent qu'étant devenu fort bon Chrétien, il donna au Royaume de Congo, par un mariage légitime, une Reine, qu'ils nomment *Donna Catharina*. Elle le fit pere de quatre filles. Il avoit eu d'une concubine une fille & deux fils, dont l'aîné, nommé Dom Alvaro, fut son héritier & son successeur.

Rétablissement du Roi de Congo.

Recherche des mines d'or dans le Royaume, & ce qui la rend inutile.

Pendant que Govea s'étoit arrêté à la Cour de Congo, Dom Sebastien Roi de Portugal, informé qu'il se trouvoit dans le Royaume plusieurs mines d'or & d'argent, y avoit envoyé deux personnes habiles, pour les découvrir & les mettre en œuvre. Mais le Roi de Congo, à la sollicitation de François *Barbuto*, Portugais, son Confesseur & son favori, donna aux deux Artistes, de fausses lumieres, qui rendirent leur entreprise inutile. Barbuto avoit persuadé à ce Prince qu'il ne pouvoit découvrir les mines sans mettre son Royaume en danger. Il ne prévoyoit pas des conséquences aussi fâcheuses & beaucoup plus certaines, dont l'effet ne tarda guéres à lui désiller les yeux. Les Marchands Portugais n'eurent pas plûtôt perdu l'espérance des mines d'or, que négligeant le Pays & n'ayant plus d'intérêt capable de les y arrêter, ils tournerent leur commerce dans d'autres régions. Alors, les occasions manquant pour le passage, la Mission se trouva si déserte & la foi si mal cultivée, que dans l'espace de peu d'années le Christianisme y toucha presqu'à sa ruine. Cependant Dom Alvare II. qui avoit reçu de grands principes de Religion dès sa naissance, fut sensible au malheur de sa Patrie, & fit entendre ses plaintes en montant sur le Trône. Il envoia des Ambassadeurs en Portugal. Dom Sebastien, jeune encore, fit des promesses dont il négligea l'exécution. Mais Dom Alvare, incapable de se refroidir, fit partir une seconde ambassade, dont le Chef, nommé Dom Sebastien Alvares & son parent, avoit ordre, non-seulement de demander des Missionnaires, mais encore de racheter plusieurs Chrétiens Négres, qui avoient été vendus aux Portugais dans les circonstances qu'on a rapportées. De ces Esclaves, plusieurs se détermi-

Effets nuisibles à la Religion.

Esclaves Négres rachetés par le Roi de Congo.

nerent

nerent volontairement à demeurer dans leur condition. D'autres, ſur-tout ceux qui étoient diſtingués par la naiſſance, retournerent dans leur Patrie, & ne ſervirent pas peu à ſoutenir la Religion chancellante. Mais quoique le Roi Dom Sebaſtien eût promis à l'Ambaſſadeur de lui donner des Miſſionnaires, il le laiſſa partir ſans remplir cet engagement.

Voyage d'un Evêque à Congo.

Trois ans ſe paſſerent encore, à la fin deſquels il envoia dans l'Iſle de S. Thomas un Evêque Caſtillan, nommé *Dom Antonio de Gliova*, avec la commiſſion de viſiter l'Egliſe de Congo. Ce Prélat eut malheureuſement quelque démêlé avec le Gouverneur de l'Iſle, & les effets en devinrent funeſtes à la Religion. Il fit voile à Congo; mais le Gouverneur & ſes amis l'ayant repréſenté au Roi comme un Prêtre ambitieux & d'un caractére ſuperbe & opiniâtre, toute la Cour ſe trouva ſi prévenue contre lui, que le Roi fut obligé de lui défendre l'entrée de ſa Capitale, & de le tenir pendant quelques mois dans cet éloignement. Cependant le tems diſſipa ces nuages. Il fut enfin reçu avec beaucoup d'honneur, & conduit même par le Prince héréditaire, qui fut envoié au-devant de lui. Il emploia huit mois aux fonctions de ſon miniſtére; & laiſſant le Roi & toute la Cour extrémement ſatisfaits de ſa conduite, il établit à ſon départ deux Religieux & quatre Prêtres pour le gouvernement de l'Egliſe de Congo.

Etat languiſſant de la Religion.

La mort infortunée de Dom Sebaſtien fit bien-tôt monter Dom Henri ſur le Trône de Portugal. Cette nouvelle fit eſpérer à la Cour que le zéle de ce nouveau Monarque répondroit à la qualité de Cardinal dont il étoit revêtu. Dom Alvare ſe hâta de lui écrire, pour lui demander des Théologiens. Mais la mort de Henri prévint ſa réponſe. Philippe de Caſtille ayant ſuccedé à la couronne de Portugal, communiqua ce changement au Roi de Congo par ſes lettres, & lui promit tous les ſecours qu'il avoit eſperés de ſon Prédéceſſeur. Dom Alvare fit partir auſſi-tôt Sebaſtien *da Coſta*, avec la qualité de ſon Ambaſſadeur. Da Coſta, jetté par la tempête ſur la Côte de Portugal, y fit un triſte naufrage. Le fidéle Dom Alvaro n'apprit cette fatale nouvelle que pour dépêcher auſſi-tôt Lopez, Auteur de cette relation, qui par diverſes raiſons, qu'on a déja rapportées, n'eut pas un ſort plus heureux que ſes prédéceſſeurs (79).

A qui l'on attribue la converſion de Congo.

Le récit de tous ces événemens eſt fort obſcur & fort imparfait dans les autres Voyageurs. Merolla obſerve, après Maffée, que les premiers Religieux qui s'établirent à Congo étoient trois Dominicains, & que la chaleur du climat en fit périr deux, peu de tems après leur arrivée. Le troiſiéme, faiſant l'office de Chapellain dans l'armée de Congo, fut tué par les Jaggas, qui ravageoient alors ce Royaume, ſous la conduite d'un fameux Général nommé *Zimbi*. On lit dans les mêmes Auteurs que ce redoutable Conquerant inſulta aux dépouilles de ce Miſſionnaire, en ſe revêtant de ſes habits, & paroiſſant le Calice à la main à la tête de ſes Trouppes (80).

Bizarre ſort d'un Miſſionnaire.

Ces premiers Apôtres eurent pour ſucceſſeurs douze Religieux de S. François, que Dom Diego *Cam* ou *Cano* conduiſit dans ſon troiſiéme voyage. Quelques Ecrivains attribuent la converſion du Royaume à cette trouppe de Miſſionnaires, quoiqu'il ſoit probable que les trois premiers avoient jetté les

(79) Voyez ci-deſſus le Journal de Lopez, publié par Pigafetta, au Tome III.

(80) Voyage de Merolla, p. 608.

Etat de cette Mission en 1645.

fondemens d'une si belle entreprise. D'autres aspirerent dans la suite à la même gloire, jusqu'à l'année 1645, qui est célébre dans les annales religieuses de Congo, par l'arrivée d'un grand nombre de Capucins, avec des lettres du Pape Urbain VIII. Ils étoient partis dès l'année 1640; mais les troubles qui suivirent la révolution du Portugal ayant interrompu leur voiage, ils n'entrerent que cinq ans après dans la Riviére de Zaïre, sous le regne de Dom Garcie II, successeur d'Alvare. Leur débarquement se fit dans le Comté de Sogno, où ils furent reçus avec des transports de joie. Le Comte fit plusieurs milles au-devant d'eux. Il assista religieusement à la Messe, qu'ils célébrerent dans l'Eglise de Pinda, Ville à l'embouchure de la Riviére. Son zéle lui avoit fait apporter ce qu'il avoit de plus précieux, pour en parer l'Autel & l'Eglise (81).

Dapper observe qu'en 1647, quatorze Missionnaires Capucins, envoyés par le Pape, à la priere d'Alvare II, débarquerent dans le Comté de Sogno, d'où ils se répandirent dans le Royaume de Congo, pour instruire le Peuple & travailler à la propagation de la foi.

Etat de la Religion à Sogno.

Sogno, comme on l'a déja remarqué plusieurs fois, est la premiere Province de Congo qui reçut les lumieres du Christianisme. On apprend par les relations des Missionnaires que c'est aussi celle où les semences de la Foi produisirent les plus abondantes moissons, soit parce qu'elle eut des Ministres en plus grand nombre, soit par les encouragemens qu'ils tirerent de ses Comtes, qui se distinguerent toujours par leur zéle & leur attachement pour la Religion. Cependant le témoignage de Merolla ne leur est pas si favorable, qu'il ne les accuse d'avoir quelquefois traité les Missionnaires avec beaucoup de hauteur & de mépris. Les Portugais ayant entrepris la conquête de Sogno en 1680, cette expédition, quoiqu'infructueuse, irrita si vivement le Comte, qu'il résolut de se défaire des Capucins, par la seule raison qu'ils étoient venus de Portugal & qu'ils appartenoient à cette Couronne. Il emploia l'occasion de quelques Marchands du Pays-bas qui retournoient dans leur Patrie, pour écrire au Nonce de Bruxelles & lui demander d'autres Missionnaires. Le Nonce lui envoia deux Cordeliers, accompagnés d'un Frere lai, mais qui avoient ordre d'obéir aux Capucins comme à leurs Supérieurs, s'il s'en trouvoit encore dans la Mission. Ces trois Religieux furent reçus du Comte avec des caresses extraordinaires, & conduits au Couvent des Capucins. Il étoit question d'en chasser deux anciens possesseurs, dont l'autorité n'avoit fait qu'augmenter par les ordres du Nonce. Après avoir cherché inutilement des prétextes, le Comte eut recours au traitement le plus barbare qu'on puisse s'imaginer. Il ordonna qu'ils fussent traînés hors de ses Terres pendant l'espace de deux milles, & cet ordre fut exécuté avec la derniere rigueur; c'est-à-dire, que les Capucins, liés de leurs propres cordons, & le visage contre terre, furent tirés par les pieds au travers des sables du Pays. Ils souffrirent ce supplice avec constance; mais l'un des deux en mourut bien-tôt; & l'autre, qui se nommoit Thomas de Sistola, ne se rétablit qu'après de longues douleurs.

Mécontentemens du Comte.

Traitement cruel qu'il fait aux Missionnaires.

Leurs avantures après avoir été chassés.

Ils furent laissés sur les confins des terres du Comte, dans une petite Isle déserte de la Riviére de Zaïre. Le secours du Ciel y fut leur soutien pendant

(81) *Ibid.* p. 699. & suiv.

deux ou trois jours. Siſtola, qui étoit le moins bleſſé, prit quelques oiſeaux pour leur ſubſiſtance. Mais ils furent délivrés heureuſement par quelques Pêcheurs Idolâtres, qui les conduiſirent à *Bomangoy*, Ville capitale du Royaume d'Angoy. Là, un Négre infidéle les reçut avec beaucoup d'humanité, leur donna fort bien à ſouper, & les logea dans une maiſon où il laiſſa trois femmes du Pays pour les ſervir. Mais les deux Miſſionnaires prenant peu de confiance aux Habitans, renvoierent les femmes après leur ſouper; & Thomas ayant chargé ſon Compagnon ſur ſes épaules, ſe mit en marche avec ce fardeau pour s'éloigner de la Ville. Il ne fit pas beaucoup de chemin ſans être forcé de s'arrêter. Il plaça ſon Compagnon ſous un grand arbre, où ils paſſerent le reſte de la nuit. Mais à la pointe du jour, n'étant pas plus capables d'avancer, & craignant d'être découverts, ils s'efforcerent de monter ſur l'arbre, dont le feuillage étoit propre à les cacher. Leur hôte, ſurpris de ne pas les retrouver le matin, jugea qu'ils ne pouvoient être fort éloignés, & marcha auſſi-tôt ſur leurs traces.

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

Il arriva près de l'arbre, où il n'avoit pas douté qu'ils ne fuſſent à ſe repoſer. Mais dans l'étonnement de ne les pas appercevoir, il s'imagina qu'ils pouvoient avoir été enlevés par quelques Eſprits, & parlant à lui-même (82): » Si c'eſt le Diable, dit-il, qui a pris la peine de les emporter, il a voulu » ſans doute me priver de la récompenſe que je pouvois eſperer de mes ſer- » vices. Ce diſcours fit rire les Miſſionnaires. Ils prirent meilleure opinion que jamais de cet honnête Négre, & mettant la tête hors de l'arbre, ils lui dirent avec confiance: » Nous ſommes ici, mon cher ami. Ne doutez pas de » notre reconnoiſſance. Nous n'étions ſortis de votre maiſon que pour nous » rafraîchir un peu aux rayons du Soleil-levant. Le Négre, charmé de les revoir, leur offrit deux hamacks, dans leſquels ils ſe firent conduire au Port de Kapinda, qui eſt à deux journées de Bomangoy.

La Miſſion de Sogno eſt abandonnée.

D'un autre côté, un des trois Cordeliers qui étoient demeurés en poſſeſſion du Couvent de Sogno, quitta cette Miſſion pour paſſer dans celle d'Angola. Un autre, effrayé ſans doute de la barbarie du Comte, lui repréſenta qu'il ſe croyoit obligé de chercher ſes malheureux freres, pour leur rendre les ſervices de la charité; & partant ſous ce prétexte, il ſe garda bien de retourner à Sogno. Le Frere-Lay, feignant de vouloir chercher les autres, s'échapa auſſi & ne reparut jamais dans les terres du Comte. Enfin le Couvent ſe trouva ſans autre Habitant qu'un autre Frere-Lay, nommé *Leonard*, que le Comte enferma ſont la clef, dans la crainte qu'il ne ſuivît l'exemple de tous les autres (38).

Revolte des Habitans contre le Comte.

Ils le noyent pour venger les Capucins.

Ce que l'Auteur ajoute doit paroître encore plus étrange. Le Peuple, dit-il, furieux de ſe voir abandonné de tous ſes Miſſionnaires, ſe ſouleva contre le Comte, le chargea de fers, & l'ayant relegué dans une Iſle de la Riviere de Zaïre, ſe choiſit un nouveau Souverain. Enſuite ayant appris que ce malheureux Prince ne vivoit pas tranquillement dans ſon exil, & qu'il ſollicitoit même le ſecours des Nations voiſines pour ſe rétablir, il ſe ſaiſit encore une fois de ſa perſonne, lui mit au col une pierre fort peſante, & le précipita dans la Zaïre avec cette imprécation: » Va, monſtre inhumain, va

(82) Voyage de Merolla, p. 622. & ſuiv.

(83) *Ibidem.*

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

» finir tes jours dans la même riviere que tu as fait traverser à des Prêtres innocens. Ainsi mourut, dit Merolla, le Persécuteur des Capucins (84).

Rétablissement de la Mission.

Quelque-tems après, le Pere *Joseph Maria* fut envoyé de Loanda à Sogno, pour reconnoître l'état de la Mission & s'assurer de la disposition des Habitans. En arrivant au Cap-Padron, à l'embouchure de la Zaire, il fit avertir le nouveau Comte de ses intentions. Mais le penchant du Peuple étoit si déclaré pour les Missionnaires, qu'il étoit inutile de consulter le Souverain. Une foule de Négres s'empressa de courir au-devant du Pere Joseph. Les uns lui raconterent comment ils avoient traité l'Ennemi des Capucins. D'autres lui répondirent des dispositions du nouveau Comte. Tous jurerent de défendre la Religion & ses Ministres jusqu'à la derniere goute de leur sang. Ce serment fut confirmé dans la suite au pied des Autels. On pressa beaucoup le Pere Joseph de s'établir dans le Couvent. Mais il feignit d'abord que sa commission se bornoit de prendre avec lui le Frere Leonard & les ornemens ecclésiastiques pour retourner à Loanda. Enfin, paroissant se rendre aux instances du Peuple & aux desirs du Comte, non-seulement il consentit à demeurer, mais il engagea le Pere Sistola, qui étoit guéri de ses blessures, à reprendre son emploi dans la Mission. Depuis cet heureux jour, les Capucins ont toujours été respectés du Comte & de ses Sujets (85).

Distribution des Eglises dans le Comté de Sogno.

Cette contrée demanderoit un grand nombre de Missionnaires pour répondre à son étendue. Elle en avoit anciennement six. Mais dans ces derniers tems ils étoient réduits à deux. L'Auteur & son Compagnon baptisoient dans un seul jour jusqu'à cinq cens personnes. Il leur venoit, de quatre ou cinq journées de distance, des meres avec leurs enfans dans les bras, pour demander le Baptême ou la Confession. La nécessité de pourvoir aux besoins d'un si grand nombre de Chrétiens abandonnés, a porté le Comte & les Missionnaires à faire bâtir une Eglise dans chaque Ville. Du tems de l'Auteur, on en comptoit déja dix-huit. Chacun de ces Etablissemens est pourvû d'un Négre, qui a reçu son éducation dans le Couvent des Capucins, & qui fait réciter le Rosaire, de deux jours l'un, à l'assemblée des Fidéles. Le Samedi, il fait une Instruction publique; & les jours de Fête, au lieu de Messe, il fait chanter quelques Priéres de l'Eglise. Le premier Dimanche du mois est célebré par une Procession solemnelle (86).

Maîtres d'écoles.

Dapper donne au Comté de Sogno un grand nombre de Maîtres d'école, qui enseignent aux Négres, non-seulement les principes de la Religion, mais à lire, à écrire, & qui en font d'excellens écoliers. Mais il ajoute qu'au milieu même du Christianisme, qui est la Religion dominante du Pays, il se trouve encore un grand nombre d'idolâtres; & qu'entre ceux qui prennent la qualité de Chrétiens, plusieurs n'en exercent les devoirs qu'à la vûe des Blancs, & dans les occasions dont ils esperent quelque profit (87).

Suivant Merolla, chaque Ville de Sogno porte la marque du Christianisme, par une Croix que les Habitans ont plantée dans quelque lieu consacré à cet usage. Ceux qui n'ont pas rempli le précepte de la Communion paschale ou qui meurent sans confession, ne laissent pas d'être enterrés dans ce cimetiére public; mais les Missionnaires ne prennent point de part à leur sépulture.

(84) *Ibidem.*
(85) Voyage de Merolla, p. 623.
(86) *Ibidem.*
(87) Dapper, dans Ogilby, p. 545.

Au contraire, ceux qui ont reçu les Sacremens de l'Eglise sont ensévelis avec les cérémonies ecclésiastiques. On les assiste dans le cours de leurs maladies. On leur fournit même des remedes. Le Couvent des Capucins n'est jamais sans quelques Esclaves expérimentés dans la médecine & la chirurgie. Leurs secours s'accordent gratuitement, pour ôter aux Négres la pensée de recourir à leurs Sorciers. On a bâti, près du Couvent, un Hôpital pour les vieillards, les estropiés & les aveugles. Toutes ces charités, dit l'Auteur, n'ont pas peu servi au progrès de la Religion (88).

Secours accordés aux Chrétiens Négres.

Le Comte qui regnoit à Sogno du tems de Merolla, étoit un Prince extrêmement affectionné à la Religion. Pendant la Messe on lui présentoit, à l'Evangile, un flambeau allumé, qu'il faisoit soutenir par un de ses Pages jusqu'après la communion du Prêtre. Les jours de Fête, on l'encensoit deux fois. A la fin de la Messe, il s'approchoit de l'Autel, pour recevoir l'imposition des mains & la bénédiction du Prêtre. Lorsque le Célébrant quittoit l'Autel, il se retiroit à l'écart pour finir ses priéres. Ensuite il rejoignoit les Missionnaires, qui le conduisoient jusqu'à la porte de l'Eglise. Aussi-tôt qu'il étoit sorti, il se mettoit à genoux dans l'assemblée du Peuple; & tous les assistans lui renouvelloient le serment de fidélité en se frappant la joue, suivant l'usage du Pays. Il leur marquoit, d'un signe de main, la satisfaction qu'il ressentoit de leur zéle; & les saluant avec bonté, il se retiroit dans son Palais. Le Capitaine général, les Gouverneurs & les Manis, avoient leurs places marquées dans l'Eglise, pour éviter toutes les occasions de querelles. On accordoit aux femmes de qualité des tapis, pour se mettre à genoux; mais l'honneur du coussin étoit réservé pour la Comtesse (89).

Respect d'un Comte pour la Religion.

Lorsqu'un Missionnaire visite les Eglises du Pays, le Gouverneur ou le Mani de la Ville prend le tems de la nuit, où l'on suppose que tous les Habitans sont retirés, pour faire publier dans toutes les rues qu'il est arrivé un Prêtre, & que tout le monde doit lui exposer ses besoins spirituels. Si le Mani paroît négliger ce devoir, les Missionnaires lui font ôter son Emploi (90).

Visite des Missionnaires dans les Villes.

Comme la ruine de l'idolatrie n'a pas guéri les Négres d'un certain penchant pour leurs anciennes pratiques, sur-tout à l'égard des mariages & des enchantemens, les Missionnaires ont fait publier quelques Ordonnances, dont ils maintiennent soigneusement l'exécution. I. Tous les Manis ou les Gouverneurs qui ne sont point engagés dans un mariage légitime, sont privés de leurs Offices. II. Toutes les femmes enceintes doivent porter quelques reliques consacrées par la Religion, & ne pas user d'autres préservatifs à la naissance de leur enfant (91). III. Tous les parens doivent présenter leurs enfans à l'Eglise, dans l'espace d'un certain tems après leur naissance, & s'engager pour eux à quelque pratique particuliere de piété, telle que de réciter le Rosaire une ou deux fois le jour, de jeûner les Samedis, ou de s'abstenir de viande les Mercredis, &c. IV. Le vol, ou le dommage causé aux biens d'autrui, doit être puni par le fouet. V. Au lieu des préservatifs magiques pour la garde des champs & des moissons, on doit employer des branches de palmier consa-

Ordonnances qu'ils font observer rigoureusement.

(88) Voyage de Merolla, p. 675. Ce détail & le suivant ne sont pas inutiles pour la connoissance des mœurs.

(89) Merolla, p. 632.

(90) Le même, p. 630.

(91) La plûpart de ces loix sont le contre-pied des usages payens qu'on a rapportés dans un article précédent.

crées & planter des croix par intervalles (92). Cette police, ajoute l'Auteur, n'a rien de rigoureux dans l'exercice; mais la rigueur des Missionnaires est extrême à la faire exécuter.

Origine du Christianisme à Loango.

La Foi chrétienne, dans le Royaume de Loango, doit son origine au zéle d'un Capucin, qui se nommoit *Bernardino Ungaro*. Ce Missionnaire étant arrivé à Sogno, après avoir parcouru quantité de régions barbares, eut l'occasion de traiter dans son Couvent un Voyageur Portugais, qui chercha dans la suite à lui marquer sa reconnoissance, par l'éloge qu'il fit de son caractere à la Cour de Loango. Le Roi prit une si haute idée de son mérite, qu'il envoya ses deux fils à Sogno pour recevoir ses instructions. Ces deux jeunes Princes, auxquels le Missionnaire ne manqua pas d'inspirer les principes de la Foi, confirmerent son éloge à leur retour, & firent naître au Roi leur pere une forte envie de l'attirer dans ses Etats. Il en écrivit au Gouverneur Portugais d'Angola, qui obtint du Superieur de la Mission l'ordre qu'on lui demandoit pour Ungaro. Dans un espace fort court, le Missionnaire instruisit le Roi & la Reine, il les baptisa & leur donna la bénédiction du mariage. Ensuite il baptisa le fils aîné du Roi, & trois cens personnes de la Cour, à l'exemple de la famille royale. Dans l'espace d'un an il donna le baptême à douze mille ames.

Loango retombe dans l'idolatrie.

Mais sa mort ruina bien-tôt de si belles esperances. Le Frere Leonard, qu'il avoit appellé dans sa maladie & qui n'arriva que pour le voir expirer, fut envoyé par le Roi au Superieur général de la Mission, pour lui demander un Prêtre du même Ordre. Dans son absence, un Prince du sang royal, soutenu par quelques Chrétiens apostats, enleva au Roi sa vie & sa couronne. Cet Usurpateur mourut presqu'aussi-tôt; & son Successeur entreprit, avec le secours d'un autre Capucin, de continuer l'ouvrage d'Ungaro. Mais faute d'un plus grand nombre d'Ouvriers, le Royaume retomba insensiblement dans l'idolatrie. Merolla raconte plusieurs entreprises qui se renouvellerent de son tems, avec aussi peu de succès; quoique les esperances, dit-il, fussent mieux fondées que jamais, depuis que le Roi avoit interdit le Commerce de ses Etats aux Hérétiques, pour avoir vendu des armes à feu dans quelques-unes de ses Provinces (93).

Angoy n'a jamais eu de Roi chretien.

A l'égard du Royaume d'Angoy, l'Auteur n'apprit point qu'on y eût jamais vû de Roi chrétien. Ce Pays, dit-il, a toujours été habité par une Nation livrée aux sortiléges & fort ennemie des Négres de Sogno & de Kakongo. Pendant qu'il attendoit à Loanda l'occasion de s'embarquer pour l'Europe, il fut informé par une Lettre des Missionnaires de Sogno, que le Comte avoit fait la conquête d'Angoy; & qu'ayant désarmé tous les Habitans, il avoit promis au Ciel de ne souffrir dans ce Royaume aucun Officier public qui n'eût embrassé le Christianisme (94).

Peines & souffrances des Missionnaires.

Tous les Missionnaires relevent beaucoup les peines ausquelles ils sont continuellement exposés dans les régions barbares. Mais il n'y en a point qui fasse éclater ses plaintes avec autant d'affection que Merolla. Rien n'approche, dit-il, des fatigues & des souffrances qui sont inévitables pour les Ministres de l'Evangile, soit qu'on veuille considerer la longueur des voyages, la privation

(92) Voyage de Merolla, p. 627.

(93) L'Auteur entend ici les Hollandois & les Anglois.

(94) Merolla, p. 651.

dès néceſſités de la vie, l'inſuportable excès de la chaleur, ſur-tout pour des Religieux auſſi épaiſſemenr vêtus que les Capucins, les changemens de climat, les rochers & les précipices qu'il faut traverſer, les perſécutions des Sorciers, & ſouvent celles des mauvais Chrétiens; enfin les ſaignées fréquentes, qui affoibliſſent les meilleures conſtitutions, & dont on ne peut ſe diſpenſer néanmoins, quand on veut ſe garantir de diverſes maladies dont on eſt ſans ceſſe menacé (95). Malgré la juſtice & la vérité qu'on doit ſuppoſer dans ce récit, il ne paroît pas ſurprenant que les Miſſionnaires ayent quelque choſe à ſouffrir de la perſécution des Sorciers, lorſque de leur propre aveu ils n'épargnent rien pour extirper cette race impie, & qu'ils emploient même le fer & le feu. L'ardeur de leur zéle les expoſe quelquefois auſſi à divers effets du reſſentiment des Idolatres. Entre pluſieurs exemples dont Merolla fait honneur à ſon Ordre, on ne s'arrête ici qu'au plus héroïque. Les Négres du Royaume d'*Overri* ou d'*Auverry* (96) célébrent tous les ans un ſacrifice ſolemnel à l'honneur de leurs ancêtres, & n'immoloient pas anciennement moins de trois cens hommes; mais dans l'occaſion qui fait le ſujet de ce récit, ils ne deſtinoient à la mort que cinq victimes, choiſies entre les Nobles de la Nation. Le Pere François *da Romano*, Supérieur de la Miſſion, & le Pere Philippe *da Fignar* ayant réſolu de troubler cette abominable fête, ſe firent conduire, par un Négre de leurs amis, juſqu'au troiſiéme enclos de la Ville. Ils apperçurent d'abord une multitude d'Habitans, qui commençoient leurs chants & leurs danſes au ſon des inſtrumens de muſique. Mais dans le deſſein d'obſerver mieux toutes les circonſtances de leurs cérémonies, ils choiſirent un lieu qu'ils crurent propre à leur ſervir de retraite, & qui étoit malheureuſement celui dans lequel on conſervoit les couteaux dont les Prêtres ou les Sorciers devoient faire uſage pour le ſacrifice. Les deux Capucins furent bien-tôt découverts par ces cruels Bourreaux, & chaſſés avec de furieuſes menaces. Mais loin de s'effraier, ils percerent hardiment la foule, & s'étant approchés du Roi, ils lui reprocherent ſa déteſtable barbarie. Pluſieurs Courtiſans, qui entendirent ce langage, ſe jetterent auſſi-tôt ſur eux, les accablerent de coups, les traînerent hors du cercle; & recommandant que les rangs fuſſent mieux fermés, pour achever leur funeſte boucherie, il fut impoſſible aux Miſſionnaires d'en arrêter l'exécution.

A quoi leur zéle les expoſe.

Avanture de deux Capucins.

Quelques jours après, on leur déclara que le Roi les chaſſoit de ſon Royaume. Mais ne s'étant point hâtés d'obéir à cet ordre, ils ſe virent environnés d'une troupe de Négres, qui paroiſſoient en vouloir à leur vie. Cependant quelques Nobles ſe préſenterent heureuſement pour les ſauver des mains de ces furieux, ſous prétexte que le Roi demandoit à les voir. Ils furent conduits au Palais, où pour toute audience ils ne reçurent que des coups & des injures, avec un ordre abſolu de quitter le Pays. Mais lorſqu'ils ſe diſpoſoient à partir, ils furent jettés dans une horrible priſon, où ils paſſerent trois mois dans les mêmes ſouffrances. Après cette ennuyeuſe épreuve, ils furent vendus à titre d'Eſclaves aux Marchands Hollandois, qui eurent aſſez d'humanité pour les débarquer dans l'Iſle du Prince & leur rendre la liberté. Ils écrivirent de cette Iſle à la Congrégation *de Propaganda Fide*, pour l'in-

Ils ſont chaſſés de leur Miſſion.

(95) Le même, p. 681.

(96) On en a vû la deſcription.

Avis qu'ils en donnent à Rome & réponse qu'ils reçoivent.

former des disgraces qu'ils avoient essuiées. Elle leur répondit que l'Eglise avoit assez de Martirs; & que le Royaume d'Overry n'ayant que deux Missionnaires, elle leur conseilloit, dans l'exercice de leurs fonctions, de consulter moins leur zéle que leur prudence (97).

Comment ils sont traités par les Portugais.

Mais les outrages des Négres ne sont pas comparables aux dédommagemens que les Missionnaires en reçoivent à Loanda, par les caresses des Portugais (98). Au lieu d'y être obligés à *la quête*, suivant les termes de l'Auteur, ils voient apporter au Couvent une grande abondance de provisions, que ceux qui ne veulent point être refusés ont des mesures à prendre pour arriver les premiers. Ces bons Chrétiens ne bornant point leur générosité aux Missionnaires de Loanda, entretiennent plusieurs autres Missions dans diverses contrées: charité si nécessaire, dit l'Auteur, qu'elles ne se soutiendroient pas sans ce secours.

Préference des Capucins Italiens.

Il fait remarquer que les Capucins d'Italie ont toujours obtenu dans ces Missions une sorte de préférence sur tous les autres Ordres, de la part même des Gouverneurs Portugais. Dom Jean de Sylva, qui commandoit alors à Loanda, étoit si dévoué aux Capucins Italiens, qu'il n'avoit jamais refusé une de leurs demandes. Quelques Prêtres de son Pays lui reprochant un jour cette prédilection, il leur répondit: « Je n'ouvre & ne lis jamais les placets des » Capucins pour examiner leurs demandes, parce que je suis sûr qu'ils ne me » demanderont jamais rien qu'il ne me convienne d'accorder. Si c'est en » faveur d'autrui qu'ils me sollicitent, je ne suis pas moins persuadé qu'ils » n'ont pas d'autres motifs que la charité chrétienne, & qu'ils ne connoissent » point ceux de l'intérêt.

Effet bizarre du zéle & de la charité d'un Capucin.

Sylva, continue le même Auteur, fut confirmé dans cette favorable prévention par un événement fort étrange. Deux criminels ayant été condamnés au gibet, un Capucin, nommé François de Lycodia, par le mouvement d'un zéle héroïque, déclara au Gouverneur que s'il vouloit faire grace à l'un des deux coupables, il souffriroit volontiers la mort à sa place. Le Gouverneur y consentit. Il ajouta même que s'il se trouvoit quelque ame généreuse qui voulût rendre le même service au second, il ne feroit pas difficulté de lui accorder la même faveur. Mais un exemple de cette nature n'étoit pas fait pour être imité. Le Pere Lycodia fut conduit au lieu du supplice. Cependant, avant que l'Exécuteur l'eût touché, Dom Sylva lui fit ôter la corde qu'il s'étoit mise lui-même au cou, & lui rendit la liberté avec de grands éloges. Le criminel n'en fut pas moins déchargé; & l'Auteur ajoute que si le Pere *Leonard da Nardo*, compagnon de Lycodia, eût été poussé du même zéle, il auroit également sauvé la vie au second coupable (99). Ce Pere Lycodia, qui finit ses jours ensuite dans la Mission, avoit des talens extraordinaires pour l'éducation des enfans. Il en avoit rassemblé une trouppe nombreuse, qui étoient vêtus de l'habit de son Ordre; & sa méthode étoit de leur faire répéter le soir ce qu'il leur avoit enseigné pendant le jour. Merolla rend témoignage que de son tems il avoit soixante Ecoliers en habit de Capucin (1).

(97) Voyage de Merolla, p. 113.
(98) Le même, *ibid.* p. 676.
(99) Voyage de Merolla, p. 670.
(1) *Ibid.* Si l'on ne pouvoit se dispenser de donner un article des Missions, tous ces détails ne paroîtront pas moins nécessaires pour en faire connoître le bien & le mal.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Histoire Naturelle de Congo, d'Angola & de Benguela.

§. I.

Air, Fossiles, Racines & Grains.

Histoire Naturelle

Hyver, Eté & pluies.

L'AIR de Congo, suivant Lopez, est plus temperé qu'on ne peut se l'imaginer. L'hiver y ressemble à l'automne de Rome. On n'y est jamais obligé d'augmenter l'épaisseur des habits, ni de s'approcher du feu. Il n'y a point de différence, pour le froid, entre le sommet des montagnes & les plaines. On voit même des hivers où la chaleur est plus vive qu'en été. L'Auteur assure qu'elle est quelquefois excessive à deux heures après midi. Il en attribue la cause aux pluies continuelles.

La différence des jours & des nuits n'est que d'un quart-d'heure pendant toute l'année.

L'hiver commence ici au mois de Mars, lorsque le soleil entre dans les signes du Nord; & l'été au mois de Septembre, lorsque le soleil passe dans les signes du Sud. Il ne tombe jamais de pluie pendant l'été; mais elle dure sans interruption pendant les mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet & Août, qui composent l'hiver. Les beaux jours du moins y sont fort rares. On est surpris de la force des pluies & de la grosseur des goutes. Lorsque les terres sont bien abreuvées, toutes les riviéres s'enflent & répandent leurs eaux dans les Pays voisins. Les premieres pluies commencent ordinairement le quinze, & quelquefois plus tard. De-là vient que les nouvelles eaux du Nil, qui sont attendues avec tant d'impatience en Egypte, arrivent plus tôt ou plus tard.

Vents réguliers d'hyver.

Dans toutes ces Contrées les vents d'hiver souflent du Nord à l'Ouest, & du Nord au Nord-Est. Ils ont été nommés par les Portugais, *Vents généraux*; ce sont les mêmes que les Romains nommoient *Etesiens*, & qui souflent en été dans l'Italie. Ils poussent avec beaucoup de force les nuées vers les grandes montagnes, où se rassemblant & se trouvant pressées, elles se condensent beaucoup. A l'approche de la pluie, elles paroissent comme perchées au sommet de ces montagnes; & de-là viennent, suivant l'Auteur, les inondations du Nil, du Sénégal & des autres riviéres, qui se déchargent dans les mers orientales & occidentales.

Vents réguliers d'Eté.

Pendant l'été du Pays, qui est l'hiver de Rome, les vents souflent du Sud au Sud-Est. En nettoyant les parties méridionales du ciel, ils poussent la pluie vers les régions du Nord. Leur effet le plus salutaire est de répandre de la fraîcheur dans toutes ces Contrées; sans quoi il seroit impossible d'y résister à des chaleurs si excessives, que pendant la nuit même on est contraint de suspendre au-dessus de soi deux couvertures pour se garantir de l'embrasement de l'air.

Négé.

Les Voyageurs remarquent aussi qu'il ne tombe jamais de nége à Congo & dans les Pays voisins, & qu'on n'en apperçoit point au sommet des plus hautes montagnes; excepté vers le Cap de Bonne-Espérance, & sur quelques autres

Histoire Naturelle.

monts que les Portugais ont nommés *Sierra nevada* ou *Monts de nége.* Mais on ne vante point cette propriété du Pays comme un avantage; car un peu de nége ou de glace paroîtroit à Congo plus précieux que l'or. Qu'on se croiroit heureux, s'écrie Lopez, (2) d'y pouvoir quelquefois rafraîchir les liqueurs!

Mines & métaux.

On trouve dans le Royaume de Congo des mines de divers métaux, sans en excepter l'or & l'argent. Dapper paroît persuadé, sur différens témoignages, qu'il y a quelques mines d'or aux environs de la Capitale (3). Mais cette opinion a peu de vraisemblance. Les Portugais ont demeuré si long-tems dans le Pays, & leur goût pour ce métal est si connu (4), qu'elles n'auroient point échappé à leurs recherches. Mais Carli prétend qu'il se trouve des mines d'or près d'une mine de fer (5) dans la Province de Bamba, & que les Habitans ont cessé d'y travailler à l'arrivée des Portugais, pour se garantir de la guerre & de la perte de leur liberté (6). Lopez explique, par la même raison, le refus qu'ils ont toujours fait de les découvrir aux Etrangers. Il assure aussi qu'Angola est non-seulement fort riche en mines d'argent & d'excellent cuivre, mais qu'il n'y a point de Pays dans l'univers qui produise une si grande abondance de toutes sortes de métaux (7).

Excellent cuivre.

Il est certain, suivant Dapper, que le cuivre est fort commun dans le Royaume de Congo, sur-tout dans la Province de Pemba, près de la Ville du même nom. La teinture de jaune est si forte dans les terres, que les Artistes l'ont prise pour de l'or. Sogno n'en est pas moins rempli; & son cuivre étant encore meilleur que celui de Pemba, on en fabrique à Loanda les bracelets & les anneaux que les Portugais transportent à Kallabar, à Kiodelkey & dans d'autres lieux. Linschoten assure que Bamba produit des mines d'argent & de quelques autres métaux. Il place à Sunda, du côté de l'Est, des mines de cristal & de fer. Les dernieres, dit-il, sont les plus estimées des Négres (8), parce qu'ils font de ce métal, des couteaux, des épées & d'autres armes.

Belles pierres de plusieurs especes.

Les montagnes de Congo portent en plusieurs endroits différentes sortes de très-belles pierres, dont on pourroit faire des colomnes, des chapiteaux & des bases d'une telle grandeur, que si l'on en croit Lopez on y couperoit facilement une Eglise entiere d'une seule piéce, & de la même pierre que l'obélisque Romain de la *Porta del Popolo.* On y trouve des monts entiers de porphire, de jaspe & de marbre de différentes couleurs, qui portent à Rome le nom de marbres de Numidie, d'Afrique & d'Ethiopie. On en voit quelques piliers dans la Chapelle du Pape Grégoire. Les mêmes montagnes ont une pierre marquetée, dans laquelle il se trouve de fort belles yacinthes; c'est-à-dire, que les raies ou les veines qui sont distribuées par tout le corps peuvent en être tirées comme les pepins d'une grenade, & tombent alors en petites piéces du plus parfait yacinthe. Mais on feroit, de la masse entiere, des colomnes d'une beauté merveilleuse.

Enfin, les montagnes de Congo renferment d'autres espéces de pierres rares, qui paroissent impreignées de cuivre & d'autres métaux. Elles prennent

(2) Relation de Pigafetta, p. 13. & suiv.
(3) Dapper, dans Ogilby, p. 532.
(4) Dapper, dans Ogilby, p. 532.
(5) On en a parlé ci-dessus.
(6) Voyage de Carli, p. 572.
(7) Relation de Pigafetta, p. 55.
(8) Dapper, *ubi sup.*

le plus beau poli du monde, & sont d'un usage admirable pour la sculpture & la gravure (9).

Histoire Naturelle.

Agriculture & moissons du Pays.

Ce grand Royaume produit chaque année deux moissons régulieres. On commence à semer au mois de Janvier, pour recueillir au mois d'Avril. L'hiver arrive ensuite, mais il ressemble au printems ou à l'automne d'Italie. La chaleur recommence au mois de Septembre, & rend les terres propres à recevoir de nouvelles semences, qui offrent une moisson abondante au mois de Décembre (10). Merolla dit qu'on seme au mois de Mars dans le Comté de Sogno, & qu'avec la faveur des pluies on moissonne au mois de Juin.

Le même Auteur observe que dans la culture des terres les Habitans n'emploient ni la charrue, ni la béche. Aussi-tôt que les nuées annoncent la moindre pluie, les femmes disposent le terrain, en arrachant d'abord les herbes & les racines, qu'elles ramassent en tas, pour les brûler dans le même lieu. Ensuite, à la premiere pluie, elles remuent la terre avec une espéce de truelle fort légére, nommée *Lzegu* ou *Elzeju*, qui est soutenue par un manche d'un pied de long. A mesure qu'elles ouvrent le sillon d'une main, elles y répandent, de l'autre, leurs semences, qu'elles portent dans un sac à leur côté. Pendant cet exercice, elles sont obligées, dit l'Auteur, de porter leurs enfans sur leur dos, pour les garantir d'une multitude d'insectes qui sortent de la terre & qui seroient capables de les dévorer. Elles se servent d'une espéce de hamack, qu'elles ont autour des épaules, où l'enfant est comme assis, en avançant ses petites jambes, qui embrassent la ceinture de sa mere (11).

Division du produit des terres.

La terre, suivant l'expression de Carli, est noire & féconde, comme les femmes qui la cultivent. Lorsque le tems de la moisson est arrivé, elles font différens tas de chaque espéce de grains. On commence par donner au Makolonte ce qui est nécessaire pour sa subsistance. Ensuite on met à part ce qu'on destine pour ensemencer les terres dans la saison suivante; & le reste se divise entre les Habitans, suivant le nombre qui se trouve dans chaque cabane. L'herbe est toujours verte dans ce Pays. Qu'on la brûle, sans l'arracher, elle repousse aussi-tôt (12). Le Duché de Batta & les territoires voisins sont si gras & si fertiles qu'ils produisent toutes sortes de provisions. Celui de Pemba, sur-tout du côté de S. Salvador, est favorisé d'un air frais & serain, qui enrichit les pâturages & qui donne aux arbres un éclat admirable (13).

Diverses sortes de grains.

Les grains sont ici de plusieurs espéces. Celui qui se nomme *Lugo*, ressemble au grain de moutarde; mais il est un peu plus gros. On le broie dans des moulins à bras. Sa farine est fort blanche, & fait un pain de si bon goût, qu'on ne le croit point inférieur au froment. Ce grain, qui est venu nouvellement des bords du Nil, vers l'endroit où il forme son second lac, est aujourd'hui d'une extrême abondance à Congo. On y voit aussi une sorte de millet blanc, nommé *Mazza* ou *Cora de Congo*, que d'autres nomment encore *Mazza Manputo* ou bled Portugais. Le maiz (14) n'y est pas moins commun; mais il ne sert qu'à la nourriture des porcs. Les Habitans n'esti-

(9) Pigafetta, *ubi sup.* p. 116.
(10) Carli, *ubi sup.* p. 568.
(11) Voyage de Merolla, p. 633.
(12) Voyage de Carli, p. 570. & 572.
(13) Dapper, dans Ogilby, p. 529.
(14) Dapper dit qu'il est semblable au riz, mais plus petit.

HISTOIRE NATURELLE.

ment pas beaucoup plus le riz (15). Il eſt en ſi grande abondance, qu'il n'a pas même de valeur établie (16).

Pluſieurs eſpeces de légumes.

La plûpart des légumes du Pays ſont inconnus en Europe, à l'exception du bled d'Inde & d'une ſorte de féves, nommée *Nkaſche* (17). Dapper, qui les nomme *Enkoſſa*, leur donne la couleur des châtaignes, & les repréſente comme une excellente nourriture. Cependant l'excès, dit-il, en eſt dangereux & cauſe des tranchées douloureuſes (18).

L'*Ouvanda*, eſpéce de grain qui reſſemble au riz, croît ſur un arbuſte, & multiplie tous les ſix mois ſans culture. Il ſe conſerve deux ou trois ans. Le *Nkanza* reſſemble beaucoup à la féve d'Inde. Il eſt d'une blancheur extrême. Comme il vient du Breſil, les Portugais lui ont conſervé le nom de féves bréſiliennes.

Le *Kangula* eſt une autre ſorte de légume, fort recherché des Négres, mais peu eſtimé des Européens.

Maſſa-Mambala.

Le *Maſſa-Mambala* pouſſe des tiges de la hauteur du bled d'Inde, & ne lui reſſemble pas mal par la blancheur & la forme de ſes épis. Sa farine eſt blanche & moins nuiſible à l'eſtomac que pluſieurs autres grains du Pays. La ſemence de l'herbe nommée *Maſſango* reſſemble beaucoup à celle du chanvre (19). Battel lui donne le nom de bled dans le Royaume de Loango.

Azeli.

L'*Azeli* eſt une Plante qui croît de la hauteur d'une picque, & dont l'épi reſſemble à celui du millet. Elle donne la colique à ceux qui en mangent pour la premiere fois. L'*Eluvo* ſe conſerve pluſieurs années. Son épi eſt triangulaire, & ſon grain ſemblable au millet, mais rouge & d'un uſage fort ſain.

Mandols ou Mandoles.

Entre pluſieurs autres légumes, les Négres eſtiment les mandols, qui croiſſent trois ou quatre enſemble, comme les veſces, mais ſous terre & de la groſſeur d'une olive ordinaire. On en tire un lait, qui reſſemble à celui d'une eſpece d'amandes que les Italiens nomment *Mandoles*, & l'Auteur eſt perſuadé qu'elles en tirent leur nom. L'*Inkunbe*, autre ſorte de légume de terre, de la forme d'une balle de mouſquet, eſt très-ſaine & de fort bon goût. Merolla prétend avoir trouvé parmi ces balles de véritables muſcades, qui étoient peut-être tombées des arbres, mais dont l'uſage n'eſt pas connu des Négres. Ils en ont de ſauvages, qu'ils appellent *Nieubanzampunis* (20).

Muſcades ſauvages.

Maniock.

Dapper raconte, que dans le Royaume d'Angola le pain ſe fait de la racine de maniock. Les Habitans la nomment *Mandioka*. Elle eſt fort commune aux environs de Loanda, par la double raiſon que le terroir lui eſt propre & que la vente en eſt conſiderable. On en diſtingue pluſieurs ſortes, qui ſe reſſemblent de loin, quoique la racine, la qualité & la couleur même en ſoient différentes. Les feuilles de la Plante ſont d'un verd foncé, comme celles du chêne, avec quantité de veines & de petites pointes. La tige s'éleve de dix ou douze pieds & ſe diviſe en pluſieurs branches. Mais elle eſt auſſi foible que le ſaule. Ses fleurs ſont fort petites, & ſa ſemence aſſez ſemblable

Deſcription de cette Plante.

(15) Merolla dit que les Habitans le nomment *Mampunni*, & qu'il reſſemble au bled-d'Inde.

(16) Pigafetta, p. 110.

(17) Dapper, dans Ogilby, p. 529.

(18) Voyage de Merolla, p. 633.

(19) Voyez ci-deſſus l'article de Loango.

(20) Voyage de Merolla, p. 633.

à celle du *Palma-Christi*, sans aucune propriété connue. La méthode des Négres pour la cultiver, ne demande pas beaucoup d'art. Après avoir préparé la terre, en la remuant & la divisant en monticules, ils y enfoncent, à sept ou huit pouces de profondeur, de petits rejettons de la longueur d'un pied, & d'un pouce de grosseur, deux ou trois sur chaque monticule; de sorte qu'ils ne s'élevent pas de plus de quatre ou cinq pouces au-dessus de la terre. Ils y prennent racine presqu'aussi-tôt, & dans l'espace de neuf ou dix mois ils deviennent hauts de douze pieds, avec un tronc de la grosseur de la cuisse, qui se charge d'un grand nombre de branches. Ensuite, pour faire grossir la racine, on nettoie fort soigneusement la terre aux environs; & lorsqu'on croit la Plante à sa maturité, on coupe le tronc, qui n'est propre qu'au feu, en réservant les petites branches pour la plantation suivante. On déterre alors la racine, & l'ayant dépouillée de son écorce, on la réduit en farine, dans un moulin qui ressemble à la roue d'un fourgon. Cette opération emploie plusieurs Esclaves, les uns pour jetter la racine dans le moulin & veiller au mouvement de la roue; d'autres pour tirer la farine, & d'autres pour la faire sécher sur le feu, dans des chaudrons ou des poëlles de cuivre. On bâtit, pour ce travail, des appentis (21) longs de cent pieds & larges de trente ou quarante, avec dix fourneaux de chaque côté, & trois moulins mobiles, qui peuvent se transporter suivant le besoin. Chacun a la liberté de cultiver autant de maniok & d'en faire autant de farine qu'il le juge à propos. Un appentis de vingt fourneaux demande ordinairement cinquante ou soixante Esclaves. Un *Alquer* de farine, ou deux *Arobes* (22), se vend quelquefois à Loanda jusqu'à deux cens cinquante ou trois cens reys (23).

HISTOIRE NATURELLE.

Maniere de la cultiver dans le Royaume d'Angola.

Farine qu'on en tire.

Les Habitans du Comté de Sogno n'employent point la racine de maniock à faire du pain. Après l'avoir brisée en petites parties, de la grosseur du riz, ils la mangent crue, ou trempée dans l'eau chaude. Merolla nous apprend même que les Portugais font plus d'usage du maniock que les Négres, soit parce qu'ils apportent plus d'art à le planter, soit parce qu'ils en font des provisions qui durent plusieurs années. Le *Gnamn*, ou le pain de racines bouillies, est fort différent du pain de maniock.

Usage qu'on en fait à Sogno.

Les racines de *Bataras*, bien grillées, approchent beaucoup du goût de la châtaigne (24).

Bataras.

La culture des jardins ne demande point ici plus de peine que celle des champs. On y voit des navets, des carotes, des patates, des raves, des choux, mais moins pommés qu'en Europe; du pourpier, des épinards, de la sauge, de la lavande, du thin, de la marjolaine, de la coriandre, & quantité d'autres Plantes aromatiques, sans compter plusieurs especes qui sont inconnues en Europe. Les fruits communs sont les ananas, les anones, les bananes, les arosses, les courges, les melons, les concombres, &c. Entre les Plantes qui s'élevent peu, la plus estimée est l'ananas. Ses feuilles ressemblent à celles de l'aloës, & son fruit à la pomme de pin, dont il n'est différent que par la couleur. Elle est jaune; & dans sa maturité, toute sa substance se mange

Culture des jardins.

Diverses sortes de fruits.

Ananas de Congo.

(21) Tous ces Bâtimens sont à quelque distance de Loanda, vers la riviere; car les environs de la Ville ne produisent rien. *Voyez-ci-dessus.*

(22) Un arobe fait trente livres.

(23) Dapper, dans Ogilby, p. 556. & suiv.

(24) Merolla, p. 633.

HISTOIRE NATURELLE.

ſans exception. Le ſommet de ce fruit eſt couronné d'une touffe de feuilles, qui ſe replantent & qui produiſent un nouveau fruit. L'ananas bien mûr a quelque choſe de plus délicieux que le melon ; mais s'il eſt coupé verd il flétrit & ſéche auſſi-tôt (25).

Anones.

L'*Anones*, auquel les Portugais ont donné ce nom, ſuivant Dapper, de celui (26) d'un Duc qui l'apporta ici le premier, eſt un fruit fort agréable, de couleur cendrée, auſſi gros que le poing, & preſque rond comme la pomme de pin (27).

Le bananier & le mouſes d'Egypte.

Lopez prend les bananiers pour les *Mouſes* d'Egypte & de Syrie. Il prétend que dans ces contrées ils parviendroient à la grandeur d'un arbre, ſi l'on n'avoit ſoin de les couper chaque année, pour rendre leur fruit plus parfait (28).

Les melons, les concombres & les citrons du Pays ſont d'une groſſeur extraordinaire & d'un goût très-agréable (29).

§. II.

Arbres de Congo & d'Angola.

Prodigieuſe grandeur des arbres.

On doit être accoutumé, par les Relations précédentes, à lire ſans étonnement que l'Afrique produit des arbres d'une hauteur & d'une groſſeur ſi démeſurée, qu'un ſeul fournit à la conſtruction d'un grand nombre de maiſons & de canots. Celui qui tient le premier rang eſt nommé *Enſaka* par les Habitans ; figuier Indien, par Cluſius ; & par Linſchoten, Arbor de raiz, ou l'arbre des racines. Il s'en trouve pluſieurs dans l'Iſle de Loanda. Ses branches, qui ſortent du ſommet d'un tronc fort élevé, ſe répandent en grand nombre. On en voit deſcendre de petits jets de couleur d'or, donr quelques-uns touchant à terre, y prennent racine & forment de nouvelles Plantes, qui groſſiſſent en peu de tems & produiſent de leurs branches d'autres jets qui ſe régénerent de même. Quelquefois un ſeul arbre s'étend ainſi l'eſpace de mille pas, & forme par degrés un petit bois où trois mille hommes peuvent ſe mettre à l'abri. Les branches ſont ſi ſerrées, qu'elles forment des cavités impénétrables aux rayons du ſoleil, où la voix retentit comme dans autant d'échos. Les feuilles des jeunes branches ſont laineuſes, & d'un verd blanchâtre comme celles des coignaſſiers. Le fruit, qui eſt rouge au dedans & au dehors, croît entre les feuilles de ces jeunes branches, comme les figues ordinaires. Sous la premiere ſuperficie de l'écorce on trouve une eſpece de filace, qui, étant battue ſoigneuſement, nettoyée, & filée en longueur, ſert à fabriquer des étoffes groſſiéres. L'Enſaka croît auſſi à Goa & dans les Indes, où les Habitans s'en font des cabinets de verdure pour ſe rafraîchir dans la chaleur (30).

Enſaka.

Maniere dont il ſe multiplie.

Il eſt commun dans les Indes.

Le mirrone.

Le *Mirrone* eſt un autre arbre, qui n'eſt pas fort différent de l'Enſaka. Le bois en eſt dur & les feuilles ſemblables à celles de l'oranger. Les branches envoient auſſi quantité de jets, qui prennent racine en touchant à la terre. Le mirrone ſe plante ordinairement près des maiſons, & paſſe entre les Idolâtres pout une

(25) *Ibid.* p. 634.
(26) Dapper, *ubi ſup.* p. 556.
(27) Pigafetta, p. 111.
(28) Dapper, *ubi ſup.* p. 529.
(29) *Ibid.*
(30) Dapper, dans Ogilby, p. 579.

espece de Divinité tutelaire. Ils lui rendent un culte comme à leurs Idoles ; & dans plusieurs Cantons ils laissent, au pied de cet arbre, des calebasses remplies de vin, pour le rafraîchir dans sa soif. Ils se reprocheroient comme une profanation de marcher sur une de ses feuilles. Mais lorsqu'ils voyent quelque branche brisée, ils cessent de l'adorer ; & la dépouillant de son écorce, ils en font des pagnes pour les femmes grosses. Leurs Sorciers les assurent que c'est un préservatif contre les accidens de cette situation. Merolla remarquant avec combien de soin les femmes cultivoient cet arbre dans l'étendue de sa Mission, en fit abbattre un, sous prétexte d'en vouloir faire des planches. On lui demanda, d'un air chagrin, pourquoi il causoit ce tort au Pays ; mais personne n'osa pousser plus loin les murmures (31).

Son usage pour les femmes grosses.

L'alikonde est encore un arbre d'une grosseur extraordinaire ; mais il n'est pas moins commun dans d'autres Pays dont on a déja donné la (32) description. L'arbre nommé *Mosuma*, dont on fait les Canots, croît sur les bords de la Riviere de Zaïre. Son bois a quelque ressemblance avec le liége, & ne s'enfonce jamais quoique le Canot soit rempli d'eau. C'est sur cet arbre qu'on recueille la soie de coton, substance laineuse, que les gens de mer employent au lieu de plumes, pour se faire des coussins & des oreillers. Le coton croît ici de lui-même ; s'il étoit aidé par la culture, il y seroit en abondance. Ses fleurs s'ouvrent aux mois de Juin & de Juillet, & mûrissent au mois de Décembre (33).

L'alikonde.

Le mosuma.

Les bords de la Riviere de Lelundo, dans la route qui conduit à S. Salvador, sont ornées d'une multitude de cedres, qui ne servent aux Habitans qu'à faire des canots ou du bois à brûler (34).

Le cedre.

Toutes les Parties du Royaume de Congo produisent beaucoup d'arbres fruitiers. Dans la Province de Pemba, le plus grand nombre des Habitans se nourrit de fruits. Les citrons, les limons, les bananes, & sur-tout les oranges y sont en abondance. Elles rendent beaucoup de jus, sans être aigres ni douces, & ne sont jamais nuisibles dans l'usage. Pour faire juger de la fertilité du Pays, Lopez rend témoignage que pendant l'espace de quatre jours il vit croître assez haut un petit citronier, d'un pepin qu'il avoit planté (35).

Arbres fruitiers.

Merolla observe que dans le Comté de Sogno les limons sont excellens, & qu'une des Isles en est particuliérement si remplie, qu'à la réserve de quelques orangers il ne s'y trouve pas d'autres arbres. En allant à Singa, on rencontre de grands bois d'orangers, dont les fruits portent le nom d'oranges de Portugal, quoiqu'elles soient d'un goût si délicieux qu'elles mériteroient celui d'oranges de la Chine.

Limons de Sogno.

Orangers de Singa.

Le fruit d'un arbre que les Habitans nomment *Mabokke*, a beaucoup de ressemblance avec les oranges de l'Europe. Sa forme est d'une rondeur admirable. Il a la peau rude. On trouve au dedans quantité de pepins qui ressemblent à ceux de la grenade, mais dispersés avec moins d'ordre. Le goût tire un peu sur l'aigre ; mais il est si délicieux, qu'on ne fait pas difficulté de donner ce fruit aux malades dans l'ardeur même de la fiévre, pour leur ra-

Le mabokke.

(31) Voyage de Merolla, p. 625.
(32) L'alikonde même a été décrit.
(33) Dapper, *ubi sup.* p. 556. & 557.
(34) Pigafetta, p. 117. & Dapper, p. 529.
(35) Pigafetta, p. 111.

HISTOIRE NATURELLE.

fraîchir le palais. On en distingue deux sortes; le grand & le petit. Il semble que la bonté du dernier l'emporte sur celle de l'autre, à proportion qu'il lui cede en grosseur.

Nichesi. Banane. Mamaï. Cont.

Le nichesi, la banane & le mamaï se trouvent ici comme au Bresil. Mais, entre plusieurs autres fruits, le plus estimé est celui que les Habitans nomment *Cont*. Il ressemble à la *Poire-géante*, & sa forme n'a rien d'extraordinaire; mais au dedans il est de la blancheur du lait. Ses pepins ont la figure d'une féve. Le jus du cont est d'un agrément si singulier, qu'on le donne aux malades pour leur rappeller le goût. L'Auteur vit plusieurs de ces arbres, qui croissoient sans culture dans les montagnes de Congo.

Le kaschiu.

Le *Kaschiu* est plus gros qu'une pomme commune. Dans sa maturité, il s'embellit par un mélange de jaune & de cramoisi. De sa tête sort un second fruit de couleur cendrée, qui est fort chaud, quoique l'autre soit extrêmement doux & rafraîchissant. Grillé ou cuit sous la cendre, il a le goût de nos châtaignes (36).

Le kola.

Le *Kola* n'est pas moins gros que la pomme de pin. Il renferme, sous son écorce, un autre fruit qui ressemble à la châtaigne. Entre plusieurs qualités (37) on lui attribue celle de guérir les maladies hépathiques. Lopez raconte qu'un foye pourri, de poule ou de quelqu'autre oiseau, qu'on couvre de la chair de ce fruit, reprend sa fraîcheur & son état naturel. Le kola est d'un usage fort commun dans le Pays, & son abondance en rend le prix très-vil. Le même Auteur met l'arbre qui le produit au rang des palmiers (38). Merolla dit que la premiere écorce, ou plûtôt la cosse du kola, renferme plusieurs fruits, & que sa couleur est d'un rouge cramoisi. Les Portugais font tant de cas de cette espece de noix, que s'ils rencontrent une Dame dans les rues (39), leur premiere civilité consiste à lui offrir du kola. Dapper a compté jusqu'à dix ou douze noix dans une même cosse. Il ajoute que ce fruit ne vient qu'une fois l'année, & que si l'on en mange le soir, il trouble le sommeil (40).

Les Guaiaves.

Les *Guaiaves* sont une sorte de fruit qui ressemble à la poire. Il est jaune au dehors, mais sa substance intérieure est couleur de chair. On en feroit plus de cas si ses pepins, qui se détachent difficilement de la poulpe, avoient moins d'âcreté dans le goût (41). Dapper dit que le nom de guaiave ou de *Gojava* vient des Portugais, & que les Habitans appellent ce fruit *Sienko*. Les Hollandois l'ont nommé *Granata pear*, ou poire de grenade. Il est fort agréable; mais il a des qualités froides qui le rendent très mal-sain. Les *Arosses*, ou les prunes de grenade, ressemblent beaucoup à la guaiave; avec cette difference qu'elles sont plus petites, saines & d'une âcreté qui n'a rien de désagréable.

Le Gegos.

Le *Gegos* croît sur de grands arbres. Sa forme est celle de la prune. Sa couleur est jaune. Il est presque rempli d'un gros noiau, qui est environné d'un peu de chair âcre, mais si rafraîchissante & si saine, qu'on la donne aux malades (42). Le Kikere est une sorte de prune qui ressemble à la cascavelle des Italiens, & dont le goût un peu âcre est aussi très-salutaire aux malades (43).

Le Kikere.

Cannes de sucre.

Les cantons marécageux produisent des cannes de sucre; mais les Habi-

(36) Merolla, p. 634.
(37) Pigafetta, p. 112.
(38) Merolla, p. 112.
(39) *Ibidem*.
(40) Dapper, p. 556.
(41) Merolla, *ubi sup.*
(42) Dapper, *ubi sup.* p. 556.
(43) Merolla, *ubi sup.*

tans

tans assurent qu'elles ne sont d'aucun usage, & que cette raison les empêche de les cultiver. L'Auteur avoue que le jus en est brun; mais il n'est pas moins persuadé qu'elles vaudroient mieux que celles de S. Thomas pour en faire du sucre (44).

Malaguette de Congo.

La malaguette ou la manighette de Congo est une sorte de grain semblable au poivre, mais plus gros. Il croît en grappes, qui renferment le fruit. Lorsqu'on en tire les grains, ils sont couleur de pourpre ou de rouge foncé. Mais en séchant ensuite au soleil, ils deviennent noirs & prennent le goût du poivre.

Espece de coriandre, qui devient poivre.

On trouve assez communément dans le Pays un arbrisseau qui ne s'éleve pas à plus de trois ou quatre pieds, & qui porte un fruit semblable à la coriandre. Les feuilles sont petites & étroites. Le fruit paroît d'abord en petits boutons verds, qui s'ouvent en fleurs dans la saison, & qui se changent en petits grains. Aussi-tôt qu'ils sont mûrs & séchés au soleil, ils se rident comme le poivre oriental, ils noircissent comme lui, & n'en sont guéres plus différens par le goût ; mais n'étant pas si chauds, ils en sont plus agréables dans l'usage, & s'emploient dans toutes sortes d'alimens. Il en croît beaucoup dans le Royaume de Benin & dans la Basse-Ethiopie (45). Merolla, dans l'accès d'une violente colique, fut soulagé par quelques grains de ce poivre, qui venoient d'être cueillis dans un bois du Comté de Sogno & qu'un Négre lui conseilla d'avaller. Il ne faut pas douter, ajoute-t-il, que toutes ces Contrées ne produisent d'excellens remedes, ausquels il ne manque, pour être justement estimés, que d'être mieux connus (46).

Diverses sortes de palmiers.

Les palmiers sont ici de plusieurs espéces. On met d'abord dans ce rang le dattier & le cocotier. Le fruit du second, suivant Lopez, porte le nom de *Coco*; parce que sa coque a quelque ressemblance (47) avec la figure d'un singe, & sert d'épouvantail aux enfans. Une troisiéme espéce de palmier produit de l'huile, du vin, du vinaigre, du fruit, & du pain. L'huile se tire de l'écorce ou de la peau du fruit. On le fait bouillir pour la conserver. Sa couleur & sa substance même lui donnent beaucoup de ressemblance avec le beurre, excepté qu'elle est un peu verdâtre. Mais elle sert à tous les usages de notre beurre & de notre huile. Les Négres l'emploient aussi à se frotter le corps. Le pain se fait des noyaux ou du fruit, qui ressemblent aux amandes, mais qui sont un peu plus durs. Ils renferment une certaine mouelle, qu'on prétend fort saine & fort nourrissante. Le fruit dans sa totalité, c'est-à-dire, avec sa coque, est d'un assez beau verd, & se mange crû ou grillé. On tire le vin du tronc, comme dans les autres Pays de l'Afrique, par des incisions qui se font au sommet (48).

Huile, pain & vin qui se tirent du même arbre.

Autres espéces de palmiers.

L'espéce de palmier que les Négres préferent à tous les autres est celle qui produit du vin & de l'huile. Ils en plantent un grand nombre dans les campagnes. Les fruits croissent en grappes, mais si serrés, qu'ils ne paroissent pas distingués; & chaque grappe est d'une grosseur si extraordinaire, que l'homme le plus robuste n'en porteroit pas plus d'une ou deux. On les nomme *Kakkeys*, en langue du Pays, & les noyaux *Embos*.

(44) Dapper, *ubi sup.* p. 358.
(45) *Ibid.* p. 556.
(46) Merolla, p. 635.
(47) L'Auteur ne dit pas d'ailleurs ce que signifie *Coco*.
(48) Relation de Pigafetta, p. 111.

HISTOIRE NATURELLE.

Matamo.

Les Habitans de Congo ont une autre sorte de palmier, qui ne croît qu'aux bords des rivieres & qu'ils nomment *Matamo*. Ils en tirent beaucoup plus de vin que de l'autre; mais il est d'une qualité plus froide. Dans les cantons où les palmiers ne produisent pas de vin, les Négres se composent une liqueur artificielle avec du bled d'Inde, qu'ils font tremper dans l'eau. Ils l'en tirent ensuite pour en exprimer la liqueur, en le battant & le pressant dans quelque vase. Après l'avoir coulée, ils la boivent dans cette fraîcheur, & la trouvent excellente. Elle se nomme *Guallo* (49).

Liqueur nommée *Guallo*.

Le Tamgra & son fruit.

Le Tamgra est encore une espéce de palmier, qui porte un fruit semblable à l'olive; mais comme il a peu de goût, les Négres l'abandonnent aux singes. Le palmier nommé *Metaba* produit, pour fruit, des cordons de petites balles extrêmement dures, qui étant pilées & mêlées avec la poudre d'*Engalla*, ne laissent pas de faire un merveilleux cordial. Cet arbre ressemble beaucoup au *Matamo*, s'il n'est pas le même. Ses feuilles donnent une espéce de fil dont les Habitans se fabriquent des étoffes. De ses plus petites branches, qui sont fort souples & fort unies, on fait des hamacks, ou des filets pour les voyages. Les grandes branches servent à bâtir les maisons.

Le Metaba.

Dattiers de Benguela.

Le premier objet qui frappa les yeux de l'Auteur en abordant sur la Côte de Benguela, fut une extrême abondance de dattiers, qui viennent beaucoup mieux dans cette Contrée que dans les autres parties méridionales de l'Afrique, quoiqu'en bonté ils soient fort inférieurs à ceux de l'Est. Il observa aussi quantité de vignes, en allées & en berceaux. Mais quoique l'humidité du Pays leur fasse porter du fruit deux fois l'année, on n'est point encore parvenu à pouvoir en tirer du vin, parce que l'excès de la chaleur sert moins à purifier le raisin qu'à le faire pourrir. Il n'y a point de maison dans cette Contrée qui n'ait sa source d'eau (50). On la trouve par-tout à deux pieds de profondeur, & sa fraîcheur paroît surprenante à si peu de distance du rivage (51).

L'Ogheghe.

L'arbre nommé *Ogheghe* donne un fruit qu'on prendroit pour une prune jaune, d'une odeur charmante & d'un goût délicieux. Ses branches servent à faire des palissades & des salles vertes, pour s'y mettre à couvert des raions brûlans du soleil (52).

Arbres aromatiques, & propres à la Médecine.

On trouve dans les mêmes Pays quantité d'arbres aromatiques & propres aux usages de la médecine. L'*Angariaria* tient le premier rang dans cette classe. Le bois & la racine de cet arbre, mais sur-tout le bois, passent pour un reméde excellent contre les douleurs des reins, sans en excepter la pierre ni la gravelle. De là vient qu'aucune de ces maladies n'a jamais été de longue durée dans le Pays.

L'Angariaria.

Le Kisekko.

Un autre arbre fort utile à la médecine est le *Khisekko*, dont toutes les parties sont également bonnes pour la fiévre, en les réduisant en poudre & les mêlant dans une cuillerée d'eau. Le même bois prévient les évanouissemens, lorsqu'on l'applique sur les temples ou sur le front. Le *Khilongo*, autre arbre médical, est célebre par la vertu purgative qu'on lui attribue.

Le Mignamigna.

Mais le plus surprenant de tous les arbres de Congo est le *Mignamigna*, qui

(49) Voyage de Merolla, p. 634.

(50) *Ibidem*. Mais on a remarqué, d'après l'Auteur même, que cette eau est très-mal saine.

(51) Merolla, p. 634.

(52) Relation de Pigafetta, p. 115. & Dapper, p. 529.

produit du poison d'un côté & l'antidote de l'autre. Si l'on est empoisonné par le bois ou par le fruit (53), les feuilles servent de contrepoison. Au contraire si l'on a pris du poison par les feuilles, il faut avoir recours au bois ou au fruit. HISTOIRE NATURELLE.

Le *Donno* n'a que son écorce à vanter. On lui attribue l'odeur & les vertus de la canelle. Le Donno.

Quoique le pays ne produise point d'ail, il compte parmi ses arbres un bois qui a la même odeur & le même goût (54).

Le *Nkassa*, arbre fort élevé & de couleur rouge, a des qualités merveilleuses pour guérir le mal de dents & l'enflure des gencives. Il en a de pernicieuses au contraire pour les oiseaux; car s'ils se perchent un moment sur ses branches, ils tombent aussi-tôt sans vie (55). Le Nkassa.

L'*Embotta* est un arbre d'un bois fort & noueux, qui sert à faire des arcs. Il porte dans sa racine le remede de l'Embasser, maladie commune parmi les Habitans. L'Embotta.

L'arbre que les Portugais nomment *Poa del cabra*, c'est-à-dire, *Bois de serpent*, a des vertus fort puissantes contre la fiévre, comme le *Mofrossosonho* en a contre le poison. Poa del Cabra. Le Mofrossosonho.

La Gomme *Almesiga* distile d'un arbre du même nom. Elle a l'odeur de la gomme *Elemi*. C'est un remede souverain pour plusieurs maladies, sur-tout pour les humeurs froides & les meurtrissures de membres. On tire d'une autre plante une sorte d'aloes, qui ne le céde point à celui de l'Isle de Socotra. Gomme Almesiga.

L'*Orore de Bitios* est une herbe qui a tiré son nom de sa vertu contre une maladie des Négres qui se nomme *Bitios* (56). Orore de Bitios.

La casse, les tamarins & d'autres drogues recherchées dans la Pharmacie, croissent ici fort abondamment, & passent entre les Négres pour des spécifiques contre la fiévre (57). Casse & tamarins.

Leonard, Frere-Lay Capucin, dont on a lû quelquefois le nom dans les relations précédentes, & qui avoit fait un long séjour dans le Pays, assura Merolla qu'il y avoit vû du storax, du benjouin & de la casse, mais que les Négres n'en faisoient aucun cas (58).

§. III.

Oiseaux sauvages & privés.

OUTRE les oiseaux qui sont propres au Royaume de Congo & d'Angola, l'Europe en a peu qui ne se trouvent dans l'une ou l'autre de ces deux régions. Lopez observe que les étangs y sont remplis de herons & de buttors gris, qui portent le nom d'oiseau royal. On y voit une sorte de grue, qui a les pieds & le bec rouge, de la grosseur d'une cigogne. La plus grande partie de son plumage est rouge & blanc, avec un mêlange de quelques plumes grises. C'est un fort bel oiseau, dont la chair fait une très-bonne nourri- Oiseaux communs à l'Europe & l'Afrique.

(53) Merolla, p. 635.
(54) Il semble que c'est l'Inkassa.
(55) Merolla, p. 615.
(56) On a vû les effets de cette maladie & sa nature dans l'article précédent.
(57) Pigafetta, p. 117.
(58) Voyage de Merolla, p. 635.

HISTOIRE NATURELLE.

ture. Les Habitans l'appellent *Flamingo*, parce qu'il a beaucoup de ressemblance avec cet animal.

Les coqs d'Inde, les poules, les oies & les canards, sauvages & privés, sont ici en fort grand nombre. Les perdrix y sont si communes, que les enfans les prennent au trébuchet. Les faisans, que les Négres appellent *Gallignoles*, les pigeons, les tourterelles & les bec-figues sont innombrables. Le Pays ne manque pas non plus d'aigles, de faucons, de gerfaults, de milans, & d'autres oiseaux de proie; mais les Négres n'ont point l'art de les dresser pour la chasse.

Perroquets de Congo.

Les perroquets de Congo & d'Angola sont gris ou verds. Les premiers sont fort gros & grands-parleurs; les autres petits & moins babillards (59).

Dapper y joint les pies, les sérins, les chauves-souris & les chouetes, qui portent dans le Pays le nom d'Ampenda, c'est-à-dire, diables, parce qu'ils sont regardés comme des oiseaux de mauvais augure. Le même Auteur distingue à Congo deux sortes de perdrix & de faisans; les sauvages & les domestiques. Les faisans de la premiere espéce ont sur la tête un toupet de plumes. Les autres ont la tête chauve; mais leur plumage est bleu & noir, avec un mêlange de quelques plumes blanches (60).

Poules & Perdrix sauvages.

Merolla prétend que les poules sauvages sont ici plus belles & de meilleur goût que les poules domestiques. Il juge de même des perdrix, qui ressemblent beaucoup d'ailleurs à celles de l'Europe. Mais les Négres estiment peu ces deux sortes d'oiseaux (61).

Autruches.

On voit des autruches dans les Contrées de Sundi & de Batta, du côté de Mazambi. Leurs plumes, mêlées avec celles du paon, & rangées en forme de parasol, servent d'Enseignes dans les guerres.

Paons.

Sur les confins d'Angola, on trouve un bois, environné de murs, où l'on éleve des paons pour les parasols & les Enseignes du Roi.

Pélicans.

Les grands pelicans blancs sont ici fort communs. Ils plongent dans l'eau; & dévorant les poissons entiers, leur estomac est si chaud, qu'ils les digerent facilement. Leur peau n'a pas moins de chaleur. Elle sert aux Négres à se couvrir la poitrine (62). Merolla dit au contraire que ces oiseaux, dont on voit un grand nombre sur la route de Singa, sont tout-à-fait noirs, à l'exception de la poitrine, qui est couleur de chair, à peu-près, dit-il, comme le cou du coq d'Inde; mais il ajoute qu'il n'a pû s'assurer si c'est le vrai pelican, qui, suivant les Naturalistes, nourrit ses jeunes de son propre sang (63).

Moineaux & leur propriété.

Le même Auteur, après avoir observé que ces Régions offrent une varieté surprenante de toutes sortes d'oiseaux, fait une remarque singuliére sur les moineaux. Ils sont, dit-il, de la même forme que ceux de l'Europe, aussi-bien que les tourterelles: mais dans la saison des pluies, leur plumage devient rouge, & reprend ensuite sa premiere couleur. L'étonnement diminue, s'il ne faut pas dire qu'il augmente, lorsqu'on voit arriver la même

Aigles.

chose aux autres oiseaux. L'Auteur ajoute que les aigles ne sont pas si grands, que ce qu'il en a vû dans d'autres Pays; que les diverses espéces de perroquets

Corbeaux.

différent beaucoup de celles du Brésil; que les corbeaux sont blancs sur la

(59) Relation de Pigafetta, p. 91. & suiv.
(60) Dapper, dans Ogilby, p. 532. & 558.
(61) Voyage de Merolla, p. 636.
(62) Pigafetta, *ubi sup.*
(63) Merolla, *ubi sup.*

poitrine & au sommet des aîles, mais noirs dans toutes les autres parties du corps. Le Pere François de Pavie lui raconta qu'en allant à Singa il avoit observé certains grands oiseaux blancs, qui ont le bec, le cou & les jambes fort longues, & qu'au moindre son d'un instrument ces animaux se mettoient à sauter & à danser sur le bord des riviéres, où ils font ordinairement leur résidence. Ce spectacle l'avoit fort amusé.

Oiseau qui danse au son des Instrumens.

Une autre espéce d'oiseau a la queue si blanche & si belle, que les femmes Portugaises achetent ses plumes à toutes sortes de prix, pour s'en faire un ornement.

L'Auteur observa que les moineaux & d'autres petites espéces bâtissent leurs nids comme les hirondelles en Italie; la plûpart du fil des feuilles de palmiers, qu'ils tirent fort adroitement avec le bec. Ils les placent autour des petites branches; de sorte qu'au moindre souffle du vent leurs petits sont remués comme les enfans dans un berceau. Les grands oiseaux se nichent au sommet du tronc, ou sur les branches épineuses du *Masuma*, arbre qui produit la soie de cotton (64), & qui est comme armé de très longues pointes.

Nids des petits oiseaux.

Nids des grands.

Les oiseaux, que les Négres appellent dans leur langue *Oiseaux de musique*, sont un peu plus gros que les sérins de Canarie. Quelques-uns sont tout-à-fait rouges, d'autres verds, avec les pieds & le bec noirs; d'autres sont blancs; d'autres gris ou noirs. Les derniers, sur-tout, ont le ramage charmant. On croiroit qu'ils parlent dans leur chant. Les Seigneurs du Pays les tiennent renfermés dans des cages (65).

Oiseaux que les Négres mettent en cage.

Mais de tous les Habitans ailés du climat, il n'y en a point dont Merolla parle avec tant d'admiration que d'un petit oiseau décrit par Cavazzi (66). Sa forme est peu différente de celle du moineau. Mais sa couleur est d'un bleu si foncé, qu'à la premiere vûe il paroît tout-à-fait noir. Son ramage commence à la pointe du jour & fait entendre fort distinctement le nom de *Jesus-Christ*. N'est-il pas surprenant, dit l'Auteur, que cette exhortation naturelle n'ait pas la force d'amollir le cœur des Habitans, pour leur faire abandonner l'idolatrie (67)?

Oiseau qui prononce le nom de J. C.

Le Pere Caprani parle d'un autre oiseau merveilleux, dont le chant consiste dans ces deux mots: *Va dritto*, c'est-à-dire, *Va droit*. Un autre, dans les mêmes Contrées, mais sur-tout dans le Royaume de Matamba, chante continuellement *Vuieki, Vuieki*, qui signifie *miel* en langue du Pays. Il voltige d'un arbre à l'autre, pour découvrir ceux où les abeilles ont fait leur miel, & s'y arrête jusqu'à ce que les passans l'ayent enlevé. Ensuite il fait sa nourriture de ce qui reste. Mais, par un autre jeu de la nature, le même chant attire les lions; ou du moins, en suivant l'oiseau, le passant tombe quelque fois dans les griffes d'un lion, & trouve, dit l'Auteur, la mort au lieu de miel (68). Dapper parle d'un autre oiseau qui se trouve dans le Royaume de Loango, & dont les Négres sont persuadés que le chant leur annonce l'approche de quelque bête féroce (69).

Oiseau qui prononce *va dritto*.

Oiseau qui découvre le miel par son chant.

Le même Auteur distingue dans ces Régions deux sortes d'abeilles; l'une

Abeilles & fourmies.

(64) On l'a décrit dans l'article précédent. Son fruit ressemble au citron verd.

(65) Relation de Pigafetta, p. 93.

(66) Dans son *Camb. illust.*

(67) Ce trait ne détruit pas ce qu'on a dit de la simplicité de l'Auteur.

(68) Voyage de Merolla, p. 636.

(69) Dapper, dans Ogilby, p. 559.

Histoire Naturelle.

qui fait son miel au milieu des bois, dans le creux des arbres; l'autre qui se niche sous le toit des maisons. Les fourmies sont aussi de plusieurs sortes. Dapper en nomme quatre, dont la plus grosse est armée d'un éguillon fort picquant, qui cause une enflure très-douloureuse. Les trois autres sont plus petites & moins redoutables (70).

§. IV.

Bêtes féroces & privées.

Animaux communs aux Pays de Congo & d'Angola.

IL y a peu d'animaux dans le Royaume de Congo qui ne lui soient communs avec le Royaume d'Angola. Tels sont les élephans, les rhinoceros, les tigres, les léopards, les lions, les bufles roux, les ours, les loups, les renards, les grands chats sauvages, les *Catamonts*, les *Makakos*, les *Empalangas*, les civettes, les sangliers, les *Engallas* & les cameleons. On peut compter aussi dans ce nombre les bestiaux ou les bêtes privées, telles que les vaches & les bœufs, les moutons, les chévres & les porcs, qui sont en grand nombre dans la plûpart des Provinces, sur-tout dans celle de Bamba (71). On y trouve aussi une prodigieuse quantité de cerfs, de dains, de chevreuils & de gazelles. Lopez en vit des trouppeaux innombrables. Les renards, les liévres & les lapins n'y sont pas moins en abondance, parce qu'il n'y a point de chasseurs qui se fassent une occupation de les détruire (72).

Elephans.

Il se trouve des élephans dans toutes les parties du Royaume de Congo. Cependant ils sont plus communs dans les cantons, où les bois, les pâturages & les riviéres sont en plus grand nombre, tels que le Pays de Bamba. Lopez ayant pris plusieurs fois, dans le sable, la mesure du pied des élephans, en trouva un de quatre empans de largeur (73).

Opinions des Habitans sur les propriétés de cet animal.

Les Habitans du Pays prétendent que cet animal vit cent cinquante ans, & ne cesse pas de croître jusqu'au milieu de cet âge. Lopez prit plaisir à peser plusieurs dents, dont chacune étoit d'environ deux cens livres (74). Il assure, contre l'opinion des anciens, que l'élephant se couche à terre (75); qu'il plie les genoux, & que de ses pieds de devant il abaisse les branches des arbres pour se nourrir de leurs feuilles. Si les arbres sont trop élevés, il les ébranle si puissamment avec l'épaule, qu'il parvient à les renverser. S'ils ont moins de force dans leur hauteur, il les courbe avec ses dents jusqu'à ce qu'il puisse atteindre aux feuilles. Mais il arrive aussi quelquefois que ses dents se brisent par l'effort; & suivant l'Auteur, c'est la raison qui en fait trouver un si grand nombre dans les forêts.

Les femelles ne conçoivent qu'une fois en sept ans, & ne portent pas plus de deux ans.

La peau des élephans de Congo est d'une dureté incroyable. Elle a qua-

(70) *Ibidem.* p. 552.

(71) *Ibidem.* p. 559.

(72) Relation de Pigafetta, p. 89.

(73) *Ibidem.*

(74) On appelle dans le Pays les dents d'éléphant, *Mene manzao*, & les jeunes éléphans *Moana manzao*.

(75) On croyoit anciennement que les éléphans ne pouvant se coucher, ni se relever quand ils étoient à terre, la maniere de les prendre étoit de couper à demi des arbres, contre lesquels ils venoient s'appuyer & qui les entraînoient dans leur chûte.

tre pouces d'épaisseur. Lopez assure qu'un de ces animaux ayant été tiré d'un coup de *Paderero*, (76) la balle ne perça point sa peau. Mais il fut si misérablement meurtri, qu'après avoir fui pendant trois jours, & tué dans sa fureur plusieurs Esclaves qui se rencontrerent sur son passage, il mourut de cette avanture.

Epaisseur & dûreté de leur peau.

Poil qu'ils ont à la queue & son usage.

Les élephans ont à la queue une sorte de poil, ou de soie, de l'épaisseur d'un jonc, & d'un noir fort brillant. La force & la beauté de ce poil augmentent avec l'âge de l'animal. Un seul se vend quelquefois deux ou trois Esclaves, parce que les Seigneurs & les femmes sont passionnés pour cet ornement. Tous les efforts d'un homme, avec les deux mains, ne peuvent le briser. Quantité de Négres se hasardent à couper la queue de l'élephant, dans la seule vûe de se procurer ces poils. Ils le surprennent quelquefois tandis qu'il monte par quelque passage étroit, dans lequel il ne peut se tourner, ni se vanger avec sa trompe. D'autres, beaucoup plus hardis, prennent le tems où ils le voient paître, lui coupent la queue d'un seul coup, & se garantissent de sa fureur par des mouvemens circulaires, que la pésanteur de l'animal & la difficulté qu'il trouve à se tourner ne lui permettent pas de faire avec la même vîtesse. Cependant il court plus vîte en droite ligne que le cheval le plus léger, parce que ses pas sont beaucoup plus grands (77).

Hardiesse des Négres à le couper.

Ce poil reçoit un culte.

Merolla observe qu'un grand nombre de Payens, dans ces Contrées, surtout les Jaggas, ont une sorte de devotion pour la queue de l'élephant. Si la mort leur enleve un de leurs Chefs, ils conservent en son honneur une de ces queues, à laquelle ils rendent un culte, fondé sur l'opinion qu'ils ont de sa force. Ils entreprennent des chasses exprès pour la couper, mais elle doit être coupée d'un seul coup, & l'animal doit être vivant; sans quoi la superstition ne lui attribueroit aucune vertu (78).

Propriétés de l'Eléphant.

L'élephant est d'un naturel fort doux, & peu inquiet pour sa sûreté, parce qu'il se repose sur sa force. S'il ne craint rien, il ne cherche pas non plus à nuire. Il s'approche des maisons sans y causer aucun désordre. Il ne fait aucune attention aux hommes qu'il rencontre. Quelquefois il enleve un Négre avec sa trompe, & le tient suspendu pendant quelques momens; mais c'est pour le remettre tranquillement à terre. Il aime les riviéres & les lacs, surtout vers le tems du midi, pour se désalterer ou se rafraîchir. Il se met dans l'eau jusqu'au ventre, & se lave le reste du corps avec l'eau qu'il prend dans sa trompe. Lopez est persuadé que c'est la multitude des étangs & des pâturages qui attire un si grand nombre d'élephans dans le Royaume de Congo. Il se souvient, dit-il, d'en avoir vû plus de cent dans une seule troupe, entre Kazanze & Loanda; car ils aiment à marcher en compagnie; & les jeunes, sur-tout, vont toujours à la suite des vieux

L'Ivoire est devenue rare à Congo.

Avant l'arrivée des Portugais, les Négres de Congo ne faisoient aucun cas des dents d'élephant. Ils en conservoient un grand nombre depuis plusieurs siécles, mais sans les mettre au rang de leurs marchandises de commerce. De là vient, dit le même Auteur, que les Vaisseaux de l'Europe en apporterent une si prodigieuse quantité de Congo & d'Angola, jusqu'au milieu du der-

(76) Pigafetta, p. 63.
(77) Voyage de Merolla, p. 637. On a vû la même chose dans les Parties occidentales de l'Afrique.
(78) Relation de Pigafetta, p. 68. & suiv.

Histoire Naturelle.

nier siécle. Mais ils épuiserent enfin le Pays, & les Habitans sont obligés aujourd'hui d'avoir recours aux autres Pays pour en fournir au commerce de l'Europe (79).

Battel demanda aux Marembas si les dents de l'élephant tombent & se renouvellent. Ils lui répondirent qu'ils ne le croyoient pas, & qu'ils en trouvoient souvent dans les forêts avec le reste de la carcasse. Cet éclaircissement s'accorde avec le récit d'un grand nombre de Voyageurs. Dapper ajoute qu'il se trouve des dents creuses & cariées, qui se corrompent ainsi en demeurant long-tems exposées aux vents & à la pluie (80).

Comment les élephans s'y prennent en vie.

Les Peuples de Bamba n'ont jamais eu l'art d'apprivoiser les élephans; mais ils entendent fort bien la maniere de les prendre en vie (81). Leur méthode est d'ouvrir, dans les lieux que ces animaux fréquentent, de larges fossés qui vont en se retrécissant vers le fond. Ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon, qui cachent fort bien le piége. Lopez vit sur les bords de la Quanza un jeune élephant qui étoit tombé dans une de ces tranchées. Les vieux, après avoir emploié inutilement toute leur force & leur adresse pour le tirer du précipice, remplirent la fosse de terre; comme s'ils eussent mieux aimé le tuer & l'ensevelir, que de l'abandonner aux Chasseurs. Ils exécuterent cette opération à la vûe d'un grand nombre de Négres; qui s'efforcerent en vain de les chasser par le bruit, par la vûe de leurs armes, & par des feux qu'ils leur jettoient pour les effraier (82).

Chasse de l'élephant à Segno.

Merolla raconte les ruses qu'on emploie dans le Comté de Sogno pour tuer les élephans. Lorsqu'ils paroissent en trouppe, le chasseur se frotte tout le corps de leurs excrémens; & rampant jusqu'à eux avec sa lance, il se glisse doucement sous leur ventre, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion d'en frapper un sous l'oreille. Aussi-tôt qu'il a donné le coup, il s'éloigne avant que l'animal ait eu le tems de le reconnoître. L'odeur de la fiente trompe tous les autres, qui, continuant de marcher, laissent leur compagnon en proie à l'heureux chasseur. Si l'animal, blessé dans un endroit si sensible, conserve assez de force pour se défendre, ou pour attaquer même son ennemi, la seule ressource du chasseur est de se retirer en faisant plusieurs tours, & d'attendre qu'il soit entiérement affoibli par la perte de son sang, qui ne cesse pas de couler jusqu'à sa mort (83).

Comment l'élephant se venge.

Dapper observe que l'élephant, après avoir été blessé, emploie toutes sortes de moyens pour tuer son ennemi; mais que s'il obtient cette vengeance, il ne fait aucune insulte à son corps. Au contraire, son premier soin est de creuser la terre de ses dents, pour lui faire un tombeau, dans lequel il l'étend avec beaucoup d'adresse. Ensuite il le couvre de terre & de feuillages. Mais ceux qui font leur occupation de cette dangereuse chasse se cachent fort soigneusement après avoir tiré leur coup, & suivent de loin l'animal, en jugeant de sa foiblesse par sa marche. Ils cherchent l'occasion de lui faire de nouvelles blessures; & lorsqu'ils le croient près de sa fin, ils s'approchent hardiment pour l'achever.

On lit, dans le même Auteur, que la nature a placé dans la tête de plusieurs

(79) Dapper, *ubi sup.* p. 529.

(80) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 983.

(81) Dapper, *ubi sup.*

(82) Dapper dit nettement que les Négres n'ont pas l'art de prendre les éléphans en vie.

(83) Pigafetta, p. 67.

sieurs élephans une sorte de bezoar, de couleur pourpre, à laquelle on attribue des qualités fort salutaires (84). Merolla nous apprend que les Négres font distiller au soleil une certaine eau des jambes de l'élephant, & qu'ils la regardent comme un puissant remede pour l'asthme, les sciatiques & les humeurs froides (85).

HISTOIRE NATURELLE.

Bezoar d'élephant.

Les cornes de rhinoceros viennent du Pays des Anzikos. Elles sont fort recherchées des Négres de Congo, qui les croient d'un usage admirable dans plusieurs maladies. Mais on n'a jamais appris que ce Royaume, ou celui d'Angola, produise l'animal même. Il porte aux Indes le nom de *Bada* (86). Merolla prétend néanmoins qu'il s'en trouve dans le Pays de Benguela, & qu'ils y sont nommés *Abada* par les Négres. Cette espéce de licornes, dit-il, est fort différente de celle qui est vantée par les Naturalistes. On l'assura qu'il n'en existe plus de cette derniere espéce (87). Un Missionnaire Theatin, qui revenoit de Goa, lui raconta qu'il avoit pris des soins inutiles pour en trouver aux Indes orientales, & que plusieurs Astronomes du Pays, sur-tout quelques Chinois de sa connoissance, prétendoient avoir trouvé, par leurs calculs, que toutes les licornes étoient mortes le jour de la mort du Sauveur (88). L'abada ou la licorne de Benguela, suivant le même Auteur, est ordinairement de la grosseur d'un bœuf. Le mâle seulement est armé d'une corne au front. Il a les mêmes propriétés que l'ancienne licorne, lorsqu'il est pris jeune, ou qu'il ne s'est jamais accouplé. Mais les vieux perdent beaucoup de leur vertu dans l'accouplement (89).

Rhinoceros, nommé Bada aux Indes.

Fables Chinoises.

Le même Pays produit un autre animal que les Habitans nomment *Empakasse* (90). Quelques-uns le prennent pour le bufle. D'autres y trouvent seulement beaucoup de ressemblance. L'Editeur de la Relation de Lopez dit qu'il porte le nom de Danda en Allemagne, qu'il est un peu moins gros que le bœuf, mais qu'il lui ressemble par la tête & le poil; que sa couleur est rougeâtre; qu'il a les cornes du bouc, unies, luisantes, & tirant sur le noir; que les Négres en font quantité de petits ustenciles & de parures; que la peau de ces animaux se transporte en Portugal, & de là dans les Pays-bas, où l'on en fait des corselets & des plastrons. Les Habitans s'en servent pour leurs Targettes; mais ils n'ont pas l'art de les préparer. Cette peau est à l'épreuve des fléches. Cependant ils emploient l'arc comme le mousquet pour tuer l'animal. La chasse en est dangereuse. Un empakasse, qui surprend le chasseur, le foule aux pieds, le frappe de son muzeau, parce qu'il ne peut se servir de ses cornes, & ne le quitte que mort ou mourant. Le même Auteur ajoute que les déserts du Royaume des Anzikos sont remplis de bufles & d'ânes sauvages (91).

L'Empakasse & ses propriétés.

Mais Dapper assure que le bufle porte le nom d'*Empakassa* dans le Royaume de Congo; qu'il a le poil rouge & les cornes noires, & que les Habitans font de ses cornes divers instrumens de musique. Il le représente comme un ani-

Il paroît que c'est le bufle.

(84) Dapper, dans Ogilby, p. 529.
(85) Voyage de Merolla, p 637.
(86) Pigafetta, p. 69.
(87) Il y a beaucoup d'apparence qu'il n'y a jamais eu d'autre licorne que le rhinoceros.
(88) Nouveau trait de la simplicité de l'Auteur.
(89) Merolla, p. 606.
(90) Lopez l'appelle *Empakkas*, Dapper, *Empakasse*, Carli, *Pakasse*, & Merolla, *Impanguezza*.
(91) Pigafetta, p. 31. & 87.

HISTOIRE NATURELLE.

mal fort dangereux. Il ajoute, mais sur le témoignage d'autrui, qu'une vache meurt à l'instant, si elle paît dans le même pâturage qu'un bufle : d'où il conclut que l'haleine du bufle est un poison pour les autres bestiaux. Sa chair est grossiere & glaireuse. Cependant les Esclaves en mangent volontiers, après l'avoir coupée en piéces, qu'ils font sécher au soleil (92).

Empakasses de Bamba.

Carli, dans un voyage qu'il fit à Bamba, vit un grand nombre d'Empakasses, qu'il appelle *Pakasses*. Il leur trouva la figure du bufle & le rugissement du lion. Tous ceux qui tomberent sous ses yeux étoient blancs, avec des raies ou des taches rouges & noires. Les pakasses, dit-il encore, ont les oreilles longues d'une demie aune & les cornes fort droites. Ils regardent les passans d'un œil fixe, mais sans leur nuire, lorsqu'ils ne sont point attaqués. Le mâle & la femelle se tiennent compagnie fidélement (93).

Vaches sauvages.

Le récit de Merolla fait juger qu'il n'avoit vû que des vaches sauvages. Il les appelle *Impanguezze*. Il s'en trouve, dit-il, de rouges, de noires & d'autres couleur de cendre. Elles sont d'une légereté extrême à la course. Leurs cornes sont d'une longueur que l'Auteur appelle excessive. Lorsqu'elles se sentent blessées, elles font face au chasseur, comme les bufles, l'attaquent furieusement, & le tuent, s'il ne trouve un arbre pour azile. Leur chair est nourrissante & de fort bon goût. La mouelle qui se tire de leurs os est un spécifique infaillible contre les humeurs froides & les tranchées. C'est de leur peau que les Négres font leurs meilleures targettes. Elle résiste à la plus forte fléche; & l'on est en sûreté, dit l'Auteur, sous cette espéce de mur (94).

L'Empalanga & sa description.

L'*Empalanga* est un autre animal de la grosseur d'un bœuf. Il n'en a pas moins la forme, excepté qu'il a le cou plus haut & qu'il porte la tête au vent. Ses cornes sont larges & tortues, divisées en plusieurs branches, dont l'extrêmité est fort pointue. Leur longueur est de douze ou quinze pouces. Quoique l'Empalanga n'habite que les forêts, c'est un animal fort doux. On mange sa chair. La peau de son cou est d'un fort bon usage pour les semelles des souliers. Il ne seroit pas difficile de le rendre propre au labourage & à d'autres services (95). Dapper dit que l'Empalanga ressemble au bœuf, & qu'il s'en trouve de différentes couleurs, brun, rouge & blanc (96). Merolla lui donne la grosseur de l'Impanguezza, & la couleur qu'on nomme *Alezan* dans les chevaux. Il en vit plusieurs dans le Pays de Benguela. Elles ont, dit-il, les cornes droites, mais entrelassées; & c'est par les différens degrés de ce mêlange qu'on juge de leur âge. (97) Il leur trouva quelque ressemblance avec la mule. Leur chair est blanche, mais spongieuse & insipide. Les Habitans prétendent que l'usage en est dangereux pendant que ces animaux sont en rut. Ils assurent la même chose de leurs boucs sauvages. Un jour quelques chasseurs en apporterent un au Couvent de Sogno, qu'on soupçonnoit d'être dans cet état, & que les Capucins ne laisserent pas de recevoir, parce qu'ils n'en connoissoient pas le danger. Ils en mangerent une partie, & réserverent le reste pour le jour suivant. Mais le Comte de Sogno n'en fut pas plûtôt informé, qu'il se rendit au Couvent avec une nombreuse suite; & marchant droit à la cuisine, il donna ordre non-seulement que la chair fut jettée, mais

Quand sa chair & celle des boucs sauvages sont dangereuses.

(92) Dapper, dans Ogilby, p. 530.
(93) Voyage de Carli, p. 564.
(94) Merolla, p. 607.
(95) Pigafetta, *ubi sup.* p. 88.
(96) Dapper, *ubi sup.*
(97) Merolla, *ubi sup.*

que les Vaiſſeaux mêmes qui la contenoient fuſſent briſés. Il auroit brûlé toute la maiſon, dit l'Auteur, dans la crainte d'une infection dont il ne paroiſſoit aucune marque, ſi les Miſſionnaires ne lui euſſent repréſenté fort humblement qu'il s'allarmoit mal à propos, & que perſonne ne s'étant reſſenti de l'imprudence qu'on avoit commiſe, il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle n'étoit pas fort dangereuſe. HISTOIRE NATURELLE.

Lorſque ces boucs ſauvages commencent à vieillir, on leur trouve dans le ventre certaines pierres qui reſſemblent au bezoar. Celles qui ſe trouvent dans les mâles paſſent pour les meilleures; & ſont vantées par les Négres comme une ſpécifique éprouvé dans pluſieurs maladies, ſur-tout contre le poiſon. Si l'on ne prend ſoin de les tirer auſſi-tôt que l'animal eſt tué, elles diſparoiſſent par une prompte diſſolution. Quoiqu'elles ſoient d'abord fort molles & fort tendres (98), l'air les endurcit & leur donne bien-tôt la conſiſtence de pierre. Bezoar de bouc ſauvage.

Le bouc ſauvage eſt apparemment le même animal que Dapper nomme *Golungo* & *Goulongo*. Il eſt fort commun, dit-il, dans toutes ces régions. Sa couleur eſt brune, & mêlée de quelques taches blanches. Il eſt armé de deux petites cornes fort pointues. Le même Auteur lui donne auſſi le nom de chevreuil, quoiqu'il ne lui ait pas paru plus gros qu'un bouc ou un mouton, avec lequel il lui trouve autant de reſſemblance pour la figure, qu'à ſa chair pour le goût. Il ajoute que dans la plûpart des Pays Négres on le compte au nombre des meilleurs alimens; mais que les Habitans de Congo & les *Ambandas* ſe font ſcrupule d'en manger, & le pouſſent ſi loin, qu'ils ne toucheroient point au vaiſſeau dans lequel il a bouilli, ni aux armes dont on s'eſt ſervi pour le tuer. En un mot, ils le mettent au rang de leurs mêts défendus, qu'ils appellent *Quiſtillas*, dans la perſuaſion que s'ils en avoient mangé, ils perdroient l'uſage de quelque membre, & que leurs doigts ou leurs orteils tomberoient en pourriture (99). Golungo, eſpéce de chevreuil.

L'Elan, cet animal ſi rare & ſi ſalutaire, eſt aſſez commun dans le Royaume de Congo. Les vertus qu'on ſuppoſe à l'un de ſes pieds lui font donner par les Négres le nom de *Nokoko*, qui ſignifie dans leur langue, *excellente bête* (1). Comme la difficulté conſiſte à découvrir dans quel pied cette propriété réſide, leur méthode eſt de le frapper d'un coup qui ſoit capable de l'abattre, & d'obſerver quel pied il leve d'abord, pour s'en faire un remede contre ſa bleſſure. Il commence par s'en grater l'oreille; & les chaſſeurs, attentifs à ſes mouvemens, lui coupent ce précieux membre d'un coup de cimeterre. On prétend qu'il n'y a point de ſpécifique plus infaillible pour le mal caduc & les évanouiſſemens. Pedro Gobero Sebaſtiano raconte dans ſes Voyages qu'il a vû quantité de ces animaux en Pologne. Ceux dont Merolla parle auſſi, ſur le témoignage de ſes propres yeux, ſont de la groſſeur d'un petit âne & de couleur brunâtre, avec de longues & larges oreilles qui leur pendent comme aux Epagneuls (2). On croit trouver dans cette peinture le *Makoko*. Sa groſſeur, dit-il, eſt peu différente de celle du cheval; mais ſes Elan. Méthode des Négres pour lui couper le pied. Sa deſcription.

(98) Voyage de Merolla, *ubi ſup.*
(99) Dapper, dans Ogilby, p. 531. & 558.
(1) Les Eſpagnols l'appellent *la gran beſtia* ou la grande bête. L'Auteur en vit pluſieurs dans le Pays de Benguela.
(2) Merolla, *ubi ſup.* p. 606.

Histoire Naturelle.

jambes sont longues & mennes, son cou fort long & de couleur grise, avec quantité de petites raies blanches; ses cornes longues, pointues & entrelassées par le bas. La fiente de cet animal ressemble à celle de la brebis (3).

Envoeri.

L'*Envoeri* est un grand animal cornu, de la hauteur & de la forme d'un cerf. Mais l'animal le plus rare & le plus remarquable par sa beauté est le *Zebra* ou le *Zevera*, qui se trouve quelquefois dans le Royaume de Congo, mais plus souvent dans certaines Provinces de la Barbarie. Lopez, qui rend ce témoignage, ajoute qu'il a la forme de la mule, sans qu'on puisse le ranger dans cette espèce, parce qu'il a toutes les qualités nécessaires à la propagation (4). Sa peau n'a point de ressemblance avec celle d'aucun animal connu. Elle est marquetée, dans toutes ses parties, de taches rondes, qui sont alternativement blanches, noires & brunes, chacune d'environ trois pouces de largeur. La tête, les oreilles, les jambes, le cou & son crin, qui n'a rien de remarquable par la grandeur, sont parsemés aussi régulièrement des mêmes taches. Les pieds, le sabot & la queue ressemblent à ceux de la mule; mais la queue est fort épaisse & d'un beau gris. Toutes les autres qualités du zebra tiennent beaucoup du cheval. On ne doute point que s'il étoit apprivoisé il ne pût servir aux mêmes usages. Il est robuste, il est doux, il produit chaque année. Sa course est si légere & si prompte, qu'elle est passée en proverbe parmi les Espagnols & les Portugais: *Leger*, disent-ils, comme le *Zebra* (5).

Zebra ou Zevera.

Beauté de cet animal.

Ses autres propriétés.

Divers témoignages sur le Zebra.

Battel assure qu'à l'exception de la queue, des crins du cou & de cette varieté de couleurs dans ses taches, le zebra ressemble parfaitement au cheval. Il marche ordinairement en trouppe; & quoique sauvage, non-seulement il se laisse approcher à la portée de l'arc ou du fusil, mais il se laisse tirer deux ou trois fois avant que de prendre la fuite (6).

Suivant Dapper, le zebra, qu'il appelle aussi *Zebro*, habite les forêts du Royaume d'Angola, & se trouve rarement dans d'autres régions. Il est si prompt à la course, qu'on le prend difficilement en vie. On ne l'apprivoise pas plus aisément loisqu'il est pris. Cependant les Portugais se vantoient d'en avoir envoié, depuis quelques années, quatre à Lisbone, où le Roi les employoit à son carosse. Celui qui les avoit transportés en Portugal obtint pour recompense un office de Notaire, qui devoit subsister perpétuellement dans sa famille (7).

Carli veut que le zebra, par la taille & la force, ressemble exactement à la mule. Il parle avec admiration de ses taches blanches, noires & jaunes, qui se succédent réguliérement dans toutes les parties du corps, & qui sont si belles, dit-il, qu'on les prendroit pour l'ouvrage de l'art (8).

Merolla dit, à peu-près dans les mêmes termes, qu'on prendroit moins la peau du zebra pour un cuir, que pour une belle étoffe de soie, raiée de plusieurs couleurs de grandeur égale, blanches, noires & bordées de jaune ou de roux. Il assure que l'extrême légereté de cet animal ne le rend pas moins

(3) Dapper, dans Ogilby, p. 530.

(4) Les Jésuites ont trouvé dans la Tartarie une race de mules qui sont capables de propagation, & qui sont peut-être de la même espece.

(5) Pigafetta, p. 73.

(6) Battel, dans Purchas, Vol. II. page 984.

(7) Dapper, *ubi sup.*

(8) Carli, p. 564.

inestimable que sa beauté, lorsqu'on est parvenu à l'apprivoiser. Le Pere *da Romano*, Supérieur général de la Mission, envoia un présent de plusieurs peaux de zebra au Grand Duc de Toscane (9). HISTOIRE NATURELLE.

Du tems de Lopez, on voyoit avec admiration dans le Royaume de Congo de grands troupeaux de bœufs & de vaches, de porcs, de moutons & de chévres. Les chévres & les brebis donnoient trois ou quatre petits d'une seule portée, & jamais moins de deux (10). Merolla rend le même témoignage des chévres. Il ajoute que les beliers ne sont point armés de cornes, comme en Europe; que les brebis sont moins fécondes que les chévres, leur chair moins estimée; & qu'en général les Habitans préférent la chair des chevreaux à celle des agneaux (11).

Lions.

Tigres & leur férocité.

On trouve des lions dans le Pays des Anzikos; mais il ne s'en voit jamais dans la Province de Bamba, quoique les tigres y soient fort communs. Ils y portent le nom d'*Engoy*. Ces furieux animaux font la guerre aux Négres & respectent les Blancs. On a remarqué plusieurs fois, qu'ayant attaqué pendant la nuit un Blanc & un Négre, ils tuoient le Négre & laissoient le Blanc sans lui nuire. Ils sont aussi feroces que le lion. Ils rugissent comme lui. La méthode des Négres pour les tuer est d'emploier des fléches empoisonnées. D'autres attachent un chevreau au pied d'un arbre, & tendent un piége pardevant. Lopez en ayant acheté un jeune, prit plaisir à l'élever avec du lait de chévre, & s'en faisoit suivre comme d'un chien; mais tout autre que lui ne l'auroit pas touché sans danger. Il poussoit quelquefois des rugissemens furieux, & dans ces accès de colére il avoit le regard terrible. Un jour il dévora le chien de Lopez. Dans une autre occasion il lui tua un zebra qu'il avoit fait apprivoiser. Enfin, la crainte de quelque accident plus funeste, lui fit prendre le parti de le tuer d'un coup de mousquet. Le poil des lévres d'un tigre passe entre les Négres pour un mortel poison. Ils prétendent que, mêlé dans les alimens, il cause une espéce de fureur qui se termine par la mort. Aussi le Roi de Congo punit-il sévérement (12) ceux qui lui apportent une peau de tigre sans la moustache.

Jeune tigre que Lopez avoit élevé.

Loups de Congo.

Les loups, que les Négres de Congo appellent *Luambongos*, sont ici en fort grand nombre. Ils ont la tête & le cou fort gros, la forme du corps presque semblable à celle des loups de l'Europe, mais la tête grise, & des taches noires comme le tigre, dont ils n'approchent pas d'ailleurs pour la beauté (13). Ces animaux ont un goût fort ardent pour l'huile de palmier. Ils la découvrent à l'odeur, & l'enlevent dans les hutes des Négres. Lopez ne fait pas difficulté d'assurer qu'ils chargent un flacon sur leurs épaules, comme une brebis, & qu'ils prennent ainsi la fuite avec leur proie (14).

Leur avidité pour l'huile de palmier.

Merolla leur attribue des qualités beaucoup plus dangereuses. Quelquefois, dit-il, ils infestent le Pays en fort grand nombre; & se faisant pendant la nuit un passage au travers des murs de terre ou de branches de palmier, ils arrivent jusqu'aux Habitans & les dévorent. Cependant le même Auteur raconte, comme une histoire averée, qu'un loup ayant pénétré dans une ca-

(9) Merolla, p. 606. Il en vit à Benguela.

(10) Relation de Pigafetta, p. 88.

(11) Voyage de Merolla, p. 657.

(12) Pigafetta, p. 69. & suiv.

(13) Dapper dans Ogilby, p. 531.

(14) Pigafetta, p. 88.

HISTOIRE NATURELLE.

bane où la femme d'un Négre avoit laissé un de ses enfans endormi, il se reposa près de l'enfant sans lui causer aucun mal. Au retour de la mere, qui le surprit dans cette posture, il prit la fuite avec la même innocence (15).

Chasse des bêtes de proie.

Dans le Pays de Sogno, qui fut le théatre de cette avanture, on voit peu de lions, de tigres & de loups, quoiqu'ils soient fort communs dans les Pays voisins. S'il entre un de ces furieux animaux dans les terres du Comte, le premier Négre qui le découvre est obligé, sous de rigoureuses peines, d'en avertir le Mani ou le Gouverneur du canton. On donne aussi-tôt l'allarme pour rassembler tous les Habitans, qui s'efforcent, par leurs cris & par le bruit de leurs tambours, de pousser le monstre dans quelqu'endroit ouvert. Là, quelque brave Négre, le sabre dans une main & la targette dans l'autre, affronte seul le monstre, reçoit ses attaques avec son bouclier, & prend son tems pour lui couper une ou deux jambes, dont la perte le fait tomber sans défense, & le livre à l'assemblée. Le même Auteur distingue une espéce de lion qu'on appelle *Royal*, & qui merite ce nom, dit-il, par sa générosité. Sa contenance est fiére, sa démarche majestueuse; mais il ne nuit à personne s'il n'est forcé de se défendre.

Chiens sauvages.

Dans la même Province on voit une espéce de chiens sauvages, qui marchent toujours en grand nombre, pour faire la guerre aux lions, aux tigres, aux éléphans & aux autres bêtes farouches. Ils les attaquent avec une furie qui leur fait manquer rarement la victoire, quoiqu'il leur en coûte toujours beaucoup de sang. Mais ces belliqueux animaux ne se font pas redouter des hommes, & passent près des Villes & des cabanes sans y causer le moindre désordre. Leur poil est roux, leur corps maigre & allongé. Ils retroussent leur queue sur le dos comme les lévriers.

Ours & sangliers.

Dapper raconte qu'il se trouve ici un grand nombre d'ours & de sangliers. Les Négres donnent aux sangliers le nom d'*Engullos*. Ces animaux ont deux monstrueuses défenses, qui déchirent tout ce qu'elles attaquent. Il n'y a point de bêtes farouches qui causent tant d'épouvante aux Négres. Ils tremblent à leur approche. On prétend que les excrémens de leurs défenses, avallés dans quelque liqueur, sont un antidote infaillible. Les Portugais en font cet usage, & prétendent même qu'une pierre frottée contre leurs dents, communique à l'eau une vertu admirable contre la fiévre. Il ajoutent que le sanglier rétablit lui-même sa santé en frottant sa langue ou ses dents contre une pierre. Les Engullos, dit Merolla, qui se trouvent en grand nombre dans les forêts de Benguela, ressemblent beaucoup au sanglier. Ses dents, réduites en poudre, chassent la fiévre par les sueurs; & si cette poudre est mêlée avec le suc ou le jus de l'espéce de palmier qui se nomme *Mataba*, elle devient un puissent antidote. Le même Auteur parle, dans un autre endroit, d'un grand nombre de sangliers qui se trouvent dans toutes les forêts du Pays. Ce sont apparemment les mêmes animaux, qu'il nomme ailleurs Engulles.

Propriété des dents de sangliers.

La Province de Pemba produit des civettes, que les Portugais nomment *Algazias*. Les Habitans du Pays n'avoient point attendu leur arrivée pour apprivoiser ce farouche animal & lui faire rendre son musc, dont l'odeur leur plaisoit beaucoup.

(15) Merolla, p. 637.

La Province de Batta offre une infinité de beaux Sables, qui portent le nom d'*Insire*. Les Négres en font tant de cas, qu'il est défendu de faire usage de leur peau sans la permission du Roi. Chaque Sable vaut un Esclave. On prend aussi des martres vers le Pays des Anzikos, & les Négres se font des habits de leurs peaux (16).

Histoire Naturelle.

Sables, nommés Insires.

L'*Ensingie* est un petit animal dont la peau est marquetée de noir & de gris. L'*Entiengio*, dans un corps fort petit & fort mince, est raié très-curieusement. Il a les jambes & la queue belles. Son séjour continuel est le sommet des arbres. On prétend même que la terre lui est mortelle. Il est toujours accompagné de vingt autres petits animaux à poil noir, nommés *Ambis*, dont la moitié le précéde & l'autre le suit. Lorsque la premiere partie de cette escorte est tombée dans le piége, le reste prend aussi-tôt la fuite; & l'entiengio, privé de ses gardes, se laisse aisément arrêter. La peau de ce petit animal est en si grande estime, que le Roi se réserve le droit d'en porter, ou ne l'accorde qu'aux personnes du premier rang. De ce nombre sont les Rois de Loango, de Kakongo & d'Angoy.

L'Ensingie.

L'Entiengio.

Ambis.

Les singes & les chats sauvages se rendent fort incommodes par leur nombre, sur-tout dans le Comté de Sogno, vers la Riviére de Zaire (17). Merolla distingue trois sortes de singes; les *Magots* ou les *Babouins*, qui sont les plus grands; une autre espéce, de la grandeur d'un chat, & de plusieurs couleurs; une troisiéme, qui est encore plus petite. Les trois espéces ont la queue plus longue que le corps (18). Les Négres de qualité en nourrissent plusieurs, pour se faire un amusement de leurs tours de souplesse (19).

Singes & chats sauvages.

On trouve dans le Royaume de Congo quantité de ces grands animaux, qu'on nomme *Orang-Outang* aux Indes orientales, & qui tiennent comme le milieu entre l'espéce humaine & les babouins. Battel raconte que dans les forêts de Mayomba, au Royaume de Loango, on voit deux sortes de monstres, dont les plus grands se nomment *Pongos* (20) & les autres *Enjokos*. Les premiers ont une ressemblance exacte avec l'homme; mais ils sont beaucoup plus gros & de fort haute taille. Avec un visage humain, ils ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains leurs joues & leurs oreilles sont sans poil, à l'exception des sourcils, qu'ils ont fort longs. Quoiqu'ils ayent le reste du corps assez velu, le poil n'en est pas fort épais, & sa couleur est brune. Enfin, la seule partie qui les distingue des hommes est la jambe, qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droits, en se tenant de la main le poil du cou. Leur retraite est dans les bois. Ils dorment sur les arbres, & s'y font une espéce de toit qui les met à couvert de la pluie. Leurs alimens sont des fruits ou des noix sauvages. Jamais ils ne mangent de chair. L'usage des Négres qui traversent les forêts est d'y allumer des feux pendant la nuit. Ils remarquent que le matin à leur départ, les pongos prennent leur place autour du feu, & ne se retirent pas qu'il ne soit éteint; car, avec beaucoup d'adresse, ils n'ont point assez de sens pour l'entretenir en y apportant du bois (21).

Orang-outang.

Pongos & Enjokos, espéces de grands singes.

Propriétés des Pongos.

Ils marchent quelquefois en troupes, & tuent les Négres qui traversent les forêts. Ils tombent même sur les élephans qui viennent paître dans les lieux

(16) Relation de Pigafetta, p. 89.
(17) Dapper, dans Ogilby, p. 531.
(18) Voyage de Merolla, p. 637.
(19) Pigafetta, *ubi sup.*
(20) Ou *Pangos.*
(21) Pigafetta, *ubi sup.*

Histoire Naturelle.

qu'ils habitent, & les incommodent si fort à coups de poings ou de bâtons, qu'ils les forcent de prendre la fuite en poussant des cris. On ne prend jamais de pongos en vie, parce qu'ils sont si robustes, que dix hommes ne suffiroient pas pour les arrêter. Mais les Négres en prennent quantité de jeunes, après avoir tué la mere, au corps de laquelle ils s'attachent fortement. Lorsqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches & de feuillages. Purchas ajoute, en forme de note, que dans les conversations qu'il avoit eües avec Battel, il avoit appris de lui-même qu'un pongo lui enleva un petit Négre, qui passa un mois entier dans la société de ces animaux; car ils ne font aucun mal aux hommes qu'ils surprennent, du moins lorsque ceux-ci ne les regardent point, comme le petit Négre l'avoit observé. A son retour, dont l'Auteur ne rapporte pas les circonstances, il raconta que les Pongos sont de la hauteur de l'homme, mais que dans leur masse ils ont le double de sa grandeur. Battel n'a point décrit la seconde espéce de monstre; & l'Editeur, entre les mains duquel ses papiers ne tomberent qu'après sa mort, ne put se procurer là-dessus les éclaircissemens qu'il désiroit; mais il s'imagine que ce peut être le *Pongo Pigmée* (22), dont on parle dans un autre endroit (23).

Maniere dont on prend les jeunes.

Jeune Négre enlevé par les Pongos.

Dapper confirme que le Royaume de Congo est plein de ces animaux, qui portent aux Indes le nom d'*Orang-outang*, c'est-à-dire, *Habitans des bois*, & que les Afriquains nomment Quojas-Morros (24). Cette bête, dit-il, est si semblable à l'homme, qu'il est tombé dans l'esprit à quelques Voyageurs, qu'elle pouvoit être sortie d'une femme & d'un singe; chimére que les Négres mêmes rejettent. Un de ces animaux fut transporté de Congo en Hollande, & présenté au Prince d'Orange, Frederic Hénri (25). Il étoit de la hauteur d'un enfant de trois ans, & d'un embonpoint médiocre; mais quarré & bien proportionné, fort agile & fort vif, les jambes charnues & robustes, tout le devant du corps nud, mais le derriere couvert de poil noir. A la premiere vûe, son visage ressembloit à celui d'un homme; mais il avoit le nez plat & recourbé. Ses oreilles étoient aussi celles de l'espéce humaine. Son sein, car c'étoit une femelle, étoit potelé, son nombril enfoncé, ses épaules fort bien jointes, ses mains divisées en doigts & en pouce, ses mollets (*) & ses talons gras & charnus. Il marchoit souvent droit sur ses jambes. Il étoit capable de lever & de porter des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il vouloit boire, il levoit d'une main le couvercle du pot & tenoit le fond de l'autre. Ensuite il s'essuyoit fort gracieusement les lévres. Il se couchoit pour dormir, la tête sur un coussin, & se couvrant avec tant d'adresse, qu'on l'auroit pris pour un homme au lit. Les Négres font d'étranges récits de cet animal. Ils assurent, non-seulement qu'il force les femmes & les filles, mais qu'il ose attaquer des hommes armés. En un mot, il y a beaucoup d'apparence que c'est le satire des anciens (26). Merolla ne parle peut-être que de ces animaux, lorsqu'il raconte que les Négres prennent

Pongo présenté au Prince d'Orange & sa description.

Hommes & femmes sauvages.

(22) Pelerinage de Purchas, T. II. p. 982. Il paroît que c'est une autre espece de babouin.

(23) Voyez ci-dessus, Tome III.

(24) Il paroît que ce nom n'est en usage que dans le Pays de Quoja sur la Côte de Malaguette & dans les contrées voisines.

(25) Voy. sa description ci-dessus au T. III. sous le nom de *Beggo* & de *Mandrill*.

(*) Ceci differe du récit de Battel.

(26) Dapper, dans Ogilby, p. 558.

quelquefois

quelquefois, dans leurs chasses, des hommes & des femmes sauvages. Le frere Leonard lui dit un jour qu'ils en avoient fait présent d'un aux Missionnaires, qui l'avoient envoïé au Gouverneur Portugais de Loanda (27).

HISTOIRE NATURELLE.

Serpens.

Les maisons des mêmes Pays sont fort infestées de scorpions, de *Millepedes* & de serpens. Lopez parle d'un serpent d'excessive grandeur, qui a quelquefois, dit-il, vingt-cinq empans de long sur cinq de large, & dont la gueule & le ventre sont si vastes, qu'il est capable d'avaller un cerf entier. Les Négres l'appellent dans leur langue le grand serpent d'eau, ou la grande hydre. Il vit en effet dans les riviéres; mais il cherche sa proie sur terre, & monte sur quelque arbre, d'où il guette les bestiaux. S'il en voit un qu'il puisse saisir, il se laisse tomber dessus, s'entortille autour de lui, le serre de sa queue, & l'ayant mis hors d'état de se défendre, il le tue par ses morsures. Ensuite il le traîne dans quelque lieu écarté, où il le dévore à son aise; peau, dit l'Auteur, os & cornes. Lorsqu'il s'est bien rempli, il tombe dans une espéce de stupidité, ou de sommeil si profond, qu'un enfant seroit capable de le tuer. Il demeure dans cet état l'espace de cinq ou six jours, à la fin desquels il revient à lui-même. Cette redoutable espéce de serpent change de peau dans la saison ordinaire, & quelquefois après s'être monstrueusement rassasié. Ceux qui la trouvent ne manquent pas de la montrer en spectacle. La chair de cet animal passe entre les Négres pour un mêt plus délicieux que la volaille. Lorsqu'il leur arrive de mettre le feu à quelque bois épais, ils y trouvent quantité de ces serpens tout rotis, dont ils font une admirable festin (28).

Hydre ou grand serpent d'eau.

Sa voracité.

Les Négres en aiment la chair.

Ce récit est confirmé par Carli. Il raconte qu'un jour étant à se promener sous des arbres, près de Kolumgo, les Négres de sa compagnie découvrirent un grand serpent, qui traversoit la Riviére de Quanza. Ils s'efforcerent de le faire retourner sur ses traces, en poussant des cris & lui jettant des mottes de terre; car il ne se trouve point de pierres dans le Pays. Mais rien ne put l'empêcher de gagner le rivage & de prendre poste dans un petit bois, assez près de la maison. Il se trouve de ces serpens, dit le même Auteur, qui ont vingt-cinq pieds de long, & qui sont de la grosseur d'un poulain. Ils ne font qu'un morceau d'une brebis. Aussi-tôt qu'ils l'ont avallée, ils vont faire leur digestion au soleil. Les Négres, qui connoissent leurs usages, apportent beaucoup de soin à les observer, & les tuent facilement dans cet état, pour le seul plaisir d'en manger la chair. Ils les écorchent, & ne jettent que la queue, la tête & les entrailles (29). Ce serpent paroît être le même qui porte, suivant Dapper, le nom d'*Embamma* dans le Royaume d'Angola, & celui de *Minia* dans le Pays des Quojas. Sa gueule, ajoute cet Ecrivain, est d'une grandeur si extraordinaire, qu'il peut avaller un bouc, ou même un cerf entier. Il s'étend dans les chemins comme une piéce de bois mort; & d'un mouvement fort leger il se jette sur les passans, hommes ou animaux. Le même Auteur parle d'un autre serpent venimeux, dont l'épine du dos, portée autour du cou, passe dans le Pays pour un remede infaillible contre les écrouelles (30).

Témoignage de Carli.

Ce serpent paroît le même que l'Embamma ou le Minia.

Merolla raconte, mais sur le témoignage d'autrui, que l'*Embamba*, irrité par un Passant, saute sur lui, l'enveloppe de plusieurs tours, & lui enfonce

L'Embamba & sa fureur.

(27) Voyage de Merolla, p. 637.
(28) Relation de Pigafetta, p. 90. & suiv.
(29) Voyage de Carli, p. 676.
(30) Dapper, dans Ogilby, p. 559.

HISTOIRE NATURELLE.

dans la poitrine un éguillon fort pointu dont sa queue est armée. Il n'y a point d'autre remede contre l'effet de cette mortelle picquure, que de couper le monstre en deux, au moment même qu'il perce son ennemi (31). Les Voyageurs Négres sont toujours munis d'un couteau tranchant pour cet usage. Il paroît que ce serpent est le même dont l'Auteur parle dans un autre lieu, qui se trouve, dit-il, dans la route de Singa. Il le représente de la grosseur d'une solive; mais il ajoute, avec un peu moins de vraisemblance, que d'un seul regard il tue & consume les hommes. Cet effet du moins n'est pas toujours infaillible, puisque le même Auteur continue de raconter qu'un de ces monstres ayant attaqué un Négre, trouva dans ce combat un ennemi redoutable, qui lui coupa le corps en deux parties, d'un coup de cimeterre. N'ayant pas perdu la vie par cette mutilation, sa fureur, dit Merolla, le fit demeurer dans des ronces épaisses, pour attendre l'occasion de se vanger. Bien-tôt deux voyageurs furent amenés par leur mauvais sort. Il les saisit tous deux, & les dévora presqu'entiérement. A cette nouvelle, les Négres du voisinage s'assemblerent en trouppes, pour détruire leur ennemi commun. Ils ne purent le découvrir. Mais un Capitaine Portugais s'étant mis à la tête de quelques Braves, armés de mousquets, entreprit la ruine du monstre, & se mit à le chercher. Il ne le trouva pas tout d'un coup. Ses gens marchoient devant lui pour continuer leurs recherches, lorsque le monstre, observant qu'il étoit seul, sortit de sa retraite & s'élança sur lui. La frayeur lui fit pousser de si grands cris, qu'ils lui attirerent un prompt secours. Ce terrible animal fut enfin tué à coups de fusil (32).

Il tue de son seul regard.

Belle défense d'un embamba.

Le serpent le plus remarquable que Merolla ait vû de ses propres yeux, se nomme *Capra* (33). La nature a mis son poison dans son écume, qu'il crache, dit l'Auteur, ou qu'il lance de fort loin dans les yeux d'un passant. Elle cause des douleurs si vives, que s'il ne se trouve pas bien-tôt quelque femme, pour les appaiser avec son lait, l'aveuglement est inévitable. Ces serpens entrent dans les maisons & montent aux arbres la nuit comme le jour (34).

Capra, serpent qui lance son poison dans les yeux.

Lopez décrit une autre espéce de serpent, qui a, vers l'extrêmité de sa queue, une petite tumeur, de laquelle il sort un bruit éclatant, comme celui d'une sonnette. Il ne peut se remuer sans se faire entendre; comme si la nature avoit pris soin d'avertir les passans du danger. On prétend que le ventre & la queue de ces serpens sont un spécifique pour la fiévre & les palpitations de cœur.

Serpent à sonnette.

Le même Auteur ajoute qu'il se trouve dans le Royaume de Congo des viperes si venimeuses, que dans l'espace de vingt-quatre heures elles causent la mort; mais que les Négres connoissent des simples dont l'application est un remede assuré lorsqu'elle est assez prompte. Il dit encore que le Pays produit d'autres créatures, de la grosseur du belier, avec des aîles comme le dragon. Elles ont de longues queues & des gueules fort allongées, armées de plusieurs rangées de dents. Elles se nourrissent de chair crue. L'Auteur ne leur donne que deux jambes. Leur couleur est bleue & verte, & leur peau paroît couverte d'écaille. Les Payens Négres leur rendent une sorte de culte.

Viperes.

(31) Merolla, *ubi sup.* p. 638.
(32) *Ibidem*, p. 685.
(33) C'est apparemment *Cobra*, qui signifie Serpent, en Portugais.
(34) Merolla, *ubi sup.* p. 637.

On en voyoit un assez grand nombre à Congo du tems de Lopez, parce qu'étant fort rares dans les Provinces, les principaux Seigneurs prennent beaucoup de soin pour les conserver. Ils souffrent que le peuple leur rende des adorations, en faveur des présens & des offrandes dont elles sont accompagnées.

HISTOIRE NATURELLE. Ils sont adorés des Négres.

Les cameleons du Pays font leur demeure dans les rochers & sur les arbres. Ils ont la tête pointue & la queue en forme de scie (35).

§. V.

Poissons de mer & d'eau douce.

Diverses espéces de poissons.

Les Côtes qui bordent le Royaume de Congo & d'Angola sont extrêmement poissonneuses, sur-tout aux environs de Loanda. Lopez dit que les sardines & les anchoix y sont en si grand nombre, que pendant le cours de l'hiver elles sautent sur le rivage. Les esturgeons, les soles, les barbeaux, les truites, les tanches & d'autres poissons excellens s'offrent aussi dans une extrême abondance (36). Dapper en nomme quantité d'autres espéces, particuliérement les *Pergomoulators*, que les Portugais nomment *Pelledos*, & qui ressemblent à la roche; les *Esquilones*, les *Quikousses*, les *Kussones*, les syopos, les dorades, les bonites, les *Albikores*, les *Pergos de Morochermes*, les *Koukadores*, les *Koruines* & les *Macquereaux* (37).

C'est la nourriture du Pays.

Merolla dit qu'on ne sçauroit s'imaginer la quantité de poisson qui se trouve dans la mer aux environs de Loanda, & combien il y est à vil prix (38). Il remarque que c'est un effet de la providence. Sans ce secours, il seroit impossible ici de subsister, sur-tout dans la Ville. Les Négres n'ont presque pas d'autre nourriture. Les Blancs mêmes en mangent beaucoup, sur-tout le soir, parce qu'ils en trouvent la digestion plus facile. Mais il n'est pas de si bon goût qu'en Italie. Dans un autre endroit, l'Auteur observe que le pilchard, ou la pelamide, est ici de la grosseur du harang (39).

Coquillages.

Les coquillages, sur-tout aux environs de Loanda, sont les crabbes, les huitres, les moules & les zimbis, que Lopez appelle *Makes*. Il dit que cette derniere espéce se trouve sur toute la Côte, mais que ceux de Loanda sont les meilleurs, parce qu'ils ont le coloris fort brillant. On en distingue de diverses couleurs; mais les gris sont les plus estimés, & tiennent lieu de monnoie, comme on l'a déja fait observer. On se repose de cette pêche sur les femmes. Elles l'exercent sur les bords de l'Isle de Loanda, en creusant un trou de quatre ou cinq pieds de profondeur, où elles remplissent leurs paniers de sable. Ensuite, après avoir séparé le gravier du poisson, elles distinguent les mâles des femelles; opération que la différence du coloris rend fort aisée.

Comment ils se pêchent à Loanda.

Le même Auteur observe qu'après la marée on trouve au pied des arbres une autre sorte de coquillage, du côté de l'Isle qui fait face au continent. Les Négres l'appellent *Ambizi omatare*, c'est-à-dire, *Poisson de rocher* (40). Il est large comme la main, & fort bon à manger. On fait d'excellente chaux de

(35) Pigafetta, p. 91. & suiv.
(36) *Ibid.* p. 26.
(37) Dapper, dans Ogilby, p. 560.
(38) Voyage de Merolla, p. 673.
(39) *Ibid.* p. 611.
(40) C'est probablement l'huître de rocher.

HISTOIRE NATURELLE.

ses coquilles, en les brûlant. Elles servent aussi à tanner les peaux de bœuf, dont les Habitans font leurs semelles de souliers. L'Auteur leur trouve je ne sçai quelle ressemblance avec l'écorce de l'arbre nommé *Manghi* (41).

Huîtres, moules, crabbes, limaçons, petuncles, &c.

Dapper dit que les huitres, les moules & les grandes crabbes se trouvent aux embouchures des Rivieres de *Quanza*, de *Lukula* & de *Bengo* (42). Lopez vit une grande quantité de plusieurs sortes de coquillages, tels que des limaçons, des petuncles & des luselkes, attachés au dos des baleines. Ceux de la derniere espéce sont innombrables aux environs de l'Isle de Loanda. Ils se battent souvent. Ils se tuent les uns les autres. Lorsque les Négres s'en apperçoivent, ils sortent dans leurs canots, pour recueillir les corps flottans, dont ils tirent une huile, qu'ils mêlent avec de la poix pour calfater leurs Vaisseaux. Le même Auteur observe qu'on ne trouve point d'ambre, ni d'ambre gris sut toute la côte, quoique les baleines y paroissent en grand nombre : d'où il conclut que l'ambre ne vient point de ces animaux.

Les Côtes de Congo n'ont pas d'ambre.

Poissons de riviere.

Ambize-angulo.

Les Riviéres de Congo & d'Angola abondent en poisson de différentes espéces. Celle de Zaïre en produit un fort remarquable, qui se nomme *Ambize angulo* (43), *Porc*, parce qu'il n'est pas moins gras que cet animal, & qu'il fournit du lard. La nature lui a donné deux mains, & lui a formé le dos comme une targette. Sa chair est fort bonne, mais elle n'a pas le goût du poisson. Sa gueule ressemble à celle du bœuf. Il se nourrit de l'herbe qui croît sur les bords de la riviere, sans jamais monter sur la rive. Quelques-uns de ces poissons pésent jusqu'à cinq cens livres. Les Pêcheurs ayant remarqué dans leurs petites Barques les lieux qu'ils choisissent pour paître, les prennent avec des hameçons, ou les percent avec des fourches. Ils les coupent en piéces; & la loi les oblige ensuite, sous peine de mort, de les porter au Roi (44).

Où ils se trouvent.

Leur description.

Suivant Dapper, ces animaux se trouvent dans les lacs (45), sur-tout dans ceux d'Angola, de Quihite & d'Angolon, qui appartiennent à la Province de Massangano. Ils ont pleinement huit pieds de longueur, & deux bras fort courts, avec des mains, qui peuvent se courber un peu, mais qui ne se ferment point comme celles de l'homme. Leurs doigts, qui ont une certaine longueur, sont joints par la chair qui croît entr'eux, à peu-près comme les pattes des canards. La forme de leur tête est ovale. Ils ont les yeux petits, le nez plat, la bouche grande, sans aucune apparence d'oreilles & de menton.

Les parties naturelles du mâle ressemblent à celles du cheval. La femelle a deux mamelles bien formées, mais qui ne paroissent pas distinguées l'une de l'autre tandis qu'elle est dans l'eau, parce que leur couleur est un gris foncé. Ces animaux ne causent aucun mal & ne paroissent jamais sur la rive. La partie supérieure de leur corps a le goût du porc. Vers le bas, la chair est un peu plus maigre; mais elle n'en est pas moins agréable aux Négres, sur tout lorsqu'elle est bouillie à l'eau. Ils prennent aussi l'*Ambize Angulo* avec des filets, & le tuent ensuite avec des lances & des crocs de fer.

(41) Pigafetta, p. 22.

(42) Dapper, p. 560.

(43) Dapper dit qu'ils l'appellent *Ambisagulo* & *Pesiengoni*; les Portugais, *Pezze-moulier*, & les autres Européens *Syrenes*. Merolla dit plus nettement que les Négres le nomment *Ngulla-Umasa* ou la *Truie d'eau*; & les Portugais, *Piexe-molker*, ou le *Poisson-femme*.

(44) Pigafetta, p 25. & suiv.

(45) On a vû ci dessus qu'il s'en trouve dans le Lac d'où sort la Zaïre.

Dans la tête de ce monstre on trouve un certain os, qui, réduit en poudre & pris dans du vin, soulage beaucoup les douleurs de la gravelle dans la vessie ou dans les reins. L'os du mâle passe pour le meilleur. Les Portugais portent un autre os qui est vers l'oreille de l'animal, & le regardent comme un préservatif excellent contre l'infection du mauvais air. Mais les Négres d'Angola se font des bracelets des côtes de cet animal, & leur croient la vertu d'étancher le sang, sur-tout à ceux qui sont composés de la côte gauche, qui est la plus proche du cœur. On prend les mêmes animaux vers Sofala, sur la côte orientale d'Afrique. On les sale pour les provisions de mer, & l'on se trouve fort bien de cette nourriture lorsqu'elle n'a point eû le tems de vieillir. Mais, conservée trop long-tems, elle s'altére & devient dangereuse (46) pour ceux qui sont incommodés de quelque maladie vénérienne.

HISTOIRE NATURELLE.

Propriété de quelques os de cet animal.

Pendant le séjour que Carli fit à Colombo, les Pêcheurs prirent un grand poisson, de forme ronde, comme une roue de carosse. Il a deux dents au milieu du corps, & plusieurs trous par lesquels il voit, il entend, il mange. Sa gueule, qui est une de ces ouvertures, n'a pas moins d'un empan de long. Sa chair est délicieuse & ressemble au veau par sa blancheur. On fait de ses côtes, des colliers pour arrêter le sang; mais l'Auteur n'en ressentit aucun effet. Il est clair que cette description regarde la Syrene, quoique le Missionnaire n'y joigne pas le nom (47).

Poisson de la forme d'une roue.

Mais le récit de Merolla paroît moins obscur. Il dit que la Syrene se trouve dans toutes les parties de la Riviére de Zaïre; qu'elle a quelque ressemblance avec les femmes par le sein, les mains & les bras; mais qu'elle se termine par une longue queue fourchue, comme un véritable poisson (48). Sa tête est ronde, & sa face semblable à celle d'un veau; sa gueule grande & fort laide; ses yeux ronds & pleins; son dos couvert d'un large cuir, percé en plusieurs endroits, & formé par la nature pour lui servir comme de manteau, par la facilité qu'il a, soit à se fermer, soit à s'ouvrir. Ses côtes ont la propriété d'arrêter le sang; mais sa plus grande vertu consiste dans deux petits os qu'elle a dans les oreilles. L'Auteur mangeoit souvent de sa chair, qu'il trouvoit de fort bon goût, & tirant sur celle de porc. Ses entrailles ont la même ressemblance avec celles de cet animal, & c'est de-là que les Négres l'ont nommée *Ngulla Umasa*, qui signifie *Truye de mer*. Mais les Portugais lui donnent le nom de *Piexe Molhar*, c'est-à-dire, *Poisson femme*. En paissant l'herbe sur le bord de la riviére, elle n'avance pas sa tête hors de l'eau, & ne se hasarde jamais plus loin sur la rive. On ne la prend guéres que dans les tems de pluies, lorsque l'épaisseur de l'eau ne lui laisse pas découvrir aisément l'approche des Pêcheurs. Ils s'avancent doucement dans une petite barque, qui est faite exprès pour cette pêche; & reconnoissant, au mouvement de l'eau, dans quel endroit le poisson s'est arrêté, ils lui lancent un dard de toute leur force. S'ils ne la tuent point de ce coup, ils lui laissent la liberté de fuir, parce que le dard ou la lance, qui est d'une longueur extraordinaire, & qu'elle emporte dans sa blessure, ne cesse pas d'indiquer sa retraite. Ces lances sont d'un bois fort dur, & garnies d'un si grand nombre de pointes, à

Syrenes de la riviere de Zaïre.

Sa chair ressemble à celle du porc.

Comment les pêcheurs la prennent.

(46) Dapper, *ubi sup.* p. 559.
(47) Voyage de Carli, p. 577.
(48) Voyez la Figure.

HISTOIRE NATURELLE.

peu de distance l'une de l'autre, que cette forêt de dard a six ou sept empans de circonférence (49).

Le Kakongo.

Le *Kakongo*, autre poisson de la même Riviére, a la forme d'un saumon. Sa chair n'est pas rouge; mais elle est si grasse, qu'en la faisant rôtir ou bouillir elle éteint le feu. Les Pêcheurs sont obligés de porter aussi ce poisson au Roi.

Crocodiles.

Il ne s'en trouve point dans la Zaïre.

Lopez prétend que la Riviére de Zaïre produit des crocodiles, & que les Négres du Pays leur donnent le nom de *Kaymans*. Merolla, au contraire, assure formellement qu'il ne se trouve point de crocodiles dans cette Riviére (50). Il ajoute qu'elle offre quantité d'excellens poissons, que les Habitans prennent par diverses méthodes, quoique leur aversion pour toute sorte de travail empêche toujours que leurs pêches ne soient fort abondantes. Le droit de pêcher au filet est réservé au Comte de Sogno, qui l'accorde néanmoins sans difficulté à ceux qui le lui demandent. Lorsqu'il a besoin lui même de poisson, il emploie ses Domestiques à la pêche, avec ses propres filets (51).

Leur abondance dans d'autres rivieres.

Mais si la Riviére de Zaïre n'a point de crocodiles, il s'en trouve un assez grand nombre dans les autres riviéres du même Pays. Battel, pour nous donner une idée de la grandeur & de l'avidité de ces monstres, rapporte que dans le Royaume de Loango un crocodile dévora une *Allibamba* entiere, c'est-à-dire, une troupe de huit ou neuf Esclaves, liés de la même chaîne. Mais le fer, qu'il ne put digerer, lui causa la mort & fut trouvé ensuite dans ses entrailles. Le même Auteur ajoute qu'il a vû des crocodiles guetter leur proie, la saisir, & traîner dans la riviére des chevaux, des hommes & d'autres animaux. Un Soldat, qui avoit été saisi avec cette violence, tira son coup, & frappa si heureusement le crocodile au ventre, qu'il le tua sur le champ (52).

Cheval d'eau ou de riviere.

Dans toutes les Riviéres de Congo, sur-tout dans celle de Zaïre, on trouve le cheval d'eau ou de riviére (53). Merolla lui donne la grosseur de deux chevaux ordinaires, des jambes courtes & épaisses, des pieds ronds, une bouche fort grande, avec deux rangs de dents crochues; sans compter de longues défenses à la machoire inférieure, qui ressemblent à celles des plus gros sangliers, & qui lui servent, dans sa furie, à déchirer tout ce qu'il rencontre. Il en vit un qui nageoit près de sa Barque, dans la Riviére de Zaïre, & qui hennissoit comme un cheval, avec lequel il avoit beaucoup de ressemblance. Cet animal demeure ordinairement dans l'eau pendant le jour, & monte la nuit sur la rive, pour y chercher sa nourriture. La femelle n'est jamais loin du mâle. Il combat furieusement pour la défendre; & lorsqu'elle est pleine, ou qu'elle a mis bas ses jeunes, sa fureur & sa jalousie deviennent si terribles, qu'il attaque les Barques, & les renverse quelquefois à coups de pied. L'expérience qu'on a du danger fait éviter, dans certaines saisons, les marais & les autres lieux que ces animaux fréquentent.

Sa furie.

Comment on le prend.

La méthode des Chasseurs, pour les prendre, est de garder les bords de la riviére dans leurs canots, pendant que ces animaux sont à paître sur la terre.

(49) Voyage de Merolla, p. 610. & suiv.

(50) Dans la Relation de Pigafetta, page 28. & suivantes.

(51) Voyage de Merolla, p. 611.

(52) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 985.

(53) Merolla l'appelle cheval-marin, & s'étonne de ce nom, parce que cet animal, dit-il, ne peut souffrir l'eau salée. Mais voyez dans l'Histoire Naturelle du Tome III. la différence du cheval de mer & de riviere.

Lorsqu'ils les voient retourner vers la rive, ils font pleuvoir sur eux une grêle de fléches. Mais malheur à ceux qui se trouvent dans le chemin d'un de ces monstres, lorsqu'il est blessé. Ils n'ont pas d'autre ressource que les arbres, s'ils en rencontrent un sur lequel ils puissent monter. Quelquefois un cheval marin, furieux de sa blessure, & ne trouvant point de passage libre pour rentrer dans la riviére, gagne l'endroit le plus escarpé de la rive & se précipite dans l'eau, où, se cassant les jambes dans sa chute, il devient aisément la proie des Chasseurs. Sa chair n'est pas fort estimée; mais elle sert à l'usage du Peuple, & les Missionnaires ont décidé qu'elle ne blesse pas les loix de l'Eglise aux jours de jeûne & d'abstinence.

Histoire Naturelle.

Pierres médecinales.

La partie naturelle du mâle, & deux pierres de la grosseur d'un œuf de poule, que la nature a placées dans ses oreilles, sont excellentes pour la gravelle. Une cuillerée de cette poudre, délaiée dans de l'eau fraîche, peut guérir les retentions d'urine.

Précautions contre les bêtes féroces.

L'Auteur observa un jour, dans une Isle fort basse de la riviére de Zaïre, plusieurs petites maisons élevées sur des piliers à neuf ou dix pieds de terre, avec une échelle mobile à la porte. Il apprit que la forme de ces bâtimens devoit son origine à la crainte commune d'être insulté par les chevaux de riviére, qui venoient paître dans l'Isle. On bâtit de même dans le voisinage des forêts, pour se garantir du ravage des lions & des tigres (54).

Vertus du cheval de riviere.

Battel dit qu'après les élephans, les chevaux de riviére sont les plus gros animaux du Pays. Ils ont, à chaque pied, quatre divisions comme le bœuf; & l'on prétend que chacune a de grandes vertus. L'Auteur ajoute que les Portugais en font des bagues, dont l'effet est merveilleux contre le flux (55) de sang.

§. VI.

Eclaircissement sur les Nations qui bordent les Royaumes de Congo & d'Angola.

Royaume des Anzikos & des Jaggas.

En finissant la description du Royaume de Congo, il ne sera point inutile d'entrer dans quelque détail sur les Nations voisines, particuliérement sur celles des Anzikos & des Jaggas, qui environnent fort loin le Royaume à l'Est, & qui se sont rendues redoutables par leurs fréquentes invasions.

Ces Peuples ont formé plusieurs Royaumes indépendans, tels que *Bokka Meala*, *Anziko*, *Matamba* & Kazanji, Pays situés du Nord au Sud, & peu connus des Européens. Suivant les Geographes, *Bokka Meala*, ou *Buka Meala*, est à l'Est de Loango & du Royaume de Gabon & de Pongo, & au Nord d'Anziko. Sa principale Ville, qui porte le même nom, est située près des confins de Loango. On donne à ce Royaume deux cens quatre-vingt milles de l'Ouest à l'Est, & cent quatre-vingt du Nord au Sud. Il est habité par les Jaggas.

Le Royaume d'Anziko a six cens trente milles de long, de l'Ouest à l'Est, & cinq cens quarante de largeur, du Nord au Sud. Suivant Lopez, le Pays

(54) Voyage de Merolla, *ubi sup.*

(55) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 984.

Pays circonvoisins. Anzikos.

des Anzikos, ou *Anzikis*, borde à l'Ouest le Pays d'Ambus; au Nord, d'autres Nations de l'Afrique & les déserts de Nubie; & du côté de l'Est, le second des grands lacs, d'où la Riviére de Congo tire sa source, dans cette partie qui se nomme *Anzikana* (56). Depuis le Royaume de Congo, il est divisé par la Riviére de Zaïre, où l'on trouve quelques Isles qui appartiennent aux Anzikos. Cette Riviére leur sert de canal, pour le commerce avec les Habitans de Congo (57).

Diverses Provinces.

Nous trouvons ici les Provinces de *Pombo*, de *Vamba*, de *Mopenda* & de *Mosongo*; ausquelles il faut ajouter le Pays des Bakka-bakkas, qui passent pour une espéce de pygmées, Habitans des bois au Nord, & le Royaume de *Funjeno*. On nomme aujourd'hui la Nation d'Anziko, *Metikas* ou *Monsals*; nom qu'elle tire peut-être de *Monsal*, sa Capitale, qui est située vers les frontiéres de *Bukka Meala*. Cette Ville est exactement placée sous l'équateur; mais elle n'a de remarquable que le Palais royal, qui passe pour bien bâti. On assure que le Roi compte treize autres Rois parmi ses Vassaux. Il porte le titre de Grand *Makokko* ou *Makoko*. C'est de-là que le Royaume tire son nom.

Mines des Anzikos. Sandal & ses usages.

On y trouve, suivant Lopez, quantité de mines de cuivre, & beaucoup de Sandal rouge & gris. Le rouge porte le nom de *Tavilla*; & le gris, qui passe pour le meilleur, celui de *Khikongo*. On fait du dernier une poudre fort odoriferante & diverses médecines. On le mêle aussi avec l'huile de palmier, pour en faire une onction, qui est fort utile à la santé. Mais les Portugais le tempérent avec le vinaigre, & s'en servent pour la guérison des *Khitangas*, ou de la verole, en se frottant les jointures. Ils l'emploient aussi contre le mal de dents, en le jettant sur les charbons, dont ils reçoivent la fumée. La mouelle & les parties intérieures de l'arbre sont les plus estimées pour la composition des remedes. On ne fait même aucun cas des parties exterieures.

Les Anzikos fabriquent des étoffes de fil de palmier, & diverses sortes de soies, comme on l'a déja fait observer (58).

Caractere des Anzikos. Leurs armes.

Ils sont fort actifs & fort belliqueux. Leur maniere de combattre est à pied. On remarque de la différence entre leurs armes & celles de leurs voisins; leurs arcs sont petits & courts. Ils sont enveloppés d'une peau de serpent de plusieurs couleurs, avec tant de propreté, qu'on la prendroit pour le bois même. On prétend qu'ils en sont plus forts & plus fermes dans la main de l'Archer. La corde est un tissu de quelques petites plantes qui ressemblent au roseau, mais souples & solides comme les fouets dont les Portugais se servent à cheval. La même espéce de roseaux croît à Bengale. Ils sont couleur de cendre & brun foncé. Les fléches des Anzikos sont courtes & menues, mais d'un bois fort dur. Ils les portent dans la main de l'arc, & les tirent si vîte, qu'ils en font partir ving-huit avant que la premiere soit tombée à terre. On leur voit

Haches singulieres.

quelquefois tuer des oiseaux au vol. Ils se servent aussi de haches & de couperets, mais d'une étrange forme. Le manche est plus petit de la moitié que le fer. Il est couvert d'une peau de serpent, & se termine par un pommeau qui sert à le tenir mieux. Le fer en fort luisant. Il tient au bois par quelques plaques de cuivre, qui sont de la même longueur que le manche. Le dos de la hache sert fort bien de marteau. Dans une action, les Anzikos parent aux flé-

(56) Partie de Congo, possedée par les Anzikos.

(57) Relation de Pigafetta, p. 32.

(58) Voyez ci-dessus, Tome IV.

Pays circonvoisins. Anzikos.

ches de l'Ennemi, en tournant leurs haches avec tant de vîtesse qu'elles leur coupent le passage. Ensuite ils les suspendent à leurs épaules, pour commencer plus librement leur décharge. Ils ont aussi, dans des fourreaux de peau de serpent, des dagues fort courtes, qui ont la forme d'un couteau, avec un manche. Ils les portent en sautoir. Leurs ceintures sont de différentes sortes. Mais celles des Guerriers sont de peau d'élephant, larges de trois pouces. Comme elles sont d'abord extrêmement roides, parce que cette peau n'a pas moins de deux pouces d'épaisseur, ils les courbent à la chaleur du feu, & parviennent ainsi à les boutonner (59).

Ceintures militaires.

Les Anzikos sont d'une extrême agilité. Ils courent sur les montagnes, comme autant de chévres. On ne vante pas moins leur courage, leur douceur, leur droiture & leur bonne foi. Il n'y a point de Négres pour lesquels les Portugais ayent tant de confiance. Cependant ils sont d'un caractere si sauvage & si grossier, qu'il n'y a point de conversation à former avec eux. Le commerce les attire à Congo. Ils aménent des Esclaves de leur propre Nation, & des dents d'élephans ou des étoffes de la Nubie (60), dont ils sont voisins. En échange, ils emportent du sel & des zimbis, qui leur servent de monnoie, outre une autre espéce de grandes coquilles qui viennent de l'Isle S. Thomas & qui servent à leur parure. Ils reçoivent aussi des soies, des toiles, de la verrerie, & d'autres marchandises apportées de Portugal.

Ils ont l'usage de la circoncision ; & dès l'enfance ils se marquent & se cicatrisent le visage avec la pointe d'un couteau.

Marchés de chair humaine.

La chair humaine se vend dans leurs marchés, comme celle de bœuf dans nos boucheries de l'Europe ; car ils mangent tous les Esclaves qu'ils prennent à la guerre. Ils tuent même leurs propres Esclaves, lorsqu'ils les jugent assez gras; ou s'ils trouvent cette voie moins avantageuse, ils les vendent pour la boucherie publique. Lorsqu'ils sont fatigués de la vie, ou quelquefois pour montrer seulement le mépris qu'ils en font, ils s'offrent, avec leurs Esclaves, pour être dévorés par leurs Princes. On trouve des Nations, remarque l'Auteur, qui se nourrissent de la chair des étrangers ; mais on ne connoît que les Anzikis qui se mangent les uns les autres, sans excepter leurs propres parens (61).

Habits des Anzikos.

Dans cette Contrée barbare, le Peuple a la tête nue & n'est pas mieux couvert depuis la ceinture jusqu'en haut. Il se noue les cheveux sur la tête. Il les frise. Les Nobles sont vêtus de soie & de toile. Ils ont la tête couverte d'un bonnet bleu, ou rouge, ou noir, ou d'un chaperon de velours à la Portugaise. La vanité leur fait apporter du choix dans leurs habits, suivant leur état & leurs facultés. Les femmes nobles & riches sont couvertes de la tête jusqu'aux pieds ; mais celles du commun n'ont qu'un pagne qui leur tombe de la ceinture en bas. On voit aux premieres une sorte de mantes qu'elles rejettent sur leurs épaules, & qui ne leur laisse que le visage découvert. Elles portent aussi des souliers, tandis que toutes les autres vont pieds nuds. Leur marche est vive & légere; leur taille fort bien prise, & leur contenance agréable.

(59) Relation de Pigafetta, p. 32. & suivantes.

(60) Il est certain, au contraire, que la Nubie en est séparée par d'autres grandes régions.

(61) Relation de Pigafetta, p. 52. & suiv.

Pays circonvoisins. Anzikos. Leur langage.

Leur langage est tout-à-fait différent de celui de Congo; mais ils apprennent aisément celui-ci, parce que la prononciation en est facile. Au contraire, les Habitans de Congo ne parviennent pas sans peine à parler leur langue. Lopez ayant demandé à quelques Anzikos, quelle étoit leur religion, en tira pour unique éclaircissement, qu'ils sont idolâtres (62).

Jaggas. Royaume de Matamba & Pays des Jaggas.

Le Royaume de Matamba est situé au Sud d'Anziko & au Nord de Kassanji. On lui donne environ quatre cens cinquante milles de longueur du Nord au Sud, & deux cens quarante de l'Ouest à l'Est. Dans la supposition commune, il est traversé par les Rivieres de Quanja & de Quanza (63), & bordé au Sud par celle de Kuneni. C'est dans cette contrée que regnoit la fameuse Reine de *Singa* ou *Schinga*, dont on a lû tant de fois le nom, & qu'on place le Lac *Aquelonda* ou *Akelunda* (64), sur les confins des Royaumes de Congo & d'Angola. Quoique Lopez & Battel en parlent fort souvent, Delisle a douté de son existence.

Matamba est habité par les Jaggas. Il a du côté de l'Est & du Sud le Pays des Jaggas de Kassanji. Cette région s'étend du Nord-Est au Sud-Ouest, au long de Matamba & de Benguela, l'espace d'environ neuf cens milles; mais il a si peu de largeur à proportion, qu'on ne lui donne dans quelques endroits que cent-quatre-vingt-dix, & dans d'autres à peine cent milles. Il est renfermé entre le Royaume de Matamba & celui de Benguela, dont il est séparé par la grande Riviere de Kuneni, d'un côté; & de l'autre, par l'Empire de *Monemuji*, & par les Royaumes de *Chikova*, d'*Abutua* & de *Toroa*. Les Cartes ne marquent point ici de contrées distinctes, excepté vers le Sud, où l'on trouve les terres des Jaggas-*Kokoques*, la Province d'*Obila* & les territoires de *Muzumbo-Akalunga*, qui signifie *Bouche de la mer*. La principale Ville, & même la seule qui soit venue à la connoissance des Géographes, est située dans la partie Nord de ce grand Etat, près des frontieres de Matamba, & s'appelle *Kassanji* ou *Kasangi*. Elle sert de résidence au Grand-*Jagga*. Merolla observe que les Jaggas du domaine de Kassanji, qui borde le Royaume de Matamba, étoient sans cesse en guerre avec la Reine de Singa, autrefois amie des Portugais & bien disposée en faveur des Blancs. Du tems de l'Auteur, les Portugais employoient dans leurs guerres le secours d'un autre Prince des Jaggas, nommé Galangola. Le nom de *Kassanji* paroît un titre d'honneur; car le même Ecrivain emploie les termes de *Kassanji*, très-puissant Empereur des Jaggas (66). Carli se contente de donner à ce Prince le titre de *Grand-Seigneur* (67). Ces deux Voyageurs nous apprennent que le jour de sa naissance est célébrée annuellement par une grande fête, dont ils avoient entendu le récit de la bouche du Pere Jean-Baptiste *Salesano*, Missionnaire Capucin, qui avoit été témoin de cette scene barbare dans le séjour qu'il avoit fait à Kassanji (68). Suivant Carli, le *Grand-Seigneur* oblige, dans cette occasion, tous les Peuples de ses Etats qui sont capables de

Ville de Kassanji.

Fête anniversaire pour la naissance du Roi.

(62) *Ibidem.*

(63) Les Portugais écrivent *Coanja* & *Coanza.*

(64) Battel parle d'un Pays nommé Quizema, près de ce Lac, & s'accorde là-dessus avec Lopez. Purchas, Vol. I. p. 766.

(66) Voyage de Merolla, p. 650.

(67) Voyage de Carli, p. 576.

(68) D'autres écrivent *Kassangi.* Delisle donne beaucoup d'étendue au Pays des Jaggas Kassanjis.

Pays circonvoisins. Jaggas.

voyager, à se rassembler dans une grande plaine, où l'on a bâti sur plusieurs arbres un certain nombre de hutes, pour le Monarque & pour les principaux Seigneurs de son Royaume. Ils s'y retirent, accompagnés de leurs Instrumens de musique. A quelque distance, on lie au tronc d'un arbre un des plus furieux lions du Pays. Enfin le signal se donne, & l'on détache aussi-tôt le lion, à qui la vûe d'une si nombreuse assemblée fait pousser d'abord quelques rugissemens, mais qui, ne voyant aucun moyen d'échaper, se jette sur le premier Négre qu'il rencontre. Le Peuple, au lieu de fuir, s'avance vers lui sans armes, pour tuer le monstre, & regarde comme un bonheur de périr dans ce combat aux yeux de son Souverain. En effet, le lion ne manque point d'en tuer un grand nombre avant que de l'être lui-même; mais il succombe enfin aux efforts de la multitude. Ensuite, les survivans mangent les morts, & faisant retentir l'air de leurs acclamations autour du Prince, ils le conduisent à son Palais, en criant, Vive le Grand-Seigneur de Kassanji (69).

Merolla, qui raconte la même chose avec quelque légere différence, fait crier deux fois au Peuple: *Vive notre Kassanji.* Il prétend aussi que l'assemblée du Peuple se forme en cercle, & laisse au centre un grand espace qui renferme plusieurs arbres, sur l'un desquels on a dressé une sorte d'échaffaut pour le Kassanji & les Seigneurs; qu'aussi-tôt que le Monarque est assis & le lion enchaîné, les cris du Peuple & la musique se font entendre; après quoi, sur un signal qui ordonne tout-d'un-coup le silence, on lâche le lion, en lui coupant la queue pour augmenter sa fureur (70).

Pays qu'occupent les Jaggas.

Les Jaggas sont répandus dans une grande partie de l'Afrique, depuis les confins de l'Abissinie au Nord, jusqu'au Pays des Hottentots au Sud; car, outre les Pays qu'on a déja nommés, ils possedent une partie considerable du Monemuji. Delisle les place au Nord de cet Empire. Lopez leur fait habiter les bords de cette vaste contrée, au long des deux rives du Nil, depuis sa source, qu'il place dans des lacs qui sont à l'Est de Congo, jusqu'à l'Empire du Prete-Jean (71), par lequel il entend l'Abissinie. Il ajoute qu'ils habitent d'ailleurs le Monemuji. Ils ne doivent pas s'être moins étendus à l'Ouest, s'il est vrai, comme Battel l'assure, que les Jaggas qui ravagerent de son tems le Royaume de Congo & celui d'Angola, étoient venus de Sierra-Leona (72). Ils lui dirent que les Portugais leur donnoient le nom de *Jaggas*, mais qu'entre eux ils se nommoient *Imbangolas* (73). Il les appelle aussi *Jindes* (74).

Divers noms de ces Peuples.

Leur figure.

Leur figure personnelle est fort noire & fort difforme. Ils ont le corps grand & l'air audacieux. Leur usage est de se tracer des lignes sur les joues avec un fer chaud. Ils s'accoutument aussi à ne montrer que le blanc des yeux, en baissant la paupiere; ce qui acheve de les rendre fort horribles (75).

Ils sont tout-à-fait nuds, & tout respire la barbarie dans leurs manieres. On ne leur connoît point de Rois. Ils vivent dans les forêts, errans comme les

(69) Carli, p. 576.

(70) Merolla, *ubi sup.* p. 630.

(71) Relation de Pigafetta, p. 103, 159. & 206.

(72) *Ibid.* p. 204.

(73) Battel, dans Purchas, Vol. V. p. 773.

(74) Pigafetta, p. 103 & 204. Carli & Merolla, tous deux Italiens, écrivent *Giacchi* & *Giaghi*.

(75) Purchas, *ubi sup.* p. 772.

Pays circonvoisins. Jaggas. Amazones du Monomotapa.

Arabes. Leur férocité & leur courage les porte à ravager le Pays de leurs voisins (76) ; & dans leurs attaques ils poussent des cris affreux, pour commencer par la terreur. Si l'on en croit Lopez, leurs plus redoutables adversaires sont les Amazones, race de femmes guerrieres, qu'il place dans le Monomotapa. Ils se rencontrent sur les frontieres de cet Empire, & font des essais de force & de valeur par des guerres presque continuelles.

Armes des Jaggas & leur maniere de combattre.

Leurs armes sont le dard & la dague, avec des targettes de cuir qui leur couvrent entiérement le corps. Dans leurs camps, ils plantent quelquefois leurs targettes autour d'eux, pour s'en faire une espece de rempart. Quelquefois ils s'en couvrent pour commencer leurs attaques, & fatiguant l'ennemi par leurs dards, ils les excitent à lancer toutes leurs fléches, qu'ils reçoivent avec peu de danger. Ensuite, se précipitant sur eux, ils en font une cruelle boucherie. Mais les Amazones triomphent souvent, par leur légereté & leur adresse ; sans compter que la crainte d'être dévorées, lorsqu'elles tombent entre les mains de ces barbares ennemis, redouble leur courage (77).

Ils sont antropophages.

Tous nos Voyageurs s'accordent à donner la qualité d'antropophages aux Jaggas. Lopez assure qu'ils se nourrissent de chair humaine (78). Battel dit qu'ils la préferent au bœuf & au chevreau, quoiqu'ils ayent l'un & l'autre en abondance (79). Merolla répete souvent qu'ils mangent les hommes ; & renvoyant ses lecteurs au récit d'un autre Ecrivain (80), il ne balance point à les regarder comme la plus barbare Nation de l'Univers (81).

Idée qu'en donne Battel, qui les avoit servis.

Battel, après avoir servi pendant seize mois les Jaggas dans leurs guerres de Congo, étoit en état de nous en donner une juste idée. Il raconte que le Grand-Jagga, ou leur Chef, qu'ils appelloient *Elembe*, étoit venu de Sierra-Leona à la tête de douze mille de ces cannibales, & qu'après beaucoup de ravages il s'établit dans le Royaume de Benguela. *Kalandula*, Successeur d'Elembe, avoit été son Page. Mais, outre le principal Chef, les Jaggas étoient commandés par onze autres Capitaines.

Caractere de leur Chef.

Kalandula, ou, comme on le trouve aussi nommé, *Imbe-Kalandola*, étoit un homme fort distingué par son courage. L'Auteur, suivant la superstition de son siécle, attribue tous ces succès au secours des enchantemens. Il consultoit le Diable, dit-il, dans toutes ses expéditions. Il lui offroit continuellement des sacrifices ; & souvent il apprenoit par cette voie ce qui devoit lui arriver. Ses oracles lui avoient persuadé qu'il ne mourroit qu'à la guerre. Il entretenoit dans ses troupes une exacte discipline. Ceux qui s'étoient mal conduits dans l'action, étoient condamnés à mort & dévorés par leurs compagnons. Chaque jour, au soir, Kalandula s'efforçoit d'encourager ses gens par une harangue, monté sur un échaffaut qu'il faisoit dresser dans cette vûe.

Campemens des Jaggas.

Les Jaggas ne campent jamais sans se fortifier, quand ils n'auroient qu'une nuit à passer dans le même lieu. Ils emploient à cet usage les arbres que le Pays leur offre. Une partie de l'armée s'occupe à les abbattre, & l'autre à les transporter. Leur retranchement consiste dans un enclos circulaire, percé de douze portes, dont chacune est confiée à la garde d'un Capitaine. Le Géné-

(76) Pigafetta, p. 204 & 159.
(77) Relation de Pigafetta, p. 204. & suiv.
(78) *Ibid.* p. 103 & 159.
(79) Battel, dans Purchas, Vol. V. p. 773.
(80) François Marie Gioja de Naples.
(81) Merolla, p. 663.

ral est logé au centre, dans un enclos particulier, avec une bonne garde à la porte. Les hutes des Soldats sont serrées l'une contre l'autre. Ils placent à la porte de chaque hute leurs arcs, leurs fléches & leurs dards; de sorte qu'à la moindre allarme ils se trouvent prêts à combattre. Leurs sentinelles veillent d'ailleurs pendant toute la nuit, au bruit de leurs tambours & de leurs *Tavales*.

Pays circonvoisins. Jaggas.

Les Jaggas raconterent à Battel, qu'au Sud de la Baye *das Vaccas* on trouve une riviere qui produit de l'or en abondance. Ils lui donnoient le nom de cuivre; mais en ayant recueilli une assez grosse quantité dans les sables, où la pluie l'avoit mis à découvert, ils en avoient orné la poignée de leurs haches. Le cuivre leur sert aussi à cet usage, quoiqu'ils ne fassent aucun cas de ces deux métaux.

Ce qu'ils font de l'or.

Ils ne trouvent de satisfaction que dans les Pays où les palmiers croissent abondamment, parce qu'ils sont passionnés pour le vin & le fruit de cet arbre. Le fruit est pour eux d'un double usage. Ils le mangent & l'emploient à faire de l'huile. Leur méthode pour tirer le vin, est différente de celle des *Imbondas*, qui ont l'art de grimper sur un arbre sans y toucher avec les mains, & qui remplissent leurs flacons au sommet. Les Jaggas abbattent l'arbre par la racine, & le laissent couché pendant dix ou douze jours avant que d'en faire sortir le vin. Ensuite ils y creusent deux trous quarrés, l'un au sommet, l'autre au milieu, de chacun desquels ils tirent, du matin au soir, une quarte de liqueur. Chaque arbre fournit ainsi pendant vingt-six jours deux quartes de vin; après quoi il se flétrit & séche entiérement. Dans tous les lieux où ils font quelque séjour, ils coupent assez d'arbres pour se fournir de vin l'espace d'un mois. A la fin de ce terme ils en abbattent le même nombre. Ainsi, dans peu de tems, ils ruinent le Pays.

Maniere dont les Jaggas tirent le vin de palmier.

Ils ne s'arrêtent dans un lieu qu'aussi long-tems qu'ils y trouvent des provisions. Au tems de la moisson, ils s'établissent dans le canton le plus fertile qu'ils peuvent découvrir, pour recueillir les grains d'autrui & faire main-basse sur les bestiaux; car ils ne plantent & ne sement jamais; ils n'entretiennent point de troupeaux, & leur subsistance est toujours le fruit de leurs rapines. Lorsqu'ils entrent dans quelque Pays où ils se croient menacés d'une vigoureuse résistance, leur usage est de se retrancher & de demeurer tranquiles un ou deux mois, pendant lesquels ils ne cessent point de harceler les Habitans & de les tenir dans des allarmes continuelles. S'ils sont attaqués, ils se tiennent sur la défensive, & laissent deux ou trois jours à l'ennemi pour décharger sa fureur. Ensuite leur Général met pendant la nuit une partie de ses troupes en embuscade, à quelque distance du camp; & si l'attaque est renouvellée le lendemain, l'ennemi, pressé furieusement de deux côtés, se défend mal contre l'artifice & la force. Ils ne pensent alors qu'à ravager le Pays (82).

Leur méthode dans leurs pillages.

Kalandula, au service duquel l'Auteur passa près d'un an & demi, avoit de longs cheveux, ornés de plusieurs nœuds de coquilles. Autour du col il portoit un collier de *Masos*, petit coquillage qui se trouve sur la Côte, & qui revient, parmi les Négres, à la somme de vingt schellings. A la ceinture il

Parure de Kalandula, Chef des Jaggas.

(82) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 976.

PAYS CIRCONVOISINS. JAGGAS.

avoit des pendans d'œufs d'autruche & un pagne d'étoffe de palmier, aussi fin qu'une étoffe de soie. Son corps étoit marqué de diverses figures, & frotté tous les jours avec de la graisse humaine. Il portoit au travers du nez un morceau de cuivre, long de deux pouces, & le même ornement aux oreilles. Sa noirceur étoit déguisée par des vernis rouges & blancs. Il étoit continuellement accompagné de vingt ou trente femmes, dont l'une portoit son arc & ses fléches; & quatre autres, les coupes ou les tasses dont il se servoit pour boire. Elles se jettoient à genoux lorsqu'il buvoit, elles battoient des mains & chantoient quelqu'air de leur musique (83).

Parures des femmes des Jaggas.

Les femmes des Jaggas portent leurs cheveux, avec de hauts toupets, entremêlés de coquilles. Elles s'enduisent le corps de musc. C'est une beauté, parmi elles, d'avoir quatre dents de moins, deux en haut & deux en bas. Celles qui n'ont pas le courage de se les arracher, sont si peu estimées, qu'on ne veut ni manger ni boire avec elles. Leurs bras, leurs jambes, leur col, sont chargés de colliers & d'anneaux. Autour des reins elles portent un pagne de soie (84).

Les Jaggas tuent leurs enfans dans leurs marches.

Elles sont fécondes; mais, dans leurs marches, les Jaggas ne souffrent pas qu'elles multiplient, & leurs enfans sont ensevelis au moment qu'ils voyent le jour. Ainsi ces guerriers errans meurent ordinairement sans posterité. Ils apportent pour raison de cette conduite, qu'ils ne veulent pas être troublés par le soin d'élever des enfans, ni retardés dans leurs marches. Mais s'ils prennent quelque Ville, ils conservent les garçons & les filles de douze ou treize ans, comme s'ils étoient nés d'eux; tandis qu'ils tuent les peres & les meres pour les manger (85). Ils traînent cette jeunesse dans leurs courses, après leur avoir mis un collier, qui est la marque de leur disgrace, & que les garçons doivent porter jusqu'à ce qu'ils ayent prouvé leur courage en offrant la tête d'un ennemi au Général. La trace de leur infamie disparoît alors. Le jeune-homme est déclaré *Gonso*, c'est-à-dire, Soldat. Rien n'a tant de force que cette esperance pour échauffer leur courage. Battel apprit que dans tout le camp il n'y avoit pas plus de douze vrais Jaggas, ni plus de quatorze ou quinze femmes de la même Nation; parce qu'ayant quitté leur patrie depuis plus de cinquante ans, leur armée avoit eu le tems de se renouveller plus d'une fois. Ils étoient au nombre de seize mille dans leur camp, & ce nombre grossissoit quelquefois par des incorporations.

Comment ils se recrutent.

Affreux sacrifice du Général des Jaggas.

Kalandula n'entreprenoit rien d'important sans avoir fait un sacrifice au Diable. Il choisissoit le matin pour cette cérémonie, avant le lever du soleil. On lui préparoit une sellette, sur laquelle il prenoit place avec beaucoup de pompe, la tête couverte d'un bonnet orné de plumes de paon. Il avoit, pour assistans, un Sorcier de chaque côté. Quarante ou cinquante femmes formoient un cercle autour de lui, portant à la main une queue de zebra ou de cheval sauvage, qu'elles faisoient voltiger, & joignant leurs chants à cet exercice. Derriere elles étoient un grand nombre de *Petes*, de *Ponges* & de tambours, qui faisoient beaucoup de bruit avec leurs Instrumens. Au centre du cercle on allumoit un grand feu, sur lequel on plaçoit des poudres blan-

(83) *Ibidem.*
(84) *Ibidem.*
(85) Battel ayant vécu si long-tems avec eux, s'ils ne sont point antropophages tous ses autres récits ne méritent aucune foi.

ches dans un pot de terre. Les Sorciers commençoient par se servir de ces poudres, pour colorer le front & les temples du grand-Jagga. Ils lui peignoient ensuite l'estomac & le ventre en travers, avec des enchantemens & des cérémonies ennuyeuses. Alors ils lui présentoient son *Kasengala*, espece d'arme fort semblable à la hache, en lui recommandant de ne pas ménager ses ennemis, parce qu'il avoit avec lui son Mokisso. Aussi-tôt on lui amenoit un enfant mâle, qu'il tuoit sur le champ. Cette premiere victime étoit suivie de quatre hommes, qu'il frappoit aussi pour leur donner la mort. Ceux qui ne la recevoient pas du premier coup, étoient conduits hors du camp & tués par d'autres mains. Pays circonvoisins. Jaggas.

Lorsque cette boucherie étoit prête à commencer, les Sorciers ordonnoient à Battel de se retirer, parce qu'il étoit chrétien, & que le Diable, disoient-ils, alloit se présenter à leurs yeux. Pour dernier acte d'une si barbare tragédie, le Grand-Jagga faisoit égorger cinq vaches dans le camp, & cinq dehors. On immoloit le même nombre de chévres & de chiens. Le feu étoit arrosé de leur sang, & les corps dévorés avec beaucoup de joie. La même fête étoit quelquefois célebrée, avec les mêmes cérémonies, par les autres Chefs du camp.

Sépulture des Jaggas.

Pour enterrer leurs Morts, ils font un caveau, dans lequel ils mettent le corps assis. Mais c'est après lui avoir accommodé fort proprement les cheveux, l'avoir lavé & comme embaumé avec des poudres odoriferantes. Ils le parent de ses meilleurs habits; & le faisant porter par deux hommes, ils le placent dans son dernier domicile, avec deux de ses femmes, qui s'asseient près de lui, & ses armes, qu'on brise dans le même lieu. Alors on ferme le caveau en le remplissant de terre. Ceux qui meurent dans leur Pays sont enterrés de même; mais on met avec eux, dans le caveau, tous leurs ustenciles domestiques. Chaque mois, les parens du Mort s'assemblent au tombeau pendant trois jours, & font des libations de sang de bouc & de vin de palmier. Cette cérémonie s'observe aussi long-tems qu'il reste quelqu'un de la famille en vie. Les Jaggas sont fort humains entr'eux pendant qu'ils jouissent d'une bonne santé; mais dans la maladie, ils ne connoissent aucune loi d'humanité & de compassion naturelle (86)

Royaume de Matama.

Entre le Royaume de Benguela & le Pays des Hottentots, les Géographes placent une contrée fort vaste, qui borde la mer, sous le nom de Royaume de *Matama* ou de *Mataman*, ou de Pays des *Simbelas*. Mais Delisle assure, dans sa Carte, que la situation de ce Royaume est incertaine. Lopez dit qu'elle s'étend au Sud de la Riviere de Bragaval (87), jusqu'assez près des montagnes de la Lune; & qu'à l'Est il est séparé de l'Empire du Monomotapa par la Riviere de *Baganniari*, au-delà de celle de *Koari*. L'air de Matama est fort bon. Le terroir produit abondamment toutes sortes de provisions, sans compter des mines de cristal & de divers métaux. Le Roi, qui est idolâtre, vit quelquefois en bonne intelligence & quelquefois en guerre avec le Royaume d'Angola. On trouve, vers la Côte, plusieurs Princes qui prennent le titre de Roi, mais qui n'en vivent pas moins dans la pauvreté & la misere. Les ri-

Riviere de Bragaval.

(86) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 977. & Vol. V. p. 773.

(87) Elle entre dans la mer presque sous le Tropique du Capricorne, au vingt-quatriéme degré de latitude.

PAYS CIRCONVOISINS. JAGGAS. Ports au long de la Côte.

vieres n'offrent aucun (88) Port remarquable. Ceux qui se trouvent, dans notre Carte, entre le Cap-Négre & l'embouchure de la Riviere de Bragaval, c'est-à-dire, dans un espace de quatre cens quatre-vingt-quinze milles, sont *Golfo-Feio*, *Angra de S. Ambrosio* & *Angra de Ilheo*.

Nation brute.

Delisle place au Nord de Mataman, sur les bords de Benguela, une Nation de Sauvages, sans nom, qui ne different, dit-on, des bêtes brutes que par l'usage de la parole.

(88) Relation de Pigafetta, p. 44.



HISTOIRE

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATORZIÉME.

DESCRIPTION DES PAYS QUI BORDENT la Côte orientale d'Afrique, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'au Cap de Guardafu ;

Contenant particuliérement le Pays des Hottentots & le Royaume de Monomotapa.



INTRODUCTION.

Il y a peu de lieux dans le Monde dont on trouve aussi souvent la description dans les Relations des Voyageurs, que celle du Cap de Bonne-Esperance, parce que les Vaisseaux, n'ayant point d'autre route pour se rendre aux Indes Orientales, y touchent fort souvent au passage. Nous avons même des Traités particuliers sur ce fameux Cap, & sur la Nation des Hottentots, qui habite les Pays voisins. Les plus remarquables sont ceux de *Guillaume Ten-Rhyne* & de *Pierre Kolben*.

Traités particuliers sur le Cap de Bonne-Esperance.

Eclaircissement sur le Traité de Ten-Rhyne.

Ten-Rhyne, natif de Daventry, joignoit à la profession de Médecin le titre de Conseiller de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Il fit le voyage du Cap en 1673. *Henri Screta S. à Zavorzik*, à qui ses Remarques furent communiquées, les publia en Latin, avec ses propres Notes (1) en 1686, à Schafouse en Suisse. Ce petit Traité, qui ne contient que soixante-seize pages, *in-12*, est divisé en vingt-sept Chapitres, précédés d'une courte Relation ou d'un Journal du voyage. Chaque Chapitre traite à part quelqu'un des articles qui sont l'objet de la curiosité & de l'attention d'un Voya-

(1) Sous le titre de *Viri clarissimi Wilhelmi Ten-Rhyne Daventr. ampliss. Soc. Indiæ Ord. Medici & à concilio justitiæ, schediasma de Promontorio Bonæ-Spei ejusve tractus incolis Hottentottis ; accusante brevesque notas addente Henr. Screta S. à Zavorzik.*

INTRODUCTION.

geur ; tels que la situation du Cap, les bêtes, les oiseaux, les poissons, les insectes & les animaux venimeux ; les Plantes, & les saisons de l'année ; la Nation des Hottentots, leurs rapports avec d'autres Nations, leur figure, leurs habits, leurs maisons & leurs meubles ; leurs dispositions, leurs mœurs, leurs usages, leurs guerres, leur commerce, leurs danses, leur religion, leur gouvernement, leurs loix, leurs mariages, l'éducation de leurs enfans, leurs métiers, leur médecine ; enfin, leur langage, dont l'Auteur rapporte quelques mots. Les Anglois ont traduit l'Ouvrage de Ten-Rhyne dans leur langue, & l'ont inseré dans une de leurs grandes collections ; mais ils le qualifient d'ouvrage superficiel & rempli d'erreurs.

Eclaircissement sur la personne & l'Ouvrage de Kolben.

Kolben, après avoir reçu son éducation dans une Université, devint Sécretaire du Baron *Van-Krosick*, Conseiller-Privé de Fredéric, dernier Roi de Prusse. Son Maître ayant formé le dessein d'envoyer à ses frais une personne intelligente, pour résider quelque-tems au Cap & contribuer par ses observations au progrès de l'astronomie, fit tomber son choix sur Kolben, & lui accorda, dans cette vûe, une pension annuelle. Après s'être fourni de livres & d'instrumens mathématiques, Kolben partit de Berlin, avec des Lettres du Baron pour quelques personnes de distinction en Hollande, qu'il prioit de le présenter aux Directeurs de la Compagnie des Indes. Il obtint d'eux, non-seulement la permission de passer au Cap sur un de leurs Vaisseaux, mais encore des Lettres de recommandation au Directeur de la Compagnie dans cette contrée, qui portoient ordre de lui fournir, pour son travail, un lieu dont il pût faire son observatoire, l'usage d'un pendule, avec une personne de la garnison qui fût capable de l'assister dans ses entreprises, & la liberté, à son retour, de continuer ses observations pour l'utilité du Public. Kolben passa huit ans au Cap. Etant revenu, en 1719, il publia le fruit de son voyage en langue Allemande, sous le titre d'*Etat présent du Cap de Bonne-Esperance*, *in-folio*, à Nuremberg. Ensuite il donna un second Volume, qui contient l'Histoire naturelle du Cap, enrichie d'une Carte exacte du Pays que les Hollandois y possedent, sans compter les Plans, les Perspectives & quantité d'autres Figures. Mais les Planches de cette premiere Collection sont moins bonnes que celles de la derniere Edition de Hollande. Dans la Traduction que M. Medley en a donnée à Londres, en 1731, avec des Planches, on a réduit les deux Volumes *in-folio* de Kolben en deux *in-octavo*, sous l'ordre suivant. Le premier renferme une description particuliére de plusieurs Nations des Hottentots, leur religion, leurs gouvernemens, leurs loix, leurs usages, &c. avec une courte Relation de l'établissement des Hollandois au Cap. Le second contient l'Histoire naturelle du Pays.

Mérite de la Relation de Kolben.

Si Kolben fait profession d'avoir employé beaucoup de soins à l'exécution de cet Ouvrage, on peut dire qu'il y découvre aussi beaucoup de jugement. Il a pénétré avec la plus grande attention les usages, les manieres & les opinions des Hottentots. Son exactitude s'étend presqu'à tout. En un mot, il a mis leur Histoire dans un nouveau jour, & corrigé souvent les erreurs ou les faussetés des autres Relations. Cependant il paroît que l'Ouvrage de Ten-Rhyne est échapé à sa connoissance ; mais les Auteurs de ce Recueil ont pris soin de suppléer à ce petit défaut dans la Description suivante. Ils ont crû devoir joindre aussi à cette Introduction les Titres des Articles & les Figures de chaque Volume.

Le 2d voyage de Le vaillant publie en 1796 dit que Kolbe n'etoit pas instruit en histoire naturelle, qu'il n'a peu connu des peuples dont il parle. qu'il n'y a chez ces peuples ny mœurs dor, ni police, ni connoissances de l'art militaire et qu'on se dira moqué de lui

I. Vol. Chap. 1. Voyage de l'Auteur au Cap de Bonne-Esperance, & ce qui lui en fit naître l'occasion. 2. Premiere découverte du Cap par les Portugais, & maniere dont les Hollandois s'y sont établis. 3. Véritable nom des Habitans; leur origine & leur langage. 4. Caractere & description des Hottentots. 5. Alliance entr'eux & les Hollandois. 6. Diverses Nations des Hottentots. 7. Forme de leur gouvernement. 8. Religion des Hottentots. 9. Certaines coutumes & cérémonies principales. 10. Notions concernant les sortiléges. 11. Coutumes qui s'observent à l'accouchement des femmes. 12. Noms qu'on donne aux enfans. 13. Mariages des Hottentots. 14. Œconomie des Hottentots. 15. Soin qu'ils prennent de leurs troupeaux. 16. Appareil des Hottentots. 17. Leurs vivres, leurs liqueurs & leurs autres rafraîchissemens. 18. Leurs *Kraals* ou leurs Villages, leurs hutes & leurs meubles. 19. Leurs métiers & leurs fabriques. 20. Leur pêche & leur chasse. 21. Leur Commerce avec les Etrangers & entr'eux. 22. Leur musique & leurs danses. 23. Leur maniere de faire la guerre. 24. Cours de Justice & forme de leurs procedures. 25. Leur médecine & leur chirurgie. 26. Cérémonies de leurs funérailles. 27. Revûe de leurs vices & de leurs vertus. 28. Etat du gouvernement des Hollandois au Cap, leurs bâtimens, &c.

Introduction. Matiéres du premier Tome.

Le second Volume est divisé aussi en Articles & en Paragraphes; mais on n'en rassemblera ici que les principaux Titres. 1. Description topographique de la Colonie Hollandoise du Cap. 2. Colonie de Stellenboch. 3. Colonies de Drakenstein & de Waveren. 4. Bestiaux, œconomie & jardinage des Colonies. 5. Latitude & longitude du Cap de Bonne-Esperance, & variation de l'aiguille. 6. Quadrupedes du Pays voisin. 7. Oiseaux & volaille. 8. Serpens & insectes. 9. Poisson de mer & de riviere. 10. Végetaux. 11. Productions exotiques du Cap. 12. Eaux saumaches & sources chaudes. 13. Production du sel. 14. Observations nautiques. 15. Terre, pierres & minéraux. 16. Vents & air. 17. Maladies des Européens du Cap, & méthode pour les guérir.

Matiéres du second.

Cartes, Plans & Figures du premier Tome. Pour Frontispice on trouve la tête de M. Kolben, & la Carte du Cap de Bonne-Esperance.

Cartes, Plans & Figures du premier Tome.

Planche I. Figure 1. Hottentots, qui adorent la Lune & un certain insecte. Figure 2. Plante nommée *Spirea* ou *Bukhu*.

Planche II. Fig. 1. Jeunes garçons reçus dans la société des hommes. Fig. 2. Hottentots qui poussent leurs moutons au travers du feu.

Planche III. Fig. 1. Accouchement d'une femme des Hottentots. Fig. 2. Mariage Hottentot.

Planche IV. Plante nommée *Bangua-Indorum* ou *Dakka*.

Planche V. Fig. 1. Maniere dont les Hottentots châtrent leurs taureaux & leurs belliers. Fig. 2. Maniere dont ils tirent le lait des vaches.

Planche VI. Fig. 1. Maniere de garder les troupeaux pendant la nuit. Fig. 2. Bœufs de voiture. Appareil des hommes. Appareil des femmes. *Aureliana-Canadensis* ou *Jinseng* des Chinois, Plante qu'on prend pour la Kanna.

Planche VII. Fig. 1. Kraals ou hutes des Hottentots. Fig. 2. Pelletier Hottentot, &c.

Planche VIII. Fig. 1. Boucher Hottentot. Fig. 2. Faiseur de nattes, Potier, &c.

Planche IX. Fig. 1. Forgeron Hottentot. Fig. 2. Hottentot lançant sa zagaie.

INTRODUCTION.

Planche X. Fig. 1. Chasse des Hottentots. Fig. 2. Leur musique & leur danse.

Planche XI. Fig. 1. Maniere de prendre les éléphans. Fig. 2. Pêche.

Planche XII. Fig. 1. Méthode des Hottentots pour la guerre. Fig. 2. Leurs pratiques de médecine.

Planche XIII. Fig. 1. Cérémonie des funérailles. Fig. 2. Cérémonies qui suivent les funérailles.

Figures du second Tome.

Second Volume. Carte de la Baye de la Table. Plan du Fort. Perspective du Cap de Bonne-Esperance.

Planche I. Fig. 1. Maniere de labourer la terre. Fig. 2. Maniere de battre le bled.

Planche II. Le busle, le lion, le babouin, le chien-souris, le chevreuil, le porc-javan.

Planche III. Méthode pour détruire les taupes, les éléphans & les rhinoceros.

Planche IV. Vache de mer. Porc-épi. Mouton. Loup. Tigre. Tortue. Rat.

Planche V. Fig. 1. Trape pour les élans. Fig. 2. Ane sauvage ou Zebra.

Planche VI. Fig. 1. Babouins qui pillent un jardin. Fig. 2. Chévres sauvages.

Planche VII. Atrape-cousins, oiseau. *Knorhant*, oiseau. Paon. Bec-à-cuillere. Autruche. Moineau.

Planche VIII. Requin ou Schark. *Annoye*. Reptile aveugle. Mâchoires d'un requin. *Cerastes* ou serpent-cornu. Serpent à poil.

Planche IX. Dorade. Poisson-volant. *Brasem* mâle du Cap. Brochet. Raye. Sole. Lion de mer.

Journal de Kolben, ou son Voyage jusqu'au Cap de Bonne-Esperance.

Le Journal de Kolben, ou le récit de son voyage, est extrêmement court. Il s'embarqua au Texel, sur *l'Union*, Vaisseau de la Compagnie, qui faisoit voile aux Indes avec huit autres Bâtimens. Le jour de son départ fut le 8. de Janvier 1705. Comme il entendoit peu la langue Hollandoise & qu'il n'aimoit point à voir les Matelots lui rire au nez, il prit le parti de se renfermer dans sa cabine, où il tomba dans une profonde mélancolie. Cette disposition, joint aux effets du froid rigoureux qu'il avoit souffert dans les climats du Nord, le jetta dans une maladie qui fit désesperer de sa vie. Cependant elle se changea en fiévre intermittente, qui ne le quitta point jusqu'à la fin du mois de Février. L'air chaud de la Zone-torride acheva sa guérison, que le Chirurgien du Vaisseau avoit fort avancée.

Mauvaise conduite d'un Prêtre Négre.

En passant par les Isles du Cap-Verd, il relâcha au Port de Praya, éloigné d'environ trois lieues de S. Jago. Un calme, qui surprit son Vaisseau devant cette Ville, le mit en danger d'être brisé contre les rochers par la violence de la marée. On reçut à bord la visite d'un Gentilhomme Portugais, accompagné d'un Prêtre Négre nommé *Francisco Lombir*, natif d'Angola, qui avoit été élevé à S. Jago. Mais Kolben ne lui trouva ni les principes ni l'éducation d'un Chrétien. Il mangea au moins deux livres de fromage de Hollande. Il but une prodigieuse quantité d'eau-de-vie, qui lui échauffa la tête jusqu'à le faire chanter & danser comme un fou, avec des movemens & des singeries si extraordinaires, que s'il se fit connoître pour un mauvais Prêtre, il ne marqua pas moins qu'il auroit pû faire un excellent Arlequin.

Kolben & les Officiers du Vaisseau firent une visite au Gouverneur. Il leur




LE PAYS DES HOTTENTOTS
aux Environs du
Cap de Bonne Esperance
ECHELLES
Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Lieues d'Allemagne de 15 au Degré
Cette Carte est dressée sur celles de Kolbe et sur quelques Manuscrits du Depost des Plans de la Marine.
Par N. Bellin Ingr. de la Marine
LES HOSAS
LES HESIQUAS
LES SUSAQUAS
LES MUCHESONS
LES DUNQUAS
COCHOQUAS
LES ODIQUAS
PETITS CAFRES
LES AMMAQUAS
Riviere des Monts ou Riv. de la Montagne
Tous les Geographes placent l'Embouchure de cette Riviere au Nord de la Baye de St. Helene
BAYE DE ST. HELENE
BAYE DE SALDANE
Cap François
LES ATTAQUAS
LES COHAQUAS
LES GAURIS
LES NESSEQUAS
Salines Naturelles
Isle de Dassen
LES SUSEQUAS
La Vallée Verte
LES GORINGAICONAS
Mont Bleue
Isle Robben
GORACHOUQUAS
Vallee du Charon
Obriquas
LES CABUQUAS
LES HORISONS
COLONIE DE WAVEREN
LES COOPMANS
GONNEMASSE HOTTENTOTS
Baye de Mussel ou de Saint Blaise
Baye St. Catherine
Bain Chaud
COLONIE DE DRAKENSTEEN
Tour de Babel
Pays de Vignes
LE CAP DE BONNE ESPERANCE
COLONIE DU CAP
GORINGHAIQUAS
COLONIE DE STELLENBOSCH
Stellenbosch
Mod dergat
HOLLANDE HOTTENTOTE
La Fausse Baye
Cap Falso ou le Faux Cap
Cap des Eguilles
Baye Struis
Baye de Saint Sebastien
Baye de Rochos
Baye des Poissons
Baye du Bois
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.
37
38
39
40
41
33
34
35
Tom. V. N°

procura l'honneur de voir sa femme, qui leur fit servir pour collation du pain de bled de Turquie, avec du beurre & du fromage. Les Hollandois lui marquerent aussi-tôt leur reconnoissance en lui présentant un cornet de tabac, dont elle se mit à fumer avec les autres femmes.

INTRODUCTION.

Calmes & tempêtes.

Ils quitterent Praya le 19 de Mars. Les calmes, qui les arrêterent sous la ligne, augmenterent beaucoup le scorbut sur chaque bord, & causerent des fiévres chaudes, accompagnées de furieux délires. Un cercle, qui se fit voir pendant trois nuits autour de la Lune, fut regardé enfin comme l'avant-coureur des vents; & bien-tôt en effet ils commencerent à souffler avec violence. Le neuf d'Avril, une hirondelle de mer vint se percher sur le Vaisseau de Kolben, autre présage de tempête, qui fut aussi-tôt suivi d'une grande traînée d'éclairs & d'un coup de tonnerre fort éclatant. Le Capitaine le prit pour un coup de canon; & s'étant imaginé qu'on avoit eu la hardiesse de tirer sans son ordre, il courut furieusement au bruit; mais il trouva son mât de misene fort endommagé, & trois éclats, longs de quinze pieds & d'un pouce d'épaisseur, emportés par le feu du Ciel. Quoiqu'il ne fût point arrivé de mal à l'Equipage, qui étoit en foule au même lieu, chacun trembla du danger de la chambre des poudres, où l'on n'avoit pas moins de trois mille quintaux de cette terrible marchandise.

L'Auteur perd ses cheveux en passant la Ligne.

En passant la ligne, l'Auteur perdit entiérement ses cheveux. La nuit du 23 de Mai, on essuia une furieuse tempête. Le 5 de Juin, on eut un brouillard fort épais; signe ordinaire qu'on approche du Cap. Il se fit voir en effet le 10; & le lendemain on entra heureusement dans le Port.

Plaintes de l'Auteur à son retour.

Kolben, après avoir fini ses observations au Cap de Bonne-Espérance, s'embarqua le 9 d'Avril 1713 pour retourner en Hollande. Les fatigues qu'il avoit essuiées dans une si longue absence lui faisoient désirer impatiemment de revoir sa Patrie. Toutes les circonstances de son entreprise n'avoient pas répondu à son attente. Il avoit même à se plaindre des mauvais traitemens qu'il avoir reçus. Ses amis de l'Europe ayant mal exécuté leurs promesses pendant le séjour qu'il avoit fait au Cap, il s'y étoit vû réduit, par leur négligence, à de fâcheuses extrêmités. Dans son retour, il ne lui arriva rien d'extraordinaire, jusqu'au 22 du mois d'Août suivant qu'il entra dans le Port d'Amsterdam.

CHAPITRE PREMIER.

Pays des Hottentots, & Nations qui l'habitent.

KOLBEN, 1713. HOTTENTOTS. Découverte & premier nom du Cap.

LE Cap de Bonne-Espérance est la pointe la plus méridionale de l'Afrique, & l'endroit le plus remarquable du Pays des Hottentots. Il fut découvert pour la premiere (2) fois en 1493, sous le régne de Jean II, par Barthelemy Diaz, Amiral Portugais. Les orages qu'il y essuia le firent nommer *Cabo dos todos tormentos*, ou Cap de tous les maux (3); mais le Roi Jean chan-

(2) Ce fut en 1486. *Voyez ci-dessus*, T. I. *chap.* I.

(3) Son premier nom fut *Cabo Tormentoso*.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

gea ce nom en celui de *Cabo de Buena-Esperanza*, ou Cap de Bonne-Espérance, qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Diaz n'y débarqua point; non plus que Vasco de Gama, qui fut chargé après lui du commandement de la Flotte Portugaise. *Ria del Elephanter* (4), autre Amiral Portugais, fut le premier qui prit terre au Cap en 1498. Sur ses informations, le Roi Emmanuel, qui régnoit alors en Portugal, fit partir quelques tems après, une nouvelle Flotte, avec ordre d'y former un établissement. Mais les Portugais, effraiés du caractere des Habitans, qu'on faisoit passer pour Antropophages, ne jugerent point à propos d'en courir les risques. Ils tuerent quelques animaux pour leur provision, & firent de l'eau dans l'Isle *Robbin* (*), où ils trouverent une caverne qui servit à les mettre à couvert du mauvais tems. Elle en a pris le nom de cave ou de caverne des Portugais.

Almeyda, Viceroi de l'Inde, y périt.

François Almeyda, Viceroi de l'Inde, ayant touché au Cap de Bonne-Espérance en retournant dans sa Patrie, envoia un Parti sur le rivage, pour se procurer quelques Bestiaux par des échanges. Ses gens furent repoussés par les Habitans; & le désir de la vengeance l'ayant fait descendre lui-même, il eut le malheur d'être tué d'un coup de fléche empoisonnée (5). D'autres Portugais, pour vanger cette disgrace, prirent terre au Cap, deux ou trois ans après; & connoissant la passion des Hottentots pour le cuivre, ils transporterent sur le rivage une grosse piéce de canon, dont ils feignirent de vouloir leur faire présent. Mais tandis qu'une troupe de ces Barbares la traînoit joieusement, en deux files, par le moien de quelques cordes, les Portugais, qui l'avoient chargée à cartouche, y mirent le feu tout d'un coup, & firent un carnage effroyable de leurs Ennemis.

Vengeance des Portugais.

Dans la suite, il ne paroît pas que le Cap ait été visité par les Européens (6) jusqu'à l'année 1600, où les Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales, qui étoit alors dans son enfance, commencerent à s'y arrêter dans le cours de leurs voyages. Cependant cette Compagnie, qui s'est distinguée depuis, avec tant de gloire, par son génie pour le commerce & la navigation, ne conçut pas tout d'un coup les avantages qu'elle pouvoit tirer d'un établissement au Cap de Bonne-Espérance. Ses Vaisseaux, à la vérité, continuerent d'y relâcher en allant aux Indes, ou à leur retour; mais elle ne pensa point à s'y établir avant les représentations & les instances de *Van-Ricbeeck* (7), Chirurgien d'une Flotte qui s'y étoit arrêtée en 1650, comme on le rapportera dans le cours de cet article.

Commencemens de l'établissement Hollandois au Cap.

Bornes du Pays des Hottentots.

Il n'est pas aisé de fixer au juste les dimensions du Pays qui est habité par les Hottentots. Entre plusieurs Geographes, Delisle étend ces Nations depuis le Cap de Bonne-Espérance, au Nord, jusqu'au-delà du Tropique du Capricorne, & leur donne de ce côté pour bornes les Royaumes de Mataman, d'Abutua & de Monomotapa; du côté de l'Est, il le représente bordé par le Monomotapa & les terres maritimes que les Portugais ont nommées *Tierras de Zangana*, dos *Fumos*, dos *Naonetos* & de *Natal*; au Sud & à l'Ouest, par

(4) Cet Amiral avoit été Capitaine du second Vaisseau de Diaz, au tems de la découverte. Peut-être avoit-il pris ce nom de la riviere qu'il découvrit au-delà du Cap.

(*) C'est celle que les Anglois nomment *Isle des Pengouins*.

(5) Ce fut en 1509. *Voyez ci-dessus, Vol. I.*

(6) On a vû ci-dessus, au Tome premier, que les Anglois étoient à Saldanna en 1592, sous le Capitaine Raymond.

(7) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 14. & suivantes.

l'Océan. Ainsi, la région des Hottentots étant environnée de trois côtés par la mer, peut être regardée comme la pointe de la langue de terre ou de la peninsule qui forme la partie méridionale de l'Afrique. Sa situation est entre le vingt-deuxiéme & le trente-cinquiéme degré de latitude du Sud; & entre le trente-troisiéme & le quarante-septiéme degré de longitude Est. Elle s'étend en longueur, du Nord au Sud, l'espace d'environ sept cens quatre-vingt milles; & de l'Ouest à l'Est, environ cent trente-sept.

KOLBEN. 1713.

HOTTENTOTS. Position de la Peninsule méridionale d'Afrique.

Au long des Côtes de cette vaste Contrée, on trouve quantité de bayes & de riviéres. La premiere baye, au Sud de la Riviére de Bragaval, où l'on peut dire que le Pays des Hottentots commence, se nomme *Angra de Conceizaon*. Elle est suivie d'*Angra Piguena* & de *Porte del Ilheos*, au Nord du Cap das Voltas. Dans tout cet espace, les Geographes ne nomment aucune riviére. Soixante-cinq lieues plus bas, on rencontre les bayes de S. Martin & celle de Ste Helene. Cet intervalle renferme deux riviéres considérables; celle *des Elephans* & celle de Ste Helene, que les Hollandois nomment Riviére de la Montagne. Un peu au Sud de la baye de Ste Helene est celle de Saldanna, célébre dans les Relations de tous les Voyageurs, & sur-tout dans celles des Anglois. Vingt lieues au Sud de Saldanna, on arrive à la baye de la Table, qui appartient au Cap de Bonne-Espérance. Au-delà du Cap, du côté de l'Est, on trouve la baye *False*, dont la pointe orientale forme le *Cap Falso*. La baye suivante est celle de *Stnug*, à l'Est du Cap das Agulhas, ou des Aiguilles, après laquelle on trouve successivement celle que les Anglois ont nommée *Flesh Bay*, celle de *S. Sebastien*, celles des *Poissons*, de Ste Catherine & de Nossel, où est S. Blaise, toutes fort voisines, comme on peut le remarquer dans la carte. La baye de Nossel est éloignée d'environ soixante-dix lieues du Cap de Bonne-Espérance. Elle a du côté de l'Est, à peu-près au double de la même distance, la baye de *Lagoa* ou d'*Algoa*, qui est la derniere de la Côte des Hottentots. La baye de la *Table*, la baye *False*, celle de Nossel & celle de Lagoa, ont des riviéres qui s'y déchargent. Les autres n'ont point de riviéres, ou n'en ont que de fort petites.

Bayes & Riviéres au long de la Côte.

Kolben réduit les Nations des Hottentots, qui sont contenues dans cette partie de l'Afrique, au nombre de dix-sept, dont il rapporte les noms: Les *Gungemans*; les *Kokhaquas*; les *Sussaquas*; les *Odiquas*; les *Khirigriquas*; les Grands *Namaquas* & les petits; les *Attaquas*; les Khorogauquas; les *Kopmans*; les *Hessaquas*; les *Sonquas*; les *Dunquas*; les *Damaquas*; les *Gauros* ou les *Gauriquas*; les *Houteniquas*; les *Khamtovers*; & les *Heykoms* (8). L'Auteur ayant parcouru la pûpart de ces Nations, est persuadé qu'on n'en trouveroit pas beaucoup d'avantage (9).

Nations de Hottentots; en quel nombre?

Dans l'exposition qu'il en fait, il se contente de marquer leurs situations respectives, sans entreprendre d'assigner exactement les limites & l'étendue de chaque Pays. Il observe que la liste des Nations Hottentotes, donnée par Dapper, par Anderton, par le Pere Tachard & d'autres Ecrivans, est une chimere de leur imagination, ou qui n'a pour fondement que des récits infidelles; qu'ils se trompent aussi souvent dans les noms qne dans la distribution des Pays; en un mot, qu'ils sont si éloignés de la vérité, que ceux qui ont fait le voyage du Cap auroient peine à les entendre.

Kolben critique divers Auteurs.

(8) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 62. (9) Le même, *ibid.* p. 83.

Kolben. 1713. Hottentots. Nation des Gungemans. Kokhaquas.

Les *Gungemans* font la Nation la plus voifine du Cap. Ils ont vendu leur territoire aux Hollandois, avec lefquels étant aujourd'hui mêlés, ils ne confervent qu'une fort petite partie de leurs anciennes poffeffions.

Les *Kokhaquas*, ou les Kohaquas, bordent les Gungemans au Nord, & portent, dans Dapper, le nom de *Saldanhaters* (10). Leur territoire renferme quantité de belles prairies, poffedées par les Européens qui font chargés de fournir des provifions aux Vaiffeaux de la Compagnie. Cependant les Kokhaquas font demeurés en poffeffion de la plus grande partie des terres. On trouve dans le même Pays un grand nombre de belles falines. Mais peu d'Européens y font leur demeure, parce qu'il manque d'eau fraîche. Les Hollandois y entretiennent conftamment une Garde, autant pour la sûreté des falines, que pour avoir fans ceffe l'œil ouvert du côté de la mer, & donner avis au Cap, ou à la Ville de ce nom, de l'approche des Vaiffeaux. Toutes les Nations des Hottentots font dans l'ufage de paffer, avec leurs hutes & leurs troupeaux, d'un endroit de leur territoire à l'autre, pour la commodité des pâturages. L'herbe y croît fort haute & fort épaiffe. Mais lorfqu'elle commence à vieillir, il la brûlent jufqu'à la racine, & changent de canton, pour revenir dans un autre tems, qui n'eft jamais fort éloigné; car les cendres engraiffent beaucoup la terre, & les pluies ne manquent pas pour la rafraîchir. L'ufage de brûler les herbes eft établi de même entre les Hollandois du Cap. Ils creufent un foffé autour de l'efpace qu'ils veulent brûler, pour arrrêter la communication des flammes.

Ufage commun des Hottentots.

Suffaquas.

Les Kokhaquas ont au Nord les *Suffaquas*, ou les Saffiquas, à quelque diftance de la baye de Saldanna. Tachard les place mal-à-propos près cette baye. C'étoit une Nation nombreufe & riche en beftiaux; mais elle a été ravagée & difperfée par les Fliboftiers Hollandois, qui ont caufé des maux infinis à plufieurs Nations des Hottentots dans l'origine de l'établiffement de la Compagnie. Ce territoire eft aujourd'hui mal peuplé. Les Villages y font rares, & les troupeaux peu nombreux. La rareté de l'eau fraîche a contribué à faire abandonner leur Pays aux Habitans. Elle en écarte auffi les bêtes féroces. Cependant l'Auteur juge qu'on en trouve affez, en prenant la peine de creufer la terre. Le Pays, quoique montagneux, produit de l'herbe en abondance. Au fommet des montagnes, comme dans les vallées, on voit des tapis naturels de fleurs & d'herbes les plus odoriférantes (11).

Odiquas.

Les Suffaquas ont pour voifins les Odiquas, ou les Udiquas. Ils entretiennent avec eux une alliance perpétuelle contre les Khirigriquas, avec lefquels ils ont eu des guerres longues & fanglantes. Ces trois Nations avoient pris les armes en 1706, lorfque l'Auteur arriva au Cap; mais un Officier Hollandois, qui fut envoyé avec un Corps de Trouppes pour leur offrir fa médiation, les reconcilia fi folidement, qu'elles ont vêcu depuis en bonne intelligence. Avant la conclufion de ce Traité, deux Soldats Hollandois furent maltraités par le fort; l'un fut dévoré par un lion; l'autre, bleffé d'un coup de fléche empoifonnée qui le frappa dans la bouche, & qui auroit été mortel s'il n'eût emploié la méthode des Hottentots pour fe guérir.

(10) Il leur donne apparemment ce nom parce qu'ils font fitués vers la Baye de Saldanna; mais, par cette raifon, il conviendroit plus aux Saffaquas.

(11) Voyage de Kolben, p. 63.

Les

HOTTENTOTS NAMAQUAS



T. V. N.° XXXI

Kolben. 1713.

Hottentots. Khirigriquas.

Les *Khirigriquas* (12) habitent les bords de la baye de Ste Helene. C'est une Nation nombreuse, distinguée particuliérement par la force du corps & par une adresse extraordinaire à lancer la zagaie. La belle Riviére de l'Eléphant, qui tire son nom de la multitude de ces animaux qu'on voit sur ses bords, traverse le territoire des Khirigriquas. Il est rempli de montagnes, dont le sommet est couvert de beaux pâturages, comme elles le sont presque toutes dans le Pays des Hottentots. Les terres l'emportent beaucoup, pour la bonté, sur celles des Sussaquas & des Odiquas. Les vallées sont ornées d'une grande variété de fleurs, d'une beauté & d'une odeur extraordinaires; mais elles servent de retraite à quantité de serpens, entre lesquels on trouve le *Ceraste*, ou le serpent cornu. On y voit aussi des cailloux de différentes formes & de diverses couleurs.

Beauté de leur Pays.

Bois singulier.

Le même territoire renferme un grand bois, composé d'une espéce d'arbres qui sont propres à cette région. Ils sont fort gros & fort élevés. L'Auteur n'en put connoître le fruit, non plus que le nom, parce qu'il ne les vit point dans une saison favorable à sa curiosité. Les bêtes féroces, qui se rassemblent dans ce bois, en rendent le passage fort dangereux. Il est divisé en plusieurs routes, formées des deux côtés par des arbres épais, & si serrés, que leurs branches se croisant & s'entremêlant, ferment le passage à la lumiere dans les plus beaux jours. Il s'y trouve des endroits où l'obscurité est si profonde, qu'on croit voyager sous terre. Les Habitans de ce canton, persécutés par les Flibustiers Hollandois, qui leur enlevoient leurs bestiaux, & qui ne menageoient pas plus leur vie, cherchoient à se vanger par la destruction de tous les Européens qui tomboient entre leurs mains, lorsque la paix fut rétablie par un traité de commerce régulier. Avant cette reconciliation, une troupe de Hollandois, occupée du commerce, tomba dans une embuscade en traversant le bois. Les Hottentots s'étoient postés si avantageusement derriere leurs brossailles, que n'ayant rien à craindre des armes à feu, ils fondirent sur leurs Ennemis à coups de Zagaies. Ils eurent la satisfaction, non-seulement d'en tuer un & d'en blesser plusieurs, mais de voir fuir tous les autres en confusion, pour gagner des champs ouverts. Là ces Barbares perdant le secours des arbres, qui avoit fait toute leur force, il se trouverent exposés à la vengeance de ceux qu'ils avoient poursuivis, & forcés de fuir à leur tour avec beaucoup de perte.

Leur ancienne haine pour les Hollandois.

Namaquas.

Les *Namaquas* sont divisés en deux Nations; l'une des grands; l'autre des petits Namaquas. Ceux-ci habitent la Côte. Les grands occupent le pays voisin, du côté de l'Est. Ces deux Peuples différent entr'eux dans leur Gouvernement & dans leurs usages; mais ils se ressemblent par la force, la valeur & la discrétion; ils sont également respectés de tous les autres Hottentots. Kolben les représente comme les Négres les plus sensés qu'il ait vûs dans cette Région. Ils parlent peu. Leurs réponses sont courtes & méditées. Ils peuvent mettre en campagne une armée de vingt mille hommes. Le territoire des deux Nations est rempli de montagnes, où l'herbe ne peut pénétrer au travers du sable & des pierres qui les couvrent. Les vallées ne sont pas plus fertiles. Il n'y a dans tout le Pays qu'un petit bois & une fontaine. La Riviére de l'Elephant, qui le traverse, est la seule ressource des Habitans pour se procurer de

Leur Pays n'a qu'un bois & une fontaine.

(12) Ou *Hirigriquas*.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

l'eau. Les lieux qu'elle arroſe ſont la retraite d'une infinité de bêtes farouches, & ſur-tout d'une ſorte de daims mouchetés qui ſont propres à ces Cantons. Ils ſont moins gros que ceux de l'Europe, mais d'une légereté qui ſurpaſſe l'imagination. Leurs taches ſont jaunes & blanches. On ne les voit jamais qu'en troupeaux, & quelquefois juſqu'au nombre de mille. Leur chair eſt généralement graſſe & délicate, mais d'un goût qui ne reſſemble point à celui des daims d'Allemagne.

Rocher taillé par un Namaqua.

Près de la Fontaine des Namaquas, on trouve un rocher, taillé en forme de Dongeon ou de Forteresse. On le nomme Château de Miro, du nom d'un Capitaine du Pays, qui ſe fit un amuſement de lui donner cette forme. Mais l'Auteur doute qu'un Hottentot puiſſe avoir été capable d'une entrepriſe qui demandoit autant d'induſtrie que de travail, ſur-tout dans deux logemens qu'il trouva fort bien imaginés, & qui peuvent contenir un aſſez grand nombre d'hommes. En un mot, c'eſt l'ouvrage le plus curieux qui ſe trouve dans tous les Pays des Hottentots.

Stratagême de ce Peuple contre les Hollandois.

Kolben rapporte une autre exemple de l'induſtrie des Namaquas. La premiere fois que les Hollandois entrerent dans leur Canton pour le commerce des beſtiaux, ils avoient pris pour guide un fameux Hottentot du Cap, qui ſe nommoit *Claas*. Mais les Namaquas croyant les reconnoître pour des Flibuſtiers, écouterent peu les proteſtations de Claas, & coururent aux armes en grand nombre. Ils attaquerent leurs Ennemis à coups de fléches & de zagaies; & pendant trois jours ils firent face en champ ouvert, avec une fermeté ſurprenante. Enfin, déſeſpérant de vaincre par la force, ils eurent recours au ſtratagême. Dans une occaſion où les Hollandois leur parurent échauffés au combat, ils ſe retirerent, ſans ceſſer de ſe défendre, & s'engagerent dans un défilé très-long, entre des rocs fort élevés. Les Hollandois continuerent de les pourſuivre. Ils s'étoient avancés juſqu'au milieu du défilé, lorſque les Namaquas montant des deux côtés ſur les rocs, avec autant de légereté que des chats, commencerent à faire pleuvoir ſur eux une grêle de fléches, de dards & de pierres. Ils leur cauſerent tant de frayeur & d'étonnement par cette ruſe, qu'ils les forcerent de ſe retirer pour ſauver leur vie, couverts de meurtriſſures, la tête en ſanglantée, & dans un état, dit l'Auteur, qui ne leur permit pas de regarder plus long-tems leurs Ennemis en face (13).

Accueil qu'il leur avoit fait d'autres tems.

Les Hollandois, ſuivant Dapper, avoient déja viſité les Namaquas, & n'avoient eu qu'à ſe louer de leur accueil. Cet écrivain raconte qu'en 1661 treize Hollandois, envoyés par le Gouverneur du Fort pour chercher de l'or & d'autres raretés, furent reçus de cette Nation avec toutes ſortes de careſſes. Elle leur fit préſent d'un mouton. Les Muſiciens du Pays, rangés en cercle, au nombre de cent, portoient à la main chacun un roſeau, d'inégale grandeur, duquel ils tiroient un ſon ſemblable à celui de la trompette. Ils avoient au milieu d'eux leur Directeur, qui battoit la meſure. Après le concert, qui dura deux ou trois heures, les Hollandois furent invités par le Roi à ſe rendre au Palais, où ils furent traités avec du millet & du mouton. Ils préſenterent à Sa Majeſté quelques piéces de cuivre, des grains de verre, de l'eau-de-vie & du tabac, qu'il leur fit l'honneur d'accepter, & dont il apprit bientôt l'uſage.

(13) Voyage de Kolben, Tome premier, page 63. & ſuivantes.

Au mois de Novembre de la même année, quatorze Marchands Hollandoisfient le même voyage ; mais après avoir pénetré à plus de trois cens milles dans le Pays, n'ayant pas rencontré les Namaquas, qui s'étoient retirés, suivant leur usage, dans quelque canton fort éloigné, ils revinrent au mois de Février suivant, sans avoir tiré aucun fruit de leur entreprise.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

Autre voyage chez les Namaquas.

Dapper dit que la Nation des Namaquas est fort nombreuse, & leur donne une taille gigantesque. Leurs femmes sont belles & fort bien-faites ; mais l'art a moins de part à leurs agrémens que la nature, car elles n'ont que des peaux de bêtes pour habits, & leur parure consiste en grains de verre de Cambaye, qu'elles achetent des Portugais vers le Monomotapa. Les hommes portent une plaque d'ivoire devant leurs parties naturelles, & un cercle de la même matiere au bras, avec quantité d'anneaux de cuivre. Chacun a sa petite selle de bois, garnie de cordes, qui lui servent à la porter continuellement, pour s'asseoir dans toutes sortes de lieux. Le Gouvernement de Namaquas consiste dans une seule personne. Celui qui en étoit revêtu en 1670 se nommoit *Akambiba*, & se faisoit honneur d'avoir trois fils d'une grandeur extraordinaire (14).

Leurs habits & leurs usages.

Kolben n'attribue rien de remarquable à leur taille ; mais il vante leur bon sens & leur politesse. Il raconte, pour exemple, qu'en 1708, à l'arrivée de *Van-Assembourg*, Gouverneur Hollandois, les deux Nations envoyerent quelques-uns de leurs Chefs au Cap, pour complimenter son Excellence, avec un fort beau présent de bestiaux. Elles lui faisoient demander la même protection dont ils avoient joui sous ses Prédecesseurs, & promettre une fidélité exacte au Traité d'alliance. Les Députés chargés de cette commission s'en acquiterent avec tant de discrétion & d'habileté, que le Gouverneur & tous les assistans en furent surpris. On les traita fort liberalement, pendant quelques jours, aux frais de la Compagnie Hollandoise. Ayant appris que Van-Assembourg destinoit leur présent aux besoins publics, contre l'usage de ses prédécesseurs, qui ne consideroient dans ces occasions que leur propre intérêt, ils ne se lassoient point d'applaudir à son désintéressement & à son intégrité. Dans leur audience de congé, ils en firent le sujet de leur compliment. Ils emportoient, lui dirent-ils, les meilleures impressions de sa bonté & de sa grandeur d'ame. Ils ne manqueroient pas de les communiquer à leur Nation, qui apprendroit avec une satisfaction extrême, que le Gouvernement étoit entre les mains d'un si digne Personnage, & qui se promettroit de tant de vertus, la paix & la sûreté qu'elle pouvoit désirer.

Exemple de leur politesse.

Tachard prétend que depuis le Pays des Namaquas on ne trouve que des déserts inhabités jusqu'au dix-huitiéme degré, où commencent les Hottentots d'Angola (15). Mais il tombe ici dans une double erreur ; car il est également faux que le Pays entre les Namaquas & Angola soit désert, & que les Peuples d'Angola soient Hottentots.

Erreurs attribuées au Pere Tachard.

Les Namaquas ont au Nord la Nation des *Attaquas*, & plus loin, du même côté, si l'Auteur ne tombe point ici dans quelque méprise, celle des Khoioganquas ; deux grandes Nations, qui possedent une vaste étendue de Pays. Il peut se trouver plusieurs autres Peuples entr'elle & Angola. Mais l'Auteur ac-

Nation des Attaquas.

(14) Dapper, dans Ogilby, *ubi sup.*

(15) Cette Remarque est prise de la Carte de Tachard. Mais il parle des Caffres, & non des Hottentots. Ainsi l'erreur est du côté de Kolben même, qui a crû que ces deux termes étoient synonimes.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

corde qu'au Nord des Namaquas on rencontre, par intervalles, de vaſtes déſerts, que leur ſéchereſſe & leur ſtérilité rend inhabitables.

Le Pays des Attaquas ſe reſſentant de ces deux défauts, les Habitans vivent en petites trouppes, à des diſtances conſidérables les unes des autres, dans les cantons qu'ils jugent les plus commodes. La même raiſon ne leur permet pas de nourrir beaucoup de beſtiaux. Ils n'entretiennent que celui qui ſuffit pour leur ſubſiſtance, avec le ſupplément qu'ils tirent de leur chaſſe. Mais ils paroiſſent auſſi gais, auſſi contens, que s'ils jouiſſoient du plus riche terroir. Le goût qu'ils ont pour la tranquillité rend la guerre fort rare entr'eux & leurs voiſins. Lorſqu'ils ſe croyent menacés de quelque attaque, ils ſe hâtent, comme les Suiſſes, de gagner le ſommet de leurs montagnes; & par des ſignaux, qui ſont ordinairement de la fumée pendant le jour, & des flammes pendant la nuit, ils forment promptement une armée nombreuſe, dans un lieu établi pour le quartier d'aſſemblée.

Gaieté des Habitans dans un mauvais Pays.

Kolben retourne d'ici au Cap, pour nous préſenter les *Kopmans*, Nation ſituée au Sud (16) des Gungemans. Elle a tiré ſon nom d'un Capitaine du même Pays, dont on parlera dans une autre occaſion. Ce territoire s'étend beaucoup vers l'Eſt; mais il a peu d'étendue ſur la Côte. Quantité d'Européens, qui s'y ſont établis, poſſedent de grands eſpaces d'un riche terroir, auquel ils ajoutent continuellement de nouvelles terres dont les Kopmans ne font aucun emploi. Les vallées ſont fort bien arroſées, & produiſent, en abondance, des arbres de pluſieurs eſpéces. La *Palamite* (17) en parcourt une partie pour ſe rendre à la mer. Cette Riviére eſt rapide. Elle tire ſa ſource des montagnes de *Drakenſtein*, ſur la frontiere du Pays, & reçoit pluſieurs ruiſſeaux, dont l'un, qui eſt aſſez conſidérable, porte le nom de *Riviére noire*. On ne trouve guéres, dans la Palamite, que des anguilles, des éperlans, & d'autres petits poiſſons. Le même territoire contient une ſource d'eau chaude. Dans une vallée, nommée *Suthenhall*, & dans quelques autres endroits, la nature a placé de fort belles ſalines.

Nation des Kopmans.

Riviere de Palamite.

La Nation des Gungemans eſt bordée auſſi par celle des *Heſſaquas*, que Tachard nomme *Gaſſaquas*. Il ne s'eſt pas moins trompé ſur la ſituation de leur territoire, lorſqu'il l'étend au long de la mer, où Kolben aſſure qu'ils ne poſſedent point un pouce de terre. Mais il ajoute, avec plus de vérité, que leur Nation eſt riche & nombreuſe, quoique moins verſée que toutes les autres dans l'art de la guerre. Les Heſſaquas ſont peut-être la plus riche Nation des Hottentots, c'eſt-à-dire, que leurs beſtiaux ſont les meilleurs & en plus grand nombre. On voit leurs pâturages couverts de bœufs & de moutons. Leurs bœufs, qu'ils appellent *Bakkelugs*, ſont d'une force & d'une beauté dont ceux des autres Nations n'approchent point. Leur commerce avec les Européens, qui l'emporte auſſi ſur celui des autres, en eau-de-vie, en tabac, en corail, &c. les rend plus voluptueux & moins propres à la guerre. Auſſi s'efforcent-ils de vivre en paix avec les Nations voiſines, quoiqu'ils ſoient en fort grand nombre. Ils ſe défendent néanmoins avec beaucoup de vigueur, lorſque l'abondance & la beauté de leurs troupeaux les expoſent à quelque incurſion; mais ils ne pourſuivent jamais l'Ennemi au-delà de leurs limites; & c'eſt peut-être

Heſſaquas. Richeſſe de cette Nation.

(16) Dans la Carte, elle eſt plûtôt à l'Eſt ou au Nord-Eſt.

(17) Le nom de cette riviere ne ſe trouve point dans la Carte.

cette inclination pour la paix qui leur attire souvent des insultes. Si l'attaque surpasse leurs forces, ils ont recours à la protection du Gouverneur du Cap.

Kolben. 1713.

Hottentots

Querelle entre les Hessaquas & les Gungemans.

En 1707, quelques Députés des Hessaquas ayant fait au Gouverneur un présent de plusieurs bœufs, il leur fit à son tour un présent de tabac, d'arrack & de corail. Aussi-tôt qu'ils l'eurent reçu, ils s'assirent avec une trouppe de Gungemans, pour faire l'essai de leur arrack. Les flacons rouloient de bonne grace, & la joie paroissoit régner dans l'assemblée. Mais à la fin, sans qu'on en pût deviner la cause, & peut-être, dit Kolben, parce que les Gungemans désiroient quelques bouteilles de plus & qu'elles leur étoient refusées, ils insulterent les Hessaquas, qui se disposoient à partir. Les deux Partis en vinrent aux mains près du Port. Leurs poings, leurs bâtons & quelques pierres étoient leurs seules armes; mais le bruit & la chaleur du combat ne faisant qu'augmenter, l'allarme se répandit dans la Ville, & fit sortir les Habitans. Le Fiscal Hollandois, quoiqu'extrêmement respecté des Hottentots, entremit inutilement son autorité, & se vit même exposé à quelque danger. Enfin, pour rétablir la paix par la terreur, le Gouverneur fit amener une grosse piéce d'artillerie, qui fut chargée à leurs yeux Cette vûe même n'ayant produit aucun effet, il fit tirer le coup par-dessus leurs têtes. Alors, effraiés par le bruit, ils se retirerent chacun de leur côté sans prononcer un seul mot.

Kraals ou Villages des Hessaquas.

Les *Kraals*, ou les Villages des Hessaquas, sont en plus grand nombre, plus étendus & mieux peuplés que ceux des autres Hottentots. Leur territoire est rempli de venaison, & produit tout ce qui se trouve d'utile (18) & d'agréable dans ces Régions, avec plus d'abondance qu'aucun autre Pays voisin du Cap. L'usage des Hessaquas, lorsqu'ils aspirent à la fortune, est d'entrer au service des Européens, & d'emploier leurs gages à se procurer des bestiaux. Ensuite, retournant dans leur Pays, ils y forment leur établissement.

Nation des Sonquas.

Après les Kopmans, on trouve du côté de l'Est les *Sonquas*, Nation vive & entreprenante, qui entend fort bien le métier des armes. Ils doivent cette humeur belliqueuse à la disposition de leur Pays, qui est montagneuse, remplie de rochers, & la plus pauvre de toutes les Régions du Cap. Comme elle fournit peu de commodités pour la subsistance des hommes & des bêtes, les Sonquas cherchent à gagner leur vie dans la profession militaire, & louent leurs services aux autres Nations pour leur seule nourriture. La pauvreté sert encore à les rendre fort adroits à la chasse; mais ils acquerent cette adresse aux dépens de leur gibier, qu'ils détruisent presqu'entiérement. On peut conclure du caractere de ce Peuple, qu'il n'est pas fort nombreux. Il est renfermé dans un petit nombre de Villages; & les bestiaux même y sont si rares, qu'on n'en tue qu'aux fêtes solemnelles, ou dans l'extrêmité du besoin. A la vérité le Pays produit assez abondamment des racines, des plantes & des légumes; mais on ne lui connoît pas d'autre richesse, à l'exception du bois, que les Habitans brûlent pour chasser les bêtes farouches.

Elle se loue pour la guerre.

Miel des Sonquas.

Les Sonquas ont beaucoup d'habileté à recueillir le miel dans le creux des arbres, où les abeilles se plaisent à le déposer. Ils en font peu d'usage pour eux-mêmes; mais ils le cédent aux Européens du Cap, qui en font une liqueur fort agréable & fort rafraîchissante en le mêlant avec de l'eau. Les

(18) Dapper dit que les Hessaquas subsistent de la racine de dakha, qu'ils prennent soin de planter. Elle sera décrite ci-dessous.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

marchandises qu'ils prennent en échange sont des couteaux, des ustenciles de fer & de cuivre, de l'eau-de-vie, du tabac & des pipes. Ils le mettent dans des sacs de cuir fort grossiers, & donnent un de ces sacs pour la moindre bagarelle.

Nation des Dunquas.

Le Pays des Sonquas est suivi de celui des Dunquas, qui est tout-à-la-fois agréable & fertile, & plus uni que la plûpart de ceux qui environnent le Cap. Il est arrosé par quantité de beaux ruisseaux, qui le traversent pour se rendre dans la Riviére de Palamite. Les plaines & les montagnes y sont également couvertes d'herbes, de légumes & de fleurs. Les bestiaux & le gibier s'y trouvent aussi en abondance.

Nation des Damaquas.

Les *Damaquas*, voisins des Dunquas, n'habitent pas un Pays moins riche & moins agréable. Il est même beaucoup plus uni. Ses productions communes sonr des melons d'eau & du chanvre sauvage. Il abonde en bestiaux & en gibier. Mais à peine s'y trouve-r-il assez de bois pour la préparation des alimens; & les Habitans sont réduits à brûler une sorte de mousse, dont l'odeur est forr nuisible. Ce territoire renferme plusieurs salines; mais éloignées comme elles sont des Européens du Cap, elles demeurent sans usage, parce que les Hottentors ne mangent point de sel. La Riviére de Palamite traverse le Pays des Dunquas avec tant de tours & de dérours, que n'ayant point de ponts, elle devient un obstacle fort ennuyeux pour les Voyageurs. Ils la passent dans de petits canors ou sur des radeaux. Le goût que les Habitans ont pour le gibier leur fait aimer beaucoup la chasse, & leur procure de grosses provisions de pelleteries pour leur habillement.

Gauros ou Gauriquas.

Erreur attribuée à Tachard.

Après les Damaquas, on rencontre les *Gauros* ou les *Gauriquas*; au-delà desquels Tachard place les Hottentots (19) du Monomotapa. Premierement, le Monomotapa n'a poinr d'Hottentots. En second lieu, il est certain que le reste de la Côte est habité par diverses autres Nations de Hottentots qui n'onr point encore été découvertes, jusqu'à la *Tierra de Natal*, où commence de ce côté-là l'Empire du Monomotapa, & qui est habité par les Caffres (20).

Les Gauros forment une Nation nombreuse, dans un petir territoire; mais le fond de leur Pays est riche & fertile. Il abonde en bestiaux. Il est bien pourvû d'eau fraîche & de bois. Les bêtes féroces y sont en plus grand nombre que dans aucun autre Pays autour du Cap. La plûpart des Habitans portent des peaux de tigre, de chats sauvages & d'autres animaux voraces, pour monument de leur courage & de leurs victoires.

Nation des Houteniquas.

Au Nord-Est des Gauros, sur la Côte, sont situés les *Houteniquas*, dont le territoire renferme plusieurs bois composés de fort beaux arbres. Dans l'intervalle on voit quantité de belles prairies, où l'herbe est mêlée d'une prodigieuse varieté de fleurs odoriférantes.

Nation des Kamtovers.

Les Houreniquas sont bordés par les *Kamtovers* ou les *Hamtovers*, qui possedent un territoire fort beau & fort uni. Ses prairies & ses bois, qui produi-

(19) Kolben substitue encore ici les Hottentots à la place des Caffres; c'est-à-dire, qu'il retombe dans la même erreur.

(20) *Caffre* signifie *infidéle*, ou non-croyant; nom que les Arabes établis sur la Côte orientale ont donné aux Habitans, chrétiens ou payens, qui ne professent point le Mahométisme. Dans ce sens, il peut convenir aussi aux Hottentots. Mais, faute d'en connoître le sens, Dapper a pris Caffre ou Hottentot pour deux synonimes.

ſent les plus grands & les plus beaux arbres de toute la région des Hottentots; l'abondance de ſon gibier & de toutes ſortes de bêtes ſauvages; enfin la multitude de ſes riviéres, où l'on trouve diverſes eſpéces de poiſſon d'eau douce & quelquefois de mer, entre leſquelles on voit ſouvent paroître la *Manatée* ou la vache marine, en font un ſéjour également riche & agréable. L'Auteur apprit, par de bonnes informations, que pluſieurs Européens en traverſant les bois y avoient trouvé des céríſiers & des abricotiers chargés de fruits, ſans avoir rencontré un élephant ni un bufle, quoique ces deux eſpéces d'animaux ſoient fort communs dans tous les autres Pays des Hottentots. Mais il y a beaucoup d'apparence que les Habitans les tuent lorſqu'ils paroiſſent, ou les chaſſent de leurs limites. Une trouppe de Marchands Hollandois, qui étoient venus chercher des beſtiaux dans cette Province, ſe laiſſerent un jour engager dans un bois, où les Habitans fondirent ſur eux avec leurs zagaies & leurs fléches. Ils crurent leur perte inévitable. Cependant ayant eu le bonheur de ſe rallier avant que d'avoir reçû la moindre bleſſure, ils firent une décharge qui refroidit l'emportement de leurs Ennemis, & qui les força de prendre la fuite. Le jour ſuivant, ces hoſtilités ſe terminerent par un traité d'amitié. Un Capitaine des Kamtovers, qui parloit quelques mots de Hollandois, ſe remit entre leurs mains, avec ce diſcours: « Nous nous ſommes crûs juſqu'à » préſent ſupérieurs à toute autre Nation par les armes; mais nous reconnoiſ- » ſons que les Hollandois nous ont vaincus, & nous nous ſoumettons à eux » comme à nos Maîtres.

Occaſion de ſon Traité avec les Hollandois.

Les *Heykoms* ſuivent les Kamtovers au Nord-Eſt. Ils habitent un Pays fort montagneux & qui n'a de fertile que ſes vallées. Cependant il nourrit un aſſez grand nombre de beſtiaux, qui ſe trouvent fort bien de l'eau ſaumache des riviéres & des roſeaux qui croiſſent ſur leurs bords. On y voit auſſi beaucoup de gibier, & toutes les eſpéces de bêtes ſauvages qui ſe trouvent autour du Cap. Mais la rareté de l'eau fraîche rend la vie fort dure aux Habitans & les expoſe à de fâcheuſes extrêmités. Un Officier de la Garniſon du Cap étant venu les inviter en commerce & leur propoſer un Traité d'alliance avec les Hollandois, ils accepterent ſes offres; mais, pour premiere faveur, ils lui demanderent un tambour, avec un chaudron & une poële de fer qu'ils avoient obſervés dans ſon Equipage. Ces trois préſens leur devinrent fort précieux. Quelque tems après, un Parti de Flibuſtiers, accoutumés à piller les Hottentots ſous de belles apparences de commerce, leur enleverent ces inſtrumens cheris, & quantité de beſtiaux. Ils n'ont jamais perdu le ſouvenir de cette injure. Un Européen qui viſite leur Pays eſt ſûr de leur entendre rappeller leur infortune & déplorer la perte de leur tambour, de leur chaudron & de leur poële.

Nation des Heykoms.

Perte regrettée de la Nation.

Au-delà des Heykoms on trouve la *Tierra de Natal*, qui eſt habitée par les Caffres, Nation dont la figure & les mœurs n'ont aucune reſſemblance avec celles des Hottentots. Kolben fait obſerver, en finiſſant cet article, qu'il viſita lui-même la plûpart des Pays dont il a donné la deſcription; & que ce qui concerne les autres, il l'apprit de pluſieurs perſonnes dignes de foi; les uns, dit-il, Bourgeois du Cap, qui s'étoient fait un amuſement de parcourir pluſieurs Nations des Hottentots; d'autres emploiés au ſervice de la Compagnie, qui avoient eu l'occaſion de traverſer le Pays, de pluſieurs côtés, dans l'exercice de leurs fonctions.

Tierra de Natal.

Garants du récit de Kolben.

CHAPITRE II.

Possessions des Hollandois au Cap de Bonne-Esperance.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

§. I.

Colonie du Cap.

Origine de cette Colonie.

ON a remarqué dans le Chapitre précédent que les Hollandois ne commencerent à s'établir au Cap qu'en 1650. Van Riebecek, Chirurgien Hollandois, revenant des Indes orientales, avoit observé que le Pays étoit naturellement riche & capable de culture, les Habitans d'un caractere traitable, & le port sûr & commode. Il exposa ses observations devant les Directeurs de la Compagnie, qui firent équiper aussi-tôt trois Vaisseaux pour une si belle entreprise, sous la conduite du même Chirurgien, après l'avoir nommé Gouverneur de ce nouvel établissement. En arrivant au Cap, Van-Riebecek fit un Traité avec les Habitans, par lequel ils cédoient aux Hollandois la possession de leur Pays, pour la somme de quinze mille florins en diverses sortes de marchandises. Il commença aussi-tôt à s'y fortifier, par la construction d'un Fort quarré. Il forma dans l'intérieur du Pays, à deux lieues de la côte, un jardin, qu'il enrichit de semences de l'Europe. La Compagnie Hollandoise, pour encourager cette Colonie naissante, offrit à tous ceux qui voudroient s'y établir soixante acres de terre par tête, avec droit de propiété & d'héritage; pourvû que dans l'espace de trois ans ils se missent en état de pouvoir subsister sans secours & contribuer à l'entretien de la Garnison. Elle leur accordoit aussi, à l'expiration de ce terme, la liberté de disposer de leur fonds, s'ils n'étoient pas satisfaits de leur marché ou de la qualité du climat.

Conditions accordées aux Fondateurs.

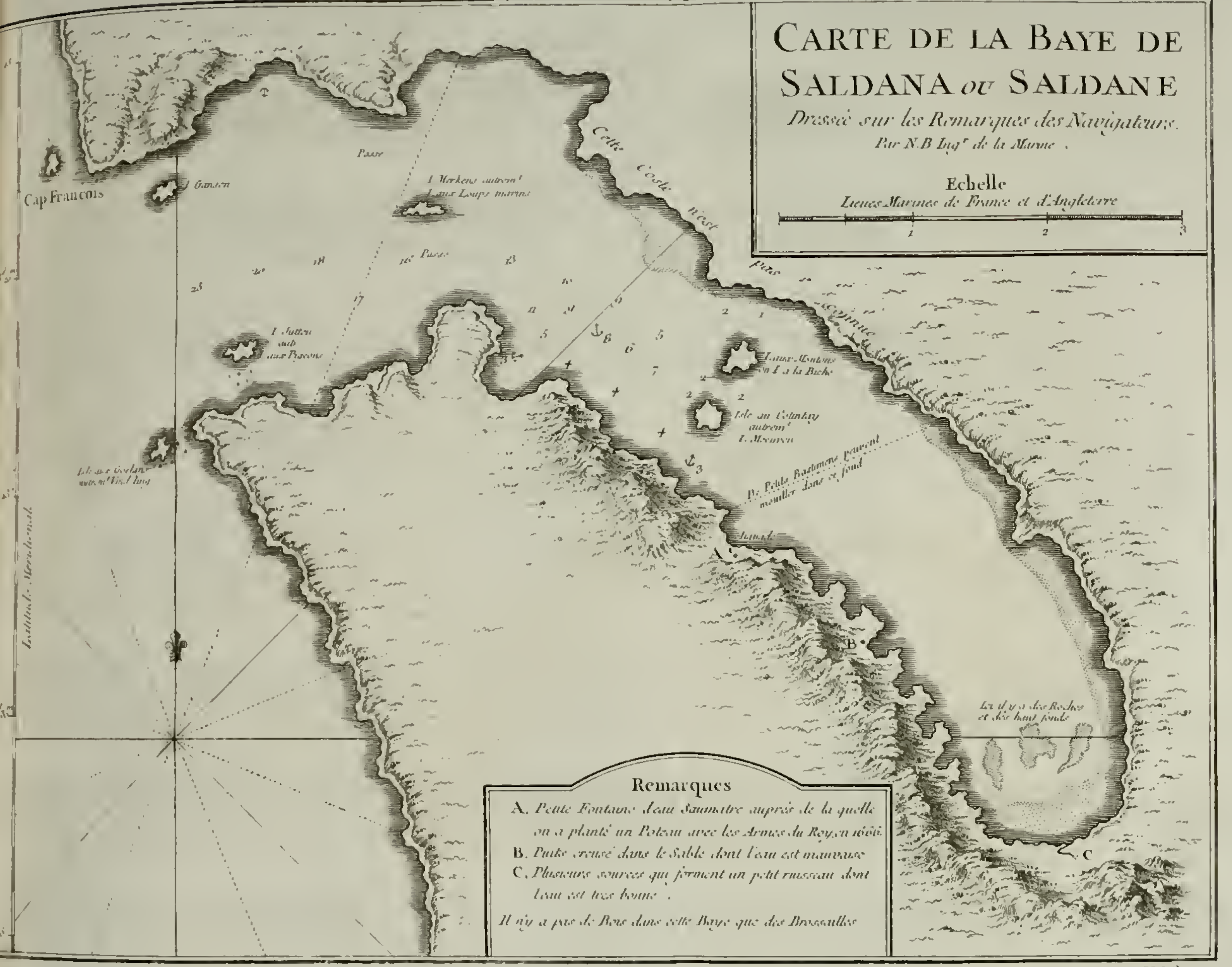
Progrès de la Colonie.

Des avantages de cette nature attirerent au Cap un grand nombre d'Avanturiers. Ceux qui manquoient de bestiaux, de grains & d'ustenciles, en reçurent à crédit par les avances de la Compagnie. On les pourvut aussi de femmes, qui furent tirées des Maisons de Charité & des Communautés d'Orphelines. Ces secours firent multiplier si promptement les Fondateurs de la Colonie, que dans l'espace de peu d'années ils commencerent à former de nouvelles habitations au long de la Côte.

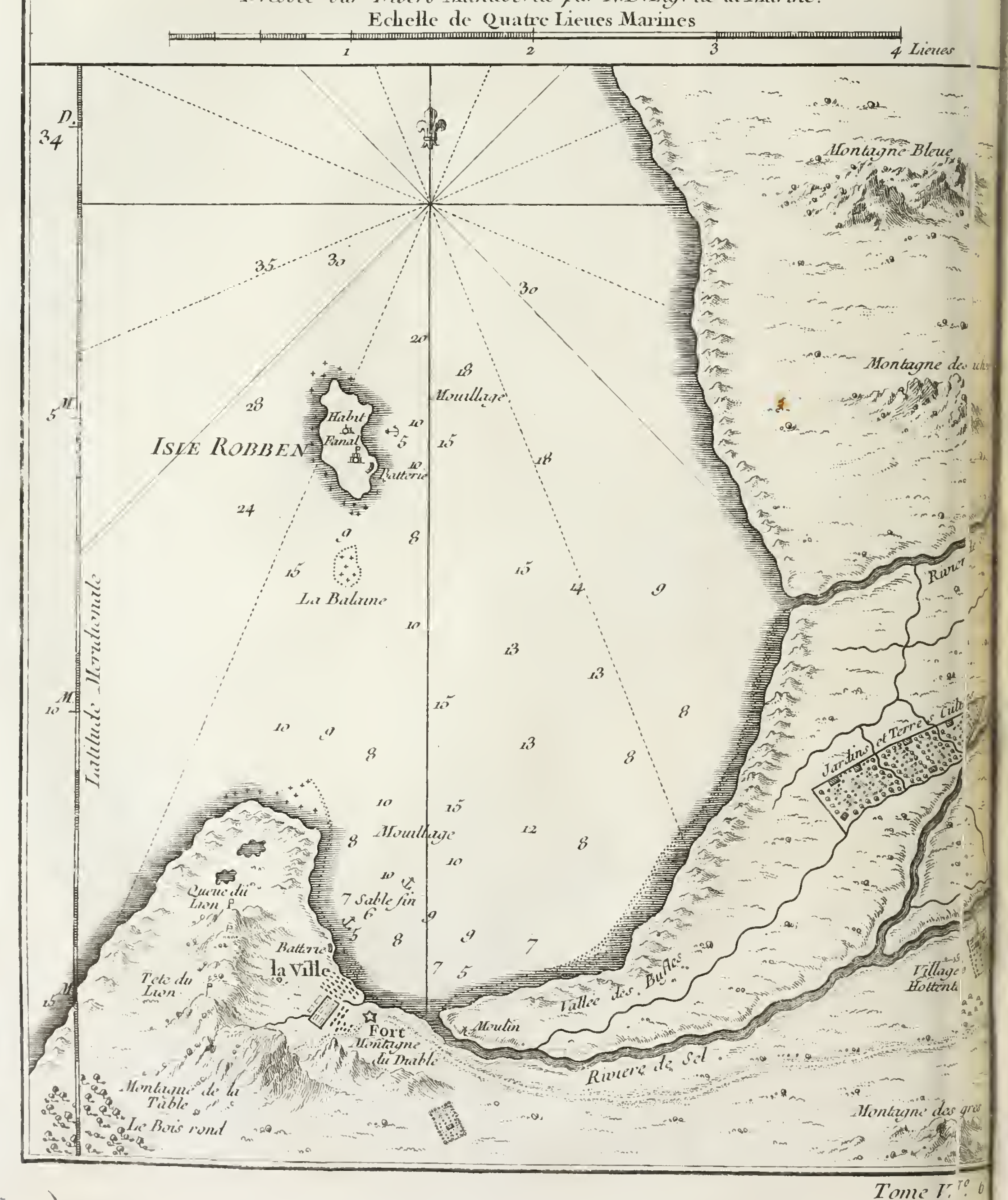
Etendue des possessions Hollandoises dans ce Pays.

Le Pays que les Hollandois possedent au Cap comprend toute la Côte depuis la baye de Saldanna, autour de la pointe méridionale de l'Afrique, jusqu'à la baye de Nossel à l'Est, & s'étend fort loin dans l'intérieur du Pays. La Compagnie, dans la vûe de s'étendre à mesure que le nombre des Habitans pourra croître, a jugé à propos d'acheter aussi, pour la somme de trente mille florins en marchandises, toute la Terre de Natal, qui est située entre la baye de Nossel & le Mozambique. Une augmentation si considérable a rendu le Gouvernement du Cap fort important. L'ancienne possession de la Hollande, sans y comprendre la Tierra de Natal, est divisée en quatre Districts: 1. La Colonie du Cap, où sont les grands Forts & la principale Ville. 2. Celle de *Stellenboch*. 3. Celle de *Drakenstein*. 4. Celle *Waveren*.

L'établissement



CARTE DE LA BAYE DE SALDANA ou SALDANE
Dressée sur les Remarques des Navigateurs.
Par N.B. Ing.r de la Marine.
Echelle
Lieues Marines de France et d'Angleterre
1
2
3
Cap Francois
I. Gansen
Passe
I. Merkens autrem.t I. aux Loups marins
Passe
I. Jutten
Cette Coste n'est pas connue
I. aux Moutons ou I. a la Biche
Isle au Colintay autrem.t I. Meeuwen
De Petits Batimens peuvent mouiller dans ce fond
A
B
C
Ici il y a des Roches et des haut fonds
Remarques
A. Petite Fontaine d'eau Saumatre auprès de laquelle on a planté un Poteau avec les Armes du Roy en 1666.
B. Puits creusé dans le Sable dont l'eau est mauvaise
C. Plusieurs sources qui forment un petit ruisseau dont l'eau est tres bonne.
Il n'y a pas de Bois dans cette Baye que des Broussailles


CARTE DE LA BAYE DE LA TABLE
ET RADE DU CAP DE BONNE ESPERANCE
Dressée sur Divers Manuscrits par N.B. Ing.r de la Marine.
Echelle de Quatre Lieues Marines
1
2
3
4 Lieues
D.
34
Montagne Bleue
Isle Robben
Habit.
Fanal
Batterie
Moüillage
La Balaine
Latitude Meridionale
Riviere
Jardins et Terre Cult.
Queue du Lion
Batterie
la Ville
Tete du Lion
Fort
Montagne du Diable
Moulin
Vallée des Buffles
Riviere de Sel
Village Hottent.
Montagne de la Table
Le Bois rond
7 Sable fin
Montagne des gres

L'établiſſement du Cap s'étend au Sud juſqu'à la baye *Falſe*, & ſe trouve ſéparée de la Colonie de Stellenboch par un grand déſert qui borde la Ville du Cap. Il reçut en 1712 une augmentation conſidérable par un Decret du Conſeil ſuprême, à l'occaſion de quelques démêlés, entre le *Fiſcal Proviſionnel*, & le *Fiſcal Indépendant*, qui avoit été établi, en 1685, par le Baron *Van-Rheede*, alors Commiſſaire général de la Compagnie.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Kolben n'ayant pas mis beaucoup d'ordre dans ſa deſcription, il paroît néceſſaire ici de changer ſa méthode.

Montagnes voiſines du Cap.

Les montagnes les plus remarquables de la colonie du Cap ſont celles de la *Table*, du *Lion*, du *Vent* & du *Tigre*. Les trois principales ſont de la baye de la Table. Elles environnent la vallée du même nom, où la Ville du Cap eſt ſituée. La plus haute des trois eſt celle de la Table, que les Portugais nomment *Tavoa de Cabo*. Du centre de la vallée, elle regarde le Sud, en s'étendant un peu au Sud-Oueſt. Kolben lui donne dix-huit cens cinquante-ſept pieds de hauteur. A quelque diſtance, le ſommet paroît uni comme une table; mais ſi l'on y monte, on le trouve inégal & fort raboteux. Toute ſa maſſe, regardée de bas en haut, paroît eſcarpée, ſtérile, environnée d'un grand nombre de rochers diſperſés, & de couleurs ſi variées, qu'elles reſſemblent aux taches d'une peau de tigre. Mais elle eſt au contraire d'une fertilité charmante (21). De tous côtés elle offre de belles maiſons de campagne, des vignobles & des jardins, dont les principaux appartiennent à la Compagnie. L'un ſe nomme *Jardin du bois rond*, d'un beau bois de ce nom, près duquel les Gouverneurs ont une fort belle maiſon de plaiſance; l'autre *Newland*, ou Terre nouvelle, parce qu'il eſt nouvellement planté. Ces deux jardins ſont bien arroſés par quantité de ſources qui viennent de la montagne, & rapportent un revenu conſidérable à la Compagnie (22).

Beauté & fertilité de celle de la Table.

Eſcarboucle qui cauſe de l'effroi.

Quelque tems avant l'arrivée de Kolben, on avoit vû paroître, l'eſpace d'un mois, pendant la nuit, ſur le ſommet de la montagne, une eſcarboucle fort brillante, qui ſembloit couronner la tête de quelque ſerpent. Ce phenoméne cauſa tant de frayeur, que perſonne n'eut la hardieſſe d'aprofondir la vérité. Quelques années auparavant, on avoit eu le même ſpectacle dans le même lieu.

Singularités de la Montagne de la Table.

Au milieu de la montagne, on trouve une ouverture où la nature a produit pluſieurs grands arbres. Il s'y raſſemble un grand nombre de ruiſſeaux, qui deſcendent du ſommet, & qui entraînent beaucoup de terre dans les vallées pendant la ſaiſon des pluies. Auſſi remarque-t-on que l'ouverture s'aggrandit beaucoup dans cette ſaiſon.

Sur la montagne on voit deux petits bois, dont on a nommé l'un l'*Enfer*, & l'autre le *Paradis*. Depuis quelques années on a découvert entre deux une mine d'argent, qui faiſoit naître de grandes eſpérances; mais le profit n'a pas répondu aux frais du travail. Pendant la ſaiſon ſéche, depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Mars, & ſouvent dans le cours des autres mois, on voit pendre au ſommet de cette montagne & de celle du Vent, une nuée blanche, qu'on regarde comme la cauſe des terribles vents Sud-Eſt, qui ſe font ſentir au Cap. Lorſque les Matelots apperçoivent cette nuée, ils diſent,

(21) Voyage de Kolben, Vol. II. page 9. & ſuivantes.

(22) *Ibidem*, p. 4.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

comme en proverbe : *La table est couverte*, ou *la nappe est sur la table.* Aussitôt ils se mettent en mouvement pour le travail.

Montagne du Lion.

La montagne du Lion, qui n'est séparée de la Table que par une petite descente, regarde l'Ouest, du centre de la vallée ; & s'étendant au Nord, elle est arrosée par l'océan. Quelques-uns prétendent qu'elle a tiré son nom de la multitude de lions ausquels elle servoit autrefois de retraite. D'autres le tirent de sa forme, qui représente du côté de la mer un lion couché, & la tête élevée, comme s'il guettoit sa proie. La tête & les pieds de devant regardent le Sud-Ouest, & le derriere est tourné à l'Est. Dans l'intervalle qui est entre cette montagne & celle de la Table, on a bâti une cabane, où deux hommes font la garde, pour donner avis à la Forteresse du Cap de l'approche des Vaisseaux. Du sommet de la montagne du Lion, qui est si escarpé qu'on est obligé de faire une partie du chemin avec des échelles de corde, on peut découvrir en mer le plus petit Bâtiment à douze lieues de distance. Aussi-tôt que l'un des deux Gardes apperçoit un Vaisseau de ce poste, il avertit l'autre par le mouvement d'un bâton ; & celui-ci donne le même avis à la Forteresse en tirant une petite piéce de canon, & déploiant le pavillon de la Compagnie. S'il paroît plus d'un Vaisseau, il tire pour chacun, & présente autant de fois le pavillon. Le bruit de la piéce va jusqu'au Fort lorsque le vent est favorable ; & pour peu que le tems soit clair, le pavillon n'est pas vû moins aisément. D'un autre côté, on donne les mêmes signaux de l'Isle de Robin à la vûe du moindre Vaisseau, de quelque Nation qu'il puisse être. Cette Isle est située à l'embouchure du Port, à trois lieues de la Ville du Cap.

Lieux d'observation.

Isle de Robin.

Anse au pied de la montagne, & Fort ruiné.

Le pied de la montagne est ouvert par une petite anse, sur le bord de laquelle *Simon Vanderstel*, Gouverneur Hollandois, fit bâtir un petit Fort, monté de quatre piéces de canon, avec une guérite, pour s'opposer au commerce clandestin, & même au débarquement de l'Ennemi, qui pourroit, à la faveur des brouillards, sur-tout dans les mois de Juin & de Juillet, mettre du monde à terre sans être apperçu. Mais les successeurs de Vanderstel ayant jugé cette précaution inutile, ont laissé tomber son ouvrage en ruines.

Montagne du Vent.

Vents terribles & leur cause.

La montagne *du Vent*, que les gens de mer ont nommée la montagne du Diable, n'est séparée de celle du Lion que par une fente. Elle doit vraisemblablement ces deux noms aux vents Sud-Est, qui sont causés, dit l'Auteur, par la nuée blanche dont on vient de parler. Ces terribles vents sortent de cette nuée, comme de l'ouverture d'un sac, avec une si furieuse violence, qu'ils renversent les maisons & causent mille dommages aux Vaisseaux qui sont dans le Port, sans épargner davantage les fruits & les moissons. La montagne est moins haute & moins large que celles de la Table & du Lion ; mais elle s'étend jusqu'au bord de la mer. Elles forment ensemble un demi cercle, qui renferme la vallée de la Table. Dans l'éloignement, on prendroit la montagne du Vent pour un lieu tout-à-fait stérile, quoiqu'elle soit remplie d'excellens pâturages. La vûe s'étend de-là (23) jusqu'à la Riviére de Sel, aux montagnes du Tigre & aux déserts voisins.

Les montagnes du Tigre, qui tirent ce nom de la varieté de leurs cou-

(23) *Ibid.* p. 13. & suiv.

leurs & de leur ressemblance avec la peau du tigre, ont environ huit lieues de circonférence. La plus éloignée du Cap en est à quatre lieues. Elles passent pour les plus fertiles de cet Etablissement, & cet avantage leur vient de la fiente des daims qui s'y retirent en abondance. On y compte vingt-deux belles métairies, toutes bien bâties. Elles sont cultivées dans toute leur étendue, à la réserve d'un petit canton que le Gouverneur ne veut pas louer, par considération pour les Habitans, qui en tirenr de l'eau dans les tems de sécheresse. Un Habitant doit avoir plus de mille brebis & deux ou trois cens gros bestiaux, pour être regardé comme un homme aisé; & l'Auteur en vit un grand nombre qui en avoient quatre ou cinq fois davantage.

Kolben. 1713. Colonies Hollandoises.

La montagne de la Vache, à six lieues du Cap, fut cultivée immédiatement après celles des Tigres; mais elle n'en approche point pour le nombre des Habitans, parce qu'elle manque d'eau & que le terroir en est beaucoup moins fertile.

Montagne de la Vache.

La montagne Bleue, ainsi nommée de sa couleur, qui paroît bleue du côté de la mer, fut cultivée après celle de la Vache. Elle est éloignée d'environ huit lieues du Cap, au Nord, du côté de la baye de la Table. On l'estime aussi fertile que celles du Tigre; mais étant mal fournie d'eau, elle a peu d'Habitans. Les bêtes farouches, sur-tout les élephans & les daims, s'y retirent en grand nombre (24).

Montagne Bleue.

Derriere la montagne de la Vache, on trouve un chemin pierreux & difficile, qui conduit, par-dessus des montagnes hautes & raboteuses, à la baye du Bois. Cette baye tire son nom d'un grand bois qu'elle a sur son rivage, d'où les Colonies tirent leur bois à brûler & leur bois de construction, qui sont également rares au Cap.

Baye du Bois.

La Compagnie avoit autrefois plusieurs petits Etablissemens, dans toutes les parties du Pays, pour élever différentes sortes de bestiaux, sur-tout un derriere les montagnes raboteuses, que les Portugais, suivant Dapper, appellent *Los picos fragosos*, ou les *Monts brisés*, & dont la partie septentrionale a reçu des Hollandois le nom de *Norwegen*. Mais ces espéces de fermes les engagoient dans une si grosse dépense, qu'ils les ont réduites au nombre de quatre, qui ont suffi depuis ce tems-là pour la provision du Cap.

Anciens établissemens pour élever des bestiaux.

Le même Canton offre un grand espace de terre, d'environ trois journées de circonférence, que le Gouverneur Vanderstel s'est approprié. Il y a bâti une fort belle maison, avec une basse-cour & une maison de pêche près la baye de la Chaux (25).

La Colonie du Cap est arrosée par quelques riviéres également agréables & commodes. On a nommé la principale, *Riviére de Sel*, parce que les eaux de son embouchure se sentent du voisinage de la mer; mais plus loin de la côte, elle est fraîche, claire & saine. Après avoir tiré sa source du sommet de la montagne de la Table (26), elle vient se perdre dans la baye du même nom. Dans son cours, elle reçoit plusieurs ruisseaux. Elle arrose un grand nombre de belles terres, de champs à bled, de jardins, de vignobles, & particuliérement le beau jardin de la Compagnie qu'on a déja nommé, &

Rivieres de la Colonie du Cap.

Riviere du Sel.

(24) Voyage de Kolben, Vol. II. page 7. & suivantes.

(25) *Ibid.* p. 6. & suiv.

(26) La Carte paroît la faire venir de la Montagne du Tygre.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

celui de Van-Riebeeck, qui ſont très-bien fournis de la plûpart des arbres fruitiers de l'Europe.

Canal interrompu.

Le Gouverneur Simon Vanderſtel entreprit d'ouvrir un canal depuis cette Riviére juſqu'à la baye Falſe, qui, par le plus court chemin, eſt éloignée de la baye de la Table d'environ quatre (27) milles d'Allemagne. Il vouloit lui donner aſſez de largeur pour y faire paſſer enſemble deux Bâtimens de la premiere péſanteur. Ce devoit être, dans ſes vûes, un lieu de ſûreté pour les Vaiſſeaux contre les mouſſons du Sud-Eſt & du Nord-Oueſt; & cet ouvrage, qu'il nomma *Nouvelle Riviére du Sel*, étoit déja fort avancé lorſqu'il prit le parti de l'interrompre, après avoir conçû, non-ſeulement que les deux mouſſons rempliroient le Canal de ſable, mais qu'on n'en tireroit jamais des avantages proportionnés à la dépenſe (28).

Riviere de Muſhel-Bank.

La Riviére de *Mushel Bank* n'eſt que l'amas des eaux qui deſcendent des montagnes voiſines dans la ſaiſon des pluies, & qui formant un corps aſſez conſidérable, vont ſe décharger dans la Riviére de Sel. Mais dans les tems de ſéchereſſe, leur canal n'offre plus que des mares d'eau dormante, que les grandes chaleurs rendent bien-tôt ſaumaches. Elle ne laiſſe pas de ſervir aux Habitans & aux beſtiaux des lieux voiſins, parce qu'ils n'en trouvent point alors de meilleure. Ceux des montagnes du Tigre ſont ſujets au même inconvénient (29).

Deſert de Saxenburg.

Entre la Colonie du Cap & celle de Stellenboch, on trouve un grand déſert qui s'étend depuis le Cap juſqu'à la plantation nommée *Saxenburg*, du nom de ſon Fondateur, & qui s'avance d'environ ſix heures de chemin dans cette plantation. Mais un ſi long eſpace n'a que trois petits cantons fertiles. Ce Deſert & la *Kuyle*, belle plantation qui appartenoit autrefois à la Compagnie, ſont arroſés par une riviére (30) qui va ſe décharger dans la baye Falſe, & dont on ſupoſe que la ſource eſt dans la Colonie de Stellemboch.

Les plantations voiſines de la montagne de la Table, & particuliérement le grand jardin de la Compagnie, reçoivent de l'eau en abondance de pluſieurs beaux ruiſſeaux qui ſortent de cette montagne du côté des rochers qu'on a décrits.

Riviere de Kaiſer & ſes propriétés.

Un autre Riviére, nommée *Kaiſer*, du nom d'un Allemand qui eut le malheur de s'y noier, coule par *Conſtantia*, & ſe rend de-là, par pluſieurs détours, dans la vallée du ſable. Dans le tems de la ſéchereſſe, elle eſt arrêtée dans cette vallée par de grands bancs de ſable que les vents Sud-Eſt y amaſſent; & s'y répandant de toutes parts elle forme un lac, qui dure juſqu'à la ſaiſon des pluies, lorſque les torrens qui deſcendent des montagnes, ſecondés par les vents Nord-Oueſt, précipitent les ſables dans la mer (31). Cette Riviére eſt bien fournie de poiſſon. Pendant que ſon cours eſt arrêté, les Pêcheurs ouvrent ſes rives par de petits canaux, & prennent quantité de poiſſons qui ſuivent le fil de l'eau dans ces étroits paſſages.

Maiſon de Vanderſtel.

Sur une éminence que les Hollandois ont nommée *Normegen*, le Gou-

(27) Suivant la Carte, c'eſt environ vingt-ſept milles geographiques, de ſoixante au degré.

(28) Kolben, *ubi ſup.* p. 3.

(29) *Ibid.* p. 13.

(30) Cette riviere porte le nom de Kuil, dans la Carte.

(31) La Carte les fait tomber dans la Baye Falſe.

PLAN DU FORT ET DE LA VILLE
DU CAP DE BONNE ESPERANCE

Echelle de Trois Cent Toises.

50 100 200 300

Fours a Brique

Fours a Brique

Canal d'Eau Vive

LE JARDIN DE LA COMPAGNIE

A

J

E

D

C

B

H

K

L

Canaux

Place d'Armes

F

G

F

Ruisseau

Fort de Bonne Esperance

Logem.t du Gouv.r

N. Pont de Debarquement

Explication
Des Lettres.

A. *Grande Place.*
B. *Place de l'Eglise.*
C. *Le Temple*
D. *Maison des Esclaves*
E. *Hopital de la Compagnie*
FF. *Magasins de la Compagnie*
G. *Boucherie de la Compagnie*
H. *Hotel du Sous Gouverneur.*
J. *Maison du Fiscal*
K. *Maison de Plaisance du Gouverneur*
L. *Ecuries de la Compagnie*
M. *Reservoir*
N. *Tuyaux ou l'on fait l'eau pour les V.res*

verneur Vanderstel s'est bâti une petite maison, avec une plantation voisine, où il va prendre quelquefois le plaisir de la pêche. Mais il n'y a point d'autre édifice, ni d'autre Etablissement dans ce lieu.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Belles fontaines.

Derriere les monts de pierre ou les rochers de la baye de la Table, on trouve quantité de belles sources d'eau, qui arrosent abondamment toutes les terres voisines (32). Dans la route qui conduit de la montagne du Lion à la Forteresse du Cap, on rencontre une belle fontaine, qui étoit publique avant qu'un Bourgeois du Cap, nommé Hertog, eut acquis la propriété du terrain. Il a bâti dans ce lieu des Poteries & des Briqueteries qui font face à celles de la Compagnie, dont elles ne sont séparées que par un fossé. L'usage de ce fossé, & d'un autre qu'on a creusé dans la vallée de la Table, est pour servir de canal à l'eau qui tombe des montagnes avec beaucoup de bruit dans la saison des pluies, & qui coule impétueusement dans ces deux lits. Celui qui est entre les Briqueteries prenant son cours entre l'Eglise du Cap & l'Hôpital, a été revêtu d'un mur de briques, pour l'empêcher de nuire à ces deux édifices (33).

Ville du Cap.

Kolben passe ici fort vîte sur la description de la Ville & de la Forteresse Hollandoise. La premiere, dit-il, se nomme *Ville du Cap*; & l'autre, *Bonne-Espérance*. Elles sont toutes deux situées dans la vallée de la Table. On voit, à peu de distance de la Ville & sur les bords de la Riviere de Sel, un grand nombre de beaux jardins & de vignobles. On y voit une rangée de maisons & quantité de champs à bled, qui sont les terres de la Ville (34). Dans un autre endroit de son ouvrage, l'Auteur ajoute que la Ville s'étend depuis la mer jusqu'à la vallée; qu'elle est grande & réguliere, divisée en plusieurs rues spacieuses, & composée de deux cens maisons (35) avec des cours & des jardins; que ses édifices sont de brique, mais la plûpart d'un seul étage, par précaution contre les vents d'Est, qui les incommodent beaucoup, toutes basses qu'elles sont; & que par la même raison les toits sont de chaume. L'Eglise, qui est bâtie de pierre, est simple, mais belle, blanchie au dehors, & couverte aussi de chaume. Vis-à-vis est l'Hôpital, grand bâtiment régulier, qui peut recevoir plusieurs centaines de malades.

Forteresse.

La Forteresse, où le Gouverneur fait sa résidence, est un édifice majestueux, fort, & de grande étendue, fourni de toutes sortes de commodités pour la Garnison. Elle commande non-seulement la baye, mais encore tout le pays circonvoisin. Les Officiers de la Compagnie y ont leur logement, & l'on y entretient constamment une Garnison considérable (36).

Fort ruiné.

Les Hollandois formerent leur premier établissement dans la vallée de la Table; mais s'étant bientôt étendus au-delà de la montagne du même nom, ils éleverent près de la Riviére de Sel un Fort de terre & de bois, avec une Garde, pour contenir leurs troupeaux & pour ôter aux Hottentots le pouvoir de les enlever. Dans la même vûe, ils bâtirent près de ce Fort une écurie pour cent cinquante chevaux, & des logemens pour le même nombre d'hommes, qui devoient être prêts à monter à cheval dans l'occasion. Lorsque

(32) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 23. & suivantes.
(33) *Ibid.* p. 18.
(34) *Ibid.* p. 4.
(35) *Ibid.* Vol. I. p. 349. & suiv.
(36) Leguet, qui étoit au Cap en 1698, dit que cette garnison étoit composée de trois cens hommes.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

la Colonie se fut étendue bien loin sur les bords de la Riviére de Sel, le Fort devint inutile & tomba bien-tôt en ruine. Mais on a conservé une grande partie de l'écurie, qui sert de retraite aux criminels que les Hollandois jugent à propos de bannir pour un certain tems de l'Inde au Cap. Du tems de l'Auteur, il s'y trouvoit quelques Princes Indiens, exilés pour cinq ans par le Gouverneur de Batavia. Ils sont réduits à tirer leur subsistance de leur travail; & lorsque le terme de leur Sentence est expiré, ils sont reconduits aux Indes sur un Vaisseau de la Compagnie.

Anciennes Ecuries, qui servent de demeure aux Bannis.

Plantation nommée *Pain & vin*.

Entre les jardins de la montagne de la Table, & près de l'écurie dont on a parlé, on trouve une belle plantation, à laquelle sa fertilité a fait donner le nom de *Pain & vin*. On voit aussi dans le même lieu la fameuse Brasserie de *Jacob Lonwen*, que la Compagnie envoia au Cap avec toute sa famille, pour y établir la méthode de brasser qui est en usage à Daventry.

Brasserie.

Constantia.

Près de la montagne du Buisson s'éleve une belle maison de campagne, nommée *Constantia*, que le Gouverneur Vanderstel fit bâtir sous le nom de sa femme (37), quoiqu'il n'eût pû lui inspirer assez de complaisance pour l'accompagner en Afrique. Des fenêtres de face, la vûe est charmante sur les prairies, sur les jardins & les autres maisons de plaisance des Bourgeois du Cap. Elle s'étend aussi sur la vallée de la Table & sur celle des Bufles, où la Compagnie faisoit tuer autrefois ses bestiaux (38).

Moulin de la Compagnie.

Un ruisseau, qui tombe de la montagne de la Table, fait tourner au pied de cette montagne un moulin qui appartient à la Compagnie. Il est conduit delà, par de grands tuyaux, jusqu'à l'esplanade qui est entre la Ville & la Forteresse, où il fournit une eau délicieuse à ces deux places, avec le secours des pompes; au-delà il va se décharger dans le Fort, assez près de la Forteresse (39).

Latitude observée par Kolben.

Kolben s'étoit proposé particuliérement, dans son voyage, de déterminer la latitude & la longitude du Cap. Il observe que les gens de mer ne s'accordoient point sur cette position. Les uns la mettoient à trente-quatre degrés; d'autres à trente-quatre degrés douze minutes; quelques-uns à trente-quatre degrés vingt minutes; & d'autres à trente quatre degrés trente minutes. Après d'exactes mesures, il trouva que la Ville du Cap est à trente-quatre degrés quinze minutes du Sud (40).

Longitude. Variété dans les observations.

A l'égard de sa longitude, article fort important pour la navigation, les Astronomes avoient tenté deux fois de la fixer avant le voyage de Kolben. Fontenay, Tachard & le Comte, trois Jésuites François, avoient observé, deux fois, dans leur voyage à Siam, en 1685, les éclipses du premier satellite de Jupiter. Dans la seconde de ces deux observations, qui se fit le 4 de Juin (41), l'émersion fut observée à neuf heures trente-sept minutes quarante secondes; & par les Tables de Cassini, la même chose devoit arriver à Paris à huit heures trente-six minutes: d'où il résulte que la longitude du Cap est de dix-huit degrés Est du méridien de Paris (42). Cependant les François

(37) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 2. & suivantes.

(38) Kolben, Vol. II. p. 2. & suiv.

(39) *Ibid.* p. 23.

(40) Par le nom de Cap, Kolben entend ici la Ville du Cap, ou la Forteresse du Cap, où les Jésuites firent leurs observations.

(41) Nouveau stile.

(42) Voyez le Voyage du Pere Tachard à Siam, p. 53. & suivantes, & les Transactions Philosophiques, nº. 360. p. 991.

Kolben. 1713. Colonies Hollandoises.

la mettent à dix-sept degrés quarante minutes quarante-cinq secondes (43).

Suivant le premier calcul, qui est celui du P. Tachard, elle seroit de vingt degrés vingt-cinq minutes Est de Londres; trente-six degrés du Pic de Tenerife, en le supposant de deux degrés à l'Est de l'Isle de Ferro; & trente-huit degrés du côté Ouest de Ferro, qui par observation est à vingt degrés Ouest de Paris. Mais suivant le second calcul, la longitude du Cap sera de vingt degrés dix minutes Est de Londres; trente-cinq degrés quarante-cinq minutes du Pic; & trente-sept degrés quarante-cinq minutes de l'Isle de Ferro ou de Fer.

Observation du Docteur Halley.

Ensuite le Docteur Halley ayant déterminé la longitude de l'Isle de Ste Helene à six degrés trente minutes Ouest de Londres, par d'exactes observations faites dans cette Isle même, & comparées avec d'autres qui se firent en Europe dans le même tems, jugea, sur les calculs nautiques de la distance, que celle du Cap étoit de seize degrés trente minutes Est de Londres, & l'a marquée de même dans sa Carte. Ainsi, suivant ce calcul, le Cap ne doit être que de quatorze degrés cinq minutes à l'Est de Paris; trente-deux degrés cinq minutes du Pic; & trente-quatre degrés cinq minutes de l'Isle de Ferro; c'est-à-dire, quatre degrés moins en longitude que les (44) Jésuites ne l'avoient déterminé. Mais, par différentes observations sur les éclipses du Satellite, Kolben trouva que la véritable longitude de la Ville du Cap est de trente-sept degrés cinquante-cinq minutes Est du Pic, & par conséquent trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes Est de Ferro. D'où il faut conclure que les observations des Missionnaires Jésuites ont approché le plus de la vérité, puisque leur résultat ne différe du sien que d'un degré cinquante-cinq minutes, & que celui de Halley en différe de cinq degrés cinquante minutes.

Disputes des Sçavans jusqu'au tems de Kolben.

Avant cette détermination de Kolben, les Sçavans étoient fort divisés dans leurs opérations. Non-seulement les Astronomes Anglois s'étoient déclarés pour le calcul de Halley, en reprochant leur erreur aux Jésuites; mais Delisle même, qui avoit suivi le calcul des Missionnaires dans ses premieres Cartes, n'avoit pas fait difficulté de l'abandonner, en faveur de celui de Halley, dans les Cartes qu'il a composées à l'usage du Roi. Kolben déclare lui-même que malgré la différence des quatre degrés, qui font assurément un objet d'importance, il n'étoit pas porté à se persuader que le Docteur Halley fût dans l'erreur. Au contraire, dit-il, l'exactitude de son jugement dans d'autres matiéres, joint aux secours qu'il avoit eus pour déterminer la longitude de Ste Helene, & aux calculs de distance entre cette Isle & le Cap, l'avoient fait pancher fortement en sa faveur (45).

On doit les croire terminées.

On peut donc supposer aujourd'hui que la longitude du Cap est déterminée. Il est vrai que Kolben n'a publié que le résultat de ses opérations, sans nous communiquer des détails dont il s'est cru obligé de laisser la disposition à son Protecteur: mais qui s'imaginera qu'il en ait voulu imposer au Public sur un article de cette importance, ou qu'il ait pû se tromper dans ses opérations, après les avoir souvent répétées?

(43) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, Vol. XIV. p. 415. & la Connoissance des Tems.

(44) Transactions Philosophiques, nº. 185. p. 254. ou dans l'Abrégé par Lowthorp, Vol. II. p. 611.

(45) Kolben, *ubi sup.* p. 93.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES. Déclinaisons de l'Aiguille.

La déclinaison de l'aiguille a beaucoup varié au Cap. Les Voyageurs rendent témoignage qu'elle étoit de six degrés au Nord-Est il y a près d'un Siécle. Les Missionnaires Jésuites, en 1685, la trouverent d'onze minutes trente secondes au Nord-Ouest. En 1705, elle étoit, suivant Kolben, d'onze minutes cinquante-cinq secondes du même côté (46).

§. II.

Colonie de Stellenboch.

Origine de cet Etablissement.

CETTE Colonie doit son origine au Gouverneur Simon Vanderstel, qui lui donna le nom de *Stellenboch*, ou Buisson de *Stel*. Les Hollandois la nommoient auparavant *Forêt sauvage*, parce qu'elle étoit presqu'entiérement couverte de ronces & de buissons. Elle paroissoit abandonnée des Hottentots mêmes, & comme livrée aux bêtes feroces. Mais aussi-tôt qu'elle fut défrichée, elle devint bien-tôt la rivale de celle du Cap, par ses édifices, ses champs à bled, ses vignobles & ses jardins. Elle est séparée de la Colonie du Cap par de grands espaces sabloneux.

Sa division en quatre parties.

La Colonie de Stellenboch est divisée en quatre parties : *Stellenboch*, *Mottergate*, la *Hollande des Hottentots* & la *Bouteillerie*.

Ce n'est pas de sa ressemblance avec la Hollande de l'Europe que celle des Hottentots a tiré son nom; mais de ce qu'étant fertile en herbe & bien arrosée, elle a paru le canton le plus propre, autour du Cap, à nourrir les bestiaux de la Compagnie. On trouve deux chemins qui conduisent du Cap à la Hollande des Hottentots; l'un par-dessus des collines sabloneuses, nommées *Duymen*, ou Dunes, dans la grande vallée du Tigre, qui traverse une partie de Stellenboch; l'autre par une fente que les Hollandois nomment *Kloof*, & par-dessus une montagne qui n'a point encore reçu de nom. Celui qui conduit par la vallée est le plus commode; mais l'autre, quoiqu'assez difficile, est le plus agréable, par la beauté de ses perspectives. La baye False, qui en est une, est formée par une chaîne de montagnes, dont celles qui regardent l'Est portent le nom de Montagnes de la Hollande des Hottentots. Celles de l'Ouest, qui sont contigues aux montagnes de Pierre, n'ont point encore été distinguées par un nom, à l'exception de celles qui, terminant la baye du même côté, s'étendent l'espace de six lieues en mer, & s'allongent en pointe, comme la plûpart des montagnes de la Côte de Norvege; ce qui les fait nommer *Norevegen*.

Baye *False*, ou *fausse*.

Sa description.

Cette Baye a dix lieues de circonférence. On s'étoit imaginé assez longtems que son fond étoit couvert de pierres, & qu'une ancre, par conséquent, n'y pouvoit être en sûreté. Mais cette opinion s'est trouvée sans fondement & lui a fait donner le nom de *False*. Elle fut examinée en 1702 par un Matelot experimenté, qui trouva effectivement le mouillage peu sûr, mais seulement de la part des vents Sud-Est, qui ont quelquefois arraché les Vaisseaux de dessus leurs ancres, malgré les plus gros cables, & les ont, ou fait échouer sur le rivage, ou brisés en piéces contre les écueils. On découvre, au

(46) *Ibidem.*

centre

centre de la Baye, un grand Rocher, qui s'éleve beaucoup au-dessus de l'eau, & sur lequel un grand nombre d'oiseaux de mer pondent leurs œufs. Elle produit d'ailleurs diverses especes d'excellent poisson. L'Auteur se faisoit un amusement d'y jetter le filet avec ses amis, & chaque fois il remportoit la charge d'un chariot traîné par huit bœufs, qui sont l'attelage ordinaire du Pays. Un jour il prit d'un seul coup de filet douze mille grandes aloses, avec un nombre infini de petits poissons semblables au harang, & quantité d'autres qu'il appelle Poissons d'or & d'argent, &c.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Elle est fort poissonneuse.

Les embouchures des rivieres de Stellenboch & de la Hollande des Hottentots, qui tombent dans la Baye, sont toutes extrêmement poissonneuses. Mais l'endroit qui l'est le plus, & qui se nomme *Fish-Huik*, est le dessous d'un rocher ou d'une montagne qui termine la Baye du côté de l'Est, & qu'on appelle *Hanglip*, ou lévre pendante, à cause de sa ressemblance avec une lévre qui tombe sur le menton. La Compagnie y entretenoit une pêcherie, pour la provision de ses Esclaves au Cap; car ils préferent le poisson salé & le riz au pain & à la viande. Mais les rapports infidéles qu'on lui en a faits & qu'on a réussi à faire passer pour constans, lui ont fait prendre le parti de l'abandonner. Ensuite le Gouverneur Adrien Vanderstel s'étant emparé des filets & des canots dont elle s'étoit fournie pour cet usage, a fait bâtir une pêcherie somptueuse. Son pere & son frere avoient en même-tems les leurs dans d'autres lieux; de sorte qu'ils se sont rendus maîtres de toute la pêche du Cap. D'un autre côté, le Gouverneur défendoit de pêcher dans la Baye de la Table, sous prétexte du tort que les Bourgeois en pouvoient recevoir. Mais les plaintes passerent enfin jusqu'à la Compagnie (47).

Pêcherie de la Compagnie.

Les Gouverneurs l'ont tournée à leur avantage.

Au mois de Novembre 1710, il s'éleva au Sud-Est un furieux ouragan, qui poussa les vagues de la Baye si loin dans les terres, qu'en se retirant elles laisserent à sec une prodigieuse quantité de toutes sortes de poissons. Mais cet étrange accident arriva si loin des lieux habités, qu'on n'en tira pas de grands avantages.

Poisson laissé à sec par un ouragan.

A la distance d'une heure de chemin de la Baye-False, est la Vallée de *la Vache-marine* (48), ainsi nommée de la multitude de ces animaux qui la fréquentoient avant que les Européens en eussent fait un carnage, qui les a forcées de chercher d'autres retraites. Cette Vallée renferme un lac ou un étang, d'environ une lieue de tour, où les roseaux croissent en si grand nombre & d'une hauteur si extraordinaire, qu'ils arrêtent la vûe comme un bois. Les canards sauvages & quantité d'autres oiseaux s'y retirent. Dans certains tems, lorsque le vent souffle impétueusement du rivage, la mer remplissant la même Vallée de ses flots, y transporte un nombre infini de poissons, qui s'accommodent fort bien de ce changement, à la réserve de quelques espéces, ausquelles l'eau du lac cause la mort en reprenant sa douceur naturelle (49).

Vallée de la Vache-marine,

& son Etang.

Les montagnes de la Hollande des Hottentots, entre lesquelles on compte celle de la *Lévre-pendante*, sont beaucoup plus hautes que la Montagne

Montagnes de la Hollande Hottentote.

(47) Voyage de Kolben, Vol. II p. 25. & suivantes.

(48) Comme on nomme vulgairement ces animaux, dit l'Auteur; car les Sçavans les appellent Hippopotames ou chevaux de riviéres. Mais on a déja vû la différence des uns & des autres.

(49) Kolben, Vol. II. p. 30. & suiv.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

de la Table, & couvertes, comme elle, d'une nuée blanche pendant toute la durée des vents Sud-Eſt (50). Au centre des mêmes montagnes, eſt celle qui a pris le nom de *Montagne de la Brebis*, de l'abondance de ſon herbe & des troupeaux qu'elle nourrit. Du ſommet de cette montagne on a la plus belle vûe du monde, vers la Baye de la Table & ſur les Vaiſſeaux qui s'y trouvent. Le Gouverneur Adrien Vanderſtel ſe propoſoit d'y faire bâtir une maiſon de plaiſance, lorſque ſa mauvaiſe adminiſtration le fit rappeller en Europe.

Beauté de ce Pays.

La Hollande-Hottentote eſt ſans contredit la plus fertile, la plus commode & la plus agréable partie de la Colonie de Stellenboch. Le même Vanderſtel tiroit un immenſe profit des vaſtes campagnes, des vignobles & des jardins qu'il poſſedoit dans ce canton. Le nombre de ſes grands beſtiaux montoit à douze cens, & celui de ſes moutons à plus de vingt mille. Il s'étoit mis en poſſeſſion d'environ trente lieues de pays, à l'Eſt, du côté de la *Tierra de Natal*, où il faiſoit multiplier ces légions d'animaux. Entre pluſieurs ſomptueux édifices qu'il avoit élevés en différens lieux, il s'étoit bâti dans le même canton un ſuperbe Château, que la Compagnie l'obligea de démolir à ſes propres frais, après avoir confiſqué la plus grande partie de ſes biens.

Ancien Fort ruiné.

Dans l'origine de l'Etabliſſement, les Hollandois avoient près de la Baye-Falſe un Fort de terre, monté de quatre piéces de canon, pour défendre la Colonie de ce côté-là contre les Hottentots & donner avis au Cap de tout ce qui ſe paſſoit dans la Baye. Mais dans la confiance que la Colonie prend aujourd'hui à ſes propres forces, elle a laiſſé tomber ce Fort en ruines. Tout ce Quartier, qui étoit autrefois la retraite des bêtes féroces, n'offre à préſent que des daims, des chévres & d'autres animaux utiles. Il eſt arroſé par trois rivieres, qui prennent leur ſource dans les montagnes & viennent ſe perdre dans la Baye-Falſe. La principale, nommée *Laurence*, du nom d'un Malheureux qui s'y noya, paſſe au long du château que Vanderſtel fut condamné à démolir. Elle ſort des montagnes qui touchent à celle de *Tourn'encore*, ainſi nommée d'un ſentier qui conduit par ſon ſommet à la Colonie de Drackenſtein, & qui forme quantité de détours pour éviter les rochers & les précipices. Cette riviere déborde ſouvent dans la ſaiſon des pluies; mais étant ſans eau dans le tems de la ſéchereſſe, Adrien Vanderſtel avoit fait creuſer un grand baſſin ſous la montagne, pour y recevoir l'eau de pluie qui en deſcend. Cet ouvrage ſervoit, dans une ſaiſon, à prévenir les débordemens qui endommageoient ſes terres, & dans l'autre, il ſuppléoit à l'eau de la riviere. Vanderſtel avoit fait ouvrir un grand canal, qui conduiſoit de ce baſſin à ſes celliers, & de-là au moulin à bled qu'il avoit dans le quartier de Stellenboch, d'où il ſe joignoit à la Riviere de Laurence, qui paſſe au pied de la Montagne de la Brebis. L'embouchure de cette riviere eſt fort large & remplie de poiſſon.

Rivieres de ce Canton.

Ouvrages d'un Gouverneur.

Les deux autres arroſent quantité de belles terres; mais elles n'ont point encore reçu de nom, & jamais elles n'ont tant d'eau que la premiere. Il ne ſe trouve que du poiſſon de mer dans ces trois rivieres. Celui d'eau douce n'y ſçauroit vivre long-tems; apparemment parce qu'elles ont leur ſource à

(50) Le même, p. 27.

ſi peu de diſtance de la mer. Le fond en eſt inégal & pierreux, & l'eau fort légere (51).

Kolben. 1713

Colonies Hollandoises.

Quartier de Mottergate.

Le quartier de *Mottergate*, ou *limoneux*, tire ſon nom des eaux qui croupiſſent aſſez long-tems dans les vallées après la ſaiſon des pluies, & qui rendent les chemins impraticables. Cette diviſion de la Colonie de Stellenboch eſt au Nord de la Hollande des Hottentots, & ſe trouve enfermée entre ce quartier, celui de Stellenboch & la riviere. Elle n'a rien d'inferieur aux autres Etabliſſemens pour la beauté & le nombre des édifices, pour la fertilité & les autres avantages. Son terroir, qui eſt compoſé de petites éminences & de petits côteaux, reçoit beaucoup de fraîcheur de la Riviere de Stellenboch, & d'un grand nombre de petits ruiſſeaux qui l'arroſent. A la verité ces ruiſſeaux, qui étoient alors ſans nom (52), s'enflent quelquefois exceſſivement, juſqu'à rendre le paſſage impoſſible, ſur-tout deux des plus grands, & coupent ainſi tout commerce entre les habitans. Leurs inondations ſont quelquefois ſi ſubites & ſi violentes, qu'elles entraînent une partie des petits beſtiaux avant qu'on puiſſe y remédier. Mais il ne ſeroit pas difficile de prévenir ces inconvéniens par des ponts fort élevés; d'autant plus que le bois ne manque point aux habitans (53).

Débordemens de pluſieurs ruiſſeaux.

Quartier de Stellenboch.

Le quartier de *Stellenboch* eſt à peu près de la même étendue que la Hollande des Hottentots, & n'a pas moins de fertilité & d'agrément. Il eſt comme environné des montagnes qui portent ſon nom, & qui ſont beaucoup plus hautes que toutes celles des cantons voiſins. Chacune de ces montagnes reſſemble aſſez, par la hauteur & la forme, à celle de la Table, & ne manque point auſſi de paroître couverte d'une nuée blanche, lorſque les vents Sud-Eſt commencent à regner. Mais ces vents ne ſoufflent point ici comme dans la vallée de la Table. Dans cette vallée ils ſe déchaînent furieuſement nuit & jour, ſans autre interruption que d'une heure vers midi & d'une autre heure aux environs de minuit. Souvent auſſi deux vents oppoſés s'y rencontrent, ſemblent ſe diſputer le paſſage, & cauſent dans ce combat les plus terribles ouragans. Ici, au contraire, leur rage s'appaiſe vers le ſoir & ne ſe réveille qu'après minuit. On n'y voit pas non-plus de vents oppoſés.

Variété des vents Sud-Eſt.

Bois & fleurs des montagnes.

Dans les intervalles ou les fentes des montagnes de Stellenboch, on trouve quantité de bois à brûler; mais on n'y en connoît pas qui ſoit propre à bâtir. Le ſommet des montagnes eſt couvert de Plantes rares & de très-belles fleurs (54).

Ville de Stellenboch.

Le principal Village de cet Etabliſſement ſe nomme Stellenboch. On y avoit bâti depuis peu une fort belle Egliſe & une Salle d'aſſemblée pour le Conſeil; mais ces deux édifices & toutes les maiſons, à la réſerve de trois ou quatre, furent conſumés en 1710 par un incendie. Les maiſons furent rebâties dans l'eſpace de quelques années; mais (55) l'Egliſe & la Salle du Conſeil ſont encore enſevelies ſous leurs ruines.

Les vallées de ce quartier ſont agréablement diviſées par des champs à bled, des vignobles & des jardins. Les maiſons ſont belles & commodes, ſur-tout celle qui appartenoit autrefois au Miniſtre Eccléſiaſtique, qui n'avoit

(51) *Ibid.* p. 31.

(52) On ne donne un nom aux rivieres, dans ce Pays, qu'à l'occaſion de quelqu'un qui s'y noye.

(53) Kolben, Vol. II. p. 36.

(54) *Ibid.* p. 38.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

rien épargné pour l'embellir. Elle est voisine de la mer. La pêche & la chasse y sont abondantes. En un mot, elle peut passer pour le chef-d'œuvre du Cap. La Riviere de Stellenboch offre aussi quantité de belles Plantations, qui s'entredisputent le double mérite de la fertilité & de l'agrément. Cette Riviere a sa source dans les montagnes de Stellenboch. S'étant grossie des ruisseaux de Mottergate, elle porte ses eaux dans la Baye-False. Le fond de son canal est rempli de cailloux. Aussi ne produit-il que de petites especes de poisson, tel qu'une sorte d'anguilles, d'éperlans & de melettes. Il est plus gros vers l'embouchure, & quelquefois mêlé de divers poissons de mer. La Colonie avoit fait élever un pont sur cette Riviere; mais si étroit & si mal disposé, que les voitures se précipitoient quelquefois dans l'eau. Un Marchand, qui avoit une belle Plantation dans le voisinage, voyant peu d'empressement à le faire réparer aux frais de la Communauté, obtint du Conseil de Stellenboch la permission d'en bâtir un autre à ses propres frais, & s'engagea généreusement à ne jamais exiger aucun droit de passage, ni pour le pont, ni pour les chemins qui pourroient y conduire par ses terres. Adrien Vanderstel avoit élevé sur la même Riviere, aux dépens de la Compagnie, un autre pont pour sa propre commodité. Mais lorsqu'il fut rappellé de son administration, son ouvrage fut négligé; & quoique les réparations demandassent peu de dépense, personne n'y voulut contribuer, par haine pour sa mémoire.

Belle maison d'un Ministre.

Générosité d'un Marchand Hollandois.

D'où Kolben a tiré ici ses Mémoires.

Kolben fait observer ici qu'ayant résidé long-tems dans ce canton avec la qualité de Sécretaire des Colonies de Stellenboch & de Drakenstein, ce fut des principaux Habitans qu'il reçut la plus grande partie de ses informations (55).

Quartier de la Botellerie.

Le quartier ou la division de *la Botellerie*, forme la partie la plus septentrionale de la Colonie. Elle a au Sud le quartier de Stellenboch, celui de Drakenstein à l'Est & à l'Ouest, & la Riviere de Mushel-Bank au Nord. Son nom paroît venir du foin qu'on y recueille en plus grande abondance que dans les autres cantons voisins du Cap; car dans tous les autres lieux il est consumé sur terre par les bestiaux.

Il n'a qu'une montagne.

Ce quartier est séparé de la Colonie de Drakenstein par la Montagne du Cheval, qui a tiré son nom de la multitude de chevaux sauvages dont elle étoit autrefois remplie. Dans toute la Botellerie il n'y a point d'autre éminence qui mérite le nom de montagne. Celle qu'on a nommée *Jost*, du nom de son premier Habitant, est trop basse pour mériter cette distinction. Elle est couverte de beaux vignobles, de vergers & de riches pâturages. Sa partie la plus fertile est presqu'au sommet. Un Ministre Ecclésiastique de Stellenboch, qui s'y étoit fait une fort belle plantation, se coupa la gorge d'une oreille à l'autre, par des raisons, dit l'Auteur, qui ne furent connues que de lui. La Compagnie avoit autrefois sur cette colline quelques Fermes & quelques haras; mais se voyant trompée par les habitans des terres voisines, sur lesquels elle se reposoit de cette partie de ses interêts, elle a pris le parti de vendre toutes ses prétentions.

Le Pays est sans eau & sans bois.

L'eau de pluie, qui forme ici pendant l'Eté de petits lacs & des fossés, devient saumache & presqu'aussi salée que l'eau de mer, lorsqu'il n'en tombe point d'autre pour la rafraîchir. Cependant les habitans sont souvent dans la

(55) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 36. & suivantes.

nécessité de s'en servir. Le bois de chauffage n'y est pas plus commun que l'eau fraîche. On ne trouve point d'autre bois dans le Pays, que des buissons & des ronces. Cependant les habitans de la Colonie étoient convenus, avec la Compagnie, de planter d'arbres une certaine étendue de terre, sous peine de voir leurs biens confisqués; mais ils n'ont jamais pensé à l'observation de cet article.

Ordonnance rigoureuse de la Compagnie.

La Compagnie a pris soin elle-même d'y faire planter un grand nombre de chênes, qui sont dans un état florissant. Pour les conserver, il a fallu porter une Loi, qui condamne au fouet, par la main du bourreau, ceux qui en abbattront une branche sans y être autorisés par une permission formelle. Un riche Bourgeois du Cap ayant engagé, pour une petite somme d'argent, un des Artisans de la Compagnie à couper les branches de quelques jeunes chênes, le Gouverneur fut bien-tôt informé de cet attentat. Il ne porta point la rigueur jusqu'à faire exécuter l'Ordonnance du fouet; mais le Bourgeois fut condamné à payer une amende de cent écus, & l'Artisan au bannissement perpétuel dans l'Isle Robin (56).

§. III.

Colonies de Drakenstein & de Waveren, & Tierra de Natal.

Cette Colonie est composée de François réfugiés.

On rapporte l'origine de la Colonie de Drakenstein à l'année 1675, sous le gouvernement de Simon Vanderstel. Les Etats-Généraux ayant recommandé les Protestans François, réfugiés en Hollande, aux soins & à la protection de la Compagnie des Indes, elle en fit transporter un grand nombre au Cap & dans ses autres Colonies. Celle du Cap étant déja bien fournie d'habitans, Vanderstel accorda des terres aux Réfugiés, dans le canton de Drakenstein. Cependant ils ne furent pas les premiers qui s'y établirent. Certains Artisans & d'autres Ouvriers, la plûpart d'extraction Allemande, qui avoient rempli leur tems au service de la Compagnie, y avoient déja formé diverses Plantations. Mais, aujourd'hui, la plûpart des Habitans descendent de ces premiers François.

Erreur reprochée au Pere Tachard.

Kolben, qui accuse le Pere Tachard de plusieurs erreurs, lui reproche ici d'avoir publié (57) que le premier nom de cette Colonie n'étoit pas Drakenstein, mais Hellenbock. Il juge, dit-il, que ce Missionnaire s'en laissa imposer par Simon Vanderstel, qui prenoit plaisir à répandre ses fictions, & qui voulut lui persuader que vers le Monomotapa, sur une haute montagne à deux cens milles du Cap, il avoit vû & entendu flotter de l'herbe dans la Lune.

Origine du nom de la Colonie.

Ce fut ce Gouverneur même, qui nomma la nouvelle Colonie Drakenstein, à l'honneur du Baron *Van-Rheeden*, Seigneur de Drakenstein dans la Gueldre. Il ne lui devoit pas moins de reconnoissance, après l'important

(56) Voyage de Kolben, p. 42. & suiv.

(57) Tachard dit seulement qu'en 1687 le Heer-Vanderstel forma une nouvelle Colonie de quatre-vingt-deux familles à neuf ou dix lieues du Cap, & la nomma Hellenbock. Tachard ou son Imprimeur peuvent avoir pris Hellenbock pour Stellenboch. Delisle en a pris occasion de mettre *Hellenbock* dans sa Carte.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

service que Van-Rheeder lui avoit rendu, en faisant approuver sa conduite & le faisant confirmer dans son Poste (58).

Grandeur de cette Colonie.

La Colonie de Drakenstein a seule autant d'étendue que toutes les Provinces qui portent en Europe le nom de Pays-Bas. Elle est bordée au Sud par la Montagne de *Tourn'encore ;* à l'Est, par une longue chaîne de montagnes qui portent son nom ; au Nord, par la Baye de Saldanne ; à l'Ouest, par la Montagne du Cheval, qui la sépare de la Botellerie. Du même côté, elle est bordée aussi par quelques autres montagnes & par des Salines.

Ses montagnes.

Les montagnes de Drakenstein sont fort hautes & fort escarpées. L'Auteur les traversant un jour, en trouva une si raboteuse & si difficile, qu'il lui donna le nom de Montagne d'Incommodité. Elle est très-haute, & de toutes parts si escarpée, qu'il est impossible d'y monter directement. D'ailleurs les détours y sont en si grand nombre, si ennuyeux & si fatiguans, qu'on ne peut les suivre sans se lasser beaucoup. Dans plusieurs endroits ils ont si peu de largeur, qu'on y pénetre difficilement à cheval. Dans d'autres, il se trouve de grosses pierres pointues, qui forcent un voyageur de mettre pied à terre & de conduire son cheval par la bride. Mais, ce qui paroît bien pire à l'Auteur, on est obligé, dans quelques endroits, de passer sur les bords de certains grands précipices, où l'homme & le cheval sont quelquefois tombés.

Sa division en quatre parties.

Cette Colonie est divisée en quatre districts. 1. La partie qui est entre la montagne Tourn'encore & l'Eglise. 2. La partie qui est entre l'Eglise & la Vallée du Charron. 3. La Vallée même du Charron, qui se subdivise en deux quartiers ; l'un contenu dans l'enceinte de la Colonie ; l'autre, composé de terres qui lui appartiennent, mais qui sont hors de ses limites.

Elle est sans Villes & sans Villages.

Dans une si vaste étendue, la Colonie de Drakenstein est sans Villages, & même sans une Salle d'assemblée pour le Conseil. La plûpart des Fermes & des maisons y sont fort éloignées l'une de l'autre, & les seuls édifices publics y sont l'Eglise, qui est à peu près au centre de la Colonie, & le moulin. Pour l'expédition des affaires publiques, les Bourguemestres se rendent à Stellenboch, où ils tiennent leur Assemblée avec ceux de cette Colonie, sous l'autorité de l'Intendant ou du *Drost*-de-Terre, qui y préside toujours.

Dettes des Habitans.

On rencontre un grand nombre de belles Fermes dans la Colonie de Drakenstein, mais peu de maisons de plaisance & de simples édifices. Les Réfugiés François ayant eu beaucoup d'obstacles à vaincre pour commencer ce nouveau Monde, furent obligés de contracter quantité de dettes, qui ne sont point encore acquittées ; & la plûpart se contentent d'habiter de petites hutes.

Sa principale riviere.

La Riviere de la Montagne, ainsi nommée de sa source, qu'elle prend dans des montagnes voisines de celle d'*Incommodité*, passe au long de l'Eglise ; & s'étant grossie de plusieurs ruisseaux dans son cours, elle y est assez large. Ses bords sont occupés par un grand nombre de belles Plantations ou de Fermes. Quoiqu'elles soient éloignées d'une demie-lieue l'une de l'autre & que l'herbe croisse de toutes parts en abondance (59), les Habitans se plaignent que le pâturage manque à leurs troupeaux.

(58) Les Vanderstels paroissent ici peu épargnés ; mais il faut se souvenir que l'Ouvrage de Kolben a été réimprimé en Hollande.

(59) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 45. & suivantes.

On n'a point encore bâti de pont ſur la Riviere de la Montagne. Cependant la Colonie a peu de beſoins auſſi preſſans. En Eté, c'eſt-à-dire, depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois d'Avril, l'eau de la riviere ne paſſe pas le genou, & dans pluſieurs endroits on la traverſe à pied ſec. Mais pendant l'hiver, elle eſt enflée par les torrens qui deſcendent des montagnes; & ſon cours devient ſi rapide, qu'il s'y noie quelqu'un tous les ans, en s'efforçant de la paſſer à cheval (60). Cette Riviere arroſe la Vallée du Charron par quantité de détours; & traverſant de-là pluſieurs Pays Hottentots, elle va ſe jetter dans la Vallée de Sainte-Helene, qui eſt à plus de cent milles d'Allemagne de ſa ſource.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

La premiere partie de Drakenſtein eſt extrêmement fertile, quoique montagneuſe & remplie de pierres. L'air y eſt ſerain & favorable à la ſanté; l'eau bonne & bien diſtribuée. Pendant les mois de Juin & de Juillet, les montagnes de cette Colonie, comme la plûpart des autres aux environs du Cap, ſont couvertes de nége & de grêle, qui continuent juſqu'au milieu du mois d'Août, & quelquefois juſqu'au mois de Septembre, où le dégel fournit de l'eau à tous les canaux du Pays.

Chemin fort dangereux.

En venant de la Montagne *Tourn'encore* à l'Egliſe, on rencontre à gauche un chemin qui conduit à *Stellenboch*, & que les dangers qu'on y court ont fait nommer *Bange-Huck*, ou le *Terrible*. Il eſt ſouvent infeſté des bêtes féroces. Il eſt creux, étroit, pierreux, & bordé par des précipices & de grandes foſſes d'eau. La nuit, il eſt arrivé ſouvent qu'à l'approche d'un lion, les chevaux, qui les ſentent, dit l'Auteur, ont pris l'épouvante & ſe ſont précipités dans les abîmes avec leurs cavaliers. Malgré les inconvéniens de cette route, on y trouve des plantations & des édifices conſidérables. L'Auteur en nomme une, à laquelle il doute qu'il y ait rien de comparable en Afrique. Elle appartenoit à M. Mulder, Intendant ou Droſt-de-Terre des Colonies de Stellenboch & de Drakenſtein, Gentilhomme d'un mérite extraordinaire.

Magnifique Plantation de M. Mulder.

Mines de cuivre & d'argent.

On découvrit, il y a quelque-tems, deux mines, près de la même route; l'une d'argent & l'autre de cuivre. Les eſſais, qui furent envoyés aux Directeurs de la Compagnie, ſembloient promettre beaucoup. Cependant elle n'a pas jugé à propos juſqu'à préſent d'y faire travailler.

Vallée de Simon.

Au Nord du même lieu, on rencontre la *Vallée de Simon*, à laquelle M. *Bleſius*, Fiſcal indépendant du Cap, fit prendre ce nom, par reconnoiſſance pour le Gouverneur Simon Vanderſtel, qui lui en avoit fait obtenir la propriété. En formant, dans cette Vallée, des vignobles, des terres labourables & des vergers, Bleſius en fit en très-peu de tems une Plantation conſiderable, où il bâtit une maiſon ſomptueuſe, des preſſoirs, des celliers & un moulin. Mais après l'Ordonnance de 1707, par laquelle il fut défendu, en faveur des Bourgeois du Cap, de faire le commerce du bled, du vin & des beſtiaux par l'entremiſe des domeſtiques, Bleſius vendit cet Etabliſſement pour la ſomme de vingt-quatre mille florins, payables dans l'eſpace de douze ans.

Montagne nommée Tour de Babylone.

Près de la Vallée de Simon eſt une montagne, que ſa hauteur a fait nommer la Tour de Babylone, & qui renferme pluſieurs belles Plantations.

L'Egliſe de Drakenſtein n'eſt point éloignée de la Ville du Cap de plus de

(60) *Ibid.* p. 53.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Marché de la Colonie.

quatorze milles d'Allemagne, au Nord-Est. C'est un si misérable édifice, qu'on le prendroit pour une grange. Il est couvert de roseaux, & le mur n'a qu'environ quatre pieds de hauteur. Les ornemens interieurs répondent à la simplicité du dehors Ils consistent dans quelques bancs & un mauvais pupitre. On trouve près de l'Eglise, dans une fort belle Plantation, le Marché général de la Colonie, pour les épiceries, les merceries & les ustenciles domestiques. Toutes ces marchandises sont apportées du Cap en faveur des pauvres Habitans.

Il y a d'autres belles Plantations des deux côtés de l'Eglise & de la route qui conduit à la Vallée du Charron, d'où elle passe par la *Montagne de la Perle*, ainsi nommée d'une grosse pierre qu'on voit au sommet & qui paroît avoir quelque ressemblance avec une perle. Cette Montagne, qui est fort pierreuse, fournit aux Habitans de bonnes meules pour le moulin.

Vallée du Charron.

La Vallée du Charron a tiré son nom de son premier Habitant, qui exerçoit ce métier. Les Hottentots abandonnerent leurs possessions aussi-tôt qu'ils eurent vû paroître les Européens. Mais les Plantations & les édifices étant encore fort éloignés de leur perfection, l'Auteur passe légerement sur cet article, pour donner le nom des lieux qui appartiennent à la Colonie sans être renfermés dans ses bornes. Tels sont le Château de *Riebeeck*, les *Vingt-quatre Rivieres*, les Montagnes *de Miel* & celles *du Picquet*.

Château de Riebeeck.

Le Château de Riebeeck est une montagne haute & escarpée, qui doit son nom à Van-Riebeeck, premier Gouverneur du Cap. Elle contient dans son sein & sur ses bords plusieurs Plantations, dont le nombre seroit beaucoup plus grand si la bonté de l'eau y répondoit à celle du terroir. En creusant de divers côtés, on n'a pû découvrir jusqu'à présent qu'une seule source, qui fut ouverte aux frais d'un Habitant nommé *Vander-Byl*, pour servir aux besoins publics, jusqu'à ce que le Gouvernement la réduisit à l'usage d'un Particulier, dans la vûe apparemment d'exciter tous les autres à se procurer le même secours par leur industrie & leur travail. Cependant aujourd'hui, comme dans l'origine, ils n'ont que de l'eau de pluie, qu'ils reçoivent dans des puits & des fossés, mais qui devient extrêmement saumache en croupissant. Lorsque l'Etablissement du Cap prit naissance, le Gouvernement avoit fait bâtir ici des baraques pour cent hommes & des écuries pour autant de chevaux, comme une garde avancée contre les insultes des Hottentots. On y avoit aussi placé une piéce de gros canon, pour donner avis de leur approche aussi-tôt qu'ils commenceroient à paroître attroupés. Mais le Traité d'alliance ayant rendu toutes ces précautions inutiles, on a laissé tomber cet Etablissement en ruines (61).

Etablissement ruiné.

Quartier des Vingt-quatre Rivieres.

Le quartier qui se nomme les Vingt-quatre Rivieres, du nombre de ruisseaux dont il est arrosé, est éloigné d'une journée au Nord du Château de Riebeeck. Comme les pâturages y sont fort bons, il est rempli de bestiaux & fort bien habité. Mais on n'y a point encore accordé de terres en propriété; & les Habitans ne s'y étant établis qu'avec des permissions, ils sont obligés de les faire renouveller tous les six mois. De-là vient que s'embarrassant peu de bâtir, leurs maisons ressemblent à des hutes de bergers. Il ne leur est même permis de cultiver qu'autant de terrain qu'il en faut pour leur subsistance. Cependant

(61) Kolben, *ubi sup.*

pendant il eſt ſi fertile, que le bled rend vingt-cinq ou trente pour un, & quelquefois davantage.

Kolben. 1713.

Colonies Hollandoises.

Maniere pénible de moudre les grains.

Ce quartier étant ſans moulin, les Habitans font moudre leur bled par les Négres, dans de petits moulins à bras, ſemblables aux moulins à caffé. Ils les clouent contre un mur, avec un ſac au-deſſous, pour recevoir la farine, qu'on emploie telle qu'elle ſort du moulin, c'eſt-à-dire, ſans la ſéparer du ſon. Cette maniere de moudre eſt extrêmement pénible.

Les Montagnes de Miel ſont éloignées d'une journée des Vingt-quatre Rivieres. Elles tirent leur nom de la quantité de miel que les abeilles y laiſſent dans les fentes. La chaleur du ſoleil le fait fondre avec la cire & couler en abondance. Mais les Hottentots ont à monter beaucoup & par des chemins fort dangereux, pour le recueillir. Ils le mettent dans des ſacs de cuir, dont le poil eſt tourné en dehors, & le vendent ainſi aux Européens pour un peu de tabac & d'eau-de-vie, ou pour quelques bijoux de verre ou de cuivre.

Pareſſe des Habitans de cette Colonie.

Les Blancs ſont en petit nombre dans ces montagnes, & n'ont point d'autre exercice que le ſoin de leurs troupeaux. Leur établiſſement s'eſt fait comme aux Vingt-quatre Rivieres, avec des permiſſions qui peuvent être revoquées, & celle de cultiver les terres ne leur eſt accordée qu'aux mêmes conditions; mais la pareſſe, vice favori des Hottentots, eſt devenue pour eux ſi contagieuſe, qu'ils n'uſent point de cette liberté. Ils ne plantent & ne ſément rien. Ils n'achetent pas même aucune ſorte de bled & ne connoiſſent point l'uſage du pain. Leur méthode eſt de manger la chair avec la chair; c'eſt-à-dire, une piéce de bœuf ou de mouton avec une piéce de venaiſon fumée ou ſalée. Leur boiſſon n'eſt que de l'eau, du lait & de la bierre de miel. Cette nourriture eſt ſi favorable à leur ſanté, qu'ils ne connoiſſent preſqu'aucune maladie.

Montagne du Picquet.

Une journée au-delà des montagnes de miel, c'eſt-à-dire, à huit journées du Cap, on trouve les Montagnes *du Picquet*, qui paroiſſent avoir tiré leur nom, dit l'Auteur, de la paſſion que les premiers Habitans avoient pour ce jeu. Ils y jouoient au pied de la montagne, depuis le matin juſqu'au ſoir. Auſſi les Habitans d'aujourd'hui, qui ſont en petit nombre, ſe bornent-ils au ſoin de leurs beſtiaux, qu'ils vendent au Cap, comme ceux des Montagnes de Miel.

Mélange des Hottentots avec les Blancs.

Les Hottentots ſont mêlés avec les Européens de ces quartiers, & vivent avec eux en fort bonne intelligence. Cependant le bruit s'étant répandu qu'ils avoient menacé d'enlever les troupeaux, on y fit marcher cinquante Soldats, avec une centaine de Bourgeois des Colonies de Stellenboch & de Drakenſtein, qui eurent bien-tôt terminé tous les différends.

Colonie de Waveren & ſon origine.

L'établiſſement de la Colonie de *Waveren*, qui porte auſſi le nom de *Quartier-Waveren* fut commencé en 1701, ſous l'adminiſtration de Guillaume Vanderſtel. Il lui donna ce nom, à l'honneur de l'illuſtre & riche famille *Van-Waren*, d'Amſterdam, à laquelle il étoit allié. Cette contrée ſe nommoit auparavant *Sable-rouge*, d'une montagne qui produit du ſable de cette couleur, & qui la ſépare de la Colonie de Drakenſtein. Elle eſt ſituée à vingt-cinq ou trente milles d'Allemagne du Cap, & les Hollandois n'ont pas d'Etabliſſement plus loin du côté de l'Eſt. Comme c'eſt la plus récente de leurs Colonies, elle n'a point encore de limites aſſignées. Les terres qui la forment ſont environnées de montagnes, qui n'ont point encore de noms. La multiplication des Habitans y eſt ſi prompte, qu'on ſe promet de voir bien-tôt le Pays peuplé.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Cependant, n'ayant que des permiſſions de ſix mois pour la culture des terres, ils ne penſent qu'à nourrir des beſtiaux dans les pâturages, & leurs maiſons ſont autant de hutes. La plûpart même de leurs troupeaux appartiennent à d'autres Colonies, qui manquent d'herbe dans leur enceinte.

Montagne du Sable-rouge.

La Montagne du Sable-rouge eſt fort haute & fort eſcarpée. Elle ſe termine en cône. Les voitures qui paſſent entre cette Colonie & le Cap, ont beaucoup de peine à ſurmonter les difficultés d'une route ſi pénible. On les décharge ordinairement au pied de la Montagne ; & les mettant en piéces, on les tranſporte, avec les marchandiſes, ſur le dos des bœufs d'attelage. Près de cette Montagne eſt un Canton nommé *Terre-noire*, dont le fonds eſt très fertile : mais juſqu'à préſent il a reçu peu de culture.

Les Habitans de Waveren n'ont point d'autre Egliſe que celle de Drakenſtein, ou celles du Cap. Pour les mariages & les baptêmes, ils ſont aſſujettis à ſe rendre au Cap. Leurs Juges, dans les affaires civiles & criminelles, ſont les Magiſtrats de Stellenboch. La Colonie eſt fort bien fournie d'eau.

Sources d'eau chaude.

Elle a deux ſources chaudes, dont l'une eſt ſi brûlante, qu'il eſt impoſſible d'en ſoutenir la chaleur. Elle ne commence à former un bain agréable qu'après avoir coulé deux heures. Celle qui eſt derriere les montagnes de la Hollande des Hottentots, environ trente milles au Sud-Eſt du Cap, eſt très-fréquentée. Elle dépend d'un certain *Appel*, qui en tire un profit conſidérable.

Avantures de l'Auteur.

L'Auteur, qui ſe loue beaucoup de ſes effets, étant un jour en chemin pour s'y rendre, rencontra ſix éléphans, qui paroiſſoient chercher un ruiſſeau voiſin. Ce ſpectacle lui cauſa une extrême fraieur ; mais ils paſſerent ſans le regarder. Dans un autre voyage qu'il faiſoit au bain, trois Hottentots qu'il avoit pris pour eſcorte, allumerent du feu, pendant la nuit, dans la vûe d'effraier les bêtes feroces, & dreſſerent ſa tente, où il ſe mit à dormir. Mais ſon ſommeil fut bien-tôt interrompu par l'approche d'onze lions, qui s'avancerent avec des rugiſſemens furieux. Ce terrible bruit pénétra l'Auteur juſqu'au fond de l'ame & lui fit craindre à chaque moment d'être déchiré par ces cruels animaux. Cependant les Hottentots ayant pris quelques tizons enflammés, qu'ils jetterent bruſquement devant eux, cette vûe effraia les monſtres & leur fit prendre la fuite.

Tierra de Natal.

On a déja fait obſerver que les Hollandois ont acheté la Terre de Natal, pour aggrandir leurs poſſeſſions au Sud de l'Afrique. Elle eſt habitée par les Caffres, qui, ſuivant toutes les informations que Kolben fut capable de ſe procurer, n'ont aucune ſorte de reſſemblance avec les Hottentots & forment une Nation tout-à-fait différente.

Différences entre les Caffres & les Hottentots.

Il apprit du Capitaine Gerbrand Vanderſchelling, homme de probité & d'intelligence, qui avoit touché pluſieurs fois à la Terre de Natal, que les Habitans ne ſe graiſſent pas le corps comme les Hottentots ; qu'ils n'ont pas le même begayement ni la même prononciation ; qu'ils habitent des maiſons quarrées, & de platre, maniere de bâtir qui n'eſt pas connue des Hottentots ; qu'ils portent au cou des croix ſuſpendues, ornement qui n'a pas d'exemple chez les Hottentots ; qu'ils ſement une ſorte de bled de Turqnie, & s'en font un breuvage, au lieu que les Hottentots ne ſement ni ne braſſent.

Commerce des Caffres de Natal.

Ces Caffres ſont en commerce avec les Corſaires de la mer rouge, qui leur apportent en échange des étoffes de ſoie pour des dents d'éléphans

Ils revendent ces étoffes, pour des commodités de l'Europe, aux Vaisseaux qui relâchent sur la côte même de Natal. Leur choix tombe ordinairement sur du goudron, des ancres & des cordages, dont ils font d'autres échanges avec les mêmes Corsaires. La soie qu'ils ne peuvent vendre aux Européens sur leur Côte, ils la portent aux Caffres du Monomotapa. Les Portugais de Mozambique entretiennent aussi un commerce assez considérable avec eux.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Anglois devenu Caffre, & son avanture.

Vanderschelling avoit trouvé, dans le Pays de Natal, un Anglois qui ayant déserté de son Vaisseau, s'étoit établi parmi les Caffres. Il y avoit pris deux femmes, dont il avoit plusieurs enfans. Son habillement étoit celui des Caffres, sans aucune différence dans sa vie & ses manieres. Il fit voir au Capitaine de grosses piles de dents d'éléphans, & plusieurs chambres remplies d'étoffes de soie, avec lesquelles il se proposoit de se rendre au Cap, en quittant son établissement & sa famille. Mais le Roi du Pays ayant découvert son dessein, se le fit améner, lui reprocha sa perfidie & son ingratitude pour une Nation qui l'avoit reçu & traité si généreusement, lui représenta la misere où sa famille alloit tomber après son départ, enfin, lui parla si vivement de la tendresse qu'il devoit à ses femmes, à ses enfans, & de la cruauté qu'il y avoit à les abandonner, qu'il lui toucha le cœur & le fit renoncer à sa résolution. Ce fut le Déserteur même qui fit ce récit au Capitaine. Mais en perdant le dessein de partir, il engagea un des Matelots du Vaisseau à déserter comme lui, pour s'établir, à son exemple dans le Pays des Caffres (62).

Observations sur les Cartes du Cap.

C'est ici le lieu de faire quelques observations sur notre Carte des Colonies Hollandoises du Cap, qui n'est qu'une copie de celle de Kolben. Cet Ecrivain en releve beaucoup (63) l'exactitude; mais sans nous apprendre si c'est son propre ouvrage, ou comment il se l'étoit procurée. Il y a beaucoup d'apparence qu'il l'avoit copiée lui-même d'après quelque Hollandois du Cap. Quoiqu'elle différe beaucoup des autres Cartes, & qu'en général elle soit assez exacte, il paroît néanmoins qu'elle ne s'accorde pas toujours avec la description même de Kolben. On a pris soin de le faire observer ici dans quelques notes; sans compter que la Ville du Cap ne se trouve pas placée au point de latitude & de longitude qui a été déterminé par l'Auteur; ce qui prouve seul que la Carte n'est pas de lui.

Celle du Pays des Hottentots, que le *Pere Tachard* a publiée, & qu'il donne pour l'ouvrage des Hollandois du Cap, est une piéce de peu de valeur & mérite moins le nom de Carte que celui de plan ou de perspective. Nous avons deux autres Cartes du Cap même; celle de *Niewhof* & celle d'un Pilote Anglois.

§. IV.

Gouvernement des Hollandois au Cap de Bonne-Esperance.

Huit Etablissemens du Cap.

IL faut remonter jusqu'à Van-Riebeeck, premier Fondateur de ces Colonies, pour trouver l'origine de leur Gouvernement. Il en forma le plan dès l'année 1650, qui fut celle de la fondation. Il consiste en huit établissemens: 1. Un Grand Conseil, qui a l'administration des affaires & des in-

(62) Kolben, Vol. I. p. 81. & suiv.

(63) *Ibid.* Vol. II. p. 1.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

térêts de la Compagnie. 2. Une Cour ou un Collége de Justice. 3. Une petite Cour pour les querelles, les offenses & les petites dettes. 4. Une Cour pour les mariages. 5. Une Chambre des Orphelins. 6. Un Conseil Ecclésiastique. 7. Un Conseil commun. 8. Un Conseil de Guerre. Les deux derniers de ces établissemens furent institués par le Gouverneur Vanderstel, à l'arrivée des Refugiés François.

Grand-Conseil.

Le Grand Conseil est composé du Gouverneur & des huit principaux Officiers de la Compagnie. Le Gouverneur y préside, avec deux voix. C'est la Cour Souveraine du Cap pour tout ce qui concerne le commerce & la navigation. Elle jouit du droit de législature & du pouvoir de faire la guerre & la paix. Elle s'assemble le Mardi, à neuf heures du matin, dans la Forteresse, & tient séance jusqu'à midi. Les Membres de cette Cour sont extrêmement respectés.

Cour de Justice.

Le Collége de Justice se forme des Membres de la premiere Cour & des trois Bourguemestres Regens de la Ville du Cap. C'est à ce Tribunal qu'appartient la connoissance de toutes les affaires civiles & criminelles. Cependant on peut appeller de ses Jugemens en Hollande ou à Batavia, en déposant cent florins à cette Cour jusqu'au Jugement définitif. Cette somme tourne au profit du Répondant, si la Sentence est confirmée, ou revient à l'Appellant, s'il obtient un dernier Jugement en sa faveur.

Cour des querelles & des petites dettes.

La petite Cour des querelles, des offenses & des petites dettes, est composée d'un Membre du Grand Conseil, qui en est le Président, de trois Bourgeois du Cap, dont l'un est Viceprésident, & de quelques Officiers de la Compagnie, entre lesquels on choisit le Sécretaire de l'Assemblée. Mais les dettes qui regardent cette Cour ne doivent point passer la somme de trois cens florins.

Cour des Mariages.

La Cour des mariages est composée du même nombre de Conseillers, dont l'autorité s'étend sur tous les mariages entre les Européens du Cap. Elle consiste à vérifier le consentement des familles; après quoi les Parties obtiennent de ce Tribunal de se faire marier par le Ministre de leur résidence.

Chambre des Orphelins.

La Chambre des Orphelins consiste en sept Membres, qui sont le Viceprésident du Grand Conseil, en qualité de Président, trois Officiers de la Compagnie & trois Bourgeois du Cap, dont l'un est choisi pour Viceprésident. Les Orphelins qui ont quelque bien ne peuvent se marier, avant l'âge de vingt-cinq ans, sans le consentement de cette Cour.

Cour Ecclésiastique.

La Cour Ecclésiastique est instituée ici pour veiller au gouvernement des Eglises Protestantes, qui sont au nombre de trois. Elle consiste dans les trois Ministres de ces Eglises; six Anciens, dont chaque Eglise fournit deux; & douze Inspecteurs des pauvres, c'est-à-dire, quatre de chaque Eglise. Ils sont chargés particuliérement de l'emploi des aumônes publiques, & la distribution s'en fait avec tant de soin, qu'on ne voit point un mendiant dans toutes les Colonies. Chaque Paroisse a son Consistoire, dont le Président est un des plus riches & des plus considérables Paroissiens, avec le Ministre, les deux Anciens & les quatre Inspecteurs des pauvres.

Dans chaque Colonie il y a une Cour du Conseil Commun, composée d'un certain nombre d'Habitans, qui sont choisis par le Grand Conseil sur une liste présentée par le Corps de la Colonie. Comme le Tribunal de la Cour de Justice est dans la Ville du Cap, le Conseil Commun de cette Ville n'a guéres

d'autre occupation que celle de lever les taxes imposées par le Grand Conseil; mais, dans les autres Colonies, l'autorité des Conseils Communs a beaucoup plus d'étendue. Leurs Présidens sont les Drost-de-Terre, c'est-à-dire, les Intendans ou les Lieutenans de chaque Colonie. Toutes les causes dont le fonds ne passe pas cent cinquante florins, avec la recherche & le châtiment des crimes qui se commettent dans leur Jurisdiction, sur-tout par rapport aux Esclaves, appartiennent uniquement à ces Tribunaux.

Kolben. 1713. Colonies Hollandoises.

Il y a deux Cours Martiales; l'une dans la Ville du Cap, composée d'un Président, qui est toujours un des Membres du Grand Conseil, & de neuf Assesseurs, qui sont les principaux Officiers militaires de cette Colonie. La seconde Cour est pour les Colonies de Stellenboch (64) & de Drakenstein. Elle se tient dans Stellenboch, sous l'autorité du Drost-de Terre, assisté de neuf des principaux Officiers militaires des deux Colonies. Chacune de ces deux Cours a son Sécrétaire. Si quelque Esclave prend la fuite, ou si les Hottentots menacent de prendre les armes, elles détachent un Corps de Troupes pour remédier au désordre. Les Bourgeois, dans chaque Canton, sont obligés de faire la garde pendant la nuit; mais cette Ordonnance est mal observée (65). Cependant l'état florissant des Colonies du Cap est une preuve éclatante du zéle infatigable & de l'industrie des Hollandois.

Deux Cours Martiales.

Les appointemens des Officiers & des Domestiques de la Compagnie montent chaque année à quatre cens mille florins. Ceux du Gouverneur sont d'environ six mille florins. Mais pour le fonds de cette dépense, la Compagnie leve le dixiéme de toutes les productions du Pays & des rentes foncieres. Les droits sur le vin, le tabac, l'eau-de-vie & la biere, sont affermés à soixante dix mille florins par an. Ces taxes, joint au profit qu'elle tire de ces marchandises, en le faisant monter à soixante-quinze pour cent, sont presque suffisantes pour fournir aux dépenses du Gouvernement. Si l'on y joint les terres dont elle s'est réservé la propriété, les progrés continuels de chaque Colonie lui donnent une juste espérance de tirer bien-tôt un revenu considérable de cet Etablissement. Le nombre de ces Domestiques est de six cens, & celui de ses Esclaves à peu près le même.

Revenus de la Compagnie au Cap.

Elle pousse fort loin l'indulgence & la générosité pour les nouveaux Habitans qui commencent à s'établir. Non-seulement elle leur fournit des ustenciles & des instrumens pour leur entreprise; mais lorsque les terres produisent peu, & que le Laboureur paroît pauvre, elle lui remet la taxe du dixiéme jusqu'à ce qu'il soit en état d'y satisfaire. Si le feu ou quelque autre accident ruine les édifices, elle fournit des materiaux pour rebâtir, & charge ses propres Ouvriers de contribuer au travail (66).

Encouragemens qu'elle donne aux Habitans.

Toutes les Nations des Hottentots vivent dans une alliance constante avec les Hollandois, & sont également forcées de les respecter par la terreur de leurs armes & par la sagesse de leur Gouvernement. Cette bonne intelligence est entretenue par des Députations annuelles de la plûpart de ces Nations, qui apportent des présens de bestiaux au Gouverneur du Cap. Il les

Alliance des Hollandois avec les Hottentots.

(64) Ici & dans plusieurs autres endroits, l'Auteur met *Hellenboch* au lieu de *Stellenboch*; mais c'est vraisemblablement une erreur d'impression, comme on l'a remarqué du Pere Tachard. *St* se change aisément en *H*.

(65) Kolben, Vol. I. p. 340.

(66) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 356.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

reçoit civilement, & leur offre à ſon tour ce qu'il juge de plus conforme à leur goût. Cette conduite lui donne tant d'aſcendant ſur tous ces Barbares, qu'il eſt le Juge ordinaire de tous leurs différends, avec plus d'autorité que s'il étoit Roi du Pays (67).

Leurs anciennes guerres.

On a déja remarqué qu'avant le Traité d'alliance les hoſtilités étoient aſſez fréquentes entre les Hottentots & les Colonies. Dapper nous apprend qu'en 1659 les Garinhaiquas, par leſquels il faut peut-être entendre les Gungemans, diſputerent aux Hollandois la propriété de quelques terres voiſines du Cap, & s'efforcerent de les en chaſſer. Ils alléguoient en leur faveur une poſſeſſion immémoriale. Pendant cette querelle ils tuerent quantité de Hollandois, ils enleverent leurs beſtiaux, avec une attention continuelle à choiſir, pour le combat, les tems de pluie & de brouillards, parce qu'ils avoient remarqué que les armes à feu étoient alors moins redoutables. Ils avoient pour Chefs deux Hottentots braves & expérimentés, dont l'un ſe nommoit *Garahinga*, & l'autre *Nomoa*. Les Hollandois donnoient au ſecond le nom de *Doman*. Il avoit paſſé cinq ou ſix ans à Batavia; & depuis ſon retour au Cap, il avoit vêcu long-tems parmi eux, vêtu à la maniere de l'Europe. Mais ayant rejoint les Hottentots de ſa Nation, il leur avoit découvert les intentions des Hollandois, il leur avoit appris à ſe ſervir de leurs armes; & ſous ces deux Guides ils n'entreprirent preſque rien ſans ſuccès.

Deux Chefs des Hottentots.

La guerre duroit depuis trois mois, lorſqu'un jour au matin, dans le cours du mois d'Août, cinq Hottentots conduits par Doman, ſortirent pour exercer leurs pillages. Ils commencerent par enlever quelques beſtiaux; mais ſe voyant pourſuivis de cinq Cavaliers Hollandois, ils firent face avec beaucoup de fermeté, & bleſſerent trois de leurs Ennemis. Enfin, les Hollandois en tuerent deux & bleſſerent mortellement le troiſiéme. Doman & le ſeul compagnon qui lui reſtoit ſauterent dans la riviére, pour s'échapper à la nage.

Réponſe d'un Hottentot aux plaintes d'un Hollandois.

Celui qui demeuroit bleſſé avoit eu la gorge percée d'un coup de balle & une jambe caſſée, ſans compter une profonde bleſſure à la tête. Il fut tranſporté au Fort. On lui demanda quels étoient les motifs de ſa Nation pour déclarer la guerre aux Hollandois & pour emploier contr'eux le fer & le feu. Quoiqu'il reſſentît de vives douleurs, il fit lui-même diverſes queſtions en forme de réponſe : » Pourquoi, dit-il aux Hollandois, avez-vous ſemé & » planté nos terres? Pourquoi les emploiez-vous à nourrir vos troupeaux, » & nous ôtez-vous ainſi notre propre nourriture? Il ajouta que ſa Nation faiſoit la guerre pour tirer vengeance des injures qu'elle avoit reçues; qu'elle ne pouvoit voir ſans indignation, non-ſeulement qu'il ne lui fût pas permis d'approcher des pâturages dont elle avoit été ſi long-tems en poſſeſſion, après y avoir reçu les Hollandois par un ſimple mouvement de complaiſance, mais que ſon Pays fut uſurpé & partagé entre les Raviſſeurs ſans qu'ils ſe cruſſent obligés à la moindre reconnoiſſance. Qu'auroient fait les Hollandois s'ils euſſent été traités de même? Il en concluoit, ajouta-t-il, que le ſoin qu'ils apportoient à ſe fortifier n'avoit pour but que de réduire par dégrés les Hottentots à l'eſclavage. On lui répliqua ſéchement que ſa Nation ayant perdu ſon Pays par la guerre, elle ne devoit rien eſpérer ni de la paix ni des hoſtilités pour s'y rétablir.

(67) *Ibid.* p. 57.

Kolben. 1713. Colonies Hollandoises.

Ce Négre se nommoit *Epkamma*. Il mourut le sixiéme jour. Dans ses derniers discours il dit aux Hollandois qu'il n'étoit qu'un Hottentot du commun, mais qu'il leur conseilloit de s'adresser à *Gogasoa*, Chef de sa Nation, & de l'inviter à venir au Fort, pour traiter avec lui, & faire rendre à chacun, autant qu'il étoit possible, ce qui lui appartenoit, comme le seul moien de prévenir quantité de nouveaux désastres. Ce conseil parut si sage, que le Commandant Hollandois députa deux ou trois de ses gens au Prince Gogasoa, & lui fit proposer de venir traiter de paix dans le Fort. Mais cette démarche fut inutile. La guerre continua furieusement. Malgré toutes les précautions des Hollandois, leurs bestiaux furent enlevés, presqu'à la vûe du Fort, avec tant de promptitude & d'audace, qu'ils ne trouverent aucun moien d'y remédier. La haine s'exerça ainsi pendant près d'une année; mais cette querelle fut enfin terminée par un heureux événement. Un Hottentot de quelque distinction, nommé *Herry* par les Hollandois, & *Kamsemoga* par ses Compatriotes, ayant été banni pour quelque crime dans l'Isle de Cohey, se mit dans un mauvais canot, après avoir passé trois mois au lieu de son exil; & suivi d'un seul de ses Compagnons, il regagna le Continent. Le Gouverneur Hollandois, qui apprit l'évasion de ces deux hommes, les fit chercher aussitôt par quelques-uns de ses gens. Leur canot fut trouvé à trente milles du Fort; mais les Hollandois ne rapporterent point d'autre éclaircissement. Au mois de Février 1660, on fut surpris de les voir entrer volontairement dans le Fort *Herry*, accompagné d'un Chef Hottentot nommé *Khery*, & de quantité d'autres Hottentots sans armes. Ils amenoient avec eux treize bestiaux gras, qu'ils prierent les Hollandois de recevoir comme un témoignage d'amitié, en leur demandant que l'ancienne correspondance fut rétablie. Le Commandant du Fort accepta ce présent; & la confiance commençant à renaître, on convint que les Hollandois auroient la liberté de cultiver les terres, aux environs du Fort, dans l'espace de trois heures de marche, mais à condition qu'ils ne s'étendissent pas plus loin. Pour ratifier cette convention, les Hottentots furent traités dans le Fort avec du pain, du tabac & de l'eau-de-vie.

Sage conseil du même Hottentot, mais inutile.

Continuation de la guerre.

La paix se fait. A quelles conditions.

Peu de tems après, Gogasoa, Général des Gorinhaiquas, ou des *Capmans* (68) vint au Fort avec Khery, & confirma ce Traité. Le Gouverneur fit placer au milieu d'eux & de leur Cortége un baril d'eau-de-vie, avec une écuelle de bois. Lorsqu'ils commencerent à se ressentir des effets de cette liqueur, il fit jetter entr'eux deux ou trois cens petits bouts de tabac, qu'ils s'entredisputerent avec un tumulte horrible. Ensuite ils commencerent à sauter & à danser, avec des gestes & des contorsions fort bizarres, tandis que leurs femmes battant des mains chantoient *Ho ho ho ho*; si l'on n'aime mieux donner à leur chant le nom de rugissement.

Confirmation du Traité, & fête donnée aux Chefs Hottentots.

Après la danse, le Gouverneur fit distribuer aux principaux Chefs quelques brins de corail, des plaques de cuivre & de petits rouleaux de tabac. Ils donnerent le reste de la nuit au sommeil, & partirent le lendemain au matin, à l'exception de Herry, qui passa trois ou quatre jours dans le Fort. Il sçavoit un peu d'Anglois, qu'il avoit appris en faisant le voyage de Bantam dans

(68) *Capman* signifie en Hollandois, *homme du Cap*; ainsi l'on doit entendre par ce nom les Hottentots du Cap plûtôt que la Nation particuliere des Kopmans.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

un Vaisseau de cette Nation; mais à son retour au Cap, il s'étoit retiré dans le canton de sa naissance.

On demande pourquoi les Anglois ne se sont pas établis au Cap de Bonne-Esperance?

Quand on considere la situation du Cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire, de quel avantage elle est pour les Vaisseaux qui exercent le commerce entre l'Europe & l'Inde, il paroît d'autant plus surprenant qu'il ne soit jamais tombé dans l'esprit des Anglois de s'y établir, qu'ils avoient fréquenté depuis long-tems cette Côte. Dès l'année 1591, le Capitaine *Raymond* avoit touché à la baye de Saldanna, ou peut-être à la baye de la Table; car on a dû remarquer dans le premier tome de ce Recueil que les Navigateurs Anglois qui lui succédérent ont confondu ces deux noms. En 1601, le Chevalier *Lancaster*, qui avoit accompagné Raymond dans le voyage précédent, relâcha au même lieu. Sir Henri *Middleton* y jetta l'ancre aussi en 1604 & en 1610; *Davis* & Sir Edouard *Michelburn* en 1605; David *Middleton* en 1606; *Sharpey* en 1607; *Dount* & *Hippon* en 1611; Saris, la même année, dans son voyage au Japon; *Castleton*, Best & Wilson en 1612; & Newport en 1613.

En 1614, le Capitaine Dowton mit à terre, au Cap, un Hottentot nommé *Kori*, qui avoit été mené en Angletere l'année d'auparavant, avec un Négre de la même Nation, qui étoit mort dans ce voyage. Ce miserable Afriquain avoit été fort bien traité, & vêtu de même par le Chevalier Thomas Smith, Gouverneur de la Compagnie des Indes orientales. Mais toutes ces caresses, & des armes garnies de cuivre dont on lui avoit fait présent, ne l'avoient point empêché de soupirer continuellement, dans l'impatience de revoir sa Patrie. La Compagnie ayant consenti à le renvoier, il ne fut pas plûtôt descendu au rivage qu'il jetta ses habits pour rentrer dans sa condition naturelle. Cependant la reconnoissance le rendit toujours fort officieux pour les Vaisseaux Anglois qui aborderent au Cap (69).

Entreprise bizarre de la Compagnie des Indes d'Angleterre.

Les Capitaines Milward & Peyton y relâcherent en 1614. Peyton s'étoit chargé de dix Malfaiteurs, condamnés au bannissement pour leurs crimes, & relegués, à la priere de la Compagnie des Indes, dans l'Isle des Pangouins (70), que les Hollandois ont nommé *Roben*, & qu'ils font servir de prison pour leurs criminels. Ces dix Malheureux eurent une triste fin. Leur Chef, qui se nommoit *Croff*, fut tué dans une querelle avec les Habitans du Pays. Quatre autres se noierent, en s'efforçant de gagner à la nage un Vaisseau de leur Nation. Trois qui survêcurent, & qui retournerent heureusement dans leur Pays, y furent pendus pour un vol, commis deux heures après leur arrivée. On a peine à comprendre quel étoit le but de la Compagnie Angloise, en faisant conduire quelques malheureux Bannis au rivage de cette Contrée, tandis qu'avec de justes soins elle auroit pu s'y faire un Etablissement fort utile, avant que les Hollandois eussent reconnu les avantages de sa situation. A la vérité, Ste Helene, où les Anglois s'établirent dans la suite, étoit un lieu fort commode pour les rafraîchissemens; mais il étoit fort éloigné de valoir le Cap de Bonne-Espérance.

(69) Dapper, dans Ogilby, p. 557. & suivantes.

(70) Autre preuve que c'étoit la Baye de la Table, devant laquelle cette Isle est située.



CHAPITRE



T.II. N.° X.

Homme et Femme Hottentots, tirés d'après nature.

CHAPITRE III.

Mœurs & Usages des Hottentots.

§. I.

Leur Personne, leurs Vertus, leurs Vices & leur Langage.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS. Origine du nom des Hottentots.

TACHARD & d'autres Ecrivains, donnent le nom de *Hottentot* comme un sobriquet, pris de l'usage que les Habitans naturels du Cap font souvent de ce terme à la rencontre des Etrangers, ou de celui qu'ils ont, dans leurs danses, de répéter souvent *Hottentottum brokana*. Mais Kolben, qui avoit fait un si long séjour dans le Pays, eut le tems d'observer qu'ils n'emploient jamais ce mot en abordant les Etrangers; & que s'ils le prononcent dans leurs danses, c'est une preuve au contraire que c'est leur véritable nom. Il ne signifie pas, *Du pain Hollandois*, comme Arnold se l'est imaginé, mais seulement, *Donnez ses gages à l'Hottentot*. L'Auteur nous apprend que Hottentottum brokana est le refrein d'une chanson que le ressentiment fit faire aux Hottentots, contre un Chapellain Hollandois qui avoit refusé à quelque Ouvrier de leur Nation du pain & du tabac qu'il lui avoit promis pour ses services. En un mot, dit-il, Hottentot paroît être l'ancien nom de tous ces Peuples, car ils n'en connoissent point d'autre. Leur origine est fort obscure & fort incertaine. Ils racontent que leurs premiers peres sont entrés dans leur Pays par une porte ou par une fenêtre; que le nom de l'homme étoit *Noh*, & celui de la femme *Hingnoh*; qu'ils furent envoiés par Tikquoa, c'est-à-dire, par Dieu même, & qu'ils communiquerent à leurs enfans l'art de nourrir des bestiaux, avec quantité d'autres connoissances. Quelques Auteurs confondent les Hottentots avec les Caffres du Monomotapa; mais on a déja fait remarquer que c'est une erreur. Les Caffres sont d'un noir luisant, & different extrêmement par leurs mœurs & leurs usages (71).

Ce qu'ils racontent de leurs premiers peres.

Qualités corporelles des Hottentots.

Il y a peu de Peuples dont on ait fait des peintures aussi différentes que des Hottentots. Quelques-uns les représentent comme Négres. D'autres prétendent qu'en naissant ils sont aussi blancs que les Européens. Tachard parle de quelques Hottentots blancs. Mais Kolben, après plusieurs années de séjour au Cap, assure que les enfans des Hottentots apportent au monde une couleur d'olive luisante, qui se ternit, dans la suite, par l'habitude qu'ils ont de se graisser, mais qui ne laisse pas de s'appercevoir, avec quelque soin qu'ils la déguisent. La plus grande partie des hommes ont cinq ou six pieds de hauteur. Les deux sexes sont bien proportionnés dans leur taille. Ils ressemblent aux Négres par la grandeur des yeux, la platitude du nez & l'épaisseur des lévres; avec cette différence qu'on emploie l'art pour leur applatir le nez dans leur enfance. Leur chevelure est semblable à celle des Négres, c'est-à-dire, courte & laineuse. Les hommes ont les pieds gros & larges. Les fem-

(71) Kolben, Vol. I. p. 25. & suiv.

Kolben. 1713. Moeurs des Hottentots.

mes les ont petits & délicats. Elles ont au-dessus des parties naturelles une excrescence calleuse, qui sert comme de voile pour les couvrir. L'usage de se couper les ongles, soit des pieds, soit des mains, n'est connu ni de l'un ni de l'autre sexe. On voit fort peu de Hottentots tortus ou difformes. Ils sont robustes, agiles, & d'une légereté surprenante. Un Cavalier bien monté suit à peine le pas d'un Hottentot. C'est par cette raison que les Gouverneurs Hollandois du Cap entretiennent constamment une Trouppe de Cavalerie, pour les occasions où la nécessité oblige de les poursuivre. Ils sont bons chasseurs, & d'une habileté si singuliere dans l'usage de leurs zagaies, de leurs fléches & de leurs *Kirris* ou de leurs bâtons de *Rakkum*, qu'avec leurs zagaies ils parent un coup de fléche & de pierre.

Leurs qualités d'esprit.

A l'égard des qualités de leur esprit, quoiqu'ils ayent été représentés par quelques Ecrivains comme une race d'hommes livrés à toutes sortes de vices, des Ecrivains moins anciens & mieux informés nous assurent que ce reproche est une exageration, si ce n'est pas tout-à-fait une calomnie. Le vice favori des Hottentots est la paresse. Cette passion domine également leur corps & leur esprit. Le raisonnement est pour eux un travail, & le travail leur paroît le plus grand de tous les maux. Quoiqu'ils ayent sans cesse devant les yeux le plaisir & l'avantage qu'on tire de l'industrie, il n'y a que l'extrême nécessité qui puisse les réduire au travail. La contrainte ne leur cause pas moins d'horreur; c'est-à-dire, que si la nécessité les force de travailler, ils sont dociles, soumis & fidelles : mais lorsqu'ils croient avoir assez fait pour satisfaire à leurs besoins présens, ils deviennent sourds à toutes sortes de prieres & d'instances, & rien n'a la force de leur faire surmonter leur indolence naturelle. Un autre vice des Hottentots est l'ivrognerie. Qu'on leur donne de l'eau-de-vie & du tabac, ils boiront jusqu'à ne pouvoir se soutenir, ils fumeront jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir, ils hurleront jusqu'à ce qu'ils ayent perdu la voix. Les femmes ne sont pas moins livrées que les hommes à cet excès d'intempérance; mais elles sont plus long-temps à s'enivrer; & dans les vapeurs de l'ivresse elles poussent la folie jusqu'au transport. Cette passion désordonnée pour les liqueurs n'empêche pas qu'on ne puisse en confier à leur garde, car elles n'y toucheront jamais sans une permission formelle; exemple de fidélité qu'on ne trouvera guéres dans tout autre Pays. D'ailleurs, l'ivrognerie n'est point accompagnée, parmi les Hottentots, d'une foule d'autres vices qui en sont inséparables en Europe, tels que l'immodestie & l'incontinence. Ses plus fâcheux effets sont leurs querelles, qui finissent quelquefois par des coups.

Usages barbares.

On leur reproche, avec raison, un usage qui blesse la nature & qui semble appartenir particuliérement à leur Nation. Après la cérémonie qui constitue les Hottentots dans la qualité d'homme, ils peuvent sans scandale maltraiter & battre leurs meres. C'est un honneur pour eux de ne pas les menager; & loin de s'en plaindre, les femmes approuvent elles-mêmes cette insolence. Si l'on entreprend de faire sentir aux anciens l'absurdité d'une si odieuse pratique, ils croient résoudre la difficulté en répondant que c'est l'usage des Hottentots (72).

(72) Voyage de Kolben, p. 37. & suiv. & p. 324.

La coutume d'immoler leurs enfans & leurs vieillards doit paroître encore plus barbare; mais elle n'est pas plus propre aux Hottentots qu'à d'autres Nations de l'Afrique & de l'Asie, sans en excepter les Chinois & les Japonois. L'antiquité en offre aussi des exemples dans les Nations les plus policées. Sur la premiere de ces deux Barbaries, les Hottentots n'alléguent que l'usage pour leur justification; mais s'il est question de leurs vieillards, ils prétendent que c'est un acte d'humanité; & qu'à cet âge il vaut bien mieux sortir des miseres de la vie par la main de ses amis & de ses parens, que de mourir de faim dans une hute, ou de devenir la proie des bêtes farouches.

Malpropreté des Hottentots.

Aux vices des Hottentots, on peut ajouter la mal-propreté dans leur habillement & leur nourriture; mais il paroît à l'Auteur que c'est moins l'effet de leur goût que de leur paresse (73).

Excellence de leur caractere.

Au reste, leurs vertus font la partie la plus distinguée de leur caractere; sur-tout la bienveillance, l'amitié & l'hospitalité. Les Hottentots ne respirent que la bonté & l'envie de s'obliger mutuellement. Ils en cherchent continuellement l'occasion. Un autre implore-t-il leur assistance? ils courent pour l'accorder. Leur demande-t-on leur avis? ils le donnent sincérement. Voient-ils quelqu'un dans le besoin? ils se retranchent tout pour le secourir. Un plaisir des plus sensibles pour les Hottentots est celui de donner (*).

A l'égard de l'hospitalité, ils étendent cette vertu jusqu'aux Européens étrangers. En voyageant autour du Cap, on est sûr d'un accueil ouvert & caressant dans tous les Villages où l'on se présente. Enfin, la bonté des Hottentots, leur intégrité, leur amour pour la justice, & leur chasteté, sont des vertus que peu de Nations possedent au même degré. Une simplicité charmante accompagne toutes leurs actions. On en voit beaucoup qui refusent d'embrasser le Christianisme, par la seule raison qu'ils voient régner parmi les Chrétiens l'avarice, l'envie, l'injustice & la luxure (74).

Ce qui les empêche d'embrasser le Christianisme.

Histoire d'un Chef Hottentot.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que tous ces vices soient entiérement bannis de leur Nation. Kolben rapporte un exemple où la cruauté & l'injustice semblent éclater à l'envi. Un Chef des Hottentots avoit enlevé la femme d'un riche Gungeman, nommé *Klass*. Ce malheureux mari paroissant inconsolable, le Chef prit la résolution de se délivrer de ses plaintes, en lui ôtant aussi la vie. Il le fit accuser auprès du Gouverneur Hollandois d'avoir détourné une partie de quelques marchandises qui lui avoient été confiées. Quoiqu'il eût exécuté depuis long-tems les commissions des Hollandois avec une fidélité qui lui avoit attiré de l'admiration, le Gouverneur, aussi corrompu que la plûpart des autres, ferma l'oreille aux preuves de son innocence, confisqua ses biens & le bannit dans l'Isle Roben. Le Capitaine Gerbrand Vandershelling, qui avoit reçu de Klass des services considérables après son naufrage, ne put voir sans indignation l'injustice qu'on faisoit à son Bienfaiteur. A son retour en Hollande, il porta ses plaintes à la Compagnie, & disposa si favorablement les Directeurs, qu'ils envoierent des ordres pour le rappel de Klass & pour la restitution de ses effets. Mais le Gouverneur & ses Officiers, que l'Auteur traite de loups blancs, avoient dévoré, dit-il, la meilleure partie de son bien. Klass se retira dans son Pays avec ce qu'il put

(73) Kolben, p. 141. & 333.
(*) *Ibid.* p. 39, 324 & 337.
(74) *Ibid.* p. 166. & 337.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS. Langue des Hottentots.

obtenir. Il n'y fut pas long-tems sans se retrouver exposé aux persécutions du Chef, qui allerent enfin jusqu'à le faire assassiner.

Le langage des Hottentots est dur & peu articulé. Un seul mot signifie plusieurs choses : & leur prononciation est accompagnée de tant de vibrations, de tours & d'inflexions de langue, qu'elle ne paroît qu'un begayement aux oreilles des Etrangers. Pour exprimer les espéces particulieres d'oiseaux, ils joignent une épithéte au mot *Kourkour*, qui signifie dans leur langue, *Oiseau* en général. Ainsi, pour désigner un oiseau de riviére, ils disent *Kamma Kourkour*. Kolben juge qu'il est fort difficile, & peut-être impossible pour un étranger, d'apprendre jamais leur langue ; & par la même raison, quoiqu'ils apprennent facilement le François & le Hollandois, ils le prononcent si mal, qu'ils ne parviennent jamais à se faire bien entendre. On croit devoir joindre ici quelques mots Hottentots que *Juneker* a publiés dans la vie de Ludolf. Les Auteurs du Recueil avertissent qu'ils ont marqué les syllabes ou les voyelles nécessaires pour faire connoître les vibrations. *Ten Rhim* a donné aussi une liste d'environ vingt mots de la même langue ; mais avec peu d'exactitude, comme on en pourra juger par ceux qui sont ici entre deux crochets, & qu'on a tirés de lui.

Ses difficultés.

Vocabulaire Hottentot.

KHANNA, mouton.
Dukatore, canard.
Kgou, oye.
Kamma, eau & liqueurs.
Bunqvaa ou *Ay*, arbre.
Quayha, âne.
Knomm, entendre.
Nouou, oreilles.
Koekan, oiseau nommé *Norhan*.
Quaqua, faisan.
Kirri, bâton.
Tkaka, baleine.
Nombba, la barbe.
Herri, bêtes en général.
Kaa, boire.
Knabou, fusil de chasse.
Durié-sa ou *Bubaa*, bœuf.
Quara-ho, taureau sauvage.
Heka-kao, bœuf de charge.
Oua ou *Ounequa*, les bras.
Oun-vi, beurre.
Quien-kha, tomber.
Houreo, chien-marin.
Likhani, chien.
Bikgua, la tête.
Kouquequa, Capitaine.
T-Kamma, cerf.
Quao, le col.
Kouquil, pigeon.
Quan, le cœur.
Athúri, demain.
Kgoyes, daim.
Kou, dent.
Tikquoa, Dieu.
Gounia-Tikquoa, Dieu des Dieux.
Kham-ouna, le diable.
K'omma, maison.
Kakqua, [*Akqua*] cheval.
Koaa, char.
Konkuri, fer.
Koo, fils.
Kummo, ruisseau.
Konkekerey, poule.
Tika, herbe.
To-qua, [*Ouka*] loup.
Koetsire, mot scandaleux.
Thoukou, nuit obscure.
Tkoumo, riz.
Koamqua, la bouche.
Ghoudi, [*Goedi*] mouton.
Khou, paon.
Gona, garçon.
Gots, fille.
Tha-Avoklou, poudre à tirer.
Khoakamma, singe, babouin.
Kuanebou ou *Theuhouou*, étoile.

Kamkamma, la terre.
Mu, œil.
Quaouou, [*Kou*] tonnerre.
Tquaſſouou ou *Kqvuſſonc*, tigre.
Thouou ou *Haakhouou*, vache-marine.
Tkaa, vallée.
Khomma, le ventre.
Toya, le vent.

Nombres des Hottentots.

Q'kui, un.
K'kam, deux.
K'ouna, trois.
Hakka, quatre.
Kóo, cinq.
Nanni, ſix.
Honko, ſept.
Khiſſi, huit.
K'heſſi, neuf.
Ghiſſi, dix.

Leur maniere de compter.

Les Nombres des Hottentots ſe réduiſent à dix. Lorſqu'ils les ont finis, ils reviennent à l'unité & recommencent à compter dix. Après avoir compté dix fois dix, ils prononcent deux fois le mot dix, qui ſignifie cent quand il eſt ainſi redoublé. Ils continuent de même juſqu'à dix fois dix dix, c'eſt-à-dire mille ; & recommencent en prononçant trois fois le même mot, c'eſt-à-dire, dix dix dix ; enſuite quatre fois, cinq fois, &c.

§. II.

Habits, Alimens, Maiſons, Meubles des Hottentots.

Habits des hommes.

L'Habillement des Hottentots eſt extrêmement ſingulier. Les hommes ſe couvrent le tronc du corps d'une mante ouverte ou fermée, ſuivant la ſaiſon. Ces mantes, qu'ils appellent *Kroſſes*, ſont compoſées, pour les riches, de peaux de tigres ou de chats ſauvages. Celles du Peuple ne ſont que de peaux de mouton, dont le côté laineux ſe tourne en dehors pendant l'été. Elles leur ſervent de matelat pendant la nuit, & de drap mortuaire dans leur ſépulture. Ces kroſſes ſont de différentes formes. Quelques-uns les portent juſqu'aux genoux. Celles de la Nation des Attaquas deſcendent juſqu'aux talons. Mais les Hottentots du Cap ne les laiſſent pas tomber au-delà des hanches.

Comment ils ſe parent la tête.

Pendant les chaleurs tous les Hottentots vont tête nue, ou du moins ſans autre couverture que leur enduit de ſuif & de graiſſe. Ils en chargent tous les jours leur chevelure, ſans prendre jamais ſoin de la nettoier ; ce qui forme une croute ou un bonnet de mortier noir. Ils prétendent que ce maſtic leur rafraîchit la tête. En hiver, ils portent une calote de peau de chat ſauvage, ou de mouton, ſoutenue par deux cordons, dont l'un fait deux fois le tour de la tête & vient ſe lier avec l'autre ſous le menton. Ils ſe ſervent auſſi de ces calotes dans les tems de pluies.

Sac qu'ils portent au col.

Les Hottentots ont toujours le viſage & le cou nuds. Ils ſuſpendent à leur cou un petit ſac qui contient leur couteau, s'ils ſont aſſez riches pour s'en procurer un, leur pipe, leur tabac & le *Dakka*, petit bâton brûlé par les deux bouts, qu'ils portent comme un préſervatif contre les ſortiléges. Ces petits ſacs, ou ces bourſes, ſont compoſés ſouvent des vieux gands de peau qu'ils obtiennent des Européens.

Ils portent généralement au bras gauche trois anneaux d'ivoire, qui ſont

KOLBEN. 1713.

HABITS DES HOTTENTOTS

tournés avec beaucoup d'art & de justesse. Ces anneaux sont une sorte d'arme défensive, & servent d'ailleurs à soutenir le sac dans lequel ils portent leurs provisions de voyage.

Comme leurs krosses sont le plus souvent ouvertes, on leur voit l'estomac & le ventre nuds jusqu'aux parties naturelles, qu'ils couvrent ordinairement d'une peau de chat dont le poil est extérieur (75). Ils ont les jambes nues, excepté lorsqu'ils gardent leurs bestiaux, car ils les couvrent alors d'une espéce de bas ou de bottes de cuir. S'ils ont une riviére à passer, ils portent des espéces de sandales, de cuir de bœuf ou d'éléphant, taillées d'une seule piéce, & liés avec des courroies.

Kirris & Rakkum.

Dans leurs voyages, les Hottentots portent deux verges de fer ou de bois d'olive, qu'ils nomment *Kirris* & *Rakkum*. La longueur du Kirri est d'environ trois pieds, & son épaisseur d'un pouce. Il est sans pointe par les deux bouts: c'est leur arme défensive. Mais le Rakkum est pointu d'un côté, & peut passer pour une sorte de dard, qu'ils lancent avec une adresse admirable.

Usage de ces armes.

Jamais ils ne manquent leur but. C'est l'arme qu'ils emploient à la chasse. Dans la main gauche ils ont ordinairement un petit bâton de la longueur d'un pied, auquel ils attachent une queue de chat sauvage, ou de renard, ou quelqu'autre queue velue, qui leur sert de mouchoir. Lorsqu'ils la trouvent sale, ils ont soin de la laver dans la premiere eau qui se présente, & la tordant au soleil, ils la font sécher en un instant.

Habits des femmes.

La différence de l'habillement pour les femmes consiste dans l'habitude qu'elles ont de porter des bonnets, qui s'élevent spiralement en pointe sur le haut de la tête, au lieu que ceux des hommes sont contigus à la peau, comme une véritable calote. Les femmes portent aussi deux krosses, ou deux mantes, qui ne sont jamais fermées par-devant; de sorte qu'elles n'ont la peau cachée que par un sac de cuir, qu'elles ne quittent ni dans l'intérieur de leurs maisons, ni dehors, & qui leur sert à renfermer leurs alimens, leur dakka, leur tabac & leur pipe. Elles se couvrent les parties naturelles d'une espéce de tablier, nommé *Kutkros*, qui est toujours de peau de mouton, sans laine, & beaucoup plus grand que le Kutkros des hommes, mais lié de la

Il est faux qu'elles portent aux jambes des boyaux de bêtes.

même maniere. Elles en ont un plus petit, qui leur couvre le derriere. Quantité d'Ecrivains ont assuré hardiment que les femmes des Hottentots portent, autour des jambes, des boyaux de mouton & d'autres animaux. C'est une erreur, fondée apparemment sur un usage des jeunes filles, qui depuis l'enfance jusqu'à l'âge de douze ans portent des joncs tressés autour de leurs jambes. Lorsqu'elles ont passé cet âge, elles changent la matiére de ces cercles. Au lieu de joncs, elles portent des courroies de peau de mouton ou de veau, de l'épaisseur du petit doigt; mais elles en ôtent le poil & tournent en dedans le côté par lequel il tenoit à la peau. On voit à la jambe de quelques femmes plus de cent de ces cercles, si proprement rangés, qu'on les croiroit d'une seule piéce. La longueur du tems leur donne la dureté du bois. Ils sont soutenus, à la cheville du pied, par un autre grand cercle de cuir ou de jonc; & des uns comme de l'autre, les Dames Hottentotes se font, tout-à-la-fois, une marque de distinction, & une défense pour la peau de leurs jambes dans leurs exercices champêtres.

(75) Voyez le Voyage de Loubere à Siam, Vol. II. p. 184.

Kolben. 1613.

Habits des Hottentots.

Ornemens & parures.

Les Hottentots ſont paſſionnés pour les ornemens de tête. Ils ont pris un goût fort vif pour les boutons de cuivre & pour les petites placques du même métal, qui n'ont pas ceſſé juſqu'à préſent d'être fort à la mode au Cap. Un petit fragment de glace de miroir eſt ſi précieux dans leur Nation, que les diamans ne ſont pas plus eſtimés en Europe. Les pendans d'oreilles & les colliers de verre ou de cuivre ſont des diſtinctions qui n'appartiennent qu'aux perſonnes du premier rang; mais leur méthode eſt de les porter ſuſpendus à leur chevelure. Ils donnent volontiers leurs beſtiaux en échange pour toutes les bagatelles de cette eſpéce. Quelques-uns portent aux cheveux les veſſies enflées des beſtiaux qu'ils tuent pour leur nourriture. Les petits Namaquas ont ſur le front une petite placque de fer poli, en forme de croiſſant. Comme il ne manquoit que de la poudre à toutes ces galanteries, ils ont trouvé l'art de faire ſécher & pulvériſer une herbe, nommée *Spiræa*, qui leur fournit une poudre de couleur d'or, dont ils ſe parfument la tête & le viſage. Les femmes joignent un autre charme, pour ne pas dire un autre épouvantail, à leur difformité naturelle; c'eſt de ſe peindre le viſage de diverſes petites taches, avec de la chaux rouge ou du cinabre, qui ſe trouve dans le Pays (76).

Poudre pour la tête.

On ſe gardera bien d'oublier le principal article de la parure des Hottentots, celui dont les hommes, les femmes & les enfans ſont également idolâtres. C'eſt l'uſage de ſe graiſſer le corps avec du beurre ou de la graiſſe de mouton, mêlé avec la ſuie de leurs chaudrons. Ils renouvellent autant de fois cette onction qu'elle ſe ſéche au ſoleil. Comme le peuple n'a pas toujours du beurre frais ou de la graiſſe nouvelle, on ſent de fort loin un Hottentot à ſon approche. Mais les perſonnes riches ſont plus délicates & n'emploient que le meilleur beurre. Il n'y a point de partie du corps qui ſoit exceptée; & ceux qui ſont aſſez riches pour ne pas manquer de graiſſe, en frottent juſqu'à leurs kroſſes ou leurs mantes de peau. Les différences de cette graiſſe font la principale diſtinction entre les riches & les pauvres. D'un autre côté, ils ont la graiſſe de poiſſon en horreur; & non-ſeulement ils n'en mangent point, mais ils ne peuvent en ſouffrir ſur leur corps.

Graiſſe dont les Hottentots ſe frottent le corps.

Les Voyageurs ont apporté différentes raiſons de cet uſage. Quelques-uns, comme Tachard, l'attribuent à la vanité des Hottentots. *Boving* s'imagine qu'ils ne cherchent qu'à donner de la ſoupleſſe à leurs membres. Mais Kolben eſt perſuadé que leur unique but a toujours été de ſe défendre contre les ardeurs exceſſives du ſoleil, qui ſans ce ſecours auroit bien-tôt épuiſé leurs forces dans un climat ſi chaud. La répétition fréquente de leur onction ſemble confirmer l'opinion de Kolben (77).

Raiſons de cet uſage.

Les Hottentots ſe nourriſſent de la chair & des entrailles de leurs beſtiaux, & de quelques animaux ſauvages, avec des racines & des fruits de différentes eſpéces. Cependant, ſi l'on excepte leurs fêtes publiques, qu'ils nomment *Anderſmakens*, ils ne tuent guéres leurs beſtiaux que dans le cas d'une preſſante néceſſité. Mais ils ne font pas difficulté de manger ceux qui meurent naturellement, ou de quelque maladie, & cette nourriture leur paroît fort ſaine. Les hommes, qui ne ſe contentent point des fruits, des racines

Alimens des Hottentots.

(76) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 190. & ſuivantes.

(77) *Ibid.* p. 49. & 187.

Kolben. 1713.

Alimens des Hottentots

& du lait que les femmes leur préparent, ont pour ressource la chasse ou la pêche. Ils chassent toujours en trouppes nombreuses. Les entrailles des animaux sauvages ou de leurs bestiaux sont pour eux un mêt fort exquis. Ils les font bouillir ordinairement dans le sang des mêmes animaux, en y mêlant du lait; & quelquefois ils les mangent grillés; mais, avec l'une ou l'autre préparation, ils les avallent à demi crûs; ou plûtôt ils les dévorent avec une avidité furieuse & sans aucune sorte de décence. Les femmes sont chargées de la cuisine, excepté dans le tems de leurs infirmités périodiques, pendant lequel tems l'usage des hommes est de vivre chez leurs voisins ou de préparer eux-mêmes leurs alimens. Ils les font cuire à l'eau comme en Europe; mais au lieu de broche, pour les rotir, ils emploient deux pierres plates, entre lesquelles ils placent la viande. Les heures de leurs repas ne sont jamais réglées. Ils suivent leur caprice ou leur appetit, sans aucune distinction de la nuit ou du jour. Dans le beau tems, ils mangent en plein air. Pendant le vent ou la pluie, ils se tiennent renfermés dans leurs hutes. D'anciennes traditions les obligent à s'abstenir de certains mêts, tels que la chair de porc & celle du poisson sans écailles, qui sont également défendus aux deux sexes. Les liévres & les lapins sont défendus aux hommes & permis aux femmes. Le pur sang des animaux & la chair de taupe sont permis aux hommes & défendus aux femmes.

Dans quel tems les femmes ne paroissent point à la cuisine.

Alimens défendus.

Horrible saleté des Hottentots.

La mal-propreté des Hottentots les expose à toutes sortes de vermine, surtout aux poux, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Mais s'ils en sont mangés, ils les mangent aussi; & lorsqu'on leur demande comment ils peuvent s'accommoder d'un mêt si détestable, ils alléguent la Loi du Talion, & prétendent qu'il n'y a point de honte à dévorer des animaux qui les dévorent eux-mêmes. Ils ne paroissent point embarrassés lorsqu'on les surprend à la chasse des poux, avec des tas de cette vermine autour d'eux.

Les Européens du Cap se servent, aux champs, d'une espéce de souliers de cuir crû, dont le poil est tourné en dehors. Aussi-tôt qu'ils les quittent, on voit une ardeur extrême aux Hottentots pour les ramasser. Ils les conservent dans leurs hutes pour les jours de pluie; & si leurs provisions viennent alors à manquer, ils se contentent d'en ôter le poil, de les faire un peu tremper dans l'eau & de les rotir au feu pour les manger.

Ils aiment les assaisonnemens de haut goût.

Quoique les Hottentots ne mangent jamais de sel entr'eux, & qu'ils n'ayent l'usage d'aucune sorte d'épices pour assaisonner leurs mêts, ils aiment beaucoup les assaisonnemens de l'Europe, & mangent avidement toutes les viandes de haut-goût, quoiqu'ils ayent peine ensuite à se désaltérer. L'Auteur observe que ceux qui s'accoutument á nos alimens ne vivent pas si longtems & ne jouissent pas d'une si bonne santé que leurs Compatriotes (78).

Les hommes & les femmes mangent séparément. Leur nourriture la plus ordinaire est du lait & de l'eau, mêlés ou à part; mais les hommes ne touchent point au lait des brebis. Ils aiment avec passion le vin, l'eau-de-vie, & sur-tout l'arrack, parce qu'étant à meilleur marché dans les Colonies, ils peuvent s'en procurer plus facilement. Ils ont peu de délicatesse dans leur choix. Le vin le plus aigre ne leur plaît pas moins que s'il étoit excellent. Ce-

(78) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 47, 202. & suiv.

pendant

Village et Hutes des Hottentots.



T.V. N.° XXVI.

pendant ils ont des goûts favoris, comme tous les autres Peuples. Les deux sexes ont une passion désordonnée pour le tabac. Un Hottentot, dit Kolben, aimeroit mieux perdre une dent que la moindre partie de cette précieuse plante. Ils jugent mieux de sa bonté que l'Européen le plus délicat. Le tabac fait toujours une partie de leurs gages lorsqu'ils se louent au service d'un Blanc. S'ils manquent de tabac, ils se servent d'une autre Plante, nommée *Dakka*, qui envoie les mêmes vapeurs à la tête. Quelquefois ils les mêlent ensemble, & ce mélange se nomme *Buspesch*. La racine de *Kanna*, dont nous parlerons entre les végétaux du Cap, est fort estimée aussi des Hottentots, parce qu'elle produit les mêmes effets (79).

Kolben. 1713. Logemens des Hottentots. Leur passion pour le tabac.

Ils demeurent, comme les Tartares, dans des Villages mobiles, qu'ils appellent *Kraals*. Ces Habitations ne contiennent jamais moins de vingt hutes, bâties fort près l'une de l'autre; & le Kraal qui n'a pas plus de cent Habitans, passe pour un lieu peu considerable. On trouve, dans la plûpart, trois ou quatre cens personnes, & quelquefois cinq cens. Chaque Kraal n'a qu'une entrée fort étroite. Les hutes sont rangées en cercle, sur le bord de quelque riviere, dans une situation commode, & ressemblent à des fours. Elles sont composées de bâtons de bois & de nattes. Ces bâtons ne sont pas plus gros que les manches ordinaires de nos rateaux ou de nos pelles, mais ils sont beaucoup plus longs. Les nattes, qui sont l'ouvrage de leurs femmes, ne sont qu'un tissu de jonc & de glayeul; mais si serré, que la pluie n'y peut pénetrer. La forme de ces hutes est ovale. Dans leur plus long diametre elles ont environ quatorze pieds. Sur le plus court, qui n'en a guéres que dix, on fixe, en forme d'arc, une gaule, qui est enfoncée dans la terre par les deux bouts & dont le haut fait le sommet de l'édifice. Trois de ces arcs paralelles en forment l'entrée. La partie posterieure en a cinq. Ils sont couverts, non de paille, comme le prétend *Vogel*; mais de nattes, dont les bords se touchent de si près, qu'ils laissent aussi peu de passage au vent qu'à la pluie. Les Hottentots de l'ordre le plus riche y joignent une seconde envelope de peau. L'entrée de ces fours n'a qu'environ trois pieds de haut, sur deux de large; de sorte que les Habitans n'y peuvent entrer qu'en rampant sur les genoux & les mains. Une peau de bête, attachée en dedans au-dessus de la porte, s'ouvre & se ferme comme un rideau, pour arrêter le vent. S'il est de longue durée, on ouvre une porte à l'autre bout de la hute. Comme il est impossible de se tenir debout dans un lieu si bas, les hommes & les femmes y sont accroupis sur les jarrets, & l'habitude leur rend cette posture aisée. Dans les grandes hutes, comme dans les petites, on ne voit jamais résider plus d'une famille, qui est ordinairement composée de dix ou douze personnes de toutes sortes d'âge. Le centre de la hute est occupé par un grand trou, d'un pied de profondeur, qui sert de cheminée ou de foyer. Il est environné de trous plus petits, qui servent de place aux Habitans pour s'asseoir & de lit pour dormir. Chacun a son trou séparé, hommes & femmes, dans lequel ils reposent tranquillement, avec leurs krosses ou leurs mantes étendus sous eux. Les krosses de réserve, les arcs & les fléches sont suspendus aux murs. Deux ou trois pots pour les usages de la cuisine, un ou deux pour boire, & quelques vaisseaux de terre pour le

Leurs Kraals ou leurs Villages.

Forme de leurs hutes.

Comment ils s'y tiennent.

Leurs cheminées.

Meubles des hutes.

(79) Voyage de Kolben, Vol. I. page 210. & suivantes.

Kolben. 1713.
Logemens des Hottentots.

beurre & le lait, composent tout le reste de l'ameublement. La fumée ne pouvant sortir que par la porte, il n'y a point d'Européen qui soit capable de demeurer dans ces hutes lorsque le feu est allumé. En considerant leurs dimensions, on est surpris que des matériaux si combustibles puissent échaper aux flammes. Chaque hute est gardée par un chien, qui veille à la sûreté de la famille & des bestiaux (80). Tachard se trompe, lorsqu'il assure que les Hottentots habitent quelquefois dans des caves.

Changemens de domicile.

Aussi-tôt que le pâturage leur manque, ou lorsqu'ils perdent un de leurs Habitans par une mort naturelle ou violente, ils changent d'habitation. En quittant un canton & s'établissant dans un autre, leur usage est de tuer une brebis & de célebrer une fête, qu'ils appellennt *Andersmaken*. Mais dans le second de ces deux cas, les femmes président à la cérémonie & les hommes en sont exclus (81).

§. III.

Réjouissances publiques, Amusemens & Musique.

Occasions des fêtes privées ou publiques.

Il n'arrive aucun changement dans la demeure ou la condition des Hottentots, aucun évenement signalé dans leur vie, qui ne soit célebré par des offrandes & des fêtes. Ces occasions sont, ou privées, telles que l'usage d'ôter un testicule aux jeunes garçons & de les admettre au rang des hommes; ou publiques, telles que les succès militaires, la destruction des bêtes féroces qui font la guerre à leurs troupeaux, la guérison de quelqu'un de leurs chefs après une dangereuse maladie, le transport de leurs domiciles, & d'autres accidens de la même nature. Pour exprimer ces solemnités, ils ont emprunté de la langue Hollandoise le terme d'*Andersmaken*, qui signifie, *changer pour le mieux*. Ils élevent au centre de leurs Villages une Salle de branches d'arbres, assez grande pour contenir tous les hommes. Les matériaux en doivent être neufs. Les femmes prennent soin de les orner de fleurs & de verdure. Ensuite on tue le plus grand bœuf de l'habitation, dont on fait rôtir une partie & bouillir l'autre. Cette viande est servie aux hommes dans leur salle. Le partage des femmes est le bouillon. La nuit suivante se passe en concerts de musique & en danses, pour lesquelles la passion est égale dans les deux sexes (82). Leur principal Instrument de musique est le *Gongom*, qui est commun à toutes les Nations des Négres sur cette Côte de l'Afrique. On en distingue deux sortes; le grand & le petit. C'est un arc de fer ou de bois d'olivier, tendu d'une corde de boyaux ou de nerf de mouton, qu'on a fait assez sécher au soleil pour la rendre propre à cet usage. A l'extrêmité de l'arc, on attache d'un côté le tuyau d'une plume fendue, en faisant passer la corde dans la fente. Le joueur tient cette plume dans la bouche lorsqu'il manie l'Instrument; & les différens tons du gongom viennent des différentes modulations de son souffle.

Cérémonies des fêtes.

Gongom, Instrument musical.

Grand Gongom.

C'est le petit gongom qu'on a décrit. Le grand n'en differe que par la co-

(80) Quelques Ecrivains prétendent que leurs chiens ne font que dormir parmi eux auprès du feu. Mais il est certain qu'on les met dehors pendant la nuit pour garder les troupeaux, qui sont en partie hors du Kraal, en partie dedans.

(81) Kolben, *ibid*. p. 217.

(82) *Ibid*. p. 129.

Danse et Musique des Hottentots.



T. V. N°. XVI

que d'une noix de coco dont on a coupé la partie ſuperieure, & qu'on fait paſſer dans la corde par deux trous avant que l'arc ſoit tendu. En touchant l'Inſtrument, le joueur pouſſe cette coque plus ou moins loin de la plume, ſuivant la variété qu'il veut donner à ſes ſons.

KOLBEN. 1713. FESTES DES HOTTENTOTS.

Inſtrument des femmes.

Un autre Inſtrument des Hottentots, mais qui appartient proprement aux femmes, eſt un pot de terre, couvert d'une peau de mouton bien paſſée, & liée comme nos tambours avec des nerfs. Mais cet Inſtrument n'eſt pas capable de beaucoup de variété dans les ſons.

Muſique vocale.

La muſique vocale des Hottentots conſiſte dans le monoſyllabe *Ho*, & dans deux ou trois chanſons barbares. Celle qui eſt particuliere aux cérémonies religieuſes conſiſte dans un petit cercle de notes. Mais en général, toute leur muſique eſt fort déſagréable aux oreilles d'un Européen (83).

Danſe des Hottentots.

Leur maniere de danſer n'eſt pas de meilleur goût. Les hommes s'accroupiſſent en cercle, & laiſſent entr'eux quelque diſtance pour le paſſage des femmes. Auſſi-tôt que les gongoms commencent à ſe faire entendre, les femmes battent des doigts ſur leurs tambours. Toute l'aſſemblée chante *ho, ho, ho*, & frape des mains. Alors il ſe préſente pluſieurs couples pour danſer. Mais on n'en laiſſe entrer que deux à la fois dans le cercle. Leur ſituation eſt face à face. En commençant, ils ſont éloignés entr'eux d'environ dix pas, & cinq ou ſix minutes ſe paſſent avant qu'ils ſe rencontrent. Quelquefois ils danſent dos à dos; mais jamais ils ne ſe prennent par les mains. Chaque danſe ne dure guéres moins d'une heure. Leur agilité eſt ſurprenante, & leurs pas nets & dégagés. Pendant ce tems-là toutes les femmes ſe tiennent debout, les yeux baiſſés, & chantent *ho, ho, ho*, en battant des mains. Lorſqu'elles ont beſoin d'hommes pour la danſe, elles levent la tête & ſecouent les anneaux qu'elles portent aux jambes. Le bruit qu'elles font, en frappant du pied, reſſemble à celui d'un cheval qui ſe ſecoue ſous le harnois. Les danſeurs fatiguent ordinairement les muſiciens, car il faut que chacun danſe à ſon tour (84).

Leur chaſſe, & leur extrême agilité.

La chaſſe eſt un autre amuſement que les Hottentots aiment beaucoup. Ils y font éclater une adreſſe ſurprenante, ſoit dans le maniement de leurs armes, ſoit dans la vîteſſe & la légereté de leur courſe. L'Auteur s'étonne qu'ils ne faſſent pas plus ſouvent un mauvais uſage de leur agilité; quoiqu'il leur arrive quelquefois, dit-il, d'en abuſer. Il en rapporte un exemple. Un Matelot Hollandois, en débarquant au Cap, chargea un Hottentot de porter à la Ville un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorſqu'ils furent tous deux à quelque diſtance de la troupe, le Hottentot demanda au Blanc s'il ſçavoit courir. Courir? répondit le Hollandois: Oui, fort bien. Eſſayons, reprit l'Afriquain; & ſe mettant à courir avec le tabac, il diſparut preſqu'auſſi-tôt. Le Matelot Hollandois, confondu de cette merveilleuſe vîteſſe, ne penſa point à le pourſuivre, & ne revit jamais ni ſon tabac ni ſon porteur.

Leur adreſſe merveilleuſe à tirer leurs fléches, &c.

On auroit peine à s'imaginer quelle eſt l'adreſſe de ces barbares à tirer leurs fléches, ou à lancer leurs zagaies & leurs *Rakkums*. Ils ont la vûe ſi prompte & la main ſi certaine, que les Européens n'en approchent point. En pour-

(83) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 273. & ſuiv. L'Auteur dit que ce Gomgom eſt en uſage ſur toute la Côte d'Afrique, quoiqu'on n'ait vû juſqu'ici rien de ſemblable parmi les autres Négres.

(84) *Ibid.* p. 181. & ſuiv.

Kolben. l. 13. Festes et Amusemens des Hottentots

ſuivant un daim, une chévre ſauvage ou un liévre, s'ils peuvent s'avancer à la portée de leur rakkum, ils ne manquent preſque jamais leur coup. A cent pas ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi-ſou; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'au lieu de fixer, comme nous, les yeux ſur le but, ils font des mouvemens & des contorſions continuelles. Il ſemble que leur pierre ſoit portée par une main inviſible. Ils remarquent avec plaiſir l'admiration des Européens, & ſont toujours prêts à recommencer la même expérience. Kolben aſſure qu'ils n'excellent pas moins à tirer de l'arc ou à lancer la zagaie.

Chaſſe particuliére.

Un Hottentot qui va ſeul à la chaſſe, ou qui ne prend avec lui que deux ou trois compagnons, ſe borne ordinairement à quelques piéces de gibier pour la ſubſiſtance de ſa famille; & dans ces occaſions il n'emploie point d'autres armes que le rakkum. Mais les grandes chaſſes ſont celles où tous les Habitans d'un Village ſortent enſemble, ſoit pour attaquer quelque bête féroce qui ravage leurs troupeaux, ſoit pour leur ſeul amuſement. S'ils veulent tuer un éléphant, un rhinoceros, un élan ou un âne ſauvage, ils l'environnent & l'attaquent avec leurs zagaies. Leur adreſſe conſiſte à ménager ſi bien leurs coups, que l'un ou l'autre frappant toujours l'animal par derriere tandis qu'il ſe tourne vers celui qui l'a frappé, ils le font tomber couvert de bleſſures avant qu'il ait pû diſtinguer ceux qui le bleſſent. Ils réuſſiſſent de même à tuer les lions & les tigres, en ſe garantiſſant de la fureur de ces animaux par leur agilité. Le monſtre s'élance quelquefois ſi impétueuſement & le coup de ſa griffe paroît ſi sûr, qu'on tremble pour le chaſſeur & qu'on s'attend à le voir auſſi-tôt en piéces; mais on eſt ſurpris de ſe trouver trompé. Dans un clin-d'œil il échape au danger, & l'animal décharge toute ſa rage contre terre. Au même inſtant il eſt couvert de bleſſures par derriere. Il ſe tourne, il ſe précipite ſur un autre ennemi; mais toujours en vain. Il rugit, il écume, il ſe roule de fureur. La promptitude des chaſſeurs eſt égale à ſe garantir de ſes griffes & à s'entr'aider par de nouveaux coups, avec autant de vîteſſe que de réſolution. C'eſt un ſpectacle dont on ne trouve d'exemple dans aucun autre Pays, & qu'on ne ſçauroit voir ſans admiration. Si l'animal ne perd pas bien-tôt la vie, il prend enfin la fuite, en s'appercevant qu'il n'a rien à gagner contre de tels ennemis. Alors les Hottentots lui laiſſent la liberté de ſe retirer; mais ils le ſuivent à quelque diſtance, parce que leurs fléches étant empoiſonnées, ils ſont sûrs de le voir tomber devant eux & d'emporter ſa peau pour fruit de leur victoire.

Chaſſe publique & ſa ſingularité.

Maniere dont ils prennent les éléphans & d'autres bêtes féroces.

Ils ont une autre méthode pour attaquer les éléphans, mais moins pénible & moins dangereuſe. Comme ces animaux s'approchent des rivieres en troupe, & qu'ils marchent l'un après l'autre ſur une même ligne, la trace de leurs pas eſt toujours facile à reconnoître. Les Hottentots ouvrent dans cette route une foſſe de ſept ou huit pieds de profondeur & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu. Ils couvrent cette ouverture de petites branches d'arbres, de feuillage, d'herbe & de terre, avec tant d'art, que les yeux mêmes d'un homme y ſeroient trompés. L'éléphant, qui s'avance ſans crainte, tombe à demi dans la foſſe; c'eſt-à-dire, que le trou n'étant point aſſez grand pour le contenir tout entier, il n'y entre que ſes pieds de devant: mais dans cette chûte il ne manque point

de rencontrer le pieu, qui lui perce la poitrine ou le col, & qui l'arrête assez pour donner le tems aux chasseurs de l'achever à coups de zagaies. Ils le portent alors en triomphe dans leur Village, & leur victoire est célébrée par une grande fête (85). Le rhinoceros & l'élan se prennent souvent dans le même piége.

Kolben. 1713. Amusemens des Hottentots.

Ordre institué parmi les Hottentots.

Les Hottentots ont institué un Ordre fort honorable, composé de ceux qui ont tué, dans un combat particulier, un lion, un tigre, un léopard, un éléphant, un rhinoceros ou un élan. L'installation du Héros se fait avec beaucoup de cérémonies. Après son exploit, il se retire dans sa hute. Les Habitans du Village lui députent bien-tôt un Vieillard, pour l'inviter à se rendre au centre du Kraal, où il est attendu par tous les honneurs qui sont dûs à sa victoire. Il se laisse conduire par son guide. Toute l'assemblée le reçoit avec des acclamations. Il s'accroupit au milieu d'une hute qu'on a préparée pour lui, & tous les Habitans se placent autour de lui dans la même posture. Alors le vieux Député s'approche & pisse sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, en prononçant certaines paroles. Si le Député est de ses amis, il l'inonde d'un déluge d'eau, & l'honneur augmente à proportion de la quantité d'urine. Le Champion n'a pas manqué de se faire d'avance, avec les ongles, des sillons sur la graisse dont il a le corps enduit, pour recevoir plus immédiatement cette aspersion. Il s'en frotte soigneusement le visage & tout le corps. Kolben a crû devoir donner à cette institution le nom d'Ordre de l'urine, parce qu'elle n'en porte aucun dans la Nation. Après la cérémonie, le Député allume sa pipe & la fait circuler dans l'assemblée, jusqu'à ce que le tabac, ou le dakka, soit réduit en cendres. Ensuite prenant les cendres, il en parseme le nouveau Chevalier, qui reçoit en même-tems les félicitations de l'assemblée sur l'honneur qu'il a fait au Kraal & sur le service qu'il a rendu à sa patrie. Ce grand jour est suivi pour lui de trois jours de repos, pendant lesquels il est défendu à sa propre femme d'approcher de lui. Le troisiéme jour, au soir, il tue un mouton, il reçoit sa femme & se réjouit avec ses amis & ses voisins. Le monument de sa gloire est la vessie de l'animal qu'il a tué. Il la porte suspendue à sa chevelure, comme une marque insigne d'honneur. Kolben ajoute que la mort d'un tigre cause plus de joie aux Hottentots que celle de toute autre bête (86).

Ridicule cérémonie.

Marque de l'Ordre.

Adresse des Hottentots à la pêche & sur-tout à la nâge.

Ils entendent beaucoup mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur habileté est égale au filet, à l'hameçon & au dard, dans les anses comme dans les rivieres. Ils ne prennent pas moins habilement le poisson en le (87) grattant; mais leurs traditions ne leur permettant pas de manger du poisson sans écaille, ils le vendent aux Européens. Ils sont d'une adresse incomparable à la nâge. Leur maniere de nâger a quelque chose de surprenant & qui leur est tout-à-fait propre. Ils nâgent le col droit & les mains étendues hors de l'eau; de sorte qu'ils paroissent marcher sur terre. Dans la plus grande agitation de la mer & lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant & descendant comme un morceau de liége. Leurs pêcheurs envelopent dans leurs krosses ou dans des

(85) Kolben, *ibid.* p. 242. & suiv.
(86) *Ibidem.*
(87) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 251. & suivantes.

Kolben. 1713.

ſacs de cuir, le poiſſon qu'ils ont pris, & nâgent ainſi avec leur fardeau ſur la tête.

La chaſſe & la pêche ſont libres dans le Pays des Hottentots pour tous les Habitans (88).

§. IV.

Mariages des Hottentots.

Mariages & Œconomie domeſtique des Hottentots.

Propoſitions de mariage.

Les ouvertures & les propoſitions de mariage ſont ici l'office du pere ou du plus proche parent de l'homme, qui s'adreſſe au pere ou au plus proche parent de la femme. Lorſqu'un jeune-homme eſt âgé d'environ dix-huit ans, il ſe rend avec ſon pere dans la famille où il ſe propoſe d'entrer, & ſon unique ſoin eſt de préparer du tabac ou du dakka, qu'il préſente à la compagnie. Tous les aſſiſtans ſe mettent à fumer, ſans qu'il ſoit queſtion du ſujet qui les aſſemble, juſqu'à ce qu'ils ayent la tête étourdie de fumée. Alors le pere commence à s'expliquer. Il demande au pere de la fille s'il veut ſe défaire d'elle en faveur de ſon fils. L'autre ſort auſſi-tôt de la chambre pour aller conſulter ſa femme, & revient promptement avec une réponſe favorable. Il eſt rare du moins que cette demande ſoit refuſée, à moins qu'une famille ne ſoit déja liée par quelqu'autre engagement. Si la jeune fille n'a point de goût pour le mari qu'on lui propoſe, il ne lui reſte qu'une reſſource pour éviter d'être à lui; c'eſt de paſſer avec lui une nuit entiere, qui eſt employée, ſuivant l'Auteur, à ſe pincer, à ſe chatouiller, à ſe fouetter. Elle devient libre, ſi elle réſiſte à cette dangereuſe épreuve; mais ſi le jeune-homme l'emporte, comme il arrive preſque toujours, elle eſt obligée de l'épouſer.

Uſage extrêmement bizarre.

Cérémonie du mariage.

Après cette formalité, le jeune mari, accompagné de tous ſes parens & de tous ſes amis de l'un & de l'autre ſexe, & précedé d'un ou de pluſieurs bœufs, ſuivant le degré de ſes richeſſes, retourne au Kraal de ſa femme, quelqu'éloigné qu'il puiſſe être du ſien. Il y eſt reçu avec de grands témoignages de joie. Le bœuf eſt tué. Chacun ſe frotte largement de ſa graiſſe & ſe poudre de *Bukku*. Les femmes ſe peignent le front, les joües & le menton avec de la craie rouge. Enſuite le mariage s'acheve avec des cérémonies fort bizarres. Les hommes de l'aſſemblée commencent par s'accroupir en cercle. Le mari ſe place au centre, dans la même poſture. A quelque diſtance, les femmes s'arrangent de même autour de la Mariée. Enſuite le Prêtre, ou le Maître des cérémonies du Village des Oiſeaux, entre dans le cercle des hommes & piſſe un peu ſur le Marié, qui emploie ſes grandes ongles à faire des ſillons ſur ſa graiſſe, pour ne rien perdre de cette ſale liqueur. Le Prêtre fait la même faveur à la Mariée, & retourne de l'un à l'autre juſqu'à ce que le pouvoir lui manque pour cet office. Il prononce en même-tems diverſes bénédictions: » Puiſſiez-vous » vivre heureuſement dans votre mariage! Puiſſiez-vous obtenir un fils avant » la fin de l'année! Puiſſe-t-il devenir bon chaſſeur ou bon guerrier! Tous les aſſiſtans ſe joignent enſuite pour travailler aux préparatifs de la fête. On coupe le bœuf en piéces, on en fait cuire une partie à l'eau & rôtir l'autre. Kolben explique ici plus clairement leur maniere de rôtir. Ils font un grand feu

(88) *Ibidem.*

MARIAGE HOTTENTOT. tiré de Kolben.



T. V. N.° XXX.

Kolben. 1713.

sur une pierre, & la nettoient proprement lorsqu'elle est échauffée. Ils y mettent leur viande & placent dessus une autre pierre, autour & sur laquelle ils renouvellent le feu, qui acheve bien-tôt l'opération.

Mariages des Hottentots. Festin nuptial.

Les hommes & les femmes ayant formé deux cercles différens pour le festin, c'est avec les femmes que le Marié se place alors; mais il ne touche point à leurs alimens, & les siens lui sont servis à part. Tous les mêts paroissent dans des pots luisans de graisse. Quelques-uns des convives ont des couteaux, les autres déchirent la viande avec leurs doigts; & tous mangent avec une rapacité surprenante. Le bout de leurs krosses leur sert d'assiettes. Leurs cuilliéres sont diverses coquilles de mer, sans aucune sorte de manche. Ils boivent du lait ou de l'eau; car il ne paroît presque jamais de liqueurs fortes dans ces réjouissances publiques. Après le festin, ils fument du tabac ou du dakka. Chaque cercle n'a qu'une seule pipe. Celui qui est chargé de la remplir, la donne à son voisin après s'en être servi. Elle fait ainsi successivement le tour du cercle. Quelques-uns avallent la fumée, & les discours s'échauffent à mesure que les vapeurs leur montent au cerveau. Toute la nuit se passe dans le même exercice, & le matin vient séparer l'assemblée. On recommence la fête pendant deux ou trois jours; c'est-à-dire, jusqu'à ce que les provisions soient épuisées. Malgré la passion que les Hottentots ont pour la musique & la danse, ils ne les emploient jamais dans leurs fêtes nuptiales. Ils ont l'usage de la polygamie; mais il est rare, même entre les riches, qu'on leur voie plus de trois femmes. Ils ne permettent ni le mariage ni la fornication entre les cousins, au premier & au second degré. Ceux qui sont convaincus d'avoir violé cette loi, reçoivent une mortelle bastonade, sans aucun égard pour le rang & les richesses. Un pere, en mariant son fils, lui donne une couple de vaches & le même nombre de brebis. Les filles se marient ordinairement sans dot; ou si leur famille leur fait présent d'une vache ou d'une couple de brebis, le mari est obligé de les restituer lorsque sa femme meurt sans lui laisser d'enfans. Les Hottentots, dit l'Auteur, ne cherchent dans leurs femmes que l'esprit, la beauté & les agrémens. Ainsi la fille d'un pauvre Habitant se trouve souvent mariée au Chef de son Kraal ou de la Nation (89).

Il se fait sans liqueurs fortes.

Sans musique & sans danse.

Portion des hommes & dot des filles.

L'adultere est toujours puni de mort; mais le divorce est permis, lorsque le mari peut le justifier par de bonnes raisons. Alors il a la liberté de choisir une autre femme; mais celle qu'il a répudiée n'obtient pas toujours la même grace pendant la vie du mari qui la quitte. D'ailleurs, une veuve qui se remarie est obligée de se couper la jointure du petit doigt, & de continuer la même opération aux doigs suivans chaque fois qu'elle rentre dans les chaînes du mariage. Kolben reproche à Vogel d'avoir assuré faussement que toutes les jeunes mariées se coupent le petit doigt à la premiere jointure & la présentent à leur mari. Vogel ne s'est pas moins trompé, lorsqu'il a prétendu que le marié lie un boyau de bœuf ou de mouton autour du col de sa femme. Et Boving s'est imaginé encore plus ridiculement, que ces mutilations des femmes viennent d'une morsure que les meres leur font au doigt dans l'enfance. Le long séjour que Kolben avoit fait au Cap, le met en droit

Etrange loi pour les veuves qui se remarient.

(89) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 150. & suiv. & p. 118, 127 & 309.

KOLBEN. 1713.

d'assurer que cette opération ne regarde que les veuves, lorsqu'elles se remarient (90).

NAISSANCE DES HOTTENTOTS.

Sage-femmes Hottentotes.

Chaque Kraal est fourni d'une sage-femme, que son experience & son habileté font choisir pour le service public. Mais son salaire se réduit à la nourriture, avec quelques petits présens qui doivent être volontaires. Les femmes accouchent à terre, sur un simple krass, dans l'absence du mari, qui est obligé de quitter sa hute jusqu'à la fin du travail, sous peine de payer une brebis au Kraal. Si le travail est lent, on fait bouillir du lait & du tabac, dont on compose une liqueur, qu'on laisse refroidir & qu'on fait avaller à la femme. Elle est délivrée immédiatement. Aussi-tôt que l'enfant est né, on lui frotte doucement toutes les parties du corps avec de la fiente fraîche de vache. On laisse sécher cette onction, pour en recommencer une autre avec le jus de la tige du figuier. Celle-ci venant aussi à sécher, on en fait une troisiéme avec de la graisse de mouton ou du beurre fondu. Enfin lorsque le corps est bien imbibé de toutes ces onctions, on le poudre de *bukku*, qui forme une sorte de croute.

Accouchement.

Comment on traite l'enfant.

Si l'enfant naît mort, ou meurt en naissant, sur-tout lorsqu'il est mâle, le Village est transporté dans un autre lieu. On fait des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles. Si ce sont deux filles, l'usage est de tuer la plus laide. Si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensévelie vive, avec la participation & le consentement de tout le Kraal. On a trouvé plusieurs de ces enfans abandonnés, que les Européens du Cap ont eu l'humanité de faire élever. Mais lorsqu'ils arrivent à l'âge de maturité, ils renoncent aux manieres, aux habits & à la religion de leurs bienfaiteurs, pour se conformer aux usages de leur Nation (91).

Sort des filles jumelles.

Superstition.

Le krass, ou la mante qui sert aux femmes dans leur accouchement, est enterré aussi-tôt, par la force d'une ancienne tradition, qui fait craindre quelque sortilége pour la mere ou son fruit. On lie le nombril de l'enfant avec une artere de mouton, qui leur pend au ventre jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Noms des enfans.

Après les onctions, le droit de le nommer appartient à sa mere. Elle lui donne ordinairement le nom de quelqu'animal favori, tel que *Gammon*, lion; *Hakqua*, cheval; *Ghoudi*, mouton, &c. Il est défendu aux hommes de s'approcher de leurs femmes après l'accouchement jusqu'à ce qu'elles soient entiérement rétablies. L'infraction de cette loi les fait regarder comme impurs, & les oblige de présenter un bœuf gras au Kraal pour se purifier. La purification des femmes après leurs couches, se fait avec de la fiente de vache, dont elles se frottent le corps. Ensuite elles se font une onction de graisse, qu'elles saupoudrent de bukku; &, dans cet état, elles attendent leur mari, qui doit avoir fait les mêmes préparatifs. Alors ils s'accroupissent ensemble, ils s'entretiennent, ils se disent des choses tendres; ils fument jusqu'à ce que les vapeurs du tabac les font tomber endormis. Les réjouissances sont beaucoup plus vives pour un premier enfant que pour ceux qui le suivent. Aussi

Purification des femmes.

(90) *Ibid.* p. 158. & 109.

(91) Kolben, *ibid.*

le

le fils aîné jouit-il d'une autorité presqu'absolue sur ses freres & ses sœurs (92).

Kolben. 1713.

Enfans des Hottentots.

Erreur sur le nez des Hottentots.

On s'est persuadé mal-à-propos en Europe, que les Hottentots naissent avec le nez plat. La plûpart, au contraire, apportent en naissant un nez de la forme des nôtres; mais il passe dans la Nation pour une si grande difformité, que le premier soin des meres est de l'applatir avec le pouce (93).

Cérémonie d'ôter un testicule aux garçons.

C'est encore un usage général d'ôter un testicule aux garçons, vers l'âge de neuf ou dix ans. Mais dans les familles pauvres, on attend pour cette cérémonie l'occasion de pouvoir survenir à la dépense. Le jeune-homme, après avoir été frotté de graisse fraîche de mouton, est étendu à terre sur le dos, les pieds & les mains liés; ses amis se couchent sur lui, pour le rendre comme immobile. Dans cette situation, l'Opérateur lui fait, avec un couteau de table, une ouverture au *Scrotum*, d'un pouce & demi de longueur. Il fait sortir le testicule, & met à la place une petite boule de la même grosseur, composée de graisse de mouton & d'un mêlange d'herbes pulvérisées. Ensuite, il recout la blessure, avec un petit os d'oiseau, qui est aussi pointu qu'une aleine; une artére de mouton sert de fil. Cette opération se fait avec une adresse qui surprendroit nos plus habiles Anatomistes; & jamais elle n'a de fâcheuses suites. Lorsqu'elle est achevée, l'Opérateur recommence les onctions, avec la graisse du mouton qu'on a tué pour la fête. Il tourne le Patient sur le dos & sur le ventre, comme un cochon de lait, dit l'Auteur, qu'on se disposeroit à rotir. Enfin, il pisse sur toutes les parties du corps, & le frotte soigneusement de son urine. Après cette monstrueuse cérémonie, le jeune-homme se traîne dans une petite hute, bâtie exprès pour cet usage. Il y passe deux ou trois jours, au bout desquels il sort parfaitement rétabli. Les jeunes Hottentots supportent cette opération avec une patience & une résolution surprenantes. Mais ceux qui n'ont point encore passé par les mains de l'Opérateur n'ont pas la liberté d'y assister. Les Spectateurs se rendent à la maison des parens, & mangent la chair du mouton, qu'ils trouvent préparée. Le bouillon est distribué aux femmes; mais le malade n'a point de part au festin. Le reste du jour & la nuit suivante sont emploiés à la danse. Si la famille est riche, le salaire de l'Opérateur est un veau ou un mouton.

Raisons de cet usage.

Quelques Auteurs, cherchant la raison d'un usage si bizarre, se sont imaginés qu'il peut servir à rendre les Hottentots plus legers à la course; & quand on les interroge eux-mêmes, on n'en reçoit pas d'autre explication. Cependant Kolben apprit de quelques vieillards intelligens, que par une Loi fort ancienne il est défendu aux hommes de leur Nation d'avoir aucun commerce charnel avec les femmes, tandis qu'ils ont deux testicules; & que cette Loi est fondée sur l'opinion qu'un Hottentot dans cet état produit constamment deux jumeaux. Ceux qui se marieroient sans une mutilation si nécessaire, se verroient exposés aux railleries du public, & la femme seroit peut-être déchirée par toutes les autres personnes de son sexe. Aussi ne manque-t-elle point de se faire garantir l'état de son mari avant que de l'épouser. Elle s'en rapporte néanmoins au témoignage d'autrui, parce que la modestie, dit

(92) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 141. & suivantes. (93) *Ibid.* p. 312.

KOLBEN. 1713.

ENFANS DES HOTTENTOTS.

Education de la jeunesse.

l'Auteur, ne lui permet pas de s'en assurer par ses propres yeux (94).

Comment les garçons sont reçus au rang des hommes.

La jeunesse, parmi les Hottentots, est confiée à la garde des meres, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes, avec lesquels ils n'ont point auparavant la hardiesse de converser, sans en excepter leur propre pere. Tous les Habitans s'assemblent, & les hommes s'accroupissent en cercle. Le Candidat reçoit ordre de se mettre dans la même posture, mais hors du cercle. Il doit être accroupi sur ses jarrets, de maniere qu'il reste au moins trois pouces de distance jusqu'à terre. Alors le plus vieux de l'assemblée se leve, demande le consentement des autres pour recevoir le Candidat, s'approche de lui, & lui déclare qu'à l'avenir il doit abandonner sa mere, renoncer à la compagnie des femmes & aux amusemens de l'enfance; en un mot, que dans ses actions & ses discours il doit se conduire en homme. Le Candidat, qui n'est pas venu sans s'être bien frotté de graisse & de suie, reçoit immédiatement une inondation d'urine par le ministere de l'Orateur. Aussi-tôt, les hommes du cercle l'admettent dans leur société, & le félicitent sur l'honneur qu'il vient d'obtenir. Ils ajoutent des bénédictions à ce compliment. Kolben en rapporte jusqu'aux termes : T'*Kamma*, c'est-à-dire, que le bonheur t'accompagne. *Dida Cetze*, vis long-tems. *Quoaqua*, croîs & multiplies. T'*Kumi*, que ta barbe croisse promptement. Un Hottentot qui est ainsi délivré de l'empire de sa mere, a la liberté de l'insulter, & de la battre même lorsqu'il lui plait. (95). Il en reçoit des louanges & des applaudissemens, au lieu de reproches. La plupart se rendent immédiatement à la hute de leur mere pour entrer tout d'un coup en possession de ce droit, & faire éclater le mépris avec lequel ils sont résolus d'éviter désormais la conversation des femmes. Ils commencent de ce jour à dédaigner ceux qui demeurent encore sous la garde de leurs meres après l'âge de dix-huit ans. Ils leur donnent le nom de *Kursire*, qui signifie, *Soupe de lait* : reproche si injurieux pour un Hottentot, que celui qui en est une fois taché doit se procurer une nouvelle reception dans la société des hommes (96).

Usage qui blesse la Nature.

Paresse des hommes après le mariage.

Ils n'ont pas de hute séparée avant le tems du mariage. Les deux Parties travaillent alors à s'en bâtir une, & doivent se fournir de meubles neufs. Après cet établissement, l'homme entre en droit de s'abandonner à la paresse, & se repose sur sa femme de toutes ses affaires domestiques. Cependant il accepte quelquefois une partie de chasse ou de pêche, lorsqu'elle lui est proposée; & par intervalles il jette les yeux sur ses bestiaux, sur-tout s'il devient pere d'un fils auquel il veuille laisser son héritage. Il lui apprend aussi son mêtier, s'il en sait un. C'est à quoi se réduisent tous les exercices d'un Hottentot dans la vie privée. Mais le sort des femmes est fort différent. Outre l'éducation des enfans, elles sont condamnées à tous les soins du ménage, tels que de chercher des racines, d'apporter du bois, de traire les vaches & de préparer les alimens. Sa seule recompense pour tant de travaux est d'avoir un lit séparé; car les deux époux ne couchent jamais ensemble, & ne paroissent pas se mêler des affaires l'un de l'autre. Ils se parlent rare-

Comment ils vivent avec leurs femmes.

(94) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 113. & suivantes.

(95) *Ibid.* p. 126.

(96) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 120. & suivantes.

ment ; & ne se donnent presqu'aucun signe de tendresse. Leur secret sur l'action conjugale est impénétrable ; & leur modestie n'est pas moindre à l'égard de toutes les actions que nous nommons indécentes (97).

Kolben. 1713.

§. V.

Maladies, Remedes & Funérailles des Hottentots.

Maladies et Remedes des Hottentots.

La Nation des Hottentots est sujette à peu de maladies ; & ceux qui s'assujetissent à la diéte du Pays s'en ressentent rarement. On les voit vivre, suivant le témoignage de Dapper, jusqu'à cent dix, cent vingt & cent trente ans. Kolben en vit un, au Cap, qui n'avoit pas beaucoup moins de cent ans, & qui se vantoit de n'avoir jamais été attaqué de la moindre maladie. Mais ceux qui font usage des liqueurs étrangeres abregent leurs jours & gagnent des maladies qui n'avoient jamais été connues dans leur Nation. Les alimens mêmes, assaisonnés à la maniere de l'Europe, sont pernicieux pour les Hottentots (98).

Les Hottentots vivent long-tems.

La Médecine & la Chirurgie sont deux arts qu'ils exercent conjointement, & dans lesquels Kolben assure que leurs connoissances ne sont pas méprisables. On leur voit faire des cures merveilleuses. Ils sont fort versés dans la Botanique de leur Pays. Ils ont de bonnes notions de l'anatomie, de la saignée, des ventouses & des opérations les plus difficiles, telles que l'amputation & l'art de remettre un membre disloqué. Leur adresse est d'autant plus admirable, qu'ils n'ont pour instrumens que des cornets, des couteaux, & l'os pointu dont on a déja parlé (99). Pour les coliques & les maux d'estomac, leur remede ordinaire est l'application des ventouses. Ils se servent d'une corne de bœuf, dont les bords sont unis. Le malade se couche à terre, sur le dos, pour s'abandonner au Medecin, qui commence par appliquer sa bouche sur le siége du mal & par sucer la peau. Ensuite il y met la corne, & l'y laisse jusqu'à ce que la partie qu'elle ouvre devienne insensible. Il la retire alors, pour faire deux incisions de la longueur d'un pouce ; & la remettant au même lieu, il l'y laisse encore jusqu'à ce qu'elle tombe remplie de sang ; ce qui ne manque point d'arriver dans l'espace de deux heures. On laisse prendre quelque repos au malade. Si la douleur change de place, on frotte l'endroit avec de la graisse chaude ; & lorsque cette opération ne suffit pas, on recommence les ventouses. Si l'on ne s'apperçoit d'aucun effet, on a recours aux remedes intérieurs, tels que les infusions ou les poudres d'herbes & de racines.

Leur Médecine & leur Chirurgie.

Ventouses.

La saignée ne leur cause pas plus d'embarras. L'Opérateur s'étant pourvû d'un couteau & d'une bande de cuir, lie le bras, ouvre la veine, en laisse couler autant de sang qu'il le juge nécessaire, & la ferme avec de la graisse fraîche de mouton. Ensuite il lie dessus une feuille de quelque arbre salutaire. Cette opération est en usage dans les blessures & dans les indispositions de la même nature.

Saignée.

(97) Cependant l'Auteur dit, p. 119. que les femmes se laissent toucher indécemment pour un peu de tabac.

(98) Kolben, *ubi sup.* p. 160.

(99) Dans l'article précédent.

KOLBEN. 1713. MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

Guérison des blessures empoisonnées.

Pour guérir la blessure d'une fléche empoisonnée, ils mêlent le venin de quelque serpent avec leur propre salive, & frottent ce mélange entre deux pierres. Ensuite, après s'être gratté le creux de l'estomac jusqu'à ce qu'il en sorte du sang, ils appliquent la moitié de la composition sur la partie qu'ils ont grattée. Ils avallent l'autre; & lorsqu'ils se croient délivrés du poison par ce remede, ils nettoient la blessure & la pansent avec des feuilles de *Dakka*, de *Bukku* & d'autres herbes. Il n'y a point de plaie qu'ils ne guérissent dans l'espace d'un mois par cette méthode; mais la moindre négligençe ou les moindres délais sont dangereux. L'Auteur apprit cette recette d'un Hottentot, qui l'avoit vérifiée par sa propre expérience. A l'égard des fractures, ils ignorent entiérement la maniere de les traiter, parce qu'ils sont peu sujets à cette sorte d'accident. Ils n'en connoissent aucun exemple parmi eux. Mais leur méthode pour les dislocations est de frotter beaucoup la partie avec de la graisse de mouton, & de remuer vivement le membre en pressant la jointure. Cette opération ne se fait pas sans de vives douleurs.

Maux de tête.

Dans les violentes douleurs de tête, ils rasent une partie de la chevelure avec un couteau fort tranchant. La graisse qu'ils y ont toujours leur sert de savon. Cependant ils laissent autant de cheveux qu'ils en coupent; & leur maniere de les couper est en sillons. Les gens du commun se rasent aussi la tête dans le deuil.

Amputations.

L'usage des amputations ne regarde que les femmes, lorsqu'étant veuves elles sont obligées de se faire couper la jointure du doigt pour pouvoir se remarier. On lie le bout du doigt, & l'opération se fait avec un couteau. Pour arrêter le sang, on met sur la blessure du jus de feuilles de Myrrhe, & l'on enveloppe le doigt dans d'autres feuilles d'herbes aromatiques (1).

Pour se nettoyer l'estomac, les Hottentots emploient ordinairement le jus d'Aloës dans un peu de bouillon chaud, & redoublent la dose jusqu'à ce qu'ils s'apperçoivent de l'effet qu'ils desirent. Il manque rarement, remarque l'Auteur, parce que le jus d'Aloës est tout-à-la-fois un bon cathartique & un excellent stomachique. Les poudres & les infusions qu'ils emploient pour leurs autres maux intérieurs sont très-simples & en petit nombre: C'est de la sauge & des figues sauvages, des feuilles de figuier, du Bukku, de l'ail, du fenouil, & quelques autres plantes; de sorte que leurs remedes sont fort bornés.

Divination dans les maladies.

Mais ils ont recours aussi à la divination, pour découvrir si les maladies doivent guérir. Ils prennent un mouton & l'écorchent vif, avec de grandes précautions pour empêcher qu'il ne perde du sang dans cette opération. Si l'animal, après avoir perdu sa peau, se leve & court librement, c'est un présage favorable. Mais s'il demeure sans mouvement, on interrompt l'usage des remedes, & le malade est abandonné aux forces de la nature.

Fête de convalescence.

Un Hottentot qui s'est rétabli d'une maladie dangereuse, célébre son *Andersmaken*, c'est-à-dire, la fête de sa convalescence, en tuant un bœuf ou une brebis, suivant ses facultés, pour en traiter ses amis & ses voisins. Si

(1) Voyage de Kolben, Vol. p. 305. & suiv. L'Auteur regrette de n'avoir pû découvrir l'espece & les propriétés particuliéres de toutes ces herbes; d'où l'on peut conclure que les Hottentots en font mystere.

c'eſt un homme, la chair eſt pour les hommes & le bouillon pour les femmes. Au contraire, les femmes mangent la chair, ſi la fête ſe fait pour une femme, & le partage des hommes eſt le bouillon (2).

Maladies et Remedes des Hottentots

Office & rang des Médecins.

Le Medecin eſt ici la troiſiéme perſonne de l'Etat. Les Grands Kraals en ont deux. On les choiſit entre les plus ſages Habitans, pour veiller à la ſanté du Public; mais ils ne reçoivent jamais de recompenſe ni d'appointemens, comme s'ils étoient aſſez recompenſés par la diſtinction de leur Office. Il ne manque rien à la confiance & au reſpect qu'on a pour eux. Comme la Nation des *Hottentots* eſt ſujette à peu de maladies, ils ne ſont pas ſurchargés d'occupations. Dans chaque Kraal, il ſe trouve de vieilles femmes qui s'attribuent de profondes connoiſſances en medecine. Elles ne ſont pas fort aimées des Docteurs; &, comme les perſonnes de la même trempe en Europe, elles ne trouvent de crédit que dans leur propre ſexe (3).

Maladies des Européens du Cap.

Les Européens du Cap ont peu de maladies à combattre; preuve aſſez claire de la bonté du climat. Les femmes ſouffrent très-peu dans l'accouchement; mais en allaitant leurs enfans, elles ſont fort ſujettes à des maux de ſein. La petite verole & la rougeole n'ont point ordinairement ici de ſuites fâcheuſes. Le flux de ſang eſt une eſpéce de tribut que les Etrangers payent au Cap en y arrivant; mais il ſe guérit aiſément par des remedes convenables. La maladie la plus commune entre les Européens du Cap eſt celle des yeux. Elle eſt ſur-tout fort dangereuſe en Eté, & l'Auteur l'attribue aux vents Sud-Eſt, qui ſont d'une chaleur extrême, & à la reverberation du Soleil contre les montagnes. Les rhumes & les maux de gorge ne ſont pas moins communs au Cap; mais ils n'ont point ordinairement d'effet redoutable. On n'a jamais entendu parler de la pierre parmi les Européens du Cap; ce qui doit paroître d'autant plus ſurprenant qu'ils vivent dans l'abondance & qu'ils ne s'épargnent pas les excellens vins du terroir (4).

Funérailles des Hottentots.

Lorſqu'un Hottentot tombe malade, il eſt environné auſſi-tôt de ſes amis, qui ſe mettent à pouſſer d'affreuſes exclamations. Elles deviennent ſi violentes à ſa mort, qu'elles ſe font entendre de pluſieurs milles. Les notions obſcures qu'ils ont de l'immortalité de l'ame ne vont pas juſqu'à leur faire implorer les faveurs du Ciel pour un malade, ni juſqu'à le faire ſouvenir d'un autre état dans lequel il doit paſſer. Auſſi-tôt qu'il a rendu le dernier ſoupir, on l'enveloppe dans ſon kroſſ, les jambes repliées vers la tête, comme un fœtus humain, & ſi bien couvert, qu'on n'apperçoit aucune partie du corps. On cherche enſuite un lieu pour l'enterrer. Tous les Habitans du Kraal s'aſſemblent & le conduiſent à ſa ſépulture. C'eſt ordinairement quelque fente, dans un rocher, ou quelque trou de bête ſauvage; car les Hottentots ne ſe donnent pas la peine de creuſer une foſſe pour leurs morts, lorſque le haſard leur en offre une. Ils les enterrent ordinairement ſix heures après qu'ils ſont expirés; à moins qu'étant morts le ſoir, on ne ſoit obligé, par l'obſcurité de la nuit, à les garder juſqu'au lendemain. L'Auteur compare cet uſage avec celui des Juifs, & ne doute pas qu'une infinité d'Hottentots ne ſoient enterrés vivans. Pour conduire le corps à ſa foſſe, les hommes & les femmes s'aſſemblent devant la porte de la hute, accroupis en différens cercles, frap-

Maniere d'enſévelir.

Lamentations funébres.

(2) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 311. & ſuivantes.

(3) Kolben, *ibid.* p. 87.

(4) *Ibid.* p. 334.

KOLBEN. 1713.

FUNERAILLES DES HOTTENTOTS.

pant des mains, & criant, *Bo bo bo*, qui ſignifie pere dans leur langue. Au lieu de faire ſortir le corps par la porte, ils ouvrent les nattes qui ſervent de mur, du côté le plus proche du mort, & le tranſportent par ce paſſage. Les porteurs le prennent dans leurs bras. Ils ſont ſuivis de tous les cercles d'hommes & de femmes, mais ſans autre ordre que la ſéparation des deux ſexes. La marche eſt accompagnée de hurlemens & de grimaces, qui ſeroient capables, dit l'Auteur, de faire mourir un Européen de rire. Lorſque le corps eſt enterré, ils rempliſſent la foſſe, de la terre des nids de fourmies, & la couvrent de piéces de bois croiſées, pour la défendre des bêtes farouches.

Cérémonie qui ſuit l'enterrement.

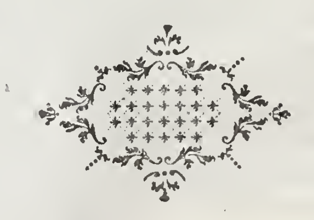
Au retour du convoi funébre, les deux ſexes reprennent leur poſture devant la hute, dans des cercles ſéparés, & continuent leurs exclamations. Enfin, l'heure du ſilence arrive. Deux vieillards, qui en donnent le ſignal, amis des parens du mort, entrent dans chaque cercle & piſſent ſur toute l'aſſemblée. Ils vont prendre enſuite chacun leur poignée de cendres, dans le foyer qui eſt au centre de la hute, & reviennent gravement les jetter par pincées ſur les Aſſiſtans, qui s'en frottent le corps avec beaucoup de ſoin. Si le mort étoit riche, la même cérémonie ſe renouvelle pendant ſept ou huit jours. Après les lamentations, l'uſage eſt de tuer une brebis, pour terminer la cérémonie par un Anderſmaken. On ſuſpend au coude l'héritier la coeffe du ventre, bien ſaupoudrée de Bukku; & cette parure doit être portée juſqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. Tels ſont les uſages du deuil pour les Hottentots riches. Celui des pauvres ne conſiſte qu'à ſe raſer la tête (5).

Deuil de l'héritier.

Funérailles barbares des vieillards.

Ils ont une autre eſpéce de funerailles pour les perſonnes, de l'un ou de l'autre ſexe, que la vieilleſſe commence à rendre inutiles aux beſoins de la ſociété. Auſſi long tems qu'un homme ou une femme ſont capables de ſortir de leur hute en rampant, pour y apporter une plante d'herbe, une racine ou un bâton de bois, ils ſont traités par leur famille avec beaucoup de tendreſſe & d'humanité. Mais lorſque la force les abandonne entiérement, leurs amis & leurs propres enfans les laiſſent périr de foibleſſe, de faim & de miſere, ou par les griffes des bêtes feroces. Quelque riche que ſoit un Hottentot, il ne peut éviter ce malheureux ſort, s'il ſurvit à ſes forces & à ſon induſtrie. C'eſt envain qu'on reproche à ces Peuples une pratique ſi barbare; ils s'obſtinent à la défendre, comme une action méritoire & comme une œuvre de piété & de compaſſion, pour délivrer un vieillard des tourmens de la vie, qui deviennent inſuportables à cet âge.

(5) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 308 & 314. & ſuiv.



Maniere de battre le Bled parmi les Hottentots.



T. V. N.° XXXV.

CHAPITRE IV.

Occupations, Commerce, Religion & Gouvernement des Hottentots.

§. I.

Métiers & Commerce.

Occupations des Hottentots.

Origine des richesses des Hottentots.

Les richesses des Hottentots consistant dans leurs bestiaux, l'ordre oblige de commencer par le fondement de leur fortune; c'est-à-dire, par les premiers moyens qu'ils emploient pour s'établir, & pour arriver par degrés à l'opulence.

Un Hottentot dont les affaires sont en désordre, ou un jeune-homme qui ne trouve point de secours dans sa famille & ses amis, prend le parti de louer ses services à quelque riche Habitant du même Pays, ou à quelque Européen. C'est ordinairement pour la seconde de ces deux conditions qu'il se détermine, parce que les avantages en sont plus considérables. Il demande d'abord une portion journaliere de tabac & de Dakka, comme une partie de ses gages, qui consistent toujours en bestiaux, & dans les meilleurs, car il n'accepteroit pas une vache ou une brebis stérile. D'un coup d'œil un Hottentot connoît les bonnes qualités ou les défauts d'un animal. Après avoir acquis par cette voie quelques vaches & quelques brebis, il en achete d'autres de ses épargnes journalieres de tabac, & s'établit enfin sur ses propres fonds parmi ses Compatriotes. Les bestiaux d'un Kraal ou d'un Village paissent en commun, les grands dans un pâturage, & les petits dans un autre; mais un simple Hottentot, qui n'auroit qu'une seule brebis, a droit de la joindre au troupeau public, où l'on en prend le même soin que si elle appartenoit au Chef du Kraal. Les Communautés n'ont pas de Bergers ou de Pâtres d'office. Chacun est obligé à son tour d'exercer cette fonction; c'est-à-dire, trois ou quatre à la fois, suivant les circonstances & les besoins. Ils menent les troupeaux au pâturage entre six & sept heures du matin. Ils les ramenent le soir avant huit heures. Les femmes sont chargées de traire les vaches matin & soir. Pendant toute l'année ils laissent les taureaux avec les vaches, & les beliers avec les brebis. Cette méthode sert beaucoup à la multiplication. Leur brebis produisent constamment deux agneaux chaque année. Les Européens du Cap, qui ont une méthode opposée, prétendent qu'à la longue celle des Hottentots affoiblit & diminue la race; mais les Hottentots pensent autrement. Kolben nous apprend de quelle maniere ils châtrent leurs taureaux & leurs beliers: Ils couchent un taureau sur le dos. Quatre grosses cordes, dont ils lui lient les quatre jambes, leur servent à l'étendre de toute sa longueur & le rendent immobile. Dans cet état, l'Opérateur lui lie les testicules avec une courroie de cuir, & les serre si fortement qu'il leur ôte toute communication avec les vaisseaux supérieurs. Ensuite, on le laisse courir en liberté, jusqu'à ce que les parties liées tombent d'elles-mêmes en pourriture. On traite de même les beliers dès l'âge de six mois; mais, avant que de les lâcher, on leur écrase les testicules avec une pierre.

Comment ils font paître leurs bestiaux.

Comment ils les font multiplier.

Comment ils les châtrent.

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS. Comment ils font le beurre.

Les femmes des Hottentots n'ont pas d'autre méthode que la nôtre pour traire leurs brebis & leurs vaches. Le lait de vache sert d'aliment aux deux sexes; mais l'usage du lait de brebis est borné aux femmes & même aux plus pauvres. Au lieu de *Barate* ils se servent d'une peau de bête, cousue en forme de sac, avec le poil au dehors. Lorsqu'elle est à demi-pleine de lait, ils la lient soigneusement; & deux personnes la prenant par les deux bouts, ne cessent pas de l'agiter fortement jusqu'à ce que le beurre soit formé. Ils le mettent alors dans des pots, soit pour s'en frotter le corps, soit pour le vendre aux Européens; car ils n'en mangent jamais. Mais, comme ils n'ont pas l'usage de le passer, il est ordinairement d'une saleté fort dégoutante. Cependant les Européens l'achetent; & prenant la peine de le nétoyer, ils le revendent avec beaucoup d'avantage aux Vaisseaux qui relâchent sur cette Côte, ou le font manger à leurs domestiques. Du lait de beurre qui leur reste, ils en font la nourriture de leurs veaux & de leurs agneaux; ou, tout sale qu'il est, ils le boivent quelquefois eux-mêmes (6).

Comment ils garantissent leurs troupeaux des bêtes de proie.

La multitude de bêtes de proie qui infestent le Pays, oblige les Hottentots à des précautions continuelles pour la sûreté de leurs troupeaux pendant la nuit. Leur méthode ordinaire est de placer leurs jeunes bestiaux dans le centre du Kraal. Les vieux sont attachés en dehors contre les hutes, & liés deux à deux par les pieds, pour empêcher leur mutinerie. Dans cette situation, ils n'ont pas besoin de sentinelle qui demeure à veiller. L'approche du moindre danger leur fait pousser de longs mugissemens, qui répandent aussi-tôt l'allarme dans le Kraal. Chaque Habitation entretient une hute vuide, où les agneaux sont gardés jour & nuit, jusqu'au tems où l'usage est de les mener au pâturage après les avoir sevrés. D'ailleurs, on a déja remarqué que les Hottentots nourrissent des chiens pour la garde ordinaire de leurs troupeaux (7).

Bœufs guerriers.

Ils ont une sorte de bœufs qu'ils appellent *Bakkeleyers*, c'est-à-dire, bœufs de combat, du mot *Bakkeley*, qui signifie *Guerre*, & dont ils se servent en effet dans leurs guerres, comme les Peuples de l'Asie employoient les éléphans. Ces animaux belliqueux leur rendent d'importans services contre les voleurs & les bêtes féroces. Au moindre signe, ils rappellent les autres bestiaux qui s'écartent, & les forcent, comme nos chiens de bergers, de rentrer dans le cercle du troupeau. Il n'y a point de Kraal qui n'ait du moins une demie douzaine de ces fidéles défenseurs. Ils connoissent tous les Habitans de leurs Villages. Ils ont pour eux une sorte de respect, tel que celui des chiens pour les amis de leur maître. Mais un Etranger qui se présenteroit sans être accompagné d'un Hottentot du Kraal, courroit risque d'être fort maltraité s'il n'avoit la précaution d'épouvanter les bakkeleyers en sifflant, ou par la décharge de quelqu'arme à feu. On les rend dociles en les liant dans leur jeunesse avec un vieil animal de la même espece, ou même à force de coups. Les habitudes qu'on leur voit prendre font beaucoup d'honneur au génie des Hottentots.

Leur intelligence.

Bœufs de charge, & maniere de les dresser.

Ils ont aussi des bœufs de voiture, qu'ils accoutument de bonne-heure à cet exercice, en leur faisant passer au travers de la lévre supérieure, entre les

(6) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 169. & suivantes.

(7) C'est dans un autre endroit que l'Auteur parle de leurs chiens & qu'il leur attribue cet office. *Voyez le Chapitre précedent.*

les deux narines, un bâton terminé en crochet, pour empêcher qu'il ne glisse. Si l'animal est indocile, ils se servent de ce frein pour lui faire baisser la tête, & la force de la douleur l'assujettit en peu de jours. On ne sçauroit voir sans admiration avec quelle promptitude il obéit au commandement. La crainte du bâton terrible rend sa diligence & son attention surprenantes. Ces bœufs de charge sont en beaucoup plus grand nombre que les *bakkeleyers*, & servent à porter toutes sortes de fardeaux.

KOLBEN. 1713. Occupations des Hottentots

Médecins des bestiaux.

Chaque Kraal a ses Médecins pour les troupeaux. Quoique les maladies de l'Europe soient rares ici parmi les bêtes, on en voit souvent régner une fatale espece, qu'on attribue, dit Kolben, à la pesanteur des pluies, & dont on ne peut trouver le moyen de les garantir. Dans toutes sortes de maladies, les Hottentots leur tirent du sang & leur font prendre de l'ail sauvage. Pour les rétentions d'urine, ils font infuser de l'ail dans leur eau. La guérison d'une bête est célebrée avec beaucoup de joie. Lorsqu'elle meurt, ils s'en dédommagent en faisant de sa carcasse un grand festin, auquel tous les Habitans peuvent prendre part. Ils estiment beaucoup plus cette chair que celle des animaux qu'ils tuent volontairement.

Passion des Hottentots pour leurs troupeaux.

Comme les richesses des Hottentots consistent uniquement dans leurs bestiaux, ils ne connoissent point de plus cruelle disgrace que de les perdre, surtout lorsqu'ils deviennent la proie des bêtes féroces. Il est impossible de représenter quelle est dans ces occasions la rage des hommes & la douleur des femmes, ou quelle est leur ardeur à poursuivre le monstre. S'ils le saisissent, son châtiment est une mort cruelle. Lorsque la multiplication des troupeaux est trop prompte, ou qu'elle paroît excéder la mesure des pâturages, les Hottentots ont plusieurs voies pour remédier à cet excès. Ils les vendent au Gouverneur du Cap, ou sécretement aux Négocians Hollandois, ou à d'autres Hottentots leurs voisins, pour du tabac & d'autres commodités qui leur manquent. Mais ils ne font jamais tomber la réduction que sur les mâles; ou, s'ils se défont malgré eux de leurs brebis & de leurs vaches, c'est en les faisant payer bien cher (8). Dans une sorte de migraine, qui attaque quelquefois leurs troupeaux, ils font des offrandes propitiatoires, qui servent aussi de matiere à leurs festins pendant trois jours. Si ces sacrifices tournent heureusement, ils en concluent que *Grounya* est satisfait, & leur joie éclate par des réjouissances extraordinaires. Si le mal continue, ils renouvellent le remede, après avoir choisi des ministres plus experimentés pour immoler les victimes. Enfin, s'ils n'apperçoivent point de changement, ils attribuent le désordre à la qualité de l'air ou du terroir, & se hâtent de changer d'habitation (9).

Offrandes pour leur conservation.

Cérémonie de faire passer les bestiaux par le feu.

Un autre andersmaken de Hottentots, ou de leurs fêtes les plus remarquables, est celle qui consiste à faire passer leurs troupeaux par le feu. Le but de cet usage est de les garantir des chiens sauvages, qu'ils redoutent beaucoup plus que les tigres; dans l'opinion que ces terribles animaux n'attaquent point les brebis lorsqu'elles sont défendues par l'odeur de la fumée. Le jour marqué pour cette cérémonie, les femmes exposent leur provision de lait devant les hommes: Ils boivent tout, jusqu'à la derniere goute. Ensuite, prenant cha-

(8) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 176. & suivantes.

(9) *Ibidem.*

KOLBEN. 1713.

OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

cun leur office, les uns se chargent de rassembler les bestiaux, & les autres d'allumer un feu de coupeaux & de branches séches, répandus avec peu d'épaisseur dans l'espace d'un quarré-long. Ce feu est couvert de branches vertes, pour exciter de la fumée. Les hommes se rangent des deux côtés & forment un passage pour les troupeaux. Si la premiere bête que l'on fait avancer marque de l'effroi, quelques Hottentots, qui sont placés au front, la poussent au travers du feu & de la fumée. Le reste ne manque point de suivre alors, quoiqu'il arrive quelquefois qu'elles forcent les rangs & qu'elles s'échapent. Les Hottentots regardent cet accident comme un fort mauvais présage. Mais lorsqu'elles passent hardiment, les exclamations & les réjouissances ne finissent point (10).

Métiers des Hottentots.

Habileté de leurs bouchers.

Comment ils tuent leurs bestiaux.

L'adresse des Hottentots dans l'exercice de quelques métiers, est une preuve assez claire de leur industrie & du progrès qu'ils seroient capables de faire dans les arts, s'ils n'étoient arrêtés par l'excès de leur indolence. Les bouchers de l'Europe ne manient point le couteau avec plus d'habileté qu'eux. Leur méthode est singuliere pour tuer un mouton. Après lui avoir lié les pieds, deux hommes l'étendent sur le dos, & le tiennent des deux côtés dans cette posture. Un autre lui ouvre le ventre avec un couteau & met les entrailles à découvert. Ensuite il tire d'une main les boyaux & les parties nobles, tandis que de l'autre il remue le sang pour l'empêcher de s'épaissir. Il se garde soigneusement de briser les vaisseaux sanguins autour du cœur; de sorte que l'animal est au moins un quart-d'heure à mourir, & laisse aux assistans le spectacle de tous les mouvemens du cœur. Kolben est persuadé que c'est l'unique but de cette barbare méthode. Les intestins sont lavés. On en fait griller une partie, qui est mangée sur le champ, avant que l'animal soit mort. Le reste est haché fort menu, pour le faire étuver dans le sang, que le boucher met dans un pot, avec la main ou quelque coquille. Lorsque l'interieur du corps est vuide & nétoyé, les trois hommes se joignent pour l'écorcher. Ils mettent la carcasse sur la peau, & commencent à diviser les parties. C'est alors qu'on voit dans un instant la chair, les os, les membranes, les muscles, les veines, les arteres & toutes les autres parties séparées, avec une adresse si surprenante, qu'elle devroit faire donner aux bouchers Hottentots la qualité d'anatomistes. Leur méthode est à peu près la même pour tous les autres bestiaux. Ils n'en jettent que les excrémens, les sabots & les cornes. Les os sont bouillis, pour en tirer la moële, qu'ils employent à se frotter le corps. Les peaux de mouton servent à faire leurs krosses, ou des courroies pour les jambes des femmes. De celles de bœufs, ils font des cuirs pour couvrir leurs maisons. S'ils n'en ont pas besoin pour ces usages, ils les emploient à leur nourriture.

Usage qu'ils font des différentes parties.

Tannerie des Hottentots.

Leur maniere de préparer les peaux ou les cuirs, n'est pas moins propre à leur Nation. Ils prennent une peau de mouton toute fraîche, & la frottent de graisse, pour la rendre tout-à-la-fois dure & unie, & pour empêcher que le poil ou la laine ne tombe. Mais s'ils la destinent à l'usage de leur Pays, ils ajoutent à la graisse une onction de fiente de vache, qu'ils laissent sécher au

(10) Les Médecins du Kraal, & les femmes qui se mêlent de Médecine, sont toujours présens à ces exécutions. Ils prennent les parties, ils les observent soigneusement. Kolben n'a jamais vû de bestiaux, sans avoir en même-tems ce spectacle. Tome I. p. 128. & suiv.

Kolben. 1713. Occupations des Hottentots

ſoleil. Cette opération ſe renouvelle juſqu'à ce que la peau ait pris une couleur noire, avec l'odeur de fiente qui eſt néceſſaire à ſa perfection. Les peaux de vache ou de bœuf demandent une autre préparation. Le Pelletier Hottentot frotte le poil avec de la cendre de bois, & l'ayant arroſé d'eau, il roule le cuir, pour le faire ſécher pendant quelques jours au ſoleil. Cette pratique, renouvellée une ſeule fois, ne manque point de faire tomber entiérement le poil. On frotte enſuite la peau avec de la graiſſe. C'eſt à quoi ſe réduit l'art de tanner chez les Hottentots.

Leurs Tailleurs.

Leurs Pelletiers exercent auſſi le métier de Tailleur, & ne manquent point d'adreſſe dans cette profeſſion. Un os d'oiſeau leur ſert d'aiguille. Leur fil eſt le petit nerf qui régne au long de l'épine du dos des bêtes, diviſé & ſéché au Soleil. Avec cet unique ſecours, ils emploient moins de tems à faire leurs kroſſes ou leurs mantes, & les font peut-être mieux que nos plus habiles Tailleurs. C'eſt encore un office du Pelletier, de couper les cuirs en courroies larges de deux pouces, pour les faire ſervir à lier les matériaux de leurs hutes & tous leurs uſtenciles, lorſqu'ils changent d'habitation. Il exécute cet ouvrage avec une promptitude & une dextérité merveilleuſe, ſans autre régle que ſes yeux, en étendant le cuir à terre par le moyen de quelques chevilles.

Ouvriers en ivoire.

Les Hottentots ont des Artiſtes ou des Ouvriers en ivoire, qui font les bracelets & les anneaux dont ils compoſent leur parure. Quoique ce travail ſoit fort ennuyeux, parce qu'ils n'ont pas d'autre inſtrument qu'un couteau, ils donnent à leur ouvrage une rondeur, un luiſant, un poli qui le feroient attribuer au plus habile Tourneur de l'Europe.

Nattes & cordes.

Leurs nattes ſont compoſées de roſeaux, de glayeul & de joncs ſéchés au Soleil. Cet ouvrage appartient aux femmes. Sans autre ſecours que leurs doigts, elles font des tiſſus ſi ſerrés, que le vent, la lumiere & la pluie ne peuvent les pénétrer; mais ils durent peu. Leurs cordes, qui ſont de la même matiére que leurs nattes, ont autant de force & durent auſſi long-tems que nos cordes de chanvre. Ils leur donnent rarement plus de quatre pieds de longueur, s'ils n'y ſont obligés pour les vendre aux Européens du Cap (11).

Cordes d'arcs & d'Inſtrumens.

On peut joindre à cet article les cordes qu'ils font pour leur arc & pour leurs inſtrumens de muſique. Celles de leurs inſtrumens ſont compoſées de nerfs de mouton ſéchés au Soleil; mais pour leurs arcs, ils n'emploient que des boyaux. Deux hommes prennent un boyau, chacun par un bout, & le tordent juſqu'à lui donner la rondeur & la ſolidité de nos cordes à violon. Enſuite, l'étendant entre deux chevilles, ils le font ſécher au Soleil. Lorſqu'il eſt ſec, ils le frottent de graiſſe de mouton, & laiſſent à cette onction le tems de pénétrer. Cette préparation ſuffit pour le rendre propre à leurs uſages (12).

Poterie.

Tous les Hottentots ſont Potiers de profeſſion; car c'eſt chaque famille qui fait ſa potterie & ſes autres uſtenciles de terre. Leur matiére eſt une ſorte de terre glaiſe dont les fourmies compoſent leurs habitations, & qu'ils ne tirent en effet que de leurs nids. Après l'avoir bien nettoyée, ils la paîtriſſent ſoigneuſement, en y mêlant les œufs des fourmies qu'ils y trouvent diſperſés.

(11) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 228. (12) *Ibid.* p. 241.

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Ensuite ils la tournent sur une pierre, comme un pâté; ils unissent parfaitement le dedans & le dehors avec la main, & donnent à leur vase la forme de l'urne romaine, qui est celle de tous les pots de la Nation. Deux jours d'exposition au Soleil suffisent pour le sécher. L'ouvrier le sépare alors de la pierre, avec un nerf sec qu'il passeentre deux, & qui fait l'office d'une scie. Il ne reste qu'à le faire cuire au feu, dans un trou qu'on creuse sous terre. Cette derniere opération lui donne une dureré surprenante, avec une couleur de jais qui se soutient merveilleusement, & que les Hottentots attribuent au mélange des œufs de fourmies.

Forgerons. Leur méthode pour fondre le fer.

Leurs Forgerons sont d'autant plus admirables, qu'ils forgent le fer tel qu'il sort des mines, qui sont en abondance dans toutes les parties du Pays, sans y emploier d'autre secours que des pierres. Ils ouvrent un grand trou, sur un terrain élevé. Un pied & demi plus bas, ils en font un autre pour recevoir le métal fondu, qui passe de l'un dans l'autre par un canal de communication. Avant que de mettre le mineral dans le grand trou, ils font, autour de l'ouverture, un feu capable de l'échauffer dans toutes ses parties. Ensuite ils y jettent le minéral, sur lequel ils continuent d'entretenir le feu jusqu'à ce qu'il descende en fusion. Aussi-tôt qu'il est refroidi, ils les brisent en piéces avec des pierres fort dures; & remettant ces piéces au feu, ils n'emploient que des pierres, au lieu de marteaux, pour en forger des armes & d'autres ustenciles. Ils fondent quelquefois le cuivre par la même méthode; mais l'usage qu'ils en font est borné à quelques bijoux pour leur parure. Ils le mettent en œuvre & le polissent avec une industrie surprenante (13).

Commerce des Hottentots.

Le commerce des Hottentots ne consiste qu'en échanges. Ils n'ont point de monnoie courante, ni la moindre notion de son utilité. On a déja dit que toutes leurs richesses se réduisent à leurs troupeaux. Cependant ils apportent quelquefois au Cap des dents d'éléphans, des œufs d'autruche & des peaux de bêtes sauvages. Mais la base de leur commerce est toujours l'abondance de leurs bestiaux. Les pauvres s'occupent à faire des armes, qu'ils vendent aux riches de leur Nation, ou se louent au service de ceux qui veulent les emploier. Le salaire de leurs services, comme le prix de leur travail, consiste toujours en bestiaux. Ceux qui échangent leurs bestiaux pour des marchandises de l'Europe, gagnent beaucoup à revendre ces marchandises à leurs Compatriotes pour d'autres bestiaux. Le tabac & la racine de Kanna sont toujours pour eux des marchandises précieuses.

Leurs échanges ordinaires avec les Européens sont donc les bestiaux, quelques dents d'éléphant, des œufs d'autruche, des peaux de bêtes, sur-tout de chevaux & d'ânes sauvages, pour lesquels ils reçoivent du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, du Dakka, du corail, des grains de verre, des pipes, de petits miroirs, des couteaux, du fer, de petites piéces de cuivre & des racines de Kanna. Ils n'ont aucune connoissance de la soie, ni pour l'utilité ni pour l'ornement. Les Auteurs différent beaucoup sur le prix des bestiaux au Cap. Il doit augmenter sans doute ou diminuer, suivant leur abondance ou leur rareté, & suivant le nombre qu'on en demande. Cependant, si l'on

Prix des bestiaux au Cap.

(13) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 237. & suivantes.

doit faire fond sur le témoignage de Kolben, qui avoit demeuré long-tems parmi les Hottentots, on n'a jamais vû beaucoup de changement dans leurs marchés. Il assure au contraire qu'il a toujours acheté d'eux un bœuf pour une livre de tabac, une grosse brebis pour une demie livre, & un agneau pour un quart de livre. Mais il n'y a point d'espérance ni de considerarion qui puisse engager un Hottentot à vendre des armes de son Pays aux Européens. Anciennement ils amenoient au Cap des troupeaux entiers de bestiaux. Ils n'amenent aujourd'hui que ceux dont ils font présent au Gouverneur.

Kolben. 1713. Commerce des Hottentots.

On ne court aucun risque de voyager avec un Hottentot dans tous les Pays voisins du Cap, & l'on est sûr d'être bien reçû & caressé même dans tous les Villages. Les Habitans se picquent d'une fidélité admirable pour tout ce qui est confié à leurs soins; ce qui n'empêche pas, lorsqu'il meurt parmi eux quelque Européen, que les Hollandois n'exigent des témoignages & des preuves que sa mort n'a rien eu que de naturel. A la vérité, il se trouve dans les Contrées du Cap une sorte de brigands, ou de bandits, qui vivent de leurs pillages; mais ils sont en horreur à tous les Hottentots civilisés, qui les tuent comme autant de bêtes feroces, dans quelque endroit qu'ils puissent les rencontrer (14).

Fidelité des Hottentots pour ce qui leur est confié.

§. II.

Religion & Gouvernement des Hottentots.

Ce n'est point une entreprise aisée que celle d'approfondir les notions des Hottentots sur l'Etre suprême, & leurs véritables principes de Religion. Ils évitent soigneusement toutes sortes d'explications sur cet article; & leurs réponses, comme à toutes les questions qui regardent leurs usages, paroissent autant de déguisemens & de subterfuges. Quelques Auteurs ont pris droit de douter s'ils onr en effet quelques idées de Religions. Mais Kolben assure formellement qu'ils reconnoissent un Dieu, créateur de tout ce qui existe (15). Ils l'appellent *Gounga*, ou *Gounga Tekquoa*, c'est-à-dire, Dieu de tous les Dieux. Ils disent de lui, « que c'est un excellent homme, qui ne fait aucun mal à personne, de qui l'on n'en doit jamais craindre, & qu'il demeure fort loin au-delà de la Lune ». Mais il ne paroît pas qu'ils ayent aucune espéce de Culte institué pour l'honorer. Quand les questions qu'on leur fait sont pressantes, ils apportent pour excuse une tradition, qui leur apprend, disent-ils, que leurs premiers parens ayant offensé ce Dieu, ont été condamnés, avec toute leur posterité, à l'endurcissement du cœur; de sorte que s'ils le connoissent peu, ils confessent qu'ils n'ont pas beaucoup d'inclination à le connoître & à le servir mieux.

Notions que les Hottentots ont d'un premier Etre.

Ils rendent des adorations à la Lune (16), dans des assemblées qu'ils font la nuit, en plein-champ. Ils lui sacrifient des bestiaux, & lui offrent de la chair & du lait. Ces sacrifices se renouvellent constamment aux pleines Lunes.

Ils adorent la Lune.

(14) Voyage de Kolben, p. 261. & 272.

(15) Saar, Tachard & Boving, rendent le même témoignage.

(16) Tachard & Vogel assurent la même chose; mais Boving dit que l'Auteur qui a le mieux écrit sur cette Nation, assure le contraire; sur quoi Kolben prétend qu'il a été trompé par les Hottentots mêmes, qui déguisent soigneusement leurs pratiques.

Kolben. 1713. Religion des Hottentots

Ils félicitent cet astre de son retour. Ils lui demandent un tems favorable, des pâturages pour leurs troupeaux & beaucoup de lait. Ils le regardent comme un Gounga inferieur, qui représente le Grand. Leurs adorations consistent dans des grimaces & des contorsions de corps, dans des cris, des sauts, des chants & des danses. Ils se prosternent à terre. Ils répétent des mots inintelligibles. Ces dévotions durent toute la nuit, mais avec des intervalles & comme par accès. Elles continuent souvent pendant une partie du jour. Les intervalles sont courts. Ils se tiennent alors accroupis, la tête entre leurs mains & les coudes sur leurs genoux.

Autre Divinité du Pays.

Ils honorent aussi, comme une Divinité favorable, certain insecte de l'espéce des cerfvolans, qui est particulier à cette région. Sa grandeur est à peu-près celle du doigt d'un enfant. Son dos est verd, & son ventre tacheté de blanc & de rouge. Il a deux aîles & deux cornes. Dans quelque lieu qu'ils puissent l'appercevoir, ils lui adressent les plus grandes marques de respect & d'honneur. Lorsqu'il paroît dans un Kraal, tous les Habitans s'assemblent pour le recevoir, comme si c'étoit un Dieu descendu du Ciel. Ils tuent, par reconnoissance, une ou deux brebis à son honneur, & prennent sa visite pour le plus heureux présage de bonheur & d'abondance. Ils sont persuadés qu'elle les purifie de toutes leurs fautes. Un Hottentot, sur qui l'insecte viendroit se reposer, seroit regardé comme un Saint, & traité dans la suite avec une vénération extraordinaire. Pour répondre à cette faveur, on tue le bœuf le plus gras du Kraal, on saupoudre de bukku la coëffe du ventre, on la suspend au col de l'Habitant favorisé, qui est obligé de la porter dans cet état jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Saints des Hottentots.

Les Hottentots rendent une espece de culte, ou de vénération religieuse à leurs Saints ; c'est-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & leurs bonnes œuvres. Ils n'ont pas l'usage des statues, des tombes & des inscriptions ; mais ils consacrent à la mémoire de ces Héros, des bois, des montagnes, des champs & des rivieres. Ils ne passent jamais dans ces lieux sans s'y arrêter. Ils y marquent leur respect par un profond silence, & quelquefois par des danses & des battemens de mains.

Divinité maligne.

Ils reconnoissent aussi une Divinité maligne, qu'ils appellent *Touquoa*, & qu'ils représentent petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots & source de tout ce qui arrive de mal dans le Monde, au-delà duquel ils ne lui attribuent aucun pouvoir. Ils lui offrent des honneurs & des sacrifices, pour l'adoucir en faveur de leur Nation. Quelques-uns d'entr'eux raconterent à Boving, qu'ils l'avoient vûe fort souvent sous la figure d'un monstre difforme & couvert de poil, vêtue de blanc, avec la tête & les pieds d'un cheval. Mais Kolben ne trouva personne qui se vantât de l'avoir vûe (17).

Toutes sortes de douleurs, de maladies, ou d'accidens qui surpassent la pénétration des Hottentots, passent entr'eux pour l'effet de quelque sortilége (18). Aussi les enchantemens & les amulets sont-ils fort respectés dans leur Nation.

(17) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 91. & suivantes.

(18) Les Auteurs du Recueil prétendent que l'Europe étoit infectée du même préjugé avant la Réformation.

KOLBEN. 1713.

RELIGION DES HOTTENTOTS.

Raisons qui font juger qu'ils croient un état futur.

On ne leur a point reconnu la moindre notion d'un état futur (19), & bien moins l'esperance d'une résurrection. Cependant quelques raisons portent à croire qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'ame. 1°. Ils adressent des priéres & rendent des honneurs aux Hottentots vertueux, après leur mort. 2°. Ils craignent les revenans ou les esprits des morts; & cette crainte les oblige de changer de Kraal lorsqu'ils ont perdu quelqu'Habitant. 3°. Ils croient que les Sorciers & les Sorcieres ont le pouvoir d'attirer ces Esprits. Mais ils paroissent persuadés que les ames des Morts font leur domicile autour des lieux où leurs corps sont enterrés; & l'on ne s'apperçoit point qu'ils redoutent un Enfer & des punitions, ou qu'ils esperent des récompenses dans un état plus heureux (20).

Leur opiniâtre attachement pour leur religion.

Tel est le fonds de la Religion des Hottentots. Ils y sont attachés avec une opiniâtreté invincible. Si vous entreprenez de leur inspirer d'autres idées par le raisonnement, ils vous écoutent à peine, & quelquefois ils vous quittent brusquement. Il s'en est trouvé quelques-uns qui ont feint d'embrasser le Christianisme; mais, en perdant leurs motifs, on les a toujours vûs retourner à l'idolatrie. Tous les efforts des Missionnaires Hollandois du Cap n'ont jamais été capables d'en convertir un seul. Vanderstel, Gouverneur du Cap, ayant pris un Hottentot dès l'enfance, le fit élever dans les principes de la Religion chrétienne & dans la pratique des usages de l'Europe. On prit soin de le vêtir richement à la maniere Hollandoise. On lui fit apprendre plusieurs langues, & ses progrès répondirent fort bien à cette éducation. Le Gouverneur espérant beaucoup de son esprit, l'envoya aux Indes avec un Commissaire général, qui l'employa utilement aux affaires de la Compagnie. Il revint au Cap, après la mort du Commissaire. Peu de jours après son retour, dans une visite qu'il rendit à quelques Hottentots de ses parens, il prit le parti de se dépouiller de sa parure Européenne, pour se revêtir d'une peau de brebis. Il retourna au Fort dans ce nouvel ajustement, chargé d'un pacquet qui contenoit ses anciens habits; & les présentant au Gouverneur, il lui tint ce discours : » Ayez la » bonté, Monsieur, de faire attention que je renonce pour toujours à cet ap- » pareil. Je renonce aussi pour toute ma vie à la Religion chrétienne. Ma » résolution est de vivre & de mourir dans la religion, les manieres & les » usages de mes ancêtres. L'unique grace que je vous demande est de me » laisser le collier & le coutelas que je porte. Je les garderai pour l'amour » de vous. Aussi-tôt, sans attendre la réponse de Vanderstel, il se déroba par la fuite, & jamais on ne le revit au Cap. En un mot, conclut l'Auteur, comme on ne peut attribuer ce zéle opiniâtre des Hottentots pour leurs coutumes à la force de leurs réflexions, il semble qu'ils apportent en naissant une véritable antipathie pour toutes les Religions qui ne sont pas celle de leur Pays.

Exemple d'un jeune Hottentot que Vanderstel fit élever.

Superstition religieuse.

Lorsqu'ils ont à passer quelque riviere dont le cours est rapide, ils s'arrosent d'abord de quelques goutes d'eau; & se frottant le front d'un peu de vase, ils prononcent certaines paroles misterieuses. Si vous leur demandez la raison de cet usage, ils répondent : » Ne voyez-vous pas que le courant est

(19) Zugenbalg se laissa tromper là-dessus par un Hottentot.

(20) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 104. & 234.

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS.

» dangereux ? Kolben juge que cette ſuperſtition a ſa ſource dans quelqu'idée religieuſe (21).

Leur Prêtre, ou leur Maître des cérémonies, porte le nom de *Suri*, qui ſignifie *Maître* en leur langue. Cet Office eſt électif. Il ne conſiſte pas à réciter des priéres, ni à donner des inſtructions au Peuple ſur des matieres dont les Hottentots n'ont aucune notion; mais uniquement à préſider aux offrandes & aux ſacrifices, à diriger les cérémonies religieuſes, les mariages, les enterremens, & à châtrer les mâles. Toutes ces fonctions lui donnent le quatriéme rang dans le Kraal. Cependant il n'a point d'autre revenu ni d'autre avantage que d'être invité à toutes les fêtes, & de recevoir quelquefois un veau ou un agneau dont on lui fait préſent.

Gouvernement civil & militaire des Hottentots.

Principal Chef, nommé Konquer.

Les Hottentots ne vivent point ſans Gouvernement & ſans regles de Juſtice. Chaque Nation particuliere a ſon Chef, qui ſe nomme *Konquer*, & dont l'emploi conſiſte à commander dans les guerres, à négocier la paix, avec le droit de préſider aux aſſemblées publiques, au milieu d'un cercle que tous les Capitaines forment autour de lui. Ces Chefs n'étoient autrefois diſtingués que par la richeſſe de leur parure; mais ils portent aujourd'hui pour marque de leur dignité une couronne de cuivre, depuis que les Hollandois les ont mis dans le goût de cet ornement. Leur Office eſt héréditaire; mais il n'en a pas plus de reſſemblance avec la royauté. L'autorité d'un Konquer ſe réduit au gouvernement de ſon propre Kraal ou de ſon Village. Il n'a point de revenus établis pour le maintien de ſa dignité, ni la moindre diſtinction perſonnelle.

Son inſtallation.

En prenant poſſeſſion de ſon Emploi, il s'engage à ne rien entreprendre contre les prérogatives des Capitaines du Kraal & contre les priviléges du Peuple. On tue un bœuf gras & deux brebis pour le feſtin, & ſon inſtallation ſe fait avec beaucoup de ſolemnité. Les femmes ont la liberté d'y aſſiſter; mais leur partage eſt le ſimple bouillon. Le jour ſuivant, la femme du Chef traite auſſi toutes les femmes, qui mangent la viande à leur tour, & le bouillon demeure aux hommes.

Capitaines des Kraals & leurs fonctions.

Le ſecond Officier du Gouvernement Hottentot eſt le Capitaine du Kraal, dont l'Emploi conſiſte à maintenir la paix & la juſtice dans l'étendue de ſa juriſdiction. Cet Office eſt héréditaire; mais, en commençant à l'exercer, le Capitaine s'oblige à ne rien changer dans les loix & les anciennes coutumes du Kraal. Pendant la guerre, il commande les troupes de ſon propre Village, ſous l'autorité du Konquer ou du Chef de la Nation. Son inſtallation ſe fait avec les mêmes cérémonies. Il reçoit les plaintes du Peuple, & juge, avec les hommes du Kraal, toutes les diſputes qui regardent les droits & la propriété. C'eſt à lui qu'appartient auſſi le jugement du vol, du meurtre, de l'adultere & des autres crimes qui ſe commettent dans ſon territoire. Mais les criminels d'Etat ſont jugés par le Konquer, aſſiſté des Capitaines de tous les Kraals. Ces Officiers ſont diſtingués, non ſeulement par de belles peaux de tigres ou de chats ſauvages, qui leur couvrent les épaules; mais encore par une canne à pomme de cuivre, dont les Hollandois leur ont fait préſent. On peut les conſiderer comme la Nobleſſe des Hottentots, qui gouverne chaque Nation ſous l'autorité de ſon Chef. Mais cette Nobleſſe ne tire aucun profit

(21) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 105. & ſuivantes.

KOLBEN. 1713. Gouvernement des Hottentots. Emotions populaires.

de ses soins. Les affaires se décident à la pluralité des voix, qui sont recueillies par le Konquer. Il est rare que les Hottentots entreprennent une chasse ou quelqu'expédition d'importance, sans avoir consulté leur Capitaine. Cependant il arrive quelquefois des désordres, que toute son autorité ne peut appaiser. Le Peuple en vient aux mains & se bat furieusement, au mépris du Capitaine. Dans ces occasions, pour sauver la bienséance de son Emploi, il feint d'ignorer ce qui se passe; à moins qu'on n'aille jusqu'au meurtre, ou que la sédition ne devienne générale. Alors il ne balance point à se présenter; & le Peuple, qui se reproche d'avoir été trop loin, ne manque jamais de rentrer comme de concert dans les bornes de la soumission.

Le Médecin occupe le troisiéme rang dans l'œconomie civile des Hottentots. Le quatriéme, qui est le dernier, appartient au Prêtre. Mais la nature & les droits de ces deux Professions ont déja été expliqués.

Pratique des Jugemens civils & criminels.

On doit juger, par ce tableau du Gouvernement politique des Hottentots, qu'ils sont fort éloignés de la barbarie qu'on leur attribue, & que l'administration de leur Justice n'est pas aussi ridicule que d'autres Ecrivains l'ont représentée. Chaque Kraal a son Tribunal pour les affaires civiles & criminelles, formé, comme on l'a dit, du Capitaine & des Habitans, qui s'assemblent en cercle dans un champ libre & ouvert. Parmi eux, la justice n'a rien à souffrir, comme en Europe, de la corruption & du délai. Ils ne sont point exposés à la mauvaise foi des Procureurs. Les deux Parties plaident leur propre cause. La Cour se rend attentive à leurs raisons & juge à la pluralité des voix, sans appel & sans aucune sorte d'obstacle. Dans les matieres criminelles, telles que le meurtre, le vol & l'adultere, un coupable ne trouve aucun appui dans ses richesses & dans son rang. Le Capitaine même n'obtient pas plus de faveur que le moindre Habitant du Kraal. Quelqu'un est-il soupçonné d'un crime? on en donne aussi-tôt connoissance à tous les Habitans, qui, se regardant comme autant de ministres de la Justice, cherchent le coupable & s'en saisissent. S'il prévoit qu'il ne puisse éviter la conviction, il se retire ordinairement parmi les *Buschis*, ou les brigands; car il passeroit pour un espion dans les autres Villages qu'il voudroit choisir pour azile, & sur le moindre avis il seroit remis entre les mains de ceux qui le cherchent. Mais s'il est arrêté, on commence par l'enfermer sous une garde sûre, pour se donner le tems de convoquer l'assemblée. Il est placé au centre du cercle, comme au lieu le plus favorable pour écouter & se faire entendre. Ses accusateurs exposent le crime. On appelle les témoins. Il a la liberté de se défendre, & la Cour écoute patiemment jusqu'au dernier mot qu'on allegue en sa faveur. Si l'accusation paroît injuste, les Juges condamnent l'accusateur à des dédommagemens, qui sont pris sur ses troupeaux. Mais si le crime est vérifié, ils prononcent aussitôt la sentence, qui s'exécute sur le champ. Le Capitaine du Kraal se charge de l'exécution. Il fond sur le coupable (22) avec un transport furieux, & l'étend à ses pieds d'un coup de kirri, qui lui casse ordinairement la tête. Toute l'assemblée s'unit pour l'achever, & son corps est enterré au même instant. Mais sa famille n'en reçoit aucune tache. Le châtiment efface le crime, & la mémoire même du coupable ne reçoit aucun reproche. Au contraire, ses funé-

Sévérité contre les coupables.

Le châtiment efface la honte des crimes.

(22) Vogel & Tachard regardent cet office comme une ignominie pour le Capitaine, quoique parmi les Juifs les Juges fussent souvent chargés de l'exécution.

Kolben. 1713.

Gouvernement des Hottentots.

railles font célebrées avec autant de refpect que s'il étoit mort vertueux. Si l'on comparoit cette méthode avec celle de l'Europe, Kolben laiffe à juger de quel côté feroit l'avantage.

Lorfqu'il s'éleve quelque différend entre deux Villages de la même Nation, la caufe eft portée devant la Cour nationale, qui n'a pas moins de fermeté qu'un Sénat Romain pour l'exécution de fes décrets (23). Les Européens, dit l'Auteur, peuvent vanter leurs fciences, leurs arts & leur politeffe; mais où montreront-ils l'exemple d'un Gouvernement fi fage? S'il fe trouve chez les Hottentots, il a pour bafe la parfaite liberté du Peuple.

Héritages.

A l'égard des héritages, tous les biens d'un pere defcendent à l'aîné des fils, ou paffent dans la même famille au plus proche des mâles. Jamais ils ne font divifés. Jamais les femmes ne font appellées à la fucceffion. Tout legs en faveur d'une femme eft illégitime, fans le confentement du plus proche héritier. Un pere qui veut pourvoir à la condition de fes cadets, doit penfer pendant fa vie à leur faire un établiffement; fans quoi il laiffe leur liberté & leur fortune à la difpofition du frere aîné. Mais fi l'héritier accorde une fois la liberté à fes freres, il n'eft plus le maître de retracter cette faveur. Son pouvoir eft le même fur fes fœurs. Elles ne peuvent, ni le quitter, ni fe marier, fans fon confentement. Il leur donne la part qu'il lui plaît à fa fortune. La loi l'oblige feulement de prendre foin des femmes de fon pere, jufqu'à leur mariage ou leur mort. Malgré tous ces avantages, s'il fe marie avant la mort de fon pere, il n'a pas plus de droit que fes autres freres à l'héritage paternel.

Guerres des Hottentots.

Les Hottentots ne font point infenfibles aux injures, fur-tout lorfqu'elles regardent toute la Nation. Leur fureur s'allume au moindre tort qu'on fait à leurs droits. Ils courent aux armes, & marchent contre l'ennemi commun. Mais la guerre n'eft jamais un fardeau pour le Peuple. Ils ne connoiffent ni caiffe militaire, ni magafin, ni taxes, parce qu'ils n'ont jamais à compter plus d'une campagne. Une bataille fait ordinairement la décifion de la querelle; mais les deux Parties combattent avec la derniere obftination. Ils n'ont d'ailleurs aucune idée de difcipline. Ils vont à la charge avec la derniere confufion; mais ils obfervent de ne jamais ferrer affez leurs rangs pour s'ôter la liberté de manier leur zagaie, & de voltiger d'un côté à l'autre pour diriger fûrement leurs coups. Ils commencent leur attaque avec des cris terribles. Auffi-tôt que les premiers ont fait leur décharge, ils fe retirent derriere ceux qui les fuivent, pour fe remettre en état de reprendre leur place. La victoire dépend prefque toujours de l'habileté du Chef à découvrir l'endroit foible de l'armée ennemie, pour y porter le défordre avec fes meilleures Troupes, ou l'enfoncer avec les Bakkeleyers, qui font terribles dans ces occafions. Les caufes de la guerre entre les Hottentots font ordinairement le vol de quelques beftiaux, ou l'enlevement d'une femme, ou l'ufurpation des pâturages. De ces trois motifs, c'eft le dernier qui trouble le plus fouvent la paix; car fans avoir des limites réglées, ils ont une connoiffance vague de l'étendue de leur territoire. L'infulte ne confifte pas toujours à mettre des beftiaux dans le pâturage d'autrui; mais, dans le tems de la féche-

Caufes ordinaires des guerres.

(23) Kolben, Vol. I. p. 256.

Kolben. 1713.

Guerres des Hottentots

reſſe, il arrive quelquefois qu'une Nation mécontente ou jalouſe emploie le feu pour détruire l'herbe de ſes voiſins. L'enlevement des beſtiaux ou des femmes ne commence guéres auſſi qu'après la réſolution déja formée de déclarer la guerre. Alors la Nation offenſée fait entendre ſes plaintes, & demande des réparations par ſes Deputés. Si la juſtice qu'elle exige eſt trop lente, elle prend les armes & ſe vange auſſi-tôt par des repréſailles. Quand le ſuccès l'abandonne, elle s'adreſſe toujours au Gouverneur Hollandois, pour implorer ſon ſecours ou ſa médiation. Un Détachement de Troupes régulieres force bien-tôt les deux Partis à recevoir les conditions que le Commandant leur propoſe, & généralement elles ſont à l'avantage du plus foible. Les Hollandois ſe dédommagent facilement de leurs frais, en achetant, de la Nation qu'ils ont ſecourue, quantité de beſtiaux fort au-deſſous de leur valeur. Si quelque Nation éloignée du Cap devient aſſez puiſſante pour ſe rendre incommode à ſes voiſins, ils forment une alliance offenſive & défenſive qui ſert bien-tôt à rétablir l'égalité. Telle fut celle des Suſſaquas & des Odiquas avec les petits Namaquas, contre les grands, qui commençoient à ſe rendre inſupportables par leur tirannie; & celle des Dunquas & des Damaquas contre les Gauros. Leur fidélité ne ſe dément jamais dans ces Traités. L'Allié paroît en campagne auſſi-tôt que la Nation principale, combat avec autant d'animoſité que dans ſa propre cauſe, & ne quitte les armes qu'après avoir obtenu la ſatisfaction qui fait l'objet de la guerre.

Médiation des Hollandois.

Alliance entre les Hottentots.

Quelques Nations ſe diſtinguent dans le combat pat des uſages ſinguliers. Par exemple, les Kamtarers & les Heykrins auroient perdu dix hommes contr'un, qu'ils ne ceſſeroient pas de combattre, ſi leur Chef continue de jouer d'une flute, qui eſt leur ſignal pour l'action. Ils ſe retirent lorſque ce bruit ceſſe; mais s'il recommence, ils retournent à la charge avec une nouvelle furie. L'uſage des petits Namaquas & de leurs Alliés eſt de ſoutenir vigoureuſemement le combat, juſqu'à ce qu'ils ayent perdu plus de monde que l'Ennemi. Ils n'attendent jamais plus long-tems à faire leur retraite. D'autres Nations, telles que les Dunquas, les Damaquas & les Gauros, combattent auſſi long-tems qu'elles voient leur Général à leut tête; mais s'il périt ou s'il diſparoît, elles prennent auſſi-tôt la fuite.

Uſages ſinguliers dans les combats.

Jamais les Hottentots ne pillent ou n'inſultent les morts. Ils laiſſent leurs habits, leurs armes & tout ce qui leur appartient, à la diſpoſition de leur propre Parti. Mais ils tuent ſur le champ les priſonniers. Les déſerteurs & les eſpions n'obtiennent pas plus de grace; ou ſi la vie leur eſt conſervée, c'eſt pour eſſuier les mépris de ceux dont leur lâcheté ou leur perfidie leur a fait rechercher la protection. A peine obtiennent-ils de quoi vivre après la guerre. Dans tous les Traités de paix, on s'oblige de part & d'autre à les rendre; & le châtiment de leur infidélité eſt toujours la mort (24).

Punition des déſerteurs.

Outre le kirri & le rakkum, dont on a déja donné la deſcription (25), les armes des Hottentots ſont la zagaie & les fléches. Leurs arcs ſont de fer ou de bois d'olive; les cordes, de nerfs ou de boyaux de bêtes, attachées aux deux bouts avec un crochet de fer ou de bois. Leurs fléches

Armes des Hottentots.

(24) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 284.

(25) Voyez le Chapitre précédent.

Kolben. 1713. Guerres des Hottentots

Leurs fléches & leurs arcs.

ſont de bois ou de canne, d'un pied & demi de longueur, armées d'un petit croiſſant de fer dont les deux pointes forment un petit angle & ſont toujours empoiſonnées. Au milieu du croiſſant paſſe une autre pointe de fer, longue d'environ deux pouces, qui ſert de ſommet au bois. Le carquoi eſt une ſorte de ſac, long & étroit, composé de peau de bœuf, d'élan, ou d'éléphant, qu'ils ſe paſſent ſur l'épaule avec une courroie liée aux deux bouts. Un crochet, qui eſt à l'extrêmité de ce ſac, leur ſert à porter l'arc ſuſpendu. On a déja fait remarquer avec quelle adreſſe ils tirent leurs fléches. Ils n'en ont pas moins à lancer la zagaie, qui eſt la meilleure de leurs armes. En mirant, ils la ſecouent & l'agitent de tant de manieres, qu'on ne s'imagineroit pas qu'ils ſe propoſent un but. Cependant le point vers lequel ils tirent doit être extrêmement petit s'ils manquent d'y toucher. La zagaie eſt une eſpéce de demie picque, de la longueur & de l'épaiſſeur ordinaire d'un manche de rateau. Le plus épais des deux bouts eſt revêtu d'une petite plaque de fer, d'où part une pointe fort aiguë, & tranchante des deux côtés, que les Hottentots entretiennent toujours fort luiſante, & qu'ils empoiſonnent pour la guerre & la chaſſe.

La zagaie.

Le kirri & le rakkum.

Le kirri & le rakkum ſont auſſi des armes guerrieres. Ils lancent le rakkum ſur l'Ennemi, dans un combat, comme à la chaſſe ſur les animaux feroces. A la portée de cette arme, ils ſont sûrs d'en percer l'homme ou la bête. Le kirri leur ſert à parer les coups de fléches, de zagaie & de rakkum, & même les pierres, auſquelles ils ont recours dans les batailles, lorſque leurs autres armes ſont épuiſées. Ils emploient le kirri avec une adreſſe admirable.

Combats ſimulés ou d'exercice.

Pendant la paix, ils s'exercent ſouvent à des combats ſimulés, où leurs armes ſont le kirri, le rakkum & les pierres. La zagaie eſt rarement emploiée dans ces occaſions, & les fléches n'y paroiſſent jamais. L'engagement commence par des cris affreux & par une grêle de rakkums. Enſuite on paſſe aux pierres, dont ils ont amaſſé, de part & d'autre, des tas dans cette vûe. Un Hottentot qui ſe voit menacé d'être touché d'une pierre, d'un rakkum ou d'une zagaie, ſe met à couvert ſous ſon kirri, c'eſt-à-dire qu'il ſe ſert de ce bâton avec tant d'adreſſe pour arrêter le coup, qu'il y manque rarement, du moins dans ces combats d'exercice. Lorſqu'ils ſe laſſent de combattre à coups de pierre, ils en viennent aux mains, comme ils font quelquefois dans les batailles. Ils s'entrepouſſent, ils ſe frappent à coups de rakkum; & leur habileté eſt toujours ſurprenante à parer. Il n'entre pas moins d'art dans la forme qu'ils ſçavent donner à leurs attaques. Enfin, Kolben proteſte qu'il a pris ſouvent un plaiſir incroyable à ce ſpectacle. C'eſt par cette méthode que les anciens s'entretiennent dans la pratique des armes, & qu'ils forment leur jeuneſſe aux exercices militaires (26).

(26) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 243. & 293.



Kolben. 1713

CHAPITRE V.

Histoire Naturelle du Cap de Bonne-Esperance & des Pays voisins.

§. I.

Air, Eau, Mines & Métaux.

Histoire Naturelle du Cap.

Division des saisons du Cap.

LES Européens du Cap divisent l'année en deux saisons, l'hiver & l'été. Ils nomment le premier *Mousson humide*, & l'autre *Mousson séche*. Celle-ci commence au mois de Septembre, c'est-à-dire, à la fin de notre été ; & la premiere au mois de Mars, avec notre printems. Pendant l'été du Cap, qui est la bonne saison, les vents Sud-Est régnent généralement ; & quoiqu'ils répandent beaucoup de sérénité dans le climat, ils rendent l'entrée de la Baye de la Table fort difficile pour les Vaisseaux qui arrivent de l'Europe. Dans la saison de l'hiver, le Cap est sujet aux brouillards. La pluie & les vents Nord-Ouest forcent les Habitans de se tenir souvent renfermés (27). Cependant le Soleil se fait voir par intervalles, excepté pendant les mois de Juin & de Juillet, où les pluies sont continuelles. L'air, dans cette saison, est froid, rude & fort désagréable ; mais jamais plus qu'en Allemagne pendant l'Automme. Jamais l'eau ne gêle à plus de deux ou trois lignes de profondeur ; & la glace se dissipe aux premiers rayons du Soleil. Le tonnerre & les éclairs sont très-rares au Cap, excepté vers le changement des saisons, aux mois de Mars & de Septembre. Encore n'y sont-ils jamais violens ni dangereux (28). Mais les vents Sud-Est qui soufflent impétueusement pendant l'été, en élevant des nuages de poussiere, ne sont pas sans inconvenient. Ils se déchaînent quelquefois avec une fureur extrême, qui dure huit jours & même un mois. L'air ne cesse point alors d'être clair & serain au Cap ; mais il se forme sur les montagnes de la Table & du Diable une nuée épaisse, qui est toujours le présage de quelque horrible tempête. Au contraire, pendant le souffle des vents Nord-Ouest, qui distinguent la saison de l'hiver, l'air du Cap est épais & chargé de pluies.

Le tonnerre y est très-rare.

Fureur des vents Sud-Est.

Pendant l'été, si les vents Sud-Est cessent de souffler l'espace de trois ou quatre jours, il se rassemble au rivage quantité d'herbes de mer, qui empoisonnent l'air par leur corruption. De-là viennent les maux de tête & les autres maladies qui affligent les Européens, mais qu'ils ne connoissent point lorsque ces vents soufflent. D'un autre côté, les mêmes vents, joint à la chaleur excessive du Soleil, leur causent alors beaucoup de mal aux yeux (29).

Inconvéniens lorsqu'ils cessent de souffler.

Le phenoméne le plus curieux & qui merite le plus d'observation, est la nuée (30) qui couvre ordinairement les montagnes de la Table & du Diable, & qui passe pour la source de ces furieux vents Sud-Est. Kolben la

Nuée qui les annonce & qui les produit.

(27) *Ibid.* Vol. II. p. 322.
(28) Kolben, Vol. II. p. 294. & suiv.
(29) Voyez le Chapitre III.
(30) Leguet la nomme un brouillard, mais mal-à propos.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Description de cette nuée.

décrit, depuis sa formation jusqu'à sa fin. Dans son origine, dit-il, ou du moins lorsqu'elle commence à se faire appercevoir, elle n'est jamais moins grosse qu'un bœuf (31); mais elle l'est souvent davantage. Elle tombe comme en plusieurs lambeaux, sur diverses parties de ces deux montagnes; & lorsque toutes ces piéces, qui croissent par degrés, viennent à se réunir, elles en couvrent entiérement le sommet. Après avoir conservé quelque-tems la même forme, sans aucune apparence de mouvement, elle creve tout-d'un-coup, pour enfanter des vents furieux. Les couleurs de cette nuée sont blanches; mais sa substance paroît plus compacte que celle des nuées ordinaires. Ses parties superieures paroissent couleur de plomb; ce que l'Auteur attribue à la refraction des rayons de lumiére. Il n'en tombe jamais de pluie; mais on y découvre quelquefois de grandes apparences d'humidité. Alors sa couleur est plus sombre; & les vents qui en sortent étant comme rompus, n'exercent leur rage que par des accès fort courts. Dans son état ordinaire, elle produit sans interruption des vents qui durent un, deux, trois jours, souvent huit, & quelquefois un mois entier. Dans cet intervalle, la nuée ne paroît pas diminuer, quoiqu'il s'en détache quelquefois de petites parties, qui se précipitent sur les côtés de la montagne & qui se dissipent en arrivant au pied. Ainsi l'on doit juger que pendant l'orage, elle est comme nourrie par une nouvelle matiere. Lorsqu'elle commence à s'éclaircir, ces supplémens s'exhalent & le vent diminue dans la même proportion. Il cesse enfin, lorsqu'elle devient transparente.

Effets terribles des vents Sud-Est.

Pendant toute la durée de ces vents Sud-Est, la Vallée de la Table est désolée par d'affreux tourbillons. Si leur souffle est chaud, ils ne sont pas longs & la nuée disparoît bien-tôt. Il est rare que ce vent Sud-Est continue après le coucher du soleil, & jamais il ne passe minuit; mais la nuée paroît alors moins épaisse & plus claire. Au contraire, si le souffle du vent est froid, c'est un signe certain qu'il doit durer quelque-tems, sans autre interruption qu'une heure à midi & vers minuit. Il semble qu'il prenne cet intervalle pour réparer ses forces & pour recommencer ses ravages avec une nouvelle furie.

Explication de Kolben.

Kolben, peu satisfait des explications qui ont précedé la sienne, suppose que cette nuée se forme d'une infinité de petites parties (32), poussées par les vents d'Est, qui regnent pendant toute l'année dans cette zone-torride, contre ce coin du Cap qui fait face à l'Est & qui est contigu à la mer. Ces parties, arrêtées ainsi dans leur course, se compriment & deviennent visibles à mesure qu'elles commencent à former de petites nuées. Dans leur assemblage elles sont poussées au sommet de ces montagnes, où étant repoussées par l'air superieur, elles reçoivent une agitation si violente qu'elles deviennent de véritables tourbillons (33), d'autant plus forts sur les Montagnes de la Table

(31) Quelques-uns prétendent qu'elle n'a d'abord que la grosseur d'un grain d'orge, ensuite celle d'une grosse noix; après quoi elle augmente par degrés jusqu'à couvrir le sommet de la montagne.

(32) Varenius, Scheutzer & le Docteur Halley, regardent les montagnes & la situation du Cap comme la base de toutes les explications des Moussons.

(33) On ne conçoit pas aisément que la simple résistance de l'air superieur puisse produire cet effet. Il semble plûtôt que le vent ne soufflant guéres après le coucher du Soleil, c'est à cet Astre qu'il faut en rapporter la principale cause.

& du Diable, que ces deux montagnes étant plus hautes que les autres, la pression y est beaucoup plus grande : car ces nuées ne leur sont pas si particuliéres qu'on n'en apperçoive aussi sur toutes les autres montagnes qui sont voisines du Cap ; c'est à-dire, sur celles de la Hollande des Hottentots, de Stellenbock, de Drakenstein, de Norwegen, près de la Baye-False, & même sur les montagnes de pierre (34).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Couleur de la Mer du Cap & ses causes.

La mer, aux environs du Cap, est d'une couleur verdâtre, dont la principale cause est la réflexion des montagnes & des rochers de la même couleur (35), & la multitude de branches ou d'arbrisseaux de corail qui flottent près du Cap. Ces branches sont vertes & molles dans l'eau ; mais lorsqu'elles sont poussées sur le rivage, elles s'endurcissent & deviennent, ou blanches, ou noires, ou d'un rouge foncé.

Etranges irrégularites de la marée.

Le 24 Septembre 1707, au matin, un quart-d'heure après le reflux de la marée, on fut surpris de voir revenir le flux & se retirer immédiatement. Tout-d'un-coup il revint encore, & se retira un quart-d'heure après. Enfin, depuis huit heures jusqu'à dix, cette étrange révolution arriva sept fois. Comme le Soleil étoit arrivé à l'Equateur le 23 de Septembre, neuf heures cinquante-trois minutes dix-neuf secondes après midi, ce qui faisoit au Cap l'Equinoxe du Printems, & que de là jusqu'à la nouvelle Lune il restoit deux jours deux heures cinquante-huit minutes & cinquante secondes, l'Auteur jugea que les marées extraordinaires pouvoient être l'effet de ces deux causes, jointes aux vents qui sortent des cavernes que la mer renferme dans son sein, & qui donnent souvent, comme les Matelots ne l'ignorent pas, de furieuses secousses aux Vaisseaux. Mais il ne se trouvoit alors aucun Bâtiment dans la rade du Cap.

Comment Kolben les explique.

Eaux de terre & leurs differences.

A l'égard des eaux de terre, celles qui se voient aux environs du Cap, & dont la plûpart ayant leur source au sommet des hautes montagnes descendent fort rapidement sur des lits de pierres & de cailloux, sont blanches & fort claires, extrêmement douces & très-saines : mais celles qui n'ont pas la même origine & le même cours, sont d'un rouge-foncé ou couleur de rouille de fer. Il s'en trouve beaucoup aussi de blanchâtres, qui tirent cette couleur de la terre ou de la vase qu'elles traversent.

On ne remarque pas moins de différence entre le goût des eaux du Cap. Toutes les eaux de rivieres sont douces & agréables dans toute l'étendue de leur cours. D'autres perdent la couleur & la douceur qu'elles ont à leur source, & deviennent saumaches en avançant. D'autres croupissent & se changent en très-beau sel. Quelques sources des Montagnes & de la Vallée du Tigre sont saumaches en naissant, & ne laissent pas d'être d'un goût supportable : mais pour peu qu'on tarde à s'en servir, elles deviennent si salées qu'il est impossible d'en boire.

Quelques-unes de ces eaux saumaches sont excellentes pour purifier le sang.

(34) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 425. & suivantes.

(35) Kolben observe que la couleur verte aux environs du Cap-Vert, vient de la grande quantité d'herbes & de roseaux flotans qui y croissent. Ces roseaux ont entre trois & quatre aunes de longueur. Le bas en est gros & le sommet menu. On les plie souvent en forme de trompette, & liant les deux parties lorsqu'elles sont séches, on en tire un aussi beau son que celui de la meilleure trompette. L'Auteur en fit l'experience, & de-là vient le nom de *Tromba*, que les Portugais ont donné à ce roseau.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Elles produisent cet effet par les sueurs & les selles, avec un démangeaison dans toutes les parties du corps : leur action cesse lorsque le sang est tout-à-fait purifié ; ce qui ne demande point ordinairement plus d'une semaine. Comme les parties luteuses & salines de ces eaux se précipitent promptement pendant la chaleur ou près du feu, elles deviennent bien-tôt puantes.

Fraicheur de certaines eaux.

Les eaux qui tombent avec rapidité du sommet des montagnes, coulant ensuite dans des canaux ombragés d'arbres ou de buissons, sont si froides, qu'elles conservent cette qualité dans les vases où elles sont renfermées, jusqu'à causer un véritable frisson à ceux qui en boivent. On trouve ici des eaux chaudes, & d'autres qui sont même brûlantes. De ce nombre sont deux Bains célebres, à trente milles du Cap. L'Auteur les visita souvent (36). Nous avons déja parlé de trois sources chaudes, dans la Colonie de Waveren. La plus fréquentée est celle de la Montagne-Noire, où l'on peut se rendre par deux chemins ; l'un qui, traversant Drakenstein, passe par les *Montagnes d'Incommodité*, & de-là par la Riviere Sans-fin à *Knoblancks*, qu'on nomme aussi le *Kraal de l'ail*. L'autre chemin est par la Hollande des Hottentots, & par-dessus ses montagnes jusqu'à *Hout-Hock*, c'est-à-dire, *Coin du bois*. Ensuite, traversant quatre petites rivieres près de leur source, il continue jusqu'à *Bobuties-Kraal*, ou *Kraal de l'eau*, qui n'est éloigné du Bain de la Montagne-Noire que d'une heure de chemin. La terre de cette montagne est d'un noir de charbon, légere, visqueuse, grasse, & si molle que les chevaux y enfoncent. Aussi prend-on le parti de mettre pied à terre pour y monter. On est persuadé que la montagne est creuse, parce que l'eau du bain tombant avec beaucoup de bruit dans un trou, prend sous terre un cours ignoré. Kolben ne put trouver de fond dans ce trou, à soixante pieds de profondeur. On a fait dans la montagne d'autres trous, d'où il coule des eaux chaudes. Leur surface est couverte d'une sorte de peau grasse & bleuâtre, aux bords de laquelle il s'amasse une fort belle matiere luteuse, que les Peintres font sécher pour l'employer au lieu d'ocre. Ces eaux ont la clarté du cristal. L'Auteur n'en avoit jamais goûté de si ferrugineuses ; mais elles n'en sont pas moins agréables. On peut les employer à toutes sortes d'usages, excepté à blanchir le linge, parce qu'elles lui donnent une teinture jaune qu'il ne perd jamais. En entrant dans le Bain on ressent une chaleur presqu'insupportable, sur-tout si l'on y entre par degrés. Mais elle cesse bien-tôt d'être incommode, & l'on se trouve dans une situation délicieuse. Cependant on est obligé d'en sortir au bout de cinq ou six minutes, parce qu'elle resserre la partie inferieure du ventre jusqu'à faire perdre l'haleine. On est rétabli sur le champ en se mettant au lit, où l'on tombe d'abord dans une sueur abondante, après laquelle on se leve avec une légereté dont on est surpris. Quinze jours de ce Bain, pris une fois le jour, purifient le corps de toutes sortes d'humeurs peccantes, par les sueurs, les selles, & quelquefois par des vomissemens. Kolben a connu plusieurs personnes qui lui devoient leur guérison ; l'un, d'une paralisie de bras ; l'autre, de la surdité ; une femme, du mal vénerien, & de plusieurs autres maladies compliquées (37).

Eaux chaudes.

Bains célebres.

Bain de la Montagne-Noire & terre de cette Montagne.

Effets de ce Bain.

Enfin l'Auteur est persuadé que les eaux du Cap sont aussi claires, aussi

(36) Kolben, Vol. I. p. 20. & 280.

(37) Kolben, *ibid.* p. 285. & suiv.

douces

douces & aussi saines qu'il y en ait au monde. Les Médecins, ou plûtôt les Chirurgiens du Cap, les ont trouvées salutaires dans toutes sortes de cas. On assura Kolben que tous les Vaisseaux du Roi de Danemark sont obligés, en revenant des Indes, de toucher au Cap & d'y prendre un grand tonneau d'eau de fontaine, pour le Roi; parce qu'elle passe à cette Cour pour la meilleure de l'Univers. Elle conserve sa douceur & sa clarté sur mer, dans les plus longs voyages. Sur le Bâtiment où l'Auteur s'embarqua pour revenir en Europe, elle ne souffrit aucune altération; excepté, dit-il, un léger changement sous la Ligne, mais qui ne l'empêcha point de se rétablir presque aussi-tôt (38).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Le Roi de Danemark fait venir de l'eau du Cap.

Les fossiles du Cap peuvent être réduits aux terres, aux pierres & aux minéraux.

Fossiles du Cap de Bonne-Espérance.

Toutes les Colonies produisent deux sortes de terre; l'une, pour la poterie; l'autre, qui sert à faire des briques, dont la plûpart des maisons sont bâties. Elles fournissent aussi de la craie blanche & rouge. Celle-ci sert aux femmes pour se colorer le visage; l'autre, aux Européens, pour blanchir leurs maisons.

Dans le creux des rochers, près des bains chauds de la Colonie de Drakenstein, on trouve plusieurs substances bitumineuses, vertes, blanches, jaunes & d'autres couleurs. On vante particuliérement une sorte de bitume naturel, ou d'huile de pierre, qui distille des rochers. Il a l'odeur de la vieille urine. Les Hottentots prétendent que c'est effectivement celle des hermines, qui s'epaissit par le mélange d'une poussiére très-fine. Ils la font dissoudre dans l'eau & la donnent à leurs bestiaux pour leur rendre le ventre libre. Elle guérit les blessures, lorsqu'elle est appliquée promptement sous la même forme.

Bitumes.

Huile de pierre.

Les pierres des montagnes de la Table, de Stellenbock, de Drakenstein, de la Hollande des Hottentots & de plusieurs autres montagnes, sont rangées en couches, les unes sur les autres, & séparées par une substance moëlleuse. Elles sont de la dureté des cailloux. On en compose les plus fortes murailles. Les eaux courantes offrent quantité de pierres de sable. Dans les éponges que la mer jette sur le rivage, on trouve une pierre verte, formée de sable marin & très-facile à dissoudre.

Pierres des montagnes.

Les environs du Cap fournissent beaucoup de pierres fendues, qui sont propres à faire de la chaux. Mais les coquilles de moules suppléent à ce besoin. On y trouve aussi de la pierre propre aux meules de moulin. Cependant, comme elles sont difficiles à mettre en œuvre, les Colonies tirent leurs meules de Hollande.

Pierres de chaux.

Pierres à meules.

On a découvert près du Cap une carriere de pierre fort dure & d'un brun-rouge, qu'on appelle ici *Pierre de cœur*. Elle est tachetée de bleu, avec des veines blanches, & ne cede en rien au plus beau marbre lorsquelle est polie. Les pierres de touche, les belles pierres grises à aiguiser, & les cailloux ou les pierres à fusil, sont fort communes au Cap. On trouve dans le gravier & dans les marais un fausse pierre d'aigle, qui tire sur le rond, de la grosseur d'une châtaigne, creuse, & généralement remplie de sable ou de quelqu'autre ma-

Pierre de cœur, qui ressemble au marbre.

Fausse pierre d'aigle.

(38) *Ibid.* p. 21.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP. Autres pierres.

tiere. Ses dehors paroissent couverts de rouille. On la présente aux Etrangers comme une des curiosités du Pays. On voit au Cap, des pierres qui ressemblent aux coquilles de limaçons; d'autres au cristal : enfin, la variété des formes & des couleurs est infinie.

Métaux du Cap.

A l'égard des métaux, on a trouvé des mines d'argent sur la Montagne de la Table, sur celles de Drakenstein & dans d'autres lieux. Les Hottentots-Namaquas ont apporté, au Gouverneur Hollandois, du cuivre de certaines montagnes fort hautes, à cent lieues du Cap. Elles en ont pris le nom de Montagnes de cuivre. On prétend que ce métal y est d'une si riche espece, que dans les grandes chaleurs les rayons du soleil suffisent pour le fondre & le faire couler au long des montagnes. Les mines de fer doivent être communes dans les Pays du Cap, puisque l'usage immémorial des Habitans est d'en composer leurs armes (39).

Sel du Pays, & de quelle maniére il se forme.

Quoiqu'ils ne fassent aucun usage du sel, la Nature leur en fournit abondamment sans le secours de l'art. Ils n'en ont l'obligation qu'à l'action du Soleil sur l'eau de pluie (40). Après l'hiver, ou la mousson humide, il reste quantité d'eau dans les creux des vallées, dont le fond est par-tout une terre grasse, couleur de plomb, qui ne permet point à l'eau d'y pénetrer. Telles sont les salines du Cap. Il s'en trouve depuis un mille jusqu'à six de circonférence; mais elles n'ont jamais plus de trois pieds de profondeur. L'eau qui s'arrête dans ces bassins naturels est d'une couleur sale & noirâtre; mais devenant bien-tôt claire & de bon goût, elle conserve cette qualité jusqu'au mois d'Octobre, où elle commence à prendre un goût de sel avec une couleur rougeâtre. A mesure que l'Eté avance, la salure augmente & la couleur devient un rouge très-foncé. Vers ce tems les vents Sud-Est, qui sont dans toute leur force, achevent de purger l'eau & de former le sel. On voit d'abord une substance blanche, qui s'épaissit sur les bords du bassin & qui augmente par degrés jusqu'au Solstice d'Eté, où toute l'eau de l'étang se trouve transformée en sel. Sa forme est ordinairement exagone; sa couleur, blanche, claire & transparente, du moins lorsqu'on le tire de la saline; & si elle étoit bien remplie d'eau, il n'a pas moins de trois pouces d'épaisseur. Mais il est fort au-dessous du sel de l'Europe pour conserver sur mer de la chair ou du poisson. Kolben attribue ce défaut à la trop grande quantité de nître (41) dont l'air du Cap est si chargé, que l'herbe même, dans les vallées, n'est jamais sans un goût de sel (42).

Agriculture des Européens du Cap.

En général, le terroir est riche & fertile aux environs du Cap. La plus grande partie est composée d'argile ou d'une terre sabloneuse, qui demande peu de travail. Aussi doit-on remarquer qu'on ne parle ici que de l'agriculture des Européens du Pays; car les Hottentots se fatiguent peu à cultiver leurs terres. Les Colonies produisent abondamment toutes les nécessités de la vie. Le froment & tous les grains de l'Europe, à l'exception de l'avoine, y croissent avec une fécondité surprenante. Un boisseau de froment, par exem-

Fécondité des grains dans ce terroir.

(39) Voyage de Kolben, p. 310. & suiv.

(40) Ten-Rhyne fait sur cet article autant de fautes qu'il écrit de lignes. Il suppose faussement que le sel du Cap est du sel de roc, qu'on tire du sein de la terre.

(41) On suppose que ce nitre, qui impregne également la terre & l'eau de pluie, vient uniquement de l'air.

(42) Kolben, *ibid.* p. 296.

ple, en rend trente ou quarante; l'orge, depuis cinquante jusqu'à soixante-dix; les pois, de trente à quarante, & les féves, de vingt à vingt-cinq. Les chenilles nuisent beaucoup aux féves. Mais tous les efforts qu'on a faits jusqu'à présent pour recueillir l'avoine, ont mal réussi. La violence des vents Sud-Est dépouille les épis lorsqu'ils parviennent à leur maturité; ou s'ils échapent à la fureur du vent, la nature du terroir fait dégénérer le grain en avoine sauvage. Le bled a souvent beaucoup à souffrir des bêtes farouches, telles que les éléphans & les daims; ou de la nielle, dans certaines années. Mais l'abondance des moissons ordinaires est un dédommagement pour toutes ces pertes.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Labourage & forme des charrues.

Le labourage est fort pénible au Cap, dans des terres grasses & rudes, qui demandent quelquefois, pendant l'Eté, vingt bœufs pour l'attelage d'une seule charrue. Les Habitans des Colonies onr inventé des charrues différentes des nôtres. Quoiqu'elles ayent aussi deux roues, une de chaque côté, le diamettre en est inégal. La roue du côté du sillon est beaucoup plus grande que l'autre. Le soc est comme divisé en deux; c'est-à-dire, qu'un des côtés s'élargit considérablement, & que l'autre s'avance droit en pointe. C'est ce qu'ils appellent un demi-soc; au lieu qu'ils nomment le nôtre un soc entier: & lorsqu'ils font usage de celui-ci, ils n'emploient point de coutre.

Tems des semences & des moissons.

Ils commencent à semer au mois de Juillet, pour faire leur moisson vers la fin de Septembre. Ils sément le bled fort clair, dans la crainte qu'il ne soit étouffé par un excès d'abondance. Leur usage n'est point de le battre. Ils emploient, comme dans les Provinces méridionales de France, des chevaux ou des bœufs, qui tirent le grain des épis en les foulant aux pieds, sur un terrain composé d'un mélange de paille & de fiente de vache détrempé avec de l'eau. Un seul de ces animaux fait plus dans l'espace d'un jour que douze hommes en quatre ou cinq. La Compagnie tire le dixiéme de tout le bled qu'on recueille au Cap; & lorsqu'elle en souhaite davantage, elle achete le reste, à des conditions reglées (43).

Vignobles & vins du Cap.

Les premiéres vignes qui furent apportées au Cap, venoient de Perse & des bords du Rhin. Il se passa quelque tems avant qu'on pût en élever assez pour former des vignobles. Mais ils y sont maintenant en si grand nombre, que chaque cabane a le sien. On plante les vignes en lignes droites. La crainte des vents Sud-Est, qui détruiroient le raisin, ne permet pas de les laisser croître à plus de trois pieds de hauteur. Elles souffrent beaucoup aussi des sauterelles & des vers. Cependant elles rendent plus dès la troisiéme année que celles de l'Europe à la cinquiéme. La vendange commence au mois de Février, & continue pendant tout le cours de Mars. Le vin du Cap est agréable & fort; mais avec le tems il devient moëlleux, & par degrés il égale le meilleur vin de Canarie. Cependant, faute de tonneaux, les Européens du Cap n'en peuvent garder de grosses provisions. Il s'y vend huit ou dix écus le baril; mais il est fort cher aux Indes (44).

Jardins, fruits & légumes du Cap.

Les jardins du Cap produisent la plûpart des plantes & des fruits de l'Europe. Les légumes y surpassent les nôtres, par la grosseur & le goût. Un choux y pése entre trente & quarante livres; une patate, entre six & dix livres. Les

(43) *Ibid.* Vol. II. p 66. & suiv.

(44) Leguet dit que les vins du Cap sont verds. Il ajoute qu'en 1698. la quarte Angloise ne valoit que vingt sols de France. Mais il ne parle apparemment que des vins les plus communs.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

melons y ſont excellens. Tous les arbres fruitiers y proſperent merveilleuſement, par la méthode ordinaire de planter le noyau ou la racine. Le beau jardin de la Compagnie, près de la Ville du Cap, offre des pommes du Japon, des oranges, des limons, des citrons, des amandes, des figues, des grenades, avec un nombre infini d'autres fruits apportés de l'Aſie ou de l'Amérique, qui l'emportent beaucoup ſur leur origine & qui paroiſſent ici revêtus de tout leur éclat. Les figues ſont délicieuſes au Cap, ſur-tout celles qu'on nomme piſang & qui viennent de l'Iſle de Java. La beauté des fruits, joint à la profuſion de fleurs naturelles qui ornent les jardins, forme des perſpectives charmantes. L'aloës, qu'il eſt ſi rare de voir en Europe dans toute ſa beauté, porte ici ſes fleurs en plein champ, ſans le ſecours de l'art (45).

Figues délicieuſes, nommées Piſang.

Kolben nous a donné un long catalogue des végetaux du Cap. Les Pays voiſins produiſent naturellement quantité de plantes des plus nobles eſpéces. Toutes les différentes ſortes d'aloës, dont on paroît faire tant de cas en Europe, croiſſent ici d'elles-mêmes & couvrent les rochers de leurs fleurs odoriférantes. L'amandier eſt naturel au Pays. On y trouve des *Ficoides* d'une infinité d'eſpéces, qui produiſent tous une profuſion de belles fleurs, & dont quelques-uns portent un fruit fort agréable. Le plus remarquable de tous les fruits qui ſont particuliers au Cap eſt l'*Amaquas*, dont l'arbre eſt ici nommé *Keurboom* par les Européens. Sa hauteur eſt d'environ neuf ou dix pieds. Il eſt aſſez gros. Sa feuille reſſemble à celle du poirier qui porte la *Poire-d'oiſeau*. Sa fleur eſt d'un blanc-rougeâtre, comme celle du pommier, & rend une odeur fort douce. Elle produit des coſſes, dont chacune contient cinq ou ſix grains de ſemence, de la groſſeur d'un pois, de couleur brune, de forme ovale & d'un goût aſtringent. Son écorce eſt mince, couleur de cendre & fort unie. Les vers s'attachent rarement au bois. Il eſt fléxible lorſqu'il eſt verd ; mais en ſéchant il acquiert une dureté preſqu'incroyable. Si l'on en coupe une branche, elle rend une gomme jaune & luiſante.

Aloes fort communs.

Amaquas & ſon arbre.

L'arbre-eſtropié, eſt encore une production naturelle du Cap. Il eſt du genre nain. Ses branches ſont crochues & noueuſes, ſes feuilles larges, rudes & épaiſſes, comme celles du pommier. Le fruit reſſemble à la pomme-de-pin. L'écorce, qui eſt épaiſſe & ridée, eſt employée par les tanneurs. Les chirurgiens du Cap (46) la donnent en poudre pour la dyſſenterie. Le bois n'eſt propre qu'au chauffage.

L'arbre eſtropié.

L'arbre-puant eſt de la grandeur du chêne. Ses feuilles ont environ trois doigts de large. Il rend une ſi mauvaiſe odeur ſous l'inſtrument, que les ouvriers ont peine à la ſupporter. Mais comme le bois eſt d'un beau grain & fort bien nuancé, les Européens du Cap l'emploient pour leurs meubles, & l'odeur ſe diſſipe avec le tems (47).

L'arbre puant.

La racine de *Kanna* croît au Cap ; mais quoique les Hottentots l'aiment avec tant de paſſion qu'ils ſont capables de tout entreprendre pour en obtenir quelque partie, ils réuſſiſſent moins que les Européens à la trouver. Le Pere Tachard ſuppoſe que c'eſt le Zin-ſang (48) des Chinois. En effet, il renferme

Racine de Kanna.

(45) Kolben, *ubi ſup.* p. 75. & ſuiv.

(46) On a déja vû qu'ils tiennent lieu de Médecins au Cap.

(47) Kolben, Vol. II. p. 216. & 253.

(48) Nous en parlerons plus particuliérement dans l'article de la Tartarie orientale. Voyez néanmoins ci-deſſus, Vol. I.


Bakka Plante tirée de Kolben
et nommée Bangua par les Indiens
Bukhu ou Spirée Plante
tirée de Kolben .

T. V. N.° XXII.

la plûpart des mêmes qualités. Les Hottentots, qui le mâchent, en ressentent les mêmes effets que les Turcs de l'opium.

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap.

Dakka, Plante à fumer.

Le *Dakha* est une autre Plante fort estimée des Hottentots, qui s'en servent au lieu de tabac, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer, ou qui les mêlent ensemble lorsque leur provision de tabac est épuisée. C'est une espéce de chanvre sauvage, que les Européens sément, mais principalement pour l'usage des Hottentots. Le dakha, mêlé avec le tabac, s'appelle *Buspach.* La *Spirée* est encore une Plante dont les Hottentots font beaucoup de cas. Vers la fin de l'hiver, lorsque les feuilles commencent à flétrir, ils en amassent de grosses provisions, qu'ils font sécher pour les mettre en poudre. Sa couleur est un jaune luisant. Elle leur sert à poudrer leur chevelure. Ils l'appellent (49) *Bukku*, & la regardent comme une partie considerable de leur parure (50).

La Spirée, dont les Hottentots se poudrent.

Autres productions du Cap.

Le Cap est abondamment fourni de toutes sortes d'arbres & de plantes étrangeres, soit de l'Europe ou de l'Inde. Le sapin, le camphrier, le cyprès, le pin, l'oranger, le limonier, le citronier, le grenadier, le coignassier, l'abricotier, le pêcher, le pommier, le poirier & le prunier, croissent ici merveilleusement; comme tous les arbrisseaux, les plantes, les racines & les fleurs des autres Pays. Les châteigners & les noyers y sont en abondance. Quelques Habitans ont de grandes Plantations d'amandiers, dont ils tirent un profit considerable. L'arbre qui produit la canelle est venu de Ceylan au Cap, & répond fort bien aux esperances de ceux qui l'ont apporté. Enfin les jardins du Cap sont remplis de tous les légumes & de toutes les racines de l'Europe (51).

§. II.

Animaux privés & sauvages.

Grosseur des bœufs.

Il ne manque aucune espece de bestiaux dans les Colonies du Cap. Les bœufs y sont fort gros, sans bosse sur le dos, quoique plusieurs Ecrivains leur en attribuent faussement. Ils pésent souvent cinq ou six cens livres & quelquefois beaucoup plus. Les moutons sont en fort grand nombre. Leur chair est de bon goût. Les pauvres en emploient la graisse au lieu de beurre; & lorsqu'elle est fondue on y trouve peu de différence. Ce que les moutons ont de plus remarquable, est la longueur & l'épaisseur de leur queue, qui pése entre quinze & vingt livres. Les terres voisines du Cap sont si couvertes de bestiaux, qu'il n'y a point d'année où les Hottentots n'en vendent un prodigieux nombre aux Européens, & toujours à si bas prix, qu'ils donnent un bœuf pour une livre de tabac, & un excellent mouton pour une demie-livre.

Queue des moutons.

Les grandes mortalités sont rares dans leurs troupeaux; mais ils ont beaucoup à souffrir dans les tems humides, & beaucoup aussi des bêtes féroces, qui sont en grand nombre dans ces Colonies. On s'imaginera aisément, sur cette peinture, que les provisions ne sont pas fort cheres au Cap. En 1698, c'est-à-dire, dans un tems où l'Etablissement des Hollandois étoit bien moins florissant qu'au-

Abondance des provisions au Cap.

(49) Dapper dit que les Hensaquas plantent le dakka, & qu'ils sont la seule Nation Hottentote qui sément ou qui plantent. Il ajoute que tantôt ils le mangent, tantôt ils le prennent en infusion, mais qu'il les enyvre également. P. 383.

(50) Kolben, Vol. II. p. 249.

(51) *Ibid.* p. 261.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

jourd'hui, la Compagnie faisoit donner la livre de pain pour un sol, celle de bœuf & de mouton pour deux sols; & cent-quarante livres de bled, qui font la mesure établie, pour trois écus. Il est fort vraisemblable que depuis l'augmentation des Colonies, & lorsqu'elles produisent beaucoup plus qu'elles ne peuvent consommer, le prix des mêmes provisions doit être diminué (52).

Chevaux du Cap; d'où ils y sont venus.

La race des chevaux du Cap y est venue de Perse. Ils sont généralement petits & chateins. Le nombre en est si grand, qu'il se trouve des Particuliers qui en ont deux ou trois cens. Leur nourriture est de l'herbe & de l'orge, parce que le Pays ne produit point d'avoine. Ils sont à si vil prix, qu'en 1712 Kolben vit donner trois poulains pour dix-huit escalins de Hollande.

Chiens du Cap.

Les chiens du Cap, sur-tout ceux des Hottentots, n'ont de remarquable que leur laideur (53).

Eléphans plus gros qu'en d'autres Pays.

A l'égard des bêtes féroces, peut-être n'y a-t-il point de Pays au monde où l'on en trouve un si grand nombre. Les éléphans y tiennent le premier rang. Ils y sont beaucoup plus gros que dans aucune autre contrée; mais la femelle est moins grosse que le mâle. Elle a ses mamelles entre les deux jambes de devant. Un seul exemple fera juger de la force de ces animaux. Les Hollandois, pour en faire l'essai, attelerent un éléphant à la proue d'un Vaisseau considerable; il le tira au long du rivage. Leurs dents sont une autre preuve de leur force. Elles pésent depuis soixante jusqu'à cent-vingt livres. L'éléphant du Cap n'est pas d'ailleurs fort différent des autres. Kolben accuse d'erreur ceux qui ont supposé que ces animaux dorment debout. Il observa souvent sur l'herbe l'impression de leur corps, dans les lieux où ils avoient passé la nuit. Les Hottentots font usage de leur fiente lorsqu'ils manquent de tabac; & le même Auteur assure qu'elle a presque le même goût. Les poils, qui forment une touffe au bout de la queue des éléphans, sont longs d'un pied & demi, & de la même force & de la même grosseur que les soies de cochon. Ils troublent l'eau, avant que d'en boire; apparemment pour en ôter la crudité, comme les oies, les canards & d'autres oiseaux y mêlent du sable & du gravier (54).

Rhinoceros.

Le rhinoceros se fait voir souvent dans les Colonies du Cap; mais les Auteurs s'accordent si peu dans sa description, qu'on est porté à (55) s'imaginer qu'ils ne parlent pas du même animal. Sa peau, qui est couleur de cendre, tirant sur le noir, ressemble à celle de l'éléphant par les apparences & la dureté. On ne la perce pas facilement avec le coureau. Les peintres ont représenté le rhinoceros beaucoup plus beau qu'il n'est réellement. Il n'a point d'écailles sur le corps; mais les écorchures des buissons & les cicatrices dont il a la peau couverte, ont de loin quelque ressemblance avec des écailles. Sa gueule ressemble à celle du porc, avec cette seule différence, qu'elle est plus pointue. Il a le même cri, mais qui ne se fait point entendre de si loin. La corne qu'il a sur le museau est d'un gris foncé, & s'avance dans la forme d'un soc de charrue. Sa plus grande longueur est de deux pieds (56). Elle lui sert, dans sa colere, à déchirer la terre, & quelquefois à soulever de grosses pierres,

(52) *Ibid.* p. 64. & suiv.
(53) *Ibid.* p. 8.
(54) Kolben, Vol. I. p. 96. & suiv.
(55) Cette différence vient peut-être de celle des espéces dans les divers Pays.
(56) Celle de quelques rhinoceros des Indes orientales a plus de trois pieds. *Voyez* les Transactions Philosophiques, N°. 470. page 540.

qu'il jette en arriere, par dessus sa tête, avec beaucoup de force. Son front est armé d'une autre corne, qui n'a jamais plus de six pouces de hauteur (57). Elle a la forme d'une moitié de jatte renversée. Elle est creuse & présente sur sa tête une espece de dôme. Ses oreilles sont petites, & ses jambes plus courtes que celles de l'éléphant. Il a l'odorat extrêmement subtil. Avec le vent, il sent de fort loin toutes sortes d'animaux, & marche vers eux en ligne droite, au mépris des arbres & des buissons, qu'il renverse dans son passage. S'il n'est point irrité par quelqu'offense, il n'attaque jamais les hommes ; à moins qu'ils ne soient malheureusement en habit rouge, car alors il s'élance furieusement sur eux ; & s'il en saisit un, il le jette par-dessus sa tête avec tant de violence que la chûte seule est mortelle. Il en fait aussi-tôt sa proie, en léchant sa chair avec une langue rude & épineuse (58). Ses yeux sont fort petits pour sa taille, & ne lui servent à voir que devant lui. Aussi la méthode la plus sûre pour l'éviter, lorsqu'on est à neuf ou dix pas de lui, c'est de sauter un peu à côté. Quoique sa course soit fort légere, il est si lent à se tourner, qu'il lui en coûte beaucoup pour se remettre en état de voir son Ennemi. Kolben en fit plusieurs fois l'experience.

Le rhinoceros mange peu d'herbe. Il préfere les branches, les arbrisseaux, les chardons mêmes, & sur-tout une sorte d'arbuste qui ressemble au geniévre & qui est fort commun au Cap, où il porte le nom de *Rhinoceros-bush*, buisson du rhinoceros. Il est mortel ennemi de l'éléphant. Sa vûe seule le met en fuite ; mais s'il le surprend, il ne manque point de l'éventrer avec la corne de son museau. Kolben mangea souvent avec plaisir de la chair de rhinoceros. La peau (59), la corne & le sang de cet animal sont employés dans la Médecine. Quantité d'Habitans du Cap se font des tasses de sa corne, & les embellissent d'or & d'argent. Le vin s'y éleve & bouillonne comme s'il étoit échauffé par le feu. Si la liqueur est empoisonnée, le vase se fend aussi-tôt ; ou si l'on y met du poison séparé, il tombe en piéces sur le champ. Kolben fut souvent témoin de ces merveilleux effets. Les morceaux & les raclures qui restent après le travail de l'ouvrier, sont rendus soigneusement au maître de la tasse, parce qu'on leur attribue des vertus extraordinaires pour les convulsions, les défaillances & d'autres infirmités, comme au sang pour les obstructions & pour les blessures interieures. Kolben prend le rhinoceros pour le leviathan.

Chiens sauvages.

Les chiens sauvages sont communs au Cap. Ils s'assemblent en troupes nombreuses, & ne quittent un canton qu'après l'avoir nétoyé de bêtes féroces & d'autres animaux. Ils portent leur proie dans un lieu qui leur sert de rendez-vous. Les Européens & les Hottentots les suivent & prennent ce qui leur con-

(57) Il paroît ici que Martial ne s'est pas trompé dans l'Epigrame 82. du livre IV. où il donne deux cornes au rhinoceros. L'erreur de ses critiques est venue de ce qu'ils ne connoissoient que les rhinoceros de l'Asie, qui n'ont en effet qu'une corne. La Figure inserée dans la Relation de Kolben, place cette corne sur le col de l'animal ; ce qui montre qu'elle n'a point été dessinée par l'Auteur & qu'elle a plûtôt été copiée d'Albert Durer.

(58) Une langue de rhinoceros, qui fut apportée à Londres en 1639, étoit fort unie ; mais peut-être l'animal étoit-il jeune. *Voyez* les Transactions Philosophiques, N°. 470. p. 531. On en trouvera la description & des desseins exacts dans notre Histoire Naturelle des Indes orientales.

(59) Un Allemand prétendoit faire de grandes cures avec le sel extrait de la peau.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP. Deux sortes de loups.

vient dans le tas, sans que ces animaux carnaciers en grondent. Les Hottentots mangent ce qu'ils ont pris, & les Européens le salent pour leurs Esclaves.

Le Cap a deux sortes de loups; l'une, qui ressemble aux loups de l'Europe; l'autre, qui a reçu le nom de *Loups-tigres*. Ceux de la seconde espece sont de la grandeur d'un chien de berger, ou même plus grands. Ils ont la tête d'un dogue d'Angleterre, le poil frisé comme nos chiens canards, & tacheté comme le tigre; la queue courte. Leurs griffes ressemblent à celles du chat. Ils se cachent pendant le jour dans les cavernes & sur les montagnes. La nuit est le tems de leurs ravages. Les lions, les tigres & les léopards sont leurs mortels ennemis, & ne les épargnent jamais lorsqu'ils les rencontrent (60).

Lions. Dureté de leurs os.

On voit souvent des lions dans les Pays du Cap. Kolben réfute quelques Modernes, qui ont accusé les Anciens de s'être trompés, en attribuant une dureté extraordinaire à leurs os. Il eut l'occasion d'en faire plusieurs fois l'expérience. Les os secs du lion deviennent si durs & si solides, qu'on en tire du feu comme d'un caillou. Il observe aussi que le tuyau de l'os tibial d'un lion est aussi petit que celui d'une pipe à fumer. Le lion donne toujours le coup mortel à sa proie, accompagné d'un horrible rugissement, avant que d'employer ses dents à la déchirer. Une sentinelle fut enlevée par un lion. Dans une autre année (en 1707.) un lion tua un fort grand bœuf & l'emporta pardessus une haute muraille.

Quand ils sont dangereux.

Lorsqu'un lion secoue sa criniere & qu'il se bat de sa queue les flancs & les côtés, c'est une marque certaine qu'il est en colere ou pressé de la faim. Dans cet état sa rencontre annonce la mort; mais elle est sans danger dans toute autre occasion. Un cheval qui apperçoit un lion, s'enfuit de toute sa force, & jette, s'il le peut, son cavalier par terre, pour rendre sa course plus aisée. Le plus sûr, pour un homme, est de mettre pied à terre, parce que le lion ne s'attachera qu'à poursuivre le cheval. Kolben, qui avoit souvent mangé de la chair de lion, dit qu'elle a le goût de la venaison ordinaire, sans aucune mauvaise qualité.

Exemples de leur voracité.

Deux Européens, étant un jour à se promener dans un champ voisin du Cap, virent sortir de quelques broussailles un lion qui s'élança sur eux, mais qui manqua son coup, par l'agilité de celui qu'il attaqua. Ce brave Hollandois le saisit par la criniere, & lui enfonçant le poing dans le gosier, lui prit la langue, qu'il eut la fermeté de tenir malgré toutes ses secousses, tandis que son compagnon, qui étoit armé d'un fusil, tua le monstre d'un seul coup (61). Le Gouvernement du Cap a proposé une récompense de vingt-cinq florins pour celui qui tue un lion, un tigre, un léopard, &c. La graisse de lion s'achete à grand prix dans les Colonies du Cap (62).

Un Officier Hollandois, campé avec son corps de troupes, jugea pendant la nuit, au mouvement extraordinaire des chevaux, que son camp étoit menacé de quelque bête farouche. Toutes les sentinelles furent averties de se tenir sur leurs gardes. Il y en eut une qui ne répondit point. On fit avancer aussi-tôt une escouade de soldats, qui, trouvant le mousquet sans homme, continuerent de marcher vers quelques rochers voisins, où ils découvrirent un lion monstrueux qui faisoit sa curée de leur compagnon. Tout le camp prit

(60) Kolben, Vol. II. p. 101. & suiv.
(61) *Ibid.* p. 94. & suiv.
(62) *Ibid.* p. 41.

l'allarme

l'allarme & sortit pour sauver le corps ; mais le monstre étoit si bien défendu dans le creux d'un rocher, que trois cens coups de fusil ne purent, ni le blesser, ni lui causer de l'effroi. Le jour suivant, les Hollandois furent joints par un Parti d'Hottentots, qui le tuerent bien-tôt avec leurs zagaies ; mais le corps avoit été presqu'entiérement dévoré dans l'intervalle.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

En quoi le tigre & le léopard different au Cap.

Le tigre & le léopard du Cap ne different que par la grandeur & la disposition de leurs taches. Celles du premier sont jaunes & tout-à-fait bordées de noir ; au lieu que les anneaux noirs du léopard sont ouverts comme un fer à cheval. Les Hottentots préferent sa chair aux mêts les plus délicieux. Kolben même la trouve plus blanche & de meilleur goût que le veau. Celle des jeunes est aussi tendre, dit-il, que la chair de poulet. Ces animaux sont d'une force terrible, & causent beaucoup de ravages dans les Colonies du Cap. Mais ils ne mangent aucune autre bête, s'ils ne l'ont pas tuée eux-mêmes. Un Bourgeois de la Ville du Cap, nommé *Bownam*, se promenant seul dans les champs, fut surpris par un tigre, qui lui sauta au col pour succer son sang. La frayeur dont il fut saisi ne l'empêcha point de se défendre. Il saisit le monstre par la tête, se débattit long-tems, & l'ayant enfin terrassé, le tint ferme sous lui par le poids de son corps. D'une main il le prit au col, & tirant son couteau de l'autre, il lui coupa la gorge. Le tigre mourut immédiatement ; mais Bowman avoit reçu quantité de blessures & perdu tant de sang, qu'il fut long-tems à se rétablir. En 1708, deux léopards, mâle & femelle, suivis de trois jeunes, entrerent dans un parc de moutons au Cap, en tuerent une centaine & se rassasiérent de leur sang. Ensuite, en ayant divisé un en trois parties, ils les porterent aux trois jeunes, qui étoient demeurés à la porte du parc. Ils retournerent sur leurs pas pour prendre chacun leur charge entiere, & la troupe se mit en marche avec ce butin. Mais elle avoit été découverte à son arrivée, & l'on s'étoit mis en état de l'attendre au passage. La femelle fut tuée avec les trois jeunes, & le mâle trouva le moyen de s'échaper (63).

Ravages des léopards.

Bufles du Cap & leur figure.

On voit un grand nombre de bufles dans les Colonies du Cap. Ils different de ceux de l'Europe par la taille & la couleur, étant plus gros, & la plûpart d'un brun-rougeâtre, quoiqu'il s'en trouve aussi de noirs. Ils ont le poil du front, rude & frisé, & tous les membres dans une exacte proportion. Ils portent la tête haute. Leurs cornes sont fort courtes & panchées vers le col. Elles se courbent en dedans, jusqu'à s'approcher beaucoup par la pointe. Leur peau est si rude & si dure, qu'on ne les tue guéres qu'avec de bonnes armes à feu. Ils n'ont pas la chair si tendre ni si grasse que le bœuf. La vûe d'un drap rouge ou le bruit d'un mousquet, leur fait pousser des mugissemens, gratter la terre & prendre furieusement leur course vers les objets de leur rage, sans être arrêtés par l'eau ni par le feu. Une troupe d'Européens étant à la chasse de ces animaux, en poussa un jusqu'au rivage de la rade. Il se tourna tout-d'un-coup ; & voyant un de ses ennemis en veste rouge, il fondit sur lui avec beaucoup d'impétuosité. Le chasseur se glissa jusqu'au bord de l'eau, & ne fit pas difficulté d'y entrer pour se mettre à couvert. Mais ce furieux animal le poursuivit de si près, qu'il ne lui laissa pas d'autre ressource que de plonger ; & l'ayant perdu de vûe, il se mit à nâger vers le rivage opposé, quoique l'éloi-

(63) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 97. & Vol. I. p. 255.

KOLBEN. 1613. HISTOIRE NATURELLE DU CAP. Elans du Cap.

gnement fût de trois milles. Il auroit eu la force d'y arriver, s'il n'eût rencontré dans sa route un Vaisseau, d'où il fut tué à coups de fusil.

L'Elan d'Afrique, ou du Cap, est beaucoup plus gros que celui de l'Europe ou de l'Amérique. Sa hauteur est généralement de cinq pieds. Ses cornes n'en ont qu'un de long & s'élevent en s'entrelaçant; mais elles sont droites, unies & pointues vers l'extrêmité. Il a la tête & le col d'une grande beauté; la machoire d'enhaut plus large que l'autre; les jambes longues & menues; la queue longue d'un pied; le poil uni, doux & cendré. Sa chair a le goût de celle du meilleur bœuf. Il monte sur les plus hauts rochers & passe par les chemins les plus difficiles, d'un pas léger & serré. Ces animaux pésent ordinairement près de quatre cens livres. Comme ils cherchent à s'introduire dans les jardins, les Blancs leur dressent des piéges, comme en Amérique, & les y prennent souvent (64).

Deux sortes d'ânes.

Beauté singuliere des ânes sauvages.

On distingue ici deux sortes d'ânes; l'une qui ressemble entiérement à l'espéce de l'Europe. Mais l'autre, qu'on appelle *Anes sauvages du Cap*, mérite peu ce nom, suivant l'Auteur, parce qu'à la réserve des oreilles, qui ressemblent à celles de l'âne (65), c'est un des plus beaux, des mieux faits & des plus vifs animaux qu'il eût jamais vûs. Il y auroit plus de justice à le comparer au cheval. Il est de la hauteur des chevaux de selle. Ses jambes sont menues & bien proportionnées; son poil doux & lissé. On voit régner au long de son dos, depuis les crins du col jusqu'à la queue, une raie noire, d'où partent de chaque côté d'autres raies, blanches, bleues & brunes, qui se rencontrent en cercle autour du ventre, & dont les couleurs se perdent, suivant l'expression de l'Auteur, agréablement l'une dans l'autre (66). La tête, les oreilles, la queue & les crins du col, sont rayés aussi des mêmes couleurs. Cet animal est si léger, qu'il n'y a point de cheval qui puisse le suivre au même pas. Toutes ces qualités, joint à la difficulté de le prendre, en font monter le prix fort haut. *Tellez* raconte que le Grand-Mogol en acheta un deux mille ducats. On lit dans *Navendorf*, que le Gouverneur de Batavia en ayant envoyé un à l'Empereur du Japon, après l'avoir reçu d'un Ambassadeur Abyssin, ce Monarque fit présent à la Compagnie de dix mille taëls d'argent & de trente-neuf robes, qui furent évalués à cent-soixante mille écus. Kolben rencontra souvent des troupes de ces animaux dans les Pays du Cap (67).

L'âne sauvage du Cap est le zébra.

Témoignage du Pere Tachard.

Il ne paroît pas douteux que cet animal ne soit le *Zebra*, qui se trouve aussi à Congo (68) & dans d'autres régions de l'Afrique. Tachard dit qu'on voit au Cap des chevaux & des ânes d'une beauté extraordinaire. Les chevaux, suivant son témoignage, ont la tête fort petite & d'assez longues oreilles. Ils sont entiérement couverts de raies blanches & noires, qui descendent du dos jusqu'au ventre, de la largeur de quatre ou cinq doigts. Ce Missionnaire vit la peau d'un de ces animaux, qui avoit été achetée pour la transporter en France. Il ajoute que les ânes du Cap sont de toutes sortes de couleurs; qu'ils

(64) Kolben renvoie le Lecteur à la Figure qu'il donne, dit-il, de ces trapes; ce qui marque que quelques-unes de ses Planches sont de lui.

(65) Ludolf dit qu'on pourroit les leur couper, comme on fait en Allemagne aux chevaux qui les ont trop longues.

(66) Voyez la Figure. Ten-Rhyne ne leur donne que des raies blanches.

(67) Kolben, Vol. II. p. 109.

(68) Voyez ci-dessus l'article de Congo & son Histoire Naturelle.


1. Mouton du Cap.
2. Ane Sauvage.
3. Zebra du Cap.
4. Chevre Sauvage.
5. Loup Tigre.
6. Chat musqué ou
Civette du Cap.
1
2
3
4
5
6

T. V. N°. XXXIII.

ont sur le dos une longue raie bleue, depuis la queue jusqu'à la tête ; que le reste du corps est rayé comme celui des chevaux du même Pays, mais de raies bleues, jaunes, vertes, noires & blanches, toutes d'une couleur fort vive (69). Cependant, s'il se trouve au Cap des chevaux & des ânes qui portent toutes ces marques, on a peine à s'imaginer comment ils ont pû demeurer inconnus à Kolben. La Figure qu'il en a donnée est fort différente de celle qu'on voit dans Tachard (70), où l'animal est nommé zembra dans la Planche. Kolben dit à la verité qu'il se trouve des chevaux sauvages au Cap ; mais il assure qu'il n'y en a point un seul dans les Colonies, parce qu'ils n'ont été découverts qu'après l'arrivée de la race de Perse (71). Comme il n'en donne aucune description, il est difficile de juger si ce sont les mêmes chevaux que Tachard a décrits.

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap.

Le chevreuil & le cerf du Cap sont peu différens de ceux de l'Europe. Seulement les cornes du cerf sont sans branches, & leur longueur n'est qu'environ d'un pied. Elles s'élevent en forme spirale dans la moitié de leur étendue.

Chevreuils & cerfs.

On voit ici différentes especes de chévres. Les chévres privées ressemblent beaucoup aux nôtres, mais sont moins grosses. La chévre bleue est aussi grande que nos cerfs. Son poil est d'un fort beau bleu. Ses cornes ont peu de longueur ; mais en s'élevant elles forment divers anneaux curieux jusqu'assez près de leur pointe. Sa chair est de bon goût. L'Auteur regrette que ces animaux soient en petit nombre au Cap, quoiqu'ils soient moins rares plus loin dans les terres. La chévre mouchetée, qui est plus grosse que la premiere, fréquente les Colonies en troupes de plus de mille. Ses taches sont blanches, rousses & brunes. On trouve à sa chair le goût de venaison. Ses cornes sont entrelassées vers le milieu de leur hauteur, & n'ont pas moins d'un pied de long. Les jeunes s'apprivoisent assez pour se mêler avec les moutons ; mais leur chair n'est pas de si bon goût.

Différentes espéces de chévres.

Kolben parle d'une autre espece de chévre, qui lui a paru fort remarquable (72) par la beauté de sa taille & de ses couleurs, mais qui n'a pas de nom. Elle est de la hauteur d'un grand cerf. Son poil est grisâtre, avec de petites taches rouges ; excepté sous le ventre, qui est presque blanc. Depuis le front jusqu'à la gueule, il lui regne, au long du dos, une raie blanche, croisée par trois autres raies paralleles & de la même couleur, qui lui entourent le ventre à d'égales distances. Les cornes du mâle ont trois pieds de long, & les pointes deux séparément. La femelle est sans cornes. On préfere la chair de l'un & de l'autre à la venaison. La *Chévre-plongeante* ressemble aux chévres privées par la couleur. Elle tire son nom de la maniere dont elle s'accroupit dans l'herbe, lorsqu'elle apperçoit quelqu'objet qui l'épouvante, avec la précaution de jetter de tems en tems quelques regards, jusqu'à ce qu'elle se juge hors de danger. On compte encore la chévre de rocher, qui n'est pas plus grande que nos cabris de l'Europe, mais qui nuit beaucoup aux vignes. Les contrées de Juida, de Congo & d'autres Pays voisins du Cap, produisent

Belle espece.

Chévres plongeantes.

(69) Voyage du Pere Tachard à Siam, p. 65.

(70) Voyez la Figure.

(71) Kolben, *ubi sup.* p. 128.

(72) Voyez la Figure.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

une autre sorte de chévre, dont les cornes ressemblent à celles du daim, mais qui n'est jamais plus grande qu'un liévre (73).

Quatre especes de porcs.

Les porcs sont ici de quatre especes, dont les deux premiéres sont privées & ne demandent point de description. Elles ont été apportées au Cap, de l'Europe & de Java. Mais les deux autres sont féroces & se nomment ici *Porcs-sauvages* & *Porcs-de-terre*. Les premiers sont rares dans les Colonies du Cap, parce qu'il y a peu de bois pour leur servir d'asiles. Le porc-de-terre, sans être fort différent des nôtres pour la forme, est de couleur rousse & n'a point de dents. Il se nourrit particuliérement de fourmies, en étendant près de leurs retraites une langue fort longue & fort pointue pour les prendre. Il se loge, comme le blereau, dans des trous. Sa chair est bonne. On le tue d'un seul petit coup sur la tête.

Le porc-épi.

Le porc-épi n'est pas rare au Cap. Il y est haut de deux pieds, sur trois de longueur. Ses plus longues pointes, qui sont celles de derriere, sont d'environ six pouces. Il les darde de près contre ceux qui le poursuivent; & leurs blessures sont accompagnées de beaucoup de douleur & d'inflammation. Il a la tête & les pieds du liévre. Sa chair est bonne, après avoir été fumée un jour ou deux. La carcasse, vuidée de ses intestins, pése environ vingt livres (74).

Singes du Cap.

Maniere dont ils volent les jardins.

Les singes sont ici en fort grand nombre, & n'ont pas de différence remarquable d'avec ceux des autres contrées de l'Afrique. Comme leur passion est extrême pour les fruits, ils font souvent la guerre aux vergers & aux jardins, avec des précautions admirables pour leur sûreté. Tandis qu'une partie de leur troupe pille un jardin, les autres se rangent en ligne jusqu'au lieu de leur retraite dans les montagnes. A mesure que les premiers cueillent le fruit, ils l'apportent à celui qui fait la tête de la ligne, des mains duquel il passe au suivant, & de celui-ci aux autres, de main en main jusqu'au premier. Cette exécution se fait avec un profond silence. Si ceux qui font la garde s'apperçoivent de quelque danger, ils poussent un cri, qui sert de signal à toute la troupe. Alors ils se hâtent de prendre la fuite. Les jeunes montent sur les épaules des vieux, & leur retraite est un spectacle fort réjouissant. On suppose que la négligence de leurs sentinelles ne demeure pas sans punition; car lorsqu'il y en a quelqu'un de pris ou de tué, on entend beaucoup de bruit entr'eux dans leur retour, & quelquefois on en trouve plusieurs déchirés en piéces sur le chemin. Les Européens du Cap prennent quelquefois la peine d'en apprivoiser de petits, qui leur rendent de fort bons services, & qui veillent aux interêts de leur Maître avec autant de fidélité que nos chiens.

Les chats de montagne, au Cap, ressemblent à ceux de l'Europe, aussi-bien que les taupes, les rats, les chats domestiques, les liévres & les lapins. L'Isle de *Taxen* ou *Daxen*, près de la Baye de Saldanne, produit un si grand nombre de lapins qu'elle en porte aussi le nom.

Souris-d'Inde.

La souris-d'Inde, ou le rat-d'eau d'Egypte, est ici de la grosseur d'un chat. Son poil est long & roide, tacheté & rayé de blanc & de jaune. Cet animal

(73) Nous les avons nommés, au Tome III. daims ou cerfs, d'après d'autres Auteurs. On orne leurs pieds d'or ou d'argent, pour en faire des fouloirs de pipe.

(74) Kolben, Vol. I. p. 114. & suiv.


PETIT LEZARD DU CAP
tiré de Tachard
GRAND LEZARD DU CAP
tiré de Tachard

se nourrit, comme le furet, de serpens & d'oiseaux. Il succe aussi des œufs. La souris à sonnette est plus grosse que nos écureuils. Sa tête a la forme de celle d'un ours. Elle a le poil du dos couleur de foie, & noirâtre des deux côtés. Sa queue fait un bruit, dont elle tire son nom. Elle se nourrit de noix & de glands. Sa retraite ordinaire est sur les arbres. On vante beaucoup sa légereté.

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap. Souris à sonnette.

L'hermine est commune au Cap. On y voit aussi beaucoup de *Jackals*. C'est le nom que les Européens donnent à l'animal que les Hottentots nomment *Tanli* ou *Kenli*, & qui a beaucoup de ressemblance avec le renard de l'Europe.

Hermines, Jackals ou Kenli.

Entre les chats sauvages il s'en trouve de tout-à-fait bleus, & d'autres qui ont au long du dos une raie rouge fort luisante. Une autre espece, qui est la plus grande, a le corps moucheté comme le tigre, & ne sort guéres des brossailles & des haies, d'où elle a tiré le nom de *Chats de buisson*. On nomme une autre sorte *Chats-civettes*, parce qu'il sort de leur peau une odeur de musc. Toutes ces différentes peaux sont estimées au Cap & s'y vendent fort bien. On n'y connoissoit point de rats avant l'arrivée des Européens (75).

Chats sauvages. Leur beauté.

Le Cap produit une créature fort extraordinaire, que les Hollandois ont nommée *Stinkingsem*, c'est-à-dire, *Boëte-puante*, parce qu'elle jette une odeur insupportable lorsqu'elle est poursuivie. Sa forme est celle de l'écureuil; mais elle est de la grandeur d'un chien médiocre. Il n'y a point d'homme ni de bête qui ne se trouve comme suffoqué par cette excessive puanteur, & qui ne soit forcé de se retirer pour reprendre haleine. Dans l'intervalle la Boëte-puante s'éloigne par la fuite. Si l'on recommence à la poursuivre, elle lâche une seconde dose, & continue de se défendre par cette voie jusqu'à ce qu'elle se trouve en sûreté. Quand on trouve le moyen de la tuer, sa carcasse conserve & communique une si horrible odeur, qu'il est impossible d'y porter la main (76).

Bête nommée Stink-hingsem, ou Boëte-puante.

§. III.

Reptiles, Insectes, Oiseaux de terre & de mer.

Le climat & le terroir du Cap produisent un grand nombre de serpens de quantité d'especes différentes. L'aspic y est couleur de cendre & tacheté de rouge & de jaune. Il a la tête & le col larges, les yeux plats & fort enfoncés. Près de chaque œil il lui croît une tumeur charnue de la grosseur d'une noisette. On trouve au Cap des aspics longs de plusieurs aunes.

Aspic du Cap. Sa description.

L'*Œil*, ou l'*Elanceur*, a reçu ce double nom de la multitude de taches blanches, dont sa peau noire est mouchetée, qui ont l'apparence d'autant d'yeux; & de la légereté avec laquelle il s'élance, pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

Oeil.

L'*Arbre*, est ainsi nommée de sa ressemblance avec les branches des arbres, autour desquelles il s'envelope. Il est peu tacheté. Sa longueur est d'environ deux aunes, mais il n'a pas plus de trois quarts de pouce d'épaisseur. On prétend que la graisse de ce reptile, mêlée dans une chandelle avec du suif, fait

L'Arbre.

(75) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 119. & suivantes.

(76) Le même, *ibid*. p. 133.

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap. L'Anvoye. Le Dipsas.

paroître une chambre pleine de ſerpens. L'*Anvoye-aveugle* eſt un ſerpent couvert d'écailles noires, marquetées de brun, de rouge & de blanc (77). Sa morſure n'eſt pas fort dangereuſe.

Le *Dipſas* ou l'*Inflammateur*, eſt long de trois quarts-d'aune. Il a le dos noir & le col large. Sa légereté eſt extrême dans ſes attaques, & ſes morſuſures très-dangereuſes. Elles cauſent une ſoif cruelle. Un homme du Cap ayant été mordu au gras de la jambe par un de ces ſerpens, lia immédiatement ſa jarretiere au-deſſus du genou, pour empêcher que le poiſon ne gagnât les parties ſuperieures. Il ſe rendit enſuite chez un Serrurier voiſin, qu'il pria impatiemment de lui donner à boire. Mais le Serrurier, apprenant ſon infortune, lui conſeilla de ſe priver de ce ſoulagement & de ſe faire ouvrir la jambe, qui étoit déja fort enflée. Cette opération en fit ſortir une humeur aqueuſe & jaunâtre. Le Serrurier appliqua ſur la plaie un emplâtre convenable, & lui fit promettre de s'abſtenir de boire l'eſpace d'un quart-d'heure. Au bout de ce terme, ſa ſoif ſe trouva fort diminuée & l'humeur parut ſe raſſembler. L'Opérateur leva l'emplâtre, pour ouvrir un paſſage à l'air, nétoya la plaie & la recouvrit du même appareil. Il délia auſſi le bandage qui étoit audeſſus du genouil, & le Malade fut bien-tôt rétabli.

Guériſon de ſa morſure.

Le ſerpent-chevelu.

Le ſerpent-chevelu ſe trouve auſſi dans les Pays du Cap (78). Les Portugais l'appellent *Cabra de Capello*, à cauſe de ſes poils jaunes. Sa longueur eſt d'une aune, & ſa groſſeur de trois-quarts de pouce. On attribue les qualités les plus malignes à ſon poiſon. Le ſeul remede eſt d'appliquer immédiatement, ſur la bleſſure, la pierre (79) de ſerpent, qui eſt aſſez commune au Cap. C'eſt une compoſition artificielle des Bramines Indiens, qui s'en réſervent le ſecret (80). Elle a la forme d'une féve. Sa matiere eſt blanchâtre au centre, & d'un bleu-céleſte dans ſes autres parties. Auſſi-tôt qu'elle eſt appliquée, elle s'attache à la plaie, ſans bandage & ſans ſoutien. Elle attire autant de poiſon qu'elle en peut contenir, & ſur le champ elle tombe d'elle-même. On la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en ſe purgeant. On recommence enſuite à l'appliquer, juſqu'à ce que ceſſant de s'attacher, on conclut qu'il ne reſte plus de poiſon. Kolben en vit faire l'expérience avec ſuccès, ſur un enfant.

Pierre de ſerpent.

Les *ſerpens-domeſtiques* ſont extrêmement communs au Cap; mais leur morſure eſt ſans danger (81), comme celle d'une infinité d'autres, dont la deſcription n'auroit rien d'utile ni d'amuſant.

Ceraſtes ou ſerpent-cornu.

Tachard & quantité d'Européens du Cap, prétendent qu'il s'y trouve des ſerpens-cornus. Mais Kolben n'en vit aucun, & ne put ſe procurer d'informations raiſonnables ſur leur forme & leur nature (82). Celui dont on voit ici la repréſentation dans nos Figures, n'avoit point été pris au Cap. Il s'y trouvoit, dans le cabinet d'un Médecin. Sa forme & ſes dimenſions étoient

(77) Voyez la Figure.

(78) Voyez la Figure.

(79) Il y a un ſerpent de ce nom, & Kolben en tua pluſieurs; mais il ne trouva point dans leur tête la pierre qu'on y ſuppoſe.

(80) Quelques-uns prétendent que c'eſt une compoſition de diverſes parties du *Serpent-pierre*, telles que quelques endroits de ſa tête, ſes dents, ſon cœur & ſon foye, mêlées avec des herbes médicinales & du bois de ſerpent. Mais Kolben n'a connu perſonne qui eût éprouvé cette recette.

(81) Il ſemble que c'eſt le même qui eſt adoré à Juida.

(82) Kolben ne dit pas d'où la figure qu'il en donne eſt tirée. Ainſi Tachard, qui nous l'apprend, eſt ici le plus exact.

les mêmes qu'on voit ici. On l'auroit crû d'ivoire poli. *Erasme Francisci* rapporte dans son *Bouquet des fleurs d'Amérique*, qu'on trouve autour du Mexique des serpens-cornus de vingt pieds de long & de la grosseur d'un homme. Ils y portent le nom de *Makakoath*, c'est-à-dire, de serpent-cerf, parce qu'en effet ils ont la tête d'un cerf; mais leurs cornes ne paroissent que lorsqu'ils commencent à vieillir (83).

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap.

Trois classes d'insectes.

On peut distinguer les insectes du Cap en trois classes: les insectes de mer, de riviere & de terre. Ceux de la premiere classe sont en fort grand nombre. La mouche de mer est de la grandeur & de la forme de l'*Ecrevete* ou (84) chevrette. Elle s'attache aux poissons & les tourmente beaucoup avec son éguillon; comme le poux de mer, qui ressemble beaucoup à la mouche de cheval, leur fait la guerre par ses morsures. Ce poux-marin est couvert d'une écaille fort dure & muni d'un grand nombre de pieds. On voit des vers de mer qui ne sont pas moins curieux. Kolben en vante un qui n'a qu'environ six pouces de long & un pouce d'épaisseur, mais dont la tête, le col & la poitrine ressemblent exactement aux mêmes parties du cheval; ce qui devroit, dit-il, lui faire donner le nom de cheval-marin (85). La partie inférieure du corps est courbée & se termine en pointe. Au-dessus du col, le corps s'applatit & paroît armé de côtes. Le dos est jaune & le ventre blanchâtre. L'Auteur en avoit rassemblé plusieurs, mais ils avoient été trouvés morts sur le rivage. On voit, dans les rivieres, des sangsues & des serpens-d'eau, comme ceux de l'Europe, d'environ six pouces de longueur; mais on n'y trouve point de rats-d'eau.

Mouche de mer.

Poux-marin.

Vers de mer.

Sangsues & serpens d'eau.

Parmi les insectes de terre, les fourmies sont en fort grand nombre & de plusieurs especes. Elles couvrent toutes les vallées de leurs nids ou de leurs terriers; mais elles ne se logent jamais dans les terres cultivées. Les abeilles ne manquent point au Cap. Cependant comme les Européens reçoivent à bon marché, des Hottentots, le miel de rocher, qui est d'une odeur plus douce que celui des ruches, ils aiment mieux en tirer d'eux que de le devoir à leur travail.

Fourmies.

Abeilles.

Les différentes especes de mouches sont innombrables. On en distingue une verdâtre, qui est de la nature des *Mouches-espagnoles*, ou des cantharides, & que les Chirurgiens du Cap emploient aux mêmes usages. En général, les puces & les lentes sont ici fort incommodes en Eté. Les lentes sont un des trois fleaux du Pays. Les puces & le vent achevent le nombre; mais le dernier délivre toujours les Habitans des deux autres.

Mouches.

Puces.

Les mouches de terre, ou cette espece de sauterelles qu'on nomme cigales, sont de deux especes, & toutes deux fort petites. L'une a le dos brun, les aîles vertes, le ventre argenté & les jambes couleur de cendre. L'autre a la tête rouge, les aîles brun-rouge, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges. Elles causent toutes beaucoup de désordre dans les jardins; mais en arrosant leurs retraites d'eau de tabac, on les chasse facilement.

Cigales.

Le Cap a plusieurs sortes de cerf-volans. La principale est celle qu'on nomme *Cerf-volans d'or*, parce qu'ils ont en effet la tête & les aîles d'une vérita-

Cerfvolans.

(83) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 162. & suivantes.

(84) Les Anglois les nomment *Shrimps*, & les Normands, *Crevettes*.

(85) Frazier l'appelle aussi *Cheval-marin*.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

ble couleur d'or. Le dos & le ventre ſont verds, mouchetés de rouge & de blanc ; les jambes griſes. Ils ont deux aîles & autant de cornes. Les perſonnes ou les lieux ſur leſquels cet animal ſe repoſe, ſont regardés des Hottentots avec vénération.

Punaiſes.

Quoique ces Barbares ſoient mangés de poux, comme on l'a déja remarqué, les Européens au contraire ne ſont pas plûtôt arrivés au Cap, qu'ils ſe trouvent délivrés de cette vermine. D'un autre côté ils ſont fort tourmentés des punaiſes ; & leur unique reſſource pour s'en défendre, eſt de peindre à l'huile le bois de leurs lits & de leurs fenêtres, en y mêlant du mercure. Les papillons, & les chenilles qui les produiſent, ſont ici fort variés dans leurs eſpeces. Les limaçons reſſemblent aux nôtres.

Papillons, chenilles, limaçons.

Scorpions.

Les ſcorpions du Cap ſont auſſi dangereux par leur mortelle qualité que par le nombre. Leur longueur ordinaire eſt d'environ trois pouces ; leur couleur, un verd-ſombre, tacheté de noir. Ils reſſemblent beaucoup, par la forme, à l'écréviſſe de terre ; excepté du côté de la queue, qu'ils ont plus longue & plus étroite.

Araignée.

Tignes, guêpes.

On trouve au Cap une ſorte d'araignée noire, de la groſſeur d'un pois, dont la morſure eſt fatale lorſque l'antidote eſt appliqué trop tard. Les tignes nuiſent beaucoup aux habits dans toutes les Colonies du Cap & demandent des ſoins continuels. Les guêpes ſont auſſi fort incommodes dans la belle ſaiſon (86).

Millepedes.

La morſure d'un millepede du Cap eſt auſſi mortelle que celle du ſcorpion. Les vignes ſont empeſtées d'une ſorte de petits millepedes, que les Habitans nomment *Suggards*, & qui ſont fort difficiles à trouver, parce qu'ils ſe renferment dans une ſorte de coquilles ou d'envelopes qui reſſemblent à la feuille de vigne flétrie. Le bled n'a pas moins à ſouffrir des charanſons. Les crapauds ſont fort rares (87) au Cap, & les Hottentots ne les diſtinguent point des grenouilles (88).

Trois ſortes d'aigles.

Les Pays du Cap produiſent trois ſortes d'aigles, mais peu différentes de celles de l'Europe. Les unes, qui ſont de la groſſeur d'une oye, ont reçu des Hollandois le nom de *Dung-bird*, parce qu'elles arrachent les entrailles des bêtes pour s'en nourrir. Elles ſe raſſemblent quelquefois juſqu'à cent pour les attaquer. Une autre eſpece, qu'on appelle *Aquila-Anataria*, c'eſt-à-dire, aigle aux canards, a tiré ce nom des canards mêmes dont elle fait ſa nourriture. La troiſiéme ſorte enleve des tortues, & les laiſſent tomber ſur les rochers pour en briſer l'écaille ; ce qui lui a fait donner le nom d'*Oſſifrage*.

Le flamingo du Cap.

Le *Flamingo* eſt un des oiſeaux les plus diſtingués du Cap (89). Il eſt plus gros que le cygne, avec le col plus long. Sa tête & ſon col ſont auſſi blancs que la nége. Il a la machoire d'enhaut crochue & beaucoup plus longue que celle d'enbas ; mais celle-ci eſt plus épaiſſe & plus creuſe. Ce creux eſt rempli par la langue, qui eſt fort groſſe & fort graſſe. Son bec eſt armé de petites dents pointues, dont la pointe eſt noire & le reſte d'un bleu-foncé. Les plu-

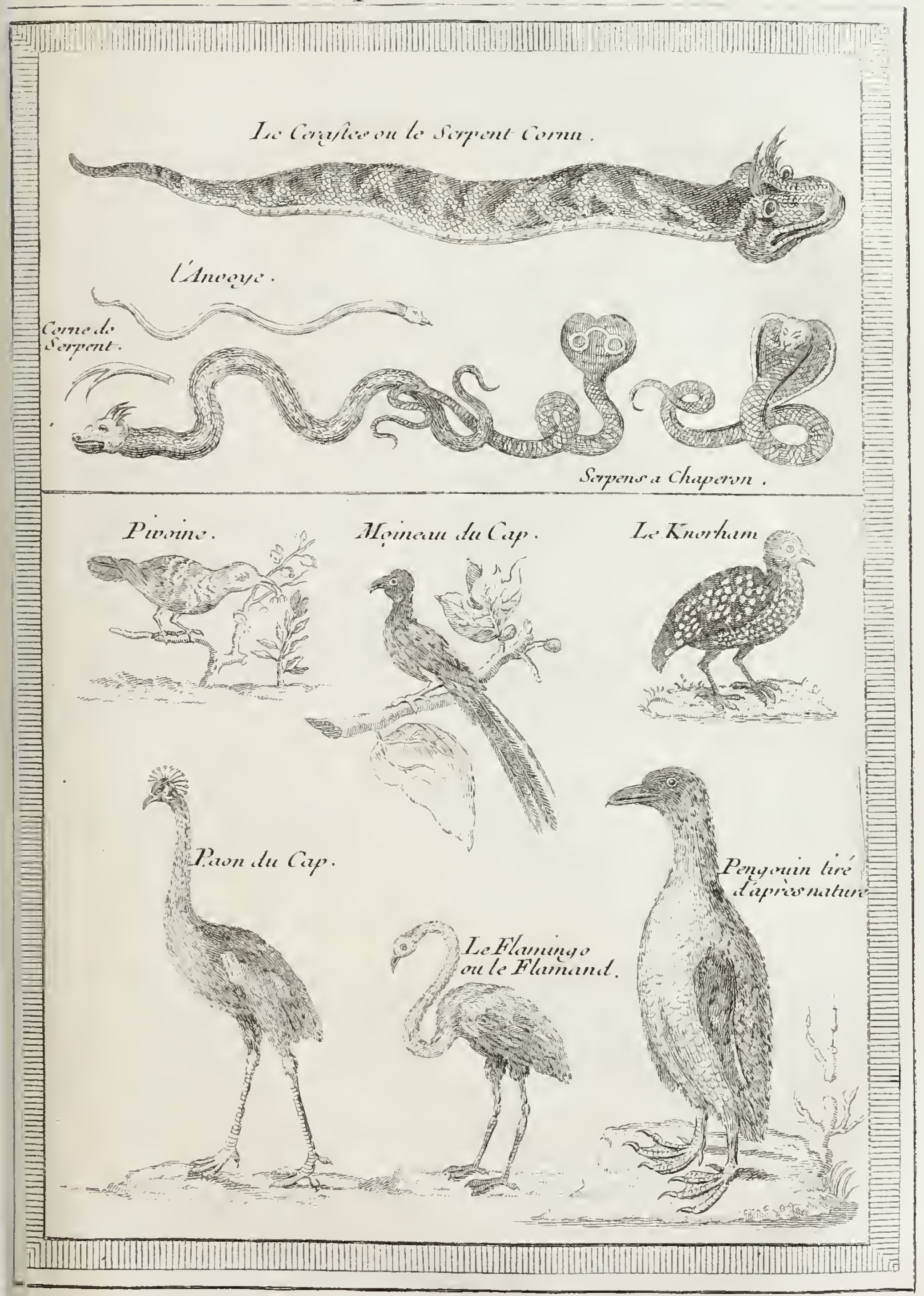
(86) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 70. & ſuivantes.

(87) Ten-Rhyne fait des contes ridicules ſur les crapauds du Cap.

(88) Kolben, *ubi ſup.* p. 77. & 184.

(89) Ray l'appelle *Phœnicopterus*. Voyez Willoughby, p. 320. Table 68.

Reptiles et Oiseaux.



T.V.N.° XXIV.

mes inferieures de ses aîles sont noires; celles d'enhaut, couleur de feu (90). Ses jambes sont orangées, & plus longues du double que celles du butor. Ses pieds ressemblent à ceux de l'oie. Ces oiseaux sont en grand nombre dans les Pays du Cap. Ils passent le jour près des lacs & des rivieres. Pendant la nuit, ils se retirent au milieu des grandes herbes qui se trouvent dans les montagnes. Leur chair est saine & de bon goût. On assure que leur langue a le goût de la moële (90).

Trois sortes d'oies sauvages.

Le Cap a trois sorres d'oies sauvages: l'oie de montagne, qui est plus grosses que nos oies privées, & dont la tête & les aîles sont d'un verd-luisant: l'*oie à jabot*, qui tire ce nom de la grandeur de son jabot, dont le peuple fait des bourses où l'on porte jusqu'à deux livres de tabac; l'*oie-d'eau*, qui ressemble beaucoup aux nôtres. La chair des trois especes est également bonne. Elles sont en si grand nombre au Cap, que les Européens font peu de cas des oies privées & n'en élevent presque point.

Knorcock ou Knorhen.

Un oiseau qui appartient proprement au Cap est le *Knorcock*, ou le cocq-knor, dont la femelle se nomme *Knorhen*, ou poule-knor. Ces animaux servent de sentinelles aux autres oiseaux, en les avertissant de l'approche d'un homme, par un cri qui ressemble au mot *Crac* & qu'ils répetent fort haut. Leur grandeur est celle d'une poule. Ils ont le bec courr & noir, comme les plumes de leur couronne; le plumage des aîles & du corps mêlé de rouge, de blanc & de cendré; les jambes jaunes. Leurs aîles sont si petites qu'ils ne peuvent voler bien loin. Ils fréquentent les lieux solitaires, & font leurs nids dans les buissons. Leur ponte est de deux œufs. On estime peu leur chair, quoiqu'elle soit bonne. Les poules-d'eau ne sont pas rares au Cap. Mais il s'y trouve un grand nombre de faucons, qui font la guerre à toutes sortes de volaille. Les grues & les corbeaux ressemblent aux nôtres. Les corbeaux de mer sont également estimés pour leur chair & leurs plumes. La chair des grues, qui sont en fort grand nombre, est noire & dure.

Poules d'eau. Grues & corbeaux.

Pélicans.

On ne trouve point ici beaucoup de pélicans. Ceux du Cap sont plus gros que nos plus grandes oies. Ils onr le même cou. Leur bec, qui est large, long & droit, se termine en forme de cuilliere (91). Leuts yeux sont gros, & les plumes de leur queue longues d'environ six pouces. Ils se nourrissent de serpens, de crapauds & d'autres animaux venimeux. De-là vient le nom de *Mange-serpens*, qu'ils ont reçu des Européens & l'aversion qu'on a pour leur chair (92).

Malagos.

On voit au Cap un oiseau de riviere que les Habitans nomment *Malagos*. Il est de la grandeur d'une oie; mais son bec est plus court que celui du canard. Ses dents sont courtes & pointues; ses plumes curieusement mêlées de blanc, de noir & de gris; ses jambes plus courtes que celles du canard & plus proches du croupion (93), ce qui le fait marcher de mauvaise grace. Il se nourrit de poisson & plonge fort habilement.

Goulu de mer.

Les *Monettes* ou les *Goulus de mer* sont en fort grand nombre au Cap. On en voit

(90) C'est de-là qu'il tire son nom de *Flamingo*. Ainsi c'est une grande erreur des François d'en avoir fait *Flamand*.

(91) L'Auteur paroît ici confondre la *Spatule* avec le Pélican, quoique ce soit deux oiseaux fort différens, comme on le peut voir dans les Figures.

(92) Kolben, Vol. II. p. 135. & suiv.

(93) C'est peut-être le Cormoran, décrit par Willoughby, p. 327.

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap.

de vertes, de noires & de grises, dont les plumes sont d'excellens lits aux Habitans. Elles ressemblent aux canards, à l'exception du bec, qui est pointu. Leurs œufs sont délicats.

Pengouin.

Le *Pengouin*, ou le *Penguinen* (94), auquel on a peut-être donné ce nom parce qu'il est extrêmement gras, est un oiseau de la mer du Cap, à peu près de la même grosseur que le précédent; mais ses aîles sont couleur de cendre, & ses aîles si courtes qu'il a peine à voler. Il a le bec noir & les jambes d'un verd-pâle. Ses œufs sont fort estimés, mais on fait peu de cas de sa chair. Il fait son nid sur les rochers.

Paon. Bécassines. Autruches.

Le paon du Cap est tout-à-fait semblable à celui de l'Europe. Les bécassines y sont en fort grande abondance. On y rencontre par-tout des autruches (95). Elles s'apprivoisent facilement, & la Forteresse du Cap en est bien fournie. Leurs œufs sont une fort bonne nourriture, & contiennent autant de substance que trente œufs de poule. Mais si l'on y touche elles abandonnent leur nid. On a crû mal-à-propos, qu'après avoir pondu leurs œufs dans le sable elles les laissoient couver au soleil, & qu'elles ne prenoient aucun soin de leurs jeunes. L'Auteur observa souvent qu'elles les couvent en se mettant dessus, & que leur soin pour les jeunes dure aussi long-tems qu'ils ont besoin de leur secours. Lorsque l'autruche s'apperçoit qu'elle ne peut échaper au chasseur, elle cache sa tête dans le premier trou qui se présente, & demeure tranquille à toutes sortes de risques. Kolben prit souvent plaisir à leur faire avaller des cailloux & des morceaux de fer, qu'elles rendoient dans la même forme & sans aucune diminution du volume.

Observation de Kolben.

Faisans. Faucons.

On ne remarque aucune différence entre les Faisans du Cap & les nôtres. Kolben assure la même chose des faucons, qui sont en fort grand nombre. En leur présentant la peinture d'un oiseau de leur espece, un homme peut s'approcher assez d'eux pour les prendre au filet. On les prend aussi avec des lacets de crin (96).

Chouettes. Canards sauvages.

Les chouettes ne different des nôtres que par la couleur. L'abondance des canards sauvages est extrême. Les uns ont la tête bleue; d'autres, couleur de maron. On les distingue encore par le bec, que les uns ont fort large & d'autres fort étroit. Les canards sauvages sont plus gros au Cap qu'en Europe.

Variété des petits oiseaux. Edolio, espece de coucou.

Les especes de petits oiseaux sont fort variées. Les martinets jaunes & les allouettes ressemblent aux nôtres. On voit au Cap un oiseau, qui pour la grandeur, la forme & la couleur, est tout-à-fait semblable au coucou de l'Europe, mais qui a tiré le nom d'*Edolio*, de son chant, dans lequel il répete distinctement ce mot, d'un ton bas & mélancolique. Quantité d'Européens du Pays sont persuadés que l'ame d'un Patron de Barque, qui prononçoit souvent le même mot, est passée dans le corps de cet animal. Le Verdier, ou le *Chloris*, est ici fort commun. On y voit un oiseau singulier, nommé l'Oiseau-bleu, qui est de la grosseur de nos étourneaux. Les plumes de son cou & de ses

(94) L'Isle Roben fut nommée d'abord Isle des Pengouins, du grand nombre de ces animaux qui s'y trouve.

(95) On a déja vû leur description dans l'Histoire Naturelle du Tome III.

(96) Ten-Rhyne parle de perdrix; mais le silence de Kolben sur ces animaux, doit faire croire que le Cap n'en a point. D'ailleurs après avoir dit en Latin, *rubicundi & cinerei phasiani*, Ten-Rhyne traduit mal-à-propos des perdrix grises & rouges.

cuisses, sont d'un bleu céleste. Celles du dos & des aîles sont plus sombres. Son bec, qui a trois ou quatre pouces de long, est pointu, & sa machoire inferieure d'un rouge foncé. On estime beaucoup sa chair.

Merles.

Les merles sont de trois sortes : l'une à bec jaune & semblable aux nôtres par le plumage ; la seconde, d'un plumage brun, & la troisiéme d'un plumage rougeâtre. Les hochequeues ou les bergeronettes du Cap sont plus grosses que les nôtres. Quelques-unes sont couleur de cendre, & d'autres ont le plumage jaunâtre.

Chardonneret singulier.

Entre plusieurs sortes de chardonnerets, Kolben en distingue un qui est particulier au Cap, & qui n'est pas plus gros que le pinson. En hyver son plumage est couleur de cendre. Mais il se renouvelle en Eté. La tête, le ventre, les aîles & la queue deviennent noirs ; le col & le dos d'un bel écarlate. Son bec est court, jaune & pointu. Il compose son nid de coton, & le divise en deux appartemens, avec une seule entrée. Le mâle loge dessus & la femelle dessous.

Chauve-souris. Mésanges. Pivoine. Longue-langue.

Les chauve-souris ressemblent aux nôtres. Il y a beaucoup de variété dans l'espece des mésanges, sur-tout pour les couleurs ; & leur ramage est agréable. Le pivoine, qu'on appelle aussi Suceur de miel, ne vit que de mouches, d'abeilles & de miel (97). Son bec est long, droit & rouge. Ses plumes bleues, ses aîles & sa queue noire. Le *Longue-langue* est un oiseau plus gros que le chardonneret. Il a le ventre jaune & le reste du corps tacheté. Sa langue est longue & de la dureté du fer, pointue comme une aiguille & capable de blesser ceux qui y portent la main.

Autres oiseaux.

Les oiseaux de Canarie sont ici en fort grand nombre, & ne different des nôtres que par la couleur. Ils nuisent beaucoup aux bleds. On voit aussi, dans les Pays du Cap, le *Serin*, l'*Œgithus*, l'*Upupa* ou la huppe, le piver, l'étourneau, &c. tous semblables à ceux de l'Europe. Les pigeons sauvages ne different aussi des nôtres que par la beauté & la variété de leurs couleurs ; comme les hirondelles, qu'on voit ici pendant toute l'année, mais en fort grand nombre pendant l'hiver. Les moineaux, les grives, les cailles, les choucas, ressemblent aux nôtres.

Oiseaux privés, ou volaille.

L'abondance des oiseaux privés, tels que les cocqs, les poules, les chapons & les cocqs-d'Inde, les rend ici moins chers que la viande de boucherie. Ils sont semblables à ceux de l'Europe (98).

§. IV.

Poissons de mer.

Le souffleur. Sa chair est venimeuse.

LA variété répond à l'abondance dans les poissons de la Mer du Cap. On y distingue le *Souffleur*, qui tire ce nom de la faculté qu'il a de souffler audessus de lui en forme circulaire. C'est un poisson uni & sans écailles, qui a le dos d'un jaune-foncé & comme transparent, le ventre blanc, la gueule petite, mais armée de quatre grosses dents. Sa chair est venimeuse. Un Matelot téméraire, qui eut la hardiesse d'en manger pendant que Kolben étoit au Cap (99), paya sa folie par sa mort.

(97) Voyez la Figure.
(98) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 152. & suivantes.
(99) Le même, Vol. II. p. 186.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP. Le Bennet.

Le *Bennet* ou le Benoît, est un autre poisson du Cap, de la longueur & de l'épaisseur du bras, pesant entre six & huit livres. On vante sa beauté. Il est revêtu de grandes écailles, d'un pourpre luisant, avec des raies couleur d'or. Ses yeux & sa queue sont rouges; ses nâgeoires jaunes. Lorsqu'il est dépouillé de ses écailles, tout l'éclat de sa couleur pourpre se conserve sur sa peau. Sa chair est cramoisie, & cette couleur lui reste après avoir bouilli à l'eau. Elle est divisée en parties, par des membranes; séche, mais facile à digerer & d'un goût fort agréable.

Le poisson-brun.

Le *Poisson-brun* est de la grosseur d'un bœuf & n'a pas moins de quinze ou seize pieds de long. Sa couleur est un gris-foncé. Il fait continuellement la guerre au poisson-volant. On distingue au Cap plusieurs especes de *Cabliaux*. Les plus communs sont couleur de cendre, longs de deux ou trois pieds, avec de grandes écailles & des nâgeoires fort dures. Leur chair est tendre & délicate dans sa fraîcheur; mais lorsqu'elle est salée on en fait la nourriture des Esclaves.

Cabliau.

Dauphin du Cap.

Il y a plusieurs sortes de dauphins. La subtilité de leur odorat & leur vîtesse à poursuivre leur proie, peuvent les faire nommer les rois des poissons. Le dauphin du Cap a la gueule grande, & munie d'un bec qui ressemble à celui de l'oie. Sa peau est douce & sans écailles. Ses dents sont petites, mais dures & pointues; sa langue longue & charnue. Il a près de chaque œil une petite ouverture. La couleur de son dos est noire, & son ventre blanc. Sa longueur est de cinq ou six pieds. Après avoir été salée quelques jours, sa chair est un fort bon aliment. Le poisson que les Portugais ont nommé *Dorados*, ou dorade, à cause de la couleur d'or dont il est revêtu, & que les Négres appellent *Waraku-Pempe*; est une autre espece de dauphin. Il a la chair plus délicate que le dauphin, auquel d'ailleurs il ressemble parfaitement.

Dorade.

Elft.

On prend, dans la Baye de la Table, un poisson que les Hollandois nomment *Elft*, long d'environ trois-quarts d'aune, écaillé comme le harang, à l'exception de la couleur des écailles, qui est jaune. Il a le dos noirâtre, le ventre blanc, tacheté de noir & divisé dans sa longueur par une raie noire. Sa chair est séche, remplie d'arrêtes, & demande une bonne sauce. Dans plusieurs Pays on fait beaucoup de cas de ses œufs (1).

Poisson-volant.

Le *Poisson-volant* se fait toujours voir sur les grandes basses, & vole quelquefois en troupes de plusieurs centaines. La différence de ses especes n'est que dans leur couleur, & dans le nombre & la forme de leurs aîles. Les uns n'en ont que deux grandes, & d'autres deux grandes & deux petites. D'autres encore ont quatre aîles longues & étroites, de la même dimension. Kolben ayant examiné soigneusement toutes ces sortes d'aîles, les trouva semblables à celles des chauve-souris. Leur chair est une nourriture excellente; mais on n'en voit jamais hors des Tropiques.

Poisson-d'or.

Le *Poisson-d'or* du Cap a tiré ce nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil, & d'une raie d'or qui s'étend de sa tête à sa queue. Sa longueur ordinaire est d'un pied & demi, & sa pesanteur d'une livre. La couleur de sa chair est un mélange de blanc & de rouge. Il est d'un goût délicat. On ne voit jamais le poisson-d'or au Cap que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, qu'il paroît sur les basses.

(1) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 186. & suivantes.


Sirene tiré de Barbot
Poisson armé d'une Corne
Aigüe tiré de Barbot
Poisson volant
tire de Kolben
Dorade tiré de Kolben
Cheval marin
tiré de Frasier
Ston Brassem
Lyon de Mer
tiré de Kolben
Raie du Cap tirée
de Kolben
Cheval de Riviere nommé Vache marine au cap
Ventre de la Raie du Cap

T. V. N°. XXV.

Les harangs y sont en abondance & ne different point des nôtres. Mais on n'a point encore trouvé, parmi les Européens du Cap, le moyen de les conserver, quoiqu'on en pût tirer d'autant plus d'avantage, que les harangs qu'on apporte de Hollande se corrompent presque toujours avant que d'arriver au Cap.

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap. Harangs.

On trouve dans les mers du Cap deux sortes de requins, que les Européens du Pays appellent *Hayes*. Le premier est de douze à seize pieds de long. Ses dents, dont il a trois rangées, sont crochues, fortes & pointues. Il a deux nâgeoires sur le dos, l'une près de la tête, l'autre à la distance d'environ deux pieds de la queue; & sous le ventre quatre autres grandes nâgeoires, situées de la même maniere, entre lesquelles est une fente près de sa queue. Il a la peau rude & dure, quoique sans écailles. D'autres petits poissons montent sur lui & le sucent (2).

Deux sortes de requins.

La seconde espece de requins a la tête & le dos beaucoup plus larges, & differe encore plus par les dents, dont il a six rangées. Sa peau est aussi rude qu'une lime. Sa queue se termine en croissant. Un requin médiocre de cette espece est tout ce que deux chevaux peuvent tirer. Kolben est persuadé que ce fut un requin plûtôt qu'une baleine qui engloutit le Prophete Jonas.

Le brochet du Cap ne se trouve que dans l'eau salée, & ressemble à celui de l'Europe, excepté par la couleur, qui est un jaune-foncé. Ce poisson est fort estimé au Cap.

Le *Brassem* est un poisson particulier aux mers du Cap. Les Européens du Pays l'appellent *Hottentot*. On en distingue deux sortes: le premier, plus rond, plus large & plus court que l'autre; de couleur noirâtre aux côtés, mais la tête d'un pourpre foncé. La couleur de l'autre est un bleu sombre & tacheté. Il est long de sept ou huit pouces & pése une livre. Les deux especes se nourrissent d'herbes de mer, de tripailles & d'immondices. On les prend rarement au filet, excepté dans le mauvais tems. Leur chair est saine & de bon goût. Trois ou quatre brassems ne se vendent que deux sols au Cap. Un autre brassem, qu'on y distingue par le nom de *Rouge-pierre*, est un très-beau poisson. Sa peau & ses écailles sont rouges, tachetées de bleu & de couleur d'or au centre. Le ventre est d'un rouge-pâle, les yeux grands & rouges, entourés d'un cercle argenté. Il passe au Cap pour un poisson fort sain, fort nourrissant & d'un excellent goût. On le nomme aussi *Jacob-Everson*, d'un Capitaine de Vaisseau qui avoit le visage d'une rougeur extraordinaire, & défiguré par de si profondes taches de petite-vérole, qu'après avoir été rasé de fort près on lui voyoit des restes de barbe dans les trous. Un Matelot, frappé de sa ressemblance avec le brassem, donna son nom à ce poisson; & l'allusion parut si juste, qu'elle fut adoptée non-seulement au Cap, mais aux Indes-Orientales & dans tous les lieux où le Capitaine étoit connu (3).

Brassems de plusieurs especes.

Le *Pilote* doit son nom à l'opinion qu'on a du service qu'il rend au requin en lui servant de guide. Il est très-difficile à prendre. Sa longueur est d'environ cinq ou six pouces; sa couleur, d'un brun-foncé & tacheté de bleu. Il lui

Le pilote.

(2) Voyez les Figures. Ces petits poissons sont les Succeurs, qu'on nomme aussi *Remores*.

(3) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 190. & suivantes.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

regne au long du dos une raie noire, d'où partent plusieurs autres raies de la même couleur. Il a quelque chose de doré près des yeux. Sa machoire inférieure, qui a l'apparence d'une scie, lui sert à s'attacher si fortement au requin, que toutes les secousses du monde ne lui font pas quitter prise. Mais lorsque le requin est pris, il l'abandonne aussi-tôt.

Lion de mer.

Dans le cours de l'année 1707, on tua de quelques coups de fusil un lion de mer, qui se chauffoit au soleil sur les rochers de la Table. Il avoit quinze pieds de long & la même mesure en circonférence. La forme de sa tête ressembloit beaucoup à celle du lion (4); mais elle étoit sans criniere, &, sur tout le corps, il n'avoit ni poil ni écailles. Sa langue étoit un peloton de graisse & pesoit seule plus de cinquante livres. La couleur de sa peau étoit jaunâtre; il avoit par devant deux jambes courtes, dont les pieds ressembloient aux pattes de l'oie. Deux larges nâgeoires, chacune d'environ dix-huit pouces de long, lui tenoient lieu de jambes de derriere. Son corps s'allongeoit en queue & finissoit dans la forme d'un croissant. On en tira plusieurs barils d'huile (4).

Marsouins & Grampus.

Les marsouins, ou les porcs de mer, se font voir en grand nombre aux environs du Cap. On y voit aussi des grampus, qui sont une sorte de petite baleine. En 1707 & 1709, la mer en laissa deux mortes sur le rivage, l'une de cinquante & l'autre de quarante-cinq pieds de long.

Raye.

La Raye du Cap y porte le nom de *Rock*. On a souvent trouvé plus de trois cens œufs dans son ventre. Son corps a l'air transparent. Mais elle n'est point estimée dans le Pays. On y voit un autre poisson qui lui ressemble & qu'on a nommé *Rampeur*. Il est plus grand. Sa longueur est d'environ douze pouces, sur neuf de large. Il a la peau unie & d'un brun-obscur, tacheté de blanc. Les Européens du Cap en prennent beaucoup, mais ils ne font aucun usage de sa chair.

Rampeur, ou Sand-creeper.

Poisson-d'argent.

Le poisson-d'argent a la grandeur & la forme d'une carpe de livre, & lui ressemble aussi par le goût. C'est un poisson fort blanc, qui a la queue argentée, & des raies de la même couleur au bas des côtés. Il ne quitte guéres la haute mer.

Brassem-pierre.

Le poisson qu'on nomme au Cap, *Stone-brassem* ou *Brassem-pierre*, ressemble beaucoup à la carpe; mais sa chair est plus délicate & moins osseuse. C'est un poisson ferme, dont la longueur est d'un pied & demi jusqu'à trois, & qui pése entre deux & huit livres. Les brassem-pierres different l'un de l'autre par la couleur, quoiqu'ils ayent tous le dos brun. Leur chair se sépare en écailles, comme celle de la morue, se mange fraîche ou salée, & se vend à vil prix. On en distingue une espece, que la forme de leur tête a fait nommer *Flat-noses*, ou nez-plats. Leurs écailles sont grandes & couleur de pourpre. Ils passent pour un aliment délicat, & d'autant plus estimé qu'ils sont plus rares que les premiers.

Nez-plats.

Soles du Cap.

Les soles du Cap ressemblent aux nôtres, mais sont beaucoup plus estimées des Européens du Pays, parce que la digestion en est facile & qu'on leur attribue la vertu de purifier le sang. Il se trouve des Tons dans les mers du Cap, quoiqu'on en prenne rarement. On y prend aussi des torpilles (*); mais nous

(4) Voyez la Figure. Elle n'a aucune ressemblance avec celle d'un lion-marin de la Mer du Sud, qu'on a publiée nouvellement.

(*) Ou *Torpedes*.

en avons déja donné la description, d'après Kolben & d'autres Auteurs (5).

Kolben. 1713. Histoire Naturelle du Cap.

Barbeau. Carpe. Roche.

Le barbeau ne se trouve au Cap que dans la riviere de Drakenstein ; mais il est fort inferieur à ceux de l'Europe. Les carpes du Cap ne sont pas non-plus de la bonté des nôtres & les égalent encore moins en grosseur. On y voit une sorte de poisson, qu'on a nommé *Roche*, ou poisson de rocher, parce qu'il se prend dans des trous de rochers, où la marée les laisse. Sa longueur est d'environ six pouces ; sa rondeur de deux, & sa chair d'un goût fort agréable. Les anguilles, les homars, les crabbes & les huîtres, ressemblent parfaitement à celles de l'Europe.

Plusieurs especes de beaux limaçons-marins.

On remarque une variété extrême dans les limaçons-marins du Cap. On y voit des *Limaçons-porc-épis*, des *Limaçons-porc-épis de mer*, dont la coquille est épineuse ; & le *Quille-limaçon*, qui a la sienne revêtue des plus belles couleurs. Les *Klip-kousen*, qu'on nomme aussi *Limaçons-nabel*, ont deux écailles comme les moules. Elles sont toutes deux rudes & épaisses. La substance exterieure, qui les environne en forme de croute, est si curieuse, qu'on la prendroit pour un ouvrage de l'art. Elle se dissout dans le vinaigre ; & lorsqu'il n'en reste plus, la coquille offre une belle couleur de perle. Cette espece de limaçon & la précédente, sont présentées aux Etrangers comme une rareté du Pays. On en voit d'autres, qui se nomment *Soleils* & *Etoiles de mer*. Leurs coquilles sont ou poligones ou rondes, & couvertes d'une peau épaisse & écaillée. Elles sont armées de pointes, qui s'élancent de tous côtés comme des rayons de soleil. Celles du soleil de mer sont les plus longues. Sa forme approche plus aussi du globe ; sans compter qu'il n'est pas si gros que l'Etoile.

Limaçons-perles.

Mais les plus remarquables de ces animaux sont les *Limaçons-perles*. Lorsqu'ils sont sur la surface de l'eau, leurs coquilles leur servent comme de barques. Ils avancent la tête assez loin dehors ; ils étendent une sorte de voile, & naviguent ainsi d'une maniere fort amusante. S'ils s'apperçoivent de quelque danger, ils se retirent dans leur coquille & rentrent dans le sein de la mer. Lorsque la croute exterieure de leur maison est détruite avec du vinaigre, la surface de la coquille paroît aussi brillante que l'interieur. On s'en sert au Cap pour faire des coupes, dont quelques-unes contiennent près de deux pintes. La mer en jette souvent sur le rivage, mais la plûpart brisées par le choc des vagues ou des rochers.

Limaçons-visses.

Le *Limaçon-visse*, qui tire ce nom de la figure de sa coquille, est aussi un poligone, entre les angles duquel il s'éleve quantité de tumeurs. On en trouve de diverses grandeurs & de différentes formes. Leur couleur dominante, lorsque la croute est détruite, est un beau rouge de flamme, curieusement mêlé de blanc, de rouge, de verd & de jaune.

Pagger, coquillage dangereux.

On voit au Cap un coquillage, fort dangereux à manier, & que cette raison a fait nommer *Pagger* par les Portugais ; peut-être, dit l'Auteur, du mot latin *Paco*. Il a, sur le dos, une pointe de nature si venimeuse, que si l'on n'apporte un prompt remede à sa picquure, elle enflamme & mortifie la partie blessée.

Le jet d'eau-marin.

Le *Jet-d'eau marin* est une autre production singuliere du Cap. Il se présente à l'œil comme une éponge ou une piéce de mousse, qui tient assez fort

(5) Voyez l'Histoire Naturelle du Tome III.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

aux rochers pour résister aux vents & aux vagues. Sa couleur est verdâtre. Il distile une humeur aqueuse ; & dans l'interieur il renferme une substance charnue, qu'on prendroit pour un gesier. On ne lui découvre aucun signe de vie animale ; cependant, pour peu qu'on le touche, il pousse, par deux ou trois petits trous, de fort beaux jets-d'eau, & recommence autant de fois qu'on y porte la main, jusqu'à ce que son réservoir soit épuisé.

Moule-crabbe.

La mer du Cap offre une sorte d'écrevisse, nommée *Moule-crabbe*, qui, outre l'écaille dont elle est revêtue, en a une autre qui lui sert de maison. Mais elle n'en sort jamais assez loin pour s'en séparer tout-à-fait.

Tortues du Cap.

Des trois especes de tortues qui se trouvent dans d'autres lieux, on ne voit au Cap que la Tortue-de-terre. Elle y est en abondance. Sa chair est blanche & d'excellent goût. Son foie & ses œufs passent pour un mets délicat ; mais elle est si petite qu'elle n'a pas plus de quatre pouces de largeur. La couleur de sa tête & de ses pieds est brune. Son écaille est si dure, qu'un chariot bien chargé passe dessus sans qu'elle en souffre. L'aigle-*ossifrage*, dont on a parlé, est obligée de la laisser tomber plusieurs fois sur les rochers, avant qu'elle soit assez brisée pour lui servir de nourriture (6).

Vache-marine.

Description de la vache marine.

La vache-marine, dans la Mer du Cap, approche du rhinoceros par la grosseur & la couleur, mais elle a les jambes plus courtes. Sa tête ressemble assez à celle du cheval ; ce qui lui a fait donner par Tellez & Thevenot le nom de cheval-marin (7) ; mais elle est plus large & plus courte, comme celle du bœuf. En s'élevant sur la surface de la mer ou des rivieres, elle souffle de l'eau par ses narines, qui sont fort larges. Ses oreilles sont petites, aussi-bien que ses yeux ; ses jambes courtes, rondes & de la même grosseur dans toutes leurs parties. Ses sabots ne sont pas fourchus, mais creusés au-dessous par deux petits canaux qui se traversent en croix. Sa queue n'est pas plus longue que celle de l'éléphant, avec moins de poil, quoique ce soit le seul dont la Nature ait orné son corps. La tetine de la femelle est petite, mais placée, comme celle des vaches, entre les jambes de derriere. Kolben vit souvent des femelles allaiter leur veau, qui étoit à peu près de la grandeur d'un mouton. La peau d'une vache-marine n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cet animal a dans la machoire inferieure quatre dents fort remarquables, qui s'avancent assez loin hors de sa gueule ; deux de chaque côté, l'une droite & l'autre tortue. Elles sont toutes quatre de la grandeur d'une corne de bœuf, c'est-à-dire, longues d'environ un pied & demi, extrêmement blanches & du poids d'environ dix livres. On les estime plus que l'ivoire, parce que leur couleur ne s'altere jamais. La vache-marine n'approche jamais du rivage que pour y chercher sa nourriture. Elle a l'odorat si fin, qu'elle découvre un homme ou tout autre ennemi, dans un fort grand éloignement. On aime beaucoup sa chair au Cap. Elle s'y vend quelquefois douze ou quinze sols la livre. La graisse s'emploie, comme le beurre, pour les sauces, & se mange même étendue sur le pain. Kol-

Usage qu'on en fait au Cap.

(6) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 198. & suivantes.

(7) Ten Rhyne le lui donne aussi ; mais il n'y joint aucune description. *Martin*, *Nienhoff* & *Francisci*, l'appellent Vache de mer. Kolben la prend pour l'hippopotame, ou le cheval de riviere. Dans la Figure qu'il en donne, on ne voit point les dents de l'animal, au lieu qu'elles paroissent dans les Figures de Ludolphe, de Beeckman, de Labat & des autres.

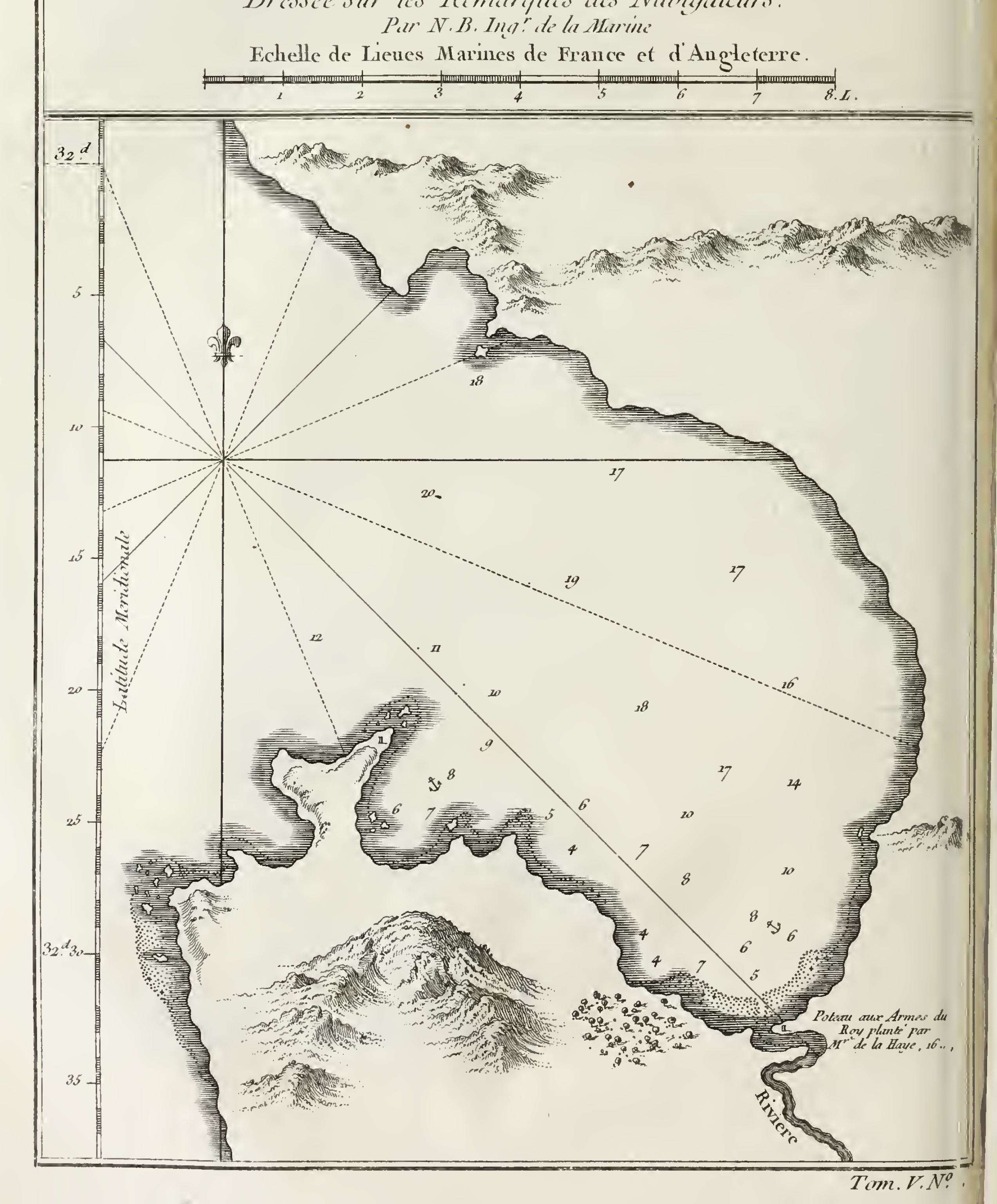
ben,

CARTE DE LA BAYE DE SAINTE HELENE

Dressée sur les Remarques des Navigateurs.

Par N.B. Ingr. de la Marine

Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.



ben, d'accord là-dessus avec Beeckman & Sudolfe, prend la vache-marine pour le Behemot du livre de Job (8).

CHAPITRE VI.

Observations sur les Contrées maritimes & sur les Isles qui sont entre le Cap de Bonne-Esperance & le Cap de Guardafu.

Par le Capitaine ALEXANDRE HAMILTON.

HAMILTON. 1720.

Introduction.

LA Côte orientale d'Afrique est peu fréquentée des Nations de l'Europe, en comparaison des Côtes occidentales. On n'y connoît point d'autres Etablissemens Européens que ceux des Portugais, qui n'ont même rien de remarquable par leur grandeur ni par leur nombre. Aussi les Voyageurs nous offrent-ils peu d'éclaircissemens sur toutes ces Régions, qui ne se trouvent déja renfermés dans l'Histoire des premiers Voyages & des Conquêtes de la Nation Portugaise, dont les Auteurs de ce Recueil ont fait comme la base de leur entreprise. Cependant, pour ne rien négliger qui appartienne au dessein de cet Ouvrage, ils ont pris soin de recueillir tout ce qui regarde l'état moderne des Parties orientales de l'Afrique, dans les Ecrivains dont ils ont pû se promettre de véritables lumiéres. Tel est particuliérement le Capitaine *Hamilton*, qui nous a donné en 1726 deux Volumes *in 8°*. sous le titre de *Nouvelle Relation des Indes-Orientales*. Tels sont encore quelques Historiens Portugais, qui ont travaillé sur les Mémoires des Voyageurs & des Avanturiers de leur Nation, dans un tems où son pouvoir étoit plus considerable qu'aujourd'hui sur cette Côte. C'est d'eux qu'on empruntera ici tout ce qui regarde Sofala & cette grande partie de la Côte qui appartient à l'Empire du Monomotapa.

§. I.

Contrées maritimes qui suivent le Cap de Bonne-Esperance.

DEPUIS le Cap de Bonne-Esperance jusqu'à *Tierra de Natal*, on trouve une Côte dangereuse, dont l'insociabilité des Hottentots ou la pauvreté du commerce a toujours éloigné les Marchands de l'Europe. Cependant le Capitaine Hamilton a connu quelques Vaisseaux Anglois qui se rendoient des Indes à Natal, pour acheter des dents d'éléphans, & qui tiroient assez de profit de ce voyage; mais ils n'y employoient pas moins de deux ans & demi. Le Pays, quoique fertile, est mal sain; les bois épais & composés de diverses sortes d'arbres, où les éléphans, les lions, les leopards, les ours, les loups, les daims & les renards sont en grand nombre. Les rivieres ne sont pas moins fournies de poisson, de manatées & de crocodiles. On voyoit, en 1718, dans le Pays de Natal, un Pyrate pénitent, qui ayant renoncé à sa détestable profession, s'y étoit retiré pour mener une meilleure vie (9).

Anglois qui font le Commerce à Tierra de Natal.

(8) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 129. & suivantes.

(9) *Hamilton's new account of the East Indies*, Vol. I. p. 4.

HAMILTON. 1720.

Côte entre Natal & Agoa.

Il n'y a point de commerce entre Natal & Agoa, par les mêmes raisons sans doute qui le rendent si difficile sur toute cette Côte ; & l'Auteur s'imagine que les premiers Anglois qui y aborderent y furent jettés par quelque accident. En 1683, un Vaisseau de cette Nation, nommé le *Johanna*, s'étant brisé aux environs d'Agoa, trouva plus d'humanité & de secours dans les Habitans, quoiqu'ils passent pour extrêmement barbares, qu'il n'en auroit reçû de plusieurs Peuples qui s'attribuent de grands principes de religion & de politesse. Touchés du malheur de leurs Hôtes, non-seulement ils leur fournirent les nécessités de la vie, mais ils les aiderent à sauver une partie de leur cargaïson. Pour une petite quantité de couteaux, de cizeaux, d'aiguilles, de fil, de petits miroirs & de colliers de verre, ils se chargerent de transporter dans un Pays voisin tout ce qu'on avoit pu sauver du naufrage, & de fournir, par-dessus le marché, des vivres aux Anglois sur la route. Après les avoir conduits l'espace d'environ deux cens milles, ils leur procurerent d'autres porteurs & d'autres guides pour continuer leur marche. Elle fut de quarante jours, pendant lesquels ils ne firent pas moins de sept ou huit cens milles. Ils trouverent ensuite de nouveaux porteurs, qui les conduisirent & leur fournirent des provisions jusqu'au Cap de Bonne-Esperance. Quelques Anglois, qui tomberent malades en chemin, furent portés dans des hamacks, sur les épaules de ces charitables Négres. De quatre-vingt il n'en mourut que trois ou quatre dans une route si longue & pénible (10).

Naufrage d'un Vaisseau Anglois. Humanité des Habitans.

Propriétés du Pays.

Middleton avoit appris toutes ces circonstances de la bouche même d'un de ces Voyageurs, qui lui raconta aussi que la fertilité naturelle de la terre rendoit les Habitans des mêmes Pays indolens, simples & paresseux ; que leurs riviéres sont bien peuplées de poisson & d'oiseaux, sans parler des manatées (11) & des crocodiles ; leurs bois remplis de grands arbres & de toutes sortes d'aninaux, tels que des vaches & des taureaux sauvages, des éléphans, de rhinoceros, des lions, des tigres, des loups & des renards : & qu'on y voit aussi plusieurs sortes d'oiseaux & d'animaux aîlés, entre lesquels il nommoit particuliérement des autruches ; que les Habitans ont quelques notions d'une Divinité, & qu'ils l'honorent par des danses & des fêtes, parce qu'ils ont l'humeur naturellement gaie. L'Auteur en rapporte un exemple, qu'il tenoit d'un Capitaine de Vaisseau, qui avoit fait le voyage de Tierra Natal en 1718, par les motifs du commerce. Les Habitans s'étant assemblés en grand nombre près d'une riviere où son vaisseau étoit à l'ancre, un jeune Indien de l'Equipage descendit à terre avec son tambour, & se mit à battre de toute sa force sous quelques arbres voisins de l'assemblée. A ce son tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe commencerent à sauter, & les vieux suivirent bien-tôt leur exemple. Ce bal imprévu dura long-tems. Mais les vieux se sentant fatigués offrirent quelques œufs & des fruits au Tambour, & le prierent de finir. Il les satisfit aussi-tôt, & tous les Danseurs s'assirent à terre, fort échauffés de leur exercice.

Gaieté naturelle des Habitans.

Cornes de rhinoceros que l'Auteur vit à Bombay.

Middleton rend témoignage qu'étant à Bombay il y vit plusieurs cornes de rhinoceros qu'on y avoit apportées de cette Côte, plus longues qu'il n'en avoit jamais vûes aux Indes ou à la Chine. L'une étoit composée de trois petites

(10) *Ibid.* p. 5. & suiv.

(11) C'est la vraie vache-marine, qui est fort différente de celle de Kolben. *Voyez l'Histoire Naturelle du Tome III.*


le Pain ou le Mondrain
Meze ou Table
Grande Cabesseterre ou Grande Carceira
I. de Luchaqu
Petite Carceira
St. Jean
Puid ou on fait l'eau pour les Vaisseaux
Pointe Pannony
Il y a très peu d'eau dans le fond de cette Baye
le Fort
la Ville
Vieux Fort
I. de Mozambique
Batterie
Grande Passe
I. St. George
Petite Passe
St. Col
I. St. Jacque
De Plaine Mer les petits Bastimens peuvent passer sur ces Roches .
Pointe de Mangale
Les deux Bras de la Riv. de Mananbe
Riviere de Moucangue
Banc de Roches sous l'eau
CARTE DE LA BAYE DE MOSAMBIQUE
Dressée sur Divers Manuscrits .
Par N. B. Ingr. de la Marine .
Cette Carte est très differente de ce que les Anglois en ont donné dans le Ier Volume de cet Ouvrage .
Echelle de 1600 Toises .
400 800 1200 1600

cornes, qui sortoient de la même racine, dont la plus longue étoit de dix-huit pouces, la seconde de douze & la troisiéme de huit; mais elle étoit plus petite que celles de l'Inde, & plus aigue par la pointe. Le Capitaine qui l'avoit apportée faisoit voir aussi un oiseau noir qui venoit du même Pays, & qui étoit de la grosseur d'un gros canard. Il avoit le bec long, droit, épais & fort pointu; les yeux creux, les jambes longues de douze ou quinze pouces, & fort grosses. Il étoit d'une extrême voracité pour la chair & le poisson. Les rats & les grenouilles n'échappoient guéres à sa griffe. Aussi-tôt qu'il avoit pris quelque animal vivant, il le jettoit en l'air, à la hauteur de deux ou trois aunes, & le recevoit sur la pointe de son bec. Il recommençoit cet exercice jusqu'à la mort de l'animal. Oiseau singulier.

Entre Angoa & Mozambique, la Côte est fort dangereuse. Elle étoit connue autrefois sous le nom de Sofala & de Quama (12); mais les Portugais la nomment aujourd'hui *Sena*. Elle contient les Etats d'un grand nombre de Princes, car leur ambition se borne à de fort petits territoires. Les Habitans sont Négres & Idolâtres (13), à l'exception d'un petit nombre, que les Portugais ont convertis au Christianisme, & que l'Auteur accuse d'être moins humains que les autres pour les Européens étrangers. Côte de Sena.

On trouve, dans le Pays de Sena, une grande abondance de dents d'éléphans, & de bas or à dix-huit ou dix-neuf carats. Mais les Habitans, à qui leurs terres fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie, se livrent à leur indolence naturelle. Ils ont le corps grand & robuste. Leur hardiesse est extrême à la guerre. Ils ne veulent de commerce qu'avec les Portugais, qui entretiennent au long de la Côte un petit nombre de Prêtres, pour tenir les Négres dans leur dépendance, & tirer d'eux, à fort vil prix, leur ivoire & leur or, qu'ils envoient à Mozambique. Un Portugais, qui avoit fait le voyage de Mozambique à Sena, racontoit à l'Auteur que les Habitans à qui l'on offre pour le commerce quelques petits grains de verre, de diverses couleurs, font dans la terre un trou capable de contenir les grains, & le remplissent de la même mesure de poudre d'or, qu'ils donnent en échange. Il ajoutoit que pour une certaine mesure d'étoffe bigarrée, qu'on nomme *Lonji* de Cambaye, ils donnent une dent d'éléphant de la même grandeur. Mais les récits des Portugais, observe l'Auteur, ne méritent pas toujours beaucoup de foi; car s'ils avoient tant de facilité à se procurer de l'ivoire & de l'or, pourquoi les verroit-on si pauvres dans toutes leurs Colonies de l'Inde? Ce Pays, suivant les conjectures de Hamilton, est l'Ophir où Salomon envoyoit ses Flotes de la mer rouge; plûtôt du moins que Sumatra, où l'on ne conçoit point qu'en suivant les côtes, les Vaisseaux de ce Prince pussent aller & revenir dans l'espace de trois ans. Qualités des Habitans. Commerce extraordinaire.

Mozambique est une Isle qui appartient à la Couronne de Portugal. Elle est fortifiée par l'art & la nature; mais l'air y est si mal sain, que les Criminels Portugais de l'Inde, au lieu d'être punis de mort, suivant les Loix de leur Nation, y sont bannis pour un certain nombre d'années, à la discrétion du Gouverneur de Goa & de son Conseil. On en voit revenir peu de cet exil; car cinq ou six années de séjour à Mozambique passent pour une longue vie. Mozambique.

(12) Il y a *Cuama* dans l'Original.

(13) *Barbarei*, dans l'Original.

HAMILTON. 1720.

Propriétés de ce Port.

Cette place est un Port de rafraîchissement pour les Vaisseaux Portugais qui font voile de l'Europe aux Indes. Ils y passent ordinairement trente jours, pour donner le tems de se rétablir aux Soldats & aux Matelots, qui ayant contracté en mer l'hidropisie & le scorbut, sont bien-tôt guéris par l'usage des fruits acides & des racines du Pays. Leurs Bâtimens emploient généralement tout le mois d'Août pour se rendre de Mozambique à Goa.

Qualités des Habitans.

Les Habitans de Mozambique, comme ceux du Continent, sont des Négres de haute taille, beaux & bien proportionnés, qui font d'excellens Esclaves. Les Vaisseaux de Roi & les Navires Marchands en transportent un grand nombre dans l'Inde, où les Portugais Indiens les aiment beaucoup, soit de l'un ou de l'autre sexe. Aussi-tôt que leurs enfans commencent à parler un peu la langue Portugaise, ils sont batisés & deviennent zelés Catholiques. Après le Barême, on leur suspend au cou un petit crucifix, qu'ils portent avec beaucoup de respect. Ceux qui ont le bonheur de tomber entre les mains d'un Maître un peu zelé pour la Religion, sont instruits dans l'étude des lettres, & quelquefois élevés au Sacerdoce. L'Auteur a connu plusieurs Prêtres de cette race aux environs de Goa (14).

Quiloa.

Entre Mozambique & Monbassa on rencontre le Pays de *Quiloa*, dont la Côte est si dangereuse, que le commerce ne s'y fait qu'avec des barques.

Monbassa.

Monbassa, ou Monbasa, est une Isle voisine du Continent, à la distance d'environ deux cens vingt milles de Mozambique. L'art a peu contribué à la fortifier; mais elle l'étoit naturellement, lorsque les Portugais s'en rendirent Maîtres il y a deux cens ans. Ils la possederent jusqu'en 1698, que les Arabes *Muskats* s'en saisirent avec peu de peine, & passerent au fil de l'épée une vingtaine de Portugais qui étoient à la défendre. Les vainqueurs y trouverent pour butin environ deux cens tonneaux d'ivoire, qui valoient dans les Indes cent vingt-cinq mille livres sterling. Les éléphans du Pays sont fort gros, & les hommes, dit l'Auteur, le sont aussi. Ils n'ont pas d'autre religion que l'idolatrie, à la réserve de ceux qui faisoient leur demeure près des Portugais, & que l'habitude de les voir avoit convertis, mais qui ayant aujourd'hui les Arabes pour voisins, sont devenus zelés Musulmans, parce qu'ils ont pris plus de goût pour une Religion qui permet la Polygamie & le concubinage, deux usages favoris des Négres.

Comment cette Ville est passée aux Arabes.

Patta.

Patta, qui suit Monbassa sur la même Côte, est passée aussi dans les mains des Arabes. Ce Pays fournit beaucoup d'ivoire & quantité d'Esclaves à Muskat. Autrefois les Anglois, les Portugais & les Mores des Indes entretenoient ici un commerce avantageux, quoique de peu d'étendue; mais les Arabes, jaloux des progrès d'autrui, formerent sur la Côte, en 1692, une Colonie qui défendit aux Habitans tout commerce avec d'autres Nations. Quoique les terres interieures soient habitées par des Infidelles, toutes les Côtes suivantes, qui comprennent les Pays de Magadoxa, de Zeyla & d'Yaman (15), jusqu'au Cap de Guardafu, dans une étendue d'environ trois cens lieues au Nord-Est, ont reçu la Religion Mahometane. Il y reste néanmoins dans les cérémonies, les usages & les traditions, quelques vestiges de l'ancien culte.

Les Arabes s'y sont établis.

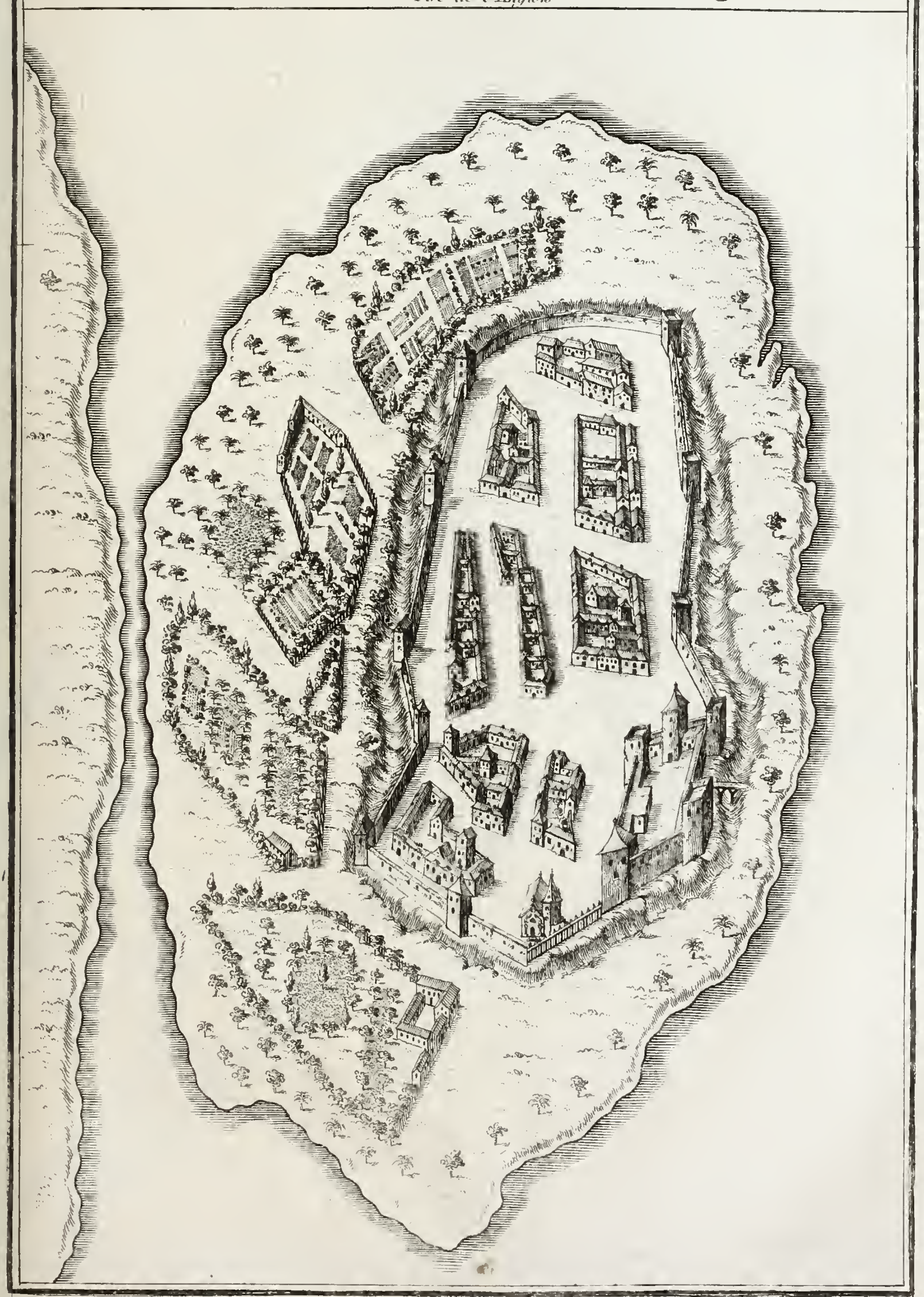
Religion de toute cette Côte.

(14) Hamilton, *ubi sup.* Vol. I. p. 7. & suivantes.

(15) Il paroît que l'Auteur s'est ici trompé en prenant *Agan* pour *Yaman* ou *Yeman*, qui est dans l'Arabie.

PLAN DE L'ISLE ET VILLE DE QUILOA

Tiré de l'Anglois



Tom.V.N°. 9.

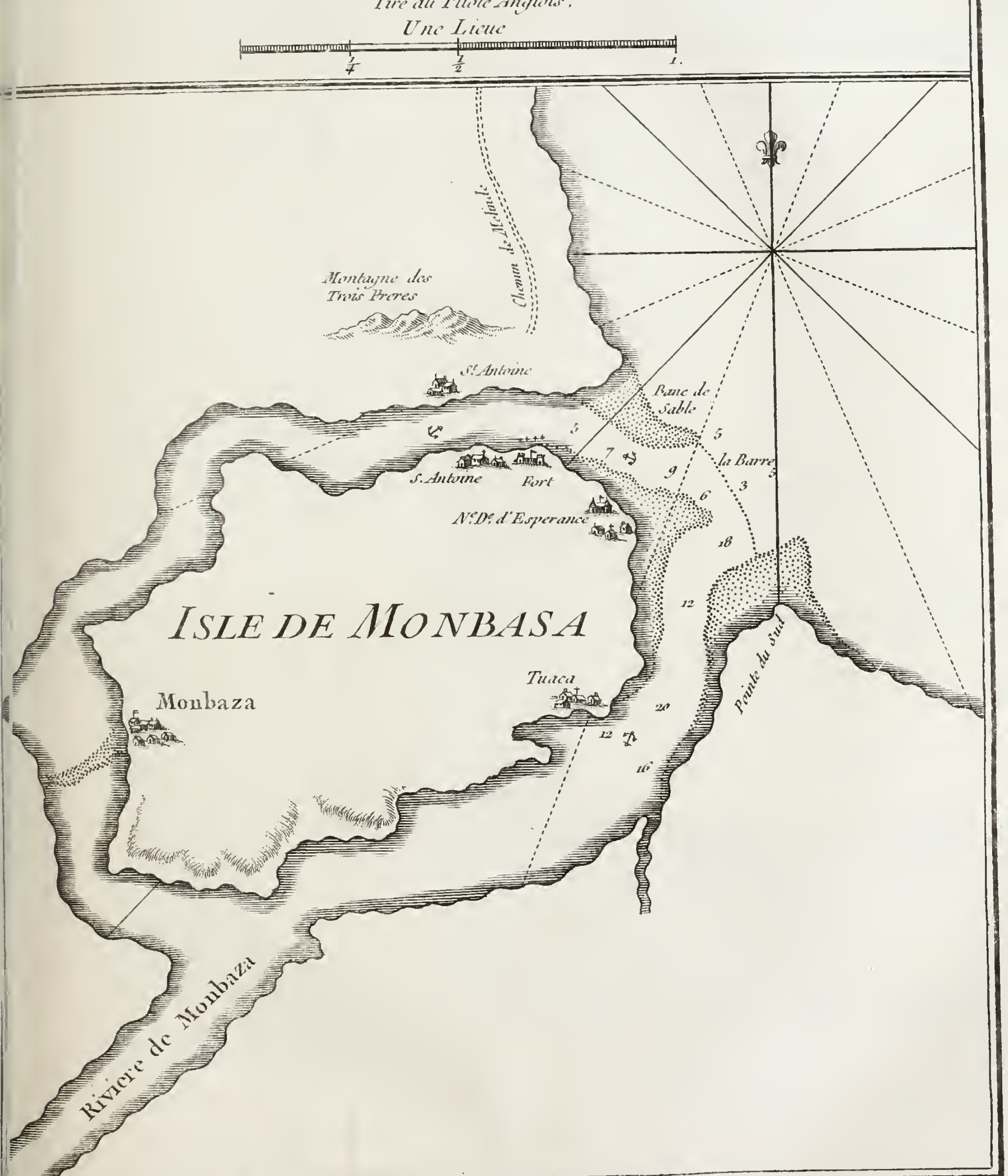
CARTE DE L'ISLE DE MONBASA

Située a la Coste Orientale d'Afrique par 5 degrés de Latitude Meridion.le

Tiré du Pilote Anglois.

Une Lieue

1/4 1/2 1.



Hamilton. 1720.

Les Arabes de Mocka & des autres parties de l'Arabie heureuse (16), qui ont pris inutilement beaucoup de peine pour instruire les Habitans de cette grande Côte, les regardent comme des Schismatiques & des Hérétiques endurcis.

Magadoxa.

Magadoxa, que les Portugais nomment *Magadocia*, est une assez grande Ville, située à deux ou trois milles de la mer, d'où ses mosquées & ses autres édifices forment une très belle perspective. Deux raisons rendent son Port désert. La premiere est une chaîne de rochers, qui bordent la Côte à la distance d'un mille du rivage. Quoique le canal, qu'ils forment entr'eux & la terre, soit fort uni, & qu'il n'y ait pas moins de deux ou trois brasses d'eau, il n'y a point de riviére où les Vaisseaux puissent être à couvert lorsque les vents de mer soufflent avec violence. Un second obstacle est le regne ouvert de la violence & du larcin, qui sont autorisés avec tant de licence, qu'il n'y a point de fond à faire sur les engagemens communs de la bonne-foi. L'Auteur rapporte à cette occasion un exemple fort tragique de la barbarie des Habitans. En 1700, un Vaisseau de la Compagnie Angloise des Indes Orientales, nommé l'Albermale, qui faisoit voile à Surate, ayant eu le malheur de tomber, plûtôt qu'il ne s'y attendoit, sous les moussons de l'Est, qui le pousserent vers la Côte de Magadoxa, alla jetter l'ancre au côté Sud-Est de l'Isle *Johanna*, pour attendre la fin de ces fâcheuses moussons. Au mois de Mars, il hasarda de se remettre en mer; mais le tems étant encore peu favorable, il retomba sur la même Côte, où la vûe de Magadoxa lui fit prendre une opinion fort avantageuse d'une si belle Ville. Il ne douta point que ce ne fut un lieu de commerce; & dans cette idée, il envoya sa Chaloupe au rivage, avec le Trésorier du Vaisseau & quatre Matelots, chargés de se procurer des informations, avec ordre de se tenir sur leurs gardes, & de ne faire descendre qu'une personne à la fois. Ils passerent les rochers, & mouillerent près du rivage. Les Habitans de la Ville se présenterent pour les recevoir, avec quelques bestiaux qu'ils paroissoient disposés à leur vendre. Le Trésorier, jeune-homme sans expérience, oublia les ordres du Capitaine, & descendant avec trois de ses Matelots, n'en laissa qu'un pour garder la Chaloupe. Ils eurent même l'imprudence de laisser derriere eux leurs armes à feu; & séduits par les civilités feintes des Habitans, ils se mêlerent familierement avec eux. Mais c'étoit se livrer à des perfides, qui saisissant une occasion si peu attendue, les entraînerent brusquement dans leur Ville. Celui qui gardoit la Chaloupe ignorant la disgrace de ses camarades, accorda l'entrée de sa Barque à d'autres Négres, qui se saisirent aussi de lui, & tirerent la Barque assez loin sur le rivage.

Raisons qui empêchent les Marchands de fréquenter ce Port.

Exemple de la barbarie des Habitans.

Anglois enlevés par les Habitans.

Le Capitaine avoit observé de son bord tout ce qui s'étoit passé à terre. Il se hâta d'envoyer une autre Chaloupe, bien équipée, dans l'espérance d'obtenir la liberté de ses gens, en payant leur rançon. La Chaloupe passa quatre jours au rivage, sans pouvoir engager les Habitans dans aucune sorte de communication. Enfin, n'ayant rien à se promettre de la force, le Capitaine se vit obligé de lever l'ancre & d'abandonner ses gens au répentir de leur folie. On n'a jamais appris dans l'Inde ce qu'ils étoient devenus.

Ils sont abandonnés de leur Capitaine.

On trouve plus d'accès sur les Côtes d'Yaman (17) & de Zeyla,

Côtes d'Yaman & de Zeyla.

(16) Les Portugais prononcent sans doute *Magadocha*; car *xa* est pour eux *cha*.

(17) *Ajan*, sans doute.

HAMILTON. 1720.

Caractere & parure des Habitans.

qui se terminent toutes deux au Cap de Guardafu. Les Habitans apportent au rivage des moutons, des chevres, du poisson & des fruits, pour les vendre aux Vaisseaux que le calme arrête quelquefois contre la terre. Ils sont de haute taille, mais d'une maigreur qui laisse appercevoir la grosseur de leurs os, & plûtôt bazanés que noirs. La perfidie, l'avarice & la cruauté forment leur caractere. Ils portent pour habits des hautes chausses qui leur tombent jusqu'à la cheville du pied, ou plûtôt une piéce d'étoffe grossiere qui les prend à la ceinture, avec une robe ouverte par devant, mais sans manches, qu'ils appellent *Kamlin*. Elle est composée de poil de chameau, ou de laine de mouton, aussi dure que la soie de porc. Leur tête est couverte d'un turban de grosse toile, qui acheve leur parure.

Moutons du Pays.

Les moutons du Pays ont la laine du corps blanche, & la tête de la noirceur du jais. Leurs oreilles sont petites, leur taille grosse, & leur chair délicate. Leur queue n'est pas moins large que leurs fesses. Elle a sept ou huit pouces de long, & l'Auteur compare sa forme à celle d'un oreiller sans coins. Mais de l'extrêmité de cette masse il sort une autre petite queue de cinq ou six pouces, qui ressemble beaucoup à celle d'un cochon de lait (18).

Deux Aiguades sur la Côte de Zeyla.

Du Cap de Guardafu jusqu'à Zeyla, on compte environ cent vingt lieues. Cette Côte est aussi difficile que les Habitans sont farouches. On n'y connoît que deux places qui fournissent de l'eau fraîche; l'une à l'Est du Mont *Felix*, qui se nomme en Arabe *Baha Felek* ou *Feluk* (19), c'est-à-dire, montagne des chameaux; on y trouve une petite riviére d'eau douce. L'autre nommée *Khaji*, est dix lieues plus à l'Ouest. Khaji se reconnoît aisément au revers d'une montagne qui s'avance fort près de la mer, & dont le côté Nord est composé de sable blanc, qui se fait appercevoir de dix lieues sous la forme d'une grande voile. Mais plusieurs Vaisseaux qui se trouvoient dans la nécessité de toucher à l'une de ces deux Places en revenant des grandes Indes, ont eu le malheur d'y périr.

Malheureux sort d'un Vaisseau.

L'Auteur raconte qu'un de ces Bâtimens fut surpris avec sa propre Chaloupe, qui avoit abordé au rivage pour remplir les tonneaux. Les Habitans s'en saisirent, tandis que les Matelots étoient occupés de leur travail, & les massacrerent tous, à l'exception de deux Mousses. Ensuite s'étant approchés du Vaisseau pendant la nuit, il y entrerent avant qu'on eut le tems de les reconnoître, & firent main-basse sur tout l'Equipage, qu'ils trouverent désarmé. Après avoir déchargé le Vaisseau, il le coulerent à fond. Les deux Mousses, de qui l'on apprit ensuite toutes les circonstances de cette funeste avanture, furent conduits dans la Ville d'Aden, qui est située vis-à-vis du même lieu, & vendus pour l'esclavage. Mais le Capitaine d'un Vaisseau de Surate, qui se trouvoit alors dans ce Port, les acheta tous deux, & les transporta aux Indes.

Baye & riviere au-delà de Zeyla.

La mer est si profonde sur cette Côte, qu'il ne faut pas se promettre d'y pouvoir mouiller à plus d'un mille du rivage. Au delà de Zeyla, dans l'intérieur de la mer rouge, on rencontre une grande riviére, dans une profonde baye, qui est opposée à Babelmandel; mais l'embouchure, quoique fort large, est très-profonde & remplie de rochers & de bancs de sable, avec des tournans d'eau qui ôtent aux Matelots la hardiesse de s'en approcher. C'est à cette riviere que commence la Côte des Abissins, qui s'étend l'espace de

(18) Hamilton, *ubi sup.* Vol. I. p. 11. & suivantes.

(19) Felix est sans doute une corruption de *Feleck. Voyez ci-dessus, Tome I.*



ISLE DE
MADAGASCAR
autrement
ISLE DE St. LAURENT
Par N. B. Ingr. de la Marine
1747.
Echelles
Lieues Marines de France et d'Angleterre
Cap Natal
Cap S. Sebastien
Baye d'Antongil
NOSSI HIBRAHIM
ISLE DE St. MARIE
Cap S. Andre
Terre de St. Andre
HAZON
Ringhets
Vohits
Angombe
La Ile Fonu
Conchaa
Erin Dranou
Anachimoussi
Pais de Matatane
Alfissali
TROPIQUE DU
CAPRICORNE
B. S. Augustin
Sivych
Machicores
Pais de Mandrerey
St. Luce
Fort Dauphin
Cap St. Marie
Remarque
La Partie du Sud Est de cette Isle comprise entre la Riviere de Mandrerey et celle d'Antavare demande un détail particulier qu'on n'a pu insérer ici, on le trouve dans la Carte du Sr. de Flacourt publiée en 1656.
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70

deux cens lieues, jusqu'à *Suaquen*, & présente plusieurs grandes montagnes qu'on découvre facilement de la Cote d'Arabie (20).

Hamilton. 1720.

§. II.

Isles des Mers d'Ethiopie.

Madagascar & ses productions.

L'Isle de Madagascar, que les Portugais ont nommée *S. Laurent*, est une des plus grandes du monde connu. Elle offre quantité de productions utiles aux besoins de la vie. Ses bestiaux sont nombreux. Leur chair est excellente, sur-tout la masse ou la grosse tumeur qui leur croît entre le cou & les épaules. On y trouve aussi une assez grande abondance de daims & de chevres. Les Portugais, en descendant pour la premiere fois dans cette Isle, y laisserent un troupeau de porcs, qui ont multiplié merveilleusement. Ils donnerent des noms à quantité de riviéres & des Caps, qui sont aujourd'hui fréquentés par les Vaisseaux de l'Europe, mais qui servent principalement de retraite aux Pyrates. Les François avoient formé à l'Est de l'Isle (21) un Etablissement, qu'ils nommoient *Port Dauphin*; mais s'étant apperçus que les profits du commerce ne répondroient point aux frais de la Colonie, ils ont pris le parti de l'abandonner.

Port Dauphin, ancien Etablissement François.

Commerce des Anglois ruiné par les Pyrates.

Les Anglois entreprirent autrefois d'établir un commerce d'Esclaves sur la Côte Ouest de l'Isle, particuliérement dans la Baye de S. Augustin & dans les deux endroits qui portent le nom de vieux & de nouveau *Messalig*; mais ils redoutent aujourd'hui les Pyrates, sur-tout depuis que plusieurs Escadres de leur Nation ont croisé sans succès dans ces mers. Un simple Vaisseau, commandé par le Capitaine *Mollar*, fit plus d'expédition, en 1704, que toutes les Flotes qu'on avoit armées avec beaucoup de dépense. Sa cargaison étoit composée de biére forte & d'eau-de-vie, qu'il se proposoit de vendre aux Pyrates. Ils s'en saisirent, à la vérité, comme d'un présent, & la plus grande partie de son Equipage ne fit pas difficulté de s'engager à leur service; mais cette abondance de liqueurs leur fit pousser si loin la débauche, qu'il en périt plus de cinq cens à force de boire.

Mort singuliere de cinq cens Pyrates.

On racontoit dans l'Inde, & l'Auteur se fit confirmer par un Pyrate de Bengale, que le Capitaine Littleton, avoit pris à bord de l'*Anglesey* quelques Brigands de cette troupe, mais que de justes raisons l'avoient engagé à leur rendre la liberté. On ajoutoit que voyant les Pyrates de Madagascar dans l'embarras pour nettoyer le fond de leurs grands Vaisseaux, il leur avoit rendu généreusement service en leur accordant plusieurs secours.

Isles & Ecueils aux environs de Madagascar.

Madagascar est environnée d'Isles, de rochers & de bancs de sables, qui forment des écueils dangereux. Ste Marie, qui est située à l'Est, forme le premier azile que les Pyrates choisirent dans cette mer. La Rade y étoit assez bonne pour les mettre à couvert, quoique l'accès ne fût pas sans difficultés. Mais apprenant qu'ils étoient menacés par quelques Escadres Angloises, ils se retirerent dans la grande Isle, où ils se sont établis par des mariages. L'Auteur est persuadé qu'il ne seroit pas difficile de les en chasser. En 1722, l'Amiral Matthews, chargé de cette entreprise, reconnut qu'ils avoient abandonné

(20) Hamilton, *ubi sup.* p. 23. & suiv.
(21) La position exacte de leur Fort étoit à la pointe Sud-Est de l'Isle.

HAMILTON. 1720.

Expédition de Matthews contre les Pyrates.

l'Isle Ste Marie. Il y trouva même, dans plusieurs endroits, quelques restes de leurs brigandages, tels que du poivre, qu'ils avoient laissé dans la terre, de l'épaisseur d'un pied. De-là, il se rendit dans la grande Isle avec son Escadre; mais les Pyrates avoient eu la précaution de mettre leurs Bâtimens en sûreté, dans les riviéres & les anses, où les Vaisseaux de guerre ne pouvoient pénétrer. Il auroit été trop dangereux d'emploier les Chaloupes pour les détruire par le feu; car de leurs bois & de leurs retraites ces Brigands étoient en état d'incommoder les Troupes Angloises. L'Amiral trouva l'occasion de parler à quelques-uns d'entr'eux; mais ils ne cesserent pas de se tenir sur leurs gardes, & prêts à se défendre s'il eût pensé à la violence.

Isle de Ste Apolline. Isle Bourbon. Isle de France.

L'Isle Ste Apolline est inhabitée. Celle de Mascarenhas, dont les Anglois étoient autrefois en possession, & qu'ils nommoient *Forest*, est peuplée aujourd'hui par les François (*), qui lui ont donné le nom de Bourbon. L'Isle *Maurice*, après avoir été habitée par les Hollandois, qui reçurent ordre de l'abandonner en 1703, & de se retirer à Batavia, est passée aussi entre les mains des François, qui la nomment l'Isle de France. Celle de *Diego Rais*, qui la suit, contenoit encore un Etablissement François; mais sa stérilité l'a fait abandonner depuis quelques années. Toutes les autres, à l'Est & au Nord, sont demeurées désertes, à l'exception de trois ou quatre à l'Ouest, qui sont situées dans le canal entre Quiloa & Madagascar.

Isle Diego-Rais.

Isle Comore.

Comore est la plus avancée à l'Ouest. Elle ne contient qu'un petit nombre de miserables Habitans, qui en tirent à peine ce qui est nécessaire à leur subsistance. L'Isle *Johanna* (22), qui est à la vûe de Comore, offre en abondance des bestiaux, des chevres, des oiseaux & du poisson, avec d'excellens limons & des oranges. La plûpart des Vaisseaux Anglois qui faisoient voile à Mocka, en Perse ou à Surate, y prenoient des rafraîchissemens avant que les Pyrates eussent commencé à la fréquenter.

Isle Johanna, ou d'Anjuan.

Perte d'un gros gros Vaisseau Anglois.

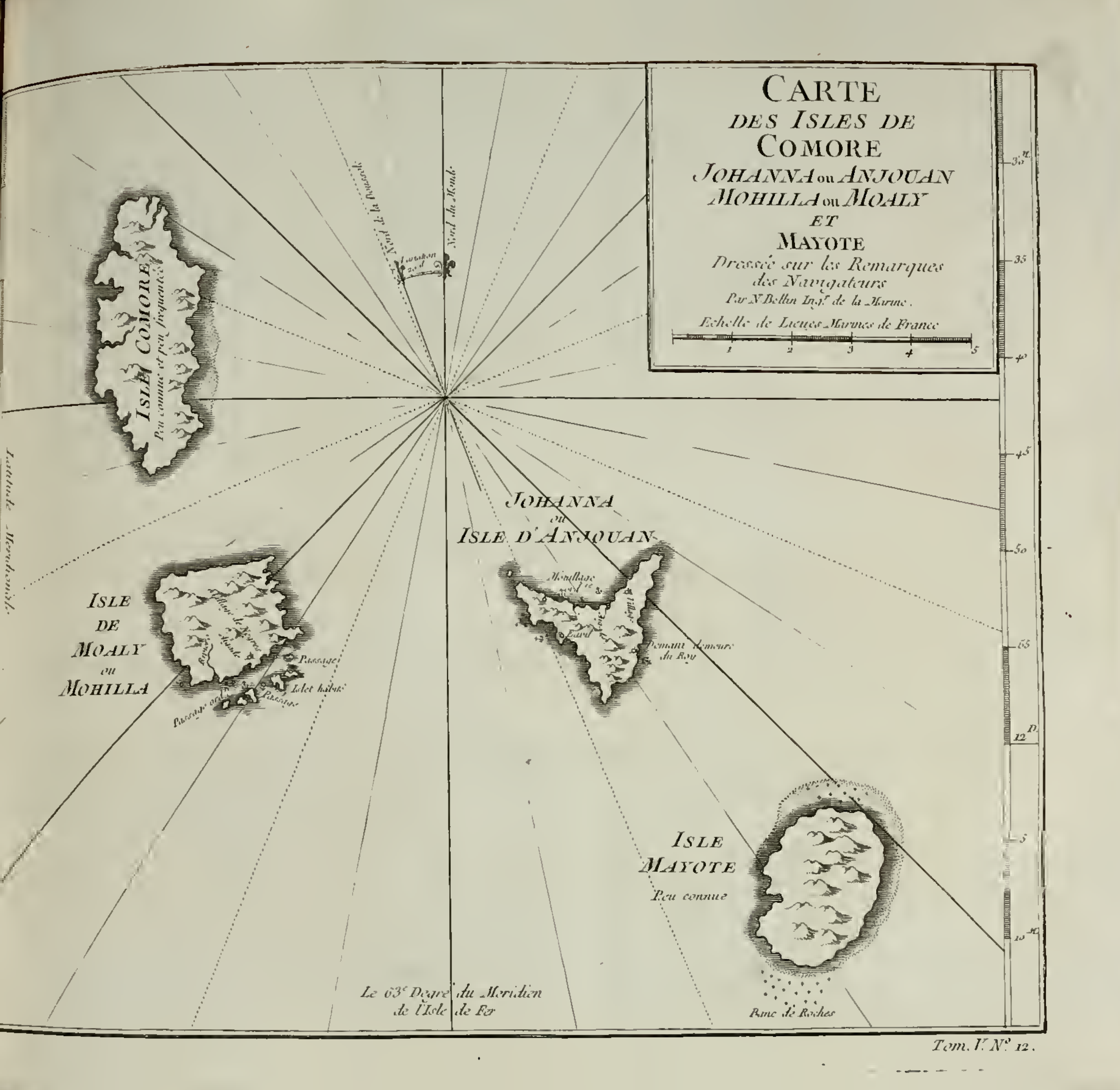
L'Isle Johanna est célébre entre les Anglois, par deux infortunes que les Vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales y ont essuiées. La premiere en 1690 ou 1691, lorsque le Capitaine *Harton* Commandant du Harbert, Vaisseau de huit cens tonneaux & de cinquante-cinq piéces de canon, fut attaqué par trois Vaisseaux François de la même force. A leur approche, il leva l'ancre & se mit en mer. Vers deux heures après midi, l'action commença furieusement, & dura jusqu'à huit heures du soir, que le Herbert eut le malheur de sauter, sans qu'on en pût sauver plus de six ou sept personnes qui se trouvoient dans sa Pinace. La seconde disgrace arriva dans le cours de l'année 1720. Deux Vaisseaux Anglois, accompagnés d'un Ostendois, étant à faire de l'eau dans la même Isle, apperçurent deux Pyrates, & convinrent de joindre leurs forces contre l'ennemi commun. Mais lorsqu'ils les virent approcher, l'*Ostende*, & l'un des deux Vaisseaux Anglois, nommé le Greenwich, gagnerent la haute mer, & laisserent à l'autre, qui se nommoit la Cassandre, le soin de se tirer d'embarras. Il se vit forcé d'engager l'action avec le plus petit des deux Pyrates, qui étoit de quatre piéces de canon. Mais il échoua bien-tôt entre quelques rochers; & le Pyrate s'efforçant de l'aborder, échoua

Malheur d'un autre Vaisseau, qui est pris par les Pyrates.

(*) On promet de donner, dans un Supplément, des Observations plus étendues sur les Etablissemens François.

(22) *Hajuan* ou *Ansuame*, dont Johanna est apparemment une corruption.

aussi



CARTE
DES ISLES DE
COMORE
JOHANNA ou ANJOUAN
MOHILLA ou MOALY
ET
MAYOTE
Dressée sur les Remarques
des Navigateurs
Par N. Bellin Ing.r de la Marine.
Echelle de Lieues Marines de France
1 2 3 4 5
ISLE COMORE
Peu connue et peu frequentée
JOHANNA
ou
ISLE D'ANJOUAN
Mouillage
Demane demeure du Roy
ISLE
DE
MOALY
ou
MOHILLA
Passage
Islet habité
ISLE
MAYOTE
Peu connue
Banc de Roches
Le 63e Degré du Meridien
de l'Isle de Fer
Nord du Monde
Nord de la Boussole
Latitude Meridionale
12 D.

CARTE DE L'ISLE D'ANJOUAN

Une des Isles de Comore.

Par le Capt. Cornwal.



aussi entre d'autres rocs. Comme ils étoient fort près l'un de l'autre, le combat recommença fort vivement dans cette situation, & couta la vie à beaucoup de gens de part & d'autre. Le Pirate se trouvoit en danger, lorsque son Compagnon se disposant à le secourir, *Mackraw*, qui commandoit la Cassandre, crut devoir profiter de cette intervalle, avec tous ses gens, pour gagner la terre dans ses Chaloupes. Les Habitans le reçurent avec beaucoup d'humanité, & le conduisirent dans l'interieur de leur Isle, pour le mettre à couvert de la fureur des Pyrates. La Cassandre devint ainsi la proie de ces Brigands, qui la remirent à flot sur le champ, parce qu'elle avoit peu souffert de leur artillerie. Ils dégagerent aussi leur Bâtiment, que le canon Anglois avoit beaucoup plus maltraité. Mackraw, homme d'esprit & capable de se mesurer à toutes sortes de caracteres, hasarda de retourner au rivage & de se rendre même à bord des Pyrates. Il menagea leur esprit avec tant d'adresse, qu'ils lui firent présent, pour gagner les Indes avec son équipage, du Vaisseau qu'il leur avoit presque coulé à fond. Pendant ce tems-là, le Greenvich portoit à Bombay la nouvelle de sa perte; mais deux mois après, on fut fort surpris de le voir entrer dans le même Port, tout en piéces à la vérité, & dans un état qui ne lui auroit pas permis d'aller plus loin, si le Gouverneur *Brown*, Officier d'un merite extraordinaire, ne lui eût prêté son secours pour l'équiper.

Ressource du Capitaine Mackraw.

L'Isle de *Mohilla* est peu éloignée de celle de Johanna; mais quoiqu'elle soit fort bien peuplée, ses Habitans sont beaucoup moins civils que ceux de Johanna. Les Chefs ou les Rois de toutes ces Isles étant presque sans cesse en guerre, celui de l'Isle Johanna obtint le secours de Littleton, Capitaine Anglois, pour faire une descente dans l'Isle de Mohilla, où il porta le carnage & la désolation. L'Auteur admire par quelle politique Littleton rompit volontairement la neutralité qui étoit fort bien établie entre les Anglois & ces Insulaires.

Isle Mohilla ravagée par les Anglois.

Mayotta est une autre Isle, à la distance d'environ trente-cinq lieues de Johanna, & passe pour la plus grande de celles qui sont habitées. Mais étant environnée de rochers d'autant plus dangereux, qu'ils sont cachés sous l'eau, elle est si peu fréquentée, qu'on connoît peu le caractere de ses Habitans. La Religion de toutes ces Isles est le Mahometisme, quoiqu'il y soit exercé avec peu de zéle.

Mayotta.

En général la navigation est très-dangereuse dans les mers d'Ethiopie, & les cartes fort défectueuses. Un Capitaine Hollandois, qui avoit reçu ordre de se rendre de Batavia à la Pointe Nord de Madagascar, & de-là dans la Mer rouge, dit à l'Auteur, dans le Port de Mocka, où ils se rencontrerent, qu'il avoit vû plusieurs grandes Isles & quantité de rochers & de bancs de sable, qui ne paroissoient point dans les Cartes; ce qui l'avoit obligé chaque nuit de jetter l'ancre lorsqu'il trouvoit un fond suffisant. Il ajoutoit qu'entre ces bancs & ces rochers les courans étoient très-rapides au Sud (23).

Dangers de la navigation dans ces mers.

La latitude de Johanna (24) est de douze degrés du Nord, & celle de Mayotta de treize degrés. Cette derniere Isle se présenre toujours à ceux qui viennent

Situation de plusieurs des mêmes Isles.

(23) Hamilton, Vol. I. p. 16. & suiv.

(24) Les Remarques suivantes sur l'Isle Johanna, viennent du Capitaine Henri Cornwall, dans ses Observations sur plusieurs voyages aux Indes en 1720. p. 12.

Hamilton. 1720.

du Sud par le paſſage interieur, & ſemble, à la premiere vûe, former trois Iſles, avec une pointe qui s'avance au midi. Sa ſituation eſt au Sud-Eſt de Johanna, à la diſtance d'environ dix lieues. On découvre auſſi Mohilla, qui eſt dix lieues à l'Oueſt-Sud-Oueſt de Johanna, & l'Iſle de Comore au Nord-Eſt. L'Auteur donne cet éclairciſſement pour prévenir toutes ſortes d'erreurs, parce qu'il eſt arrivé à pluſieurs perſonnes de prendre une Iſle pour l'autre. En approchant de Johanna, il ſerra le vent contre l'Iſle de la Selle, qui eſt ſituée à ſa pointe Oueſt.

Propriétés de l'Iſle de Johanna ou d'Anjuan.

Johanna eſt agréablement diverſifiée par des vallées & des montagnes, qui ſont également fertiles, & qui produiſent quantité d'excellentes proviſions. Les vallées offrent de bons pâturages pour les beſtiaux; & les montagnes, des fruits en abondance. Les Habitans ſont une race d'Arabes baſanés, mêlés de quelques femmes Ethiopiennes, qui ſont tout-à-fait noires; Nation indolente, ennemie du travail, & remplie même d'une ſorte d'orgueil qui leur fait mépriſer toutes ſortes d'emplois vils, juſqu'à craindre moins la faim & la nudité que le travail. La plus grande fatigue à laquelle ils s'expoſent, eſt d'aiguiſer une piéce de fer en couteau, en aiguillon, ou d'en faire quelqu'autre inſtrument convenable à leurs beſoins. Cependant ils affectent de l'honneur dans leurs principes & dans leur conduite; vertu rare dans cette Partie du Monde, & qu'il faut peut-être attribuer à leur crainte plus qu'à leur inclination. Ils marquent beaucoup d'affection pour les Anglois & les traitent avec beaucoup de civilité, quoique de fort mauvaiſe grace. Leur langage eſt l'Arabe; & leur religion, s'ils en ont quelqu'une, eſt le Mahometiſme.

Ancienne poſſeſſion des Portugais.

Arbre ſingulier.

Ici, comme dans toutes les parties de l'Inde, les femmes ſont eſclaves de leurs maris. Les hommes ſont braves & entreprenans. De-là viennent leurs démêlés continuels avec les Habitans de Mohilla. Quoique leur Iſle ſoit fort bien arroſée de quantité de petits ruiſſeaux, elle a peu de rivieres & n'en a pas de grandes. Quelques vieux reſtes d'un grand mur, bâti à la maniere des Portugais, rendent témoignage qu'elle étoit poſſedée autrefois & même habitée par cette Nation. Mais le principal objet qui s'attira la curioſité de l'Auteur, fut un arbre ſingulier, dont le tronc lui parut une complication de pluſieurs petits arbres qui s'étoient incorporés pour ne compoſer qu'une ſeule tige. Il avoit plus de huit pieds de circonference. Sa feuille reſſembloit à celle de l'if. Il étoit ſitué près d'un ruiſſeau d'où les Bâtimens tirent leur eau fraîche, & fort reſpecté des Habitans, qui expoſoient ſous ſes branches les cadavres de leurs criminels, pour inſpirer l'horreur du crime par l'exemple de leur ſupplice.

Conſeil pour la navigation dans ces mers.

Cornwall recommande à tous les Vaiſſeaux qui toucheront à ce Port, d'y cacher ſoigneuſement la route qu'ils doivent tenir, parce que ces mers ſont continuellement infeſtées de Pyrates Européens, qui s'informent des Bâtimens qui paroiſſent de leur force, de la nature de leur cargaiſon & des Ports où ils doivent ſe rendre. Il conſeille même, à ceux qui craignent ces brigands, d'éviter cette Iſle en faiſant voile à la Côte de Malabar (25).

(25) Voyez l'Etat du Gouvernement Portugais dans l'Inde, au Tome I. & l'Aſie Portugaiſe de Faria, Vol. II. p. 340.


EMPIRE DU MONOMOTAPA ET ETATS VOISINS
Tiré de M. Delisle et autres Auteurs
Echelles
Lieues Marines de France, et d'Angleterre
L'Interieur du Pais est peu connu et les Auteurs ne s'accordent pas dans leurs Descriptions
ROY. DE SACOMBE
LES ZIMBAS
ROY.E DE MAURUCA
Mozambique
Roy.e d'Angoche
Roy.e de Guiloa
Boror
Sena
Inhamior
ROY.E D'INHAMIOR
Tete
ROY.E DE MONGAS
Chicova
ROY.E D'ABUTUA
Riviere de Zambeze
Monomotapa qu'on dit la Capitale de l'Empire
ROY.E DE QUITERVE
Zimbaoe
Sofala
Cafres Independans
Botonga
ROYAUME DE CHIKANGA
Manica
Terre de Quiloane
ROY.E DE SABIA
SEDANDA
Terre de Sogna
Cap St. Sebastien
Botonga
Tropique du Capricorne
R.E D'INNAN BANE
TERRES DU ROY BIRI
Terre de Xembe
Cap des Courans
LES CHAINOUQUAS
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer
Latitude Meridionale
Riviere de Cuama
Tom V.

CHAPITRE VII.

Eclairciſſemens ſur l'Empire du Monomotapa.

§. I.

Expédition de Barreto pour la conquête des Mines d'or & d'argent.

ON lit dans Faria que François *Barreto*, Seigneur Portugais, après avoir rempli avec honneur la dignité de Gouverneur de l'Inde, fut revêtu de l'important Emploi d'Amiral des Galeres. Il exerça ſes fonctions au mémorable combat de Pennon, où le ſuccès, dont ſa valeur & ſa conduite furent ſecondées, donna un nouveau luſtre à ſa réputation. A ſon retour en Portugal il fut nommé au Gouvernement du Monomotapa, un des trois qui faiſoient la diviſion de l'Inde Portugaiſe, trop grande alors pour recevoir la loi d'un ſeul Gouverneur. Le Roi joignit à cette dignité le titre de Conquerant des mines, ſur des informations & des expériences qui lui avoient fait naître effectivement le deſſein de cette conquête. On avoit trouvé quantité d'or dans l'intérieur de ce grand Empire, ſur-tout à *Manika* dans le Royaume de *Bakaranga*. Barreto partit de Liſbonne au mois d'Avril de l'année 1569, avec trois Vaiſſeaux & mille hommes de débarquement, parmi leſquels on comptoit quantité de Nobleſſe & de vieux Guerriers d'Afrique. En arrivant à Mozambique, il commença par ſoumettre ſur cette Côte le Roi de Patta, qui s'étoit revolté contre le Gouvernement Portugais.

Fortune de Barreto & ſa commiſſion pour le Mozambique.

Barreto avoit reçu ordre de ne rien entreprendre ſans l'avis du Pere François de Monclaros, Miſſionnaire Jéſuite. Cette dépendance fit échouer toutes ſes vûes; tant il eſt vrai, remarque l'Auteur, qu'il n'y a pas moins d'imprudence à ſoumettre un Soldat aux lumiéres d'un homme d'Egliſe, que de préſomption dans un Eccléſiaſtique à ſe mêler de ce qui appartient à la profeſſion militaire.

Il eſt ſoumis aux avis d'un Jéſuite.

Il y avoit deux chemins qui conduiſoient aux mines; l'un, au travers du Monomotapa; l'autre par Sofala. Barreto ſe déclara pour le ſecond; mais le Pere de Monclaros ayant jugé que l'autre devoit être préferé, ſon opinion l'emporta malgré l'oppoſition du Conſeil. On partit de Mozambique avec plus d'hommes & de Vaiſſeaux qu'on n'en avoit amenés; ſans parler des inſtrumens, des chameaux, des chevaux, & des autres proviſions pour la guerre & pour le travail des mines. Après avoir fait quatre-vingt-dix lieues par mer, les Portugais entrerent dans la Riviere de *Cuama* ou *Quama*, nommée *de las Buenas Sennales* par le premier qui la découvrit. Il s'avancerent, ſuivant les vûes de Monclaros, juſqu'à *Sena* ou *S. Marzalis* & gagnerent enſuite la Ville d'*Inaparapola*, qui eſt voiſine d'une Ville des Mores. Là, ces Infidéles commencerent à traverſer leurs deſſeins, comme ils avoient fait autrefois dans l'Inde. Ils tenterent d'empoiſonner toute l'armée. Quelques hommes & pluſieurs chevaux en moururent; mais cette perfidie ayant été découverte par la trahiſon d'un des complices, les traîtres furent paſſés ſans pitié au fil de

Deux chemins qui conduiſoient aux mines.

Les Portugais entrent dans la Riviere de Cuama.

Trahiſon des Mores.

FARIA. 1569.

l'Epée, & leur Chef exposé à la bouche d'un canon. Un seul, qui protesta que la Sainte-Vierge lui avoit ordonné de se rendre Chrétien sous le nom de Laurent, obtint par grace d'être pendu.

Ambassade Portugaise à l'Empereur de Monomotapa.

Barreto envoya des Ambassadeurs au Monarque du Monomotapa, qui les reçut avec une distinction extraordinaire. Loin de les traiter comme ceux des autres Princes, qui ne se présentoient devant lui qu'à genoux, pieds nuds & sans armes, & qui se prosternoient jusqu'à terre devant son Trône, il leur accorda une audience fort honorable. Le motif de cette Ambassade étoit de lui demander la permission de se venger du Roi de Mongas, qui s'étoit revolté contre lui, & celle de pénétrer jusqu'aux mines de *Butua* & de *Manchika*. La premiere de ces deux demandes n'étoit qu'un prétexte flatteur pour obtenir la seconde, parce que le territoire de Mongas étant situé entre Sena & les mines, il falloit nécessairement s'ouvrir un passage par l'épée. L'Empereur consentit aux deux propositions, & fit offrir à Barreto cent mille hommes, qu'il refusa.

Marche pénible de l'armée Portugaise.

L'armée Portugaise se remit en marche. Elle étoit composée de cinq cens soixante mousquetaires & de vingt-trois cavaliers. Pendant dix jours qu'elle employa dans cette route, elle eut beaucoup à souffrir de la soif & de la faim. Il fallut suivre presque continuellement la Riviere de *Lambeze*, dont le cours est fort rapide, & sur laquelle s'avancent, à quatre-vingt dix lieues de la Mer d'Ethiopie, des pointes de la haute Montagne de *Lupata*, qui paroissent comme suspendues sur son canal. A la fin de cette ennuyeuse marche les Portugais commencerent à découvrir une partie de leurs ennemis, & remarquerent bientôt plus clairement que tout le Pays étoit couvert d'Habitans armés. Barreto ne s'allarma point de ce spectacle. Il donna la conduite de son avant-garde à Vasco-Fernando *Homen*, & se réservant celle de l'arriere-garde, il plaça son bagage & quelques piéces de canon dans l'intervalle de ces deux corps. Lorsqu'il fut prêt d'en venir à la charge, il fit avancer son artillerie au front de sa troupe & sur les flancs. L'ennemi s'approcha d'un air ferme. Son ordre de bataille formoit un croissant. Une vieille femme, célebre, si l'on en croit l'Auteur, par la profession qu'elle faisoit de la magie, fit quelques pas hors des rangs & jetta quelques poignées de poudre vers l'armée Portugaise, en assurant les Caffres que cette poudre seule leur garantissoit la victoire. Barreto, qui avoit appris dans l'Inde combien la superstition a de pouvoir sur les Mores, chargea un de ses canoniers de pointer vers cette femme; & ses ordres furent exécutés avec tant de bonheur, qu'on la vit voler aussi-tôt en piéces, à la surprise extrême de tous les Caffres, qui la croyoient invulnérable. Barreto fit présent au canonier d'une chaîne d'or.

Fermeté de Barreto.

Sorciere tuée d'un coup de canon.

Plusieurs combats où les Portugais sont vainqueurs.

L'ennemi continua de s'approcher, mais sans ordre. Il fit bien-tôt pleuvoir une grêle de fléches & de dards. Les Portugais répondant, sans s'ébranler, à coups de canon & de fusils, qui firent une exécution terrible parmi les Caffres, n'eurent pas besoin de recommencer souvent cette boucherie pour leur faire tourner le dos. Ils en tuerent un grand nombre dans la poursuite; & marchant droit à la Ville de Mongas, ils firent disparoître aussi facilement un autre corps qu'ils rencontrerent en chemin. Il ne leur en couta que deux hommes pour faire mordre la poussiere à six mille Caffres. Barreto, à la tête de ses gens, entra sans opposition dans Mongas. Les Habitans, qui l'avoient abandonnée, se présenterent le lendemain en aussi grand nombre que les deux pre-

Ils se saisissent de Mongas.

mieres armées réunies ; mais ils ne ſoutinrent pas plus long-tems l'effort des vainqueurs. Dès le même jour ils demanderent la paix au nom du Roi, qui envoya bien-tôt lui-même des Ambaſſadeurs à Barreto pour traiter des conditions.

Utilité qu'ils tirent de l'ignorance des Caffres.

Pendant cette négociation, un chameau échapé à ſes gardes prit ſa courſe vers le Gouverneur, qui l'arrêta de ſes propres mains juſqu'à l'arrivée de ceux qui le pourſuivoient. Les Caffres ne connoiſſoient point cet animal. Dans la ſurpriſe de le voir ſi docile près du Général Portugais, ils firent pluſieurs queſtions qui marquoient leur crainte & leur ignorance. Barreto prit avantage de l'un & de l'autre, pour leur répondre qu'il avoit un grand nombre de ces bêtes terribles & qu'il ne les nourriſſoit que de chair humaine ; qu'ayant déja dévoré ceux qui avoient péri dans le combat, elles le faiſoient prier par ce meſſager de ne pas faire la paix, parce qu'elles craignoient de manquer de nourriture. Les Ambaſſadeurs Caffres, effrayés de ce diſcours, ſuppliérent le Général d'engager ſes chameaux à ſe contenter de bonne chair de bœuf, dont ils promirent de leur envoyer une groſſe proviſion. Il ſe rendit à leur priére, & leur accorda des conditions qui rétablirent la tranquillité dans le Pays. Cependant il commençoit à manquer de vivres, lorſqu'il reçut avis que ſa préſence étoit néceſſaire à Mozambique, où Pereyra Brandam, ſon Lieutenant, s'étoit ſaiſi du Fort, quoiqu'âgé de quatre-vingt ans. Il laiſſa le commandement de ſes forces à Vaſco Homen, pour ſe hâter de retourner vers la Côte. Mais à peine eut-il paru à Mozambique, que les ſéditieux étant rentrés dans la ſoumiſſion, il regretta beaucoup qu'une affaire de ſi peu d'importance eût été capable d'interrompre ſes projets. L'ardeur de ſon courage lui fit reprendre auſſi-tôt la même route. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, en approchant du Fort de Sena, d'en voir ſortir Monclaros d'un air furieux, pour lui ordonner, au nom du Roi, d'abandonner une entrepriſe ſur laquelle il lui reprocha d'avoir trompé ce Prince par de fauſſes eſperances, en ajoutant que le nombre des morts étoit déja trop grand, & qu'il le rendoit reſponſable devant Dieu du ſang qui ſe répandroit encore. Il eſt certain, ſuivant la remarque de l'Hiſtorien, que Barreto n'étoit pas l'Auteur de cette Expédition, & que l'imprudence qui avoit fait choiſir une mauvaiſe route ne devoit être attribuée qu'à Monclaros. Cependant le brave Barreto fut ſi touché d'un affront de cette nature, qu'il mourut deux jours après, ſans aucun ſigne de maladie & par la ſeule violence de ſon chagrin. Un ordre du Roi, qui ſe trouvoit parmi ſes papiers, lui donna pour ſucceſſeur Vaſco-Fernandez Homen, ſon Major.

La conquête des mines eſt abandonnée.

Mort étrange de Barreto.

Vaſco-Homen lui ſuccede.

Monclaros s'étant déclaré ſi hautement contre la conquête, Vaſco ne penſa qu'à lui marquer ſa ſoumiſſion, aux dépens de ſon devoir. Il retourna immédiatement à Mozambique. Mais après le départ du Miſſionnaire, qui s'embarqua bien-tôt pour le Portugal, François *Pinto Pimentel*, ſon parent, & quelques autres perſonnes intelligentes, lui repréſenterent ſi fortement ce qu'il devoit au Portugal & à ſon propre honneur, qu'il prit la réſolution de retourner aux Monomotapa. Il choiſit, ſuivant l'opinion de Barreto, la route de Sofala, qui étoit en effet la plus favorable à ſon entrepriſe. Elle le conduiſit directement vers les mines de Manchika, dans le Royaume de *Chikanga*, qui borde au-dedans des terres celui de *Quiterve*, le plus puiſſant de ces

Il reprend le même deſſein par la route de Sofala.

Faria. 1569.

régions après celui du Monomotapa. Il avoit le même nombre d'hommes & les mêmes instrumens que son Prédécesseur. Comme il étoit important de se concilier l'affection du Roi de Quiterve, il lui fit faire un compliment civil, accompagné de plusieurs présens. Mais ce Prince avoit déja conçu tant de défiance & de jalousie, qu'il reçut froidement cette politesse.

Il ravage la Ville de Zimbaze.

Vasco, sans faire beaucoup d'attention à sa réponse, continua sa marche au travers de ses Etats. Plusieurs corps de Caffres entreprirent de lui couper le passage & furent défaits avec un grand carnage. Le Roi désesperant de réussir par la force, eut recours à l'artifice. Il donna ordre à tous ses Sujets d'abandonner leurs Villes & leurs cantons, dans l'esperance de ruiner l'armée Portugaise par la faim. En effet, elle eut beaucoup à souffrir pour se rendre à Zimbaze, où il tenoit sa Cour. Il avoit déja pris le parti de l'abandonner & de se fortifier dans des montagnes inaccessibles. Vasco brûla cette Ville & se remit en marche pour le Pays de Chikanga (26), où la crainte plus que l'inclination le fit recevoir avec de grandes apparences d'amitié. Il obtint du Roi la liberté du passage jusqu'aux mines. Les Portugais se crurent à la veille de puiser l'or à pleines mains. Ils arriverent enfin à cette terre promise. Mais remarquant bien-tôt que les Habitans avoient besoin de beaucoup de tems & de peine pour en tirer fort peu d'or, & s'étant convaincu qu'il falloit plus d'hommes, & d'autres instrumens, pour donner quelque forme à leur entreprise, ils prirent le parti de revenir sur leurs traces, après avoir employé toute leur adresse pour se conserver l'amitié du Roi. Quoiqu'ils se trouvassent fort éloignés de leurs esperances, ils avoient du moins vérifié combien il y avoit eu d'imprudence & d'erreur à donner Monclaros pour guide au Gouverneur précédent. Ce Missionnaire indiscret avoit exposé l'armée Portugaise à périr dans une route également dangereuse & pénible. Vasco retourna dans la suite à Quiterve, où le Roi, guéri de ses défiances, lui accorda toutes les permissions qu'il avoit d'abord refusées. Il consentit que les Portugais pénétrassent jusqu'aux mines de *Manninas*, à la seule condition de lui payer chaque année vingt écus. De-là ils passerent dans le Royaume de *Chikova*, qui borde le Monomotapa au Nord dans l'interieur des terres. On les avoit flattés d'y trouver de riches mines d'argent. Vasco, après y avoir assis son camp, rapporta tous ses soins à se procurer des informations. Les Habitans ne se croyant pas capables de lui résister, & jugeant que la découverte des mines seroit funeste à leur repos, eurent l'adresse de répandre un peu de minéral dans quelques endroits éloignés de sa source, & montrerent ces lieux aux Portugais comme les véritables mines. Cette ruse eut tout l'effet qu'ils s'en étoient promis. Vasco, persuadé de leur bonne-foi, permit qu'ils se retirassent, dans la vûe peut-être de leur déguiser les immenses profits sur lesquels il croyoit déja pouvoir compter. Il fit creuser la terre dans mille endroits, & l'on ne sera pas surpris que le fruit du travail repondît mal à la fatigue de ses ouvriers. Les provisions commençant à devenir rares, il prit enfin la résolution de se retirer, en laissant derriere lui le Capitaine *Antonio Cardosa de Almeyda*, avec deux cens hommes & les secours nécessaires pour continuer ses recherches. Après le dé-

Esperances des Portugais trompées.

Autre entreprise sur les mines de Manninas.

Ruse des Caffres du Pays.

(26) D'autres prennent Chikanga pour le nom du Roi, & croient que *Manika* ou *Manchika* est le nom du Royaume. Faria le nomme ailleurs *Bokaranga* & *Mokaranga*. D'autres croient aussi que *Quiterve* est le titre d'un Roi.

part de Vasco, Cardosa se laissa tromper encore plus malheureusement par les Caffres. Ces Barbares feignant d'admirer l'inutilité de son travail, s'offrirent à lui découvrir des veines plus sûres; & le conduisant à la mort plûtôt qu'aux mines, ils le firent tomber dans une embuscade où il périt avec tous ses gens.

Faria. 1569. Funeste fin des Portugais de cette expédition.

Telle fut la fin du Gouvernement Portugais dans le Monomotapa. Elle toucha de fort près à son origine, puisque de deux Gouverneurs qu'on a nommés, l'un périt presqu'en arrivant, du chagrin de se voir outragé par un homme d'Eglise, & l'autre fut chassé puérilement par le stratagême de quelques Barbares. Cependant la paix & le Commerce n'en subsisterent pas moins entre l'Empereur du Monomotapa & les Portugais (27).

§. II.

Empire du Monomotapa.

Ses bornes au Nord & vers une partie de l'Ouest, sont la Riviere de *Zambeze-Empondo*, nommée aussi *Quama* ou *Cuama*, qui le sépare des Royaumes d'*Abutua* & de *Chikova*, des Pays de *Mumbos* & de *Zimbas* ou *Mazimbas*, qui appartiennent à l'Empire de *Monemuji*, & du Royaume maritime de Maruka. A la suite de l'Ouest & du côté du Sud, il est bordé par le Pays des Hottentots & par certains Caffres, desquels il n'est séparé que par la Riviere de Magnika, qu'on nomme aussi *Laurent Karguez* & le *S. Esprit*. A l'Est, il est baigné par la Mer de l'Inde.

Etendue & bornes de cet Empire.

Sa situation est entre le quarante & un & le cinquante-sixiéme degré de longitude orientale, & entre le quatorziéme & le vingt-cinquiéme degré de latitude méridionale. On lui donne ainsi environ quatre cens soixante-dix milles de longueur du Nord au Sud, & six cens cinquante de largeur de l'Ouest à l'Est. C'est une Peninsule ou une presqu'Isle; car à l'exception d'un espace de quatre-vingt-dix-milles, qui fait à peu près la distance de la Riviere de Zambeze ou de Quama jusqu'à la source de celle de Magnika, il est continuellement environné d'eau. Lopez le représente aussi comme une presqu'Isle, formée, dit-il, par la mer, par la Riviere de Magnika, qu'il appelle *Magnico*; par une partie du Lac d'où sort la Magnika, & par la Riviere de Quama.

Sa situation.

Suivant le même Auteur, la Riviere de Magnika sort du premier Lac du Nil, qu'il place entre le Monomotapa & Congo, & va joindre la mer entre les Caps de la pêcherie & les courans (28), à trente-trois degrés & demi de latitude du Sud. Cette Riviere en reçoit trois autres fort grandes, près de la mer; l'une, & la principale, que les Habitans nomment *Nagoa*, & les Portugais *S. Christophe*, du jour auquel elle fut découverte. La seconde a tiré son nom, de Lorenzo Marguez, qui la découvrit. Elles prennent toutes deux leur source dans les Montagnes de la Lune, que les Habitans du Pays nomment *Toroa*. La troisiéme se nomme *Arroe*, & sort des montagnes des mines d'or dans le Royaume du Monomotapa. Aussi trouve-t-on, dans quelques endroits, des particules d'or entre ses sables.

Ses rivieres.

(27) Asie Portugaise de Faria, Vol. II. p. 349. C'est du même Auteur, ou plûtôt des Relations & des Mémoires sur lesquels il avoit travaillé, que l'article suivant est tiré.

(28) Pescheria & Corientes.

FARIA. 1569. Fort de Cuama.

La Riviere de Quama ou Cuama, a pris ce nom d'un Château ou d'un Fort dont les Infidéles ou les Mahométans sont en possession. Les Portugais appellent son embouchure *Bouches de Cuama*, parce qu'en se jettant dans la mer elle se divise en sept bras, qui forment cinq Isles, sans en compter un grand nombre d'autres qui sont situées plus haut dans son canal, toutes merveilleusement peuplées. L'Auteur la fait sortir du même Lac (29); mais comme cette opinion est reconnue aujourd'hui pour une erreur, les Géographes sont embarrassés où ils doivent la placer. Delisle l'appelle Cuama, ou Zambeze-Empondo.

Opinion de Faria sur la riviere de Zambeze.

Faria raconte que la grande Riviere de Zambeze coule au travers du Monomotapa & tombe dans la Riviere de *Chiri*. Celle-ci traverse le Pays de Bororo, où l'on trouve plusieurs autres grandes rivieres, dont les bords sont occupés par divers Rois, les uns absolus, d'autres, sujets du Monomotapa. Il ajoute que la Zambeze se jette dans la mer par quatre embouchures; la premiere, nommée *Quilimane*, à quatre-vingt-dix lieues de Mozambique; la seconde, qui s'appelle *Cuama*, à vingt-six lieues vers le Sud. *Luabo*, qui est la troisiéme, cinq lieues plus bas; & la quatriéme, nommée *Luaboel*, quinze lieues plus au Sud. L'intervalle est rempli par de belles & grandes Isles, dont l'une n'a pas moins de soixante lieues de tour. Cette Riviere est navigable dans la même étendue jusqu'à la Ville de Sena, qui est habitée par les Portugais, & soixante lieues plus loin jusqu'à *Tete*, autre Colonie Portugaise.

Division du Monomotapa.

L'Empire du Monomotapa est divisé en vingt-cinq Royaumes, qui se nomment *Mongas*, *Baro*, *Manika*, *Bosa*, *Masingo*, *Remo*, *Chique*, *Chiria*, *Chidima*, *Boquiza*, *Inohanzo*, *Chiruvia*, *Kondesaqua*, *Daburia*, *Makurumbe*, *Mongussi*, *Antuvaza*, *Chove*, *Chungue*, *Diza*, *Romba*, *Rassini*, *Chirao*, *Makaranga* & *Rem' de Boza*. On y compte un grand nombre de Seigneuries, qui n'ont pas le titre de Royaumes. Le plus grand Etat, de ceux qui sont indépendans de l'Empire, est *Mongas*, sur les bords des Rivieres de Quama & de Zambeze.

Ses mines d'or les plus riches.

Les plus riches mines du Royaume de Mongas sont celles de Massapa, qui portent le nom d'*Ofur* (30). On y a trouvé un lingot d'or de douze mille ducats, & un autre de quatre cens mille. L'or s'y trouve non-seulement entre les pierres, mais même sous l'écorce de certains arbres jusqu'au sommet, c'est-à-dire, jusqu'à l'endroit où le tronc commence à se diviser en branches. Les mines de Manchika & de Butua sont peu inferieures à celles d'Ofur. Le Pays en a quantité d'autres, mais moins considérables. Il a trois Foires ou trois Marchés, que les Portugais de *Tete*, Château situé sur la Zambeze à cent-vingt lieues de la mer, fréquentent pour le commerce de l'or. Le premier, qui se nomme *Luane*, est à quatre journées dans les terres; le second, nommé *Buento*, est plus éloigné; & le troisiéme, qui s'appelle *Massapa*, l'est encore plus. Les Portugais se procurent l'or par des échanges, pour des étoffes, des colliers de verre & d'autres marchandises de peu de valeur. Ils ont à Massapa un Officier de leur Nation, nommé par le Gouverneur de Mozambique, du con-

Trois Marchés que les Portugais fréquentent.

(29) Voyez la Relation de Congo par Pigafetta, sur les Mémoires de Lopez, p. 192. & suivantes.

(30) L'Auteur suppose que c'est *Ophir*, & le nom est favorable à cette conjecture, du moins s'il ne l'a pas allongé exprès; car d'autres le nomment *Fura*.

sentement

ſentement de l'Empereur du Monomotapa ; mais avec défenſe, ſous peine de mort, de pénétrer plus loin dans le Pays ſans ſa permiſſion. Il y eſt Juge des différends qui s'élevent entre les Portugais ; & leur Etabliſſement n'y ſçauroit être mépriſable, puiſqu'ils ont des Couvens ou des Egliſes de Dominiquains à Maſſapa, à Bokuto & à Luanzei (32).

Faria. 1569.

L'origine, la ſucceſſion & le nombre des Empereurs du Monomotapa ne ſont pas connus. L'Auteur paroît perſuadé (33) qu'ils exiſtoient dès le tems de la Reine de Saba, & que lui étant ſoumis, c'étoit d'eux qu'elle tiroit ſes tréſors. Sur le Mont Ofur, près de Maſſapa, on voit les ruines de pluſieurs beaux édifices, qui paroiſſent avoir été autant de Palais & de Châteaux (34). Dans la ſuite des tems l'Empire fut diviſé en trois Royaumes, *Quiterve*, *Sabanda* & *Chikanga*, dont le dernier, qui eſt le plus puiſſant, renferme les mines de Manchika, de *Butua* & pluſieurs autres. On croit que les Négres de Butua, dans le Royaume de Chikanga, ſont ceux qui tranſportent l'or au Pays d'Angola, parce que, ſuivant les calculs, on ne trouve pas qu'il y ait plus de cent lieues d'un Royaume à l'autre. Chikanga produit du riz & du bled d'Inde, avec une grande abondance de beſtiaux, d'oiſeaux & de légumes. La principale occupation des Habitans eſt l'agriculture & le pâturage (35).

Conjectures ſur l'origine du Monomotapa.

Anciens édifices qui s'y trouvent.

Commerce entre Chikanga & Angola.

Toute la Côte du Monomotapa, depuis les Rivieres de Magnica & de Zambeze ou de Quama, étoit autrefois poſſedée par les Portugais, & ſe nommoit *Sofala* ou *Zofala*, d'une Ville du même nom qui eſt ſituée entre ces deux Rivieres. Cependant Lopez, en lui donnant cette étendue, ajoute que c'eſt un petit Royaume, dont les *Maiſons* ou les Villes ſont en fort petit nombre. Sa principale Habitation, dit-il, étoit l'Iſle de Sofala, ſituée dans une Riviere du même nom. Elle eſt peuplée de Mahométans, dont le Roi ſe ſoumit à la Couronne de Portugal, parce qu'il s'ennuyoit de la domination du Monomotapa. Auſſi les Portugais ne crurent-ils pouvoir s'en aſſurer la poſſeſſion qu'en élevant un Fort à l'embouchure de la Riviere de Quama. Ils exercent dans toutes les contrées le commerce de l'or, de l'ivoire, de l'ambre, qui ſe trouve ſur la Côte, & celui des Eſclaves ; en donnant pour échange des étoffes de coton & des ſoies de Cambaye, dont les Habitans compoſent leur parure ordinaire. Les Mahométans de Sofala ne ſont point originaires du même Pays. Ce ſont des Arabes, qui trafiquoient dans de petites Barques avant l'arrivée des Portugais.

Côte du Monomotapa. Pourquoi les Portugais l'ont nommée Sofala.

Lopez repréſente l'Empire du Monomotapa comme un vaſte Pays, dont les Habitans ſont innombrables. Ils ſont noirs & de taille moyenne. Leur courage eſt célebre à la guerre, & leur légereté extrême à la courſe (36). La principale Nation de ce grand Pays, ſuivant Faria, ſe nomme les *Mokarangis*. La Maiſon Impériale en tire ſon origine. Ils ont l'inclination peu belliqueuſe, & n'emploient point d'autres armes que l'arc, les fléches & les javelines. Leur religion n'admet point d'images ni d'idoles. Ils reconnoiſſent un ſeul

Pays interieur du Monomotapa.

Qualités & religion des Habitans.

(32) C'eſt apparemment ce qui vient d'être nommé *Buento* & *Luane*.

(33) Sans preuve & ſans autre fondement que les mines d'or.

(34) Lopez dit qu'on trouve dans les contrées du Monomotapa d'anciens bâtimens d'une architecture ſinguliere, compoſés de pierre, de ciment & de bois. Comme il ne ſe trouve rien de ſemblable dans les Pays voiſins, il en conclut que c'eſt de-là que Salomon tiroit ſon or. *Ubi ſup.* p. 195.

(35) Faria, *ubi ſup.* p. 343. & ſuiv.

(36) Lopez, *ubi ſup.* p 192.

Faria. 1569.

Dieu. Ils croient l'existence d'un Diable, qu'ils appellent *Muzuko* & qu'ils se représentent fort méchant. Ils sont persuadés que tous leurs Empereurs passent de la Terre au Ciel. Dans cet état de gloire ils les appellent *Muzimos*, & les invoquent comme les Catholiques prient les Saints. N'ayant point de lettres ni d'autres caracteres d'écriture, ils conservent la mémoire du passé par de fidelles traditions. Leurs estropiés & leurs aveugles portent le nom de *Pauvres du Roi*, parce qu'ils sont entretenus avec beaucoup de charité aux frais de ce Prince. Dans leurs voyages on est obligé de leur fournir des guides, d'une Ville à l'autre, & de pourvoir à leur subsistance.

Palais de l'Empereur.

Trois portes & leur usage.

Le Palais Impérial est d'une grandeur extraordinaire, quoique les édifices ne soient que de bois. On y distingue trois principaux quartiers; celui de l'Empereur, celui de ses femmes & celui de ses Officiers domestiques. Le quartier ou l'appartement de l'Empereur a trois portes, qui donnent dans une même cour; l'une, dont l'usage est réservé aux Reines; l'autre, qui est pour l'Empereur & pour ses Officiers interieurs, tous fils des principaux Seigneurs de l'Empire; la troisiéme, pour les deux Chefs de cuisine, qui sont deux personnes de haute distinction; pour les Princes de son sang & pour les cuisiniers inferieurs, qui sont aussi des personnes de qualité. Aucun de ces Officiers ne doit être plus âgé que de vingt ans, parce que jusqu'à cet âge on présume qu'ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. Ceux qui auroient violé cette loi seroient punis séverement. Après leur service, ils sont élevés aux grandes dignités de l'Etat. Dans l'interieur du Palais, comme au-dehors, ils ont un Chef ou un Gouverneur, tel qu'autrefois en Espagne l'*Alcalde de los Donzelos*.

Principaux Officiers de la Cour.

Les principaux Officiers de la Cour du Monomotapa sont le *Ningomoscha*, ou le Gouverneur des Royaumes; le *Mokomoascha*, ou le Capitaine-Général; l'*Ambuya*, ou le Maître-d'Hôtel, qui, à la mort de la principale femme de l'Empereur, a le droit étrange d'en nommer une autre à sa place, avec cette seule restriction, qu'elle doit être une des sœurs ou des plus proches parentes du Monarque; l'*Inhautovo*, ou le Chef de la musique; le *Nukurao*, ou le Capitaine de l'avant-garde; le *Bukuromo*, qui signifie la main droite de l'Empereur; le *Magande*, ou le Chef des Devins; le *Netombo* ou l'Apoticaire, qui garde les onctions & les ustenciles à l'usage de la divination & de la magie; le *Nehono*, ou le Grand-Portier. Tous ces Offices sont remplis par des Seigneurs du plus haut rang.

Alimens & cuisine.

Il y a peu de délicatesse au Monomotapa dans la préparation des alimens. Toutes les viandes se mangent ou bouillies ou rôties; & la plûpart sont les mêmes que les nôtres, avec l'addition de quelques souris, que les Caffres estiment autant qu'une perdrix ou un lapin.

Femmes de l'Empereur. Leur rang, leurs noms & leur autorité.

L'Empereur a plusieurs femmes; mais il n'en a que neuf qui soient honorées du titre de grandes Reines. Elles sont ou ses sœurs ou ses plus proches parentes. Les autres sont choisies entre les filles des Grands. La premiere se nomme *Mazasira*. Les Portugais l'appellent leur Mere & lui font quantité de présens, parce qu'elle sollicite leurs interêts à la Cour. L'Empereur ne leur envoie jamais d'Ambassadeurs ou de Messagers, qui ne soient accompagnés de quelqu'Officier domestique de cette Princesse. La seconde, qui se nomme *Inahanda*, sollicite pour les Mores. La troisiéme, nommée *Nabuiza*, fait sa

résidence dans le même appartement que l'Empereur. La quatriéme se nomme *Navemba ;* la cinquiéme, *Navengore ;* la sixiéme, *Nizingoapangi ;* la septiéme, *Nemongoro ;* la huitiéme, *Nissani ;* la neuviéme, *Nekaronda.* L'Auteur ne nous apprend point si tous ces noms sont des titres qui appartiennent toujours aux neuf premieres femmes, ou s'ils n'étoient que des noms propres. Chacune de ces neuf Reines tient à part un état aussi brillant que celui de l'Empereur, & jouit du revenu de plusieurs Provinces qui sont assignées pour sa dépense. Aussi-tôt qu'il en meurt une, on en nomme une autre pour lui succéder (37). Elles partagent l'autorité de l'Empereur & le droit de récompenser ou de punir. Il va quelquefois les voir & reçoit quelquefois leur visite. Les femmes qui les servent sont en fort grand nombre, & l'Empereur se sert à son gré de celles qui lui plaisent.

FARIA. 1569.

Jours de fêtes.

Chaque mois a ses jours de fête & se divise en trois semaines, qui sont chacune de dix jours. Le premier jour est celui de la nouvelle Lune. Les fêtes sont le quatriéme & le cinquiéme jour de chaque semaine. Tout le monde est revêtu ces jours-là de ses meilleurs habits. L'Empereur donne une audience publique, en tenant à la main un pieu d'environ trois quarts-d'aune, sur lequel il est comme appuyé. Ceux qui lui parlent sont prosternés devant lui. Cette cérémonie dure depuis le matin jusqu'au soir. Si l'Empereur est indisposé, le Ningomoscha tient sa place. Personne ne peut approcher de la Cour le huitiéme jour de la Lune, parce qu'il est regardé comme un jour malheureux.

Usages du jour de la nouvelle Lune.

Le jour où la nouvelle Lune commence à paroître, l'Empereur, armé de deux javelines, court dans le Palais comme s'il étoit prêt à combattre, & les Seigneurs assistent à cette cérémonie. Aussi-tôt qu'elle est finie, on apporte un vaisseau plein de bled-d'Inde, bouilli sans division, que l'Empereur jette à terre, en ordonnant aux Seigneurs d'en manger, parce que c'est une production de la terre. La flatterie leur donne beaucoup d'ardeur pour la ramasser, & chacun en mange comme du mêt le plus délicat.

Fête qui se termine barbarement.

La plus grande de toutes les fêtes est le premier jour de la Lune de Mai. Elle se nomme *Chuavo.* Tous les Seigneurs, dont le nombre est fort grand, se rassemblent au Palais; & courant la javeline à la main, ils donnent la représentation d'une espece de combat. Cet amusement dure tout le jour. Ensuite l'Empereur disparoît & passe huit jours sans se faire voir. Dans cet intervalle les tambours ne cessent pas de battre. Le dernier jour, ce Prince fait donner la mort aux Seigneurs pour lesquels il a le moins d'affection. C'est une sorte de sacrifice qu'il fait aux *Muzimos* ou à ses ancêtres. Les tambours cessent & chacun se retire.

Mumbos, Nation antropophage.

Les *Mumbos* mangent de la chair humaine & l'achetent dans une boucherie publique. En finissant ce récit, Faria paroît ennuyé de ses recherches, & déclare que la Relation de tout ce qui appartient à ce grand Empire seroit une entreprise infinie (38).

Armées du Monomotapa.

Lopez raconte que l'Empereur du Monomotapa entretient plusieurs armées dans différentes Provinces, pour contenir dans le respect & la soumission plusieurs Rois ses vassaux, que leur inclination porte souvent à se revolter. Ces

(37) Il paroît ici par quelques expressions de Faria, que les noms des neuf Reines sont héréditaires. *Ubi sup.* p. 346.

(38) Asie Portugaise de Faria, Vol. II. p. 345. & suiv.

Faria. 1569.

Amazones & leurs usages.

troupes sont divisées en légions, suivant l'usage des anciens Romains. Si l'on en croit le même Auteur, les plus braves Soldats de l'Empire sont quelques légions de femmes, qui se brûlent la mammelle gauche, comme les anciennes Amazones, pour se servir plus librement de l'arc. Elles n'ont point d'autres armes. On a déja représenté leur maniere de combattre. Le Roi leur accorde certains cantons, pour y faire leur demeure. Elles y reçoivent quelquefois des hommes, dans la seule vûe d'entretenir leur espece. Les enfans mâles sont renvoyés aux peres, & les filles demeurent sous la conduite de leurs meres, pour apprendre le métier de la guerre à leur exemple.

Royaume de Butua.

Le Royaume de *Butua*, qui s'étend depuis les Montagnes de la Lune jusqu'à la Riviere de Magnika, contient quantité de mines d'or. Le caractere & les usages de ses Habitans sont les mêmes qu'au Monomotapa (39).

Apre's avoir conduit le Lecteur, autour des Côtes d'Afrique, dans tous les Pays dont on doit la découverte aux Voyageurs depuis le quinziéme siécle, l'ordre de ce Recueil nous transporte en Asie, où la scéne va s'ouvrir par le grand Empire de la Chine. Tout ce qui appartient à l'interieur de l'Afrique, & qui n'a point été connu par le secours de la Navigation, est renvoyé au Recueil des Voyages par terre.

(39) Lopez, dans la Relation de Pigafetta, composée sur ses Mémoires, p. 191. & 195.





LA CHINE avec LA COREE et les Parties de la Tartarie les plus voisines
Tirées des Cartes que les Jesuites Missionaires ont levées les années 1708. jusqu'en 17
ECHELLE
Lieues communes de France
OCEAN ORIENTAL
OU
MER DE LA CHINE
MONGOLS
ORTUS
ROYAUME DE COREE
ISLE DE HAY-NAN
NGAN-NAN ou TONG-KING
PEKING
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer
Meridien de Peking
Tom. I. N.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

VOYAGES DANS L'ASIE.

LIVRE I.

Voyages dans l'Empire de la Chine.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Pierre DE GOYER *& Jacob* DE KEYSER, *Ambassadeurs de la Compagnie Hollandoise des Indes-Orientales, vers l'Empereur de la Chine.*



UOIQUE la Chine eût été découverte à la fin du treiziéme siécle, dans les Voyages par terre d'un Vénitien nommé *Marco Polo* (1), elle n'en fut pas beaucoup plus connue des Européens jusqu'à la fin du quinziéme siécle, où les Portugais pénétrant par les Mers de l'Inde, y introduisirent des Missionnaires de la Religion Romaine. En 1517 (2) ils établirent un Commerce reglé à *Quan-tong*, que les Européens ont nommé Canton. Ensuite ayant formé un Comptoir à *Ning-po*, qu'ils ont appellé *Liampo*, dans la Partie orientale de la Chine, ils firent un Commerce considerable sur la Côte, entre ces deux fameux Ports, jusqu'à ce que leur orgueil & leur insolence causerent leur destruction dans tous ces lieux; à la réserve de *Ma-kau*,

INTRODUCTION.
Comment la Chine fut connue avant la découverte des Portugais.

Ruine des Portugais à la Chine.

(1) On le verra paroître dans la suite entre les Voyages par terre.

(2) Voyez la découverte des Portugais au Tome premier, & l'origine de leur Commerce à la Chine.

INTRODUCTION.

ou *Macao*, Isle à l'embouchure de la Riviere de Canton, où ils se conservent encore, mais resserrés dans des bornes fort étroites.

Obstacles aux vûes des Hollandois.

Le pouvoir des Hollandois étant monté au comble dans les Indes, particuliérement sur les ruines des Portugais, tous leurs efforts se rapporterent à s'ouvrir l'entrée de la Chine par l'établissement d'un Commerce reglé avec les Habitans. Ils y travailloient depuis long-tems, malgré quantité d'obstacles, dont le plus redoutable, suivant Nieuhof (3), étoit une ancienne Prophetie répandue parmi les Chinois, qui les menaçoit » de devenir quelque jour la » conquête d'une Nation de Blancs, vêtue de la tête jusqu'aux pieds. Mais sur la nouvelle qu'ils reçurent de Makassar, par un Missionnaire Jésuite, nommé le Pere *Martini*, revenu de la Chine où il avoit vécu caché pendant dix ans, que les Tartares *Manchaws* avoient conquis ce grand Empire, le Gouvernement de Batavia prit la résolution de renouveller ses entreprises. Il fit pressentir les Chinois de Canton par quelques Marchands, dont le rapport fut si favorable, qu'il ne pensa plus qu'à faire partir des Ambassadeurs pour aller solliciter à la Cour de Peking la liberté du Commerce.

Ambassade qu'ils envoient à Pekin, après la conquête des Tartares.

La Relation de cette Ambassade fut composée par Jean *Nieuhof*, Maître-d'hôtel des Ambassadeurs Hollandois, & célebre par ses voyages dans plusieurs autres Parties du Monde. Elle fut publiée en diverses langues & sous différentes formes. On en vit paroître, en 1665, une Traduction Françoise de Jean *Carpentier* (4), qui semble composée sur un Manuscrit même de l'Auteur. Elle est divisée en deux Parties, dont la premiere contient le récit de l'Ambassade, en deux cens quatre-vingt-dix pages; & la seconde, une Description générale de la Chine, en cent trente-quatre pages, sans y comprendre la Préface & l'Epitre Dédicatoire à M. Colbert, Ministre de France. Mais la Relation de Nieuhof n'a servi que de base à ce gros Ouvrage, dont Carpentier confesse lui-même que la seconde Partie, & la moitié de la premiere, sont autant d'additions (5).

Planches & Figures de l'Ouvrage.

Les Planches, dont le nombre est fort grand, sont excellemment gravées; & copiées, si l'on en croit l'Editeur, sur les Desseins de l'Auteur même. Elles représentent des habits à la Chinoise, des processions d'Etat & de Magistrat, des perspectives de Villes & de Temples, des animaux, des oiseaux, des végétaux, &c. La plûpart sont de petites Figures, gravées sur le revers des pages mêmes du Livre. Les grandes, qui occupent des feuilles séparées, offrent des vûes de Palais & de grandes Villes, ou de grandes processions. Dans la premiere Partie, on trouve *An-hing* ou *Anking*; la fête des Vicerois de Canton. Batavia, *Hoeygan*, Hu-keu, Canton. Un autre Plan de Canton. Ka-yu-tsiu, Kan-cheu, Kin-nun-gan, Ku-ching, Macao ou Makau, Nam-hun ou Nanhung, Nan-chang ou Kiang-si, Nan-gan, Nan-Kang, Nan-king, Paulinschi, Peking. Le Plan du Palais Impérial à Peking. Interieur du Palais. Tour de porcelaine. Sin-gle, Tyen-syen-wey, Tong-lieu ou Tong-lou, Tun-chang, Tung-ling, U-fu, Van-nun-gan ou Van-gan, Schan-tsui, Schan-cheu, Yam-se-fu. Dans la seconde Partie on voit l'interieur d'un Temple; le fruit nommé *Musa*; un Ordre de Chevalerie en marche.

Edition de Thevenot.

L'année suivante, Thevenot publia la Relation de Nieuhof dans sa Collec-

(3) Auteur de cette Relation.

(4) Imprimée à Leyde, chez Jacob *de Meurs* ou *Meursius*.

(5) Voyez sa Préface.

tion Françoise de Voyages, avec trente-trois Figures, en quatorze ou quinze Planches d'une demie-feuille. Elle y est suivie d'un Journal de la route des Hollandois, depuis Canton jusqu'à Peking; d'une exacte Description de ces deux Villes; de la maniere de faire la porcelaine, &c. avec une grande Carte de la route, levée par l'Auteur & longue de vingt-trois pouces.

Introduction.

Thevenot nous apprend que cette Traduction est conforme aux deux Copies Hollandoises dont il avoit les Manuscrits entre les mains; l'un signé du nom de Nieuhof (6). Il déclare qu'il n'y a rien changé ni rien ajouté. Pourquoi, dit-il, auroit-il mêlé une Description étrangere des Provinces aux Remarques de Nieuhof, lorsque cet Auteur confesse lui-même que, soit à Canton, soit à Peking, les Hollandois ne sortirent pas de leur logement?

Doutes & embarras sur les descriptions.

On n'oseroit décider si ces Descriptions se trouvoient dans les Manuscrits de Nieuhof, comme elles se trouvent aujourd'hui dans la Relation Hollandoise imprimée, ou si la réflexion de Thevenot est une censure de l'Ouvrage de Carpentier. Mais il est certain que les Manuscrits étoient accompagnés de Figures. Nieuhof déclare qu'il avoit levé des Cartes & des Plans exacts des Pays & des Villes, outre les Desseins de bêtes, d'oiseaux, de poissons, de plantes & d'autres curiosités (7). Il pouvoit ajouter ceux des Habitans, des Magistrats, de leurs fêtes & de leurs processions. Mais Thevenot a supprimé les Plans de Villes, à l'exception de Peking & de Nanking (8); parce que ne leur ayant pas trouvé, dit-il, assez de rapport avec les Descriptions qu'il en donne, il les a soupçonnés d'être de simples fruits de l'invention. Il allégue une autre raison pour se justifier : c'est que toutes les Villes de la Chine se ressemblant, suivant le témoignage même des Géographes Chinois, il suffit d'en voir une pour se persuader qu'on les a vûes toutes. Mais sans vouloir décider combien cette apologie auroit de force, si tous les Plans étoient véritables, il est certain que l'uniformité des édifices & celle des rues n'empêcheroient pas que la seule situation des Places & la disposition des objets n'y missent toujours beaucoup de différence. A l'égard des Figures de plantes & d'animaux, que Thevenot a supprimées aussi, la plûpart se retrouvent dans sa Description générale de la Chine, tirée de Martini.

Toutes les Villes Chinoises se ressemblent.

Les Planches qu'il a conservées sont de la grandeur des originaux, plus grandes par conséquent & plus correctes que celles de Carpentier, mais peut-être moins belles & d'un travail moins fini. Donnons-en la liste. 1. Une Carte de la route des Ambassadeurs au travers de la Chine. 2. Le jeune Viceroi de Canton. 3. Un Cavalier Tartare, armé. 4. Une femme Tartare. 5. Jardin de plaisir. 6. Un Mandarin. 7. Une Dame Chinoise. 8. Deux Religieux (9) vêtus de jaune, avec de grands chapelets tels que ceux des Catholiques. 9. Religieux vêtus de noir, avec leurs chapelets. 10. Religieux mendiant, avec un chapeau à grands bords. 11. Mendiant, avec sa tête en forme de pain de sucre. 12. Sepulcre d'un Grand-Seigneur. 13. Mendiant qui porte du feu à la main, pour extorquer des aumônes. 14. Autre Mendiant, avec une loupe sur le front, qu'il s'est battue contre une pierre. 15. Puni-

Planches & Figures de Thevenot.

(6) Il écrit ce nom tantôt *Newhof* & tantôt *Nieuhof*.

(7) Voyez la Chine d'Ogilby, p. 3.

(8) Ces deux Plans sont si petits & si imparfaits, qu'ils ne donnent aucune idée de ces Villes.

(9) Ce sont des Lamas ou des Prêtres de la Secte de *Fo*.

INTRODUCTION.

tion d'un Religieux, surpris avec des femmes publiques. 16. Femme publique, qui se promene dans les rues sur un âne, avec un homme devant elle, pour offrir ses services aux passans. 17. Deux Mendians, qui se heurtent le front l'un contre l'autre pour demander l'aumône. 18. Petite vûe de la Ville de Nanking. 19. Perspective d'une rue de Nanking. 20. Tour de porcelaine à Nanking. 21. Petite vûe de la Ville de Peking. 22. Arche de triomphe. 23. Temple de Schanti-eu. 24. Village flottant sur les rivieres. 25. Grand Jonc, ou Vaisseau, avec ses voiles. 26. Vaisseau-Serpent. 27. Cour de l'Empereur à l'audience des Hollandois. 28. Un Tartare, qui d'une courroie de cuir fait autant de bruit que trois coups de pistolets tirés l'un après l'autre. 29. Un Sorcier, le visage percé d'un poinçon, de qui les Matelots achetent du vent. 30. Chariot qui porte fort légerement trois personnes, quoique poussé par un seul homme. 31. Tartare avec sa femme derriere lui. 32. Vaisseau avec une sorte de roues au lieu de voiles. 33. Habit ordinaire des Chinois.

Editions de Nieuhof en langues Hollandoises & Angloises.

Les Libraires d'Amsterdam publiérent, en 1670, une Relation Hollandoise de la même Ambassade (10) sous le nom de Nieuhof, embellie d'un grand nombre de Planches, avec une Description des Provinces de la Chine dans le goût de celle de Carpentier, mais moins chargée de matieres étrangeres. Quelque-tems après on vit paroître la même Relation en Anglois. Ogilby, qui fit ce présent à sa Nation, s'attacha moins au titre de l'Edition d'Amsterdam qu'à celui de Carpentier (11), quoiqu'il paroisse incertain si son Original étoit l'Ouvrage Hollandois ou la Traduction Françoise. Cependant, comme on ne trouve point dans l'Anglois un grand nombre de superfluités dont le François abonde, on peut présumer qu'Ogilby a suivi la Copie Hollandoise. Ses Planches, qui sont les mêmes que dans la Traduction Françoise, mais fort éloignées d'être si bien gravées, sont apparemment celles de l'Edition d'Amsterdam, qui avoient été faites d'après les Originaux. On n'en doutera point, si l'on ajoute que l'explication des Sujets est en langues Angloise & Hollandoise.

Edition qu'on suit ici.

De tant d'Editions du même Ouvrage, il paroît que celle de Thevenot est la plus exacte & la plus conforme à l'Original. Ainsi l'on a crû pouvoir ici la faire servir de correctif & même de supplément à la Traduction d'Ogilby, avec l'attention de faire remarquer ce qu'on empruntera de cette source.

§. I.

Entreprises des Hollandois pour s'établir à la Chine, avant leur Ambassade.

NIEUHOF. 1655.

Liberté du Commerce publiée à Canton.

LES informations du Pere Martini ne s'étoient pas bornées au récit de la conquête des Tartares. Il assuroit qu'après avoir établi leur autorité par les armes, ces heureux Vainqueurs avoient fait proclamer à Canton, que le

(10) La seconde Edition, qui est celle dont les Auteurs de ce Recueil ont fait usage, est de l'année 1673.

(11) Voici le titre Anglois : *An Ambassy from the East India company of the United Provinces to the grand Tartar Cham, Emperor of China, by their Excellencies Peter de Goyer & Jacob de Keyser, at his Imperial City of Peking, Wherein the cities, Towns, Villages, Ports, Rivers, &c. in their passage from Canton to Peking are ingeniously described by John Nieuhof Steward to the Ambassadors.*

Commerce


CARTE
DE L'ENTRÉE DE LA
RIVIERE DE CANTON
Dressée sur les Observations
les plus récentes.
Par N.B. Ingr. ordre. de la Marine
Echelle
Lieues Marines de France et d'Angleterre
1
2
3
4
5
QUANG-TCHEW-FU
Vulg. CANTON
Ville des Tartares
V. des Chinois
Fauxbourg
Forts
Riv. de Fokien
Chenal
Corps de Garde
Tour de Lion
I. Loucan
I. Tassaum ou I. des Serpents
I. du Tigre
Grande Isle du Tigre
Bouche du Tigre
Eau Douce
Barre
Chunte hien
ISLE DE MACAO
I. Lintem
Les Neuf Isles
I. des Prêtres
Macao
Tom V. No

Commerce de leurs nouveaux Etats étoit ouvert à toutes les Nations étrangeres. Le Gouvernement de Batavia prit aussi-tôt la résolution de vérifier cette agréable nouvelle, en dépêchant à la Chine un Vaisseau de *Taywan* dans l'Isle *Formose*.

Les Hollandois vérifient cette nouvelle.

Suivant cet ordre, un Marchand Hollandois, nommé *Frédéric Schedel*, mit à la voile le 20 de Janvier (12) 1653, sur le *Poisson-brun*, riche Frégate, dont la cargaison montoit à quarante-six mille sept cens vingt-sept écus; & dans l'espace de neuf jours il arriva près *Heytamen* (13) dans la Riviere de Canton. Il fut agréablement surpris de voir venir à bord le *Hay-to-nu* (14), ou l'Amiral de la mer, pour lui faire les complimens du Magistrat de Canton. Après l'avoir traité fort civilement, il consentit à l'accompagner au rivage. Mais en approchant de la Ville, l'Amiral prit terre avec beaucoup de pompe, sans dire un seul mot à Schedel, qui fut mis assez dédaigneusement dans un autre Vaisseau & conduit à l'extrêmité de la Ville. Là, il eut le chagrin de se voir fouiller sans discretion, & traiter même avec un langage fort dur par Emmanuel *de Lucifierro* & quelques autres Portugais.

Départ de Schedel, un de leurs Marchands.

Comment il est traité en arrivant à Canton.

A la fin du jour il reçut la visite de quelques Tartares, qui le menerent dans un Temple, où les Prêtres de l'Idole avoient employé toute la nuit précédente en dévotions, pour découvrir quel devoit être le succès de l'arrivée d'un Navire étranger. Pendant son absence, quelques Mandarins, par l'ordre des deux Vicerois qui gouvernoient Canton avec la même autorité, se rendirent à son logement & firent l'ouverture des caisses où ses présens étoient renfermés. Après en avoir pris l'état, ils les jetterent autour d'eux avec beaucoup de mépris; & trouvant la Lettre du Gouverneur de Batavia aux deux Vicerois, ils ne firent pas difficulté de l'emporter. Mais ayant rencontré Schedel à son retour, ils lui jetterent cette Lettre au visage, avec des reproches amers, comme si l'intention des Hollandois n'eût été que de trahir la Chine.

Dans le chagrin d'un si mauvais traitement, Schedel eut la constance de tourner toute son attention à détromper les Mandarins. Il se souvint qu'il avoit entre ses présens quelques bouteilles d'un vin rare. S'en étant fait apporter une, il pressa les Mandarins d'en goûter (15). Cette liqueur leur parut assez agréable pour leur en faire recommencer l'essai. Enfin, changeant d'humeur & de ton, ils se reconciliérent avec le Marchand Hollandois, jusqu'à lui demander pardon de leurs premiers emportemens. Ils lui confesserent que les Portugais leur avoient inspiré des défiances; mais déclarant qu'ils en connoissoient l'injustice, ils l'assurerent qu'il pouvoit compter à l'avenir sur toutes sortes de caresses & de civilités.

Il regagne l'amitié des Mandarins.

Le jour suivant, au lever du Soleil, Schedel fut invité à se rendre au Palais, par l'ordre du Pig-na-mong (16), le plus âgé des deux Vicerois. Il se vit accompagné, dans sa marche, d'une populace nombreuse, qui ne lui épargna point les outrages. » Que ses jambes, crioient les uns, paroissent pro-» pres à porter des chaînes! D'autres le montroient au doigt. D'autres souf-

Il est invité à se rendre au Palais.

(12) Ogilby met le mois d'Août, sans autre datte.

(13) Thevenot écrit *Hun-tay-mu*.

(14) Thevenot écrit *Hag-tomw*, *Hay-tomwe* & *Hay-tomow*.

(15) Dans la Relation de Thevenot, il gagna l'amitié des Mandarins en leur faisant présent de quelques bouteilles.

(16) Thevenot écrit *Pingua-mong*.

NIEUHOF. 1655.

Accueil qu'il y reçoit du vieux Viceroi.

Visite qu'il rend au second Viceroi.

Peinture que les Portugais de la Chine faisoient des Hollandois.

floient de la vermine sur ses compagnons. Enfin, deux Mandarins l'introduisirent à la Cour. Il y trouva le Viceroi sur son trône, qui étoit placé au milieu du Palais, sur une plate-forme haute & quarrée, couverte de riches étoffes de soie. Autour de lui étoient debout deux cens Gentilshommes, & l'Amiral, tous vêtus à la maniere des Tartares. Ce vieux Seigneur ayant reçu la Lettre & les présens de Schedel, & prêté beaucoup d'attention à l'apologie qu'il fit de ses vûes contre les calomnieuses imputations des Portugais, parut si satisfait de cette explication, qu'il lui fit prendre place près de son trône, entre les principales personnes de son cortége. Il l'invita ensuite à dîner. La table (17) où Schedel fut traité avec sa compagnie, étoit couverte de trente-deux plats d'argent, chargés de mêts fort délicats. On lui servit à boire dans des coupes d'or.

Pendant ce festin, le Viceroi fit faire plusieurs questions à Schedel sur l'état & le Gouvernement de la Hollande. La maniere dont il le congedia ne fut pas moins gracieuse. Il le fit conduire par le Hay-to-nu, avec la Lettre & les présens, au jeune Viceroi, qui se nommoit *Sig-na-mong* (18). Ce Seigneur reçut aussi les Hollandois avec beaucoup de politesse & leur offrit à dîner; mais son inclination néanmoins paroissoit déclarée pour les Portugais. Sa mere, qui étoit nouvellement arrivée de Tartarie, marqua une vive curiosité de voir les Etrangers, & les fit avertir de passer dans son appartement. Schedel interrompt son discours pour se hâter d'obéir. Il trouva cette Dame qui l'attendoit au milieu de sa suite, dans une sale ouverte. Elle lui fit un accueil fort obligeant. Pendant cette visite il avoit donné ordre à ses trompettes de sonner quelques fanfares, qui plurent beaucoup aux Dames Chinoises. Etant retourné ensuite vers le jeune Viceroi, il reprit son discours & le finit sans aucune marque de trouble. De-là il fut conduit par le Hay-to-nu chez le grand Mandarin *Tu-tang* (19), qui étoit la troisiéme personne du Gouvernement de la Province. Mais cet Officier se contenta de le voir par une fenêtre, & le laissa partir sans lui avoir fait la moindre civilité dans sa maison. Les Hollandois furent obligés de se pourvoir d'un autre logement (20).

D'un autre côté, le Gouverneur Portugais & le Conseil de Macao n'épargnoient rien pour ruiner cette négociation dans sa naissance. Ils envoyerent à Canton une Ambassade formelle, pour représenter les Hollandois comme une Nation sans foi, ou plûtôt comme une espece de Pyrates, qui, n'ayant point d'Etablissement certain dans les terres, s'étoient rendus formidables sur mer. Ils les accuserent de s'être saisis de Hay-ta-men, à l'embouchure de la Riviere de Canton; d'avoir fait la paix avec les Pyrates Chinois de Koxinga; d'avoir pillé les Marchands de la Chine, & d'être enfin venus sur la Côte pour s'ouvrir l'entrée du Royaume par la force. Les *Poris*, ou les Philosophes de Canton, firent entendre aussi leurs plaintes, & peignirent les Hollandois comme des gens d'un commerce dangereux. Mais les Vicerois s'en rapportant au Conseil du Hay-to-nu, dont Schedel avoit eu l'adresse de gagner

(17) Suivant l'un des deux Manuscrits de Thevenot, chaque Hollandois, sans en excepter un petit valet Négre, eut sa table à part, couverte de trente-deux plats.

(18) Thevenot écrit *Signa-mong*.

(19) Thevenot met *Tou-tong*.

(20) L'Auteur n'explique pas pourquoi.

l'amitié, répondirent que des imputations sans preuves ne pouvoient leur faire perdre l'opinion favorable qu'ils avoient des Hollandois, & qu'ils étoient persuadés que la Chine n'avoit que des avantages à tirer de leur arrivée. Après cette déclaration, ils publiérent un Ecrit qui accordoit la liberté du Commerce, & Schedel obtint la permission d'élever un Comptoir (21). Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'un Commissaire arrivé de Peking entreprit d'inspirer d'autres idées aux Vicerois. Il leur représenta que si l'interêt du Commerce demandoit qu'on ouvrît un Port aux Etrangers, la prudence ne permettoit pas de leur accorder une résidence constante dans le Pays sans la participation de l'Empereur. Cette objection parut si embarrassante aux Vicerois, qu'ils conseillerent à Schedel de partir, sous prétexte que le Roi de Batavia (c'est le titre qu'ils donnoient au Gouverneur Hollandois) pourroit s'imaginer qu'on le retenoit à Canton dans les chaînes. Schedel remit à la voile deux jours après; mais les Vicerois le chargerent de deux Lettres pour Nicolas *Verburgh*, Gouverneur Hollandois de *Taywan*, dans l'Isle de Formose. Ils lui offroient leur amitié; & s'il desiroit la liberté du Commerce à la Chine, ils lui conseilloient d'envoyer au Grand-Kam (*) un Ambassadeur avec de riches présens.

Schedel ne laisse pas d'y former un Comptoir.

Il est congedié civilement.

Le Gouvernement de Batavia se hâta de communiquer de si belles espérances à la Compagnie de Hollande; & pour les soutenir dans l'intervalle, il fit partir pour la Chine Zacharie *Waggenaar*, avec deux Vaisseaux, le *Shell-fish* & le *Prownfish*. Schedel reçut ordre de l'accompagner. En arrivant à *Wang-su* (22), qui n'est qu'à trois milles de Canton, ils demeurerent trois jours à l'ancre, sans faire descendre aucun de leurs gens au rivage. Enfin, s'étant lassés de ne voir paroître personne, Schedel prit le parti de se rendre à terre & de s'adresser à l'Amiral Hay-to-nu. Cet Officier le reçut civilement; mais il le renvoya au Mandarin *Tu-tang*, dont le Sécretaire lui déclara que les Portugais avoient obtenu de la Cour de Peking un ordre aux Magistrats de Canton, de veiller soigneusement sur les Hollandois, particuliérement s'ils revenoient sans Ambassadeurs, parce que c'étoit une Nation trompeuse, & qui n'osoit paroître à Peking dans la crainte d'y être trop connue. En même-tems un Officier arrivé de Macao vint demander que leurs Vaisseaux fussent arrêtés, sous prétexte que divers Hollandois avoient exercé la pyraterie contre les Marchands Chinois. D'un autre côté, pour les faire exclure de la liberté du Commerce, les Portugais payerent les arrérages d'une taxe, à laquelle ils n'avoient pas satisfait depuis quatre ans. En un mot Waggenaar commençoit à désesperer du succès de son voyage, quoique plusieurs personnes de distinction le flattassent encore de quelqu'espoir. On ne souffroit pas même que ses gens sortissent de leurs bords, ni qu'ils y eussent d'autre communication qu'avec deux ou trois Barques des Vicerois. Ses allarmes ne faisoient qu'augmenter, lorsqu'il reçut l'ordre de faire avancer ses deux Vaisseaux à un demi-mille de la Ville, & de s'arrêter dans ce lieu jusqu'au départ de l'Officier Portugais, à qui l'on vouloit cacher leur arrivée. Alors on s'empressa

Deux autres Vaisseaux Hollandois envoyés à Canton.

Obstacles qu'ils y trouvent.

Ils reçoivent quelques civilités.

(21) Suivant Thevenot, les Chinois acheterent pour soixante-dix-sept mille huit cens dix-sept écus de marchandises; ce qui montoit au double de leur valeur.

(*) On sçait que dans la Langue Tartare & Sclavonne, *Kam* ou *Cham* répond au titre d'Empereur. Les Tartares regnoient à la Chine.

(22) Thevenot écrit *Waughe*.

NIEUHOF. 1655.

d'offrir diverses raretés à Waggenaar, pour lui faire connoître qu'il étoit reçu en qualité d'ami; mais on n'en refusa pas moins à ses gens la permission de descendre au rivage.

Le Hay-to-nu vint ensuite à bord, pour conduire le Général Hollandois à la Cour. Mais lorsqu'il se disposoit à partir, il vit arriver deux Mandarins, qui venoient s'informer de ses vûes & lui demander s'il avoit apporté des Lettres pour l'Empereur ou pour le Tu-tang. Ils ne lui dissimulerent pas que toutes les difficultés étoient l'ouvrage des Portugais, & que si les Hollandois vouloient être admis à l'audience du Viceroi, ils devoient commencer par exercer leur libéralité dans sa Cour. Waggenaar répondit que son intention n'étoit pas d'employer la corruption pour faire recevoir ses présens & la Lettre qu'il avoit apportée; mais qu'il donneroit volontiers une bonne somme d'argent à ceux qui lui procureroient la liberté du Commerce à Canton pour cette année. Le Hay-to-nu, qui s'étoit retiré pendant cette conférence, revint lui déclarer que le Viceroi ne pouvoit le voir, mais qu'il consentoit à lire sa Lettre. Waggenaar n'ayant pas fait difficulté de l'envoyer, un Interpréte du Viceroi vint bien-tôt l'informer que la seule raison qui ne permettoit point à son Maître de le recevoir, étoit que les Hollandois n'avoient apporté ni Lettres ni Présens pour l'Empereur. Une explication si formelle ayant fait comprendre aux Hollandois qu'ils ne devoient rien se promettre à Canton sans avoir pris d'autres mesures, ils se déterminerent à remettre à la voile pour Batavia. On n'avoit pas eu honte de leur demander dix mille taëls d'argent pour faire accepter leurs présens & leur Lettre au Viceroi, avant même qu'on eût proposé la moindre conférence pour l'ouverture du Commerce (23).

Raisons qui les obligent de retourner à Batavia.

§. II.

Ambassade de Pierre de Goyer & de Jacob de Keyser à la Cour de Peking.

Ambassade Hollandoise; de quoi composée.

MAATZUIKER, Gouverneur de Batavia, & le Conseil des Indes, ne s'étoient point endormis sur l'importante proposition d'une Ambassade. Ils en avoient fait l'ouverture à la Compagnie d'Amsterdam, qui avoit déja goûté leur projet; & dans la chaleur d'une si belle esperance, elle avoit nommé immédiatement pour ses Ambassadeurs à la Cour de Peking, Pierre de Goyer & Jacob de Keyser. Leur train fut composé de quatorze hommes; c'est-à-dire, deux Marchands ou deux Facteurs, six domestiques, un Maître-d'Hôtel, un Chirurgien, deux Interprétes, un Trompette & un Tambour. Ils prirent ensuite deux Facteurs de plus, pour les charger du soin de leur commerce à Canton, pendant qu'ils feroient le voyage de Peking. Leurs présens étoient de riches étoffes de laine, des piéces de belle toile, plusieurs sortes d'épiceries, du corail, de petites boëtes de cire, des lunettes-d'approche & des miroirs, des épées, des fusils, des plumes, des armures, &c. Leur commission se réduisoit à former une alliance solide avec l'Empereur de la Chine, en obtenant la liberté du Commerce pour les Hollandois dans toute l'étendue s Etats.

(23) Nieuhof, dans la Traduction d'Ogilby, p. 31. & suiv. Voyez aussi Thevenot, d'où l'on tire les corrections.

PLAN DE LA VILLE ET DU PORT DE MACAO

Par N.B. Ingr. de la Marine.

Echelle de 2400 Toises

300 600 1200 2400 Toises

PARTIE DE L'ISLE DE MACAO

La Case Blanche
Maison du Mandarin

Muraille
separe les T...
des Portuga...
celles des Chi...

I. Verte Maison de
Campe. des Jesuites

Endroit où
l'on Carene et batit
des Vaisseaux

Batt.

Le Port

PARTIE DE L'ISLE
DES PRÊTRES

Village
Chinois

Fort appellé N.D. de
la Montagne

LA
VILLE

Batterie

Nossa Se...ora
de Gui

Roche

Pagode
Chinoise

Croix

St. Jacques et
St. Philippe

5 brasses

N.De. de
Bomparto

RADE DE

5 bras

MACAO

6

6

Ils partirent de Batavia, le 14 de Juin 1655, dans deux Yatchs, qui devoient les transporter à Canton, d'où ils avoient ordre de se rendre aussi-tôt à Peking. Le même jour du mois de Juillet suivant, ils passérent à la vûe de Macao. Cette Ville est bâtie sur un rocher fort élevé, qui est environné de tous côtés par la mer, excepté de celui du Nord, par lequel une langue de terre forr étroite le joint à l'Isle du même nom. Son Port n'a point assez d'eau pour recevoir les gros Navires. Elle est célebre par la fonte du canon, qui s'y fait du cuivre de la Chine & du Japon. La Place est revêtue d'un mur, & défendue vers la terre par deux Châteaux situés sur des collines. Son nom est composé d'*Ama*, qui étoit celui d'une ancienne Idole, & de *Gau*, qui signifie en langue Chinoise *Rade* ou *retraite sûre*. Les Portugais ayant obtenu ce vaste terrain pour s'y établir, en firent bien-tôt une Ville florissante, qui est devenue le plus grand Marché de l'Asie. Ils y ont le privilége d'exercer deux fois l'an le Commerce à Canton. On lit dans les registres de leur douane, que pendant les heureux tems de leur Commerce ils tiroient de Canton plus de trois cens caisses d'étoffes de soie, chaque caisse contenant cent-cinquante piéces; deux mille cinq cens lingots d'or, chacun de treize onces, & huit cens mesures de musc, avec une grosse quantité de fil d'or, de toile, de soie crue, de pierres précieuses, de perles & d'autres richesses.

Départ des Ambassadeurs.

Ils arrivent à Makao. Description de cette Ville.

Le 18, on jetta l'ancre au Port de Hey-ta-men, lieu fort agréable & d'une extrême commodité pour le Commerce. Une Barque chargée de soldats, qui se présenta aussi-tôt, demanda aux Hollandois, de la part du Gouverneur, quel étoit le motif qui les amenoit? Les Ambassadeurs lui envoyerent *Henri Baron*, leur Sécretaire, pour lui expliquer leurs intentions de bouche. Il le reçut civilement, dans sa chambre de lit; mais il lui demanda pourquoi les Hollandois s'obstinoient à revenir à la Chine, & s'il ne leur avoit pas été défendu de reparoître à Canton?

Les Ambassadeurs entrent dans la Rivière de Canton.

Six jours après, deux Mandarins arriverent de cette Ville pour examiner les Lettres de créance des Ambassadeurs. Ils les firent inviter à se rendre dans une maison du Gouverneur, qui étoit un peu plus haut sur la riviere, dans un Village nommé *Lamme*. Le Gouverneur parut, assis entre les deux Mandarins & gardé par quelques Soldats. Il fit un accueil gracieux aux Ambassadeurs, quoiqu'il les fît demeurer d'abord à quelque distance, pour se donner le tems de lire leurs Lettres. On leur présenta des siéges, sur lesquels ils s'assirent.

On examine leurs Lettres de créance.

Le 29, un nouvel Hay-to-nu, accompagné de son Vice-amiral, vint les prendre à bord pour les conduire à Canton. Etant descendus au rivage, ils furent menés dans un Temple, où leurs Lettres de créance furent étendues sur une table. Le Hay-to-nu leur fit alors diverses questions sur leur voyage, sur leurs Vaisseaux, leurs Lettres & leurs présens. Il parut surpris qu'ils n'eussent point de Lettre pour le Tu-tang de Canton, & que celle qui étoit pour l'Empereur ne fût pas renfermée dans une bourse ou dans une boëte d'or. En les quittant, ils promirent de se rendre le lendemain à bord pour recevoir les présens.

On les vit paroître en effet le jour suivant, dans des Barques, avec une suite nombreuse. Ils prirent les deux Ambassadeurs, leur Sécretaire & quatre autres personnes de leur cortége dans une de leurs Barques, qui les conduisit à Canton. A leur arrivée, le Hay-to-nu & le Vice-amiral les quitterent sans

Ils sont menés à Canton.

NIEUHOF. 1655.

leur adresser un seul mot, & rentrerent dans la Ville. Après les avoir fait attendre environ deux heures à la porte, le Viceroi leur envoya la permission d'entrer. Ils furent conduits dans le même logement que Schedel avoit occupé, sous la garde du Maréchal de la Ville. Le 31, ils reçurent la visite du Putsyen-sin, ou du Trésorier de l'Empereur, qui tenoit le quatriéme rang dans la Ville de Canton. Il fallut essuyer de nouvelles interrogations. Cet Officier leur demanda s'il y avoit long-tems qu'ils étoient mariés; quels étoient leurs noms & leurs Emplois; si la Lettre de l'Empereur n'étoit pas écrite sur de meilleur papier que celle du Viceroi; comment se nommoit leur Roi & leurs Princes. Il parut peu satisfait de la simplicité des Lettres de créance. Il voulut sçavoir si le Prince & le Gouvernement de Hollande n'avoient point de sceau ou de cachet pour leurs Lettres. Lorsque les Ambassadeurs lui eurent témoigné qu'ils attendoient l'audience des Vicerois & la liberté de partir pour Pekin, il leur répondit qu'ils n'obtiendroient l'audience de personne à Canton, jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Cependant les Vicerois promirent de les visiter dans leur logement.

Questions qu'on leur fait.

Le second jour du mois d'Août, tous les gens de la suite des Ambassadeurs furent amenés par la riviere, sous l'escorte de quatre grands Vaisseaux de guerre du Viceroi. Ils admirerent la multitude de grands Villages & les campagnes fertiles qui bordoient les rives. Mais en arrivant au logement de leurs Maîtres à Canton, ils furent obligés de retourner à bord, sous prétexte que les Ambassadeurs qui étoient envoyés à l'Empereur de la Chine ne devoient pas résider dans la Ville sans un ordre exprès de la Cour, & que dans l'intervalle, le Gouverneur n'étoit pas responsable de ce qui pouvoit leur arriver. Deux Mandarins leur rapporterent en même-tems leurs Lettres de créance, ouvertes, & leur déclarerent que les Vicerois n'osoient pas les recevoir avant le retour des messagers qu'ils avoient dépêchés à Peking. Tout le cortége Hollandois se vit dans la nécessité de regagner ses Vaisseaux. Cependant, après y avoir passé trois semaines, les Ambassadeurs obtinrent la liberté de descendre à terre avec leur suite, & de retourner dans leur premier logement. Mais leurs gardes ne leur permirent point de se promener dans la Ville.

Obstacles qui retardent leur commission.

Deux jours après, un Mandarin vint leur apprendre de la part du Viceroi, que pour obtenir les faveurs qu'ils demandoient ils ne pouvoient donner moins de trois cens taels d'argent au Conseil Impérial de Peking. Ils ne balancerent point à répondre que si la brigue & la corruption étoient nécessaires pour le succès de leurs demandes, ils n'avoient rien de mieux à faire que de partir. Cependant ils offrirent cent trente-cinq taëls. Mais fatigués d'entendre renouveller chaque jour les mêmes instances, ils commencerent à renvoyer sérieusement leurs équipages à bord. Les Vicerois leur firent déclarer qu'ils ne devoient pas faire un pas sans avoir reçu des ordres de Peking. Ensuite, paroissant se relâcher, ils consentirent à recevoir un billet d'engagement pour la somme de cent trente-six taëls. Le 19 de Septembre, les Ambassadeurs furent agréablement surpris, de se voir invités de la part des Vicerois à se rendre dans une plaine ouverte, assez près de leur logement. Ils y trouverent dix belles tentes, qui avoient été dressées pour la fête. Celle des Vicerois occupoit le centre. A gauche étoit celle des Ambassadeurs, & de l'autre côté celle

On exige de l'argent des Ambassadeurs.

Fête que les Vicerois leur donnent.

de la musique. Les Ambassadeurs furent conduits, avec beaucoup de pompe, de leur tente à celle des Vicerois, par deux des principaux Mandarins. Après quelques complimens, ils furent reconduits avec les mêmes cérémonies.

Ordre du festin.

Aussi-tôt le Maître-d'hôtel du vieux Viceroi, vêtu d'un habit de soie bleu-céleste, en broderie d'or & d'argent, avec une chaîne de corail autour du col, s'avança de bonne grace, en divisant la foule, & donna ordre à deux Officiers qui l'accompagnoient de servir le dîner. On avoit préparé trois tables; l'une pour les Vicerois, la seconde pour le Tu-tang & la troisiéme pour les Ambassadeurs. Elles furent toutes également servies de quarante petits plats, chargés de mêts délicieux. Les Vicerois ayant bû du thé à la santé des Ambassadeurs, le Maître-d'hôtel les avertit qu'ils pouvoient commencer. On fut de très-bonne humeur. Les Vicerois bûrent encore à la santé de leurs Hôtes, firent des excuses pour la médiocrité de la bonne chere, & leur demanderent plusieurs éclaircissemens sur la Hollande. Vers le milieu du festin, les Ambassadeurs proposerent la santé des Vicerois en vin d'Espagne. Cette liqueur leur parut si agréable, qu'elle leur fit abandonner leur *Sam-zou*, qui est composé de riz & qui ne le céde guéres à nos meilleurs vins de l'Europe. Pendant toute la fête les Instrumens se firent entendre, avec des accompagnemens de musique vocale. L'ordre & le silence furent admirables. Les enfans des Vicerois se ressentoient d'une excellente éducation. Un peu avant la fin du dîner ils quitterent la table, & passant devant leurs peres, ils se mirent à genoux pour les saluer, en baissant trois fois la tête jusqu'à terre.

Double réponse qu'ils reçoivent de la Cour.

Il se passa quatre ou cinq mois avant l'arrivée des ordres de la Cour. Enfin le Tu-tang reçut les réponses de l'Empereur à deux Lettres, qu'il lui avoit écrites au sujet des Ambassadeurs de Hollande. Par la premiere, ce Prince leur accordoit la permission de se rendre à Peking, avec une suite nombreuse & quatre Interprétes, pour y traiter du Commerce. Par la seconde, il accordoit aux Hollandois la liberté qu'ils demandoient pour le Commerce, en marquant qu'il les attendoit à Peking pour le remercier de cette faveur.

Le 2 de Novembre, le Tu-tang d'*Herisu* (24) arriva dans la Ville de Canton avec un cortége de plusieurs Barques, dans la seule vûe de marquer plus de considération & de politesse aux Ambassadeurs. Le 30 de Décembre, le jeune Viceroi partit sur la Riviere, avec un grand corps de troupes, pour faire rentrer dans la soumission la Province de Quang-si, qui s'étoit revoltée. Avant son départ, il consulta ses Devins, qui ne lui prédirent que des disgraces. Au contraire, ses entreprises ayant tourné heureusement, il poussa la vengeance, à son retour, jusqu'à détruire leurs Temples & leurs Idoles, en regrettant que leur fuite les eût dérobés eux-mêmes à son ressentiment. Les deux Vicerois de Canton n'étoient pas liés par le sang; mais ils étoient amis, & nés tous deux à Peking. Leurs peres ayant perdu la vie par l'ordre du dernier Empereur Chinois, ils s'étoient retirés à Canton dans le tems que le Kam de Tartarie s'en étoit rendu maître; & sa protection, qu'ils avoient implorée, les avoit élevés à la dignité dont ils étoient revêtus.

Châtiment d'une fausse prédiction.

Fortune des deux Vicerois de Canton.

Il ne restoit aux Ambassadeurs Hollandois qu'à se procurer les passeports du vieux Viceroi. Ils les lui demanderent en prenant congé de lui; mais com-

(24) Ce nom doit être défectueux, car il n'y a point d'*r* dans la Langue Chinoise.

NIEUHOF. 1656.

Ils donnent chacun leur fête aux Hollandois.

mençant à les regarder d'un autre œil, depuis la faveur qu'ils avoient reçûe de son Maître, il les invita tous deux à dîner dans son Palais. Le jour de cette fête étoit le 27 de Février. Les galeries, les cours & les salles étoient ornées de peintures, d'étoffes de soie & de tapis. Pendant le repas, qui fut splendide, le Viceroi prit plaisir à badiner avec quelques-uns de ses enfans. L'Interpréte assura les Ambassadeurs qu'il en avoit cinquante-six. Quoique le jeune Viceroi fût encore absent, les Hollandois furent traités à sa Cour, & la fête fut accompagnée d'une Farce, qui consistoit dans une danse de plusieurs personnes, déguisées en forme de lions, de tigres & d'autres bêtes féroces. La mere du Prince s'approcha plusieurs fois d'une fenêtre de l'appartement, pour se donner le plaisir de voir l'assemblée. Elle étoit richement vêtue à la maniere des Tartares. Sa taille étoit moyenne; sa complexion maigre & sa peau brune; mais elle avoit quelque chose d'intéressant dans la phisionomie. En entrant dans la salle, les Ambassadeurs trouverent un fauteuil fort riche & revêtu de magnifiques peintures, qui étoit destiné pour elle. Ils se crurent obligés de le saluer respectueusement, pour faire honneur à cette Dame.

Mere du jeune Viceroi.

Départ des Ambassadeurs pour Peking.

Leur voyage devant se faire par eau, ils louerent une grande Barque pour leur propre usage. Mais il s'en trouva cinquante (25) aux frais de l'Empereur, pour le transport de leurs gens & de leur bagage. Le Tu-tang donna le commandement de cette flotte à Pinxenton (26), qui fut accompagné de deux autres Mandarins. Outre les matelots & les rameurs, il y avoit un corps de soldats, commandé par deux Officiers de distinction. Aussi-tôt que les Ambassadeurs se furent embarqués, ils arborerent le pavillon du Prince Guillaume de Nassau, tandis qu'on dépêchoit des messagers aux Magistrats des Villes qui se trouvent sur la route, pour ordonner les préparatifs de leur réception.

§. III.

Route des Ambassadeurs, depuis Canton jusqu'à Nan-gan-fu, dans la Province de Kyang-si.

Riviere de Tay.

APRE's avoir quitté Canton le 17 de Mars, on ne cessa point d'avancer à la rame sur la belle Riviere de Tay, qui, baignant les murs de cette Ville, offre une des plus délicieuses perspectives du monde. Les petites Villes, qui sont en grand nombre depuis Canton jusqu'à Peking, saluérent les Ambassadeurs à leur passage par une décharge de leur artillerie. On entra bien-tôt dans le *Zin*, que les Etrangers nomment le *Canal Européen*. Vers le soir on arriva au Village de *Sa-hu*, à six milles (27) de Canton. Le terroir est très fertile; & quoique la Place ne soit habitée que par des Paysans & des Ouvriers en soie, elle a quantité de bons édifices. Le 19 on gagna (28) *Schanschwi*, onziéme petite Ville de la dépendance de Canton, qui en est éloigné de vingt milles. Elle est sur la droite de la Riviere, à la distance d'une lieue de la rive, dans une vallée fort agréable. Sans être fort grande, elle étoit au-

Zin.

Village de Sa-hu.

Schanschwi.

(25) Thevenot dit cinq.

(26) Thevenot écrit *Ping-sento-mou*.

(27) Ce sont des milles Hollandois, qui vallent trois milles & demi d'Angleterre.

(28) Dans la Carte de Canton, donnée par les Jésuites, on lit *San Schwi-hyen*. Ogilby met *Xan-hung*; ensuite *Xan-xui*, c'est-à-dire, *Schan-schwi*. Thevenot écrit *Xan-tsui*.

trefois



T. V. N.° IV.



T.V. N.° XIII.

trefois extrêmement peuplée & d'un grand commerce. Le Magistrat fit border la riviere d'une rangée de Soldats pour recevoir les Ambassadeurs, & leur envoya quelques rafraîchissemens pour leur table. Mais apprenant qu'on ne leur fournissoit pas la dixiéme partie de ce qui étoit ordonné par l'Empereur, ils se déterminerent à ne rien accepter dans cette Ville & dans toutes les autres. Cependant ils descendirent sur la rive, pour s'y rafraîchir sous une tente. Les Soldats Tartares firent devant eux l'exercice des armes, avec une adresse qu'ils admirerent beaucoup. Un d'entr'eux, tirant à trente-cinq pas, donna trois fois dans le but, qui n'avoit qu'environ quatre pouces de largeur. Il reçut une petite piéce de monnoie pour récompense.

Nieuhof. 1656.

Exercice des Tartares.

Le Sécretaire des Vicerois, qui avoit acccompagné les Ambassadeurs jusqu'à ce lieu, prit congé d'eux pour retourner à Canton. Ils l'avoient traité à souper le soir précédent, avec quantité de Nobles. On continua d'avancer, mais avec lenteur, parce que le canal de la riviére (29) devenoit très-rapide en se retrécissant. Les Tartares forcent les Rameurs Chinois au travail, sans paroître touchés de leur fatigue. Ces Malheureux tombent quelquefois, dans un passage étroit, & se noient, sans que personne pense à les secourir. Si l'excès du travail épuise leurs forces jusqu'à leur faire perdre quelquefois la connoissance, un Soldat qui est derriere eux ne cesse pas de les battre jusqu'à ce qu'ils reprennent la rame ou qu'ils expirent. Cependant ils sont relevés par intervalles.

Fatigue des Rameurs Chinois.

Le 21, vers minuit, on arriva devant San-Ivin (30) à quarante milles de Schan-scheu. Les Magistrats de cette Ville vinrent au-devant des Ambassadeurs. Elle est située fort avantageusement, & très-peuplée; mais les ravages des Tartares ont diminué sa grandeur. Ici les torrens qui descendent de la montagne de San-van-hab (31) rendent la riviére fort rapide. Cette montagne est la plus haute & la plus escarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui sont en grand nombre, sont envelopées de nuées, qui rendent le passage obscur & ténébreux dans les parties inferieures. Sur le revers, qui fait face à la riviére, on voit un beau Temple, où l'on monte par des degrés. Le Cortége fut trois jours à se dégager de ces affreuses montagnes, où l'on n'apperçoit qu'un Village solitaire, qui se nomme *Quan-ton-low*. Cependant elles s'ouvrent en quelques endroits, pour laisser voir des champs à bled qui ne sont pas sans agrément (32). La traduction de Thevenot ajoute que (33) *San-win-thap* signifie la *Montagne volante*, & qu'elle a tiré son nom d'un Temple, aujourd'hui ruiné, qui y fut transporté dans une seule nuit, de quelque canton au Nord.

San-Ivin.

Montagne la plus haute de la Chine.

Le 24, on se trouva devant une petite Ville, nommée *Inta* (34), qui est fort agréablement située sur un angle de la riviére, du côté droit, c'est-à-dire, à l'Ouest, vis-à-vis la montagne Sang-wan-hab. Ses murs sont assez hauts, mais d'une force médiocre. On admire la beauté de ses maisons & de ses

Ville d'Inta.

(29) Cette Riviere, dans la Carte des Jésuites, est nommée *Pe-kiang* ou Canal du Nord, pour le distinguer de ceux de l'Est & de l'Ouest.

(30) Ogilby écrit *San-yvan*. La Carte des Jésuites, *Tung-iwen-hyen*.

(31) Dans Thevenot, c'est *Sang win-thap*.

(32) Neuhof, *ubi sup.* p. 47.

(33) *Voyez* Route du voyage, p. 3.

(34) *In-te-hyen* dans la Carte des Jésuites; *In-tag*, dans Ogilby; *In-tach* dans Thevenot.

NIEUHOF. 1656.

Temples. Elle étoit autrefois très-riche & très-peuplée. Une anse de la riviere lui forme un Port où les Barques sont à couvert de l'impétuosité du courant, & sur la droite duquel on voit à l'entrée une haute & curieuse tour. La Barque des Ambassadeurs courut ici beaucoup de danger, par la violence du courant, qui la poussa contre un roc abîmé.

Temple de Konianfiam.

Le jour suivant on eut la vûe du merveilleux Temple de *Konianfiam*, qui est en aussi grande vénération que celui de Sang-wan-hab. Il est situé sur le bord de la riviére, dans un canton môntagneux & solitaire. Le chemin par lequel on s'y rend commence par quelques degrés de pierre, & tourne ensuite par des passages fort obscurs. Les Ambassadeurs le visiterent, après que les Chinois y eurent fait leurs dévotions.

Mong-ley.

Le 27, on arriva devant Mong-ley, qui forme une perspective agréable dans l'éloignement. On monte de la riviére à la porte de la Ville par deux degrés de pierre. Les murs sont hauts, & flanqués de tours & de gros boulevards.

Tempête furieuse.

Le 28, dans le cours de la nuit, on essuia une furieuse tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. Plusieurs Barques furent dispersées. Les unes perdirent leurs mâts & leurs cordages. D'autres se briserent contre les rives, & tout leur équipage fut submergé. On arriva le 29, avec les restes de la Flotte, à *Schan-chew* (35), seconde Ville de cette Province. Elle est située à trente milles d'Inta, sur un angle à l'Ouest de la riviére. Sa situation & la sûreté de son Port y font fleurir le commerce. Cette Ville est renfermée du côté de l'Ouest par de hautes & délicieuses collines; & de l'autre côté, c'est-à-dire, au-delà de la riviére, elle a un Fauxbourg fort peuplé, fort riche & bien bâti. Au milieu même du Canal, on voit sur un petit rocher une curieuse tour, environnée d'un assez bon mur, mais qui n'offre que des ruines dans l'intérieur, quoiqu'on y démêle encore des traces de son ancienne magnificence. Vers le Sud cette riviére porte le nom de Si-an, & quelquefois celui de *Si-ho* (36). Elle est formée par les riviéres *Chin* & *Van*, qui se rencontrent assez près de la même Ville, & qui prennent un cours impétueux, par-dessus quantité de rochers abîmés; passage souvent fatal aux Vaisseaux, malgré la protection d'un Temple qu'on a bâti dans cette vûe sur les bords.

Riviere de Si-an.

Rivieres Chin & Van.

Monastere de Lu-zu.

Sur le *Mow-wha*, près d'une charmante vallée, on découvre un Monastere, avec un grand Temple. Il doit son origne à *Lu-zu*, Saint d'une grande réputation, qui passa tout le tems de sa vie à moudre du riz pour les Moines, & qui portoit nuit & jour des chaînes de fer sur son corps nud. Elles avoient fait, dans sa chair, des ouvertures, qui, faute de soin & de remede, étoient devenuës autant de nids de vers. Lu-zu ne souffroit pas qu'on entreprît de l'en délivrer; & si le hasard en faisoit tomber un, il le ramassoit soigneusement & le remettoit dans sa place, en disant: « Ne te reste-t-il pas » assez pour te nourrir? Pourquoi quittes-tu donc mon corps, où l'on t'ac» corde si volontiers ta nourriture? Les Ambassadeurs se firent dresser des tentes près des murs de la Ville, où le Gouverneur & les Magistrats leur apporterent divers présens pour leur table. Ils les accepterent, parce qu'ils n'é-

(35) *Xao-cheu* dans Ogilby; *Xsu-cheu* dans Thevenot.
(36) Dans Ogilby, *Scian* & *Scio*.



T. V. N.° XIV.



T. V.

toient pas sur le compte de l'Empereur, & traiterent fort noblement leurs Bienfaiteurs.

Nieuhof. 1656.

Le lendemain, ils arriverent de grand matin près d'une montagne, à qui sa forme avoit fait donner, par les Tartares, le nom de *Têtes des cinq chevaux*. Sur cette montagne, dont le sommet est couvert de nuées & paroît inaccessible, on découvre plusieurs anciens édifices, les uns entiers, d'autres tombés en ruines. Immédiatement au delà des mêmes montagnes, les Barques coururent beaucoup de danger entre des rocs & d'autres passages escarpés, qui se nomment les *Cinq laids diables*. Le canal de la riviére étoit rempli de Barques fendues, qui avoient coulé à fond. Enfin, l'on gagna *Suyt-Jeen* (37), dont les collines, entremêlées de vallées charmantes, se présentent du côté de la riviére avec autant d'ordre que si cette disposition étoit l'ouvrage de l'art. Leur sommet forme une perspective surprenante.

Têtes des cinq chevaux.

Cinq laids Diables.

Le 4 d'Avril on se trouva devant Nam-hung, (38) troisiéme Ville de la Province de Canton, & frontiere de cette Province. Elle est éloignée de *Schanchew* d'environ quarante milles, grande, bien située, & fortifiée de murs & de boulevards. Elle est divisée par la riviére, avec un pont de communication. Ses Temples sont en grand nombre & ses édifices magnifiques. On y voit aussi une Douane pour le payement des droits de l'Empereur sur les marchandises. Mais les recherches ne sont point incommodes, parce qu'on s'en rapporte à la déclaration des Marchands. La Chine n'a point de canton où la terre soit meilleure pour la fabrique des porcelaines. Assez près de la même Ville, on trouve une riviére nommée *Mechyang*, ou *Riviere d'encre*, de la noirceur de ses eaux, qui ne laissent pas de produire du poisson fort blanc & fort estimé.

Ville de Nam-hung.

Les Ambassadeurs, étant descendus sur la rive, reçurent d'abord une lettre de compliment du Gouverneur & des Magistrats, qui ne tarderent point à paroître en personne. Ils furent traités fort honorablement par les Hollandois. Le lendemain le Gouverneur invita les Ambassadeurs à dîner. La fête fut magnifique. Il s'assit du même côté de la table, avec les Magistrats, pour laisser plus de facilité à servir. On ne présenta point tous les mêts à la fois, suivant l'usage ordinaire de la Chine, mais deux à deux devant chaque Convive. Ainsi, les services furent au nombre de seize. Après le diner, tous les Assistans mirent une piéce de monnoie aux pieds du Gouverneur, pour le salaire des Musiciens & des Domestiques. Les Ambassadeurs offrirent six taels d'argent & quelques étoffes de soie, que le Gouverneur refusa d'abord, mais qu'un peu d'instances lui firent accepter.

Accueil gracieux que les Ambassadeurs y reçoivent.

Ils quitterent leurs Barques à Nam-hung, pour continuer le voyage par terre. La premiere Ville qu'ils rencontrerent dans cette route fut *Nan-gan*; mais la nécessité de monter souvent par des chemins fort roides, rend cette route très-fatiguante. Un Gouverneur de la Province a fait applanir, à ses propres frais, la montagne de *Mu-glin* (39), qui étoit la plus difficile; & les Habitans, pour recompenser sa générosité, ont élevé un Temple à son honneur. Les Ambassadeurs passerent les montagnes dans des litiéres, portées

Partie du voyage qu'ils font par terre.

(37) C'est plûtôt *Suy-hyen*.

(38) Dans Thevenot, *Nam-hung*; & dans la Carte des Jésuites, *Nam-hyong* & *Nan-yong-fu*.

(39) Dans la Carte des Jésuites, *Me-lin* & *Mu-lin*.

NIEUHOF. 1656.

par des chevaux, avec une escorte de cent cinquante Soldats, pour les garantir des Brigands qui infestent cette route. Ce corps de Troupes, joint aux Porteurs du bagage, formoit un Régiment de plus de six cens hommes.

Les Ambassadeurs furent obligés de loger la premiere nuit, au milieu des montagnes, dans un Village nommé *Su-san*, où la fraieur avoit fait prendre la fuite à tous les Habitans. Le lendemain, vers midi, ils arriverent au pied d'une montagne étroite, qui sépare la Province de Canton de celle de Kyang-si. Elle est ornée de plusieurs Temples; & quoique déserte, ses bois & ses vallées en font un lieu délicieux. Le soir ils arriverent à Nan-gan, Ville qui tient le treiziéme rang (40) dans la Province de Kyang-si (41).

Division des Provinces de Canton & de Kiang-si ou Nan-king.

§. IV.

Route des Ambassadeurs, par eau, depuis Nan-gan-fu jusqu'aux frontiéres de la Province de Kyang-nan, ou Nan-king.

Ville de Nan-gan.

En arrivant aux portes de Nan-gan, les Ambassadeurs Hollandois y trouverent des Députés du Gouverneur de la Ville, qui s'avancerent pour les recevoir. Ils reçurent dans leur logement la visite de plusieurs personnes de qualité; & de la part de la Ville, une fort belle collation.

Le Commissaire nommé pour lui fournir des Barques, n'ayant pû les tenir prêtes aussi-tôt qu'il le désiroit, Pinxenton lui fit des reproches si sanglans, que dans le chagrin qu'il en ressentit il tira son couteau pour se poignarder lui-même. Mais le Domestique d'un Mandarin lui retint heureusement le bras.

Le Pays aux environs de la Ville est agréable & fertile. Entre plusieurs collines dont il est environné, on en distingue une dont la délicieuse situation lui a fait donner le nom de *Si-hoa* (42), qui signifie lieu de plaisir. La Ville est divisée en deux parties égales par un bras de la riviére de *Chang*, qui rend son commerce florissant. On décharge ici toutes les marchandises destinées pour Canton & pour d'autres Places voisines. Mais quoique les Tartares ayent épargné les meilleurs édifices de Nan-gan, & que la partie Sud de la Ville soit bien bâtie & bien peuplée, elle n'approche point de Nan-hung pour la grandeur & la force. Elle a, dans la partie du Nord, un Temple de fort belle structure & d'une richesse surprenante. Les Ambassadeurs s'arrêterent ici quatre jours.

Ravages des Tartares.

Tournans de la Riviere Kan, & leurs effets.

Le cours de la Riviére *Kan* est si rapide, & coupé néanmoins par un si grand nombre de rochers & de bancs de sable, qu'en descendant même avec le fil de l'eau les Voyageurs sont exposés à mille dangers. Dans ce passage, une Barque qui portoit un des Ambassadeurs, avec les présens destinés pour la Cour, tomba dans un tournant, où après avoir bien piroueté elle échoua contre la rive, & ne put être dégagée qu'en la déchargeant. Les Mandarins ordonnerent que la négligence des Matelots & du Patron fût punie à coups de fouet; mais les Ambassadeurs demanderent grace pour le Patron.

(40) Il y a trois rangs principaux, le premier, *Fu*; le second, *Cheu*; le troisiéme, *Hyen*; ce qui sera expliqué dans la suite, comme tout ce qui demande ici de l'être.

(41) Neuhof, *ubi sup.* p. 50.

(42) Il se prononce *Si-houa*.

Nieuhof. 1656.

Nan-kang.

Le 14, on paſſa devant la petite Ville de *Nan-kang*, qui eſt ſituée ſur la rive gauche de la Riviére de Chang. Sa forme eſt quarrée, & la force de ſes murs répond à leur hauteur, qui eſt d'environ vingt-cinq pieds. Elle a quatre portes, éloignées d'un mille l'une de l'autre. Les Tartares la ruinerent & détruiſirent ſon commerce, dans la derniere guerre. On voit ſur le bord de la riviére une haute tour, forte & bien bâtie. La rue où l'on entre par la porte du Sud contient le palais du Gouverneur, & ſe termine par un bel arc de triomphe, que les Tartares ont épargné. Les Ambaſſadeurs ne firent ces obſervations qu'à leur retour.

Kan-cheu. Politeſſe du Tutang.

Le 15, ils arriverent à *Kan cheu*, qui tient le douziéme rang entre les Villes de la même Province. Après avoir reçu à bord la viſite de quelques Mandarins au nom du Magiſtrat, ils rendirent la leur au Tutang de la Ville, qui les reçut avec les civilités ordinaires, & les conduiſit dans ſes appartemens intérieurs, où il leur fit prendre la droite. Cet Officier commandoit dans les Provinces de Kyan-ſi, de Fo-kyen, de Haquang & de Canton. Ainſi, ſon autorité n'étoit point inferieure à celle d'un Viceroi. Les Ambaſſadeurs lui offrirent quelques préſens, qu'il refuſa; mais en leur aſſurant qu'il n'entroit aucune diſſimulation dans ſon refus, & qu'il n'avoit pas d'autre vûe que de ſe conformer à l'uſage du Pays, qui défend de recevoir les préſens d'un Etranger avant qu'il ait paru à la Cour de l'Empereur (43).

Kan-cheu.

Kan-cheu eſt ſitué à l'Eſt ſur les bords de la riviére de Kan, dans un canton le plus délicieux du monde. La Ville eſt quarrée; elle eſt revêtue d'un haut mur, d'environ deux milles de tour, & percé de quatre portes. Son commerce eſt conſidérable, ſes rues bien pavées, & ſes édifices fort nobles. Elle eſt terminée à l'Eſt par une haute tour. On voit dans cette Ville un grand nombre de Temples, embellis de peintures & de Statues. Celui qui ſe nomme Kuyl Kye Sti Myan, c'eſt-à-dire, l'Egliſe de Kuyl Kye Sti, eſt un des plus magnifiques de la Chine. Les Murs de ce Temple étoient environnés de pluſieurs lits pour les Prêtres étrangers, car ces lieux ſervent ordinairement d'hôtellerie. Des deux côtés du Porche, on voyoit deux ſtatues giganteſques, l'une qui combattoit un dragon, l'autre qui tenoit un nain ſous ſes pieds, avec une épée nue à la main. Au-delà de la riviére, ſur une haute colline, étoit un autre Temple, accompagné d'une Chapelle, petite, mais curieuſe, où les Paſſans faiſoient des offrandes pour obtenir un heureux paſſage entre les rochers & les bancs de ſable.

Beauté de ſes Temples.

Pont de batteaux.

Dans l'endroit où les deux riviéres de Chang & de Kan ſe joignent, on trouve un pont de batteaux couvert de planches, & une maiſon de péage à l'extrêmité.

Vannungam, grande Ville ruinée.

Le 18, les Ambaſſadeurs paſſerent par *Vannungam* (44), Ville ruinée, ſur le bord de la riviére de Kan, du côté de l'Eſt. Les Tartares n'y avoient rien laiſſé ſubſiſter de remarquable; mais au milieu même de ſes débris on découvroit encore qu'elle devoit avoir été d'une merveilleuſe beauté, réguliérement bâtie & fort peuplée. Le Pays voiſin produit chaque année deux moiſſons. Une montagne qui s'offre à peu de diſtance renferme des mines d'argent, mais la Loi du Pays défend de les ouvrir. A l'Eſt de la même Ville,

(43) Neuhof, *ubi ſup.* p. 56. & ſuiv.

(44) Dans la Carte des Jéſuites c'eſt *Wanugan-hyen*.

NIEUHOF. 1656.

on apperçoit une autre montagne, dont la pointe se perd dans les nuées, quoique depuis le pied jusqu'au sommet elle soit couverte d'arbres & de plantes.

Lingeiven, Ville ruinée.

On ne compte pas plus d'un demi mille de Vannungam à *Lingeiven*, sixiéme petite Ville, qui est arrosée par une petite anse de la riviére de Kan. Mais dans l'état où les Tartares l'ont réduite, il n'y reste d'entier qu'un seul arc de triomphe.

Pekkinsa, grand Village.

Rocs taillés.

La Flote arriva ensuite à *Pekkinsa* (45), Village considérable & dans une situation riante, où le commerce est assez florissant pour tous les matériaux qui appartiennent à la navigation. Du même côté on decouvre dans l'éloignement plusieurs rochers taillés d'une maniere surprenante, mais à demi ruinés par les Tartares. L'Auteur en remarqua un qui n'avoit pas moins de quarante pieds de hauteur. On voit aussi de ces rocs artificiels dans le Palais de l'Empereur (46).

Tay-ko.

On arriva le même jour assez tard à la petite Ville de Tay-ko (47), sur le bord Ouest de la riviére, vers laquelle ses murs sont d'une force proportionnée à leur hauteur. Ses rues, quoiqu'assez bien pavées, sont extrêmement étroites. Les Tartares ont si peu respecté ses plus beaux édifices, qu'il ne reste qu'une haute tour & quelques Temples.

Le 29 d'Avril, on s'arrêta devant la Ville de *Kin-un-gam*, nommée aussi *Kyegan* (48), neuviéme Ville du premier ordre de la Province de Kyan-si. Elle est située dans un Pays montagneux, à quarante milles de *Tay-ko*, sur la rive Ouest de la riviére Kan. Ses murs sont fort hauts; mais tous les édifices intérieurs, qui étoient d'un goût fort noble, ont été détruits par les Tartares, ausquels les Habitans eurent l'imprudence de résister; à la réserve néanmoins de quelques Temples d'Idoles, qui subsistent encore. On en voit un, mais de structure moderne, dans une Isle qui est située vis-à-vis de la Ville. Les Habitans assurent qu'il se trouve des mines d'or & d'argent dans quelques lieux voisins.

Dangers de la Riviere.

La riviére devient fort dangereuse, près de cette Ville, par la multitude de ses rochers & de ses bancs de sable, que les Habitans du Pays nomment Ze-pa-tan. Elle demande ici des Pilotes expérimentés. Le soir on passa devant Kye-schwy (49), Ville du troisiéme rang sur la riviére de Chang, dont le mur a quinze pieds de haut du côté de cette Riviére. Sa grandeur est d'un mille de circuit, au milieu de plusieurs montagnes qui l'environnent.

Kya-kyang.

Le lendemain on gagna Kya-kyang (50), autre Ville du troisiéme rang, située sur la rive Nord de la riviére de Kan, à trente milles de Kye-schwy, au pied d'une montagne. Une grande partie de ses murs s'éleve sur la montagne, & renferme des terres cultivées. Les Tartares ont détruit la plûpart de ses édifices. Mais on y voit encore un ancien Temple, fameux par ses deux portes, qui ne sont composées que d'une seule pierre. On découvre à peu de distance la montagne de Mung, dont le sommet se cache dans les

(45) Thevenot écrit *Pe-kit-siven*.
(46) Ils sont communs dans toutes les parties de la Chine.
(47) La Carte des Jésuites met *Ki-ugan-fu*.
(48) Dans la Carte des Jésuites, *Ki-ugan-fu*.
(49) La même Carte met *Ki-schui-hyen*, & place cette Ville sur la rive Est.
(50) Dans les Cartes, c'est *Kia-kiang-hyen*.

nues, tandis que ses côtés sont revêtus de bois & de pâturages.

Nieuhof. 1656. Sin-kin.

Vers le soir on arriva devant *Sin-kin* (51), Ville du troisiéme rang, à vingt milles de Kya-kyang, dont elle n'est guére différente par sa forme & par ses ruines. Au milieu du mur, vers la riviére de Kan, on voit une grande & fort belle porte.

Tung-ching.

Le 22, après être partis de grand matin, on arriva vers midi à Tung-ching (52), Ville du troisiéme rang. Sa situation est dans un terrain plat & sa forme quarrée. Elle est environnée d'un haut mur, qui a plus d'un mille de circonférence. Elle a du côté du Nord un Fauxbourg bien bâti & fort peuplé. Deux grands arcs de triomphe, qui ont été défigurés par les dernieres guerres, rendent encore témoignage à l'ancienne beauté des édifices. Un torrent impétueux tombe à grand bruit de la montagne de *Pe-chang*, qui n'est pas éloignée.

Nan-chang, Capitale de la Province de Kyang-si.

Le 23 d'Avril on découvrit *Nan-chang*, Capitale de la Province de Kyang-si, dont quelques-uns lui donnent aussi le nom. Les Magistrats de la Ville envoierent d'abord quatre Barques commodes au-devant des Ambassadeurs, pour les garantir des bancs de sable en approchant de la rive. Bien-tôt on les vit paroître eux-mêmes. Après les premiers complimens, ils obligerent le Mandarin *Pinxenton* de restituer aux Ambassadeurs une de leurs deux Barques, qu'il avoit prise pour son usage. Le lendemain, Keyzer se trouvant indisposé, Goyer, suivi de tout leur Cortége, visita le Tu-tang, ou le Gouverneur. Ce Seigneur Chinois parut offensé de voir l'Ambassadeur à pied; & se tournant vers l'Interprête, il lui dit, d'un air irrité : Aprenez que des Etrangers, venus de si loin pour féliciter sa Majesté Impériale de ses victoires & de ses prospérités, doivent être reçûs avec plus d'appareil. Il ne parut pas plus satisfait des Mandarins de Canton, qu'il traita d'ânes. En prenant congé de lui, l'Ambassadeur fut étonné de se voir amener un fort beau cheval, & un autre pour son Sécretaire, sur lesquels ils retournerent tous deux à la riviére. Au départ de la Flote, les Ambassadeurs furent salués, des murs de la Ville, par une décharge de la grosse artillerie. Ils avoient offert des présens au Tu-tang; mais il se dispensa de les accepter par la même raison que le Tu-tang de Kan-chew avoit apportée aussi pour s'en défendre.

Le Tu-tang s'offense que les Ambassadeurs ne soient pas mieux traités.

Situation & propriétés de Nan-chang.

Nan-chang est située à quinze milles de Fung-ching, près du grand Lac de Poyang, & se trouve environnée d'eau comme une Isle. Sa forme est quarrée. Ses murs, qui sont fort hauts, ont sept portes, dont quatre sont d'une grande beauté. On voit dans la Ville quatre Temples magnifiques, richement ornés & remplis de statues ou d'images. Le plus fameux, qui se nomme *Khi-si-kong*, est couvert de tuiles luisantes. L'entrée offre trois différens édifices, dans le premier desquels est une Idole, nommée *Kou-ya*, qui est assise au milieu d'un grand nombre d'autres, & vêtue, à la maniere des anciens Romains, d'une mante cramoisie, qui lui tombe sur les épaules. Des deux côtés, deux terribles dragons, élevés chacun sur leur pilier, paroissent siffler, en étendant le cou. Le second édifice est environné d'une large galerie, qui est remplie d'Idoles ou de Pagodes. A droite, en entrant dans le premier de ces édifices, on apperçoit un puits quarré, qui est rempli d'eau

Temple de Kou-ya.

(51) *Sin-tu-hyen* dans les Cartes.
(52) *Tong-ching-hyen* dans la Carte des Jésuites.

NIEUHOF. 1656.

jusqu'aux bords. Il est fort curieusement orné de pierre blanche, & son diametre est de douze pas (53).

Histoire de Kou-ya.

Les Chinois racontent des choses étranges de la Pagode de Kou-ya & de son puits. Ils prétendent qu'un Saint de ce nom faisoit autrefois sa demeure dans le même lieu; que sa principale vertu étoit la charité pour les pauvres; que jamais il n'épuisoit ses trésors, parce qu'étant habile Chimiste, il avoit le secret d'un élixir qui convertissoit tous les métaux en or; que, par l'ordre de Dieu, il entreprit un jour de combattre un affreux dragon, qui menaçoit la Ville de sa ruine; & que l'ayant vaincu, il l'avoit lié contre un pilier de fer, & l'avoit enfin précipité dans le puits: qu'après une longue vie, Kou-ya s'étoit vû enlever au Ciel, avec toute sa famille; & que par reconnoissance pour ses services, les Habitans avoient bâti ce Temple à son honneur. Ils raconterent aux Ambassadeurs quantité d'autres merveilles de cette divinité. Mais la plupart des magnifiques bâtimens de leur Ville avoient été ruinés par les Tartares. *Kuini*, Gouverneur de la Province, s'étant révolté contr'eux pendant la derniere guerre, les avoit d'abord vaincus dans plusieurs batailles. Ensuite il avoit été forcé de se renfermer dans la Ville, où, pressé de la famine, après un siége de quatre mois, il avoit pris le parti de s'ouvrir un passage, avec tous ses gens, au travers de l'armée Tartare, qui entra aussi-tôt dans la Ville & la détruisit.

U-sien-yen.

Le 25, on arriva au Village d'U-sien-yen (54), célébre pour la fabrique des Barques. On s'y rendoit alors de toutes les parties de l'Empire, pour embarquer de la porcelaine. Il est situé près du lac de Poyang, du côté de la riviére Kan, & sa longueur est de près d'un mille. Le commerce y est florissant & ses édifices d'une grande beauté. Près de ce lieu, sur le revers d'une montagne, on voit un Temple bien bâti, où quantité de lampes noires brûlent nuit & jour. Ceux qui doivent traverser le lac y sacrifient un cocq, ou un porc, s'ils le peuvent, à la plus affreuse Idole du monde, pour obtenir un heureux passage. On arrose son corps & ses griffes du sang de la victime. L'usage est aussi d'offrir des pieds de porc, & des éperons ou des crétes de cocq. La chair est mangée par les Adorateurs, à l'honneur de l'Idole. Nieuhof fut témoin d'un de ces sacrifices.

Idole & ses sacrifices.

Lieu célébre pour la porcelaine.

Les Habitans lui dirent que la belle porcelaine se fait au Village de *Sinkorsuno* (55), qui est éloigné de cent milles à l'Est, près d'une Ville nommée *Fu-liang*, de la dépendance de *Yan-cheu*; & que la terre vient de *Whey-cheu*, Ville de la Province de Nan-king. Les Habitans de Whey-cheu ne peuvent la fabriquer eux-mêmes, parce qu'ils ignorent le mêlange de la terre & de l'eau.

Nan-kang.

Le 26, on se rendit à la grande Ville de Nan-kang à cinquante milles de Kan-chang. Elle est située sur le bord occidental du lac, qui est fort long & fort large, dans un canton montagneux. Les murs sont hauts, forts, & défendus par des boulevards. On voit dans la Ville une tour bien bâtie. Les rues sont très-tortueuses. La premiere, qui se présente en entrant sur la gauche, est embellie de plusieurs arcs de triomphe; mais les maisons ont peu d'apparence. De la Ville on découvre quantité de beaux Temples, dont les principaux

(53) Neuhof, *ubi sup.* p. 59. & suiv.

(54) C'est peut-être l'*Yu-kad-hyen* des Cartes. Thevenot met *Wo-tsing*.

(55) Ce devroit être *King-to-ching*.



T.V. N.° X

cipaux sont situés sur les montagnes de *Quang-lyu* & d'*Iven-schyu*. Ils sont peuplés d'un grand nombre de Prêtres & de Religieux, qui habitent chacun leur petite hute ou leur cellule. Leurs exercices de piété consistent à se déchirer le corps à coups de fouet, dans l'espoir d'une récompense future; car ils croient à la transmigration des ames. Les Habitans de la Ville apprirent aux Ambassadeurs que la seule montagne de *Quan-lyu* renferme autant de cloîtres qu'on compte de jours dans l'année. Le Pays produit beaucoup de chanvre, dont les Habitans se font des habits d'été.

NIEUHOF. 1656.

Grand nombre de Couvens.

Le 29, on découvrit la Ville de *Hukeu*, à quarante milles de Nan-kang, sur les bords du lac de Poyang, mais dans l'endroit où il se rétrecit, au côté droit de la riviére de Kyang. On voit au Nord de la Ville un vieux rocher, qui pend un peu sur la riviére, & qui forme une perspective charmante par les arbres dont il est couvert. Au pied de la montagne est un Temple d'une magnificence égale à sa grandeur. Les murs de la Ville sont fort hauts & fort épais. Elle est bien peuplée & bien bâtie. Le commerce y est considérable, & les provisions forr abondantes. On trouve à peu de distance un lieu nommé *Sche-chung*, c'est-à-dire, la cloche de pierre, à cause du bruit que les eaux du lac font dans les tems orageux, en battant contre la montagne. A l'arrivée des Ambassadeurs, les Habitans de Hukeu accoururent pour les voir, avec beaucoup d'admiration. Mais au son des trompettes, que les Hollandois croyoient propre à les rejouir, ils prirent la fuite, en poussant des cris de fraieur.

Hukeu.

Sche-chung.

On descendit ensuite à l'Est par la riviére de Kyang, qui divise la partie orientale de la Chine, de l'occidentale, jusqu'à *Peng-se* (56), Ville située derriere une Isle, à l'Est de cette riviére, & comme adossée contre de fort hautes montagnes. Elle est fort bien bâtie, quoiqu'elle n'approche point de Hukeu, qui en est à trente milles. La montagne de Sian, qui est près de la Ville, est si haute & si escarpée, qu'elle passe pour inaccessible. Elle est environnée d'eau; & du côté du Sud elle a une Rade sûre pour les Barques. La riviére de Kyang est bordée au Sud par une autre monragne, nommée *Makang*, dont le nom est devenu terrible, dans toute la Chine, pat les naufrages qui s'y font continuellement. Les Pilotes Chinois ayant remarqué que le Cuisinier Hollandois allumoit du feu pour le dîner, supplierent à genoux les Ambassadeurs de ne pas permettre qu'il achevât, parce qu'il y avoit, dans le lac de Poyang, un certain esprit sous la forme d'un dragon ou d'un grand poisson, dont le pouvoir s'étendoit sur tout le Pays, & qui avoit tant d'aversion pour l'odeur des viandes roties & bouillies, qu'aussi-tôt qn'il en ressentoit la moindre impression, il suscitoit des tempêtes qui submergeoient infailliblement les Vaisseaux. Les Ambassadeurs eurent la complaisance d'entrer dans leurs craintes superstitieuses, & de se contenter ce jour-là d'un diner froid. Vers midi, on passa devant deux piliers, qui sont placés au milieu de la riviére, pour servir de division entre la Province de Kyang-si & celle de Nan-king.

Division de la Chine orientale & occidentale.

Plaisante superstition.

(56) Ou *Pan-tse-hyen*.

NIEUHOF. 1656.

§. V.

Continuation de la route des Ambassadeurs jusqu'à Nan-king, depuis l'entrée de cette Province.

Tong-lou.

LA Flotte entra ainsi, le 29 d'Avril, dans la Province de Nan-king, ou plûtôt dans Kyang-nan, & se rendit à *Tong-lou* ou *Tonlyeu*, petite Ville de la dépendance de *Chi-cheu-fu*, située sur le bord de la riviére de Kyang, dans un canton délicieux, au milieu de plusieurs belles montagnes. Elle est revêtue d'un mur assez fort & flanqué de boulevards. Mais à l'exception d'une seule rue & de la maison du Gouverneur, tous les autres édifices ont été détruits par les Tartares. Son commerce ne consiste qu'en bois. Assez près de la Ville, sur le bord de la riviére, s'éleve une montagne nommée *Kyeu-wha*, ou la montagne à neuf pointes, dont le sommet se baisse à peu-près comme la tête du tournesol. Deux milles plus loin, on passa contre l'Isle de *Sang-lo*, & l'on découvrit dans ce passage *Ganking* (57), Ville du premier rang, célébre par ses richesses & par son commerce. Tous les Bâtimens s'y arrêtent, en se rendant à Nan-king.

Montagne de Kyeu-wha.

Anhing ou Chi-cheu.

Le 30, on passa par *Anhing*, qu'on nomme aussi Chi-cheu, Capitale du Pays au Sud de la riviére. Elle est accompagnée d'un beau fauxbourg. Ses murs, qui ont deux milles de circonférence sont hauts de vingt-cinq pieds, & défendus par des tours & des redoutes qui se présentent sur une montagne. On voit près de la riviére un Temple, dont le clocher est à sept étages.

Tong-ling.

Vers le soir on relâcha à *Tong-ling*, Ville de la dépendance de Chi-cheu, & délicieusement environnée de bois, de collines & de vallons. Quoique petite, elle est fort bien bâtie, & défendue par de bons murs. Son Port est renfermé dans les terres, & gardé par une bonne forteresse, qui enrichit la Ville, en faisant la sûreté du commerce. On fait remarquer, près de Tong-ling deux montagnes singuliéres; l'une qui est célébre par ses échos; l'autre, nommée *Hing*, parce qu'elle produit une abondance extraordinaire d'abricots.

Château d'U-pun.

On partit de Tong-ling le premier de Mai, & l'on arriva le 3 au Château de *U-pun*, qui est situé sur la riviére. Sa forme est quarrée, & toute sa défense consiste dans un bon mur de pierre. Le centre de la Place est occupé par un Temple de fort belle structure, dont la voute est très-haute & décorée de curieuses peintures. On jetta l'ancre un peu au-delà, sous les murs d'*U-fu* (58), Ville située dans une Isle, sur les coins de laquelle on a bâti des Forts de bois, mais sans hommes & sans canons pour les défendre. La Ville d'U-fu est renommée dans toute la Chine pour les armes & les lampes.

U-fu.

Tey-tong.

Le 4, on passa devant *Tey-tong*, qui est située dans une Isle (59). On la nomme aussi *Tay ping*. Le Pays voisin, quoique plein de rochers & de montagnes, est d'une extrême fertilité, qu'il doit au lac de Tan-yang, qui n'en est pas éloigné au Sud-Est, & à la riviére, dont il reçoit les eaux par

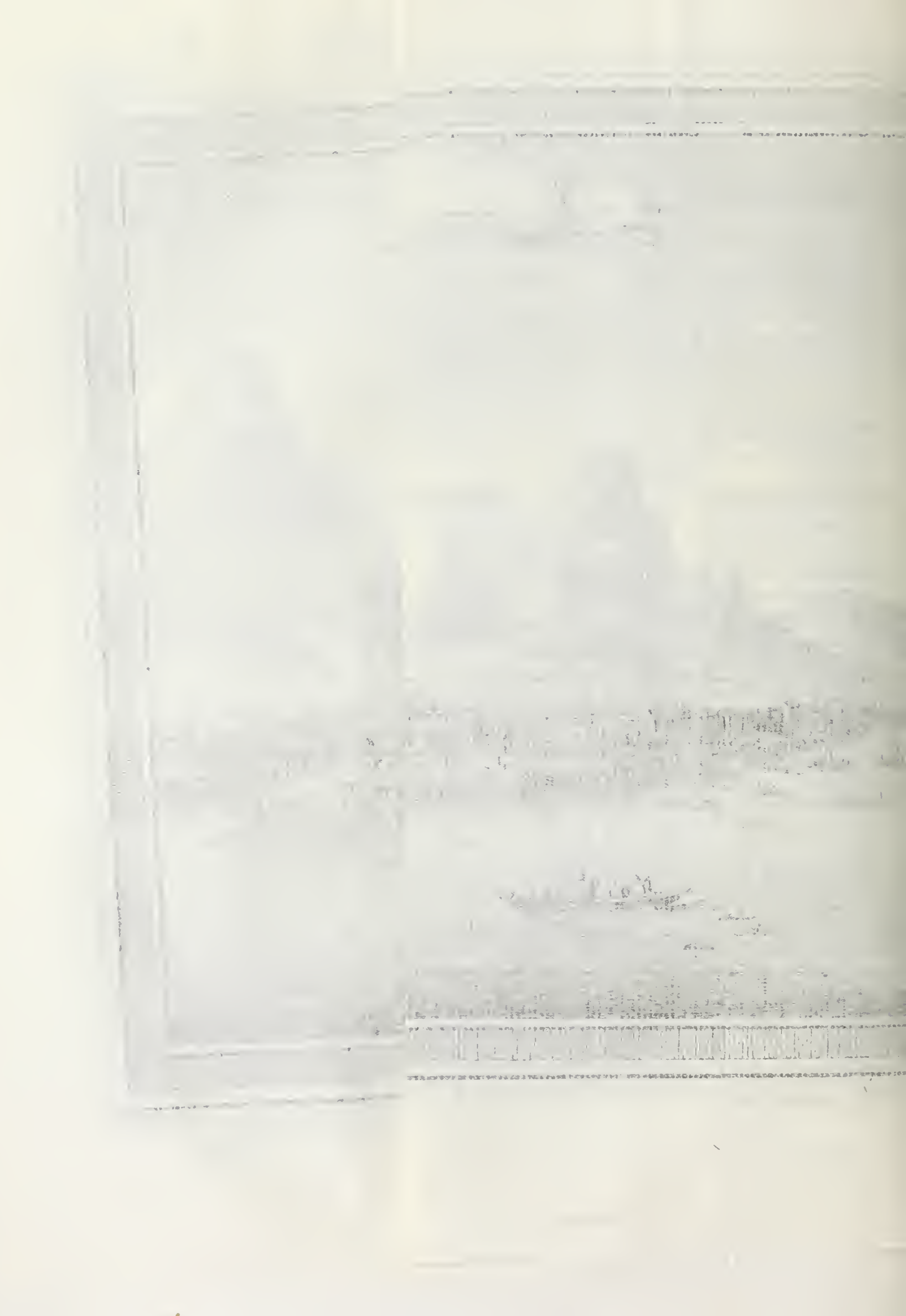
(57) Neuhof, *ubi sup.* p. 64. & suiv.

(58) *Uu-hu-hyou*, dans la Carte des Jésuites.

(59) Sur le bord Sud de la Riviere, comme *U-fu*.



T.V N°.17



divers canaux. On voit dans l'éloignement une haute montagne, nommée *Tyen-mwen*, c'eſt-à-dire, *Porte du Ciel*, parce que la riviére paſſe entre deux collines qui en dépendent, comme par une porte. Vis-à-vis de la Ville eſt une autre Iſle, compoſée d'un ſeul rocher, qui a reçu le nom d'*Hyau*, de la multitude d'oiſeaux de nuit qui s'y retirent dans le creux des fentes ou des cavernes. On prétend que la Ville de Tey-tong étoit autrefois magnifique, & ſon commerce conſidérable. Trois belles tours qui ſe voient encore du côté de la riviére, ſemblent confirmer ce témoignage; mais les Tartares l'ont entiérement ruinée.

NIEUHOF. 1656.

Montagne de Tyen-mwen.

Iſle d'Hyau.

Le même jour on jetta l'ancre devant le Su-ſi-mon, ou la Porte d'eau de Nan-king. Dès le jour ſuivant les Ambaſſadeurs prirent des Palanquins, ou des Sedans, pour rendre viſite aux trois Gouverneurs de la Ville, dont les deux principaux étoient Chinois nés à Lyau-tong (60). Toute leur ſuite les accompagnoit à cheval, ſous la conduite d'un Agent que le jeune Viceroi de Canton entretenoit à Nan-king, & de deux Mandarins de cette Ville. Pinxenton demeura ſur la Flotte.

Arrivée des Ambaſſadeurs à Nan-king.

Le premier Gouverneur reçut les Ambaſſadeurs dans ſa ſalle d'aſſemblée, & les fit aſſeoir près de lui. Le ſecond ne les traita pas avec moins de politeſſe (61). Mais l'un & l'autre refuſerent leurs préſens, par les mêmes raiſons qu'on a déja rapportées. Le troiſiéme, qui faiſoit ſa demeure au vieux palais Imperial, fit entrer les Ambaſſadeurs dans ſa chambre de lit, qui étoit quarrée, environnée de bancs couverts de ſoie, & munie d'une étuve ou d'un poêle pour l'hiver. Ce Gouverneur étoit un jeune Tartare de fort bonne mine, qui n'entendant point la langue Chinoiſe, ſe ſervoit de ſes fils pour Interprêtes. Sa femme étoit préſente. Elle joignoit aux agrémens de la figure, plus de facilité à parler que ſon mari. Dans le cours de l'entretien, ella marqua beaucoup de curioſité ſur la Hollande. Loin de s'effraier à la vûe des armes, elle prit l'épée des Ambaſſadeurs (62), & ſe fit un amuſement de tirer leurs piſtolets. La chambre s'étant remplie de Dames Tartares, on apporta un grand chaudron d'argent rempli de thé au lait & au ſel, qui fut placé au milieu de l'Aſſemblée, & ſervi dans des cuillieres de bois. L'Auteur obſerve que cette ſorte de thé ne ſe boit jamais que dans des vaiſſeaux de cette matiére.

Ils rendent viſite aux trois Gouverneurs.

Galanterie d'une Dame Tartare.

Après les viſites, l'Agent conduiſit les Ambaſſadeurs à ſa propre maiſon, & leur fit ſervir un diner ſomptueux. Le ſoir ils retournerent à bord, pour y paſſer la nuit, comme ils firent pendant tout le voyage, excepté à Canton, à Nan-gan & à Peking.

Nan-king, ſans contredit la plus belle Ville de la Chine, eſt ſituée à trente-cinq milles de Tay-tong ou Tay-ping, ſur la rive Eſt de la riviére de Kyang, au trente-deuxiéme degré de latitude. Sa ſituation eſt charmante, & le terroir d'une merveilleuſe fécondité. La riviére traverſe (63) toute la Ville,

Deſcription de Nan-king.

(60) Nieuhof obſerve ailleurs que les Tartares ſe fiérent aux Habitans de cette Province, parce qu'ils étoient leurs voiſins.

(61) L'Auteur dit qu'il donna la Lettre à un de ſes Officiers, parce qu'il ne ſçavoit pas lire lui-même. Le fait eſt vrai ſans doute, mais la raiſon paroît peu vraiſemblable.

(62) Une autre Dame Tartare fit la même choſe, mit le chapeau de l'Ambaſſadeur & lui déboutonna ſa veſte juſqu'à la ceinture.

(63) Neuhof, *ubi ſup.* p. 71. & ſuiv. Il paroît que ce ne ſont que des canaux.

NIEUHOF. 1656.

& se divise en plusieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces bras sont navigables pour les plus grandes Barques. La Cour Imperiale (64) avoit fait long-tems sa résidence à Nan-king, lorsqu'en 1368 l'Empereur *Hong-vu* prit le parti de la transporter à Peking, pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. Aujourd'hui Nan-king est le séjour du Gouverneur des Provinces méridionales.

La Cour y résidoit autrefois.

De la riviére on se rend à la Ville par un large & profond canal d'un demi mille de long, qu'on passe ensuite sur un pont de bateaux pour entrer dans les murs. La Ville de Nan-king est ronde, bien fermée & bien bâtie. La circonférence des murs est de six milles de Hollande, sans y comprendre les Fauxbourgs, qui ont beaucoup plus d'étendue. Il est de pierre, haut de plus de trente pieds, & flanqué de tours & de parapets. On y compte treize portes, revêtues de plaques de fer, & gardées continuellement par un Corps de Cavalerie & d'Infanterie. Elles sont bâties sur quatre ou cinq arches. Il passoit incessamment tant de monde par la porte où les Ambassadeurs s'arrêterent, qu'on ne pouvoit entrer ni sortir sans être pressé de la foule. Audelà du mur est un autre enclos exterieur, pour la défense de la Ville. Il n'a pas moins de deux journées de tour, si l'on s'en rapporte aux Chinois.

Grandeur & fortifications de cette Ville.

Les principales rues de Nan-king ont vingt-huit pas de largeur. Elles sont droites & bien pavées. Il n'y a point de Ville au monde où l'ordre soit plus exact pour la tranquillité de la nuit. Le commun des maisons a peu d'apparence, & n'a pas plus de commodité. Elles ne sont que d'un étage. Elles n'ont qu'une porte, & ne consistent que dans une simple chambre, où l'on mange & l'on dort. Pour fenêtre, elles ont une ouverture quarrée, qui est ordinairement fermée de roseaux au lieu de vitres. Le toit est couvert de tuiles blanches, & les murs assez proprement blanchis. Les Habitans de ces petites maisons n'exercent pas un commerce plus riche que leur demeure. Mais les boutiques des gros Marchands sont fournies des plus précieuses commodités de l'Empire, telles que des étoffes de soie & de coton, toutes sortes de porcelaines, de perles, des diamans & d'autres richesses. Chaque boutique offre une planche où le nom du Maître & les marchandises qu'il tient en vente sont écrits en caracteres d'or. D'un côté de la planche part un pilier, qui s'éleve plus haut que la maison, & d'où pend quelque lambeau d'étoffe en forme d'enseigne.

Forme des maisons communes.

Enseignes des boutiques.

La monnoie de la Chine consiste en petites piéces d'argent de différentes grandeurs. Si l'on ne veut pas être trompé, il ne faut jamais marcher sans trebuchet, & ne pas perdre de vûe les Chinois, qui ont des poids de plusieurs sortes, & beaucoup d'habileté à les changer. Quoique Nan-king ait plus d'un million d'Habitans (65), sans y comprendre une Garnison de quarante mille Tartares, les provisions y sont à bon marché pendant toute l'année. Entr'autres fruits, les cérises y sont délicieuses.

Monnoie de la Chine.

Comme la Chine n'a point de Ville qui ait été si respectée que Nan-king pendant la guerre, elle surpasse toutes les autres par la beauté de ses Temples, de ses tours, de ses arcs de triomphe & de ses édifices publics. Le Palais

Beauté des édifices publics.

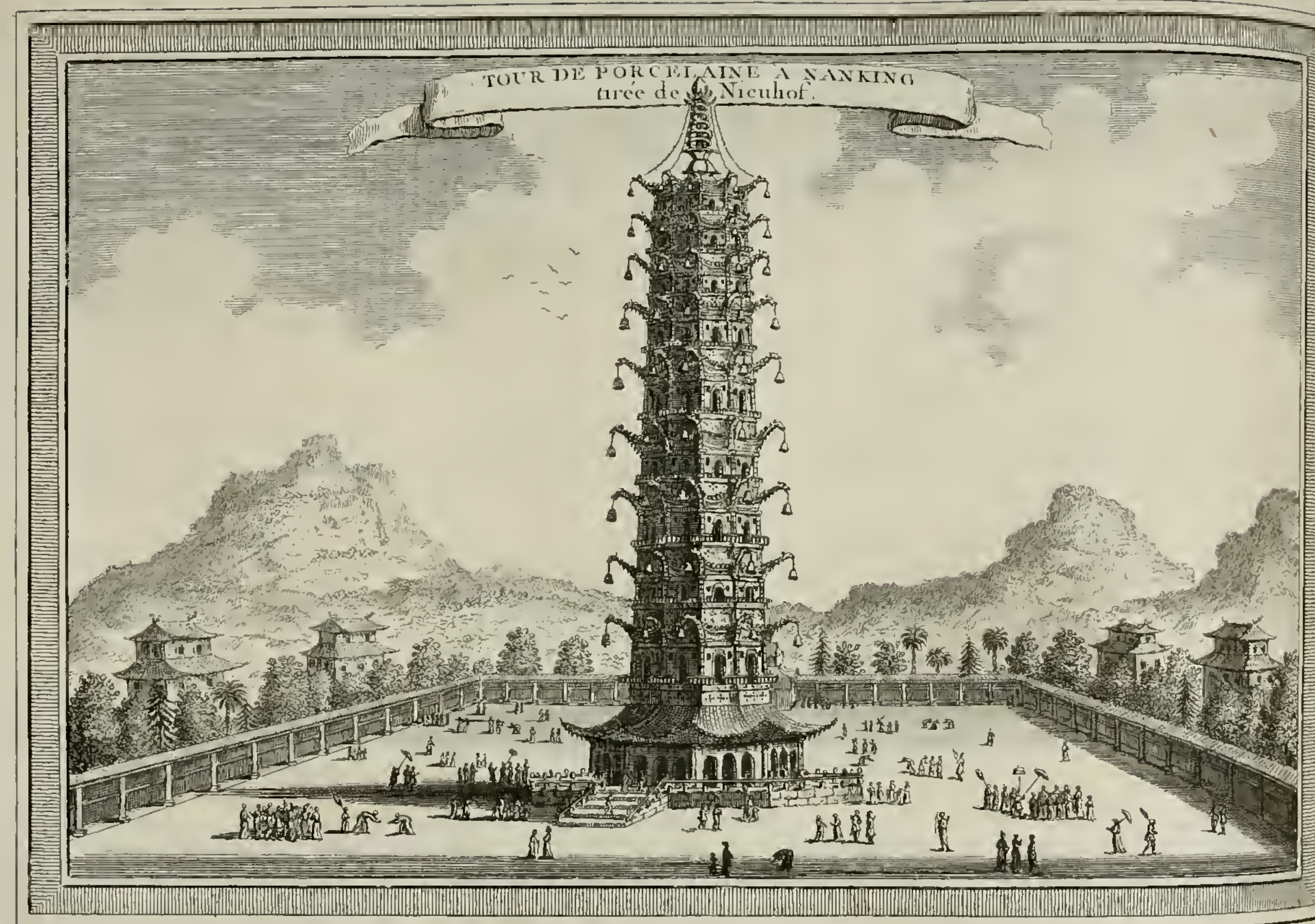
(64) Nan-king signifie Cour du Sud; & Peking, Cour du Nord.

(65) Quelques Auteurs font monter le nombre des Habitans à trois millions, & prétendent qu'il étoit autrefois de dix millions.



CHEDEL DEL. SC

T. V. N°. VIII.



T.V. N.° I

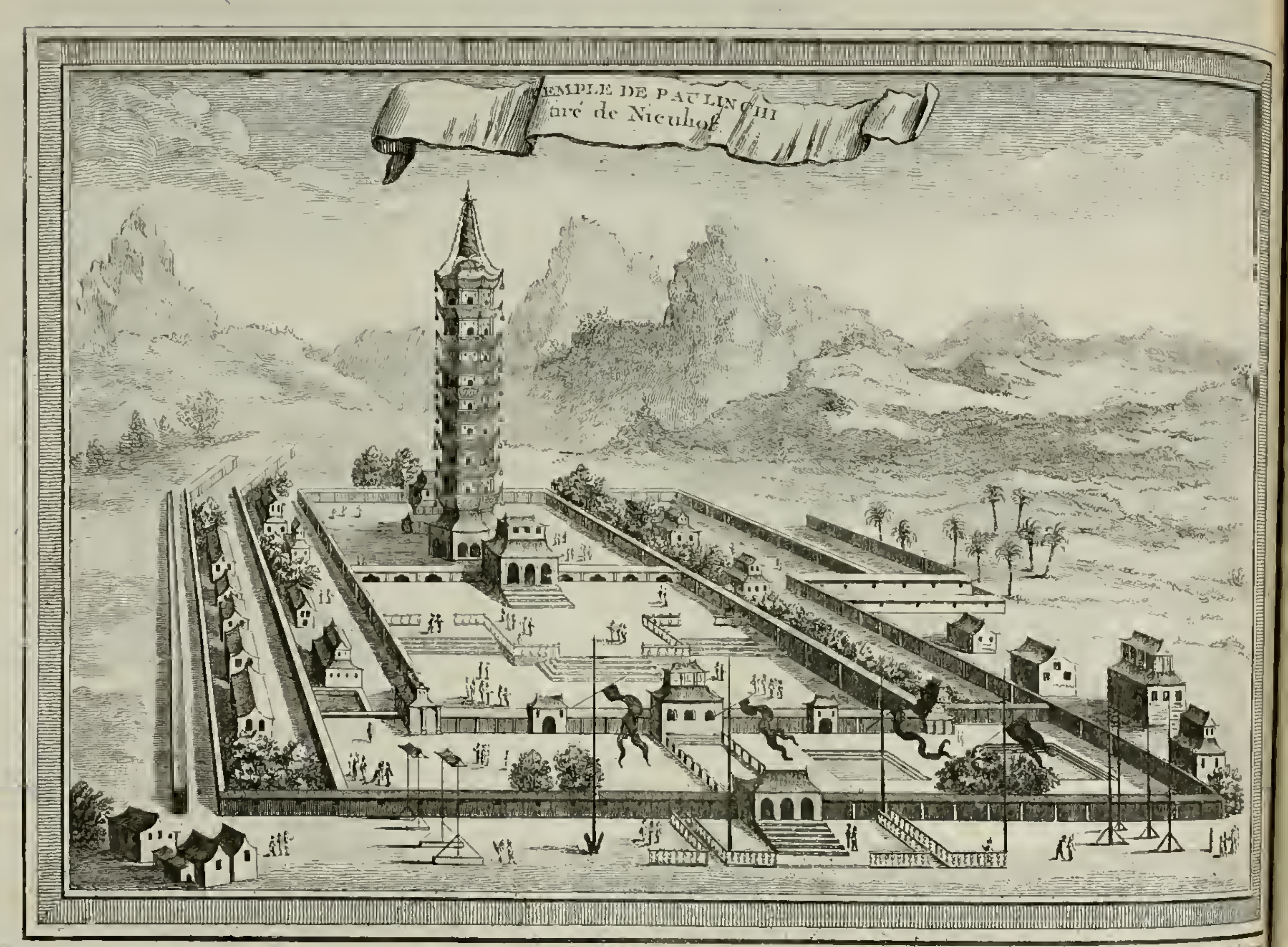
u

qu
.a

im
ire
s
g.

Cl
lain

ript


EMPLE DE PAULINCHI
tiré de Nieuhof.

Imperial étoit le plus magnifique ; mais c'est la seule partie de la Ville qui ait été ruinée par les Tartares. Il consistoit dans un vaste quarré, revêtu d'un grand mur de briques, qui tombe aujourd'hui en ruines, & qui renfermoit une partie considérable de la Ville. Chaque face avoit trois milles & demi de long (66) ; de sorte que l'espace intérieur étoit aussi grand que la Ville d'Harlem. La premiere porte servoit d'entrée dans une vaste cour, qui conduisoit à quatre autres grandes cours quarrées, & qui étoit pavée de belles pierres unies.

NIEUHOF. 1656.

Palais Impérial.

Les Tartares s'établirent dans des hutes, près d'un Temple ou d'une Pagode nommée *Pan-liu-schi*, & laisserent la Ville aux Chinois. La matiére des bâtimens est une sorte de pierre dure, enduite d'un vernis jaune, qui lui donne le brillant de l'or aux rayons du soleil. Sur la porte de la seconde cour du Palais pend une cloche de dix ou onze pieds de hauteur & de trois brasses & demie de circonférence. L'épaisseur du cuivre a près d'un quart d'aune. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son, il parut sourd aux Hollandois, & le métal fort inférieur à celui des cloches de l'Europe.

Cloche de Nan-king.

Tous les trois mois on fait partir de Nan-king, pour la Cour, cinq Bâtimens chargés de toutes sortes d'étoffes de soie & de laine, dont la Ville fait présent à l'Empereur. Cette raison les fait nommer *Lang-i-chwen*, c'est-à-dire, Vaisseaux des draps du Dragon. L'Auteur n'avoit jamais rien vû de si magnifique. Ils étoient admirablement ornés de toutes sortes de figures. La dorure & les peintures étoient si épaisses, que les yeux en étoient éblouis. Un autre présent de la Ville, c'est une sorte de poisson qui se prend aux mois de Mai & de Juin dans la riviére de Kyang. Les Chinois le nomment *Si-yu*, & les Portugais *Savel*. On le transporte deux fois la semaine, dans des Barques tirées nuit & jour par des hommes ; & quoiqu'on ne compte pas moins de deux cens (67) milles de Hollande jusqu'à Peking, il y arrive frais dans l'espace de huit ou dix jours.

Présens que cette Ville fait à l'Empereur.

Les Ambassadeurs Hollandois sortoient souvent, pour prendre l'air & visiter la Ville. Un jour ils allerent voir exprès le fameux Temple (68) dont on a parlé, & la plaine de *Pan-liu-schi*, qui contient plusieurs beaux édifices. Ils en virent un qui surpasse tous les autres, par la beauté & les frais du travail, dans lequel ils compterent plus de dix mille pagodes de plâtre, les unes de six pieds de hauteur, d'autres seulement d'un pied, placées en fort bel ordre autour des galeries & des murailles. Les Prêtres reçurent les Ambassadeurs étrangers avec beaucoup de respect, & leur ouvrirent toutes les portes de leurs Temples. Du centre de la Place s'éleve une grande tour ou un clocher de porcelaine, qui l'emporte beaucoup sur tout ce que l'art & la dépense ont produit de plus curieux à la Chine. Il est de neuf étages, & l'on monte huit cens quatre-vingt-quatre degrés pour arriver au sommet. Chaque étage est orné d'une galerie, pleine de Pagodes & de peintures. Les ouvertures sont fort bien menagées pour la lumiere. Tous les dehors sont revêtus de différens vernis, rouges, verds & jaunes. Les matériaux de ce bel édi-

Les Ambassadeurs visitent les curiosités de Nan-king.

Tour ou Clocher de porcelaine.

Sa description.

(66) Ogilby met un mille d'Italie & trois quarts de mille de Hollande. Thevenot, vingt mille pas de long.

(67) Qui en font sept cens d'Angleterre.

(68) On trouve dans l'Edition de Carpentier une description formelle de ce Temple, qui n'est ni dans Thevenot ni dans Ogilby.

Nieuhof. 1656.

fice font liés avec tant d'habileté, que l'ouvrage entier paroît d'une feule piéce. Autour des coins de chaque gallerie pendent quantité de petites cloches, qui rendent un fon fort agréable lorfqu'elles font agitées par le vent. Le fommet du clocher, fi l'on en croit les Chinois, eft une pomme de pin d'or maffif. De la plus haute galerie, on découvre toute la Ville & le Pays voifin, au-delà de la riviére de Kyang. Cette merveilleufe Tour fut conftruite par les Chinois, pour obéir & pour plaire aux Tartares, qui firent la conquête de la Chine il y a fept cens ans.

Anciens tombeaux des Empereurs.

La même Place eft environnée d'un bois de pins, qui fervoit autrefois de fépulture aux Empereurs de la Chine. Mais tous leurs tombeaux ont été démolis par les Tartares.

Caractere des Chinois de Nanking.

Les Hollandois trouverent dans les Habitans de Nan-king beaucoup plus de fincérité, de politeffe, de fçavoir & de jugement, que dans tout le refte de la Nation. Cette Ville jouit d'un grand nombre de priviléges, que les Tartares lui ont accordés, & qu'ils regardent comme la plus sûre méthode pour étouffer toutes les idées de révolte (69).

Chinois nonrafés, & pourquoi.

Le Pere Manuel, Jéfuite Portugais, qui fe trouvoit alors à Nan-king, rendit de fréquentes vifites aux deux Ambaffadeurs, & leur témoigna beaucoup d'amitié. Ils fouhaitoient beaucoup de pouvoir écrire au Japon; mais on leur apprit que les paffages étoient fermés depuis trois ans, fur les plaintes des Chinois non razés, qui avoient reçu quelque outrage du Pyrate Toxinga dans cette Ifle. Cette efpéce de Chinois eft compofée de ceux qui refufent de fe foumettre à l'autorité du grand Cham, & de fe faire couper les cheveux à la maniere des Tartares. C'eft une des premieres loix que ces Conquerans impoferent aux Vaincus. Elle confifte à ne laiffer qu'une boucle de cheveux derriere la tête. Des milliers de Chinois aimerent mieux fouffrir la mort que de confentir à cette humiliation (70).

§. VI.

Continuation de la route, depuis Nan-king jufqu'à la Province de Schan-tong.

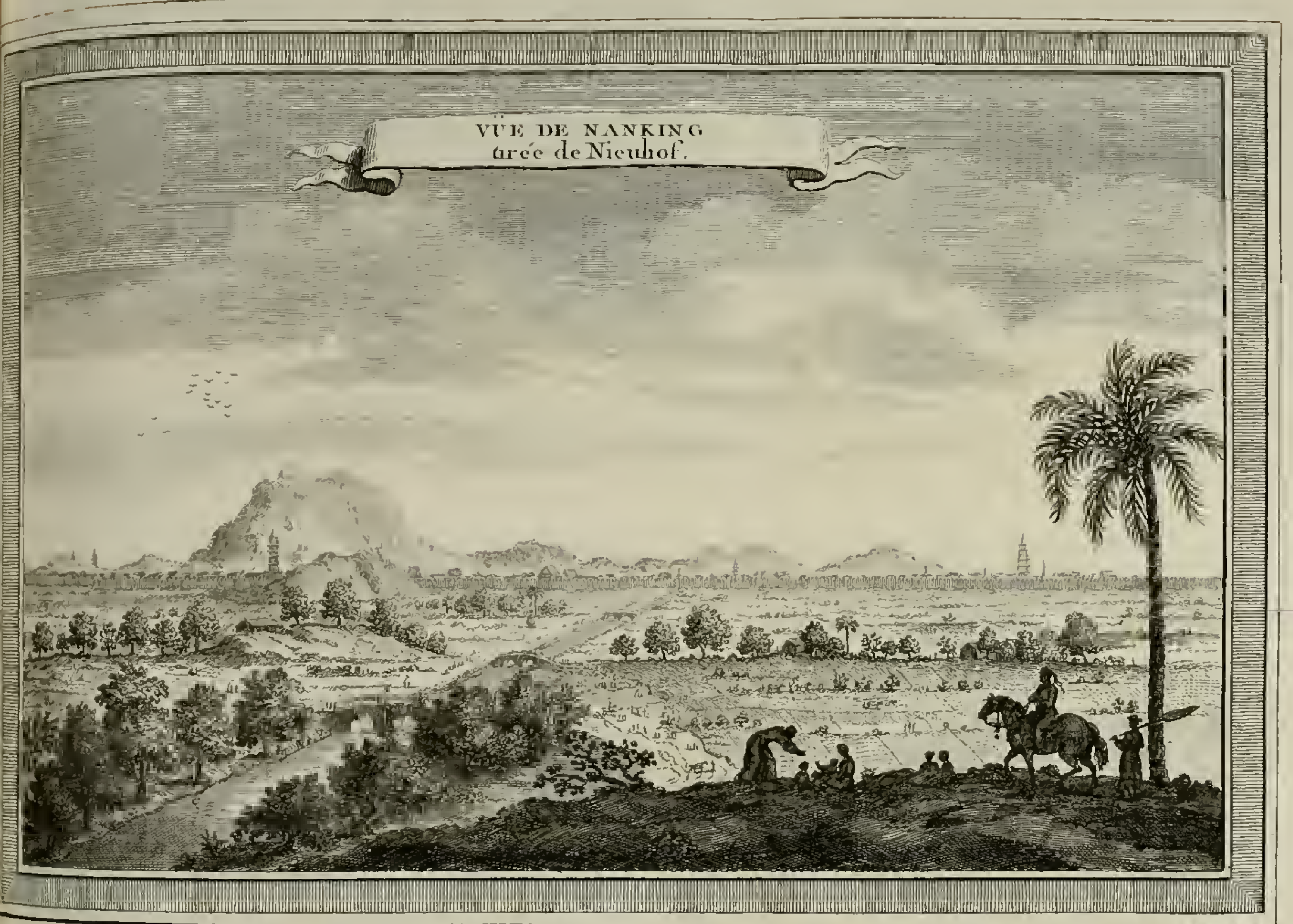
On fournit des Barques Impériales aux Ambaffadeurs.

JUSQU'ICI les Ambaffadeurs étoient venus dans des Barques communes: mais on leur fournit, à Nan-king, deux grandes Barques Imperiales, qui ne manquoient d'aucune commodité, peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de mufique à l'extrêmité. On leur donna plufieurs perfonnes de la Ville pour cortége, fans leur ôter les Soldats de Nan-king, qui furent logés dans la chambre de mufique. Pinxenton & les deux autres Mandarins changerent auffi de Barques, pour entrer dans celles de l'Empereur.

Sacrifices pour le fuccès de leur voyage.

On partit le 18 de Mai, & l'on paffa par le pont de bateaux, qui eft de quatorze arches. En arrivant à la pointe de la Ville, c'eft-à-dire, à deux milles de Su-fi-mon, ou de la Porte de l'eau, Pinxenton fit arrêter toute la Flotte, pour faire quelques offrandes à l'Idole d'un fameux Temple. Le facrifice qu'on lui fit pour obtenir un heureux paffage confiftoit dans un porc, des chévres & des cocqs. Le porc & les chévres, après avoir été tués & net-

(69) Maxime jufte & qui a réuffi dans tous les tems.
(70) Neuhof, *ubi fup.* p. 74. & fuiv.



VÜE DE NANKING
tirée de Nieuhof.

T. V. N° II

toiés, furent placés sur l'autel, devant la principale Idole, qui en avoit plusieurs petites sur les côtés. Toutes les Pagodes furent arrosées du sang des victimes, & nettoiées ensuite avec beaucoup de soin. Pendant la céremonie, les Prêtres se tinrent à genoux, en faisant diverses grimaces & prononçant des paroles misterieuses. L'autel étoit éclairé par de grands flambeaux, qui brûlerent continuellement.

Nieuhof. 1656.

De-là, suivant à l'Est le cours de la riviére de Kyang, on arriva le soir au fameux Village de *Wang-sien*. Le jour suivant, on se rendit à *Je-Jen-Jeen* (71), qu'on nomme aussi *Lo-ho* (72), sur la rive Nord du Kyang, à soixante milles de Nan king. Cette Ville est petite, mais agréable & d'un grand commerce. Les édifices sont extrêmement serrés, & mêlés de plusieurs Temples; les murs assez bas, mais épais, accompagnés au dehors d'un Fauxbourg bien peuplé & très-bien bâti. Quantité de pauvres se présenterent ici aux Ambassadeurs, pour les amuser par des tours de souplesse. Deux entr'autres se heurterent la tête l'un contre l'autre avec beaucoup de violence, & n'auroient pas cessé jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût peri dans cet exercice, si la compagnie ne leur eût fait quelque présent. L'Auteur vit dans la même Ville un autre Mandiant, qui s'étant mis à genoux, prononça quelques paroles, & frappa si furieusement du front contre une pierre ronde, qu'il fit trembler la terre autour de lui. Ce sont autant d'artifices, qu'ils emploient pour tirer quelque aumône des Etrangers, quoiqu'il arrive souvent que ces ruses leur coûtent la vie.

Wang-sien.

Je-jen-jeen.

Ruses des Pauvres Chinois.

On apprit aux Ambassadeurs que le fameux Pyrate Koxinga avoit ici débarqué ses forces, dans l'espérance de surprendre la Ville; mais que les Habitans l'ayant forcé de se retirer avec beaucoup de perte, il n'avoit pas laissé de leur brûler plusieurs Vaisseaux, & d'en enlever un grand nombre. Ensuite s'étant saisi de cinq grandes Isles sur la riviére, à vingt milles de Je-Jen-Jeen, il en avoit fait une retraite pour ses Vaisseaux dans les tems orageux.

Ravages du Pyrate Koxinga.

Le lendemain au matin, la Flotte rencontra sur la rive de Kyang, près du Château de Quam-cheu (73), une grande Eclufe de pierre, qui fait l'entrée d'un canal de communication entre cette riviére & la riviére Jaune. Ce canal porte le nom d'*Eau royale*, parce qu'il a été creusé aux frais de l'Empereur. Il y a peu de spectacles aussi agréables. Ses bords forment deux grandes allées de deux arbres qui lui donnent de l'ombre. Des deux côtés, le Pays offre de riches pâturages & des bois délicieux, qui sont entremêlés d'un grand nombre de Villes & de Villages, de belles maisons de campagne & de magnifiques édifices. Vers l'entrée du canal est le fameux Temple de l'Idole King-kang. Plus loin, on découvre dans l'éloignement un autre Temple, nommé *Quang-guin-myau*, embelli d'une belle tour à six étages. Les Chinois du cortége marquoient une forte envie de s'y arrêter, pour y faire leurs sacrifices ordinaires de porcs, de chévres & de cocqs; mais les Ambassadeurs s'y étant opposés, sous prétexte de menager le tems, accorderent seulement à quelques Particuliers la liberté de visiter le Temple, qui est environné de Pagodes, avec un autel où quantité de lampes brûlent nuit & jour (74)

Eclufe & Canal célebre.

Beaux Temples.

(71) *I-ching-hyen* dans la Carte des Jésuites.

(72) *Lo-ho*, ou *Lu-lo-hyen*, est une Ville à vingt milles du côté de l'Ouest.

(73) *Qua-cheu* dans la Carte des Jésuites. C'est une Ville du second rang.

(74) Nieuhof, *ubi sup.* p. 79. & suiv.

NIEUHOF. 1656.

Jang-se-fu.

Commerce de sel.

Le 24 on se rendit à *Jang-se-fu*, que d'autres nomment Yang-cheu-feu (75), septiéme Ville du premier rang. Elle est située à vingt milles de *Je-Jen-Jeen.* Sa forme est quarrée, & sa circonférence au moins de cinq milles (76). Elle est défendue par un bon mur & par des boulevards. Son commerce, qui consiste particuliérement en sel, qu'elle envoie dans la plûpart des autres Provinces, la rend une des plus riches & des plus fameuses Villes de la Chine. On découvre à l'Est un grand nombre de chaudieres, où les Habitans font bouillir nuit & jour de l'eau salée.

Agrémens des femmes de cette Ville.

Cette Ville est célébre aussi par l'agrément & la vivacité des femmes. Elles y ont le pied d'une petitesse extrême, la jambe belle, & tant d'autres perfections, qu'on dit en proverbe : « Celui qui veut une femme de taille fine, » cheveux bruns, belle jambe & beaux pieds, doit la prendre à Jang-se-fu. Cependant l'Auteur ajoute qu'elles ne sont nulle part à si bon marché. Les peres y vendent leurs filles & leurs servantes pour la prostitution. On voit à Jan-se-fu une Douane Imperiale, pour le payement des droits sur toutes les marchandises de transport. La Ville est bien bâtie, & divisée par un grand nombre de canaux, qui sont couverts de ponts de pierre. Le côté de l'Ouest présente de grands Fauxbourgs, qui ont été ruinés par les Tartares, mais qu'on travailloit alors à rétablir. Jang-se-fu est au pied du *Hong*, montagne d'une hauteur extraordinaire.

Fête pour la Nouvelle-Lune.

En partant, le 25, on découvrit sur le bord du Canal douze fours de pierre; & fort près, sur la gauche, une Ville célébre & respectée par la sépulture d'un Grand Sultan (77). Vers midi, on arriva devant un Village nommé *Saw-pu*, où les Habitans célébroient, avec beaucoup de réjouissances, de feux & d'illuminations, la fête de la nouvelle Lune. Ils couroient par les rues comme des furieux, portant à la main des flambeaux repliés en forme de serpens. Le Mandarin Pinxenton & sa femme assisterent à cette solemnité.

Barques singulieres.

Les Hollandois virent ici, avec admiration, quantité de barques d'une étrange forme; entr'autres, deux Chaloupes que les Chinois nomment *Long-schon* (78) ou serpens. Elles étoient peintes de toutes sortes de couleurs, & paroissoient l'emporter sur celles qui servent à conduire le poisson imperial de Nan-king à la Cour. Elles avoient trois mâts. L'arriere, ou la poupe, étoit chargé de figures de serpens, attachés à des rubans de diverses couleurs, avec quantité d'étendards ou de pavillons, ornés de tresses de crins, de banderolles de soie, & de longues plumes. Deux enfans fort agiles, qui s'y tenoient comme suspendus, amusoient les Spectateurs par divers tours de souplesse. Un autre enfant paroissoit sur la poupe même, en habit bariolé, & faisoit mille contorsions, ausquelles il sembloit forcé par un Chinois qui le tourmentoit avec une petite fourche. Les côtés de la Barque étoient tendus de franges d'or & d'argent. Sous un grand pavillon, fort orné de banderolles & d'étendards, on voyoit douze gros Matelots assis, & vêtus de soie, les bras nuds & la tête chargée de couronnes

(75) Elle est ainsi nommée dans la Carte des Jésuites & dans l'Edition de Carpentier.

(76) Milles de Hollande, ou dix-sept & demi d'Angleterre.

(77) Ce titre n'étant pas en usage à la Chine, quoiqu'il s'y trouve des Mahométans, on ne devine point ici ce qu'entend l'Auteur.

(78) Ou *Long-chaven.*

dorées.



T. V. N.° XXI.

dorées. Ils passerent sur les Barques des Ambassadeurs, pour y faire des civilités, qui leur valurent aussi-tôt quelques présens.

Nieuhof. 1656.

Le 26 de Mai, on arriva devant *Ka-yut-sya*, nommée aussi *Ka-yeu*, Ville du second rang, près du grand lac de *Pye-sche*, qui fournit de l'eau au Canal royal. Anciennement, lorsque le passage étoit au travers même du lac, les Voyageurs étoient obligés d'amarrer leurs Barques contre cette Ville, pendant le mauvais tems. C'est à cette incommodité que le Canal doit son origine. Il est à l'Est, & revêtu de pierre blanche. Sa longueur est de soixante stades (79).

Ka-yu-tsya.

Origine du Canal-royal.

Kau-yeu est une Ville fort peuplée, dont les Fauxbourgs sont magnifiques. Ses édifices sont grands, mais serrés. Le Pays aux environs produit beaucoup de riz, & paroît un Village continuel par l'abondance de ses maisons. Du côté de l'Ouest, il est fort couvert d'eau. Comme il y croît peu d'arbres, on n'y brûle que des roseaux, dont les bords du lac sont remplis. Le riz, qui est la principale production du Pays, demande d'être épluché avec beaucoup de soin, si l'on ne veut pas que l'humidité le corrompe. C'est ce qui rend les moulins à vent fort communs dans le Pays. Ils servent à tirer l'eau dans les tems humides, & à l'amener dans les grandes chaleurs. Aussi chaque année produit-elle deux moissons.

Kau-yeu.

Moulins à vent communs dans ce Canton.

De Kau-yeu, on se rendit le 27 à *Pau-ing* (80), que d'autres nomment aussi *Pau-sien*, Ville du troisiéme rang, à vingt milles de la premiere, sur la rive Est du Canal royal. Elle est environnée d'une forte muraille, dont la forme est circulaire. Sa circonférence est d'un mille & demi. Elle a du côté de l'Est le lac de *Sche-yang*, & celui de *Pye-sche* au Sud-Ouest.

Pau-ing.

Cette Ville, que les Tartares ont entiérement ruinée, étoit autrefois belle, riche & fort peuplée. On voit des traces de son ancien état dans les ruines de ses murs & de ses édifices. Entre les Bâtimens qui subsistent encore est un fameux Temple, hors des murs, du côté Nord de la Ville.

Le 28, on s'avança jusqu'à *Whay-ngan* (81), huitiéme Ville du premier ordre dans la Province de Kyang-nan. Sa situation est sur le bord du Canal royal, à trente milles Anglois de Pau-ing (82), dans un canton plat & marécageux. Elle est environnée d'un mur, & divisée en deux parties par une autre. Celle du Sud se nomme *Whay-ngan*, & celle du Nord *Yen-ching* (83). Les Fauxbourgs de la premiere sont magnifiques. Cette Ville est la résidence d'un Viceroi, qui commande dans les sept Provinces du Sud, sous l'autorité immédiate de l'Empereur. Sa Cour est fort brillante; & son emploi lui donne l'inspection des revenus Imperiaux, qui consistent principalement en riz & d'autres provisions. Pour arrêter les inondations de la riviére Whay dans les cantons voisins, on a fait deux grandes écluses, & relevé les bords par de fortes digues, qui resserrent dans son lit les torrens qu'elle reçoit du coté Nord de la Ville (84). Les Fauxbourgs de Whay-ngan ont deux Douanes,

Whay-ngan.

C'est la résidence d'un puissant Viceroi.

(79) Ogilby met des brasses; mais s'il ne parle pas de largeur, c'est une erreur manifeste.

(80) *Pau-ing-hyen* dans la Carte des Jésuites.

(81) *Hoai-gan* dans Ogilby. C'est l'ortographe Portugaise, que Nieuhof suit peut-être après Martini.

(82) *l'ancien* dans Ogilby.

(83) C'est le nom que lui donne Carpentier. Ogilby la nomme *Yen-ge-hing*.

(84) Nieuhof, *ubi sup.* p. 82. & suiv.

NIEUHOF. 1656.

l'une pour les droits sur les marchandises, l'autre pour faire payer aux Barques le droit de passage. La Ville a quantité de riches Habitans. Elle n'est pas éloignée d'une montagne fort haute, nommée *Yo-cheu*, qui contient un beau Temple, & des Cloîtres pour les Devots. Le Pays est rempli de riviéres & de lacs, entre lesquels on nomme particuliérement le grand lac de Scheho (85), & du côté de l'Est celui de Hung, qui produisent des roseaux pour le feu; car le bois est rare dans toute l'étendue de cette Province.

Montagne & Cloîtres de Yo-cheu.

Le tems étoit si mauvais, à l'arrivée des Ambassadeurs, que le Viceroi & les Magistrats de la Ville les dispenserent de la visite qu'ils se proposoient de leur rendre. Le Mandarin Pinxenton leur donna, suivant son usage, un fort grand diner. Le soir un Jésuite, nommé le Pere *Gascomez*, vint saluer les Ambassadeurs à bord. Il leur parut d'un caractere ouvert, & disposé à leur rendre service avec beaucoup d'affection. Dans l'entretien qu'il eut avec eux, il ne leur dissimula point qu'ils trouveroient beaucoup d'opposition de la part des Portugais; & cet avis fut assez vérifié par l'événement.

Le Pere Gascomez, Jésuite d'un caractere ouvert.

La Flotte partit le lendemain. Des deux côtés du Canal, elle n'apperçut, pendant tout le jour, que des campagnes delicieuses. Le soir, elle arriva près d'une grande écluse, à l'entrée du fameux Village de Siampa, qui est d'une extrême longueur, & qui présente, sur les deux bords du Canal, quantité de belles maisons & de Temples. Les Officiers de la Douane Imperiale firent la visite de toutes les Barques, à l'exception de celles qui portoient les Ambassadeurs.

Grand Village de Siampa.

La nuit suivante on gagna un autre Village, nommé *Ney-ne-myan*, où les Barques entrerent par deux grandes écluses. Les Hollandois y virent les ruines d'un Château considérable, qui défendoit la Riviére & le Canal, mais qui n'est point échappé à la barbarie des Tartares.

Ney-ne-myan.

On entra le lendemain dans la grande Riviére Jaune, qu'on nomme aussi la Riviére de Saffran, & dont les eaux sont si bourbeuses & si épaisses, qu'il est difficile de la traverser. On la prendroit dans l'éloignement pour un terrain marécageux. Cependant son cours est si rapide, qu'il n'y a point de Barque qui puisse la remonter sans être tirée par un grand nombre de Matelots. Elle est large d'un demi mille en quelques endroits, & beaucoup plus dans d'autres. Les Chinois mêlent de l'alun dans ses eaux pour les éclaircir.

Riviere jaune ou de saffran.

Le premier de Juin, on se rendit à la petite Ville de *Tou-yen-hyen* (86), qui est située sur le bord Ouest de la Riviere Jaune, & revêtue d'un grand mur de terre. La plûpart de ses bâtimens sont fort beaux; ses Habitans en grand nombre, & riches par la grandeur de leur commerce. Le Pays produit beaucoup de poires, de pommes, de prunes, de cerises & d'autres fruits. Il n'abonde pas moins en toutes sortes de gibier, sur-tout en cailles & en faisans.

Tou-yen-hyen.

On continua de descendre la riviére pendant trois jours, sans rencontrer aucune Place considérable; mais le quatriéme, on arriva devant *Tsi-sang*, petite Ville située dans un territoire délicieux, au pied d'une haute montagne. Quoiqu'elle n'ait point de murs, ni d'autres bâtimens remarquables qu'un

Tsi-sang.

(85) *Hong-tse-hu* dans la Carte des Jésuites. Elle est a dix milles de Whay-ngan, vers l'Ouest.

(86) *Tan-je-nien* dans Thevenot & Ogilby; dans Carpentier, *Jau-jen-jen*, qui répond à *Tau-yen-hyen*. Dans la Carte des Jésuites, *Tou-yaven-hyen*.

Château assez fort, son commerce est grand & ses Habitans fort riches. On voit à l'entrée de la Ville un beau Temple, sur une hauteur escarpée.

NIEUHOF. 1656.

Isles flottantes sur la Riviere jaune.

La Riviere jaune est fréquentée continuellement par une multitude de grandes & de petites Barques. Elle offre aussi plusieurs Isles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambous, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent, sur ce fondement, des hutes ou de petites maisons de planches & d'autres matériaux légers, dans lesquelles ils font leur demeure, avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux. Quelques-unes de ces Isles flottantes contiennent jusqu'à deux cens familles, dont la plûpart subsistent de leur commerce au long de la riviere. Elles s'arrêtent des mois entiers dans un même lieu, & l'Isle s'attache avec des pieux, qui la fixent contre les bords de la riviere. Après quelques heures de navigation, les Ambassadeurs passerent dans un autre Canal, nommé *Inu-yun*, qui, partant de l'Ouest de la riviere, traverse toute la Province de Schang-ton, dont il est l'entrée (87).

§. VII.

Continuation du voyage dans la Province de Schang-ton, jusqu'à Tyen-tsing-wey dans celle de Pe-che-li, ou de Peking.

Grand canal d'Inn-yun, & son cours.

LE grand canal d'Inn-Yun (88), auquel toute la Province de Schang-tong est redevable de ses richesses, commence dans celle de Kyang-nan, à la Ville de So-fyen (89), sur la Riviere-jaune, passe ensuite par *Si-ning-cheu*, dans Schang-tong, & continue jusqu'à *Lin-sing*, où il entre dans la Riviere Guey (90). Ce Canal n'a pas moins de soixante Ecluses de pierre, sans lesquelles il a dans quelques endroits si peu d'eau, qu'il ne seroit pas navigable. Chaque Ecluse est gouvernée par huit hommes, qui prêtent leur secours aux Barques pour les passer.

Kya-kya.

Le 6 de Juin on arriva devant Kya-kya, Village célebre par ses richesses & par la beauté de ses édifices. Il est environné de belles & fertiles campagnes, où le romarin croît en abondance. Le gibier du Pays s'en ressent, comme les Hollandois s'en apperçurent en mangeant de la chair de cerf & de daim. Ils y virent aussi quantité d'oiseaux de toutes sortes d'espéces, surtout de Faisans; & les Tartares prirent plaisir à les leur voir tirer au vol.

Jak-schin-no.

Pendant trois jours de navigation, la flotte ne rencontra point de Ville considerable; mais elle arriva le 11 dans un fameux Village, nommé *Jak-schin-no* (91), dans lequel les Hollandois compterent trente-six belles tours. Ils passerent au-delà, & pendant deux jours ils traverserent des campagnes fertiles, qui ont de hautes montages à l'Est.

Si-ning-cheu.

Le 13 ils arriverent à *Si-ning-cheu* (92), Ville du second rang, de la dépendance d'Yeng-cheu-fu, située vers le milieu du canal d'Yun, dans des terres plates & marécageuses, qui sont remplies d'étangs & de rivieres où le poisson

(87) Nieuhof, *ubi sup.* p. 86. & suiv.

(88) *Yun-lyang-ho* dans la Carte des Jésuites; c'est-à-dire, le grand canal.

(89) Dans les mêmes Cartes, *Su-hyen-hyen.*

(90) Dans les mêmes, *Hin-tsin-cheu.*

(91) Dans Carpentier & dans Ogilby, c'est *Jax-hinno.*

(92) Les deux mêmes Auteurs mettent *Cin-ning-siu.*

NIEUHOF. 1656.

eſt en abondance. On y paye des droits de paſſage pour les marchandiſes & pour les Barques. Elle l'emporte ſur la Capitale, par ſon commerce, par le nombre des Habitans & par celui des perſonnes de diſtinction. Entre quantité de beaux édifices, on y voit deux Temples embellis de peintures. Les deux côtés du canal ſont occupés par de grands fauxbourgs, avec une écluſe pour retenir l'eau exterieure, qui eſt quelquefois plus haute de ſix pieds que celle du dedans.

Pêche extraordinaire.

Comment elle ſe fait.

Les Hollandois eurent ici le ſpectacle d'une pêche extraordinaire. Elle ſe fait avec un oiſeau nommé *Louwa*, un peu moins gros qu'une oye & peu différent du corbeau. Il a le col long, & le bec d'une aigle. Les Chinois ſe mettent dans de petits batteaux de cannes de bambou, & placent l'oiſeau ſur le bord. A la vûe du poiſſon, il s'élance deſſus & nâge après lui, même ſous l'eau. Il rapporte ſa proie ſur la barque & la cede aux pêcheurs, qui lui font recommencer la même chaſſe. Mais pour empêcher qu'il n'avalle ſa proie, ils lui paſſent un anneau de fer au col. Si le poiſſon eſt trop gros pour ſes forces, il demande le ſecours de ſes maîtres, par un certain bruit qu'il fait dans l'eau. Lorſqu'ils ſont contens de ce qu'il a pris pour eux, ils lui ôtent ſon anneau & lui laiſſent la liberté de pêcher pour lui-même. Le droit de cette pêche s'achette de l'Empereur par une rente annuelle; & l'oiſeau même eſt ſi eſtimé des Chinois, qu'étant bien dreſſé il ſe vend juſqu'à cinquante taels d'argent, qui reviennent à cent-cinquante florins de Hollande. Les Ambaſſadeurs en voulurent acheter deux, d'un vieux pêcheur qui leur avoit vendu quelques carpes; mais il refuſa de s'en défaire, parce qu'il les regardoit comme le ſoutien de ſa famille. Il ne put même apprendre aux Hollandois d'où ces oiſeaux venoient dans le Pays, ni quelle méthode on employoit pour les dreſſer. Il les avoit reçus de ſes ancêtres & n'avoit guéres tiré d'éclairciſſement ſur leur race.

Comédiens dans les Hôtelleries.

On trouve ici, dans toutes les hôtelleries & les auberges publiques, des Comédiens & des Joueurs d'Inſtrumens, pour amuſer les Etrangers pendant leurs repas. Les proviſions ſont à fort bas prix dans tous ces quartiers. On ne faiſoit payer aux Hollandois que la valeur de deux eſcallins par tête, quoiqu'on leur ſervît toujours pluſieurs plats. Ils quitterent Si-ning le jour ſuivant, & dans quelques heures ils arriverent au Village de *Num-waig*, où le canal ſe joint à la Riviere de *Luen*. Les Tartares & les Chinois leur raconterent des choſes étranges de cette Riviere; que ſi l'on y jette, par exemple, neuf bâtons, ſix ſont pouſſés vers le Sud & trois vers le Nord. Quelques Hollandois vérifiérent ce récit par (93) par leur propre expérience, ſans pouvoir pénétrer la raiſon d'un ſi étrange phénomene.

Etrange propriété de la Riviere de Luen.

Schan-tſui.

Le 19 ils ſe rendirent à Schan-tſui, petite Place à treize milles de Si-ning & de la dépendance de Yen-cheu. Elle eſt diviſée en deux parties par le canal, & défendue des deux côtés par un Château. Sa forme eſt quarrée; ſes édifices fort beaux & ſes murs fortifiés par de gros boulevards. Les Hollandois virent ici les ruines de pluſieurs grands bâtimens, qui avoient été ruinés par les Tartares. Le Pays voiſin eſt ſujet aux inondations de la Riviere-jaune, qui ſubmerge & entraîne quelquefois des Villes entieres.

(93) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 89. & ſuiv.

Le jour suivant on passa devant plusieurs beaux Villages, au long de quantité d'écluses, entre des champs très-fertiles. A peu de distance de Schan-tsui est un des plus fameux Temples de la Chine, nommé *Tey-wan-miau*. Il est d'une hauteur & d'une solidité extraordinaire, bâti de pierre grise & richement orné. Les tuiles qui le couvrent sont revêtues d'un vernis jaune; & les murs étant peints de la même couleur, on le prendroit pour un Temple d'or aux raions du soleil.

Nieuhof. 1656.

Fameux Temple de Tey-wan-myau.

Le 20 de Juin on découvrit *Tong-schang* (94), Ville capitale de la Province de Schan-tong. Sa forme est quarrée. Ses murs sont flanqués de boulevards, ses rues grandes & ses maisons bien bâties. On voit au milieu de la Ville une haute & curieuse fabrique, avec quatre arches magnifiques (95), défendue par de fortes murailles & par des tours où l'on apperçoit plusieurs grilles. La Ville est environnée d'un large fossé, qui a du côté du Nord un pont de cent-trente-sept pieds de longueur. Du côté du Sud on découvre un grand fauxbourg, qui, par le nombre de ses habitans, la beauté de ses édifices & la grandeur de son commerce, peut passer pour une seconde Ville. A l'Est, on fit voir aux Hollandois un grand tombeau de fer, élevé, depuis plus de sept cens ans, à l'honneur de quelque personne puissante qui perdit la vie pendant les guerres en défendant la patrie. Le Pays est fort bas aux environs de *Tong-chang*, mais d'une fertilité merveilleuse. La Chine n'a point de canton qui produise tant de soie, & les Habitans de la Ville tirent leur principale subsistance de leurs manufactures. On trouve quelquefois ici, dans la mulette des vaches, une pierre nommée *Nyeu-wang* (96), c'est-à-dire, *Jaune de vache*, parce qu'elle est de cette couleur. Sa grosseur est celle d'un œuf d'oye. Elle est d'une substance molle & tirant sur la pierre de chaux. Quelques-uns l'ont prise pour du bezoar. On lui attribue des vertus merveilleuses dans les défaillances & les évanouissemens.

Tong-schang, Capitale de la Province.

Tombeau de fer.

Bezoar de vache & ses vertus.

Le lendemain on traversa le Lac de Nan-yang, qui est rempli de poisson; & la nuit suivante on gagna la Ville de *Lin-sing* (97), située sur les deux bords du canal, à trente milles de Tong-chang. C'est à l'extrêmité de cette Ville que le canal joint la Riviere Guey, qui sépare la Province de Schang-tong de celle de Peking.

Lac de Nan-yang.

En arrivant à Lin-sing, les Ambassadeurs apperçurent sur les murailles le Gouverneur de la Ville, qui venoit les féliciter de leur arrivée; mais il leur déclara qu'il ne pouvoit les traiter comme il l'auroit souhaité, parce qu'ils n'avoient point encore paru devant l'Empereur. La même raison lui fit refuser leurs présens.

Lin-sing, grande Ville.

Lin-sing surpasse, par le nombre des Habitans, la beauté de ses édifices, l'abondance de toutes sortes de commodités & la grandeur de son commerce, les dix-huit autres Villes qui dépendent de celle de Tong-chang. Il n'y en a pas même qui l'emporte sur elle dans toute l'étendue de l'Empire. Elle a des deux côtés du canal un grand & fort Château, tous deux vis-à-vis l'un de l'autre, qui ne permettent point aux Vaisseaux de passer sans avoir payé les

(94) C'est ainsi qu'il se trouve dans la Carte des Jésuites. Ogilby & Thevenot mettent *Tun-cham*.

(95) Il paroît que c'est un Temple.

(96) *Nseu-bohang* dans Ogilby, & plus correctement *Nieu-hogang* dans Carpentier.

(97) *Lin-tsjen-cheu*, dans la Carte des Jésuites.

NIEUHOF. 1656.

droits. Depuis Schan-tfui jufqu'à cette Ville, on compte cinquante-huit éclufes. La Ville en a deux très-fortes, pour arrêter l'eau de la Riviere Guey, qui eft quelquefois plus haute de trois pieds que celle du canal. Au Nord de la Ville eft un pont de bois à neuf arches, divifé au milieu par un pont-levis dont l'ouverture fert de paffage aux Barques.

Propriétés de Lin-fing.

Beauté admirable de fa Tour.

Lin-fing eft fituée dans un canton plat & fabloneux. La Ville eft grande & revêtue d'un mur de terre bordé de pierre. Son territoire produit toutes fortes de fruits, entre lefquels on vante beaucoup fes excellentes poires. Hors des murs, du côté du Nord, on découvre un beau Temple, orné d'une haute tour, extrêmement curieufe. On y monte par des degrés, qui, loin d'être au milieu de la tour, font dans l'épaiffeur d'un double mur. La tour même eft un octogone de huit étages, dont chacun a treize pieds & demi de hauteur; ce qui donne pour élévation totale cent vingt-huit pieds. La groffeur de l'édifice eft proportionnée. Le mur exterieur eft de la même matiere que la porcelaine de la Chine, & cifelé avec beaucoup d'art. Les murs interieurs font d'un marbre de diverfes couleurs, auffi uni, auffi luifant qu'une glace de miroir. Les galeries, qui font au nombre de neuf, font auffi de marbre, taillé en figures ou en pagodes, avec de belles cloches de bronze à tous les coins. Les fenêtres de ces galeries font fermées de grilles ou de barreaux dorés. Au fommet de la tour, on voit la ftatue, en plâtre, de l'Idole qui préfide au Temple. Elle a trente pieds de hauteur, & fes dehors font marquetés d'or & d'argent. Les pagodes qui environnent cette tour font d'un travail fi curieux, qu'elles peuvent paffer pour une des principales raretés de la Chine.

Hollandois enterré dans un Temple d'idoles.

Pinxenton laiffa fa femme & fes enfans à Lin-fing. Un Trompette Hollandois, qui mourut dans cette Ville, fut enterré, avec la permiffion du Magiftrat, dans un Temple d'Idoles.

Vu-ching.

En quittant Lin-fing & le canal, la Flotte entra dans la Riviere Guey, pour fuivre fon cours à l'Eft (98). Le 25 on arriva devant la Ville de Vu-chin (99), à trente milles de Lin-fing. Elle eft délicieufement fituée au Sud de la Riviére, fur la frontiere de la Province de Schang-tong & revêtue d'un mur quarré. Vers le Nord elle a de grands fauxbourgs, dont les maifons font belles & contigues. Mais les édifices extraordinaires ont été ruinés par les Tartares, & les Habitans traités avec beaucoup de rigueur (1).

Ku-ching. Sa beauté & fes richeffes.

Le 26 de Juin on fe rendit à *Ku-ching*, premiere Place de la Province de Peking & Ville du troifiéme rang, de la dépendance de *Ho-kyen-fu*. Son éloignement de Vu-ching eft d'environ trente-fix milles, fur la rive Nord du Guey, dans un canton plat & délicieux. Ses murs font hauts & bien bâtis, fes fauxbourgs très-magnifiques, fon commerce étendu & fes Habitans en grand nombre. Les Ambaffadeurs ne s'y arrêterent point; mais, en continuant leur navigation, ils découvrirent la fource de fes richeffes dans de vaftes campagnes plantées de cotoniers, qui bordent les deux côtés de la Riviere & qui forment un commerce brillant dans tous les Pays voifins.

Ta-cheu.

Le 28 on fe trouva devant *Ta-cheu*, que d'autres nomment *U-kyav* (2), à

(98) Suivant la Carte des Jéfuites, cette Riviere coule au Nord-Eft.

(99) C'eft le nom qu'elle porte dans la Carte des Jéfuites. Ogilby, qui la nomme ici *Utin*, fe corrige enfuite.

(1) Nieuhof, *ubi fup.* p. 94. & fuiv.

(2) Dans les Cartes, ce nom eft écrit *U-kyan-hyen* & placé quatre milles au Sud.

dix-huit milles de Ku-ching. Cette Ville est située sur le bord oriental de la Riviere, revêtue d'un mur de trente pieds de haut, & fortifiée par des boulevards & des tours. Elle dépend de *Ho-kyen-fu*. Ses maisons, qui sont bien bâties; plusieurs Temples, qui lui servent d'ornement, & de grands fauxbourgs, qui s'étendent jusqu'aux bords de la Riviere, lui donnent un éclat extraordinaire. C'est le grand Marché de la Chine pour le *Zam-sou*, liqueur composée de riz, qui tient lieu de vin aux Chinois. On transporte le zam-sou, de Tacheu dans toutes les parties de ce grand Empire. Les Habitans raconterent aux Hollandois qu'à dix milles de la Riviere, près d'une Ville qui se nomme *Hyen* (3), on trouve un Etang nommé *Vo*, dont l'eau devient aussi rouge que du sang lorsqu'on y jette un bâton; & que s'il y tombe quelques feuilles des arbres qui croissent sur ses bords, elles se changent aussi-tôt en hirondelles (4).

Nieuhof, 1656.

Fabrique du Zam-sou, liqueur de la Chine.

Le même jour on s'avança jusqu'à *Tong-guan*, Ville située dans un Pays plat, qui s'étend jusqu'à l'Océan, sur la Riviere Guey, mais à deux cens pas de ses bords du côté de l'Est, & dépendante de Ho-kyen-fu. Cette Place jouit seule du privilége d'être gardée par des Chinois. Elle est quarrée, défendue par un bon mur & par un fossé large & profond. Les champs qui l'environnent sont agréablement plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers. A la sollicitation du Mandarin Pinxenton, Nieuhof & quelques autres Hollandois se mirent en marche, sous l'escorte de douze Soldats Tartares, pour aller voir dans la Ville un lion de fer qui est au milieu du Marché, & dont on leur avoit vanté la grandeur & la figure terrible. Mais, en les voyant approcher, la frayeur saisit les Chinois & leur fit fermer les portes de leur Ville.

Tong-guan.

Lion de fer.

Le 2 de Juillet on jetta l'ancre devant la Ville de *Sang-io*, à cinquante-cinq milles de Tong-guan, sur la rive droite du Guey. Cette Ville, qui est à quelque distance du bord de la Riviere, est revêtue de bons murs, & présente, sur les deux rives, de très-beaux fauxbourgs. Elle n'est pas moins bien bâtie, moins peuplée & moins riche par son commerce. Les Tartares, qui composent une partie des Habitans, y sont en plus grand nombre & de meilleure sorte que dans les autres Villes où les Ambassadeurs avoient passé. Ils s'empresserent de venir à bord, avec beaucoup d'appareil, pour les féliciter de leur arrivée. En descendant au rivage, les Hollandois passerent sous cinq vieux arcs de triomphe, à l'Est de la Ville. La femme du Gouverneur fit prier Nieuhof & quelques autres personnes du cortége de se rendre chez elle. Ils furent conduits dans une grande salle, où elle les attendoit avec plusieurs Dames Tartares, magnifiquement vêtues. Elle pressa Nieuhof de s'asseoir, & lui fit diverses questions sur la Hollande. Cet entretien fut suivi d'un magnifique festin. Le mari de cette Dame jouissoit de la plus haute faveur à la Cour Impériale, où il étoit alors.

Sang-io.

Politesse d'une Gouvernante Tartare.

On quitta Sang-io, le même jour, pour arriver le soir au Village de *Tonnau*, situé vis-à-vis un Château très-fort, où les Tartares avoient une nombreuse garnison. Les maisons sont de terre & paroissent autant de chenils, di-

(3) *Hyen-hyen*, dans les Cartes.

(4) Ces deux Remarques fabuleuses se trouvent dans la Description de la Chine par Martini. Peut-être sont-elles prises de lui, aussi-bien que plusieurs autres qu'on attribue ici aux Chinois.

NIEUHOF. 1656.

gnes de leurs brutaux Habitans, qui ne vivent que de pillage lorsqu'ils peuvent surprendre les passans.

Sing-ki-tsyen.

Le 3 on gagna *Sing-ki-tsyen* (5), Ville du troisiéme rang & de la dépendance de Ho-kyen-fu. D'autres l'appellent *Sing*, pour abréger ce nom en retranchant deux syllabes. Elle est située sur la rive droite du Guey, dans un terrain plat & agréable, à dix milles de *Sang-io*. Cette Ville est bien peuplée, sans être fort grande. Son commerce est considerable, comme celui de la plûpart des autres Villes sur la même Riviere. Plusieurs beaux édifices, qui subsistent encore dans ses murs & dehors, rendent témoignage qu'elle étoit autrefois magnifique. Le Pays voisin n'a point d'autre élévation qu'une colline nommée *Si*, dont le sommet forme une plaine riante & fertile. Il est bien fourni de bestiaux, & ses rivieres ne le sont pas moins de poisson.

Sing-ko-tsyen.

On descendit le lendemain à *Sing-ko-tsyen* (6), autre Ville du troisiéme rang & dépendante de Ho-kyen-fu, à huit milles de Sing-ki-tsyen. Elle n'est ni grande, ni peuplée, ni d'un grand commerce; mais très-forte, & défendue par quantité de tours & de boulevards. Quoiqu'il s'y trouve quelques beaux édifices, la plûpart de ses maisons sont petites & de nulle apparence. Son principal ornement consiste dans ses Temples. L'Auteur en admira un, qui est situé hors des murs, en pleine campagne, & qui donne une merveilleuse idée de l'ancienne architecture des Chinois. Il est composé de trois étages, élevés sur un piédestal de pierre. On y monte par quelques degrés. Le premier étage est orné de grandes portes, & les coins de la voûte sont supportés par de somptueuses colomnes. Le second & le troisiéme étage sont éclairés par de magnifiques fenêtres, & soutenus, comme le premier, par de grandes colomnes. Toutes les faces sont embellies de sculpture, & de chaque coin pendent quantité de sonnettes. Mais le dedans de cet édifice ne répond point à la beauté du dehors. Les Hollandois remarquerent aussi que la dévotion des Habitans n'est pas aussi vive ici que dans les Villes précédentes. Une partie de leurs Pagodes étoit tout-à-fait nue. D'autres n'étoient vêtues que de nattes, avec des bonnets de paille pour les garantir des injures de l'air.

Reste merveilleux de l'ancienne architecture Chinoise.

Variété dans la dévotion des Chinois.

La Flotte passa le même jour par *Sing-yo* (7), Ville du troisiéme rang, sous Ko-kien-fu, & située sur la droite de la Riviere, à vingt milles de *Sing-ko*. Elle est accompagnée de très-beaux fauxbourgs. A l'Ouest de la Place on découvre un vaste & haut Temple, environné d'un mur, & décoré aussi d'un très-beau jardin. C'est un Cloître de Religieuses, où les Hollandois n'obtinrent pas la permission d'entrer, parce que tous les hommes en sont exclus. A l'Est se présente un autre Temple & trois curieux Obélisques, élevés par la Ville à l'honneur d'un fameux Général, qui avoit mérité cette distinction par ses services militaires (8).

Cloître de Religieuses Chinoises.

Comment les Chinois se défendent des sauterelles.

Vers le soir, les Hollandois furent surpris de voir le Peuple assemblé en troupes, pour se défendre contre les sauterelles, qui visitent réguliérement le Pays dans cette saison. Elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'Est, que si malheureusement elles descendent à terre, tout est dévoré dans

(5) Thevenot met *Sunti-cien*.

(6) *Sing-ke-cien* dans Ogilby, & *Sin-io-heen* dans Thevenot.

(7) Thevenot écrit *Sing-ley-heen*. Voyez ci dessus la raison qu'on a donnée de toutes ces différences.

(8) Nieuhof, *ubi sup*. p. 99. & suiv.

l'espace

espace de quelques heures. Les Habitans parcourent leurs campagnes, enseignes déployées, tirant, poussant des cris, sans prendre un moment de repos jusqu'à ce qu'ils les voient tomber dans la mer ou dans quelque riviere. Un escadron de ces dangereux insectes se précipita sur les Barques des Ambassadeurs & les couvrit entiérement (9). Mais on trouva bien-tôt le moyen de s'en délivrer, en les chassant dans la riviere. Le même jour on arriva dans un Port-de-mer, nommé *Tyen-tsing-wey*.

Nieuhof. 1656.

Tyen-tsing-wey.

§. VIII.

Arrivée des Ambassadeurs à Peking, & leur réception.

Tyen-tsing-wey (10) est une des plus grandes Villes de la Chine pour le Commerce, & l'un de ses trois principaux Ports. Les deux autres sont Canton, dans la Province de Quang-tong, & *Je-jau-jeen* (11) dans celle de Nanking. La situation de Tyen-tsyng-wey est à la pointe Est de la Riviere de Peking, près d'un Bras-de-mer nommé *Kang* (12), où trois Rivieres, qui se rencontrent, sont défendues dans le point de leur jonction par un Château très-fort. On compte environ trente milles de Sang-Io à Tyen-tsing-wey. Cette Ville est dans le fond d'un marais, environnée d'un mur de vingt-cinq pieds de hauteur, & flanquée d'un grand nombre de tours & de boulevards. Elle est fort peuplée & remplie de Temples. Comme tous les Vaisseaux qui se rendent à Peking de toutes les autres parties de la Chine doivent toucher ici, & que le Port est un lieu libre, où les marchandises ne payent aucun droit, on y voit aborder sans cesse un grand nombre de Bâtimens.

Trois principaux Ports de la Chine.

Le Gouverneur & les Magistrats vinrent complimenter les Ambassadeurs à bord; mais Pinxenton eut l'adresse de se faire rendre la premiere visite. Ensuite les Ambassadeurs furent invités à se rendre dans un Temple magnifique, qu'on avoit préparé pour les recevoir. Le but de cette Assemblée étoit de délibérer sur la maniere dont ils devoient se présenter à l'Empereur, & sur les moyens qu'ils devoient employer pour mettre les Grands dans leurs interêts. Après ce Conseil, le Mandarin du vieux Viceroi de Canton fut chargé de porter à Peking la nouvelle de leur approche, tandis qu'ils se hâteroient de le suivre.

Conseil qui se tient en faveur des Hollandois.

Deux jours après ils se rendirent à *Jo-si-wo* (13), Ville du troisiéme rang sous Peking, située sur le bord gauche de la Riviere, à quarante milles de Tyen-tsing. Cette Place est de peu d'étendue, mais bien bâtie. Ses fauxbourgs

Jo-si-wo.

(9) Nieuhof, *ubi sup.* p. 99. & suiv.

(10) Cette Place est éloignée de la mer de plus de quarante milles d'Angleterre. Toutes les Villes qui sont nommées ici entre *Ton-quan-hyen* & *Tyen-tsing* ne se trouvent pas dans la Carte des Jésuites; de sorte que si elles n'y portent pas d'autres noms, il faut que les Ambassadeurs eussent passé par un canal qui n'est pas marqué dans les mêmes Cartes. Dans cette derniere supposition, les Jésuites auroient omis plusieurs Villes, quoiqu'ils déclarent qu'ils ont inseré dans leur Carte toutes les Villes des trois rangs.

(11) C'est peut-être *I-ching-hyen*, dont on a parlé ci-dessus.

(12) Ou Golfe de *Lyau-tong*.

(13) Dans Ogilby c'est *Joe-swoe*; dans Thevenot, *Goe-si-wol*: c'est probablement le *Ho-si-u* de la Carte des Jésuites; mais il n'est pas marqué ici comme *Hyen* ou Ville du troisiéme rang.

Nieuhof. 1656.

sont riches & son Commerce florissant. Les droits de passage qu'elle tire des Vaisseaux, montent à des sommes considérables. Le Gouverneur traita splendidement les Ambassadeurs dans sa propre maison. Il refusa leurs présens, mais il ne fit pas difficulté de leur demander quelques flacons d'eau-rose, qui lui furent envoyés.

Fo-cheu.

Le lendemain la Flotte passa devant *Fo-cheu* (14), que d'autres nomment aussi *Que*, Ville du troisiéme rang sous Peking, à quinze milles de Jo-si-wo & située dans un canton fort agréable, sur le bord gauche de la Riviere. Elle n'est pas grande ; mais les maisons y sont bien bâties & les édifices publics d'une beauté extraordinaire. On y admire particuliérement plusieurs arcs de triomphe. Du côté de l'Est, hors des murs, qui sont fort hauts, & revêtus de tours & de boulevards, on découvre un très-beau Temple avec une magnifique tour à neuf étages.

San-tsyan-wey, ou San-ho.

Le 16 on arriva devant *San-tsyan-wey*, ou *San-ho*, à douze milles de Focheu & quatre de Peking. Elle est située sur la rive gauche, très-peuplée, bien fortifiée & munie d'un bon Château. Au centre de la Ville on voit un bel arc de triomphe de pierre grise ; & du coté du Sud, un large pont de pierre à cinq arches, qui a quarante-deux pas de longueur & qui est couvert de maisons.

Les Ambassadeurs achevent le voyage par terre.

Ce fut dans cette Ville que les Ambassadeurs quitterent leurs Barques pour achever le voyage par terre. Toutes les marchandises qui arrivent pour Peking, sont ici déchargées, ou dans la Ville voisine, qui se nomme *Tong-cheu* (15). Elles sont transportées par terre sur des chariots, ou sur le dos des ânes & des mulets (16), que leurs maîtres tiennent prêts pour l'arrivée des Barques, & qui servent ainsi à la subsistance des pauvres Habitans.

Le même jour, on vit arriver, de Peking, le Mandarin dont les Ambassadeurs s'étoient fait préceder. Il leur annonça pour le lendemain l'arrivée de vingt-quatre chevaux & de plusieurs chariots, que le Conseil leur envoyoit pour transporter leur bagage & leurs présens. Tout étant disposé pour leur départ, ils commencerent leur marche dans cet ordre : deux Trompettes précédoient le cortége, à quelque distance. Ils étoient suivis du Porte-étendart, qui portoit le pavillon du Prince d'Orange. Ensuite venoient les Ambassadeurs, accompagnés de quelques Seigneurs Tartares & de plusieurs Officiers bien montés. Le corps de troupes qui les avoit escortés depuis Canton, suivoit immédiatement. Il étoit composé de cinquante Soldats, rangés en fort bon ordre autour des présens & du bagage. La route de Peking étoit extrêmement mauvaise, remplie d'inégalités & de tant de trous, qu'à chaque pas les chevaux s'y enfonçoient jusqu'aux sangles. Cependant on y voyoit autant de monde, de chevaux & de voitures, que dans la marche d'une armée (17).

Ordre de leur marche.

Mauvais chemin.

Tong-cheu.

Le 17 on traversa la Ville de Tong-cheu, qui est située dans un terrain très-bas & fort profond. Cette Place est grande & revêtue d'une forte muraille. Un autre mur la divise en deux parties. Ses rues sont mal pavées, mais les

(14) *Fo-hien*, dans Thevenot.

(15) *Tong-siou* dans Ogilby, & *Tong-sieu* dans Thevenot.

(16) Carpentier dit qu'on peut aller par eau jusqu'à Peking ; mais que l'Empereur l'a défendu en faveur des pauvres Habitans.

(17) Nieuhof, *ubi sup.* p. 103.


VILLE DE TONG CHEU


PELLERINAGE POUR OBTENIR UNE ANNÉE FERTILE

T.V.N.° IX.




VUE DE PEKING
tirée de Nieuhof.

beaux édifices y ſont en grand nombre. Le Pays eſt agréable & fertile. Après avoir accepté quelques rafraîchiſſemens, dans un Temple qui ſe préſente ſur la route, les Ambaſſadeurs continuerent leur marche après midi & gagnerent les fauxbourgs de Peking, à quinze cens trente milles de Canton.

Nieuhof. 1656.

Leur entrée dans la Ville.

Ils entrerent dans la Ville par deux portes magnifiques, & mirent pied à terre devant un Temple, où leurs guides les inviterent à prendre un peu de repos, en attendant l'arrivée du bagage. A peine y furent-ils entrés, qu'on leur annonça le Kappade de l'Empereur, les Agens des Vicerois de Canton & pluſieurs Seigneurs de la Cour, qui venoient les féliciter de leur arrivée. Le Kappade portoit un faucon ſur le poing. On leur ſervit des rafraîchiſſemens de pluſieurs ſortes de viandes & de fruits. Leur bagage ayant paru, le Kappade compta les chariots & les viſita ſoigneuſement, pour s'aſſurer qu'il ne manquoit rien au bon ordre. Enſuite ils furent conduits, avec beaucoup de pompe, juſqu'au logement que l'Empereur leur avoit fait préparer. Il n'étoit pas éloigné du Palais. On y entroit par trois belles portes, ſéparées par de grandes cours, & les bâtimens étoient renfermés dans l'enceinte d'un grand mur. Le ſoir, une garde de douze Tartares fut placée aux portes avec deux Officiers, pour la ſûreté des Ambaſſadeurs & pour leur faire ſervir toutes les commodités qu'ils pouvoient deſirer.

Logement qu'on leur avoit préparé.

Viſites qu'ils reçoivent le lendemain.

Le lendemain au matin ils reçurent la viſite de quelques Seigneurs du Conſeil Impérial, accompagnés de *Tong-lau-ya* (18), premier Sécretaire, & de deux autres Mandarins, nommés *Quan-lau-ya* & *Hu-lau-ya*. Le dernier étoit Sécretaire du Conſeil, quoiqu'étant Etranger il n'entendît point la langue Chinoiſe (19). Ces Députés venoient de la part de Sa Majeſté Impériale & de ſon Conſeil, pour s'informer de la ſanté des Ambaſſadeurs, du nombre des gens de leur ſuite, de la qualité de leurs préſens, de la perſonne qui les envoyoit & du lieu d'où ils étoient venus. Ils leur demanderent auſſi quelques éclairciſſemens ſur leurs uſages; & paroiſſant admirer tout ce qu'ils entendoient, ils continuerent de leur faire diverſes queſtions ſur les circonſtances de leur voyage, ſur leur Pays & leur Gouvernement.

Explications embarraſſantes pour les Hollandois.

Cependant, comme il leur reſtoit quelques préjugés contre les Hollandois, ſur la qualité de Pyrates que les Portugais leur avoient attribuée, & que ne pouvant les croire établis dans le Continent, ils les ſoupçonnoient de n'habiter que la mer ou des Iſles; ils les priérent de leur faire voir la Carte de leur Pays. Les Ambaſſadeurs ne firent pas difficulté de la montrer. Ils la prirent, pour la faire voir à l'Empereur. Il reſtoit un autre embarras ſur la nature du Gouvernement Hollandois, parce que les Chinois n'en connoiſſant point d'autre que le monarchique, avoient peine à ſe former une juſte idée de l'Etat républiquain. Les Ambaſſadeurs ſe crurent obligés d'employer le nom du Prince d'Orange, & de feindre que les préſens venoient de ſa part. Alors les Chinois leur firent pluſieurs queſtions ſur la perſonne de ce Prince, & leur demanderent s'ils étoient de ſes parens; parce que l'uſage de la Chine n'admet point d'Ambaſſadeurs étrangers à l'audience de l'Empereur, s'ils n'appartien-

(18) *Tong-louavea* dans Thevenot, & *Tong-lovia* dans Ogilby. *Lau-ya* ſignifie Seigneur ou Maître; titre commun de tous les Officiers Chinois, civils & militaires, que les Portugais ont nommés *Mandarins*.

(19) Il étoit peut-être Sécretaire pour la Langue Tartare.

NIEUHOF. 1656.

nent par le sang au Prince qui les envoie. Ils citerent l'exemple des Ambassadeurs de *Corée* & des Isles *Liqueses*, qui étoient venus à la Chine l'année précédente. Enfin, dans l'idée de la Nation Chinoise, l'Empereur ne pouvoit, sans se rabaisser beaucoup, recevoir au pied de son Trône des Etrangers d'un rang inferieur. Les Ambassadeurs répondirent qu'ils n'avoient pas l'honneur d'être parens de leur Prince, & que l'usage de leur Pays n'étoit pas d'employer des personnes de cette distinction aux ambassades. On continua de leur demander quels étoient du moins les Emplois qu'ils occupoient à sa Cour, quels étoient leurs titres dans leur propre langue, combien ils avoient de personnes sous leurs ordres & de quoi ils tiroient leur subsistance. Les Ambassadeurs, pour détourner apparemment des questions embarrassantes, nommerent le Gouverneur général de Batavia, & ces deux noms firent naître aux Chinois d'autres idées. Ils demanderent ce que c'étoit que ce Gouverneur & que Batavia. Un des Ambassadeurs répondit que le Gouverneur général, pour l'étendue du Commandement, pouvoit être comparé aux Vicerois de Canton; qu'il gouvernoit tous les domaines de Hollande aux Indes orientales, & que Batavia, qui en étoit la Capitale, étoit le lieu de sa résidence.

Continuation des premiéres cérémonies.

Les Mandarins firent à chacun des Ambassadeurs un présent de cinquante taëls d'argent, & prirent congé d'eux; mais ce fut pour revenir presqu'au même instant & leur faire de nouvelles questions. L'un, envoyé par l'Empereur, leur demanda la communication de leurs Lettres de créances. Elles furent portées à la Cour, avec beaucoup de cérémonie, dans un grand plat d'argent couvert de trois piéces d'écarlate. Un autre vint demander à voir leurs armes, & voulut sçavoir comment elles avoient été fabriquées. Un troisiéme se fit expliquer de quelles armes les Hollandois se servoient à la guerre, avec quelles Nations ils avoient des alliances, & s'ils étoient en paix ou en guerre avec les Portugais. Il en parut cinq ou six autres, & les mêmes revinrent cinq ou six fois, avec les mêmes commissions. Enfin, reconnoissant leur importunité, ils s'excuserent sur les ordres de l'Empereur, qui avoit beaucoup de curiosité pour les éclaircissemens de cette nature.

Les Ambassadeurs sont appelles au Conseil.

Sur le rapport de ces premiers Commissaires, le Grand-Maître, ou plûtôt le Chancelier de l'Empereur, envoya, le jour suivant, deux Gentilshommes aux Ambassadeurs, pour les avertir de se rendre au Conseil Impérial avec leurs présens. Le tems étoit pluvieux. La crainte d'altérer quelque chose aux présens, leur fit souhaiter qu'on choisît un autre jour; mais on ne goûta point leur excuse. N'ayant pas laissé de se rendre au Conseil sans y faire porter les présens, on rejetta la proposition du moindre délai, parce que l'Empereur étoit résolu de les voir le même jour. Aussi-tôt qu'ils les eurent fait apporter; on les pressa de s'asseoir, sans aucune marque de respect pour une si auguste Assemblée.

Forme de l'Assemblée.

Jésuite Mandarin.

Le Chef, ou le Président, étoit assis au fond de la salle, sur un banc fort large & fort bas, les jambes croisées comme nos Tailleurs. A sa droite étoient deux Seigneurs Tartares, dans la même situation; à sa gauche, un Jésuite, nommé le Pere Adam *Scaliger*, natif de Cologne en Allemagne, qui avoit vécu depuis près de trente ans dans les honneurs, à la Cour de Peking. C'étoit un vieillard d'une figure agréable, qui avoit la barbe longue & les cheveux rasés; vêtu, en un mot à la Tartare. Tous les Seigneurs du Conseil étoient assis.

Nieuhof. 1656.

confusément, sans aucune distinction de rang ou d'âge. Le Chancelier même avoit les jambes nues & n'étoit couvert que d'un léger manteau. Il adressa un compliment fort court aux Ambassadeurs, & les pressa de s'asseoir. Ensuite le Pere Scaliger vint les saluer fort civilement, dans sa propre langue, & leur demanda des nouvelles de quelques personnes de sa Religion, qu'il avoit connues en Hollande.

On apporte les présens au Conseil.

Dans cet intervalle les Mandarins de Canton, & Pinxenton même, qui avoit pris des airs si hauts dans le voyage, s'employerent comme des portefaix à transporter les caisses où les présens étoient renfermés. Le Chancelier les en tira aussi lui-même, en faisant diverses questions aux Ambassadeurs. A chaque réponse qu'ils lui faisoient, Scaliger, qui servoit d'Interpréte, assuroit qu'ils parloient de bonne foi; & lorsqu'il voyoit sortir des caisses quelque présent curieux, il lui échapoit un profond soupir. Le Chancelier loua plusieurs des présens, & déclara qu'ils seroient agréables à l'Empereur. Pendant cet inventaire, un Messager de l'Empereur apporta ordre au Pere Scaliger de faire plusieurs demandes aux Ambassadeurs, sur leur Nation & sur la forme de leur Gouvernement, & de mettre leurs réponses par écrit. Le Mandarin-Jésuite obéit; mais il ajouta malicieusement à son Mémoire, que le Pays dont les Hollandois étoient en possession étoit autrefois soumis aux Espagnols, & qu'ils y avoient encore de justes droits. Le Chancelier l'obligea d'effacer cette réflexion, parce qu'il étoit à craindre qu'elle n'indisposât l'Empereur contre les Hollandois. Il ajouta qu'il suffisoit d'expliquer que ces Peuples possedoient un Pays, & qu'ils y vivoient sous un Gouvernement régulier.

Mémoire que le Mandarin Jesuite fait pour l'Empereur.

Tandis que les Sécretaires tiroient plusieurs copies de ce Mémoire, le Chancelier, pressé de la faim, se fit apporter une piéce de porc, qu'il mangea fort avidement, quoiqu'elle fût à demi-crue; & même avec si peu de propreté, qu'on l'auroit moins pris, dit Nieuhof, pour un homme de distinction que pour un Boucher. En finissant, il donna ordre au fils du vieux Viceroi de Canton, qui résidoit à la Cour, de faire apporter à dîner pour les Ambassadeurs. Aussi-tôt que les mêts furent servis, le Chancelier se remit à manger avec la même avidité, & tous les Seigneurs Tartares suivirent son exemple. Mais les Ambassadeurs, & Scaliger même, ne pûrent toucher aux viandes, parce qu'elles étoient presque crues. Le Chancelier, qui s'en apperçut enfin, fit lever tous les plats, & l'on vit paroître un autre service de toutes sortes de fruits & de confitures. Il pressa les Ambassadeurs de faire porter les restes à leur logement; mais ils s'en défendirent dans des termes civils.

Malpropreté du Chancelier Chinois.

Festin.

Scaliger leur raconta, que trois ou quatre mois auparavant il étoit arrivé à la Cour Impériale un Ambassadeur Moscovite (20), avec un cortége de cent personnes, pour demander la liberté du Commerce à la Chine une fois l'année; mais que l'Empereur avoit peu de penchant à leur accorder cette faveur. La nuit approchant, les Ambassadeurs prirent congé de l'Assemblée, & furent reconduits à leur logement par le Pere Scaliger. Cette marche se fit avec beaucoup de pompe. Le Mandarin ecclésiastique étoit porté par quatre hommes, dans un palanquin, & suivi à cheval de plusieurs Officiers de distinction.

Ambassadeur Moscovite.

(20) C'étoit apparemment Sander Jacowitz Boicof, dont les Voyages paroîtront ici dans l'article de la Tartarie.

NIEUHOF. 1656.

Les présens sont bien reçus de la Cour.

Le lendemain, à la priére du Chancelier, les Ambaſſadeurs écrivirent de leur propre main pour qui les préſens étoient deſtinés, & ſe ſervirent de leur Sécretaire, qui ſe nommoit *Boren*, pour répondre à quantité de nouvelles queſtions. Enfin *Tong-lau-ya* & deux autres Mandarins, vinrent leur déclarer que les préſens avoient été bien reçus de l'Empereur & de l'Impératrice ſa mere; mais que Sa Majeſté leur faiſoit demander cinquante piéces de toile blanche de plus, pour les belle-filles du Viceroi de Canton. Ils ne purent en fournir que trente-ſix piéces.

Ambaſſadeur du Grand-Mogol, & ſujet qui l'amena.

Le 3 d'Août, on leur apprit qu'il étoit arrivé à Peking un Ambaſſadeur du Grand-Mogol, avec une ſuite fort nombreuſe, pour accommoder quelques différends qui s'étoient élevés entre les deux Nations, & pour demander au nom de leurs Prêtres la liberté de prêcher leur Religion à la Chine, qui leur avoit été retranchée depuis quelque-tems ſous de rigoureuſes peines. Leurs préſens conſiſtoient en trois cens trente-ſix chevaux d'une beauté extraordinaire, deux autruches, un diamant fort gros & d'autres pierres précieuſes. Des préſens ſi riches n'ayant pas été moins goûtés que ceux des Hollandois, firent obtenir aux Mogols une expédition fort prompte.

Les Ambaſſadeurs Hollandois reçurent des viſites continuelles des Seigneurs & des Mandarins de la Cour. Les queſtions qu'on leur faiſoit étant preſque toujours les mêmes, ils n'avoient à faire que les mêmes réponſes. Enfin, le 3 de Juillet, l'Empereur envoya par écrit l'ordre ſuivant aux Seigneurs du Conſeil :

Ordre de l'Empereur au Conſeil des Li-pus.

» Grands & dignes Li-pus (21); les Ambaſſadeurs de Hollande ſont venus ici avec des préſens, pour congratuler l'Empereur & lui rendre leurs ſoumiſſions; ce qui n'étoit point encore arrivé juſqu'aujourd'hui. Comme c'eſt donc la premiere fois, je juge à propos de les recevoir en qualité d'Ambaſſadeurs, & de leur accorder la permiſſion de paroître devant moi, pour me rendre hommage lorſque je paroîtrai ſur mon Trône dans mon nouveau Palais, afin qu'ils puiſſent obtenir une réponſe favorable & s'en retourner promptement ſatisfaits. D'ailleurs, lorſque l'eſperance d'obtenir le bonheur de me voir leur a fait oublier toutes les fatigues d'un long voyage par mer & par terre, & qu'ils ſont capables, ſans fermer les yeux, de ſoutenir l'éclat du Soleil du Ciel; comment pourrions-nous manquer de bonté pour eux & leur refuſer leurs demandes (22) ?

Propoſition que le Conſeil fait aux Ambaſſadeurs.

Après s'être fait lire pour la ſeconde fois les Lettres de créance, dans une nouvelle traduction du Pere Scaliger, l'Empereur renouvella par écrit la même déclaration au Conſeil des Li-pus. Sur quoi le Chancelier demanda aux Ambaſſadeurs, ſi les Hollandois ne pouvoient pas envoyer tous les ans à Peking, ou du moins tous les deux ou trois ans, pour rendre leur hommage à l'Empereur. Ils répondirent qu'ils ne le pouvoient qu'une fois en cinq ans; mais qu'ils demandoient la permiſſion d'envoyer tous les ans à Canton quatre

(21) Le *Lipu* ou le Tribunal des Droits, eſt la troiſiéme des ſix Cours ſuprêmes. Un de ſes offices eſt de recevoir & de congédier les Ambaſſadeurs. Nieuhof rend le terme de *Li-pu*, qu'il écrit *Li-pwus*, par celui de Conſeillers.

(22) Une partie de cette Lettre eſt tirée de Thevenot. Elle differe un peu de celle qu'on lit dans Ogilby & dans Carpentier; mais elle a plus d'apparences de vérité.

Vaisseaux pour le Commerce. Tous les Conseils s'étant assemblés pour délibérer sur cette réponse, on y décida qu'il suffisoit que les Hollandois vinssent saluer l'Empereur une fois en cinq ans. Telle fut du moins l'opinion de tous les Tartares; mais les Chinois, sous prétexte de les traiter avec plus de faveur, proposerent d'étendre le terme jusqu'à neuf ans, en ajoutant néanmoins que le Commerce à Canton ne leur seroit pas permis dans l'intervalle. Ils firent entendre aussi, » qu'il étoit à craindre que sous le nom de Hollandois, les Vaisseaux d'Angleterre ne trouvassent de l'accès dans les Ports de la Chine. On se souvenoit, disoient-ils, que trente ans auparavant les Anglois étoient entrés avec quatre Vaisseaux dans le Port de *Hey-ta-men*; qu'ils y avoient enlevé quatre Bâtimens Chinois chargés de sel, pris un Mandarin, tiré sur le Fort, & que pour ces outrages ils avoient été déclarés ennemis de l'Empire. D'ailleurs, outre qu'il étoit contraire aux usages de la Chine d'accorder un Commerce libre dans aucun de ses Ports, il ne paroissoit pas même par les Lettres de créance des Ambassadeurs qu'ils fussent chargés de solliciter cette grace; d'où il falloit conclure qu'ils avoient excedé leurs ordres (23).

NIEUHOF. 1656.

Ce qu'ils promettent.

Obstacles qu'on leur suscite.

Les Hollandois ne furent pas peu supris de ces obstacles. Ils avoient compté que l'Empereur, par ses Lettres au Viceroi de Canton, leur avoit déja permis le Commerce dans ce Port, & qu'en venant à Peking ils n'avoient qu'à remercier Sa Majesté Impériale de ses faveurs. D'un autre côté, on les informa que le Pere Scaliger & quelques autres Jésuites avoient été gagnés par les Portugais pour s'opposer au succès (24) de leurs esperances. Ces Missionnaires s'efforçoient déja d'inspirer aux Tartares les fâcheux préjugés qui avoient été répandus à Canton, & représentoient qu'on ne pouvoit accorder la liberté du Commerce aux Hollandois sans appauvrir entiérement Makao.

Ils sont traversés par les Jésuites.

Mais ce qui surprit encore plus les Ambassadeurs, ce fut d'avoir été trompés par les Vicerois de Canton, qui avoient reçu leur argent pour mettre dans leurs interêts le Chancelier & d'autres Conseillers de l'Empereur. Un embarras si cruel leur fit tenter divers expédiens. Ils proposerent au Conseil de leur accorder la permission de demeurer à la Chine & d'y exercer le Commerce, sur le même pied que les Sujets de l'Empereur. A cette condition, ils offroient de payer les droits ordinaires, comme les *Liegines* (25), les Amians & les Siamois, & de rendre à l'Empereur, tous les trois ans, un hommage accompagné de présens. Mais, après quantité d'efforts, ils reconnurent d'où venoit l'inutilité de leurs soins. Ils manquoient d'argent; & ne voulant point en prendre à huit ou dix d'interêt par mois, ils résolurent de s'adresser directement à l'Empereur. Pendant ce tems-là, ce Prince s'étoit informé du progrès de leurs affaires. Il avoit appris qu'ils offroient de faire le voyage une fois en cinq ans pour le saluer. Sa bonté lui avoit fait mettre huit ans à la place de trois. » Cinq ans, disoit-il, étoit un espace trop court pour aller & revenir, s'ils ne voyageoient que de jour. Ils avoient besoin de se reposer deux ou trois ans dans leur patrie. D'ailleurs, pourquoi les contraindrois-je? ajoutoit-il, sur un point de cette nature, eux qui n'ont pas besoin de

Propositions qu'ils font à leur tour.

Elles ne sont pas reçues.

Bonté de l'Empereur pour les Hollandois.

(23) Nieuhof, *ubi sup.* p. 109. & suiv.

(24) Il est plus vraisemblable que le motif de la Religion faisoit agir les Jésuites.

(25) Ceux de *Lugiow*, d'*Amia* & de *Siam* dans Carpentier; dans Thevenot, ceux d'*Annan* & de *Lieugrow-Siam*.

NIEUHOF. 1656.

» moi, qui ne me craignent point, & qui ne viennent me voir & m'offrir » des présens que par un sentiment de respect & d'affection pour ma Personne.

Ruses qu'on emploie pour les refroidir.

Des dispositions si favorables firent renaître toutes les esperances des Hollandois. A la verité, le premier Sécretaire du Chancelier n'épargnoit rien pour leur ôter l'envie de renouveller leurs demandes. Il leur représentoit qu'ils devoient être fort contens, dans un premier voyage, d'avoir été reçus en qualité d'amis, & que leur empressement à vouloir obtenir tout-d'un-coup la liberté du Commerce, n'étoit propre qu'à ruiner toutes leurs prétentions. Mais ils fermerent l'oreille à cet avis, d'autant plus que le tems approchoit où l'Empereur devoit faire son entrée dans le nouveau Palais. Cependant ils apprirent qu'avant l'audience qu'ils se flattoient d'obtenir, ils devoient commencer par rendre leur hommage devant le Trône du vieux Palais, où l'on garde le trésor & le sceau Impérial. Cette cérémonie étoit si nécessaire, que l'Ambassadeur de Moscovie ayant refusé de s'y soumettre, parce qu'il la regardoit comme une dérogation à la Majesté du Czar, étoit parti sans avoir été reçu à l'audience. Tous les Grands de la Chine sont obligés de rendre leurs respects devant ce Trône, avant que de paroître aux yeux de l'Empereur; & l'Empereur même, avant son installation, doit se présenter au même lieu pour saluer le Trône. Les Chinois donnent pour raison de cet usage, qu'il est plus ancien que l'Empereur & qu'il mérite par conséquent d'être respecté. Tous les Ambassadeurs y sont assujettis, trois jours avant l'audience.

Cérémonie à laquelle ils sont obligés de se soumettre.

Cérémonie de l'hommage du Trône.

Le 22 d'Août, les Agens du Viceroi de Canton, le Mandarin Pinxenton & d'autres personnes du même rang, se rendirent de grand matin au logis des Ambassadeurs. Ils y furent bien-tôt suivis de trois Docteurs Chinois (26) & de quelques Officiers de la Cour, en habits fort riches. Ils conduisirent les Ambassadeurs & leur suite dans le vieux Palais, qui avoit l'apparence d'une Ecole ou d'une Bibliotheque, car on n'y voyoit que des gens de lettres ou de robe, avec des livres à la main. Après s'y être arrêtés quelques momens, ils les firent passer dans une cour, environnée d'un fort haut mur, où ils reçurent, par la bouche d'un Hérault, l'ordre de s'agenouiller trois fois & de baisser la tête jusqu'à terre. Cette cérémonie fut suivie d'un moment de silence. Ensuite le Hérault prononça les paroles suivantes à haute voix : *Ka-schan*, c'est-à-dire; *l'Empereur est venu de Dieu. Que-e; Tombez sur vos genoux. Kan-to : Baissez trois fois la tête. Ke-e : Levez-vous. Ke-e* fut répeté trois fois. Enfin il ajouta, *Ko-e*, c'est-à-dire, *rangez-vous du même côté.* Après cette scéne, où assistoient au moins cent Docteurs Chinois, les Ambassadeurs retournerent à leur logement.

Mort subite d'un jeune Prince, frere de l'Empereur.

Le 25 d'Août étoit le jour marqué pour l'audience; mais il fut troublé par la mort subite du plus jeune des freres de l'Empereur, âgé d'environ seize (27) ans. On soupçonna qu'il avoit été empoisonné par quelques Seigneurs du Conseil, comme indigne de vivre depuis qu'il avoit offensé Sa Majesté Impériale par quelques mauvais discours. Mais d'autres attribuérent sa mort à l'imprudence qu'il avoit eue de boire, dans une grande chaleur, un verre d'eau glacée qui l'emporta dans l'espace de quelques heures. L'Empereur parut si touché de sa perte, qu'il passa trois jours entiers sans voir personne. Les

(26) C'étoient les *Ko-laus*, ou les premiers Ministres.

(27) Seize ans, suivant Carpentier & Thevenot; mais six, suivant Ogilby.

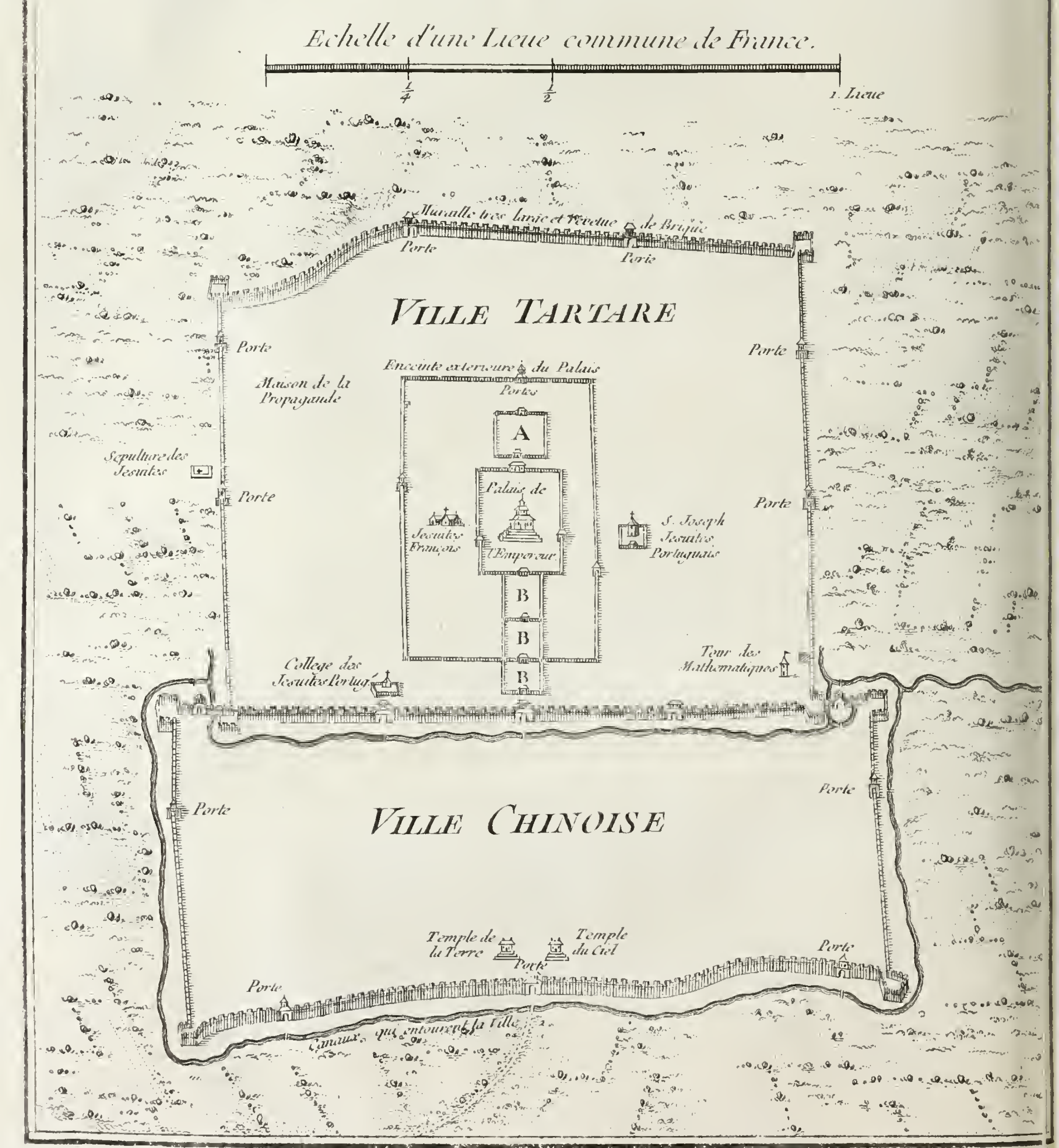
funérailles

PLAN DE LA VILLE DE PEKING

Capitale de l'Empire de la Chine située par les 39.^{d} 54.^{m} de Lat. Sept.^{le}

A. *Lieu de Plaisance, ou l'on voit une Montagne faite a la main.*

B. *Grandes Cours du Palais de l'Empereur.*



funérailles de ce jeune Prince ayant été differés l'espace d'un mois, l'audience des Ambassadeurs fut remise au même terme. Le 14 de Septembre, ils apprirent (28) que l'Ambassadeur de Moscovie quittoit Peking sans avoir obtenu d'audience, & vers midi ils virent arriver un homme de son cortége, qui venoit prendre congé d'eux de la part des autres, & qui leur demanda une Lettre de leur main, pour servir de témoignage en Moscovie qu'ils avoient vû des Hollandois à la Cour de Peking. Ensuite ils furent informés que cet Ambassadeur avoit été obligé de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût obtenu des passeports de l'Empereur (29).

Nieuhof. 1656.

Départ de l'Ambassadeur de Moscovie.

§. IX.

Audience & départ des Ambassadeurs Hollandois.

Aussi-tôt que le jeune Prince eut reçu les honneurs de la sépulture, l'Empereur fit avertir son Chancelier qu'il étoit résolu de recevoir, deux jours après, au pied de son Trône, les Ambassadeurs Hollandois & ceux du Grand-Mogol. Ce Ministre communiqua cet ordre à tous les Grands qui se trouvoient à Peking & qui devoient assister à l'audience.

Préparatifs de l'Audience.

Le premier d'Octobre, à deux heures après-midi, les Mandarins de Canton & d'autres Officiers de la Cour, se rendirent en habits magnifiques, & précédés de lanternes, au logement des Ambassadeurs, pour les conduire au Palais Impérial. Ils leur firent prendre cinq ou six personnes de leur suite, au nombre desquels l'Auteur fut choisi. En arrivant au Palais, le cortége passa directement dans la seconde cour. A peine les Ambassadeurs furent-ils assis, que celui du Grand-Mogol, accompagné de cinq personnes d'honneur & d'environ vingt domestiques, vint se placer vis-à-vis d'eux. Ceux des Lammas (30) & des Su-ta-tses (31), prirent aussi leurs places. Plusieurs Seigneurs de l'Empire s'assirent ensuite au-dessous d'eux. Ils furent tous obligés de passer la nuit dans cette situation, c'est-à-dire, en plein air & sur des pierres nues, pour attendre Sa Majesté Impériale, qui ne devoit paroître que le lendemain au matin sur son Trône.

Peinture de quelques Ambassadeurs étrangers qui étoient de la même audience.

Celui des Su-tatses.

De tous les Ambassadeurs étrangers, celui des *Su-ta-tses*, qui sont les Tartares du Sud (32), étoit le plus estimé à la Cour de Peking. Tout ce que Nieuhof put apprendre du sujet de son Ambassade, fut, qu'il apportoit des présens à l'Empereur, suivant l'usage des Nations qui bordent la Chine (33). Sa robe étoit composée de peaux de mouton, teintes en cramoisi, & lui tomboit jusqu'aux genoux; mais elle étoit sans manches. Il avoit les bras nuds jus-

(28) Le Journal de l'Ambassadeur de Russie, qu'on donnera dans la suite, marque le départ de cet Ambassadeur au 4. de Septembre. C'est peut-être une erreur d'impression pour 14.

(29) Nieuhof, *ubi sup.* p. 112. & suiv.

(30) *Lama* ou *Dalay Lama.* Cette race demeure au Tibet.

(31) *Sutadses* dans Carpentier; *Sudatses* dans Thevenot; & probablement *Su-ta-tses*, parce que *ta-tse* est le mot Chinois qui signifie Tartare. Ogilby met *Suy-tadseu.* C'est le pluriel Hollandois.

(32) C'est peut-être *Tartares-d'eau*; car *lu* ou *luy* signifie *eau* en langue Tartare ou Mongol. L'Ambassadeur étoit *Kalkas* ou *Eluth*, car il portoit l'habit Kalmouck.

(33) L'Empereur étant Tartare, cette Ambassade venoit peut-être des Eluths, qui, n'étant pas de sa dépendance, envoyoient le complimenter.

NIEUHOF. 1656.

qu'aux épaules. Son bonnet, revêtu de martre, étoit ſerré contre ſa tête ; & du centre partoit une queue de cheval, teinte auſſi en rouge (34). Ses hauts-chauſſes étoient d'une étoffe légere & lui deſcendoient juſqu'au milieu des jambes ; ſes bottes étoient ſi grandes & ſi peſantes, qu'à peine lui permettoient-elles de marcher. Il portoit au côté droit un ſabre fort large & fort maſſif. Tous les gens de ſa ſuite étoient vêtus de même, & portoient ſur le dos leur arc & leurs fléches.

Celui du Grand-Mogol.

L'Ambaſſadeur du Mogol étoit vêtu d'une robe bleue, ſi richement brodée, qu'on l'auroit priſe pour de l'or battu. Elle lui tomboit juſqu'aux genoux, liée, au-deſſus des reins, d'une ceinture de ſoie, avec des franges fort riches aux deux bouts. Il portoit aux jambes de jolies bottines de maroquin, & ſur la tête un grand turban de diverſes couleurs.

Celui des Lammas.

L'habit de l'Ambaſſadeur des Lammas étoit d'une étoffe jaune, & ſon chapeau à larges bords, comme celui des Cardinaux. Il portoit au côté un chapelet de la forme des nôtres, ſur lequel il diſoit des priéres. Ces Lammas ſont une ſorte de Religieux ou de Prêtres, qui, après avoir été ſoufferts longtems à la Chine, en avoient été bannis par le dernier Empereur. Ils s'étoient réfugiés en Tartarie, d'où ils faiſoient demander, par cette Ambaſſade, la liberté de rentrer dans leurs anciens Etabliſſemens (35). Nieuhof n'apprit point quel fut le ſuccès de leurs ſollicitations ; mais ils avoient été reçus avec beaucoup d'amitié.

Eléphans noirs à la porte.

A la porte de la même cour on voyoit trois éléphans noirs, qui ſervoient comme de ſentinelles. Ils portoient, ſur le dos, des Tours ornées de ſculpture & magnifiquement dorées. Le concours du Peuple étoit incroyable, & le nombre des gardes auſſi ſurprenant que la richeſſe de leurs habits.

Les Ambaſſadeurs ſont conduits à la Cour de l'Audience.

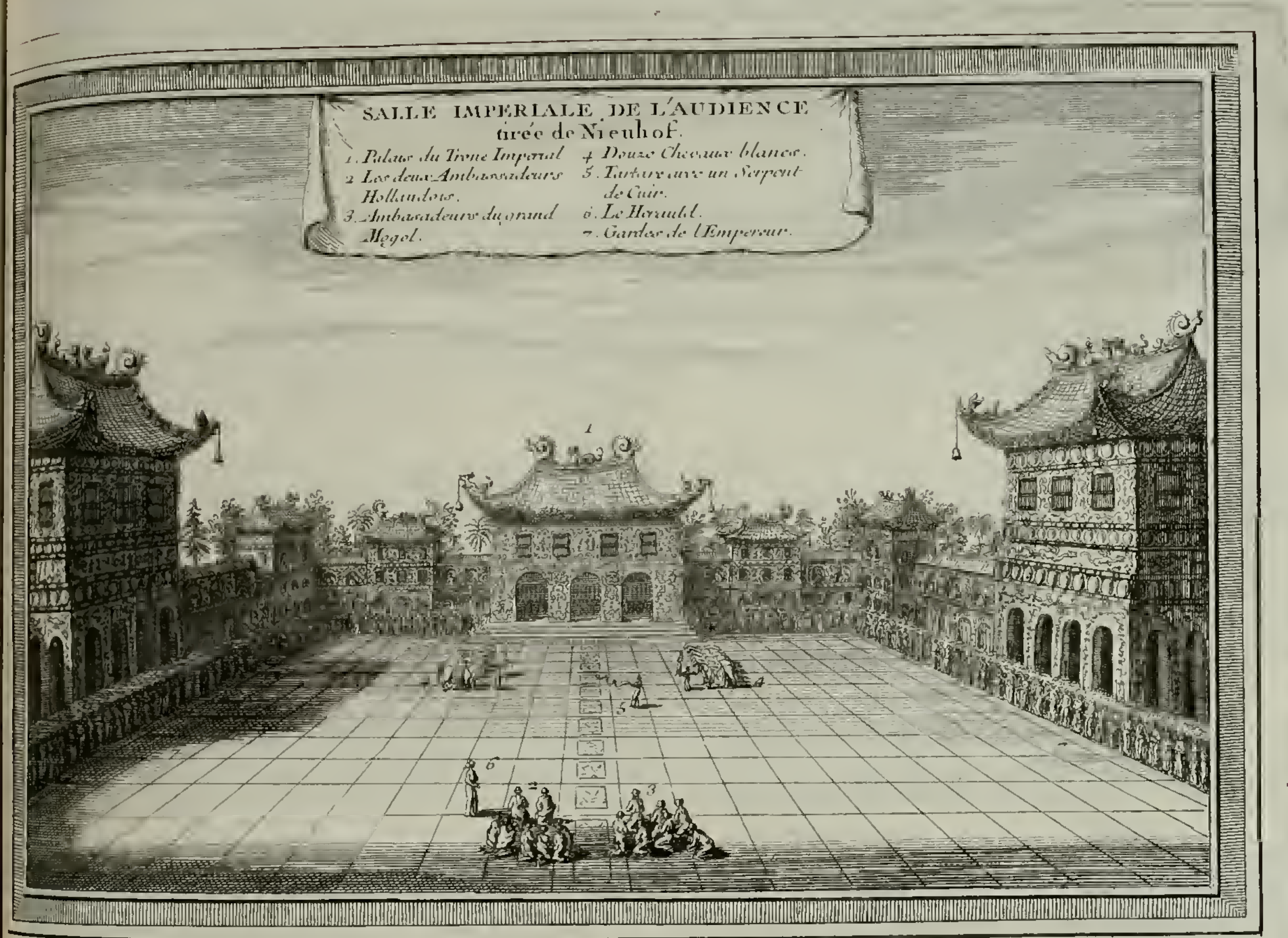
A la pointe du jour, les Grands qui avoient paſſé la nuit dans la Cour s'approcherent des Ambaſſadeurs pour les obſerver, mais avec beaucoup de politeſſe & de décence. Une heure après, ils reçurent un ſignal qui les fit lever bruſquement. En même-tems deux Seigneurs Tartares, dont l'office eſt de recevoir les Ambaſſadeurs, vinrent les prendre & les firent paſſer par une autre porte, dans une ſeconde cour qui étoit environnée de ſoldats Tartares & de Courtiſans. De-là ils furent conduits dans une troiſiéme cour, qui renfermoit la ſalle du Trône, les appartemens de l'Empereur, & ceux de ſa femme & de ſes enfans. La circonférence de cette cour étoit d'environ quatre cens pas. Elle étoit bordée auſſi d'un grand nombre de Gardes, vêtus de riches caſaques de ſatin cramoiſi.

Deſcription de l'appareil & du Trône.

Les deux côtés du Trône étoient gardés par cent douze Soldats, dont chacun portoit une Enſeigne différente, aſſortie à la couleur de ſon habillement. Mais ils avoient tous la tête couverte d'un chapeau noir, garni de plumes jaunes. Près du Trône étoient vingt-deux Officiers, qui portoient à la main de riches écrans jaunes, dont la forme repréſentoit des ſoleils. Ils étoient ſui-

(34) Les Eluths, ou les Kalmoucks, aiment paſſionnément le rouge.

(35) L'Auteur paroît avoir été mal informé ſur ce point. Whay-Tſong ou Tong-Chin, dernier Empereur de la Chine, étoit fort entêté de la Religion des Lammas. Ainſi cet Ambaſſadeur étoit plûtôt de Si-fan, Nation entre le Tibet & la Chine, dont la plûpart des Lammas portent l'habit jaune pour marquer leur attachement à l'Empereur de la Chine, à qui cette couleur eſt propre. C'eſt par la même raiſon qu'on porte des chapeaux ou des bonnets jaunes au Tibet.


SALLE IMPERIALE DE L'AUDIENCE
tirée de Nieuhof.
1. Palais du Trone Imperial
2 Les deux Ambassadeurs Hollandois.
3. Ambassadeurs du grand Mogol.
4 Douze Chevaux blancs.
5. Tartare avec un Serpent de Cuir.
6. Le Herault.
7. Gardes de l'Empereur.

T.V. N.° XX.



vis de dix autres, qui portoient des cercles dorés de la même forme; & ceux-ci de six autres, qui portoient des cercles en forme de pleine-lune. Après eux on voyoit seize Gardes, armés de demi-piques ou d'épieux, & couverts de rubans de soie de diverses couleurs. Ensuite paroissoient trente-six autres Gardes, chacun portant un étendart orné d'une figure de dragon ou de quelqu'autre monstre. Derriere tous ces rangs étoient une infinité de Courtisans, tous richement vêtus, de la même sorte de soie & de la même couleur, comme d'une même livrée; ce qui relevoit beaucoup l'éclat du spectacle. Devant les degrés qui conduisoient au Trône, on avoit placé des deux côtés six chevaux blancs, couverts de riches caparaçons, avec des brides parsemées de perles, de rubis & d'autres pierres précieuses.

Hommages rendus au Trône.

Pendant que les Ambassadeurs admiroient la pompe & l'éclat de cette Cour, on entendit un carillon de cloches, après lequel le vieux Tu-tang s'avança au milieu de trente des premiers Seigneurs de l'Empire. Au signal d'un Hérault, ils rendirent leurs soumissions au Trône, en tombant à genoux & baissant la tête neuf fois jusqu'à terre. Une délicieuse musique de voix & d'instrumens remplissoit les intervalles de cette cérémonie. Au Tu-tang & à son cortége succéda un autre Ordre de Seigneurs. Les Ambassadeurs des Su-ta-tses & des Lammas furent conduits ensuite, avec beaucoup de pompe, par le premier & le second Chancelier, pour rendre les mêmes respects au Trône.

Quel titre les Hollandois se donnent.

Alors un des Chanceliers s'approchant des Hollandois, leur demanda quel étoit leur rang & leur dignité. Ils répondirent qu'ils occupoient le rang de Vicerois. Le même Chancelier interrogea aussi les Ambassadeurs Mogols, qui firent la même réponse. Là-dessus, le Tu-tang leur déclara que leur place étoit à la dixiéme pierre de la vingtiéme, suivant l'ordre des rangs, qui étoit marqué sur le pavé, vis-à-vis la porte de la Salle du Trône. Ces pierres sont revêtues de plaques de cuivre, sur lesquelles on voit écrit, en caracteres Chinois, le caractere & la qualité des personnes qui doivent s'y tenir debout ou à genoux. Ensuite un Hérault leur cria d'une voix haute: *Allez, présentez-vous devant le Trône.* Ils s'y présenterent. Le même Hérault continua de crier: *Marchez à votre place.* Ils y marcherent. *Baissez trois fois la tête jusqu'à terre.* Ils la baisserent. *Levez-vous.* Ils se leverent. Enfin, *Retournez à votre place.* Ils y retournerent (36).

Comment les places étoient marquées.

Forme du Trône Impérial.

On les conduisit ensuite, avec l'Ambassadeur du Mogol, sur un Théâtre bien bâti, qui servoit de soutien au Trône Impérial. Sa hauteur étoit d'environ vingt pieds, & dans toute son enceinte il étoit environné de plusieurs galeries d'albâtre. Là, après avoir été obligés de se mettre à genoux & de baisser la tête, on leur servit du thé tartare, mêlé de lait, dans des tasses & des plats de bois. Bien-tôt, le carillon des cloches ayant recommencé à se faire entendre, toute l'Assemblée se mit à genoux, tandis que l'Empereur montoit sur son Trône. Les Ambassadeurs ne découvrirent pas aisément Sa Majesté Impériale, parce qu'ils furent obligés de garder leurs places. Les gens de leur suite, qui étoient derriere eux, la virent encore moins, au travers d'une foule de Courtisans dont elle étoit environnée.

L'Empereur paroît sur son Trône.

Beauté de ce spectacle.

Ce puissant Monarque étoit assis à trente pas des Ambassadeurs. L'or & les

(36) Nieuhof, *ubi sup.* p. 114. & suiv.

Nieuhof. 1656.

pierres précieuses, dont son Trône étoit couvert, jettoit un éclat si extraordinaire que les yeux en étoient éblouis. Des deux côtés étoient assis près de lui les Princes de son sang, les Vicerois & les grands Officiers de la Couronne. On leur servit du thé dans des tasses & des soucoupes de bois. Tous ces Grands étoient vêtus de satin bleu, relevé par des figures de dragons & de serpens. Leurs bonnets étoient brodés d'or, & parsemés de diamans & de pierres précieuses, dont le nombre ou l'arrangement distinguoit leurs rangs & leurs qualités. De chaque côté du Trône paroissoient quarante Gardes-du-corps, armés d'arcs & de fléches.

Figure de l'Empereur.

L'Empereur demeura l'espace d'un quart-d'heure dans cette situation. Enfin, s'étant levé avec toute sa Cour, Keyser observa qu'en voyant partir les Ambassadeurs il jetta les yeux sur eux. Autant que les Hollandois furent capables de le distinguer, ce Prince étoit jeune, blanc de visage, d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, & vêtu de drap d'or. Ils admirerent beaucoup qu'il eût laissé partir les Ambassadeurs sans leur adresser un seul mot. Mais c'est un usage généralement établi dans toutes les Cours Asiatiques. Les Courtisans, les Soldats & même les Gardes-du-corps, se retirerent avec beaucoup de désordre. Quoique les Hollandois fussent assez bien escortés pour se faire ouvrir un passage, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule qui remplissoit toutes les rues.

L'Empereur veut voir un habit complet de Hollande.

A peine furent-ils rentrés dans leur logement, qu'on leur annonça deux Chefs du Conseil, qui venoient les prier, de la part de l'Empereur, de leur faire voir un habit complet (37) à la mode de Hollande. Ils lui remirent un habit de velours noir, avec le manteau, les bottes & les éperons, une paire de bas de soie, les bas de botte, les haute-chausses, le collet, la chemise, le ceinturon & le chapeau de castor. L'Empereur trouva tout si riche, qu'il ne put s'empêcher de dire avec admiration : » Si les Ambassadeurs portent de » tels habits, quels doivent donc être ceux de leurs Rois ? Le soir, il les renvoya par un Seigneur du Conseil, qui admira beaucoup l'étoffe du chapeau (38).

Trois festins qu'on donne aux Ambassadeurs.

C'est l'usage de la Chine, de traiter les Ambassadeurs le dixiéme, le vingtiéme & le trentiéme jour après leur audience, pour faire connoître que leurs affaires sont terminées. Mais dans l'empressement que les Hollandois avoient de partir, ils obtinrent que ces trois festins leur fussent donnés successivement, dans l'espace de trois jours ; & le premier ne fut pas remis plus loin qu'au jour même de l'audience.

Ordre de cette fête.

A deux heures après midi, les Ambassadeurs furent conduits avec tous les Mandarins de Canton, les Officiers & les Soldats, à la maison du *Li-pu*, ou du premier Ministre, qui étoit chargé de faire les honneurs de la Cour. On avoit invité à la même fête les Ambassadeurs du Mogol, des Su-ta-tses & des Lammas. Ceux de Hollande & du Mogol furent placés du même côté, avec les Officiers de leur suite ; & les deux autres, du côté opposé. Le premier service fut composé de fruits & de confitures séches ; le second, de mouton rôti & bouilli, de bœuf & d'autres viandes. Les plats furent apportés par des personnes de distinction, vêtus de drap d'or. On couvrit ensuite, pour chaque

(37) On suit ici Carpentier & Thevenot. Ogilby parle un peu différemment.
(38) Nieuhof, *ubi sup.* p. 119. & suiv.

Ambaſſadeur & deux des principales perſonnes de ſon train, une table de trente plats d'argent, chargés de fruits rares & de confitures. Le Maître-d'hôtel de l'Empereur étoit aſſis ſeul ſur un banc élevé, & près de lui deux autres Seigneurs, tous les jambes croiſées, pour obſerver s'il ne manquoit rien aux Ambaſſadeurs.

Nieuhof. 1656.

Avant que de s'aſſeoir ils furent obligés de ſe tourner vers le Nord, & de faire trois ſalutations comme ſi l'Empereur eût été préſent. La viande fut ſervie dans trois plats, mais ſi mal préparée que les Hollandois n'oſerent y goûter. Auſſi-tôt que le dîner fut fini, le Maître-d'hôtel de l'Empereur appella ſes propres domeſtiques, & leur donna tous les plats qui étoient devant lui, à la réſerve d'un ſeul, qui étoit une côte rôtie de chameau, dont il mangea lui-même avec autant d'apétit que s'il eût paſſé tout le jour à jeun. Comme l'uſage eſt établi, pour les convives, d'emporter tous les reſtes, ce fut un ſpectacle fort plaiſant, de voir tous ces ſales Tartares remplir leurs poches & leurs culottes de cuir, & le jus découler pendant qu'ils marchoient dans les rues.

Uſage dégoûtant.

Après le dîner, on apporta pluſieurs vaiſſeaux d'or & d'argent, pleins de *Zam-ſou*, qui fut ſervi dans des taſſes & des ſoucoupes de bois. Cette liqueur, qui venoit de l'office même de l'Empereur, étoit une diſtillation de lait nouveau. Quoiqu'elle fût preſqu'auſſi forte que l'eau-de-vie, les Ambaſſadeurs ſe virent obligés d'en boire pluſieurs coups, à l'invitation du Maître-d'hôtel, & d'emporter le reſte. Mais ils en firent préſent aux Soldats qui gardoient la porte. Pour dernier trait de cette fatiguante cérémonie, ils retournerent au Palais, où ils furent obligés de faire une nouvelle réverence au Trône. On leur permit enfin de ſe retirer.

Zam-ſou, liqueur Chinoiſe.

Le jour ſuivant, qui étoit marqué pour le ſecond repas, un *Sous-Tu-tang*, ou Vice-chancelier (39), rendit le matin ſa viſite aux Ambaſſadeurs. Entre pluſieurs queſtions, il leur demanda s'il étoit vrai que les Hollandois puſſent vivre trois jours & trois nuits ſous l'eau, comme les Jéſuites Portugais l'avoient raconté. Les Ambaſſadeurs l'aſſurerent que c'étoit une fauſſeté. Enſuite ils prirent occaſion de ſa curioſité, pour lui repréſenter que le ſuccès de leurs affaires ne répondoit point à leurs eſperances. Il leur répondit qu'elles n'avoient pû réuſſir mieux juſqu'alors; mais que s'ils revenoient une ſeconde fois à la Chine pour ſaluer l'Empereur, ils obtiendroient infailliblement la liberté du Commerce, ſans autres frais qu'un petit nombre de préſens.

Queſtion bizarre.

A l'heure du dîner, ils furent conduits au ſecond feſtin, où aſſiſterent pluſieurs grands Perſonnages de l'Empire, & l'Ambaſſadeur du Mogol, qui fut placé vis-à-vis d'eux. Ils obſerverent que le Sous-Tu-tang prenoit avec ce Miniſtre, avec les Mores & les autres convives, des manieres plus ouvertes qu'avec eux. Lorſqu'ils en demanderent la raiſon à leur Interpréte, ils apprirent que le Sous-Tu-tang n'avoit reçu d'eux aucun préſent. Cette explication les ſurprit beaucoup, parce qu'ils avoient remis à Pinxenton & aux autres Mandarins de Canton, un aſſez grand nombre de préſens pour tous les Grands de la Cour Impériale. Ils exigerent des éclairciſſemens ſur l'uſage qu'on en avoit fait; mais les Officiers qui avoient été chargés de cette diſtribution

Les Hollandois ſont trompés dans la diſtribution de leurs préſens.

(39) Le ſecond Miniſtre dans Thevenot, & le Vice Conſul dans Carpentier.

Nieuhof. 1656.

refuserent de s'expliquer, sous prétexte que ceux qui les avoient reçus ne devoient pas être nommés, dans la crainte que l'Empereur n'en eût quelque connoissance. Les embarras qui resterent là-dessus aux Ambassadeurs & l'esperance qu'ils avoient encore de réussir plus heureusement dans leur principale négociation, firent différer le troisiéme festin jusqu'au quatorze d'Octobre.

Troisiéme & dernier festin.

On délivre aux Ambassadeurs les presens de la Cour.

Le Sous-Tu-tang reçut ses présens dans l'intervalle, & les Ambassadeurs s'en apperçurent aux témoignages de respect & d'affection qu'il leur donna dans cette derniere fête. Après avoir passé une heure à table, on leur apporta les présens de l'Empereur, qui leur furent remis de la part de ce Prince. On commença par les étendre sur deux grandes tables, qui avoient été placées, dans cette vûe, d'un côté de la Salle. Le présent qui étoit destiné pour le Gouverneur de Batavia, parut le premier. Les Ambassadeurs le reçurent à genoux & des deux mains. Ensuite ils furent appellés successivement par leurs noms, eux & les gens de leur suite; &, s'avançant tour à tour, chacun reçut aussi à genoux le présent qui lui appartenoit. Cette cérémonie finit encore par des soumissions au Trône, qui consisterent en trois génuflexions & trois inclinations de tête (40).

En quoi ils consistoient.

Le présent du Gouverneur de Batavia étoit composé de trois cens taëls d'argent; de quatre piéces (41) de damas; quatre piéces de satin noir & quatre de bleu; quatre piéces de drap d'or, deux desquelles étoient brodées de figures de dragons; quatre piéces de *Thuys;* douze piéces de *Pe-lings;* dix piéces de *Ho-kyens;* quatre piéces de damas bleu à fleurs; treize piéces de *Ga-sen;* quatre piéces de Foras & quatre piéces de velours noir. Pour chacun des Ambassadeurs, c'étoient cent taëls d'argent; quatre piéces de *Pe-lings;* quatre piéces de *Ga-sen;* quatre piéces de *Ho-kyens;* trois piéces de satin bleu & trois piéces de noir; trois piéces de damas bleu & une piéce de velours noir. *Baron*, Sécretaire de l'Ambassade, eut cinquante taels d'argent; deux piéces de damas; une piéce de drap d'or & une piéce de velours. Chaque personne de la suite reçut quinze taëls d'argent & deux piéces de ho-kyens. Le premier Interpréte, qui se nommoit Carpentier, trente taëls d'argent; & Paul Durette, autre Interpréte, une robe de damas.

Présens pour les Officiers Chinois.

On donna au Pinxenton une robe de Mandarin, brodée en dragons d'or, dont il devoit se revêtir sur le champ. Les deux autres Mandarins reçurent chacun un cheval, sans selle; les deux Capitaines, qui avoient commandé les Soldats depuis Canton jusqu'à Peking, une robe de damas bleu; & chaque Soldat, au nombre de vingt, une casaque de damas noir & bleu.

Préparatifs du départ des Ambassadeurs.

Comment ils reçoivent la Lettre de l'Empereur.

Le 16, un certain nombre de Seigneurs Tartares, qui avoient paru souvent chez les Ambassadeurs, prirent soin de leur faire amener quinze chariots pour le transport de leur bagage. Pinxenton les fit avertir en même-tems de se rendre à la Cour du Li-pu, ou des Cérémonies, pour recevoir la Lettre de l'Empereur au Gouverneur de Batavia. Ils s'y rendirent à cheval, vers une heure après-midi. On les introduisit dans une antichambre, où l'un des Seigneurs du Conseil prit la Lettre, qui étoit sur une table, couverte d'un tapis jaune. Il l'ouvrit, & rendit compte aux Ambassadeurs de ce qu'elle con-

(40) Nieuhof, *ubi sup.* p. 122. & suiv.

(41) Piéces dans Thevenot & Carpentier; pacquets dans Ogilby.

tenoit. Elle étoit écrite en deux langues, la Tartare & la Chinoise; le papier doré sur les bords, & revêtu des deux côtés de dragons d'or. Ensuite, l'ayant fermée respectueusement, il l'enveloppa dans une écharpe de soie, qu'il mit dans une boëte & la présenta aux Ambassadeurs. Ils la reçurent à genoux. Mais la retirant aussi-tôt de leurs mains, il l'attacha sur le dos d'un des Interprétes, qui se mit à marcher devant eux avec ce précieux fardeau, & qui sortit par la grande porte de la cour, qu'on avoit ouverte exprès. Cette cérémonie fut exécutée avec un profond silence; & dans toutes les fêtes qu'on avoit données aux Ambassadeurs, on n'avoit laissé rien échaper qui eût rapport au sujet de leur commission. La Lettre de l'Empereur étoit conçue dans ces termes:

Nieuhof. 1656.

» L'Empereur envoie cette Lettre à *Jean Maatzuiker*, Gouverneur général » des Hollandois à Batavia.

Lettre de l'Empereur de la Chine.

» Nos Territoires étant aussi éloignés l'un de l'autre que l'Orient l'Est » de l'Occident, il nous est fort difficile de nous approcher; & depuis » le commencement jusqu'aujourd'hui, les Hollandois n'étoient jamais venus » nous visiter. Mais ceux qui m'ont envoyé Peter de Goyer & Jacob de » Keyser, sont une bonne & sage Nation. Ces deux Ambassadeurs ont paru » devant moi en votre nom & m'ont apporté divers présens. Votre Pays est » éloigné du mien de dix mille milles (42); mais vous marquez la noblesse » de votre ame en vous souvenant de moi. Cette raison fait beaucoup pan- » cher mon cœur vers vous. Ainsi je vous envoie...... (les présens étoient ici nommés). » Vous m'avez fait demander la permission d'exercer le Com- » merce dans mon Pays, en apportant & remportant des marchandises; ce » qui deviendroit fort avantageux pour mes Sujets. Mais comme votre Pays » est éloigné du mien, & que les vents sont si dangereux sur ces Côtes qu'ils » pourroient nuire à vos Vaisseaux, dont la perte m'affligeroit beaucoup, je » souhaiterois que, si vous jugez à propos d'en renvoyer ici, vous ne le » fissiez qu'une fois en huit ans, & que vous n'envoyassiez pas plus de cent » hommes, dont vingt auroient la liberté de venir dans la Ville où je tiens » ma Cour. Alors vous pourriez débarquer vos marchandises sur le rivage, » dans une loge qui seroit à vous, sans être obligés de faire votre Commerce » en mer, devant Canton (43). Il m'a plû de vous faire cette proposition, » pour votre interêt & votre sûreté, & j'espere qu'elle sera de votre goût. » C'est ce que j'ai jugé à propos de vous faire connoître.

» La treiziéme année, le huitiéme mois & le vingt-neuviéme jour du regne » de Song-te (44), & plus bas, *Hong-ti Tso-pe* (45).

Les Ambassadeurs ne furent pas plûtôt retournés à leur logement, qu'on

(42) Carpentier met dix mille lieües, & fait observer que quatre de ces lieues font à peine un mille de Hollande.

(43) Carpentier dit: sans être obligés d'en disposer à Canton.

(44) *Sung-to* dans Carpentier & dans Ogilby. Les Annales de la Chine appellent *Schun-schi* le premier Empereur Tartare de la Chine, mort en 1662.

(45) Dans les mêmes Auteurs, c'est *Houg-tee-Thoepoe*.

Nieuhof. 1656.

Avec quelle précipitation les Hollandois sont obligés de quitter Peking.

les pressa beaucoup de partir, en leur représentant que l'usage de l'Empire ne permettoit pas qu'ils s'arrêtassent deux heures dans la Ville après avoir reçu leurs dépêches. Ils se virent obligés de quitter Peking presqu'au même instant. Ainsi, remarque Nieuhof, ils n'eurent ni le tems ni la liberté d'étendre plus loin leurs observations. Pendant tout le séjour qu'ils avoient fait dans cette Capitale, on ne leur avoit pas permis de sortir une seule fois pour satisfaire leur curiosité. Mais l'abondance avoit regné dans l'interieur de leurs murs.

Ce qui leur étoit accordé pour leur subsistance.

Les Ambassadeurs recevoient chaque jour, pour leur seule personne, six kattis de viande fraîche, une oye, deux poulets, quatre tasses de zam-sou, deux taëls de sel, deux taëls de thé, un taël & une mesure d'huile, six taëls de *Mison*, une mesure de poivre, six katris de légumes, quatre kattis de farine, deux poissons frais & deux taëls de *Suttati*.

On fournissoit tous les jours aux Sécretaires un katti de viande fraîche, cinq mesures de thé, un katti de farine, une mesure de *Tausoe*, cinq coudrines de poivre, quatre taëls de suttati, quatre mesures d'huile, quatre taëls de *Mison*, un katti de légumes & une tasse d'arrack. Chaque Hollandois de la suite avoit un katti de viande fraîche, une tasse d'arrack, deux taëls de légumes & un katti de riz.

Le bois, & les fruits de toutes les especes leur étoient envoyés avec beaucoup d'abondance. Ils recevoient aussi quantité de mêts chinois, dont ils faisoient peu d'usage. Les Ambassadeurs faisoient même acheter d'autres provisions pour leur table & se faisoient servir avec beaucoup d'appareil, pour apprendre aux Chinois de quelle maniere on vivoit en Hollande. Après avoir paru à l'audience de l'Empereur, leurs portions journaliéres furent doublées, par une faveur que la Cour accorde rarement aux Etrangers.

Retour des Ambassadeurs à Canton.

En sortant de Peking, ils gagnerent par terre *San-tsian-wey*, où les Barques de l'Empereur, qui les avoient amenés de Nan-king, étoient à les attendre. On y avoit aussi préparé quelques Joncs pour leur usage. Mais les ayant trouvés trop pesans, l'impatience d'avancer leur fit louer des Barques plus légeres, dans la crainte de se voir forcés de passer l'hyver à Canton s'ils y arrivoient trop tard. Ils s'embarquerent avec quelques Seigneurs Tartares, chargés de les escorter, & les Mandarins de Canton, pour reprendre le chemin par lequel ils étoient venus.

Vents tres froids à la Chine.

Le 31 d'Octobre ils arriverent à Lin-tsing, où Pinxenton traita noblement le cortége pendant deux ou trois jours. A leur départ, le vent, qui étoit Nord, devint si froid & si perçant qu'ils en souffrirent beaucoup. Le 21 de Novembre ils revirent Nan-king, où ils s'arrêterent jusqu'au 10 de Décembre. Mais la rigueur insupportable du vent les tint renfermés pendant le séjour qu'ils firent dans cette Ville.

1657.

Le 5 de Janvier ils se retrouverent dans la grande Ville de *Van-nun-gan*, où le Gouverneur leur offrit quelques rafraîchissemens, & leur fit présent de quelques chandelles, composées d'un suc fort épais & fort huileux, qui coule de certains arbres & qui rend une odeur fort agréable avec beaucoup de clarté. Le 11 fut un jour extrêmement froid. Le 15 on débarqua devant *Nangan*, d'où les Ambassadeurs furent portés dans des palanquins, au travers des montagnes, sur les épaules de trente Soldats. Un jour de marche les rendit à *Nan-*

à *Nan-hyong*, où ils reprirent la riviere. Le 27 ils arriverent à *Fu-ſan* (46), délicieux Village, devant lequel ils avoient paſſé pendant la nuit en venant à Peking, & le lendemain ils arriverent à Canton.

Arrivée des Hollandois à Canton.

Dans le chemin qu'ils avoient à faire depuis le rivage juſqu'à leur logement, *Baron*, Sécretaire de l'Ambaſſade, porta la Lettre de l'Empereur ſur ſes deux mains, précedé d'un écran qui la couvroit. Il étoit immédiatement ſuivi des Ambaſſadeurs. Tous les Bâtimens qui ſe trouvoient dans le Port firent trois décharges de leur artillerie. Les rues & les murs de la Ville étoient couverts d'une foule de ſpectateurs. Le lendemain les Ambaſſadeurs rendirent une viſite de cérémonie aux deux Vicerois, à la mere du jeune, & au Tu-tang. Ils furent reçus des Vicerois avec de grands témoignages d'amitié. On leur ſervit du thé. La converſation roula ſur leurs interêts. Le Tu-tang, après les avoir fait attendre l'eſpace de deux heures, leur fit dire qu'il ne pouvoit leur donner audience qu'à l'arrivée du Mandarin Pinxenton.

Le premier de Février, ils furent traités avec beaucoup de magnificence par le vieux Viceroi, & le jour ſuivant par le jeune. Pinxenton, qui étoit revenu dans l'intervalle, ne les traita pas moins noblement le troiſiéme jour. Comme ils manquoient d'argent pour faire les préſens de la nouvelle année aux Vicerois, ils trouverent le moyen d'emprunter une ſomme, par le crédit que *Lantſman*, un de leurs Facteurs, s'étoit ménagé à Canton pendant leur abſence. Mais lorſque les préſens furent portés aux Vicerois, ces deux Seigneurs en parurent peu ſatisfaits. Ils demanderent non-ſeulement l'interêt de quinze cens taëls d'argent, qu'ils avoient déboursés pour leurs gens à leur départ pour Peking; mais formant des prétentions beaucoup plus injuſtes, ils exigerent trois mille cinq cens taëls pour la liberté du Commerce qu'ils leur avoient accordée à Canton. Ces demandes firent naître beaucoup de trouble. Cependant la crainte de ſe voir encore plus maltraités, obligea les Ambaſſadeurs à céder. Ils n'ignoroient pas que la populace prenant parti pour ſes Maîtres, parloit déja d'inſulter les Hollandois dans les rues de la Ville; & peu de jours après, *Paul Duretti*, un de leurs meilleurs Interprétes, fut aſſaſſiné barbarement dans ſa propre maiſon.

Démêlés avec les deux Vicerois.

Aſſaſſinat d'un Interpréte.

Ils prirent immédiatement le parti de s'embarquer. Mais lorſqu'ils ſe préſenterent chez les Vicerois pour prendre congé d'eux, ils eurent l'humiliation de ſe voir refuſer l'audience. On ne les écouta de leur part, que pour leur défendre d'emporter des armes Tartares. Ils ſe rendirent à bord dans le cours de la même nuit & mirent à la voile de grand matin. Mais le vent étant venu à changer, ils ſe trouverent forcés de remonter ſur leurs traces, pour mouiller aſſez près de Canton. Tout étoit capable de leur inſpirer de la défiance, lorſqu'ils virent arriver à bord les Maîtres-d'hôtel des Vicerois, les Capitaines des Gardes, & les Mandarins qui les avoient accompagnés dans leur voyage à la Cour. Ces Officiers venoient, au nom de leurs Maîtres, pour leur offrir du zam-ſou dans les taſſes mêmes des Vicerois, & pour leur ſouhaiter tout à la fois une heureuſe navigation & un prompt retour. Des politeſſes ſi peu attendues les ayant raſſurés, ils leverent l'ancre avec plus de tranquillité & de confiance. Le 28, au coucher du ſoleil, ils entrerent dans le

Les Ambaſſadeurs quittent Canton.

Ils y ſont repouſſés par le vent. Viſite qu'ils reçoivent.

(46) Ou *Foſchan*, grand Village de Commerce, qui a plus d'un million d'Habitans.

NIEUHOF. 1657.

Leur navigation jusqu'à Batavia.

Port de *Hey-ta-men*. Le 2 de Mars, ayant passé devant le fameux Village de Lantam, ils s'avancerent au-delà de Makao. Le 8, ils étoient à *Pulo-Timon*, où ils rencontrerent des légions de poissons-volans. Le 21 ils virent l'Isle de Linga, sur la Côte de Sumatra; & passant par les Détroits de Banka, entre les grandes Isles de Sumatra & de Java, ils arriverent à Batavia le 31, après avoir employé vingt mois & six jours dans un voyage où l'ennui avoit été égal à la dépense. Les présens qu'ils avoient faits à la Chine étoient montés à la somme de cinq mille cinq cens cinquante-cinq livres sterling, & les frais à quatre mille trois cens vingt-sept livres (47).

Conseil de Nieuhof.

Nieuhof, sans se rebuter de tant de fatigue & de perte, conseilla au Gouverneur Hollandois de profiter de la guerre que l'Empereur de la Chine avoit contre Koxinga, pour obtenir la liberté du Commerce, en offrant à ce Prince (48) le secours des Vaisseaux de la Compagnie. Cet expédient fut goûté du Conseil; & quelques années après on entreprit une nouvelle Négociation sur ce fondement.

CHAPITRE II.

Ambassade de Jean VAN-CAMPEN *& de Constantin* NOBLE, *vers Sing-la-mong, Roi de Fo-kyen.*

INTRODUCTION.

QUOIQUE les Hollandois eussent tiré si peu de fruit de leurs premiers voyages à la Chine, ils renoncerent d'autant moins à leurs espérances, que les lumiéres qu'ils avoient acquises n'avoient fait qu'augmenter leur ardeur. Mais ils prirent la résolution d'attendre des circonstances plus favorables; & le conseil même de Nieuhof, qui avoit fait une juste impression sur le Gouvernement, ne fut suivi qu'en 1661, lorsqu'on eut appris à Batavia que le Pyrate Koxinga s'étoit rendu maître des Isles de Tay-wan & de Formose. Cet évenement produisit deux Ambassades; l'une au Viceroi de Fo-kyen, en 1662, & l'autre à l'Empereur, en 1664.

A qui l'on est redevable de cette Relation.

C'est au soin qu'*Arnold Montanus* a pris de recueillir tous les Journaux de ces deux Voyages, qu'on est redevable de la Relation qui fut publiée en langue Hollandoise, à Amsterdam, par *Olfert Dapper*, dans le cours de l'année 1670 (49). L'année d'après, Ogilby traduisit cet Ouvrage en Anglois, pour en faire comme la seconde Partie de la Relation de Nieuhof.

Ce qu'elle contient.

L'Histoire de l'Ambassade contient trois cens soixante-trois pages; les manieres & les usages des Chinois, cent quatre-vingt-seize, & la Descrip-

(47) Nieuhof, *ubi sup.* p. 130. & suiv.

(48) C'est l'Auteur même qui s'attribue l'honneur de ce conseil à la fin de son Ouvrage.

(49) *In folio.* Son titre est *Atlas Chinois*, ou Relation de deux Ambassades de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales au Viceroi *Sing ta-Mong*, & au Général *Taysing-Lipovi*, & à *Kon-chi*, Empereur de la Chine & de la Tartarie orientale, avec le récit du secours que les Hollandois donnerent aux Tartares contre Koxinga & la Flotte Chinoise, & une Description géographique plus exacte qu'on n'en a jamais vûe de l'Empire Chinois en général, & de chacune de ses principales Provinces; recueillie par Arnold Montanus & traduite par Jean Ogilby. A Londres, chez Thomas *Johnsod*, 1671.

tion générale deux cens soixante-quatre. Les Figures, dans l'Original Hollandois comme dans la Traduction, sont imprimées, les unes sur les pages du Livre, d'autres sur des feuilles particuliéres. Celles de la seconde espece sont au nombre de trente-six, sans compter le Frontispice. 1. La Ville & le Château de *Zelandia*, dans l'Isle de *Tay-wan*. 2. Le Temple de Mat-zou. 3. L'Idole de Sekia. 4. Le portrait de *Quan-te-kong*, Général Chinois. 5. Le Château de *Mein-ja-ceen*. 6. La Ville de Quemui. 7. La Ville d'Amui. 8. Cérémonie de la réception des présens. 9. Fête pour les Ambassadeurs à *Hock-tsu*. 10. Départ des Vicerois pour Peking. 11. Ville de Jem-ping. 12. Ville de Pou-ching. 13. Ville de King-ning-fu. 14. Ville de *Hi-tsiu*. 15. Ville de Han-chieu. 16. Temple de Pauliux. 17. Ville de Hok-siu. 18. Peking. 19. Salle du Palais. 20. Funérailles Chinoises. 21. Carte de la Côte d'Amoi & de Quemoi. 22. Faste des grands Mandarins lorsqu'ils paroissent en public. 23. Enseignes & marques qui appartiennent aux Mandarins. 24. Autres marques de cet Ordre. 25. Autres marques. 26. Autres marques. 27. Quelques Figures Chinoises. 28. Autres Figures. 29. Autres Figures. 30. Autres Figures. 31. Idole ou Pagode Sekia. 32. Idole Vitax. 33. Plante de rhubarbe. 34. Arbres fruitiers de la Chine. 35. Autres arbres. 36. Autres arbres.

INTRODUCTION.
Figures de l'Ouvrage.

La route des nouveaux Ambassadeurs fut si différente de la premiere, qu'on en peut tirer beaucoup plus d'éclaircissemens pour la géographie de la Chine & pour la connoissance de plusieurs ouvrages admirables de l'art & de la Nature, qui sont propres à ce grand Empire. Aussi les Auteurs de ce Recueil n'ont-ils rien négligé pour un objet si curieux. A l'égard de la réception des Ambassadeurs & de la forme des négociations Chinoises, ils ont crû, avec raison, que la ressemblance de tous ces détails avec ceux qu'on a déja lûs dans la Relation de Nieuhof les dispensoit d'une ennuyeuse répétition. C'est encore dans la vûe d'épargner aux Lecteurs des explications fatiguantes, qu'ils ont supprimé une partie de l'expédition des Hollandois contre Koxinga. Ce récit leur a paru non-seulement d'une longueur excessive, mais grossiérement digerée. Ils ont porté le même jugement de la description générale du Pays, qui est visiblement tirée de l'*Atlas de Martini*, & de la Relation des manieres & des usages, qui paroît empruntée aussi de plusieurs autres Auteurs. Ainsi les bornes qu'ils s'imposent dans cet Article, sont celles du fond de l'Ouvrage & des Observations qui lui appartiennent.

Son extrême utilité.

Suppressions de quelques détails inutiles.

§. I.

Eclaircissemens sur la personne de Koxinga, ou Ching-ching-kong, & sur la prise de Tay-wan & de Formose.

MONTANUS. 1662.

On entreroit mal dans les vûes & dans les circonstances de la seconde Ambassade des Hollandois à la Chine, si l'on n'y étoit conduit par quelques explications sur le caractere de Koxinga & sur le succès de ses brigandages. Il étoit né d'un pere Chinois, nommé *Chinng-chig-long* (50), que les Etrangers nommoient *Iquon*, *Ikoan* & *Equan*, Habitant d'un Village sur la

Naissance & premiers progrés de Koxinga.

(50) *Chim-chi-lung* dans Montanus.

Côte de Fo-kyen, & ſi pauvre, qu'on a prétendu qu'il exerçoit la profeſſion de Tailleur. Dans ſa jeuneſſe, Koxinga ſe mit au ſervice des Portugais de Makao, d'où il paſſa dans l'Iſle de Formoſe pour s'attacher à celui des Hollandois. Son induſtrie le rendit par degrés un Négociant conſiderable dans le Commerce du Japon; & ſon courage naturel, échauffé par l'avidité des richeſſes, en fit un redoutable Pyrate. Il groſſit le nombre de ſes Vaiſſeaux à meſure qu'il voyoit croître ſes tréſors. Bien-tôt tout le Commerce étranger de la Chine fut entre ſes mains. Il tranſportoit ſur ſes propres Bâtimens les marchandiſes de ſon Pays, pour y rapporter celles de l'Inde & de l'Europe. Les Portugais de Makao, les Eſpagnols des Philippines, les Hollandois de Batavia & de Formoſe, les Inſulaires du Japon, contribuoient à ſes vûes par les avantages qu'il leur faiſoit trouver à le ſervir. En un mot il devint ſi riche, que ſe voyant en état d'équiper une Flotte de mille Vaiſſeaux, ſon ambition (51) le fit aſpirer au Trône de la Chine.

Ses richeſſes & ſes forces.

Plan de ſon ambition.

Il ne pouvoit exécuter une ſi grande entrepriſe qu'en exterminant la famille Impériale; mais les Tartares s'étant répandus en 1644 dans toutes les parties de la Chine, excepté celle de Fo-kyen, de Quang-tong & de Quang-ſi, il regarda cet évenement comme une occaſion favorable à des projets qu'il déguiſoit encore. Il ſe lia ſécretement avec les Tartares. Leur Cham ou leur Empereur, qui ſe nommoit *Lyan-gan* (52), ayant bien-tôt pénétré dans la Province de Fo-kyen, le nomma Général de toutes ſes forces. Comme la plûpart des Officiers Chinois étoient ſes amis ou ſes créatures, il les diſpoſa facilement à ſe ſoumettre aux Vainqueurs, qui le créerent en récompenſe Roi de *Ping-man* (53), ou de la partie Sud de la Chine, le comblerent de préſens & ménagerent encore moins les promeſſes.

Il eſt trahi par les Tartares.

Son empriſonnement.

Cependant toutes ces careſſes & ces libéralités n'étoient qu'un artifice. Ils redoutoient un homme ſi puiſſant, & leur eſperance étoit de le faire tomber dans quelque piége. Il contribua ſi imprudemment à ſa perte, qu'ayant appris que le Chef des Tartares ſe diſpoſoit à retourner à Peking, il quitta ſa Flotte ſans aucune ombre de défiance pour lui aller faire ſa Cour. Ce Prince ne balança point à le faire arrêter; & malgré toutes ſes plaintes, il le conduiſit à Peking, où l'ayant renfermé dans une étroite priſon, il fit redoubler ſes fers (54) à chaque hoſtilité que ſa famille entreprit pour le venger. Tandis que les Hollandois étoient à Peking en 1657, on ajouta quinze chaînes à celles dont il étoit déja chargé.

Vengeance que Koxinga, ſon fils, s'efforce d'en tirer.

Koxinga ſon fils (55) & ſes freres, n'eurent pas plûtôt appris ſon infortune, que ſe retirant ſur ſa flotte, ils déclarerent la guerre aux Tartares en ruinant le commerce & leur cauſant des allarmes continuelles. Ils avoient choiſi pour leur réſidence *A-mui*, *Que-mui* & d'autres Iſles ſur la Côte de Fo-kyen, où les Chinois qui ne s'étoient pas ſoumis aux Tartares leur fourniſſoient réguliérement des proviſions. Comme ils entretenoient auſſi un Commerce conſiderable avec eux, l'Empereur, pour interrompre cette cor-

(51) Les Hiſtoriens Chinois ne le chargent point de cette accuſation. *Voyez la Chine du Pere du Halde, Vol. I.*

(52) C'eſt *Long-Vu.*

(53) Ils lui offrirent la royauté; mais, ſuivant le Pere du Halde, il la refuſa.

(54) On lit la même choſe dans Navarrette.

(55) Proprement *Ko-ſching*, ou *Quo-ching.*

respondance, fit brûler toutes les Villes du rivage & ravager le Pays de Fo-kyen dans l'espace de trois lieues. Ce fut alors que les Hollandois offrirent aux Tartares le secours de leurs Vaisseaux. Ils défirent les Rébelles par mer & par terre (56); & Koxinga se vit pressé si vivement, qu'il prit le parti de quitter les Côtes de la Chine. Mais pour se venger des Hollandois, en 1660, il se rendit avec toutes ses forces aux Isles de *Tay-wan* (57) & de *Formose*. Il se saisit, en 1651, du Château de Zelandia, après un siége de dix mois, & s'étant rendu maître de ces Isles, il traita les Hollandois avec beaucoup de cruauté. Plusieurs Marchands & quatre Officiers du Fort perdirent la vie par ses ordres, & les autres furent retenus dans les fers, contre la foi de la capitulation.

MONTANUS. 1662.

Il est chassé par les Hollandois.

Il les humilie à son tour.

Le Gouvernement de Batavia ne put apprendre ce désastre sans penser non-seulement à la vengeance, mais à se remettre en possession de deux Isles, dont la perte entraînoit celle de son Commerce. Quelque-tems auparavant, Sing-la-mong (58), Viceroi de Fo-kyen, avoit imploré leur assistance; & cinq Vaisseaux qu'ils avoient à Tay-wan, dans cette vûe, avoient été dispersés par la tempête. Mais ils prirent la résolution de faire partir une Flotte considerable, avec un Ambassadeur chargé de proposer une ligue pour la ruine de Koxinga, sans autre condition que la liberté du Commerce. La diligence de l'exécution répondit à la grandeur de cette entreprise. On équipa, dans le Port de Batavia, douze Vaisseaux de guerre, depuis onze jusqu'à trente-deux piéces d'artillerie. Le commandement général fut donné à l'Amiral *Baltazar Bort*; l'office de Vice-Amiral à *Jean Van-Campen*; & celui de Contre-Amiral à *Constantin Noble*, qui fut revêtu de la qualité d'Ambassadeur. Toute l'artillerie montoit à cent trente-neuf piéces de canon; le nombre des Matelots à cinq cens vingt-huit, & celui des Soldats à sept cens cinquante-six.

Mouvemens des Hollandois pour se venger.

Ils équipent une grosse Flotte à Batavia.

Noble est nommé Ambassadeur pour la Chine.

Cette Flotte mit à la voile le 29 de Juin 1662, avec trois Navires marchands, qui devoient se rendre au Japon sous le commandement de l'Amiral *Henri Van-Judick*. Elle rencontra le 3 d'Août quelques Pêcheurs Chinois, qui lui apprirent la mort (59) de Koxinga. Mais se fiant peu à cette information, elle s'approcha le 12 de *So-ti-ha*, Ville située sur la Riviere de Chang, qui appartenoit au Pyrate. Elle s'empara de cette Ville, malgré la force de ses murs, & prit cent-cinquante Soldats dont la garnison étoit composée. Ensuite elle brûla vingt-sept Jones & d'autres Bâtimens, qui étoient chargés de poivre pour le Japon (60).

Premiéres expéditions de la Flotte Hollandoise.

Le 15, Van-Campen, Vice-Amiral, fut envoyé dans une Chaloupe à *Hok-syeu* ou *Chang-cheu*, qui est assez loin de la mer sur les bords du Chang, avec une Lettre de l'Ambassadeur pour le Viceroi de Fo-kyen. Ce Seigneur Tartare étant alors à la tête de son armée, près de *Syen-syen*, Van-Campen

Van-Campen, Vice-Amiral, descend dans la Riviere de Chang.

(56) Il avoit plus de zéle pour sa patrie que pour son pere. Ses armes furent d'abord si heureuses, qu'il battit plusieurs fois les Tartares & leur prit plusieurs grandes Villes.

(57) Formose même est nommée *Tay-wan* par les Chinois, mais *Pe-kan* par les Naturels du Pays.

(58) *Sing-ha-mong* ou *Sig-la-mong*, étoit un des Vicerois de Canton au tems de la premiere Ambassade.

(59) Il mourut un an & quelques mois après ses conquêtes, & laissa pour son successeur Ching-king-may, son fils. *Voyez le Pere du Halde.*

(60) Montanus, *ubi sup.* Vol. II. p. 49. & suivantes.

MONTANUS. 1662.

lui dépêcha son Interpréte. Mais à son entrée dans la Riviere, cinq Mandarins vinrent le complimenter sur son bord. Le 22 il en vit arriver cinq autres, avec une suite fort nombreuse, & des rafraîchissemens qui lui étoient envoyés par les Gouverneurs de Hok-syeu & du Fort de Min-ja-zen (61). Le 28 il en reçut trois autres, qui lui apportoient de la part des mêmes Gouverneurs une Lettre de félicitation sur son arrivée.

Le 8 de Septembre, l'Interpréte Chinois revint de *Sink-syen* par la voie de *Hok-syeu*, après un voyage de vingt-quatre jours, accompagné d'un Mandarin que le Viceroi & *Tay-sing Li-po-vi*, son Général, avoient chargé de leurs Lettres pour l'Amiral *Bort*. Ils le prioient de se rendre auprès d'eux, ou d'envoyer quelque personne de confiance, pour conferer sur l'important objet de son voyage. Ils demandoient aussi qu'on leur fît remettre, par la même occasion, les Lettres du Gouverneur Maetzuiker & du Conseil de Batavia.

Noble & Campen sont envoyés au Viceroi de Fo-kyen.

L'Amiral, peu disposé à quitter sa Flotte, joignit Van-Campen à Noble pour aller conferer avec le Viceroi. Il se crut obligé de communiquer ses vûes au Gouverneur de *Hok-syeu*. Mais cet Officier Tartare, en lui faisant esperer du succès pour son entreprise, s'excusa de joindre ses forces aux siennes contre Koxinga, parce qu'il craignoit de passer les bornes de sa commission (62).

§. II.

Voyage des Ambassadeurs à Sink-syen, & leur retour.

Joncs envoyés à la Flotte pour recevoir les Ambassadeurs.

MALGRE' ce refus, le Gouverneur de Hok-syeu envoya, le 18 de Septembre, deux Joncs à la Flotte Hollandoise, pour amener dans sa Ville les Envoyés & leur suite, qui fut composée de dix-huit personnes. Le 20, après avoir embarqué les présens & les provisions nécessaires, ils mirent à la voile au Sud-quart-Sud-Ouest, pour remonter la Riviere de Chang. A midi, les deux Joncs passerent devant Quan-to, petite Ville, mais bien fortifiée & défendue par une bonne garnison. Un peu plus loin ils côtoyerent *San-wan*, Village fort peuplé, dont la plûpart des Habitans sont ou Serruriers, ou Tisserands, ou Tonneliers, &c. divisés en corps avec beaucoup d'ordre. A l'embouchure de la Riviere, ils rencontrerent le Village de Tayon; & plus loin, le Fort de *Benantien* ou *Min-ja-zen*, qu'on a déja nommé, & dont les fortifications consistent dans des tours & un large fossé. Cette Place, qui est trois lieues au-dessous de Hok-syeu, peut passer pour une petite Ville, dont les rues sont fort belles & les maisons bien bâties. Les Envoyés étant descendus au rivage pour complimenter le Gouverneur, furent traités avec du bouillon de féves, mêlé de lait; honneur si distingué, que le Pays n'en a point de plus grand. Une lieue au-delà, vers le Sud-Est, ils découvrirent *Pe-tso*, lieu délicieux; & vis-à-vis, sur la rive Nord, *Po-sang*, Temple spacieux, qui passe pour une des merveilles de la Chine. A quatre heures après midi ils arriverent près d'un large pont de pierre, qui traverse la riviere & dont le sommet est couvert de planches longues & minces, étendues d'arche en (63)

Ils passent à Quan-to.

Fort de Benantien ou Min-ja-zen.

Pe-tso.

Temple de Po-sang.

(61) A trois lieues de Hok-syeu.

(62) Montanus, *ubi sup.* p. 69. & suiv.

(63) L'Auteur donne, dans un autre endroit, trente-six arches à ce pont, & des boutiques des deux côtés.

arche, & revêtues des deux côtés d'une balustrade de pierre bleue, qui est ornée de figures de lyons & de dragons.

MONTANUS. 1662.

Les Ambassadeurs visitent la belle-mere du Viceroi.

Le 20, les Envoyés Hollandois passerent le pont dans des litiéres, pour aller complimenter à Hok-syeu la belle-mere du Viceroi, qui leur présenta le bouillon de féves & d'autres rafraîchissemens, servis dans de la vaisselle d'or. Elle leur promit d'écrire à son fils en leur faveur, & de manger avec eux à leur retour, parce qu'une indisposition l'avoit privée de ce plaisir. Les rues de la Ville sont bien pavées, & la foule y étoit si grande, que les Hollandois eurent beaucoup de peine à la percer.

Fort Eugeli.

Le jour suivant, plusieurs Mandarins d'un Ordre distingué & le Gouverneur du Fort *Eugeli*, leur rendirent visite à bord & les inviterent à dîner. Près du Fort est un grand Village, fort bien peuplé, où l'on voit plusieurs Temples, ornés de pagodes, devant lesquelles on entretient des lampes ardentes. Le 22, les Envoyés visiterent le Gouverneur de *Hok-syeu*. Il leur dit qu'il avoit écrit en leur faveur à l'Empereur & au Viceroi; & les ayant retenus à dîner, il leur donna deux Mandarins & quatre-vingt-dix hommes pour les escorter jusqu'au camp. Après-midi, s'étant rembarqués dans leurs joncs, ils se trouverent à trois heures devant *An-lau-ya* ou *Lau-it*, Ville fortifiée de hauts murs, & d'une nombreuse garnison de cavalerie & d'infanterie, dont l'unique occupation est de tenir en respect un grand nombre de brigands qui sont réfugiés dans les montagnes (64).

An-lau-ya.

Lan-pon.

Le soir du même jour ils arriverent à *Lan-pon*, Village d'un grand commerce, & plus célebre encore par un Temple dont l'Idole inspire de bons conseils dans l'infortune. Les Hollandois quitterent ici leurs joncs pour continuer leur route par terre.

Grande chaussée & belles campagnes.

Le 23 ils furent portés, dans des palanquins, au long d'une grande chaussée, pavée de pierres bleues & grises. Leur route étoit au travers de plusieurs belles plaines, bien plantées d'arbres à fruits, semées de légumes, peuplées de grands Villages (65), arrosées de ruisseaux, dont l'agréable murmure, joint à la beauté de la perspective forme une situation délicieuse pour des voyageurs. Ils y virent aussi plusieurs anciens monumens, ornés de figures d'hommes, de chevaux, de lions & de dragons, avec de grandes arches qui les couvroient, & des inscriptions ou des épitaphes à l'honneur des Morts. Vers midi ils arriverent près de deux grands Forts, & vers six heures à la Ville de *Hok-sua*, où ils furent logés dans une grande maison destinée à l'usage des voyageurs, avec une garde pendant la nuit. Le lendemain ils reçurent la visite des Mandarins, qui leur présenterent des fruits & d'autres rafraîchissemens. Dans le cours de l'après-midi, ils se firent un amusement de visiter la Ville. Elle est agréablement située, au milieu d'un grand nombre de jardins. Ses arcs de triomphe, ses bâtimens, qui sont anciens & magnifiques, avec l'avantage, assez rare à la Chine, d'être uniformes & contigus; ses murs flanqués de boulevards & sa nombreuse garnison de cavalerie & d'infanterie, en font une

Ville de Hok-sua. Sa beauté.

(64) Montanus, *ubi sup.* p. 71. & suiv.

(65) On ne trouve presqu'aucune des Places de ce Journal dans les Cartes des Jésuites & dans leurs Descriptions. Peut-être les noms ne se ressemblent-ils pas, parce que la Province de Fo-kyen a son langage particulier. D'ailleurs l'Auteur du Journal les écrit peu correctement. Il marque aussi plus de Villes qu'on n'en trouve dans les Cartes. Peut-être a-t-il confondu les Villes avec les Bourgs.

MONTANUS. 1662.

Place fort distinguée. A la distance d'une lieue, on trouve des bosquets & des berceaux de verdure, où les Habitans vont se réjouir à la fraîcheur de l'ombre.

Détroit fortifié.

Le 25 on partit de fort bonne heure, sous une escorte de cinquante Tartares; & passant devant plusieurs Places fortifiées, on arriva dans un lieu si étroit, entre deux rocs, que l'ouverture recevroit à peine deux chariots. Les deux entrées de ce passage sont munies d'un Fort de bois. Sur le sommet des rochers qui le forment, on voit plusieurs cyprès & quelques frênes, quoiqu'il n'y ait aucune apparence de terre. A midi l'on découvrit un autre Fort de bois, & le soir on arriva devant une Ville murée, dont la garnison étoit nombreuse. On s'arrêta au Sud de cette Place, dans un Temple où le Gouverneur & les principaux Habitans vinrent offrir aux Envoyés de la bierre forte de la Chine & d'autres rafraîchissemens. On leur avoit fait les mêmes offres dans toutes les Places qu'ils avoient rencontrées. Le jour suivant, au lever du soleil, il eurent peine à traverser la Ville, au milieu d'une foule de Peuple qui remplissoit les rues, & qui arrêta même le palanquin de Campen pour se donner le tems de l'observer. Le même jour, après avoir passé devant plusieurs Forts & quelques Villages, ils arriverent le soir à la Ville de *Hok-excho*, dont la plûpart des Habitans exercent l'agriculture & paroissent d'un bon caractere. Dans un Village qui est entre cette Ville & Hok-sua, on fabrique beaucoup de porcelaine.

Villes & Villages.

Le 27 on passa devant plusieurs grandes Villes & quantité de Villages, pour s'arrêter le soir dans un Château très fort. Le jour suivant, à trois heures après midi, on descendit dans une grande Ville, ornée de somptueux tombeaux, d'anciens édifices & d'arcs de triomphe. En partant, le 29, on passa la grande Riviere *La-yang*, sur un pont de pierre de plusieurs arches, pavé de pierres de taille, dont quelques-unes ont plus de soixante-dix pieds de long, sur trois & demi de large & six pouces d'épaisseur. Il a, des deux côtés, un mur d'appui, au long duquel regnent des bancs de pierre bleue, ornés de lions, de dragons & d'autres figures placées sur des piedestaux. Les Chinois racontent que ce pont merveilleux fut bâti dans l'espace d'une nuit par des démons (66). On s'occupoit alors à réparer l'arche du milieu, qui avoit été brisée pour couper le passage aux ennemis.

Pont de La-yang.

Swan-si-fo, Ville qui a conservé ses privileges.

Avant midi les Envoyés arriverent à *Swan-si-fo* (67), Ville d'un grand commerce, ornée d'arcs triomphaux de pierre bleue taillée en figures, & de plusieurs Temples, dont les trois principaux ont des tours fort hautes, accompagnées de galeries. Elle est revêtue d'un mur, haut de vingt-sept pieds & flanqué de boulevards & de parapets. Ses portes, au nombre de trois, étoient bâties de pierre bleue & formoient une entrée tortueuse. Elle avoit été rendue aux Tartares par San-ting-hou Be-te-tok, Amiral de la mer & Gouververneur du Pays; ce qui lui avoit fait conserver tous ses privileges. Mais ses clochers n'en avoient pas moins été démolis. Koxinga, qui en avoit tenté le siége, avoit été forcé de se retirer avec beaucoup de perte. L'Amiral Bort

(66) Martini croit qu'il n'y en a point de semblable au Monde. Il est, dit-il, au côté Nord-Ouest de la Ville de Suan-chu, & s'appelle aussi Pont de Van-gan. Cet Auteur en fait une longue description.

(67) Ce doit être *Suan-chu-fu*, grand Port de mer, dont la latitude observée est vingt-quatre degrés six minutes.

s'étoit

s'étoit crû obligé d'envoyer une Lettre & des présens au Gouverneur ; mais il avoit refusé de les recevoir avant que les Agens eussent vû le Viceroi. Ils partirent le 30, & se rendirent à midi dans une Ville ruinée, qui se nomme *Engeling*. Pendant le reste du jour ils passerent à la vûe de quelques Châteaux & de divers Villages. Le soir ils s'arrêterent entre deux grands Forts, nommés *Twa-ya*, éloignés d'un mille Anglois l'un de l'autre, dont les murs de pierre de taille ont vingt-cinq pieds de haut & vingt-huit pouces d'épaisseur.

MONTANUS. 1662.

Engeling, Ville ruinée.

Le premier d'Octobre ils arriverent à trois heures après midi dans la Ville de *Tan-wa*, qui passe pour une des plus belles & des plus peuplées de toute la Chine. Sa situation est dans une vallée très-fertile. Elle est environnée d'un mur de pierre, & fortifiée par des boulevards & des fossés. Les Envoyés furent conduits par trois Mandarins bien montés, dans une hôtellerie magnifique, où l'on entroit par sept degrés de fort beau marbre. Les appartemens y étoient en grand nombre, le pavé fort propre ; les bancs, les chaises & les lits revêtus d'étoffes précieuses. Il y avoit assez de logement pour douze cens hommes & des écuries pour cent chevaux.

Tan-wa, une des plus belles Villes de la Chine.

Hôtellerie singuliere.

Le lendemain, après avoir passé sur un grand pont de pierre, les Envoyés découvrirent dans le cours de la journée quantité de Bourgs & de Villages, les uns ruinés, d'autres dans un état florissant. Le soir ils logerent dans un Fort, au sommet d'une colline, où ils apprirent du Gouverneur que les Insulaires d'*A-moui* & de *Quemoui* (68) négocioient un Traité avec les Tartares.

Autres Villes.

Le 3 ils passerent entre plusieurs Villages, pour gagner un pont de pierre, dont les extrêmités sont défendues par deux Forts. Dans le cours de l'après-midi, les Prêtres de plusieurs Temples qui se présentent sur le chemin, leur offrirent du thé & des confitures. Enfin, s'approchant de *Sink-syeu* (69) ils virent venir au-devant d'eux trois Mandarins, que le Viceroi & le Général envoyoient pour les complimenter. On les traita d'abord dans un Temple, d'où ils furent conduits au travers de la Ville dans une spacieuse hôtellerie, qui est réservée pour les voyageurs illustres, & qui n'a pas moins de logemens & d'écuries que celle de *Tan-wa*.

Les Envoyés arrivent à Hok-syeu.

Le 4 ils partirent pour le camp, sur des chevaux qu'on avoit envoyés pour eux & pour toute leur suite. Deux Mandarins, qui leur servoient de guides, leur firent traverser une grande partie de la Ville. Ensuite ayant passé une riviere, sur un grand pont dont la situation est un peu au Sud, ils arriverent à l'armée, qui étoit campée à la distance d'un mille & demi de Sink-syeu.

Ils se rendent au camp du Viceroi.

Ils y furent reçus par cinq grands Mandarins, à la tête d'une troupe de fusiliers, & conduits avec beaucoup d'appareil jusqu'à la tente du Sécretaire. Cet Officier se fit aussi-tôt leur guide, pour les mener vers une grande tente à trois portes de front, où le Viceroi & le Général tenoient conseil avec *Santing-hou Be-the-tok*, Gouverneur de Suan-si-fo, & *Hay-tan-kon*, Gouverneur de la Ville. En arrivant près du Viceroi, ils furent invités à s'asseoir, & le Sécretaire leur demanda leurs Lettres, qui furent reçûes avec quantité

Ils sont reçus au Conseil.

(68) Isles dans la Baye de Chang-cheu, ou de Hok-syeu, soumises au Pyrate Koxinga.

(69) Ce doit être *Hing-wha-fu*, Ville maritime, qui est, par observation, à vingt-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude.

MONTANUS. 1662.

de cérémonies. Le Viceroi refusa les présens de la Compagnie Hollandoise; mais il parut accepter volontiers ceux de l'Amiral Bort. Ensuite on commença sérieusement à traiter des affaires qui les avoient amenés. Le Viceroi & le Général leur accorderent la permission de s'établir dans l'Isle qu'ils jugeroient à propos de choisir, & de relâcher dans les Ports où ils trouveroient le plus de sûreté pour leurs Vaisseaux. Ils promirent aussi de rendre la liberté à trente-neuf prisonniers Hollandois, qui étoient encore dans les prisons d'*A-moui*. Mais rien ne put les faire consentir à leur accorder la liberté du Commerce, ni même celle de vendre les marchandises qu'ils avoient apportées. Ils se retrancherent sur la nécessité d'attendre les ordres de la Cour Impériale; & ne paroissant pas plus disposés à joindre leurs forces à la Flotte Hollandoise pour attaquer Koxinga, ils apporterent pour excuse le Traité actuel que les Insulaires de Que-moui & d'A-moui négocioient avec l'Empereur. Après le Conseil, les Envoyés furent traités avec beaucoup de magnificence, assis chacun à des tables séparées. Les plats & les tasses étoient d'or, relevé en bosses. Après dîner, le Viceroi leur donna la vûe de son armée & fit faire devant eux l'exercice à ses Soldats. Lorsqu'ils retournerent à la Ville, on leur envoya les restes du festin.

Réponse qu'ils obtiennent.

Le jour suivant ils rendirent leur visite au Général *Tay-sang Li-po-vi*, dans ses propres quartiers, qui étoient à la portée du canon de ceux du Viceroi. Cet Officier reçut la Lettre du Gouverneur de Batavia & les présens de l'Amiral Bort; mais il refusa ceux de la Compagnie Hollandoise par la même raison qui les avoit fait refuser au Viceroi, & traita les Envoyés avec le même appareil. Etant retournés à leur hôtellerie, ils apprirent qu'il étoit arrivé neuf Joncs des Isles d'*A-moui* & de *Que-moui*, chargés de poivre, d'étoffes & d'autres marchandises. Cette nouvelle leur fut confirmée par l'ordre qu'ils reçurent aussi-tôt de ne pas sortir de leur logement le même jour & le lendemain. Cependant il n'y avoit rien de plus important, dans l'arrivée des dix-neuf Joncs, que la nécessité de se pourvoir par des échanges, les Côtes voisines ne leur en fournissant plus depuis qu'elles avoient été ravagées par les Tartares. Trois Négres, qui avoient deserté du service des Portugais à Makao & qui étoient venus prendre parti dans la cavalerie Tartare, insulterent les Envoyés Hollandois par des paroles outrageantes. Mais le Viceroi, qui en reçut des plaintes, les fit saisir sur le champ & donna ordre qu'ils fussent rigoureusement punis aux yeux mêmes des Envoyés.

Les présens de la Compagnie Hollandoise sont refusés.

Punition de deux Négres, qui outragent les Envoyés.

Le 8, ils prièrent deux Mandarins de représenter au Viceroi, que leur commission étant pressante, ils souhaitoient d'être promptement expediés. On leur amena aussi-tôt quinze chevaux richement équipés, pour se rendre au camp. Ils y porterent quelques petits présens, tels que du vin, de l'eau-de-vie, des armes & des verres à boire, qu'ils offrirent au Conseil & qui furent acceptés. Dans la conference, qui s'ouvrit sur leurs affaires, le Viceroi leur promit de l'amitié; mais ayant appris que l'Amiral Bort avoit quitté la rade de Hok-syeu, il déclara aux Agens qu'il n'étoit pas satisfait de ce départ précipité, qui étoit d'ailleurs inutile, parce qu'il ne falloit point esperer de rencontrer les ennemis de l'Empire sur une Côte qui avoit été ravagée. Le Viceroi, remarque l'Auteur, étoit d'autant plus mécontent, qu'il avoit écrit à l'Amiral de ne pas

Seconde conférence & son résultat.

s'écarter de Hok-ſyeu, où il devoit ſe rendre pour voir la Flotte Hollandoiſe; mais ſa Lettre étoit arrivée trop tard (70).

MONTANUS. 1662.

Préſens faits aux Envoyés.

Ce Seigneur & le Général ayant encore traité les Envoyés & toute leur ſuite, leur firent préſent à chacun de deux piéces de ſoie & d'un plat rond d'argent, ſur lequel leurs noms & leurs titres étoient gravés en caracteres d'or. Les préſens de cette nature ſervent de paſſeport à ceux qui les reçoivent, pour traverſer toute la Chine, & les font traiter en qualité de Lau-yas, ou de Seigneurs. Le plat qui fut donné à Van-Campen par le Général, peſoit plus de vingt onces & n'avoit pas moins de huit ou neuf pouces de diametre. Les bords étoient ornés de fleurs dorées & relevées en boſſe. Il avoit un manche, doré auſſi ſur les bords. Celui dont le Viceroi fit préſent à Noble, ne peſoit qu'environ ſix onces & n'étoit ni doré ni orné de fleurs. Les autres étoient plus petits & plus légers à proportion.

Deſcription de Sink-ſyeu.

La Ville de *Sink-ſyeu* eſt diviſée par une riviere qui prend ſa ſource dans une montagne, une lieue au-delà du Fort Lan-tin. Elle eſt environnée d'un mur de pierre, aſſez large pour recevoir un caroſſe attelé, & défendu par un grand nombre de pieux qui ſont armés d'un fer en forme de faux, & ſi tranchant, que d'un ſeul coup il abbattroit la tête d'un homme ou le couperoit en deux. Les rues de la Ville ſont belles & bien pavées. Les Temples bâtis de pierre bleue, & les édifices grands & majeſtueux. Le jour que les Envoyés choiſirent pour leur départ, fut le 8 d'Octobre. Ils obtinrent du Viceroi cent hommes pour le tranſport de leur bagage, avec une eſcorte de cinquante Soldats.

Retour des Envoyés.

La nuit ſuivante ils s'arrêterent au Village de *Chin-ho*. Le 9 ils arriverent dans un Château bien fortifié, où ils virent trois Dames qui avoient les pieds d'une extrême petiteſſe. En y comprenant les ſouliers & le reſte des ornemens, ceux de l'une n'étoient longs que de ſix pouces; ceux de la ſeconde, de cinq pouces & demi, & ceux de la troiſiéme, de cinq pouces ſeulement.

Têtes Chinoiſes qu'ils trouvent ſuſpendues aux arbres.

Le 10 ils paſſerent par quantité de Villages ruinés, & dans neuf Châteaux très-forts. En marchant ſur cette route, ils voyoient pendre dans des paniers, aux branches des arbres, un grand nombre de têtes Chinoiſes, du Parti de Koxinga. C'étoit le châtiment qu'on avoit fait ſubir à tous ceux qui avoient refuſé de ſe faire couper les cheveux, ſuivant l'ordre de l'Empereur. Le ſoir ils arriverent à *Tan-wa*. Noble fut ſaiſi le lendemain d'un accès de fiévre dans le Château de *Tan-ho*, où l'on s'étoit arrêté. Le 12, à midi, on entra dans *Suan-ti-ſo*. Les Envoyés rendirent leur viſite à *San-ting-hou Be-the-tok*, qui avoit quitté l'armée avant leur départ, & lui firent un préſent, dont ils furent payés auſſi-tôt par deux piéces de ſoie & une grande médaille d'argent qui leur ſervit de paſſeport.

Temple où ils ſont logés à *En-wa*.

Le 13 ils arriverent à *Suan-ſi-ho*, Place d'une force conſiderable; & le 14 à *En-wa-cho*, autre Ville fortifiée. Le 15, ayant gagné celle d'*En-wa*, ils furent conduits dans un grand Temple, où pour meubles, dans pluſieurs appartemens, ils virent des ſtatues de grandeur humaine, aſſiſes ſur des bancs & richement vêtues. Elles avoient des lampes qui brûloient devant elles, & plus de cinquante Prêtres, dont l'unique occupation étoit de leur offrir de

(70) Montanus, *ubi ſup.* p. 81. & ſuiv.

MONTANUS. 1662.

l'encens, accompagné de leurs chants & du son d'un tambour. Ces Ministres de la Religion Chinoise traiterent fort bien les Envoyés & leur firent présent à leur départ de deux écus d'argent. Ils arriverent le 17 à Lan-tong-sua, Fort situé sur le Mont *Ti-scho*. Le 18, dans un Village sur la route, ils rencontrérent cinq Chinois, qui s'étoient échapés de Taywan dans un Jonc. Ils apprirent d'eux que Koxinga & le Général Be-ke-kok, resserrés depuis long-tems par les Tartares, étoient morts du chagrin de leur situation; mais qu'ils avoient laissé pour soutiens de leur Parti quantité de braves gens, qui n'avoient ni moins d'experience militaire, ni moins de courage. Le soir, étant arrivés à *Hok-sua*, ils furent informés que les Insulaires de Que-moui & d'Amoui demandoient un Gouverneur & une garnison de leur choix; mais que le refus de l'Empereur arrêtoit la conclusion du Traité. Ils trouverent dans la même Ville un Deserteur de Makao, qui les conduisit dans une Eglise chrétienne, à quelque distance de la Ville, & qui leur apprit que le Pere Martini, Missionnaire Jésuite, Auteur de l'Atlas Chinois, y étoit mort depuis trente-sept jours.

Eglise chrétienne.

Le 19 ils furent logés dans un Temple, comme ils l'avoient presque toujours été dans cette route. Le 20 ils traverserent un Village qui n'avoit pas moins d'un mille & demi de long, mais dont la plus grande partie avoit été brûlée la nuit d'auparavant par des voleurs. Cent personnes y avoient péri par le feu, ou de la main de ces cruels brigands. Le même jour les Hollandois arriverent sur le bord d'une riviere, où s'étant embarqués sur un Vaisseau qui les attendoit, ils se rendirent la nuit suivante à *Lau-yit*, ou *Au-lau-ya*. Le 21 ils gagnerent Lam-thay, Ville célebre par ses Temples & ses anciens édifices. Après y avoir été fort noblement traités, ils arriverent le 29 à Hok-syeu, qui n'en est pas éloigné (71).

Arrivée des Envoyés à Hok-syeu.

§. III.

Expéditions de la Flotte Hollandoise & son retour à Batavia.

DE's le jour suivant, les Envoyés reçurent à bord la visite de plusieurs Mandarins, au nombre desquels étoit le Gouverneur d'*En-ge-ling*, Fort de la Baye de Hok-syeu, qui étoit autrefois voisin d'une Ville célebre par son commerce, mais ruinée ensuite par les Tartares. Tandis que ces Seigneurs Chinois étoient sur le Jonc, les Envoyés reçurent une Lettre que l'Amiral Bort leur envoyoit par une Frégate, avec ordre de rejoindre immédiatement la Flotte, pour tenir conseil sur le parti qui restoit à prendre lorsque les Chinois paroissoient si peu disposés à recevoir leur secours. Ils se rendirent sur le champ à Hok-syeu, pour demander au Gouverneur la liberté de partir. Elle leur fut accordée, quoiqu'à regret, parce que le Gouverneur souhaitoit beaucoup qu'ils attendissent l'arrivée du Viceroi. Cependant il ne consentit à leur départ qu'après leur avoir donné une fête, à laquelle plusieurs autres Seigneurs furent invités. Le Grand-Mandarin *Han-lau-ya*, Gouverneur de Min-ja-zen, étant de ce nombre, ses domestiques saluerent les Envoyés à grands cris, en prononçant *Fueet*, qui est le souhait de prosperité à la Chine & qui

Ordre qu'ils reçoivent de retourner à la Flotte.

Ils sont traités avec distinction par les Mandarins.

(71) Montanus, *ubi sup.* p. 90. & suiv.

passe pour une marque d'honneur, qu'on n'accorde qu'aux personnes du premier rang. Après avoir pris congé du Gouverneur & de l'Assemblée, ils s'embarquerent sur la Frégate, qui arriva le jour suivant à *Ting-hay*, où la Flotte étoit à l'ancre.

Montanus. 1662.

Le 30, Noble fut renvoyé, avec la même Frégate & une Pinque, dans la Riviere de Hok-syeu, pour solliciter les interêts de la Compagnie Hollandoise & pour observer en même-tems ce qui s'y passoit. Le 3 de Novembre, deux cens Soldats, que l'Amiral débarqua sur le rivage, s'approcherent de Ting-hay, dans l'esperance d'en chasser les Chinois rébelles; mais ils les trouverent si bien préparés, qu'ils renoncerent à cette entreprise. Ensuite Van-Campen fut envoyé, avec une partie de la Flotte, pour croiser dans ce parage. Il rencontra plusieurs Joncs, que leur légereté sauva de ses mains. Le 15 il doubla une Pointe, à laquelle il donna son nom, au Nord de laquelle il découvrit, à vingt-six degrés cinquante-une minutes de latitude, les ruines d'une Ville nommée Ti-kyen ou Fi-kin, détruite depuis peu par les Tartares. Le 25 il se trouva près de *Sam-suay* (72), Ville située sur la pente d'une colline, à quinze lieues de Ting-hay, mais ruinée aussi par les Tartares. Sa rade est sûre & commode (73).

Courses de Van-Campen.

D'un autre côté, l'Amiral emporta d'assaut le Fort de *Ki-ta*, dans la baye de *Pakka*, & pilla vingt Villes ou Villages de la dépendance de Koxinga, ou habités par ses partisans. Il ne trouva dans le Fort qu'un peu de riz, de sel & quelques meubles grossiers, avec douze femmes & quinze jeunes garçons, qui furent envoyés à Batavia. Van-Campen rejoignit la Flotte le 11 de Janvier.

Les Hollandois pillent plusieurs Places.

Le 18 elle s'approcha de la Riviere de *Sua-ti-ha* (74), dont la pointe Sud est à vingt-sept degrés trente-cinq minutes de latitude; & la remontant à l'Ouest-Sud-Ouest, elle alla jetter l'ancre sur sept brasses devant la Ville du même nom, où les Chinois à courte chevelure arborerent le pavillon rouge, qui est leur signe de paix & d'amitié. Mais l'Amiral n'ayant répondu que par une décharge de son artillerie, ils firent paroître leur pavillon blanc, qui est la marque de guerre à la Chine; & secouant le sabre & la faux sur leur tête, avec quelques coups de mousquets tirés au hazard, ils affecterent une contenance fort résolue. Cependant ils prirent bien-tôt la fuite vers les montagnes ou sur la riviere, avec leurs meilleurs effets. Van-Campen débarquant sans résistance, trouva dans la Ville une grosse provision de riz, de sel & de poisson sec. Cette Place avoit été rebâtie nouvellement. On y voyoit sept grands Temples, environnés d'arbres & pavés de pierre bleue. Les pagodes, les encensoirs & les autres meubles religieux, qui étoient en fort grand nombre, firent partie du butin.

Ils entrent dans la Riviere de Sua-ti-ha.

Les Chinois abandonnent la Ville.

Le 17, une Felouque & quelques Chaloupes, que l'Amiral détacha sur la Riviere, y rencontrerent sept Joncs & trois *Kojas* (75), chargés d'armes & de marchandises. Les hommes sauterent dans l'eau avec leurs armes, & se sauverent à la nâge. On se saisit des femmes & des enfans; mais ce ne fut que pour leur rendre bien-tôt la liberté, à l'exception de cinq femmes & de cinq jeunes hommes, qui furent transportés à Batavia. La nuit suivante, une Chaloupe

Sept Joncs pris par les Hollandois.

(72) *Swam-swa*, dans un autre endroit de sa Relation.

(73) Montanus, *ubi sup.* p. 95. & suiv.

(74) *Soatia* dans Ogilby, & ci-dessus *Sotiha*.

(75) Les kojas sont de petits joncs.

MONTANUS. 1662.

Contributions qu'ils reçoivent des Habitans.

Hollandoiſe ayant été malheureuſement renverſée, dix hommes, de ſeize qui la montoient, périrent dans les flots ou furent tués par les Habitans du Pays. Le 19 on découvrit le drapeau rouge des Chinois, qui ſembloit inviter les Hollandois à s'approcher de la rive. Van-Campen s'y rendit hardiment. Il y trouva les Gouverneurs des cinq Villages voiſins, avec cinq Prêtres & un grand nombre d'Habitans. Les Gouverneurs & les Prêtres ſe laiſſerent conduire à bord de l'Amiral, & le ſuppliérent d'épargner leurs maiſons & leurs Temples. Ils demanderent la même grace pour leurs filets de pêche, en promettant à cette condition d'apporter de chaque Village, dans l'eſpace de quatre jours, vingt-cinq porcs, cent vingt-cinq poules & cinquante canards, avec autant d'oranges, de racines & d'autres légumes qu'ils en pourroient recueillir dans cet intervalle. Bort accepta leurs offres; mais il retint à bord deux des Gouverneurs, pour garants de ce Traité. Tous les articles ayant été remplis fidellement, les Hollandois rendirent graces au Ciel de leurs ſuccès par un jour de fête ſolemnelle.

Villes réduites en cendres par les Hollandois.

Le 24, Van-Campen reçut ordre de faire une ſeconde deſcente pour brûler Sua-ti-ha. Mais les priéres des Chinois & la promeſſe qu'ils lui firent de fournir de nouvelles proviſions à la Flotte, le diſpoſerent à les épargner. L'Amiral même ſe laiſſa fléchir en leur faveur. Mais pendant qu'ils ſollicitoient ſa clémence, leur Ville fut réduite en cendres par la licence effrenée des Matelots. Le même jour l'Amiral fit voile au Sud & Van-Campen au Nord, pour ſurprendre les Joncs ennemis qui faiſoient le Commerce du Japon. Le 31, deux Pêcheurs, tombés entre les mains de l'Amiral, lui apprirent que le Commerce des Joncs étoit ſuſpendu cette année, & qu'on n'en attendoit pas non-plus du Japon. Cependant il en découvrit pluſieurs dans ſa courſe, avec le chagrin de ne pouvoir les joindre. Enſuite il brûla les deux Villes de *Se-tun* & de *Ten-hay*. Pendant la derniere de ces deux expéditions, les Mandarins de Hok-ſyeu le firent preſſer de ſe rendre devant leur Ville. Il arriva le 6 de Janvier à l'embouchure de la Riviere, où il apprit avec étonnement que Noble, qui n'avoit pas quitté Hok-ſyeu, y étoit arrêté avec toute ſa ſuite. Enfin deux Mandarins lui apporterent des Lettres de cet Envoyé, du Viceroi & du Général, qui le prioient également d'attendre pendant quinze ou vingt jours la réponſe de l'Empereur dans le même lieu; en lui faiſant entendre que s'il refuſoit d'y conſentir, Noble ſeroit retenu malgré lui, avec la liberté néanmoins d'exercer ſécretement le Commerce. On ne nous apprend point quelle fut la réponſe de l'Amiral; mais, le 15, trois Mandarins lui apporterent, dans un Jonc Tartare, des vivres & de la bierre Chinoiſe pour l'uſage de ſa Flotte, de la part du Viceroi & du Général. Le 18 il reçut une Lettre de Noble, qui lui marquoit d'un ton chagrin, qu'on exigeoit abſolument un délai de dix jours pour attendre les ordres de l'Empereur, & qu'on demandoit pour ôtages le Vice-Amiral avec un autre Capitaine. L'Amiral rejetta une propoſition qui lui parut tyrannique.

1663.

Noble eſt arrêté à Hok-ſyeu.

Propoſitions qu'on fait à l'Amiral.

Brouillard extraordinaire.

Le 20 on eut pendant tout le jour un brouillard ſi épais, qu'on entendoit le bruit des rames ſans appercevoir les Joncs ou les Chaloupes. Van-Campen étant deſcendu dans une Barque, fut trois heures à retrouver ſes propres Frégates; & l'obſcurité de la nuit venant augmenter l'épaiſſeur des ténébres, on ne pouvoit communiquer d'un bord à l'autre qu'à l'aide du ſon des trom-

pettes. Le tems continua d'être si mauvais, qu'il fallut renoncer à la poursuite des Joncs. Van-Campen rejoignit l'Amiral le 25 ; mais le jour suivant il perdit une de ses Frégates, qui se brisa contre les rocs qu'on a nommés Pyramides. On sauva heureusement l'artillerie & l'équipage, avec une partie des marchandises. Ici, sans aucune explication sur le sort de Noble, on est surpris de voir finir la Relation par le départ de la Flotte, qui arriva le 29 du même mois au Port de Batavia. L'Auteur ajoute seulement, qu'en faisant voile à dix-huit degrés vingt-sept minutes de latitude & à trois lieues de la Côte Sud de *Hay-nan*, on vérifia que cette Isle est de quarante-sept minutes plus au Sud qu'elle n'est placée dans les Cartes (76).

MONTANUS. 1663.

Retour de la Flotte à Batavia.

Navarette (77) & Du Halde ont recueilli quelques éclaircissemens, qui ne doivent pas être négligés, sur Koxinga & son pere. Suivant le premier de ces deux Auteurs, *Quam* (78) le pere, étoit né dans une petite Ville de pêcheurs, près du Port de *Ngan-hay*. Etant fort pauvre, il se rendit à Makao, où il fut baptisé sous le nom de *Nicolas*. De-là on le vit passer à Manille, mais borné dans ces deux lieux à des emplois fort vils. Le desir de s'élever le conduisit au Japon, où son oncle avoit amassé quelque bien dans le Commerce. Ce Négociant crut lui reconnoître des talens distingués. Il lui confia le soin de ses affaires, & lui fit épouser une Japonoise dont il eut quelques enfans. Ensuite l'ayant envoyé à la Chine avec un Vaisseau chargé de riches marchandises, il vit toutes ses esperances trompées par l'infidélité de Nicolas, qui se rendit maître de ce dépôt pour embrasser ouvertement la profession de pyrate. Son adresse & son courage éclaterent bien-tôt dans cette nouvelle carriere. Il répandit la terreur sur toute la Côte ; & l'Empereur *Son-ching*, allarmé lui-même de ses entreprises, prit le parti de le créer son Amiral, en lui pardonnant tous ses crimes. Nicolas s'établit alors à *Ngan-hay*, lieu de sa naissance, & forma des correspondances de Commerce avec tous les Royaumes voisins. Ses richesses ne firent qu'augmenter, & devinrent si excessives, que dans l'opinion publique elles surpassoient celles de l'Empereur même. Sa garde ordinaire étoit composée de cinq cens Négres chrétiens, ausquels il avoit donné toute sa confiance. Dans les combats qu'il livroit sur mer, il invoquoit l'assistance de S. Jacques. On étoit persuadé que s'il eût entrepris de s'opposer à l'invasion des Tartares, ils n'eussent jamais pénetré dans la Province de Fo-kyen. Après avoir employé ses services pour l'établissement de leur pouvoir, ils ne penserent qu'à perdre un Ami dont ils avoienr appris à redouter les forces. Ils l'inviterent à diverses fêtes, dans la vûe de s'assurer de lui. Mais il y paroissoit toujours au milieu de cette terrible garde, dont il connoissoit la valeur & la fidelité. Cependant, ayant trouvé le moyen de le tromper, ils le menerent à Peking. Tout le monde blâma sa folie ; & bien-tôt il se repentit lui-même de sa crédulité. Quoiqu'il fût libre à la Cour, il n'y mena point une vie tranquille. L'Empereur *Son-ching*, qui étoit d'un naturel fort doux, rejetta toujours la proposition de se défaire de lui. Il se contentoit de le faire appeller fort souvent, la nuit comme le jour, dans la crainte continuelle qu'il ne s'échappât, pour se joindre à Koxinga son fils aîné, qui avoit pris les

Eclaircissemens sur Koxinga & son pere.

Source de leur fortune.

Le pere est trahi par les Tartares qu'il avoit servis.

(76) D'autres écrivent *Ay-nan*. Montanus, *ubi sup.* p. 101. & suiv.

(77) Dans son Etat de la Chine, liv. VI. chap. 30.

(78) D'où l'on forma le nom d'*Iquon* & celui de *Chin-chi-long*.

MONTANUS. 1663.

Sa mort.

armes. Mais après la mort de ce Prince, les Régens de l'Empire, sous la minorité de son Successeur, firent le premier essai de leur autorité sur la vie de Nicolas.

Il est vengé par son fils.

Son fils, qui portoit le nom de *Que-sing* (79), titre noble qu'il avoit reçu de l'Empereur (80) qui s'étoit fait proclamer à Fo-kyen, n'eut pas plûtôt appris l'infortune de son pere, que cherchant un asile sur les flots, il monta sur un *Champan*, Vaisseau de la grandeur d'une Pinque, & le seul qu'il pût emmener dans la précipitation de sa fuite. Le tems ne lui permit d'emporter que mille ducats. Mais dans peu d'années il devint aussi heureux que son pere. On vit sous ses ordres jusqu'à cent mille hommes & vingt mille Vaisseaux de différentes grandeurs. En 1659, l'Empereur *Jong-lye* ou *Yong-lye*, qui fut élevé sur le Trône à Canton, lui envoya une Ambassade solemnelle dans l'Isle de *Hya-mwen* (81).

Caractere de Que-sing ou Koxinga.

Ses victoires contre les Tartares.

Que-sing joignoit à la force du corps un caractere audacieux, vindicatif & cruel; qualités Japonoises, qu'il tiroit de cette Nation par sa mere. Il excelloit dans l'usage de toutes sortes d'armes. Comme il étoit toujours le premier & le plus ardent à la charge, il étoit couvert de blessures ou de cicatrices. La victoire ne l'avoit jamais abandonné dans ses combats contre les Tartares, jusqu'en 1659, qu'ayant entrepris de prendre Nan-king d'assaut, il fut repoussé avec un carnage épouventable. On prétend qu'il perdit cent mille hommes dans cette expédition, car il avoit augmenté prodigieusement le nombre de ses troupes. Ce fut alors que les Tartares prirent le parti de ruiner toute la Côte, pour lui ôter le pouvoir de continuer ses brigandages. Lorsqu'on avoit appris à Peking qu'il avoit mis le siége devant Nan-king, l'Empereur avoit pensé à se retirer dans la Tartarie; & si la valeur de Koxinga eût été soutenue par la prudence, on ne douta point qu'il ne se fût rendu maître de la Chine. Mais l'orgueil le rendoit souvent téméraire. Ses ennemis revinrent de leur frayeur après sa défaite. Ils formerent une Flotte de huit cens Vaisseaux pour achever sa ruine par mer. Koxinga, peu effrayé de cet appareil, trouva le moyen d'en rassembler douze cens. Les Tartares obtinrent d'abord quelque avantage; mais le vent l'ayant favorisé, il tomba sur eux avec tant de furie qu'il détruisit leur Flotte entiere. Ceux qui firent face sur le rivage périrent aussi jusqu'au dernier. Cependant le secours des Hollandois fit changer de parti à la victoire. L'Auteur ajoute qu'ils en furent mal récompensés. Que-sing, ou Koxinga, défait dans plusieurs rencontres & chassé enfin de la Chine, tourna ses armes contr'eux dans l'Isle de Formose. Il leur enleva cette Isle (82) & leur prit pour trois millions de marchandises. Quelques-uns reçurent la mort par ses ordres. D'autres eurent le nez coupé. On reprocha, dans cette occasion, deux fautes aux Hollandois; l'une, d'être sortis de leur Fort pour combattre; l'autre, d'avoir abandonné une éminence qui mettoit le Fort à couvert.

Il prend Formosa sur les Hollandois.

Il menace Manille.

Dans la suite, Que-sing aspirant à la Souveraineté de *Manille*, envoya au Gouverneur Dom *Manrique de Lara*, un Religieux nommé *Victorio Ricci*,

(79) On lit dans l'Original *Kue-sing*, d'où les Portugais ont formé *Koxinga*.

(80) Il se nommoit *Long-vu*.

(81) Cette Isle est dans la Baye de Hok-syeu, nommée aussi Chang-cheu-fu.

(82) Il en coûta six cens hommes aux Hollandois & huit mille à leurs ennemis.

avec

avec une Lettre hautaine, qui menaçoit les Espagnols de leur ruine s'ils balançoient à rendre cette Place. Dans cette Lettre, qui portoit pour datte la treiziéme année de Jong-lye & le 7 de la troisiéme Lune (83), il faisoit valoir ses avantages contre les Hollandois comme une punition de leur tyrannie & de leurs pillages; mais il ne les accusoit pas d'avoir accordé leur secours aux Tartares. Le Gouverneur Espagnol ne mit pas moins de fierté dans sa réponse, & chassa aussi-tôt tous les Chinois de Manille. Le premier de ces Bannis qui se retira dans l'Isle de Formose, ayant exageré la disgrace de sa Nation, & publié que les Espagnols avoient massacré un grand nombre de Chinois, Que-sing tomba dans une si furieuse rage, qu'il en mourut quelques jours après.

Sa mort.

On raconte des excès incroyables de sa cruauté. Pendant quinze ans qu'il fut en possession de l'autorité suprême, il condamna au dernier supplice, pour des fautes légeres, plus de cinq cens mille personnes, entre lesquelles on compte sa premiere femme & son fils. Mais ils eurent tous deux le bonheur d'échaper à cette barbare sentence. Une tempête, qui le surprit un jour sur la Côte de *Che-kyang*, lui submergea six cens Champans, sur lesquels il avoit embarqué cinq de ses fils.

Cruauté de Koxinga.

Victorio Ricci n'étant revenu à Formose qu'après sa mort, fit agréer la paix à sa famille. L'aîné de ses fils, qui lui succeda, étoit d'un fort mauvais naturel, sans être aussi brave ni aussi prudent que son pere; ce qui fait douter à Navarette qu'il se soit emparé, comme on le prétend, de plusieurs Provinces de la Chine en 1675 (84). Mais on ne peut rejetter un fait dont on trouve le témoignage dans les Annales de la Chine. *Ching-king-may*, tel étoit le nom du fils de Que-sing, avoit été élevé dans l'étude des Lettres. Il négligea la guerre, le Commerce, & la culture des terres qu'il avoit héritées de son pere. L'oisiveté diminua beaucoup le courage de ses troupes. Cependant les Gouverneurs de Quang-tong & de Fo-kyen s'étant révoltés en 1673, dans la douziéme année du regne de *Kang-hi*, Empereur de la Chine, il entreprit de se joindre aux Rébelles, pour ranimer le feu martial qui commençoit à s'éteindre dans ses Soldats. Il se rendit avec son armée navale sur la Côte de Fo-kyen. Mais le Gouverneur de cette Province, qui avoit pris le titre de Roi, refusa de le traiter comme son égal. Cette ambitieuse affectation fit avorter tous les projets d'alliance contre les Tartares. Ching-king-may déclara la guerre à ce fantôme de Roi, le vainquit dans plusieurs batailles, & le réduisit à la nécessité de rentrer dans la dépendance des Tartares. Le Vainqueur étant retourné à Formose, n'y survécut pas long-tems à son triomphe, & laissa pour successeur *Ching-ke-san*, son fils, qui étoit à peine sorti de l'enfance.

Gouvernement de son fils.

Entreprise contre les Tartares.

Il meurt & laisse un fils.

Après avoir calmé les Provines de Quang-tong & de Fo-kyen, les Tartares y abolirent le titre de Roi; & vers l'année 1682, qui étoit la vingt-cinquiéme de Kang-hi, ils y établirent un *Tsong-tu* (85), pour gouverner ces deux Provinces. Ce grand Officier publia une amnistie générale, qui fut acceptée à la Chine de tous les anciens Partisans de Ching-ching-kong. L'occasion n'ayant jamais été plus favorable pour soumettre l'Isle de Formose, le Tsong-tu ar-

Sort de ses partisans & de son successeur.

(83) Ce qui répond au mois d'Avril 1662.
(84) Voyez du Halde, Vol. I,
(85) Dignité supérieure à celle du Viceroi, mais dépendante de l'Empereur.

MONTANUS. 1663.

ma une puissante Flotte, attaqua les Isles de Pong-hu, qui firent une vigoureuse résistance avec le canon Hollandois, & se rendit maître enfin des postes les plus importans. Alors il ne resta plus d'autre ressource au jeune Prince, ou plûtôt à son Conseil, qui étoit composé des plus fidéles amis de son pere, que d'implorer la clémence de l'Empereur & de la mériter par une prompte soumission. Dans la requête qu'ils présenterent au nom de leur Maître, ils lui donnoient le titre de Roi de Yen-ping (86) & de Général de l'armée. Leur esperance étoit d'obtenir qu'il fût dispensé de paroître à la Cour Impériale; mais les Vainqueurs insistant au contraire sur cette premiere preuve de sa bonne foi, il se vit également forcé, & de remettre Formose aux Tartares, & de se rendre à Peking, où l'Empereur lui confera le titre de Comte dans le cours de l'année 1683 (87). Telles furent les révolutions & la catastrophe de la famille de *Quon* ou *Ching-chi-long*.

CHAPITRE III.

Expédition des Hollandois pour rentrer dans l'Isle de Formosa.

Préparatifs des Hollandois.

LES informations que le Conseil de Batavia reçut de Bort & de Van-Campen, ne firent qu'échauffer le ressentiment des Hollandois. Il résolurent de faire partir, sous la conduite du même Amiral, une Flotte plus redoutable que la précédente, & de ne renoncer à la guerre qu'après avoir obtenu de justes satisfactions pour la perte de Tay-wan & de Formose. Les réflexions du Conseil sur la conduite des Tartares, qui avoient non-seulement refusé de se joindre à l'Amiral contre les Partisans de Koxinga, mais qui l'avoient amusé par divers artifices, tandis qu'ils retenoient Noble & que malgré leurs promesses ils retardoient de jour en jour pour la restitution des prisonniers Hollandois, firent prendre aussi la résolution de garder avec eux beaucoup moins de ménagemens. Si l'on ne pouvoit les engager dans un Traité dont l'exécution répondît à l'impatience du Gouvernement de Batavia, on se proposa de ne rien attendre que de la force des armes, & de regarder les uns & les autres comme le même ennemi (88).

Motifs & Plan de leur entreprise.

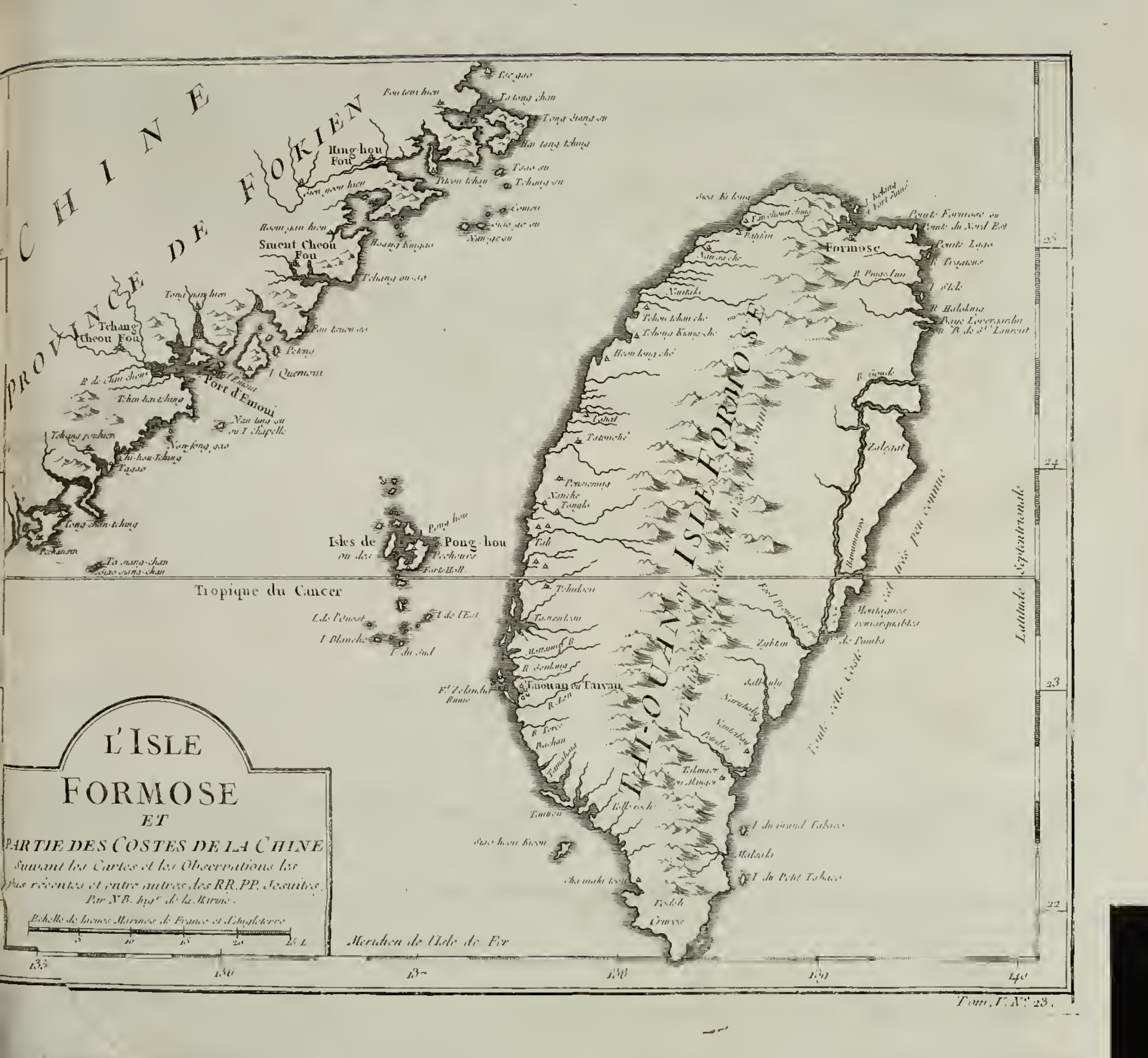
On arma, pour cette expédition, seize Vaisseaux, dont l'artillerie montoit à quatre cens quarante-trois piéces de canon. Le nombre des Soldats étoit de douze cens quatre-vingt hommes, & celui des Matelots, de treize cens quatre-vingt-deux. Quatre Vaisseaux marchands devoient mettre à la voile sous ce convoi, pour le quitter à la hauteur de Formosa & se rendre droit au Japon. On nomma pour rendez-vous commun l'Isle de *Peho* (89) ou les *Piscadores*, douze lieues à l'Ouest de Formosa. La Flotte avoit ordre d'enlever tous

(86) Yen-ping-fu est une Ville du premier rang dans la Province de Fo-kyen.

(87) Du Halde., *ubi suprà*.

(88) On doit remarquer ici qu'il y avoit bien des reproches à faire aux Hollandois. Ils ne s'étoient pas donné le tems de recevoir la réponse de l'Empereur. D'ailleurs le Viceroi de Fo-kyen leur avoit dit que l'Empereur négocioit avec les Rébelles, & que si le Traité se concluoit, il leur seroit plus aisé d'obtenir Formosa de lui que par les armes.

(89) *Pong-hu* dans la Carte des Jésuites.


L'ISLE
FORMOSE
ET
PARTIE DES COSTES DE LA CHINE
Suivant les Cartes et les Observations les plus récentes et entre autres des RR. PP. Jesuites.
Par N.B. Ingr. de la Marine.
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre
CHINE
PROVINCE DE FOKIEN
Hing-hou Fou
Tchang theou Fou
Port d'Emoui
I. Quemoui
Isles de Pong-hou ou des Pecheurs
Tropique du Cancer
I. Blanche
I. de l'Est
I. du Sud
ISLE FORMOSE
TAI-OUAN ou ISLE FORMOSE
Formose
Pointe Formose ou Pointe du Nord Est
Taiouan ou Taivan
I. du Grand Tabaco
I. du Petit Tabaco
Meridien de l'Isle de Fer
Latitude Septentrionale
25
24
23
22
135
136
137
138
139
140
Tom. V. N°. 23.



les Joncs qui se présenteroient sur sa route, soit Tartares ou du Parti de Koxinga; de croiser ensuite contre ceux qui alloient faire le Commerce au Japon, & de se défaire de ses marchandises dans les Ports de Nangazaqui & de Firando, si elle n'obtenoit pas la liberté du Commerce à la Chine. Elle devoit se rendre aussi dans la rade de Hok-syeu, prendre Noble à bord & s'assurer de la disposition des Tartares. Si, s'étant alliés par quelque Traité avec les Partisans de Koxinga, ils faisoient difficulté de restituer Formosa & les prisonniers, elle avoit ordre de les traiter en ennemis, & de saccager toutes les Villes ouvertes de leur Côte en commençant par celles de Que-moui & d'Amoui (90) dans les Isles de *Chin-cheu* (91). Il ne lui étoit pas moins ordonné de déclarer aux Tartares qu'ils ne devoient point esperer de conciliation ni d'Ambassade de la part des Hollandois, avant que d'avoir satisfait à toutes leurs plaintes (92).

MONTANUS. 1663.

Ordres qu'ils donnent à leur Flotte.

L'Amiral Bort sortit de la rade de Batavia le premier de Juillet 1663. Il arriva sur la Côte de Champan (93) dès le 29. Le 6 d'Août il découvrit l'Isle d'Ay-nan. Le 8, s'étant saisi de deux Joncs près de Makao, il apprit des Capitaines que Koxinga étoit mort depuis un an, & que King-sya, son fils, gouvernoit les Isles de Tay-wan & de Formose. Le 29, l'Amiral entra dans la rade de Hok-syeu, avec dix Vaisseaux, après avoir envoyé le reste dans la rade de Ten-hay. Il ne perdit pas un moment pour donner avis de son arrivée au Gouverneur du Château de *Min-ja-zen*, à l'embouchure de la Riviere de Chang, au Viceroi Sing-la-mong & au Général Li-po-vi, qui se trouvoit alors à Suan-cheu. L'Amiral s'y étant avancé, reçut enfin une Lettre du Viceroi (94), qui le prioit de lui envoyer par écrit ses véritables sentimens sur la guerre dont il paroissoit menacer l'Empire, & qui lui promettoit la liberté du Commerce pour les Hollandois en considération de leurs anciens services. Il lui proposoit aussi de reprendre les Isles de Que-moui & d'Amoui, & de tomber ensuite sur celle de Tay-wan.

Départ de la Flotte.

Elle arrive dans la Riviere de Chang.

Négociation de l'Amiral.

L'Amiral fut surpris de cette proposition; mais, sans témoigner son étonnement, il se contenta d'envoyer pour réponse l'explication qu'on lui demandoit. Elle se réduisoit à six articles. 1°. Loin de penser à la guerre, les Hollandois ne desiroient que de se lier avec les Chinois par un Traité. 2°. Ils vouloient s'unir avec eux contre les Partisans de Koxinga, jusqu'à la ruine entiere de cette faction. 3°. Ils demandoient la liberté du Commerce, non-seulement à la Chine, mais dans la Tartarie. 4°. Aussi-tôt qu'ils seroient en possession de Que-moui & d'Amoui, ils prétendoient y établir une garnison, pour les garantir de l'insulte des Pyrates. 5°. Ils demandoient qu'après la conquête de Tay-wan & de Formose, ces deux Isles leur fussent livrées avec les Forts & toutes les marchandises ou les provisions qui s'y trouveroient. 6°. Enfin, tous ces Articles devoient être ratifiés par le sceau de l'Empereur.

Articles qu'il propose.

Le Viceroi & le Général formerent peu d'objections contre ces demandes, à l'exception du septiéme & du huitiéme Article, auxquels ils ne pouvoient

Réponse du Viceroi de Fokyen.

(90) Dans Montanus c'est *Ey-muy* & *Quemuy*.

(91) Nommées par les Portugais, Isles de Chincheo; & la Baye, Golfe de Chincheo; mais leur véritable nom est Chang-cheu-fu.

(92) Montanus, *ubi sup.* p. 111.

(93) Ou *Champa*.

(94) Dattée le dix-neuviéme jour de la Lune, dans la seconde année de Kong-hi.

MONTANUS. 1663.

consentir sans la participation de l'Empereur. Ils envoyerent par écrit ceux qu'ils croyoient pouvoir accorder ; ceux du Viceroi signés & scellés ; ceux du Général signés, mais sans sceau. Ils n'y parloient plus de céder aux Hollandois la possession d'Amoui & de Que-moui, ou de s'unir avec eux pour reprendre l'Isle de Tay-wan après la conquête des deux premieres. L'Amiral en écrivit encore ; mais il paroît qu'on ne lui fit là-dessus aucune réponse.

Les Ennemis offrent de traiter avec les Hollandois.

Tandis que la Flotte Hollandoise étoit à l'ancre, l'Amiral reçut une Lettre de *Song-ming Pe-syeu* (95) ou *Tsyeu-bon-tok*, premier Ministre de Koxinking-sya (96), & Gouverneur des Isles de Que-moui & d'Amoui. Elle contenoit les raisons qui avoient porté Koxinga à s'emparer de Tay-wan. C'étoit particuliérement la nécessité d'une retraite pour les troupes qu'il employoit dans ses guerres contre les Tartares. Après cette apologie, le Ministre s'étendoit sur les Tartares mêmes, qu'il représentoit comme des ennemis foibles, sur-tout depuis qu'ils avoient perdu, disoit-il, les Provinces de Hu-quang & de Nan-king. Il conseilloit à l'Amiral de faire peu de fond sur eux, parce qu'étant fort lâches, ils étoient capables de l'abandonner honteusement dans une bataille. Il ne les peignoit pas moins trompeurs. Sous prétexte que les premiers secours des Hollandois n'avoient pas été assez puissans, ils ne manqueroient pas de les amuser par des objections & des chicanes ; & lorsque les Isles seroient conquises, ils n'en seroient pas plus disposés à leur accorder la liberté du Commerce. Enfin il exhortoit l'Amiral à se défier d'eux ; & lui vantant ses propres forces, il lui offroit de traiter avec lui.

Informations que l'Amiral reçoit sur l'état des Isles.

Cependant les Prisonniers Hollandois avoient été renvoyés d'Amoui. Un d'entr'eux informa l'Amiral que les Ennemis, quoiqu'au nombre de cinq ou six mille, étoient mal fortifiés dans cette retraite ; que pour unique défense ils y avoient l'enceinte d'un mur assez fort, mais sans artillerie ; que l'Isle de *Ly-fu* n'étoit pas plus capable de résistance, mais que Gou-tse avoit un petit Château ; que Sakkam, dans l'Isle Formose, étoit tout-à-fait nud, & que le Château, où les femmes & les enfans de Koxinga faisoient leur résidence, n'avoit pas un Soldat de garde ; que s'il y avoit quelques troupes répandues dans le Pays, il en desertoit sans cesse un grand nombre, & que le reste étoit resserré par le Roi de Formose & les Habitans de la Montagne, qui ne leur faisoient aucun quartier : que devant Amoui & Que-moui il y avoit environ quatre-vingt grands Joncs & vingt de moindre grandeur, tous chargés de Soldats, avec deux cens soixante autres Bâtimens de la même espece, mais sans armes & remplis de femmes & d'enfans : en un mot, que la plûpart de ces Isles étoient abandonnées, & les Chinois prêts à se retirer dans celle de Formose.

Il presse les Tartares de se joindre à lui.

Sur ces informations l'Amiral fit presser *Tan-gan-pek*, Commandant de la Flotte Chinoise, de le joindre sans aucun délai, en lui faisant déclarer qu'au moindre retardement il étoit résolu de commencer sans lui l'expédition. Il ne lui dissimula point que Song-ming-pe-tsyeu avoit fait des ouvertures de paix à la Flotte Hollandoise. Ton-gan-pek n'osant s'engager sans l'ordre du Viceroi & du Général *Li-po-vi*, demanda que le départ fut differé de trois ou

(95) Dans l'Original, *Sum-mim-pessiou*, ou *Tsiou-bon-tok*.

(96) C'est le nom que le fils de Koxinga porte dans le Journal ; quoiqu'il soit nommé Ching-ching-may dans les Annales Chinoises.

quatre jours ; ou que si les Hollandois étoient déterminés à partir, ils laissassent derriere eux deux ou trois de leurs Vaisseaux pour lui servir d'escorte. Le 15 il envoya un Mandarin aux Hollandois, pour les prier d'attendre deux ou trois jours de plus. Mais le Conseil Hollandois craignant quelque changement de résolution dans les Tartares, & que les Chinois fugitifs n'eussent le tems de se fortifier à Formosa, résolut de mettre à la voile le jour suivant pour Que-moui, & de laisser sept Frégates pour conduire les Tartares. Mais il exigea d'eux vingt-cinq Kojas, ou petites Barques, pour le débarquement de ses troupes.

Montanus. 1663.

Le soir, Ton-gan-pek ayant appris, par un Koja dont ses gens s'étoient saisis, qu'il s'en trouvoit un grand nombre aux environs de Que-moui, envoya cinquante ou soixante Joncs pour les observer. Le lendemain, à leur retour, les Hollandois virent quantité de Kojas qui se détachoient pour aller au-devant d'eux ; & croyant remarquer qu'ils revenoient vuides, quoiqu'ils fussent partis bien chargés, ils soupçonnerent les Tartares de traiter sécretement avec l'Ennemi. Cette idée les confirma dans la résolution de ne pas différer plus long-tems. L'après midi un Mandarin leur amena les vingt-cinq Kojas qu'ils avoient exigés, & leur apporta deux Lettres, l'une de Ton-gan-pek, l'autre du Viceroi, qui leur demandoient encore un délai de quelques jours. Mais l'Amiral déclara qu'il ne pouvoit leur accorder cette satisfaction.

Défiance des Hollandois.

Le 16 il partit avec huit Vaisseaux, suivant ses premieres vûes ; & s'étant avancé jusqu'à la Baye d'Erasme, devant la Ville de Lou-loy, sur la Côte Sud de Que-moui, il y mouilla le soir, pour donner le tems aux Kojas de se ranger derriere la pointe du Nord. Le lendemain il alla jetter l'ancre devant la grande Ville de Que-moui, qui est située sur la Côte Sud-Ouest de l'Isle ; & sans perdre un moment, il commença par débarquer quatre-vingt hommes. Les Chinois se présenterent à leur descente & les attaquerent avec vigueur ; mais quoiqu'ils eussent le double du nombre, il n'en coûta qu'un homme aux Hollandois pour les repousser. L'Ennemi ayant reçu dans sa retraite un renfort de la Ville, & les Hollandois continuant leur descente, l'engagement recommença bien-tôt avec une nouvelle furie. Cependant le succès n'en fut pas plus favorable aux Chinois ; & si les vainqueurs eussent poussé ces foibles ennemis jusqu'à la Ville, ils y seroient entrés pêle-mêle avec eux. Mais la lenteur de leur poursuite donna le tems aux fuyards de se jetter derriere quelques rochers, d'où ils les tinrent en respect avec leurs fléches.

Ils partent pour attaquer les Isles.

Leur débarquement.

Le lendemain, tandis que les Hollandois se préparoient à l'assaut, l'Amiral reçut des Lettres du Gouverneur *Ma-titche-lau-ya* ou *Betetok*, de *Ton-gau-pek* & de quelques autres Commandans, qui lui annonçoient l'arrivée de la Flotte Tartare, & qui le prioient de suspendre ses attaques, pour commencer, avec les deux Flottes réunies, par détruire les forces de l'Ennemi sur mer. Comme cette jonction étoit promise pour le même jour, l'Amiral ne put douter de la bonne-foi des Tartares. Cependant il n'abandonna point la résolution qu'il avoit formée d'attaquer la Ville. Tout étant disposé pour l'assaut, il fit marcher vers les murs deux compagnies de Soldats, soutenues de quelques Matelots. Tandis que les uns écartoient, à coups de fusils & de grenades, les Chinois qui sembloient vouloir se montrer, les autres attacherent

Assaut qu'ils donnent à Que-moui.

MONTANUS. 1663.

Ils manquent leur entreprise.

leurs échelles aux murailles & monterent avec beaucoup de résolution. Mais les échelles n'étant que de roseaux, se briserent dans l'entreprise; & l'Amiral, qui s'en apperçut, fit sonner aussi-tôt la retraite. Le lendemain il mit à la voile pour joindre les Tartares, qu'il découvrit bien-tôt sous l'Isle de Ly-su (97), entre celles de Que-moui & d'Amoui, où la Flotte ennemie, composée de mille Joncs, s'étoit placée aussi pour les attendre.

Nouvelle tentative des Chinois pour gagner les Hollandois.

Dans cette route l'Amiral reçut, le 19, une seconde Lettre de *Song-ming-pe-tsyeu*, au nom du jeune *Koxin-king-sya*, où, traitant encore les Tartares avec beaucoup de mépris, ce Ministre offroit aux Hollandois, non-seulement la liberté du Commerce à Tay-wan, mais encore de leur céder *Tong-sua*, *Ke-lang* qu'ils avoient autrefois possedée, *La-moa*, ou toute autre Isle qu'ils voudroient choisir aux environs de Que-moui, avec un Port sûr & commode pour leurs Vaisseaux. Il ajoutoit que s'ils prenoient le parti de la guerre, ils ne devoient pas ignorer que son Prince avoit une Flotte de cinq cens voiles & de deux cens brûlots, avec lesquels il se promettoit de brûler tous leurs Vaisseaux. L'Amiral se contenta de répondre qu'ayant pris des engagemens avec les Tartares, il ne pouvoit que le remercier de ses offres, & qu'il promettoit de bien traiter les prisonniers. Ensuite s'étant joint à la Flotte de Ton-gan-pek, ils tomberent ensemble sur une partie de la Flotte ennemie, entre les Isles de Que-moni & de Ly-su. Cinquante grands Joncs, qu'ils enfermerent d'abord, se défendirent vigoureusement & s'efforcerent de pénétrer au travers des Hollandois pour attaquer les Tartares, qui se tenoient hors de la portée des coups, sans paroître tentés d'engager autrement l'action. Ils parvinrent à s'ouvrir un passage, d'autant plus facilement, que les Hollandois furent surpris d'un calme qui ne leur permit point de faire usage de leurs voiles. Ils attaquerent en effet les Tartares & les mirent dans la nécessité de se retirer sous le canon des Vaisseaux de l'Europe, en abandonnant deux de leurs Joncs, qui furent pris & pillés par l'Ennemi. L'Amiral Bort ne fut que trop convaincu de leur lâcheté. Il envoya son Interpréte à *Ton-gan-pek*, pour lui témoigner sans déguisement combien il étoit surpris qu'avec l'avantage du nombre ses gens se fussent défendus si mal. Ton-gan-pek répondit (98) qu'ils avoient été saisis d'une terreur panique.

Jonction des Hollandois & des Tartares.

Lâcheté des Tartares.

Les Hollandois battent leurs ennemis.

Le 20 au matin, les Hollandois profiterent du vent pour s'avancer vers l'Ennemi, qui s'étoit retiré sous l'Isle de Gou-tse. Mais ils furent étonnés de lui voir faire le même mouvement pour attaquer la Flotte Tartare, & commencer même l'action avant qu'ils eussent pû s'approcher. Cependant il quitta prise à l'arrivée des Vaisseaux Européens. L'Amiral Bort avoit pris des mesures pour lui couper le passage, & ne doutoit point que d'environ cent-cinquante Joncs qu'il tenoit enfermés entre l'Isle & sa Flotte, une partie ne fût coulée à fond & le reste forcé d'échoner. Mais ils joignirent si heureusement l'adresse au courage, que passant au long des Vaisseaux, avec leurs bords plats, sans pouvoir être endommagés par le canon, & ne cessant point de combattre dans cette fuite, ils trouverent le moyen de se retirer dans les Ports de Que-moui & de Gou tse. Toute leur perte se réduisit à trois Joncs, qui furent arrêtés au passage.

(97) C'est ainsi qu'il se trouve dans la Carte des Jésuites. Montanus écrit *Lissoe*.
(98) Montanus, *ubi sup.* p. 132. & suiv.

Dans le cours de l'après-midi, l'Amiral en prit quatre autres, qui paroissoient faire voile vers la Flotte des Tartares. Leurs Commandans le presserent beaucoup de leur accorder la liberté, sous prétexte qu'ils avoient été appellés par le Gouverneur de Chang-cheu-fu. Mais l'Amiral ayant reçu du Gouverneur de Suancheu une Lettre qui lui recommandoit de fermer l'oreille à toutes les excuses & de ne relâcher aucun prisonnier, leur déclara qu'il ne pouvoit les renvoyer libres. Cependant il se contenta d'en garder deux, & permit aux deux autres de continuer leur route. Ensuite s'étant rapproché de la Riviere de Chang, il reçut une Lettre du Général Li-po-vi, qui étoit descendu jusqu'à l'embouchure, pour lui demander quel avoit été le succès de sa course. Bien-tôt le même Général lui confessa par une autre Lettre, qu'il avoit vû le combat du haut des Côtes, quoique dans l'éloignement; & reconnoissant que l'honneur de la victoire appartenoit uniquement aux Hollandois, il lui promettoit de faire valoir cette important service à la Cour Impériale.

MONTANUS. 1663.

Le Général Li-povi félicite l'Amiral.

La curiosité n'étoit pas le seul motif qui avoit amené ce brave Officier au rivage. Il brûloit de réparer la honte de sa Nation. S'étant embarqué sur la Flotte Tartare, il alla faire brusquement sa descente dans l'Isle d'A-moui; il attaqua la Ville, qu'il emporta d'assaut, & fit main-basse sur les Habitans. Le jour même de cette expédition il écrivit à l'Amiral, pour lui donner avis de sa victoire & lui demander une entrevûe le lendemain dans l'Isle qu'il venoit de conquerir. Bort s'en approcha aussi-tôt & ne fit pas difficulté d'y descendre, accompagné de son Vice-Amiral & d'un Capitaine. Il fut reçu par le Général même & par quelques Mandarins, dans le Palais du jeune Koxing-king-sya, où l'on se fit de part & d'autre beaucoup de complimens sur les deux victoires. Li-po-vi promit à l'Amiral que les Hollandois auroient la liberté de vendre les marchandises qu'ils avoient à Hok-syeu, & qu'après la conquête des autres Isles tout le butin qui s'y trouveroit leur seroit abandonné. Mais il lui déclara que sans l'ordre de l'Empereur il ne pouvoit lui promettre le secours des Tartares pour attaquer Formosa. Après cette conférence, il lui fit présent de quarante bœufs & de quelques moutons, du pillage de l'Isle.

Il surprend l'Isle d'A-moui & s'en saisit.

Sa conférence avec l'Amiral Hollandois.

On vit paroître, avant la fin du jour, quelques Paysans Chinois d'A-moui, qui se présenterent à bord de l'Amiral, pour obtenir un passeport, à la faveur duquel ils vouloient se rendre aux Tartares, se faire couper les cheveux & payer le tribut. Ils assurerent que tous les Soldats ennemis avoient pris la fuite pendant la nuit, sans avoir fait connoître leur dessein ni le lieu de leur retraite. L'Amiral prit cette occasion pour offrir au Viceroi & au Général Li-po-vi les présens & la Lettre du Conseil de Batavia, qu'ils avoient d'abord refusés. Li-po-vi, à qui ils furent envoyés, lui répondit que la Lettre lui étoit fort agréable, mais qu'il trouvoit étrange qu'on lui offrît des présens sans sçavoir si l'usage lui permettoit de les accepter; cependant il ajouta qu'il consentoit à les recevoir, s'ils pouvoient être utiles à la guerre. On lui persuada aisément qu'ils étoient tels qu'il les desiroit; & les ayant fait placer dans sa tente sans permettre qu'ils fussent ouverts, il donna un festin fort noble à ceux qui les avoient apportés.

Scrupule que les Chinois ont à recevoir des présens.

Le 23, les Flottes Hollandoise & Tartare firent voile vers l'Isle de Gou-tse; & la trouvant abandonnée, elles se mirent en possession de trois Forts nou-

Conquête de l'Isle de Gou-tse,

MONTANUS. 1663.

vellement construits, dont l'un étoit revêtu d'un rempart de pierre, large de six pieds, & d'un parapet de trente-trois pieds de hauteur. Il n'étoit pas moins grand que le Château de Batavia; mais les Ennemis n'y avoient laissé que quelques bancs & neuf mauvaises piéces d'artillerie dont les Hollandois se saisirent. Un autre Fort avoit été taillé presqu'entiérement dans le roc, & le reste solidement bâti sur le bord de la riviere. Le jour suivant, Li-po-vi donna ordre que les trois Forts fussent démantelés, sous prétexte qu'ils ne pouvoient être d'aucun usage pour les Hollandois, & qu'avec le secours des Tartares, qui les aideroient sans doute à conquerir Formose, il leur seroit plus avantageux de s'établir dans cette Isle. Mais l'Amiral ne voulut pas souffrir qu'on exécutât cet ordre avant qu'il se fût expliqué lui-même avec Li-po-vi. Il en reçut bien-tôt une Lettre, qui le pressoit de se rendre à Que-moui, avec les deux Amiraux Tartares *Bethetok* & *Ton-gan-pek*. Cette apparence de vigueur & de bonne-foi lui fit prendre, avec l'approbation du Conseil, le parti d'abandonner l'Isle de Gou-tse.

Et de l'Isle de Que-moui.

Le 26 il jetta l'ancre devant Que-moui, entre plusieurs Joncs Tartares qui étoient arrivés le jour d'auparavant. Mais étant descendu au rivage, il trouva l'Ennemi en fuite & les Tartares occupés, contre leur promesse, à transporter le butin qu'ils avoient fait dans la Ville. Que-moui n'avoit pas plus d'une heure de tour. Ses murs, quoique d'une épaisseur incroyable, n'étoient pas si forts que ceux d'Amoui. Ils étoient percés de quatre portes, & munis de quinze ou seize piéces de canon dont les Tartares se saisirent. Les maisons étoient bâties de pierre, mais moins contigues que celles d'A-moui. Quelques misérables Habitans, qui s'étoient cachés dans des trous, furent ou tués sans pitié, ou blessés à coups de sabres par les Tartares.

Pyrate attaqué.

L'Amiral Hollandois reçut, le 27, une Lettre du Viceroi & du Général Li-po-vi, qui lui donnoit avis de l'établissement d'un Pyrate dans l'Isle de *Tong-sua* (99), & qui le prioit de se joindre à leur Flotte pour déloger ce Brigand. Ils lui apprenoient aussi qu'un de leurs Commandans avoit enlevé depuis peu cent-soixante Joncs (1) & d'autres Vaisseaux, dans le Port de Yuntzau, près de la même Isle; tué cent hommes & fait environ deux cens prisonniers, entre lesquels on comptoit un Mandarin de haute distinction. Ils lui envoyoient par la même voie une copie des Lettres qu'ils avoient écrites à l'Empereur, où la valeur & les services des Hollandois étoient relevés par de grands éloges.

Les Hollandois prennent quelques joncs.

Le 3 de Janvier l'Amiral prit, à Wakan, un Jonç monté de huit piéces d'artillerie, & deux Kojas. Il envoya les Joncs à Batavia, avec trois prisonniers Chinois & la Relation de sa conduite. Le lendemain deux Mandarins le vinrent prier, de la part du Viceroi & du Général Li-po-vi, de se rendre à Sinwey (2), où ces deux Seigneurs se trouvoient alors. Ils lui apprirent d'avance que le jeune Koxing-king-sya, dans l'impuissance de soutenir plus longtems la guerre, avoit fait offrir de se soumettre & de se faire couper les cheveux; que toutes les troupes qui lui restoient dans l'Isle de Tay-wan venoient se rendre aux Tartares; qu'il paroissoit disposé à céder Tay-wan & Formose

Les Ennemis offrent de se soumettre.

(99) Ogilby écrit quelquefois *Tong-sau*, & d'autres fois *Tong-soa* & *Tang sta*.

(1) Ils appartenoient à un autre Pyrate, qui s'étoit établi à Tong-sua & à La-moua.

(2) *Cin-wi* dans Montanus.

aux Hollandois, & que Ton-gan-pek alloit faire voile dans ces deux Isles, pour y prendre ceux qui marquoient du penchant à la soumission (3).

Entrevue de l'Amiral & du Viceroi.

Le Viceroi, dans l'entrevûe qu'il eut avec l'Amiral, lui confirma que l'Ennemi avoit offert de se soumettre; mais il ajouta que ne pouvant prendre confiance à des gens de si mauvaise foi, il étoit résolu de continuer la guerre. L'Amiral loua cette résolution, & proposa de faire voile à Tay-wan, où l'on publioit que les Koxingans de Tong-sua s'étoient retirés. Le Viceroi l'assura que cette nouvelle étoit sans fondement; & le voyant insister sur son projet, il lui promit qu'après avoir chassé l'Ennemi de Tong-sua & de *la Moua*, Isles dépendantes de son Gouvernement de Fo-kyen, les Joncs Tartares se joindroient à la Flotte Hollandoise, pour attaquer l'Isle de Tay-wan. Bort ayant paru content de cette promesse, il le traita magnifiquement, & lui fit présent de quarante bœufs & de cent pikols de riz. Ensuite il lui donna un ordre pour *Kon-bon*, Gouverneur de Hok-syeu, en vertu duquel Noble étoit autorisé à vendre librement ses marchandises. Avant son départ, Bort eut la liberté de visiter le Camp des Tartares, où il les trouva fort bien retranchés. Dans l'entretien qu'il eut encore avec le Viceroi, il demanda, au lieu de l'Isle de Gout-tse, celle de *Kolong-tso*, pour l'établissement des Hollandois. Cette Isle est située fort près du Continent, à l'embouchure de la Riviere de *Chin-cheu*. Le Viceroi y consentit, à la seule condition que les vûes des Hollandois seroient approuvées de l'Empereur.

Il demande l'Isle de Kolong-tso.

Le 9, l'Amiral, qui étoit encore à terre, reçut un Messager du Viceroi, pour le faire souvenir de ses dernieres conventions. Mais il répondit qu'il ne pouvoit engager ses gens à partir pour *Tong-sua* avant l'expédition de Tay-wan, qu'il avoit résolu d'entreprendre dans l'espace de six jours. Le Viceroi lui fit demander, par un autre Messager, le tems du moins de faire radouber ses Joncs, qui n'étoient point en état de faire le voyage de Formose. A cette difficulté, l'Amiral se contenta de répondre qu'il haïssoit les délais, & qu'ayant assez reconnu qu'il y avoit peu de fond à faire sur les promesses du Viceroi, il étoit résolu d'exécuter sa commission. Il ajouta, dit l'Auteur (4), quelques expressions plus fortes, qui reprochoient au Viceroi son inconstance & son indécision. Cependant, loin d'en recevoir des plaintes, il fut surpris de voir bien-tôt paroître un troisiéme Messager, qui venoit lui faire des complimens & des excuses. Après d'autres explications, le Viceroi consentit enfin à l'expédition contre Tay-wan, & promit d'envoier deux Joncs & deux cens hommes. Il s'engagea aussi à demander cette Isle à l'Empereur pour les Hollandois; & si l'Amiral y trouvoit trop de résistance, il l'assura que toute la Flotte Tartare mettroit à la voile pour l'assister. Bort lui fit demander le lendemain un certain nombre de *Kou-lys* (5), qui lui étoient nécessaires pour embarquer ses munitions, & lui envoia un nouveau présent : » Je l'accepte, répondit le Viceroi, parce qu'il ne contient que des armes; » & je suis confus de n'avoir encore rien offert à l'*Ong* de Batavia (6), qui

Nouvelle convention de l'Amiral & du Viceroi.

(3) Montanus, p. 137. & suiv.

(4) Il paroît clairement ici que c'étoient les Hollandois qui manquoient à leur promesse.

(5) C'est une sorte de porteurs, qui travaillent à fort vil prix & qui courent aussi vîte que les chevaux.

(6) *Ong* ou *Ung* signifie *Roi*, en langue Chinoise.

MONTANUS. 1664.

» m'a déja fait deux fois la même galanterie «. Deux jours après, l'Amiral retourna sur sa Flotte, & le Viceroi se mit en marche vers Suan-cheu avec son armée.

Ruines de l'Isle de Que-moui.

Le 14, Bort étant descendu dans l'Isle de Que-moui, visita quelques Villages ruinés, & particuliérement la Ville de *Sau-ya-hou-pou*, dont la situation lui parut délicieuse. Ses maisons avoient été nombreuses, & défendues par un bon mur; mais les Tartares l'avoient brûlée avant l'arrivée des Hollandois. Elle tiroit son nom de *Sau-ya*, son Fondateur, qui l'avoit bâtie lorsque Koxinga s'étoit rendu Maître de Tay-wan, où il avoit ensuite établi sa résidence avant que de passer dans l'Isle d'A-moui. Mais le jeune Koxin-king-sya opprimant ses peuples par des taxes continuelles, Sau-ya & ses freres avoient pris le parti de se soumettre à l'Empereur. King-sya, troublé de leur départ, avoit fait courir après eux, & leur avoit promis non-seulement de ne leur plus causer de chagrin, mais encore de nommer Sau-ya Gouverneur de Que-moui & d'A-moui. Cette offre n'étoit qu'un cruel artifice. Sau-ya, s'y étant laissé tromper, fut massacré à son tour, & tous ses biens furent saisis. Ses freres, dont Ton-gan-pek étoit un, avoient eu la prudence de demeurer derriere lui. Cette trahison les rendit si furieux, que s'étant joints aux Tartares, ils vangerent la mort de Sau-ya par le fer & le feu (7).

Sau-ya & son fort.

Depart des Hollandois pour Tay-wan.

La Flotte Hollandoise partit enfin pour Tay-wan le 29 de Février, accompagnée de deux Joncs Tartares. En passant par l'Isle de Que-moui, l'Amiral y reçut une lettre des Hollandois prisonniers à Tay-wan, qui lui marquoient, par l'ordre de *Song-ming-pe-tsien*, Gouverneur de cette Isle, que si les Hollandois vouloient traiter avec lui, il étoit disposé à leur céder les Isles de Tong-sua, de Ke-lay & de la Moua; mais que s'ils rejettoient cette offre, jamais leurs Prisonniers n'obtiendroient la liberté. On s'efforça inutilement de tirer d'autres explications du Messager qui apportoit cette lettre. L'Amiral, de concert avec les Agens Tartares, répondit de bouche que les Holladois n'avoient pas d'éloignement pour traiter, si le Gouverneur y étoit sincérement disposé, & nomma pour lieu d'assemblée les Isles *Piscadores*, ou des Pêcheurs (8).

Propositions d'accommodement.

Les Hollandois mouillent à Peho, & perdent quelques hommes dans leur descente.

Le 5 de Février, la Flotte mouilla dans la Baye de Pe-ho (9). L'ardeur des Tartares les ayant fait tenter leur descente avant les Hollandois, ils y perdirent quatre hommes. Le 7, Poleman, Capitaine Hollandois, descendit plus heureusement avec six Compagnies de quarante hommes; mais les Ennemis se présenterent à deux ou trois milles du rivage, lui tuerent cinq hommes & un Enseigne, & blesserent un Capitaine. Cependant trois autres Compagnies Hollandoises, qui furent envoiées pour le soutenir, firent changer de face au combat, mirent les Insulaires en fuite, & leur tuerent dix-huit hommes. Le même Officier s'étant avancé, le 8, jusqu'à la Baye de l'Eglise & à l'ancien Fort Hollandois, ne vit paroître personne pour lui disputer le passage, & ramena soixante-dix bœufs, avec quantité de moutons & de chévres. Les Hollandois continuerent d'enlever des bestiaux. Ils prirent aussi sans résistance quinze Canons de fer, douze desquels avoient appar-

(7) Montanus, *ubi sup.* p. 145.

(8) Les mêmes que celles de Pong-hu, à quinze lieues de Tay-wan.

(9) Une des Isles Piscadores ou de Pon-ghu.

tenu à leur Nation, & les trois autres de fabrique Chinoise. Les Insulaires commençant bien-tôt à leur apporter de la volaille & d'autres raffraîchissemens, l'Amiral prit ce service volontaire pour un témoignage de soumission.

MONTANUS. 1664.

Ils s'approchent de Tay-wan.

Le 13, la Flotte ayant remis à la voile, alla jetter l'ancre près du Château de *Zelandia*, dans l'Isle de Tay-wan. Les Hollandois s'attendoient à recevoir quelque explication du rivage, conformément aux offres qu'ils avoient reçûes dans l'Isle de Que-moui. Mais ne voyant arriver personne, ils prirent le parti d'envoier les deux Joncs Tartares & deux Frégates à *Tan-ko-ya*, pour y remettre les Lettres du Viceroi & du Général. Cependant le Vice-Amiral Hollandois s'approcha du Château de Zelandia avec toutes ses Frégates. Ce mouvement lui attira une lettre du Gouverneur, mais pleine d'invectives contre les Tartares, & de reproches aux Hollandois pour leur avoit livré quelques-uns de leurs Prisonniers. Si l'Amiral avoit dessein de traiter de commerce avec Koxin-kin-sya, on lui conseilloit d'envoyer ses Deputés au rivage; mais on ne parloit point de leur restituer l'Isle, ou de composer par des échanges.

Fermeté de l'Ennemi.

Le même jour, deux Agens envoyés par *Syan-tong-hyong*, Commandant de la partie méridionale de Formose (10), arriverent à bord de l'Amiral pour traiter avec les Hollandois. L'Amiral fut si surpris d'apprendre d'eux que les Ennemis étoient au nombre de sept mille hommes, qu'il demeura quelque tems dans l'incertitude. Enfin, de l'avis de son Conseil, il prit le parti d'offrir au Commandant de Formose cinq mille taëls d'argent, pour l'engager dans ses intérêts; & sur cette résolution il dépêcha son Sécretaire au Commandant, avec une lettre qui contenoit ses offres. D'un autre côté il envoya proposer au Gouverneur de Tay-wan de traiter à des conditions honorables; & pour joindre la fermeté à la douceur, il fit débarquer huit cens hommes en seize Compagnies, qui reçurent ordre de se camper avantageusement sous une montagne.

Les Hollandois s'effraient.

Le Sécretaire étant revenu le 21, apporta pour réponse, que le Commandant Chinois paroissoit disposé à se rendre sur la Flotte avec quatre mille hommes armés, pour être transporté sur les Côtes de la Chine, à condition qu'on lui payât dix mille taëls d'argent, dont cinq mille seroient distribués entre ses Soldats aussi-tôt qu'il auroit livré ses ôtages; & les cinq mille autres, qui étoient pour lui & ses Officiers, leur seroient payés en arrivant à bord. Il ajoutoit qu'après son départ les Habitans de Sakkam & de Tay-wan, qui ne demeureroient qu'au nombre de neuf mille hommes armés, ne manqueroient pas de s'accommoder avec les Hollandois, & que pour une petite somme ils les mettroient en possession du Pays. Enfin, il s'engageoit à remettre en liberté les Prisonniers Hollandois.

Offre du Commandant de Formose.

Pendant cette négociation, l'Ennemi acheva trois Forts à Tay-wan, & mit en mer huit ou neuf grands Joncs. Le 22, l'Amiral écrivit à Syang-tong-syang, pour lui offrir cinq mille taëls & le passage pour ses Trouppes au moment qu'il ameneroit à bord les Prisonniers Hollandois de Sakkam. Ce Gouverneur demandoit d'être payé d'avance, & les Tartares exhortoient l'Amiral à lui accorder cette satisfaction; mais il ne voulut point en courir les risques sans

Crainte de l'Amiral Hollandois.

(10) Il étoit aussi chargé de quelqu'accommodement dans l'Isle de Tay-wan.

MONTANUS. 1664.

avoir entre les mains des ôtages plus sûrs. Deux jours après, il lui vint une autre lettre du Gouverneur de Tay-wan, en réponse à celle du 19. Mais au lieu d'envoyer des Agens pour traiter avec les Hollandois, comme ils devoient s'y attendre après l'offre qu'il leur avoit faite de plusieurs Isles, il paroissoit en attendre de leur part. L'Amiral lui répondit par écrit, que si dans l'espace de deux jours les Hollandois ne voyoient point arriver un Agent sur leur Flotte, ils étoient résolus d'arborer le pavillon de guerre, & de la pousser avec vigueur. Il lui rappelloit en même tems les exemples de leur vengeance dans Amoui & dans les Isles voisines.

Mouvemens des Ennemis.

Le 28, on reçut avis, sur la Flotte, que l'Ennemi s'étoit mis en marche le matin avec un Corps considérable de Cavalerie & d'Infanterie, & qu'il avoit assis son Camp à deux lieues de celui des Hollandois. L'Amiral se rendit sur le champ au rivage. Il fit ouvrir un large retranchement à la tête du Camp Hollandois, & le flanqua de plusieurs piéces d'artillerie. Le lendemain, il reçut une lettre du Général ennemi, qui lui proposoit de traiter. On fit partir enfin des Agens, & le Général les accompagna jusqu'à la Ville de Tay-wan avec toute son armée, qui étoit composée de deux mille hommes. Les Hollandois demanderent qu'on commençât par leur livrer Formose, le Château de Zelandia dans l'Isle de Tay-wan, le Fort de Provencia dans celle de Sakkam, & l'Isle de Ke-long; qu'on remît en liberté les Prisonniers de leur Nation, & qu'on leur accordât de justes compensations pour la perte de leurs marchandises & de leurs autres biens.

Prétentions des Hollandois.

L'Amiral s'avance près de Zelandia.

Le 21, l'Amiral vint jetter l'ancre sous le Château de Zelandia. Il reçut, par deux Mandarins, une lettre du jeune Koxin-king-sya, qui portoit aussi le nom de *Se-pwan*, & qui faisoit alors sa résidence à Tong-sua. Ce Prince offroit l'Isle de la Moua aux Hollandois. Mais l'Amiral répondit de bouche aux deux Deputés, qu'il n'avoit pas besoin d'une Isle dont il étoit le Maître de se servir quand il le voudroit, & qu'il faisoit la guerre pour Formose & Tay-wan. Ils répliquerent d'un ton ferme, que s'il désiroit la possession de ces deux Isles, il n'avoit pas dû priver leur Maître de celle d'Amoui, de Que-moui & de plusieurs autres lieux.

Conférence des Agens Hollandois avec le Gouverneur.

Cependant les Agens Hollandois avoient obtenu, en arrivant à Tay-wan, l'audience du Gouverneur *Ou-wi-lau-ya*. Il avoit exigé qu'ils fléchissent le genou devant lui, mais ils avoient refusé de lui rendre cette humiliante soumission. Ensuite, lorsqu'ils lui avoient demandé les motifs de leur députation, il lui avoient répondu qu'ils étoient venus pour apprendre de lui-même s'il étoit disposé à traiter. Il les avoit assurés qu'il s'en tenoit à la lettre que les Prisonniers Hollandois avoient écrite à l'Amiral le 6 d'Octobre; & les ayant pressés d'expliquer eux-mêmes ce qu'ils avoient à lui proposer, il les avoit engagés à lire les articles qu'ils avoient apportés. Mais, à chaque ligne, il s'étoit écrié, que les demandes de l'Amiral n'étoient pas raisonnables; qu'elles ne méritoient pas de réponse; & que dans sa lettre aux Prisonniers, l'Amiral avoit marqué qu'il se contenteroit de *la Moua*. Les Agens avoient demandé que cette lettre fût produite, & l'on y avoit lû manifestement le contraire. Cependant le Gouverneur avoit défendu aux Agens de prononcer le nom de Tay-wan & de Formose, en protestant qu'il ne pouvoit souffrir des propositions qu'il regardoit comme une insulte. Après l'audience,

Rodomontades des Chinois & des Hollandois.

les Chinois de sa suite avoient assuré l'Interprête qu'il n'y avoit que la force qui pût leur faire abandonner des lieux dont ils étoient depuis long-tems en possession. Ils avoient ajouté que si les Hollandois vouloient se rendre à Sakkam pour y combattre d'homme à homme, on leur donneroit occasion d'y faire l'essai de leur valeur ; & que s'ils manquoient de Barques pour descendre au rivage, on leur fourniroit volontiers des Champans. S'ils remportoient l'avantage, on leur promettoit de leur accorder alors tout ce qu'ils demandoient ; & s'ils étoient vaincus, on ne souhaitoit d'eux que l'oubli de tous les ressentimens, par un traité perpétuel de paix & d'amitié. L'Amiral, informé de ce défi, renvoia l'Interprête dans l'Isle, & fit déclarer aux Chinois que loin de les importuner en leur demandant des Champans, les Hollandois nageroient jusqu'au rivage pour leur donner satisfaction. Ils répondirent à l'Interprête : *Fort bien.* MONTANUS. 1664.

L'Amiral reçut le 4 une Lettre des Agens, qui lui marquoient qu'on leur avoit donné des gardes. Il en reçut une autre du Gouverneur, dans ces termes : » Vous n'aviez demandé jusqu'à présent que Tong-sua & Ke-lang, pour » les besoins de votre commerce. Mais depuis que la condescendance de no- » tre Prince Se-pwan l'a porté à vous abandonner *La-moa*, vous ne pouvez » être satisfait que de Tay-wan, de Sakkan & de l'Isle entiere de Formose. » Cependant ne vous abusez pas jusqu'à croire que nous renoncions aisément » à ce qui nous appartient depuis tant d'années. Mais si vous voulez être rai- » sonnable & prendre ce qu'on vous offre, tout le monde sera content. Lettre du Gouverneur à l'Amiral.

Cette Lettre convainquit les Hollandois qu'ils ne devoient rien esperer des Chinois ; & ne se trouvant point assez forts pour employer la contrainte, ils commencerent à délibérer comment ils pourroient dégager leurs Agens & faire leur retraite avec honneur. Ils écrivirent au Gouverneur de Formose, que lui voyant tant d'opposition à rendre le Château de Tay-wan & le Fort de Sakkam, ils alloient négocier avec King-sya ou Sepwan lui-même, dans l'Isle de *Tong-sua*, & tenter du moins d'en obtenir de meilleures conditions. Une déclaration si moderée lui réussit mieux que les menaces. Dans l'opinion qu'ils alloient mettre à la voile, le Gouverneur leur renvoya leurs Agens. L'Amiral apprit d'eux que le rivage, au long du Château, étoit bordé de vingt-piéces de canon, & qu'à l'exception de quelques maisons, tous les quartiers de l'Isle de Tay-wan n'offroient plus qu'un tas de ruines ; mais que Sakkan au contraire avoit reçu des augmentations considerables. Les Hollandois retirent leurs Agens.

L'Amiral s'avança le 7 à Tan-ko-ya ; & le même jour un Capitaine Chinois, entrant dans le camp des Hollandois avec vingt-six Soldats, vint leur offrir de combattre pour eux & d'engager un plus grand nombre d'Insulaires dans leur parti. Il leur apprit que les forces de l'Isle consistoient en dix mille hommes, dont cinq mille étoient sous le commandement de Syau-tong-tsyong, & que ce Général n'avoit point encore pensé à les attaquer ; mais qu'il attendoit des occasions favorables pour commencer les hostilités. Malgré ce récit, qu'on ne pouvoit soupçonner de mauvaise-foi, l'Amiral reçut le jour suivant une Lettre du Gouverneur, qui l'assuroit de la droiture de ses intentions, & qui lui offroit même son grand-pere pour ôtage. Le Messager Chinois étoit chargé de deux autres Lettres pour les Agens Tartares, que l'Amiral ne fit pas difficulté d'ouvrir. Dans l'une, qui étoit pour *Ton-gau-pek*, Offres d'un Capitaine Chinois. L'Amiral est instruit de la vérité par quelques Lettres.

Montanus. 1664.

le Gouverneur marquoit une pressante envie de se soumettre aux Tartares, & demandoit qu'on lui envoyât quelques grands Joncs pour le transporter sur la Côte de la Chine avec ses Officiers, parce qu'il n'osoit se fier, disoit-il, aux Hollandois, dans la crainte qu'ils ne l'enmenassent à Batavia. Il ajoutoit que ses Soldats pourroient passer sur leur Flotte, & que pour les empêcher de se plaindre il étoit résolu de leur envoyer son grand-pere, qui négocieroit avec eux dans l'intervalle. Bort ne dissimula point, dans sa réponse, qu'il étoit éclairci de ce double procédé. Il en prit occasion de faire des plaintes fort vives & d'y joindre des menaces.

Il rembarque ses troupes.

Conseil des Hollandois pour retourner à Batavia.

Mais ces apparences de fermeté ne l'empêcherent point de faire embarquer le 12 son artillerie & ses munitions. Le lendemain il donna les mêmes ordres pour ses tentes & ses troupes. L'après-midi, dans un Conseil qui fut tenu à bord, on délibera si l'on devoit prendre possession de l'Isle de Gou-tse & de ses Forts, pour tomber sur *Tong-sua* ou *La-moua*, ou remettre à la voile, pour retourner avec une partie de la Flotte à Batavia. Le dernier de ces trois partis fut préferé. Le 14, trois ou quatre cens hommes de l'armée ennemie se firent voir sur le rivage, mais hors de la portée du canon. Les Tartares prirent à bord vingt-quatre Chinois, qui se rendirent d'un autre côté avec leurs armes. On en compta cent-trois qui s'étoient soumis volontairement.

Le 16, *Verway*, Contre-Amiral de la Flotte Hollandoise, fut envoyé avec quatre Frégates & les Joncs Tartares, pour débarquer les déserteurs Chinois à *Putay* ou dans la Riviere de Chang-cheu. Il portoit au Viceroi de Fo-kyen & au Général Li-po-vi une Lettre de l'Amiral, qui contenoit le récit de son expédition & les motifs qui l'obligeoient de retourner à Batavia. Le plus pressant étoit la maladie, qui avoit commencé à se répandre parmi ses (11) troupes; mais il promettoit de revenir avec une puissante Flotte, à la mousson du Sud, & de se joindre aux Tartares pour fondre sur *La-moua* & *Tong-sua*.

Leur politique à l'égard de Koxin-king-sya.

Bort partit le même jour avec onze Vaisseaux. Il mouilla le 21 sous les Isles Piscadores, d'où il envoya une Lettre à *Pe-ho*, pour le jeune *Se-pwan* ou Koxin-king-sya. Il lui conseilloit de s'accommoder avec les Tartares & de restituer Tay-wan aux Hollandois. Son intention, ajoutoit-il, avoit été de rendre visite à ce jeune Prince dans l'Isle de Tong-sua, & de l'exhorter à faire partir des Ambassadeurs pour Batavia; mais le mauvais tems & la maladie le forçoient d'abandonner ce dessein.

Fruit de leur voyage.

Eclaircissemens que Verway se procure.

La Flotte Hollandoise ayant levé l'ancre le 26, arriva le 21 de Mars à Batavia, sans avoir emporté d'autre fruit de son voyage que deux cens quarante-trois prisonniers Chinois. Le Contre-Amiral Verway se rendit de son côté à *Ko-long-so*, sur la Côte de la Chine, où il remit au Viceroi de Fo-kyen les déserteurs Chinois & la Lettre de l'Amiral. Un Chinois rasé, qui vint le voir à bord, lui apprit que le jeune Koxin-king-sya se tenoit renfermé dans l'Isle de Tong-sua avec toutes ses forces, & que la présence de la Flotte Hollandoise ne lui avoit pas permis de se rendre à Tay-wan; que depuis quinze jours on avoit reçu à *Haytan* quatre mille Chinois, dans soixante Joncs, qui étoient venus se rendre aux Tartares; que leurs Commandans avoient demandé la permission d'habiter les Isles de *Que-moui* & d'*A-moui*, en faisant esperer que cette faveur continueroit d'attirer un grand nombre de Koxin-

(11) Les Hollandois avoient perdu, par la maladie ou par d'autres causes, 211 hommes.

gans; mais que le Viceroi refusoit d'y consentir, & leur avoit répondu qu'au retour de la Flotte Hollandoise ils seroient forcés de se soumettre. Verway quitta la Côte de Fo-kyen le 3 de Mars, pour faire voile vers Batavia, où il arriva le 27, c'est-à-dire, six jours après l'Amiral (12).

MONTANUS. 1664.

Il retourne aussi à Batavia.

§. II.

Affaires des Hollandois à la Chine après le départ de leur Flotte.

Constantin Noble, après avoir résidé à Hok-syeu jusqu'au premier de Mars, avec la qualité d'Agent pour le Commerce, n'avoit pû résister à l'occasion de s'embarquer sur la Flotte pour retourner à Batavia; mais le Contre-Amiral Verway avoit laissé, pour lui succeder, un Marchand nommé *Ernest Van-Hogenhoek*, qui demeura chargé de la même commission. C'est sur ses Mémoires que Montanus continue son récit.

Hogenhoek demeure à la Chine pour succeder à Noble.

Le jour même que la Flotte Hollandoise avoit mis à la voile, *Sing-la-mong*, Viceroi de Fo-kyen, se rendit à Sink-syeu, pour y recevoir les Chinois qui étoient rentrés dans la soumission. Le Général Li-po-vi fit dire le lendemain aux Hollandois, qu'il avoit reçu une Lettre du Conseil d'Etat; & quelques momens après il leur en fit remettre une copie par son Sécretaire. Elle contenoit que les Lettres du Général aux *Sue-tay-sins* (13), aux *Pye-ta-pus*, aux *Li-pus* & aux *Pon-pus* (*) avoient été présentées à Sa Majesté Impériale, qui leur en avoit demandé leur avis; que pour répondre à l'ordre de Sa Majesté Impériale, ils lui avoient représenté que jamais les Etrangers n'avoient obtenu la liberté de demeurer dans le Pays & d'y bâtir des Comptoirs; bien moins encore d'y exercer constamment le Commerce: qu'en faveur néanmoins des services de l'Amiral Hollandois, & par voie de récompense, on pouvoit lui accorder, pour cette fois seulement, la permission de vendre ses marchandises; mais qu'à l'avenir les Hollandois devoient s'adresser à Sa Majesté Impériale pour obtenir la même grace. A cet exposé l'Empereur avoit répondu dans les termes suivans: » Moi, Kong-hi, le vingt-septiéme » jour de la Nouvelle-Lune, dans la seconde année de mon Regne, je per- » mets aux Hollandois de venir alternativement de deux années l'une, & de » commercer dans mes Etats. A l'égard des autres points, je suis de la même » opinion que vous, Seigneurs. Telle est la volonté de l'Empereur, suivant » laquelle vous pouvez vous conduire.

Lettre Impériale en faveur des Hollandois.

Hogenhoek n'eut pas plûtôt reçu des ordres si favorables, qu'il pressa le Gouverneur de Hok-syeu de dépêcher un courier au rivage pour en informer Noble. Mais la Flotte Hollandoise étoit partie. Le 17, Hogenhoek apprit par un des Sécretaires du Viceroi, que les Chinois de Tong-sua & de Lamoua, changeant de résolution, avoient refusé de se soumettre, à l'exception de *Tsye-kan-tya*, Général de Koxin-king-sya, qui s'étoit fait couper les cheveux & qui attendoit à quelles conditions on vouloit le recevoir. Le Sécretaire ajoutoit que son Maître devoit recevoir incessamment une Lettre

(12) Montanus, *ubi sup.* p. 167. & suiv.

(13) Quatre Régens chargés des affaires de l'Empire pendant la minorité de l'Empereur, qui n'avoit alors qu'environ douze ans.

(*) Les Relations Françoises écrivent *Li-pous*, *Pon-pous*, &c. le nom d'autant de Tribunaux, dont le premier est pour les affaires militaires, & les deux autres pour les affaires civiles.

MONTANUS. 1664.

Explication des ordres de la Cour Impériale.

scellée, avec de riches présens de l'Empereur pour les Hollandois. Hogenhoek s'adressa aussi-tôt au Gouverneur. Il lui demanda naturellement quel sens il falloit donner à la permission d'exercer le Commerce de deux années l'une. Le Gouverneur répondit à cette question, que le Conseil d'Etat n'accorderoit jamais aux Hollandois la permission d'exercer habituellement le Commerce, ni celle de bâtir des Magasins & des Comptoirs à la Chine; mais que par une grace spéciale de l'Empereur on consentoit qu'ils y vinssent une fois en deux ans, & qu'on leur fixoit ce terme parce qu'on supposoit qu'ils ne pouvoient venir plus souvent : qu'il jugeoit donc que suivant cet ordre ils pouvoient faire chaque année le voyage de la Chine, en prenant soin seulement de se concilier par des présens les Conseillers d'Etat & les Courtisans, à qui ces affaires appartenoient; & dans ce cas, ajouta-t-il, je vous garantirois qu'au lieu d'un voyage par an vous seriez libre d'en faire deux.

Les Hollandois se croient en faveur à la Chine.

Le Général Li-po-vi donna la même explication à l'ordre Impérial. Il assura même Hogenhoek que les Hollandois pouvoient se regarder désormais comme libres à la Chine; & que s'ils n'y avoient point encore de Magasins ils devoient s'en embarrasser peu, lorsqu'ils se voyoient déja maîtres d'une bonne maison, où ils pouvoient librement exercer leur Commerce.

Conseil qu'on leur donne.

Le 24 on vit arriver des Commissaires de l'Empereur, qui venoient conférer des titres d'honneur à *Ton-gan-pek* & aux fils de *Sau-ya*. Le lendemain *Ong-sang-ya*, Sécretaire du Viceroi, dit à l'Agent Hollandois qui l'étoit allé visiter, qu'il pouvoit compter désormais sur la liberté du Commerce; mais qu'étant un Marchand d'importance, il ne devoit pas s'abaisser au commerce des petits Marchands Chinois, à l'exemple de son Prédécesseur, qui ne s'étoit arrêté pendant deux ans qu'à des détails méprisables, & qu'il falloit tourner ses vûes du côté du Viceroi, du Général, du Gouverneur de Hok-syeu, & des autres Seigneurs qui étoient capables de lui rendre service à la Cour; que c'étoit le moyen d'emporter de la Chine autant de soie crue qu'il en desireroit, malgré la défense de l'Empereur, qui étoit sous peine de mort : qu'au contraire, s'il manquoit à se faire des amis puissans, il ne devoit pas esperer d'en emporter une seule balle.

Réponse de leur Agent.

Hogenhoek répondit, que ce que le Sécretaire lui proposoit ne seroit peut-être pas désavantageux à ses Maîtres; mais que les Hollandois y trouveroient leur ruine, comme il leur étoit arrivé à Canton, d'où cette seule raison les avoit fait bannir. Il ajouta qu'ils abandonneroient plûtôt toutes leurs espérances que de s'engager à ces conditions; mais que si les Seigneurs du Pays étoient disposés à traiter avec eux, ils leur offriroient volontiers les premiers choix, à des prix raisonnables & suivant l'ordre des marchés. Ce refus ayant fait changer le sujet de la conversation, le Sécretaire apprit aux Hollandois que Tsye-kan-tsya s'étoit soumis, avec six mille des plus braves Soldats Koxingans; mais qu'un de ses principaux Officiers, changeant de résolution, avoit tenté de s'échaper dans un Jonc que les gens du Viceroi avoient arrêté. Ils lui auroient coupé la tête à l'instant, s'il n'eût été frere de l'ancien Gouverneur de Hay-tan, qui avoit intercedé pour lui.

Soumission de quelques Rébelles.

Difficultés pour la vente des Hollandois.

Quelques jours après Hogenhoek alla demander au *Kon-bon*, ou au Gouverneur, un passeport pour transporter ses marchandises dans la Province de *Kyang-nam* ou de *Che-kyang*, en lui déclarant que la difficulté qu'il trouvoit

voit à les vendre dans Hok-ſyeu, lui faiſoit chercher des lieux où il ſe flattoit de les échanger pour des ſoies en œuvre. Le Gouverneur lui répondit qu'il ne pouvoit accorder lui-même cette permiſſion, mais qu'il en écriroit volontiers au Général. Cependant il ajouta que ſi les Hollandois n'avoient pas vendu plûtôt leurs marchandiſes, ils avoient à ſe reprocher de les avoir miſes à trop haut prix; que les Chinois donnoient le ſac de poivre pour neuf ou dix taëls, le bois de ſandal pour vingt-deux, l'aune de drap pour trois taëls ou trois & demi, & l'écarlate pour cinq ou ſix taëls. Hogenhoek répliqua qu'il n'en étoit pas ſurpris, parce que des marchandiſes dérobées devoient être moins cheres que celles qui s'achetent. Le Gouverneur ne s'expliqua que par un ſourire.

MONTANUS. 1664.

Le 2 d'Avril, les Hollandois apprirent d'un des Sécretaires du Viceroi qu'il étoit arrivé dans la Ville deux Agens, avec deux Mandarins revêtus du titre de *Tſou-zou*, qui ſignifie Gouverneur, & des préſens de la Cour Impériale pour récompenſer les ſervices de l'Amiral Bort. Quelques jours après, *Haytan-kou*, Gouverneur de Sink-ſyeu (14), mit à la voile pour les Manilles avec deux Joncs chargés de ſoie crue & travaillée; & le bruit ſe répandit que le Viceroi & le Général avoient formé le deſſein d'envoyer au Japon une Flotte entiere des mêmes marchandiſes, qu'ils avoient déja fait acheter dans cette vûe. Vers le même tems, à l'occaſion d'une ſécheresſe qui faiſoit craindre beaucoup pour les moiſſons de riz, le Gouverneur défendit, par une Ordonnance publique, de tuer & de manger des porcs. Enſuite il fit des proceſſions ſolemnelles à divers Temples, accompagné de tous les Mandarins à pied, portant des parfums & de riches offrandes aux Idoles. Les Prêtres lui formoient un cortége, en chantant des priéres & pouſſant des lamentations pour obtenir de la pluie. Mais, ſuivant la remarque de l'Auteur, ce zéle venoit de la crainte d'une baſtonnade, dont le Gouverneur les avoit menacés s'il ne pleuvoit point dans huit ou dix jours.

Projets des Tartares.

Ils font des priéres pour la pluie.

Le Viceroi & le Général s'étant rendus avec leurs Joncs à Tong-ſua & à Lamoua, pour recevoir la ſoumiſſion de Tſye-kan-tſya, furent ſurpris de n'y trouver que les payſans de ces Iſles. Koxin-king-ſya s'étoit retiré avec toutes ſes forces, & l'on prétendoit que Tſye-kau-tſya avoit emporté de Tay-wan quantité de poivre, de bois de ſandal, de vif-argent, de bois du Japon, de cloux de girofle, d'ambre, d'étoffes & d'autres biens. Le Viceroi, dans ſa colere, enleva les Payſans & brûla leurs Villages. Le 21 on reçut avis que *Hou-tin*, un des plus braves Officiers de Koxin-king-ſya, étoit venu ſe rendre aux Tartares avec un corps de huit mille hommes. On apprit auſſi qu'Anpi-kya s'étoit retiré dans les Iſles Piſcadores, & Koxin-king-ſya dans celle de Tay-wan, où il ſe fortifioit de jour en jour, réſolu de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité.

Obſtination des Koxingans.

Le 29 un Prêtre reçut la baſtonnade, par l'ordre du Gouverneur, pour avoir marqué quelque négligence dans ſes priéres, & fut menacé du dernier ſupplice s'il ne tomboit pas de pluie dans cinq ou ſix jours. Mais, deux jours

Un Prêtre reçoit la baſtonnade.

(14) L'Auteur écrit tantôt *Chin-zieu*, *Chincheu*, *Chin-cheo*. C'eſt la même Ville que Chang-cheu-fu, quoique l'Auteur la confonde auſſi avec Hok-ſyeu, qui paroît être Fu-cheu-fu, Capitale de la Province de Fo-kyen.

MONTANUS. 1664.

après il plut fort abondamment, à la joie extrême du Public, & sur-tout des Prêtres.

Arrivée des Commissaires Imperiaux.

Les Commissaires de l'Empereur n'étant entrés dans la Ville que le 3 de Mai, Hogenhoek qui n'avoit pû aller au-devant d'eux & les accompagner, comme il l'auroit dû, se rendit le lendemain au Château pour les féliciter de leur arrivée. Ils vinrent le recevoir dans l'anti-chambre, & l'ayant conduit dans un appartement plus interieur, ils voulurent le faire asseoir à leur gauche. Sur son refus, ils l'obligerent du moins de se placer vis-à-vis le Chef de leur Députation, qui leur dit hautement : » que les Hollandois étoient de » puissans Seigneurs, & que l'Empereur attribuant à leurs armes les derniers » avantages qu'il avoit remportés sur les Chinois rébelles, l'avoit envoyé » pour leur en faire ses remercîmens, avec une Lettre scellée & des présens » qu'il étoit chargé de leur offrir. Il ajouta que Sa Majesté Impériale leur accordoit la permission de venir dans ses Etats, de deux années l'une, pour y exercer le Commerce, & qu'elle écrivoit au Viceroi & au Général de se joindre à leur Flotte pour s'emparer de l'Isle de Tay-wan, qui leur seroit restituée après la conquête. Mais ils parurent extrêmement surpris, en apprenant que la Flotte Hollandoise étoit retournée à Batavia.

Compliment qu'ils font aux Hollandois.

Hogenhoek, après avoir bû avec eux une ou deux tasses de thé, prit congé de l'Assemblée & fut reconduit jusqu'à la porte du Château. Le lendemain le Gouverneur, à qui il rendit une visite, lui fit des reproches du départ trop précipité de la Flotte. Cinq ou six jours de retardement, ajouta cet Officier, l'auroit mise en état de rendre témoignage au Roi de Batavia des faveurs extraordinaires de l'Empereur. Il se plaignit que depuis deux ans l'Amiral avoit affecté tant de précipitation, qu'il étoit toujours parti sans prendre congé de personne. On en étoit choqué, dit-il encore, & l'on se proposoit d'en écrire au Roi de Batavia.

Plaintes contre l'Amiral Bort.

Le 6, quelques Marchands Chinois vinrent examiner les marchandises qui restoient aux Facteurs de Hollande, & leur demanderent combien ils vouloient vendre ce reste. Ils rirent beaucoup lorsque les Facteurs exigerent le même prix que du tems de Noble. Leur réponse fut que les tems étoient changés, & que les marchandises Hollandoises avoient été plus cheres alors, parce que c'étoit la premiere fois qu'on en voyoit à la Chine depuis qu'il avoit été défendu aux Chinois d'en acheter, sous peine de mort. Enfin, concluant que le prix devoit diminuer, ils offrirent huit taëls pour de l'ambre qui valoit douze florins ; dix-huit taëls pour vingt-trois reaux de camphre, six taëls pour l'aune d'écarlate, &c. avec promesse de faire ce payement en soie crue, au prix courant du Marché. Hogenhoek demanda quelque tems pour délibérer. Dans l'intervalle, Li-po-vi étant venu dans la Ville, envoya prendre une piéce de serge pour s'en faire une tente. Les Facteurs Hollandois en demanderent quarante taëls ; mais le Général répondit que si c'étoit le prix convenu entre les Marchands, il ne devoit payer que trente-huit taëls, parce que la serge étoit pour son propre usage. On fut obligé de le satisfaire.

Difficultés pour le prix des marchandises.

Le 12 Hogenhoek étant allé voir le Général, cet Officier lui dit que l'Empereur avoit ordonné que sa Flotte joignît celle des Hollandois pour soumettre l'Isle de Tay-wan ; faveur dont il n'y avoit pas d'exemple sous le Gouvernement Chinois & Tartare, & qui demandoit nécessairement que les Hol-

On propose aux Hollandois d'envoyer un Ambassadeur à la Cour.

landois envoyassent un Ambassadeur à la Cour pour en témoigner leur reconnoissance ; & que les Officiers de Sa Majesté Impériale l'ayant informée que le *Hou-hou* précédent (15) étoit allé à Batavia pour se faire revêtir de cette commission, il ne conviendroit point qu'un autre fût renvoyé à sa place. Hogenhoek répondit qu'il ne pouvoit point assurer que Noble fût choisi, ou qu'il consentît à revenir. Cette réponse parut déplaire beaucoup au Général. Il tourna son chagrin sur le départ précipité de Bort ; & lui reprochant d'être cause que les Rébelles n'avoient pas été tout-à-fait réduits, il l'accusa d'avoir feint que sa commission étoit limitée. Hogenhoek se rendit de-là chez le Gouverneur, où il étoit invité à dîner. En chemin il rencontra un Mandarin qui venoit le presser de faire plus de diligence, parce que le dîner étoit prêt & que les Commissaires Impériaux étoient à l'attendre. Il trouva le Gouverneur assis au-dessous d'eux. Les siéges étoient couverts de damas brodé en or. Les Commissaires lui firent des excuses de ne lui avoir point rendu leur visite, parce qu'ils n'avoient point encore exécuté leur commission. On vit paroître aussi-tôt le dîner, qui fut composé de trente-six services.

Festin que le Gouverneur donne à Hogenhoek.

Peu de jours après, les Mandarins de la suite des Commissaires se rendirent au Magasin Hollandois, pour augmenter le prix des soies. Ils déclarerent au Facteur qu'ils avoient appris que les Hollandois en avoient acheté une quantité fort considerable & l'avoient fait passer à Batavia ; que cette entreprise étoit contraire aux Ordonnances de l'Empereur, mais qu'on vouloit bien fermer les yeux en faveur de leurs services ; que les Commissaires Impériaux avoient même apporté une provision de soie, & qu'ils se flattoient que le Facteur ne refuseroit pas de l'acheter d'eux ; sans quoi ils étoient les maîtres d'engager le Viceroi, le Général & le Gouverueur à lui défendre d'en acheter d'autres sans la permission de l'Empereur. Le Facteur répondit comme il avoit déja fait dans la même occasion.

Artifices des Mandarins pour vendre leurs soies.

Le 20, Hogenhoek alla complimenter le Viceroi, qui étoit revenu de Tong sua & de La-moua, après avoir conquis ces deux Isles. Dans l'entretien, ce Seigneur renouvella ses plaintes sur la conduite de l'Amiral Bort, qui étoit parti sans lui en donner d'autre avis que par une Lettre, & qui la lui avoit même envoyée si tard qu'il n'avoit point eu le tems d'y répondre. Il ajouta qu'étant peu satisfait du caractere de l'Amiral, il souhaitoit qu'on lui donnât bien-tot un successeur. Hogenhoek répondit que ce choix dépendoit entiérement du Roi de Batavia.

Conférence d'Hogenhoek avec le Viceroi.

Cependant la Lettre de l'Empereur demeuroit fermée, dans l'absence du Viceroi & du Général. Mais étant arrivés tous deux dans la Ville, le 21 au soir, ils firent avertir les Hollandois, par un Mandarin, de se rendre le lendemain chez le Pou-tsyen-tsya de l'Empereur. Hogenhoek y trouva le Général, le Gouverneur & les Mandarins, qui attendoient le Viceroi. Bien-tôt ce Seigneur parut avec les Commissaires Impériaux, qui apportoient la Lettre & les présens, composés de mille taëls d'argent & de soixante piéces de soie & de brocard. La Lettre étoit enveloppée dans une écharpe jaune, & placée dans une petite armoire en forme de Temple, ornée de figures & richement dorée. L'armoire étoit portée sur le dos de huit hommes, avec deux bâtons

La Lettre de l'Empereur est remise aux Hollandois.

Circonstances de cette cérémonie.

(15) C'est-à-dire, Président. Il donnoit ce titre à Noble, Chef précédent des affaires Hollandoises.

MONTANUS. 1664.

vernis à la Japonnoise, & la livrée des porteurs étoit rouge & jaune. Ils étoient suivis de quatre personnes, qui portoient cinq ou six tables rouges à la Japonnoise, couvertes de damas, sur lesquelles étoient étallés les présens. Les Commissaires suivoient à cheval, avec un cortége de plusieurs Nobles. Celui qui fermoit la marche avoit autour de lui une vingtaine de personnes qui battoient du tambour, ou qui jouoient de diverses sortes d'Instrumens. A l'entrée de cette procession, Hogenhoek fut averti par le Général de baisser la tête & le corps pour la saluer. Elle continua de s'avancer jusque dans la grande salle, où le Viceroi & les autres Grands étoient déja placés; mais ils se leverent pour déliberer quelques momens ensemble. Ensuite Hogenhoek reçut ordre de se mettre à genoux, & de demeurer dans cette situation pendant qu'on fit la lecture de la Lettre, après quoi le premier Commissaire la lui mit sur le bras, & l'obligea de baisser plusieurs fois la tête sans quitter la même posture. On lui fit faire les mêmes réverences pour les mille taëls & pour les étoffes.

Comment la Lettre est portée au logement des Hollandois.

Les Grands, que l'Auteur appelle Leurs Excellences, prirent place ensuite sous un dais. Ils inviterent Hogenhoek à s'asseoir près d'eux, & firent apporter un pot de lait, mêlé de beurre de Peking & de farine de féves. Le Viceroi se retira le premier. Il fut suivi du Général, qui le fut immédiatement des Commissaires, comme eux des Hollandois & des Gouverneurs. Hogenhoek fit porter la Lettre Impériale sur l'épaule d'un de ses gens, & les présens sur des palanquins. Les rues étoient remplies d'une foule de spectateurs, battant du tambour ou jouant des Instrumens. En arrivant à son logement, il y fut reçu par deux Kou-tsyen-tsye de l'Empereur, avec trois décharges de mousqueterie; & les tambours battirent une heure entiere devant la Lettre. Mais leur vûe n'étoit que d'obtenir quelques piéces d'argent. On conseilla au Directeur Hollandois d'être un peu plus libéral que Noble ne l'avoit été l'année précédente, & d'aller faire ses remercîmens le lendemain aux Commissaires Impériaux, parce qu'il étoit rarement arrivé jusqu'alors que les présens de l'Empereur eussent été si magnifiques. Sa Lettre commençoit par cette Formule Chinoise: *Moi, KONG-HI, j'envoie cette Lettre à Baltazar, Amiral Hollandois.* Elle ne contenoit que des remercîmens pour les derniers services que l'Amiral Bort avoit rendus aux Tartares. Hogenhoek se crut obligé de se rendre le lendemain avec toute sa suite chez le Viceroi, chez le Général & chez les Commissaires de l'Empereur, pour leur déclarer qu'il étoit peu satisfait d'une Lettre où l'on ne parloit pas du Commerce & de l'établissement des Hollandois, ni de la jonction des Tartares avec leur Flotte pour la conquête de Tay-wan. Il ne dissimula point qu'après tant de promesses, l'oubli de cet article justifioit toutes les plaintes que l'Amiral avoit faites de leur inconstance. Il leur reprocha de n'avoir pas été fidéles à leurs engagemens sur le moindre article. Enfin, il leur déclara que le Roi de Batavia prendroit en fort mauvaise part qu'on n'eût retenu ses Ministres pendant deux ans que pour les amuser par des paroles.

Représentations du Directeur Hollandois.

Réponse du Viceroi.

Le Viceroi répondit d'un air mécontent, qu'à la vérité l'Empereur avoit promis aux Hollandois de leur accorder quelques permissions de commerce, mais qu'il avoit exigé d'eux une ambassade de deux en deux ans; que les Tartares ne manqueroient pas de se joindre à leur Flotte lorsqu'elle seroit

revenue de Batavia ; que si le Roi de Batavia envoyoit un Ambassadeur, on le feroit conduire immédiatement à Peking, avec des lettres de recommandation ; qu'alors les Hollandois pouvoient compter d'obtenir une permission constanre de venir à la Chine pour le commerce, & la possession d'une Isle ou de quelqu'autre terrain pour leur établissement. Hogenhoek reçut la même reponse du Gouverneur de Hok-syeu. Mais le Général Lipovi déguisa moins son ressentiment. Il déclara que des présens aussi magnifiques que ceux de l'Empereur, & l'honneur d'une lettre scellée, dans laquelle il attribuoit ses victoires à la Flotte de Hollande, étoient des faveurs si importantes & si singulieres, que les Hollandois devoient en être contens, quand ils n'en obtiendroient pas d'autres.

MONTANUS. 1664.

Discours brusque du Général Lipovi.

Hogenhoek répondit qu'il étoit extrêmement touché des bontés de l'Empereur, mais que dans tous les lieux où les Hollandois avoient la permission de commercer, ils recevoient de tous les Princes des lettres scellées, qui ne servoient pas plus à leur sûreté qu'à celle des Gouverneurs du Pays ; que portant leur commerce dans toutes les parties du monde, non-seulement ils n'étoient limités nulle part pour le tems, mais ils recevoienr des caresses dans les Régions qu'ils fréquentoient, ils s'y rendoient aussi souvent qu'ils le jugeoient à propos, & ne se conduisoient entr'eux que par leurs propres loix. Le Général répliqua, d'un ron irrité, que chaque Pays avoit ses usages, & que tels étoient ceux de la Chine ; que si les Hollandois ne goûtoient pas la proposition d'envoyer un Ambassadeur tous les deux ans, ils avoient la liberté de demeurer chez eux, mais que s'ils manquoient à cette condition dans le tems limité, ils devoient s'attendre à tirer peu de satisfaction de leurs voyages. Une réponse si vive échauffa la hardiesse du Directeur Hollandois jusqu'à lui faire répliquer, que ce langage convenoit moins au Général, qu'à tout autre, puisque c'étoit lui même qui s'étoit engagé à faire venir de la Cour des lettres scellées & conformes aux vûes des Hollandois ; & qu'au fond, l'honneur lui en avoit fait une loi, puisqu'après tanr de peines & de soins pour rendre service aux Tartares, ils ne demandoient point d'autre récompense que la liberté du commerce. Cette fermeté parut faire beaucoup d'impression sur l'assemblée. Après avoir gardé quelques momens le silence, le Viceroi changea de discours, & demanda des nouvelles de Noble. Aussi-tôt le Général en prir occasion d'assurer, qu'au retour de Noble les Hollandois obtiendroient tout ce qu'ils avoient proposé; mais il ajouta qu'ils devoient être un peu plus généreux dans leurs gratifications à l'égard des Agens du Pays. Hogenhoek, s'adressant au Viceroi, le pria de régler luimême ce qu'il falloit donner de plus. Ce Seigneur répondit que les Hollandois devoient se consulter là-dessus & faire ce qui leur paroîtroit convenable. Après cette conférence, le Directeur se rendit chez les Commissaires Imperiaux ; & dans l'entretien qu'il eut avec eux sur le commerce, il leur témoigna qu'il s'étoit flaté de recevoir, par leurs mains, des lettres plus conformes à ses espérances. Ils lui répondirent qu'ils avoient apporté au Viceroi, au Général & au Gouverneur l'ordre de recevoir favorablement les Ambassadeurs Hollandois, & de les faire conduire immédiatement à la Cour. Ils ajouterent que non-seulement le commerce seroit alors libre & ouvert, mais que s'il désiroit quelque chose de plus pour l'intérêt de sa Nation, ils ne dou-

Il continue sur le même ton.

Les Officiers Tartares s'adoucissent.

Conclusion du différend.

toient pas qu'il ne l'obtînt facilement de Sa Majeſté Imperiale, qui avoit conçu pour les Hollandois autant d'affection que d'eſtime. Enfin, ils lui promirent d'employer leur crédit à la Cour, pour leur faire accorder une permiſſion de commerce auſſi conſtante qu'ils la déſiroient.

Préſens des Hollandois.

Hogenhoek ne penſa le lendemain qu'à délivrer ſes préſens. Celui qu'il deſtinoit au premier Commiſſaire étoit composé de vingt-deux aunes d'écarlate, d'une demie chaîne de corail ſanguin, qui péſoit vingt-ſix onces, de deux piéces de perpétuane colorée, ſix piéces de toile, & quatre épées fort riches. Il donna au ſecond dix-ſept aunes d'écarlate, une demie chaîne de corail du poids de quatre onces, deux piéces de perpétuane, quatre piéces de toile & deux épées. Les Mandarins & les autres Officiers du cortége reçurent auſſi des préſens proportionnés à leur qualité.

Fête Chinoiſe & ſon origine.

Le 29, les Hollandois aſſiſterent à la fête de *Pi-lou*, qui eſt célébrée, dans toute l'étendue de l'Empire, par des jeux & des combats ſur l'eau. Les Barques qui ſervent à cette ſolemnité ſont ornées de peintures, de tapis & de banderolles de ſoie. On raconta au Directeur qu'un Gouverneur de *Paracelles*, Iſle remplie d'or & d'argent, & féconde en toutes ſortes de biens, ayant prédit qu'elle ſeroit engloutie par les flots, ſe ſauva ſur la Côte de la Chine avec ſes amis & tous ceux qui eurent de la confiance pour ſa prédiction. L'Iſle s'abîma peu de jours après ſon départ. C'étoit aſſez pour le faire regarder comme un Prophéte, ou comme un Dieu de la mer, à l'honneur duquel on ſe crût obligé d'établir une fête.

Le 30, un Mandarin vint prier Hogenhoek de la part du Général Lipovi, de ſe trouver le lendemain de bonne heure chez les Commiſſaires Imperiaux. En y arrivant, il les trouva occupés à plier leur bagage, & ſur-tout à lier, deux à deux, ſept ou huit cens Eſclaves des deux ſexes, du butin des Iſles de Que-moui & d'A-moui. A leur départ, ils remercierent le Directeur de ſes préſens; mais ils parurent douter que l'Empereur leur permît de garder tant de richeſſes. Hogenhoek but avec eux à la ſanté de Sa Majeſté Imperiale, dans un grand verre, qui fit pluſieurs fois la ronde. C'étoit du vin d'Eſpagne, qu'il avoit fait apporter. Les Commiſſaires admirerent beaucoup l'excellence de cette liqueur, & prierent Hogenhoek d'en faire boire un verre aux principaux Officiers de leur cortége, pour les mettre en état d'en parler à Peking.

Le Général Lipovi renonce aux affaires.

Le jour ſuivant, Lipovi fit tenir les portes de ſa maiſon fermées, pour déclarer la réſolution qu'il prenoit de renoncer aux affaires. Son grand âge, & les inſtances de ſa femme, qui étoit Tante de l'Empereur, lui avoient fait demander la permiſſion de retourner à Peking, quoique le Conſeil d'Etat l'eût nommé Gouverneur de trois des plus grandes Provinces de l'Empire.

Les Hollandois ſont mal payés de leur penſion.

Depuis deux mois on s'étoit diſpenſé de fournir aux Hollandois les ſommes aſſignées pour leur table. Il s'en plaignirent d'abord au Gouverneur de Hok-ſyeu; mais ne tirant aucun fruit de leurs plaintes, il les adreſſerent au Viceroi & au Général, qui parurent fort mécontens des Officiers chargés de ce ſoin. Ils ordonnerent que les arrérages fuſſent payés dès le jour ſuivant, & qu'à l'avenir le payement de la penſion ſe fit exactement à la fin de chaque mois.

Leur démêlé avec Lipovi pour la liberté de leurs priſonniers.

Hogenhoek demanda auſſi, de la part du Roi de Batavia, qu'on lui rendît enfin les Priſonniers Hollandois qui avoient été renvoyés de Formoſa. Mais le Général lui fit dire qu'ayant écrit là-deſſus à Tſye-kan-tſya, il avoit

reçu pour réponſe que les Priſonniers, ſans en excepter quelques petits Négres qui avoient été pris avec eux, *aimoient mieux être coupés en piéces*, que de retourner dans leur Patrie. Hogenhoek témoigna fort vivement que le langage qu'on leur attribuoit ne pouvoit lui paroître vraiſemblable, lorſqu'ils le faiſoient preſſer tous les jours de leur procurer la liberté. Il n'ignoroit pas, ajouta-t-il, que depuis qu'il avoit commencé à ſolliciter pour eux ils avoient été chargés de fers & plus étroitement reſſerrés. Enfin, il ſe plaignit ouvertement que Tſye-kau-tſya en impoſoit par de faux rapports. Le lendemain, écrivant à Lipovi ſur le même ſujet, il lui déclara que ſi les Priſonniers n'étoient pas délivrés, il ne répondoit pas des troubles que cette injuſtice pouvoit cauſer. Cet avis fut regardé comme une menace. Le Général répondit que les Hollandois devoient ſçavoir qu'il dépendoit de lui d'en uſer bien ou mal avec eux, & qu'il le prioit d'employer d'autres expreſſions, ou de ne plus paroître devant lui. Heureuſement le Sécretaire du Viceroi, rendant une viſite au Directeur, fut informé de ce différend, & promit d'en parler à ſon Maître. Ses bons offices & l'entremiſe du Viceroi reconcilierent enfin Hogenhoek avec Lipovi.

Evenemens du Pays.

Le 6 de Juillet, on vit partir le Kon-bon, ou le Gouverneur de Hok-ſyeu, avec un Corps de Trouppes, pour aller faire le ſiége du Château de Tiolo, où le vieil *Ova-Tonge*, Officier de ſoixante-dix ans, commandoit trois mille hommes qui avoient réſiſté aux Tartares depuis le tems de Ching-chilong, pere de Koxinga. Deux jours après, Tſye-kan-tſya ſe rendit à Jenping, dont il avoit été nommé Gouverneur contre l'inclination des Habitans. On lui laiſſa quatre ou cinq cens Soldats & quatre-vingt Joncs, qui devoient accompagner les Hollandois, au retour de leur Flotte, pour la conquête de Tay-wan.

Commerce prohibé de la ſoie crue.

Dans le cours du même mois les Marchands de Nan-king, qui étoient venus avec leurs ſoies crues de la Province de Che-kyang, les porterent à Sink-ſyan, ſans paroître dans le canton de Hok-ſyeu; ce qui nuiſit beaucoup aux eſpérances des Hollandois. Enſuite Hay-tan-kon, Gouverneur de Synk-ſyeu, & d'autres Seigneurs intéreſſés au commerce, n'oſant faire partir ouvertement des marchandiſes défendues, pour le Japon, les Manilles & Tay-wan, eurent recours à ce ſtratageme: Ils firent embarquer en plein jour des marchandiſes ordinaires; & lorſque la cargaiſon fut achevée, ils publierent adroitement qu'on avoit vû paroître quelques Bâtimens ennemis ſur la Côte. Auſſi-tôt tous les Joncs furent déchargés, ſous prétexte de les envoyer contre l'Ennemi. Mais les Seigneurs Marchands ayant profité des ténébres de la nuit pour y faire porter leurs ſoies de contrebande, les firent partir le lendemain à la pointe du jour. Ces ruſes ne ſe pratiquent point ſans la participation des Officiers de la Douane, qui ſont gagnés par des préſens, ou forcés de ſe taire par la crainte.

Furieuſe tempête & ſes effets.

Le 17, il s'éleva une furieuſe tempête, accompagnée de pluies impétueuſes, qui durerent neuf jours ſans interruption & qui cauſerent beaucoup de ravages dans la Province. Une partie des maiſons de Hok-ſyeu fut abbatue par la violence des torrens, & vingt perſonnes y furent noyées. Tout le Fauxbourg de Lam-thay (16) fut inondé juſqu'à la hauteur du genou. La Ville

(16) C'eſt un Fauxbourg de Hok-ſyeu.

MONTANUS. 1664.

de Synk-ſyeu, qui fut la plus maltraitée, perdit quatre mille Habitans. L'eau monta juſqu'à douze ou quinze pieds dans le Fort, & des Villages entiers furent entraînés aux environs. On eſtima la perte de la ſoie crûe, dans cette ſeule Ville, à deux mille quatre cens pikols; ce qui en fit monter le prix juſqu'à deux cens taëls.

Lipovi eſt nommé Conſeiller d'Etat. Ce que cet Office lui coûte.

Le 29, Hogenhoek ſe crut obligé de viſiter le Général Lipovi, qui étoit indiſpoſé. Il en fut reçu fort civilement. Ce vieux Seigneur lui demanda pourquoi la Flotte Hollandoiſe tardoit ſi long-tems. Il ajouta qu'auſſi-tôt que l'Amiral ſeroit arrivé aux Iſles Piſcadores, le grand Mandarin *Hay tan-kon*, Gouverneur de Sink-ſyeu, *Tſye-te-toc*, & deux autres Officiers avoient ordre de s'y rendre pour tenir conſeil avec lui. Trois ſemaines après, les Hollandois furent informés que le Général avoit reçu la permiſſion de retourner à la Cour, & qu'il étoit nommé Conſeiller d'Etat. Mais cette dignité lui coûtoit huit tonnes d'or (17) & quantité de riches préſens. Ils apprirent auſſi que les Joncs d'*An-pi-kya* en avoient enlevé un de *Hay-tan-kon*, qui revenoit des Manilles chargé de cent cinquante mille reaux (18) d'Eſpagne, tandis que de ſon côté Hay-tan-kon avoit pris ſur An-pi-kya neuf Joncs chargés de riz, qu'il avoit fait conduire à Tſan-cheu, où ce grain étoit à fort haut prix. L'Auteur ne put comprendre d'où venoient ces hoſtilités, entre gens qui commerçoient d'ailleurs enſemble, l'un en ſoie & en cottons, l'autre en riz.

Hogenhoek eſt invité à dîner chez le Viceroi.

Le 24, Hogenhoek s'étant rendu avec tout ſon cortége chez le Viceroi, qui l'avoit invité à dîner, trouva la ſalle de l'audience remplie de Mandarins & de Seigneurs. Le Viceroi étoit aſſis ſur une ſorte de Trône. Il portoit au cou une chaîne d'or, à laquelle étoit attachée une paire de chapelets (19). Après quelques momens de ſilence, il apprit au Directeur qu'il avoit reçu la réponſe de Sa Majeſté Imperiale aux lettres qu'il avoit écrites depuis plus de trois mois en faveur des Hollandois, mais dont il n'avoit pas voulu leur parler, parce qu'il s'étoit cru sûr d'obtenir ſa demande. Elle conſiſtoit à faire envoier au Roi Matzuiker un préſent de deux mille taëls d'argent & de cent piéces de brocard d'or; faveur qui étoit accordée. Mais l'Empereur envoyoit en même-tems deux Mandarins, dans la ſeule vûe de demander ſi Batavia étoit gouverné par deux Ongs (20) ou par un ſeul. Cette difficulté venoit de la différence des deux lettres que Sa Majeſté avoit reçûes de Matzuiker. Celle qui avoit été envoyée par Canton portoit ſimplement le nom de Matzuiker Gouverneur général; & celle qui étoit venue par Hok-ſyeu étoit aux noms du Capitaine More & de Jean Matzuiker. Il ne fut pas difficile à Hogenhoek d'éclaircir l'embarras de la Cour. Il répondit au Viceroi que *Matzuiker* étoit le nom du Gouverneur général, & que *Capitaine* More n'étoit qu'un titre, qui lui avoit été donné par les Indiens, pour ſignifier qu'il étoit le Chef ou le Maître. Le Viceroi continua de lui demander combien de Conſeillers ou de Sous-Gouverneurs Matzuiker avoit ſous ſes ordres. Dix-ſept ou

Idée qu'il y donne des Rois & des Vicerois de Hollande.

(17) Les Hollandois entendent par une tonne d'or, cent mille florins.

(18) Il faut ſans doute entendre piaſtres, ou piéces de huit, ſans quoi la ſomme ſeroit médiocre.

(19) On a déja vû que les Chinois en font uſage pour leurs Priéres. Ogilby les appelle des *Avemarys*.

(20) Ce mot ſignifie *Roi*.

dix-huit,

dix-huit, répondit Hogenhoek. « Comment? reprit le Viceroi avec beau» coup d'étonnement. Ce que vous me dites est-il possible? Je n'aurois jamais » crû que l'Ong de Batavia eût un si grand nombre de Vicerois sous lui (21). Le Directeur, souriant d'un air modeste, répondit qu'il ne disoit rien que de certain, & nomma la plûpart de ces Vicerois prétendus. Alors, dit l'Auteur, le Viceroi jetta un regard ferme sur tous ses Conseillers, qui baisserent la tête par respect pour le Roi de Batavia & pour tous les Vicerois Hollandois. Ensuite l'ordre fut donné de servir le dîner, & toutes les tables furent apportées, avec beaucoup de variété dans les mets. L'humeur du Viceroi parut plus gaie qu'elle n'étoit ordinairement. Il but plusieurs santés, & le festin fut accompagné de comédie & de musique. A la fin on apporta trois grands vases, composés de cornes de rhinoceros, dans lesquels Hogenhoek & un autre Facteur qui l'accompagnoit, furent obligés de boire trois fois à la santé du Viceroi. En se levant pour prendre congé de ses hôtes, ce Seigneur leur dit que dans trois jours il devoit rendre compte à l'Empereur des discours qu'ils avoient tenus, & qu'il les prioit encore de ne rien avancer d'incertain, parce que la moindre fausseté déplairoit beaucoup à Sa Majesté & au Conseil. Hogenhoek l'assura qu'il n'avoit rien dit que de vrai, & se retira fort satisfait de l'opinion qu'il avoit donnée de sa Nation.

MONTANUS. 1664.

Respect des Chinois pour ces grands noms.

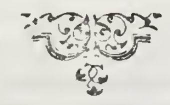
Le 25, il fut traité avec la même distinction par le Général Li-po-vi. Le jour suivant, les deux Commissaires de Peking vinrent lui demander, dans son logement, le nom & les titres de Matzuiker; non, lui dirent-ils, qu'ils n'en fussent déja bien instruits par le Viceroi & le Général, mais parce qu'ils étoient bien-aise de les entendre lui-même, pour en rendre un compte plus exact à l'Empereur. Le 27, la mere de Koxinga & Sybia son frere, arriverent à Hok-syeu & demanderent des guides pour se rendre à Peking, où la crainte de quelques nouveaux troubles faisoit desirer à l'Empereur qu'ils allassent s'établir. Ils s'étoient soumis aux Tartares avant l'arrivée de la Flotte Hollandoise. Le lendemain Hogenhoek, averti du départ des Commissaires par le Général Li-po-vi, leur rendit les devoirs ordinaires, auxquels il joignit quelques présens. Il donna au premier vingt-cinq taëls d'argent, envelopés dans un papier; quinze au second; sept au Hérault & cinq pour être distribués entre les gens de sa suite. On lui avoit dicté les termes de son compliment: Il dit aux Commissaires qu'il avoit vendu toutes ses marchandises, & que le présent qu'il les prioit d'accepter étoit pour leur acheter du tabac pendant le voyage (22).

La mere de Koxinga & son frere sont appellés à Peking.

Présens de Hogenhoek aux Commissaires.

(21) Il n'est pas surprenant que les Portugais donnassent quelque sujet de plainte aux Marchands de Hollande, en expliquant la verité.

(22) Montanus, *ubi sup.* p. 191. & suiv.



MONTANUS. 1664.

CHAPITRE IV.

Voyage du Seigneur VAN-HOORN, *Ambassadeur Hollandois à la Chine & dans la Tartarie orientale.*

Projet d'une nouvelle Ambassade des Hollandois.

LE Gouverneur & le Conseil de Batavia pensoient peu à renvoyer leur Flotte à Fo-kyen, comme l'Amiral Bort l'avoit fait esperer au Viceroi *Sing-la-mong*; mais après de longues délibérations sur les interêts de leur Commerce, ils se déterminerent à tenter encore une fois la Cour de Peking par une magnifique Ambassade & de riches présens, pour obtenir, s'il étoit possible, un libre accès dans un Pays dont ils se promettoient tant d'avantages. *Peter Van-Hoorn*, Conseiller-privé & Trésorier de l'Inde, fut destiné à cette importante entreprise, avec une suite de vingt personnes. On lui donna, pour premier Conseiller d'Ambassade, *Constantin Noble*, qui fut revêtu en même-tems de la qualité de Directeur du Commerce à *Hok-syeu*, ou *Fu-cheu-fu*, Capitale de la Province de Fo-kyen (23). *Jean Putmans* fut nommé Facteur & Maître des cérémonies; *Jean Vander-Doer*, Sécretaire, & *Gysbert Ruwenort*, Maître-d'hôtel. Le reste du cortége consistoit en six Gentilshommes, un Chirurgien, six Gardes, deux Trompettes & un Cuisinier. Si l'Ambassadeur mouroit dans le voyage, Noble fut nommé pour lui succeder. Enfin, pour donner plus d'éclat à l'Ambassade, on fit équiper six Vaisseaux, qui furent chargés de présens & de marchandises. On y mit un grand nombre de Soldats & de Matelots. Plusieurs Chinois, établis depuis long-tems à Batavia, prirent cette occasion pour retourner dans leur Patrie. La Flotte mit à la voile le 4 de Juillet (24) 1664.

Suite de l'Ambassadeur.

Navigation de l'Ambassadeur.

Sa réception sur la Côte de Fo-kyen.

La mousson d'Est, où l'on étoit alors, rendit la navigation si douce, qu'on arriva le 5 d'Août dans le Port de la Riviere de Hok-syeu (25), où bien-tôt un Tartare, envoyé par le Gouverneur de *Min-ja-zen* (26), vint prendre des informations à bord, & raconta pour premiere nouvelle que le Général Li-po-vi étoit mort. Le jour suivant, un Mandarin vint demander si la Flotte apportoit un Ambassadeur, & s'offrit dans cette supposition à porter les Lettres d'avis au Viceroi Sing-la-mong & au nouveau Général, qui se nommoit *Syang-po-vi*. On accepta ses services. Le 7, trois autres Mandarins vinrent proposer diverses questions, & demanderent en particulier à voir les présens. Mais on les pria de modérer leur curiosité jusqu'au lendemain. Dans l'intervalle, le Sécretaire & l'Interpréte de l'Ambassadeur, qu'on avoit envoyés à *Hok-syeu* avec le premier Mandarin, avoient remis les Lettres au Viceroi, au Général & au Gouverneur. Aux questions qu'on lui avoit faites, il avoit ré-

(23) On a remarqué, dans le Journal précédent, que *Hok-syeu* est la même chose que *Chang-cheu-fu*; & que *Chang-cheu-fu* n'est autre chose que *Sink-syeu* ou *Chin-cheu*, ou *Chin-zieu*, suivant les différentes maniéres dont on le trouve écrit.

(24) Dans un autre endroit l'Auteur met Juin.

(25) Quelques Vaisseaux jetterent l'ancre entre ce Port & Fiu-hay.

(26) Dans la Carte des Jésuites c'est *Min-ngan-chong*, près de Fu-cheu-fu; ce qui prouve que cette derniere Ville est la même que Hok-syeu.

pondu que les Hollandois n'étoient venus qu'en Ambassade & qu'ils n'avoient aucun dessein d'attaquer l'Isle Formose.

Montanus. 1664.

On passa quelques jours sans aucune communication avec la terre. Le 16, quatre Mandarins apporterent à l'Ambassadeur, de la part du Général & du Gouverneur, cent-vingt canistres de riz, qui font la mesure d'environ quatre tonneaux; trente couples de chapons, un grand nombre de canards, quarante grands flacons de liqueurs, six bœufs gras, vingt porcs, trente oyes & une centaine de limons d'eau. Mais comme le Viceroi n'avoit pas de part à ce présent, on sçut qu'il avoit fait éclater quelques mouvemens de jalousie. Cependant le 21 il envoya deux Mandarins à bord, pour amener l'Ambassadeur au rivage. Van-Hoorn demanda deux jours pour ses préparatifs. Le 23 il commençoit à s'embarquer sur deux Barques de plaisir qu'on lui avoit amenées dans cette vûe, lorsqu'ayant remarqué qu'elles ne suffisoient pas pour transporter ses équipages & les gens de sa suite, il pria les Mandarins de lui en procurer une de plus. Cette grace lui fut refusée, quoiqu'on lui en eût d'abord offert autant qu'il en auroit besoin. Dans le ressentiment qu'il en eut, il dit aux Mandarins qu'ayant eu meilleure opinion du Gouvernement de leur Pays, il s'étonnoit de les voir manquer si-tôt à leurs promesses; & les menaçant d'envoyer demander à Hok-syeu des ordres par écrit, il les obligea, par cette crainte, de faire venir sur le champ un troisiéme Jonc.

Présens qu'on lui fait à bord.

Sa querelle avec un Mandarin.

Le convoi s'éloigna de la Flotte à midi, & descendit à trois heures au rivage de *Min-ja-zen*. Le Gouverneur de cette Place s'étant dispensé, sous prétexte d'une indisposition, de venir complimenter l'Ambassadeur, ne laissa pas d'envoyer quelques-uns de ses Officiers pour fouiller le bagage. Mais l'Ambassadeur s'y opposa d'un air ferme, en déclarant que les Mandarins lui avoient promis que ses équipages passeroient sans être fouillés, & qu'il étoit résolu de retourner plûtôt à bord que de souffrir de telles insultes. On cessa de le presser. Le soir, étant parti de *Min-ja-zen*, il fut forcé, par le reflux, de jetter l'ancre à *Lam-thay*. Au retour de la marée il remit à la voile, & vers la pointe du jour il arriva au pont de Lam-thay. Les Mandarins y descendirent, pour avertir le Général; & quelques domestiques de l'Ambassadeur prirent terre aussi, pour lui faire préparer une maison.

Il se rend à Hok-syeu.

Le 24, les Mandarins ayant reparu sur la rive avec des chevaux, l'Ambassadeur fut conduit d'abord chez le Viceroi, ensuite chez le Général, & de-là chez le Gouverneur. Ils le reçurent tous avec de grands témoignages de considération & d'amitié. La même nuit un orage terrible brisa, contre le pont de Lam-thay; le Jonc sur lequel on avoit chargé toutes les commodités necessaires pour le voyage; mais la plus grande partie de la cargaison fut sauvée. Peu de jours après il s'éleva un orage plus dangereux à l'audience du Général, c'est-à-dire, une querelle, à l'occasion des présens & des marchandises, dont ce Seigneur exigeoit qu'on lui accordât la vûe. Les Hollandois refusant de les débarquer, il en témoigna son mécontentement dans des termes fort vifs, mêlés néanmoins de quelques marques d'amitié. Mais ce différend fut bien-tôt appaisé par la prudence de l'Ambassadeur & par un présent, pour lequel on lui apporta trois cens taëls d'argent, qu'il renvoya civilement au Général (27).

Orage violent.

Querelle avec le Général.

(27) Montanus, *ubi sup.* p. 203. & suiv.

MONTANUS. 1664.

Proposition pour de la soie crue.

Le 3 de Septembre, deux Facteurs du Viceroi vinrent avertir Noble, de la part de leur Maître, que si les Hollandois vouloient acheter une grosse quantité de soie crue, il engageroit le Général à les favoriser, parce que l'exportation des soies étant défendue plus rigoureusement que jamais, la Cour avoit envoyé dans les Provinces maritimes cinq Mandarins, pour veiller à l'observation de cette loi. Mais ces Facteurs demandant pour chaque pikol deux cens taëls, c'est-à-dire, un prix jusqu'alors sans exemple, Noble leur répondit que s'il étoit disposé à changer ses marchandises pour de la soie crue, il n'avoit aucune envie de la payer si cher. Le 6 Août, un Vaisseau de la Flotte Hollandoise, arrivé de Que-long, apporta pour nouvelles que trois ou quatre mois auparavant les Chinois Koxingans avoient assiégé le Fort de cette Isle, & qu'ils avoient été repoussés avec beaucoup de perte.

Chevaux & bœufs pour l'Empereur.

La passion que le Viceroi & le Général avoient de voir les présens (28), sur-tout les chevaux & les bœufs, fit enfin consentir l'Ambassadeur à faire débarquer ces animaux au pont de Lam-thay, qui est un des fauxbourgs de Hok-syeu. Ils furent conduits aux Palais de ces deux Seigneurs, où l'admiration s'attacha particuliérement aux bœufs. Le Viceroi & l'Ambassadeur se trouvant attaqués, dans le même tems, de la colique, le premier fit prier l'autre de lui envoyer son Chirurgien, & l'autre s'adressa au Général pour lui demander le secours de son Médecin. Il paroît qu'ils reçurent tous deux, d'une main étrangere, plus de soulagement qu'ils n'en avoient trouvé dans l'art de leur propre Nation. Cependant le Général & le Viceroi n'étoient pas satisfaits qu'on n'eût pas débarqué tous les présens, quoique l'Ambassadeur apportât pour excuse qu'attendant de jour en jour l'ordre de partir pour Peking, les caisses ne devoient souffrir aucun dérangement qui pût retarder le départ.

Les Hollandois & les Chinois se prêtent mutuellement leurs Médecins.

Vaisseaux Anglois arrivés sur la Côte.

Le 15, on apprit qu'il paroissoit aux environs de *Que-moui* & d'*A-moui* neuf Vaisseaux Anglois, qui venoient demander la liberté du Commerce sur la Côte de Fo-kyen, après avoir été refusés à Canton, où ils avoient offert quatre cens taëls d'argent pour l'obtenir.

Difficulté pour les passeports.

Enfin l'Ambassadeur se détermina le même jour à faire débarquer les présens, dans l'esperance qu'il seroit permis à ses Facteurs de vendre une partie de leurs marchandises. Il fit demander en même-tems un passeport pour envoyer librement une Chaloupe au rivage, dans la seule vûe d'apprendre chaque jour l'état des affaires, parce que ses gens étoient gardés de si près sur les Joncs, qu'on ne leur permettoit pas d'en sortir. Le Général en promit un, mais à condition qu'il seroit renouvellé tous les jours; & malgré cette promesse, les Hollandois eurent beaucoup de peine à l'obtenir.

On leur avoit promis aussi la liberté du Commerce, aussi tôt que les présens seroient débarqués. Mais n'entendant parler de rien, l'Ambassadeur en écrivit le 19 au Viceroi & au Général. La réponse du Viceroi fut qu'il s'étonnoit de leur empressement, lorsqu'il étoit certain que l'Ambassadeur ne partiroit pas pour la Cour avant le commencement de la nouvelle année, & qu'ils n'avoient besoin que de quatre ou cinq jours pour vendre toutes les marchandises. Cependant il permit aux Facteurs de régler les prix avec les Marchands, & de

(28) On verra dans la suite de cette Relation en quoi consistoient les présens.

vendre sécretement jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour, parce qu'il ignoroit si l'Empereur ne souhaiteroit pas d'acheter pour lui-même une partie de leurs commodités, & peut-être toute la cargaison.

MONTANUS. 1664.

L'Ambassadeur saisit les marchandises des Chinois de Batavia.

Le 26 un Capitaine Hollandois, accompagné d'un Sécretaire, se rendit à bord, pour prendre un état des marchandises que les Chinois avoient apportées de Batavia; elles consistoient en argent, en camphre, en corail, en semence de perles, &c. Mais le Capitaine avoit ordre de se saisir de l'argent & de tous les effets de quelque valeur, parce qu'on avoit trouvé, dans une de leurs caisses, des piéces d'Espagne & du Japon jusqu'à la somme de mille risdales, malgré les rigoureuses défenses qu'ils en avoient reçûes. Le même jour, Noble & le Facteur Hartower commencerent, avec la permission du Viceroi, du Général & du Gouverneur, à traiter du prix des marchandises avec les Facteurs Chinois, qui furent étonnés de la quantité d'alun & de fil d'or que les Hollandois demanderent. Deux jours après, un des Facteurs du Général vint offrir à l'Ambassadeur de lui rendre des services considerables auprès de son Maître, parce qu'il en étoit aimé particuliérement. Il lui conseilla de faire au Général un second présent de corail, en l'assurant que cette libéralité ne seroit pas perdue. Van-Hoorn récompensa la bonne volonté du Facteur par un présent de dix aunes de drap rouge. Le 29, s'étant rendu chez le Général, il lui offrit du corail, qui fut accepté. Ce Seigneur lui dit que son départ pour Peking ne seroit pas differé long-tems; & qu'aussi-tôt que les présens auroient été vûs, ce qui ne tarderoit que deux ou trois jours, les Facteurs feroient l'ouverture du Commerce.

Cette conduite déplaît au Viceroi.

Le premier d'Octobre, un Mandarin se rendit à bord, de la part du Général, pour faire sortir de la Flotte les Chinois avec toutes leurs caisses, parce que le Viceroi & le Général avoient trouvé fort mauvais qu'on eût saisi les marchandises qu'ils avoient apportées de Batavia. Le 4 Van-Hoorn, dans une audience qu'il eut du Viceroi, fit présenter, par son fils, une grande & une petite chaine de corail aux filles de ce Seigneur, qui lui donnerent en retour six belles piéces de soie. Le 15, il écrivit une Lettre fort obligeante au Kon-bon, pour lui demander une audience. Mais l'Interpréte apporta pour réponse, qu'après l'avoir reçu avec beaucoup de fierté, le Kon-bon s'étoit excusé sur ses indispositions & ne pouvoit recevoir la visite de l'Ambassadeur que dans deux ou trois jours. On jugea qu'il étoit choqué que les présens qu'il avoit reçûs des Hollandois ne fussent pas aussi riches que ceux du Général, quoiqu'il ne se crût pas inferieur à lui par le rang. L'Ambassadeur n'eut pas de peine à réparer cette cause de mécontentement.

Autre mécontentement du Gouverneur.

On examine les présens destinés à l'Empereur.

Le 14, les présens destinés à l'Empereur furent portés au Palais du Viceroi: L'Ambassadeur, qui les accompagnoit avec toute sa suite, fut obligé d'attendre dans une salle commune, jusqu'à l'arrivée du Général. On ouvrit enfin la porte de la chambre, où le Viceroi étoit assis avec le Général (29). Ils avoient à leur gauche trois Commissaires, qui étoient arrivés depuis peu de Peking, pour s'informer si les Chinois s'étoient bien conduits dans la conquête de Que-moui & d'A-moui. A la vûe des Hollandois, les Commissaires se leverent & prirent congé du Viceroi, qui les conduisit jusqu'au grand esca-

(29) Il étoit entré apparemment par une autre porte.

Montanus. 1664.

lier ; d'où les Hollandois conclurent que c'étoient des Mandarins d'un Ordre distingué. L'Ambassadeur fut placé à la droite du Viceroi, & ses gens près de lui. Vis-à-vis d'eux étoient le *Pue-chin-si*, les Magistrats & les autres Mandarins de la Ville. On fit l'ouverture des caisses & des balles. Les Seigneurs Tartares parurent fort satisfaits des présens, sur-tout de quelques lanternes curieuses, de plusieurs belles spheres, & d'autres globes terrestres ou célestes. Après cette inspection, les Hollandois furent traités avec des liqueurs. Le Général s'étant levé brusquement, fut conduit par le Viceroi jusqu'au milieu de l'escalier. Ensuite les Hollandois prirent aussi congé ; mais l'Auteur n'explique point avec quelles cérémonies ils furent accompagnés en se retirant.

Arrangement pris pour le Commerce.

Le grand obstacle étant levé pour le Commerce, il se fit le 15 une Assemblée des Facteurs, pour régler les autres difficultés ; mais plusieurs jours se passerent sans qu'on pût s'accorder sur le prix des marchandises. D'ailleurs l'embarras des Hollandois n'étoit pas diminué pour le passeport, sans lequel il étoit impossible à leurs Chaloupes de venir & de retourner avec la liberté nécessaire au Commerce. Les précautions & les formalités, que les Chinois emploient dans ces occasions, firent encore différer cette faveur pendant quelques jours. Enfin l'Ambassadeur reçut le 23 un passeport du *Ta-lau-ya*, c'est-à-dire, du Général, qui lui fit dire en même-tems qu'en vertu d'une *petite Lettre*, arrivée de Peking le même jour, Son Excellence pouvoit se disposer à partir pour Peking.

Corruption des Officiers de la Chine.

Les Facteurs Chinois ayant déclaré aux Hollandois qu'ils ne devoient point esperer de Commerce avec eux, s'ils ne prenoient la soie crue à fort haut prix, *Noble* s'adressa au Viceroi, qui lui répondit que l'exportation des soies étoit rigoureusement défendue ; mais que si les Facteurs en vouloient payer le prix qu'on leur proposoit, il promettoit de favoriser les échanges, & s'offroit même à leur fournir une grosse provision de cette marchandise ; comme il avoit fait à Canton, ajouta-t-il, en faveur des premiers Ambassadeurs Hollandois. Dans cette audience, Noble lui présenta, au nom de Van-Hoorn, la chaîne de corail sanguin qu'il souhaitoit depuis si long-tems, & fut traité avec beaucoup de distinction.

Chicanes qu'ils font aux Hollandois.

Les Officiers Tartares étoient devenus si attentifs sur tous les mouvemens des Hollandois, que les provisions mêmes ne passoient pas sans peine jusqu'à la Flotte. Noble avoit fait acheter cinquante pikols de *Kadjang* & vingt jambons ; mais il ne lui fut pas permis de les envoyer à bord, sous prétexte d'une défense particuliére (30) pour cette espece de provisions. L'Ambassadeur en écrivit au *Ta-lau-ya*, & lui envoya sa Lettre par Noble & le Sécretaire. Ils furent arrêtés tous deux aux portes de la Ville, & la garde leur déclara qu'elle avoit ordre de n'y recevoir aucun Hollandois. Cependant, lorsqu'ils se disposoient à retourner sur leurs pas, on leur accorda la permission de passer. Ensuite, s'étant rendus au Palais du Viceroi, ils ne purent obtenir l'honneur de lui parler ; mais il leur fit dire qu'en lui envoyant chaque fois le mémoire de leurs provisions à signer, ils auroient la liberté de faire passer tout ce qui seroit nécessaire à leur subsistance. On ajouta de sa part qu'ils devoient se servir de leurs propres Chaloupes & non des Barques Chinoises. Malgré cet ordre,

(30) Le kadjang est une sorte de bled. Les Chinois craignoient que leurs hôtes n'en emportassent, pour le semer dans leur Pays.

MONTANUS. 1664.

le Gouverneur de *Min-ja-zen* trouva mauvais au contraire qu'ils employassent leurs propres Chaloupes ; & ce ne fut pas sans peine qu'ils obtinrent de lui les passeports nécessaires.

Couriers de Peking.

Le 10 on vit arriver un courier de Peking, qui annonça, pour quelques jours après, l'arrivée des ordres de la Cour. Des Commissaires, envoyés aussi par l'Empereur, complimenterent certains Députés de *Liquean* & leur remirent quelques présens de la part de Sa Majesté Impériale, en leur déclarant qu'Elle ne jugeoit point à propos qu'ils fissent le voyage de Peking. Le 18 ces Députés vinrent au logement des Hollandois, pour y voir les chevaux & les bœufs de l'Ambassade. Le même jour, Van-Hoorn ayant reçu des Officiers du Général deux Lettres de l'Empereur, qui regardoient le sujet de sa commission, se persuada qu'il étoit tems de remettre au Viceroi, au Général & au Gouverneur, les présens du Conseil de Batavia. Mais le Général refusa d'accepter ceux qui lui étoient destinés, & répondit qu'il ne pouvoit les recevoir avant que l'Ambassadeur fût revenu de Peking. Le Gouverneur les reçut, après s'être fait beaucoup presser. Au contraire, le Viceroi ne fit aucune difficulté d'accepter les siens, & donna pour raison que les affaires alloient bien à la Cour (31).

Scrupules pour les présens.

L'Ambassadeur prend le parti de se rendre à la Ville.

Cependant le Commerce étoit encore dans l'inaction, parce que l'affiche qui avoit été placée devant le magasin des Hollandois au premier moment de leur arrivée, demeuroit toujours dans le même lieu. Van-Hoorn écrivit le 24 au *Ta-lau-ya*, que depuis l'arrivée des Lettres Impériales, il avoit peine à concevoir pourquoi la proclamation & l'ouverture du Commerce étoient différées. Mais l'Interpréte ne voulut point se charger de porter cette Lettre ; & les portes de la Ville continuant d'être fermées aux Hollandois, l'Ambassadeur prit le parti de se rendre lui-même au Palais du Général. Il se disposoit à monter dans son palanquin, lorsqu'il apprit qu'on ne trouvoit pas de porteurs, ou de *Kou-lys*, & que le Mandarin qui commandoit sa garde leur avoit ordonné de s'éloigner. Il résolut de faire le voyage à pied, quoiqu'il eût besoin d'une heure de marche. En arrivant à la porte de la Ville, il fut arrêté par les Gardes, qui lui demanderent le tems d'envoyer chez le Général, pour prendre ses ordres. Cependant, le voyant reculer de quelques pas, ils lui accorderent la liberté de passer.

On lui refuse l'entrée.

Il se rend enfin chez le Général.

Leur conférence.

Lorsqu'il fut arrivé chez le Général, on commença, dit l'Auteur, par lui faire essuyer quelques petits délais. Mais la porte lui fut ouverte & l'audience accordée. Il fit des excuses de l'importunité des Hollandois, en se plaignant qu'ils y étoient forcés par les embarras qu'on affectoit de leur causer. Le Ta-lau-ya répondit qu'il n'avoit jamais donné ordre que les porteurs refusassent de le servir, ni que la porte de la Ville fût fermée lorsqu'il s'y présenteroit ; mais qu'il avoit souhaité qu'on ne reçût pas facilement les Matelots, parce que n'ignorant pas qu'ils venoient acheter des marchandises, il étoit résolu de ne le pas souffrir. Il ajouta qu'il permettroit volontiers le Commerce entre les Facteurs, & qu'il feroit mettre de nouvelles affiches devant le magasin ; mais que les Hollandois tenoient leurs marchandises trop cheres. Noble, qui accompagnoit l'Ambassadeur, répliqua sans ménagement qu'il n'en falloit

(31) Montanus, *ubi sup.* p. 223. & suiv.

MONTANUS. 1664.

accuser que les Facteurs Chinois, qui ne vouloient pas s'en tenir à l'ancien prix; & déclarant qu'il ne vouloit plus rien avoir à démêler avec eux, il demanda qu'on en nommât d'autres. Ce discours parut déplaire au Général. Cependant il se contenta de changer d'entretien; & s'étant tourné vers l'Ambassadeur, il lui demanda quand il se proposoit de commencer son voyage. Van-Hoorn répondit qu'il étoit résolu d'attendre que le Commerce fût fini. Ensuite, prenant cette occasion pour s'expliquer avec fermeté, il ajouta que dans la résolution où il étoit de se gouverner suivant les usages de son Pays, il se flattoit que le Général donneroit ordre qu'il n'arrivât rien qui pût blesser la dignité de son caractere, parce qu'ayant l'honneur de représenter la Nation Hollandoise, il perdroit plûtôt la vie que d'exposer ses Maîtres à recevoir par sa faute quelque tache ou quelque reproche. Le Général l'assura qu'on ne s'étoit jamais rien proposé qui pût blesser l'honneur de ses Maîtres ou le chagriner lui-même.

Fermeté avec laquelle il s'explique.

Il se passa jusqu'au 4 de Septembre, avant que les Facteurs eussent pû s'accorder sur le prix des marchandises. Enfin tous les interêts étant reglés, on commença aussi-tôt à peser le poivre & à le délivrer au magasin Hollandois. Le 8 on apprit que trente Joncs Koxingans s'étoient fait voir sur la Côte. Quinze Kojas de la même Flotte entrerent dans la baye de *Ten-hay* avec pavillon Tartare, & vinrent observer de fort près un des Vaisseaux Hollandois; mais une décharge de cinq canons les fit disparoître. D'un autre côté, vingt-quatre grands Joncs parurent autour des Isles, sans être tentés de s'approcher de la terre. Tous ces mouvemens ayant répandu l'allarme, le Gouverneur de *Min-ja-zen* se hâta d'équiper plusieurs Joncs, pour recevoir les Ennemis ou pour leur donner la chasse.

Wa-yang, ou fête du Viceroi.

Le 11, les Hollandois furent invités au *Wa-yang* (32) du Viceroi, & priés de mener avec eux leurs musiciens. Tout le jour fut employé en amusemens. Le lendemain à midi, deux Mandarins, envoyés par le Général, redemanderent aux Hollandois les marchandises qu'ils avoient saisies sur les Chinois; & sur le refus que l'Ambassadeur fit de les délivrer, il y eut de part & d'autre des expressions fort vives. Le même jour, un Facteur du Général vint prier l'Ambassadeur d'assister le 15 à un autre Wa-yang, & de se faire accompagner de sa musique. En arrivant à son Palais, Van-Hoorn le trouva placé sur un petit siége, près de sa Table, avec plusieurs autres tables autour de lui, qui étoient déja couvertes de divers mets. Les liqueurs ne furent point épargnées, & l'on représenta des Farces entre les services. La musique Hollandoise ayant reçu ordre de commencer, le Général parut y prendre beaucoup de plaisir. A la fin de cette fête, l'Ambassadeur crut devoir s'expliquer avec le *Ta-lau-ya* sur la demande qu'il avoit fait faire des marchandises confisquées. Il répondit qu'en ayant parlé au Viceroi, ils trouvoient tous deux qu'il y avoit beaucoup d'injustice à retenir le bien d'un grand nombre de pauvres gens, & qu'ils en demandoient sérieusement la restitution. L'Ambassadeur protesta qu'il avoit beaucoup d'aversion pour les disputes, mais que ces marchandises étant justement confisquées au nom du Gouvernement de Batavia, il ne dépendoit pas de lui de les restituer; ce qui n'empêchoit point, ajouta-t-il, que si les Tarta-

Wa-yang du Général.

Explication de Van-Hoorn.

(32) L'Auteur interprete quelquefois ce mot par *Fête*, quelquefois par *Comédie*, & dans un autre endroit par *Comédie & Fête*.

res

res le jugeoient à propos ils ne pussent avoir recours à la violence. Le Ta-lau-ya changeant de discours, lui apprit qu'un Jonc Chinois, venu de Batavia, avoit fait naufrage près de Canton.

MONTANUS. 1664.

On le presse de partir pour Peking.

Le 24, l'Interpréte du Général vint déclarer à l'Ambassadeur que les Barques, les chevaux, les *Koulys* & toutes les commodités nécessaires pour son voyage, n'attendoient plus que ses ordres, mais qu'on le prioit de fixer le jour de son départ; d'autant plus, qu'après avoir marqué tant d'empressement pour se rendre à la Cour, on étoit surpris de lui voir affecter des délais. Il répondit qu'avant que de partir il souhaitoit que le Commerce fût entiérement fini, parce que Noble devoit l'accompagner. Pendant cet entretien, deux autres Mandarins vinrent le presser, de la part du Général, d'envoyer quelqu'un à bord avec eux, pour leur montrer les marchandises Chinoises, que ce Seigneur étoit résolu de faire enlever. Noble & le Sécretaire furent envoyés sur le champ au Général, pour sçavoir de lui-même s'il avoit donné cet ordre. Il ne balança point à le confirmer; & leur montrant le sceau, il leur dit que c'étoit le sien; que personne n'en avoit de semblable, & qu'il étoit surpris par conséquent que les marchandises ne fussent point encore délivrées. Noble repliqua que les Hollandois ne pouvoient les rendre sans un ordre particulier du Seigneur Matzuiker, au nom duquel on les avoit confisquées: » Je suis homme de distinction, reprit le Général, & Membre du » Conseil des Li-pus. Ce n'est pas pour moi que je redemande les marchan- » dises; mais je suis obligé de parler pour mes Sujets. Noble répondit que l'Ambassadeur étoit aussi d'une qualité distinguée & Membre du Conseil des Indes; que loin de retenir les marchandises pour lui-même, il regrettoit qu'elles eussent été embarquées sur sa Flotte; mais que les Chinois ayant commis cette imprudence, il ne pouvoit les restituer sans ordre. Alors le Général promit d'abandonner cette affaire jusqu'à ce que Sa Majesté Impériale se fût expliquée. Mais il ajouta que si l'Empereur redemandoit les marchandises, on ne consulteroit pas les Hollandois pour les reprendre. Ensuite, changeant de discours, il demanda quand l'Ambassadeur se proposoit de partir. » Tout étant prêt pour son départ, il ne comprenoit plus ce qui étoit capable » de l'arrêter. Il avoit écrit trois fois à Sa Majesté Impériale, que les Hollandois » étoient prêts à commencer leur voyage. N'y voyant aucune apparence, il ne » sçavoit ce que l'Empereur en pourroit penser. Ne leur avoit-il pas accordé » toutes leurs demandes? Cependant ils en formoient chaque jour de nouvel- » les. Quelle conduite falloit-il tenir avec eux? Il ne pouvoit s'imaginer ce » qui les amenoit à la Chine; & malgré le penchant qu'il avoit pour eux, ils » lui donnoient lieu, par leurs irrésolutions continuelles, de les regarder com- » me une Nation sur laquelle il y avoit peu de fond à faire pour les promesses » & les discours. La seule réponse de Noble fut, qu'ils étoient arrêtés par le Commerce. Le Général repliqua, qu'il n'avoit rien épargné pour entrer dans leurs vûes; que malgré la défense qui regardoit le vif-argent, il auroit fermé les yeux sur leurs entreprises s'ils n'avoient dit eux-mêmes à ses Mandarins qu'ils en avoient acheté du Viceroi. Il falloit se justifier contre cette accusation. Noble protesta qu'il ignoroit l'indiscretion qu'on reprochoit aux Hollandois, mais qu'il sçavoit parfaitement que tous les démêlés venoient des Facteurs Chinois; qui n'avoient pas cessé d'apporter du trouble aux affaires, & que la

Convention du Général avec les Hollandois.

Reproches qu'il leur fait.

Comment Noble répond pour eux.

MONTANUS. 1664.

cargaison du Vaisseau qui étoit près de la Tour auroit été déja vendue, s'il ne s'étoient pas servis de faux poids, qui avoient arrêté la vente. A cette récrimination, le Général répondit que les Facteurs n'avoient fait que se défendre, parce que le poivre étoit mêlé d'eau & de sable. Les Hollandois, continua-t-il, veulent se faire une réputation de bonne-foi; mais ils en sont fort éloignés, car il n'est pas honnête d'alterer les marchandises. Noble, picqué de ce reproche, offrit de visiter le poivre avec les Facteurs qu'il plairoit au Général de nommer; & s'il s'y trouvoit de l'eau ou du sable, il consentit à porter la peine & la honte de son infidélité.

Autres chicanes du Général.

Le Général ne repliqua rien à ce défi; mais le 25 il fit prier l'Ambassadeur de rendre le vif-argent que Noble avoit acheté; parce que le public n'en étant que trop instruit, l'Empereur ne pouvoit l'ignorer long-tems. Il fit ajouter néanmoins que dans la suite les Hollandois en pourroient acheter autant qu'ils en souhaiteroient, pourvû qu'ils eussent la prudence de ne pas s'en vanter. Mais lorsqu'ils se furent disposés à faire ce qu'on leur demandoit, ils reçurent un autre Messager du Général, qui leur permettoit de garder le vif-argent. Ils trouverent aussi beaucoup de peine à se procurer de la soie crue. Les Facteurs Impériaux, après s'être engagés à payer en soie le poivre & les autres marchandises, vinrent déclarer qu'ils ne pouvoient donner que de l'argent comptant. Ceux du Viceroi firent naître aussi des difficultés. Cependant on parvint à s'accorder. Mais les marchandises Chinoises étoient toujours un obstacle à la perfection de la paix, sur-tout depuis que le Général avoit déclaré qu'on ne concluëroit rien avant qu'elles fussent restituées. Van-Hoorn crut trouver un temperamment qui sauvoit son honneur, en les mettant dans une situation où elles pouvoient être enlevées facilement. Mais personne n'ayant profité de l'occasion, il les fit transporter, deux ou trois jours après, au magasin qu'il avoit à terre. L'Auteur laisse entendre qu'on s'étoit accordé avec le Général par une convention sécrete. Le 5 de Janvier, deux Officiers Tartares vinrent au magasin avec un ordre de ce Seigneur; & sans demander les marchandises, ils ouvrirent les caisses où elles étoient renfermées, & prirent, au nom du Général, tout ce qu'on y avoit mis de concert avec lui. Ils se crurent autorisés à se saisir aussi de l'argent & de plusieurs choses précieuses; mais l'Ambassadeur ne le permit qu'après qu'on eut compté les sommes, & qu'ils eurent reconnu, par écrit, le nombre & la qualité des biens qu'ils enlevoient.

L'Ambassadeur prend le parti de rendre les marchandises confisquées.

Tempéramment qui met son honneur à couvert.

Il renvoie une partie de ses Vaisseaux à Batavia.

Après cette exécution, qui ne laissoit plus aucun prétexte de mécontentement, l'Ambassadeur fit demander au Viceroi, par Noble, la liberté de renvoyer un Vaisseau à Batavia. On se défendit d'abord par quelques excuses, ausquelles on ajouta que le Général devoit être consulté. Mais Van-Hoorn ayant fait déclarer que son Vaisseau partiroit, indépendamment de la permission qu'on paroissoit lui refuser, le Viceroi répondit que les Hollandois pouvoient mettre secretement à la voile, & qu'il prioit seulement l'Ambassadeur de ne pas rendre compte au Gouvernement de Batavia des petits différends qui s'étoient élevés entr'eux. Le 18, le Général accorda la liberté de partir à trois autres Vaisseaux qui avoient achevé leur cargaison.

Le jour suivant, quatre Mandarins se rendirent au logement de l'Ambassadeur, deux de la part du Viceroi, & deux de celle du Général, pour boire à la


FU CHEU FU OU HOKSYEU Capitale de
FO KYEN, tiree de Montanus
A. Fauxbourg de Lauthuy.
B. Pont de vingt six Arches.
C. Riviere d'eau douce.
D. Porte de l'Eau.

santé de son Excellence & lui souhaiter toutes sortes de prospérités dans son voyage. Ils lui apprirent de quelle maniere il devoit se conduire à Peking, & lui laisserent deux Interprétes Chinois, qu'il ne prit en effet que pour des espions continuels de ses actions, mais qui lui étoient nécessaires pour l'informer des usages du Pays. Aussi promit-il de suivre les instructions du Viceroi & du Général.

MONTANUS. 1665.

Instructions qu'il reçoit pour son voyage à Peking.

§. II.

Route de Van-Hoorn jusqu'à Hang-cheu-fu (33).

Son départ pour la Cour.

LE cortége qu'on avoit préparé pour l'ambassade Hollandoise consistoit en trente-huit Barques, qui furent chargées des équipages, des présens, & de toutes les commodités nécessaires. L'Ambassadeur partit de *Fu-cheu-fu* avec la marée, & se rendit vers midi au Port de *Hok-san-tyou*, à deux lieues de Lamthay. Il y trouva les Mandarins qui devoient le conduire. Mais il fut surpris, le soir, d'en voir arriver d'autres, pour s'informer du nombre de personnes dont sa suite étoit composée. De trente-deux ils la réduisirent à vingt-quatre; c'est-à-dire, qu'ils supprimerent quelques Soldats qu'il avoit pris à ses gages, sous prétexte que le Viceroi & le Général avoient informé l'Empereur qu'il ne devoit partir qu'avec vingt-quatre personnes. Le lendemain il remonta la Riviere de Min, à l'Ouest. Les Barques étoient au nombre d'environ cinquante. Après avoir fait une lieue, elles arriverent le soir près d'une Isle, qui est éloignée d'une portée de canon du Village de *Un-wo-no*.

On réduit sa suite à vingt-quatre personnes.

Riviere de Min.

Le 22, étant parties à la pointe du jour, elles passerent, vers midi, devant *Hou-tong*, Village situé sur la droite; & dans le cours de l'après midi, devant ceux de *Pe-yong*, de *Hong-ya*, de *Tik-soya* & de *Kong-hi-mon* (34), sans être avancées de plus de cinq lieues. Tous ces Villages paroissoient contenir un grand nombre de maisons, mais qui n'avoient que l'apparence d'autant de hutes. Les campagnes étoient couvertes de riz & d'autres grains. Le jour suivant, on passa, vers neuf heures, devant *Bin-kin*, que d'autres nomment *Min-sing* (35), Ville à trois lieues de Kong-hi-mon, & située derriere une colline, assez près de la riviere, sur la rive gauche, qui regarde ici l'Ouest. Un clocher fort haut, & d'autres beaux édifices, se font voir au-dessus de la colline. L'après-midi, on eut la vûe d'*Anike* sur la droite, de *Syay-wang* & de *Twa-vigh* sur la gauche, trois Villes, dont la derniere est à trois lieues de *Bin-kin*, & d'où l'on en compte trois & demie jusqu'à *Chu-kau*. Le 24, on vit sur la gauche, à une lieue de Chu-kau, le Village de *Kan-ka-wa*; & deux lieues plus loin celui de *Pou-chang*, où l'on traversa des rochers dangereux. De-là il ne reste qu'une lieue jusqu'à *U-ke-kau*; mais la Flotte ayant été retardée par les basses & par l'impétuosité des courans, fut obligée

Hou-tong. Hong-ya. Tik-soya. Kong-hi-mon.

Bin-kin. Min-sing.

Syay-wang. Twa-vigh. Chu-kau. Kanka-wa. Pou-chang. U-ke-kau.

(33) Ou *Hok-syeu*, qui se trouve confondu dans le Journal précédent avec *Chang-cheu*, un degré & trente minutes plus au Sud. On a fait remarquer plusieurs fois d'où vient cette erreur.

(34) Les Auteurs Anglois du Recueil déclarent ici que dans l'impossibilité de trouver la véritable ortographe de tant de noms, dont les mêmes sont quelquefois écrits différemment, ils ont pris le parti de copier presque toujours le Journal.

(35) *Ming-tsins-hyen* dans la Carte des Jésuites. C'est par conséquent une Ville du troisiéme rang.

MONTANUS. 1665.

de s'y arrêter le soir, près d'un corps-de-garde. Le 26 au matin, on eut à passer des chutes d'eau; & malgré toutes les précautions, on perdit une Barque, qui se brisa contre les rochers, mais dont la plûpart des marchandises furent sauvées. Dans le cours de l'après midi, on passa devant les Villages de Kantang & de Poin-pang, qui sont situées sur la droite; & le soir on s'arrêta près d'un Corps-de-garde, nommé *Bok-kay*, après avoir employé tout le jour à faire deux lieues & demie. On n'avança pas beaucoup plus le lendemain; mais on eut la vûe de plusieurs Hameaux & de quelques Pagodes, sur le panchant des montagnes. Vers quatre heures après midi, on passa entre deux Villages, nommés *Sa-ghia* & *Siong*, qui bordent la riviére des deux côtés; & l'on s'arrêta le soir à *Sou-yong*, autre maison de garde.

Kan tang.

Poin-pang.

Sa-ghia. Siong.

Le 28, à neuf heures du matin, on arriva près de deux grands Bourgs situés vis-à-vis l'un de l'autre sur une éminence, derriere laquelle on découvroit la grande Ville de *Yem-ping*, *Jen-ping*, ou *Yeng-ping-fu* (36). En traversant le pont, l'Ambassadeur fut invité à dîner par deux Mandarins, de la part de Syz-bon-tok, Général du Pays, qui se présenta lui-même pour le recevoir, à la porte de la Ville. Han-lau-ya, principal Mandarin du cortége, refusa d'assister à la fête, quoiqu'invité plusieurs fois. L'Ambassadeur fut traité noblement, &, suivant son usage, il donna cinq dollars à chaque Acteur du *Wa-yang*. A son retour, il trouva dans sa Barque une abondance de rafraîchissemens, que le Général y avoit fait porter. Bien-tôt ce Seigneur s'y rendit lui-même, accompagné du Gouverneur de la Ville, & but avec plaisir quelques verres de vin d'Espagne. Le lendemain, il envoya de nouvelles provisions à l'Ambassadeur, qui lui fit présent à son tour d'un fusil de chasse, d'une paire de pistolets, de deux couteaux, d'un collier d'ambre, d'une piéce d'ambre qui pesoit dix onces, & de dix aunes d'un beau drap. Cette galanterie fut aussi-tôt payée par un autre présent de vingt piéces d'étoffe, pour habiller la Suite de l'Ambassadeur. Le Sécretaire Hollandois avoit reçu ordre de profiter d'une si belle occasion, pour s'informer quels étoient les Seigneurs à qui l'Ambassadeur devoit s'adresser à Peking. Il se rendit chez le généreux *Sye-bon-tok*, qui fit écarter tout son monde en apprenant le sujet de sa visite. Ensuite baissant la tête vers le Sécretaire, il lui dit que l'on devoit rechercher d'abord la faveur & la protection des quatre Su-tay-sings, qui étoient les Gardiens de l'Empereur & les Régens de l'Empire pendant sa minorité; que cette entreprise seroit aisée par le moyen de quelques Mandarins de ses amis, ausquels il promettoit d'écrire, & qu'il falloit charger de certains présens pour ces quatre Ministres; qu'après les avoir gagnés, les Hollandois ne demanderoient rien qui ne leur fût accordé: qu'ils devoient faire présent d'un petit Esclave Négre à quelques-uns des principaux Conseillers, qui étoient aussi de ses amis; qu'ils ne devoient point accorder leur confiance à tout le monde, parce que la Cour de Peking ne manquoit pas d'avanturiers, qui sçavoient prendre un ton & des airs d'importance, & qu'il les exhortoit par conséquent à garder beaucoup de mesure, veillant sans cesse autour d'eux, & s'ouvrant de leurs affaires à fort peu de personnes. *Sye-bon-tok* avoit eu long-tems à son service un Hollandois nommé *Maurice*, qui étoit devenu Interpréte de l'Ambassadeur après avoir été prisonnier à Tay-wan. Il emploia cet homme pour engager van-

Le Général du Pays invite Van-Hoorn à dîner.

Présens qu'ils se font mutuellement.

Informations que les Hollandois tirent du Général sur la Cour de Peking.

(36) *Yen-ping-fu* dans les Cartes.

Hoorn à le faire nommer Général de l'expédition de Tay-wan si l'Empereur paroissoit disposé à faire cette conquête, parce qu'il avoit encore dans cette Isle sa femme, ses enfans & ses principaux effets.

Montanus. 1665.

Grace que le Général demande à l'Ambassadeur.

Le même jour un des Interprétes Chinois offrit à l'Ambassadeur, de la part de son Mandarin, douze piéces d'argent Chinois, pour aider, lui dit-il, à ses dépenses continuelles. Il lui dit que dans certains lieux on fourniroit à son Excellence dix-sept Kandarins (37), quatorze à Noble, douze au Capitaine *Put-mans* & au Facteur. Van-Hoorn refusa cet argent; mais le Mandarin n'osant pas le reprendre, parce qu'il venoit de l'Empereur, les Hollandois le garderent, pour le rendre en arrivant à Peking.

Description de Yen-ping.

Yen-ping, ou *Yen-ping-fu*, premiere Ville de la Province de Fo-kyen, après la Capitale, est située à l'Ouest de la Riviére de Min (38), c'est-à-dire, sur la droite en remontant. Elle occupe le pied d'une montagne presqu'inaccessible; situation qui forme une perspective charmante, & qui sert en même-tems à rendre la Place très-forte sans le secours de l'art. Sa longueur est d'une lieue, sur une demie lieue de largeur. Elle est fort peuplée, & remplie de beaux édifices, qui reçoivent de l'eau de la montagne par des tuyaux de canne; invention qui ne se voit qu'à la Chine. On y admire trois Temples d'une beauté extraordinaire. Les provisions y sont à très-bon marché. Le Min & le Zi, deux grandes Riviéres qui se joignent à l'Est de la Ville (*), forment un spacieux lac, & sont traversées chacune par un beau pont. C'est dans cette Ville que se fabrique la plus grande partie du gros papier de la Chine. Le plus blanc & le plus fin vient du Village nommé *Sieghe*, à trois lieues du côté de l'Ouest. On parle la langue Mandarine à Jen-ping.

Fabriques de papier.

La Flotte en partit le 30. Elle trouva le passage fort dangereux jusqu'à *Hon-yong*, Village éloigné d'une lieue. Ensuite ayant laissé les Villages de *Lou-quon* & de *Hu-yong* sur la droite, & ceux de *Lin-ken-tome* & de *Ta-sa* sur la gauche, elle s'arrêta le soir à *Ong-sou-tou*, après avoir fait dans le cours de cette premiere journée, trois lieues vers le Nord. Le jour suivant, elle passa, vers huit heures du matin, devant le Village de *Bonsjouko*, & deux heures après devant ceux de *Luikuir*, de *Posjen* & d'*Ubaka*, le premier & le dernier sur la droite, le second sur la gauche. Les Hollandois remarquerent à Ubaka quantité de Barques chargées de papier, qui se fabrique dans le même lieu, pour être transporté plus haut sur la riviere. Vers midi, ils virent *Kan-chian* & *Siouekke* sur la droite & *Tay-ping* sur la gauche, trois Villages fort près l'un de l'autre. A trois heures, ils s'arrêterent devant *Ghia-kiang*.

Hon-yong. Lou-quon. Hu yong. Lin-ken-tome. Ta-sa. Ong-sou-tou. Bonsjouko. Kan-chian. Siouckke. Ghia-kiang.

Le 2 de Février, ayant passé devant les Villages de *Sicyokaun*, d'*Itantam*, de *Banapo*, de *Picma* & de *Filiktan*, les deux premiers à droite, les autres sur la gauche, il s'arrêterent, vers midi, à *Kyen-ning-fu* (39), grande Ville, où l'on fut obligé de débarquer les chevaux, parce qu'avec de si grandes Barques il étoit impossible de les faire remonter plus loin par eau. Les portes de la Ville furent fermées à l'approche des Hollandois, avec défense aux Habitans de leur vendre des provisions par d'autres voies que celles des Interprétes. Cette rigueur fut portée si loin, qu'un Soldat du Genéral Sye-bon-tok

Kyen-ning-fu, grande Ville où les Hollandois sont mal reçus.

(37) Ou quinze sols de Hollande.

(38) Ce devroit être à l'Est, ou du moins la riviere coule au côté Sud-Est de la Ville.

(*) Au Sud-Est.

(39) *Kieu ning-foe* dans Ogilby.

MONTANUS. 1665.

ayant acheté quelques fruits pour l'Ambassadeur, fut arrêté par l'ordre du Mandarin, & chargé de chaînes, pour être renvoié à Hok-syeu, où il auroit été puni sévérement si les Hollandois n'eussent demandé grace pour lui. Au soir, le Mandarin leur procura quelques viandes, roties & bouillies; mais les Officiers de la Ville furent de si mauvaise humeur, qu'ils ne leur envoierent ni provisions ni complimens.

Description de *Kyen-ning-fu*.

La situation de *Kyen-ning-fu* est sur la rive Orientale du Min. Cette Ville est inferieure en richesses & en beauté à celle de *Fu-cheu-fu* (40) ou de *Hok-syeu*, Capitale de la Province; mais elle ne lui céde point en grandeur. Les Hollandois la trouverent beaucoup plus grande que Jen-ping-fu; mais ses édifices sont moins contigus, & l'on voit au milieu de ses murs des champs cultivés. Elle est néanmoins fort peuplée. Ses rues sont pavées de cailloux. Son commerce consiste uniquement en gros papier. Elle a deux Gouverneurs, qui jouissent alternativement de l'autorité.

Divers Villages.

On partit le trois de Kyen-ning, & l'on passa, jusqu'à midi, devant *Gaetehan*, *Maschetani* & *Petchin*, trois Villages sur la rive gauche. Petchin, qui est le plus éloigné de la Ville, n'en est qu'à deux lieues. Dans l'après midi, on vit *Keham*, *Va-zuo* & *Gan-ta*, les deux premiers à droite, & le troisiéme à gauche. Le soir, on s'arrêta près de *Chiap-hong*, Village ruiné. Le 4, à une lieue de *Chiap-hong*, on passa pat *Chin-cheu*, sur la droite de la riviére; & l'on vit après midi quantité de Hameaux, de maisons & de Temples. Le soir, après avoir fait à peine deux lieues pendant tout le jour, on s'arrêta contre *Spvoca*, Bourg ruiné, sur la rive droite.

Su-chiap, où l'on change de Koulys.

Le 5, au matin, on vit sur la gauche les Villages de *Ta-cha* & de *Pa-gou*. L'après midi, on passa devant *Suin-king*, sur la droite, & l'on prit terre à *Su-chiap*, après avoir fait deux lieues & demie dans tout le jour. Ici l'on changea de *Koulys* ou de *Pugs*, espéce de Matelots qui tirent les Barques. Le 6, dans la matinée, on vit les Villages de *Tintenna*, de *Chalunga* & de *Liautang*, tous trois sur la rive droite. Dans le cours de l'après midi, on passa devant *Loijova* & *Sichem*, sur la même rive, & vers le soir on jetta l'ancre à *Hochie-chien*. Le sept, après avoir passé devant *Hu-su-ma* & *Na-gan*, on arriva vers midi à *Qui-quan*.

Autres Villages.

Le 8, on partit à la pointe du jour; mais on ne rencontra jusqu'à midi que le Village de *Sou-suenna*, sur la gauche; & bien-tôt après, une grande Ville, nommée *Sui-pia*, dont les environs offroient un grand nombre de maisons ruinées, & un pont de pierre qui tomboit aussi en ruines. Vers quatre heures, on laissa sur la rive gauche le Village de *Chin-towa*; & le soir on s'arrêta près d'une tour de garde, environnée de quelques maisons. Cette journée n'avoit été que de trois lieues.

Le 9, on passa devant les Villages de *Go-tan-ga* sur la droite, & de *Quotin-ha* sur la gauche. A midi, l'on vit un Temple, bâti sur un pont qui sert d'écluse, & sous lequel les Barques passent en pleine eau. Le Temple est orné d'un grand nombre de figures, & l'on y monte d'un côté par des degrés. L'après midi on passa devant *Salockia* & devant plusieurs autres Places ruinées dans les dernieres guerres. Vers le soir on s'arrêta une lieue au-dessous de *Pou-tchin*, après avoir fait trois lieues avec beaucoup de difficulté.

(40) Le Journal la nomme ici *Fu-cheu-fu*, quoique par-tout ailleurs il la nomme *Hok-syeu*.

Le 10, on traversa un pont brisé, & l'on arriva vers midi à *Pou-tchin* (41), assez bonne Ville, d'où l'on ne compte pas plus de six lieues jusqu'à *Qui-quam*. Les Mandarins, qui servoient de guides à l'Ambassadeur, lui offrirent ici quelques rafraîchissemens. Comme ils lui avoient fait plusieurs fois la même galanterie, il leur témoigna sa reconnoissance par un petit présent.

Montanus. 1665.

Ville de Pou-tchin.

On quitta la riviére à Pou-tchin, pour continuer pendant quelque tems le voyage par terre; mais les Hollandois ne purent obtenir la liberté d'entrer dans la Ville. Ils furent arrêtés néanmoins dix ou onze jours, par la difficulté de rassembler des Koulys pour le transport des présens & du bagage. Il leur en falloit six cens, suivant les ordres du Général de Fo-kyen, qui en accordoient deux pour chaque caisse ou chaque pacquet. Mais comme il se trouvoit des caisses qui en demandoient trois, & que cette différence en faisoit une de deux cens hommes sur le nombre, les Mandarins de la Ville refusoient d'y pourvoir. Enfin, l'Ambassadeur se vit obligé de payer pour le surplus; mais il écrivit là-dessus au Général. Son départ fut encore retardé, pendant plusieurs jours, par la nécessité de faire des chassis pour les bœufs (42), ausquels il n'auroit pas été possible autrement de faire traverser les montagnes.

L'Ambassadeur quitte ici la Riviere.

Ses embarras pour trouver des porteurs.

On quitta Pou-tching le 21, après avoir fait partir quelques jours auparavant les chevaux, les bœufs & le gros bagage. A demie lieue de la Ville, on traversa un Village, nommé *Olcan*. L'après midi, on passa par ceux de *Si-san-li* & de *Sin-gan*, & devant quelques Temples, jusqu'à *Gulia-en*, où l'on s'arrêta le soir. La nége & d'autres incommodités obligerent d'y demeurer le jour suivant. Le 23 au matin, on traversa une haute montagne, après laquelle on passa par les Villages de *Huis-jou-ton*, de *Hang-sion*, d'*Ou-tan-gay*, d'*Ou-ton-gue*, de *Kieu-mu* & d'*Ou-sa-lin-ga*. On eut dans cette route la vûe de plusieurs Temples, bâtis sur la pente des montagnes. L'après midi, on eut celle des Villages de *Movana*, de *Lon-tia-tona*, de *Golinga*, de *Long-kia* & de *Kic-kova*, sans compter un grand nombre de Hameaux & de Temples, dont plusieurs se trouvent au long du chemin. Le plus remarquable est au sommet de la montagne de *Lieng-tau*, & sépare la Province de Fo-kyen de celle de Che-kyang. On avoit fait quatre lieues, dans le jour, sur les terres de Fo-kyen. Il n'en restoit qu'une sur celles de Che-kyang, qu'on fit avant le soir, pour gagner le Village de *Lima-thova*, premiere Place de cette Province.

Villages sur la route.

Montagnes difficiles, & divers Villages.

Le 24, on traversa les montagnes de *Ja-ko-ling*, qui sont fort difficiles à monter pour les voitures & les Porteurs. Leur sommet est rempli de Temples, environnés d'arbres & bâtis dans un goût fort bizarre. Après avoir quitté les hauteurs, on passa par les Villages de *Semba-thoa*, de *Sagebatau*, de *Long-hi*, *Long-zango*, de *Poang-tiou* & de *Hocchova*. Le dernier est divisé, de l'Ouest à l'Est, par une riviére, qu'on traversa sur un pont de bateaux. Les embarras de ce passage ne permirent pas de faire plus d'une lieue & demie dans tout le jour. Mais le 25, après avoir passé avant midi par les Villages de *Kolantia*, de *Qua-ning* & de *Souzin-ho-va*, on arriva le soir à *Pinhoea* (43), où l'on reprit la route de l'eau, sur une Riviére que le Journal nomme Chang.

Riviere qui divise Hoechova.

On partit le lendemain à midi, en remontant au Nord-Est, avec une

(41) *Pu-ching-husen* dans la Carte des Jésuites.

(42) Montanus, *ubi sup.* p. 259. & suiv.

(43) Le Journal met *Puchoca* deux lignes au-dessous.

MONTANUS. 1665.

L'Ambaſſadeur reprend la route de l'eau.

Flotte de quarante Barques, dont dix étoient emploiées par les guides Mandarins. Vers trois heures on paſſa devant la Ville de *Tjan-chia* ou *Chang-xa* (44); & trois quarts de lieues plus loin, on jetta l'ancre devant une plaine ſabloneuſe, près du Village de *Sun-thoa*, qui ſe préſentoit ſur la rive gauche. On n'avoit fait que deux lieues. Le 27, on paſſa entre deux tours de ſept étages, & devant les Villages de *Putza*, de *Sang-ta*, *Sin-ghia*, *Moktha*, *Pen-van-ſa*, *Vank-ſi-vu* & *Van-ſu*; les quatre premieres ſur la droite, & les autres ſur la gauche. Dans l'après midi, on en vit huit autres, dont les noms étoient inconnus aux Pilotes, & l'on s'arrêta le ſoir près de *Sinkkis*, après avoir fait environ cinq lieues dans le jour. Le 28, étant partis à la pointe du jour, on arriva vers neuf heures à *Kitsjou* ou *Ku-tchieu*, qu'on appelle auſſi *Kyu-cheu* (45).

Ville de Kyu-cheu-fu.

Cette Ville, qui eſt du premier ordre, eſt ſituée ſur la rive Orientale du Chang. Elle paroît fort grande; mais elle eſt médiocrement peuplée & preſque ſans commerce. Ses rues ſont bien pavées. Les proviſions y ſont à bon marché. Deux Particuliers ayant fait ici préſent à l'Ambaſſadeur de quelques rafraîchiſſemens, il leur fit auſſi le ſien, qui conſiſtoit en ſix aunes de drap de couleur. Leur généroſité les ramena auſſi-tôt, avec trois coupes d'argent & douze taëls, qu'ils le preſſerent d'accepter. Mais ſon Excellence les refuſa.

Générosité de deux Particuliers.

Changement de Barques.

Les Barques furent changées à Kyu-cheu-fu, & l'on en partit le 2 de Mars pour deſcendre la riviére; ce qui doit faire juger qu'on avoit quitté celle de Chang, puiſqu'il a paru juſqu'ici qu'on la remontoit depuis Pinhoca. A neuf heures on paſſa devant *Si-gaium*, Village ſur la droite. Il ſe préſenta quantité d'autres Villages, ſur les deux rives, juſqu'à *Lonju-jenne* (46), où l'on s'arrêta le ſoir, à cinq lieues de Kyu-cheu. Le jour ſuivant, on découvrit, aſſez près de ce Village, une magnifique tour, à galeries ſaillantes. Le Pays paroiſſoit bien cultivé, les Villages en grand nombre & remplis d'Habitans. Dans l'après midi, après trois lieues de navigation, on s'arrêta devant *Lan-gui* (47), d'où le Gouverneur ſortit auſſi-tôt, pour venir complimenter l'Ambaſſadeur & lui offrit des rafraîchiſſemens. Comme c'étoit la premiere Ville où les Hollandois euſſent reçu tant de civilités, ils traiterent noblement le Gouverneur, & lui firent préſent de cinq aunes de beau drap. Les Barques furent changées encore une fois dans ce lieu, qui, ſans être fort grand, offre une perſpective agréable, & paroît bien bâti & fort peuplé. Il doit cet avantage au commerce de l'alun, qu'on y apporte de *Humſic* en abondance.

Premiéres civilités que les Hollandois reçoivent d'un Gouverneur.

On partit le 6, & l'on paſſa, une lieue & demie plus loin, devant la Ville de *Sans-jenne* (48). Le terrain s'éleve ſur la gauche, au long de la riviére, & ne paroît point habité; mais on apperçoit, dans les vallées, quelques maiſons diſperſées & quelques Villages. Le ſoir, après avoir fait cinq lieues, on arriva au Village de *Pon-kou-ſong*, en laiſſant la Ville de *Nien-cheu-fu* (49) un quart de lieue ſur la gauche. Le lendemain, par la faute des Mandarins, qui firent battre le tambour, pour le départ de la Flotte, deux heures avant le jour, la

Ville de Nien-cheu-fu.

(44) *Kyang-chang-hyen* dans la Carte des Jéſuites.

(45) Il faut remarquer que ce ne ſont pas en effet trois différens noms, mais trois ortographes différentes du même nom; l'une Hollandoiſe, l'autre Françoiſe, & la troiſiéme Portugaiſe; car Montanus paroît avoir conſulté l'Atlas de Martini pour faire des comparaiſons.

(46) *Long-tſeu-hyen* dans les Cartes.

(47) *Lan-ki-hyen* dans les Cartes.

(48) Cette Ville ne ſe trouve pas dans la Carte des Jéſuites.

(49) *Yen-cheu-fu* dans la Carte.

Barque

Barque de l'Ambassadeur toucha contre un banc de sable, & d'autres Bâtimens furent menacés du même danger. Mais l'arrivée du jour dissipa toutes les craintes, qui avoient été causées par la rapidité des courans. On passa devant quantité de Villages, de Hameaux & de Temples, dans l'un desquels les Habitans du Pays conservent la statue du fameux Philosophe, qui se nommoit *Nien-klin*. Le soir on s'arrêta devant Tung (50), après avoir fait, dans le jour, sept lieues par un grand nombre de détours.

MONTANUS. 1665.

Statue d'un fameux Philosophe.

Le 8, avant midi on découvrit sur la gauche une riviére, nommé *Tu*, qui se divise en deux bras, pour entrer dans la Ville de *Sing-sung*, ou *Sin-chung* (51), & qui se jette ensuite dans la grande Riviére de *Ché* (52). Le soir on arriva devant la Ville de *Fo-jang* ou *Fu-jang* (53), située à l'Ouest de la Riviére de *Che*, & au Nord de la petite Riviére de *Fu-chun*, qui prend sa source un peu à l'Ouest de celle de *Lien-gan* (54). On avoit fait ce jour-là cinq lieues. La Riviére de *Che* est large ici d'environ deux milles d'Angleterre; mais étant sujette aux débordemens dans les grandes pluies, on voit peu de Villages sur ses bords. Cependant il s'en présente un grand nombre plus loin dans le Pays; & de toutes parts, les terres paroissent fort bien cultivées. Le 9 au soir on arriva au Port de *Chan-keu*, Fauxbourg de la Ville de *Hang-cheu*, qui en est éloignée d'une lieue, & par conséquent à la même distance de la Riviére. On fut obligé, dans ce lieu, de débarquer tous les équipages, pour les transporter par terre au Fauxbourg du Nord, où ils devoient être rembarqués.

Rivieres de Tu, de Ché & de Fu-chun.

§. III.

Réception de Van-Hoorn à Hang-cheu-fu, & continuation de sa route jusqu'à Whay-ngan-fu.

Les Mandarins du cortége ayant donné avis au Gouverneur de Hang-cheu de l'arrivée de l'Ambassadeur, & demandé des Barques pour la continuation de son voyage, on vit paroître, le jour suivant, plusieurs Mandarins de la Ville, qui vinrent le complimenter à bord. Le 12, un des principaux Officiers de Hang-cheu, distingué par le titre de *Ping-tau*, vint le féliciter de son arrivée & lui offrir des rafraîchissemens. Il promit de lui fournir de bonnes barques, parce que ce soin appartenoit à son office; mais il s'excusa de ne pouvoir l'inviter à dîner avant qu'il eût vû le Gouverneur de la Place. Le matin du jour suivant, on amena au rivage plusieurs chevaux pour l'Ambassadeur, qui fut invité en même-tems à dîner chez le Gouverneur avec tous les Officiers de sa suite. Il s'y rendit avec beaucoup de pompe, sans oublier de faire porter un beau présent, qu'il crut devoir à tant de politesses. Mais il ne put le faire accepter. « Je ne vous ai rendu aucun service, lui dit cet honnête Tartare : d'ailleurs, vous n'aurez rien de trop » pour Peking, où vous trouverez à tout le monde beaucoup d'avidité pour les présens. Etant fort pressé par l'Ambassadeur, il lui promit d'y penser à son retour. Lorsqu'on fut prêt à se séparer, Van-Hoorn le pria de prendre sous

Complimens des Mandarins de Hang-cheu.

Générosité d'un Gouverneur Tartare.

(50) *Tong-lu-hyen* dans les Cartes; sur la gauche, c'est-à-dire, à l'Ouest de la riviere.
(51) *Sin-ching-hyen* dans les Cartes.
(52) *Tsyang-tang-hyang* dans les Cartes.
(53) *Fu-hyang-hyen* dans les Cartes.
(54) *Lin-ngan-hyen* dans les Cartes.

MONTANUS. 1665.

ſa protection les Vaiſſeaux de Hollande que la tempête ou d'autres accidens pourroient jetter dans la Riviére de Hang-cheu ou dans celle de Ning-po, & de les regarder comme autant d'amis, ſur leſquels il acquereroit de nouveaux droits par ſes bienfaits. Il répondit qu'il leur rendroit tous les ſervices qui ſeroient en ſon pouvoir. Enfin, il lui conſeilla de voir ſon Collégue, de qui les Hollandois pouvoient eſpérer auſſi du ſecours pour leurs Vaiſſeaux. Van-Hoorn fit volontiers cette viſite, & reçut les mêmes promeſſes de ſon ſecond Gouverneur. Il ne put voir le Commandant général de la Milice, parce qu'il étoit indiſpoſé. Le lendemain, les deux Gouverneurs lui envoyerent des rafraîchiſſemens, à l'occaſion deſquels il renouvella ſes inſtances pour leur faire accepter quelques préſens; mais ils perſiſterent à les refuſer. Le Ping-tan fut mois difficile. Il reçut les marchandiſes qui lui furent offertes, & renvoya ſeulement une lunette-d'approche, & une paire de lunettes dont il ne connoiſſoit pas l'uſage. L'Ambaſſadeur crut devoir profiter adroitement de la diſpoſition des deux Gouverneurs. Il écrivit au Facteur qu'il avoit laiſſé à Hok-ſyeu, d'envoyer à Ning-po un petit Vaiſſeau qu'il attendoit de Batavia, ſous prétexte qu'en faiſant route au Japon il avoit été pouſſé dans la riviére par le mauvais tems. Ce Bâtiment devoit être chargé de bois de Sandal, de poivre, de franc-encens, de myrrhe, de girofle, de plomb, de bois de *Kalintur*, de *Paragon* noir, de drap écarlate, de corail en colliers, & d'autres marchandiſes précieuſes.

L'Ambaſſadeur en profite adroitement.

Le tems étoit ſi beau, que tous les équipages ayant été tranſportés en peu de jours au Fauxbourg du Nord, où les Barques étoient prêtes, à plus d'une lieue de l'endroit où l'on avoit débarqué, l'Ambaſſadeur s'y rendit auſſi le 19, avec toute ſa ſuite, en traverſant la Ville & tous ſes Fauxbourgs. Il partit le même jour, & la Flotte arriva le ſoir à *Tang-ſyeu*, beau Village à trois lieues de Hang-cheu. Le lendemain, étant tirée par les Koulys, elle paſſa devant quantité de maiſons ruſtiques, bâties ſur le bord d'un Canal fort profond. Toutes les campagnes paroiſſoient cultivées avec beaucoup de ſoin, & plantées, dans pluſieurs endroits, de meuriers, pour l'entretien des vers-à-ſoie. La Chine n'a point de Province qui en produiſe autant que Che-kyang. C'eſt celle qui fournit toutes ſortes de ſoie, non-ſeulement à ce grand Empire, au Japon & aux Philippines, mais encore à l'Inde entiere & aux parties les plus éloignées de l'Europe; car tout ce que les Hollandois achetent à Hok-ſyeu vient de Che-kyang. Cependant l'Empereur avoit défendu depuis peu le tranſport des ſoies, ſous de rigoureuſes peines. Celles de Che-kyang ſont auſſi les plus belles de la Chine, & ſe vendent à ſi bon marché dans la Province, qu'il en coûte moins pour vêtir dix hommes en ſoie que pour un ſeul habit de brap en Europe.

Richeſſe de la Province de Che-kyang en ſoies.

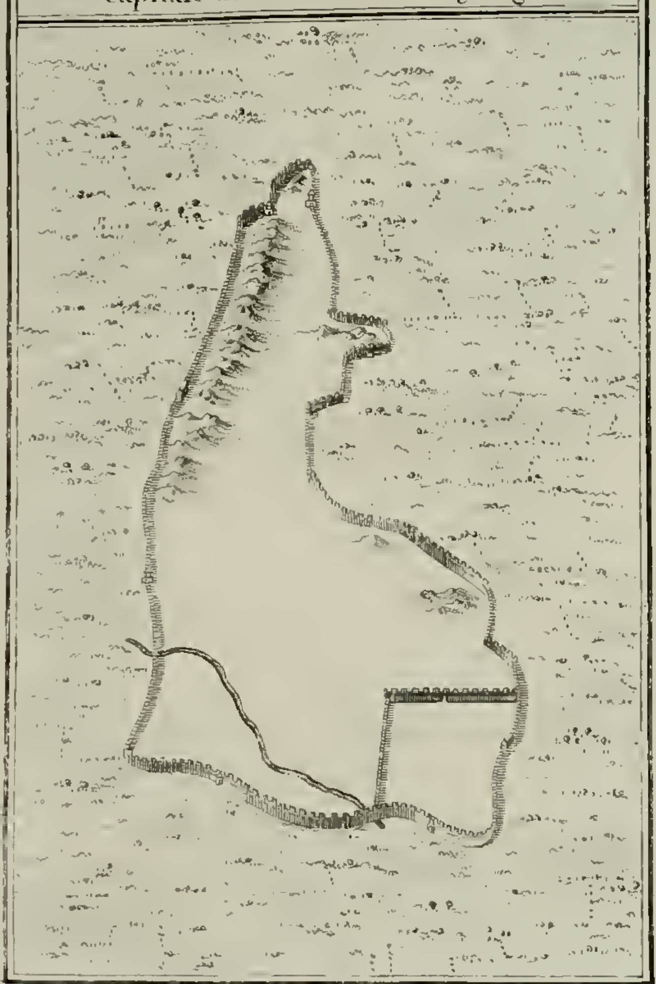
Après avoir paſſé ſous quantité de beaux ponts de pierre, on arriva, dans le cours de l'après midi, à *Kung-ti* ou *Kung-te*, cinquiéme Ville dépendante de Kya-hing, ſeconde Capitale de la Province. Elle eſt ſituée (55) ſur le bord gauche de la riviére. Le ſoir on s'arrêta au Village de *Song-ming-ſing* (56), après avoir fait quatre lieues dans tout le jour. Le 21, on eut encore la vûe d'un grand nombre de maiſons ruſtiques. La route du jour fut auſſi de quatre

(55) Elle doit porter le titre d'*Hyen*; mais on ne la trouve point dans la Carte des Jéſuites, du moins ſous ce nom.

(56) Ogilby défigure ce nom.


ARC DE TRIOMPHE DE CANTON
tiré de Nieuhof.




PLAN DE L'ENCEINTE DE LA VILLE DE
NAN-KING ou KYANG-NING-FOU
Capitale de la Province de Kyang-nan


SC-CHEW-FU
PLAN DE LA VILLE DE SU-TCHEOU-FOU
Cette Ville a environ 3 grandes Lieues de Tour

lieues, en tirant vers le Nord, & l'on arriva le soir à Chang-fu, sixiéme Ville de la Province. Le jour suivant on passa devant deux Forteresses, à la portée du canon de Chang-fu, & devant le Village de *Yan-kan-king*, qu'on laissa sur la gauche. Dans l'après midi, on gagna *Ping-han*, au Sud duquel est le petit lac de *Fuen*, qui sépare la Province de Che-kyang de celle de Nan-king, où la Flotte entra dans le même lieu. Vers le soir, on arriva au Village de *Ping-chuan*, d'où l'on s'avança jusqu'à la Ville d'U-kiang (57), qui se présentoit sur la gauche, à la portée du canon, & l'on jetta l'ancre près du Fauxbourg. On avoit fait ce jour-là quatre lieues; deux dans la Province de Nan-king (58).

MONTANUS. 1665.

Séparation des Provinces de Che-kyang & de Nan-king.

Le 25, en avançant sur la Riviére Sung, avec de nouveaux Koulys, on se trouva, vers dix heures du matin, devant la Ville de *Su-cheu*, où l'on changea de Barques. L'Ambassadeur s'étant rendu à la porte de l'Ouest, qui étoit le lieu de l'embarquement, un Mandarin, Commandant des nouvelles Barques, vint lui faire des civilités & lui offrir quelques rafraîchissemens. Il y voulut joindre douze piéces de soie, en l'invitant à dîner pour le jour suivant. Van-Hoorn accepta les provisions; mais il refusa les soies, parce qu'il s'étoit fait une loi de n'en point recevoir de ses guides. Il se dispensa aussi du dîner, dans la crainte de désobliger le Gouverneur en paroissant chez quelqu'un avant que de l'avoir salué. Le 27, quelques Mandarins, dépendans de Singla-mong, Viceroi de Fo-kyen, qui en entretenoit vingt-cinq dans cette Ville, vinrent féliciter l'Ambassadeur de son arrivée. Le *Kon-bon*, ou le Gouverneur de la Ville, envoia aussi demander aux Hollandois s'ils avoient quelques pistolets & quelques lames d'épée dont ils pussent disposer. On prit la résolution de lui en offrir plusieurs, & d'y joindre d'autres présens; mais il ne voulut accepter que deux lames d'épée & une paire de pistolets. Le soir, il fit porter à bord douze piéces de soie, que l'Ambassadeur refusa. Mais dix pikols de foin, qu'il envoia le jour suivant, furent reçus avec reconnoissance, & les Messagers d'autant mieux récompensés, qu'on avoit peine alors à trouver du foin pour de l'argent. Dans le cours de l'après midi, un grand Mandarin, chargé du commandement militaire & de la garderobbe Impériale à Su-chu, vint complimenter l'Ambassadeur, qui lui fit servir une collation de fruits & de vin d'Espagne.

Ville de Su-cheu.

Désinteressement du Gouverneur.

La Ville de *Su-cheu* est située sur les bords d'une grande Riviére, ou plûtôt d'un large Canal, qui la divise en deux parties, & qui est navigable pour les grands & les petits Vaisseaux. Elle n'a pas moins de trois lieues de circonférence, sans y comprendre le Fauxbourg. On voit dans la Ville & dehors, quantité de beaux ponts de pierre, bâtis sur plusieurs arches. Elle n'est pas distinguée par ses édifices, qui sont élevés sur des piliers de bois de pin, & la plûpart fort minces; mais l'avantage qu'elle a d'être près de la mer & de la riviére de *Kyang*, y rend le commerce fort considérable. Elle entretient quantité de Vaisseaux; & les Barques y sont en si grand nombre, qu'il restoit à peine un passage libre pour la Flotte de l'Ambassadeur. Plusieurs rues où les Hollandois passerent, n'étoient peuplées que d'Ouvriers en ambre. En un mot, *Su-cheu* est une des plus fameuses Villes de la Chine par la multitude de

Description de *Su-cheu*.

Ses avantages pour le Commerce.

(57) *Ukiam* dans Ogilby. L'Auteur du Journal suit souvent l'ortographe Portugaise.
(58) Montanus, *ubi sup.* p. 279. & suiv.

MONTANUS. 1665.

Richesse de sa douane.

Marchands, non-seulement Chinois, mais Portugais, Indiens & Japonois, qui la fréquentent continuellement. La Douane est hors la Ville. Les droits s'y payent, non suivant la valeur ou la quantité des marchandises, mais suivant la grandeur du Vaisseau; & l'on prétend qu'ils montent chaque année à cinq cens mille livres sterling. Quel doit être le nombre des Bâtimens qui entrent dans ce Port, sur-tout si l'on ajoute que ceux de l'Empereur sont exemts de toutes sortes de droits! Les Hollandois y virent passer plusieurs grandes Barques Impériales, qui portent le nom de *Yun-chewen*.

Canal & Pont extraordinaire.

Après avoir passé huit jours à Su-cheu pour changer de Barques, on entra dans un Canal, où la Flotte fut tirée par des Koulys. Il s'étend jusqu'à la Ville de *Ching-kyang*, qui est située sur la grande Riviére de Kyang. Les Habitans raconterent à l'Ambassadeur qu'il avoit été creusé avec beaucoup de travail, pour délivrer les Vaisseaux du peril auquel ils étoient exposés sur le Lac du *Tay*, à l'Est duquel il s'étend. Entre Ukyang & Su-cheu, on rencontre un pont de pierre de trois cens arches, qui sépare le même canal du Lac (59) du Tay, & duquel on est obligé de tirer les Bâtimens au cordage, pour les faire avancer dans cet espace.

Ville d'U-si. Origine de son nom.

Une lieue au-dessus de *Su-cheu*, les Hollandois passerent devant un grand Village, nommé *Schu-si-quan* (60); & dans le cours de l'aprés midi ils rencontrerent deux cens grandes Barques de l'Empereur, qui étoient à l'ancre dans le Canal. Le soir, après avoir fait six lieues, ils arriverent au côté Sud-Est des Fauxbourg d'*U-si*. Ce nom signifie en langue Chinoise, *disette d'étain*. Le Mont *Sye*, qui est près de *Fu-sye*, fournissoit une grosse quantité de ce métail; mais la plûpart des mines se trouvant épuisées au commencement du régne de la famille Impériale de *Han*, la Ville reçut alors un nom qui marquoit la ruine de ses principales richesses. Les Hollandois virent ici quantité de fours à pierre, où les Chinois font effectivement des pierres de toutes les espéces.

Fours a pierre.

Commerce d'indigo.

Le premier d'Avril, on passa au long des murs d'U-si, qu'on avoit sur la gauche, pour gagner les Fauxbourgs du Nord; d'où continuant d'avancer, on traversa, vers midi, le Village d'*Un-quou*, dont les bords étoient remplis de Barques chargées d'indigo, qu'on y apporte de Sin-chang & de Su-cheu. Le soir, on arriva au Village de Gong-ling, après avoir fait dans le jour trois lieues & demie au Nord.

Ville de Chang-cheu.

Beauté du canal.

Le lendemain, après avoir été tirée à force de bras l'espace d'une demie lieue, la Flotte traversa le Village de *Sik-sio-vyen*; & n'ayant fait, dans tout le jour, que deux lieues & demie au Nord-Ouest, elle arriva le soir au côté Nord de la Ville de *Syu-cheu*, qui porte aussi le nom de Chang-cheu. Le Canal étoit si rempli de Barques Impériales, leur forme si grande & leur charge si pésante, qu'elle trouva beaucoup de difficultés au passage. Les bords du Canal, aux environs de la Ville, sont revêtus de plus belle pierre que dans les autres endroits. Le 3, on traversa Lay-tichem, & le soir on arriva au Village de *Lu-sin-ga*, toujours retardés par les Barques Impériales, qui n'avoient pas permis de faire plus de trois lieues. Le lendemain, après avoir

(59) On a vû dans le Journal précédent d'autres détails sur le Lac de Tay & sur ce pont.

(60) Ogilby met *Xu-si-quan*, suivant l'ortographe Portugaise.

MONTANUS. 1665.

été tirée pour traverser le Village de *Sou-kou*, le Flotte arriva devant la Ville de *Tan-yang* (61); & passant au long de ses murs, elle s'arrêta au Fauxbourg de l'Est, sans avoir fait plus de trois lieues. Le 5, ayant quitté Ta-yang, elle passa devant un Lac (62), qui fournit de l'eau au Canal par trois éclufes. L'après midi, elle gagna le petit Village de *Hon gua-pek*; & vers le soir elle fut forcée, par le mauvais tems, de jetter l'ancre à *Sing-fon*, après avoir été tirée, pendant tout le jour, l'espace de deux lieues & demie. Le jour suivant, les Hollandois virent dans leur route plusieurs fours à pierre; & passant, vers midi, au long des murs de *Sin-kyang* ou *Chin-kyang* (63), ils s'arrêterent aux Fauxbourgs Nord de cette Ville, après avoir fait deux lieues depuis Sing-fon. L'Ambassadeur fut ici complimenté par quelques Mandarins Tartares, & leur offrit du vin d'Espagne. Un d'entr'eux lui envoia divers rafraîchissemens. Un autre l'invita à dîner, avec le *Ta-lau-ya* ou le Général Tartare (64), qui parut prendre un plaisir extrême à voir les Hollandois. Ce Ta-lau-ya se rendit à bord, dans le cours de l'après midi, pour admirer les chevaux & les bœufs; mais beaucoup plus, disoit-il, pour se procurer l'entretien des Hollandois, dont il protesta qu'il étoit charmé. Ce ravissement parut croître encore lorsque l'Ambassadeur lui fit entendre sa musique & lui offrit une collation de confitures & de vin d'Espagne. Il ne marqua pas moins d'admiration au récit que l'Interpréte lui fit des présens qui étoient destinés à l'Empereur. En voyant des pistolets, il demanda si l'Ambassadeur pouvoit lui en accorder quelques-uns. On prit le parti de lui donner une épée & une carabine, parce que le nombre des pistolets commençoit à diminuer, & qu'on s'appercevoit du goût que les Seigneurs du Pays avoient pour cette arme. On y joignit quelques perles contrefaites, & du drap bleu; mais il ne voulut accepter que la carabine. Plusieurs de ses enfans rendirent aussi visite à l'Ambassadeur, qui leur fit présent de quelques colliers d'ambre, & d'autres bagatelles.

Lac près de Ta-yang.

Ville de Chin-kyang.

Admiration du Gouverneur pour les Hollandois.

Il accompagna ses Guides Mandarins dans un Temple, situé à l'embouchure du Port, où ils offrirent une chévre & un porc en sacrifice. Cette dévotion est si sacrée parmi les Chinois, qu'ils n'auroient pas la hardiesse de remonter la riviére s'ils y avoient manqué. Le principal Mandarin, après avoir immolé les victimes, les porta sur l'Autel; & le Prêtre se mit dévotement à genoux pour réciter certaines prieres. Les Hollandois observerent que le Temple étoit peint en rouge, & qu'il étoit orné de plusieurs lampes, qui brûloient jour & nuit pour les ames des morts. D'un côté de l'Autel, on voyoit une espéce d'auge, pour y placer les victimes; & de l'autre, une boëte remplie de petites piéces de cannes, qui étoient les sorts dont les Prêtres se servoient pour connoître l'avenir. Le lendemain après midi, le Gouverneur de la Ville alla faire ses dévotions au même Temple, avec un cortége de personnes distinguées. En y arrivant, il envoia prier l'Ambassadeur de s'y rendre aussi & de se faire accompagner de sa musique. Il traita les Hollandois avec du bouillon de féves, & l'Ambassadeur fit apporter des noix de mus-

Temple & sacrifice Chinois.

Ornemens du Temple.

(61) *Tan-yang-hyen* dans la Carte des Jésuites.

(62) Dans les mêmes Cartes, ce Lac est au Nord-Ouest de la Ville.

(63) Différentes ortographes.

(64) Il étoit aussi Gouverneur de la Place.

MONTANUS. 1665.

cade confites, qui furent mangées avec beaucoup de plaisir, remarque l'Auteur, par des gens qui n'en avoient jamais goûté.

Nouveau canal.

Le 10, qui étoit la veille de Pâques, on mit à la voile avec un vent Sud-Est; & traversant le Kyang, on entra dans un Canal au Nord, par une grande écluse, qui est éloignée d'un quart de lieue du Château de *Qua-syeu* ou *Qua-cheu* (65). C'est le même que Nieuhof nomme l'*Eau royale*. Après avoir fait une demie lieue par quantité de détours, on arriva au Village de Tong-nang-hong, où l'Ambassadeur eut la curiosité de descendre pour observer les écluses. Il visita aussi un Temple voisin; & rencontrant deux Mandarins, qui lui firent un compliment civil, il les pressa de l'accompagner à bord, où il leur offrit quelques verres de vin d'Espagne. Ils lui apprirent que l'Isle de Tay-wan étoit dans une triste situation, depuis que la Côte de la Chine avoit été ruinée, & qu'on y faisoit une rigoureuse garde. Le commerce étranger n'en souffroit pas moins. Cependant l'Empereur avoit fait déclarer aux Koxingans que s'ils tardoient encore à se soumettre, il feroit recommencer les ravages de la Côte, jusqu'à leur ôter toute espérance d'en jamais recevoir du secours & des vivres. Les deux Mandarins ajouterent que si l'Ambassadeur nourrissoit bien les Courtisans, rien ne lui seroit refusé à Peking. Après l'avoir quitté, ils lui envoierent divers rafraîchissemens & des viandes toutes préparées. L'après midi, aussi-tôt que les Barques furent dégagées des écluses, le principal Mandarin de la Flotte descendit devant un Temple, à l'extrêmité du Village, & monta à cheval pour aller se réjouir dans une Ville voisine, nommée *Qua-cheu*. Mais il fut obligé de rejoindre bien-tôt l'Ambassadeur, qui avoit fait continuer la navigation jusqu'au Village de Pu-lipo. On ne fit ce jour-là qu'environ trois lieues.

L'Ambassadeur descend & rencontre deux Mandarins.

Ce qu'il apprend d'eux.

Le 11, on passa devant quantité de Bourgs & de Villages. On découvrit une grande tour, à sept galeries saillantes, située au Sud d'une Ville nommée *Tong-na-fan*, entre laquelle & cette tour est un Canal qui s'étend à l'Ouest dans le Pays. Vers midi, on arriva au Fauxbourg Sud de *Yan-se-fu* (66), ou *Yan-cheu*, troisiéme Ville Capitale de la Province. On y voit une tour à quatre Galeries, devant laquelle la Flotte fut tirée à force de bras, pour gagner les murs de la Ville. Ensuite elle traversa un pont de six arches, vis-à-vis la Douane, en tirant à l'Est. La route du jour avoit été de deux lieues & demie.

Ville de Yan-cheu-fu.

Le matin du jour suivant, on partit de *Yan-cheu*, contre le courant, au travers d'un Village divisé par le canal qui s'étend dans le Païs de *Vayopu*, ou des *Cuiseurs* de pierre, qu'on nomme ainsi de l'abondance de ses fours. Le côté où est le canal est couvert d'eau; ce qui le fait prendre pour un grand étang ou pour un lac. A midi on passa devant *Syopouzink*, Village qui se présente de loin comme une Ville. On vit trois écluses, par lesquelles l'eau du canal se repand dans des terres bien cultivées. Vers le soir, on gagna *Louting*, Village de sept ou huit maisons, entre lesquelles est un Cloître de femmes. On fit ce jour-là cinq lieues.

Pays des cuiseurs de pierre.

Le 13, on laissa sur la droite quantité de maisons rustiques, & du côté de

(65) On le trouve aussi écrit *Qua-zieu*.

(66) *Jam-ce-fu* dans Ogilby, & *Yang-cheu-fu* dans la Carte des Jésuites; variété qui ne doit plus surprendre après tant d'autres exemples.

l'Oueſt un Pays couvert d'eau. L'après midi, on ſe trouva devant *Kayoven* ou *Kau-yeu* (67) Ville ſituée dans un terrain d'argile, à l'Eſt du Canal, & ſur le bord du Lac Piexe (68). Le 14, en partant du Fauxbourg Sud de *Kau-yeu*, on eut, pendant l'eſpace d'un quart d'heure, la Ville ſur la droite & le Lac ſur la gauche, juſqu'au Fauxbourg du Nord. De-là, on prit au Nord ſur le Canal royal, qui eſt ſéparé du Lac par une étroite chauſſée de trois pieds de hauteur. Le Pays eſt couvert d'eau ſur la gauche. Cependant on y apperçoit, par intervalles, de petites cabanes qui paroiſſent ſituées dans des lieux ſecs. L'après midi, on laiſſa le Village de *Loantſia* ſur la gauche. Ici, le pays, du côté de l'Eſt, devient un peu plus agréable & paroît cultivé dans pluſieurs endroits. Le ſoir on arriva au Village de *Kuis-jo*.

Lac de Piexe.

Pays couvert d'eau.

Le jour ſuivant, on paſſa, dans la matinée, par *La-en-ſiu* & *Lou-ya-pou*. L'après midi, on deſcendit à *Pau-ing* (69), Ville à l'Eſt du Canal, environnée d'excellens murs qui n'ont pas moins d'une lieue & demie de circonférence. Un fort beau Temple s'y préſente du côté du Nord. On prit ici d'autres koulys; & continuant d'avancer, on arriva le ſoir à *Kin-ko*. On avoit fait cinq lieues ce jour-là. Entre Ku-ning & ce Village, la rive Oueſt, qui ſe trouve rompue en pluſieurs endroits, laiſſant un paſſage à l'eau du Canal, elle ſe précipite avec tant de violence dans le Lac de Piexe, qu'on eut beaucoup de peine à retenir les Barques contre l'impétuoſité du courant. Le 16, on paſſa devant quantité de Villages & de Hameaux. On en traverſa d'autres; & vers midi, après avoir fait trois lieues & demie au Nord, on arriva aux portes de Whay-gan (70).

Chauſſée rompue & danger pour la Flotte.

§. IV.

Route depuis Whay-ngan juſqu'à Peking.

Plusieurs Mandarins de *Whay-ngan* ſortirent auſſi-tôt de la Ville pour complimenter l'Ambaſſadeur au nom du Commandant, & l'invitèrent de ſa part à dîner le lendemain dans une grande maiſon, voiſine de la porte où les Barques s'étoient arrêtées. Chacun eut ſa part. La nuit ſuivante il s'éleva au Nord une tempête affreuſe, accompagnée de tonnerre & de pluie, qui continua pendant tout le jour. On devoit ici changer de Barques; mais la difficulté d'en raſſembler tout-d'un-coup un nombre ſuffiſant, malgré les ſoins empreſſés du *Touvaitja*, ou de l'Inſpecteur, fit douter ſi l'on ne ſeroit pas arrêté fort long-tems par cet obſtacle. Enfin, le ſuccès ayant répondu à la diligence, on partit le 24 avec quinze Barques, dont les ſept plus grandes furent données à l'Ambaſſadeur & au Chin-kon, & les huit autres aux Mandarins & aux Interprétes. En paſſant devant le fauxbourg du Nord, le Gouverneur, qui ſe trouvoit à la douane pour y recevoir les droits de l'Empereur, but à l'heureux ſuccès du voyage & fit porter à bord ſa liqueur, qui étoit du bouillon de féves. L'Ambaſſadeur, ſenſible à cette politeſſe, lui fit faire des remercîmens & donna quelques riſdales à ſes domeſtiques. Ce fauxbourg

Civilités des Mandarins & du Gouverneur.

Difficulté de raſſembler les Barques.

Civilités que reçoit l'Ambaſſadeur.

(67) *Kao-yeu* dans Ogilby, nom qui ſemble propoſé comme un doute par l'Editeur Montanus, & qui eſt tiré de l'Atlas de Martini.

(68) On a lû la même choſe dans Nieuhof.

(69) *Pao-ing* dans Ogilby.

(70) *Hoay-jen* dans Ogilby.

MONTANUS. 1665.

Ecluses du canal & leur nécessité.

contient deux douanes, l'une pour les marchandises & l'autre pour les Vaisseaux. Les sommes qui s'y levent sont appliquées à la réparation des écluses, des ponts & des digues, sur-tout près des chûtes-d'eau, dont on compte trois dans le canal, au Nord de la Ville. La premiere, c'est-à-dire, la plus proche de la Ville, est la plus dangereuse, parce que l'eau sort de cette riviere avec beaucoup d'impétuosité. Aussi n'y voit-on pas moins de neuf grandes digues, sans lesquelles tout le Pays seroit menacé continuellement d'une inondation. Assez près de Whay-ngan, les Hollandois passerent devant *Pantja* & plusieurs autres Villages, au long desquels ils rencontrerent un grand nombre de Joncs Imperiaux, chargés des marchandises du tribut. Le soir ils arriverent à Zinokiunzu, après s'être fait tirer l'espace de trois lieues.

Village d'une longueur extraordinaire.

Le lendemain ils traverserent une écluse, & de-là un Village nommé *Tinkjunzu*, qui s'étend plus d'une lieue & demie sur les deux bords du canal. Vers midi ils découvrirent le Village de *Namenuo*, *Zamenio* ou *Neymemia*, devant lequel ils virent plusieurs têtes humaines fichées sur des poteaux. Ils y passerent une autre écluse, où l'eau sort avec beaucoup de bruit par une ouverture fort étroite; ce qui mit les guides dans la nécessité de faire débarquer les chevaux & les bœufs. Chaque Barque étoit tirée par deux cens hommes, parce que l'eau, du côté du Nord, est plus haute de quatre pieds que du côté du Sud. Ce travail dura pendant toute la longueur du Village, à l'extrêmité duquel on jetta l'ancre devant un Temple, où les Bateliers firent leurs priéres & leurs offrandes, pour obtenir un heureux passage sur la Riviere jaune, qui coule ici du Sud-Est au Nord-Ouest. La route du jour avoit été d'environ trois lieues.

Priéres des bateliers pour le succès du voyage.

Magiciens ou Devins mandians.

Le 25, vers midi, on traversa la riviere, vis-à-vis le Village de *Sin-gho* (71). Dans ce passage on vit arriver à bord un Bateau, chargé d'un Prêtre & de deux autres personnes, qui se présenterent à titre de Magiciens ou de Devins. L'un avoit les joues percées d'un poinçon. Ils s'agitoient tous trois comme des possedés, & ces contorsions persuadent au Peuple qu'ils le sont en effet. Les Matelots n'ayant pas manqué de les consulter, ils leur prédirent que le vent seroit favorable le lendemain & que le reste du voyage seroit heureux. Le Pilote fit présent de quelque monnoie à ces imposteurs, & de quelques feuilles de papier doré qu'ils lui demanderent pour leur Idole. Van-Hoorn ne put se défendre lui-même de leur donner de l'argent, quoiqu'il fût déja fatigué de l'importunité de ces rusés mandians, qui fourmillent à la Chine. Vers le soir on passa devant Sin-kia-zuan, & l'on jetta l'ancre à l'entrée de la nuit contre un petit Village de dix ou douze maisons, nommé *Jon-pou*, après avoir fait dans le jour environ deux lieues & demie.

Tau-jen-jeen, Ville sur la Riviere jaune.

Le 26, ayant passé devant les Villages de *Konghivcac*, *Tsanzan* & *Govetahia*, les deux premiers à l'Est & le troisiéme à l'Ouest de la Riviere, on s'arrêta au-dessous de *Tau-jen-jeen* (72) ou *Ti-tay-wen*, Ville située sur le bord Ouest de la Riviere jaune, & défendue par un gros mur de terre. On avoit fait ce jour-là trois lieues & un quart. Le jour suivant on continua d'avancer à l'Est. Vers

(71) *Tsi-ho-hyen* dans les Cartes. Ainsi le Journal place quelquefois un Village au lieu d'une Ville ou d'une grande Cité.

(72) Le premier de ces deux noms est l'ortographe Hollandoise. L'autre est tiré de Martini & répond au *Tay-ywen* d'Ogilby, qui s'accorde avec Du Halde; mais celui-ci ajoute *hyen*, pour marquer le rang.

midi

midi on passa devant le Village de *Suy-tsui-tsyen* (73), qu'on laissa sur la droite, & devant plusieurs maisons de campagne qui se présentoient sur les deux rives. Le soir on s'arrêta près d'un Hameau de sept ou huit maisons, après avoir fait trois lieues.

Montanus. 1665.

Le 28, avant midi, on gagna les Villages de *Gusjau*, de *Pajaucho* & de *Gonsuntu*, le premier sur la droite & les deux autres sur la gauche. L'après-midi on arriva devant *Tsin-sing* (74), à l'Est duquel on voit à peu de distance un beau Château, environné d'un mur, qui renferme une montagne du côté du Nord. On avoit fait trois lieues & demie. Le matin du jour suivant, après avoir fait une lieue à l'Ouest, on arriva devant *Konsau-go*, Village où commence (75) le canal de *Jun* ou d'*Yun*, qui décharge ses eaux par une écluse.

Beau Château près de Tsin-sing.

Canal de Jun & sa description.

Ce canal s'étend jusqu'à Peking. Comme il n'a pas toujours assez d'eau pour les Bâtimens chargés, on y a pourvû par un grand nombre d'écluses, que les Habitans nomment Tong-wa. Les Hollandois en compterent vingt-quatre (76). Chaque écluse a sa porte-d'eau, qui est barrée par de grosses planches & par quantité de poteaux. Ces portes s'ouvrent aisément, avec une machine en forme de roue, pour faire passer l'eau d'une écluse à l'autre, jusqu'à ce que les Barques ayent franchi ces incommodes espaces. Mais vers le milieu, & fort près de la Ville de *Si-ning*, dans la Province de *Chan-tong*, on y fait entrer autant d'eau qu'on en a besoin, du Lac *Usiang* (77), *Hu* ou *Kang*, par une vaste écluse, qu'on ferme ensuite soigneusement pour ne pas mettre le Lac à sec. En arrivant au Lac de *Chang* (78), les Barques, au lieu de le traverser, passent dans un canal qui a été creusé près de ses bords, & qui est renfermé entre deux larges digues. A chaque écluse on trouve des gens du Pays, qui, pour un fort petit salaire, font passer les Barques à l'aide de plusieurs cordes. Les Européens ne peuvent voir ces belles portes-d'eau & la fermeté de ces hautes & épaisses digues, sans admirer avec raison l'habileté incomparable des Chinois.

Canal au long du Lac de Chang.

Beauté des écluses & des digues.

La Flotte étant entrée dans le canal, avança au Nord avec un bon vent par les Villages de *Mokocktan* sur la gauche, & d'*Utatcheu* sur la droite. Le soir elle arriva devant celui de *Meu-lo-van*, situé du côté de l'Ouest, après avoir fait dans ce jour environ six lieues & demie. Ici l'on changea de koulys, parce que ceux de Sin-sing ayant fait deux lieues & demie depuis cette Place, refuserent d'aller plus loin. Van-Hoorn, peu satisfait de tous ces délais, reprocha aux Mandarins de n'avoir point envoyé des ordres d'avance. Le lendemain à midi, ne voyant paroître aucun porteur, on fut obligé de faire marcher quelques Soldats pour presser les Paysans. Mais cette exécution fut si lente, que n'étant finie que le soir, on prit le parti d'avancer pendant la nuit, avec d'autant plus d'embarras, que les Barques s'enfonçoient quelquefois dans le sable. Le matin du jour suivant, qui étoit le premier jour de Mai, on passa devant

Difficulté à trouver des porteurs.

(73) C'est peut-être ici *Tsyeu-hyen*, qui est, dans les Cartes, à plus de dix lieues de Tau-ywen-hyen.

(74) Il paroît que c'est ici *Sui-tsyan*.

(75) C'est une faute, car ce Lac commence à Tsing-ho & se rend un peu à l'Est de la Riviere jaune jusqu'à Tsing-sing ou Sui-tsyen.

(76) Nieuhof dit, au moins soixante.

(77) Dans les Cartes, *Tu-schan-hu*. *Hu* signifie Lac, & *Ho*, Riviere.

(78) Au-delà de Tsi ning. Ce Lac est nommé dans le Journal de Nieuhof.

MONTANUS. 1665.

Kya-kio & *San-ko-mian*, deux Villages ruinés à quelque distance de la rive, du côté de l'Est; & vers midi, devant *Thut-suang*. On arriva le soir sous un petit Village, nommé *Sjou-sin-ka*, où l'on jetta l'ancre devant l'écluse. On avoit fait six lieues depuis la derniere nuit.

Lenteur du voyage.

Le lendemain, après avoir passé l'écluse, on arriva l'après-midi à *Tuan-sin-giao*, où l'ancre fut jettée encore devant une autre écluse, pour attendre que la violence du vent fût diminuée. Un accident mit en feu une des Barques Impériales, dont une partie fut consumée avec un peu de sa cargaison. Vers le soir on passa l'Ecluse. Ensuite, faisant voile au clair de la Lune, on traversa *Singh-yam-pau* & ses écluses, & l'on jetta l'ancre vers minuit devant *Wan-sen-sua*. On n'avoit fait qu'une lieue & demie dans un si long jour. Le 3 on arriva, vers midi, au Village de *Mi-lan-kya*, qui sépare la Province de Nan-king ou de Kyang-nan, de celle de Chan-tong. Le vent s'étant calmé vers le soir, on traversa les écluses pour gagner l'extrêmité du Village, où l'on prit le parti de passer la nuit. On n'avoit pas fait, dans tout le jour, plus de trois quarts de lieue.

Le jour suivant, on passa au travers des Villages de *Tsing-kya* & de *Hang-suan-sa*, & par deux écluses. A l'Ouest de Hang-suan-sa on découvre un grand lac, nommé *Iziang-hu*, qui décharge ses eaux par deux écluses dans le canal-royal. On arriva fort tard au Village de *Tui-zang*, où l'on passa la nuit, après avoir fait trois lieues & demie. Le 5, vers midi, on gagna *Yaixin-ho*, ou *Yaxhinno*, petite Ville composée de trente-six maisons, toutes bâties comme autant de Forts, ou de Tours capables d'une bonne défense. On y passa une écluse. Ensuite traversant Tsonoiaka & deux autres écluses, on arriva le soir à *Moa-lia-cao*, où l'on jetta l'ancre après avoir fait quatre lieues. Ici l'on découvre un lac à l'Est du canal, & le Pays paroît couvert d'eau jusqu'aux montagnes.

Yai-xin-ho, petite Ville composée de Tours.

Neuf Villages.

Le 6 on traversa dix écluses & neuf Villages, nommés *Tsou-ten-cha*, *Nac-yang*, *Lout-chia-jeen*, *Tong-nang-fong*, *Tsion-graiaceen*, *Chen-kio*, *Sin-kia*, *Tsou-si* & *So-hon-sum*. Le soir on arriva aux fauxbourgs Sud de *Tzing-ning-cheu* ou *Sin ning* (79), où l'on jetta l'ancre devant l'écluse. La route du jour avoit été de huit lieues.

Ville de Tzing-ning-cheu.

Le lendemain au matin l'Ambassadeur reçut la visite & les complimens du Général des troupes, Seigneur Tartare, qui fut élevé dans la suite à la dignité de grand Mandarin.

Tromperie du guide Mandarin.

Le Guide de la Flotte ayant ici déclaré qu'il falloit changer de Barques, l'Ambassadeur lui fit présent d'un collier de corail-sanguin, pour hâter sa diligence. Mais cette galanterie produisit si peu d'effet, que le Mandarin parut disposé au contraire à retarder le départ, sous prétexte que la Ville n'avoit point encore fourni les koulys, le riz, l'argent & les autres nécessités du voyage. Van-Hoorn, à qui toutes ces excuses parurent suspectes, s'adressa au Gouverneur de la Place & le pressa de donner des ordres pour l'expédition des Barques. Quel fut son étonnement, d'apprendre qu'on n'avoit jamais changé de Barques dans cette Ville! Cependant le Gouverneur lui promit que toutes les commodités nécessaires seroient fournies le jour suivant; & le

(79) *Tsi ning-cheu* dans la Carte des Jésuites.

faisant avertir au matin qu'il avoit exécuté ses promesses, il joignit à cette politesse un présent de quelques provisions. L'Ambassadeur donna trois taëls d'argent au messager.

Montanus. 1665.

Le 10 on passa une écluse, où le mauvais tems obligea les guides de faire jetter l'ancre. On en passa le lendemain deux autres, à la vûe de la Ville, où l'on n'arriva néanmoins que le soir. *Sin-ning*, *Tzin-ning* ou *Sin-ning cheu*, est une ancienne & belle Ville, située sur la rive Est du canal, dans un terrain plat & marécageux. Ses fauxbourgs, qui s'étendent des deux côtés de l'eau, sont grands, bien peuplés & munis de deux fortes écluses. On continua d'avancer, dans l'obscurité, entre les Villages de *U ling*, *So-lo fu*, *Ghan-fu* & *Pu-tuen*, où l'on perdit une ancre, à sept quarts de lieue de Tzin-ning.

Description de Tzin-ning.

Le 12, au matin, on passa trois écluses, & les Villages de *Long-wangh* & de *Nan-guan-gas*, qui touchent l'un à l'autre, près du lieu où la Riviere d'*Ongho* entre dans le canal. Au lieu d'avoir à surmonter le courant, comme on l'avoit eu jusqu'alors, on fut aidé par le fil de cette Riviere. Vers le soir on arriva au Village de *Pu-lu-li*, & peu après à *Koy-ja-va*, où l'on jetta l'ancre entre deux écluses, après avoir fait quatre lieues ce jour-là. Le 13, ayant passé les écluses, on avança au long des Villages d'*In-la-ko*, *Tsiuti*, *King kia-ko*; & pour se mettre à l'abri du vent de Nord, qui étoit fort violent, on jetta l'ancre au-delà d'*U-sien-no*. La route fut de quatre lieues. Le lendemain, après en avoir fait près d'une, on passa une porte-d'eau; & quoiqu'on n'eût fait que deux lieues & un quart depuis U-sien-no, on s'arrêta devant *Touk-jam-tuao*, après avoir passé devant *Si-li-fu*, *Ul-che-li-po* & *U-li-fu*. Le 15, vers neuf heures du matin, on passa une écluse, & l'on arriva vers midi devant la Ville de *Chan-tsui* (80), qui borde les deux côtês du canal de Jun. Elle est fortifiée de plusieurs Châteaux quarrés. Sa circonference est d'une lieue. Ses murs sont de pierre & revêtus de parapets. Elle contient un grand nombre de beaux édifices, mais qui tombent en ruines, parce qu'elle a peu d'habitans. On y voit un fameux Temple, que les Habitans nomment *Tey-wen-myau*, bâti de pierre de taille, peint de rouge dans l'interieur, & couvert de tuiles d'un jaune fort brillant. Il est environné d'un mur, dont la moitié est de pierre de taille, & l'autre moitié de briques rouges & vertes. Hors de la Ville est un Etang, où les Habitans racontent que depuis quelques années un Temple magnifique, qui étoit bâti sur ses bords, fut abîmé tout-d'un-coup avec l'assemblée & tous les Prêtres. Vers le soir on arriva près de *Ki mon sa*, & l'on jetta l'ancre devant l'écluse, après avoir fait trois lieues & demie.

Riviere d'Ongho, qui se jette dans le canal.

Ville de Chan-tsui & sa description.

Temple abîmé avec tous les assistans.

Le jour suivant on passa devant cette écluse, & successivement devant trois autres dans l'espace de trois quarts de lieue, au long des Villages d'*Oasting* & de *Sjau-tsing*. On n'avança point davantage pendant tout le jour, parce qu'il est fort difficile aux grandes Barques de sortir de tous ces passages, qui sont à sec d'un côté, tandis que de l'autre ils n'ont pas plus de trois pieds & demi d'eau. Lorsqu'elle est passée de l'un à l'autre, il n'en reste que cinq quarts de pied, pour des Barques qui en tirent deux pieds & demi; de sorte qu'il se passe beaucoup de tems avant qu'elles en puissent recevoir un pied de plus, pour se

Difficultés du passage des écluses, & méthode Chinoise.

(80) Cette Ville n'est point dans la Carte des Jésuites.

MONTANUS. 1665.

retrouver à flot. On fut ainsi jusqu'au dix-neuf à passer la derniere des quatre écluses, au-dessus de laquelle on s'arrêta devant une cinquiéme, près du Village de *Gihat-si-si*. Le lendemain, après l'avoir passée, on en trouva une autre près du Village de *Zoatiatjen*; & dans l'après-midi on arriva devant *Liaghay-way*, où l'on jetta l'ancre encore devant une écluse. La route du jour avoit été de deux lieues.

Ville de Tung-chang & sa description.

Le 21 on se trouva, vers neuf heures du matin, devant le fauxbourg Sud de *Tung-yang-fu*, ou *Tung-chang* (81), troisiéme Capitale de la Province de Chang-tong. Cette Ville forme un quarré régulier. Sa situation est dans une vallée. On donne à ses murs une grosse lieue de circonference. Elle est traversée en croix par deux grandes rues, au centre desquelles on voit un grand arc de triomphe à quatre faces ouvertes, avec autant de voûtes l'une sur l'autre. Les portes de la Ville sont défendues, des deux côtés, par quatre boulevards. Du côté du Nord on découvre un pont de cent trente pas de longueur, sur un grand fossé qui environne la Ville. Le côté du Sud est occupé par un fauxbourg fort peuplé & d'un grand commerce. A l'Est on voit un grand pilier de fer, qui n'a pas moins de quatre brasses d'épaisseur, sur environ vingt pieds de haut. Il offre des Inscriptions Chinoises, qui lui donnent sept cens ans d'antiquité, & qui rendent témoignage qu'il fut élevé à l'honneur d'un Héros fameux par sa valeur, auquel il sert de sépulture.

Pilier ou Tour de fer, sépulture d'un grand Capitaine.

Le 22, étant partis de Tung-chang, on arriva une lieue & demie plus loin au Village de *Sin-sin*, où, faute d'eau pour les Barques, on s'arrêta devant l'écluse jusqu'au 24. On la passa le matin du jour suivant, pour retomber, vers midi, dans le même embarras. Cependant, après l'avoir surmonté, & traversé les Villages de *Schu-fu* (82), *Llankot-fu* & *Liankot-za*, on s'arrêta l'après-midi du même jour devant une autre écluse, près du Village de *Tatsan*, sans avoir pû faire plus d'une lieue. Le lendemain on arriva, vers midi, à *Vurs-ja-van*. Ensuite on passa par *Outs-ja-ven*, *Tay-kia-sa* & *Tay-hia-ven*; après quoi l'on trouva si peu d'eau dans le canal, & des Barques Impériales en si grand nombre, qu'on fut obligé de s'arrêter, sans avoir fait plus de trois lieues.

Porte-d'eau fermée avec des chaînes; à l'occasion de quoi?

Le 26 on arriva, une demie-lieue plus loin, à la Ville de *Lin-sing* (83), qu'on traversa jusqu'à l'écluse. Mais la porte-d'eau se trouvant fermée avec des chaînes de fer, à l'occasion d'un changement de Gouverneur, on se vit dans la nécessité d'attendre, jusqu'au 29, l'arrivée du Gouverneur de *Tong-chang-fu*, qui venoit occuper le même emploi à Lin-sing. L'Ambassadeur envoya au-devant de lui, pour lui faire demander la liberté du passage, & l'on vit bien-tôt paroître un Mandarin, qui venoit l'ouvrir par ses ordres. Il avoit aussi la commission de fouiller les Barques; mais Van-Hoorn s'y étant opposé, il n'insista point sur cette entreprise. On lui fit présent de deux piéces de toile, qui étoient apparemment ce qu'il avoit eu dessein d'obtenir.

Riviere de Guey & fin du canal.

Le jour suivant, après avoir passé l'écluse, on entra dans la Riviere de *Guey* ou de *Geu* (84), qui vient du Sud & qui termine le canal de Jun. On

(81) *Tong-chang-fu* dans la Carte des Jésuites.

(82) *Xoesu* dans Ogilby.

(83) La description de cette Ville & de sa belle Tour s'accorde avec celle de Nieuhof.

(84) *Wey* dans les Cartes.

avoit traversé, dans toute la longueur de ce canal, quarante-sept écluses (85) ou portes-d'eau, avec des difficultés qui avoient pris beaucoup de tems & fait durer cette navigation l'espace de trente-deux jours. Cependant les Chinois assuroient que le passage avoit été fort heureux & fort prompt, & que peu d'années auparavant il y avoit si peu d'eau dans le canal, que les Barques ordinaires mettoient quarante-cinq ou cinquante jours à faire voile depuis *Tung-chang-fu* jusqu'à Lin-sing (86), quoique ces deux Villes ne soient éloignées que de six lieues. Dans le cours de l'après-midi il fallut se faire tirer à force de bras sur la Riviere Guey, au travers d'un Village nommé *Van-tau-vo*; & le soir on s'arrêta devant *I-fong*, autre petit Village, après avoir fait trois lieues depuis Lin-sing.

Le premier de Juin, étant partis à la pointe du jour, on passa devant *Upnya* & *Van-kelo*, deux Villages fort agréables. A midi on se fit tirer au long la Ville de *Va-hin-cheen* (87), sans s'y arrêter, & passant dans l'après midi par *Sargues*, on arriva le soir à *Chian-maing*, après avoir fait cinq lieuës. Le matin du jour suivant, on passa devant *Tsa-suang* & *Sing-kiatto*, d'où l'on se rendit le soir à la Ville d'*Usin-jeen*, *Uciening*, ou *Un-ching* (88), qui est ceinte d'un mur quarré, sur le bord Est de la Riviere Guey, & qui a du même côté un Fauxbourg bien bâti. On avoit fait ce jour là cinq lieuës & demie, par un grand nombre de détours & sur fort peu d'eau. Le 3, après avoir passé devant les Villages de *Thunle*, de *Sunufu* & de *Tekekio*, on arriva vers midi, à *Taatchio*, ou *Tachu*, Ville de forme quarrée, & revêtue d'un beau mur, haut de trente pieds, avec quantité de boulevards. Elle est située sur la droite de la Riviere Guey en descendant, & fort aggrandie par un Fauxbourg spacieux & bien peuplé. Mais quoique remplie de belles maisons, elle a beaucoup perdu de son lustre par les dernieres guerres des Tartares. Son principal commerce consiste en bierre Chinoise, qu'on y brasse fort habilement.

Ville de Va-hin-cheen.

Ville d'Usin-jeen.

Ville de *Ta-chu* & sa description.

Après avoir quitté *Tachu*, on se rendit le soir au Village de *Sou-ken-tang*: la route du jour avoit été de six lieuës & demie. Le lendemain au matin, on rencontra quelques Barques qui amenoient de *Peking*, un nouveau Géneral pour la Province de *Guan-tong*. Vers neuf heures on arriva devant *Sang-jueen*, d'où passant dans l'après midi au long de *Ghau-ning* & de *Sen-Feuka*, on s'arrêta le soir à *Lie-nu-chu*. C'est dans ce lieu, suivant le témoignage des Habitans, que la Province de Chang-tong, & celle de Peking commencent, quoique d'autres leur donnent pour limites communes la Ville de *Tachu*, ou *Taatchiou*, qu'on vient de nommer. On avoit fait ce jour-là six lieuës.

Rencontre de quelques Barques de Peking.

Séparation des Provinces de Chang-tong & de Peking.

Le 5 on partit le matin avec un bon vent, & vers huit heures on passa par *Talnveen*. A neuf on se trouva devant *Ton-quang-chien* (89), ou *Tungquiang*, Ville située à cent pas de la Riviere. Sa forme est quarrée, & sa circonference d'une heure de chemin. Elle est environnée d'un mur très-fort & de profonds fossés. Au milieu du marché, qui est au centre de la Ville, on voit un grand Lion de fer. Le Païs, aux environs, est planté de toutes sortes

Ville de Tungquiang.

(85) Nieuhof dit 58 ou 60.
(86) *Lin-ching* dans le Journal.
(87) Peut-être *Vu-chin-hyen*.
(88) Peut-être le *Ku-ching* de Nieuhof, car *V-chin-cheen* paroît être *Vu-chin-hyen*.
(89) *Tong-quang-hyen* dans la Carte des Jésuites.

MONTANUS. 1665.

Divers Villages.

d'excellens arbres. A midi, on passa devant *Yen-sang*, & l'on s'arrêta le soir à *Put-ho*, après avoir fait ce jour-là quatre lieuës dans la Province de *Pet-king*. Le lendemain, passant par *Suskia-jeen*, *Sjenzoktan*, *Suik-vao*, *Sak-kiavay*, *Siensiteen*, *Fonkiakoul*, *Sangui*, & *Suangeho*, on arriva vers midi devant la Ville de *Syangchiou* (90), où les Koulys se trouverent prêts; & l'on continua d'avancer par *Palis-Waug*, *Qaysisung*, *Ulchiletung*, *Soukoulton*, *Sukkiasevun*, *Lang*, *Huang*, *Ul* & *Uli*, à la vûë de plusieurs Temples & d'un grand nombre de Hameaux ruinés. Le soir on arriva devant la Ville de *Sin-che* (91). Le 7 on partit avant le jour, & l'on passa de grand matin par les Villages de *Sankesuquan*, *Jaquakou*, *Ton-che-kou*, & *Palis-Wang*. Vers huit heures on cottoya la partie Est de la Ville de *Ching-che* (92), où la Riviere de Guey en reçoit une autre du côté du Sud. Bien-tôt on passa devant *Sayet-Wang*, *Snasang* (93), *Hay-sa-mat* & *Snang*. Avec la faveur du vent, on gagna *Li-ouche* vers midi. Dans le cours de l'après-midi, on passa devant les Villages de *Saukoul-thung*, *Koutche*, *Tankoulthung*, *SontouWa*, *Geho-kia*, *Ching-suan*, *Likiathu*, *Sinjeathien*, *Kanthea*, *Snathien*; & le soir on arriva près de *Chia-chag* (94), grande Ville, située sur le bord Est de la Riviere. On avoit fait huit lieuës & demie dans le jour.

Ville de Ching-che.

Autres Villages.

Le 8 on partit avec de nouveaux Koulys; & des deux côtés de la Riviere, on passa par un grand nombre de Villages, tels qu'*Eli-soang*, *Loulifuang*, *Thouliou*, *Tagwang-suang* (95), *Ukya-myau*, *Boat-jaak*, *Tzang-kia-juan*, *Sang-yu*, *Jeangle-otzing*, *Lieksatuang*, *Tzotsaukau*, & *Pyechye*. Dans l'après midi, on gagna la Ville de *Tyen-sing-Way* (96), ou *Tyen-sin*, après avoir fait six lieuës. Le Géneral Militaire de cette Ville, Tartare distingué, dont la sœur avoit été au nombre des Concubines du dernier Empereur, vint complimenter l'Ambassadeur Hollandois, & l'inviter à dîner pour le jour suivant. Van-Hoorn s'étant excusé sur la fatigue du voyage & sur ses indispositions, *Ta-lau-ya* repondit, qu'il feroit préparer son festin sur une Barque. Il fallut se rendre à des instances si pressantes. Le lendemain ce Seigneur parut avec sa Barque, & fit avertir l'Ambassadeur d'y passer. Les Tables étoient déja préparées. Peu après, on vit arriver le Gouverneur de la Ville, qui étoit vraisemblablement invité à la Fête, & que le Géneral fit placer à sa propre Table. Aussi-tôt l'ordre fut donné pour le service. On apporta un grand nombre de plats, chargés de divers mets à la maniere Chinoise. Van-Hoorn étant retourné à sa Barque, écrivit un billet de remerciment au General, & l'accompagna de quelques présens; mais ils lui furent renvoyés, avec une réponse civile, par laquelle on le prioit de les remettre à son retour.

Ville de Tyen-sin-way.

Civilités que l'Ambassadeur reçoit du Ta-lau-ya.

Tyen-sing-Way, est une Ville de guerre, située en forme de triangle au pied du Promontoire de *Chang*, où toutes les Rivieres de la Province de *Peking* se rencontrent, & passent au long de ses murs, pour se rendre à la mer. Aussi n'est-il jamais sans un nombre incroyable de Vaisseaux.

Promontoire de Chang, où se rendent toutes les rivieres de Peking.

(90) Dans les mêmes Cartes, *Tsan-cheu*.

(91) Cette Ville n'est point dans les mêmes Cartes; mais on trouve vers le même lieu, la marque d'un Village.

(92) C'est apparemment le *Tsing-hyen* des Cartes.

(93) Cette Place se trouve dans les Cartes.

(94) Les Cartes ont ici la marque d'un Village.

(95) Ce doit être le *Tay-wan-chuang* des Cartes.

(96) L'ortographe Hollandoise est *Tjen*; mais l'*j* dans cette langue est notre *y*.

Du Fauxbourg de *Tyen-fing-Way*, on entra vers midi dans une autre Riviere (97) qui vient du Nord, & dans laquelle on eut tout à la fois le vent & la marée contraires. Aussi ne fit-on qu'une lieuë & demie ; mais dans cet espace, on rencontra les Villages de *Kon-so*, *Sjukalda*, *Yanysang* & *Pyetsang*, qui bordent les deux rives ; & vers le soir on jetta l'ancre à *Uhukul*. Le 11 on fit voile par *Tanquosu*, *Pu-ler*, *Ganchol*, *Ukukho*, *Hangehac*, & *Makthiacheu*, dont les environs forment un Païs plat, mais bien cultivé & rempli de maisons. Dans l'après midi on arriva au grand Village de *Vank-tzin*, après avoir fait trois lieuës dans le jour.

MONTANUS. 1665.

On entre dans une autre Riviere.

Villages sur la route.

Le lendemain *Hyalouya*, principal Guide Mandarin, ayant fait dire à l'Ambassadeur qu'on ne pouvoit trouver de Koulys dans ce lieu ; & lui ayant proposé d'en lever à ses frais, Van-Hoorn répondit qu'il ne vouloit pas commencer si tard ce qu'il n'avoit point encore fait dans le voyage. Ainsi l'on partit avec l'unique secours du vent ; mais comme la Riviere faisoit quantité de détours, on fut obligé, avec le peu de Koulys qui restoient, de faire tirer les Barques l'une après l'autre. On ne laissa pas de faire deux lieuës & demie, à la vûë de *Zetiatwang*, *Fin-koulutin*, *Zatzuin*, & de trois autres Villages, pour s'arrêter le soir à Gozathun. Le 13 on ne fit que deux lieuës trois quarts, parce que les Barques s'engageoient souvent dans le sable. Après avoir passé *Mankafan* & *Sitiat-fu*, on arriva fort tard à la Ville de *Giu-chu* (98), dont les dernieres Guerres ont fait un amas de ruines. Vers neuf heures, le principal Mandarin s'approchant de la Barque de l'Ambassadeur, dans une Chaloupe, lui fit des excuses de la nécessité où il étoit de l'abandonner pendant la nuit, pour aller au-devant d'un nouveau Géneral qui venoit de Peking, & qui alloit succeder dans la Province de Fokyen à *Tsyang-po-vi*, dont il lui apprit en même-tems la déposition. Il ajouta que le Viceroi même de cette Province avoit été condamné à deux cens Taels d'amende pour la même faute, c'est-à-dire, pour avoir souffert que les Vaisseaux Hollandois eussent quitté la côte, sans la participation de l'Empereur. Mais l'Ambassadeur jugea que tout ce récit n'étoit qu'une fiction, pour déguiser les veritables causes de la disgrace de *Tsyang-po-vi*. Le nouveau Géneral passa vers minuit près des Hollandois, accompagné de vingt grandes Barques.

Ville de Giu-chu.

Successeur donné au Général de Fo-kyen, & pourquoi celui-ci est déposé.

Le 14 on trouva la Riviere bouchée par une si grosse quantité de sable, qu'on ne put faire plus de deux lieues. Après avoir passé par *Sangh-kia-tevang*, on s'arrêta le soir à *Vanghia-pan*. Le jour suivant, avec le secours du vent & des Koulys, on passa par *Ponsingtou* & *Go-gotksen*. L'après-midi on arriva devant *Gachin*, où l'on prit le parti de passer la nuit, après avoir fait trois lieues. Une demie lieue au Nord-Ouest de Gu-chin, on découvre la Ville de *Guy-sen*, qu'on prendroit moins pour une Ville, que pour un grand Château. Un grand Mandarin Tartare, neveu de l'Empereur, vint ici complimenter l'Ambassadeur, qui lui présenta du vin d'Espagne, & lui fit voir les chevaux du cortege.

Ville de Guy-sen.

Complimens d'un neveu de l'Empereur.

Le 16 on passa devant quantité de maisons qui sont bâties sur les deux rives, devant les Villages de *Kangidier*, de *Santan*, de *Nainay-myau*, d'*Yau-myau*, & devant celui de *Sahatiento*, qui forme le Fauxbourg de *San-sing-*

(97) Dans les Cartes des Jésuites, de *Yun-Liang*, & fait partie du Canal royal.

(98) Cette Place ne se trouve pas dans la Carte des Jésuites.

MONTANUS. 1665.

Ville de Sanfing-wey.

L'Ambassadeur quitte ses Barques.

wey (99). On jetta l'ancre à l'Est de cette Ville, devant une grande plaine, qui separe ses murs de la Riviere. Quoique le jour fût peu avancé, & qu'on n'eût fait que trois lieues, on prit la resolution de descendre ici, parce que la Riviere avoit si peu d'eau, qu'il parut impossible d'avancer. L'Ambassadeur fit présent aux Bateliers, qui l'avoient servi depuis Su-chen & Whay-ngan, de quatre-vingts-six Taels d'argent, dont ils parurent fort satisfaits.

Le 18, entre plusieurs Mandarins qui vinrent feliciter l'Ambassadeur, on vit reparoitre le neveu de l'Empereur. Après avoir fait présent à son Excellence de deux moutons, pour lesquels il reçut aussi-tôt un beau fusil, il lui apprit qu'il ne trouveroit point d'autres Ambassadeurs à la Cour que ceux de Corée (1).

Il se rend par terre à Peking.

Le jour suivant, les Hollandois faisant usage d'un grand nombre de chariots, de Porteurs & de chevaux qui leur furent offerts, partirent vers midi avec leurs présens & leurs marchandises, sous l'escorte de plusieurs milliers de Païsans, qui étoient accompagnés de leurs enfans & de leurs femmes. Vers trois heures, ils arriverent à Tang-syeu, qui n'est qu'à quatre lieues de Peking. On leur donna pour logement, dans cette Ville, une maison vieille & ruinée. Le 20, étant partis à la pointe du jour, ils traverserent *Palikua*, *Suango* & *Kaputheen*, où ne se trouvant plus qu'à une demie lieue de la Capitale, ils virent venir au-devant d'eux un *Ly-pu* nommé *Lyn-lau-ya*, qui les conduisit jusqu'aux Portes. L'Auteur du Journal remarque que depuis *Fu-chen-fu*, ou *Hok-syeu*, ils avoient passé, dans un voyage de six mois, par trente-sept Villes, & trois cens trente-cinq Villages, sans compter, dit-il, trente-quatre Temples (2).

Son arrivée dans cette Ville.

§. V.

Réception de l'Ambassadeur Hollandois à la Cour de Peking.

L'Ambassadeur est conduit à la Chancellerie.

DEPUIS les Portes de la Ville Imperiale, l'Ambassadeur fut conduit avec tout son cortége, au travers d'une multitude incroyable de spectateurs, au principal *Ta-tan*, c'est-à dire, à la Cour du Chancelier, qui est derriere le Palais. On les invita d'abord à s'asseoir sous un porche, pour se garantir de la foule. Lorsque les présens furent arrivés, on conduisit l'Ambassadeur dans une chambre, où il trouva quelques Secretaires assis près d'une Table. Ils lui firent signe de s'accroupir sur le plancher. Mais ayant répondu qu'il se trouvoit mieux debout, ils le prierent de s'asseoir près d'eux, à la même table. Aussi-tôt qu'il fut assis, ils lui firent diverses questions, concernant les présens & le rang des personnes de sa suite; après quoi, ils placerent devant lui quelques mets.

Comment il y est traité.

On lui demande la Lettre qu'il a pour l'Empereur.

Le grand Tatan se hâta de paroître, pour s'assurer par ses gens du respect qui seroit rendu par l'Ambassadeur à la Lettre dont on le supposoit chargé pour Sa Majesté Imperiale. Les Hollandois eurent beaucoup de peine à la retrouver, dans la multitude de leurs caisses. Cependant, lorsqu'elle parut, ils baisserent trois fois la tête pour la saluer; & la prenant des deux mains, ils

(99) Cette Place n'est pas non plus dans les Cartes.

(1) L'Auteur appelle la Corée une Isle, parce que les Européens en avoient alors cette opinion.

(2) Montanus, *ubi sup.* Vol. II. p. 316.

ils la poserent sur une table couverte d'un tapis rouge, parce que le tems, remarque l'Auteur, ne leur permettoit pas de la présenter sur un plat d'argent. Ayant achevé ensuite de decouvrir les présens, on conduisit l'Ambassadeur au logement qui lui avoit été préparé. Mais il fut extrêmement surpris de n'y pas trouver de place pour les présens, ni même les commodités qui étoient necessaires pour lui-même & pour sa suite. Il demanda aux Mandarins qui l'avoient conduit, si c'étoit une Maison convenable pour un Ambassadeur, qui étoit venu de si loin, avec des présens si riches, & dont la Nation avoit rendu de si importans services à sa Majesté Imperiale. Ce reproche leur parut juste. Ils lui promirent d'en parler à leurs Maîtres, & de les engager à le loger mieux dès le jour suivant. On vint lui declarer, en même-tems, que les chevaux & les bœufs (3) devoient être prêts le lendemain au matin, pour paroître à la Cour. Cet ordre fut un nouveau sujet d'inquiétude pour Van-Hoorn, qui ne se crut point assez de tems pour l'exécuter. Un Li-pu l'étant venu prendre avant la pointe du jour, il se trouva dans un autre embarras pour son Carrosse, qu'on avoit équipé avec beaucoup de soin pendant toute la nuit, mais qui ne put passer par la porte de la Cour. Il envoya Noble & le Secretaire au Palais, avec le Mandarin. En y arrivant, on les fit passer par quatre portes bien fortifiées, après lesquelles ils marcherent plus d'un quart de mille au long d'un mur interieur, suivis des chevaux & des bœufs. Ils trouverent enfin une cinquiéme porte, qui les conduisit dans une cour, où ces animaux furent d'abord examinés par le premier *Zou-tay-zing*, ou Conseiller d'Etat. C'étoit un Tartare, dont l'âge surpassoit soixante ans. Il n'avoit qu'un œil. Sa barbe étoit blanche; & s'étant acquis beaucoup de reputation par sa conduite, sa valeur & sa prudence, il gouvernoit presqu'entierement l'Empire. Il fit dire à Noble & au Secretaire de se tenir un peu à l'écart, parce que l'Empereur étoit prêt à paroître, & de se mettre à genoux lorsqu'ils le verroient entrer dans la cour. Six Hollandois, dont quatre tenoient les chevaux, & deux les bœufs, reçurent ordre aussi de fléchir les genoux.

Il est mal logé. Plaintes qu'il en fait.

Embarras où il se trouve.

Les bœufs & les chevaux sont conduits au Palais.

Bien-tôt on vit arriver, par la grande porte de la cour, quatre chevaux, couverts de selles jaunes. L'Empereur en montoit un. Ce Prince étoit d'une taille moyenne. Il avoit le visage assez blanc, & son âge étoit d'environ seize ans. Il étoit vêtu d'une casaque de damas bleu, brodée par devant, par derriere, & sur les épaules. Ses bottes étoient jaunes. Après avoir consideré assez long-tems les chevaux de l'Ambassadeur, il se tourna en souriant vers son Ministre, & lui dit quelques mots. Ensuite il ordonna qu'on montât devant lui deux des chevaux de l'Ambassadeur. Il s'en fit amener un, avec un bœuf, pour les examiner de plus près; après quoi mettant pied à terre, il s'assit sur un petit banc. Les deux premiers *Zou-tay-zings*, s'assirent avec lui, mais à quatre ou cinq pas de distance, sur sa gauche, & sur des tapis étendus à terre. On servit à Sa Majesté une tasse de bouillon de féve, & l'on en présenta par son ordre aux Hollandois, qui bûrent leur tasse à genoux. Ils repondirent à diverses questions, qu'on leur fit sur la Hollande & sur l'Ambassade. Enfin les bœufs & les chevaux furent conduits dans une écurie qui faisoit face

L'Empereur paroît pour les voir. Age & figure de ce Prince.

Faveur qu'il fait aux Hollandois.

(3) Les chevaux étoient Persiens, & les bœufs de Bengale. La crainte d'alterer quelque chose à la verité, m'attache scrupuleusement à suivre un récit qui est très-informe dans le Journal.

MONTANUS. 1665.

à la porte, & les Hollandois furent congédiés, après avoir eu le tems pendant plus d'une demie heure, de contempler l'Empereur de la Chine.

Demandes qu'ils reçoivent de sa part.

A peine furent-ils retournez au logement de l'Ambassadeur, qu'ils y virent arriver deux Mandarins, qui venoient leur demander deux de leurs Palefreniers, pour enseigner à ceux de l'Empereur la maniere de penser & d'équiper les chevaux & les bœufs. Un autre Mandarin succedant aussi-tôt, pressa l'envoi du reste des présens, & dit à l'Ambassadeur que son fils ne pouvoit se dispenser de les accompagner, pour s'assurer qu'il n'y manquoit rien. Van-Hoorn ne fit pas difficulté de partir sur le champ, avec son fils, Noble, & treize autres personnes de sa suite. En arrivant à la même cour où l'Empereur avoit paru le matin, ils trouverent que les chariots qui portoient les présens, y étoient arrivez, plûtôt qu'eux, par un autre chemin. Le *Ta-tan*, ou le Chancelier, y étoit assis à terre. Il fit signe aux Hollandois de prendre place derriere lui, sur des tapis qu'on avoit apportés pour eux. Une demie heure se passa sans aucun changement dans leur situation. Enfin l'on vit paroître les deux premiers Zou-tay-zings, qui s'étant assis sur leurs tapis, appellerent aussi-tôt le *Ta-tan*. Il s'avança vers eux, & se mit à genoux pour recevoir leurs ordres : c'étoit de dire à l'Ambassadeur que Sa Majesté Imperiale lui faisoit demander si le Seigneur Matzuiker étoit en bonne santé à Batavia. Van-Hoorn, fléchissant un génou, répondit que la santé du Seigneur étoit bonne. Immédiatement après, on enleva les présens, à l'exception des lanternes, & l'Empereur ne demanda point à les voir. Mais lorsque l'Ambassadeur se fut retiré, Sa Majesté Imperiale eut la curiosité d'examiner les lanternes, que le Capitaine Putmans & le Secretaire s'empresserent de lui monter. Elle voulut voir aussi le Carosse traîné par deux bœufs, & deux de ses Officiers dedans. Ainsi Putmans & le Secretaire eurent le tems d'observer ce Prince de fort près.

L'Ambassadeur conduit les présens au Palais.

L'Empereur veut voir les lanternes.

Loix qu'on impose à l'Ambassadeur & sa réponse.

Le 22, plusieurs Mandarins rendirent visite à l'Ambassadeur. Il lui vint aussi un Messager de la part du premier Zou-tay-zing, pour lui demander s'il avoit du corail sanguin, des perpetuanes, & d'autres marchandises à vendre, parce que vraisemblablement Sa Majesté souhaiteroit d'en acheter. Van-Hoorn répondit que l'*Ong*, ou le Roi de Batavia, lui avoit expressement deffendu de rien vendre ; mais que tout ce qu'il avoit de marchandises étoit au service de Sa Majesté. Dans tout cet intervalle les Hollandois furent gardés par quatre Mandarins & deux Soldats, sans avoir la liberté de sortir. Les Guides de leur voyage, qui avoient logé jusqu'alors avec eux, reçurent ordre de passer dans une autre maison. L'après-midi un Secretaire des Li-pus vint avertir l'Ambassadeur qu'il devoit se trouver au Palais à minuit, pour délivrer lui-même les présens à l'Empereur. Suivant cet ordre, quelques-uns des premiers Mandarins vinrent le prendre, deux heures avant le jour, & le conduisirent, avec toute sa suite, par trois cours differentes de celles qu'il avoit passées le jour d'auparavant. On le fit pénetrer de-là, dans une grande cour plus interieure, au fond de laquelle étoit un fort beau bâtiment. Tous les présens y étoient rangés à terre, gardés par le second *Ta-tan*, qui en étoit fort près, & qui fit signe aux Hollandois de venir s'asseoir près de lui.

Il est mandé au Palais pour les présens.

Une heure après, les trois Ambassadeurs Coréens arriverent dans la même Cour, avec un cortége de cinquante personnes, qui avoient les cheveux longs, & qui étoient vêtus à la maniere Chinoise, mais avec aussi peu de

richesse dans leurs habits, que d'apparence dans leur figure. Ils reçurent ordre de s'asseoir fort loin derriere les Hollandois, du côté gauche en entrant. Il se passa une autre heure, après laquelle on vit paroître un Li-pu, qui vint recommander à l'Ambassadeur Hollandois d'être fort concis dans ses réponses, si Sa Majesté Imperiale lui faisoit l'honneur de l'interroger. Aussi-tôt il en vint un autre, pour lui déclarer que Sa Majesté ne voulant pas voir les présens ce jour-là, il étoit libre de se retirer. En arrivant à son logement, il y trouva un billet en langue Chinoise, qui contenoit le nombre & la qualité des provisions que l'Empereur accordoit chaque jour pour lui & pour sa suite. L'Ambassadeur, Jean Van-Hoorn son fils, & Noble, devoient recevoir deux oyes, quatre poules, trois poissons, six kattis de farine, trois taëls de thé noir, une livre & demie de *Woetsjoe* (4), une de *mesu*, une de *soya*, une d'huile, neuf kattis de légumes & d'ail, six cruches de liqueur, un mouton, de deux jours l'un, cent poires tous les cinq jours, cinquante kattis de raisin, autant de prunes séches, & cent cinquante abricots. Le memoire portoit pour six personnes de la suite, douze kattis de porc, six de farine, six de *tau-hu*, trois taëls de *woëtsjoe*, un katti & demi de mesu, la même quantité de soya & d'huile, & six grandes cruches de liqueurs; pour quinze autres personnes, sept kattis & demi de porc, deux de légumes, un de sel, & cinq cruches de liqueur.

MONTANUS. 1665.

Il est remis à un autre jour.

Provisions journalieres qu'on lui accorde.

L'après midi du même jour, les Hollandois apprirent avec joye que l'Empereur avoit vû & accepté les présens. Deux Mandarins vinrent demander à l'Ambassadeur s'il pouvoit se trouver deux jours après au *Zamboie*, pour faire son compliment à l'Empereur, & se rendre le lendemain au Sceau privé. Il consentit à ces deux propositions. Le 24, à neuf heures du matin, un Mandarin vint le prendre, & le conduisit avec neuf personnes de sa suite chez un grand Mandarin qui avoit sa maison derriere celle du *Ta-tan*. Les Hollandois virent de-là, par une des portes du Palais, le lieu où se garde le Sceau Imperial. C'est un petit édifice de forme octogone. Après avoir passé une demie-heure entiere, assis sous une porte, pour se garantir de l'ardeur du Soleil, ils entendirent une voix qui leur disoit de monter. Lorsqu'ils se furent avancés de quinze pas, la même voix leur dit de se mettre à genoux. Peu après, on leur dit encore; baissez trois fois la tête, & levez-vous. Presqu'aussi tôt, la même voix leur renouvella l'ordre de s'agenouiller & de baisser trois fois la tête. Après toutes ces cerémonies, elle leur dit enfin : levez-vous, & retournez à votre logement.

Les présens Hollandois sont acceptés.

L'Ambassadeur est mené au Sceau.

Cérémonies humiliantes.

Lorsqu'il y fut retourné, le Grand *Ta-tan* s'y rendit, accompagné de deux Li-pus, & lui fit diverses questions. Mais comme on étoit en plein midi, & que la maison avoit fort peu d'étendue, l'excés de la chaleur le força bien-tôt de se retirer. En partant, il refusa une paire de pistolets, un fusil, & deux lames d'épée, que l'Ambassadeur lui offrit. Ce témoignage de bonne volonté, lui dit-il, étoit suffisant. Les deux Li-pus demeurerent après lui, & passerent la plus grande partie du jour à faire aux Hollandois quantité de questions frivoles. Ils leur demanderent, par exemple, comment les moutons & les liévres avoient la queuë faite en Hollande. Un Sécretaire écrivoit aussi-tôt

Questions qu'on fait aux Hollandois.

(4) C'est apparemment du *Wu-chu*.

MONTANUS. 1665.

les réponses. A leur départ, ils refuserent aussi les présens qui leur furent offerts. Le même jour Sa Majesté Imperiale envoya dix-huit selles à l'Ambassadeur, pour l'usage des Hollandois pendant leur séjour à Peking.

L'Ambassadeur est conduit au Zamboie.

Le 25, après miunit, le premier Sécretaire du Li-pu, accompagné de deux Mandarins richement vêtus, vint prendre l'Ambassadeur, avec la plus grande partie de sa suite, pour le conduire au Palais. Ils le firent passer par trois portes, dans la même cour où il s'étoit rendu le matin du jour précedent; & l'invitant à s'asseoir, ils lui dirent d'attendre jusqu'au jour, parce que l'Empereur devoit paroître sur son trône. Il passa deux heures dans l'obscutité. Ensuite, au point du jour, il vit la cour remplie de Mandarins, en habits de cérémonies, qui étoient venus au Zamboie pour rendre leurs soumissions à l'Empereur. Une demie heure après, les Hollandois furent conduits vers une quatriéme porte, à quinze pas de laquelle ils apperçurent cinq élephans, chargés de tours dorées; trois à droite, & deux à gauche de l'entrée. Ils virent aussi quatre fourgons de l'Empereur, c'est-à-dire, deux à chaque côté de la porte, qui avoit trois passages. On les mena par le passage de la gauche, vers une autre porte, qui avoit trois passages comme la précedente, mais plus hauts, & qui alloient en montant. On les fit passer, comme auparavant, par le troisiéme, parce que celui du milieu, qui faisoit face au trône, étoit reservé uniquement pour l'Empereur. Ils entrerent de-là dans une cour spacieuse, au fond de laquelle étoit le Palais où l'on avoit élevé le trône. On y montoit par des degrés de marbre.

Approches du Trone Impérial.

Cour du Trône.

Cette Cour étoit remplie de Mandarins, rangés en ligne, & revêtus de leurs habits de cérémonie. Des deux côtés du Trône paroissoient des Enseignes, des étendards & des parasols déploiés, jaunes, bleus & blancs. Sur les côtés des degrés étoient rangées trente personnes vêtues de jaune. Au pied, on voyoit cinq chevaux, avec des selles de la même couleur. L'Ambassadeur & les gens de sa suite furent placés sur la droite, à l'extrêmité de la premiere ligne des Mandarins. Après y avoir été assis quelques momens, ils furent obligés de se lever, pour laisser le passage libre à quelques Grands, qui se rendoient à la salle du Trône. Une demie heure après, on entendit le son d'une petite cloche, & le bruit de quatre fouets. Ensuite, sur quelques ordres qui furent donnés en langue Tartare, plusieurs Grands Mandarins se rendirent devant le Trône, entre certaines pierres bleues qui étoient placées dans ce lieu, au nombre de dix-huit ou vingt, & d'environ six pouces de hauteur. Alors, sur la proclamation d'un Herault, ils rendirent leurs soumissions au Trône, en s'agenouillant trois fois & baissant neuf fois la tête. Pendant cette cérémonie on entendit un doux concert de plusieurs sortes d'instrumens.

Cérémonies observées par les Grands.

L'Ambassadeur les observe à son tour.

Après les grands Mandarins, l'Ambassadeur & son cortége furent appellés par le Herault, & conduits par deux Li-pus, qui les placerent derriere la seiziéme pierre bleue. Ils y firent leur révérence, mais sans pouvoir découvrir le Trône ni l'Empereur. Les deux Li-pus se retirerent aussi-tôt, tandis que l'Ambassadeur, avec son fils & Noble, furent conduits, par une voie détournée, sur les degrés de marbre, vis-à vis l'édifice où le Trône étoit placé. Ils y furent placés près du second Tartan, à la distance d'environ quatorze pas du Trône. De-là ils découvrirent pleinement & le Trône & l'Empereur, qui étoit vêtu d'un habit de drap d'or. Peu de tems après, on leur présenta une

Il voit l'Empereur de près.



CHEDEL DEL. SC.

L'Ambassadeur conduit à l'Audience. T.V.N°.X.

tasse de bouillon de féves. Ils ne l'eurent pas plûtôt bû, que l'Empereur se levant de dessus son Trône, parut s'avancer vers eux ; mais tournant tout d'un coup, il se retira derriere le Trône. C'étoit un jeune Prince ; sa taille étoit peu remplie & son teint brun. Les Hollandois apprirent qu'il avoit douze Rois (5) pour sa garde.

Montanus. 1665.

Présens destinés à des Seigneurs particuliers.

L'Ambassadeur étant retourné aussi tôt à son logement, donna ordre que les présens destinés aux Tay-zins fussent préparés pour cet usage. Ils devoient être envoiés aux quatre Zou-tay-zings qui formoient le Conseil privé de l'Empereur, & qui étoient chargés de l'administration pendant sa minorité ; aux trois Ta-tans, ou Chancelliers, qui présidoient au Tribunal des Li-pus ; aux trois Li-pus chargés des affaires étrangeres & de celles des Ambassadeurs ; & aux Sécretaires du même Tribunal. Ces présens, qui devoient servir à les disposer favorablement pour les Hollandois, étoient fort riches. C'étoit de l'écarlate & d'autres draps, de la toile, du corail sanguin, de l'ambre, des pistolets, des épées, &c.

Déclaration du Conseil des Li-pus.

Le 26, Noble & Putmans furent appellés dans l'assemblée des Li-pus. On leur déclara que si l'Ambassadeur avoit quelque faveur à demander à Sa Majesté Impériale, ou se proposoit de lui faire quelqu'autre présent, il devoit venir dans le même lieu, avec Noble, le matin du jour suivant, & délivrer ses intentions par écrit, afin qu'il ne restât plus d'embarras sur ces deux points. On ajouta que les Hollandois ne manqueroient ni de porteurs ni de voitures pour transporter leurs équipages & leurs marchandises dans une maison plus spacieuse. Sur cette déclaration, l'Ambassadeur communiqua ses demandes au Tribunal, & l'on en dressa un Placet, dont les principaux articles se réduisoient à quatre. Il demandoit, pour les Hollandois, la liberté de venir chaque année pour le Commerce, dans le Royaume de *Tay-zin*, particuliérement aux Ports de *Canton*, de *Sing-cheu*, de *Hok-syeu*, de *Ning-po* & de *Hang-syeu* (6) ; 2°. de pouvoir commencer le Commerce à l'arrivée de leurs Vaisseaux, avec qui il leur plairoit, & se rendre dans les lieux qui leur paroîtroient convenables ; 3°. de pouvoir acheter de la soie crue, & toutes sortes de marchandises qui ne seroient pas défendues ; 4°. de pouvoir louer une maison commode pour eux & pour leurs marchandises.

Demandes de l'Ambassadeur en faveur des Hollandois.

Présens qu'il fait à l'Empereur en son nom.

L'Ambassadeur prépara aussi, comme de lui même, un présent pour l'Empereur, composé de quatre colliers d'ambre, d'une boëte d'ambre, un plat d'argent, une boëte de nacre garnie d'argent, quatre œufs de *Kasnatis*, dix piéces de drap jaune, deux pistolets à double canon, deux pistolets de poche, deux lames d'épée, une veste de bufle, vingt flacons d'eau-rose, quatre lunettes d'approche, six piéces de bois de kalambak, deux cornes de licornes, une piéce d'ambre en masse, un cheval de bronze sur un piédestal, un lion & deux chiens en bronze, une courtepointe de toile de Perse & deux petits mortiers.

Le 27 au matin, l'Ambassadeur & Noble furent invités par un Mandarin à se rendre au Tribunal des Li-pus. Après y avoir délivré leur Requête & l'Inventaire des présens, ils furent conduits dans une autre chambre, sans que leurs guides eussent prononcé le moindre mot. Mais deux Li-pus de l'Assemblée

(5) De petits Rois sans doute.

(6) Il paroît, par tous ces noms, que K y prend souvent la place de G, & *Syeu* celle de *Cheu*.

MONTANUS. 1665.

allerent bien-tôt lui demander pourquoi il étoit venu à Peking par la voye de Hok-syeu, plûtôt que par celle de Canton, après l'ordre que les Hollandois avoient reçu de venir par le dernier de ces deux Ports. Il répondit qu'il avoit suivi ses instructions. On le conduisit ensuite à son nouveau logement, qui étoit le même où *Go-yer* & *Kayser* avoient resídé treize ans auparavant, & que les Ambassadeurs avoient occupé l'espace d'un mois. Peu après, les mêmes Li-pus vinrent l'avertir que le *Ta-tan* se disposoit à venir visiter les nouveaux présens, pour en rendre compte à l'Empereur. Il parut en effet, avec plusieurs autres Seigneurs; & sa curiosité ne laissant rien échapper, il demanda d'où chaque chose venoit, & quel en étoit l'usage.

L'Ambassadeur obtient un nouveau logement.

Le 28 au matin, deux Li-pus vinrent demander quelques modéles des présens. Le même jour Van-Hoorn, prenant à part les Zou-tay-zings, les Ta-tans, & autres Mandarins, leur offrit l'inventaire des présens; mais rien ne put les faire consentir à les recevoir avant la conclusion des affaires. Ils lui firent entendre que si lui, ou les gens de sa suite, avoient quelques marchandises dont ils voulussent disposer, il étoit à propos qu'ils en donnassent la liste. Van-Hoorn répondit, comme il avoit déja fait, qu'il n'avoit rien à vendre, & que ce qu'ils appelloient des marchandises, étoit des présens destinés à ceux qui lui feroient obtenir ce qu'il venoit demander. Ils se regarderent les uns les autres, sans expliquer leur pensée, & se contenterent de repeter qu'ils n'osoient rien recevoir.

Il refuse de vendre & ne veut faire que des présens.

Le 30, l'Ambassadeur & Noble furent avertis par les Li-pus de se rendre chez le premier Ta-tan, où se tenoient ordinairement leurs Assemblées, pour répondre à diverses questions sur la qualité de plusieurs personnes de leur suite. Le premier de Juin, Song-lau-ya (7), un des Li-pus, & quatre grands Mandarins, vinrent entendre la musique Hollandoise. Van-Hoorn, qui les connoissoit fort civils, prit plaisir à les traiter noblement, & les vit partir extrêmement satisfaits.

Comme il étoit obligé, par ses instructions, de faire accepter les présens aux Conseillers d'Etat, avant que les affaires fussent concluës, & que la crainte d'être trompé le tenoit toujours sur ses gardes, il chargea Noble & Putmans de declarer à l'Assemblée des Li-pus, qu'il se réjouissoit beaucoup de la bonté avec laquelle Sa Majesté Imperiale avoit reçu les présens; mais qu'en ayant aussi quelques-uns pour les Zou-tay-zings, & d'autres Seigneurs, il souhaitoit qu'ils en fussent avertis (8), & qu'on lui permît de les délivrer. Noble s'étant rendu au matin chez le Ta-tan, fut conduit dans une chambre par Song-lau-ya, & lui expliqua le sujet de sa commission. Ce Seigneur entra dans le lieu de l'Assemblée, & reparut bien tôt pour répondre aux deux Hollandois, qu'elle s'étoit séparée, mais que devant se rejoindre l'après-midi, le Ta-tan y proposeroit leurs intentions. Ensuite il leur demanda plusieurs fois si les présens venoient du Gouverneur de Batavia, & s'ils étoient accompagnez de quelques Lettres. Noble répondit, qu'il n'y avoit point de Lettres, mais que l'Ambassadeur avoit ordre du Seigneur Moatzuiker de faire des présens aux Grands de la Cour.

Comment il s'y prend pour faire accepter ses présens.

(7) On a déja remarqué que *Lau-ya* est un titre qui signifie *Seigneur* & qui appartient aux Grands Mandarins.

(8) C'étoit le moyen de n'être pas trompé; mais cette voie devoit-elle être agréable aux Zou-tay-zings?

MONTANUS. 1665.

Embarras de Van-Hoorn pour les présens.

Le 3 Van-Hoorn envoya par écrit ses intentions à l'Assemblée des Li-pus. Noble & Putmans, qui se trouverent encore chargés de cette commission, furent conduits par deux Li-pus dans une chambre particuliere, où ils délivrerent leur Memoire à Song-lau-ya, qui étoit un de leurs Guides. En même tems il le pria de donner ses conseils à l'Ambassadeur sur la maniere dont il devoit se conduire, parce que les Hollandois ne pouvoient être instruits des usages de la Chine. Song-lau-ya parut peu satisfait de ce langage. Il entra dans la chambre du Conseil. Noble & Putmans y furent bien-tôt appellez, & presenterent le Memoire de l'Ambassadeur aux trois Ta-tans, dont l'un étoit Chinois, & les deux autres, Tartares. Après l'avoir lû, ils demanderent à qui l'Ambassadeur vouloit faire des présens. Les deux Agens Hollandois, qui n'étoient pas préparés à cette question, souhaiterent qu'on leur laissât le tems d'en parler à l'Ambassadeur. Mais ne recevant aucune réponse des Ta-tans, ils se retirerent sans avoir rien conclu. L'après-midi du même jour, un Mandarin à qui Van-Hoorn avoit fait présent de cinq aunes de flanelle, les lui rapporta, sous prétexte que l'affaire de l'Ambassade n'étant pas terminée, il n'osoit les accepter. Il ajouta qu'il étoit venu de son propre mouvement pour informer l'Ambassadeur que le Memoire par lequel il avoit fait connoître aux Li-pus les présens qu'il destinoit aux Zou-tay-zings, n'avoit pas été gouté; que peut-être lui deputeroit-on quelque Lau-ya de ce corps, pour lui demander dans quel lieu & dans quels termes il avoit entendu parler des Zou-tay-zings; & qu'il lui conseilloit de répondre, qu'il avoit supposé que les Zou-tay-zings, les Ta-tans & les Li-pus étoient la même chose. Cet avis parut fort bizarre à Van-Hoorn. Il avoit vû les Zou-tay-zings & leur avoit parlé. Ses réflexions lui firent juger que c'étoit un artifice des Li-pus pour l'empêcher de faire ses présens aux Zou-tay-zings, & les faire tourner à leur profit.

Un Mandarin lui rapporte ceux qu'il avoit reçus.

Explication qu'il reçoit du Conseil des Li-pus.

Dès le 4 il vit arriver ce qu'on lui avoit annoncé. Ayant été appellé avec Noble à l'Assemblée des Li-pus, on lui demanda comment il savoit qu'il y eût des Zou-tay-zings à la Chine. Il répondit qu'il en avoit vû deux, qu'il leur avoit parlé, & qu'il avoit appris d'eux-mêmes qu'il y en avoit deux autres, qui étoient alors malades. C'est donc à eux, lui dit-on, que vous destinez vos présens? Ensuite on le pria d'expliquer ce qu'il entendoit par le nom de Li-pus. Sa réponse parut satisfaire l'Assemblée. Cependant il fut rappellé le lendemain chez le Ta-tan, où l'on exerça sa patience, en le faisant attendre l'espace de deux heures. Enfin, quelques Li-pus l'ayant introduit dans l'Assemblée, le premier Ta-tan lui dit, qu'à la verité il arrivoit souvent que des Ambassadeurs offrissent des présens aux Zou-tay-zings & au Conseil des Li-pus, mais que leur usage n'étoit pas de les recevoir; qu'il ne devoit pas se fier par consequent au récit de ceux qui lui donnoient des idées differentes, & se loüer de leur Conseil. L'Auteur du Journal ajoute, pour faire connoître, dit-il, combien il entre de cerémonies (9) dans les plus petites affaires, que plusieurs Mandarins vinrent l'après midi chez l'Ambassadeur,

(9) L'obscurité du Journal, qu'il faut attribuer à la grossiereté du style, n'empêche pas qu'on n'y découvre assez d'où venoit l'embarras des Seigneurs de Peking. Il leur étoit défendu de recevoir des présens; & n'étant arrêtés que par ce motif, l'Ambassadeur leur avoit rendu un très-mauvais office en publiant ce qu'ils auroient souhaité qu'il eût tenu caché. De son côté, il avoit crû cette conduite nécessaire pour éviter d'être trompé.

MONTANUS. 1665.

chargés, par un ordre exprès de Sa Majesté Imperiale, de lui demander d'où venoient l'eau-rose, les cornes de licorne, le *Mont de cuivre*, quel étoit leur usage, & quels oiseaux c'étoient que les *Kasnatis*.

Premiere fête de l'Empereur.

Le 12 au matin, un Mandarin vint prendre l'Ambassadeur & toute sa suite, pour les conduire à la premiere fête de l'Empereur (10), qui se célébroit chez le Grand Ta tan. Van-Hoorn trouva ce Seigneur dans sa salle, pour l'y recevoir. Ils se mirent à genoux ensemble, & baisserent trois fois la tête vers le Palais de l'Empereur. Ensuite prenant leurs places, le Ta-tan se mit à la premiere, & fit asseoir l'Ambassadeur à peu de distance sur sa droite. Noble, Putmans, le Secretaire, & le reste du cortége Hollandois, furent placez derriere lui. Du côté gauche étoient assez loin quelques Li-pus & d'autres Seigneurs. Lorsque tout le monde fut placé, on apporta une tasse de boüillon de féve, qui fut remplie à la ronde, & bûë en fléchissant un genoüil; après quoi l'on mit devant le Ta-tan, devant l'Ambassadeur, & les personnes les plus distinguées de sa suite, des tables couvertes de trente-trois plats d'argent. Les autres furent servis cinq à cinq, & leurs tables remplies de toutes sortes de fruits, & de viandes cuites à l'huile. Alors chacun reçut une tasse de liqueur imperiale, que ceux à qui elle parut agréable bûrent un genou à terre, après les inclinations de tête ordinaires.

Cérémonies du festin.

Usages de la Chine.

Après cette cerémonie, on commença librement à manger. Les Li-pus & les autres Seigneurs, qui n'avoient devant eux qu'une natte étendue sur le plancher, sans tables & sans plats, reçurent les mets que le Ta-tan leur envoya de sa propre table. Lorsque le premier service fut un peu avancé, le Ta-tan demanda si les Hollandois avoient des sacs pour emporter les restes. Ils repondirent que ce n'étoit pas leur usage. Mais le Ta-tan ayant fait apporter quelques-uns de ses propres sacs, les Interprêtes commencerent à se remplir de toutes les viandes qui se présentoient. Aussi-tôt que la table fut ainsi déchargée, on vit paroitre un autre service. Sur les tables du Ta-tan, de l'Ambassadeur, & des autres personnes de distinction, on apporta deux plats & deux assietes volantes; mais sur celles des gens de sa suite, on ne servit qu'un plat de mouton boüilli & un plat d'agneau. Les piéces de viande pesoient chacune au moins quinze livres; & quoiqu'elles fussent d'assez mauvaise apparence, elles étoient extrêmement grasses & de très-bon goût. Les Hollandois prirent beaucoup de plaisir à l'avidité avec laquelle les Li-pus & les autres Seigneurs mangeoient tout ce qui leur étoit offert. Ils ne furent pas moins amusés des usages de table des Tartares. Lorsque tout le monde eut cessé de manger, les tables furent desservies par des Soldats. Tous les Convives fléchirent les genoux, en baissant trois fois la tête vers le Palais de l'Empereur, & les Hollandois se retirerent.

Varieté des services.

Inquiétude de Van-Hoorn sur sa réponse qu'il attendoit de l'Empereur.

L'Ambassadeur étoit à peine rentré chez lui, qu'un Interprête vint l'avertir de se tenir prêt dans quatre jours, pour la seconde fête, & deux jours après, pour la troisiéme & la derniere. Il lui declara aussi que deux ou trois jours après le dernier festin de l'Empereur il devoit penser à partir. Cet ordre ayant fait craindre à Van-Hoorn que la réponse de l'Empereur à ses demandes ne vînt si tard, qu'il fût impossible d'y rien changer, il se proposa d'é-

(10) On a vû, dans Nieuhof, que l'Empereur donne trois fêtes aux Ambassadeurs.

crire

crire au Conseil des Li-pus, pour demander cette réponse dix jours avant son départ. L'assemblée lui fit dire qu'on l'écouteroit le jour de la seconde fête. Cependant Song-lau-ya se rendit chez lui le 15, pour sçavoir ce qu'il desiroit du Conseil. Il voulut remettre à ce Li-pu la Lettre qu'il avoit écrite; mais Song-lau-ya refusa de la prendre, s'il n'en recevoit auparavant l'explication. Un Interpréte ayant été chargé de le satisfaire, il répondit alors qu'aussi-tôt que Sa Majestè Imperiale auroit fait connoître ses résolutions, l'Ambassadeur devoit être assuré qu'elles lui seroient communiquées. Six grands Mandarins arriverent pendant cet entretien, & Song-lau-ya, en se retirant, conseilla aux Hollandois de recevoir civilement ces six Seigneurs. Van-Hoorn les retint volontiers à dîner, & leur donna le plaisir d'entendre sa musique.

Il est invité pour la seconde fête.

Le lendemain il fut conduit, avec sa suite, à la seconde fête de l'Empereur, qui fut semblable à la premiere; excepté, remarque l'Auteur, que les Hollandois ne furent pas obligez de se mettre à genoux devant le Ta-tan. A leur départ, ce Seigneur dit à Van-Hoorn qu'il étoit inutile d'envoyer sa Lettre au Conseil des Li-pus, parce qu'on y étoit déja informé de ce qu'elle contenoit, par le récit de Song-lau-ya. En rentrant chez lui, l'Ambassadeur fut invité par un Mandarin à se rendre le lendemain avant le jour au Palais, pour y recevoir les présens de Sa Majesté Imperiale. On vint le prendre en effet le dix-sept. Il fut conduit dans la grande cour, devant la quatriéme porte qui fait face au trône de l'Empereur. Une heure après le lever du soleil, quelques Li-pus, en habits magnifiques, entrerent dans la même cour, & furent bien-tôt suivis d'une table, couverte d'un tapis rouge. On y exposa immediatement quelques étoffes, avec une somme d'argent. Ensuite l'Ambassadeur, son fils, Noble, Putmans, & le Sécretaire, reçurent ordre de s'approcher. Ils furent placés vis-à-vis la porte du milieu, qui est directement opposée au trône. Cependant la cinquiéme porte est si haute, qu'ils ne purent le découvrir.

On lui délivre les présens de l'Empereur.

Après leur avoir fait mettre trois fois les genoux à terre, & baisser neuf fois la terre, on leur apporta les présens, qu'ils reçurent à genoux. Ceux qui étoient destinés pour le Gouverneur de Batavia, furent reçus par l'Ambassadeur même. Ils consistoient en trois cens florins d'argent fin, renfermés dans six boëtes; deux piéces de drap d'or de la Chine; deux autres piéces d'étoffe Chinoise à figures de dragons; quatre piéces de damas à fleurs, enrichi aussi de dragons; deux de flanelle, douze de satin, huit de damas, dix de riches étoffes à fleurs, dix de *pelangs*, & dix de *pansjes*.

En quoi ils consistoient.

Les présens qui étoient pour l'Ambassadeur consistoient en cent florins d'argent, quatre piéces de *pelangs*, quatre de *pansjes*, quatre de *hokiens* crus, trois de simple satin bleu, six de simple damas, & deux de draps d'or à dragons.

Présens pour Van-Hoorn & sa suite.

Le fils de l'Ambassadeur reçut une piéce de flanelle noire, quinze florins d'argent fin, deux piéces de *gaze* crue, & deux de simple damas. Noble eut cinquante florins d'argent fin, une piéce de drap d'or de la Chine, une piéce de flanelle, trois de damas, une de satin, deux de *gazen*, deux de *pelangs*, & deux de *pansjes*. Putmans & le Secretaire Vander-Doës reçurent chacun quarante florins d'argent fin, deux piéces de damas, une de flanelle, une autre de satin, une de *pelangs*, une de *pansjes*, une de damas simple, &

MONTANUS. 1665.

une de *goës* blanc. A chacun des Interprétes, on donna deux piéces de satin noir, deux de *goës* blanc, deux de *pansjes*, & deux de damas simple. Enfin le partage de tous les autres Hollandois du cortége fut, pour chaque particulier, quinze florins d'argent fin, deux piéces de *gaze* crue, & deux de damas simple.

Présens pour les Mandarins qui lui avoient servi de guide.

Hyn-lau-ya, principal Mandarin de Hok-syeu, reçut un cheval avec la selle. Han-lau-ya, second Guide du voyage, & les Interprétes Chinois, eurent chacun leur robbe de damas de soye, brodée d'or, dont ils devoient se revêtir sur le champ. Chaque Soldat du cortége eut aussi sa robe, ou son habit de damas simple.

Après cette distribution, les Hollandois retournerent au même lieu où s'étoient faites leurs premieres prostrations, pour les recommencer à titre de remercimens. Ensuite deux Mandarins les conduisirent jusqu'à la derniere cour. En les quittant, l'Ambassadeur leur demanda quand il devoit recevoir la Lettre de l'Empereur pour l'Ong de Batavia, & sa réponse aux supplications des Hollandois. Ils lui répondirent que tout seroit exécuté dans le tems convenable, mais que ce seroit apparemment trois ou quatre jours avant son départ. L'après-midi du même jour, un jeune Viceroi, neveu de l'Empereur, & d'environ vingt ans, rendit visite à l'Ambassadeur, accepta quelques verres de vin d'Espagne, & parut fort amusé d'un concert de musique Hollandoise. Le lendemain un autre Seigneur; qui commandoit toute la Noblesse de la Cour, vint prendre le même plaisir, & fut traité à dîner par l'Ambassadeur.

Ses instances pour obtenir réponse à ses demandes.

Cependant les Zou-tay-zings, & les Li-pus ne paroissant pas plus disposés à recevoir les présens, Van-Hoorn leur avoit écrit le 4 pour leur demander la permission de les vendre. Ils ne lui firent aucune réponse. Le 20, il fut averti de se rendre à la troisiéme fête de l'Empereur, qui devoit être celébrée chez le troisiéme Ta-tan. Il y fut traité comme dans les deux fêtes précedentes. Mais après tant de fatigues & de dépenses, il ne put obtenir d'autre faveur qu'une lettre scellée pour le Gouverneur Matzulker, avec laquelle il se vit enfin congedié. Les ordres étant donnés pour son départ, il quitta Peking le 5 d'Aout, pour retourner sur ses traces par une longue & ennuieuse route.

Troisiéme fête de l'Empereur.

Générosité des Seigneurs Chinois.

En passant à Syen-sing-wey, où il arriva le 11, il envoya au Gouverneur de la Place les présens qu'il lui avoit destinés à son passage; mais il ne put lui faire accepter que cinq aunes de flanelle & deux bouteilles d'eau-rose, pour lesquelles ce Seigneur lui offrit quantité de rafraîchissemens, & le traita magnifiquement dans une de ses Barques. Le Ta-lau-ya lui fit aussi présent d'un mouton, & d'une abondance de fruits. Van-Hoorn se croyant obligé à quelque marque de reconnoissance, lui envoya une piéce de perpetuane; mais ce Seigneur répondit que le présent étoit excessif, & que s'il desiroit quelque chose, c'étoit quelques armes de l'Europe. Van-Hoorn se hâta de lui faire porter une carabine, une épée & un fort beau couteau, qu'il reçut avec beaucoup de remercimens. A Lin-sing, les Hollandois apprirent que la Cour avoit rappellé tous les Gouverneurs Chinois des Provinces, tous les *Po-vis*, les *Kon-leons*, & les *Pu-tsen-ses*, ou les Fermiers, & qu'elle avoit nommé des Tartares à leur place.

Changemens dans les Provinces.

Dans son retour, Van-Hoorn ne passa par aucune Ville sans y recevoir la visite du Gouverneur, avec des présens & d'autres politesses. Le 13 de Septembre, en arrivant au grand Village de *Syn-kian-pu*, il apprit de ses Guides que le Kon-bon de Hok-syeu, dechargé de son office à sa premiere sollicitation, étoit arrivé le même jour dans ce lieu pour y faire sa résidence. Il crut lui devoir une lettre de complimens qui lui attira aussi-tôt une invitation à dîner. S'étant rendu à sa maison, ce Seigneur lui dit, qu'il avoit laissé à Hok-syeu des présens pour lui & pour le Général Matzuiker, mais qu'il le prioit de recevoir d'avance quelques rafraîchissemens. Van-Hoorn, sensible à cette génerosité, s'acquitta par un beau présent de toiles, & de draps de laine, qu'il crut propres à s'assurer encore plus de son amitié.

MONTANUS. 1665.

Van-Hoorn rencontre le Kon-bon de Hok-syeu à Sin-kyan pu.

Le 16 d'Octobre, les Hollandois ayant besoin, à *Sinho*, de trois cens trente & un *Koulys* pour le transport de leur bagage par les montagnes de *Poet-tchin-fu* dans la Province de *Fokien*, furent obligés d'en loüer cent cinquante, parce qu'il ne leur en étoit accordé que cent-quatre-vingt-un par les ordres de l'Empereur. Ils arriverent le 28, à *Yen-ping-fu*, dont plus de la moitié avoit été consumée par le feu depuis leur passage. Enfin, découvrant le Fauxbourg de Hok-syeu, ils y entrerent le 2 de Novembre, après un voyage de neuf mois & trois jours. Toutes les caisses de l'équipage y furent foüillées par l'ordre du nouveau Général, à l'exception de celles qui appartenoient personnellement à l'Ambassadeur & aux Gentilshommes du cortége (11).

Incendie à Yen-ping-fu.

Arrivée de Van-Hoorn à Hok-syeu.

§. VI.

Affaires des Hollandois à Hok-syeu, & leur retour à Batavia.

SING-LA-MONG, Viceroi de Fokyen, laissant à peine un jour de repos à l'Ambassadeur, lui fit offrir une audience pour le 4, avec toute sa suite. Il le reçut fort civilement, & lui demanda s'il ne lui avoit pas prédit avant son départ, tout ce qui lui étoit arrivé à Peking. Van-Hoorn en convint, & le remercia de toutes ses bontés. » Ce ne sont-là, reprit-il, que des services exterieurs; mais j'ai tant fait pour les Hollandois, qu'il m'en coute » deux mille taëls, & que le Général en a perdu son emploi (12). L'Ambassadeur lui témoigna l'interêt qu'il prenoit à sa peine, & lui dit qu'il étoit disposé à ne rien menager pour le servir; mais il protesta qu'il ignoroit l'affaire des deux mille taëls, & celle du Général. Je ne vous en ai parlé qu'en passant, répondit le Viceroi, & vous ne m'en entendrez plus dire un seul mot. Il fit apporter aussi-tôt quelques mets sur les tables; & l'Ambassadeur, après avoir un peu mangé, se retira fort satisfait de ses politesses.

Audience du Viceroi & ses plaintes.

A son départ, le Viceroi lui conseilla de rendre une visite au nouveau Général, qui étoit un Seigneur Tartare. Van-Hoorn suivit immediatement ce conseil; mais le Général lui fit dire de revenir le lendemain, parce que

L'Ambassadeur est humilié par le Général.

(11) Montanus, *ubi sup.* p. 336. & suiv. Il paroît jusqu'ici que, soit par les mauvais offices des Portugais, ou par d'autres raisons aussi peu avantageuses, l'Ambassade Hollandoise n'avoit pas été fort considerée des Chinois.

(12) La disgrace de ces deux Seigneurs justifie la conduite qu'ils avoient tenue à l'arrivée de l'Ambassadeur, & marque que leurs difficultés ne venoient pas de mauvaise humeur.

MONTANUS. 1665.

ce n'étoit pas l'usage de se présenter à son audience le même jour qu'on avoit obtenu celle du Viceroi. En retournant à son logement, il trouva le Mandarin Lin-lau-ya qui s'y rendoit aussi, avec un ordre exprès du Général de foüiller toutes les caisses qui avoient été respectées. Van-Hoorn le souffrit sans se plaindre. Malgré cette rigueur, s'étant rendu le 5 chez le Général, il y fut placé sur sa gauche, & tous les autres à sa droite. Il rompit le silence, pour lui dire qu'il se réjoüissoit de le voir en bonne santé, & d'avoir obtenu la permission de paroître (13) devant lui. Le Général répondit que son devoir l'obligeoit d'accorder audience aux Etrangers. Van-Hoorn reprenant d'un ton flateur, lui dit, que ne mettant point de difference entre ses ordres & ceux de l'Empereur, les Hollandois chercheroient dans toutes les occasions à lui marquer leur obéissance. Le Talau-ya ne fit aucune réponse à cette flaterie; mais après quelques momens de silence, il demanda où étoit le fils de l'Ambassadeur. Ensuite l'Interprête declara de sa part que si son Excellence avoit quelque chose à proposer, elle pouvoit profiter de l'occasion. Van-Hoorn demanda que les Marchands du Païs qui devoient aux Hollandois, fussent obligés de satisfaire à leurs engagemens, & qu'on lui accordât la liberté de vendre également les marchandises qu'il avoit rapportées de Peking, & celles qu'il avoit laissées à Hok-syeu. Le Général répondit qu'il n'ignoroit pas que les Marchands devoient payer leurs dettes, mais qu'il avoit reçu une Lettre de l'Empereur qui défendoit aux Hollandois de vendre leurs marchandises. L'Ambassadeur repliqua que cette défense ne regardoit que les nouvelles marchandises; qu'il demandoit seulement que le Commerce de l'année précédente fût achevé dans les termes accordés par l'Empereur, & que les Hollandois eussent la liberté d'employer l'argent qu'ils avoient apporté de Peking, ce qui ne pouvoit être qu'avantageux pour la Chine, puisqu'il demeureroit dans le Pays. Le Général déclara qu'il se croyoit obligé d'exécuter les ordres de l'Empereur, comme l'Ambassadeur l'étoit d'obéir à ceux du Seigneur Matzuiker; & que tout persuadé qu'il étoit de l'avantage qu'il y auroit pour le Pays à n'en pas laisser sortir d'argent, il ne pouvoit permettre aux Hollandois d'acheter des marchandises défendues. Ensuite Van-Hoorn ayant témoigné qu'il craignoit d'arrêter trop long-tems le Ta-lau-ya, demanda la permission de se retirer. Ce Seigneur répondit qu'il étoit bien-aise de lui trouver tant de politesse, & lui laissa la liberté de sortir.

Il s'humilie lui-même.

Toutes ses demandes sont refusées.

Autres humiliations des Hollandois.

Les Hollandois n'esperant plus rien que de leurs humiliations, résolurent de les pousser encore plus loin. Ils se proposerent d'envoyer de fort beaux présens au Général & au nouveau *Kon-bon*. D'un autre côté, Noble sonda les Facteurs Chinois, pour sçavoir d'eux-mêmes s'ils étoient disposés à lui vendre de la soie, à prix d'argent ou de marchandises. Mais ils lui en représenterent si vivement les difficultés, qu'il prit le parti d'abandonner cette entreprise. Le 6, Van-Hoorn rendit visite au nouveau *Kon-bon*, avec les principales personnes de sa suite. Après les premiers complimens, cet Officier lui demanda quand il se proposoit de partir. » Ce sera, répondit l'Ambassadeur, quand il plaira au Général & à vous-même. Il ajouta qu'il n'avoit jamais douté que les marchandises de l'année précédente ne pussent être ven-

(13) Il paroît que l'Ambassadeur s'avilissoit trop.

dues librement & que les Hollandois n'obtinssent la permission d'employer leur argent à se procurer des commodités du Pays ; mais que ne comptant plus sur ces deux faveurs, il souhaitoit de partir aussi tôt qu'il lui seroit possible. Le 8, on apporta au logement des Hollandois, de la part du Viceroi, de beaux présens pour le Seigneur Matzuiker, pour l'Ambassadeur & pour le Facteur *Harthower*. C'étoient des brocards & d'autres étoffes de soie, de la porcelaine & du thé, qui furent accompagnés d'un grand nombre d'expressions civiles. Van-Hoorn avoit envoyé au Général un mémoire des présens qu'il lui destinoit ; mais son messager n'avoit pû obtenir d'audience, & l'Interpréte étoit venu lui déclarer que le Général ne vouloit point accepter de présens. Dans le même tems, trois Vaisseaux Hollandois étant arrivés à *Tenhay*, pour servir au retour de l'Ambassade, Van-Hoorn écrivit au Général un billet pressant, par lequel il lui demandoit encore une fois la permission de vendre ses marchaddises avant son départ : mais le porteur & le billet ne furent point admis. Cependant le *Tou-si - Lyu-lau-ya* vint déclarer, le 13, à l'Ambassadeur, que le Général & le Kon-bon vouloient acheter toutes les marchandises, & demanda une liste des justes prix, qui lui fut accordée.

On leur fait néanmoins des présens.

Les leurs sont refusés.

Deux jours après, un domestique du même Officier se présenta au logement des Hollandois, avec un ordre du Général, par écrit, pour faire dans leurs magasins la recherche des marchandises de contrebande qui étoient arrivées avec l'Ambassade. Van-Hoorn, picqué de ce procédé, envoya demander au *Tou-si* le payement de sept cens taëls qu'il devoit aux Facteurs Hollandois. Cette sommation lui fit répondre, avec plus de douceur, qu'il s'acquitteroit le lendemain au matin. On ne trouve point dans le Journal s'il remplit sa promesse ; mais le 17, étant venu au magasin avec une liste du reste des présens, & celle des prix que le Général & le Kon-bon proposoient pour les marchandises, Van-Hoorn lui fit dire qu'il ne vouloit lui faire aucun crédit, & qu'il étoit résolu de ne rien avoir à démêler avec lui ; mais qu'avant que de lui faire réponse, il enverroit demander au Général s'il pouvoit se fier aux prix qu'on lui apportoit de sa part. Le Tou-si, sans se rebuter, offrit d'aller le lendemain chez le Kon-bon, avec un messager de l'Ambassadeur. Ils y allerent effectivement, & le Kon-bon fit dire aux Hollandois qu'ils pouvoient délivrer au *Tou-si* les présens & les marchandises, à l'exception des colliers de corail sanguin, qu'il vouloit recevoir lui-même, dans six jours, de la main de l'Ambassadeur.

Peines qu'ils essuient.

Van-Hoorn traite le Tou-si sans ménagement.

Le 20, Van-Hoorn ayant fait demander au Général la permission d'acheter des racines Chinoises, du thé, de l'anis, de la porcelaine commune, des étoffes, des chaises, des cabinets & d'autres marchandises de cette nature, il reçut pour réponse qu'on ne lui permettoit d'acheter que des provisions. Après y avoir réfléchi plus long-tems, on lui permit de prendre huit ou dix pikols de racines Chinoises ; mais ensuite cette quantité fut réduite à six pikols. Le 22, deux Officiers vinrent déclarer à l'Ambassadeur, de la part du Général, que les gens de sa suite eussent à produite toutes les étoffes qu'ils avoient achetées dans le voyage de Peking, parce qu'il étoit résolu de les racheter d'eux ; & que s'ils faisoient difficulté de se soumettre, toutes leurs caisses seroient fouillées, & les marchandises de cette nature confisquées. Il fallut ceder à cette violence, & remettre les marchandises aux Mandarins. Ils

On ne permet aux Hollandois d'acheter que des provisions.

MONTANUS. 1665.

Frégate Hollandoise arrêtée.

en apporterent aussi-tôt le prix, avec un Ecrit du Général, qui defendoit à la Frégate du Capitaine Balfour, sur laquelle on avoit apporté de Que-lang quelques Rebelles Chinois, de mettre à la voile sans avoir reçu l'ordre de l'Empereur.

Autres chicanes.

Le 22 l'Ambassadeur se rendit chez le Viceroi, pour lui présenter un collier de corail sanguin, que ce Seigneur accepta devant tous les Officiers de sa suite. Le Kon-bon parut plus réservé le jour suivant, & demanda que le sien fût remis en particulier entre les mains du *Tou-si.* Un des Facteurs du Viceroi dit à Noble que les soies seroient portées sur la Flotte à Ten-hay, pourvû que les Hollandois laissassent à Hok-syeu une somme d'argent pour caution. Le 24 on changea de langage, & le Général déclara lui-même à l'Ambassadeur qu'il ne devoit point penser à transporter des soies, mais qu'il étoit libre d'acheter de la porcelaine & d'autres marchandises de cette espece. A l'égard de la Frégate, il lui dit qu'elle demeureroit jusqu'à l'arrivée des ordres de l'Empereur, mais que le Capitaine avoit la liberté de partir. Ensuite, s'excusant de ne pas offrir quelques rafraîchissemens à l'Ambassadeur, sur ce qu'il n'avoit pas prévû sa visite, il le pria d'accepter une collation qu'il vouloit faire porter à son logement. Ces variétés continuelles firent prendre aux Hollandois la résolution d'emmener avec eux le Capitaine Balfour; mais ayant remarqué que les Tartares affectoient de contrarier toutes leurs inclinations, ils convinrent entr'eux, si l'on parloit encore de cette affaire, de feindre qu'ils vouloient le laisser après eux.

Les caisses Hollandois sont fouillées.

L'après-midi du même jour, on vint avertir l'Ambassadeur que le Général, le Kon-bon & le *Mani-chuer* (14) viendroient fouiller les marchandises, mais qu'il étoit le maître de faire transporter à bord tous ses gros équipages. En effet, on lui laissa la liberté, le 26, d'envoyer sur la flotte son argent, les commodités de son voyage, & le reste des marchandises Hollandoises qu'il n'avoit pû vendre. Ensuite le Kon-bon s'étant rendu au Pont de Lamthay, fit ses recherches dans les caisses & sur la Frégate. Tout fut alors embarqué, & les gens de l'Ambassade monterent eux-mêmes à bord, dans l'esperance de partir avec la marée. Le soir, un Facteur de l'ancien Kon-bon remit à l'Ambassadeur vingt-quatre piéces de soie, que son Maître avoit laissées dans cette vûe; douze pour Van-Hoorn & douze pour le Seigneur Matzuiker. Van-Hoorn distribua les siennes entre plusieurs personnes dont il avoit reçu quelque service. Peu après, Balfour reçut du Général un ordre de demeurer. L'Ambassadeur répondit qu'il s'expliqueroit là-dessus avec les Mandarins lorsqu'il seroit monté à bord.

L'Ambassadeur s'embarque pour son retour.

Difficultés qui lui restent à surmonter.

En effet, s'étant avancé le 28, avec un bon vent, jusqu'à *Lo-sou-sat*, ou la grande Tour, c'est-à-dire, à la distance d'un mille, il dit à quelques Mandarins, qui vinrent demander Balfour, que le Général avoit remis à son choix de le laisser ou de l'emmener, & qu'il ne pouvoit croire par conséquent qu'ils eussent ordre de le demander. Le lendemain, en passant devant la Grande & le Fort de Min-ja-zen (15), il vit le Peuple en armes sur le rivage, & quelques *Batsiangs* (16) qui se détacherent pour le venir presser de jetter l'ancre.

(14) On lit ailleurs dans le Journal, *Manchuwer* & *Mans-juer*.

(15) On a déja fait remarquer que c'est *Min-ngan-ching* dans la Carte des Jésuites.

(16) Espece de petits Bâtimens.

Il feignit de n'y faire aucune attention : mais bien-tôt le troisiéme Officier de cette Place s'approcha dans un Champan, & lui déclara que le Gouverneur desiroit de lui parler. Il répondit que le Gouverneur étoit libre de venir lui parler à bord, dans le Port du *Pays-bas* (17), où il comptoit d'arriver le soir.

Montanus. 1665.

Lettre qu'il reçoit du Général.

Le 2 de Décembre il écrivit, de ce Port au Général, pour sçavoir de lui combien de tems il se proposoit d'arrêter la Frégate, & lui demander la permission de vendre les marchandises qui étoient venues de Batavia sur les trois Vaisseaux arrivés pour son retour. Il faisoit entendre, à la fin de cette Lettre, que si l'Empereur accordoit la liberté du Commerce aux Hollandois, le Seigneur Matzuiker pourroit consentir à lui remettre le Château de *Quelang*. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il fit passer la Lettre à Hok-syeu, par la voie de Min-ja-zen. La réponse fut envoyée au Gouverneur de cette derniere Ville, qui en fit remettre, le 8, une traduction à bord. Deux Officiers, qu'il avoit chargés de cette commission, déclarerent fiérement que le *Po-vi* (18) n'avoit pas daigné répondre à l'Ambassadeur, & qu'il n'attendoit point de réponse à la Lettre qu'ils apportoient. Elle contenoit que Balfour devoit demeurer jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour ; que les marchandises étrangeres étant défendues, on ne pouvoit accorder la permission de les vendre ; enfin, que l'Ambassadeur, en différant si long-tems son départ, pouvoit nuire aux interêts de sa Nation lorsqu'elle reviendroit l'année suivante avec d'autres Vaisseaux. On ne répondit rien à la proposition qui regardoit le Château de Que-lang.

Réponse à cette Lettre.

Politique des Hollandois.

Cette réponse acheva de faire perdre aux Hollandois l'esperance de vendre leurs marchandises. Van-Hoorn considerant d'ailleurs que les Officiers Tartares ne fournissoient pas, comme ils s'y étoient engagés, des vivres à la Fregate de Balfour, envoia ordre à Noble, qu'il avoit laissé pour la commander, de l'amener à *Ting-hay*, & de répondre à ceux qui lui demanderoient la raison de son départ, qu'elle demeureroit à l'ancre sous Ting-hay aussi long-tems qu'elle ne manqueroit pas de provisions. Il se promettoit de pénétrer par cette conduite si leur dessein étoit de la retenir long-tems, en se reservant dans cette supposition le pouvoir de se regler sur les circonstances. Dans le cours de la même nuit, quelques petits Officiers vinrent à bord de la Fregate, & demanderent à Noble s'il pensoit à partir. Il leur répondit qu'il comptoit de mettre à la voile le lendemain au matin, qui étoit le dix ; & levant l'ancre en effet, il alla joindre les autres Vaisseaux à Ting-hay. Le 14, deux Koyas, envoiés par le Gouverneur de *Min-ja-zen*, vinrent demander à l'Ambassadeur quand il vouloit partir. Il répondit que son dessein étoit de partir dans trois jours ; mais que si les Gouverneurs de Hok-syeu avoient communiqué à la Cour de Peking l'arrivée des trois Vaisseaux de Batavia, il trouvoit fort étrange qu'ils n'en eussent point encore reçu d'ordre ; sur tout après avoir informé lui-même les Li-pus, pendant son séjour à Peking, qu'il attendoit trois Bâtimens avec des marchandises ; qu'il en devoit conclure qu'on n'avoit donné aucun avis de leur arrivée à la Cour ; que s'il ne se trompoit pas dans cette conjoncture, le Général & le Gouver-

Avec quelles instances on les presse de partir.

(17) Netherland Harbour.

(18) C'est-à-dire apparemment le Gouverneur de Min-ja-zen.

MONTANUS. 1665.

Menaces qu'on y joint, & sa réponse.

neur pourroient bien être traités comme l'ancien Général, pour avoir laissé partir l'Ambassadeur avec trois Vaisseaux si richement chargés. Les Officiers de Min-ja-zen ne firent aucune réponse à ce reproche; mais ils déclarerent que si l'Ambassadeur s'arrêtoit quelques jours de plus, il verroit arriver, de la part du Général, plusieurs Mandarins dans les grands Joncs. Van-Hoorn répondit qu'ils seroient fort bien reçus & traités en amis.

Il part enfin pour Batavia.

Le lendemain on vit paroître quatre Joncs & deux Kojas, qui sortoient du canal de Hok-syeu. Les quatre Joncs s'arrêterent à la portée du canon; mais les Kojas s'approchant de la Flotte, un domestique du Gouverneur de Min-ja-zen vint demander de sa part, si l'Ambassadeur pensoit, ou non, à quitter la Côte. Van-Hoorn répondit qu'il comptoit de partir incessamment; & voyant les Joncs rentrer dans le canal avec les Kojas, il quitta la Ville ruinée de Ting-hay, avec quatre Vaisseaux (19).

Il envoie un de ses Vaisseaux à Malacca. Jugement qu'il porte du succès de sa commission.

Le dernier jour d'Octobre, il découvrit *Pulo-Timon*, d'où il envoia un de ses Bâtimens, chargé de son argent, de son or, & d'autres richesses, à Malacca, pour gagner de bonne heure le golfe de Bengale. Il écrivit à Baltazar Bort, alors Gouverneur de Malacca, qu'il falloit désormais tourner les vûës du Commerce vers Canton, & renoncer à Hok-syeu; mais qu'il ne pouvoit l'informer des conditions que l'Empereur de la Chine imposoit aux Hollandois, parce que la Lettre qu'on lui avoit remise pour le Gouverneur de Batavia, étoit scellée. Les trois autres Vaisseaux étant entrés le 4 d'Octobre dans les détroits de *Banka*; arriverent le 7 à Batavia, où l'Ambassadeur remit la Lettte Imperiale au Gouverneur Matzuiker (20).

Remarques des Auteurs de ce Recueil.

Les Auteurs du Recuëil font observer ici, qu'ils ont cru devoir s'attacher aux détails dans le récit de cette Ambassade, autant pour faire connoître combien de précautionr & de formalités les Chinois, & les Tartares, aujourd'hui leurs Maîtres, emploient dans les plus petites affaires, que pour mettre le Lecteur en état de juger de la conduite des Hollandois, & rendre cette leçon utile aux Agens Européens qui seront emploiés à la Cour de Peking, On ne manquera poinr de remarquer que malgré la splendeur d'une Ambassade dont les présens étoient plus riches & en plus grand nombre que ceux de la premiere, Van-Hoorn fut traité avec moins de consideration que ses prédecesseurs, soit à la Cour Imperiale, soit dans les Villes de son passage. Il n'est pas aisé de juger s'il dût s'en prendre aux mauvais offices de ses ennemis, tels que les Portugais & les Missionnaires Catholiques, ou n'en accuser que l'infidelité des Hollandois, qui n'avoient pas renvoié leur Flotte, comme leur Amiral l'avoit promis, pour la conquête de l'Isle de Tay-wan.

Sujet de l'article suivant.

Mais quelque jugement qu'on en porte, il ne paroîtra point inutile de placer à la suite des Relations de Montanus, un autre recit de l'Ambassade de Goyer & de Kaiser, pour éclaircir les intrigues qui traverserent les Hollandois à la Cour de Peking.

(19) Il est étrange que le Journal ne dise plus un mot de la Frégate.
(20) Montanus, *ubi sup.* p. 359. & suiv.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Eclairciſſemens tirés de deux Lettres (21), concernant l'Ambaſſade des Hollandois à la Chine, en 1655.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

§. I.

Extrait de la premiere Lettre.

Projets des Hollandois.

LES Hollandois aiant entrepris de ſupplanter les Portugais à la Chine, comme dans pluſieurs autres parties des Indes, quatre Miſſionnaires Jeſuites, qui faiſoient alors leur réſidence à la Cour de Peking, reſolurent de ne rien épargner pour faire avorter leur deſſein. L'Auteur de cette Lettre étoit du nombre. Ils ne furent point refroidis par les difficultés, quoiqu'ils en connuſſent toute la force : car ils ne pouvoient ignorer que l'ennemi qu'ils avoient à combattre, étoit riche en or & en argent, deux argumens du plus grand poids ſur l'eſprit des Grands ; ſans compter un grand nombre de raretés, également propres à ſatisfaire la curioſité & l'avarice.

Voies qu'ils prennent pour être reçus à la Cour de Peking.

Les Ambaſſadeurs Hollandois étant arrivés à Canton le 5 de Septembre 1665, demanderent la permiſſion de ſe rendre à Peking ; cette premiere Requête ne fut point écoutée. Ils n'eurent pas la hardieſſe d'en préſenter une ſeconde, dans la crainte que l'Empereur, ou le Conſeil, ne les ſoupçonnât de ne chercher que leur propre interêt ; mais s'adreſſant aux Vicerois de Canton, qui leur avoient fait un accueil favorable, ils les engagerent à faire paſſer leur ſecond Memoire à la Cour Imperiale, accompagné des Lettres d'un grand nombre de courtiſans, & ſoutenu par de ſi belles promeſſes, que perſonne ne s'y étant oppoſé, ils obtinrent la liberté de partir pour Peking, avec l'eſpoir d'une audience favorable.

Les Miſſionnaires entreprennent de s'y oppoſer.

Cependant, quinze jours après l'arrivée de leur Memoire, les Miſſionnaires furent informés, non-ſeulement de la permiſſion qu'ils demandoient, mais encore de la facilité qu'ils avoient euë à l'obtenir. Le Pere Loüis *Baglioni* & l'Auteur ſe mirent auſſi-tôt en mouvement pour s'y oppoſer. Ils ſentirent de quelle importance il étoit, pour le ſuccès de leurs travaux apoſtoliques, de fermer l'accès de la Cour à des Ennemis de la Réligion Romaine. A la vérité, leurs amis, Chrêtiens & Idolâtres, jugerent qu'il ſeroit impoſſible d'arrêter une affaire ſi avancée, ou qu'on n'y réüſſiroit pas ſans d'extrêmes efforts, parce que les Vicerois de Canton avoient corrompu tous

(21) Elles ſe trouvent dans la Chine d'Ogilby, Vol. I. p. 299. ſous ce titre : *A narrative of the ſucceſſ of an Embaſſage ſent by John Maetzuiker de Badem, General of Batavia, unto the Emperor of China and Tartary the twentieſt of July 1665, ſoliciting à licence of Trade in the Ports of his Empire. Dedicated to Antonio de Camera Capitain general of the city of the Name of god, with the Magiſtrates thereof; writen by à Jeſuit in thoſe parts.* Quoiqu'Ogilby ne rapporte pas le nom de l'Auteur, ni de quel lieu lui venoit cette Lettre, elle n'en a pas moins tous les caracteres de la vérité ; & dans quelque vûe qu'il l'ait jointe à ſon Ouvrage, elle n'offre rien que d'honorable pour les Jéſuites. *Name of God*, ou *Nombre de Dios*, eſt apparemment Macao.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

les grands Mandarins. Cependant ils résolurent de le tenter, par la mediation d'un Chrêtien distingué, qui se chargea de pressentir là-dessus un des *Kollis*, espece de Maîtres des Requêres, dont l'office consiste à informer l'Empereur des désordres de l'Etat, & sur tout de l'abus que les Mandarins font de leur autorité. La premiere ouverture sembla promettre du succès. Le Kolli entra dans les vûës des Missionnaires, & reçut d'eux quelques articles dont il devoit former sa demande. Mais peu de jours après, lorsqu'on se flattoit d'une heureuse esperance, il se rendit chez le Chrêtien qui l'avoit sollicité, & lui fit ses excuses dans ces termes : » Si les Peres, qui sont étrangers, ignorent les usages de cette Cour, vous qui êtes né dans le Païs, vous » devez les connoître. Lorsque nous nous chargeons de présenter un Placet, » moi, ou quelqu'un du même rang, c'est toujours par l'une de ces deux » raisons ; ou pour nous vanger de nos ennemis, ou dans la vûë de quelque » grande récompense. Or je n'ai reçu, ni aucune injure des Hollandois qui » puisse me porter à la vangeance, ni aucune gratification de ces Peres » qui m'oblige de m'exposer à tant de difficultés & de danger pour leur » rendre service.

Réponse d'un Kolli qu'ils veulent employer.

A quelles conditions un autre Mandarin veut les servir.

Il fallut recourir à d'autres protections. Un second Mandarin, à qui l'on s'adressa, répondit que pour deux cens taëls il présenteroit la Requête, quelques articles qu'elle pût contenir, mais qu'il ne s'engageroit point à la faire approuver de l'Empereur ; & que pour six cens taëls de plus, il promettoit de la faire réussir, ou de rendre la somme entiere. Les Missionnaires, quoiqu'effraiés de cette somme, considererent qu'*Antonio de Camera*, Gouverneur de Macao, leur avoit recommandé de ne rien épargner pour le succès de leur entreprise, & que la Ville même de Macao s'étoit renduë caution du paiement. Cette pensée leur donna plus de hardiesse à s'engager. Ils promirent huit cent taëls. Mais le Mandarin, suivant l'usage de la Chine, souhaita de voir la somme entiere, & d'en toucher même une partie, avant que de présenter la Requête. Cette condition étoit impossible aux Missionnaires. Cependant ils produisirent deux robbes fort riches, dont Sa Majesté Imperiale leur avoit fait présent, & qu'ils n'avoient jamais portées, parce qu'elles n'étoient pas convenables à la modestie de leur état. Le Mandarin les accepta pour la somme de cent cinquante taëls. Ensuite, ayant découvert ou soupçonné que c'étoit un présent de l'Empereur, il leur déclara qu'il ne pouvoit les recevoir, & leur reprocha même d'avoir pensé à s'en défaire. Les Chinois portent fort loin les apparences du respect, ou plûtôt de la superstition pour tout ce qui a quelque rapport à l'Empereur ; quoiqu'au fond du cœur ils ayent assez d'orguëil, sur tout dans la secte lettrée, pour ne se pas croire inferieurs aux plus grands Monarques.

Ce qui lui en fait perdre l'envie.

Ils ont recours à la priére.

Il ne restoit pour ressource aux Missionnaires que l'invocation du Ciel & l'ardeur de leurs prieres. Cependant les visites qu'ils recevoient d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, & celles qu'ils ne manquoient pas de leur rendre, étoient autant d'occasions dont ils se crurent obligés de profiter pour répandre des idées peu avantageuses de leurs ennemis. Ils représenterent les Hollandois comme des Apostats de la Réligion Catholique, & des rebelles contre leur legitime Souverain. Ils rappellerent l'entreprise qu'ils avoient formée quelques années auparavant contre *Macao*, leur descente

Idée qu'ils répandent des Hollandois.

dans la Province de Fo-kyen, la prise de Tay-man & de Formose où ils avoient élevé des Forts, & où dans l'espace de deux ou trois ans, ils avoient massacré plus de trois mille Habitans, & plusieurs Marchands de Fo-kyen & de Chekyang. Ils n'oublierent pas que sous le Regne du dernier Empereur, treize Hollandois, qui avoient été pris sur la côte, avoient été amenés à la Cour pour y être condamnés au dernier supplice. Ils ajouterent que sous prétexte de commerce, ils avoient acquis tant de puissance dans l'Isle de Java, qu'il étoit devenu impossible au Roi de les en chasser; qu'il n'y avoit de sûreté pour aucune Nation contre des Pyrates universels, qui prétendoient au Domaine absolu des Mers Indiennes, & qui, sans distinction de haine ou d'amitié, pilloient tous les Vaisseaux qui tomboient entre leurs mains: que les recevoir à la Chine, c'étoit ouvrir la porte à toutes sortes de désordres, & scandaliser les autres Monarques de l'Inde, qui évitoient toute sorte de communication avec eux, comme le plus pernicieux danger dont leurs Etats fussent menacés.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

Jugement que les Chinois porterent d'eux.

Si l'on en croit l'Auteur de la Lettre, l'impudence des Hollandois causa de l'admiration à tous les Grands qui composoient la Cour de l'Empereur. Ils furent étonnés de la négligence, ou plûtôt de la corruption de plusieurs Officiers de l'Empire, qui occupant des Postes de confiance, avoient accordé l'entrée de leur Païs à des Etrangers de ce caractere. Un Seigneur Tartare fut si transporté, à la peinture qu'on lui faisoit d'eux, qu'il falloit, s'écria-t-il, que sans aucun délai l'Empereur les fit tous pendre, pour effraier les autres par cet exemple. Mais les Missionaires répondirent qu'il y auroit trop d'injustice & de rigueur dans cette Sentence, parce qu'étant révêtus de la qualité d'Ambassadeurs, ils devoient joüir des priviléges attachés à ce titre: que s'étant fiés à la bonne foi de l'Empereur, ils devoient être à couvert de toutes sortes de violences; qu'il étoit plus convenable à Sa Majesté Imperiale de les traiter favorablement, en qualité d'Etrangers, sur tout lorsqu'ils lui apportoient de riches présens, & de les renvoier avec bonté; mais qu'il falloit leur faire perdre l'envie de revenir, en refusant toutes leurs demandes. Un Eunuque de l'Empereur, & l'un de ses principaux Conseillers, aiant appris à connoître les Hollandois sur le témoignage des Missionaires, jugea qu'il falloit leur rendre leurs présens, & les congédier aussi-tôt, avec une rigoureuse défense de rentrer jamais dans les Ports de la Chine. Tous ces rapports firent tant de progrès dans l'Empire, que ne pouvant être ignorés des Officiers qui avoient quelque relation avec les Hollandois, ils allerent enfin jusqu'aux oreilles des Ambassadeurs. Dans le ressentiment d'une injure dont ils craignirent les suites, ils dépêcherent un Messager aux Missionaires, pour les prier de ne pas irriter le Peuple contr'eux, en les représentant comme des voleurs & des Gens sans aveu.

Le bruit s'en répand jusqu'aux Ambassadeurs.

Ils s'en plaignent.

Conduite qu'ils tiennent dans leur route jusqu'à Peking.

Enfin, partant de Canton, sous l'escorte de plusieurs Mandarins, de leurs Interprêtes, & d'un grand nombre d'Officiers du Viceroi, qui leur rendirent de grands honneurs sur la route, ils arriverent à Peking le 17 de Juillet 1656. L'Auteur de la Lettre rend un témoignage très-avantageux à leur conduite. Ils se firent connoître sur la route, sinon pour Catholiques, du moins pour Chrêtiens, par la sagesse de leurs mœurs, & pour Européens par leur magnificence. Ils se concilierent l'affection de tout le monde, &

Eclaircissemens sur les Ambassades Hollandoises.

méritèrent justement le titre de *Nobles*. Leurs présens ne furent point épargnés aux Vicerois & aux Gouverneurs. Ils étendirent leurs liberalités jusqu'à la plus vile personne du Peuple, qui leur apportoit un charbon pour allumer leurs pipes. Cette politique leur gagna le cœur de tous les Chinois, qui n'étant point accoutumés à des *pluies d'argent* si abondantes, ne se lassoient point de joindre les louanges à l'admiration. Cependant le même Auteur leur reproche, comme un sujet de scandale, d'avoir fait présent aux Bonzes de quarante taëls pour contribuer à l'érection d'un Temple. Il ajoute qu'en apprenant ce fait, d'un Prêtre & de quelques Chrêtiens du même lieu, il s'efforça de l'excuser, sous prétexte que le présent pouvoit avoir été fait dans quelque autre vûë, & que l'Interprête ne l'avoit expliqué d'une maniere si peu chrêtienne, que pour gagner l'affection du Peuple. Mais après avoir pris parti pour les Hollandois sur cet article, il ne peut les excuser d'avoir mangé de la chair les vendredis & les samedis, parce que c'étoit scandaliser tous les Chrêtiens du Païs.

Bonne-foi de l'Auteur de la Lettre.

Les Missionnaires évitent toute communication avec les Hollandois.

L'année d'auparavant, deux hommes attachés à leur service, l'un Chinois de Canton, l'autre Interprête, étant venus à Peking paur solliciter leurs interêts, virent passer devant leur porte le Pere Loüis Balion, & crierent avec empressement, *mon Pere, mon Pere*, pour l'engager à s'arrêter. Mais il continua sa marche, en feignant de ne les avoir pas vûs, & de ne les pas entendre. Dans la suite, tous les Missionaires se firent une loi de ne point approcher du même lieu, parce qu'ils ne pouvoient entretenir de communication avec les Hollandois, ou avec leurs Agens, sans démentir en quelque sorte l'opinion qu'ils en avoient fait prendre aux Chinois. Ces deux Emissaires avoient corrompu plusieurs Seigneurs de la Cour, particulierement un Tartare, connu par son avarice, Chef des Kollis, & Président du Tribunal de l'Hospitalité; office qui se rapporte parmi nous à celui de Maître de cérémonies, & qui consiste à recevoir les Etrangers & à prendre soin de leurs affaires. Mais loin de se décourager, les Missionaires s'adresserent au Président Chinois (22) de la même Cour, qui les avoit toujours honorés de son amitié. Comme ils lui connoissoient beaucoup d'estime pour les Livres & les Sciences de l'Europe, ils lui firent présent d'une description de l'Empire de la Chine (23), qui renfermoit l'Etat des Isles voisines de la Province de *Fo-kyen*, avec une Carte de Tay-wan & de Formose. En lui offrant cet Ouvrage, ils profiterent de l'occasion pour lui expliquer non-seulement la misere où les Hollandois avoient plongé cette Isle, mais encore le pressant danger dont tout l'Empire, & particulierement la Province de Fo-kyen, étoient menacés par le voisinage de ces rédoutables Ennemis. Il ajouta qu'aussi long-tems qu'ils demeureroient en possession de Formose, il ne falloit pas espérer que les Villes de *Suen cheu* & de *Ching-cheu* (24) fussent jamais tranquilles & florissantes. Le Mandarin parut extrêmement satisfait d'un Livre si curieux. Il promit de le faire voir au Conseil

Comment ils font entrer un grand Mandarin dans leurs interêts.

(22) Depuis la conquête des Tartares, tous les Tribunaux de la Chine ont deux Présidens, l'un Chinois, l'autre Tartare.

(23) Ogilby l'appelle *un Miroir ou un Théâtre* de cette Partie du Monde.

(24) Ou *Chang-cheu*. C'est *Cin cheu* dans Ogilby. Ces deux Villes appartiennent à la Province de Fo-kyen, & l'on a vû dans les Relations précédentes qu'elles se trouvent écrites fort différemment.

qui devoit s'assembler touchant les Hollandois. Quoiqu'il n'ignorât pas, dit-il aux Missionaires, que les Hollandois avoient gagné le Viceroi de Canton, & quantité de grands Officiers de la Cour, il osoit assurer qu'ils ne parviendroient point à leur but; car je ne souffrirai point, ajouta-t-il, qu'ils entrent à la Chine, ni qu'ils y obtiennent la liberté du commerce. L'effet répondit à sa promesse. S'étant lié avec d'autres Chinois du même parti, il trouva le moyen de surmonter toutes les oppositions des Tartares, & leur fit voir à la fin le Livre des Missionaires, dont l'autorité fit sur eux d'autant plus d'impression, qu'il étoit écrit en langue Chinoise. En un mot, les Tartares mêmes, entraînés par les bruits qui s'étoient répandus & par les soupcons que tous les Ministres de l'Empire avoient conçus de ces Etrangers, les obligerent de se tenir renfermés dans leur logement, & leur ôterent non-seulement la liberté de vendre & d'acheter, mais encore celle d'assister à quelques Fêtes, ausquelles ils furent invités par les amis du Viceroi de Canton, & celle enfin de paroître assis à leur propre porte. Après avoir ainsi perdu toute espérance, les Ambassadeurs prirent un parti fort étrange. Ils publierent que leur voyage n'avoit point de rapport au Commerce; qu'ils n'étoient venus à la Chine que pour féliciter l'Empereur sur ses nouvelles conquêtes, & qu'ayant heureusement rempli leurs vûës, ils ne demandoient plus que d'être congediés. Ce langage étoit sans vraisemblance, puisqu'on a vû dans leur Rélation qu'ils avoient fait demander, en arrivant, la permission d'exercer le Commerce, & qu'ils l'avoient même obtenuë.

Eclaircissemens sur les Ambassades Hollandoises.

Chaleur d'un grand Mandarin contre les Hollandois.

Triste état de l'Ambassade.

Conduite des Ambassadeurs.

Entre les Missionaires, il s'en trouvoit un, nommé le Pere Adam (25), qui s'étoit procuré, par son mérite personnel, un accès fort libre à la Cour. Les autres l'engagerent à profiter de sa faveur, pour entretenir Sa Majesté Impériale de l'affaire des Hollandois. L'entreprise étoit délicate, parce qu'à la Chine toutes les matiéres d'importance sont abandonnées à la discussion des Tribunaux, & que l'Empereur s'en rapporte à leur jugement. D'ailleurs il étoit à craindre que ceux qui favorisoient les Hollandois n'en prissent occasion de représenter, que le Pere Adam & les autres Missionaires étoient suscités par les Portugais, pour assurer à cette Nation un Commerce exclusif, au désavantage de l'Empire, qui avoit probablement plus d'utilité à recuëillir de celui de plusieurs autres Peuples. Le Pere Adam passa sur toutes ces craintes. Il s'ouvrit à l'Empereur; & l'ayant disposé favorablement pour son Parti, il ne resta plus à ses Adversaires d'autre ressource que le silence. Ce furent particuliérement les instances du Pere *Valleat*, qui déterminerent le Pere Adam à cette importante démarche. On en trouve les circonstances dans une Lettre qu'il écrivit au Pere Visiteur, dattée du mois de Février (26) 1665.

Service que le Pere Adam, Jesuite, rend à la Mission.

Cependant les Hollandois n'en penserent pas moins à délivrer leurs présens. Ils les diviserent en quatre parties: la premiere, pour l'Empereur; la seconde, pour sa mere, & la troisiéme pour l'Impératrice. Ces trois divisions furent inscrites, suivant leur destination. La quatriéme passa pour un présent particulier, au nom des deux Ambassadeurs. Le but de ce partage étoit de

Présens des Hollandois & leur division.

(25) Jean-Adam *Schaal*, ou *Scaliger*, qui fut élevé à la dignité de Mandarin.

(26) Cette Lettre se trouve ici toute entiere dans Ogilby, mais on se contentera d'en donner l'extrait à la fin de cet Article.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

Idée qui venoit des Chinois.

Réponse ridicule des Hollandois.

gagner tous ceux dont la faveur étoit à ménager. Les Hollandois ne furent pas redevables à eux-mêmes de cette invention, quoiqu'ils entendent merveilleusement cette espece de politique. Ils en eurent l'obligation aux Vice-rois de Canton, qui leur composerent aussi de nouvelles Lettres, au lieu de celles qu'ils avoient apportées de Batavia. Enfin leurs mesures étoient prises avec assez de sagesse pour les rendre sûrs du succès, s'ils eussent été Catholiques, parce qu'ils n'auroient pas trouvé d'opposition. Ce qui ne laisse aucun doute que la disposition des présens ne fût une invention Chinoise, c'est que le Maître des cérémonies ayant demandé aux Hollandois comment tels & tels présens pouvoient être destinés pour les Reines, lorsqu'il ne paroissoit aucune marque de cette division dans la Lettre du Général (27), ils répondirent fort ridiculement, qu'après avoir été quelque tems en mer ils avoient trouvé ces richesses dans le Vaisseau, sans sçavoir qu'elles y fussent, & qu'ils avoient crû les devoir mettre à part pour Leurs Majestés. Une réponse de cette nature manquoit absolument de vraisemblance. Mais il pouvoit être vrai qu'ils eussent trouvé une partie des présens sur quelque Vaisseau Portugais, qu'ils avoient rencontré dans leur route ; car ils pilloient sans scrupule tous les Bâtimens de cette Nation.

Enumération des présens.

L'Auteur de la Lettre fait l'énumeration des présens. Ceux qui étoient pour l'Empereur, consistoient dans une armure complete, à bossetes d'or ; vingt-trois fusils, de différentes grandeurs, mais tous d'un travail riche & curieux ; six sabres ; six épées damasquinées d'or ; cinq caisses de gands ; une caisse de muscades ; deux piéces de bel écarlate ; deux piéces de drap large ; une piéce de drap couleur de chair ; une piéce de drap verd ; deux de drap bleu celeste ; deux de draps de *Popingi* ; cent aunes de toile d'Hollande ; trois paquets de fleurs de diverses couleurs ; trois paquets de canelle ; douze courte-pointes ; cinquante livres d'ambre ; deux livres de corail choisi ; deux livres de grains d'ambre ; une branche de corail poli, pesant une livre & demie ; dix piéces de bois de sandal ; trois boëtes de poudre ; une lunette d'approche à tuyau d'argent ; douze plumets ; quatre miroirs ; un grand miroir de huit pieds quarrés ; une tenture de tapisserie ; six tapis. Les présens pour l'Imperatrice étoient un grand miroir ; une petite figure d'écaille de tortuë ; une piéce de drap verd ; une piéce d'écarlate ; huit aunes de toile d'Hollande ; une piéce de drap bleu celeste ; une piéce de satin verd de l'Europe ; deux courte-pointes ; quelques piéces de tapisserie ; quatre piéces d'ambre ; deux tables de marbre blanc d'Italie, marquetées de figures de diverses couleurs ; trois chapellets d'ambre ; un cabinet de cristal ; un cabinet de sculpture ; dix flacons d'eau parfumée de l'Europe ; six petites caisses de tableaux. Pour la mere de l'Empereur, c'étoit un grand miroir ; un cabinet d'écaille de tortuë, incrustée d'argent ; un petit cabinet d'ébéne ; une grande écritoire ornée de cristal ; quatre Rosaires d'ambre, & trois de corail ; six piéces d'ambre ; une branche de corail ; six tables de marbre blanc d'Italie, marquetées de diverses couleurs ; trois tapis de toile peinte ; une piéce d'écarlate ; une piéce de drap large, de beauté médiocre ; une piéce de satin noir de l'Europe ; une piéce de satin verd ; une piéce de satin bleu ; deux pié-

Présens pour la mere de l'Empereur.

(27) Si les Chinois avoient fait de nouvelles Lettres, comment avoient-ils pû commettre une faute si grossiére ?

ces de damas noir de l'Europe ; une de velours ; une tenture de tapisserie ; vingt-six aunes de toile d'Hollande ; un cabinet en forme d'aigle ; six gobelets de cristal ; vingt & une belles pintades de *Metchia-jatam* ; deux bouteilles d'eau parfumées de l'Europe ; une très belle piéce de drap large. Lés présens des Ambassadeurs pour Sa Majesté Impériale étoient, une piéce d'écarlate ; une piéce de drap verd ; trois piéces de satin de l'Europe, verd, rouge & blanc ; vingt-quatre aunes de toile d'Hollande ; dix piéces d'ambre ; deux Rosaires d'ambre ; deux colliers de corail ; un miroir ; quatre miroirs ornés de peintures ; quatre tables de marbre de diverses couleurs ; un cabinet de marbre ; deux fusils ; deux lances ; une épée à monture d'argent, avec un riche fourreau ; trois gobelets de glace de Venise ; deux statuës gravées de fleurs ; une épée damasquinée d'or & d'argent ; deux couteaux ; un plumet ; un perroquet en peinture ; vingt bouteilles d'eau parfumée de l'Europe, & douze pots de vin de différens Païs.

Eclaircissemens sur les Ambassades Hollandoises.

Présens particuliers des Ambassadeurs.

Dans une Ville où tout est venal comme dans l'ancienne Rome, les Hollandois s'étoient flattés, avec ces présens, d'acheter la liberté du Commerce ; mais, suivant l'Auteur de la Lettre, quoique les présens ayent beaucoup de force, ils éprouverent que les devotes priéres des Serviteurs de Dieu (28) sont encore plus puissantes ; & Dieu, qui avoit permis leur entrée au Japon pour la ruine du Christianisme (29), autrefois si florissant dans cette Isle, ne souffrit pas qu'ils fussent reçus à la Chine, où ils n'auroient pas manqué de faire le même tort à la Réligion.

Vaines espérances des Hollandois.

Cependant ils auroient pû apporter trois piéces qui auroient plaidé puissamment en leur faveur ; un clavecin, avec un Maître habile ; un Trompette, & quelques Ingénieurs, ou quelques Officiers, pour montrer les exercices de la guerre aux Soldats. L'Empereur souhaitoit avec une passion extrême de recevoir ces trois services des Européens. Mais le Ciel, ajoute l'Auteur, ne permit pas que les Ennemis de la Réligion Catholique parussent avec de si fortes armes, afin qu'il fût plus facile à ses Défenseurs de soutenir ses intérêts.

Secours que les Hollandois oublierent.

La reception des Hollandois à Pe-king n'avoit pas laissé d'être fort civile ; & la rémontrance du Tribunal des Requêtes, dont l'Auteur donne une copie fidéle, marque aussi qu'ils furent congédiés avec toutes sortes de faveurs & de politesses. Elle mérite d'être rapportée dans ses propres termes :

Dans la treiziéme année du regne de l'Empereur *Kan-chi* (30), le » dix-huitiéme jour du sixiéme mois, on a présenté à cette Cour une copie » de la demande des Hollandois, qui sont venus dans cet Empire pour » rendre hommage à votre Majesté, & se déclarer ses Vassaux. Nous avons

Ordonnance Chinoise en faveur des Hollandois.

(28) Deux petites réflexions que les Auteurs du Recueil joignent ici en forme de Notes, feront juger si j'ai eu tort d'en retrancher un grand nombre de la même nature. » Les Missionnaires, disent-ils, se qualifient de Serviteurs de Dieu ; mais les Hollandois & les » autres Protestans prétendent qu'ils sont les » Serviteurs du Diable.

(29) Suivant la Note des Ecrivains Anglois, l'Auteur devoit dire, *de l'Anti-christianisme ou du Papisme*, *qui est pire que l'Athéisme.* Quel langage pour des Historiens !

(30) *Chan chi* dans Du Halde.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

» déliberé là-dessus, suivant notre devoir ; & quoique la vérité soit que la » réputation du pouvoir & de la grandeur de votre Majesté (*) est répanduë » dans les parties les plus éloignées de la Terre habitable, cependant » après d'exactes recherches dans les Loix & les anciennes Archives de cet » Empire, nous ne trouvons aucun siécle où les Hollandois ayent jamais » envoyé des Ambassadeurs pour payer le Tribut. Ainsi ne connoissant au- » cune regle établie qui puisse nous diriger dans cette occasion, le résultat » de notre Déliberation est que votre Majesté fera fort bien de porter le » Decret suivant : Que considérant la longueur & le danger du voyage, » votre Majesté accorde aux Hollandois la permission de venir de leur Païs » une fois en cinq ans, & non plus souvent, pour payer leur Tribut à » cette Cour ; que votre Majesté leur accorde cette grace pour faire connoî- » tre à toute la Terre qu'elle est portée à recevoir dans son sein les Etran- » gers des Païs les plus reculés ; qu'à l'égard de la route qu'ils doivent pren- » dre pour venir ici, Elle juge à propos que ce soit par la Province de » Canton (31), & non autrement ; que pour ce qui concerne la liberté du » Commerce dans les Etats de votre Majesté, il a déja paru une Déclaration » précise de l'éloignement qu'elle a pour cette proposition, de sorte qu'il » est inutile d'en parler davantage ; que cependant, après avoir paru devant » votre Majesté, les Hollandois pourront vendre & acheter certaines mar- » chandises, pourvû qu'ils ayent un juste respect pour les Constitutions de cet » Empire, qui regardent les Etrangers, & que dans la maniere d'acheter & de » vendre ils se conforment aux Loix & aux Ordonnances, qu'on veillera soi- » gneusement à leur faire observer, & dont toutes les violations seront sujettes » aux peines établies ; qu'à chaque voyage qu'ils feront pour venir payer le Tri- » but, leur nombre n'excedera jamais cent personnes, Maîtres & gens de » la suite ; que de ce nombre, vingt seulement auront la liberté de se ren- » dre à Pe-king, le reste devant demeurer à Canton, & que ces vingt se- » ront conduits par deux Chefs, l'un Soldat, & l'autre homme de Lettres : » que les Mandarins leur donneront une bonne escorte, pour les accom- » pagner jusqu'à la Cour, & pour empêcher qu'à leur retour ils ne s'écar- » tent hors du chemin ; qu'en arrivant à Canton ils remettront immédia- » tement à la voile pour retourner dans leur Païs, parce que leurs délais » sur la côte, & dans les Mers de Canton, ne paroissent pas convenables.

» Telle est l'opinion de la Cour des Requêtes de Votre Majesté. Mais » comme elle n'a pas la hardiesse de prendre sur elle-même le Jugement de » cette affaire ; moi, Président de ladite Cour, je présente humblement cette » Remontrance à Votre Majesté, en la Suppliant d'expliquer ses volontés » par son Décret Impérial. DONNÉ dans la treiziéme année de Sa Majesté » Impériale *Kan-chi*, le septiéme jour de la septiéme Lune.

Deux jours après la datte de cette Remontrance, l'Empereur fit publier le Décret suivant :

(*) Ce terme n'est employé dans la Traduction que pour se conformer à nos usages ; car on verra bien-tôt que les Chinois ne parlent & n'écrivent point à l'Empereur en termes directs.

(31) Il paroît en effet par la Relation de Van-Hoorn, qu'ils avoient ordre de venir par Canton.

SALUT

Eclaircissemens sur les Ambassades Hollandoises.

Salut & Paix au Royaume de Hollande, qui, par un amour cordial » pour la justice, s'est soumis à nous, & nous a député des Ambassadeurs au » travers du vaste espace des mers, pour nous payer son tribut. Cependant » ayant pesé dans notre esprit la longuenr du voyage & les périls dont il est » accompagné, Nous leur donnons volontiers la permission de venir une » fois tous les huit ans nous payer leur tribut dans cette Cour, & Nous leur » accordons cette grace pour faire connoître, à tout l'Univers, l'affection que » nous portons aux Peuples les plus éloignés. Sur tous les autres points, nous » donnons notre approbation & notre consentement royal aux Remontrances » de notre Cour des Requêtes.

Réflexions de l'Auteur de la Lettre sur les faits précédens.

L'Auteur conclut, que l'Empereur de la Chine n'ayant point accordé aux Hollandois la liberté du Commerce, il y a peu d'apparence qu'ils soient tentés d'y retourner pour le seul plaisir de payer un tribut. Si Sa Majesté leur eût permis de faire chaque année le voyage, ils auroient pû se rembourser de leurs frais par les avantages d'un Commerce clandestin; sur-tout étant si bien avec les Vicerois de Canton & les Tartares de la Province, qui en auroient tiré tout le profit. Mais Dieu, continue l'Auteur, porta le cœur des Mandarins Chinois à s'y opposer; & lorsque les Tartares & les Chinois réunis eurent consenti à leur accorder l'entrée du Pays une fois en cinq ans, l'Empereur, par une disposition spéciale de la divine Providence, prolongea cet espace à huit ans. Avant l'expiration d'un si long tems (c'est toujours l'Auteur qui s'exprime) ou l'Empereur, ou les Vicerois de Canton & tous les Partisans des Hollandois seront morts, ou les Hollandois mêmes seront détruits. » Mais quand les Missionnaires seroient trompés dans toutes ces esperances, » & quand les Hollandois seroient assez peu sensibles à l'honneur pour re- » tourner à la Chine après les huit ans, le Ciel, ajoute l'Auteur, nous » fourniroit quelque moyen de ruiner leurs desseins. Cependant il n'est pas » vraisemblable qu'ils y retournent. Ils sont partis trop mécontens de la ri- » gueur avec laquelle ils ont été observés, & de n'avoir point été admis plus » que les Moscovites à l'audience de l'Empereur, parce qu'ils n'ont pas voulu » se soumettre à la cérémonie des réverences qui doivent se faire au Palais. » C'est du Pere Balion que je tiens cette circonstance, par une Lettre que » j'ai reçue de lui par la poste, après mon départ pour Nan-king. Les Chi- » nois & les Tartares en ont pris droit de traiter également ces deux Na- » tions de Barbares; & de leur côté elles sont fort chocquées, que leurs » Ambassadeurs ayent été congediés avec si peu de ménagement. Mais » n'est-il pas juste que des Hérétiques & des Schismatiques essuient des dé- » gouts de cette nature, afin que leurs mauvais exemples ne deviennent pas » un sujet de scandale pour les nouveaux Chrétiens, & que la Religion de » l'Europe ne soit pas exposée à la médisance des Infidéles?

Eclaircissemens sur les Ambassades Hollandoises.

§. II.

Extrait de la seconde Lettre.

Entretien de l'Auteur avec l'Empereur de la Chine.

L'Auteur (32) s'étant procuré une audience de l'Empereur, le 12 de Février 1655, ce Prince, après quelques discours familiers, fit tomber lui-même la conversation sur les Hollandois, & donna l'occasion au Missionnaire de les peindre de leurs vraies couleurs. Au lieu de ces grands Etats qu'ils s'étoient vantés de posseder, il apprit à Sa Majesté qu'ils étoient bornés dans une petite partie d'un Pays qu'ils avoient engagé à la révolte contre leur légitime Souverain ; qu'étant ensuite devenus Pyrates (33), ils enlevoient par mer tout ce qu'ils pouvoient rencontrer, pour soutenir un pouvoir usurpé sur terre.

Confiance que ce Prince lui témoigne.

L'Empereur témoigna sa confiance pour le Missionnaire, en lui répondant qu'il leur avoit réfusé l'entrée de son Empire il y avoit deux ans, & qu'il ignoroit comment ils pouvoient l'avoir obtenue, à moins que ce ne fût par la négligence de ses Officiers. Le Missionnaire assura Sa Majesté que c'étoit en corrompant, par leurs largesses, les Officiers de Canton. Cependant il lui représenta, que puisqu'ils avoient obtenu la permission de venir à la Cour, il y auroit de la légereté à la revoquer ; qu'il falloit faire attention seulement à l'espece de liberté qu'on leur accorderoit pour le Commerce, parce qu'ils n'avoient pas plûtôt mis le pied dans un Pays, qu'ils trouvoient le moyen de s'y fortifier, & qu'il devenoit impossible de les en chasser ou de prévenir leurs ravages. L'Empereur parut fort satisfait de ces lumiéres, & promit au Missionnaire de s'en souvenir dans l'occasion.

Conseil où le Missionnaire est appellé.

Peu de jours après que les Hollandois furent arrivés à Peking, l'Auteur fut averti, par les Mandarins, de se trouver au Tribunal où les propositions des Ambassadeurs devoient être reçues & discutées, pour en donner son opinion. Keyser & Goyer s'y présenterent, avec un cortége de dix-huit personnes. Les Tartares nommoient ces deux Personnages *Kong-ping* (34), c'est-à-dire, Capitaines. Ils témoignerent beaucoup de respect, & saluerent fort civilement le Missionnaire. Ensuite ayant ouvert leurs caisses & leurs pacquets, on leur demanda d'où venoit chaque piéce de marchandise, à mesure qu'elle paroissoit. Leurs réponses furent de bonne-foi, soit par amour pour la vérité, soit par respect pour la présence du Missionnaire. Le Conseil apprit ainsi, que de dix piéces à peine s'en trouvoit-il une qui fût de Hollande. Les cent piéces mêmes de drap, qu'ils donnerent hardiment pour une production de leur Pays, n'étoient au fond que des *Bastas* de l'Inde. On continua de leur demander d'où ils venoient & combien ils avoient employé de tems à leur voyage. Ils répondirent qu'ils venoient de Hollande & que leur voyage avoit duré seize mois, dans lesquels ils comprenoient apparemment tout le tems

Les Hollandois sont examinés en sa présence.

(32) Cette Lettre, qui est du Pere Adam Schaal, ou Scaliger, est annoncée dans la Relation précédente. Elle fut écrite au Pere Visiteur & portée par Gabriel Magalhanes, Auteur d'une Relation de la Chine.

(33) Ogilby emploie le terme de *Vagabonds*.

(34) *Compim* dans Ogilby. L'*m* des Portugais a la force de *ng*, ou plûtôt de l'*n* allongée.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

qu'ils avoient mis à courir d'un Port à l'autre pour rassembler leurs marchandises. Tous les Amis & les Agens des Vicerois de Canton leur composoient un second cortége, & ne cessoient pas de les louer, en relevant les avantages que les Mandarins devoient se promettre de leur commerce.

Ils sont soutenus par les Agens de Canton.

Enfin, tout le Conseil s'approcha du Missionnaire, pour entendre de sa bouche ce qu'il pensoit de ces Etrangers. Il leur dit, en langue Chinoise, que les Hollandois étoient véritablement Européens; mais qu'ayant secoué le joug de leur Roi, ils n'avoient qu'un seul Prince, qui commandoit leurs armées & qui n'étoit alors qu'un enfant de six ans; que de leur propre aveu ils n'étoient point envoyés par ce Prince, mais par les Mandarins de leur Pays, & que la plûpart des marchandises qu'ils avoient apportées étoient des productions de diverses autres contrées. Ici le discours du Pere Adam fut interrompu par l'arrivée d'un messager de Sa Majesté Impériale, qui faisoit appeller l'Orateur; mais en quittant l'Assemblée, il eut le tems d'ajouter que son Pays étoit voisin de la Hollande; qu'il connoissoit par conséquent les maniéres & les usages des Hollandois; qu'il sçavoit même leur langue, & qu'il avoit déja découvert une contradiction entre les réponses qu'ils venoient de faire au Conseil, & les Mémoires qu'ils avoient présentés à l'Empereur & aux Mandarins. L'Auteur de la Lettre observe, que malgré la protection d'un des deux Présidens, sur laquelle ils comptoient, ils ne purent voir le Missionnaire assis près de cet Officier, sans s'imaginer qu'il avoit quelqu'autorité dans cette Cour, & que cette idée servit à leur inspirer de la modération. Il remarque encore que lorsqu'il se leva pour sortir, ils se hâterent aussi de se lever, & qu'à son passage les deux Capitaines lui firent de grandes offres de service.

Témoignage que le Pere Adam rend d'eux.

Opinion qu'ils avoient de lui.

En arrivant chez l'Empereur, il l'informa aussi-tôt de la contradiction où les Ambassadeurs étoient tombés. Ils avoient répondu que leur voyage avoit duré seize mois. N'en devant pas employer moins à leur retour, ces deux nombres joints ensemble faisoient trente-deux mois, auxquels, si l'on en joignoit huit qui s'étoient passés depuis leur arrivée à Canton, la somme totale monteroit à quarante mois. Il en falloit conclure évidemment qu'ils ne pouvoient, comme ils l'avoient offert, retourner de la Chine en Hollande, s'y arrêter quelque-tems pour leurs commissions & les présens, & revenir à la Chine dans l'espace de deux ans. De ce mensonge, le Missionnaire fit inferer à l'Empereur quelle confiance ils méritoient sur les autres points.

Le Pere Adam rend compte à l'Empereur de ses idées.

Sa Majesté Impériale, s'il en faut croire l'Ecrivain, parut un peu frappée de la justesse de cet argument. Alors le Missionnaire s'approchant d'elle, comme si ce qu'il avoit à dire eût demandé le secret, il lui tint un discours qui la surprit davantage. Il lui apprit que sous prétexte de Commerce, ces Etrangers ne mettoient le pied dans aucun Pays où ils ne commençassent par élever des Forteresses & planter des batteries de canon; qu'il étoit bien étrange qu'on leur eût fait traverser les Etats de Sa Majesté, du Sud au Nord, & qu'on leur eût laissé la liberté d'observer toutes les Places; que s'il leur prenoit envie de s'emparer du Royaume de Kayo, & de bâtir un Château dans l'Isle nommée *la Montagne d'or*, qui étoit située au milieu de l'embouchure d'une grande riviere, ils se mettroient en état de commander les passages & de faire la loi aux quatre grandes Villes voisines: qu'ils n'auroient besoin que de cent

Il le prévient contre les Hollandois.

Eclaircissemens sur les Ambassades Hollandoises.

Zéle qu'il marque pour la sûreté de ce Prince.

hommes pour cette exécution ; tandis qu'il en faudroit deux ou trois mille à Sa Majesté pour les observer : qu'il seroit impossible de les chasser, parce qu'ils recevroient toutes leurs munitions de la mer, & que l'Empire étoit menacé du même danger dans tous les lieux où il leur seroit permis de s'établir. » Que Votre Majesté, ajouta le Missionnaire, ne s'offense point de la » liberté avec laquelle j'explique mes craintes. Je suis devant mon bon Sei- » gneur & mon Maître, à qui je dois déclarer tout ce qui menace sa sûreté. » L'inquiétude que j'en ressens n'est pas un petit tourment pour mon cœur.

Il rend un témoignage favorable aux Moscovites.

L'Empereur, après quelques momens de réflexions, parut fort allarmé de ce qu'il venoit d'entendre. Il demanda aussi-tôt au Missionnaire si les Moscovites étoient du même caractere que les Hollandois. C'est tout le contraire, répondit le Pere Adam, car ils sont justes & fidéles, excepté sur un article, qui leur est accordé par leur loi, mais sur lequel ils ne se conduisent point aussi parfaitement qu'ils le devroient. Il ajouta qu'ils étoient gouvernés par un puissant Prince, qui n'avoit point eu vraisemblablement, dans son Ambassade, d'autre dessein que de féliciter Sa Majesté Impériale sur ses conquêtes & sur son accession au Trône : mais que ses Ambassadeurs avoient été peu considerés à la Chine, parce qu'ils n'entendoient point la langue Chinoise & que leurs Interprétes les servoient avec négligence : qu'il étoit digne, par conséquent, de la bonté d'un si grand Empereur, quoiqu'ils ne fussent que deux de leur Nation, de leur faire quelques honneurs & de les congedier avec amitié, sur-tout après avoir reçu leur message & leurs présens. Sa Majesté Impériale ayant approuvé toutes ces représentations, le Missionnaire ne jugea point à propos de la presser davantage. Elle donna ordre qu'on lui servît une collation & que le premier Eunuque fût appellé pour lui tenir compagnie.

Réflexions du Pere Adam.

Le Pere Adam est persuadé que trois mille taëls auroient suffi pour acheter des présens plus agréables à l'Empereur que tous ceux que les Hollandois avoient apportés, & que cette méprise confirmant la faveur des Missionnaires, ils auroient obtenu que l'accès de l'Empire fût fermé de toutes parts aux Protestans. Mais il observe qu'à la distance où Peking est de Macao, il leur étoit trop difficile d'employer l'assistance des Portugais dans l'occasion. Il doute même s'ils l'eussent obtenue en la demandant ; ce qui ne l'empêche pas d'assurer le Pere Visiteur, qu'il n'épargnera rien pour faire prendre à la Cour une juste idée des Hollandois. Il ajoute que dans les circonstances présentes, il ne voit aucune apparence de pouvoir engager les Mandarins à se charger des interêts de la Religion, parce qu'à force de présens l'Ennemi s'étoit procuré un si grand nombre de protecteurs, que mille livres sterling ne feroient pas ce qu'on auroit fait d'abord avec cent.

Les Hollandois s'efforcent de le gagner.

Le premier d'Aout, les Mandarins de Canton, avec un grand Mandarin d'une autre Province, qui avoient accompagné les Hollandois dans leur voyage, se rendirent au Collége des Jesuites, & dirent au Pere Adam entre plusieurs choses, que la Confrerie de *Sin-a-vang* avoit résolu de donner une Fête aux Hollandois, mais qu'on ne leur permettoit pas de sortir de leur logement ; que commençant à desesperer du succès de leur dessein, ils declaroient que leurs intentions ne regardoient plus le Commerce ; & qu'après avoir salué l'Empereur, ils ne pensoient qu'à partir : qu'ils s'étoient

proposés de faire un beau présent au Pere Adam ; mais que la contrainte où ils étoient retenus, ne leur permettoit pas de le lui porter ; & qu'ils se flattoient qu'il ne leur rendroit pas de mauvais office à la Cour. Le 6, Sa Majesté Impériale le fit appeller, pour regler avec le Kolli l'affaire des Hollandois. En arrivant, on lui montra une copie du Décret, qui n'avoit point encore été confirmé par l'Empereur, mais sur lequel ce Prince vouloit qu'il fût consulté. Cette piéce étoit favorable aux Hollandois. On y vantoit leur grandeur. On y faisoit valoir le voyage qu'ils avoient entrepris, d'un Païs éloigné, pour visiter Sa Majesté Impériale. Le Tribunal ébranlé par de si fortes considerations, penchoit unanimement à leur accorder la liberté du Commerce, qu'ils demandoient à la Chine. Mais le Missionnaire, à qui le Président demanda s'il approuvoit cette résolution, répondit négativement, & donna pour raisons de son réfus ; premierement, qu'une faveur de cette nature n'ayant jamais été accordée aux Etrangers, il en falloit conclure qu'elle avoit toujours été regardée comme dangereuse ; en second lieu, qu'il n'y avoit point de Nation sous le Soleil dont elle dût faire appréhender plus de mal que des Hollandois. » Mais peut-être sont-ils vos Amis, ajouta-t-il, & » n'ont-ils pas d'autre motif que votre propre interêt. Examinez-bien leurs » vûës, & vous trouverez qu'ils cherchent uniquement leurs avantages. Ils » s'attribuent la qualité de fameux Négocians ; mais je suis persuadé que » leur Commerce, comme leurs principes, consistent à s'enrichir du bien » d'autrui.

Eclaircissemens sur les Ambassades Hollandoises.

Conseil tenu en leur faveur.

Opinion du Pere Adam.

Le Président Tartare fut non-seulement surptis, mais irrité de cette réponse. Il étoit gendre d'un des Vicerois de Canton, dont il craignoit de combattre les volontés. Cependant la hardiesse lui manquant aussi pour les soutenir ouvertement, il résolut de tenter si le Missionnaire ne feroit pas capable de changer d'opinion. Dans cette vûë, il chargea trois Kollis Chinois de traiter plus particulierement cette affaire avec lui. Mais, au lieu d'inspirer d'autres sentimens au Missionnaire, ils lui marquerent la joye qu'ils avoient euë de l'entendre parler si librement, & lui protesterent même que n'osant l'imiter, ils avoient pris la résolution de s'absenter de la Cour. Le Pere Adam, fortifié par cette explication, demanda courageusement que le Décret fût changé, & qu'après avoir récuëilli les suffrages du Conseil, on déclarât, par un Jugement décisif, » que l'Empereur seroit » prié de récompenser les Hollandois des présens qu'il avoit reçus d'eux ; » mais que les traités avec eux, & l'accès libre de la Cour, étoient con» traires aux anciennes Constitutions de l'Empire. Toute l'Assemblée garda le silence à cette proposition. Deux jours après, le Décret fut porté ; mais avec si peu d'alteration, que le Missionnaire s'adressa au plus ancien Chinois du Conseil, pour lui demander raison de cette conduite. Le ton ferme dont sa plainte fut accompagnée, disposa le Chinois à lui promettre qu'il seroit satisfait, & que le Commerce seroit refusé aux Hollandois ; mais qu'il étoit à souhaiter que cette résolution fût approuvée par la généralité des suffrages, pour épargner à quelques particuliers le désagrement des réflexions & des reproches.

Vains efforts du Président pour le faire changer d'avis.

Fermeté du Missionnaire à l'égard du Président.

Avant la fin du même jour, le Président Tartare étant venu consulter le Pere Adam sur l'affaire des Hollandois, ce zelé Missionnaire lui conseilla

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

Son opinion l'emporte.

de se moderer dans sa conduite, parce qu'ayant parlé à l'Empereur en particulier, Sa Majesté avoit donné ordre au Conseil de prendre son opinion, & que l'intention de ce Prince étoit qu'elle fût exactement suivie. Le Président répondit qu'il feroit entrer tout le monde dans cette vûë, & qu'il suffiroit que les Hollandois fussent récompensés, sans qu'on leur accordât la liberté du Commerce. » Enfin, continuë le Missionnaire dans sa Lettre » au Pere Visiteur, ils ont perdu l'esperance d'obtenir la permission de » l'Empereur sans mon consentement, qu'ils esperent encore moins; & » dans peu de jours le Décret sera publié.

Lettre indécente des Hollandois.

La Lettre du Gouverneur de Batavia pour l'Empereur, étoit arrivée à Canton, sans sceau & sans aucune marque de distinction, comme si le Gouverneur eût écrit à quelqu'un de ses amis, ou de ses égaux. Mais les Chinois de Canton repareremt si bien cette indécence, qu'ils la mirent en état d'être présentée avec le respect convenable. Quelle difference, ajoute le Missionnaire, soit pour le papier, le stile & la superscription, soit pour les titres & les éloges, entre cette Lettre & celles que *Maximilien*, Duc de Baviere, & *Ranus*, Duc de Parme, avoient écrites à l'Empereur de la Chine, pour lui recommander les Missions? Mais aussi, qui oseroit comparer une poignée de Marchands de Java, à de si grands Princes? Tôt ou tard le monde sera détrompé (35).

Ce qu'elle contenoit.

On trouve ensuite, dans la Lettre du Pere Adam, une traduction, en Chinois, de celle des Hollandois, telle qu'il l'avoit faite pour l'Empereur, avec une autre traduction en Portugais, pour la satisfaction apparemment du Pere Visiteur. La Lettre Hollandoise étoit dattée, le 20 de Juillet 1655, à Batavia; & signée, *Maëtzuiker*, Gouverneur Général. On s'y proposoit de féliciter l'Empereur sur la conquête de la Chine, & de demander l'ouverture de ses Ports pour le Commerce. Elle commence par un long préambule sur la sagesse que la Providence fait éclater dans la distribution des biens de la nature, autant pour l'utilité, que pour l'ornement; de sorte que chaque Contrée en ayant quelque partie, & ne s'en trouvant aucune qui les possede tous ensemble, la correspondance de tous les Païs doit naître d'un si bel ordre. Mais on n'y lit pas un mot qui ait rapport à l'établissement d'un traité avec l'Empereur, quoique ce fût le principal objet de la commission des Ambassadeurs, & que les Hollandois se vantent d'ailleurs d'avoir formé des alliances avec la plûpart des autres Princes, dans les Païs voisins de la Chine.

(35) Chine d'Ogilby, Vol. I. p. 306. & suivantes.





PROVINCE DE FOKIEN
ISLE D'EMOWI
Emowi
Fort
Batteries
Isle Pot
I. Lissuon
ISLE DE QUEMOWI
Quemowi
Cette Passe n'est pas connue des Européens
Pointe Patay
Riv. Chin-Chew
Petite Gouelee
Grande Gouelee
Cap Certian
Echelle de Lieues Marines de France
1
2
3
CARTE
DE LA BAYE DE
CHIN-CHEW ou CHANG-CHEW
Avec les Isles
d'Emowi et de Quemowi
Dressée sur Divers Manuscrits
Par N. B. Ing. de la Marine

CHAPITRE VI.

Premieres Entreprises des Hollandois pour le Commerce de la Chine, & leur établissement à Tay-wan.

Introduction.

Cette Rélation étoit nécessaire pour achever d'éclaircir tout ce qui appartient aux Ambassades précédentes. On a dû trouver de l'obscurité dans les occasions où l'on a vû les Hollandois chassés de Tay-wan & de Formose, sans savoir comment ils s'étoient mis en possession de ces deux Isles; & leurs anciennes entreprises pour établir leur Commerce à *Chin-cheu*, ou *Chang-cheu*, dans la Province de Fo-kyen, n'ont pas dû causer moins d'embarras, lorsqu'on a parlé de ces évenemens sans les expliquer. Nous remetions ici des éclaircissemens, qui seront tirés du voyage de *Seyger-Van-Rechteren* aux Indes Orientales. Il avoit été dans cette Partie du Monde depuis l'année 1628, jusqu'en 1633; & ses informations lui étoient venuës de quelques Officiers Hollandois, qui avoient été faits prisonniers à Macao, dans la malheureuse entreprise des Hollandois sur cette Ville en 1622. Ayant tiré d'eux des explications importantes sur l'Etat de la Chine, & sur les affaires Hollandoises, il les insera dans la Rélation de son voyage. Elle fut publiée pour la prémiere fois à *Zwolle*, dans la Province d'*Overyssel*, en 1639 (36). Ensuite ayant été traduite en François, elle fut inserée dans le cinquiéme Tome (37) du Recuëil Hollandoîs des Voyages aux Indes Orientales. Ce qu'on emprunte ici de cet Ouvrage, ne se trouve pas dans l'édition Hollandoise; mais les deux éditions offrent une Carte de l'embouchure de la Riviere de Chin-cheu, ou Chang-cheu (38), avec Amoui, Que-moui, & les Isles adjacentes.

D'où Van-Rechteren avoit tiré ses informations.

§. I.

Expédition des Hollandois contre Macao.

Van-Rechteren. 1622.

Quoique l'Empereur de la Chine n'admette point les Etrangers dans ses Etats, & qu'il ne souffre point qu'ils y portent leur Commerce, il permet à ses propres Sujets de trafiquer dans les Païs étrangers. C'est une erreur de quelques Ecrivains, d'avoir assuré qu'il leur refuse aussi cette permission. Aussi-tôt qu'un Vaisseau étranger paroît sur la Côte de la Chine, il se voit environné de Joncs, qui lui interdisent non-seulement le Commerce, mais jusqu'à la liberté de se procurer des provisions, & de parler même aux Habitans. S'il trouve le moyen de s'approcher du rivage, sans avoir été découvert, ceux qui ont la hardiesse de débarquer sont conduits devant le Gouverneur du Port ou de l'Isle, qui leur declare qu'il n'a pas la permission de traiter avec eux. Demandent-ils celle de parler au Gouverneur de la Pro-

Etrange conduite des Chinois à l'égard des Etrangers.

(36) Un volume *in* 4°. contenant cent-onze pages.

(37) *In* 8°. Elle contient cent quarante-cinq pages.

(38) La Carte que nous avons donnée est tirée de Montanus, & paroît n'être que celle de Van-Rechteren, un peu corrigée.

VAN-RICHTEREN. 1622.

vince, qui fait ordinairement sa résidence dans quelque Ville interieure? On leur répond par un refus formel, en ajoutant qu'on ne voudroit pas même l'informer qu'il y ait eu des Etrangers assez hardis pour entrer dans la Province. Enfin s'ils desirent d'être conduits à la Cour de l'Empereur, on les assure qu'il en couteroit la vie à celui qui feroit cette proposition à la Cour, & à tous les Officiers des Places qui seroient convaincus d'y avoir participé.

Exemple bizarre de la gravité de cette Nation.

Il est certain que les Chinois sont la plus grave Nation qui soit connuë dans l'Univers. On leur trouve toujours la modestie & l'air composé des anciens Stoïques. Celui qui fut envoyé à Batavia pour Négociant avec *Jean Peter-Coën* (39), Hollandois, demeura un jour entier assez près de lui dans une grande salle, sans se donner le moindre mouvement, & presque sans ouvrir la bouche. Ses vûës étoient d'engager le Gouverneur à parler, pour trouver le moyen de pénétrer ses intentions. Coën, qui n'étoit gueres moins grave, se tint dans la même posture, & garda le même silence, avec autant de soin, pour faire les mêmes découvertes. Le Chinois, desesperant de rien tirer de lui, sortit sans parler, & le Gouverneur le laissa partir comme il étoit venu.

Armement des Hollandois contre Macao.

Ce fut le même Hollandois qui donna des ordres pour l'expédition de Macao, au mois de Juillet 1622. La conduite de cette entreprise fut confiée à *Cornelius Reyersz*, qui fut tué dans l'action. Les forces Hollandoises consistoient en quatre Vaisseaux de leur Nation, & deux Vaisseaux Anglois; sans compter deux autres Anglois, nommés *la Foi* & *l'Espérance*, qui se trouverent dans la Baye de Panderan, près de Macao, & dont le dernier eut le malheur d'y périr. L'attaque ayant manqué de succès, *la Foi* continua son voyage au Japon; & le reste de la Flotte fit voile aux Isles de *Pong-hu*, ou *Piscadores*, où les Hollandois construisirent un Fort à quatre bastions, & monté de vingt-quatre piéces de canon. Comme ce nouvel établissement n'étoit qu'à dix-huit lieuës (40) de Macao, il devint fort incommode au Commerce Espagnol. Pendant qu'il s'élevoit, les Vaisseaux de Hollande prirent un grand nombre de Joncs Chinois, & forcerent les Matelots, au nombre de quinze cens, de travailler sous leurs yeux. La faim en fit perir treize cens avant la fin de l'ouvrage; car on ne leur donnoit point, à chacun, plus d'une demie livre de riz pour la provision du jour. Les Ministres de la Chine s'obstinerent à refuser l'échange des Prisonniers, quoique les Hollandois leur offrissent dix-huit Chinois ou Japonois pour un seul Européen. Aussi les Prisonniers Hollandois moururent-ils tous dans les chaînes, à l'exception d'onze ou douze. Les Chinois furent traités avec la même rigueur, par voye de représailles, & pour tenter si cette conduite pourroit faire changer de résolution aux Ministres. Quoiqu'on ne leur donnât point la mort, on les réduisoit à des extremités si cruelles, par les coups, les tortures, la mauvaise qualité & le peu d'alimens, qu'ils ne pouvoient résister long-tems à cet excès de misere.

Ils bâtissent un Fort aux Isles Piscadores.

Barbarie mutuelle des Hollandois & des Chinois.

Arrivée d'une Flotte des Etats.

Lorsque les Vaisseaux Hollandois, qu'on appelle *Statises*, c'est-à-dire, Vaisseaux des Etats, furent arrivés aux Isles Piscadores, ils y virent paroître

(39) Il étoit Gouverneur général de Batavia, où il mourut le 21 de Septembre 1629.

(40) C'est une énorme bévue; car suivant une Note des Auteurs, la distance n'est pas moins de cent-quarante lieues.

vingt

vingt Joncs armés, qui servoient de convoi aux Bâtimens pêcheurs; mais qui prirent la fuite après avoir découvert leurs Ennemis. Cependant *Van-Meldere*, Capitaine d'un Vaisseau de la Flotte, fut détaché à leur suite, avec ordre d'arborer le pavillon de paix. Deux Joncs s'arrêterent pour l'attendre. Il leur déclara les intentions du Commandant. Leur réponse fut qu'il devoit se rendre dans la Baye, & les faire connoître au Gouverneur, qui en donneroit avis à l'Empereur & au Conseil. Sur cette ouverture, Van-Meldere fut depêché, avec trois Yatchs, à l'embouchure de la Riviere de Chang-cheu.

Van-Meldere est envoyé à la Côte de la Chine.

Cette Riviere est la plus considérable de l'Empire Chinois, autant par son Commerce que par sa largeur (41). Il en part sans cesse un grand nombre de Joncs, richement chargés, pour Batavia, Tay-wan, & d'autres Lieux. Toutes les Isles, qui se présentent à l'entrée, sont remplies de petites Villes & de Villages bien peuplés, où le Commerce est florissant. La Ville d'*Amoui*, dans l'Isle du même nom, qui est située directement vis-à-vis de l'embouchure, est la plus remarquable de toutes ces Places. C'est la résidence du *Hay-tak*, ou du principal Mandarin de la Province. Elle est habitée par quantité de riches Marchands, & continuellement fréquentée par un grand nombre de Vaisseaux. Sa situation est sur un bras de Mer, qui est traversée par un pont de pierres fort dures, bâti sur des arches, & long de trois cens cinquante pas. L'Isle de Que-Moui, qui est aussi fort peuplée, est célébre par une grande pêcherie. Les Vaisseaux Hollandois moüillent ordinairement sous l'Isle de *Lissin*, où ils font le Commerce avec les Marchands qui sortent de la Riviere; & pour s'y rendre, ou à celle d'Amoui, ils laissent à droite les Isles de Taëtta, en prenant la montagne de *Tay-ho* pour direction. Ils moüillent quelquefois aussi derriere l'Isle de *Gaussin*, ou des Temples. Celle de *Kolleng-son*, qui est voisine d'Amoui, fournit un grand nombre de Matelots.

Riviere de Chang-cheu & ses Isles.

A la vûë des trois Yatchs Hollandois, les Habitans prirent la fuite. Mais Van-Meldere ayant trouvé le moyen d'en joindre quelques-uns, se procura bien-tôt une conference avec un Mandarin, dans un Temple. Il lui dit que ce qu'il demandoit uniquement étoit la liberté du Commerce avec les Habitans, & qu'il fût défendu de commercer avec les Espagnols des Manilles. Le Mandarin promit une réponse; mais il déclara qu'il étoit obligé d'abord de consulter ses Superieurs, qui se rendroient ensuite à la Ville de *Quin-say* (42), où l'Empereur étoit alors, pour recevoir ses volontés. Dans l'intervalle il pria Van-Meldere de quitter la Baye.

Van-Meldere descend sur la Côte.

Ce qu'il obtient d'un Mandarin.

Le Mandarin se rendit effectivement à Hoksyac, (43) Ville très-peuplée, & d'une journée de tour, à soixante, ou soixante-dix lieuës d'Amoui. On y prit la résolution d'envoyer aux Isles Piscadores deux Joncs, avec quatre Ambassadeurs. Cette députation étant partie fort promptement, le Chef, qui se nommoit *Cag-se-si*, dit au Conseil que les Chinois n'avoient pas d'éloignement pour la négociation qu'on leur proposoit, mais qu'ils demandoient d'abord que les Hollandois abandonnassent une Isle qui faisoit partie des Etats de l'Empereur, parce que Sa Majesté Impériale n'avoit jamais souffert que ses Sujets entretinssent de Commerce avec ceux qui s'étoient saisis, sans son consentement, d'une Place qui lui appartenoit, & qui avoient eu la

Quatre Ambassadeurs Chinois envoyés aux Hollandois des Piscadores.

Leurs propositions.

(41) C'est encore une grande erreur.

(42) Il faut entendre Peking, disent les Auteurs, sans expliquer ici pourquoi.

(43) L'Edition Françoise met *Hoxiou*.

VAN-RECHTEREN. 1622.

hardiesse d'y bâtir un Fort ; que s'ils vouloient quitter les Piscadores, ils pouvoient fortifier l'Isle *Formosè*, qui n'étoit point éloignée ; que les Officiers de l'Empereur fermeroient les yeux sur cette innovation, & promettoient d'envoyer les demandes des Hollandois au Conseil Impérial, où ils s'engageoient même à les appuyer.

Elles sont refusées, & les Hollandois commencent leurs ravages.

Les Hollandois ressentirent quelque peine à refuser ce Député, qui paroissoit un homme de merite & d'honneur. Ils les pressa, avec autant de civilité que d'ardeur, en leur apprenant qu'il courroit de grands risques pour sa vie, s'il retournoit à la Chine sans avoir réussi dans sa commission. Cependant le Conseil ne put lui accorder ce qu'il demandoit, parce que les ordres du Gouverneur de Batavia étoient formels, & que la baye de l'Isle de Formose manquoit de profondeur. Aussi-tôt qu'il fut parti, la Flotte Hollandoise entreprit de piller & de brûler tout ce qui se présenteroit à sa rencontre. Entre les prisonniers qu'elle fit dans cette course, il se trouva un Pêcheur, qui avoit été autrefois Marchand, & qui, pour obtenir sa liberté, promit de leur ouvrir des voies de commerce ; unique avantage qu'ils se proposoient. Ils résolurent de mettre sa bonne-foi à l'épreuve, en lui permettant de se rendre dans l'Isle d'Amoui, où le *Ta-tok*, c'est-à-dire, le Commandant de la milice, étoit à préparer des brûlots pour répondre aux hostilités des Hollandois. Le Pêcheur ayant obtenu audience & fait connoître les intentions des Hollandois, cet Officier lui conseilla de se rendre à Hok-syeu, pour expliquer les mêmes propositions au *To-ya-kom-men*, ou *Ko-man*, qui étoit un des principaux Mandarins de cette Ville. Mais avant que de partir, il engagea les Mandarins d'Amoui à recevoir Van-Meldere en qualité d'Ambassadeur. La seule condition fut qu'on porteroit devant lui une planche, sur laquelle seroient écrites les raisons qui faisoient ouvrir, malgré les loix, l'entrée de l'Isle à cet Etranger ; & le Pêcheur obtint aussi qu'on écriroit sur la même planche, que les Chinois enverroient, cette année-là, deux Joncs à Batavia pour le Commerce, & qu'ils n'en enverroient point aux Manilles.

Service que les Hollandois reçoivent d'un Pêcheur Chinois.

A quelle condition Van-Meldere est reçu dans l'Isle d'Amoui.

Audience qu'il obtient des Mandarins.

Van-Maldere fut reçu dans une place ouverte, environnée d'arbres. Au centre étoit une espece de dais, sous lequel on avoit placé sept tables, couvertes de tapis qui pendoient jusqu'à terre, & devant chacune desquelles étoit assis un Conseiller. On pressa l'Ambassadeur, à son approche, de se prosterner à terre, & de la frapper du front, assez fort pour être entendu des assistans. Il refusa de se soumettre à cette Loi, sous prétexte que les Chrêtiens ne rendoient point de tels honneurs à des Créatures mortelles. On lui permit enfin de se conduire suivant ses usages. Il salua l'Assemblée à la maniere de l'Europe ; & tenant le chapeau bas, il déclara qu'il étoit envoyé aux Mandarins de l'Isle, parce que le Député qui étoit venu aux Isles Piscadores, n'avoit pas l'autorité nécessaire pour traiter ; qu'il étoit venu pour demander en faveur de sa Nation une grace qu'elle sollicitoit depuis vingt-trois ans, qui lui avoit été promise plusieurs fois, & dont l'exécution avoit toujours été suspendue ; à savoir, que les Sujets des Hauts & Puissans Seigneurs, les Etats Généraux des Provinces unies, fussent reçus à la Chine pour le Commerce : qu'à la verité, les Chinois avoient souvent envoyé des Joncs à Batavia, mais chargés de marchandises de rebut, qui ne pouvoient être d'aucun usage : qu'il

Ses demandes. Réponse qu'on lui fait.

demandoit donc que les Chinois exécutassent enfin leurs promesses, & qu'ils envoyassent de bonnes marchandises, qui leur seroient payées en argent, ou par des échanges.

VAN-RECHTEREN. 1622.

Les Mandarins promirent encore une fois de satisfaire les Hollandois, pourvû que de leur part ils quittassent les Piscadores pour se retirer dans quelqu'autre Isle. Van-Meldere leur ayant répondu qu'il n'avoit aucune commission sur cet article, mais qu'il iroit volontiers prendre les ordres de ses Supérieurs, on le reconduisit au rivage avec beaucoup de pompe. Lorsqu'il fut arrivé aux Piscadores, & qu'il eut fait son rapport au Conseil, Cornelius *Ryertz* (44), Commandant de la Flotte, résolut d'aller traiter lui-même avec les Chinois. Il partit avec Meldere, & passant par Amoui, il se rendit à Hok-syeu, Capitale de la Province, & située sur le bord de la Riviere. De six en six lieuës, ils furent conduits dans une Maison de l'Empereur, & traités magnifiquement. Les Villages, dont la Province est remplie, ne leur parurent éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon. De toutes parts, les Habitans étoient occupés au travail. On ne voyoit point un pouce de terre sans culture. Le Peuple, que la curiosité amenoit sur les chemins pour voir les Etrangers, étoit en si grand nombre, qu'ils avoient souvent peine à traverser la foule, & qu'ils étoient quelquefois forcés de s'arrêter, pour donner le tems aux spectateurs de satisfaire leur admiration.

Le Commandant Hollandois se rend lui même à Hok-syeu.

Beauté du Pays.

Les Mandarins, ne cherchant qu'à faire traîner le tems en longueur, trouverent le moyen de prolonger cette route pendant l'espace d'un mois. Lorsqu'ils furent arrivés dans les fauxbours de Hok-syeu, (45) ils furent logés dans un des Palais du Urcovor, qui étoit environné de seize autres édifices pour loger seize de ses femmes. Mais cet édifice étant situé à une lieue & demie de la Ville, on ne leur permit point d'en sortir un moment, excepté pour se rendre au Conseil des sept, qui commença par leur declarer, qu'avant que de proposer aucune demande, il falloit commencer par l'évacuation des Piscadores. Il ajouta que s'ils n'y consentoient pas de bonne grace, ils ne devoient rien se promettre à la Chine ; mais que s'ils prenoient le parti de se retirer dans l'Isle Formose, les Chinois promettoient d'envoyer à Batavia autant de marchandises que les Hollandois en pouvoient désirer. Cette Déclaration fut prononcée par le *To-ya*, au nom d'abord du Conseil des trois ; & peu après, de la part du Conseil des sept.

Comment le Commandant est traité.

Déclaration qu'on lui fait, & sa réponse.

Le Commandant répondit qu'il ne dépendoit pas de lui de consentir à ce qu'on lui proposoit, mais qu'il se hâteroit d'envoyer à Batavia. Aussi, pour lui prouver leur sincerité, les Chinois offrirent d'y depêcher en même-tems trois Joncs, à condition seulement qu'il les feroit escorter par quelques *Statises*. Après cette convention, il fut réconduit à Leord, au milieu d'une foule innombrable qui s'assembloit sur les chemins. On portoit devant lui une planche, sur laquelle les articles de sa négociation étoient écrits. Lorsqu'ils furent arrivés à la Riviere de *Chang-cheu*, on fit partir, pour Batavia, deux Joncs chargés de soie, avec un des Vaisseaux Hollandois, qui portoit la planche où la réponse des Mandarins étoit écrite en caracteres Chinois. Mais ayant été

(44) On a lû plus haut que ce Commandant, ou cet Amiral, avoit été tué devant Macao.

(45) C'est plûtôt Fo-kyen, dont Hok-syeu, nommé aussi Fu-cheu, est la Capitale.

VAN-RECHTEREN. 1622.

retardés par les vents contraires, leur voyage fut si long, que les Chinois, persuadés qu'on ne pensoit point à l'exécution des articles, recommencerent à faire partir des Joncs pour les Manilles. Ils furent pris par les Statises, & l'on vit renaître la guerre.

La guerre se rallume.

Quelques années auparavant, la Compagnie Hollandoise avoit obtenu ce qu'elle demandoit avec tant d'ardeur; mais les Portugais avoient arrêté l'effet de cette concession, & leurs intrigues étoient devenuës la source d'une guerre qui avoit coûté beaucoup de sang aux deux Partis. Elle ne se rallumoit qu'après avoir été suspendue & recommencée plusieurs fois. *Ryertz*, qui étoit chargé d'ordres exprès, avoit tant de passion pour l'établissement du Commerce, & pour forcer les Chinois à remplir leur engagement, qu'il envoya quatre Vaisseaux de la Compagnie dans la Riviere de *Chin-cheu*. Ils se nommoient le *Groningue*, le *Samson*, le *Muiden*, & l'*Erasmus*. Ayant jetté l'ancre derriere l'Isle de Vogeda, ils chercherent le moyen de parler aux Habitans, & de faire de l'eau, qui est excellente dans ce canton. Personne ne parut pendant plusieurs jours. Enfin, le 3 de Novembre 1623, un Marchand Chinois, nommé *Qui-psum*, vint se présenter à bord. Il avoit été pris aux Manilles par les Hollandois, qui lui avoient rendu la liberté dans leur dernier voyage; & la reconnoissance lui faisoit mépriser le péril, car il s'exposoit à perdre la vie si cette démarche eût été connuë.

Comment les esperances des Hollandois avoient été ruinées.

Ils envoient quatre Vaisseaux dans la Riviere de Chang-cheu.

Secours qu'ils reçoivent d'un Marchand & d'un Hermite Chinois.

Il venoit avertir les Hollandois que les conjonctures présentes étoient extrêmement favorables à leurs prétentions. Les Rivieres étant fermées, & le Commerce interrompu par la guerre des Hollandois, le Peuple avoit imploré le secours d'un Hermite, qui s'étoit fait une reputation de sainteté parmi les Grands. Ce respectable personnage avoit promis de ménager un accommodement entre les deux Nations, & le Marchand offroit de l'amener lui-même à bord, pour confirmer la verité de ce récit. Il ajoutoit que les Négocians d'Amoui étoient résolus de présenter une Requête au Kon-bon de Hok-syeu, qui étoit alors dans leur Isle, pour obtenir de lui la permission de commercer avec les Statises. Cinq jours après, l'Hermite vint effectivement à bord. Il declara que les Grands du Païs regardoient l'entrée des Hollandois dans la Riviere comme une entreprise de Pyrates, qui cherchoient à desoler le Païs par leurs pillages; qu'il venoit pour s'instruire de la verité, & savoir particulierement si leur intention au contraire n'étoit pas de demander la liberté du Commerce. En même tems il montra une Lettre de créance, des Grands de la Province, qui souhaitoient d'apprendre par sa bouche les vûës réelles des Hollandois. Le soir, en se retirant, il promit d'employer tous ses soins pour terminer les différends; & son zele fut en effet si vif, que les Hollandois obtinrent la liberté de remonter la riviere avec deux de leurs plus legers Bâtimens, pour traiter avec les Officiers Chinois. Ils reçurent cet avis le 14, par le Marchand qui s'étoit devoüé à leur service. Les deux Yatchs s'avancerent jusqu'à *Swangans*; & jettant l'ancre entre cette Isle & le continent, ils y virent reparoître leur Emissaire, qui exhorta quelques Officiers Hollandois à descendre, pour commencer les négociations. Mais ils rejetterent cette proposition, sous prétexte que leurs Interprêtes n'étoient pas des meilleurs, & qu'il valoit mieux que deux ou trois Mandarins prissent la peine de venir à bord. Bien-tôt il en parut trois, avec des Lettres de creance du *Ta-tok*, par

Ils s'avancent jusqu'à Swangans pour traiter.

lesquelles il s'engageoit à confirmer tout ce qu'ils avoient reglé. En vertu de ce pouvoir (46), ils conclurent une treve d'un an, qui contenoit plusieurs articles. 1°. Que les Chinois porteroient aux Statises, dans l'Isle de Tay-wan, autant de soie qu'ils en demanderoient. 2°. Que pendant la Mousson du Nord, où l'on étoit alors, quatre ou cinq Joncs, chargés de soie & d'autres marchandises, seroient envoyés à Batavia, sous une escorte, avec un Mandarin à bord pour former une alliance perpetuelle avec le Gouverneur Hollandois. 3°. Que Ryertz expliqueroit au Conseil de Batavia, par une Lettre particuliere, la nécessité d'abandonner les Piscadores (47), pour obtenir un traité ; & que durant la tréve, les Chinois n'enverroient point de Joncs aux Manilles, à la Cochinchine, à Kamboya, à Siam, à Jambi, ou Andrigery ; & que s'ils ne laissoient pas d'en envoyer, les Statises seroient en droit de s'en saisir.

VAN-RECHTEREN. 1622.

Treve d'un an & ses articles.

Aussi-tôt que ces articles furent dressés, les Chinois demanderent, qu'en laissant à bord trois Mandarins pour ôtage, deux ou trois Capitaines Hollandois descendissent à terre, pour confirmer le Traité par un serment, en présence du Ta-tok. Le 17, les trois ôtages arriverent à bord, avec leur cortége, & deux étendards bleus, brodés de blanc, qui étoient la livrée du Ta-tok. Ils apporterent aussi trois flèches, qu'ils appellent les emblêmes de leur fidélité. Ryertz apprenant d'eux que le Ta-tok étoit prêt à le recevoir, descendit avec deux de ses Capitaines, & fut conduit au Palais, avec beaucoup de pompe. Les Chinois placerent près de la Chaloupe quatre tables, qui furent couvertes d'oranges, de pâtisserie, de bierre de la Chine, & de fruits. Après cette collation, le Commandant Hollandois n'eut d'impatience que pour retourner à bord ; mais on le pressa d'attendre un autre Mandarin, qui devoit venir manger avec lui. Il fut informé, en même tems, que ce Mandarin étoit accompagné d'une troupe de Soldats, & cet avis lui fit encore hâter son départ. Le soir, les Chinois envoyerent, à bord, des paniers remplis de gâteaux, de bierre, de confitures, & d'autres rafraîchissemens, avec une flèche, qui signifioit que ce présent étoit pour les Matelots. Tous ceux qui en mangerent en ressentirent des suites fâcheuses : en un mot, dit l'Auteur, ils jetterent visiblement du poison.

Confirmation du Traité.

Cependant les ôtages Mandarins avoient continué de demeurer à bord, & les Députés Hollandois étoient encore au rivage. Comme l'on appercevoit, des deux Yatchs, quelques apparences de mouvement sur la rive, les Mandarins assurerent que c'étoit une Fête qu'on y célébroit à l'occasion du Traité, & que chaque Officier Chinois étoit bien aise de faire quelques politesses aux Députés, en les faisant manger avec lui. Mais, vers la nuit, les Hollandois virent descendre environ cinquante Joncs enflâmés, qui s'avançoient vers les deux Yatchs. L'Erasmus fut touché par deux de ces Brûlots, dont l'un mit si promptement le feu à la vergue du grand mât, que les flâmes gagnerent jusqu'au perroquet. Plusieurs petites Pyrogues environnant le même Vaisseau l'accrocherent, par le moyen d'un grand nombre de petits crochets attachés à leurs voiles, qui étoient humectées d'huile, & farcies de poudre & de feux d'artifices, qu'ils jetterent dans le Yatch, tandis que ceux qui étoient à

Trahison des Chinois.

Ils mettent en feu les deux Vaisseaux Hollandois.

(46) Van-Rechteren, *ubi sup.* p. 145. & suivantes.

(47) L'Auteur dit que les Chinois nomment ces Isles *Pe-kou* ou *Pe-hou* ; mais on a vû *Pong-hu* dans les Relations précédentes.

VAN-RECHTEREN. 1622.

bord des Pyrogues, en jettoient encore plus de la main. Ce Bâtiment souffrit beaucoup; mais s'étant enfin dégagés, les Hollandois éteignirent le feu, couperent le cable, & mirent à la voile. Ils n'auroient pas évité neanmoins quarante autres Joncs qui les menaçoient, sans le secours d'un vent frais qui s'éleva tout d'un coup. Ils eurent le tems de disposer leur canon. Une bordée qu'ils lâcherent aussi-tôt, fit perdre aux Chinois l'envie de s'approcher davantage; mais s'arrêtant à peu de distance, ils mirent le feu à leurs Brûlots, & les laisserent derriere eux en se retirant. L'équipage Hollandois eut le bonheur de les écarter.

Le Muiden est consumé.

Le Muiden étoit aussi à la voile; mais déja les flammes s'étoient attachées au corps & aux voiles du Vaisseau. Deux ou trois Brulots l'ayant abordé dans le même tems, il se hâta de gagner l'Isle de *Glan-san*, où il fut consumé. Cependant la plus grande partie de l'Equipage se sauva heureusement, avec les trois Mandarins qui étoient à bord. A la pointe du jour, l'Erasmus chercha la Chaloupe & les Deputés; mais, n'appercevant que trente ou quarante Joncs, qui arboroient des marques de triomphe, il rejoignit le Groningue & le Samson, qui étoient demeurés à l'ancre sous un Temple. Le jour suivant, ils rencontrerent trois Joncs de guerre, qu'ils mirent en feu avec leur canon (48). Ensuite ils ne penserent qu'à retourner aux Piscadores.

Les autres retournent aux Piscadores.

Hostilité des Hollandois.

Le 19 de Janvier de l'année 1624, les Hollandois étant retournés à l'embouchure de la même riviere, y rencontrerent soixante Joncs, qui s'engagerent aussi-tôt dans le Canal. Quatre-vingt Mousquetaires Chinois prirent terre devant une Ville, où ils joignirent un corps de deux cens hommes armés, qui étoient défendus par trois retranchemens. Ils firent feu sur les Hollandois lorsqu'ils les virent à la portée de leurs armes, leur tuerent trois hommes, en blesserent neuf; & se servant de leurs petits canons aussi promptement que les Hollandois de leurs fusils, ils rendirent la victoire long-tems douteuse. Cependant leurs ennemis, animés par la vangeance, forcerent leurs retranchemens, en tuerent quatre-vingt-dix-neuf, & brûlerent leur Ville. Ensuite la Flotte victorieuse entra dans la Baye de *Han ten-sau*, où elle prit quelques Bâtimens Pêcheurs, & cotoyant le rivage jusqu'à la Baye de la Victoire, elle y débarqua un gros corps de troupes, qui enleva cinquante bœufs. Elle prit aussi quelques Chinois dans la Baye de *La-moua*, & cinquante vaches dans celle de Harlem. Le premier de Mars elle alla croiser vers les Isles de Makana; mais un brouillard épais lui permit à peine de les découvrir. Les Vaisseaux Anglois, qui s'étoient séparés du reste de la Flotte, revinrent avec cent soixante-deux Chinois & mille pots d'huile qu'ils avoient enlevés. La Flotte avoit ordre aussi de croiser contre les Joncs Chinois qui revenoient du Japon; mais n'en ayant pû découvrir un seul dans l'espace de quarante-six jours, elle retourna le 12 d'Avril aux Piscadores; & dans sa route elle se saisit d'un Jonc qui avoit à bord trente-huit Chinois.

Vaisseaux Anglois qui les accompagnent.

Les Chinois se mettent en état de les attaquer.

En arrivant dans la principale de ces Isles, elle y trouva cent cinquante Joncs de guerre & quatre mille Chinois, qui avoient élevé un Fort à deux lieues de celui des Hollandois. D'ailleurs il arrivoit continuellement de nouvelles troupes; ce qui n'empêcha point que peu de jours après, un Capitai-

(48) Apparemment à boulets rouges. Il n'y a rien de si mal conçu que tous ces détails dans la Relation de Van-Rechteren.

Van-Rechteren. 1622.

ne Chinois ayant apporté une lettre des Mandarins de Tay-wan, qui propofoient un nouvel accommodement, cette propofition n'eut un fuccès plus prompt qu'on ne devoit l'efperer des circonftances. Mais les Hollandois trouverent enfuite un vafe, rempli de poifon, dans le Puits d'où ils tiroient leur eau. Nouvelle occafion de difcorde. Cependant les Chinois parvinrent à les appaifer, en proteftant qu'ils n'avoient point eu de part à ce lâche artifice & qu'ils n'en connoiffoient pas les Auteurs. A l'égard du traité, ils en revinrent à leurs premieres réfolutions, qui fuppofoient toujours que les Hollandois abandonneroient les Pifcadores pour fe retirer à Tay-wan, qui n'en eft qu'à dix lieues. S'ils promettoient à cette condition de commercer librement avec eux, ils ne déclaroient pas avec moins de fermeté que fans cela ils étoient réfolus de continuer la guerre. Le premier d'Août, on vit arriver aux Pifcadores le Vaiffeau *la Zelande*, avec le Docteur Martin *Souck*, envoyé pour racheter le Commandant Ryertz & prendre le gouvernement du Fort. Auffitôt qu'il fut débarqué, le Vaiffeau continua fa route au Japon, où il étoit obligé d'aller charger du riz, parce que le *Matatan* refufoit aux Hollandois la permiffion d'en acheter dans fes terres. Le Groningue accompagna la Zelande, avec ordre de rapporter des provifions pour les Pifcadores.

Traité qui interrompt la guerre.

Arrivée du Docteur Souck pour commander dans le Fort Hollandois.

Après de longues négociations les Hollandois confentirent enfin à quitter ces Ifles. Ils n'ignoroient pas que les Chinois avoient raffemblé une Flotte de quinze cens voiles, tant Joncs que Brulots, & qu'ils avoient chargé de pierres un grand nombre de Barques, dans la vûe de boucher tous les paffages de l'Ifle du Fort. Cet objet de tant de craintes & d'animofités fut démoli, avec le fecours même des Chinois, qui prêterent leurs mains au travail. La plûpart des matériaux & des effets furent tranfportés à Tay-wan. C'étoit la feule Ifle où ils puffent jamais efperer de s'établir tranquillement, parce que les Loix de l'Empire ne permettent point aux Etrangers de fe fixer dans fes limites. La Colonie des Pifcadores n'eut pas plûtôt paffé à Tay-wan, que Ryertz, ayant obtenu la liberté, fit voile à Java, avec fix milliers de foie cruë & une caiffe d'étoffes. Le Capitaine *China*, qui avoit fervi fi heureufement à la conclufion du Traité avec le *Ta-tok*, le *Kon-bon* & les autres Mandarins, revint bien-tôt à Tay-wan, avec quelques foies cruës qu'il y apportoit aux Marchands Hollandois, & les affura que le Commerce étoit fur un fort bon pied, conformément à la lettre que le Ta-tok d'Amoui avoit écrite au Commandant Souck, dans ces termes :

La crainte fait accepter aux Hollandois les conditions des Chinois.

Ils transportent leur Colonie à Tay-wan.

» Cette Lettre fervira de réponfe à la demande que Votre Seigneurie nous » a fait adreffer. Le Capitaine *China* nous a fouvent repréfenté que *Pe-kou* » (49) étoit évacué & rétabli dans fon ancien état ; ce qui nous perfuade » que Votre Seigneurie agit de bonne foi, & que nous pouvons faire fond » fur fon amitié. L'Empereur eft informé que les Hollandois font venus d'une » Région fort éloignée pour demander la liberté de commercer avec nous à » *Ka-lap-pa*, au Sud de la Ligne, & dans l'Ifle de *Tak-keu-da* (50) qui » eft de ce côté-ci. Là-deffus nous avons pris la réfolution de nous rendre à

Lettre du Gouverneur Chinois d'Amoui.

(49) Si cette Lettre eft originale, c'eft donc *Pe-kou* & non *Pong-hu* que les Chinois nomment les Pifcadores.

(50) C'eft le nom Chinois de *Batavia*, qui eft l'ancienne Jakatra.

VAN-RECHTEREN. 1622.

» *Hok-cheu*, pour conferer, avec le *Kon-bon* & le Conseil de la Ville, sur » les moyens de cimenter l'amitié qui s'est formée entre nous. Ainsi le Sei- » gneur Commandant peut se rendre à *Ka-lap-pa*, avec une parfaite con- » fiance, pour rendre compte de toute l'affaire au Gouverneur, & l'assurer » que le Commerce vous est accordé. Ecrit le ..... dans la quatriéme an- » née, le huitiéme mois & le vingtiéme jour du regne de l'Empereur.

Signé, TO-TOK-FOA.

Fort que les Hollandois bâtissent à Tay-wan.

Les Hollandois commencerent à bâtir un Fort sur la Côte Occidentale de l'Isle. Il ne fut d'abord composé que de planches, & les Bastions formés de sable, en attendant qu'on pût faire apporter, de la Chine, des pierres & d'autres matériaux pour donner plus de solidité à l'édifice. Quantité de Joncs Chinois, qui rendirent ce service aux Hollandois, furent payés en draps. Depuis cette heureuse époque, la paix, dit l'Auteur, n'a pas cessé de subsister entre les deux Nations; & s'il faut s'en fier aux apparences, le Commerce des Hollandois deviendra florissant à la Chine (51).

Sa description.

L'Isle où la Compagnie a jugé à propos d'établir le principal siége de son Commerce avec les Chinois, a reçu des Européens le nom de Formosa ou Formose, & porte à la Chine celui de *Pakkanda*. Le lieu que les Hollandois ont fortifié, & qui s'étoit nommé jusqu'alors *Tay-wan* (52), a pris le nom de *Fort de Zelande*. Sa situation est au Sud-Est de la Riviere de *Chin-cheu*, ou de l'Isle d'*Amoui*, à la distance d'environ trente-deux lieues. Il n'y a point de saison où les Vaisseaux ne puissent faire route dans cet espace; de sorte qu'un Port ne peut être situé plus avantageusement pour entretenir un Commerce reglé avec la Chine. Le Fort est placé sur une Montagne. Ses quatre Bastions furent achevés en 1634, & les faces revêtues de pierre grise. L'entrée du Canal est étroite, & n'a pas plus de treize ou quatorze brasses de profondeur dans la haute marée. Elle est éloignée de la place d'une portée de canon; pour sa sûreté on a conduit une redoute, qui est revêtue aussi d'un mur de pierre, haut de seize pieds, muni de deux pieces de canon, & gardé par vingt-cinq ou vingt-huit hommes. Lorsqu'une fois les Vaisseaux y sont entrés, ils se trouvent à l'abri de toutes sortes de vents (53).

Supplément au Siége de Macao, tiré de Faria.

Quoiqu'il y ait beaucoup de lumieres à tirer du récit de Van-Rechteren, le Siége de Macao & la disgrace des Hollandois y sont touchées si légerement, qu'elles ont besoin d'un supplément qu'on n'est pas fâché de devoir à Faria-y-Souza. C'est souvent de la varieté des récits & sur-tout de l'opposition des interêts, que la verité sort plus pure, aux yeux d'un lecteur qui ne cherche qu'elle.

Le 19 de Juillet 1622, dix-sept Vaisseaux Hollandois, ou vingt-trois suivant d'autres Ecrivains, se présenterent devant la Ville de Macao, dans l'espérance de surprendre la Flotte qni étoit prête à faire voile au Japon. Ils s'étoient déja saisis d'un grand nombre de Bâtimens Chinois & Portugais aux environs des Philippines. Leurs forces consistoient en deux mille combat-

(51) On a déja vû que cette prédiction fut démentie par leur expulsion de Formose & de Tay-wan.

(52) *Tatavang* dans l'Edition Françoise.

(53) Van-Rechteren, dans le Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales, Vol. V. p. 155. & suiv.

tans,

tans, sous la conduite de l'Amiral Reggers (54). Dans l'espérance d'emporter la Ville, ils commencerent par battre, pendant cinq jours, le Fort S. François. Le 24, étant débarqués au nombre de huit cens, ils se rendirent maîtres d'un retranchement, sans y trouver d'opposition. Ils marcherent ensuite vers la Ville, qu'ils se flattoient d'emporter avec la même facilité : Mais Jean Suares Vives les voyant avancer pour se saisir d'un poste considérable, les prévint avec cent soixante hommes. Après une vive décharge des armes à feu, on en vint à l'épée, qui jetta bien-tôt la terreur parmi les Hollandois, & leur fit prendre la fuite en laissant plus de trois cens morts sur le rivage. On leur prit sept Etendards, un canon, & toutes leurs autres armes, qu'ils jetterent à terre, pour rendre leur fuite plus légere à la nage. En même tems, les Vaisseaux continuoient de battre le Fort ; mais ils furent battus eux-mêmes par une artillerie si bien ordonnée, qu'elle en coula quelques-uns à fond & leur tua soixante hommes. Enfin la victoire n'en coûta que six aux Portugais, avec un petit nombre d'Esclaves. Une femme Caffre eut part à l'honneur, en combattant la hallebarde à la main, sous un habit d'homme. Elle tua trois Hollandois.

VAN-RECHTEREN. 1622.

Les Hollandois battent le Fort de Macao.

Ils sont repoussés devant la Ville.

Leur perte.

Le 17 de Juin 1624 (55), quatre Vaisseaux, partis de Batavia, parurent à la vûe du Port, dans la résolution d'attaquer la Flotte, qui étoit prête à mettre à la voile pour le Japon. Les droits royaux étoient si peu considérables, que le Commandant militaire n'ayant voulu rien entreprendre, quelques riches Particuliers se chargerent de la défense des Bâtimens Marchands. Ils en armerent cinq, & fondant sur l'Amiral ennemi, ils lui tuerent trente-sept hommes, & brûlerent son Vaisseau & forcerent les trois autres à prendre la fuite ; mais ils sauverent des débris de l'Amiral, cinquante piéces de canon, de vingt-quatre livres de balle, une grosse quantité de boulets, quelque argent & beaucoup de provisions (56). Ce récit des Portugais éclaircit Van-Rechteren sans le contredire.

Seconde Expédition, qui n'est pas plus heureuse.

CHAPITRE VII.

Voyage de NAVARETTE au travers de la Chine, en 1658.

LE Journal de ce voyage est tiré du sixiéme Livre d'une Relation Espagnole de l'Empire de la Chine, qui porte le nom du même Ecrivain (57). Navarette étoit un Religieux de l'Ordre de S. Dominique, envoyé par les

INTRODUCTION.

Qui étoit Navarette.

(54) Erreur, au lieu de *Reyersz*.

(55) Il ne paroît pas certain si ce fut cette année ou l'une des trois suivantes, parce que les dates ne sont pas plus exactes dans l'Original que dans la Traduction.

(56) Asie Portugaise de Faria, Vol. III. p. 312. & 341.

(57) Le titre Espagnol est *Tratados de la Monarchia di China. Description breve de aquel Imperio, y exemplos raros de Emperadores y Magistrados del. Con. narration diffuse de varros successos y cosas singulares ds otros Reynos y differentes Navigationes. Per Domingo Fernandez Navaretto, Folio, Madrid.* 1676. La Traduction Angloise donne à Navarette le titre de Professeur en Théologie dans l'Université de Saint Thomas à Manille ; de Missionnaire apostolique à la Chine, de Superieur de cette Mission, & de Procureur général à la Cour de Madrid pour la Province du Rosaire dans les Isles Philippines.

INTRODUCTION.

Superieurs de son Ordre aux Isles Philippines, en 1646; mais qui, n'y trouvant pas beaucoup d'encouragement, hazarda de passer à la Chine, où il s'employa plusieurs années aux exercices des Missions. Il y apprit la langue du Pays, il lut les Histoires Chinoises, & s'informa soigneusement des mœurs & des usages des Habitans. Après avoir passé vingt ans dans ses voyages, en Afrïque & en Amérique, il revint en Europe en 1673; & s'étant rendu à Rome, à l'occasion des différends qui s'étoient élevés entre les Missionnaires, il y fut traité avec les égards dûs à ses lumiéres & à son mérite. L'amour de la Patrie le fit repasser ensuite en Espagne, où il fut bien-tôt élevé à la dignité d'Archevêque d'Hispaniola.

Nature de son Ouvrage.

Son Ouvrage sur la Chine parut à Madrid en 1676. Il fut traduit en Anglois au commencement de ce siécle, & placé dans le premier Tome du grand Recueil Anglois des Voyages, où il occupe environ trois cens quatre-vingt pages *in folio*. L'Auteur l'a divisé en sept Livres, dont le premier traite, en vingt Chapitres, du nom, de l'antiquité & de l'étendue des Provinces de la Chine; des différentes races Impériales, du Gouvernement, des Conseils & des Cours de Justice; de la grandeur de l'Empereur & de sa Cour; de ses revenus, de ses dépenses, &c. des productions remarquables du Pays; des arbres, des fruits, des fleurs, des animaux, des oiseaux, des lacs, des rivieres, des Etangs, &c. Le second Livre, composé aussi de vingt Chapitres, renferme la description des différentes classes de Chinois, le coin, les cérémonies, les mœurs, les mariages, les funérailles, les sectes de Religion, les Temples, les Fastes; des explications sur la Secte de *Fo*; des Passages tirés de l'Histoire Chinoise, concernant les Empereurs & les grands Hommes, leurs actions & leurs discours. Le troisiéme Livre n'a qu'onze Chapitres, qui traitent de *Kung-fu-su*, ou *Confucius*; de ses Ecrits & de ses sentimens; de sa doctrine, telle qu'elle est expliquée dans le *Lun-ju* & le *Shu-king*; & des caracteres Chinois. Le quatriéme Livre a vingt Chapitres, comme les deux premiers. On y trouve l'exposition de la Morale Chinoise, d'après un Autëur du Pays; c'est-à-dire, divers Articles sur l'encouragement à la vertu, sur la Raison & les lumiéres de la Nature; sur la confiance que l'Homme doit avoir au Ciel & non à ses propres forces; sur l'obéissance aux parens; sur la maniere de se conduire soi-même; sur la nécessité de se contenter de sa condition; sur celle de garder son cœur & de réprimer ses passions: une exhortation à l'étude: un Article de l'éducation des enfans; de la satisfaction du cœur; des Loix & de la bonne instruction; du Gouvernement en général & de celui des familles; des civilités & des cérémonies; de la fidélité; des paroles & de la maniere de s'exprimer; des amis & des femmes. Le cinquiéme Livre, divisé en dix-sept préludes, a rapport aux différends des Missionnaires touchant *Schang-ti* & d'autres matieres. Il traite aussi des Livres classiques de la Chine & de leur désagrément; de la doctrine mysterieuse des Lettrés, & de celle qui est connue; de leur méthode de raisonner; des idées qu'ils ont de la création de l'Univers, de la génération des choses & de leur corruption; du fameux axiome, que toutes les choses sont les mêmes; de la génération & de la corruption; comment les choses sont distinguées l'une de l'autre; qu'il n'y a point de substance spirituelle distinguée de la matiere; des Esprits ou des Dieux que les Chinois adorent; qu'ils se réduisent tous à un

Sa division en sept Livres.
Premier Livre.
Second Livre.
Troisiéme Livre.
Quatriéme Livre.
Cinquiéme Livre.

seul : des attributs du premier Principe ; de la vie, de la mort & de la futurité ; de l'Athéisme, resultat de la Secte lettrée. Le sixiéme Livre contient, en trente-trois Chapitres, les voyages de l'Auteur. 1°. Son voyage à la Nouvelle Espagne. 2. Son voyage au Mexique & à Acapulco. 3. Aux Isles Philippines. 4. Son séjour à Manille. 5. Ses observations. 6. Mission à Mindoro. 7. Voyage à Macassar. 8. Séjour de l'Auteur dans cette Ville. 9. Son voyage à Macao. 10. Il entre dans l'Empire de la Chine. 11. Il se rend de Canton à Fongan. 12. Séjour qu'il y fait. 13. Voyage à Che-kyang, & séjour qu'il y fait jusqu'à la persécution. 14. Voyage à Peking. 15. Articles changés dans la discipline ecclésiastique. 16. Départ de Canton pour Macao. 17. Description de cette Ville. 18. Voyage à Malaca. 19. Voyage à Madrasta-patan. 20. Séjour dans ce Pays. 21. Voyage à Golkonde. 22. Voyage à Masulipatan. 23. Séjour. 24. Voyage à Surate. 25. Départ pour la France. 26. Séjour à Madagascar. 27. Voyage à Lisbone. 28. Voyage à Rome. 29. Irruption des Tartares à la Chine. 30. Eclaircissemens sur Nicolas Quon & sur son fils Quesing ou Koxinga. 31. Additions (58). 32. Supplément (59). 33. Notes sur le Traité *de Bello Tartarico*, par le Pere Martin Martinez, Jésuite. Le septiéme Livre contient, en plusieurs articles, les Decrets de Rome & les propositions résolues par l'Ordre de l'Inquisition.

INTRODUCTION. Sixiéme Livre.

Septiéme Livre.

L'Ouvrage de Navarette est rempli de choses curieuses, & respire dans toutes ses Parties la bonne-foi & la verité. Mais, outre qu'il est mêlé d'une infinité de matieres qui ont rapport aux disputes des Missionnaires & au progrès des conversions, il est mal digeré dans sa forme, & le style en est extrêmement prolixe. L'Auteur se permet des digressions sur toutes sortes de matieres : il introduit continuellement des citations & des autorités pour appuyer ses propres sentimens, & les tire sur-tout des Auteurs Religieux. Il paroît rendre plus de justice que la plûpart des autres Ecrivains au caractere des Nations dont il parle, & censure librement les pratiques des Missionnaires. En lisant tout ce qu'il dit à l'avantage des Chinois, & le portrait qu'il fait au contraire des Portugais & des autres Européens de sa propre Eglise, on s'imagineroit qu'il étoit fort mal disposé pour les derniers, & que son unique but étoit de faire valoir les autres par des comparaisons peu favorables à ses compatriotes. Il paroît fort scrupuleusement attaché aux principes de la Religion Romaine. Il ne marque pas moins de respect pour ceux de l'humanité. Souvent, comme il le fait remarquer lui-même dans sa Préface, il entreprend de plaider la cause des Indiens des Isles Philippines, comme d'autres ont tâché de rendre le même service à ceux de l'Amérique. On lui voit condamner, sans ménagement, la cruauté des Espagnols dans cette Partie du Monde. Enfin, il déclare souvent la guerre à ceux (60) qui voudroient faire servir la violence au progrès de la Religion.

Jugement critique sur l'Ouvrage de Navarette.

Caractere de l'Auteur.

Navarette a composé, sous le titre de *Controverses*, un autre Ouvrage,

Autre Ouvrage qu'il a composé.

(58) Ces additions regardent les Régions & les Isles voisines de la Chine.

(59) C'est proprement une suite de remarques sur l'Histoire du travail des Missionnaires dans les Isles Philippines, par le Pere François Collins, Jésuite.

(60) Collins, chap. 14. p. 229. de son Histoire, dit qu'au Bresil, au Perou, au Mexique, dans la Floride, aux Isles Philippines & Moluques, le Christianisme n'a dû son introduction qu'au Pouvoir séculier.

Introduction.

auquel il renvoye souvent ses Lecteurs. Il avertit dans sa Préface que ce Livre contient les différends anciens & modernes qui se sont élevés dans la Mission de la Chine, depuis son ouverture jusqu'à l'année 1669. Il semble qu'il en ait voulu faire une Relation plus complette & plus méthodique de toutes ces disputes, dont il observe qu'il a souvent eu occasion de parler dans son Ouvrage sur la Chine, & qui se trouvent fort éclaircies par ces Remarques postérieures. C'est ce qui l'avoit porté à publier d'abord ses voyages. Son Traducteur nous apprend que ses Controverses furent imprimées; mais que par le crédit & les soins de certaines personnes, qui n'y étoient pas ménagées, cette Edition ayant été saisie avant sa publication, il ne s'en est répandu qu'un très-petit nombre d'Exemplaires.

§. I.

Voyage de l'Auteur depuis Canton jusqu'à Fou-gan-hyen.

Navarette. 1658. Entrée de l'Auteur à la Chine.

NAVARRETE se trouvant à Macao, en 1658, dans la resolution d'entrer à la Chine, pria un Missionnaire, qui devoit se rendre à Canton pour y bâtir une Eglise, de lui permettre de l'accompagner. Il tira non-seulement de lui, mais encore de son Superieur, des promesses qui ne furent jamais exécutées. Mais il trouva dans la suite un Chinois infidéle qui entreprit de le conduire pour une somme fort legere, & qui ne cessa point de le traiter avec beaucoup de respect. Trois Soldats Tartares, qui monterent dans le même Jonc, ne lui marquerent pas moins de civilité. Il observe à cette occasion que se trouvant depourvû de toute assistance humaine, il fut le premier Missionnaire qui s'introduisit à la Chine ouvertement & sans précaution. Jusqu'alors tous les autres, tels qu'un certain nombre de Franciscains, & de Dominiquains, y étoient venus ou secretement, ou sous la protection de quelque Mandarin, ou, comme les Jesuites, en qualité de Mathematiciens.

Temple d'Idoles près de Macao.

En sortant de Macao, les Guides de Navarette s'arrêterent devant un Temple d'Idoles, où ils offrirent des sacrifices pour l'heureux succès du passage. Quoique les Portugais se vantent d'être les Maîtres absolus de l'Isle, ils ne sont point encore parvenus à pouvoir extirper autour d'eux ce reste d'Idolatrie. Dans l'espace de deux jours, le Missionnaire aborda au rivage de Canton. Il ne put voir sans admiration cette prodigieuse Ville, en remontant la Riviere au long des murs, qui ont presqu'une lieuë & demie d'étendue de l'Est à l'Ouest.

Navarette est volé par des Chrétiens, & bien traité par des Infidéles.

Au commencement du mois d'Octobre, il quitta Canton, avec le secours de quelques Soldats Négres, qui le traiterent fort incivilement, quoiqu'ils fissent profession d'être Catholiques. Ils lui déroberent cinquante piéces de huit, & quelques Ornemens Ecclesiastiques. J'étois, dit-il, en garde contre les Infidéles; mais je ne croyois pas devoir me défier des Chrêtiens. Pendant neuf jours qu'il fit voile sur la Riviere, avec les trois Soldats Tartares qui l'avoient escorté depuis Macao, il eut à se loüer autant de leurs civilités, que s'ils eussent été bons Catholiques. Dans cette route, il ne donna rien à personne sans en recevoir une marque de reconnoissance par quelque petit pré-

ſent ; mais lorſqu'il n'avoit rien lui-même à donner, il n'auroit pas voulu accepter un morceau de pain, parce que ces retours mutuels ſont un uſage établi dans tout l'Empire.

Fatigues de ſa route.

Il gagna la Riviere où l'on commence à rencontrer les machines. Lorſqu'il ne pouvoit voyager par eau, il marchoit à pied, faute d'argent. Un jour qu'il s'étoit extrêmement fatigué à gagner le ſommet d'une grande montagne, il y découvrit une maiſon, qui ſervoit de corps de garde à quelques Soldats, pour veiller à la ſûreté des paſſages. Le Capitaine voyant paroître un Etranger, alla au devant de lui, le preſſa civilement d'entrer dans ſa retraite, & l'y conduiſit par la main. Auſſi-tôt il lui fit préſenter du *cha*, c'eſt-à-dire du thé ; & ſurpris de l'avoir trouvé à pied, il demanda aux Chinois, dont il étoit accompagné, pourquoi il le voyoit en ſi mauvais équipage. On lui raconta que l'Etranger avoit été volé. Il parut fort ſenſible à ſon malheur, & renouvella ſes civilités en le congédiant. Navarette reçut beaucoup de conſolation de cette avanture ; mais la montagne étoit ſi rude, qu'il fallit de s'eſtropier en deſcendant. Il gagna la maiſon d'un Infidéle ; car il ne rencontra point de Chrêtiens ſur cette route, juſqu'à la Province de Fo-kyen. Les forces lui manquant tout-à-fait à l'entrée de cette maiſon, il tomba ſans connoiſſance. Son Hôte le ſecourut avec un empreſſement & des ſoins dont il fut ſurpris. On ne l'auroit pas traité avec plus de bonté dans une Ville d'Eſpagne. Il mangea quelques morceaux d'un poulet, qui retablirent un peu ſes forces. Cet Homme continua de le traiter avec des attentions admirables pendant toute la nuit. Il le fit coucher dans ſa chambre, & dans ſon propre lit, qui étoit fort bon ; & le lendemain il ne voulut rien prendre pour ſa dépenſe. » N'eſt-ce pas beaucoup, dit l'Auteur, pour un Infidéle ? Je l'ai dit » pluſieurs fois, ajoute-t-il, & je dois *le repeter mille* ; cette Nation ſurpaſſe » toutes les autres en humanité, comme ſur pluſieurs autres points.

Conſolations qu'il reçoit.

Rencontre d'un tigre.

Le lendemain, étant arrivé au bord d'une grande riviere, il fut pénetré de froid en la paſſant à pié, juſqu'aux genoux. Ses Compagnons & lui furent également effrayés de la rencontre d'un tigre, auſſi gros qu'un mouton, qui étoit couché ſur une petite éminence, aſſez près du chemin. Le même jour, ils arriverent à la vûë d'une Ville grande & bien peuplée, ſur le bord d'une large riviere, qui étoit couverte de pluſieurs milliers de Vaiſſeaux. Tous les Habitans étoient dans l'allarme, à l'occaſion d'une troupe de voleurs qui s'étoient repandus dans le canton. D'ailleurs la guerre ſe faiſoit avec beaucoup de chaleur contre les Chinois de mer (61), qui refuſoient de ſe ſoumettre aux Tartares. Navarette & ſes Compagnons s'étant gliſſés la nuit dans une Barque, avec beaucoup de précautions, ſuivirent le courant de la riviere. Le matin ils continuerent de voir un grand nombre de Vaiſſeaux, & le ſoir ils jetterent l'ancre ſous les murs de *Chang-cheu*.

Grande Riviere & belle Ville.

Ville de Chang-cheu.

Cette Ville eſt fameuſe à la Chine. C'eſt de-là que partent tous les Chinois qui vont exercer le Commerce aux Manilles, & que les Eſpagnols nomment *Chin-cheos* par corruption (62). Elle eſt ſituée dans la Province de Fo-kyen.

(61) C'étoient les partiſans de Koxinga, dont on a déja vû l'Hiſtoire. Ils ſont nommés, quelques lignes plus bas, *Chinois de Kabello*.

(62) On a vû les variations des Ecrivains ſur le nom même de la Ville. Mais on ne demandera plus pourquoi pluſieurs la nomment *Chin-cheu*.

NAVARETTE. 1653.

Comme elle eſt défenduë par une garniſon nombreuſe, & par de bonnes fortifications, il en couta beaucoup à l'Empereur Tartare pour s'en rendre le Maître. Les Chinois de *Kabello* (63) la reprirent; mais ils furent réduits enſuite par des forces ſuperieures.

Beauté d'une de ses ruës. Embarras de l'Auteur.

Navarette & ſes Compagnons quitterent leur Barque à la pointe du jour. Ils entrerent dans la Ville, dont ils traverſerent une grande partie. Tout d'un coup l'Auteur fut ſurpris de ſe trouver dans une ruë, la plus longue, la plus belle & la plus peuplée qu'il eût jamais vûë. Mais il fut encore plus étonné d'entendre dire autour de lui; voilà un Pere des Manilles. Il ſe reſſouvint de la dureté que les Soldats de Manille exercent à l'égard des Chinois; & le moindre traitement auquel il s'attendit, fut une vigoureuſe baſtonade. Dans cette crainte, il continua de marcher d'un bon pas au long d'une ruë qui lui paroiſſoit ſans fin. Elle n'a pas moins d'une demie lieue de longueur, & des deux côtez elle eſt bordée par de belles arches de pierre, à vingt pas l'une de l'autre. Comme la Ville étoit remplie de gens de guerre, qui partoient avec beaucoup de bruit & de confuſion, Navarrete étoit fort embarraſſé de ce qu'il alloit devenir. Les Chinois de ſa compagnie ne trouverent point une Hôtellerie où l'on voulût les recevoir; & pour comble d'inquiétude, ils avoient une grande riviere à paſſer dans la Barque publique. Le Miſſionnaire n'y entra point ſans une vive agitation, qui ne fit qu'augmenter lorſqu'il vit tous les paſſans attacher les yeux ſur lui. Il fut même forcé d'attendre plus de huit heures, juſqu'à ce que la Barque fut remplie. On deſcendit la riviere l'eſpace de trois ou quatre lieuës; & lorſqu'on fut arrivé à l'autre bord, l'Auteur ſe crut dans un autre monde.

Heureuſe rencontre qu'il fait en chemin.

Après avoir marché environ deux lieuës, il rencontra un Chinois de la plus haute taille & de la plus terrible phiſionomie qu'il eût encore vû; mais ce qui l'avoit d'abord effrayé, devint enſuite le ſujet de ſa conſolation. Cet inconnu lui fit connoître par des ſignes qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il dévoit ſe livrer à la joye. Dans l'hôtellerie où ils logerent enſemble, il lui procura la meilleure chambre. A table, il lui fit prendre place à ſa droite, & lui ſervit les meilleurs morceaux. En un mot, il prit autant de ſoin de lui, que s'il eût été chargé de ſa garde. Navarette prétend n'avoir jamais connu d'homme d'un meilleur naturel. Deux jours après, il fut joint par un autre Chinois, dont la bonté ne cedoit rien à celle du premier.

Ville de Suen-cheu. Sa grandeur & ſa force.

En arrivant à la Ville de *Suen-cheu*, Navarette admira beaucoup la grandeur extraordinaire de cette Ville. D'une éminence voiſine, on la prendroit pour un petit monde. Ses murs avoient été ruinés pendant le Siége des Tartares; mais l'Empereur les fit rebâtir en moins de deux ans: entrepriſe, ſuivant l'Auteur, qu'aucun Prince de l'Europe n'auroit pû exécuter en moins de cinq ou ſix années. Ils ſont revêtus comme en Europe, de parapets & de baſtions. En les ſuivant, l'Auteur compta ſoixante-dix piéces de canon; & voyant que ce compte ne finiſſoit pas, il abandonna ſon entrepriſe. Vers l'année 1663, l'inondation fut ſi prodigieuſe, que les flots de la riviere ayant ſurpaſſé les murs, une grande partie des Habitans furent noyés dans la Ville.

(63) Les Koxingans.

Deux lieues au-delà de Suen-cheu, l'Auteur & ses Compagnons arriverent au célébre pont de *Lo-jung*, qui tire ce nom d'un port voisin. Ce pont fut un spectacle admirable pour Navarette. Un Gouverneur, nommé *Kai-jung*, le fit bâtir sur un bras navigable de la mer, où quantité de passans perissoient tous les jours. Sa longueur est de treize cens quarante-cinq grands pas. de l'Auteur. Il porte sur environ trois cens piliers quarrés, qui ne sont pas fermés en arches, mais plats, & couverts de belles pierres, de plus d'onze pas de longueur. Les deux côtés sont bordés de belles balustrades, sur lesquelles on voit à d'égales distances des globes, des lions, & des piramides. La pierre est d'un bleu très-foncé. Quoique l'eau ait beaucoup de profondeur, & que cet édifice, qui est bâti sans chaux, ait déja duré plusieurs siécles, il ne court aucun danger, parce que toutes les pierres sont à mortaise. Il supporte cinq belles tours, qui sont placées à distances égales, & des portes également capables de défense par leurs fortifications, & par le nombre de Soldats qui les gardent.

NAVARETTE. 1658.

Beauté du Pont de Lo-jung.

Trois jours après, Navarette rencontra le Général de la Province de Fo-kyen, qui marchoit vers Chang-cheu avec un corps de vingt mille hommes. Il auroit eu beaucoup de peine à sortir d'embarras, dans cette occasion, sans le secours des deux Chinois, qui n'avoient point encore cessé de l'accompagner; non qu'il fût menacé d'aucune insulte; mais parce qu'il n'étoit point en état de répondre aux questions qu'on pouvoit lui faire. Il passa devant le Général, qui étoit près du rivage, avec toute la gravité & le faste possible. Le nombre de ses chevaux & de ses chameaux, & la richesse de ses équipages, parurent autant de prodiges aux yeux de l'Auteur.

Rencontre d'une armée Chinoise.

Magnificence du Général.

Lorsqu'il eut passé ce premier corps d'armée, & qu'il se croyoit à la fin de ses inquiétudes, il tomba dans une autre troupe, qui ne lui causa pas moins d'embarras. C'étoit un Corps de Picquiers, qui marchoient en deux lignes sur les deux bords du chemin. Les Compagnons de l'Auteur étoient demeurés derriere lui, pour reparer quelque chose à leurs selles & à leur bagage. Il se vit obligé de passer seul entre les deux hayes. Mais n'y ayant rien essuyé de fâcheux, il déclare qu'il aimera toujours mieux traverser deux Armées Tartares, qu'une Armée Espagnole. En passant par divers Villages, il vit des fruits & des viandes exposées dans les boutiques, aussi tranquillement que s'il n'étoit passé aucun homme de guerre. C'est une chose sans exemple à la Chine, qu'un Soldat ait causé le moindre tort aux Sujets de l'Empire. Une Armée entiere traverse des Villes & des Villages, sans y produire aucun désordre, & n'ose rien demander qu'elle ne paye au prix ordinaire. L'Auteur assure que l'année suivante un Soldat eut la tête coupée pour avoir retranché un demi sol du prix de quelques marchandises qu'il avoit achetées. Les gens de guerre, suivant la maxime des Chinois, qui est passée d'eux aux Tartares, sont faits pour défendre le Peuple, & pour le garantir de tous les maux qu'il peut craindre de l'Ennemi: or s'il en étoit menacé par ses propres défenseurs, il vaudroit mieux qu'il demeurât tout à fait sans défense, parce qu'il n'auroit alors qu'un seul Ennemi, contre lequel il lui seroit plus aisé de se défendre lui-même.

Autre embarras de l'Auteur.

Maxime Chinoise.

En arrivant près de Fu-cheu, Capitale de la Province de Fo-kyen, Navarette pria ses guides d'entrer avant lui dans la Ville, pour chercher l'Eglise

NAVARETTE. 1658.

Excellente Hôtellerie.

chrétienne, & sçavoir s'il s'y trouvoit quelque Missiounaire. Ils le conduisirent en même tems dans une Hôtellerie, aussi bonne qu'il y en ait dans toute l'Italie. Il falloit traverser deux cours, au fond desquelles il trouva une table, chargée de mille sortes de délicatesses. Les deux Chinois lui amenerent à leur retour un Chrétien de la Ville, dont la présence lui rendit la vie. Mais le Missionnaire de cette Eglise ne parut point, & Navarette est persuadé qu'il se cacha exprès pour éviter de le voir.

Description de la Ville.

Après avoir pris deux jours de repos, pendant lesquels il fut bien traité par un Médecin Chrétien, & caressé de plusieurs autres, qui lui firent quelques petits présens, il fut obligé de traverser la Ville pour la quitter. Elle est d'une beauté extraordinaire; & quoiqu'une des moindres Capitales de la Chine, on prétend qu'elle contient un million d'Habitans. Le fauxbourg par lequel il étoit entré n'a pas moins d'une lieue de longueur. La foule du Peuple est incroyable dans les rues, sans qu'il paroisse une seule femme dans ce mêlange, La rue qu'il suivit pour sortir est d'une largeur singuliere, longue, nette, bien pavée, & bordée de Boutiques, où l'on trouve toutes sortes de marchandises. Il rencontra dans cette rue, à quelque distance l'un de l'autre, trois Mandarins, qui marchoient avec une gravité, une pompe & un cortége dont il fut surpris. On l'obligea de descendre de son palanquin à leur passage.

L'Auteur continue son voyage.

Civilités qu'il reçoit d'un Officier militaire.

En quittant Fu-cheu il eut à traverser, pendant cinq jours, des Montagnes qui s'élevent jusqu'aux nuës. La derniere nuit, il coucha dans un petit Château, gardé par une cinquantaine de soldats. Les civilités qu'il y reçut sont, dit-il, incroiables. Le Commandant poussa la politesse jusqu'à lui ceder sa propre chambre; & se présentant le matin à sa porte, avec d'autres Officiers, il lui fit des excuses de ne l'avoir pas mieux traité. Ici l'Auteur renouvelle son admiration pour les manieres & les usages de ces Infidelles. Mais il ajoute que les Européens passent chez eux pour des Barbares.

Il passe une mauvaise nuit.

S'étant remis en marche le 2 de Novembre, il eut beaucoup à monter & à descendre pour traverser sept Montagnes, qu'il appelle *infernales*. A la derniere il essuia une pluie violente. En descendant, il rencontra une Compagnie de Cavaliers, qui le saluerent suivant leurs usages. Il arriva fort tard dans les fauxbourgs de la Ville de *Fo-ngan* (64), où il ne trouva pour retraite, avec ses compagnons qu'une maison dépourvûe de toutes sortes de commodités. Ils furent obligés de coucher sur la paille, sans quitter leurs habits, & sans avoir rien trouvé pour leur nourriture. Le lendemain Navarette étant entré dans la Ville, se rendit à l'Eglise chrétienne, où il trouva trois Missionnaires de la Province de Manille. C'est la premiere Eglise que les Dominiquains aient fondée à la Chine.

Parure de l'Auteur en voyageant.

L'Auteur, jusqu'au jour qu'il avoit rencontré l'armée Chinoise dans la Province de Fo-kyen, avoit porté au col son Chapelet, avec une croix de S. Toribut & une médaille, qui y étoient attachées. Comme son Chapelet étoit de jais & qu'il ne s'en trouve point à la Chine, les Habitans le regardoient curieusement, le manioient, se demandoient avec admiration de quoi il étoit composé, & ne cessoient enfin d'importuner le Missionnaire. Mais lorsqu'il fut prêt à traverser l'armée, un de ses compagnons Chinois le lui ôta du col,

(64) *Fu-ngan-hyen* dans la Carte des Jésuites.

& lui

NAVARETTE. 1658.

& lui fit ſigne de le cacher. Il obéit ſans difficulté, quoique tout le monde ſçût fort bien qu'il étoit Prédicateur de l'Evangile, & que ſon interpréte eut pris ſoin de lui rendre témoignage ſans avoir attendu qu'on l'eut demandé. Dans cette route il vit une quantité innombrable de Villes, de Bourgs, de Villages & des maiſons de Campagne. Il ne faiſoit preſque point un pas ſans quelque ſpectacle de cette nature. Le fruit, la viande, le poiſſon, la patiſſerie de diverſes eſpeces & d'autres ſortes de commodités étoient dans une abondance incroiable. Il s'arrêta quelque tems, dans une Hôtellerie, à voir hacher du lard, pour le mêler avec quelques viandes qu'on aſſaiſonnoit. De toute ſa vie, il n'avoit vû nulle part tant d'adreſſe, de diligence & de propreté. Au long du chemin, il remarqua pluſieurs moulins à papier. Ce qui lui parut le plus admirable dans ce Pays, c'eſt qu'on y éleve ces machines ſur une demie douzaine de pilliers, & que le moindre ruiſſeau ſuffit pour leur donner le mouvement néceſſaire au travail; tandis qu'en Europe on eſt obligé d'avoir recours à mille inſtrumens. Le voiage de l'Auteur dura quarante jours; & dans un ſi long eſpace il ne vit pas plus de trois femmes, ſoit dans les Villes, ſoit ſur la route ou dans les Hôtelleries. En Europe, dit-il, ce recit paroîtra incroiable: mais les Chinois auroient trouvé qu'avoir vû trois femmes, c'étoit en avoir vû trop.

Beauté & richeſſe du Pays.

Adreſſe des cuiſiniers Chinois.

On ne voit point de femmes en public.

La Ville, ou comme d'autres l'appellent, la Cité de *Fo-ngan*, eſt fort renommée dans la Province de *Fo-kyen*. Elle avoit beaucoup ſouffert dans la guerre des Tartares, qui s'en étoient deux fois ſaiſis, & qui s'en étoient vûs autant de fois chaſſés par les Chinois. Enfin les ayant forcés de ſe ſoumettre, ils avoient promis, dans la capitulation, de ne maltraiter perſonne. Mais ils ordonnerent que tous ceux qui portoient les armes ſortiſſent de la Ville un certain jour; & fondant ſur eux, ils en paſſerent quatorze mille au fil de l'épée. *Lyu-chung-zan*, Général Chinois, homme de courage & d'un ſçavoir diſtingué, ſe voyant réduit à cette extrêmité, prit le parti de s'empoiſonner lui-même. Il invita quelques amis à ſuivre ſon exemple; mais ils s'en diſpenſerent par diverſes excuſes. Les Tartares le trouverent mort dans ſa chaiſe de cérémonie, le coude appuié ſur une table. Dans cet état ils lui rendirent toutes ſortes de reſpects, en donnant de grands éloges à ſa fidelité, qui lui avoit fait choiſir la mort plûtôt que de rendre ſa Ville à l'Ennemi.

Ville de Fongan. Son ſort pendant la guerre.

Mort volontaire d'un homme de mérite.

On raconta ici au Miſſionnaire un exemple remarquable d'orgueil, dans un Mandarin Européen (65). Le Général qu'on vient de nommer partant un jour pour aller combattre les Tartares, accompagné de cet Européen, qui portoit le titre de *Mandarin de la poudre*, prit ſes quartiers dans l'Hoſpice des Dominiquains. L'air de grandeur qui éclatoit autour du Mandarin formoit un contraſte ſi ſingulier avec la pauvreté des Dominiquains, que les Infidelles commencerent à douter s'ils avoient l'Europe pour Patrie commune. Ils réſolurent, pour éclaircir ce doute, d'obliger un des Miſſionnaires de Fo-ngan à s'approcher du Mandarin & à lui parler dans un lieu public. Le Pere François Diaz, qui fut choiſi dans cette vûe, fit deux lieues à pied, pour ſe rendre dans l'endroit dont on étoit convenu. Il y arriva tout en ſueur,

Fierté d'un Mandarin Européen.

(65) Navarette ne dit pas de quel Ordre étoit ce Mandarin. Mais on peut aiſément le deviner, d'autant plus qu'il ne perd pas une occaſion de ſe déchaîner contre le même Ordre.

NAVARETTE. 1658.

& se présenta au Mandarin, qui étoit assis pompeusement dans son palanquin, avec un cortége convenable à son rang. Ce Seigneur voyant paroître un homme à pied, seul & dans un habit fort simple, se retira sans arrêter les yeux sur lui. Le Pere Diaz demeura fort déconcerté, au milieu d'un grand nombre de spectateurs, dont quelques-uns même étoient Chrétiens, & s'étoient flatté que leur guide spirituel seroit reçu avec plus de distinction. Lorsqu'on demanda au Mandarin, pourquoi il avoit traité avec tant de hauteur un Européen, il répondit; devois-je me lever de ma chaise pour faire des politesses à un homme si mal vêtu?

Comment il se justifie.

Autre dureté du même Mandarin.

Dans une autre occasion, le Général parla peu avantageusement des Dominiquains devant le même Mandarin & un Chinois Catholique. Sa mauvaise humeur venoit de la perte d'une Concubine, qui l'avoit abandonné pour embrasser le Christianisme. Le Mandarin s'appercevant qu'il ne souhaitoit pas de bien aux Religieux de cet Ordre, lui repondit en langue Chinoise: *Sung ta mer ki pa;* c'est-à-dire, *Faites-les sortir du Royaume, & qu'on n'en parle plus.* Le Général parut frappé de cette réponse. Le Chinois Catholique encore plus surpris, regarda fixement le Mandarin de la poudre. Quelle différence, observe Navarette, entre le traitement que je recevois des Infidelles, & la maniere dont un Européen en traitoit d'autres? En un mot, ajoute-t'il, *Figulus figulum odit.* Cependant le Mandarin de la poudre eut recours ensuite à lui, pour le prier de lui fournir un domestique chrétien. Dans la suite, s'étant rendu à Rome avec ce domestique, qu'il y fit passer pour un habile Medecin, il lui defendit de mettre le pied au Couvent de la Minerve. Aussi le Général des Dominiquains ne manqua-t-il point d'en écrire à la Chine.

L'Auteur étudie la langue Chinoise.

L'Auteur avoit reçu ordre, apparemment de ses Supérieurs, d'étudier soigneusement les caracteres Chinois. Cette commission lui parut si difficile, qu'il ne commença qu'avec une extrême répugnance. Cependant peu de mois après, il conçut une vive passion pour ce qui lui avoit causé tant de dégoût. Dans l'espace de deux ans qu'il passa dans la Province de Fo-kyen, il parvint à pouvoir entendre les confessions, prêcher facilement, lire les livres, & discourir même sur les matieres de Réligion.

§. II.

Voyage de l'Auteur à Kin-wha-fu dans la Province de Chekyang, & de-là jusqu'à Peking.

Nombre & besoins des Missionnaires.

LES Missionnaires Dominiquains étoient alors au nombre de neuf. Leurs besoins étoient devenus fort pressans, lorsqu'au mois de Septembre ils reçurent avis qu'il leur étoit arrivé de l'argent de Manille. Mais ce secours, après avoir échappé aux dangers de la mer, fut enlevé sur la riviere par des voleurs de terre, à l'exception de cent pieces de huit qu'un Chinois eut l'habileté de cacher.

Navarette est envoyé dans la Province de Chekyang.

Dans le cours du mois de Novembre, Jean *Poianko*, Dominiquain de la Mission de Che-kyang, devant partir pour se rendre à Manille, Navarette reçut ordre d'aller remplir sa place dans cette Province. Comme il entendois

fort bien la langue, & qu'il avoit eu le tems de laisser croître sa barbe, ce voyage lui fut beaucoup plus facile que les premiers. Cependant il ne le fit pas sans allarmes, parce qu'il s'étoit chargé d'une provision de vin pour la Messe, & de la moitié de l'argent qui avoit échappé aux voleurs. Il se fit accompagner de deux Chrétiens & d'un Infidelle, tous trois Païsans de l'intérieur des terres, & gens d'un excellent naturel. Le second jour il arriva au pied de la plus haute Montagne qu'il eut jamais vûe. Il eut besoin d'onze jours pour la passer, & pour en traverser plusieurs autres.

Navarette. 1658.

A chaque lieue, ou chaque demie lieue, il trouva des lieux de repos, extrêmement propres & commodes. Dans toutes les parties de la Chine, on a ménagé des commodités de cette espece pour les voyageurs. Tous les chemins d'ailleurs sont excellens. Navarette remarqua aussi quantité de Temples, quelques-uns sur des montagnes fort hautes, dont la pente est si escarpée, que la vûe seule a quelque chose d'effrayant. Les unes se terminent par de profondes vallées. D'autres croisent les grands chemins. A l'entrée des dernieres, on offre aux passans du *Cha* ou du thé, pour se rafraîchir. Dans d'autres lieux, l'Auteur trouva de petites maisons, habitées par des Bonzes, avec leurs Pagodes, & des provisions de la même liqueur, qu'ils présentent aux passans avec beaucoup de politesse & de modestie. Ils paroissent charmés de recevoir ce qu'on leur offre, & leurs remercimens sont accompagnés d'une profonde revérence. Si on ne leur donne rien, ils demeurent immobiles. Navarette confesse qu'il ne leur fit jamais aucun présent; mais il remet l'explication de cette conduite dans un autre lieu.

Ses observations sur la route.

En arrivant aux bords de la Province de Che-kyang, il trouva dans l'intervalle de deux vastes Rocs une porte gardée par des soldats, qui avoient leurs quartiers entre cette porte & une autre porte suivante. Ils le traiterent avec du *Cha*, & dirent civilement à ses guides; » sans doute que cet honnête Etran- » ger a des ordres pour passer cette Frontiere. Le Chinois Infidelle qui accompagnoit Navarette se hâta de répondre : » Il a été fouillé, Messieurs; en voi- » ci les certificats. C'est assez, c'est assez, reprirent les soldats; quoiqu'au » fond, remarque l'Auteur, je n'eusse été fouillé nulle part. On verra dans » un autre lieu, continue-t-il, comment des Chrétiens se conduisirent à la » même occasion. Il observa curieusement ce passage, & d'autres défilés de la même nature qu'il rencontra dans ses voyages. Ils ont, dit-il, si peu de largeur, que deux personnes n'y passeroient pas de front. Une poignée de monde les défendroit contre une armée, & sans autres armes que des bâtons.

Passages bien gardés & difficiles à forcer.

Il gagna bien-tôt une autre passage, assez semblable au premier, mais défendu par une garde beaucoup plus nombreuse. On lui fit de grandes revérences, sans l'importuner par la moindre question. Une femme passant pour se rendre dans un Temple, situé assez près de là sur une Montagne, fut saluée gravement par les soldats, qui se leverent à son approche. Elle leur rendit modestement cette politesse. Navarette admira ces usages entre des Infidelles, lorsqu'on voit regner tant d'impudence dans les Pays Chrétiens. Il y a, dit-il, de quoi nous étonner & nous confondre. Pendant cette route, il vit une femme dans une Hôtellerie; mais ce fut, dit-il, la premiere & la derniere; car il n'en vit qu'une, quoiqu'il eut couché dans un grand nombre des mêmes

Politesse des Chinois.

NAVARITTE. 1658.

Ville de Kin-wha.

Différend de deux Missionnaires.

lieux. Enfin, il arriva dans une Ville nommée *Kin-wha* (66), c'est-à-dire, fleur d'or, qui tire ce nom d'une abondance de fleurs jaunes, qui croissent sur une montagne voisine. Il y trouva peu de nouveaux Chrétiens, parce qu'il n'y avoit pas plus d'un an que cette Eglise avoit pris naissance. Dans un différend qu'il eut ensuite à Canton, le Pere Faber, Jesuite, lui demanda combien de Prosélytes il avoit fait dans cette Ville. Navarette répondit qu'il n'avoit point été envoyé pour convertir, mais pour prêcher; & rétorquant le réproche, il lui dit qu'on sçavoit assez qu'à *Schang-hay* (67) il n'y avoit que trois Lettrés qui méritassent proprement le nom de Chrétiens; & que de deux mille qui avoient été baptisés à *Jang-cheu* (68), le Pere Pachuo même avoit avoué qu'on n'en voyoit que sept ou huit qui fréquentassent l'Eglise.

L'Auteur compose des Livres.

Persécution contre les Missionnaires.

Quelque tems aprés, l'Auteur se rendit dans un Village, où, pendant plusieurs mois, il fit son occupation de composer quelques livres utiles. Etant retourné ensuite à Kin-wha, son Catechiste, qui avoit fait de bonnes études, l'aida beaucoup à les traduire. Quelques secours d'argent qu'il reçut en 1654 l'avoient mis en état de commencer l'impression de son Catechisme, lorsqu'on reçut avis de la Cour que l'Ennemi des Missionnaires (69) avoit présenté un Mémoire contre le Pere (70) Adam & la Réligion chrétienne. Navarette en rapporte l'occasion :

Occasion de la persécution.

Le Pere Adam avoit été nommé Président du College des Mathematiciens, dont l'office est de composer tous les ans l'Almanach. C'est par ce petit ouvrage que tout l'Empire se gouverne, dans les matieres politiques comme dans celles de réligion. Les jours heureux ou malheureux y sont distingués pour toutes les actions qu'on peut entreprendre; mais l'Auteur remarque que sur cet article plusieurs personnes justifioient le Pere Adam. Quelques années auparavant, il étoit mort un Prince, & la Cour des Mathématiciens avoit reçu ordre d'assigner un tems & une heure convenable pour ses funérailles. Ce tems & cette heure avoient été reglés; mais on n'en avoit pas goûté la disposition, ou, comme d'autres le prétendoient, elle avoit été altérée par le Président de la Cour des Rites, à l'autorité duquel le Tribunal des Mathématiques est subordonné. Peu de tems après, la mort enleva la mere du Prince. Ensuite l'Empereur mourut lui-même. Les Chinois, dont la superstition est extrême, attribuerent ces deux morts au mauvais reglement qu'on avoit fait pour les funérailles du Prince. Telle fut uniquement la cause de la persécution, qui fut accompagnée, dit l'Auteur, de blasphêmes *contre Dieu & sa Sainte Mere*.

Refroidissement des Chrétiens Chinois.

A cette nouvelle, les nouveaux Chrétiens se réfroidirent pour la Réligion, & commencerent à fuir les Eglises & les Missionnaires. Ils n'ont pas le courage des Japonois & de quelques autres Nations. Un Habitant de *Kin-wha*, honnête homme, quoiqu'Athée, dit à Navarette qu'il devoit s'attendre dans

(66) *Kin-hoa* dans l'Original. C'est l'ortographe Portugaise. La Carte des Jésuites met *Kin-wag-fu*. La latitude de cette Ville est de vingt-neuf degrés dix minutes & quarante-huit secondes. Sa longitude de trois degrés vingt-deux minutes & vingt-sept secondes : toutes deux par observations.

(67) *Xang-hai* dans l'Original.

(68) On verra là-dessus d'autres détails.

(69) Mandarin, nommé *Joug-quang-syen*.

(70) Adam Schaal, ou Scaliger, le même dont on a déja parlé & qui jouissoit depuis long-tems des honneurs de la Cour & de la confiance de l'Empereur.

Navarette. 1658.

quarante jours à quelque nouvel ordre, mais qu'il n'avoit pas d'autre parti à prendre que de s'y préparer avec courage. En effet on apprit bien-tôt que pendant le jugement de cette affaire, le Pere Adam étoit resserré en prison, & que trois autres Jésuites, qui se trouvoient alors à la Cour, étoient menacés du même sort. Quarante jours après, il parut un troisiéme Edit Impérial, portant ordre que tous les Missionnaires fussent conduits à la Cour. Le Magistrat de *Lan-ki* (71), Ville à six lieues de *Kin-wha*, en descendant la Riviere, fit arrêter deux Dominiquains qui s'y trouvoient, & les renferma étroitement. Cet ordre fut executé pendant la nuit, avec beaucoup de bruit & de tumulte, par cinquante Cavaliers & plusieurs Soldats. On assura Navarette qu'il ne seroit pas plus ménagé; mais sa seule inquiétude fut pour les Saintes Images & les ustenciles Ecclésiastiques qu'il laisseroit derriere lui.

Missionnaires emprisonnés.

Un peu avant la pointe du jour, la tranquillité qu'il vit regner parmi le Peuple lui fit hazarder de se rendre à l'Eglise & d'y célébrer la Messe. Son honnête Athée lui conseillant de se présenter au premier Magistrat Civil, qu'il nomme *Corregidor*, il composa un Mémoire pour sa justification, & se rendit avec l'Athée chez ce Mandarin, qui le reçut favorablement & le renvoya libre, en l'exhortant à mener une vie tranquille dans sa maison, & lui promettant de le faire sortir en sûreté des Etats de l'Empereur; car il ne lui dissimula point que le dessein de Sa Majesté Impériale étoit de bannir tous les Missionnaires de la Chine. L'Athée lui conseilla aussi de présenter un second Mémoire au même Magistrat, pour lui faire connoître que n'ayant point d'argent pour les nécessités d'une longue route, il avoit besoin qu'on lui permît de vendre ses meubles. Cette grace lui fut accordée. Il vendit sa provision de bled & de riz. Mais il donna libéralement ses autres biens. A l'égard des ornemens de l'Eglise, il les mit en dépôt chez un Chrétien, qui demeuroit dans un Village voisin.

Embarras & conduite de l'Auteur.

Après la Fête de la nouvelle année, un jour, au matin, que le Pere Navarette s'occupoit à mettre en ordre quelques petits présens qu'il vouloit envoyer au Corregidor, il vit entrer brusquement ce Magistrat dans sa maison, avec une troupe d'Officiers & de Soldats. Il prit le parti d'aller au-devant de lui, & de lui dire, en lui monrrant ses présens, qu'il se disposoit à les lui envoyer. Le Corregidor les examina, parut les goûter, & donna ordre qu'ils fussent gardés. Leur valeur ne montoit pas à plus de deux piéces de huit. Mais les bontés que ce Magistrat avoit euës pour le Pere, & celles qu'il ne cessa pas de lui marquer, meritoient d'être beaucoup mieux recompensées. Quoiqu'il eût vû plus d'une fois l'Eglise, il ne fit là-dessus aucune question; mais après avoir declaré au Missionnaire les ordres de Sa Majesté Imperiale, il le remit entre les mains du Chef de ce quartier, & toutes ses recherches se bornerent à s'informer s'il y avoit quelque Européen dans la même maison. Ses Officiers se déchaînerent aussi-tôt, comme autant de Tigres furieux, pour se saisir de tout ce qui pourroit se présenter. Mais ils ne trouverenr qu'un Bréviaire, un Livre d'alphabet, les Meditations de St. Augustin, & quelques autres bagatelles, dont il crut qu'ils s'embarrasseroient peu. Le Chef du quartier, qui étoit fort honnête homme, ferma pendant la nuit la porte de son

On vient l'arrêter dans sa maison.

Traitement favorable qu'il reçoit en prison.

(71) Au Nord-Ouest. Cette Ville est *Hyen*, ou du troisiéme rang.

NAVARETTE. 1658.

Prisonnier en dehors, sans étendre ses soins sur une porte de derriere, qu'il connoissoit à sa maison. Il lui dit même : mon Pere, je sçais que vous ne vous enfuïrez pas ; mais je prends cette précaution, afin que les passans s'apperçoivent que j'exécute les ordres que j'ai reçus. Ensuite il le conduisit devant le Juge supérieur, qui lui accorda une Barque pour se rendre à la capitale. Navarette est persuadé que de tous les Missionnaires, il fut le plus menagé dans les circonstances de sa prison ; mais il regarde cette indulgence comme l'effet de ses péchés, qui empêcherent le Ciel de lui laisser souffrir, comme aux autres, quelque chose pour son saint nom.

Ses observations sur les Villes de Kin-wha & de Li-ki.

Avant de quitter Kin-wha, il remarque que cette Ville avoit couté cher aux Tartares. Aussi leur ressentiment s'exerça-t-il d'une maniere barbare. *Ma-tye-to*, leur Général, promit d'épargner les Habitans ; mais lorsque la Place se fut rendue, il fit assembler tous les Citoyens ; & sur un signe qu'il donna lui-même à ses gens, il y en eut quarante mille de massacrés. Ce Général, qui étoit naturellement cruel, fut condamné à mort quelques années après. La Ville reçut des augmentations considerables entre les mains des Tartares. Cependant elle payoit, du tems de l'Auteur, cinquante mille ducats de taxe annuelle. Celle de *Li-ki* s'étant rendue sans tirer l'épée, fut heureusement épargnée. Son commerce est si florissant, que les Droits Impériaux y montent chaque année à soixante mille ducats. C'est dans cette Ville que se fait la meilleure liqueur de la Chine. Elle est composée de riz, & si excellente, qu'elle ne permet pas de regreter le vin de l'Europe. Les jambons & le lard de Li-ki passent aussi pour les meilleurs de l'Empire, & n'ont rien d'inferieur aux plus fins jambons d'Espagne. Le prix en est fixé. Une livre, qui contient vingt onces, ne coute pas plus d'un sou ; & la livre du meilleur vin n'est pas plus chere. Si quelquefois elle augmente, cette difference est toujours fort legere.

Liqueurs & jambons excellens.

L'Auteur est conduit à Peking.

Aussi-tôt que la Barque fut prête, l'Officier qui avoit été nommé pour servir de Conducteur au Missionnaire commença par chercher les moyens de tirer de lui quelque somme d'argent. Navarette s'appercevant que ce personnage lui seroit fort importun sur la route, envoya prier le Secretaire du Gouverneur, en lui faisant offrir deux reaux d'argent (72), de lui donner un autre Guide, plus honnête & plus tranquille. Le Secretaire reçut le présent, & répondit au Porteur : Votre Maître a l'œil pénétrant ; mais puisqu'il connoît si bien cet homme, je vais lui en donner un dont il sera content.

Comment il est traité sur la route.

Le premier jour de sa route l'Auteur vit une chasse fort agréable, aux corbeaux de mer (73). Il passa trois nuits dans la barque, exposé le matin à la gelée blanche, qui tomboit sur lui, car le tems étoit fort rude. Ses deux compagnons l'ayant réjoint, ils arriverent ensemble dans la capitale (74) de Chekyang le 27 de Février. Le lendemain ils furent confiés aux verroux d'une prison. Pendant huit jours l'Auteur coucha sous un lit, où deux personnes reposoient. Il dormit assez bien dans cette situation, avec une couverture sous lui, & une dessus.

Le 21 d'Avril il partit pour la Ville Impériale avec ses compagnons. Quoi-

(72) C'est un schelling d'Angleterre.

(73) Le Traducteur Anglois les prend pour des Cormorans ou des Barnacles.

(74) C'est Hang-cheu-fu.

qu'on leur eût fourni une Barque pour le voyage, elle étoit si mauvaise, qu'ils furent obligés de s'en procurer une meilleure en payant. On leur donna aussi une escorte de Gens de guerre, qui marchoient sans cesse à la vûë de leur Barque, & qui étoient relevés par intervalle. Ces honnêtes Soldats se conduisirent comme des Chrêtiens. Loin de s'échapper à la moindre incivilité contre les Etrangers, ils les assisterent quelquefois dans le besoin.

Civilité de l'Escorte.

Le convoi s'arrêta cinq jours à *Su-cheu* (75), où l'on avoit rassemblé cinq Jesuites qui devoient s'y joindre, pour faire la même route. Ils s'avancerent à la voile jusqu'à la *Riviere rouge* (76), qui les effraya par sa couleur & par la violence de ses flots. En quittant cette riviére, ils rencontrerent deux autres Jesuites. La multitude de Barques, grandes & petites, leur parut innombrable. Ils avoient quelquefois peine à les traverser, sur tout près d'une douane, où la riviere en étoit couverte dans une fort grande étendue. Cette douane étoit gouvernée par deux Officiers Tartares, qui ne tiroient pas, des passans, moins de cinq cens ducats par jour. Les Prisonniers firent ensuite deux cens lieuës par terre, dans des chariots, parce que le canal manquoit d'eau. Celle qu'ils bûvoient étoit chaude; mais ils en trouvoient de fraîche à chaque demie lieuë, avec une grande abondance d'excellens abricots. Huit ou dix œufs ne leur coutoient qu'un demi sol. Le Pere Dominique Coronado leur fit dire, de *Si-ning*, qu'il avoit acheté trois boisseaux de froment pour la moitié d'une piéce de huit, & un faisan pour deux liards. Pour eux ils crurent acheter un gros poulet gras à fort bon marché en le payant trois sous, quoiqu'ils eussent pû l'avoir à moins. L'Auteur parle avec admiration de la quantité de monde qu'il remarqua sur la route, les uns montés sur des mulets ou sur des anes, les autres en litieres & en palanquins. Comme on reconnoissoit les Missionnaires à leur barbe, il se trouvoit de charitables passans, qui les assuroient, pour les consoler, que leur affaire étoit accommodée. D'autres leur disoient au contraire qu'elle étoit en fort mauvais termes; & c'étoit l'opinion qu'ils en avoient eux-mêmes.

Cinq Jésuites se joignent à l'Auteur.

Abondance de provisions dans le Pays.

Ils arriverent à Pe-king le 29 de Juin. On leur permit de dîner dans l'Hospice des Jesuites. Par dégrés tous les Missionnaires qui étoient répandus dans les autres Provinces, se rassemblerent dans la Ville Impériale au nombre de 25, sans y comprendre quatre Jesuites qui y faisoient leur residence, cinq Dominiquains, qui s'étoient cachés dans la Province de Fo-kyen; & un autre, qui ne voyant aucune apparence de pouvoir se cacher à Suen-cheu, où il avoit fondé une nouvelle Eglise, partit pour Manille dans un Vaisseau Hollandois.

Arrivée des Missionnaires à Pe-king.

Après avoir passé trois mois à Pe-king, ils en sortirent le 13 de Septembre, pour être conduits à Macao, où ils furent tous bannis, à l'exception des quatre Jesuites, qui continuerent de demeurer dans la Ville Impériale. Entre plusieurs bruits qui se répandirent sans fondement, on publia que les Bonzes avoient recueilli plusieurs milliers de ducats, pour suborner les membres de la Cour des Rites contre les Missionnaires; mais cette imputation avoit d'autant moins de vraisemblance, qu'ils étoient alors en bute eux-mêmes à la persecution, & que s'ils avoient pensé à corrompre quelqu'un, c'étoit pour leur propre conservation, plûtôt que pour la ruine d'autrui.

Ils sont exilés à Macao.

Faux bruits qui se repandirent à cette occasion.

(75) Su-cheu-fu, dans la Province de *Kyang-nang*. L'Original porte *Zu-cheu*.

(76) Ce doit être la Riviere jaune, dont on a parlé dans les Relations précédentes.

NAVARETTE. 1658.

On prétendit encore, avec aussi peu de verité, que tandis qu'on signoit la Sentence de mort contre les Missionnaires, une boule de feu étoit tombée sur le Palais, & l'avoit fort endommagé, &c; histoire fausse jusques dans ses fondemens, puisqu'il n'y eut aucune Sentence de cette nature. Le Jugement que la Cour des Rites avoit porté contr'eux fut annullé par les quatre Gouverneurs, qui se declarerent pour le bannissement. A la verité le Pere Adam avoit été condamné d'abord à être coupé en piéces. Mais cette Sentence fut reduite à le faire écarteler; & celle-ci fut rejettée par le pouvoir superieur, qui n'approuva pas même la derniere, par laquelle tous les Missionnaires devoient être bannis en Tartarie. Il est vrai qu'on vit paroître une comete plusieurs jours avant la persecution; mais elle parut en Europe dans le même tems. Mon opinion, dit Navarette, & celle du Pere *Loveli*, Missionnaire Jesuite, est que le Christianisme n'a point encore fait assez de progrès à la Chine pour interesser le Ciel à le défendre par des miracles (77).

Opinion de Navarette & du Pere Loveli.

On avoit retenu les quatre Jesuites à Pe-kin, *parce qu'ils avoient mangé du pain de l'Empereur.* Le Pere Adam, qui étoit perclus de tous ses membres, mourut (78) peu de tems après. Les trois autres demeurerent fort étroitement renfermés pendant dix ans. Ceux qui étoient partis pour Macao employerent six mois & douze jours à s'y rendre. L'hiver fut si rude, qu'ils eurent beaucoup à souffrir dans leurs Barques. En arrivant à Canton (79) ils furent conduits devant le Gouverneur, qu'ils trouverent assis dans son fauteüil, avec plus de Majesté & de pompe qu'aucun Souverain de l'Europe. Ce Seigneur leur declara que les ordres de l'Empereur l'obligeoient de les faire passer à Macao; mais que l'Empire ayant alors quelque differend avec cette Ville, ils ne partiroient point de Canton avant que cette affaire fût terminée. Ils furent menés dans une maison qui avoit servi d'Eglise aux Jesuites. Comme il étoit nuit à leur arrivée, ils eurent beaucoup de peine à retrouver leur bagage, & à s'arranger pour prendre un peu de repos; car on ne leur avoit préparé ni lit ni chandelle, ni un morceau à manger, ni même une goutte d'eau pour se rafraîchir.

Mort du Pere Adam.

Les Bannis arrivent à Canton. Ordres qu'ils y reçoivent.

Ils passerent quelques jours fort mal à leur aise; cependant le Gouverneur leur fit porter en deux fois la valeur de deux cens cinquante ducats en argent; aumône fort noble, & qui venoit fort à propos. Mais qui se seroit attendu remarque l'Auteur, à tant de générosité de la part d'un Payen? Avec ce secours les Missionnaires se firent accommoder quelques petites cellules, dans lesquelles ils vêcurent assez tranquillement. La querelle des Chinois avec Macao exposa cette Ville à de grands dangers; ils se proposoient de la détruire, & de transporter tous les Habitans à Canton.

Le Gouverneur leur fait une grosse aumône.

Pendant que les Missionnaires étoient partagés entre la crainte & l'esperance, on reçut, au mois d'Octobre 1669, des ordres de la Cour Impériale qui les concernoient. Ceux qui étoient restés à Pe-king avoient vû l'Empereur. Ils avoient trouvé le moyen d'engager quelques Seigneurs & quelques

Mémoire présenté en faveur des Missionnaires.

(77) Malgré cela, le Pere le Comte dans ses Mémoires (p. 369.) & le Pere du Halde (Tom. I.) ne font pas difficulté de rapporter à cette occasion des tremblemens de terre, des feux célestes & d'autres prodiges.

(78) Il mourut en 1666, âgé de 77 ans.

(79) Suivant le Pere du Halde, les Bannis étoient au nombre de vingt-cinq; trois Dominiquains, un Francisquain & vingt-un Jésuites. Il rapporte aussi leurs noms.

Conseillers

Conseillers à présenter en leur faveur un Memoire, qui portoit que le Pere Adam avoit été accusé mal à propos dans l'affaire des Mathematiques; que les Chrêtiens étoient d'honnêtes gens; que depuis leur arrivée dans l'Empire ils n'y avoient causé aucun trouble; qu'il ne falloit craindre d'eux aucune révolte, & que ceux qui avoient été bannis à Macao pouvoient être ramenés prisonniers dans la Ville Impériale.

Ce qu'ils se proposoient.

Le but de cette Requête étoit d'obtenir pour eux la liberté de demeurer dans le Royaume; & lorsqu'ils seroient retournés à Pe-king, on se proposoit de représenter que la plûpart étant fort vieux, & quelques-uns infirmes, on pouvoit leur permettre de retourner dans leurs Eglises pour y mourir. Les trois Jesuites avoient déja témoigné par leurs Lettres qu'ils comptoient sur le succès de leurs sollicitations. Mais Navarette & le Pere Georges n'étoient pas de la même opinion. La réponse de l'Empereur avoit été dans ces termes: » *Jang-quang-sieu* merite la mort. Mais, en consideration de sa vieillesse, faisant usage de notre magnanimité & de notre bonté, nous lui pardonnons » pour le présent, & nous remettons aussi à sa femme & à ses enfans la peine du » bannissement (80). Il est inutile de ramener à la Cour les vingt-cinq qui » ont été bannis à Macao. Pour ce qui regarde la Loi du Seigneur du Ciel, » le Pere Verbiest & les deux autres peuvent la suivre, comme ils ont fait jusqu'à présent. J'apprehende de leur accorder d'autres graces, sur tout celle » de rebâtir leurs Eglises dans cette Province, ou dans les autres, & de » prêcher la même Loi comme auparavant. Qu'on leur fasse sçavoir qu'il leur » est défendu de prêcher (81).

Sentence de l'Empereur.

§. III.

Passage de l'Auteur à Macao. Ambassade Portugaise à la Cour Impériale.

Navarette se détermine à quitter Canton.

Aprés cette explication de l'autorité souveraine, les Missionnaires délibererent s'ils devoient se rendre à Macao, ou demeurer à Canton. La plûpart étoient d'avis de partir; car ils en avoient la liberté. D'autres jugerent à propos de demeurer, pour se trouver plus à portée de retourner dans leurs Eglises s'ils en obtenoient la permission (82). Mais l'Auteur prit la résolution de repasser à Macao. Le 12 de Décembre, jour qu'il avoit fixé pour son départ, il sortit sans affectation, sous prétexte de rendre visite à l'Ambassadeur Portugais. S'étant rendu chez un Marchand Chinois, attaché au Christianisme, mais d'une richesse mediocre, il se mit avec lui, le lendemain avant la pointe du jour, dans une Barque de passage qui les rendit vers midi à dix lieues de Canton. Ils s'y arrêterent le reste du jour & la nuit suivante, dans un Village, où ils ne se trouverent pas fort à leur aise. Le tems étoit très-froid, & de leur chambre ils voyoient en dix-sept endroits les étoiles au travers des murs. Tout le Païs étant coupé par des lacs & des rivieres, il est rare qu'on y manque de Barques. Ils en trouverent une fort grande, mais remplie de monde; ce qui ne plût pas beaucoup au Missionnaire. Cependant le Pa-

Incommodités de son voyage.

(80) Lorsqu'un Chinois est condamné à mort, sa femme & ses enfans sont bannis.

(81) Navarette, *ubi sup.* p. 248. & suiv.

(82) Ils furent rétablis en 1671.

NAVARETTE. 1669.

tron, où le Commandant s'empressa de le venir recevoir, le logea dans sa propre cabane, & lui marqua beaucoup de consideration.

Il arrive à Hyang-schan-ngan.

Allarmes que les Soldats lui causent.

Quelques obstacles qui se présenterent sur la route ne les empêcherent point d'arriver heureusement à *Hyang-Schan-ngan*, Capitale de l'Isle, où est située Macao. Navarette rencontra un grand nombre de Soldats, au travers desquels il ne passa pas sans crainte, parce qu'ils le regarderent fort curieusement jusqu'à la porte de son hôtellerie. Le jour suivant, il ne put se mettre en marche faute de *Sedan*, ou de Palanquin; & ce contre-tems fut un bonheur pour lui, car il n'auroit pû éviter la rencontre d'un Mandarin qui étoit chargé de veiller sur Macao, & qui s'y rendit le même jour avec cent Sedans & quelques chevaux. Le lendemain, il partit par terre; mais comme il étoit aisé de le reconnoître dans cette Isle, ses allarmes furent d'autanr plus vives, que la communication étoit alors interrompue avec Macao. Le Marchand Chinois, qui n'avoit pas cessé de l'accompagner, étoit un homme hardi, que rien n'étoit capable d'étonner. Vers le milieu de la route, ils trouverent dans quelques maisons une Compagnie de Soldats; ce qui n'empêcha point le Chinois de se reposer vis-à-vis d'eux. Les Porteurs de Navarette s'étant arrêtés à son exemple, le timide Missionnaire trembla beaucoup de cette avanrure; mais personne n'eut la curiosité de visiter son Palanquin. Ils prirent quelques rafraîchissemens dans un autre lieu, où l'on traitoit les passans. Mais Navarette ne sortit point de sa voiture, parce qu'il se souvenoit que l'année précedente le Pere Intorcetta avoit été reconnu dans le même endroit, & qu'il ne vouloit pas s'exposer au même accident.

Hardiesse de son Guide.

Autres embarras.

Ils gagnerent de-là un Village, où ils furent obligés de s'arrêter deux jours pour attendre l'occasion de passer à Macao. La frayeur du Missionnaire fut si vive dans cet intervalle, qu'à peine fut-il capable de manger & de dormir. On le mit dans une grange à foin pour le garantir des Soldats; & sa consternation fut égale au danger. Enfin l'impatience de se voir délivré de cette contrainte, lui fit faire deux lieues pendant la nuit, pour gagner un autre Village où il se promettoit plus de commodités. Il en trouva la porte fermée. On le fit attendre deux heures pour les ouvrir. Dans l'intervalle il découvrit de la lumiere dans une petite maison exterieure, où, souffrant beaucoup de la chaleur & de la fatigue, il demanda de l'eau pour se rafraîchir. Il en but près d'une pinte, dont il s'étonne de n'avoir pas été fort incommodé. La crainte des Tygres étoit un autre sujet d'inquiétude. Etant entré dans le Village, il y loüa un Sedan bien fermé, dans leqael il se rendit au rivage par des chemins détournés. Il ne lui restoit pas plus d'une demie lieue par mer jusqu'à Macao. Il entendoit même les cloches de la Ville; mais tous les environs étoient si remplis de Soldats, que desesperant de pouvoir passer, il prit le parti de retourner dans son grenier à foin. Le Marchand Chinois avoit loüé une Barque le jour d'auparavant. Mais les Batteliers ayant retardé d'un demi jour, Navarette se persuada qu'il n'y avoit point de fond à faire sur leur parole, malgré les representations du Marchand, qui ne se décourageoit de rien. La Barque parut néanmoins dans le cours de l'après midi, & les deux Voyageurs y entrerent au commencement de la nuit. Leurs Rameurs faisant aussi peu de bruit qu'il étoit possible, passerent devant les Soldats, qui faisoient la garde au long du rivage. Le vent, qui vint à la traverse, leur causa quelque frayeur;

Craintes de Navarette.

Périls qu'il court en passant un bras de mer.

sans compter que leur petite Barque commença si vîte à faire eau, qu'ils n'eurent pas peu de peine à l'arrêter. Cependant ils prirent terre à neuf heures de la même nuit, devant la porte du Capitaine général; & ne voulant point causer du trouble au Couvent, Navarette alla descendre à la maison d'un ami, qui fut fort surpris de le voir. C'étoit le 18 de Décembre, jour de la mort du Frere *Reges*, fameux Procureur d'un Monastere de Macao, à qui l'Auteur reproche d'y avoir causé beaucoup de trouble & de désordre (83).

NAVARETTE. 1669.

Il arrive à Macao.

Origine de cette Ville Portugaise.

Quoique les Mandarins de la côte ayent fermé depuis peu les yeux, par des vûës d'interêt, sur les Chinois qui vont exercer le Commerce dans les Païs étrangers, il est certain que les anciennes Loix de l'Empire leur défendent de recevoir des Etrangers dans leurs Ports, & de faire avec eux le moindre commerce. De-là vient que les Portugais en arrivant dans ces mers, n'y trouverent point de retraite sûre, ni la moindre apparence de pouvoir s'en procurer une. Ils passerent quelques années dans l'Isle de *Schan-chuang* (84), où St. François Xavier finit le cours de sa vie Apostolique. Ils se présentoient quelquefois dans la Province de Fo-kyen, quelquefois à Ning-po dans la Province de Che-kyang, d'où ils furent chassés deux fois, après avoir été fort maltraités la seconde. Ils tenterent, mais sans succès, de s'établir dans l'Isle où Macao est aujourd'hui située. Ils y retournerent; & les Mandarins de Canton ayant donné avis de leur obstination à la Cour Impériale, l'Empereur consentit enfin qu'ils y demeurassent tranquilles, en payant le tribut & les droits ordinaires, pour leurs marchandises.

Sa situation & ce qu'elle contient.

Cette Place est une peninsule, où un petit espace de terre qui est détaché de l'Isle, & qui n'a pas plus d'une lieue de circonference. Dans une si petite étendue on trouve des montagnes & des vallées; mais qui ne sont composées que de rochers & de sables. La Ville contient cinq Monasteres, trois Eglises Paroissiales, la maison & l'Eglise de *la Misericorde*, ou de *la Merci*; l'Hôpital de St. Lazare, le Seminaire des Jesuites, un grand Fort & sept petits. Le plan est mal entendu, parce que la Ville ne s'est pas formée tout d'un coup. Elle est parvenue dans la suite à la dignité de Ville Episcopale. Le Commerce du Japon & de Manille ont extrêmement servi à l'enrichir. Cependant, pour employer l'expression de Navarette, Manille l'emporte autant sur elle, que Madrid sur *Vallecas* (85); ajoutez, dit l'Auteur, que le peuple est libre à Manille, & que les Habitans de Macao sont autant d'esclaves. D'ailleurs la ruine du Commerce au Japon commença bien-tôt celle de Macao; & l'interruption du Commerce de Manille acheva de la faire tomber presqu'entierement. Navarette en apporte pour preuve les besoins qu'elle a soufferts. Des Monasteres, qui peu d'années auparavant fournissoient à la subsistance de vingt-quatre Religieux, étoient à peine capables, de son tems, d'en faire subsister trois.

Esclavage des Portugais de Macao.

Tribut qu'ils payent.

Leurs humiliations.

La Ville de Macao a toujours payé aux Chinois une rente ou un tribut pour le terrein des maisons & des Eglises, & pour le moüillage des Vaisseaux. Lorsque les Habitans ont quelque interêt à démêler avec le Mandarin, qui fait sa résidence à une lieue de la Ville, ils se rendent chez lui en corps, avec des baguettes à la main, & lui expliquent leur demande à genoux. Ce Magistrat

(83) Navarette, p. 252. & suiv.
(84) *Xan-choang* dans l'Original.
(85) La différence, suivant les Auteurs du Recueil, est à peu près la même qu'entre Londres & le Bourg de Hammersmith.

NAVARETTE. 1669.

leur répond par écrit, & s'exprime dans ces termes : » Cette Nation barbare » & brutale me fait telle demande. Je l'accorde, ou je la refuse.

Mur bâti pour les tenir comme prisonniers.

Depuis que les Tartares ont forcé les Habitans des côtes de se retirer dans l'interieur des terres, pour arrêter les entreprises des Chinois de Kabello (86), ils ont commencé à traiter Macao avec rigueur. Un mur, qu'ils ont bâti depuis plusieurs années à un quart de lieue de cette Ville, traverse la langue de terre qui joint la peninsule à l'Isle. Il est ouvert, au centre, par une porte, sur laquelle ils ont élevé une tour, où ils entretiennent une garde continuelle, pour empêcher la communication entre les Habitans de Macao & les Chinois. On accorde quelquefois la liberté aux dernieres ; mais les Portugais n'ont jamais eu celle de pénétrer dans le Païs. La porte du mur étoit même fermée dans ces derniers tems. Elle fut ensuite ouverte, mais une fois seulement en cinq jours, pour donner aux Portugais le moyen d'acheter des provisions. Bien-tôt l'ouverture fut réduite à deux jours par mois. Les Habitans riches, qui étoient en petit nombre, achetoient alors des provisions pour quinze jours, tandis que les pauvres mouroient quelquefois de faim. L'ordre revint d'ouvrir une fois tous les cinq jours ; & les Chinois, de qui les Habitans achetent leurs nécessités, y mettent un prix arbitraire.

Proposition de les chasser.

Elle est rejettée par le Gouvernement.

On veut les faire changer d'Habitation.

Un jour les deux Conseils des Cérémonies & de la Guerre représenterent, dans un Mémoire, qu'il étoit convenable aux intérêts de l'Empire de les renvoyer dans leur Pays. Le Gouvernement répondit au nom de l'Empereur qu'après leur avoir accordé si long-tems la liberté de vivre à Macao, il ne convenoit point de les chasser ; mais qu'il falloit les transporter dans la Capitale de la Province, d'autant plus que les Sujets mêmes de l'Empire avoient reçu ordre de quitter les Côtes pour se retirer dans les terres. Cette affaire fit naître de grands débats & beaucoup de confusion. Les Mandarins, qui tirent de grands avantages du séjour des Portugais à Macao, ne souhaitoient point qu'ils changeassent d'habitation. La Cour insistoit sur l'exécution de ses ordres, & vouloit qu'on assignât quelque lieu pour leur établissemenr. On en nomma un, près de la Riviere de Canton, mais le pire qu'on avoit pû trouver. Sur l'avis qu'on se hâta d'en donner à Macao, les Habitans se diviserent en deux factions. Les Creoles, & tous ceux qui étoient nés dans le Pays, consentirent à cette transmigration ; mais les Portugais s'y opposerent. Le Gouverneur de la Province, irrité de leur resistance, les assiega par mer. Dix de leurs Vaisseaux furent brûlés à leurs yeux, & les marchandises de sept furent saisies.

Comment leur refus est puni.

Cependant la Ville ayant promis vingt mille ducats à cet Officier s'il pouvoit lui procurer la liberté qu'elle demandoit, il obtint cette faveur de la Cour, à condition néanmoins que les Habitans renonçassent au Commerce par mer. Mais lorsqu'il leur demanda le payement de la somme, ils répondirent qu'ils exécuteroient leur promesse s'il leur faisoit obtenir la liberté du Commerce. Ce fut à cette occasion que le Mandarin furieux fit fermer la porte du mur, en n'accordant la permission de l'ouvrir que deux fois le mois. Il auroit poussé plus loin la vangeance ; mais, sur quelque différend qu'il eut avec le Viceroi de Canton, il se pendit, au mois de Janvier 1669 ; & sa mort délivra Macao d'un embarras redoutable.

(86) Ce sont les Partisans de Koxinga. L'Auteur dit ailleurs (L. I. chap. 2.) qu'ils sont nommés vulgairement *Que-sing*, & *Marotos* à Manille.

Navarette, qui fait sans cesse une peinture fort odieuse des Portugais, observe qu'il s'étoit commis à Macao un grand nombre de noirs assassinats. Quelques années avant son arrivée, plusieurs Portugais attaquerent le Capitaine Général dans sa maison, & le percerent de plusieurs coups sous un escalier où ils le trouverent caché. Ensuite un homme du peuple, secondé par un Négre, massacra le Maire de la Ville. Dans une autre occasion, un Habitant, qui s'étoit mis à couvert dans une Eglise, y fut poursuivi par son Ennemi, & tué pendant la Messe entre l'Autel & le Prêtre. Pendant le séjour que l'Auteur fit dans la Ville, le Curé de la grande Eglise fut assassiné, à l'exemple de celui de Siam, qui l'avoit été sept ans auparavant. Pour donner une idée de la modestie du Clergé, il raconte qu'un Prêtre de Makassar, qui étoit ami des Hollandois, leur dit qu'il avoit deux filles & que le Gouverneur n'en avoit qu'une (87).

NAVARETTE. 1669.

Meurtres frequens à Macao.

On croit devoir joindre au récit de Navarette ce qu'un célébre Historien Portugais rapporte de Macao. Les Portugais, dit-il, après avoit manqué de détruire en 1542 & 1545 (88) les Villes de *Liampo* ou *Ning-po*, & de *Chincheu* ou *Chang-cheu*, se retirerent dans l'Isle de *Lampazan*, jusqu'à l'année 1557 qu'ils bâtirent la Ville Macao, c'est-à-dire la plus grande qu'ils possédent en Asie après Goa. Cette entreprise fut conduite avec beaucoup d'adresse. Ils commencerent à fréquenter, sous prétexte de Commerce, l'Isle de *San-chuan*, où ils se logeoient dans des Hutes de branches d'arbres, couvertes des voiles de leurs Vaisseaux. A dix-huit lieues de cette Isle, on en trouve une autre nommée *Gau-schan* (89), qui est plus près de la Côte. Les Montagnes & les détours dont elle est remplie en avoient fait une retraite de voleurs, qui infestoient le Continent. Quoique les Chinois eussent chassé deux fois les Portugais de leurs terres, ils crurent leur voisinage moins dangereux que celui d'une troupe de Brigands; & dans cette idée ils leur offrirent (90) la possession de l'Isle de Gau-schan, s'ils se croyoient capables d'en chasser les voleurs qui l'habitoient. Cette proposition fut acceptée; & les Portugais ne perdirent point un homme dans leur expédition. L'Isle étant devenue libre, chacun commença bien-tôt à bâtir dans le lieu qu'il jugea convenable à (91) ses vûes, parce que la propriété n'étoit point encore établie (92), quoique dans la suite les terres y soient devenues fort cheres. La réputation de cette Ville n'ayant fait qu'augmenter avec son Commerce, les Hollandois ne cesserent point d'y avoir les yeux attachés. Elle contient environ mille Habitans Portugais, tous riches (93) & des plus distingués de l'Inde. Les femmes y reçoivent des dotes si considérables, que les personnes de qualité vont s'y marier en grand nombre. On y voit aussi quantité de Chinois Chrétiens, qui sont vêtus & qui vivent à la maniere Portugaise. Les Infidelles, Ouvriers ou Marchands, y sont au

Supplément tiré de Faria.

Conduite des Portugais pour s'établir à Macao.

Comment cette Ville s'est enrichie.

(87) Navarette, p. 260. & suiv.

(88) Faria raconte ces expéditions au Volume III. de son Asie Portugaise, p. 37. & suiv. & p. 38.

(89) Guaxama, dans l'Original. *Gau-schan* signifie *l'Isle Gau*.

(90) Navarette dit que les Habitans assurent ce détail, mais que les Chinois & les Tartares le nient.

(91) De-là vient l'irrégularité du Plan, comme Navarette l'observe.

(92) L'Auteur dit qu'ils ressemblent aux Chinois qui n'ont pas un pouce de terre en propriété.

(93) Navarette, qui écrivoit en même-tems que Faria, dit qu'il y a peu de personnes riches.

NAVARETTE. 1669.

Dépenses annuelles.

nombre d'environ six mille. La Ville a son Evêque & son Juge. Les droits sur les Vaisseaux qui portent de-là leur Commerce au Japon sont de dix pour cent, & montent chaque année à trois cens mille Cheraphins (94). La dépense annuelle de la Ville, pour l'entretien de la Garnison & des fortifications, est d'environ quarante mille ducats. On paye la même somme à la Foire de Quang-cheu ou de Canton, pour les droits ordinaires, qui sont de six & de sept pour cent. Le voyage au Japon, avec les Ambassades, & les présens pour le Roi & les Tonos, coute vingt-cinq mille ducats. La maison qui porte le nom de la Miséricorde en dépense huit ou neuf mille en œuvres de charité. La Ville entretient deux Hôpitaux, trois Eglises Paroissiales, cinq Monasteres, outre les aumônes continuelles qu'elle envoye aux pauvres Chrétiens, à la Chine, à Aquam, au Japon, au Tonquin, à la Cochinchine, à Camboya & dans le Royaume de Siam.

Fortifications de Macao.

Après l'entreprise des Hollandois, en 1622, les Habitans de Macao se voyant exposés aux mêmes dangers, environnerent la Ville d'un mur, revêtu de six bastions. Ils planterenr six canons sur celui de S. Paul, qui surpasse la Ville en hauteur; quatorze sur celui de la Barre, entre lesquels il s'en trouve quelques-uns de cinquante livres de balle; huit sur celui de Notre-Dame de bonne délivrance; cinq sur celui de S. Pierre; huit sur celui de S. François qui regarde la mer & trois sur celui de S. Jean. Comme la Montagne de Notre-Dame *du Guide* domine le bastion de S. Paul, ils la fortifierent en y plaçant dix grosses piéces d'artillerie (95).

Eclaircissement, tiré de De Avalo.

De Avalo nous apprend (96) que dans la Peninsule où Macao est situé on voit trois Montagnes, en forme triangulaire, sur chacune desquelles les Portugais ont élevé un Fort. Le plus considérable, qui se nomme *S. Paul*, est monté de trente-quatre piéces de canon, dont le moindre est de vingt-quatre livres de balle, Le second, nommé *Notra Senora de la penna de Francia*, d'un Hermitage qui s'y trouve renfermé, est défendu par six petits canons, & par six piéces de huit; le troisiéme, qui s'appelle *Notra Senora de Guyl*, a quatre ou cinq piéces de canon, & renferme un Hermitage. Il est situé hors des murs de la Ville, & donne le signal lorsqu'il s'approche quelque Vaisseau de la Côte.

La Ville est fortifiée aussi par quatre bastions, dont trois sont face à la mer, & le quatriéme regarde la terre. Le premier, qui est au Sud, se nomme *S. Jago de la Barra*, parce qu'il commande le Port. Il est si rempli d'édifices & de Casernes militaires, qu'il a l'apparence d'une petite Ville. Il est fortifié par une rédoute supérieure, & muni de seize piéces de vingt-quatre. Une autre rédoute, qui est dans l'intérieur du bastion, est montée de six grands canons qui portent fort loin. Tous les Vaisseaux qui passent la Barre s'approchent nécessairement de ce Fort à la longueur de trois ou quatre picques. Le second bastion, nommé *Nostra Senora del bon Palto*, est au Sud-Ouest. Il joint la

(94) Un cherafin ou serafin, vaut presque une piéce de huit.

(95) Asie Portugaise de Faria, Vol. III. p. 310. & suiv.

(96) Cette description de Macao par Marco de Avalo, Italien, est inserée dans l'Edition Françoise d'Amsterdam du Voyage de Van Rechteren, dont on a déja donné l'extrait. Elle y contient douze pages & demie. Quoique les noms ayent quelque différence dans Faria, on les reconnoît.

Montagne *de la penna de Francia*, & porte huit piéces de canon. A cinquante pas, dans l'endroit où commence la demie-Lune, est un moulin à poudre, qui sert de fossé (97) & qui s'étend jusqu'au troisiéme bastion. Cet intervalle contient une rangée de beaux édifices, & c'est là que se tient le Marché. Le troisiéme bastion, qui est celui de S. François, est plus grand que les deux autres. Il est monté de douze piéces de canon, & l'un de ses angles s'avance dans la mer. En 1632 on y plaça une piéce de quarante-huit livres de balle, qui portoit jusqu'à l'Isle de Ka-kean, c'est-à-dire, l'espace d'une demie lieue. Le quatriéme bastion, qui fait face à la Côte, se nomme S. Jean. Il est muni de trois canons, pointés vers la porte S. Lazare, d'où le mur s'étend jusqu'au Fort S. Paul, & de là jusqu'au College des Jésuites. On compte dans la Ville quatre Monasteres d'hommes & un de femmes, trois Eglises Paroissiales, dont l'une sert de Cathédrale; une autre Eglise hors des murs, & une fonderie pour le canon, qu'on met en œuvre tous les ans. Dans l'origine de Macao, le Gouvernement y étoit Républiquain; c'est-à-dire, qu'il consistoit dans l'assemblée des plus anciens Conseillers, sans aucun Gouverneur, parce que ce n'étoit point une Ville de conquête.

Moulin à poudre. Marché.

Eglises & Monasteres.

La premiere fois que les Hollandois s'en approcherent pour l'observer (98), elle étoit encore sans murs. Mais les Habitans, dans la crainte d'une seconde visite, envoyerent à Goa, pour demander un Gouverneur & une Garnison de trois cens hommes. Le Viceroi leur donna Dom François de *Mascarenhas*, qu'ils logerent à son arrivée dans une maison, au lieu d'un Fort. L'obéissance qu'ils rendirent au Roi, dans sa personne, fut telle aussi qu'ils le jugerent à propos. Cette conduite fit naître des disputes & porta Mascarenhas à se retirer dans le Couvent de S. Augustin, où les Habitans tirerent sur lui trois coups de canon du Couvent de S. Paul. Il comprit enfin qu'il n'y avoit rien à se promettre d'eux par la force, & commençant à les flatter il rendit son administration plus conforme à leurs vûes. Cette méthode lui reussit.

Premier Gouvernement de Macao.

Un jour qu'il visitoit les Jésuites dans leur College, il leur témoigna quelque envie de voir la vigne du Fort de S. Paul, qu'ils avoient fait construire à leurs dépens, sans donner d'autre prétexte pour cette curiosité que l'inclination qui le portoit à s'y faire bâtir une retraite solitaire. Les Peres y consentirent volontiers. Quelques jours après, s'étant rendu dans le même lieu, il se fit accompagner de cinquante soldats. D'autres avoient ordre aussi de le suivre, mais deux ou trois seulement à la fois, comme s'ils n'eussent pensé qu'à se procurer le plaisir de voir un si beau lieu. Ils se posterent assez avantageusement pour se rendre maîtres de la porte, sans que les Jésuites s'en fussent encore défiés. Mascarenhas ayant paru tranquille jusqu'au soir, ils l'avertirent enfin qu'il étoit tems de fermer les portes, & qu'il falloit se retirer : » Vous pouvez vous retirer vous-mêmes, leur dit-il, car les portes sont » déjà fermées & seront ouvertes demain au nom du Roi. Dans le ressentiment qu'ils eurent de cette tromperie, ils s'emporterent beaucoup contre le Gouverneur; mais s'arrêtant peu à leurs invectives, il les fit sortir par un petit sentier qui conduisoit à leur College, & dont le passage fut bouché la même nuit. Le jour suivant il rendit sa Garnison plus nombreuse, & bâtit

Comment elle fut bridée par un Gouverneur.

(97) Il faut entendre sans doute un moulin d'eau.

(98) L'année de cette expédition fut 1647, sous Metelief.

NAVARETTE. 1669.

ensuite des logemens pour ses troupes. Il y joignit une grande citerne, secours nécessaire dans un lieu si aride; & pour faciliter la communication il fit faire, depuis le fond de la Ville jusqu'au Fort, des dégrés si aisés qu'on y peut monter à cheval.

Commerce des Portugais de Macao avec les Chinois.

Les Habitans de Macao exercent le Commerce dans tous les Pays voisins & jusqu'au Japon. Comme ils n'ont point de manufactutes de soie dans leur Ville, ils commandent les marchandises de cette nature à Canton, où l'on ne refuse point à leurs Agens la permission d'entrer. Mais pour éviter les insultes des Chinois ils n'y passent jamais la nuit à terre. Le tems qu'ils choisissent pour se rendre dans cette Ville est celui des deux grandes Foires. Ils s'y arrêtent souvent pendant plusieurs mois, mais avec la précaution qu'on a fait remarquer. En y arrivant, ils commencent par se rendre chez le Viceroi, ou, dans son absence, chez le Gouverneur, avec un présent de quatre mille piéces de huit, qui leur fait obtenir la liberté du Commerce. Les Marchands Chinois leur portent des marchandises dans le lieu même où leurs Barques sont à l'ancre. Ils en amenent ordinairement deux, chacune de sept ou huit cens tonneaux. Lorsqu'ils veulent prendre congé du Viceroi (car ils ne peuvent partir sans son ordre) il leur est impossible de le trouver, parce qu'on leur répond toujours qu'il est à la Campagne, jusqu'à ce qu'ils lui ayent fait un second présent, qui est souvent le double du premier. Ensuite ils doivent payer les droits au Port d'*An-sa-en*, & soutenir la dépense d'un convoi de dix ou douze *Kojas* (99) & d'une garde de vingt Soldats.

Humiliations qu'ils essuient.

Colporteurs de Macao.

On rencontre dans les rues de Macao quantité de Colporteurs, qui vendent leurs marchandises de porte en porte. S'ils apprennent qu'un Etranger soit arrivé dans la Ville, ils s'assemblent autour de lui en si grand nombre & lui deviennent si incommodes, qu'il est quelquefois obligé de les chasser de son logement.

Richesse & commerce de Macao.

L'Auteur, après avoir visité toutes les Villes que les Portugais possedent dans les Indes, regarde Macao comme la meilleure, la plus forte, & la plus riche. Son Commerce consiste en or & en argent, en soies crûes & travaillées, en brocards, en perles, en rubis, en musc, en belle porcelaine, en racines du Pays, en rhubarbe, en terre grasse qui vient des Provinces du Nord, & dont on tire la teinture (1).

Ambassade Portugaise à la Chine.

Il y avoit un an que les Missionnaires avoient été bannis à Macao (2), lorsqu'on y vit arriver de Goa un Ambassadeur envoyé au nom du Roi de Portugal. Il fut conduit malade à Canton, & traité comme un Ministre supposé. Cette prévention des Chinois fit naître quelques difficultés. Le Secretaire & le Chapelain de l'Ambassade ayant été admis à l'audience du Gouverneur, ce fier Mandarin leur ordonna de se mettre à genoux, &, ce qui passe pour une extrême humiliation à la Chine, de toucher la terre avec le front. Il leur demanda quelle étoit la qualité de l'Ambassadeur. Le Chapelain, croyant faire honneur à son Maître, répondit qu'il avoit été Capitaine de Cavalerie. Cette réponse ne servit qu'à faire rire le Gouverneur, qui lui dit que ses domestiques étoient aussi Capitaines, & quelques-uns même Officiers de distinction.

Elle est reçûe avec peu d'égards.

(99) *Choas* dans l'Original. C'est une sorte de Chaloupe Chinoise, à dix rames.

(1) Voyez le Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales, T. V. p. 217. & suivantes.

(2) Ce devoit être en 1665. ou 1666.

tinction. Ensuite ayant écrit à la Cour, il envoya l'Ambassadeur dans la Capitale (3), avec des ordres pour sa réception & pour la sûreté de sa personne. Mais on ne lui donna pour logement qu'une maison fort vile. Quoique toutes ces circonstances ne fussent ignorées de personne, les Portugais écrivirent à Goa, l'année suivante, que l'Ambassadeur avoit été reçu avec les plus grands honneurs du monde; que le Viceroi étoit venu au devant de lui dans des Galeres, ornées d'enseignes & de banderolles, avec des concerts de musique; qu'il y avoit reçu son Excellence, & qu'il l'avoit ensuite logé dans un somptueux Palais. Ils ajouterent quantité d'autres fables à cette description. Les Missionnaires ne l'apprirent point sans une extrême surprise, quoiqu'ils devinassent fort bien de quelle main venoit ce récit. L'Auteur ajoute: Celui qui a vû des choses de cette nature ne seroit pas surpris que les Portugais pussent écrire, qu'il n'y a point dans l'Univers de Pays comparable à la Chine.

Les Portugais en parlent autrement.

L'Ambassadeur se proposant de visiter le Viceroi, délibéra sur le Cérémonial qu'il devoit observer avec lui. Il consulta là-dessus les Missionnaires, dont les opinions se trouverent partagées. Celle de l'Auteur fut de se soumettre sans contestation à tout ce que le Viceroi pourroit exiger, persuadé que les Chinois étant une Nation fort civile il rendroit avec usure toutes les politesses qu'il avoit reçues. Après de longs débats, l'Ambassadeur ne s'en rapporta qu'à lui-même, & prit le parti de se faire accompagner de ses Enseignes, de ses Trompettes & de quantité d'autres décorations. Mais ces petits détails nuisirent à ses propres vûes. Le lendemain, s'étant mis dans un état fort leste avec toute sa suite, & se disposant à partir, il lui vint un messager de la part du Viceroi, pour lui déclarer que ce Seigneur étoit occupé de quelques affaires, & qu'il ne pouvoit recevoir sa visite. Il fut extrêmement mortifié de ce contretems, qui fut cause d'ailleurs qu'aucun Mandarin ne le vit dans sa maison.

Difficultés de l'Ambassadeur pour le cérémonial.

L'Auteur faisoit profession de lui être attaché particuliérement, & lui donna de fort bons avis, qui ne l'empêcherent point d'essuier quantité d'embarras & d'affronts. Pendant les disputes qu'il eut avec le Gouverneur de Canton, & qui durerent jusqu'à la mort de ce Mandarin, au mois de Janvier 1667, ses affaires avancerent peu. Il fut retenu à Canton l'espace de deux ans, pendant lesquels il jetta les Habitans de Macao dans une grande dépense, parce que cette Ville étoit obligée de fournir aux frais de l'ambassade. La principale cause de ses peines vint de n'avoir apporté avec lui que deux mille huit cens piéces de huit, & d'être chargé de l'entretien de près de cent personnes. La Ville de Macao, après lui avoir fourni quelques petits secours, s'excusa tout-à-fait de l'aider plus long-tems. Tout le monde se plaignoit de quelques Missionnaires, qui avoient été les Auteurs de l'ambassade.

Inutilité des conseils de l'Auteur.

Embarras de l'Ambassade, faute d'argent.

Enfin l'Ambassadeur reçut des ordres de l'Empereur, pour se rendre à la Cour. Mais sur l'examen qu'on fit des présens, ils parurent indignes de Sa Majesté Impériale, quoiqu'au fond, ils valussent plus de trente mille ducats. On en avoit reçu, peu de tems auparavant, de plus considérables de la Nation Hollandoise (4), qui contribuerent sans doute à faire paroître ceux

L'Ambassadeur est appellé à la Cour.

(3) C'étoit apparemment à Quang-cheu ou à Canton même.

(4) C'étoit en 1667, lorsque Van-Hoorn avoit été envoyé à la Chine avec la qualité d'Ambassadeur. On a vû ci-dessus la Relation de son voyage.

NAVARETTE. 1669.

Difficultés sur la Lettre de son Roi.

des Portugais fort petits. Quelques jours avant le départ de l'Ambassadeur pour Peking, il arriva un évenement assez comique. La lettre du Roi de Portugal ayant été lue devant le nouveau Gouverneur & le Viceroi, ils remarquerent qu'on n'y trouvoit point, avant la signature, les termes de fidelle Sujet de votre Majesté. Ils demanderent d'où venoit cette omission, & les Portugais répondirent que cette formule n'étoit pas connue en Europe. On communiqua leur réponse à l'Empereur, qui en considération du long séjour que l'Ambassadeur avoit fait à Canton lui permit de se rendre à la Cour, où l'omission dont on se plaignoit seroit examinée. Mais l'Auteur n'apprit point quelle fut la fin de cette affaire.

Humiliations qu'il essuie.

Les Portugais furent extrêmement humiliés de voir & d'entendre comment les Chinois traitoient leur Ambassadeur. Ils l'appelloient un Mandarin, qui alloit rendre hommage & faire ses soumissions au nom du petit Roi de Portugal. Lorsqu'il fut en chemin pour se rendre à la Ville Impériale, sa Barque portoit une Baniere sur laquelle on lisoit cette inscription en gros caracteres: » Cet Homme vient pour rendre hommage. Tous les Ambassadeurs qui sont envoyés à la Chine doivent s'assujettir à cette formalité, sans laquelle ils ne seroient point admis.

Triste état des Portugais aux Indes orientales.

Si l'on excepte Goa & les parties du Nord, c'est-à-dire presque rien, il ne reste plus aux Portugais un pouce de terre dans les Indes. Ils sont soumis par tout aux Gentils, aux Mahometans, aux Heretiques, qui les chagrinent, les condamnent & les meprisent.

Témoignage que Navarette rend à l'Ambassade Hollandoise de Noble.

Vers le tems où l'Ambassadeur Portugais devoit quitter Pe-king, on vit arriver deux Vaisseaux Hollandois dans le Port de Canton. Sur l'avis qui en fut donné à la Cour, ils reçurent ordre de se retirer aussi-tôt, sans vendre ni acheter. Tout commerce fut défendu aux Chinois avec les Etrangers. Le Capitaine Hollandois, qui se nommoit *Constantin Noble*, rendit visite aux Missionnaires, & se proposoit de retourner en Europe l'année suivante. » Mais j'appris ensuite à Masulipatan, ajoute le bon Missionnaire, qu'il étoit mort, & qu'il avoit fait le voyage de l'Enfer (8).

CHAPITRE VIII.

Voyage de cinq Jésuites François, de Ning-po à Peking.

INTRODUCTION.

Idée générale de l'Ouvrage du Pere Du Halde, & ses Editions.

CES voyages sont tirés de la Description de la Chine, de la Tartarie orientale, de la Corée, & du Tibet par le Pere du Halde; ouvrage publié à Paris en 1735 (9), avec un grand nombre de figures & de cartes générales & particulieres des mêmes Païs. Les Hollandois le réimprimerent bien-tôt sous une autre forme (10). Ensuite les Anglois l'ayant traduit dans leur langue, il parut à Londres en deux volumes in folio, dont le premier & la plus grande

(8) Il n'est pas surprenant que les Auteurs Anglois s'emportent beaucoup ici contre Navarette, & contre son Ordre, qu'ils appellent le plus infernal de l'Eglise Romaine, sans oublier qu'on lui attribue l'origine de l'Inquisition.

(9) En quatre gros Volumes *in-folio*.

(10) En quatre volumes *in* 4°.

partie du second n'ont rapport qu'à la Chine. Cet ouvrage consiste presqu'entierement dans un Recueil de piéces sur divers sujets, envoyés aux Jesuites de France par des Missionnaires (11) du même Ordre, qui faisoient leur residence dans cette Région, & réduits en corps par le Pere du Halde. Cependant il y a joint ce qu'il a jugé convenable à ses vûës, avec des Rélations de quelques autres Jesuites & de differens Auteurs, qui avoient déja paru.

INTRODUCTION.

Quoiqu'on ne puisse desavoiier que la plûpart de ces Mémoires sont fort curieux, & qu'il s'en trouve même de très-estimables, sur tour ceux qui concernent la Tartarie & la Corée, dont on n'avoit eu jusqu'alors que des rélations imparfaites, il doit être permis de remarquer aussi qu'on pouvoit attendre quelque chose encore de plus parfait d'une Compagnie si distinguée par l'esprit & le sçavoir. Le Traducteur Anglois y reléve un grand nombre de fautes, où les Auteurs, dit-il, ne seroient pas tombés avec un peu plus de connoissance de la Géographie & de l'Histoite de ces contrées. En général les rélations qu'ils nous donnent des Païs étrangers & des Habitans, dans plusieurs Recueils des Lettres de leurs Missionnaires, passent en Angleterre pour superficielles & remplies d'erreurs grossieres (12); & leur principal merite, s'il faut s'en rapporter aux critiques Anglois, consiste dans l'exposition du travail des Missionnaires pour étendre la foi parmi les Infidéles.

Jugement critique des Anglois.

Cependant, continuent les critiques, pour rendre justice à ce qui merite veritablement des éloges, les Jésuites ont rendu des services immortels à la Géographie par leurs cartes & leurs plans, & par les tables de longitude & de latitude qu'ils ont publiées dans cet Ouvrage. Les cartes, qui sont au nombre de trente-huit, ont été dressées sur de grands desseins tirés sur les lieux, la plûpart de quinze ou vingt pieds de longueur. Tout l'Empire fut ainsi dessiné aux frais de l'Empereur même, qui employa des sommes immenses à cette entreprise, & le travail de huit Missionnaires pendant neuf ans (13). Ils pacoururent toutes les Provinces, ils observerent les latitudes des principales Villes & des lieux remarquables ; mais les longitudes furent determinées par les méthodes géometriques.

Justice qu'ils rendent au merite de l'Ouvrage.

Le Traducteur Anglois s'est fait un étude d'enrichir les descriptions par des notes; & les cartes, en y inserant les tables de latitude & de longitude qui en sont le fondement, avec d'autres remarques, dont leur autorité & leur exactitude tirent un nouveau lustre. Il a reduit aussi les noms des personnes, des lieux, & des choses, à l'ortographe Angloise (14). Ce grand Ouvrage contient les matieres suivantes, du moins par rapport à la Chine.

Ils l'ont enrichi par des Notes.

Vûë générale de l'Empire. Grande muraille de la Chine. Nation nommée *Si-fan*, ou *Tu-fan*. Tartares de *Koko-nor*, *Lo-lo*, *Myan-tse*. Voyages de plusieurs Missionnaires au travers de la Chine. Voyage du Pere de Fonteney depuis Pe-king jusqu'à Kyang-cheu & Nanking. Voyage du Pere Bouvet de Pe-king à Canton en 1693. Route de Siam à la Chine. Description des Provinces. Annales des Monarques Chinois. Autorité de l'Empereur. Forme du

Matieres qui concernent la Chine.

(11) Du Halde rapporte le nom de la plûpart, & s'explique sur les autres dans sa Préface.

(12) S'il y a quelque chose de vrai dans ces reproches, on conçoit qu'ils peuvent être exagerés, quoiqu'ils soient fort adoucis dans cette Traduction.

(13) Depuis le mois de Juillet 1708. jusqu'en 1717.

(14) On leur rendra ici celle de France.

INTRODUCTION.

Gouvernement civil. Gouvernement & Forces Militaires. Politeſſe des Chinois. Nobleſſe. Fertilité des terres. Talent pour les Mechaniques, & induſtrie du Peuple. Génie & caractere des Chinois. Leurs perſonnes & leurs manieres. Magnificence dans leurs routes & dans leurs ouvrages publics. Leurs cerémonies, leurs Fêtes, leurs mariages, leurs funerailles. Leurs priſons & leurs châtimens. Abondance qui regne à la Chine. Lacs, canaux & rivieres. Argent & Commerce. Vernis Chinois, porcelaine. Maniere d'élever les vers à ſoie. Manufactures de ſoie. Langage de la Chine. Papier, ancre, pinceaux, Imprimerie, Relieure de Livres. Méthode d'étude. Ecoles publiques. Examen des Etudians. Plan d'une Academie. Litterature Chinoiſe, & Livres Canoniques. Collection d'Edits, de Déclarations, de Memoires, &c. Traité de politique. Femmes Illuſtres. Réligion des Chinois. Secte de Tan-tſe. Secte de Fo. Secte des Lettrés modernes (15). Etabliſſement & progrès du Chriſtianiſme à la Chine. Philoſophie morale des Chinois. Recuëil de maximes, de refléxions & d'exemples moraux. Habileté des Chinois dans les ſciences. Prononciation des mots Chinois. Grammaire Chinoiſe. Goût des Chinois pour la Poëſie, l'Hiſtoire & les Comedies. Trois nouvelles & une Tragedie Chinoiſes. Art de la Medécine. Secret du poulx. Herbier de la Chine. Recuëil de recettes. Art de procurer la ſanté & une longue vie.

Cartes, Plans & Figures.

Cartes, plans & figures. (16) Carte générale de la Chine, de la Tartarie, & du Tibet. Carte de la Chine. Cartes en feüilles de chacune des quinze Provinces. Carte de la Riviere de Canton. Plan de Canton dans la même carte. Plans des Villes de différentes Provinces en ſept planches. Plans de deux Temples. Cortége pompeux d'un Viceroi. Habits des Chinois. Proceſſion de nôce. Funerailles. Arbres, racines & écorces, pêche, &c; coins, manufactures de ſoie. Portrait de Confucius. Portrait du Pere Ricci. Figure de la Croix qu'on enterre avec les Chinois Chrêtiens. Portraits du Pere Verbieſt, du Pere Adam Schaal, & d'un Mandarin converti avec ſa fille. Airs Chinois mis en muſique. Obſervatoire de Pe-king.

Auteurs des Relations ſuivantes.

Les Relations ſuivantes, qui ont été tirées de l'ouvrage du Pere du Halde, contiennent les voyages des Peres Bouvet, de Fonteney, Gerbillon, le Comte, & Viſdelou, qui furent envoyés à l'Empereur de la Chine par le Roi de France en qualité de Mathematiciens. Leur voyage juſqu'à Siam fut écrit par le Pere Tachard, qui étoit de leur nombre, & qui retourna de Siam en France avec un Ambaſſadeur. Le reſte de la navigation, de Siam juſqu'à Ning-po, eſt du Pere le Comte, de qui l'on a cru devoir ici l'emprunter, comme une introduction au Journal de Ning-po juſqu'à Pe-king; d'autant plus qu'il paſſe pour l'Auteur de ce Journal quoique d'autres l'attribuent au Pere de Fonteney.

Mémoires du Pere le Comte.

Le Pere Loüis le Comte publia ſes remarques ſur la Chine en langue Françoiſe (17). Il en a paru deux éditions; l'une en Hollande (18), l'autre à Paris (19), & une traduction en Anglois ſous le titre de *Memoires & Obſervations* Topographiques, naturels, civils & Eccleſiaſtiques, dont il s'eſt

(15) Ici finit le premier Volume.

(16) Les Planches ſuivantes appartiennent au ſecond Volume.

(17) Sous le titre de *Nouveaux Mémoires ſur l'état préſent de la Chine.*

(18) A Amſterdam, en 1698, en deux Volumes *in* 8°.

(19) En 1701, trois Volumes.

fait aussi deux éditions (20) ; sans compter un abregé qui se trouve inseré dans la collection de Harris. L'Auteur a divisé son ouvrage en quatorze Lettres, adressées à divers Seigneurs de France. C'est, dit-il, un abregé des conversations qu'ils lui ont fait l'honneur d'avoir avec lui. Il ne les donne point comme une Rélation réguliere & complete du vaste Empire de la Chine, mais comme des memoires qui peuvent servir à d'autres pour composer une histoire générale. Joignons ici le sujet de chaque Lettre. 1. Voyage de Siam à Peking. 2. Reception des Missionnaires, & leurs remarques dans cette Ville. 3. Villes, maisons, & principaux édifices de la Chine. 4. Climat, terroir, canaux, rivieres, & fruits. 5. Antiquité, Noblesse, manieres & qualité des Chinois. 6. Leur œconomie & leur magnificence. 7. Langage, caracteres, Livres & Morale. 8. Esprit & prudence des Chinois. 9. Politique & gouvernement. 10. Religion ancienne & moderne. 11. Origine & progrès de la Religion Chrêtienne à la Chine. 12. Comment les Missionnaires répandent l'Evangile. 13. Edit en leur faveur. 14. Idée générale des observations mathématiques & phisiques qu'on a faites aux Indes & à la Chine.

INTRODUCTION.

Ce qu'ils contiennent.

§. I.

Voyage, de Siam, à Ning-po dans la Chine.

LE Roi Loüis XIV, ayant donné ordre à six Jesuites de se rendre à la Chine, en qualité de Mathematiciens, pour chercher à ce titre l'occasion de repandre la foi Catholique, ils mirent à la voile au commencement de l'année 1685, sur le Vaisseau qui conduisoit Mr. de Chaumont à la Cour de Siam, avec la qualité d'Ambassadeur. Leur voyage fut heureux jusqu'à Siam ; mais ils y furent retenus l'espace d'un an, pour attendre un tems favorable à leur négociation.

LE COMTE. 1687.

Motif du voyage.

Le Roi de Siam fut témoin des observations astronomiques qu'ils firent près de sa capitale. Il admira particulierement la justesse avec laquelle ils avoient prédit une éclipse de Lune ; & l'estime qu'il conçut pour eux, lui fit naître l'envie de les retenir à sa Cour. Cependant lorsqu'il fut informé des ordres qui les conduisoient à la Chine, il permit à quatre d'entr'eux de continuer leur voyage, à condition que le Pere Tachard retournât en France pour demander au Roi quatre autres Mathematiciens, & que dans l'intervalle, il en restât un à Siam. Tachard partit pour l'Europe, & le Comte fut choisi pour demeurer à Siam, tandis que Fonteney, Gerbillon, Visdelou, & Bouvet s'embarquerent pour Macao.

Les Missionnaires sont arrêtés à Siam.

Tachard arriva heureusement à Paris avec les Ambassadeurs de Siam ; mais ceux qui faisoient voile pour la Chine furent bien-tôt surpris par une tempête qui interrompit leur voyage. Le Vaisseau, ayant fait plusieurs voyes d'eau pendant l'orage, eut beaucoup de peine à gagner le dessous du vent d'une Isle voisine de Kassomet, Province de Siam, qui borde le Royaume de Camboya. Les Missionnaires, étant descendus au rivage, resolurent de se rendre par terre à la capitale, dans la vûë de s'embarquer sur un Vaisseau

Tempête qui les oblige de relacher au rivage.

(20) *In* 8°. la derniere en 1737.

LE COMTE. 1687.

Leurs embarras & leur misere dans les bois.

Anglois qui devoit partir au commencement d'Août pour Canton. Ils s'engagerent dans des bois, où ils esperoient de trouver quelque Ville, & des guides ; mais ils perdirent bien-tôt leur chemin. Une inondation causée par de grandes pluyes les obligea de marcher pieds nuds au travers de l'eau, parmi des quantités innombrables de sang-sues & de mosquites, allarmés continuellement par la crainte des serpens, des tigres, des buffles, & des élephans, dont les forêts sont remplies. Mais leur plus grande misere fut de manquer de nourriture. Ils seroient morts de faim s'ils n'eussent trouvé à la fin un petit Village, dont les Habitans les reconduisirent jusqu'à leur Vaisseau. Ils y arriverent, après avoir erré pendant quinze jours, à demi morts de faim & de fatigue. Le seul parti qu'ils eurent à prendre, fut de remonter à bord, & de retourner à Siam.

Ils retournent à Siam.

Entreprise du Pere le Comte.

Pendant leur absence, le Pere le Comte avoit persuadé à Mr. Constance, premier Ministre, de le placer dans un Couvent de Prêtres du Païs, qui se nomment Talapoins. Son esperance étoit de les convertir. Il prit leur habit dans cette vûë ; il conversa librement avec eux, & se conforma aux austerités de leur genre de vie : methode qui avoit réüssi au Madurée (21). Mais la conspiration des Malayens & des Makassars, qui éclata dans le même tems, causa tant d'embarras à Mr. Constance, qu'il n'eut pas la liberté de penser à l'entreprise du Missionnaire. Le Roi, & son Ministre, qui étoit Catholique (22), avec tous ceux qui faisoient profession de la Religion Romaine, se virent en danger d'être massacrés dans l'espace d'une nuit. Heureusement le complot fut découvert, & tous les coupables punis.

Dangers qu'ils courent d'être massacrés.

Ils se rembarquent pour la Chine.

Le tems où Tachard étoit attendu avec une recrue de Missionnaires & de Mathematiciens n'étant pas éloigné, les autres Jesuites persuaderent au Pere le Comte de s'embarquer avec eux pour la Chine. Le 17 de Juin 1687 ils mirent tous à la voile pour *Ning-po*, Ville considerable, & port de la Province de Che-kyang. La prudence ne leur permettoit pas d'aller droit à Macao, parce qu'ils étoient informés que les Portugais ne les verroient point arriver de bon œil. L'Auteur se dispense d'inserer ici le Journal de leur voyage (23), pour s'arrêter à des matieres qui les concernent personnellement. Il promet, dans une autre occasion, quelques memoires géographiques (24) à M. de Pontchartrain, à qui cette Lettre est adressée.

Incommodités de leur voyage.

Les Missionnaires étoient à bord d'un petit Bâtiment, que les Portugais appellent *somme*, sans aucun abri contre le mauvais tems, & si fort à l'étroit, qu'ils ne pouvoient se coucher de leur long. Près d'eux étoit une Idole, noire de la fumée d'une lampe qui brûloit continuellement devant elle, & qui étoit honorée pendant le jour avec des superstitions diaboliques (26). Ils n'en recevoient pas moins d'incommodité que de l'ardeur du soleil, qu'ils avoient directement sur leur tête. A peine avoient-ils assez d'eau pour appaiser leur soif ; & toute leur nourriture consistoit à manger du riz trois fois le jour. A la ve-

(21) Près du Cap de Comorin, dans la haute Peninsule de l'Inde.

(22) Il fut tué dans la suite, & les Jésuites accusés, disent les Auteurs Anglois, de l'avoir excité à se saisir du Trône.

(23) Peut-être faut-il entendre le Journal suivant.

(24) Mémoires du Pere le Comte, p. 3. & suivantes.

(26) Cela n'est pas plus particulier aux Chinois qu'aux autres Idolâtres.

rité le Capitaine les invitoit ſouvent à manger avec lui ; mais ils s'en excuſoient, parce que les alimens de ſa table avoient d'abord été conſacrés aux Idoles. Comme ils ignoroient la langue Chinoiſe, ils employoient quelquefois un Interprête, pour convaincre leurs Guides de l'abſurdité de leur culte. A la fin, les diſputes s'échaufferent ; & les Matelots paroiſſant s'offenſer de la liberté avec laquelle les Miſſionnaires parloient de leur Idole, s'avancerent vers eux d'un air menaçant, armés de demi-piques ; mais c'étoit pour ſe préparer à faire une Proceſſion à l'honneur de leur Idole.

Le Comte. 1687.

A quoi leur zèle les expoſe.

L'Auteur a peine à s'imaginer qu'il y ait au monde une Nation auſſi ſuperſtitieuſe que les Chinois (27). Ils adorent juſqu'à la bouſſole qui ſert à leur navigation ; ils l'encenſent continuellement, & lui offrent des viandes en forme de ſacrifice. Deux fois le jour ils jettent de petits morceaux de papier doré dans la mer, comme pour la mettre dans leurs interêts. Quelquefois ils lui préſentent de petits Bateaux de la même matiere, afin que les vagues occupées à les agiter & à les ſubmerger, n'ayent pas le tems de nuire au Vaiſſeau. Mais ſi rien n'eſt capable de ſatisfaire ce furieux élement, & qu'il devienne indomptable, ils brûlent alors des plumes, dont la fumée & l'ardeur ſuffiroient pour chaſſer le diable, auquel ils attribuent la violente agitation des flots.

Extrême ſuperſtition des Chinois.

Un jour qu'ils paſſoient devant une montagne, ſur laquelle ils avoient un Temple, ils ne ſe contenterent pas de leurs cerémonies ordinaires, qui conſiſtoient à préſenter des viandes, à brûler des chandelles & des parfums, à jetter du papier doré dans la mer, &c ; mais s'attachant tous au travail, l'eſpace de cinq ou ſix heures, ils fabriquerent un petit Vaiſſeau de la forme du leur, & long de quatre pieds ; l'art n'y avoit laiſſé rien manquer. On y voyoit des mâts, des cordages, des voiles, & des pavillons. Il avoit une bouſſole, un gouvernail, une chaloupe, des armes, des uſtenciles de cuiſine, des vivres, une cargaiſon, & des Livres de compte. On avoit barbouillé de petits morceaux de papier, qui repreſentoient les hommes du Vaiſſeau, & qui étoient diſpoſés dans les places convenables. Cette machine ayant été placée ſur deux tretaux ; fut élevée au bruit d'un tambour & d'un baſſin de cuivre, à la vûë de tout l'équipage. Un Matelot, revêtu d'un habit de Bonze, joua le premier rôle de cette farce, en faiſant pluſieurs ſingeries avec un bâton à la main, & pouſſant, par intervalles, de grands cris de joye. Enfin le miſterieux colifichet fut abandonné aux flots, & ſuivi des yeux avec de grandes acclamations, juſqu'à ce qu'on le perdît de vûë. Cette ridicule ſcene, ajoute l'Auteur, divertit beaucoup les Matelots, tandis que leur aveuglement nous penétroit de douleur.

Pratique ſinguliere des Matelots Chinois à la vûe d'un Temple.

Quelque tems après, les Matelots s'imaginerent qu'ils avoient apperçu un Vaiſſeau, dans une partie de la mer qui eſt fort infeſtée par les Pyrates. Ils avoient de fort bons verres d'obſervation (28), au travers deſquels ils croyoient decouvrir des mâts & des voiles. Quelques-uns voyoient juſqu'aux cordages, & ne pouvoient douter, à ſes mouvemens, qu'il n'eût deſſein de s'approcher d'eux. On ſe hâta de mettre le Vaiſſeau en état de défenſe ; mais la conſter-

Crainte panique, cauſée par un arbre.

(27) Il faut entendre ceci, non des Chinois en général, ni de la ſecte de Confucius, mais des ſectateurs de la Religion de *Fo*.

(28) Apparemment une ſorte de lunette d'approche.

LE COMTE. 1687.

nation parut extrême. Comme on étoit sans artillerie, les Missionnaires eurent part à la frayeur commune. Cependant on reconnut à la fin, que c'étoit un arbre détaché de la côte. La terre & les cailloux qui restoient autour de ses racines le faisoient flotter si droit, que la hauteur de son tronc & la largeur de ses branches présentoient l'apparence d'un Vaisseau, avec ses mâts, ses ponts, & tous ses agrets.

Isle d'Emouis, ou d'Amoui.

En arrivant à la vûë d'*Emouis* (29), sur la côte de la Chine, Isle fameuse par la commodité de son Port, le changement soudain du vent, suivi d'un calme, & de nuées épaisses qui couvrirent l'horizon, firent craindre aux Pilotes l'approche d'un Typhon, orage le plus terrible des mers de la Chine & du Japon. Si le Capitaine d'un Vaisseau n'est pas fort habile, l'équipage nombreux, & le Bâtiment à l'épreuve des flots, leur perte est infaillible. Le Typhon est un vent furieux, ou plûtôt un assemblage de tous les vents, qui soulevant les vagues de tous côtés, secoüent un Bâtiment d'une maniere épouventable. Comme il dure ordinairement plus de trois jours, les Matelots à la fin se trouvent épuisés de fatigue; & le Vaisseau demeurant comme abandonné à la merci des vents, ne manque point d'être mis en piéces, ou lancé contre les rochers. On avoit passé trois jours dans l'attente de ce triste sort, lorsqu'il vint à l'esprit des Missionnaires de recourir à la protection de S. François Xavier, & de joindre un vœu à leurs prieres. A peine furent-ils relevés, après avoir prié à genoux, que soit par un miracle du Ciel, soit par le cours naturel des choses, il s'éleva un vent favorable qui les conduisit au Port.

Typhon, orage des mers de la Chine & du Japon.

Ses terribles effets.

Rochers & Isles désertes.

Baye du Muet.

Jamais le Pere le Comte n'avoit rien vû de si effrayant que ce nombre infini de rochers & d'Isles desertes que son Vaisseau eut à traverser. Dans quelques endroits, les canaux n'avoient pas dix brasses de largeur. On passa au travers d'une baye assez large, où les Chinois gardent un profond silence, dans la crainte, à ce qu'il paroît, de troubler le repos d'un dragon voisin. Les Missionnaires en prirent occasion de la nommer *Baye du Muet*. Après avoir passé quelque tems entre ces horribles rochers, ils arriverent à la vûë d'une petite Ville, nommée *Tim-hay* (30), c'est-à-dire, limites de la mer, située à l'embouchure d'une riviere, dans laquelle ils entrerent aussi-tôt, pour aller jetter l'ancre trois milles plus haut, près de la Ville de *Ning-po*. Ils avoient employé trente-six jours dans leur voyage. Mais quoiqu'ils se trouvassent si près de la Ville qu'ils s'étoient proposée pour terme, il ne leur fut pas aisé d'y entrer. La Chine est un Païs où les cerémonies sont fort embarrassantes. Le Capitaine ayant jugé à propos de derober les cinq Missionnaires aux yeux du public, ils furent renfermés au fond de calle, où la chaleur & d'autres incommodités rendirent leur situation presqu'insupportable. Mais toutes les précautions n'empêcherent point qu'ils ne fussent découverts par un Officier de la douane, qui après avoir pris l'état de la cargaison, & laissé un homme pour la garde du Vaisseau, alla rendre compte de ses observations à son Maître.

Les Missionnaires se cachent au fond de calle.

Ils sont découverts.

Ce Mandarin donna ordre aussi-tôt que les Missionnaires fussent amenés

(29) C'est sans doute la même Isle qui a paru si souvent dans les Ambassades Hollandoises sous le nom d'*A-moui*.

(30) Ou *Ting-hay*; suivant l'ortographe Françoise ou Angloise. C'est peut-être une erreur pour *Chin-hay*, Ville située sur la rive Nord, à l'entrée de la riviere; au lieu que Ting-hay est dans l'Isle de *Cheu-schan*.

(31) *Ning-po* est à dix milles de l'embouchure de la Riviere.

devant

Le Comte. 1687.

devant lui. Ils firent le chemin au milieu d'une foule de peuple. Lorsqu'ils furent entrés dans la salle où l'Officier Chinois étoit assis, on leur ordonna de se mettre à genoux, & de baisser neuf fois le front jusqu'à terre; honneur qu'on rend au premier Mandarin, parce qu'en cette qualité il represente la personne de l'Empereur. Sa contenance étoit grave & sevére. Il étoit environné des Executeurs de sa Justice, qui portoient, comme les anciens Licteurs Romains, des chaînes & de grands bâtons, prêts à lier ceux qui leur seroient livrés par leur Maître, & à leur donner la bastonade. Aussi-tôt que les Jesuites lui eurent rendu leurs soumissions, il leur demanda qui ils étoient, & ce qui les amenoit à la Chine. Ils répondirent qu'ayant appris que plusieurs de leurs Freres, particulierement le Pere Verbiest, prêchoient leur Réligion avec succès, ils étoient venus dans le même dessein; & que l'Empereur traitant leurs Freres avec beaucoup de bonté, ils esperoient que ses Mandarins ne leur seroient pas moins favorables.

Honneur que les Missionnaires rendent au Mandarin.

Le Mandarin, quoiqu'étonné d'une declaration si hardie, parut approuver leur zele. Il les assura qu'il souhaitoit de pouvoir les servir, mais qu'il étoit obligé d'abord de consulter le Gouverneur. Dans l'intervalle il leur donna ordre de retourner sur leur Vaisseau, qui leur parut une étroite prison. Quelques jours après, le Général de la Milice, qui étoit composée de quinze ou vingt mille hommes dans la Ville & aux environs, souhaita de les voir, & les traita d'une maniere fort obligeante. Lorsqu'ils le quitterent pour se rendre chez le Gouverneur, il fit prier ce Seigneur par un de ses Officiers de les recevoir civilement, & cette recommandation leur fut avantageuse. Huit jours s'étant passés en déliberations, le Mandarin de la Douane les fit venir devant lui, avec leur bagage, qui consistoit en plusieurs balles de Livres, d'images, & d'instrumens mathematiques. On n'ouvrit que trois de leurs coffres, sans leur faire payer aucun droit; & le Mandarin leur declara qu'ils pouvoient se loger dans les Fauxbourgs, jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du Viceroi de la Province (32).

Civilités qu'ils en reçoivent.

Ils sont logés dans les fauxbourgs de Ning-po.

Ils commençoient à joüir de quelque repos dans leur nouvelle demeure, lorsqu'ils reçurent avis que le Viceroi étoit fort irrité de la permission qu'on leur avoit accordée de descendre au rivage, & qu'il étoit resolu de les renvoyer aux Indes. Il paroît qu'il les avoit représentés à la Cour comme cinq Européens que des vûës particulieres amenoient à Ning-po pour s'y établir: que sur cette information le Tribunal des Li-pus (*) de Pe-king avoit ordonné qu'ils fussent bannis de l'Empire, & que suivant l'usage il avoit présenté dans cette vûë un ordre qui devoit être signé par l'Empereur. Ils étoient perdus, dit l'Auteur, si cet ordre eût été signé; & le Mandarin qui les avoit traités favorablement n'eût pas manqué d'être enveloppé dans leur disgrace. Le Viceroi, après avoir confisqué les marchandises du Vaisseau, auroit donné ordre au Capitaine de les conduire hors du Païs, & la vengeance auroit porté cet Officier à les precipiter peut-être dans la mer. Mais ils avoient eu la précaution d'écrire au Pere *Intorcetta*, Missionnaire Italien, & Superieur Général des Jesuites à la Chine, aussi bien qu'au Pere *Verbiest*, pour leur demander des instructions sur la conduite qu'ils devoient tenir.

Obstacles de la part du Viceroi.

Ils écrivent au Pere Intorcetta.

(32) Mémoires du Pere le Comte, pag. 7. & suivantes.

(*) Ou *Li-pous*.

Le Comte. 1687.

Verbieſt avoit déja reçu, du Viceroi de Goa & du Gouverneur de Macao, des Lettres peu favorables aux Miſſionnaires François. Cependant il entreprit de leur rendre ſervice. Dans l'abſence de l'Empereur, qui étoit alors en Tartarie, il écrivit à quelque ami qu'il avoit à la Cour, pour informer ce Prince de leur arrivée. Une étrange mépriſe ayant fait inſerer cette Lettre entre les depêches qui étoient pour l'Empereur, ce Prince la lut; & lorſqu'on lui préſenta l'ordre du Tribunal, il répondit qu'il remettoit à déliberer ſur cette affaire après ſon retour à Peking. Il y retourna quinze jours après. La Cour fut d'autant plus ſurpriſe de ce délai, que l'uſage de Sa Majeſté étoit de ſigner ou d'annuller les ordres de cette nature dans l'eſpace de quinze jours. Le Pere Intorcetta, Superieur de la Miſſion, fit faire à Hang-cheu des prieres publiques pour ſes Confreres; & perſuadé que le cri des innocens a beaucoup de force devant Dieu, il raſſembla dans l'Egliſe tous les enfans chrétiens, pour leur faire implorer l'aſſiſtance du Ciel.

Bonheur avec lequel il leur rend ſervice.

Priéres publiques en leur faveur.

Au retour de l'Empereur, Verbieſt l'informa que les nouveaux Miſſionnaires étoient ſes freres, & que leur habileté dans les mathématiques pourroit être utile à l'Empire. Il répondit que dans cette ſuppoſition il ne voyoit aucune raiſon qui pût l'obliger de leur fermer l'entrée de l'Empire. Enſuite faiſant aſſembler ſon Conſeil privé, où les Princes du Sang Impérial ſont admis, il declara, de leur avis, que les Miſſionnaires ſeroient appellés à la Cour. L'ordre fut envoyé au Tribunal des Li-pus, & communiqué par cette voye au Viceroi de Che-kyang, qui loin de les chaſſer de la Chine, comme il ſe l'étoit propoſé, fut obligé de les y introduire, & ſe vit expoſé au reſſentiment de l'Empereur pour avoir donné de fauſſes informations. Cependant il laiſſa paſſer quinze jours avant que de leur apprendre l'heureux changement de leur ſituation.

L'Empereur les appelle à ſa Cour.

Pendant leur ſéjour à Ning-po, leur amitié & leur familiarité s'étoit tellement accruë avec les Mandarins, qu'ils en avoient reçu des préſens, & qu'ils avoient été invités dans leurs maiſons. Ils s'étoient efforcés de les convertir, mais inutilement. Le Gouverneur fut le ſeul qui parut faire quelques pas vers le chriſtianiſme. Il n'étoit pas tombé de pluye depuis cinq mois. Les rivieres & les canaux étant à ſec, les Mandarins & les autres eurent envain recours aux ſacrifices. Ils demanderent aux Miſſionnaires quelle étoit la méthode de l'Europe dans ces occaſions. Ayant appris que le Ciel ſe laiſſoit toucher par l'humiliation, la penitence & la priere, ils ſe flatterent d'exciter par les mêmes voyes la pitié de leurs Idoles. Mais ils s'adreſſoient, ſuivant l'Auteur (33), à des Dieux qui n'avoient pas d'oreilles pour les entendre. Enfin le Gouverneur fit demander aux Miſſionnaires s'ils vouloient lui permettre de ſe rendre à leur Chapelle en cerémonie, & de joindre ſes prieres aux leurs pour implorer l'aſſiſtance du Ciel. Non-ſeulement ils y conſentirent, mais ils l'aſſurerent que s'il prioit avec foi & ſincerité, il obtiendroit du Ciel ce qu'il deſiroit.

Eſperance qu'ils ont de convertir un Gouverneur.

Priéres des Chinois pour obtenir de la pluie.

Le Gouverneur veut prier dans la Chapelle des Miſſionnaires.

Tandis qu'ils ſe preparoient à le recevoir, ils virent arriver ſon Secretaire, qui venoit leur dire que ſon Maître étoit obligé de ſe trouver le même jour à huit heures du matin ſur une montagne voiſine, pour offrir, avec quelques autres Mandarins, un Sacrifice au Dragon; mais qu'il ne manqueroit pas de

Obſtacle qui l'arrête.

(33) On verra dans la ſuite qu'ils n'adorent pas véritablement les Idoles.

venir le lendemain à la Chapelle chrêtienne. Ils presserent le Secretaire de retourner vers son Maître, & de lui declarer que le Dieu des Chrêtiens étoit un Dieu jaloux, qui ne pouvoit souffrir qu'on rendît à d'autres Dieux des honneurs qui n'étoient dûs qu'à lui; que les Idoles de la Chine étoient les images de diverses créatures, aussi peu capables de servir autrui que de s'aider elles-mêmes, & qu'elles ne meritoient par conséquent que du mépris. L'Auteur est persuadé que ce discours fit une juste impression sur le Gouverneur, mais que la force de quelque interêt temporel le retint dans l'erreur. Les Missionnaires étoient prêts d'imiter la conduite de S. François Xavier, en élevant comme lui une croix dans la Ville à deux conditions : l'une qu'ils obtiendroient du Ciel la pluye dont on avoit besoin; l'autre, que si l'effet répondoit à leur promesse, les Habitans renverseroient leurs Idoles, & rendroient hommage au veritable Dieu (34). Mais quelques-uns d'entr'eux furent d'avis de ne rien hazarder qui pût commettre les interêts de la Religion (35).

§. II.

Voyage de Ning-po à Ching-hyen-fu.

Ils partirent de Ning-po le 26 de Novembre au soir, dans des Barques, sous la conduite d'un Mandarin nommé par le Gouverneur. Le 27 au matin, ils passerent par *Yu-yau-hyen* (36), Ville du troisiéme ordre, de la dependance de *Schau-hing*. Ses murs renferment une montagne assez haute, sur laquelle l'on ne voit point une seule maison, excepté vers le pied. Une petite riviere divise, par un pont de trois arches, la partie qui contient un Palais bâti par *Li-ko-lau*; & vis-à-vis, on voit sept ou huit arcs de triomphe, qui touchent presque les uns aux autres. Au soir, les Missionnaires traverserent deux digues, & gagnerent un passage où leurs Barques furent levées sur un talus pavé de pierres fort larges, du sommet duquel on les fit glisser dans un autre canal, plus haut, de neuf ou dix pieds, que le niveau de la riviere. On trouve dans cet endroit quantité d'Ouvriers qui se loüent pour ce travail, & qui le finissent dans l'espace d'un quart d'heure, par le moyen de deux cabestans. Tout le Païs n'est qu'une plaine vaste & bien cultivée, qui se trouve bordée par d'affreuses & steriles montagnes. Cependant quelques-unes sont couvertes de pins & de cyprés, qui sont les arbres les plus communs entre Ning-po & Hang-cheu. L'arbre qui produit le suif n'y est pas plus rare, sur tout vers Ning-po, où l'on n'en voit presque pas d'autres. Dans cette saison, ils étoient dépoüillés de feüilles, mais chargés de leur fruit, qui ayant perdu sa coque, les faisoit paroître dans l'éloignement comme couverts de fleurs blanches.

Ville de Yu-yau-hyen.

Digues, & passages d'un canal à l'autre.

Le 28 au matin, les Missionnaires traverserent une sorte de lac, ou plû-

Lac de Tsau-hu.

(34) Le Pere le Comte semble croire ici qu'ils ne reconnoissent pas le vrai Dieu. Mais ne faisant qu'arriver, il pouvoit être encore mal instruit.

(35) Il paroît que leur propre Foi étoit un peu chancellante, ou plûtôt ils craignoient de tenter le Ciel. La Roque raconte, dans son Voyage de Syrie, que les Chrétiens de Sidon ayant fait inutilement des processions pour obtenir de la pluie, les Mahométans, qui en firent à leur tour, furent plus heureux. Mais, qui rendra compte des vûes du Ciel? Ici l'on ne voit pas que le Gouverneur Chinois ait insisté sur son premier dessein.

(36) *Wui-hau-hyen* dans la Carte des Jésuites.

LE COMTE. 1687.

tôt un bras de mer, qui se nomme *Tsau-hu*. Ils s'étoient vûs dans la nécessité de loüer de nouvelles Barques à leurs propres frais, parce que leur Mandarin leur avoit declaré que n'ayant aucun ordre de l'Empereur, il ne pouvoit obliger les Officiers Chinois de leur fournir les commodités du voyage, au-delà du canton de Ning-po. Le canal où ils étoient entrés a près de vingt lieues de longueur. Il est revêtu, d'un côté, de grandes pierres plates, longues de cinq ou six pieds, & larges de deux, sur deux ou trois pouces d'épaisseur. L'eau en est fort pure & fort claire. Sa largeur est de vingt ou trente pas geometriques, & quelquefois de quarante, ou davantage. Dans plusieurs endroits il s'étend en droite ligne l'espace d'une lieuë, & quelquefois de deux. D'un bout à l'autre, on rencontre à certaines distances, de beaux canaux qui se repandent des deux côtés dans la campagne, & qui se divisent en plusieurs autres bras. Ils forment un grand nombre d'isles, qui donnent au Païs l'apparence d'un labyrinthe, jusqu'aux montagnes qui bordent ces belles plaines. Un miroir n'est pas plus égal & plus uni.

Description & beauté du canal.

Ponts de la Ville de Schau-hing.

C'est dans cet agréable canton que la Ville de *Schau-hing* est située. Elle est traversée par quantité de canaux, couverts d'un grand nombre de Ponts, qui n'ont qu'une seule arche, fort élevée, mais peu épaisse au sommet. Il n'y passe jamais de voitures, parce qu'on n'employe que des porteurs pour les fardeaux. Ces ponts ont des dégrés par lesquels on y monte. & d'une pente si douce, qu'il n'y a pas ordinairement plus de trois pouces d'un dégré à l'autre. Quelques-uns, au lieu d'arches, n'ont que trois ou quatre grosses pierres, dont plusieurs ont depuis dix jusqu'à dix-huit pieds de longueur. Elles sont entassées en piles & rangées comme un véritable pavé. Le grand canal offre une multitude de ces Ponts, qui sont construits avec beaucoup de propreté. Le Pays qu'il arrose est agréable & fertile. Ce sont de grandes plaines, couvertes de légumes & de racines, qui servent à la subsistance d'un nombre infini d'Habitans. On y voit aussi quantité de petits bois de Cyprès, qui varient la perspective, & qui couvrent les tombeaux de leur ombre.

Beauté du terroir.

Villages agréables.

Aux environs de Schau-hing, & de-là presque jusqu'à Hang-cheu, on découvre une suite continuelle de maisons & de Hameaux, qui donnent à toute cette route l'air d'une grande Ville. Les maisons y étant mieux bâties que celles du commun dans plusieurs Villes, on peut dire que les Villages de ce Pays l'emportent beaucoup sur ceux de l'Europe.

Ville de Syan-schan.

Le 29 les Missionnaires passerent par une Ville du troisiéme rang, nommée *Syan-schan*, d'une petite Montagne qui est dans un de ses fauxbourgs. Elle est arrosée aussi par un grand nombre de canaux; & ses portes comme celles de *Schau-hing*, sont couvertes de placques de fer.

Tsyen-tang.

Le 13 ils furent portés dans des palanquins jusqu'à une demie-lieue du *Tsyen-tang* (37), qu'ils traversent en moins d'une heure & demie. La largeur de cette riviere est d'environ quatre mille pas géometriques; mais elle a si peu de profondeur que les bâtimens n'y peuvent entrer. Cependant elle est remplie chaque année par une marée d'une hauteur extraordinaire, vers le tems de la pleine-Lune d'Octobre. Après l'avoir passée, les Missionnaires trouverent, sur la rive, des caleches fort propres, qui leur avoient été préparées par

(37) *Cien-tang* dans l'Auteur François, & *Tsyen-tang* dans la Carte des Jésuites.

les Chrétiens de *Hang-cheu*, dont ils se virent accompagnés comme en triomphe jusqu'à leur Eglise, où ils trouverent le Pere Intorcetta. Ses cheveux étoient blancs de vieillesse. Ils furent obligés de faire & de recevoir plusieurs visites. En allant au Palais du Viceroi, ils passerent par une rue fort droite, large de vingt-cinq ou trente pieds, & longue d'une lieue, depuis leur maison jusqu'à la porte de la Ville des Tartares. Le milieu de cette rue est pavé de grandes pierres plattes, & le reste comme les Villes de l'Europe, mais sans aucune pente. La hauteur des Maisons est d'un étage au-dessus des boutiques, qui sont ouvertes du côté de la rue. Le canal est par derriere. Quoiqu'on n'y rencontre pas moins de monde que dans les rues les plus peuplées de Paris (38), on ne voit pas paroître une seule femme. Plusieurs arcs de triomphe, qui se présentent à certaines distances, ornent beaucoup cette grande rue. Les autres, sur tout celles qui sont habitées par les Soldats & les Tartares, offrent un spectacle fort différent; les maisons y ressemblent aux plus pauvres cabanes, & sont mal peuplées en comparaison des premieres.

Les Missionnaires trouvent le Pere Intorcetta à Hang-cheu.

Belle rue de cette Ville.

Tout ce canton, qui est rempli de montagnes, contient dans l'espace d'environ deux lieues une infinité de tombes dispersées. Les Missionnaires eurent la curiosité de visiter le Lac *Si-hu* (39) dans une Barque. Ils lui trouverent une lieue & demie de tour. Ses eaux sont fort claires; & ses bords, dans quelques endroits, sont couverts de maisons assez agréables. Il y a beaucoup d'apparence qu'en ravageant deux ou trois fois cette grande Ville, les Tartares ont détruit la plûpart des Palais dont parle Martini. Le 19 Décembre, en partant de Hang-cheu, les Missionnaires passerent, dans un fauxbourg à l'Est, par une rue qui a plus d'un mille de long. Elle est plus étroite que la grande rue de la Ville, mais aussi droite, & presque aussi peuplée, sans qu'on y apperçoive une seule femme. Les maisons y sont hautes de deux étages & contiguës.

Lac de Si-hu & sa description.

La Barque des Missionnaires n'étoit que du troisiéme rang, mais elle étoit grande, propre & commode. Elle avoit plus de seize pieds de large sur quarante-huit de longueur. Sa profondeur étoit de dix ou douze pieds. On y avoit ménagé, du même côté, une salle commune, & quatre autres chambres pour les Missionnaires, outre la cuisine & les logemens pour leurs domestiques. La salle & les chambres étoient ornées, dans l'intérieur, de sculptures peintes & dorées. Le reste étoit revêtu d'un beau vernis, & les plat-fonds composés de plusieurs panneaux, peints à la Chinoise. Non-seulement l'Empereur, mais les Marchands mêmes ont un grand nombre de ces Barques, qui leur servent à voyager dans les Provinces par les rivieres & les canaux. On en voit qui seroient capables de contenir jusqu'à deux cens tonneaux. Elles servent de demeure à des familles entieres, qui s'y trouvent plus commodément que dans les maisons, où l'on ne voit point ordinairement tant de propreté. Il y en avoit plus de quatre cens, sur le canal où les Missionnaires étoient à la voile. Ce canal, qui est au Nord de la Ville, s'étend plus d'une lieue en droite ligne. Il a plus de quinze brasses de largeur. Ses bords qui sont revêtus de pierre de taille offrent deux rangées de maisons, en forme de rues, qui ne sont pas moins peuplées que celles d'une Ville. Les Barques, qui sont à l'ancre des deux cô-

Forme de la Barque des Missionnaires.

Barques habitées sur les canaux.

(38) Chine de Du Halde, Vol. I.
(39) Il est à l'Ouest de la Ville, comme son nom le marque.

Le Comte. 1687.

Ils s'arrêtent pour attendre le Viceroi.

tés sont remplies aussi d'Habitans. Les Missionnaires s'arrêterent le 20, pour attendre le Viceroi, qui avoit dessein de les visiter à bord & de leur donner le *Kong-ho*, ou l'ordre du *Ping-pu*, qui est le Tribunal étranger pour la Milice. Cet ordre portoit (40) que jusqu'à leur arrivée à la Cour, on leur fourniroit toutes sortes de commodités pour leur voyage.

Canaux couverts de Barques.

Le 21 au matin, ils s'éloignerent de Hang-cheu, en suivant le canal, qui avoit partout vingt ou vingt-cinq pieds de largeur, & qui étoit couvert de grandes Barques, dont ils compterent plus de cinq cens. Pendant l'espace de cinq quarts de mille, ils avancerent entre deux rangées de maisons. Au de-là des fauxbourgs, le canal n'est revêtu de pierre que d'un côté, au long duquel est un chemin pavé, pour la commodité de ceux qui tirent les Barques. Ils trouverent, par intervalles, d'autres canaux de moindre grandeur; & dans les endroits où les deux rives s'abbaissent assez pour être couvertes d'eau, ils virent des Ponts plats, composés de grandes pierres, dont chacune n'a pas moins de sept ou huit pieds de long. Elles sont placées trois à trois, & forment une espece de chaussée. Environ quatre lieues au de-là de Hang-cheu, ils traverserent le Village de *Tan-tsi*, situé sur les deux bords du canal, dont la largeur jusqu'à ce lieu est constamment de quinze, vingt-cinq, ou cinquante pas. Les deux rives sont ici bordées de pierre de taille, & forment deux quays, longs chacun de cinq cens pas géométriques, & ornés des deux côtés, devant chaque maison, de dégrés qui servent à puiser de l'eau. Les Maisons qui s'étendent au long des Quays sont mieux bâties que celles des Villes, & plus uniformes. On prendroit chaque rangée pour la continuation du même édifice. Au milieu du Village de Tan-tsi est un beau Pont à sept grandes arches, dont celle du milieu a quarante-cinq pieds d'ouverture. Les autres sont aussi fort grandes, mais diminuent à proportion que le Pont descend vers les deux rives. On trouve aussi deux ou trois grands Ponts d'une seule arche, & plusieurs canaux bordés de maisons. Deux lieues plus loin on rencontre, au milieu du canal, une Isle qui contient un fort beau Temple.

Village de Tan-tsi & sa description.

Beau pont.

Ville de Sche-men-yen.

Le 22, après avoir passé plusieurs Ponts, les Missionnaires s'apperçurent que le canal se retrécissoit. Ils arriverent devant la Ville de *Sche-men-yen*, à dix lieues de *Hang-cheu*. Jusqu'ici le Pays est fort uni, rempli de maisons & de Villages, & planté de Meuriers nains, qui formenr comme des vignobles.

Kyn-hing-fu, grande Ville de Commerce.

Le 23 ils arriverent à *Kyn-hing-fu*; & dans cette route ils passerent devant un fort beau Temple, qui se nomme *San ko-ta*, & qui a tiré ce nom de trois *Ta*, ou de trois tours hautes de plusieurs étages, qui forment son entrée. Ils en découvrirent un autre, qui leur parut spacieux, dans un des fauxbourgs de

(40) On croiroit pouvoir ici conclure que le Viceroi leur fit une visite. Mais le Pere le Comte dit expressément, qu'il leur fit déclarer qu'il n'avoit pas le tems de les aller voir. Le même Auteur ajoute qu'il envoya des chaises pour les transporter à la Barque Impériale, avec des trompettes & des haut-bois pour les accompagner; qu'il leur fit présent de dix pistoles, & qu'il leur donna un *Kong ho*, c'est-à-dire, un ordre spécial, en vertu duquel, tous les lieux par lesquels ils devoient passer étoient obligés de leur fournir des Barques bien équipées lorsqu'ils iroient par eau; avec soixante-deux ou un plus grand nombre de porteurs, pour les cas où la forêt les obligeroit d'aller par terre. Chaque Ville devoit leur donner aussi, environ une demie-pistole. C'est la même somme qui est accordée aux grands Mandarins dans leurs voyages. L'Empereur paroît ainsi les défrayer, quoique leur dépense aille dix fois plus loin.

Le Comte. 1687.

la Ville, du côté de l'Eſt. *Kyn-hing-fu*, eſt une Ville grande & bien peuplée, où le Commerce eſt aſſéz floriſſant. Ses fauxbourgs ne ſont pas d'une grande étendue. On la compare à Ning-po pour la grandeur; mais elle eſt beaucoup plus belle & plus riche. Le 24, les Miſſionnaires entrerent dans un beau canal, large de vingt-cinq ou trente pas, & traverſerent un grand Village, nommé *Wan-kyang-king*. Ils paſſerent d'un côté à l'autre ſur un très beau Pont de trois arches, dont celle du milieu n'avoit pas moins de ſoixante-quinze pieds d'ouverture, ſur plus de trente de hauteur. L'ouvrage eſt d'autant plus hardi que les pierres ont plus de cinq pieds de long.

Grand canal & beau pont.

Le Pays ne ceſſe point d'être plat; mais quoiqu'il ſoit ſans montagnes, il eſt aſſez couvert de bois pour rendre le paiſage agréable. On n'y voit point un pouce de terre inutile. Les Meuriers commencent ici à devenir plus rares. Entre Kyn-hing & le Village de Wan-kyang-king, près d'une pointe où le canal ſe diviſe en trois bras, les Miſſionnaires virent trois Fortereſſes ou trois Tours quarrées, bâties dans l'eau, & ſituées en forme de triangle, qui ſervent de limites entre les Provinces de *Kyang-nan*, & de *Che-kyang*. A vingt *Lis* (41) du même Village, ils en laiſſerent un autre ſur la gauche, nommé *Whan-kyn-kyun-chin*, dans la Province de Kyang-nan; mais ſi vaſte qu'à la premiere vûe ils le prirent pour une Ville. Il eſt entrecoupé & ceint par de larges canaux, qui ſont couverts de Barques. Cette multitude de canaux, dans un terroir extrêmement uni, porte à croire qu'autrefois le Pays étoit entierement couvert d'eau. On n'y compte pas moins de douze Villages, dans l'eſpace d'un mille, ſans y comprendre ceux qui ſe préſentent dans l'éloignement. Cependant on aſſura les Miſſionnaires que ce canton, tout peuplé qu'il leur paroiſſoit, n'étoit qu'un deſert en comparaiſon de Soug-kyang, Nan-king, & des parties méridionales de la même Province. Si la Chine étoit partout auſſi remplie d'Habitans qu'entre *Schau-hing* & *Su-cheu*, l'Auteur ne feroit pas difficulté de croire qu'elle en contient plus que l'Europe entiere. Mais on l'aſſura que les Provinces Septentrionales ne ſont pas à beaucoup près ſi peuplées que celles du Sud.

Trois Fortereſſes.

Village fort vaſte & Pays très-peuplé.

Après avoir fait dix lis, les Miſſionnaires arriverent à *Pinvang*, qui ſignifie *nouvelle perſpective*. C'eſt un grand Village, qu'on prendroit pour une Ville, à la multitude de ſes maiſons, de ſes Habitans, de ſes canaux, de ſes beaux Ponts & de ſes Barques. L'eau des canaux vient d'un grand Lac à l'Oueſt, que les petites Barques traverſent pour racourcir leur chemin juſqu'à *San-cheu*, ſans toucher à Kya-king. De Pinvang le canal s'étend à perte de vûe, en droite ligne, avec une chauſſée ſur la droite, bordée de pierres de taille. A l'Eſt on découvre un autre grand Lac, qui s'étend comme le premier juſqu'à la Ville d'U-kyang, devant laquelle ils paſſerent avant la nuit; mais avant que d'y arriver, ils paſſerent ſous une arche de quarante-huit pieds de largeur & haute de vingt-cinq. Une lieue au de-là d'U-kyang, ils obſerverent que la chauſſée étoit haute de ſept pieds, & formoit une ſorte de Pont ſolide, avec des arches à certaines diſtances, pour faire paſſer l'eau dans la plaine, qui étoit ſemée de riz & tout-à-fait inondée.

Pinvang, grand Village, & multitude de ſes canaux.

Belle chauſſée.

Le 25 au matin, jour de Noel, ils arriverent au pied des murs de Su-cheu,

(41) Deux lieues. Dix *Lis* font une lieue commune.

LE COMTE. 1687.

Ville de Su-cheu.

Monument Chinois.

dans un grand canal de trente cinq ou quarante pieds de large, qui coule l'espace d'une lieue, du Nord au Sud, & en droite ligne au long d'un mur. Leur Barque s'arrêta vis-à-vis de la grande arche d'un magnifique Pont, qui traverse un autre grand canal, dont le cours est à l'Ouest, & qui entre dans un fort long fauxbourg. Sur le bord, du côté de la plaine, ils virent une sorte de grand Pavillon, ou de bâtiment quarré, à double étage (42), couvert de thuiles jaunes, environné d'un mur, percé au sommet, & fort orné d'une grande varieté de Figures : c'est un monument élevé par les Mandarins, en mémoire de l'honneur que l'Empereur Kang-hi fit à la Ville d'y venir familierement & sans la pompe orgueilleuse qui accompagne ordinairement les Empereurs de la Chine. On a gravé, sur une pierre de l'édifice, les instructions que Sa Majesté Impériale prit la peine de donner au Viceroi pour le gouvernement de son Peuple.

Le Pere Rodriguez, Missionnaire établi à Sucheu.

Les Missionnaires entrerent dans la Ville par la porte de l'Ouest & firent cinq ou six lis, par différens canaux, pour se rendre à leur Eglise. Ils y trouverent le Pere Simon Rodriguez, à la tête d'une nombreuse Assemblée. Près de la porte, on leur fit voir une Tour polygone de six ou sept étages, & une autre de la même hauteur à une lieue des murs, dans un des fauxbourgs. Le même jour ils reçurent la visite de *Hyu-lau-ya*, Seigneur Chinois, converti au Christianisme comme le Kotau Paul-syu son Grand-pere. Malgré toute leur résistance, il se mit à genoux pour les saluer, & frappa la terre de son front. Le 26, ils visiterent (43) le Viceroi de la Province, qui faisoit sa résidence dans la Ville. Ce Seigneur les reçut avec beaucoup de politesse. Après une longue conversation, il les réconduisit jusqu'à la porte de sa cour. Tout ce que l'Auteur put observer d'un côté des murs de Su-cheu, de la grandeur des fauxbourgs & de la multitude des Barques, qui sont habitées par des familles entieres, lui fait conclure que cette Ville a plus de quatre lieues de circuit, comme on l'en assura, & qu'elle contient plusieurs millions d'Habitans.

Navigation par divers canaux.

Le 28, étant partis de *Su-cheu*, les Missionnaires firent voile l'espace de deux lieues au Nord, sur un grand canal, moitié au long des murs de la Ville, moitié devant un grand fauxbourg, entrecoupé de canaux fort larges, & rempli de maisons fort contigues. Pendant près de trois quarts de mille, ils trouverent trois rangées de Barques si serrées, qu'elles touchoient l'une à l'autre. Du grand canal ils passerent dans un canal plus étroit, en traversant un fauxbourg qui n'avoit pas moins d'une lieue d'étendue. A l'extrêmité de ce fauxbourg, le canal devient beaucoup plus large, & s'étend en droite ligne, à perte de vûe, jusqu'à un grand Village qui est coupé par des rues & des canaux, & qui contient la Douane de *Su-cheu*. De-là jusqu'à *Vu-tsye-hyen*, il continue en droite ligne au Nord-Ouest, l'espace de cent lis, qui reviennent à dix lieues. On voit sans cesse un grand nombre de Barques sur ce passage, & quelquefois cinquante ensemble. Une lieue au de-là de la Douane, les Missionnaires trouverent un Pont d'une seule arche, & de cinquante pieds d'ouverture.

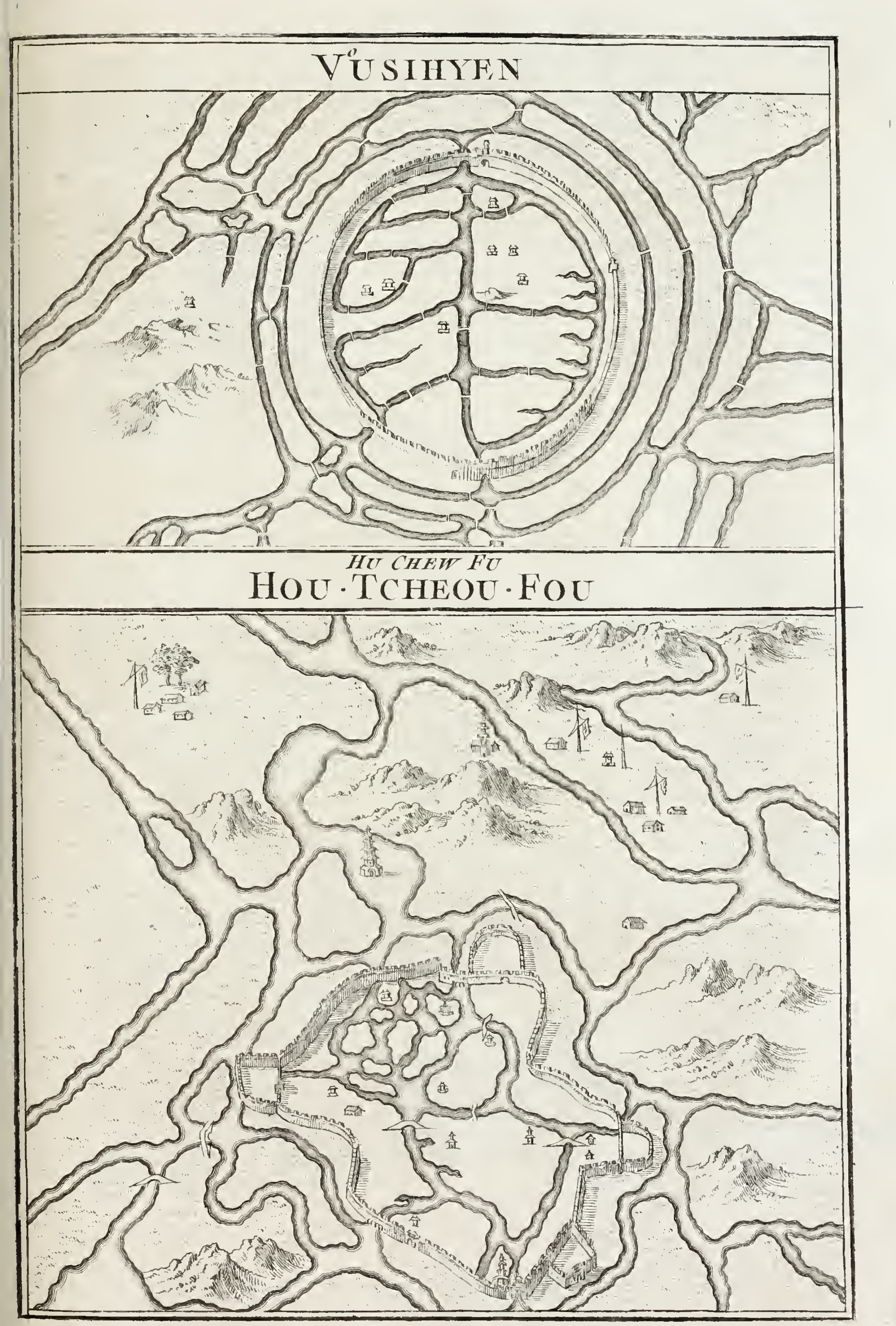
Vu-tsye-hyen.

Description de cette Ville.

Vu-tsye-hyen est une Ville du troisiéme rang, de la dépendance de Chang-cheu. Les Missionnaires traverserent le fauxbourg du Sud, qui est long d'une

(42) Recourbé.

(43) Du Halde, *ubi sup.* Vol. I.



VUSIHYEN
HU CHEW FU
HOU·TCHEOU·FOU

demie lieue. En cotoyant de près les murs de la Ville, ils jugerent qu'elle avoit deux milles & demi de circonférence. La hauteur des murs est de plus de vingt-cinq pieds. Sans être forts, ils sont bâtis fort proprement & ceints d'un grand fossé, qui forme une sorte de canal. L'intervalle entre le fossé & les murs laisse un espace fort uni pour la promenade. Le terroir produit d'excellent thé, qu'on envoye jusqu'à Peking & dans toutes les parties de la Chine.

Le Comte. 1687.

Le jour suivant, ils continuerent leur voyage sur le canal, qui ne cesse point de s'étendre en droite ligne vers le Nord, avec une chaussée à l'Est, au travers d'une suite continuelle de Villages & de Hameaux, dans des Plaines fort unies, où la vûe est toujours bornée par quelque grande Ville. Le 29 au soir ils arriverent à Chang-cheu, Ville fameuse & de grand Commerce. En traversant un des fauxbourgs, ils trouverent le canal si rempli de Barques, qu'à peine y pouvoient-ils découvrir l'eau. Ils arrêterent ici deux voleurs, qui s'étoient glissés pendant la nuit dans leur Barque. L'un trouva le moyen de se sauver. L'autre, ayant été renvoyé libre, se hâta de regagner une petite Barque, où il étoit attendu par quelques-uns de ses complices, avec lesquels il disparut à l'instant. Les Chinois assurent que ces voleurs nocturnes brûlent une espece de pastille, dont la vapeur cause un profond sommeil.

Chang-cheu, Ville fameuse.

Deux voleurs arrêtés. Pastille somnifere.

Le 13, après avoir quitté Chang-cheu, les Missionnaires trouverent à peine douze pieds de largeur au canal; mais la hauteur des bords étoit de dix-sept ou dix-huit pieds perpendiculaires. Quarante-neuf lis plus loin, au de-là de *Ping-nyu* & de *Lu schan*, deux Villes ruinées, il réprend sa direction en droite ligne, à perte de vûe; & les deux rives sont bordées, à dix ou douze pieds de hauteur, de belles piéces de marbre quarrées, couleur d'ardoise. Deux lieues en deçà de *Tang-yang*, ils furent obligés, comme d'autres Voyageurs, de quitter leurs Barques, & de prendre par terre. On travailloit à donner plus de profondeur au canal pour les Barques du tribut. Quoique le passage ne fût fermé que depuis un jour, la multitude des Barques qui s'y trouvoient arrêtées étoit déja presqu'innombrable, & les passans avoient deux lieues à faire par terre jusqu'à *Ching-kyang-fu*. Le Mandarin de *Tang-yang*, qui avoit reçu avis le jour précédent, de l'approche des Missionnaires, leur envoya des chaises, des chevaux & des porteurs, qui leur firent faire ce petit trajet en moins de deux heures.

Les Missionnaires quittent le canal. Raison qui les y oblige.

A l'extrémité du canal, avant que d'arriver à Tang-yang, ils passerent près d'une Tour à sept étages, & sur trois grands Ponts de marbre, composés d'une seule arche. Les fauxbourgs de cette Ville sont pavés aussi de marbre. En trois quarts d'heure ils firent le tour des murs, qui sont de brique, hauts de vingt-cinq pieds, & dont les fondemens sont de marbre. Du côté du Nord est un Lac, de cinq ou six lieues de circuit, autour duquel ils avancerent l'espace d'une lieue, pour se rendre à *Ma-lin*, deux lieues au de-là de Tang-yang. Quoique ce Village n'ait qu'une rue, on assura les Missionnaires qu'il contenoit plus de deux cens mille Habitans. Il étoit pavé de marbre comme tous les autres Villages qu'ils eurent à passer jusqu'à Ching-kyang-fu. Dans un endroit de la route, ils rencontrerent quelques piéces de marbre blanc, de la hauteur de six pieds, qui offroient en relief quelques figures grossieres.

Tang-yang & sa description.

Le 2 de Janvier, étant arrivés à Ching-kyang-fu, ils traverserent d'abord un fauxbourg, long de treize mille pas géometriques. Les piéces de marbre

Fameuse Ville de Ching-kyang-fu.

Le Comte. 1687.

dont le milieu de la rue est pavé ont trois pieds de long & presque deux de large. Pendant l'espace d'une lieue ils suivirent les murs, qui ont plus de trente pieds de hauteur ; & de-là, passant un Pont de marbre, ils entrerent dans un autre fauxbourg, où l'abondance du Peuple leur laissoit à peine la liberté du passage. Ching-kyang, sans avoir plus d'une lieue de circonférence, est une Ville des plus considérables de l'Empire pour le Commerce. Elle en est comme une clef, du côté de la mer, dont elle n'est qu'à deux petites journées. C'est en même tems une Place de guerre, qui n'est jamais sans une nombreuse Garnison. Les Missionnaires apperçurent dix-huit canons de fer, qui formoient une batterie à la surface de l'eau. Ce second fauxbourg renferme une petite Montagne, au sommet de laquelle on a la plus belle vûe qu'on puisse s'imaginer. D'un côté, c'est celle de la Ville ; de l'autre, celle des fauxbourgs & de la belle riviere de Kyang, qui a l'apparence d'un bras de mer. Au de-là se présente *Qua-cheu*, qui ne passe que pour une place de Commerce, quoiqu'elle mérite le nom de grande Ville. Au pied de la même Montagne est situé le Port, où l'on trouve sans cesse un concours extraordinaire de Peuple.

Importance de sa situation.

Qua-cheu, Place de Commerce.

§. III.

Continuation de la route, depuis Ching-kyang jusqu'à Tay-ngan-cheu.

Les Missionnaires traverserent la riviere, sur des Barques fort petites, mais extrêmement belles, qu'on avoit pris soin de leur préparer. Le Kyang, quoiqu'il ait ici plus d'une lieue de largeur, passe pour étroit en comparaison de ce qu'il est au-dessous de la Ville & au dessus. A sept cens pas de la rive, ils passerent par une Isle qu'on prendroit pour un lieu enchanté ; ce qui lui a fait donner le nom de *Kin-schan* ou Montagne d'or. Dans une étendue dont la circonférence est de six cens pas, elle est couverte de belles pierres. Le centre est occupé par une Tour de plusieurs étages, environnée de Temples & de plusieurs Couvens de Bonzes.

Isle charmante sur la Riviere de Kyang.

Après avoir gagné l'autre rive, les Missionnaires entrerent dans un canal, où ils furent obligés de traverser une sorte d'Ecluse qui porte le nom de *Cha*. Le canal se trouve resserré, dans ce lieu, entre deux Digues bordées de pierre de taille, qui s'approchent l'une de l'autre vers le milieu, pour donner apparemment la profondeur nécessaire au canal. La rapidité de l'eau y est extrême ; & si ceux qui se trouvent prêts sur la rive, pour tirer les Barques, les abandonnoient au courant, rien ne pourroit les garantir de se briser en mille piéces. Les Chinois, à qui l'Auteur eut occasion de parler, n'avoient pas la moindre notion des Ecluses de l'Europe. Les Missionnaires traverserent un des fauxbourgs de Qua-cheu, mais l'obscurité de la nuit leur déroba la vûe de la Ville. Le matin du jour suivant ils arriverent de bonne heure à Yang-cheu-fu, Ville de grand Commerce & fort peuplée. On assura l'Auteur qu'elle a deux lieues de tour, & qu'en y comprenant les fauxbourgs elle contient deux millions d'Habitans (44).

Ecluse dangereuse.

Yang-cheu-fu, Ville fort peuplée.

(44) Le Pere le Comte nous représente la méthode des Missionnaires en voyageans

Le 11 on traversa par terre un Pays plat, presqu'entierement caché sous l'eau, au long d'une grande chaussée, large d'environ trente pieds, & haute de dix ou douze, bordée, en quelques endroits, de piéces de marbre quarrées. Le canal étant sur la droite, on découvroit au de-là un grand Lac paralelle, qui avoit plus d'une lieue de largeur. Sur la droite, on voyoit au-dessus de l'eau plusieurs éminences semées de riz, & quantité de Hameaux, dont les édifices sont composés de roseaux couverts d'argile. La multitude de Barques, qui alloient dans les champs à la voile ou à la rame, comme sur une vaste mer, offroient un spectacle fort amusant. La route des Missionnaires du jour fut de sept lieues, jusqu'à *Kau-yeu-cheu*, grande Ville, suivant les informations qu'ils reçurent; car ils ne suivirent les murs que l'espace d'environ douze cens pas. La hauteur leur parut de trente pieds. En traversant un fauxbourg, ils virent une Tour de sept étages; & dans la Ville même ils découvrirent un autre édifice quarré, de six ou sept étages, qui s'élevant comme une pyramide se terminoit par un petit plat fond quarré, d'une fabrique différente de celle des Tours. Les faux-bourgs sont spacieux & fort bien bâtis.

Le Comte. 1687.

Grande chaussée au long d'un lac.

Kau-yeu-cheu.

Tours & édifices.

Le 12 au matin, ils firent six lieues, sur une chaussée, qui regne au long du canal & du lac. Ce lac s'étend à perte de vûë, comme une grande mer, où l'on découvre une infinité de Barques à la voile. Entre le canal & le lac est une autre chaussée, bordée fort proprement, dans plusieurs endroits, de pierres quarrées. Elle étoit couverte d'oiseaux de rivieres. De tems en tems on voyoit aussi des nuées de petits oiseaux, qui deroboient dans quelques endroits la vûë du Ciel. Les corbeaux qu'on rencontre depuis Ning-po jusqu'ici ont une espece de collier blanc. Dans le cours de l'après midi, on fit encore six lieues au long du canal, qui continue entre deux grandes chaussées, sans cesser d'avoir le canal sur la gauche, & l'on arriva le soir à *Pay-hing-hyen*. Le païs, sur la droite, est plat & fort bien cultivé près de cette Ville; mais la moitié en est cachée sous l'eau.

Multitude d'oiseaux sur le lac & le canal.

Pay-hing-hyen.

Le 14 on fit huit lieues jusqu'à *Whag-ngan-fu*, Ville considerable, qui paroît plus peuplée & d'un plus grand commerce que *Yang-cheu*. C'est la résidence du Grand Maître des eaux, des canaux, & des rivieres. Il vivoit alors dans une hôtellerie publique (45), où logent ceux qui sont appellés à la

par eau. Lorsqu'on avoit levé l'ancre, les trompettes & les haut-bois sonnoient une marche. Ensuite on prenoit congé en mettant le feu à trois barils de poudre, qui étant placés dans une espece de coffre, font plus de bruit qu'un grand nombre de mousquets. Ces trois décharges se faisoient l'une après l'autre, & dans les intervalles on faisoit entendre quelque-tems la musique. Lorsqu'on arrivoit dans une Ville ou qu'on rencontroit quelque Barque de Mandarins, on recommençoit cette cérémonie. Elle se renouvelloit aussi lorsque la nuit ou le vent contraire obligeoit de jetter l'ancre. Pendant la nuit, une garde veilloit toujours à la sûreté du convoi. Vers huit heures, dix ou douze Habitans de la Ville voisine paroissoient en haie sur le rivage. Alors le Pilote paroissant sur le pont, leur faisoit un beau discours sur l'obligation dont ils étoient chargés de défendre tout ce qui appartenoit à l'Empereur, & de veiller à la sûreté des Mandarins, comme les Mandarins veillent à celle de l'Empire. Il leur représentoit les accidens auxquels on étoit exposé, tels que le feu, les voleurs & les orages. Les hommes du rivage répondoient à chaque article par une acclamation, & se retiroient ensuite à leur corps-de-garde, en laissant derriere eux une sentinelle, qui battoit continuellement de deux bâtons l'un contre l'autre, pour avertir qu'elle ne dormoit pas, & qui étoit relevée d'heure en heure. Le Comte ajoute qu'il n'avoit jamais connu une maniere de voyager si commode.

(45) Ces hôtelleries se nomment *Kong-quans*.

Le Comte. 1687.

Cour par l'Empereur, ou depêchés de la Cour dans les Provinces. Auſſi les Miſſionnaires furent-ils obligés de paſſer la nuit dans une miſerable auberge, compoſée de rôſeaux & de nattes, & ſi délabrée, qu'il tomboit de la neige dans le lieu où ils étoient couchés. Trois Mandarins, qui s'y trouverent logés avec eux, prirent beaucoup de plaiſir à voir quelques-uns de leurs livres, & les figures qu'ils y apperçurent en papier.

Mauvaiſe auberge.

Le marbre eſt commun dans tous ces quartiers; mais les Chinois ne paroiſſent point y attacher beaucoup de prix. Ils ne l'employent qu'à border leurs canaux, & à d'autres ouvrages publics. Ici, comme à Ching-kyang, les Miſſionnaires virent des rouleaux de marbre, qui reſſemblent à des moitiés de colomnes, & qu'on fait paſſer ſur les terres cultivées, pour en rendre la ſurface unie.

Marbre fort commun.

Le 15 après midi, ils avancerent trois lieues plus loin, juſqu'à *Chin-kyang-pu.* Dans cette route ils paſſerent par une autre Ville, qui n'eſt pas éloignée des Fauxbourgs de *Whay-ngan.* La relation des Ambaſſadeurs Hollandois repreſente ces deux Villes comme une continuation des mêmes fauxbourgs, & leur donne ainſi trois lieues d'Allemagne de longueur. A la verité les Miſſionnaires en paſſerent un d'une lieue & demie de long, qui s'étend en ligne parallele aux murs de la Ville. Le Païs eſt plat, bien cultivé, & dans quelques endroits à moitié caché ſous l'eau. *Chin-kyang-pu* eſt ſituée ſur la rive Sud du Whang-ho (46), ou de la riviere jaune, & ſur le bord du canal. On y voit en abondance des oies, des canards ſauvages, des faiſans, &c.

Chin-kyang-pu.

Qualités du Pays.

Ils quitterent cette Ville le 17; & la riviere étant bouchée par de grandes piéces de glace, ils employerent preſque tout le jour à la traverſer. Elle n'a point, dans ce lieu, plus de quatre cens cinquante braſſes de largeur, quoiqu'elle n'y ſoit qu'à vingt-cinq lieues de ſon embouchure. Le canal eſt aſſez droit. Les bords ſont compoſés d'une terre jaune, qui ſe mêlant avec l'eau, la rendent jaune, & lui font prendre un nom qui exprime cette qualité. Mais dans la ſaiſon où l'on étoit, à peine y diſtinguoit-on quelque apparence de cette couleur, parce que le courant n'avoit point aſſez de force pour entraîner beaucoup de terre. Si la riviere n'étoit pas retenue par des digues, qu'on travaille ſans ceſſe à reparer, elle ſeroit capable de cauſer d'étranges ravages. Les Miſſionnaires s'arrêterent cette nuit dans un Village. Le chemin eſt le plus beau & le plus uni qu'on puiſſe s'imaginer. Le Païs eſt plat & ouvert comme *la Beauce*, mais plus agréable, mieux cultivé, & rempli de Hameaux qui ne ſont pas à plus de cinquante, de cent, ou de deux cens pas (47) l'un de l'autre. Une lieue au-delà du Wang-ho, les Miſſionnaires trouverent une grande chauſſée, avec une eſpece de pont de bois, qui eſt ſoutenu dans un endroit par des piles de pierre, hautes de huit ou dix pieds. Sa longueur eſt de trois cens pas, & ſon pavé de pierres quarrées. Ils traverſerent enſuite un canal, qui s'étend en droite ligne parallele à la riviere jaune, où il ſe décharge. Ils obſerverent, dans la plaine, trois autres chauſſées qui conduiſent à differentes Villes. Juſqu'alors, ils n'avoienr encore apperçu aucun troupeau de moutons dans leur route. Mais ils avoient vû quantité de chevres blanches

Riviere bouchée par les glaces.

Riviere jaune.

Beauté du Pays.

Grandes chauſſées.

Abondance des beſtiaux.

(46) C'eſt plûtôt à la gauche; car dans la Carte des Jéſuites cette Ville eſt à la droite ou à l'Eſt de la Riviere.

(47) Tous les pas ſont ici géometriques.

& de porcs noirs, des vaches, des buffles, & sur tout beaucoup de mulets, d'ânes & de mauvais chevaux, dont on se sert ordinairement pour les voyages. Le peuple est en si grand nombre, que malgré la fertilité des terres, on y trouve à peine de quoi fournir à la subsistance des hommes & des bêtes. Lorsqu'on a passé *Whay-ngan*, les hôtelleries qui servent à loger les Mandarins ne sont que de terre ou de roseaux, avec des toits de chaume. Après le *Wang-ho*, on remarque sensiblement au cours des Rivieres que le terrain s'éléve jusqu'à Peking.

Le Comte. 1687.

Le 18 on fit onze lieues jusqu'à Su-tsyen-hyen, dans un païs plat, bien cultivé, & coupé par un grand nombre de chaussées, dont la plûpart ont dix ou douze pieds de hauteur, & vingt ou trente de largeur au sommet. Les Talus l'augmentent de douze ou quinze pieds. Pendant ce jour, les Missionnaires voyagerent sur une petite riviere, qui n'en est pas moins profonde & moins rapide. Quoiqu'elle n'ait que sept ou huit pas de largeur, elle porte d'assez grandes Barques. Ils la jugerent parallele à la riviere jaune, dont elle ne leur parut éloignée que de trois ou quatre cens pas; & vraisemblablement c'est la même qu'ils avoient pris le soir du jour précedent pour un canal artificiel. Le terroir aux environs est continuellement marécageux, & ne laisse pas de porter un grand nombre d'arbres (48), qui ressemblent au bouleau.

Hauteur & largeur des chaussées.

Petite riviere fort profonde.

Su-tsyen-hyen est située sur la droite du *Wang-ho*, ou de la riviere jaune (49), sur une éminence. Elle a deux fauxbourgs, qui sont tous deux préferables à la Ville. Près des murs, qui tombent en ruine, on voit une sorte de Palais, nouvellement bâti à l'honneur de l'Empereur Kang-hi, qui passa par cette Ville en allant à *Su-cheu*. La principale partie de cet édifice est une sorte de sallon, de figure oblongue, ouvert de tous côtés, avec un double toit couvert de tuiles jaunes.

Su-tsyen hyen.

La chaussée ne va point au-delà de *Su-kyen*, d'où les Missionnaires partirent le 19. Une demie lieue plus loin, ils rencontrerent successivement sept ponts plats, chacun d'environ cent pieds de longueur, soutenus par des pierres, ou par de petits murs de brique, avec de grandes balustrades de chaque côté, & des arcs triomphaux de bois aux deux bouts. Ces ponts sont placés sur la même ligne, & traversent plusieurs canaux, qui forment une espece de labirinte. Plus loin, il s'en présente neuf autres, plus grands encore, mais bâtis avec moins de propreté. La terre est noirâtre, dure, sterile, & les maisons ne sont que d'argile & de chaume.

Multitude de ponts & leur forme.

Le 21 on ne fit que six lieuës, jusqu'au grand Village de *Hong-wa-pu*. Il passe pour appartenir à la Province de *Schan-tong*, quoique d'autres assurent qu'elle commence deux ou trois lieues plus loin. Les Missionnaires passerent trois ponts, chacun de deux ou trois arches, sur des torrens, & rencontrerent, dans les plaines, des especes de guerites à certaines distances. Ce fut ici qu'ils apperçurent pour la premiere fois un troupeau de moutons dans les prairies. Le jour suivant ils commencerent à voir en pleine campagne plusieurs vergers plantés d'arbres à fruit. La route, depuis Yan-cheu jusqu'ici, est si bonne & si commode, qu'en plein hiver, comme on étoit alors, on n'y trouve pas le moindre embarras de pierre ou de boue. Elle est contineulle-

Hong-wa-pu.

Guérites dans les plaines.

Beauté admirable des chemins.

(48) Du Halde, Vol. I.
(49) Suivant le Journal, le Wang-ho se présente sur la droite; mais les Cartes le placent à l'Ouest ou sur la gauche.

LE COMTE. 1687.

ment unie, comme une allée de jardin. L'après-midi, on fit cinq ou six lieues de plus, au travers des plaines semées de riz & de bled. Il se présenta le même jour, sur la droite, ou à l'Est, une petite montagne, qui s'étend en droite ligne du Nord au Sud. Les Missionnaires passerent la nuit à *Li-kya-schwang*.

Rouleaux pour applanir la terre.

Jusqu'à cette Ville, ils avoient remarqué dans la campagne un grand nombre de ces rouleaux de pierre qu'on a déja décrits; les uns canelés, d'autres unis, pour applanir la terre, ou les lieux qui servent à battre le bled. Li-kya-schwang est situé au-delà d'une riviere large & profonde.

Ville d'I-cheu, fortifiée de bastions.

Le 22, ayant passé la riviere, ils firent quatre lieues jusqu'à la Ville d'I-cheu, qui ne paroît pas avoir plus d'une demie lieue de tour. Les murs sont de brique, & fort bien entretenus. Ils y observerent plusieurs angles saillans, & une sorte de bastions, dont les uns étoient polygones, & d'autres en forme de fer à cheval. Le Gouverneur vint au-devant d'eux, & fit partir en même-tems un Messager pour répandre sur leur route la nouvelle de leur approche; service important pour eux, car autrement ils n'auroient pas trouvé sans peine un assez grand nombre de Porteurs dans les Villes de Schan-tong, dont la plûpart sont fort petites. Ils passerent, dans un des fauxbourgs, sur un pont de marbre à cinq petites arches, avec des balustrades ornées de figures de lions d'un ouvrage fort grossier. Aux environs des fauxbourgs ils virent un grand nombre de tombes, composées de terre en forme de pyramides, avec des inscriptions gravées sur des tables de marbre. Ils logerent à quatre lieues d'I-cheu, dans une Ville fort miserable. Le païs est si sabloneux, qu'on est fort incommodé de la poussiere en chemin. Il est aussi moins ouvert après I-cheu. On commence à trouver des haies vives, d'une sorte d'épine forte & raboteuse. De demie lieue en demie lieue on rencontre des guerites, où l'on donne des signaux pendant la nuit avec des feux qu'on allume au sommet, & pendant le jour avec une piéce d'étoffe qu'on arbore en forme d'enseigne. Ces guerites ne sont composées que de terre. Elles sont quarrées, élevées sur un talus, & de la hauteur de douze pieds.

Pont de marbre.

Tombes.

Pays moins ouvert.

Le 23 la journée fut de neuf ou dix lieues. Le chemin, avant midi, offroit par intervalles des hauts & des bas; & dans plusieurs endroits le canton paroissoit sterile. Mais le soir, on arriva dans une plaine fertile, entre deux chaînes de montagnes. Celles qui regardent l'Ouest sont hautes, escarpées & raboteuses, couvertes de neige, effrayantes par la multitude de leurs rochers. Les maisons des les Villages sont bâties de pierre, mais dans un goût fort grossier. L'occupation des Habitans est de filer & de travailler de la soie. Ce fut dans ces lieux que les Missionnaires virent le ver à soie sauvage, qui multiplie indifferemment sur toutes sortes de feuilles, & qui produit une soie verdâtre, dont se fait l'étoffe nommée *Kyen-cheu*. Elle se lave, & l'usage en est commun dans toutes les parties de l'Empire. Quoiqu'elle ne soit point agréable à la vûë, les personnes de qualité s'en servent dans l'interieur de leurs maisons.

Montagnes fort hautes.

Vers à soie sauvages.

Le 24, on marcha tout le jour entre des montagnes steriles; mais les vallées sont bien cultivées & remplies de Villes & de Villages. Les Missionnaires dînerent à *Mong-in-hyem*, petite Ville, dont les murs n'ont que douze pieds de hauteur, & sont en fort mauvais état.

Le 25, ils firent environ huit lieues, & traverserent les fauxbourgs de la

petite Ville de Sin-tay-hyen. Le Païs est plat, bien cultivé, rempli d'Habitans, & couvert d'arbres à fruit. Cette route, comme celle du jour precedent, est coupée par des montagnes & des vallées, bonne & séche d'ailleurs, mais poudreuse. Dans quelques endroits, les montagnes se terminent à la distance d'une lieue par de profondes vallées, après lesquelles on trouve de vastes plaines. Le 26, après avoir marché l'espace de trois lieues entre des montagnes affreuses & desertes, on arriva dans une plaine bien cultivée & remplie d'arbres à fruit, qui s'étend jusqu'à Tay-ngan-cheu, Ville située au pied d'une hideuse montagne qui la met à couvert des vents du Nord. Cette situation est fort agréable. Les murs de la Ville ont plus de vingt-cinq pieds de haut; mais les édifices sont fort méprisables. On s'arrêta pour dîner à *Yan-leu-tyen*. Un mille au delà de cette petite Ville, on passa une riviere qui étoit presqu'à sec. Là, les montagnes s'ouvrent, & donnent passage dans une grande plaine, également fertile & peuplée; mais elles se rapprochent ensuite aux environs de *Tay-ngan*.

Le Comte. 1687. Sin-tay-hyen.

Montagnes affreuses.

Ville de Tay-ngan-cheu.

§. IV.

Route depuis Tay-ngan-cheu jusqu'à Peking.

Le 28, on partit de Tay-ngan-cheu, pour faire neuf ou dix lieues entre d'horribles montagnes, où l'on découvre peu de terres cultivées, quoiqu'on y trouve un assez grand nombre de Bourgs, qui ne sont pas mal peuplés. Un tiers des Habitans est incommodé, à la gorge, de cette sorte d'enflure, qui porte le nom de *Goitre* dans d'autres Païs, & qu'on attribue à l'usage des eaux de puits. Les hôtelleries sont fort mauvaises. On n'y trouve, pour lit, que des formes de brique, de la longueur d'un homme. Les alimens n'y sont pas meilleurs, à la réserve des faisans, qui s'y donnent à plus vil prix que toute autre sorte de volaille. Les Missionnaires en acheterent, plusieurs fois, quatre pour dix sols. Ce n'est pas la hauteur qu'on admire dans les montagnes; mais elles n'offrent pas un seul arbre, quoique plusieurs soient couvertes de terre, & qu'anciennement elles ayent été cultivées. On distingue encore les restes des terrasses, depuis le pied jusqu'au sommet. Depuis Ning-po jusqu'ici, l'Auteur ne découvrit pas la moindre trace des ravages que la guerre a causés dans ce grand Empire; & si l'on excepte ces montagnes, il ne vit pas un pouce de terre sans culture.

Pays fort montagneux, mais rempli de Villes.

Le 29 on avança l'espace de neuf lieues entre des montagnes aussi affreuses que les précedentes. On en traversa une, qui a la forme d'un cône, au sommet de laquelle est un petit Temple où l'on monte par un escalier roide & étroit, qui n'a pas moins de cent dégrés. Ensuite on entre bien-tôt dans une vaste plaine, à laquelle il ne manque rien pour la culture. Deux lieues en deça de leur logement, les Missionnaires passerent près des murs d'une petite Ville nommée *Chang-tsyng-hyen*. Ils traverserent, devant la porte, un ruisseau qui étoit alors à sec, sur un pont de neuf arches, composées de pierres quarrées fort hautes & fort larges. Aussi l'ouverture des arches est-elle fort étroite. Ce pont commence par une grande arche, & se termine par un long talus, qui porte sur sept petites arches, separées du reste par un pilier de pierre fort épais. Les principales pierres, qui supportent celles qui servent de

Ville de Chang-tsyng-hyen.

Grand pont de marbre.

Le Comte. 1687.

balustrade, sont grossierement gravées de quelques figures d'animaux. Tout l'ouvrage est d'une sorte de marbre noir, brut & raboteux. Le pavé est de grandes pierres quarrées de la même matiere. Les Missionnaires en trouverent beaucoup dans les deux Provinces qu'ils traverserent, sur tout dans celle de Schantong ; & vraisemblablement les montagnes qui leur avoient paru sans arbres, n'étoient composées que de marbre. Ils se le persuaderent d'autant plus, que dans les lieux où les eaux de pluie avoient entraîné la terre, ils virent paroître des pierres noirâtres, qui avoient beaucoup de ressemblance avec le marbre.

Abondance du marbre dans deux Provinces.

Canton rempli de grands Villages.

Le 30 ils firent dix lieues dans une contrée fort unie, bien cultivée, & remplie de grands Hameaux, ou de Villages, qui peuvent passer pour autant de petites Villes. Dans chaque Village ils virent plusieurs Temples, qui sont les seuls édifices de pierre qu'on y apperçoive. Tout le reste est de terre & de chaume. Les toits & les parties saillantes sont ornés de figures d'oiseaux, de dragons & de feüillages, & couverts de thuiles vernies en rouge ou en bleu. Dans les plaines, on rencontre, par intervalles, des tombes de terre en forme de pyramides, qui reçoivent ordinairement l'ombre de quelque petit bois de cyprés à feuilles plates; ce qui forme une perspective fort agréable. Avant midi les Missionnaires passerent par Yu-ching-hyen, Ville de forme quarrée, dont les murs sont composés de terre detrempée, & mêlée de paille ; ou, dans plusieurs endroits, de briques cuites au soleil, & de terre glaise mal preparée. Les hôtelleries étoient les plus miserables qu'ils eussent rencontrées sur la route. Outre un grand nombre de Bourgs que le grand chemin traverse, ils trouverent souvent des auberges au long de la route. Ce ne sont que des cabanes de roseaux, ou des huttes de terre, qui servent de logement au peuple. La plûpart des tours du Païs sont garnies de cloches de fer, fondues avec très-peu d'habileté.

Auberges sur la route.

Pin-ywen-hyen.

Le 31, la journée fut de douze lieues. L'espace d'environ deux lieues au-delà du Bourg où ils avoient passé la nuit, ils apperçurent sur la gauche *Pin-ywen-hyen*, Ville dont la circonference leur parut d'environ deux lieues. En traversant un de ses fauxbourgs, ils virent un nombre infini de peuple, & plusieurs chantiers remplis de bois, dont ils jugerent qu'il se faisoit un commerce considerable dans ce lieu. Huit lieues plus loin, ils trouverent *Ta-cheu*, grande Ville, située sur le grand canal de la cour, & ceinte d'un beau mur de briques. Un de ses fauxbourgs, par lequel ils passerent, leur parut valoir une Ville par son étendue & par le nombre de ses Habitans.

Commerce de bois.

Beauté de la plaine de Ta-cheu.

Depuis Ta-cheu, la route qui avoit été jusqu'alors un peuenfoncé, devient aussi unie que la plaine ; & si l'on excepte l'incommodité de la poussiere, elle est une des plus belles qu'on puisse s'imaginer. La plaine n'est pas moins unie qu'un jardin. Elle est remplie de Villages environnés d'arbres à fruit, & diversifiée par de petits bois de cyprès qui sont plantés autour des tombes. Le fond du terroir est une sorte d'argile. On y employe des bœufs pour tirer les voitures, & celui qui sert de limonier porte une petite selle. La plûpart des maisons & des hôtelleries sont de terre, & fort basses. Le toit, qui est composé de roseaux, s'arrondit tellement par dégrés, qu'on le croiroit plat. L'usage des Habitans est de brûler du charbon de terre, parce que le Païs ne produit point de bois. Mais les roseaux & le chaume y sont en abondance. Dans

Forme des maisons du Pays.

le

le canal royal, qui coule au Nord de cette Ville, & qui étoit alors glacé, les Missionnaires virent une rangée de Barques d'une demie lieue de long. Depuis Hang-wha-pu, ils avoient souvent rencontré une sorte de tours quarrées, ou de petites plateformes de brique à deux étages, de la hauteur d'environ quarante pieds, & longues de cinquante ou soixante, sur dix-huit ou vingt de largeur, avec sept crêneaux d'un côté, & trois de l'autre. Ces édifices se trouvent dans la plûpart des Villages, & servent aux Habitans, dans les tems difficiles, pour y mettre leurs effets à couvert. La plûpart des Villages sont renfermés d'un mur de terre, qui ont deux portes, comme ceux des Villes, c'est-à dire, une aux deux extrêmités de la rue, avec de petits Temples au-dessus. Les maisons sont de terre mêlée de paille, & les toits presque plats. Quelques-unes ont même une plateforme. En général, toute la route depuis Ning-po, n'offre aucun bâtiment remarquable, excepté les édifices publics, tels que les chaussées, les digues, les ponts, les murs des Villes, & les arcs de triomphe.

Le Comte. 1688.

Tours singulieres & leurs usages.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'hôtellerie, où les Missionnaires avoient passé la nuit, ils entrerent dans la Province de Pe-che-li, en traversant un des fauxbourgs de *King-cheu*. Les murs de cette Ville leur parurent de terre. Ils en virent trois côtés, qui forment des angles droits; d'où l'Auteur conclut que la Ville est quarrée, comme la plûpart des autres Villes de la Chine. Dans l'interieur des murs il observa une tour exagone, d'onze ou douze étages, l'un moins grand que l'autre, avec des fenêtres de chaque côté. On voit dans les Fauxbourgs du Nord & du Sud plusieurs de ces tours & de ces petites plateformes.

Les Missionnaires entrent dans la Province de Pe-che-li.

Les Missionnaires passerent la nuit à cinq lieues de *King-cheu*, dans une autre Ville nommée Fu-ching-hyeu, après avoir été fort incommodés de la poussiere dans leur route. Ils y apprirent la mort de l'Imperatrice, mere de l'Empereur Kanghi, qui étoit arrivée le 27 du mois précedent. Pour se conformer aux usages de l'Empire, ils ôterent aussi-tôt les touffes de soie rouge qu'ils portoient à leurs bonnets. C'est une marque de deüil, qui s'observe dans toute l'étendue de l'Empire, pendant l'espace au moins de vingt-sept jours, à compter depuis le moment où l'on reçoit les premieres informations du malheur public. Les Mandarins en publient l'ordre, & ceux qui négligent d'obéir s'exposent à de rigoureuses punitions.

Fu-ching-hyeu.

Mort de l'Impératrice de la Chine.

Deuil Chinois.

Le second jour de Février étant le commencement de l'année Chinoise, on employe les premiers jours de ce mois à diverses sortes de réjoüissances, qui ressemblent à celles du carnaval en Europe. On se rend des visites mutuelles; on fait des vœux pour la prosperité l'un de l'autre; on fait éclater de la joye par des illuminations publiques & des feux d'artifice. Les Missionnaires s'arrêterent ce jour-là pour dîner, dans un grand Village, à sept lieues de Fu-ching-hyeu. En le quittant, ils passerent sur un beau pont de marbre, d'environ vingt pieds de longueur. Les balustrades étoient composées de belles piéces de marbre, larges de vingt pouces, & longues de cinq (50), ornées de figures en bas relief, avec des piedestaux, de deux à deux, qui servoient de support à des lions beaucoup mieux travaillés que l'Auteur n'en avoit en-

Commencement de l'année, & réjouissances à cette occasion.

Bel ouvrage de sculpture.

(50) S'il n'y a point ici d'erreur, on a peine à concevoir comment elles sont plus larges que longues.

Le Comte. 1688.

core vû à la Chine. Le marbre eſt en abondance dans cette Province. Elle eſt d'ailleurs fort unie, bien cultivée, & remplie de Villes & de Villages, à qui leurs tours & leurs plateformes donnent de loin l'apparence d'autant de forteresses. Toutes les maiſons ne ſont que de terre; leurs toits ſont plats & couverts de paille ou de chanvre. Quelques-unes ſont flanquées de petits pavillons quarrés. Dans la route, on rencontra un grand nombre de Courriers, chargés, ſur le dos, d'une petite boete, enveloppée dans une piéce d'étoffe jaune, qui portoient apparemment la nouvelle du trépas de l'Impératrice dans les diverſes parties de l'Empire. Les Miſſionnaires firent quatre ou cinq lieues l'après midi; & paſſant par Hyen-hyeu, Ville d'environ une lieue de circonference, dont les murs & les maiſons ſont bâties d'une ſorte de tuiles quarrées au lieu de briques, ils allerent paſſer la nuit à Kye-kya-ling.

Couriers de la Chine.

Le 3, après avoir fait environ deux lieues, ils paſſerent par Ho-kyen-fu, Ville de forme quarrée, & d'environ deux lieues de circonference. Les murs & les parapets y ſont de brique, & fort bien entretenus. Ils ſont flanqués de petites tours & de petits baſtions quarrés, qui n'ont pas plus de ſept ou huit braſſes de front. Neuf lieues plus loin, les Miſſionnaires arriverent à Jin-kyen-hyen, autre grande Ville. Le païs leur parut ſemblable à celui qu'ils avoient traverſé les jours précedens. Il s'y trouve quelques Bourgs & quelques Villages d'une grande longueur, avec des portes aux deux extrémités, comme celles qu'on a déja fait remarquer. On rencontre, dans pluſieurs endroits, des tables de marbre, avec des inſcriptions placées perpendiculairemenr ſur le dos d'une groſſe tortuë en marbre. Depuis Ning-po, les Miſſionnaires n'avoient apperçu ni forêts ni bois.

Ville de Ho-kyen-fu.

Jin-kyen-hyen.

La forme de Jin-kyen-hyen eſt un quarré oblong, & ſa circonference paroit d'environ mille quatre cens pas. On y voit deux arcs de triomphe. Ses murs & ſes parapets, qui ſont de briques, ont plus de trente pieds de hauteur, avec des tours à certaines diſtances. Ses maiſons, comme celles de la plûpart des Villages du Païs, ſont auſſi de brique, & fort bien couvertes. Le 4, à cinq lieues de cette Ville, les Miſſionnaires traverſerent un grand Bourg, où le Commerce eſt floriſſant, & dont le centre eſt orné d'un bel arc de triomphe. En ſortant de cette place, on trouve une chauſſée; & une lieue plus loin, des marais qu'on traverſe ſur une autre chauſſée, l'eſpace d'environ cinq cens pas. Après l'avoir paſſée, les Miſſionnaires tomberent dans un grand Village, où ils virent trois ponts de bois ſur autant de canaux.

Deſcription de cette Ville.

Bourg d'un grand commerce.

Deux lieues plus loin, ils traverſerent la Ville de *Hyong-hyen*, dont le fauxbourg Sudeſt ſe trouve coupé par un canal. La rue qu'ils ſuivirent étoit ornée de quatre arcs de triomphe, dont les colomnes portoient ſur des baſes de marbre blanc, hautes de trois pieds, compoſées de quatre piéces qui étoient ceintes de pluſieurs cercles de fer, & affermies avec des pointes du même metal. Ordinairement ces colomnes, ou ces piliers, qui ſont de bois, ſont fixées entre les quatre piéces de marbre. Ces piédeſtaux ont au lieu d'*Ogives*, une ſorte de chapiteau de longues feuilles, qui reſſemblent au glaieul. De Hyong-hien, les Miſſionnaires firent quatre lieues juſqu'à *Pe-keu-ho*, grande Bourgade, qui a des portes aux deux extremités de ſa rue, & un Temple ſur chaque porte. Le Païs eſt auſſi peuplé que les précedens, & devient plus agréable. Preſque toutes les maiſons ſont couvertes de tuiles fort épaiſſes, qui ſont placées en demi canal.

Ville de Hyong-hyen.

Méthode pour le ſoutien des colomnes.

Le 5, à deux lieues de ce Bourg, les Missionnaires passerent plusieurs canaux. Ils traverserent une lieue plus loin la Ville de Fin-chin-hyen, dont la forme est quarrée, & le circuit de douze ou treize mille pas. Ses murs ont vingt-cinq pieds de hauteur. Après midi, on traversa *Tsô-cheu* par la principale rue, qui est fort large & fort droite. Cette Ville a trois milles de tour, & paroît mieux peuplée que toutes les précedentes. Ses fauxbourgs au Nord & au Sud sont très longs, les rues droites & belles, les maisons basses & d'un ou deux étages, à la maniere ordinaire de la Chine. La vûe est admirable en traversant le fauxbourg du Nord. On a sur la droite une spacieuse plaine, sans la moindre éminence qui la rende inégale. A l'Ouest, c'est une chaîne de Montagnes, qui environne vraisemblablement la Province de *Pe-che-li* jusqu'à la mer. De-là on ne cesse point de suivre le rivage jusqu'à Peking.

Le Comte. 1688.

Tso cheu.

Chaîne de montagnes.

On rencontre bien-tôt un Pont de neuf arches, supporté par quatre grandes pierres quarrées, qui s'avancent assez pour servir de dégrés. Les pierres dont il est pavé sont de la même forme. Ses appuis, qui ont deux pieds & demi de hauteur, sont de grands panneaux de marbre blanc, poli, mais grossier, portant sur des piliers de la même matiére, au nombre de soixante-deux de chaque côté, & hauts de quatre pieds. Les panneaux, sur-tout du milieu, ont plus de six pieds de long, mais ils diminuent par dégrés jusqu'à l'extrémité du Pont. Tout l'ouvrage est ferme & solide. Les deux Talus par où l'on monte sont fort doux. L'un joint une chaussée de terre, longue d'environ cinq cens pas, au bout de laquelle on trouve un autre Pont semblable au premier, avec trente-quatre piliers de chaque côté. A l'entrée de ce second Pont, on voit sur la droite un gros bloc de marbre, placé dans un grand espace quarré qui est environné de briques. Il est soutenu par une base de marbre, haute de deux pieds & demi, sur quatre pas de largeur. Il se trouve quantité de ces monumens sur la route, à la tête des Ponts. Ils sont elevés à l'honneur de quelque personne illustre, ou de plusieurs personnes, qui ont servi le Public aux dépens de leur bien ou par quelque action d'éclat.

Divers beaux ponts.

Monumens communs sur la route.

Pendant les trois jours précédens, nos Voyageurs avoient trouvé le terrain plus dur & plus gris que dans les autres cantons. Le nombre des passans sur cette route leur parut infini. Ils passerent la nuit à deux lieues de *Tsô-cheu*, dans un grand Bourg nommé *Leou-li-ho*, qui a deux portes aux deux extrémités de sa rue, & qui est accompagné d'une espece de fauxbourg. La route du jour fut de douze lieues.

Lo-ba-ho.

Le 6, après avoir passé le fauxbourg de Leou-li-ho, ils trouverent un très-beau Pont, d'environ cent pas geométriques de longueur, & large de vingt pieds, avec deux grands arcs de triomphe aux deux bouts. Les balustrades sont grandes, & composées de pierres, les unes blanches, d'autres grises, supportées par quelques pilliers de la même matiére, qui ressemble beaucoup au marbre. Ces pierres sont taillées fort proprement, & variées par quantité de figures. Au long des balustrades regne un petit banc de pierre, haut de neuf ou dix pouces. Le pavé du Pont est de belles pierres, larges & plates. On trouve ensuite une longue chaussée, de plus de quarante pieds de large, & longue de six ou sept cens pas, qui est pavée dans le même goût, & coupée par deux petits Ponts de la même architecture.

Beau pont.

Belle chaussée.

A quatre lieues de *Leou-li-ho*, les Missionnaires arriverent à *Leang-hyang-*

Leang-hyang-hyen.

Le Comte. 1688.

hyen, Ville assez grande, mais dont les murs étoient en fort mauvais état. Une lieue plus loin, ils trouverent un beau Pont, dont les balustrades & les murs d'appui étoient de grandes & belles pierres blanches, supportées aux deux bouts par quatre figures d'éléphans. Ils virent ensuite un autre Pont, dont les bordures étoient percées, en forme de veritables balustrades. Cette journée ne fut que de trois lieues, parce qu'ils s'arrêterent dans un Village à huit lieues de Peking, pour y attendre des nouvelles de quelques Jésuites qui étoient à la Cour. Le 7, ils virent arriver, de leur part, un Officier du Tribunal des Mathematiques, qui avoit ordre de les conduire jusqu'à la Ville. Mais il ne leur vint aucun de ces anciens Missionnaires de leur ordre, & leur excuse fut qu'ils avoient été obligés de se conformer aux usages de la Chine pour le deuil du Pere Verbiest, qui étoit mort le 28 de Janvier. La largeur du chemin étoit d'environ vingt toises, & quelquefois plus. Mais la multitude des passans, des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des caleches, des litieres, & des chariots, y causoient un embarras qu'il seroit difficile de représenter. Cinq lieues plus loin, les Missionnaires traverserent une petite Ville, d'environ douze cens pas de circuit, & de forme à peu près quarrée. Elle se nomme *Lu-keu-kyan*. La vûe en est charmante dans l'éloignement. Ses murs sont d'une beauté extraordinaire, c'est-à-dire très-bien bâtis & hauts de quarante pieds. Le rempart inférieur n'est pas fort épais, mais il est alligné de la même maniere. Cette Ville a deux doubles portes, avec une place d'armes. Les portes sont hautes, épaisses, & bien ceintrées. Elles supportent un bâtiment à deux étages, où l'on monte des deux côtés par un grand escalier qui se présente avec beaucoup de grace. Les Missionnaires entrerent dans la Ville par le plus beau Pont qu'ils eussent encore vû. Il a plus de cent soixante-dix pas geométriques de longueur. Les arches sont petites; mais les murs d'appui sont d'une belle pierre blanche qui ressemble au marbre. Chaque pierre a plus de cinq pieds de long, sur trois de hauteur, & sept ou huit pouces d'épaisseur. Elles sont soutenues aux deux bouts par des pilastres ornés de moulures, qui servent de support à des figures de Lions. L'Auteur compta d'un seul côté cent quarante-sept de ces pilastres. On voit regner des deux côtés un petit banc de pierre d'un demi pied de haut, & d'un pied & demi de largeur. Le Pont est pavé de grandes pierres plates, si bien jointes, qu'elles paroissent unies comme un plancher. Depuis cette Ville jusqu'à Peking, on ne compte plus que trois lieues, pendant lesquelles on rencontre tant de monde, qu'on prendroit ce chemin pour une rue continuelle.

Ponts divers.

Les Jésuites de Peking envoienr au-devant des Missionnaires.

Ville de Lu-keu-kyan & sa beauté.

Son pont.

Les Missionnaires s'arrêterent à quatre ou cinq cens pas de la Ville Impériale, devant la Douane, où leur bagage passa sans être fouillé. Un inconnu, ouvrant la portiere de l'Auteur, lui demanda s'il venoit payer un tribut à l'Empereur. Telle est la prévention des Chinois. Quiconque arrive d'un Pays étranger avec des lettres, des présens, ou quelqu'autre commission, passe pour tributaire ou pour Sujet de leur Maître. L'espace d'une lieue, avant que d'arriver à Peking, on trouve le Pays couvert de petits bois, environnés de murs de terre, qui sont autant de sépultures.

Question qu'on fait à l'Auteur.

Dans le cours de l'aprés-midi, les Missionnaires entrerent à Peking, par une double porte, comme toutes celles de cette grande Ville, couverte de plaques de fer, qui sont affermies par plusieurs rangées de très gros cloux. La hauteur

Les Missionnaires entrent dans Peking.

des murs eſt de trente ou trente-cinq pieds. Ils ſont flanqués de tours quarrées, à de juſtes diſtances. La rue par laquelle on fit entrer les Miſſionnaires eſt extrêmement droite, & large de quarante ou cinquante pieds. Ils la ſuivirent, l'eſpace d'une demie lieue, au travers d'une foule incroyable de Peuple, parmi lequel néanmoins ils ne virent point paroître une ſeule femme, quoique le nombre en ſoit plus grand que celui des hommes. Ils rencontroient, par intervalles, des Bateleurs, environnés d'une troupe de ſpectateurs entaſſés les uns ſur les autres. La preſſe étoit ſi grande dans toutes les parties de cette vaſte rue, qu'ils ſe crurent arrivés dans un tems de foire, ou de quelque aſſemblée publique. Elle s'étendoit encore à perte de vûe, lorſqu'ils tournerent à gauche dans une autre grande rue, auſſi droite, & preſqu'auſſi large & auſſi peuplée que la premiere. Mais, dans ces deux rues, les maiſons ſont également baſſes. Elles ne conſiſtent que dans un rez de chauſſée, & n'ont rien qui plaiſe à la vûe, excepté les boutiques des Marchands, qui, pour la propreté, & peut être pour la richeſſe, ſurpaſſent la plûpart de celles de l'Europe. L'entrée de ces boutiques eſt ornée de dorures, de ſculptures, de peintures & de vernis, qui enchantent les yeux.

Le Comte. 1688.

Deſcription de deux belles rues.

A l'extrêmité de la ſeconde rue, les Miſſionnaires entrerent par une double porte dans une ſeconde enceinte, qui forme la Ville des Tartares. Le mur en eſt fort beau, & nouvellement bâti, avec des Tours quarrées, dont les côtés ſont larges de ſept ou huit braſſes, & le front plus large encore. La ſeconde porte, ou la porte intérieure, ſoûtient un gros bâtiment à double toît, dont les thuiles ſont revêtues d'un beau vernis. Il eſt compoſé de deux étages, dont le plus bas, qui eſt ſaillant, eſt embelli de peintures & de ſculptures. La partie du mur avancé, qui répond à cette porte, ſert auſſi à ſoutenir un édifice, encore plus gros que le premier, & compoſé de trois étages, dont chacun offre douze petites fenêtres quarrées, qui forment un point de vûe fort agréable à l'entrée de la rue. Après avoir paſſé ces deux portes, les Miſſionnaires trouverent à main droite la maiſon des Jéſuites Portugais (51), vis-à-vis & près du rempart. Elle a deux entrées, dont l'une les conduiſit, par trois portes, dans une cour régulierement quarrée, qui aboutit à l'Egliſe. Des deux côtés de l'entrée on trouve une fort belle Tour quarrée, dont le ſommet ſe termine en forme d'Obſervatoire. Celle de la droite contient une très belle Orgue; & l'autre un Horloge, avec pluſieurs cloches. Les Habitans de Peking viennent en foule admirer ces curioſités au commencement de l'année Chinoiſe (52).

Ville interieure des Tartares.

Maiſon des Jéſuites Portugais.

(51) Elle porte le nom de Collége dans le Plan de Peking.
(52) Du Halde, *ubi ſup.* Vol. I.



CHAPITRE IX.

Voyage du Pere Jean DE FONTANEY, *Jésuite, de Peking à Kyang-cheu, dans la Province de Schan-si, & de-là à Nan-king.*

FONTANEY. 1688.

Départ de l'Auteur.

LE 30 de Mars 1688, Fontaney partit de Peking, pour se rendre à Kyang-cheu (53), qui en est à dix-huit petites journées au Sud-Ouest. Ayant loué des mulets, dont chacun lui coûta douze francs, mais en y comprenant la nourriture de ces animaux & celle du Muletier; il alla coucher à *Teu-tien*, Village qui est à quatre-vingt lis de Peking.

Ting-hing-hyen.

Le lendemain, après avoir passé par Tso-cheu, il prit la route de la Province de Schan-si. Les rues des meilleures Villes de l'Europe n'offrent pas tant de passans que ces grands chemins. L'Auteur fit huit lieues jusqu'à *Ting-hing-hyen*, Ville quarrée, longue d'environ cinq cens pas du Nord au Sud, & large de quatre cens. Ses murs sont de terre, & les creneaux de briques. Depuis Peking, la route est fort large, & plantée d'arbres des deux côtés, avec des murs pour garantir les terres. Dans un Village fort peuplé, l'Auteur vit des Marionettes qu'on faisoit parler, & qui n'étoient différentes de celles de l'Europe que par leur habillement. Le premier jour d'Avril, il traversa la Ville de *Gan-su-hyen*, qui a trois cens cinquante pas de l'Est à l'Ouest, & quatre cens du Nord au Sud. Ses murs sont de terre & ses creneaux de brique. A l'entrée des fauxbourgs, l'Auteur remarqua sur un petit torrent, un Pont de pierre sans balustrade & sans murs d'appui. Quarante lis plus loin, il arriva dans la Ville de *Fu-cho*. En la quittant, il traversa un beau Pont de deux arches, & garni de chaque côté de vingt-huit piliers de marbre brut. La Ville de *Pan-ting-fu*, où réside le Gouverneur de la Province de Pe-che-li, est dix lis plus loin. Sa forme approche du quarré, & sa circonférence est d'environ quatre mille pas. L'Auteur la laissa sur la gauche, & trouva vis-à-vis du mur un Pont de marbre grisâtre, composé de trois arches, sur une petite riviere formée par

Marionettes Chinoises.

Gan-su-hyen.

Pan-ting-fu.

(53) On prend ici le parti de donner au bas des pages la route ou la distance des Places, autant pour accourcir le Journal que pour le rendre moins ennuyeux au Lecteur. Les noms qui finissent en *Fu*, en *Cheu* ou en *Hyen*, marquent les Villes du premier, du second & du troisiéme rang, & dix *Lis* font une lieue.

ROUTE DE PEKING A KYANG-CHEU.

	Province de PE-CHE-LI.	
	30. de Mars.	*lis.*
	De Peking à Teu tien,	80
	Tso-cheu & Ting-hing-hyen,	8
	Pe-keu, Village,	20
	Ku-ching tyen, grande Ville, Sud-quart de Sud-Ouest,	30
	Pay-ta-fu,	20
	Avril.	
1.	Gan-su-hyen,	10
	Pa-ting-fu,	20
2.	Ta-tsye-pu, Village à l'Est,	10

deux petits torrens, dont l'un vient de l'Oueſt & l'autre du Nord. La route eſt fort agréable. Elle eſt plantée d'arbres, comme une allée de jardin, & remplie d'un nombre incroiable de paſſans.

FONTANEY. 1688.

Beaux chemins.

Le lendemain, à *Ta-ki kyen*, le Miſſionnaire trouva trois petits Ponts de pierre. Il en vit un fort beau d'une ſeule arche, à *Tan-ſchun-kiao*. La Ville de *King-tu-hyen*, qui ſe préſente enſuite, n'eſt pas quarrée, & ſes murs n'ont pas plus de douze cens pas de circuit. En ſortant de cette Ville, l'Auteur vit un bel arc de triomphe en marbre blanc, orné de quatre figures de lions. Dans le cours de cette journée, il paſſa, depuis Pan-ting-hyen, par quinze ou ſeize Villes, Bourgs & Villages, remplis d'Hôtelleries, pour loger cette quantité ſurprenante de Voyageurs qui s'offroit continuellement ſur ſa route. Douze ou quinze lis au de-là de Pan-ting, le chemin eſt relevé des deux côtés par deux banquettes aſſez larges, qui donnent à l'intervalle du milieu l'apparence d'un canal. Comme il eſt droit, large & fort uni, il forme de belles avenues pour les Villages qu'on rencontre de mille en mille. Les plaines, de part & d'autre, ſont très-bien cultivées. Cependant elles ont ſi peu d'arbres, qu'on les prendroit ſouvent pour une vaſte mer. Dans les endroits où la perſpective eſt bornée par des arbres, on croit, par une autre illuſion, voir un grand Lac, ou des champs inondés. Le 3, dix lieues au de-là d'une petite riviere qu'on paſſe ſur un Pont de bois couvert de terre, l'Auteur arriva dans la Ville de Ting-cheu, qui n'eſt pas moins grande que celle de *Pan-ting* (54).

Divers ponts.

King-tu-hyen.

Quantité d'hôtelleries.

Apparences des plaines.

Sin-lo-hyen.

Sin-lo-hyen (55), qu'il trouva trente lis plus loin, eſt une petite Ville preſque quarrée, d'environ douze cens pas de circuit. Enſuite il paſſa trois Ponts de bois couverts de terre, ſur une petite riviere qui coule au Nord-Eſt, & qui dans les grandes eaux inonde la campagne l'eſpace de trois ou quatre lis. Après avoir traverſé de-là quelques Villages, & un Pont de pierre qui a dix-huit piliers de chaque côté, le Miſſionnaire rencontra *Fu-chin-i*, grand Bourg où, ſuivant la ſignification de ſon nom, on trouve une poſte impériale, à quarante-cinq lis de Fin-lo. Le grand chemin eſt bordé ici de deux petits canaux, dont les murs de terre lui ſervent de banquettes. Il eſt de gravier, & large d'environ cent pas. On ne peut s'en imaginer de plus beau & de plus agréable.

Fu-chin-i.

Poſte Impériale.

Ching-ting-fu.

Ching-ting-fu, où l'Auteur arriva le 4, eſt une Ville d'environ quatre mille pas de circonférence. Sa figure eſt un quarré long. Elle eſt ceinte d'un fort beau mur, que l'Auteur ſuivit l'eſpace de trois lis au Sud-Oueſt. Depuis l'angle juſqu'à la porte, il compta dix-ſept Tours quarrées. Six ou ſept lis plus

Hu-to-ho, riviere bourbeuſe.

(54) Du Halde, *ubi ſup.*

(55) C'eſt plûtôt *Tſin-ſong-hyen.*

	lis.
Ta-ki-kyen ? Ville, ...	10
Kin-yan *j*, Ville, ...	10
Tan-ſchun-hyen, grande Ville, .	30
Kin-tu-kiao, ...	20
Tſin-ſong-tyen, grande Ville, .	20
Un Village au Sud-Oueſt, . . .	10
Un Village au Sud-Oueſt-quart, de Sud,	10
Ting-cheu, Sud Oueſt, . . .	10
Min-yeu-tyen, grande Ville, Sud-Oueſt-quart de Sud, ...	30
Sin-lo-yen, Sud-Oueſt-quart d'Oueſt,	30
Fu-chin *j*, grande Ville, . . .	45
Ching-ting-fu, Sud-Oueſt-quart de Sud, ...	60

FONTANEY. 1688.

Division du chemins.

loin, il traversa le Hu-to-ho, riviere large de deux cens pas, qui coule au Sud-Est, & dont les eaux sont bourbeuses comme celles du *Wang-ho*. Le grand chemin se divise au de-là de cette riviere. D'un côté il conduit vers les Provinces de *Se-cheun*, *Yan-nan*, *He-nan* &c; & de l'autre, à celles de *Schan-si* & de *Scheu-si*. Etant commun à tant de Provinces, il n'est pas surprenant qu'on y rencontre une si prodigieuse quantité de passans.

Ho-lu-hyen, & sa situation.

Quarante lis, au de-là de Chin-ting, on trouve Ho-lu-hyen, Ville fort peuplée & celebre par ses manufactures de fer & de terre. Les fauxbourgs sont grands en comparaison de la Ville, qui n'a que mille quatre cens pas de circonférence. Elle est située derriere une Montagne, dont le sommet offre la plus belle vûe qu'on puisse s'imaginer, dans un Pays aussi uni que la glace, & borné par des Montagnes, sur lesquelles on ne voit point d'arbres ni de buissons.

Ju-chui-pou.

Le 5, l'Auteur étant entré dans les Montagnes, fit quarante lieues jusqu'à *Ju-chui-pou* (56), grand Village sur le bord Est d'une riviere qu'il traversa sur un Pont. Au de-là de ce Bourg, il passa un autre beau Pont d'une seule arche, sur une riviere qui coule ici au Nord. Ensuite il trouva trois autres petits Ponts de pierre sur le même nombre de torrens. Il fit environ quinze lieues au long de la riviere, qu'il avoit à gauche, & la repassa sur un Pont semblable au premier.

Ching-king-hyen.

Ching-king-hyen, qu'il rencontra quinze lieues plus loin, est une Ville d'environ douze cens pas de circonférence, située sur une petite Montagne. Les murs sont de brique, à l'exception d'une partie qui est de terre, sur la Montagne. La partie basse de la Ville est la seule habitée, & les fauxbourgs sont préferables à la Ville même. Quinze lis plus loin on trouve la Ville de *He-ta-tyen*, qui est située sur des Montagnes d'une hauteur médiocre, mais où les chemins sont raboteux. L'Auteur y vit une multitude surprenante d'ânes & de mulets chargés d'ustenciles de terre, d'écorces broyées pour en faire des pastilles, de coton, de soie, de peaux, & sur-tout d'ouvrages de fer qui viennent de *Lu-ngan-fu*, Ville de la Province de Schan-si. Sur la riviere, qu'il cotoya long-tems, il observa quantité de moulins qui servent à broyer les écorces dont se font les pastilles.

He-ta-tyen.

Commerce du Pays.

Après avoir traversé une Montagne de plus de deux cens pas de hauteur, dont le sommet offre un Temple, & passé le Bourg de Chan-ngan (57), il trouva deux grandes plaines inclinées en pente, & le chemin pavé de pierres. De tous côtés il ne se présente que des Montagnes sans vallées, mais basses & cultivées jusqu'au sommet. Pour empêcher la pluie d'entraîner les terres & re-

Montagnes cultivées.

(56) Les Anglois écrivent *Zhu*, qu répond précisément à l'*j* consone des François.
(57) C'est plutôt *He-lau-hyen*.

	lis.
Hu-to-ho, Riviere qui coule au Sud-Est,	7
Ho-lu-hyen,	33
Ju-chui-pou, grand Bourg, Ouest-Sud-Ouest,	40
Riviere qui coule au Nord,	15
Riviere, coulant au Nord,	15
Ching-king hyen,	15
He-ta tyen,	25
Bourg & Montagne de Chan-ngan, Sud-Ouest quart de Sud,	30

tenir

FONTANEY. 1688.

tenir l'eau dont elles reçoivent leur fécondité, elles sont coupées en terrasses, qui sont soutenues par des murs secs, auxquels on employe les pierres que le terrain fournit en abondance. L'Auteur vit ici des familles entieres de Chinois, qui font leur demeure dans des grottes. Enfin chaque lieu est aussi habité qu'il peut l'être. On ne découvre ni arbres ni buissons sur les Montagnes. Le peu d'herbe ou de bruiere qu'elles produisent est enlevé aussi-tôt pour la nourriture des bestiaux, & pour l'entretien des fours à chaux, qui sont en grand nombre au long de la riviere.

Douane.

Le 6, après avoir fait quarante lis, le Missionnaire arriva dans un Village où l'on quitte la Province de *Pe-che-li* pour entrer dans celle de *Chan-si*. On trouve ici une Douane; mais une lettre de passage, dont il s'étoit fourni & qu'il envoya aux gardes, le dispensa d'être fouillé. Ce Village est fermé par deux grandes arches de pierre, qui joignent deux Montagnes entre lesquelles la route est située. On y voit aussi un mur, qui s'étend à perte de vûe sur les montagnes & dans les vallées. Il est de pierres brutes, mais solidement bâti, & flanqué, à certaines distances, de Tours quarrées de brique, aussi entieres que si elles étoient bâties nouvellement. Ce mur, en y comprenant les creneaux, peut avoir dix ou douze pieds de hauteur, sur trois ou quatre d'épaisseur.

Mur à perte de vûe.

A vingt lis de la Douane, on rencontre *Pe-chin-i;* & cinq lis plus loin, on entre dans une route large de dix pas, entre deux montagnes assez escarpées, qui ont environ soixante pas de hauteur. A quarante-cinq lis de-là, l'Auteur arriva dans la Ville de Ping-ting-cheu, dont le circuit est d'environ deux mille pas. La partie Nord de cette Ville, qui est située sur une petite montagne, paroît deserte; mais le reste est fort peuplé; & du côté de l'Ouest le fauxbourg est d'une grande étendue. En traversant la Ville, l'Auteur suivit une rue, longue de trois cens pas géometriques. Il y compta vingt-cinq arcs de triomphe, quelques-uns de bois, avec des bases de pierre, d'autres entierement composés de pierre, & la plûpart d'une grande beauté. Il en vit six autres dans le fauxbourg de l'Ouest. Ping-ting-cheu est situé dans une plaine, entre des montagnes. Deux lieues avant que d'arriver à cette Ville, le chemin commence à devenir fort bon. La terre est labourée par des bœufs jusqu'au sommet des montagnes. L'Auteur vit des Villages entiers, qui consistoient dans des grottes & des cavernes que les Habitans creusent exprès pour leur demeure. Elles forment des chambres fort propres, longues de vingt pieds, & larges de dix ou douze. Dans cette journée Fontaney traversa, quatorze Villages; sans compter celui dont il étoit parti, ni celui où la nuit l'obligea de s'arrêter.

Ping-ting cheu.

Multitude d'arcs de triomphe.

Villages composés de grottes & de cavernes.

Le 7, il trouva le chemin rude & tortueux. Un peu au dessous de *Cheu-*

		lis.		lis.
6.	Un Village,	40	Un Village,	2
	Province de Chan-si.		Autre Village, au Nord-Ouest,	15
	Pe-chin j, grande Ville,	20	Torrent, qui coule au Sud,	14
	Ping-ting-cheu, Sud-Ouest-quart-d'Ouest,	30	Ville,	20
	Un Village au Nord,	8	Mont escarpé,	4
	Torrent, qui coule à l'Est,	15	Cheu-yang-hyen,	2

FONTANEY. 1688.

yang-hyen, qui est à quarante lis de *Sin-hyen*, il passa une montagne fort roide, où l'on cesse de trouver la route pierreuse. Le sommet de cette montagne, comme celui des autres montagnes voisines, est extrêmement bien cultivé & coupé en terrasses, qui, se succedant jusqu'au pied, rendent la perspective fort agréable. A la distance d'un lis (58) du fauxbourg, on découvre une Tour sur la gauche, à trois cens pas de la grande route, au de-là de la vallée, où coule la riviere que l'Auteur avoit suivie. Ce canton est rempli de Bourgs & de Villages. L'Auteur laissa la Ville à gauche, & jugea que sa circonférence est de plus de quinze cens pas. Les murs paroissent bien entretenus.

L'Auteur prend le chemin de Pin-yang-fu.

Dans un Village où il arriva le 8, à quatre-vingt-cinq lis de Cheu-yang-hyen, il quitta la route qui conduit à *Tay-yuen-fu*, Capitale de *Chan-si*, pour suivre celle de *Pin-yang-fu*. Les montagnes finissent trente-trois lis plus loin. Dans tout cet espace elles ne cessent pas d'être bien cultivées & remplies de Villages, mais pleines aussi de précipices formés par les torrens qui entraînent les terres, ou, ce qui est encore plus vraisemblable, par les tremblemens de terre qui sont assez fréquens dans ces contrées; car l'Auteur observa souvent de grandes cavités, & tellement renfermées dans leur enceinte, qu'il paroissoit impossible à l'eau d'y entrer ni d'en sortir. Mais ce qui lui parut fort extraordinaire dans plusieurs endroits de cette Province, c'est qu'à plus de quatre ou cinq cens pieds de profondeur, la terre n'offre aucune pierre dans son sein. Il jugea que ce n'étoit pas une des moindres causes de sa fertilité. Au matin, tout paroissoit glacé, jusqu'aux plus petites rivieres, & le froid étoit très perçant; ce qui n'empêchoit pas que les après-midi ne fussent extrêmement chauds. Après avoir quitté les montagnes, le Missionnaire entra dans une belle plaine, fort unie & fort peuplée. Les montagnes forment ici un grand enfoncement, qui laisse entre l'Ouest & le Sud-Ouest une ouverture de quatre lieues de largeur.

Propriétés du terroit & du climat.

Yu-tse-hyen.

Le 9, Fontaney laissa au Sud la Ville de *Yu-tse-hyen*, dont la forme paroît quarrée, & qui a quatre portes. A cinquante-trois lis de cette Ville, il trouva celle de *Syn-kyu-hyen*, longue d'environ quatre cens pas, du Nord au Sud, & large de moins de deux cens, de l'Est à l'Ouest. Les murs sont de brique, & fort proprement bâtis. Ceux qui environnent les fauxbourgs sont de terre, avec des creneaux de brique. Cinquante-cinq lis au de-là, on rencontre la Ville de *Kya-lin*, après avoir traversé un grand nombre de Villages, qui paroissent comme autant de petites Villes, dont quelques-unes valent mieux que plusieurs Hyens. Leur beauté, joint à celle du Pays, qui n'est pas moins uni qu'un jardin, & aux petits bois dont chaque Village est envi-

Multitude de beaux Villages.

(58) Suivant les distances, ce devroit être cinquante lis.

		lis.		*lis.*
8.	Village, à l'Ouest-Nord-Ouest,	85	Un Village, à l'Ouest-Sud-Ouest,	7
	Wan-hu-ching, ...	35	Un Pont, & une Riviere qui coule au Nord-Ouest, ...	3
	Yu-tse-hyen, ...	7	Un Village, ...	6
	Une Ville, & un Torrent à l'Ouest,	5	Syn-kyu-hyen, Ville Ouest, .	8
	Un Torrent, qui coule à l'Ouest,	35	Kya-lin, Village, . . .	45
	Un Village, Ouest-Sud-Ouest,	11		
	Un Torrent, qui coule au Nord,	10		



T. I^r. N°. XXIII.

ronné, rend le païsage extrêmement agréable. Dans la circonférence d'un mille & demi, l'Auteur vit, du même coup d'œil, jusqu'à douze Villages; & promenant ses regards plus loin, il en compta vingt, qui étoient tous ornés d'assez hautes Tours.

Ki-hyen.

Le 10 en s'avançant vers *Ki-hyen*, il traversa le fauxbourg Ouest de cette Ville, qui est spacieux, & renfermé d'un mur de terre. Celui de la Ville est de brique, avec des corps de gardes & des tours à certaines distances. Son circuit est de douze ou quinze cens pas. Vingt lis au-de-là, il vit sur la gauche un très-beau Temple, dedié à *Yu-whan-chan-ti*. Ensuite il laissa sur la gauche la belle Ville de *Pin-yan-hyen*, quarrée dans sa forme, & d'environ deux mille pas de circuit. Ses murs sont de brique, & flanqués de tours, dont l'Auteur compta trente, avec deux crêneaux dans chaque intervalle. De-là jusqu'à *Chan-tsuen*, il traversa plusieurs grands Bourgs, sans cesser de rencontrer en chemin une foule de passans. Pendant les deux derniers jours, il avoit trouvé le terrain plus plat, plus noir, & plus dur qu'à l'ordinaire, & les Villages moins ornés de tours. Mais en recompense, la plûpart étoient ceints de murs de terre, avec des crêneaux de brique. Quelquefois même ils avoient une double porte, couverte de lames de fer attachées avec de grands cloux.

Beau Temple.

Pin-yan-hyen.

Chan-tsuen.

Le 11, après avoir fait vingt lis, le Missionnaire rencontra *Kyay-hyeu-hyen*, belle Ville & bien peuplée. Il traversa le fauxbourg du Nord, qui paroît une seconde Ville, environnée de murs. Dix lis plus loin, il trouva un pont & un Temple. Dix lis au-de-là, il vit un autre pont sur la gauche, & deux Villages murés qu'on prendroit pour deux Villes, à cent pas du grand chemin. Là, il tourna au Sud-Ouest, pour suivre la petite riviere de *Fuen-ho*, qu'il avoit sur la droite, & qui prend sa source dans le territoire de Tay-yuen-fu. Ses eaux sont jaunes & bourbeuses. Ici les montagnes recommencent; mais l'Auteur continua sa route par une vallée, qui s'étend, en largeur, de douze ou quinze cens pas à l'Ouest, & vis-à-vis de laquelle on voit sur la droite un beau pont de pierre, à douze petites arches, sur la riviere de *Fuen ho*. Ensuite on decouvre bien-tôt à gauche un Temple & deux Villages, sur de petites montagnes. Après avoir fait soixante lis, & traversé plusieurs grands Villages, le Missionnaire s'arrêta pour dîner dans un grand Bourg, d'où il fit encore vingt lis pour arriver à *Ling-che-hyen*. Cette Ville occupe la largeur presqu'entiere de la vallée, quoiqu'elle n'ait pas plus de trois cens pas d'étendue du Nord au Sud, sur cent cinquante de l'Est à l'Ouest. Fontaney la laissa sur la gauche, & remarqua qu'elle est arrosée, à l'Ouest, par la riviere de Fuen-ho. Il quitta cette riviere, dans un Village à dix lieues de la même Ville, pour traverser une montagne, qui lui parut plus haute de cent pas que

Kyay-hyeu-hyen.

Riviere de Fuen-ho.

Temple & deux Villages.

	lis.		lis.
Ki-hyen, Sud-Ouest, ...	15	Pont & Temple, Ouest-Sud-Ouest,	10
Beau Temple, Sud Ouest quart de Sud,	27	Pont, ...	10
U-li-chuan, grand Village, .	58	Grand Bourg, ...	20
Pin-yan-hyen, ...	10	Ling-che-hyen, ...	20
Chan-tsuen, Sud-Ouest, . . .	30	Village, Sud, ...	10
Beau Temple, Ouest-Sud-Ouest,	14	Hameau sur une colline, . .	10
Kyay-hyeu-hyen, ...	6	Temple, ...	5

FONTANEY. 1688.

la ſurface de la riviere. Le chemin eſt fort rude en montant ; mais au ſommet on trouve un hameau. Il deſcendit à *Jin-i*, par une route fort frequentée, où la pouſſiere eſt extrêmement incommode. Toutes les montagnes ſont de terre, coupées en terraſſes, & cultivées juſqu'au ſommet, ſans excepter les cavités & les précipices.

Montagnes bien cultivées.

Le 12, en traverſant une montagne, au ſommet de laquelle eſt un Village, Fontaney y vit un Temple à quarante-huit lis de *Jin-i*. Il entra ici dans une vallée, arroſée ſur la droite par le *Fuen-ho*, ſur les bords duquel eſt ſituée *Che-cheu*, où il s'arrêta pour dîner. A l'entrée de la Ville, qui eſt large de deux cens pas de l'Eſt à l'Oueſt, & de quatre cens du Nord au Sud, il paſſa un torrent ſur un petit pont de pierre, à la gauche duquel on voit la figure d'un bœuf en fer. De-là traverſant une montagne, dont le ſommet compoſe une plaine charmante, il deſcendit ſur les bords du Fuen-ho, qu'il eut conſtamment ſur la droite juſqu'à *Chan-ching-hyen*. L'étendue de cette Ville, du Nord au Sud, eſt de trois cens pas, & de deux cens de l'Eſt à l'Oueſt. Elle eſt fort peuplée. L'Auteur y vit un bel arc de triomphe, en pierre bien taillée. Dans les montagnes qu'il avoit traverſées, on trouve des mines de charbon où l'on travaille continuellement. Les précipices y laiſſent à peine, en quelques endroits, un eſpace de trois ou quatre pas pour le chemin.

Figure d'un bœuf de fer.

Mines de charbon.

Le 13, après avoir fait dix-huit lis depuis *Cheu-ching*, juſqu'à un grand Village, il deſcendit dans une plaine, d'un mille de largeur, où il paſſa un beau pont de brique à trois arches, ſur un torrent. Enſuite ayant traverſé pluſieurs Villages, & un autre beau pont de dix-huit pas de longueur, ſans ceſſer de ſuivre le Fuen-ho, il arriva dans la Ville de Hong-tong-hyen, dont le circuit eſt d'environ dix-huit cens pas. En la traverſant, il vit à l'angle du Nord-Oueſt un Temple & un obeliſque. Pendant l'eſpace de quatre milles, on croit voir une Ville continuelle au long de la montagne.

Ville de Hong-tong-hyen.

Après avoir quitté Hong-tong-hyen, il paſſa un fort beau pont de dix-ſept arches, long de ſoixante pas. Il eſt bâti de pierres de taille, jointes avec des chevilles de fer. Les arcboutans, qui ſont forts & épais, ſoutiennent differentes figures d'animaux, entre leſquelles on diſtingue celles de quelques lionceaux. Il eſt pavé de larges pierres quarrées, placées ſur des ſolives. Au-delà d'un grand Bourg, à trente lieues de la Ville, l'Auteur vit un très-beau pont de pierre, à trois arches, ſur un grand torrent. Il traverſa de-là deux autres Villages & deux ponts ſur la riviere de Fuen-ho. Dans un grand Bourg, vingt lis plus loin, il vit un beau pont de pierre, à ſept arches, avec des baluſtrades & des murs d'appui, compoſés de panneaux de pierre qui ſe joignoient aux pilaſtres par des renures, & chargés de bas reliefs & de caracteres Chinois, avec quatre grandes figures de lions aux quatre coins. Sa longueur eſt d'environ ſoixante pas.

Pont orné de figures d'animaux.

	lis.
Jin-i, Sud-Sud-Oueſt,	15
14. Village ſur une montagne Sud-Sud-Eſt,	6
Temple au pied de la montagne Oueſt,	33
Cho-cheu,	12
Temple, Sud,	36
Chan-ching hyen, Sud-Sud-Oueſt,	24
13. Petite Riviere & Village, Sud,	3
Village, Sud Oueſt,	7
Grand Village, Sud-Sud-Oueſt,	8
Hong-tong-hyen,	12
Village,	3
Grande Ville, Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt,	10

FONTANEY. 1688.

Pin-yang-fu

Dix lis plus loin, on trouve la Ville de *Pin-yang-fu*, d'environ quatre milles de circonference, avec un pont de pierre sur la riviere de *Fuen-ho*. A vingt lis de cette Ville, est celle de Tsyang-leng-hyen, qui est fort peuplée, & qui offre, à son entrée, un pont couvert d'un toit qui est soutenu par des piliers de bois.

Agrément & fertilité du Païs.

La route, pendant tout le jour, fut dans des plaines fort agreables & fort unies, où le moindre espace étoit cultivé. Tout y paroissoit verd; ce que l'Auteur n'avoit remarqué dans aucun autre endroit, & ce qu'il crut devoir attribuer à la multitude des torrens, qui descendent des montagnes. Elles forment une perspective charmante, par la multitude de leurs Villages, qui est surprenante, & par l'abondance des arbres, du bled, & des legumes dont elles sont couvertes. Comme le bled s'y seme sur des terrasses, ou sur des couches, on prendroit toute cette partie pour un jardin. L'Auteur y vit un grand nombre de ces arbres, qui se nomment *Tsay-tze* (59), & qui portent une fleur jaune dont on tire de l'huile pour les lampes. Après avoir passé le Fuen-ho, il trouva ses bords, qui sont marécageux, fort bien semés de riz. Les chemins ne cessoient pas d'être couverts de passans, & les campagnes étoient remplies de Païsans qui cultivoient leurs legumes.

Ponts divers.

Le 14, après avoir fait trente-sept lis dans un Païs qui ressemble au précedent, il passa un pont de cinq belles arches de pierre, sur un torrent qui traverse deux grands Villages. Les deux bouts du pont sont ornés d'un arc de triomphe en bois. Trois lis plus loin, on trouve un pont à trois arches, après lequel il reste vingt lis jusqu'à Tay-ping-hyen. Cette Ville, sans être grande, ni fort peuplée, a des fauxbourgs assez étendus. Un peu avant que d'y arriver, on trouve un pont couvert d'un toit, qui porte le nom de l'*Arc en Ciel volant*. C'est un grois treillis de poutres, soutenu en l'air par plusieurs arcs-boutans de bois, qui portent sur une banquette de pierre, pratiquée dans l'épaisseut de deux culées de pierre. Les Chinois en admirent l'invention, & c'est apparemment ce qui lui a fait donner un nom si bizarre. Sa longueur est de sept ou huit pas. C'est l'ouvrage d'un fort habile Charpentier.

Ville de Kyang-cheu.

A sept lis de Tay-ping, Fontaney trouva un autre pont de pierre. Sa route fut ensuite au Sud Ouest, jusqu'à Kyang-cheu, où il s'arrêta pour y passer la nuit. Cette Ville, qui a trois mille deux cens cinquante-quatre pas de circonference, est située sur la rive droite du Fuen-ho, & n'a que deux portes, parce qu'une partie de son étendue est sur un terrain qui s'éleve de Peking jusqu'ici; l'Auteur se servit d'une boussole pour reconnoître les positions.

Hôtelleries de cette route.

A *Pin-yang-fu*, il quitta la grande route qui conduit dans la Province de *Chan-si*. Les hôtelleries qu'on y trouve ressemblent, dit-il, (60) à celles qu'il a

(59) Voyez l'Histoire Naturelle.

(60) Il paroît ici que le Journal de Ning-po à Peking est du Pere Fontaney & non du Pere le Comte.

	lis.
Une autre, ...	17
Une autre, ...	20
Pyn-yang-fu, Sud-Ouest-quart-d'Ouest, ...	11
Tyang-leng-hyen, ...	20
14. Pont de pierre, ...	37
Un autre, ...	3
Tay-ping-hyen, ...	20
Pont de pierre, Sud-Ouest-quart de Sud, ...	7
Kyang-cheu, Sud-Ouest, . .	

FONTANEY. 1688.

décrites dans le Journal de Ning-po à Peking. Il n'y a rien de remarquable dans les maisons qui sont destinées au logement des Mandarins qui voyagent. Elles se nomment *Kong-quan.* A peine y trouvent-ils le nécessaire. Mais ils se servent de leurs propres Domestiques pour acheter des vivres, qu'ils font préparer suivant leur goût.

§. II.

Route de l'Auteur depuis Kyang-cheu jusqu'à Nan-king dans la Province de Kyang-nan.

Politesse des Chrêtiens de Kyang-cheu.

LE 5 de Mai, étant parti de Kyang-cheu dans une litiere portée par des mulets, il traversa la riviere, qui coule à l'extrêmité d'une belle plaine, couverte de bled. Le pont, qui est de bois, a peu de largeur & de solidité. Il trouva les Chrêtiens qui l'attendoient au bord de la riviere. Ils y avoient préparé, suivant l'usage du Païs, une collation, pour prendre congé de lui. Il gouta un peu de leur vin, dans la crainte qu'ils ne prissent son refus pour un mépris de leur politesse.

Jeûnes Chinois.

Comment ils sont observés.

Le 6 il s'arrêta pour dîner à *I-chin-hyen.* De cinq Villages qu'il traversa dans cette route, quelques-uns étoient ceints d'un mur de terre; mais le dernier étoit de brique. De-là il suivit un chemin creux, où plusieurs chariots, qui s'étoient rencontrés, se bouchoient mutuellement le passage. Loin de s'emporter dans ces occasions, les Chinois s'assistent l'un l'autre avec beaucoup de tranquillité. En avançant, l'Auteur avoit toujours les montagnes sur la droite. *I-chin* est dans le district de Pin-yang-fu; ses murs sont de terre, avec des parapets de brique. On voit, aux environs, un grand nombre de sépulchres. Tout le Païs est bien cultivé; mais l'Auteur n'y put acheter de viande, parce que le Gouverneur avoit défendu d'en vendre, dans l'esperance d'obtenir de la pluie par cette abstinence. Le peuple de la Chine ne mange alors que du riz, des légumes, & d'autres alimens sans vie. Les Mandarins ont dans leurs basses cours, de la volaille, qu'ils font préparer pour leur usage domestique. Cependant les défenses ne sont pas toujours observées avec la même rigueur. A Kyang-cheu, où l'on avoit porté la même Loi, l'Auteur avoit trouvé de la viande, presqu'au prix ordinaire.

Le 7, à trois quarts de mille d'I-chin, on entre dans les montagnes. Elles sont de fort bonne terre; mais le chemin est rude en montant. Toutes les parties en sont bien cultivées, sans excepter les précipices mêmes, dont quelques-uns sont coupés en terrasses. On trouve ensuite une plaine, couverte d'arbres & de Villages. Les passans sont en grand nombre sur cette route. On découvre au Sud, à l'Ouest, & à l'Est, des montagnes qui forment un demi-cercle. L'Auteur dîna dans un grand Village, une lieue au-delà de *Lau-hu*, (61). On traverse ensuite d'autres montagnes, qui sont fort pier-

(61) On ne dit point à quelle distance cette Place est de *Wan-chay*.

ROUTE DE NA-NKING.

Mai.		lis.			lis.
6.	De Kyang-cheu à I-chin-hyen,	60	7.	Grand Village, Est-Sud-Est,	40

reuses. D'ailleurs, à la réserve de quelques vallées, tout le Païs est sans culture. On y rencontre un grand nombre d'ânes & de mulets, chargés de pots de terre, couleur de fer. La pauvreté regne dans ce canton, & les chemins y sont difficiles. Le Missionnaire passa la nuit dans un Bourg nommé Wan-chay.

FONTANEY. 1688.

Terre couleur de fer.

Le 8, après avoir traversé une vallée entre deux montagnes, par un chemin pierreux, mais fort uni, il gagna *Tsin-chui-hyen*, petite Ville environnée d'un mur de brique, & située au pied d'une montagne. Ensuite il trouva deux tours, l'une à droite, l'autre à gauche, sur le sommet de deux très-hautes montagnes. On rencontre aussi, sur la route, plusieurs Hameaux, dans l'un desquels l'Auteur s'arrêta pour dîner, à quarante lis de *Wan-chay*. On lui servit à manger dans de la vaisselle de terre, mais beaucoup moins belle que celle de Hollande. La montagne qu'il eut à traverser est fort difficile, & veritablement inaccessible pour les voitures. Dans quelques endroits, le chemin a si peu de largeur, qu'on y est exposé à tomber dans les précipices. Le Missionnaire ne fut pas moins d'une heure à la passer. Tout ce canton est mal cultivé. Mais on trouve ensuite la route fort unie, les terres soigneusement labourées, & deux ou trois Villages à traverser. Des deux côtés, les montagnes sont beaucoup plus hautes que celle qu'on a passée. L'Auteur s'arrêta cette nuit à *Leou-tsuen*, Bourg mediocre, dont les maisons sont de brique.

Tsin-chui-hyen.

Vaisselle de terre.

Bourg de Leou-tsuen.

Le 9, il traversa quelques Villages & plusieurs Hameaux, dans l'un desquels on fabrique les pots couleur de fer dont on vient de parler. Il se nomme *Yi-chin*. La route est unie, quoiqu'au travers d'une vallée étroite & pierreuse, qui ne laisse pas d'être cultivée dans toutes ses parties, & plantée d'arbres épais, au milieu desquels un torrent précipite ses eaux. A l'extrêmité de cette vallée, le chemin devient inégal. On y trouve deux Villages. Dans quelques endroits, l'espace suffit à peine pour le passage des voitures. On découvre, sur la pointe d'une montagne, les murs d'un château ruiné. La terre est labourée de part & d'autre, & les petites montagnes, jusqu'au sommet, coupées en terrasses qui sont toutes semées. Fontaney en compta plus de trente, l'une sur l'autre, dont plusieurs étoient soutenuës par des murs d'une sorte de pierres tirées des montagnes mêmes. Ces terrasses se presentent de tous côtés pendant l'espace de deux ou trois lieues. Le Païs est diversifié par des arbres, des maisons, & des Temples bâtis sur des éminences. A cinq ou six lieues de-là, sur la droite, on découvre d'autres montagnes, dont il paroît que les Chinois ont applani les sommets avec beaucoup de travail, pour les rendre capables de culture. Le Missionnaire passa la nuit à *Cheu-tsuen* (62), joli Bourg, environné de murs de briques. Sa journée avoit été de quatre-vingts lis.

Vallée de Yi-chin.

Travail des Chinois pour l'agriculture.

Le 10, il traversa trois montagnes, & quantité de gros Villages. Il en découvrit trois ou quatre autres sur la droite. Le sommet de la premiere monta-

(62) Le François porte *Tcheou-tcouen*.

	lis.			lis.
Wan-chay, Ville, Sud-Est, .	40	9.	Petit Village, Sud-Sud-Est, .	40
Hameau, Sud Est, ...	40		Cheu-tsuen, Ville, Sud-Sud-Est,	40
Leou-tsuen, Ville, Sud, . .	40			

FONTANEY. 1688.

Montagnes en terrasses.

gne offroit de très-belles terres, & bien cultivées. La seconde, qui est plus escarpée, se trouve environnée de petites collines labourées, & taillées en terrasses, dont l'Auteur compta plus de cent sur une seule colline. Leur largeur commune est de vingt ou trente pieds, quoique plusieurs n'en ayent que douze, & quelquefois moins, suivant que la pente est plus ou moins roide. Ensuite on ne voit, pendant l'espace d'une lieue, qu'un grand nombre d'autres petites montagnes, semées de bled, ou couvertes de bosquets, après lesquelles on en trouve à monter de fort pierreuses. Les chemins sont pavés de cailloux, mais fort inégaux. Ici les terrasses des montagnes ont pour appuis des murs de pierre, pendant l'espace d'un mille & demi. Tous ces cantons, qui ne cessent pas d'être labourés & cultivés avec tant de soin & de travail, donnent une plus haute idée de l'industrie des Chinois, que les plaines de Kyang-nan, de Schan-tong, & de Pe-che-li (63).

Autres montagnes.

Au-delà de toutes ces petites montagnes, on en rencontre d'autres, où la sterilité commence à regner; excepté dans les bas, dont les terres sont cultivées. Fontaney remarqua dans plusieurs endroits des terrasses commencées. Les Habitans rassemblent d'abord des pierres, & les mettent en piles, pour en composer leurs murs; après quoi ils applanissent la terre & la sement. La troisiéme montagne est encore plus raboteuse que la premiere. Les chemins deviennent impratiquables après les pluyes, parce que les cailloux y sont fort glissans. L'Auteur s'arrêta pour dîner à *Li-chuen*. En sortant de ce lieu, il eut une montagne à traverser. Le reste du Païs est fort bon & fort uni, toujours bordé, comme le précedent, par de petites montagnes cultivées. Il traversa six ou sept Villages, quelques-uns assez grands & bâtis de briques, sans en compter plusieurs autres qu'il découvrit au pied des montagnes. Sur la route, il rencontra un grand nombre d'ânes & de mulets, qui venoient chargés de diverses marchandises des Provinces de *Ho-nan*, & de *Kyang-nan*. Il passa la nuit à *Tsin-chan-i* (64), grand Village.

Route remplie d'ânes & de mulets.

Chemin extraordinaire.

Le 11, après avoir passé une petite montagne, il entra dans un chemin ouvert entre les rochers, qui regne au long des montagnes, en forme de terrasse bordée & pavée de pierre. Sa largeur est de dix ou douze pieds. La pente en est considerable, & si glissante dans les tems de pluye, qu'il est impossible d'y descendre. On rencontre dans ce chemin, pour la défense du passage, deux ou trois petits forts, dont l'un a des murs si épais, qu'on y pourroit ranger des Soldats en bataille. C'est au-delà de ces montagnes qu'on trouve la plaine de Ho-nan. Elles sont cultivées dans tous les lieux où la surface est sans rochers. On ne cesse point de rencontrer un grand nombre d'ânes & de mulets. L'Auteur après avoir traversé cinq ou six petits Bourgs, ou Villages, s'arrêta pour dîner à *Chan-pin*.

L'après-midi, il trouva la fin des montagnes. Pendant l'espace de deux lieues & demie, le chemin est rude, & les descentes extrêmement roides.

(63) Du Halde, Vol. I.
(64) *i*, à la fin d'un nom, dénote une Ville ou une maison de poste.

		lis.			lis.
Li-chuen, Village, Sud-Est,	.	45	11. Chan-pin, Sud-Est,	. . .	40
Tsin-chan *i*,	. . . . . .	45			

Au-

Au-delà d'une petite montagne, il découvrit le *Wang-ho*, ou la riviere jaune, dont le cours pourroit être tracé par les vapeurs blanches qui s'en élevent. Dans l'espace d'une lieue & demie, au long de la plaine, il traversa six Bourgs, dont quelques-uns lui parurent fort gros. Le bled étoit fort haut dans les campagnes, & les épis déja formés ; tandis que cinq ou six lieues derriere lui, dans les montagnes, il ne l'avoit vû qu'en herbe. Le Païs est charmant. De toutes parts, l'Auteur vit des arbres au milieu des bleds, & à l'entour des Villages. Il passa cette nuit à *Sin-wha-chin*, grand Bourg du district de *Whay-king-fu*. Le 12, en se rendant à *Mu-lang*, Bourg où il s'arrêta le soir, il traversa neuf ou dix miserables Villages, dans un Païs uni & bien cultivé. La nuit suivante, il s'arrêta dans le Bourg de *Wan-cheun*, qui dépend de *Kay-fong-fu*. Le Païs continua de paroître charmant à l'Auteur, pendant tout le jour. Il se présente quantité de Villages des deux côtés de la route. Fontaney vit ici de petits chariots à quatre rouës, qui n'ont pas trois pieds de diametre, tirés par des bœufs, des ânes, des mulets, & des chevaux, qui sont mêlés quatre ou cinq ensemble. Dans le même canton, l'usage est de semer le bled comme le riz, en lignes, qui ne sont point à plus de six pouces l'une de l'autre. Les champs, où la maniere de semer est la même qu'en Europe, se labourent sans sillons.

FONTANEY. 1688.

Plaine fertile grands Bourgs.

Pays charmant.

Maniere de semer le bled.

Le 14, en continuant d'avancer vers le Wang-ho, Fontaney vit des deux côtés divers Villages, mais peu considerables. La riviere n'a pas ici moins de six ou sept lis de largeur. A peine la vûë s'étend-elle d'une rive à l'autre. Jamais l'Auteur n'avoit vû de courant plus rapide ; mais la profondeur est si mediocre, qu'après avoir passé le tiers du canal, il remarqua que les avirons touchoient encore au fond. On ne lui fit payer que trente sols de France pour une Barque qui porta tout son bagage. Après avoir passé le Wang-ho, il fit vingt lis jusqu'au premier Village ; route Est-Sud-Est.

Rapidité & profondeur du Wang-ho.

Le 15, il ne trouva pour nourriture, sur la route, que du pain à demi cuit, avec un peu de riz préparé à la Chinoise. Chacun achete & prépare soi-même ses alimens. En arrivant à *Kay-fong-fu*, Capitale de Ho nan, il fut obligé de se loger dans les fauxbourgs, parce qu'on avoit placé, de toutes parts, des gardes à la porte de la Ville pour arrêter les passans, dans l'esperance de se saisir d'une troupe de voleurs, qui avoient forcé depuis quelques jours, au nombre de soixante, la maison du Mandarin ; d'où ils avoient enlevé le *Tsyen-lyang* (65), ou l'argent du Tribut. Les murs de cette Ville sont de brique. Le 16 Fontaney en cotoya une partie, qu'il trouva longue de mille pas, & flanquée de petits bastions quarrés, à de justes distances. Il fut charmé de la beauté du Païs. Les maisons & les Villages s'offroient en plus grand nombre que jamais. Après avoir tourné au Sud Est, il traversa *Ching-lyeu-hyen*, Ville fortifiée d'un mur de brique & de bastions, d'où il se ren-

Hardiesse des voleurs Chinois.

(65) *Cien-lean* dans le François. Les Anglois ne disent point pourquoi ils font cette correction.

		lis.		lis.
	Sin-wha-chin, Est-Sud-Est, .	40	14. Le Wang-ho, Est Sud-Est, .	60
12.	Un petit Village, . . .	30	Un Village, Est-Sud-Est, . .	20
	Mu-lang, Ville, . . .	40	15. Kay-fong-fu, Est quart-Sud-Est,	30
13.	Wan-cheun, Ville, Sud-Est, .	60	16. Ching-lieu-hyen, Sud-Est, . .	55

FONTANEY. 1688

Ville de Ky-hyen.

dit à *Han-kang-ching*, grande Bourgade où il paſſa la nuit (66). Le 17, il rencontra d'abord la Ville de *Ki-hyen*, dont les murs ſont de brique, & défendus d'un côté par des tours. D'un côté, ils ne paroiſſent point avoir plus de trois cens toiſes. La nuit ſuivante, il s'arrêta dans celle de *Tye-fu-tſe*, dont les portes ſont à peine aſſez hautes pour le paſſage d'une litiere. Le Païs eſt ſi rempli de Villages, que l'Auteur en traverſa treize ou quatorze, & qu'il en découvrit dix ou douze à la fois. Le chemin eſt agréablement planté, ſur les deux bords, d'arbres qui forment comme des allées de jardin, & ſans ceſſe rempli d'une foule de paſſans. Chaque Village offre une de ces grandes maiſons quarrées dont on a déja donné la deſcription, qui ſervent à mettre en ſûreté les effets de la Ville, & de reſidence particuliere aux Habitans les plus aiſés, tels que les Mandarins, les Officiers Militaires, &c.

Ville de Nhing-lu-hyen.

Le 19, après avoir traverſé huit ou neuf Villages, entre leſquels l'Auteur nomme Hyan-hi-pu, qui en eſt un fort ſpacieux & fort long, il ſe rendit à *Nhing-lu-hyen*, où il fut obligé de dîner & de ſouper, parce qu'il ne devoit pas trouver d'Hôtellerie dans l'eſpace de ſoixante-dix lis. Cette Ville dépend de *Quey te-fu*. Elle paroît grande, mais pauvre & déſerte. Ses foſſés ſont remplis d'eau, & ſes murs, qui ſont de brique, ont des Tours pour leur défenſe.

Beaux chemins & guérites à cloches.

Depuis Kay-ſong-fu juſqu'à Quey-te-fu, le chemin, qui ne ceſſe pas d'être planté d'arbres, offre, de diſtance en diſtance, de petites Tours ou des guérites, dont quelques-unes ont des cloches.

Cimetiere des Chinois.

Le 19, l'Auteur logea dans un grand Bourg nommé (67) *Tſay-kya-tao-keu*. La continuité des pluies ne lui permit pas d'obſerver la direction de ſa route; mais il jugea qu'elle étoit au Sud-Eſt, au travers d'un Pays agréable. Il paſſa par un fort beau cimetiere, où il remarqua des lions de marbre dans un bois fort épais. La pluie le força de s'arrêter le jour ſuivant. Le 21 il traverſa de très belles plaines. Les chemins & les Villages y ſont environnés d'arbres. Ayant paſſé la nuit à Whe-tin-tſye (68) grande Bourgade, il fit, le jour ſuivant, quatre-vingt-dix lis, au milieu deſquels il s'arrêta pour dîner dans un Village; après quoi il traverſa *Yung-ching-hyen*, Ville aſſez petite dans l'intérieur des murs, mais dont les fauxbourgs ſont fort grands. L'après-midi, il compta, ſur la gauche, douze Villages à la fois, la plûpart ornés de petites Tours quarrées, qui les font diſtinguer dans l'éloignement. Mais il remarqua que le nombre des arbres étoit fort diminué. Le 23, il eut pendant tout le jour, vers l'Eſt, des montagnes à cinq ou ſix lieues de diſtance. Le Pays étoit preſque ſans arbres, excepté dans les Villages, qui ſont en fort grand nombre & munis de petites Tours quarrées. La petite Ville de *Tung tye-fu-tſu* fait le commencement de la Province de Kyang-nan. Fontaney remarque ici que

Multitude de Villages.

(66) Du Halde, Tome I.
(67) *Tcai-kia-tao-keou* dans le François.
(68) *Hoe-tin-tcie* dans l'Original.

	lis.
Han-kang-chin, grande Ville au Sud-Eſt,	25
17. Ky-hyen, Eſt-Sud-Eſt,	30
Tſye-fu tſe, Eſt-Sud-Eſt,	50
18. Hyan-hi-pu, grand Village, Eſt-quart-Sud-Eſt,	45
King-lu-hyen, Eſt-quart-Sud-Eſt,	20
Tſay-kya-tao-keu, Sud Eſt,	80
Whe-tin-tſye,	90
Grand Village, Sud-Eſt,	45
Un autre, Sud-Eſt-quart de Sud,	45
Tung-tye-fu-tſu, Sud-Eſt,	20
Pe-kang-y, Sud-Eſt,	20
Sang-pu, Village, Sud,	40

FONTANEY. 1688.

l'usage des Habitans est d'étendre le bled à terre pour le battre, en faisant rouler dessus un cylindre de marbre brut, dont la longueur est de deux pieds & demi, & son diametre de deux pieds. Il est tiré par deux bœufs, avec des cordes attachées aux deux bouts. Le Lundi 24, l'Auteur passa près de *Syeu-cheu*, dont les murs ne paroissent point en bon état; mais les fauxbourgs de cette Ville sont spacieux. Il ne vit que de la pauvreté & ne trouva rien à manger dans les Villages qu'il traversa. Dans le lieu où il s'arrêta pour dîner, il remarqua un tas de vers à soie, qu'on nourrissoit de feuilles de meuriers sur une natte. Ceux qui paroissoient prêts à faire leur soie étoient renfermés dans des bottes de roseaux secs. Ils font de fort petites cocques. On assura l'Auteur que dans la Province de *Che-kyang* elles sont deux ou trois fois plus grosses.

Maniere de battre le bled.

Vers à soie, & pratique de la Chine.

Le 25, s'étant arrêté pour dîner dans un gros Bourg, nommé *Lyen-chin-tsye*, il y vit deux Ponts sur deux petits ruisseaux, ou plûtôt sur deux torrens, qui deviennent navigables pour les Barques dans les tems de pluie, mais dont le cours se termine à quelques Villages voisins. Il passa la nuit à Ku-chin, autre Bourg. Les terres de la Province de Kyang-nan sont marécageuses, & moins bonnes que celles de *Ho-nan*. Mais on y voit des pâturages pour les bestiaux, qui se présentent en grand nombre dans les campagnes. Le 26, Fontaney trouva les chemins si alterés par les pluies, que dans quelques endroits il eut à traverser deux ou trois pieds d'eau; mais les bleds n'en croissoient pas moins dans les campagnes. Il passa la nuit à Song-pu, dont la Ville de Fong-yong-fu n'est éloignée que de vingt lis.

Qualités des terres dans la Province de Kyang-nan.

Le 27, il traversa, près d'une petite Ville, la riviere de *Whay-ho*, qui est large d'environ soixante-dix pas géometriques, & qui, se joignant au Whang-ho, communique avec Nan king par cette voie. Il s'arrêta le soir à *Whan-ni-pu*. Tout ce Pays est rempli de pâturages. La nuit suivante, il logea dans un grand Bourg nommé *Che-ho-yi*, qui présente à l'entrée un Pont de trente-trois piliers, sur lequel il passa une petite riviere. Les chemins étoient rompus par les pluies des jours précédens, mais couverts de passans & remplis de Villages.

Riviere de Whay-ho, & sa communication avec Nan-king.

Le 29 au soir, le logement du Missionnaire fut un autre Village, qu'il nomme *Chu-lu-kya*. Il eut à traverser des montagnes, & des terres dont la plûpart étoient sans culture. Le jour suivant, après avoir fait l'espace d'une lieue, il se vit forcé de grimper une montagne fort roide. Le chemin est pavé de pierres. On y trouve quelques maisons, & une arche de pierre, longue de quarante ou cinquante pas, sous laquelle il faut passer. La Ville de *Hyeu-cheu*, où il arriva vers midi, est environnée d'un fossé rempli d'eau, & large de soixante brasses. Elle est située sur un terrain qui s'éleve, & le Pays est couvert d'arbres aux environs. Dans le fauxbourg, qui est fort grand

Montagne fort roide.

	lis.		lis.
Syeu-cheu, ...	30	27. Petite Ville, ...	30
Village, Sud Sud-Est, . . .	45	Whan-ni-pu, ...	40
Fang-chang-tsye, ...	35	Tsan-kya-pu, Sud-Est-quart de Sud;	40
Lyen-chin-tsye, grande Bourgade,	54	Che-ho-yi, Sud-Est-quart de Sud,	30
Ku-chin, autre Bourg, . . .	50	Chu-lu-kyao, Village, . .	50
26. Song-pu, Sud, ...	20	Hyeu-cheu, ...	41

FONTANEY. 1688.

& que le Missionnaire traversa, il observa une Tour & plusieurs arcs de triomphe. Pendant tout le jour il vit des plaines couvertes de riz. Ici les Habitans battent le grain avec un fleau, après avoir commencé par le presser avec un cilindre de marbre traîné par un Busle.

Pu keu & ses murs.

Le 31, Fontaney passa la nuit à *Pu-keu*, grand Bourg au pied d'une montagne, qui commence une lieue au dessous. Le mur qui environne la Place s'étend sur une montagne, & domine sur le *Yang-tse-kyang*, comme une citadelle; mais il est trop élevé pour commander cette riviere. Du côté de l'Est, il se replie, pour s'étendre sur une autre montagne, où l'on apperçoit une Tour. Le *Kyang* a presqu'une lieue de large à *Pu-keu*, d'où Nan-king n'est éloigné que de trente lis au Sud-Est quart de Sud. L'Auteur prit par terre, de l'autre côté de cette riviere, une bonne lieue au dessous de la Ville, au Sud Sud-Est, où il entra dans une autre riviere, qui le conduisit à deux lieues de-là jusqu'aux portes de Nan-king, après avoir suivi près d'un mille & demi les murs de cette grande Ville. La riviere étoit couverte d'un grand nombre de Barques Impériales, pour l'usage des Mandarins.

L'Auteur arrive à Nan-king.

Cours & profondeur extraordinaire de la Riviére de Kyang.

En traversant le Kyang près de *Pu-keu*, le cours de cette riviere paroît Est Nord-Est aussi loin que la vûe peut s'étendre. Ensuite, plus près de Nan-king, il change au Nord-Est jusqu'à la montagne de Pu-keu, où l'on apperçoit une Tour; & depuis Nan-king jusqu'à cette Tour, il prend au Nord pendant l'espace de trois lieues. On assura l'Auteur que dans cet endroit il n'y a pas moins de trente-six changs de profondeur, c'est-à-dire trois cens pieds (69).

CHAPITRE X.

Voyage du Pere Joachin BOUVET, *Jésuite, de Peking à Canton, lorsqu'il fut envoyé en Europe par l'Empereur Kang-hi, en 1693.*

BOUVET. 1693.

Motifs & circonstances de son depart.

Cortége du Pere Bouvet.

L'EMPEREUR de la Chine, ayant nommé le Pere Bouvet pour le voyage de l'Europe, lui ordonna de se rendre à Canton avec un Mandarin du troisiéme ordre, nommé Tong la-ya (*), & un Jésuite Portugais, qui étoit envoyé à Macao par sa Majesté Impériale, pour y joindre le Pere Philippe Grimaldi, autre Jésuite, nouvellement revenu de l'Europe, où les ordres de l'Empereur l'avoient conduit. Les Mandarins furent chargés de hâter les dépêches qu'ils devoient recevoir pour ce voyage, du *Ping-pu*, ou du souverain Tribunal de la milice. Il y fut résolu que le Missionnaire auroit huit chevaux, pour lui & les gens de sa suite.

Patente nommée Kang-ho.

Cette patente du Ping-pu, qui porte le nom de *Kang-ho*, consiste dans une

(69) On doit toujours faire attention que ce sont ci les Journaux, & que les Descriptions feront ensuite un corps, suivant notre méthode.

(*) L'Original a *Tong-lao-ye*. Mais voyez l'Avertissement.

	lis.		lis.
Tan-tye-kau, Ville, . . .	20	31. Pu-keu, Ville murée, Est. . .	50
Tsi-kyo, Ville, ...	40	Nan-king-fu, Sud-Est-quart de Sud,	30

grande feuille de papier, imprimée en caracteres Tartares & Chinois, & munie du Sceau de la Cour. Elle contenoit que le Tribunal suprême du Ping-pu accordoit au Missionnaire le Kang ho par l'ordre de l'Empereur, qui l'envoyoit hors du Royaume pour son service, & qui souhaitoit qu'il prît sa route par Canton; qu'il étoit ordonné à tous les Chefs des Tribunaux des Villes & des Places, où il se trouvoit des maisons de poste, de lui fournir sans délai tel nombre de chevaux, avec tout ce qui étoit nécessaire sur la route pour sa subsistance & celle de sa suite; de le loger dans le Kong-quan ou l'Hôtellerie des Officiers de la Cour; &, lorsqu'il seroit obligé d'aller par eau, de lui donner des Barques & toutes les autres nécessités pour son voyage &c. Le Sceau étoit quarré, & large de trois doigts, sans autre figure & sans autre caractere que le nom du Tribunal, qui étoit d'un côté en caracteres Chinois & de l'autre en caracteres Tartares. Les Sceaux de tous les Tribunaux sont de la même forme. Au bas de la patente on lisoit les noms des Présidens Tartares & Chinois du Tribunal, avec la date, qui étoit conçue dans ces termes : Le sixiéme jour de la cinquiéme Lune de la trente-deuxiéme année du regne de Kang-hi.

Bouvet. 1693.

Bouvet partit de Peking, le 8 de Juillet 1693, à six heures du soir. Il se fit précéder d'un Postillon, pour avertir le Mandarin qu'il comptoit de le joindre au lieu dont ils étoient convenus. Mais la nuit l'ayant surpris à trois lieues de Peking, il perdit sa route; & pendant neuf ou dix heures sa marche fut si incertaine, qu'il n'arriva qu'à la pointe du jour à Lyang-hyang, où le Mandarin l'attendoit. A peine fut-il descendu de cheval qu'il fut obligé d'y remonter, pour remplir la marche du jour, qui étoit de cent quarante lis, c'est-à-dire, de deux postes, chacune de sept lieues.

Départ de l'Auteur.

Dans toutes les Villes de la grande route, on trouve ordinairement des *Ima*, ou des offices, dans lesquels on entretient plus de cent ou de cent cinquante chevaux de poste. Lorsque les Villes sont trop éloignées, il y a d'autres maisons de poste entre deux. Ceux qui voyagent avec un Kang-ho ne manquent point de trouver, dans les lieux où ils s'arrêtent pour dîner & pour souper, des chevaux frais, avec un logement préparé par le Mandarin du lieu. Ces logemens, qui s'appellent Kong-quans, doivent être prêts pour la reception des grands Seigneurs Chinois; mais comme il ne s'en trouve point dans toutes les Villes, sur-tout dans celles qui ont été ruinées pendant les dernieres guerres, le Mandarin fait préparer la meilleure Hôtellerie de la Ville, & l'érige en Kong-quan, par une piéce de soie rouge qu'il fait suspendre sur la porte en forme de rideau. Il la garnit aussi d'une table & d'un fauteuil couvert de soie avec une broderie legere. C'est en quoi consiste aujourd'hui tout l'ameublement de la plûpart des Hôtelleries où les Grands sont logés dans leurs voyages. On n'y trouve jamais de lits, parce que l'usage des voyageurs est de

Logemens & commodités de la route.

Kong-quans; ou logemens des Seigneurs Chinois.

ROUTE DE PEKING A CANTON,
par postes de cinq, six ou sept lieues, chacune.

Province de Pe-che-li.
8. *Juillet & suivans.*
De Peking à Lyang-hyang, 7 *lieues.*
9. Tso-cheu, . . . 7 *lieues.*
Sin-ching hyen, . . 7

BOUVET. 1693.

porter avec eux cette commodité ; ſans quoi ils ſont obligés de paſſer froidement la nuit ſur une ſimple natte.

Réception qu'on leur fait.

Lorſqu'ils arrivent dans une Ville, ils trouvent ordinairement les Mandarins hors des murs, vêtus de leurs habits de cérémonie, & prêts à les recevoir avec de grandes marques d'honneur. A peine ſont-ils entrés dans l'Hôtellerie, qu'ils y reçoivent leur viſite. Outre les tables qu'ils trouvent aſſez bien couvertes, le principal Mandarin leur envoye quantité d'autres mets, bouillis & rotis, qui ſervent à traiter les gens de leur ſuite ; car entre leurs propres domeſtiques, ils ont chacun quatre ou cinq *Pey-pans* ou *Ma-pays*, qui ſont des poſtillons payés par l'Empereur. Les uns ſervent de guides, les autres à porter le bagage : mais tous ſont montés ſur des chevaux de poſte ; ſans parler d'une douzaine de ſatellites, armés d'arcs & de fléches, qui ſervent d'eſcorte, & dont on change à chaque poſte. Le Tribunal du Ping-pu avoit reglé toutes ces circonſtances par un ordre particulier, différent du Kang-ho, qu'il avoit remis au Tong-la-ya.

Tſuntays, ou corps de garde.

Le 13, ils ſe rendirent à *Ta-cheu*, Ville de la Province de *Schan-tong*, ſituée ſur le canal royal. A chaque mille & demi de diſtance ſur toute cette route, ils trouverent des *Tſuntays*, ou des corps de garde, avec une petite terraſſe en forme de cavalier, qui ſert pour les obſervations & les ſignaux, dans le cas de tumulte ou de revolte.

Changement de voiture.

Le lendemain, le Miſſionnaire qui accompagnoit Bouvet, ſe trouvant fatigué du cheval, fut obligé de prendre une caleche ; & ce changement leur fit racourcir pendant quelque tems leurs journées. Avec le privilége du Kang-ho, on eſt libre de faire chaque jour autant de poſtes qu'on le déſire ; le 16, en arrivant fort tard à *Wen-chang-hyen*, malgré toute la diligence des Mandarins, on fut arrêté au paſſage de deux rivieres, où, ne trouvant point de Barques aſſez grandes, chacun fut obligé de déſſeller ſon cheval pour le faire

Diſpoſition du Pays.

paſſer à la nage. Depuis Peking juſqu'à *Tong-ngo-hyen* (70), ſi l'on excepte une longue chaîne de montagnes, nommées *Si-chan*, ou montagnes de l'Oueſt, qu'on laiſſe ſur la droite après la ſeconde journée, le Pays eſt plat & uni. Mais lorſqu'on a paſſé cette Ville, on marche pendant quelques heures au travers des montagnes, où les Miſſionnaires eurent beaucoup à ſouffrir de la chaleur.

Canton ravagé par les ſauterelles.

Le 17, avant que d'arriver à *Yen-cheu-fu*, ils trouverent, dans l'eſpace de deux milles & un quart, que le Pays avoit été ravagé par une horrible quanti-

(70) Cette Ville, ſuivant la Carte des Jéſuites, eſt douze milles au Nord-Oueſt de Tong-ping-cheu, ſur une riviere, qui eſt ſans doute une de celles que les chevaux paſſerent à la nâge.

10. Hyong-hyen,	7 *lieues.*	14. Ngen-hyen,	7 *lieues.*
Jin-kyeu-hyen,	7	Kao-tang-cheu,	7
11. Ho-kyen-fu,	7	15. Tſing-ping-hyen,	6
12. Hyen-hyen,	6	Tong-kyeu-ell,	6
Fu-chuang *j*,	6	Maiſon de poſte,	4
Tu-ching hyen,	3	16. Tong-ping-cheu,	8
13. King-cheu,	6	Wen-chang-hyen,	6
Province de Schan-tong.		17. Sin-kya *j*,	4 *& demie.*
Ta cheu,	7	Yen-cheu-fu,	4

té de sauterelles, que leur couleur a fait nommer *Wang-chong* ou insectes jaunes. L'air en étoit rempli, & la terre si couverte, jusqu'au milieu du grand chemin, que les chevaux ne pouvoient faire un pas, sans en déloger des nuées entieres. Ces fâcheux insectes avoient dejà ruiné toutes les espérances de la moisson; mais le mal ne s'étendoit pas loin. Une lieue au de-là, il n'en paroissoit pas la moindre trace. Le jour suivant, les Mandarins n'ayant pas trouvé, à Tong-hyen, d'Hôtellerie propre à les recevoir, conduisirent les Missionnaires au Palais de Kong-fu-tse, ou Confucius. Chaque Ville de la Chine a le sien, où les Officiers & les Grands s'assemblent à certains tems de l'année, pour rendre leurs respects à la memoire de ce Prince des Philosophes Chinois. La chaleur extrême de la saison & du climat obligeoit la caravane de faire une partie du chemin pendant la nuit.

Bouvet. 1693.

Palais de Confucius dans chaque Ville.

Le 20 elle s'arrêta dans la Ville de Syn-cheu, sur le bord méridional du *Wang-ho*, ou de la riviere jaune, qui a dans cet endroit cinq ou six cens pas de largeur. Après l'avoir passée, les Missionnaires trouverent sur l'autre rive le *Chi-cheu*, ou le Gouverneur de la Ville, nommé *Kong lao-ye*, un des descendans de Confucius, dont la famille subsistte en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Ils reçurent de lui toutes sortes de civilités. Après leur avoir envoyé un présent de thé & de fruits, il leur rendit visite dans leur Hôtellerie, où il leur fit porter des tables chargées de vivres. On lui apprit que le cheval de Bouvet avoit quelque défaut. Il lui offrit sa propre monture, & pendant la nuit il envoya quelques-uns de ses gens à cinq lieues de la Ville, pour faire prépater le lendemain un dîner pour les Missionnaires. Depuis Tong-ngo-hyen, jusqu'à *Syeu-cheu*, où ils passerent la nuit suivante, ils eurent sur la droite & sur la gauche une longue chaîne de montagnes désertes, entre lesquelles, la plaine est fort grande, fort unie & bien cultivée.

Politesse d'un descendant de Confucius.

Le 23, en quittant *Vang-chuang-i*, ils découvrirent de fort loin, au Sud-Ouest, la montagne *In yu chan*, c'est-à-dire du *Sceau d'Agathe*, parce que le Sceau Impérial est composé du *Yu che* qu'on y trouve; espece d'Agathe, dont on fait des Sceaux ou des cachets de toutes sortes de grandeurs.

Agathe dont on fait les Sceaux Chinois.

Le 25, environ un quart-d'heure avant le lever du soleil, l'Auteur découvrit dans le ciel un phenomene qu'il n'avoit jamais vû & dont il n'avoit même jamais entendu parler en France, quoiqu'il soit fort commun dans les Pays de l'Est, sur-tout à Siam & à la Chine, où il le vit plus de vingt fois, le matin & le soir, sur mer comme sur terre, & même dans la Ville de Peking. Ce meteóre consiste dans certains demi-cercles de lumiere & d'ombre, qui paroissent se terminer & se réunir dans deux points opposés de l'horison, l'un desquels est le centre du soleil; desorte que s'élargissant avec uniformité

Aurores boréales, communes à la Chine.

Description de ce Phénomene.

18.	Tsou-yen,	*5 lieues.*		Syeu-cheu,	*6 lieues.*
	Kyay ho *j*,	*5 & demie.*	22.	Ta-lyen *j*,	5
	Teng hyen,	*3 & demie.*		Ku-ching *j*,	7
	Ling-ching *j*,	8	23.	Vang-chuang *j*,	6
	Province do Kyang-nan.			Hao-lyang *j*,	6
	Li-ko *j*,	8	24.	Hong sin,	*4 & demie.*
20.	Sin-cheu,	7		Ting-yeun-hyen,	*4 & demie.*
21.	Tao-chan *j*,	5	25.	Chang-kyan *j*,	*4 & demie.*
	Kyn-kau *j*,	4		Fu-ching *j*,	6

BOUVET. 1693.

vers le milieu du ciel, à proportion de leur distance de l'horison, ils forment une figure assez semblable aux maisons céleftes qu'on trace sur les globes (71). Mais leur largeur est ordinairement inégale, & souvent on y apperçoit des coupures, sur-tout lorsque le Phenomene n'est pas tout à fait formé. L'Auteur l'apperçut quatre fois pendant son voyage, dans l'espace de quinze jours; & chaque fois qu'il le vit, dans d'autres tems, il remarqua de même que le tems étoit extrêmement chaud, le ciel rempli de vapeurs, sujet au tonnerre, & qu'on voyoit une grande nuée épaisse, entr'ouverte, vis-à-vis du soleil. La figure de ce meteore paroît fort différente de ces longues traces d'ombre & de lumiere qu'on apperçoit souvent au ciel le matin & le soir, & que leur forme pyramidale a fait nommer *vergas* (72) ou *verges*. S'il se fait voir plus souvent en Asie qu'en Europe, il faut l'attribuer à la nature des terres Asiatiques, qui étant généralement plus impregnées de nitre que celles de l'Europe, remplissent l'atmosphere d'exhalaisons nitreuses, sur-tout pendant l'été, & lorsque le soleil a plus de force. Ces exhalaisons répandues dans l'air le rendent plus propre à réflechir la lumiere, & par conséquent à former le meteore.

Ville de Lyu-cheu-fu.

La Ville de *Lyu-cheu-fu*, où Bouvet arriva le 26, lui parut plus peuplée & mieux bâtie qu'aucune de celles qu'il avoit vues depuis Peking. Il ne trouva rien de plus remarquable, sur la route, que quelques arcs de triomphe, quelques Tours & quelques Ponts de marbre. Elle offre aussi quantité de Villages, les uns déserts & sans maisons, parce qu'ayant été ruinées dans les dernieres guerres des Tartares, personne n'a pris soin de les rebâtir.

Arbres qui portent du suif.

Le jour suivant, les Missionnaires observerent dans la plaine plusieurs de ces arbres extraordinaires, qui portent le suif dont on fait les chandelles dans la plus grande partie de l'Empire. Le 28 & les quatre jours suivans, ils traverserent continuellement des montagnes fort rudes, & infestées par des Tygres. Comme l'excès de la chaleur les obligeoit de partir deux ou trois heures avant le jour, ils prirent des guides, avec des torches, qui servoient tout à la fois à les éclairer, & à causer de l'effroi aux bêtes feroces. Le 30, ils entrerent dans la Province de *Hu-quang*, entre *Fong-hyang-i*, & *Ting-syen-i*. Quoique le Païs qu'ils eurent à traverser pendant ces trois jours & les deux suivans, fût coupé par de longues chaînes de montagnes steriles & sans culture, les vallées & les plaines qui les séparent en mille endroits, sont très-fertiles & soigneusement cultivées. On ne trouve point, dans cet espace, un pouce de terre labourable qui ne soit couvert d'excellent riz. On ne peut voir

(71) Ou des papiers globiques, sur lesquels les Constellations & les Pays sont tracés, bornés par deux méridiens, & couchés sur la surface du globe, d'un Pole à l'autre.

(72) Ce sont les Aurores boréales des climats du Nord.

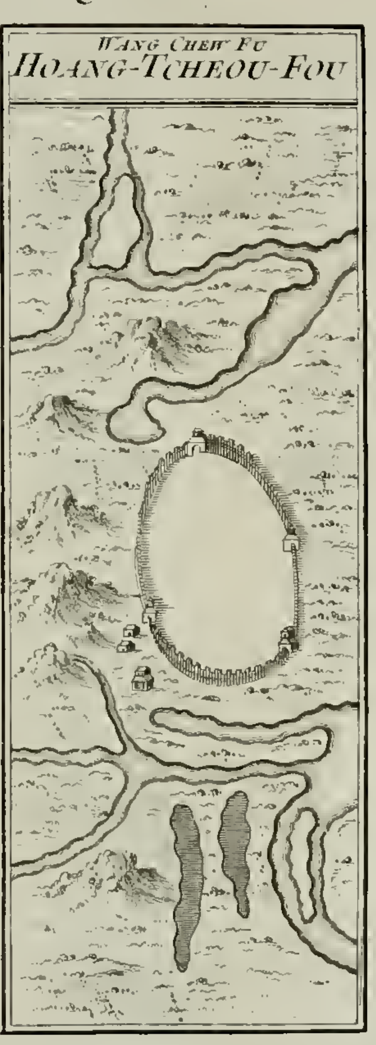
		lieues.			
	Tyen-fu *j*,	4 *& demie.*		Tao-chuen *j*,	4 *lieues.*
26.	Lyu-cheu-fu *j*,	3 *& demie.*	29.	Tsing-keu *j*,	6
	I-ho *j*,	6		Syao-che *j*,	6
27.	San-keu *j*,	6 *& demie.*	30.	Fong-hyang *j*,	6
	Yu-chin-hyen,	2		*Province de Hu-quang.*	
	Mey-sin *j*,	4		Ting syen *j*,	6
28	Lu-ting *j*,	6		Whang-may-hyen,	4
	Tong-ching-hyen,	2			

sans

PLANS DE QUELQUES VILLES DE LA PROVINCE DE HOU-QUANG







Bouvet. 1693.

Induſtrie des Chinois.

ſans étonnement avec quelle induſtrie les Chinois applaniſſent, entre ces montagnes, toutes les terres inégales qu'ils jugent capables de culture. Celles qu'ils peuvent mettre de niveau ſont comme diviſées en parterres. Les autres, qui conſervent des cavités & des hauteurs, ſont ordonnées en terraſſes, & forment des eſpeces d'amphiteâtres.

Kyang, ou Riviere par excellence.

Le 31, la premiere poſte fut celle de *Kong-lang-j*, dans la Province de Kyang-ſi; & la ſeconde, celle de *Kyen-Kyang-fu*, ſur le bord Sud du Kyang, ou *la Riviere*, qu'on nomme ainſi par excellence. L'ayant paſſé devant cette Ville, ils le trouverent fort rapide, & large d'environ un mille & demi. On prend, dans cet endroit, d'excellent poiſſon, ſur tout une eſpece de dorade, qui ſe nomme *Whang-yu* (73), ou poiſſon jaune. Elle eſt fort groſſe & d'un gout délicieux. Les Miſſionnaires logerent dans un veritable Kong-quan, que Bouvet nomme l'Hôtel des Mandarins. La grandeur de ſes ſalles & de ſes appartemens, qui ſont conſtruits en forme de Temple, fait juger que dans le premier plan on s'étoit propoſé d'en faire un.

Dorades qu'on y prend.

Expédiens pour faciliter les chemins.

Comme les chemins qui conduiſent à *Nang-chang-fu*, Capitale de la Province, éloignée encore de deux grandes journées, ſont fort rudes, & les maiſons du Païs très-mauvaiſes, on conſeilla aux Miſſionnaires de prendre des chaiſes. Ils firent ce jour-là une troiſiéme poſte, juſqu'à *Tong-yen-i*, & cette marche prit une grande partie de la nuit. Les deux journées ſuivantes étant fort longues, on leur fournit huit Porteurs au lieu de quatre, pour ſe relever ſucceſſivement, & trois pour les gens de leur ſuite. Chacun étoit porté par deux hommes, ſur deux bâtons de Bambou, joints enſemble par deux autres, qui les traverſoient en croix. On leur fournit auſſi d'autres hommes, pour le tranſport de leur bagage. Avec ce ſecours, ils marcherent fort à l'aiſe dans les endroits les plus difficiles de la route.

Inégalité des lis ou des ſtades de la Chine.

L'Auteur obſerva, pendant les quatre ou cinq derniers jours, que les lis, ou les ſtades étoient plus longs qu'à ſon départ; ce qui s'accordoit avec ce qu'il avoit ſouvent entendu dire, qu'ils ſont plus courts vers Peking, que dans les parties du Sud.

A *Te-ngan-hyen*, où les Miſſionnaires arriverent le premier d'Aout, il ne ſe trouva point d'hôtellerie pour les loger avec toute leur ſuite. Bouvet fut conduit dans le Temple de *Ching-wan*, c'eſt-à-dire, de l'eſprit tutelaire de la Ville. Le Bonze, qui en prenoit ſoin, plaça auſſi-tôt une table, & un petit lit, au milieu du Temple. Pour le recompenſer de ſa politeſſe, Bouvet lui fit une harangue de deux heures ſur les avantages de la Réligion Chrêtienne, que le Prêtre infidéle parut écouter avec beaucoup de patience, & divers ſignes de joie. Cependant le Miſſionnaire n'oſa ſe flater de l'avoir converti, parce que la profeſſion de Bonze lui donnant de quoi ſubſiſter, il ne pouvoit embraſſer le Chriſtianiſme ſans ſe jetter dans la miſere; » & je ſçais par expe- » rience, continue l'Auteur, que cette conſideration met plus d'obſtacle à

Bouvet veut convertir un Prêtre Chinois.

(73) *Hong-yu* dans le François. Mais c'eſt ſans doute une erreur, au lieu de *Hoang-yu*.

Province de Kyang-ſi.		Tong-yen *j*, . .	6 *lieues.*
31. Kong-lang *j*, . .	4 *lieues.*	*Aout.*	
Kyeu-kyang-fu, . .	6	1. Te-ngan-hyen, . .	6

BOUVET. 1693.

» la conversion des Bonzes, que leur attachement pour une Religion qu'ils » connoissent peu, ou pour un genre de vie, que la seule nécessité leur a fait » embrasser.

Ville de Nan-chang-fu.

Le 2, il arriva dans la Ville de *Nan-chang-fu*, Capitale de la Province de Kyang-si, où il trouva une de ces Barques Impériales, qui sont de la grosseur d'un Vaisseau, avec des ornemens de peinture & de dorure, qu'on avoit preparée pour lui faire passer la riviere (74). En touchant à l'autre rive, il vit paroître le Viceroi, accompagné de six autres Mandarins, qui le conduisit dans un Kong-quan fort propre, sur le bord de l'eau. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu de la seconde cour, le Viceroi avec tout son cortége se mit à genoux vis-à-vis de la grande salle, au pied du grand escalier; & se tournant vers les Missionnaires, il leur demanda des nouvelles de la santé de l'Empereur; question dont le droit n'appartient qu'aux Officiers de son rang. Tong-la-ya répondit, que Sa Majesté étoit parfaitement rétablie. Alors le Viceroi & les Mandarins se leverent, & firent entrer les Missionnaires dans la salle, où l'on avoit placé deux rangées de fauteüils, l'un vis-à-vis de l'autre. Aussi tôt qu'ils furent assis, on leur présenta du thé, à la maniere Chinoise & Tartare. On le but avec diverses ceremonies; après quoi, tout le monde s'avança vers l'extrêmité de la salle, où le dîner étoit préparé. Comme cette fête se faisoit moitié à la Chinoise, & moitié à la Tartare, on se dispensa des formalités incommodes qui sont en usage dans les banquets Chinois. Après le dîner, le Viceroi & les Mandarins conduisirent les Missionnaires au bord de la riviere, où l'on avoit eu soin, à leur sollicitation, de faire venir des Barques légeres, pour avancer avec plus de diligence. Il y en avoit une pour *Tong-la-ya*, une autre pour Bouvet, & une troisiéme pour ses deux compagnons. Pendant toute la route, qu'ils continuerent de faire par eau, ils trouverent, à chaque lieue, des *Tangs*, ou des corps de gardes, occupés ordinairement par huit ou dix Soldats.

Cérémonie pour s'informer de la santé de l'Empereur.

Les Missionnaires prennent leur route par eau.

Le 6, ils dînerent à *Chang-chu*, Lieu célébre par le Commerce de toutes sortes de drogues & de plantes medecinales. Le même jour & les deux suivans, ils traverserent plusieurs Villes; mais ils firent peu de chemin, à cause des Basses, qu'ils rencontroient à tous momens. Le Païs ne leur offroit rien de remarquable. Ils marcherent continuellement entre des montagnes desertes & sans culture, qui forment deux chaînes paralleles. Les Réligieux de S. François ont une Eglise à *Ki-ngan-fu*. Le Gouverneur de *Wan-ngen-hyen*, où les Missionnaires arriverent le 11, étoit Chrêtien; mais si peu attaché à sa Réligion, qu'il ne leur fit aucune civilité.

Eglises chrétiennes à Ki-ngan-fu & à Kan-cheu-fu.

Le 14, étant arrivés à Kan-cheu-fu, Ville grande & bien peuplée, où les Chrêtiens avoient une Eglise, le *Tsang-ping*, ou le Commandant Général

(74) Cette Riviere n'est pas le Kyang. C'est le Kong-kyang, qui tombe dans le Lac Po-yang, avec lequel le Kyang communique au Nord.

2. Kyen-chang-hyen,	6 *lieues.*	10. Tay-ho-hyen,	10 *lieues.*
Nan-chang-fu,	6	11. Wan-ngen hyen,	10
5. Fong-ching-hyen,	10	12. Lyang-keu-, Village,	11
6. Chang-chu,	6	13. Yen-ching *j*,	3
9. Ki-ngan-fu,	24	14. Kan-cheu-fu,	10

de la Milice du Païs, parut avec plusieurs Mandarins, pour les recevoir au bord de la riviere, & les invita à dîner, en leur promettant toute la liberté qu'ils demanderoient. Au lieu de la Comedie, qui accompagne ordinairement les festins Chinois, on leur donna le plaisir de voir tirer au blanc à la Tartare. La loi de ce jeu est que celui qui frappe le but oblige les autres à boire un petit verre de vin à sa santé. Il n'y avoit guere plus de deux ans qu'il étoit en usage dans l'Empire. L'Empereur Kang-hi ayant remarqué la mollesse & l'indolence des Tartares qui étoient obligés d'apprendre l'art de la guerre, avoit pris la résolution d'introduire, par son exemple, cet exercice entre les Grands & les premiers Mandarins de son Palais. Il tiroit une fléche avec autant de justesse que de vigueur, & chaque jour il employoit quelques heures à ce passetems. Les Mandarins, qui étoient obligés de faire l'essai de leur adresse dans un exercice si nouveau, réjoüissoient l'Empereur & toute la Cour par leur mauvaise grace; & la confusion qu'ils en eurent les porta bien-tôt à faire instruire leurs enfans, pour les garantir du même ridicule.

BOUVET. 1693.

Spectacle que le Gouverneur donne aux Missionnaires.

Origine de l'exercice de l'arc à la Chine.

Les Missionnaires continuerent de se trouver de tems en tems entre de longues chaînes de montagnes qui s'étendent au long des deux bords de la riviere. Ces montagnes sont quelquefois si escarpées, que les Chinois ont été obligés dans plus de cent endroits, de tailler un sentier pour la commodité de ceux qui tirent les Barques. Leur substance est une terre sabloneuse, couverte d'herbe, mais dure & raboteuse sur les côtés. On y apperçoit, par intervalles, quelques endroits cultivés, qui suffisent à peine pour la subsistance des Habitans du Village voisin. Le Païs est plus fertile trois lieues audessus de *Kan-cheu-fu.* Le 15, Bouvet vit pour perspective des campagnes plus unies & mieux cultivées; & le lendemain il trouva la riviere si étroite, qu'à peine lui donne-t'il trente pas de large; mais le cours lui parut fort rapide. Le 17, il gagna la Ville de *Nan-ngan-fu*, après avoir eu, pendant ces deux derniers jours, des montagnes continuelles au long des deux rives. Le canal de la riviere devenant encore plus étroit & plus rapide, on fut forcé d'augmenter le nombre de ceux qui tiroient les Barques. Il se trouvoit ici une Eglise Chrêtienne. Les Missionnaires se virent obligés dans le même lieu de reprendre des chaises pour voyager par terre, jusqu'à Nan-hyang-fu. Après avoir fait deux lieues, ils trouverent une montagne si roide & si tortueuse, que dans plusieurs endroits ils se virent dans la nécessité de la tailler en forme de dégrés. Ils furent obligés aussi, pour s'ouvrir un passage, d'en applanir le sommet, qui est de roc, jusqu'à la profondeur de quarante pieds. Quoique toutes les montagnes qu'ils avoient à traverser fussent horribles & desertes, les terres qui formoient les intervalles étoient cultivées, & couvertes d'aussi bon riz que les fertiles vallées dont on a vû la description.

Travail des Chinois pour la facilité des chemins.

Qualités du Pays.

Difficultés de la route.

A Nan-hyang, les Catholiques conduisirent Bouvet à leur Eglise, & de-là au bord de la riviere, où les Barques étoient prêtes à le recevoir. Aussi-

Eglise catholique.

(75) C'est le fameux *Mey-lin*, *Me-lin* ou *Ma-lin*, dont on a déja parlé.

15. Poste,	9	17. Nan-ngan-fu,	12
16. Nan-kang-hyen,	12	Nan-hyang-fu,	12
Lin-chin,	10		

BOUVET. 1693.

tôt qu'il y fut entré, on vit arriver les présens des Mandarins de la Ville, avec des Tye tse, ou des billets de civilité. Il vint aussi deux Tye-tse, de chacun des quatre Mandarins de la Province de Canton, qui envoyerent aux Missionnaires diverses sortes de rafraîchissemens.

Eglise de Cha-cheu-fu.

Comme ils descendoient la riviere, & qu'ils ne cessoient pas d'avancer nuit & jour, leur voyage se faisoit avec beaucoup de diligence. Ils arriverent en cinq jours à Canton (76), après avoir passé par Cha-cheu-fu, où ils trouverent une Eglise Chrêtienne, par *In-tchyen* & Tsin-yeu-hyen. Jusqu'à Tsin-yeu-hyen, la Riviere est bordée des deux côtés par des montagnes roides & sans culture, avec quelques habitations qui se présentent au pied. Mais un peu plus loin, le Païs est bien peuplé & rempli d'Habitans. Il est plat depuis la même Ville jusqu'à Canton, & couvert de *Long-yen* & de *Li-cihi*, deux sortes d'arbres fruitiers qui sont particuliers à la Chine, & qui ne se trouvent que dans les deux Provinces de *Canton* & de *Fo-kyen*.

Arbres particuliers à la Chine.

Environ quatre lieues au-dessus de Canton, ils traverserent *Fo-chan*, un des plus grands Bourgs de la Chine, qui contient, dit-on, plus d'un million d'Habitans. Les Jesuites y avoient une Eglise, composée d'environ dix mille ames.

De Nan-hyang jusqu'à Quang-cheu, les Missionnaires trouverent, vis-à-vis la plûpart des corps de garde qui bordent la route, des galeres, avec leurs pavillons deployés, & leurs Matelots, ou leurs Soldats armés de cuirasses, de lances, de fléches, & de mousquets, rangés en ligne pour leur faire honneur. A deux lieues de Omany-cheu, le *Yeun-yeun*, ou l'Intendant Général de la Province pour le sel, vint au-devant d'eux, & les pressa de passer sur sa Barque, où il leur avoit préparé un grand festin; mais le remerciant de cette politesse, ils s'excuserent sur ce qu'il étoit jour de jeûne. Ils firent la même excuse aux Mandarins de la Province, qui les attendoient sur la rive pour leur demander, avec les cèremonies usitées, des nouvelles de la santé de l'Empereur.

Civilités qu'on fait aux Missionnaires.

Kong-quan, où Bouvet est logé.

Bouvet fut conduit dans un Kong-quan de grandeur mediocre, mais propre & commode. Il étoit composé de deux cours & de deux principaux édifices, dont l'un, qui faisoit le fond de la premiere cour, étoit un *Ting*, c'est-à-dire, une grande salle, entierement ouverte de front, pour y recevoir les visites. L'autre, qui étoit à l'extrêmité de la seconde cour, étoit divisé en trois piéces, dont celle du milieu servoit d'antichambre aux deux autres, qui étoient fort grandes, chacune avec son cabinet. Telle est la forme ordinaire des maisons Chinoises de quelque distinction (77).

(76) Ce nom vient de *Quang-tong-song*, qui signifie Capitale de la Province de Quang-tong. Les Portugais l'appellent *Kan-tan*.

(77) Chine du Pere du Halde, Vol. I.

18. Chau-cheu-fu,	. .	30 *lieues*.
19. In-te-hyen,	. . .	20
20. Tsin-yeu-hyen,	. .	20
Fo-chan,	. . .	4 *lieues*.
21, 22. Quang-cheu-fu, ou Canton,	. . .	36

CHAPITRE XI.

Voyage du Docteur Jean-François GEMELLI CARERI *à la Chine.*

INTRODUCTION.

Qui étoit l'Auteur, & motifs de ses voyages.

ON n'offre ici, dans le Journal suivant, qu'un extrait de la quatriéme partie du voyage de l'Auteur (78) autour du monde. Gemelli Careri étoit Napolitain, & Docteur en Droit Civil. Sa curiosité naturelle lui fit entreprendre en 1683 un voyage de l'Europe, dont il publia le premier Tome. Mais celui qu'il entreprit autour du monde, fut l'effet des persecutions & des outrages injustes qu'il eut le malheur d'essuyer. Il le commença dix ans après l'autre. Tout le cours de sa vie fut mêlé d'un si grand nombre d'étranges accidens, qu'il ne pouvoit, dit-il, en rappeller la memoire sans effroi. Mais comme c'étoit à ses malheurs mêmes qu'il avoit l'obligation d'avoir vû tant de Païs differens, il juge qu'on a tort de se plaindre de la fortune, parce que dans le tems même qu'elle traite un malheureux avec le plus de rigueur, elle l'engage souvent dans quelque grande & utile entreprise.

Editions des Voyages de Gemelli.

Le voyage de Gemelli autour du monde a reçu plusieurs fois les honneurs de la presse en Italie. Après diverses éditions dans sa langue naturelle, il fut traduit en Anglois, & publié en 1704, dans le quatriéme tome d'une des grandes Collections d'Angleterre. Les François le traduisirent aussi en 1719. La division de l'ouvrage est en sept parties, dont chacune contient trois livres. Le premier offre les voyages de l'Auteur dans quelque Païs; le second, une description du Païs & de ses Habitans; & le troisiéme la route du Voyageur vers quelque autre Païs où il passe du premier. Ainsi sa méthode est reguliere, & ces materiaux sont assez bien digerés, comme on en va juger par sa quatrieme partie, qui concerne la Chine.

Division & fond de cet Ouvrage.

Le premier Livre contient dix chapitres, qui traitent 1. De Macao. 2. Du voyage inutile des Portugais pour rétablir le Commerce au Japon. 3. Voyage à Canton, & description de cette Ville. 4. Voyage à Nan-ngan-fu. 5. Maniere de voyager par terre, & description du grand canal. 6. Voyage à Nan-chang-fu, Capitale de la Province de Kyang-si. 7. Voyage de Nan-chang-fu à Nan-king. 8. Description de Nan-king. 9. Voyage par terre à Peking. 10. Description de cette Ville. Le second Livre contient aussi dix chapitres. 1. L'Audience que Gemelli reçut de l'Empereur. 2. Voyage au grand mur de la Chine. 3. Comment l'Empereur paroît en public. 4. Religions de la Chine. 5. Derniere persecution & rétablissement des Missionnaires. 6. Antiquité de l'Empire. Nombre des Villes & des Habitans. 7. Gouvernement civil & militaire; degrés des Mandarins, & les six Tribunaux suprêmes. 8. Autres cours à Peking & dans les Provinces. 9. Langue & sciences Chinoises. 10. Industrie & navigation des Chinois. Le troisiéme Livre est composé de huit chapitres. 1. Noblesse, politesse, & ceremonies. 2. Autres coutumes de la Chine. 3. Habits, armes & coin. 4. Enterremens. 5. Abondance de toutes choses, & tem-

(78) En sept Parties, qui contiennent la Turquie, la Perse, l'Inde, la Chine, les Isles Philippines, la Nouvelle-Espagne, & ses voyages depuis la Vieille-Espagne jusqu'à Naples.

INTRODUCTION.

perature de l'air. 6. Tartares Orientaux, & conquête qu'ils firent de la Chine. 7. Caractere de Kang-hi, Empereur Chinois. 8. Ses grandes richesses. Enfin le quatriéme Livre, qui consiste en huit chapitres, contient 1. Le retour de l'Auteur à Nan-chang-fu. 2. Son retour à Canton. 3. Nouvel an des Chinois, & fête des lanternes. 4. Pompe du Tsong-tu, & autres choses remarquables dans la même Ville. 5. Voyage à Macao. 6. Retour de l'Auteur à Canton. 7. Autre voyage à Macao. 8. Naufrage & bonheur de quelques Soldats qui échappent aux flots. Cette quatriéme partie contient trois planches. 1. La pompe de l'Empereur lorsqu'il paroît en public. 2. Procession funebre. 3. Pompe du Tsong-tu de Canton, lorsqu'il paroît dans la Ville.

Il est critiqué par Le Clerc.

Gemelli Careri n'a point échappé à la censure des critiques. Le Clerc (79) prétend que les Journaux & les descriptions ne sont pas de lui ; que tout ce qu'il rapporte de la situation des Places, touchant leur latitude & leur longitude, est tiré des Cartes ; qu'il n'y a rien que de commun dans les éclaircissemens qu'il veut donner sur l'Histoire de la Chine, & que tout ce qu'il raconte des mœurs & des usages de la Nation se trouve dans les autres rélations de voyages.

Détail des objections.

Cette accusation ne paroît pas sans fondement dans sa derniere partie. On ne peut douter que Gemelli n'ait emprunté quantité de circonstances de quelques autres Ecrivains, puisqu'il les cite souvent. Mais, en général, il faut confesser que ce qu'il raconte a pû tomber sous ses propres observations. Dans la description qu'il donne des plans, il paroît toujours, par quelques circonstances, qu'il parle sur le témoignage de ses propres yeux ; & ceux qui l'accusent d'en imposer à ses Lecteurs, ne lui refusent pas l'honneur d'avoir voyagé au travers de la Chine. En effet, les Jesuites de Peking, & sur leurs memoires, l'Auteur des Lettres édifiantes, dans sa description de la Chine, le chargent d'une fausseté manifeste, dans le récit qu'il fait de l'Audience de l'Empereur & dans sa description de la Cour Impériale. Ils assurent qu'il n'entra point dans le Palais, & qu'il n'en approcha pas plus près que jusqu'au pont qui est entre la maison des Jesuites & la porte du Sud ; porte toujours fermée. Mais ils reconnoissent qu'il pria les Missionnaires de lui procurer la vûë de l'Empereur, ou du moins celle du Palais ; quoiqu'ils ajoutent qu'il demandoit une grace, que ni eux, ni un Ministre d'Etat, ni même les Princes du Sang, ne pouvoient lui accorder sans un ordre special (80).

Fausseté qu'on reproche à Gemelli.

Ce qu'on peut répondre pour sa défense.

Il est difficile de défendre Gemelli contre un témoignage si formel. Cependant il avoüe lui-même que le Pere Grimaldi l'ayant conduit au Palais, n'osa le faire paroître devant l'Empereur sans que ce Prince fût informé qu'il y étoit entré. D'ailleurs il paroît assez étrange que le voyage autour du monde ayant été publié dès le commencement de ce siécle, personne n'eût relevé cet endroit jusqu'à l'année 1720, où vraisemblablement le Pere Grimaldi & l'Auteur étoient morts tous deux. Quoiqu'il en soit, on se sert ici de la rélation de Gemelli, comme de toutes les autres, avec de justes précautions ; & l'on a pris soin de remarquer exactement les circonstances qui paroissent suspectes, ou qui sont empruntées de quelque autre Voyageur. Comme la route

Précautions avec lesquelles on donne sa Relation.

(79) Bibliotheque ancienne & moderne, Vol. XIII. p. 19. & suiv.

(80) Lettres édifiantes, Préface du quinziéme Tome, p. 14 ; & Préface de la Chine du Pere du Halde, page premiere.

qu'il suivit jusqu'à Nan-king est la même que celle de Nieuhof, on se bornera aux remarques qu'il fait sur l'état present des Places, & aux circonstances qui peuvent jetter du jour sur les coutumes du Païs, dont l'Auteur cherche à nous persuader qu'il entendoit le langage.

Introduction.

§. I.

Voyage par eau jusqu'à Nan-king.

Gemelli Careri. 1695.

Etat de Macao & son administration.

Gemelli étoit arrivé à Macao, dans l'Isle de Ha-ei-cheu, à la fin du mois de Juillet 1695. Il rend témoignage que les Chinois accordent aux Portugais le Gouvernement de cette Ville, dans ce qui concerne l'administration de la Justice; à la seule condition de payer pour ce privilége un tribut annuel de six tens taëls (81), ou nobles Anglois. Le Roi de Portugal nomme un Capitaine Général, & la Ville se choisit un Magistrat Civil; mais les Habitans Chinois sont exempts de cette Jurisdiction. En 1695, la Ville de Macao avoit été long tems sans Evêque, parce que sa pauvreté ne lui permettoit pas de fournir à l'entretien. Il ne lui restoit que cinq Vaisseaux pour le Commerce. Mais les provisions ne laissoient pas d'y être abondantes, quoiqu'il n'y ait point dans toute la Peninsule assez de terrain pour y sémer une poignée de pois. Aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, on y est toujours, dans l'apprehension des ouragans. Les Jesuites conservent précieusement dans leur Eglise un os du bras de S. François Xavier.

Comédie Chinoise où l'Auteur assiste.

Le mardi, 9 du même mois, Gemelli eut la curiosité d'assister à la représentation d'une Comedie Chinoise, dont quelques-uns de ses voisins faisoient les frais pour leur propre amusement. On avoit dressé, au milieu d'une petite place quarrée, un théatre assez grand pour contenir trente Acteurs des deux sexes. La piéce étoit en langage Mandarin, ou de la Cour. Gemelli trouva du feu & de l'habileté dans l'action. Une moitié consistoit en récit, & l'autre en chant. La musique étoit composée de divers instrumens, de bois & de cuivre, qui répondoient harmonieusement aux voix. Tous les Acteurs étoient fort bien vêtus, & changeoient souvent d'habits. Cette comedie dura l'espace d'une heure, & finit à la lumiere des chandelles. Entre chaque acte, les Acteurs s'asseyent pour manger, & très-souvent les Spectateurs imitent leur exemple. Le jour suivant, la même Compagnie représenta une autre piéce, dans la maison de l'*Upu* (82), ou du Chef de la Douane (83).

Solemnité d'une dépêche à l'Empereur.

Le 13, l'Auteur vit la solemnité d'une députation à l'Empereur, pour lui envoyer des Lettres au nom de la Ville & des Mandarins, à l'occasion d'un lion dont ils lui faisoient présent. L'Upu, paroissant en public, s'assit dans un fauteuil, avec un pupitre couvert de soye devant lui. Il étoit vêtu d'un habit long, auquel étoit attaché un grand collier, ou plûtôt un chaperon, qui pendoit jusqu'à terre, & qui lui couvroit les épaules comme deux aîles. Aussi-tôt qu'il se fit voir, on entendit un grand nombre d'instrumens, accompagnés de

(81) Un taël d'argent est une once d'argent, qui vaut six schellings huit sols d'Angleterre.

(82) Ou Hopu. Les Matelots Anglois l'appellent *Hoppo*.

(83) Voyages de Gemelli, Vol. IV. p. 274. & suivantes.

GEMELLI CARERI. 1695.

voix, & de trois décharges de l'artillerie. Trente Soldats, avec leurs enseignes, & de longs parasols à la main, se rangerent autour de lui. Il se mit à genoux, le visage tourné vers une table, où l'on avoit placé un sac, qui contenoit les Lettres de l'Empereur. Il toucha trois fois la terre du front, en se relevant chaque fois sur ses pieds. Après cette ceremonie, ceux qui portoient les instrumens & les parasols s'écarterent un peu, pour laisser la liberté de délivrer les Lettres, au bruit de trois autres salves d'artillerie. L'Exprès les ayant reçues, monta aussi-tôt à cheval, & s'éloigna au galop. Ensuite les Mandarins s'assirent. Ils firent ouvrir les portes, qui avoient été fermées jusqu'alors; & le Courrier sortit bien-tôt de la Ville.

Gemelli quitte Macao en habit Chinois.

Le lendemain, Gemelli se présenta chez l'Upu en habit Chinois, & prit congé de lui, après avoir reçu un passeport pour toutes les Douanes de la route, parce qu'il avoit avec lui un bagage considerable & un Esclave. Le 15 au soir, il monta dans une Barque; & pendant toute la nuit suivante, il avança tranquillement avec le secours d'un *eylan*, ou d'un *hio*; espece de rame, d'une longueur extraordinaire, qui se place à l'arriere ou sur le côté de la Barque, où elle se lie avec une corde. Elle est maniée fort adroitement par plusieurs Matelots, sans sortir de l'eau, & quatre autres rames ne feroient point avancer si promptement une Barque. Lorsqu'il se rencontre des basses, on employe les avirons. Le lendemain, après avoir traversé un canal

Il arrive à Oan-son.

assez étroit entre les Isles, on arriva le soir à *Oan-son*, que les Portugais prononcent *Anson*. Dans ce passage, l'Auteur rencontra plusieurs Officiers de la Douane dans leurs Barques; mais ils ne demanderent point à visiter la sienne, & ne lui causerent aucun embarras. Cependant ils tirerent de lui une piéce de huit.

Description de cette Place.

Oan-son est moins une Ville qu'un grand Village. Il n'est pas fermé d'un mur. Ses maisons sont basses, la plûpart de bois, & couvertes de chaume. Il est situé dans une plaine, où il s'étend l'espace de deux milles au long de la Riviere. La crainte des ouragans ne permet gueres aux Chinois de bâtir sur des lieux élevés. Les marchés & les places d'Oan-son sont spacieux & bordés de riches boutiques, où l'on vend des étoffes, des soyes, des toiles de cotton, des drogues, des épices, des habits, des provisions & d'autres sortes de marchandises. Le Village est défendu par un grand ouvrage, de deux milles & demi de circuit, qui regne au long de la montagne, & qui s'étend jusqu'au sommet. Les Habitans lui donnent le nom de Fort, quoiqu'il ne contienne que cinq petites piéces de canon, pour les réjouissances publiques, avec une très-foible garnison. Le canal est gardé par neuf Vaisseaux. Gemelli n'y trouvant point de Barques pour Canton, monta vers le coucher du soleil sur un grand Vaisseau qui partoit pour Seloam, Ville qui est à la moitié du chemin. Il ne lui en couta que deux Schellings & demi pour y arriver à minuit.

Description de Seloam.

Cette Place a l'apparence d'un grand bois habité, tant les arbres y sont en grand nombre. Ses maisons sont de pierre ou de brique, mais fort basses. Le circuit de la Ville est d'environ trois milles, & le canal si rempli de Barques, qu'on les prendroit pour une autre Ville. Sur le bord opposé à Seloam, on découvre celle de *San-ta*, qui est plus grande & mieux bâtie. L'Auteur ayant remis à la voile le 18 à midi, traversa des campagnes agréables, & passa

devant

devant plusieurs Villes, l'une à deux milles de l'autre. De tous côtés on découvre de belles tours sur de hautes montagnes. Les canaux fournissent une grande abondance de langoustes & d'autres poissons, mais particulierement quantité d'huîtres, dont les coquilles s'employent au lieu de verre pour les fenêtres. Dans chaque Ville l'Auteur compta huit, douze, & jusqu'à quinze grandes tours, capables de défense, qui suppléent aux forts, pour servir d'azile aux Habitans dans le danger.

Gemelli Careri. 1695.

Usage des écailles d'huîtres.

Le lendemain au soir, il arriva près de la Douane de Canton, qui se tient sur le canal dans une fort grande Barque. A la vûë du passeport de l'Upu, les Officiers l'acquitterent sans avoir visité son bagage, & se contenterent de lui faire payer cinq petites piéces. Il se rendit, dans le fauxbourg, au Couvent des Réligieux de S. François, qui y avoient deux Eglises fort bien ornées. S'il y fut reçu civilement, ce ne fut pas sans quelques marques de jalousie. La Ville de Macao ayant été long-tems sans Evêque, le Pape avoit nommé quelques Prêtres du Seminaire des Missions étrangeres de Paris, pour Vicaires Apostoliques au Tonquin & à la Cochinchine. Les Francisquains, les Augustins, & les Dominiquains Espagnols, qui étoient entretenus à la Chine par la Charité du Roi d'Espagne, leur avoient prêté le serment d'obéissance ; mais depuis environ quatre ans, Macao ayant obtenu un Evêque du Pape, à la priere du Roi de Portugal, ce Prélat vouloit que tous ces Réligieux lui fussent soumis, & secoüassent le joug des Vicaires Apostoliques, dont il prétendoit que la commission ne subsistoit plus depuis son arrivée. Cependant les Missionnaires des differens ordres se croyoient liés par leur serment, & demandoient du moins que l'Evêque apportât quelque preuve du rappel des Vicaires. Ce differend les avoit divisés en deux factions, & les Jesuites s'étoient declarés pour l'Evêque (84).

L'Auteur arrive à Canton & se loge chez les Francisquains.

Différend entre les Missionnaires.

Gemelli arrivant à Canton, pendant ces troubles, passa pour un Emissaire du Pape, qui étoit envoyé pour prendre connoissance de la situation des affaires. Les uns le prirent pour un Carme *déchaussé*, d'autres pour un Prêtre séculier ; & tous les efforts qu'il fit pour les détromper ne purent dissiper leurs soupçons, parce qu'on regardoit son arrivée comme un évenement extraordinaire, & que depuis l'ouverture de la Chine on n'y avoit point encore vû, disoit-on, de Laïc Italien.

Gemelli passe pour un émissaire du Pape.

Canton est divisé en deux Villes ; l'ancienne, nommée *Keu-chin*, & la nouvelle, qui porte le nom de *Sin-chin*. Les fauxbourgs de ces deux Villes sont séparés aussi par un mur. Chacune a son *Chi-hyen*, ou son Gouverneur, subordonné néanmoins au Gouverneur principal, qui se nomme *Chi-fu*. Mais tous trois sont soumis à l'autorité du *Fu-yena*, ou du Viceroi, qui gouverne la Province, quoiqu'ils ayent des Officiers inférieurs pour l'exécution de leurs ordres. Anciennement la dignité de Viceroi étoit renfermée dans une certaine famille, avec le titre de *Regule*, ou de petit Roi (85). Mais depuis dix ans, l'Empereur l'avoit privée de ce droit, sur quelque défiance de trahison, & le dernier Titulaire avoit eu la tête tranchée. Au dessus du Viceroi est le *Tsong-tu*, ou le Vice-Général de deux Provinces, qui fait sa résidence dans l'une des deux Capitales, ou dans le lieu qu'il choisit. Il exerce

Idée de la Ville de Canton & de son gouvernement.

(84) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 278. & suivantes.
(85) Voyez ci-dessus le Journal de Nieuhof.

GEMELLI CARERI. 1695.

Combien elle contient d'Habitans.

l'administration générale, sur tout dans les affaires militaires, auxquelles le Viceroi ne prend aucune part. Les Missionnaires prétendent que la Ville de Canton & ses fauxbourgs contiennent quatre millions d'Habitans, & qu'on en compte le double dans le reste de la Province. On voit près des murs une Ville flottante, composée de Barques rangées sur la riviere, dont chacune n'a pas moins de dix ou douze chambres.

Gemelli entreprend d'aller à Peking.

Dans la résolution où l'Auteur étoit d'aller jusqu'à Peking, il pria le Supérieur du Couvent de lui procurer un domestique de confiance. Les Réligieux de cet Ordre étant soumis aux Jesuites, le Superieur s'adressa au Pere Turcetti, pour consulter sa volonté. Ce Missionnaire Jesuite étoit heureusement un honnête Lombard, qui lui dit de laisser partir l'Auteur. S'il eût été Portugais, ajoute Gemelli, il n'auroit pas manqué de s'opposer à mon entreprise. Cependant le dessein de ce voyage servit à confirmer tous les Missionnaires dans l'opinion que l'Auteur étoit envoyé par le Pape, pour s'informer secretement de leurs divisions. Il prit deux domestiques Chinois; l'un avancé en âge, pour lui servir de guide & d'homme d'affaires; l'autre âgé seulement de dix-huit ans, pour préparer sa nourriture, & lui rendre les services communs. Les gages qu'il promit à ce dernier furent une piéce de huit. Il lui fit acheter toutes les commodités du voyage, jusqu'à des lampes pour s'éclairer; & le 27 d'Août au matin, il se mit dans la Barque de Poste, que le Viceroi fait partir tous les trois jours, pour informer l'Empereur de ce qui se passe dans la Province; droit qui n'appartient qu'à lui & aux deux premiers Ministres. Pour trois piéces de huit, Gemelli s'y procura une cabine fort commode.

Barque de poste.

Grand Village de Fu-chan.

On arriva, dans le cours de l'après-midi, au Village de *Fu-chan*, qui a deux milles de longueur sur les deux bords de la riviere. Ses maisons sont basses, quoique bien bâties. On y voit, comme dans la plûpart des autres Places de la Chine, une seconde Ville sur la riviere, composée de maisons flotantes. Fu-chan est rempli de riches boutiques. C'est de-là que les Espagnols tirent les meilleures toiles qu'ils transportent dans la nouvelle Espagne. Les Missionnaires assurerent l'Auteur que cette Place contient un million d'Habitans. Elle a plus de mille métiers pour la fabrique des soies, & chaque métier en fait quatre piéces à la fois (86).

Gardes du canal contre les voleurs.

Pendant toute la route, Gemelli eut toujours, pour perspective, un grand nombre de bons Villages & de terres cultivées; car les Chinois ont tant d'industrie, qu'ils coupent les montagnes en terrasses pour les rendre capables de culture. De quatre en quatre milles on rencontre des Gardes du canal, qui sont armés d'arquebuses dans leur Barque, avec un petit canon à l'avant, pour donner la chasse aux Voleurs. Il est difficile à ces brigands de s'échapper. On les arrêteroit dans leur propre Païs; & le danger seroit égal pour eux s'ils entreprenoient de se cacher, parce qu'on ne reçoit point un étranger dans un Village, s'il ne donne dix familles pour caution.

Le 29, Gemelli passa la nuit à *Tsing-yen-hyen* (87), Ville fort peuplée, & ceinte d'un mur. Sa circonference est d'un mille, avec un grand fauxbourg.

(86) Gemelli, *ubi sup.* p. 279.
(87) *Zin-jeen-xien* dans l'Original.

Le lendemain après midi, il se vit entre deux hautes montagnes (88), dont la verdure offre une vûë fort agréable. Il en sort quantité de ruisseaux; mais l'eau n'en plut point à l'Auteur. On découvre sur la gauche, un grand Temple, environné de maisons. L'envie prit à l'Auteur de manger un peu de poisson, qui, au lieu de se vendre ici à prix d'argent, s'échange contre une certaine mesure de riz. Son Cuisinier Chinois lui en fit cuire à l'eau, avec une poule, & crut lui servir un plat excellent; mais Gemelli le trouva si mauvais, qu'il le jetta dans la Riviere. Il passa la nuit suivante au corps de garde de *Hay-cheu*, au-de-là des montagnes; & presqu'à la pointe du jour son sommeil fut troublé par un Chinois, qui ne cessa pas de battre le tambour, pour marquer sa vigilance.

Gemelli Careri. 1695.

Poisson préparé à la Chinoise.

Les deux jours suivans, il traversa des lieux peu habités. Ensuite ayant passé entre deux autres montagnes, il arriva au milieu du jour à *In-te-hyen*. La curiosité l'ayant conduit dans une Pagode, il y vit de grandes Idoles, avec des moustaches & de longues barbes, revêtues d'habits royaux, & la tête couverte de bonnets Chinois. Hors de la Pagode, il observa une statue qui avoit la figure du Diable, avec une lance dans une main, & un casque dans l'autre. Plus loin, il vit deux chevaux sellés, chacun avec un Palefrenier qui le tenoit. Dans le même lieu, il remarqua aussi un grand tambour suspendu, & une cloche de cuivre, qu'on sonne à minuit & aux heures reglées pour la priere. Il s'arrêta cette nuit à *Wan-fu-kan*, Ville & corps de garde.

Gemelli visite une Pagode. Ce qu'il y voit.

Le lendemain, en passant devant un Temple, qui paroissoit taillé au milieu d'un rocher fort élevé, les Matelots brûlerent quelques papiers, & firent des feux. On avança peu pendant le jour. Au lieu de s'attacher à leur manœuvre, les Matelots passerent le tems à faire la cuisine. Ils poussent si loin la gourmandise, qu'ils devorent deux fois leurs viandes; c'est-à-dire, suivant l'Auteur, une fois crue, & puis à demi cuite. Tandis que l'un la tourne & l'évente, un autre la coupe, un autre la lave, un autre l'avalle des yeux. Le premier repas se fait à la pointe du jour. Ensuite ils continuent de manger d'heure en heure. La chaleur étoit excessive, & les Matelots l'augmentoient encore en plaçant chaque nuit des lumieres devant une petite statue qui étoit dans la cabine de Gemelli. Mais il les força bien-tôt de sortir.

Gourmandise des Matelots Chinois.

Le Dimanche, quatriéme jour d'Aout, on arriva à *Chan-cheu-fu* (89), Ville d'environ quatre milles de circuit, mais environnée d'un foible mur, auquel la riviere supplée dans trois endroits. Les maisons & les boutiques sont fort bonnes. Le lendemain, après une décharge de quelques piéces d'artillerie, le Mandarin de la Ville sortit pour prendre l'air au long des murs. Devant lui marchoient deux hommes avec des tambours de cuivre, sur lesquels ils battoient successivement neuf coups. Le reste du cortége étoit composé de deux étendards bleus, & de deux blancs; deux Huissiers, dont les masses se terminoient en tête de dragons; deux Exécuteurs, avec des pieux à la main; quatre Massiers; quatre autres Officiers, avec des bonnets noirs & blancs, sans bord, & deux plumes pendantes, chargés de faire du bruit pour avertir le peuple. Le Mandarin paroissoit ensuite, porté sur un palanquin par quatre

Mandarin de Chan-cheu-fu & son cortege.

(88) Ce sont les montagnes de San-wan-hal, dont on a parlé dans une Relation précédente.

(89) *Scin-cheu-fu* dans l'Original.

GEMELLI CARERI. 1695.

hommes, entre trois parasols. Il étoit suivi de dix Gardes, le cimeterre au côté; mais au lieu de la poignée, c'étoit la pointe de cette arme qu'ils avoient en avant.

Invention des Chinois pour arroser leurs terres.

Le 7, Gemelli arriva au Village de *Chan-key*, & le 8 à *Tan-koyen*, où l'impossibilité de conduire naturellement l'eau de la riviere dans les champs fait employer une machine, que les seuls Chinois, si l'on en croit l'Auteur, étoient capables d'inventer. Elle consiste à tirer de l'eau dans un bacquet, à force de bras, ou par le moyen d'une roue & d'une chaîne de planches quarrées, qui, passant au travers d'un long coffre de bois placé dans la riviere, éleve assez l'eau pour la faire entrer dans un canal, d'où elle se répand dans la campagne.

Ville de Nan-gan-fu.

Le 9, l'Auteur gagna *Nan-gan fu* (90), où les Missionnaires Espagnols ont une Eglise. Cette Ville, qui est située sur la rive droite de la riviere, n'a pas moins d'un mille & demi de longueur; mais sa largeur n'est que d'un quart de mille. Gemelli s'y étant fait porter en chaise, n'y trouva rien qui répondît à sa curiosité. La plûpart des maisons tomboient en ruine. On voit aussi de grands jardins dans l'intérieur des murs. Cependant, comme c'est un lieu de passage, le Commerce y est considérable.

Porteurs Chinois & leur légereté.

Le 10, Gemelli se fit transporter à *Nan-gan*, avec ses domestiques, dans des chaises fort legeres. Elles sont de canne, jusqu'aux bâtons qui servent à les soutenir, parce qu'avec plus de pesanteur, elles seroient incommodes dans les montagnes raboteuses qu'il faut traverser. C'est un spectacle surprenant que la legeteté des porteurs dans une journée de trente milles, où ils ne s'arrêtent que trois fois pour se reposer. Ils font jusqu'à cinq milles par heures, sans être soulagés par des *bretelles*, au lieu desquelles ils ont sur le col une piéce de bois fort dur, qui leur coupe la chair. Quelques-uns néanmoins se servent d'un collier de cuir. Le chemin étoit si rempli de chaises, & de porteurs chargés de marchandises, qu'il avoit l'apparence d'une Foire. Dans un passage si court, l'Auteur est sûr d'avoir rencontré plus de trente mille personnes. La route même n'est qu'une rangée continuelle de Villages & d'Hôtelleries, où les porteurs trouvent de quoi dîner à peu de frais. Les terres, qui peuvent être cultivées, offrent d'abondantes moissons de riz, qui mûrit dans toutes les saisons; car jamais les Champs ne demeurent en friche.

Route fort peuplée.

Statues de deux Mandarins.

Missionnaires Espagnols.

La montagne est fort escarpée (91). Il y a deux milles à monter & deux milles à descendre. Au milieu du chemin on rencontre un Temple, où l'on voit en Statues la figure de deux Mandarins (92) des Villes voisines, qui ont fait ouvrir la route au travers de la Montagne. Deux milles plus loin on trouve la Ville de *Nan-gan-fu*, où Gemelli logea dans le Couvent des Cordeliers Espagnols. Le Roi d'Espagne employe mille piéces de huit pour envoyer un Missionnaire à la Chine, & lui fournit avec cela pour son entretien cent quarante piéces par an. Il paye pour vingt Religieux, quoiqu'il n'y en ait ici que douze. Les Dominiquains & les Augustins Espagnols sont entretenus de même. L'argent qu'ils épargnent dans le cours de l'année sert à bâtir de nouvelles Eglises & à l'ornement des anciennes. Quoique les Jésuites de Pe-

(90) C'est une faute pour Nan-hyang-fu.

(91) Cette Montagne est célebre & se nomme *Me-lim*.

(92) Gemelli prétend que les Chinois leur rendent des adorations; mais on verra dans la suite qu'il se trompe.

king, de Kang-cheu-fu & des autres Villes, ayent des revenus en terres & en maisons, ils sont obligés de vivre avec beaucoup d'œconomie, lorsqu'ils ne reçoivent pas régulierement des secours du Portugal.

Gemelli Careri. 1695.

Province de Kyang-si.

Nan-ngan-fu, premiere Ville qu'on rencontre dans la Province de Kyang-si, est environnée de montagnes & située sur la droite de la riviere. Sa longueur est d'un mille, sans y comprendre les fauxbourgs. On découvre quantité de Villages sur l'autre rive. Les maisons sont de pierre, de brique & de bois, basses & mal bâties; les rues étroites, & les boutiques assez pauvres, quoique le Commerce y soit considérable par terre & par eau.

Tours en grand nombre & leur usage.

Le 12, l'Auteur étant parti de Nan-ngan-fu dans une Barque, descendit la riviere entre des Montagnes. Il arriva le 14 à *Nan-kang-hyen*, & le 16 à *Kan-cheu-fu*, où il observa, comme dans les autres Villes, des Tours fort anciennes, qui se nomment *Pau-ta*. On en voit aussi sur les collines & sur les montagnes, la plûpart exagones ou octogones, hautes de cent vingt pieds, & terminées au sommet par une longue pierre, qui est taillée en nœuds. Celle de la Ville a neuf étages, dont chacun offre six fenêtres. Quelques Chinois prétendent qu'elles ont été bâties pour la garde du canton. D'autres veulent qu'elles ayent servi d'observatoires; mais Gemelli est persuadé qu'on n'a point eu d'autre but que l'ornement, d'autant plus que leur situation est ordinairement près des portes, à la vûe des passans. Les Jésuites ont ici une petite Eglise, mais fort bien ornée.

Le Pere Ibanez, Missionnaire à Ki-ngan-fu.

Après avoir descendu, le 17, une riviere pleine de rochers, l'Auteur arriva le 18 à *Wan-ngan-hyen*, Ville ceinte d'un mur, & presque quarrée. Son circuit est d'un mille, & sa situation sur la rive droite. Le 19, Gemelli observa sur la gauche la Ville de *Tay-ko-hyen*, qui est aussi murée, & qui n'a pas moins d'un mille de longueur. Il découvrit deux Tours au long des murs, & une autre à la distance d'un mille. Le 20, il arriva à *Ki-ngan-fu*, où le Pere *Gregoire Ibanez*, Missionnaire Francisquain, avoit une maison & une petite Chapelle. Cette Ville est sur la gauche de la riviere. L'Auteur lui donne une lieue de long, en y comprenant le fauxbourg du Sud. Elle est environnée d'un bon mur. Ses rues & ses boutiques ont une fort belle apparence. Le *Chi-hyen*, ou le Gouverneur y avoit défendu l'adoration des Idoles; & peu de jours auparavant il avoit condamné cinq Bonzes à la bastonade, & un autre à demeurer tout le jour à genoux dans la plus grande ardeur du Soleil, pour n'avoir point obtenu de la pluie de leurs Idoles, comme ils s'étoient vantés de le pouvoir.

Bonzes séverement punis.

Mur bâti sur des montagnes.

Le 21, l'Auteur laissa sur la droite *Ki-chug-hyen* (93), bonne Ville & bien murée. Le jour suivant, il laissa Kya-kyang-hyen (94) sur la gauche. Ici, l'on voit commencer un long mur, qui s'étend l'espace de quatre milles, du Sud au Nord, par dessus les montagnes, mais sans Habitans & sans arbres; ce qui fit juger à Gemelli qu'il avoit été construit pour renfermer les bestiaux dans les tems de guerre. La riviere offre une infinité de Barques, qui servent à transporter toutes sortes de commodités. Elles sont composées de planches, grossierement liées. Le fond en est large & couvert de cannes fendues, qui s'employent aussi à faire des voiles, des cordages & des mâts. Tous les Habi-

(93) *Kos-ching-xien* dans l'Original.

(94) *Shia-kion-xien* dans la Traduction Angloise.

Gemelli Careri.
1695.

tans vivent ici de leur travail, ſur terre ou ſur la Riviere. Ils ont des méthodes particulieres pour la pêche, outre celles qui ſont connues en Europe. Par exemple, ils forment, avec de petits arbres, de petits bois au milieu de la riviere. Le poiſſon s'y rendant pour chercher de l'ombre, on l'y renferme entre des murs de cannes, où il eſt pris facilement. On employe auſſi, pour la pêche, des corbeaux de mer, qui ſe nomment *Lugans*, & qui crevent les yeux aux poiſſons, avec leur bec. Mais on a ſoin de leur ſerrer le col, pour empêcher qu'ils ne les avalient (95).

Méthodes Chinoiſes pour la pêche.

Gemelli, s'étant arrêté à *Sin-kau-chan* pour y paſſer la nuit, fut retenu le 23 par la pluie. Dans les tems pluvieux, l'uſage des Habitans du Pays eſt de porter des demi-manteaux, ou des mantilles, composés de l'écorce intérieure des arbres, avec des chaperons, qui les garantiſſent tout à la fois du froid & de l'humidité. Pendant tout ce voyage, l'Auteur eut beaucoup à ſe louer de l'affection de ſes deux domeſtiques, ſur-tout de celle du plus jeune, qui, ne pouvant l'entendre, s'efforçoit de déviner ſes ſignes, & rempliſſoit effectivement tous ſes déſirs. Les Chinois ont un talent particulier pour le ſervice, & poſſédent quantité de méthodes ingenieuſes. Avec peu d'uſtenciles & d'inſtrumens, ils exécutent ce qui en demande beaucoup dans les autres Pays. En un mot l'Auteur n'avoit jamais été ſi bien ſervi par les Européens.

Habits Chinois pour la pluie.

Les Chinois ſont excellens valets.

Le 24, il continua d'avancer par un Pays bien peuplé, & traverſant les Villes de *Ho-pu*, de *Janta* & de *Chang-chini*, il gagna celle de *Janzo-cheu*, où il paſſa la nuit. Le lendemain il paſſa par *Tong-hyen*, & le ſoir il s'arrêta dans la Ville de Senmi. Le 26, il gagna Nan-chang-fu, Capitale de la Province de Kyang-ſi, où les Jéſuites ont une petite Egliſe & une maiſon commode. Cette Ville & la Province ſont gouvernées par un Viceroi & par différentes Cours. Nan-chang-fu eſt une fort grande Ville, mais déſerte dans la partie haute, qui n'offre que des champs & des jardins. Cependant la foule eſt ſi grande dans les rues qu'on n'y marche pas ſans difficulté. Les boutiques ſont riches, & les rues droites & bien pavées. Il n'y faut pas chercher de magnifiques édifices, non plus que dans les autres parties de la Chine; car, toutes les Villes étant bâties ſur le même modele, on n'y voit que des maiſons plates, baſſes, composées de brique ou d'argile, & rarement de pierre. Elles ſont ſans fenêtres ſur la rue, mais elles reçoivent la lumiere du côté de la cour, autour de laquelle toutes les chambres ſont bâties. La riviere offre une aurre Ville ſur les Barques qui ſervent au tranſport des marchandiſes, & ſur celles des Pêcheurs, qui vivent de leur profeſſion. Les Mandarins en ont de magnifiques pour leur amuſement, avec des chambres curieuſement peintes & dorées, des queues de cheval ſuſpendues, des tambours & d'autres inſtrumens. C'eſt par le nombre de ces ornemens qu'on diſtingue les rangs & la qualité.

Nan-chang-fu & ſa deſcription.

Ville ſur la Riviere.

Gemelli, commençant à ſe laſſer de la route d'eau, prit la réſolution de louer des mules juſqu'à *Peking*, à l'exemple des Jéſuites qui ſont le même voyage. Autrement la ſeule commodité qui ſe préſente eſt le canal (96). Mais n'ayant pû ſe procurer de voiture au de-là de Nan-king, il prit une au-

Embarras de l'Auteur pour les voitures.

(95) On en a déja parlé dans une Relation précédente.

(96) Cette Riviere fait partie du grand canal que Kublay, Cam des Tartares, a fait faire au travers de la Chine.

tre Barque, qui lui coûta très cher, à cause du droit excessif qu'on paye à *Fu-cheu*, ou *Hu-keu*. Ce droit n'est pas proportionné aux marchandises, mais à la grandeur de la Barque, fut-elle tout-à-fait vuide. Ainsi toute la dépense tombe sur les passagers, parce que tel est le marché des Matelots, qui veulent être sûrs du profit de leur voyage. Ils ne prennent pas moins de sept lyangs & demi, pour six jours; ce qui monte à dix piéces de huit & demie. Il n'en avoit pas tant coûté à l'Auteur pour un mois de marche depuis Canton jusqu'à Nan-chang-fu, quoiqu'il eût pris plusieurs Barques & plusieurs chaises.

Gemelli Careri. 1695.

Etant parti le 28, il arriva le premier d'Octobre à *Vien*, Ville sur la gauche, dont toutes les maisons sont bâties de bois & de cannes. C'est ici qu'on embarque toute la porcelaine qui se répand dans l'Empire de la Chine & dans les Pays Etrangers, On l'apporte de *Jan-cheu* (97), où la plus belle se fabrique; mais la terre vient d'un autre canton, après y avoir été enterrée pendant près d'un siécle dans des puits soûterrains (98). L'ouvrage n'en est pas si beau lorsqu'elle sort immédiatement de la mine. De Vien, Gemelli fit voile à *Kin-ki*, petit Village sur la gauche, où la riviere devient très large, & forme quantité d'étangs aux environs. Le Dimanche, 2 d'Octobre, il entra dans un lac spacieux, formé par la riviere, où il avança quelques heures jusqu'à la Ville de *Nan-tan-fu* (99) qui est située sur la gauche, au pied des montagnes. Sa grandeur est médiocre, mais elle est ceinte de murs. L'Auteur prit terre au corps de garde du Village de Siestan, où les Chinois ramassent des cailloux ronds, qui leur servent de balles à tirer. Le voyage de Nanking est incommode dans cette saison, parce que les Barques ne font pas plus de huit milles par jour.

Où se fabrique la plus belle porcelaine de la Chine.

Ville de Nan-tan-fu.

Cailloux qui servent de balles à tirer.

Le 4, ayant quitté Siestan, il vit, un peu au de-là du Village de *Fa-ku-tan*, un rocher au milieu de la riviere, avec une pyramide au sommet & un Temple voisin. Dans le cours de l'après-midi, il arriva devant *Fu-cheu*, que d'autres appellent *Hu-keu-hyen* (1). Cette Ville, qui est sur la gauche, a la forme d'un bras plié, entre la riviere & les montagnes. Sa longueur est de deux milles. On y trouve toutes sortes de commodités en abondance, de bonnes boutiques, & des rues bien pavées. Outre son propre mur, on en découvre un autre, qui environne le sommet de la montagne & qui renferme quelques milles d'un terrain fort inégal entre les deux extrêmités de la Ville. Fu-cheu est la premiere place de la Province de Nan-king (2).

Ville de Hu-keu-hyen.

Le 5, après quelques fanfarres de musique, & une décharge de trois piéces d'artillerie, on vit paroître le cortége des Officiers de la Douane, avec plusieurs tablettes sur lesquelles étoient écrits des caracteres Chinois, avec des enseignes, des maces, des chaînes qui traînoient à terre, des parasols & d'autres simboles de leur office. Ceux qui portoient tous ces instrumens étoient au nombre d'environ soixante, & marchoient deux à deux, au son d'un tambour Chinois. Du milieu d'entr'eux sortit le premier Mandarin, porté par huit hommes dans une chaise ouverte. A la fin de la procession, il en parut

Douane de Fu-cheu & ses formalités.

(97) Jan-cheu-fu est situé de l'autre côté du Lac *Po-yang*, sur lequel doit être aussi *Vien*, qui paroît être *U-syen-hyen*, dont on a déja vû le nom dans une Relation précédente.

(98) L'Auteur fut mal informé sur ce point.

(99) C'est plûtôt Nan-kang-fu.

(1) *Xu-cheu* dans l'Original.

(2) Elle appartient plûtôt à Kyang-si.

GEMELLI CARERI. 1695.

un autre, d'un rang plus considérable, dans une chaise fermée. Les Habitans, à leur passage, tenoient dans leurs mains des flambeaux allumés, d'une composition odoriférante, tels qu'ils en brûlent dans leurs Temples; & se mettant à genoux, ils baissoient le front jusqu'à terre. Gemelli remarque que les Chinois surpassent toutes les autres Nations dans ces témoignages de grandeur & de politesse. Chacun soutient sa dignité, sans aucun égard pour la dépense. Les Officiers subalternes de la Douane sont fixes dans leurs emplois, indépendamment du rappel des Mandarins, parce qu'ils reçoivent leurs appointemens de l'Empereur.

Maniere de visiter les Barques, & leur taxe.

Après la marche, les deux Mandarins s'assirent dans une galerie haute, sur le bord de la riviere. Il y avoit environ quarante Barques à visiter. On les fit passer successivement devant la gallerie, où les Officiers inférieurs de la Douane, recevant les noms de chaque patron, les donnoient aux Mandarins, qui taxoient les Barques à proportion de leur grandeur, sur le témoignage de leurs yeux & sans autre information. Les Officiers inférieurs portoient sur l'estomac une petite piéce d'étoffe qui leur pendoit du col, & qui étoit liée par les côtés, sur laquelle on lisoit quatre caracteres Chinois. Le patron de l'Auteur, pour être taxé à moindre prix, avoit mis bas toute la couverture de sa Barque & caché soigneusement, avec des cannes, les planches qui servoient à former les cabines. Le revenu que l'Empereur tire de cette Douane, dans l'espace de dix mois, qui est le terme du Bail, monte à cent mille lyangs; c'est-à-dire à cent vingt-cinq mille piéces de huit.

Adresse du Patron de Gemelli.

Pêcherie Chinoise.

La riviere étant fort profonde devant Fu-cheu, on y a fait une grande pêcherie, qui est menagée par des méthodes fort ingénieuses. On y voit des filets étendus sur quatre pieux courbés, qui s'abbaissent & se rélevent par le moyen d'un pillier attaché à terre. Au centre est un grand puits, d'où le poisson ne peut sortir quand une fois il y est entré. Avec une autre espece de filet on prend une sorte de poissons, nommés *Whang-yu*, qui pésent plus de deux cens livres, & qui, étant beaucoup plus gras que le Ton, ne laissent pas d'avoir la chair très ferme.

Autre Pêcherie.

Gemelli quitta Fu-cheu, & s'engagea vers midi dans la riviere de Kyang. La nuit le surprit à *Whan-ma-tan*, petite place qui est située dans un coude de la riviere, où les Pêcheurs baissent & levent, à l'aide d'une roue, un filet qu'ils appellent *Pan-yu*. Ils en tirent facilement le poisson avec une corde, & le font tomber dans un puits, où ils le prennent vivant pendant la nuit. Mais l'agrément de ce spectacle n'empêche pas que le voyage ne soit extrêmement incommode pour un Européen, qui n'est pas accoûtumé à manger du riz à la Chinoise, c'est-à-dire, à demi cuit à l'eau, ou étuvé à sec sans aucun assaisonnement. Dans cette nation, le riz sert tout à la fois de pain & de viande, car, au lieu de notre pain de bled, on n'y fait que des gâteaux au sucre & du vermicelli. Aussi le bled y est-il à si bon marché, que pour dix-huit sols un homme en achete de quoi se nourrir l'espace d'un mois.

Nourriture ordinaire des Chinois.

Ville de Hyen.

Le 6, Gemelli passa par la Ville de *Hyen* (3) qui est située sur la droite de la riviere, au pied d'une haute montagne. Le mur de cette Ville, environnant le sommet de la montagne, renferme un vaste espace de terrain. Un mil-

(3) Voyez les Relations précédentes.

le plus

plus loin, on voit au milieu même de la riviere un rocher fort haut & fort escarpé, sur lequel on a bâti un Temple qui se nomme *Seu-ku-chan*, où toutes les Barques brûlent, à leur passage, des parfums & quelques feuilles de papier coloré. L'Auteur s'arrêta, sur la droite, à *Tong-lyu*, Ville ouverte, mais près de laquelle on voit un enclos muré, d'environ deux milles de circonférence, qui est fait pour servir de défense à la place & d'asile aux Habitans dans l'occasion.

Gemelli Careri. 1695.

Temple & pratiques Chinoises.

Le jour suivant, l'Auteur passa la nuit à *Ngan-king-fu* (4), Ville située sur la gauche, longue d'un mille & large de la moitié moins. Elle est accompagnée d'un fauxbourg qui n'a pas moins de deux milles de longueur, & dont les maisons onr fort bonne apparence. Un peu plus loin est un autre petit fauxbourg, qui a l'air d'un Village. Ici l'usage des Colporteurs n'est pas d'annoncer leurs marchandises par des cris, mais par le son de différentes sortes d'instrumens, qui servent à les distinguer. Les ouvriers de diverses professions s'annoncent de même. Ainsi les Barbiers, par exemple, se font connoître en jouanr sur une paire de pincettes. Ils portent, avec eux, une boutique entiere sur un bâton. Leur pot à l'eau est suspendu d'un côté, avec le rechaud; & de l'autre c'est une sellete, avec le reste de leurs ustenciles.

Usage des colporteurs & des ouvriers.

Gemelli remettant à la voile, le 8, passa par les Villes de *Tu-kyen* & de *Vu-ku-kyen* (5). La derniere est fort grande, & toutes deux sont situées sur la droite. Elles ont un fort bon Port. Le 11, l'Auteur arriva dans le fauxbourg de Nan-king, au travers duquel il marcha l'espace de quelques milles, pour se rendre à la maison de l'Evêque, qui étoit un Francisquain, Venitien, nommé d'*Argeli*. Ce Prélat avoit deux Réligieux du même ordre avec lui, pour le service de cette mission (6).

Arrivée de l'Auteur à Nan-king.

§. II.

Route de l'Auteur, depuis Nan-king jusqu'à Peking.

S'il faut s'en rapporter aux observations de Gemelli, Nan-king n'a pas plus de trente-six milles de circonférence (7), quoique d'Argeli lui en donne quarante, & le Pere le Comte quarante-huit. Les fauxbourgs, en y comprenant la *Ville flotante*, sont à peu près de la même grandeur. D'Argeli assura l'Auteur que les Mandarins ayant fait le dénombrement des maisons, ou des portes, en avoient compté huit millions. A quatre personnes pour chaque maison, ce seroit trente-deux millions d'Habitans. Gemelli ajouta peu de foi à ce recit, quoiqu'il lui vînt d'un Missionnaire Apostolique. Cependant le Pere Osforio, Portugais, qui faisoit sa demeure à Peking, lui dit qu'il ne devoit pas le prendre pour une fable, puisque, peu d'années auparavant, un Jésuite François, étonné de la multitude des Habitans de Nanking, avoit déclaré que cette Ville en contenoit plus que la France entiere,

Grandeur de Nan-king.

Nombre prodigieux de ses Habitans.

(4) *Xan-kin-fu* dans l'Original, & dans un autre endroit *Nan-kin-fu*.

(5) *U-xu-schien* dans l'Original.

(6) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 288. & suivantes. Les Religieux que l'Auteur appelle simplement Franciscains, sont apparemment des Cordeliers. Ici, qu'il les nomme Franciscains réformés, on doit sans doute entendre des Capucins.

(7) Des milles d'Italie.

Gemelli Careri. 1695.

& que le Pere Bartoli en donne trois cens millions (8) à tout l'Empire. On trouve, à Nan-king, un grand nombre de Mahometans, qui sont venus de la grande Tartarie.

Le Palais Impérial est dans la citadelle; mais il mérite peu de curiosité. Les rues sont larges & bien pavées, les canaux en grand nombre, les maisons nettes, & les boutiques fort riches. Nan-king est la principale Ville de la Chine pour le Commerce des soies (9). L'Auteur y vit deux prodigieuses cloches; l'une dans le *Chien leu*, & tombée à terre par l'excès de son poids. Elle avoit onze pieds de hauteur, & vingt-deux de circonférence. Sa forme étoit singuliere. Elle se retrécissoit par dégrés jusqu'à la moitié de sa hauteur, après quoi elle recommençoit à s'élargir. Son poids étoit de cinquante mille livres, c'est-à-dire qu'elle pésoit la moitié plus que celle d'Erford. Elle passoit pour ancienne il y a trois cens ans. Assez près du même lieu, dans une salle quarrée à six portes, bâtie sur trois grandes arches, on voit une pierre noire, avec une inscription, posée par la Ville en mémoire des faveurs qu'elle reçut de l'Empereur *Kang-hi*, lorsque, l'ayant traversée deux fois, huit cens mille Habitans allerent au devant de lui. Dans une chambre de l'observatoire, qui est située sur une montagne, & qui a l'apparence d'une gallerie ouverte, soutenue par des piliers, l'Auteur vit une autre inscription à l'honneur du même Monarque. Sur la même montagne, & sur une autre qui en est voisine, on trouve des Temples remplis d'affreuses statues, avec de longues barbes & des moustaches. L'Auteur en remarqua une qui avoit le visage peint de différentes couleurs; & une autre, par derriere, qui étoit assise avec une massue à la main & une couronne sur la tête. Deux autres, de taille gigantesque, que les Chinois appellent *Kin-kans*, étoient debout; l'une portant une épée à la main, l'autre une hache, & toutes deux bigarrées de diverses couleurs. En revenant par le même chemin, Gemelli alla voir un autre cloche, qui étoit couchée sur le côté, à demi ensevelie dans un jardin. Sa hauteur étoit de douze pieds, sans y comprendre l'anneau & son épaisseur de neuf pouces. On faisoit monter sa pésanteur à quatre-vingt mille kattis Chinois, dont chacun fait vingt onces de l'Europe.

Description d'une cloche singuliere.

Inscriptions Chinoises.

Observatoire, Temples & Statues.

Statues gigantesques.

Autre cloche de prodigieuse grosseur.

Dans les fauxbourgs, hors de la porte du Sud, on voit la Tour & le Temple de *Pau-nghen-fu* (10), bâti par l'Empereur *Yong-lo*, à l'honneur d'un Seigneur Chinois, qui, après avoir aidé les Tartares à se mettre en possession de la Chine, quitta le monde & prit le parti de se faire Bonze. On entre dans une grande cour par deux portes, vis-à-vis lesquelles est le premier Temple, où l'on monte par des dégrés. Il renferme une statue de femme, qui est debout, & qui a des deux côtés quatre *Kin-kans*, ou quatre Geans, armés & colorés. Sur le grand Autel est celle d'un homme, de couleur d'or, assise, avec le pied sur son genoux. Derriere, on en découvre une autre, qui est assise aussi, & bigarée de mêmes peintures. Les Bonzes, dont le nombre est au dessus de mille, habitent dans la seconde & la troisiéme cour. A main

Tour & Temple de Pau nghen-fu.

Sa description.

(8) C'est, suivant l'Auteur, un million de plus que ne comptent les autres Missionnaires.

(9) Ce que Gemelli rapporte ici du Commerce & du sçavoir des Chinois, se trouve dans Le Comte & dans les autres Voyageurs. On s'étendra là-dessus dans un autre article.

(10) *Pau* signifie gratification, récompense; *Nghen*, bienfait, & *Fu*, Temple. Nieuhof appelle ce Temple *Pau-lin-chi*.



T. V. N.° XXIX

FUNERAILLES CHINOISES tirées de Duhalde.

gauche, dans la seconde cour ou le second cloître, est un Temple, & trois sur la droite, chacun avec ses dégrés pour y monter. Le premier de ces quatre Temples contient les statues de deux femmes blessées, qui sont appuyées dos contre dos, & de couleur d'or, avec d'autres petites statues à leurs pieds & autour de l'édifice. Les trois autres sont remplis de figures monstrueuses, cachées par des rideaux. A l'extrémité de la cour est le grand Temple, qui est couvert de porcelaine de différentes couleurs. On y va par une vaste salle, après laquelle on trouve un porche à cinq portes, qui conduisent dans l'Eglise, où l'on apperçoit des niches, à la hauteur de dix pieds au dessus du pavé. La face du grand Autel présente trois femmes de couleur d'or, assises, avec des inscriptions & des vases de bronze devant elles. Au long des murs sont quantité de statues, les unes à pied, d'autres à cheval. Derriere les deux femmes, on en trouve une autre qui a près d'elle un tambour que trois hommes ne pourroient point embrasser, & de l'autre côté une grosse cloche de fonte, sur laquelle on frappe avec un bâton. En sortant de cet édifice, l'Auteur vit une comedie, qui étoit réprésentée dans la premiere cour par de fort bons Comédiens, en présence de plusieurs milliers de spectateurs. Delà, sa curiosité le conduisit à la fameuse Tour de porcelaine (11) qu'il obtint la liberté de voir, en payant une bagatelle aux Bonzes.

Comédie Chinoise.

Sur une montagne, hors de la Ville, on trouve le tombeau du premier Empereur de la famille de *Ming*, gardé par des Eunuques qui menent une vie religieuse. Il consiste dans une grande salle, fort bien couverte, avec une autre piéce qui ressemble à une gallerie, où est enfermée le portrait de ce Monarque. La tombe est une grotte, creusée dans la montagne, dont l'entrée est fermée soigneusement. D'Argeli assura l'Auteur que s'il vouloit s'arrêter, pour attendre quelque jour d'enterrement, il verroit passer un grand nombre de cercueils. L'usage des Chinois est de les faire construire pendant leur vie, pour être gardés dans leurs propres maisons après leur mort, jusqu'à ce qu'il plaise aux Astrologues de marquer un jour favorable aux enterremens.

Tombeau d'un Empereur Chinois.

Usage des Chinois pour leur sépulture.

Un Etranger est ici fort souvent incommodé de l'odeur des excremens humains, qu'on porte au long des rues dans des tonneaux, pour amander les jardins, faute de fumier & de fiente d'animaux. Les jardiniers achetent plus cher les excremens d'un homme qui se nourrit de chair, que de celui qui vit de poisson. Ils en goûtent pour les distinguer. Rien ne se présente si souvent sur les rivieres que des barques chargées de ces immondices. Au long des routes, on rencontre des endroits commodes & proprement blanchis, avec des siéges couverts, où l'on invite les passans à se mettre à l'aise pour les besoins naturels. Il s'y trouve de grands vases de terre, qu'on place soigneusement par dessous, pour ne rien perdre.

Puanteur des rues de Nanking, & sa cause.

D'Argeli & ses deux compagnons firent des efforts continuels pour dissuader l'Auteur de faire le voyage de Peking. Ils lui représenterent que les Jésuites Portugais ne souffroient pas volontiers que d'autres Européens prissent connoissance de cette Cour, & qu'ils ne manqueroient pas de lui rendre quelque mauvais office. Sa réponse fut que la curiosité seule le portant à voyager, il n'étoit capable d'aucune crainte, & qu'il se proposoit même de prendre son

Fausses craintes qu'on veut inspirer à l'Auteur.

(11) On en donnera la description dans l'article des ouvrages publics.

GEMELLI CARERI. 1695.

logement chez ces Missionnaires. Il auroit pû continuer son voyage par eau jusqu'à une demie journée de Peking ; mais apprenant que le détour étoit considérable, & voyant faire à tous les Chinois cette route par terre, il prit la résolution de suivre leur exemple. Il envoya ses domestiques au de-là du Kyang, pour y louer, des chevaux. On ne lui fit payer pour chacun, que cinq lyangs & deux tsyens, c'est-à-dire sept piéces & demie de huit.

L'Auteur quitte Nan-king.

Gemelli quitta Nan-king le samedi 15 de Décembre, accompagné d'un Docteur Chrétien Chinois, fils d'un Prêtre, qui avoit pris ses dégrés pour être Mandarin, mais qui manquoit d'argent, sans lequel aucun emploi ne s'obtient à la Chine. Ils prirent une Barque à la sortie de l'Ouest, composée de trois portes de fer, qui se succedent dans un édifice de soixante pas ; & passant sous le Pont, qui consiste en trois arches, ils suivirent le canal au long des murs de la Ville. Ensuite, changeant de Barques, ils commencerent à traverser la riviere. Mais à peine étoient-ils avancés de cent pas, que l'Auteur s'apperçut qu'il avoit perdu sa cassette, dans laquelle il avoit renfermé cent piéces de huit. Elle étoit de planches, couvertes de peau, & de la forme de celles qui servent aux Chinois d'oreillers pour dormir, & de porte-feuille pour renfermer leurs papiers. Cette perte auroit arrêté son voyage, si les Bateliers de la Barque qu'il avoit quittée n'eussent eu l'honnêteré de ramer à toutes forces après lui, pour lui restituer un meuble si précieux & si nécessaire.

Il perd sa cassette & la retrouve.

Ville de Pe-keu.

Après avoir passé le Kyang, qui est large d'un mille & fort profond dans cet endroit, ils arriverent à la Ville de Pe-keu, éloignée de Nan-king d'environ douze milles, & d'environ dix milles de circuit. Cette Place renferme, dans ses murs, des collines, des montagnes & des murs inhabités ; c'est-à-dire qu'il s'y trouve peu de maisons, parce que les fauxbourgs, qui sont fort longs, paroissent plus agréables aux Habitans. L'Auteur y passa fort joyeusement la nuit, avec son Docteur Chinois, à boire du vin de riz, mais si chaud qu'il se brûla les lévres ; car l'usage des Chinois est de manger de la viande froide & de boire des liqueurs chaudes. Les civilités du Docteur lui furent extrêmement à charge. Avant que de prendre les deux petits bâtons d'ivoire qui servent à manger, il falloit essuier mille cérémonies incommodes. Lorsqu'on prend ou qu'on reçoit quelque chose, & dans les actions les plus simples & les plus naturelles, le cérémonial Chinois doit toujours être observé. On emploie sans cesse le mot de *Tsin*, qui est regardé à la Chine comme la pierre de touche de la civilité ; & ceux qui négligent d'en faire usage passent pour gens grossiers & sans politesse. Le soir, Gemelli fut si pressé, par son Docteur, de faire placer à table ses deux domestiques avec lui, qu'il se vit comme forcé d'y consentir pour ne le pas désobliger. Mais il reconnut ensuite le tort qu'il avoit eu, parce qu'étant devenus plus libres sur la route, ils le servirent beaucoup plus mal.

Incommodité des cérémonies Chinoises.

Brutalité d'un Soldat Tartare.

Le 16, tandis qu'il louoit des chevaux, pour continuer sa route par terre avec deux Soldats Tartares, un de ces deux nouveaux compagnons, irrité de se voir servi trop lentement, frappa le maître des chevaux & des mules, d'un coup de fouet qui lui fit ruisseler le sang du visage. Ils monterent par des collines, des montagnes & des plaines fort peuplées. Les chemins étoient remplis de passans, & de chevaux ou de mulets, chargés de marchan-

difes, qui alloient à Peking ou qui en revenoient. Entre les voitures, l'Auteur remarqua de petits chariots, roulans fur une feule roue, & tirés par deux hommes, quoique chargés de deux ou trois balles qui auroient été capables de fatiguer deux mulets.

Le 17, ils pafferent, le matin, par la Ville de *Syn-keu*, qui eft environnée d'un mur de plufieurs milles de circuit, & d'un marais. Enfuite ayant traverfé une montagne, fur laquelle on trouve un Temple, ils s'arrêterent pour dîner à *Ta-chau-teu*, & le foir à *Taa-chan pu*, après avoir fait quinze milles. Le lendemain, leur journée fut de trente milles à travers des plaines. Ils dînerent à Quia-lem-pu, & pafferent la nuit à *Whan-ni-pu*. Les mulets fe louent à bon marché, & la dépenfe des Hôtelleries eft peu confidérable. Pour huit *Fuens* (12), qui ne font pas plus de trois fols & demi, un homme fe nourrit pendant tout le jour. Ceux qui boivent du vin de riz le payent à part. L'ufage eft d'en boire le matin, chaud, & bouilli avec du riz. L'un & l'autre s'avalle enfemble. Cette nourriture, & tous les alimens de la Chine en genéral, ont peu d'agrément pour un Etranger. Ils confiftent ordinairement en légumes & en herbes fans fubftance; car les Chinois mangent jufqu'à la mauve, qui ne fert en Europe qu'aux ufages de la Médecine; & ce qu'il y a de pis, ces infipides ragoûts fe mangent froids & à demi crus. C'eft à l'odeur que le Cuifinier juge s'ils font en état d'être fervis. Un Chinois préfere des légumes à la volaille. Gemelli en faifoit l'expérience dans fes deux domeftiques, tandis que pour un fol il auroit pu leur acheter une bonne poule fur la route. Mais il fe gardoit bien d'imiter leur exemple. Sa reffource étoit une provifion de jambons, de volaille, de canards & d'autres viandes qu'il portoit pour les jours gras.

Combien les vivres font à bon marché fur la route.

Mauvaife nourriture des Chinois.

Le 19, il fit trente milles par de grandes plaines. Le lieu du dîner fut *Linwhi hyen* (13), grande Ville, ceinte d'un mur, & baignée par une riviere navigable qui forme quantité d'étangs dans le voifinage. Ils font habités; car les Chinois tiennent un peu de la nature du canard, & demeurent volontiers fur l'eau, ou près des bords. Cette riviere eft traverfée par un Pont de batteaux, au de-là duquel on trouve un bon fauxbourg. Le même jour, nos voyageurs rencontrerent un Mandarin en chaife, fuivi de treize litieres qui portoient fes femmes. Ces litieres font plus commodes (14) que celles de l'Europe. Chacune peut contenir aifément trois femmes. Les animaux qui les portent font des mulets & des ânes. Gemelli paffa cette nuit dans la grande Ville de *Yuan-jan*.

Mandarin qui voyage avec fes femmes.

Le jour fuivant, ils pafferent la riviere fur un Pont de pierre, & s'arrêterent pour dîner à *Ku cheu*, Ville bien peuplée, parce que fa fituation la rend propre au Commerce. Il s'y trouve toujours un grand nombre de Faucons, car les Chinois ne font pas moins paffionnés que les Perfans pour la chaffe & l'amufement. Après trente cinq milles de marche, les voyageurs s'arrêterent le foir à *Wau-chan*, où ils ne trouverent que des lits de canne, comme dans tout le refte de leur route. Chacun porte avec foi fon matelas.

Grand nombre de faucons à Kucheu.

Le 21, Gemelli fit vingt milles jufqu'à *Nan-fu-cheu*, où le foldat Tartare,

Nan-fu-cheu.

(12) Le *Fuen* répond au fol de France.

(13) On ne trouve, dans les Cartes des Jéfuites, ni cette Ville, ni aucune autre Place nommée par l'Auteur entre Pu-keu & Syukeu.

(14) Gemelli; *ubi fup.* p. 294. & fuiv.

GEMELLI CARERI. 1695.

fort civil pour l'Auteur, mais sans cesse porté à maltraiter les muletiers, en frappa un si cruellement au visage, que la crainte fit fuir l'autre jusques dans l'appartement de l'Auteur, où il se couvrit de paille sous le lit. Il étoit d'une secte qui ne mange point de chair. Cet incident fit rétarder le départ jusqu'à la fin du jour. La Ville est environnée d'un mur, d'environ trois milles de circuit, & baignée par la riviere dans toute son enceinte; ce qui n'empêche point qu'à la reserve des fauxbourgs, elle ne soit mal peuplée.

Tau-chan-i, où les bestiaux sont nourris de féves noires.

Le 22, la journée fut de vingt-cinq milles jusqu'à *Sen-fan*. Le lendemain, elle fut de quinze milles jusqu'à *Tau-chan-i*; petite Ville, & de quinze autres milles jusqu'à *Syn-cheu*, Ville considerable, qui est située sur le Wang-ho, ou la riviere jaune, & qui borne du même côté la Province de Nan-king. Les fauxbourgs, qui regnent au long de la rive, sont encore plus grands & plus peuplés que la Ville. Ici les Chinois, faute d'orge, nourrissent leurs bestiaux de féves noires, qui sont en abondance dans le Païs, comme les blanches.

Chasse des cailles.

Le 24, Gemelli traversa une grande riviere (15), sur un pont de pierre, & s'arrêta pour dîner à *Nu-zan*, après avoir fait vingt milles. En partant de cette Ville, il observa plusieurs Habitans qui portoient sur les epaules un filet attaché à quatre bâtons crochus, pour aller prendre des cailles au vol dans la campagne. Ensuite, il passa la riviere (16) dans une Barque, à *Un-chang-kyay*. Le 25, *Lin-chien* fut le lieu du dîner; &, le soir, après avoir fait trente-cinq milles, il passa la nuit à *Lha-ho-tyen*. Dans l'hôtellerie de ce lieu, on entretient continuellement un chaudron rempli d'eau chaude, dans lequel on fait quelquefois boüillir des féves & d'autres légumes pour l'usage des passans, qui n'ont pas de thé, ou qui ne sont pas capables d'en acheter. Dans les tems de chaleur, jamais les Habitans ne boivent d'eau froide, & ne s'y lavent. Ils admirent que les Européens ayent un autre usage. Comme le climat est trop froid dans ce canton, pour y recueillir du riz, on supplée à ce défaut par le froment, dont on fait du pain, en y mêlant des oignons hâchés fort menu. On le fait cuire à la vapeur d'un chaudron, sur lequel deux bâtons sont placés en croix pour le soutenir. Mais il ne prend gueres d'autre qualité que celle d'une pâte fort pesante, qui demeure sur l'estomac comme une pierre. On offre aux Etrangers des gâteaux de pâte bouillie, ou du *Tan-fu*, qui est un composé de féves broyées & mises en pâte, qu'on fait aussi bouillir, & qui servent comme de sauce pour y tremper les mets. On fait de la même maniere, des gâteaux de bled, & d'autres ingrediens. Le 26, Gemelli fit trente milles. Après avoir dîné à *Kyay-ho-i*, il passa vers le soir par la petite Ville de *Tsu-hyen* (17), qui est ceinte d'un mur. On voit dans le fauxbourg un grand enclos quarré, qui contient plusieurs Temples, dont les statues sont monstrueuses. L'Auteur passa cette nuit dans la Ville de *Tun-tan-yen*.

Comment on est traité dans les hôtelleries de ce canton.

Kyay ho-i, & Tsu-hyen.

Jen kye-fu, & autres Villes.

Le lendemain au matin, il traversa de fort bonne heure la grande Ville de *Jen-kye-fu* (18), qui est située dans une plaine, comme toutes les autres Villes de la Chine; car les Chinois ne bâtissent jamais sur les montagnes. Les murs forment un quarré de quatre milles de circuit, & laissent voir un très-

(15) On ne trouve point cette Riviere dans les Cartes des Jésuites.

(16) C'est apparemment le canal-royal, qu'on a déja vû dans les Relations précédentes.

(17) *Tseu-hyen* dans la Carte des Jésuites.

(18) *Yen-cheu-fu* dans les mêmes Cartes.

beau pont. L'Auteur dîna dans la petite Ville de *Kan-hyo*, & s'arrêta le soir, après une journée de trente milles, dans celle de *Yeun-chang-hyen* (19), qui n'est pas bien peuplée. Ses murs ont trois milles de circuit ; mais ils renferment des jardins & des champs. Le 28, Gemelli traversa la grande Ville de *Tong-ping-cheu* (20), dont la longueur est d'un mille & demi, sur un mille de largeur. On voit, dans son enceinte, quantité de champs & de maisons ruinées. Celles qui subsistent sont de brique, & couvertes de chaume. Les murs de la Ville sont de terre. Le soir, après avoir fait trente milles, ce fut dans la petite Ville de *Kyeu-hyen* (21) que l'Auteur s'arrêta pour y passer la nuit. Le 29, de grand matin, il traversa celle de *Tun-go-cha* (22), qui est ceinte d'un long mur de terre, mais assez mal peuplée. Ensuite, ayant passé la riviere de *Tun-go* (23) dans un Bâteau, parce que le pont étoit rompu, il s'arrêta, pour dîner, à Tun-cheni, d'où il se rendit le soir à *Chipin-hyen*. Comme cette route n'a point de montagnes, où l'on puisse ensevelir les morts, on plante un espace quarré, de cyprès & d'autres arbres, au milieu desquels on place la tombe, couverte d'un monceau de terre. Pendant la nuit, on entend sans cesse, dans les hôtelleries, le bruit de deux piéces de bois qu'un homme de garde frappe l'une contre l'autre, pour donner quelque signal qui n'est pas trop favorable au sommeil des Etrangers.

Gemelli Careri. 1695.

Cimetiéres Chinois.

Dimanche 30, Gemelli dîna dans la Ville de *Sin-tien*. Ensuite, passant par celle de *Kan-tang-cheu* (24), qui n'a qu'un mur de terre & peu d'Habitans, il s'arrêta le soir à *Yang-chaën*, après une journée de trente milles. Le 3, de fort bonne heure, il traversa la Ville de *Chin-hiana*, qui est entourée d'un grand mur, mais mal peuplée. Il dîna dans celle de *Ku-chi-po* ; d'où gagnant *Fa-thio*, qui est fort bien peuplée entre des murs de trois milles de circuit, & mieux encore dans ses fauxbourgs, il traversa la riviere sur (25) une Barque, où l'on paye rarement pout le passage, parce que les Matelots sont aux gages de la Ville. C'est là que commence la Province de Peking (26). Après une marche de trente-quatre milles, l'Auteur passa la nuit à Lyn-chimyeu. Dans cette route il vit des ânes, qui, semblables à ceux de Salerne, dans le Royaume de Naples, se laisseroient battre jusqu'à la mort plûtôt que de faire un pas au-delà de leur course ordinaire.

Kan-tang-cheu.

Chin-hiana.

Entrée de la Province de Peking.

Le premier de Novembre, une heure après le lever du Soleil, il traversa la Ville de King-cheu, qui est ceinte d'un mur de terre, & qui n'a rien de remarquable que sa tour. Elle n'est composée d'ailleurs que d'un petit nombre de chaumines & d'Habitans. L'Auteur s'arrêta pour dîner à *Leu-chi-man* ; ensuite il passa par *Fu-chen-lye*, Ville qui n'a, comme la précedente, que des murs & des maisons de terre. Il fit trente milles, après lesquels il passa la nuit à *Fu-chan-i* (27), où il observa sur la porte une petite Chapelle, dediée à l'Esprit tutelaire de cette Ville. Le 2, de grand matin, il traversa la riviere sur un pont de pierre, à *Chiale-cheva*. Le lendemain, il vit la Ville

King-cheu.

Fu-chen-lye.

Esprits tutelaires des Villes.

(19) *Wen-chian-chien* dans l'Original.

(20) C'est ainsi qu'on lit dans les Cartes ; mais la Traduction Angloise porte *Tun-pin-kyen*.

(21) Cette Place n'est pas dans les Cartes.

(22) *Tung-go-hyen* dans les Cartes.

(23) C'est plûtôt *Tung-ho* ou *Tong-ho*.

(24) *Can-tan-ceu* dans l'Original ; mais on sçait que *ce* est *che* pour les Italiens.

(25) C'est apparemment le *Whey-ho*.

(26) C'est plûtôt *Che-li* ou *Pe-cheli*.

(27) Il y a de l'apparence que c'est le *Fung-ching-hyen* des Cartes.

Gemelli Careri. 1695.

de *Chiang-hena*, ceinte d'un mur de terre & mal habitée. Le pont se trouvant rompu, il fut obligé de passer la riviere dans un Bâteau à *Tangan-hya* (28), d'où il se rendit à *Chan-ke-ling* pour dîner. Le soir il arriva dans la grande Ville de *Ho-kyen-fu*, qui n'est composée néanmoins que de deux ruës. Le reste n'offre que des plaines & des ruines. Sa forme est un quarré, d'environ quatre milles de circuit; mais elle n'a pour mur qu'un rempart de terre, excepté du côté du Nord, qui est de brique. En sortant de cette Ville, l'Auteur rencontra une Procession d'affreuses statues, avec de petits étendarts, des timbales, & une trompette. Les ordres inferieurs du peuple ont beaucoup de respect pour ces Idoles; mais la Noblesse & les autres personnes de quelque distinction, en ont si peu, qu'ils entrent dans les Temples comme dans des lieux profanes. Leur foi est extrêmement légere pour un état futur (29). Les hôtelleries, qui devroient être ici meilleures en approchant de la Cour Impériale, sont les plus mauvaises qui se trouvent à huit journées aux environs de Peking, parce que les passans Chinois ne veulent rien ajouter aux quarante *Tsyens*, c'est-à-dire, aux quatre sols & demi, qui sont le prix ordinaire du logement, pour une nuit, du souper & de toute la dépense. On n'y sert que des légumes & des potages, au lieu des autres provisions qui sont plus cheres. Après une journée de trente milles, l'Auteur arriva le soir à *Re-chi-li-pu*. Le 3, il s'arrêta pour dîner à *Jia-kyeu-hyen*, d'où il passa par *Mau-chiu*, qui est ceinte en partie d'un mur de terre, mais fort mal peuplée. On rencontre, aux environs de cette Ville, des lacs & des marêcages, entre lesquels Gemelli fit environ huit milles, pour arriver à *Hyong-hyen*. Cette (30) journée fut de trente-deux milles. La Ville de Hyong-hyen en a deux de circuit; mais elle n'est pas bien peuplée. Le fauxbourg vaut mieux, & reçoit une riviere qui le traverse.

Ho-kyen-fu.

Procession d'Idoles.

Prix modique du logement.

Hyong-hyen.

L'Auteur observe que les femmes de la Province de Peking ont une singuliere espece de coëffure, qui n'a point de ressemblance avec celle des autres Provinces. La plûpart portent leurs cheveux tressés autour de la tête, & se la couvrent d'un bonnet d'étoffe noire de soie ou de coton, qu'elles attachent avec une grosse épingle ou un poinçon. D'autres relevent leur chevelure en nœud sur le haut de la tête, & n'employent, pour la couvrir, qu'une sorte de rondache de soie & d'or, qui a la forme d'un plat. Elles y joignent, autour du front, une bande de la même matiere, large de trois doigts. Gemelli ajoute que les Chinois sont fort rusés, & d'une attention pour leurs interêts, qui ne leur laisse rien negliger. Dès la pointe du jour, on voit les Habitans de la campagne en mouvement dans les chemins, avec deux paniers sur un bâton, l'un devant, l'autre derriere, pour recuëillir la fiente des bêtes, dont ils engraissent leurs terres. D'autres ramassent, avec des rateaux, les feüilles d'arbres & la paille, pour en faire du feu, parce que le bois est très-cher.

Coëffure des femmes dans la Province de Peking.

Attention des Chinois pour leurs interêts.

Le 14, nos Voyageurs, suivant les bords de la riviere de Hyong-hyen, arriverent pour dîner à Pe-ku-ho, Ville assez deserte. Ils firent trente milles dans

(28) *Hu-to-ho* dans les Cartes.

(29) Cette explication du peu de respect que la Noblesse rend aux Idoles, semble marquer que l'Auteur n'a point fait attention aux principes des Nobles, qui sont tous de la secte de Confucius, dont la Religion est celle de la Nature, & par conséquent la plus opposée à l'idolatrie.

(30) *Gyn-chyeu-xien* dans la Traduction.

le

le cours de cette journée ; & le lieu du repos fut *San-kin-hyen* (31), dont les murs sont de brique & la circonference de deux milles. Cette Ville, qui est fort peuplée, joüit de toutes sortes de commodités en abondance. Le jour suivant, il vit celle de *Cho-cheu* (32), qui n'est environnée que d'un mur de terre, mais qui est fort peuplée dans l'interieur & dans les fauxbourgs. Ensuite passant sur un pont de bois fort long, & sur deux ponts de pierre, il arriva pour dîner à la Ville de *Lyoli-wha*, d'où il gagne Lyang-hyang-hyen (33), qui est ceint d'un mur de terre, d'un mille de longueur. Après avoir fait trente-deux milles, il s'arrêta dans *Chan-sin-ghen* ; mais dans tout le cours de cette journée, la multitude des chariots, des chameaux & des ânes qui embarrassoient la route, avoient rendu sa marche fort difficile. On y rencontre, de mille en mille, des corps de garde, qui consistent dans une cabane élevée sur un petit monceau de terre, où l'on veille pendant toute la nuit pour la sûreté des Voyageurs.

Gemelli Careri. 1695. San-kin-hyen. Lyoli-wha. Chan-sin-ghen.

Le Dimanche sixiéme, après avoir fait vingt milles au long de plusieurs montagnes fort escarpées, Gemelli eut enfin la satisfaction d'arriver à Peking. Il avoit fait, depuis Canton jusqu'à Nanking, trois mille deux cens cinquante lis par eau ; & deux mille cent, par terre, depuis Nanking jusqu'à Peking : ce qui faisoit en tout cinq mille quatre cens lis, & deux cens soixante pas, suivant les mesures du Païs. Le voyage avoit duré deux mois onze jours (34). L'Auteur descendit au Collége des Jesuites, pour se faire connoître du Pere Philippe *Grimaldi*, Superieur Provincial de la Mission, & Président des Mathematiques, dans l'esperance d'obtenir par son entremise la vûë de ce qu'il y avoit de plus remarquable à la Cour. Ce Missionnaire, & les autres Religieux Portugais, qui ne le virent point arriver sans ressentir les mêmes défiances que ceux de Canton, lui marquerent beaucoup d'étonnement de la résolution qu'il avoit prise de visiter Peking, où il n'étoit pas permis aux Européens de venir sans y être appellés par l'Empereur. Le Pere Grimaldi ne pouvant le recevoir au Collége qu'après avoir consulté les intentions de Sa Majesté Impériale, il fut obligé de se procurer un logement dans la Ville Chinoise.

Longueur du voyage de l'Auteur & calcul du chemin. Il arrive à Péking chez les Jésuites.

Peking, qui porte aussi le nom de *Chua-tyen*, est divisé en deux Villes, l'une Chinoise & l'autre Tartare. Sa forme est quarrée. Elle a six portes, qui ont chacune leur fauxbourg. On lui donne vingt-un milles de tour. Ses plus petites ruës sont si remplies de passans, qu'on les prendroit continuellement pour une foire. Grimaldi assura l'Auteur que les deux Villes, avec leurs fauxbourgs, & les habitations sur l'eau, contiennent seize millions d'Habitans. Les rues sont distinguées par des noms, tels que *la rue des parens du Roi*, la rue de *la tour blanche*, la rue *du poisson sec*, celle de l'*eau-de-vie*, &c. Elles sont toutes fort droites. Mais la plus belle est celle *du repos perpetuel*, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, & qui a plus de cent trente pas de large. Le côté du Nord est occupé par le Palais du Roi ; & celui du Sud par les Palais de plusieurs grands Seigneurs, qui n'ont qu'une grande porte sur la rue, & des édifices de chaque côté pour le logement des Domestiques & des Ouvriers. Les

Description de Peking. Noms des rues. Palais Impérial.

(31) *Xian-xien* dans l'Original.
(32) T*se-cheu* dans les Cartes.
(33) *Lean-xie-xirn* dans l'Original.
(34) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 296. & suivantes.

Gemelli Careri. 1695.

portes du Palais au Sud & au Nord ont trois entrées, dont celle du milieu, qui est réservée pour l'Empereur, ne s'ouvre jamais qu'à son passage. Chacune des deux autres est gardée par vingt Soldats. La garde, pour ces portes & pour celles de la Ville, est composée de trois mille hommes.

L'Auteur y est conduit par le Pere Grimaldi.

L'Auteur, ayant reçu avis par un domestique (35) du Pere Grimaldi qu'il étoit attendu au Collége des Jesuites, s'y rendit immédiatement, & trouva le Superieur Provincial richement vêtu d'une robbe bordée de sables, dont l'Empereur lui avoit fait présent. Ce Missionnaire lui dit que le tems étoit favorable pour le conduire avec lui au Palais, parce qu'il devoit présenter à Sa Majesté Impériale un nouveau Calendrier pour l'année 1696. Gemelli lui marqua beaucoup de reconnoissance pour cette faveur, & le suivit à cheval. Avant que d'arriver à la quatriéme cour interieure du Palais, le Missionnaire, accompagné de plusieurs Mandarins, remit son Almanach, dans une boëte couverte de soie, entre les mains d'un Officier que l'Empereur avoit envoyé pour le recevoir. Ensuite, prenant congé des autres, il dit à l'Auteur que pour prévenir toutes sortes d'accidens, il étoit à propos que l'Empereur le vît. Il le pria d'attendre, en lui promettant de l'introduire. Mais il commença par lui apprendre les cérémonies qu'il devoit pratiquer à l'audience de Sa Majesté Impériale.

Il est introduit dans la cour du Trône,

Après qu'il eut attendu près d'une heure, un domestique vint l'avertir d'avancer. On lui fit traverser quatre grandes cours, bordées d'appartemens, avec des portes de marbre d'une grandeur extraordinaire, jusqu'à la cour du Trône Impérial, qui étoit placé dans une salle ouverte ou une galerie, dans laquelle on montoit par cinq dégrés. L'Empereur y étoit assis, à la maniere des Tartares, sur un sofa, ou une estrade de trois pieds de haut, & couverte d'un tapis qui s'étendoit dans toute la salle. Il avoit près de lui des Livres, de l'encre & des plumes ou des pinceaux à la Chinoise. Son habit étoit une robe de soie, couleur d'or, brodée de diverses figures de dragons, deux desquelles étoient fort grosses, & se présentoient sur sa poitrine. Des deux côtés, il avoit plusieurs rangées d'Eunuques, sans armes, les pieds serrés l'un contre l'autre, & les bras pendans. Grimaldi & l'Auteur étant arrivés à la porte de la salle, gagnerent en courant l'extrêmité opposée à l'Empereur; & se tenant tous deux debout, demeurerent un moment dans cette situation, les bras étendus au long des côtés. Ensuite se mettant à genoux, & levant les mains, qu'ils joignirent sur leur tête, en observant de tenir le coude à la même hauteur que le bras, ils se courberent trois fois vers la terre. Ils se léverent, se remirent dans la même posture, & recommencerent deux fois la même cérémonie, jusqu'à ce qu'ils reçurent l'ordre d'avancer & de s'agenoüiller devant le Trône.

Gemelli paroît à l'audience de l'Empereur.

Cérémonie de l'entrée.

Questions que lui fait l'Empereur.

Alors (36) Sa Majesté Impériale fit plusieurs questions à l'Auteur, par la bouche de Grimaldi, sur les guerres de l'Europe. Elle continua de lui demander s'il étoit Medecin, ou s'il entendoit la Chirurgie. Apprenant qu'il

(35) Nommé *Mil-lau-ya* dans l'Auteur.

(36) C'est cette Audience que les Missionnaires traitent de fiction, comme on l'a fait observer dans l'exorde de cette Relation. En effet, il paroît peu vraisemblable que l'Empereur eût voulu donner une audience, dans cette forme, en faveur du seul Gemelli. Car ce Voyageur ne dit pas qu'elle eût un autre motif, ni que le Pere Grimaldi y eût part autrement qu'en qualité d'Interpréte.

n'étoit de l'une ni de l'autre de ces deux professions, il voulut savoir s'il avoit quelque connoissance des Mathematiques. Gemelli répondit qu'il les avoit un peu étudiées dans sa jeunesse, mais qu'il ne les avoit pas cultivées depuis. Les Missionnaires l'avoient averti que s'il s'attribuoit quelques lumieres dans ces arts ou dans ces sciences, l'Empereur ne manqueroit pas de le retenir à son service. Enfin ce Prince les ayant congédiés, ils se retirerent sans aucune cérémonie (37). Il se nommoit *Kanghi*, c'est-à-dire, le paisible. Il étoit dans la quarante-quatriéme année de son âge, d'une taille bien proportionnée & d'une physionomie gracieuse. Il avoit les yeux fort vifs, & plus grands que ne les ont la plûpart des Chinois, le nez un peu aquilin, quoiqu'assez gros par le bout. On remarquoit sur son visage quelques taches de petite verole, qui n'ôtoient rien à la beauté de sa figure.

GEMELLI CARERI. 1695.

Figure & qualités de ce Prince.

Gemelli trouva l'air si froid, à Peking, qu'il ne pouvoit sortir avant que le soleil fût dans toute sa force ; & le Pere Grimaldi l'assura qu'il n'est pas plus froid en Pologne, quoiqu'elle soit plus au Nord de dix dégrés. Ce tems est favorable aux Tartares pour apporter de leur Païs une prodigieuse quantité de gibier, que la gelée conserve deux ou trois mois. Il est à si bon marché, qu'un chevreuil, ou un sanglier, se donne pout une piéce de huit, & les faisans, ou les perdrix, pour six liards, ou un sol.

Air très-froid à Peking.

Gibier de Tartarie.

L'Auteur étant sorti, le 9, pour rendre visite aux Jesuites de France, qui demeuroient dans la premiere enceinte du Palais, trouva un grand nombre de Porteurs occupés à faire une clôture de drap bleu, entre les petites allées & la grande route qui conduit au mur interieur. On prenoit cette précaution pour dérobber aux yeux des passans les Dames qui devoient aller faire leur compliment à l'Impératrice mere, sur le jour de sa naissance. Gemelli, à son retour, vit un grand nombre de belles caléches, couvertes de damas & d'autres étoffes précieuses, qui étoient les voitures de Dames. Les femmes de l'Empereur, & ses concubines, les Princes & les Princesses du sang, les femmes des Grands Mandarins de la Cour, rendent honneur à cette Princesse en se mettant à genoux, & baissant neuf fois la tête jusqu'à terre. Ensuite l'Impératrice douairiere invite l'Empereur & toute l'Assemblée à dîner. Mais l'Empereur dîne seul, assis sur son Trône. Gemelli confesse qu'il fait ce récit sur le témoignage des Jesuites, parce que les étrangers ne sont point admis à cette cérémonie (38).

Visite des Dames Chinoises à l'Impératrice mere.

§. III.

Retour de l'Auteur, depuis Peking jusqu'à Canton.

L'Excés du froid ayant dégouté Gemelli du séjour de Peking, il prit la résolution de quitter cette Capitale d'un grand Empire. Son premier soin fut de louer trois mules, pour cinq lyangs & deux tsyens d'argent fin de la Chine, qui reviennent à sept piéces de huit & demie ; somme légere pour un mois & quatre jours de voyage, mais qu'il paya d'avance, suivant l'usage du Païs. En prenant congé du Pere Grimaldi, qui avoit vêcu trente ans à la Chine, pendant lesquels ayant fait quatre fois le voyage de la Tartarie avec

L'Auteur est rebuté du froid.

(37) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 218. & suivantes.

(38) *Ibidem.*

GEMELLI CARERI. 1695.

Raisons qui empêchoient le Pere Grimaldi de publier ses observations sur la Chine.

l'Empereur, il avoit appris en perfection les deux langues, il le pressa de donner au Public quelque relation de ce qu'il avoit vû. Mais ce Missionnaire lui répondit, que dans le dernier voyage qu'il avoit fait en Europe, il avoit vû tant de fausses relations de la Chine, qu'il n'avoit pû se résoudre à publier la sienne, pour ne pas donner le démenti à tant d'Ecrivains; sur tout aux Hollandois, dans l'histoire (39) de leur Ambassade solemnelle vers l'Empereur de la Chine, à laquelle il avoit eu part lui-même, en qualité d'Interpréte de l'Empereur. Elle contenoit, à son jugement, moins de lignes que de mensonges (40), du moins dans ce qui n'a point de rapport à la description des Villes. Mais le mal venoit, ajoutoit-il, de l'ignorance de leurs Interprétes de Canton, qui n'ayant jamais vû la Cour, ne pouvoient répondre juste aux questions qu'on leur faisoit; sans compter que sachant peu la langue Portugaise, ils s'expliquoient avec si peu de clarté, que les Hollandois comprenoient mal leurs réponses, & n'écrivoient rien de vrai d'après eux.

Ceinture jaune du Pere Grimaldi.

Entre plusieurs curiosités, le Missionnaire fit voir à Gemelli une ceinture jaune, dont l'Empereur lui avoit fait présent, de laquelle pendoit un étui de peau de poisson, qui contenoit deux petits bâtons & les autres ustenciles dont les Chinois se servent à table. Un présent de cette nature est d'autant plus précieux à la Chine, qu'il s'attire le respect de tout le monde, & qu'à la vûë de cette couleur chacun est obligé de se mettre à genoux, & de baisser le front jusqu'à terre, pour attendre qu'il plaise, à celui qui la porte, de la cacher en la couvrant. L'Auteur rapporte à cette occasion, qu'un Mandarin de Canton ayant prié un Franciscquain de lui faire présent d'une montre, & le Missionnaire n'en ayant point à lui donner, ce Seigneur se trouva si offensé, qu'il publia une Déclaration contre la Réligion Chrétienne, pour faire connoître qu'elle étoit fausse. Cette démarche ayant allarmé les Chrétiens Chinois, ils en informerent le Missionnaire, qui dans le mouvement de son zele, se rendit à la place publique, & déchira la Déclaration. Le Mandarin, furieux de sa hardiesse, ne cessa point de le persecuter, jusqu'à le contraindre d'abandonner la Ville. Dans cette conjoncture, le Pere Grimaldi passant à Canton, pour se rendre en Europe, le Mandarin vint lui rendre ses respects, parce qu'on n'ignoroit pas dans quel dégré de faveur il étoit à la Cour Impériale. Il prit, pour le recevoir, le bout de sa ceinture jaune à la main; & s'expliquant d'un air ferme, il lui reprocha d'avoir osé condamner la Religion chrétienne, lorsque l'Empereur honoroit les Chrétiens d'une si haute faveur. Pendant son discours, le pauvre Mandarin frappa si souvent la terre du front, qu'à la fin les autres Missionnaires prierent Grimaldi de ne pas l'humilier davantage. En lui ordonnant de se lever, le Jesuite lui recommanda de traiter mieux les Chrétiens à l'avenir; sans quoi, il le menaça de porter ses plaintes à Sa Majesté Impériale, & de le faire punir severement. Il n'y a que l'Empereur, les Princes du sang de la ligne masculine, & quelques autres que Sa Majesté honore d'une faveur particuliere, à qui appartienne le

Avanture d'un Mandarin, qui fut humilié par cette ceinture.

A qui appartient le droit de porter la ceinture jaune.

(39) C'est la Relation de Nieuhof, qu'on a déja vûe.

(40) Quoique cette expression soit exagérée, Gemelli conclut qu'elle est juste, de ce que l'Historien de l'Ambassade assure qu'il y a des femmes publiques à la Chine & qu'on les conduit par les rues sur des ânes. Nieuhof en a même donné la figure dans une de ses Planches.

droit de porter le jaune, & une ceinture de cette couleur. Les Princes de la ligne féminine en ont une rouge.

Gemelli Careri. 1695.

Le Dimanche 20, Gemelli se rendit à la Ville des Tartares pour y voir le *Ti-wang-myan*, ou le *Temple des Rois passés* (41). C'est un vaste & somptueux Palais, composé d'un grand nombre de cours & d'appartemens. La derniere grande salle n'est pas moins spacieuse, moins belle & moins ornée que celle du Palais Impérial. On y voit des Trônes fort majestueux, & les statues de tous les Empereurs, bons & mauvais, qui ont regné dans l'Empire de la Chine, depuis *Fo-hi* jusqu'à *Chun-ki*, pendant quatre mille (*) cinq cens quarante ans. Le Temple est situé dans une des plus belles rues de la Ville. On en approche des deux côtés par deux arcs de triomphe, qui ont chacun trois magnifiques portes. Le rang n'exempte personne de descendre à terre par respect, en arrivant près de ces arcs, & de marcher à pied pour passer devant le frontispice du Temple. L'Empereur y vient observer, chaque année, une infinité de cérémonies, à l'honneur des Monarques, ses prédecesseurs.

Temple des Rois passés, ou de Ti-wang-myan.

Le Pere Grimaldi eut la bonté de donner à l'Auteur un passeport, qui rendoit témoignage que cet étranger alloit prendre des Livres à *Fo-kyen* pour le service de l'Empereur, & qui ordonnoit non-seulement qu'il ne fût point chagriné à l'occasion des armes qu'il portoit, & d'un Negre dont il étoit accompagné, mais qu'on l'assistât même dans l'occasion. Ce Missionnaire lui dit que loin de pouvoir se reposer sur la facilité avec laquelle les Gouverneurs des Villes lui avoient permis de pénétrer jusqu'à Peking, il avoit des obstacles à craindre dans son retour, & qu'il avoit besoin par conséquent de ce passeport, qui étoit connu, lui dit-il, & respecté de tous les Officiers de l'Empire.

Passeport que le Pere Grimaldi donne à l'Auteur.

Le 22, à midi, Gemelli partit de Peking, pour se rendre à Nan-chang-fu, Capitale de la Province de Kyang-si. Comme sa route jusqu'au Whang-ho fut la même qu'il avoit suivie en venant à la Cour, il se contente de nommer les Places où il s'arrêta pour dîner & pour passer la nuit. Mil-lau-ya, domestique du Pere Grimaldi, le conduisit jusqu'aux portes de la Ville, d'où il gagna la petite Ville de *Lu-pu-hao*. Il la traversa, quoiqu'il l'eût laissée sur la gauche en venant. Elle est ceinte d'un bon mur, avec deux portes revêtues de lames de fer. Gemelli passa la riviere, près de cette Ville, sur un beau pont de pierre, qui est long d'un demi mille, & bordé, de deux pas en deux pas, de fort belles petites figures de lyons. Il s'arrêta cette nuit à *Lyang-hyang-hyen* (42), où il trouva son souper & son lit fort mauvais. Un Tartare, accompagné d'un page & de plusieurs domestiques, se joignit à lui, dans ce lieu, pour faire la même route.

Gemelli quitte Peking.

Sa route par terre.

Le 23, près d'une Ville nommée *Tan-tyen*, il vit de beaux Temples, que les Chinois appellent *Kiyen-ghen-fu*, environnés de hauts murs, d'un quart

Temple de Kiyen-ghen-fu.

(41) On a vû dans une Relation précédente un autre Temple du même nom, & sa figure dans une Planche particuliere.

(*) On verra dans la suite ce qu'il faut juger de cette chronologie.

(42) *Lean-xien-xie* dans l'Original.

ROUTE DE PEKING A NAN-CHANG-FU.

Province de Pe-che-li.

22. *Novembre.*	*lis.*		*lis.*
De Peking à Lyang-hyang-hyen,	70	23. San-ching-hyen, ...	115

GEMELLI CARERI. 1695.

de mille de circuit, & de pluſieurs Monaſteres de *Ho-chan*, ou de Bonzes. Dans le premier Temple il obſerva une ſtatue dorée, qui étoit aſſiſe, & un grand nombre de petites dans les niches d'alentour. Le ſecond offroit trois femmes aſſiſes ſur un Lion, & deux dragons, tous couleur d'or. L'Auteur y trouva une table couverte, car les Bonzes dînent de fort bonne heure. Dans le troiſiéme, il vit encore une ſtatue aſſiſe, qui outre les mains & les pieds naturels avoit vingt mains de chaque côté, deux pieds lévés en l'air, & cinq têtes l'une ſur l'autre. Après avoir dîné à *Li-ban*, il s'arrêta la nuit à *Son-ching-hyen* (43).

Proceſſion funebre de Bonzes.

Le 24, avant que d'arriver à la Ville de *Pe-ku-ho*, il rencontra une Proceſſion de Bonzes, qui marchoient deux à deux, pour aller prendre un corps mort. Les uns joüoient ſur leurs inſtrumens. D'autres portoient des paraſols, avec de longs rideaux de ſoie, des bannieres & d'autres ornemens. Gemelli, & le Tartare qui l'accompagnoit, paſſerent la nuit dans les fauxbourgs fort peuplés de Hyong-hyen, Ville abandonnée, où ils virent ſous deux arches, pluſieurs ſtatues, & les Bonzes de la Proceſſion occupés à faire des ſacrifices, dans l'attente d'un excellent feſtin qui leur avoit été préparé par la famille du mort.

Inſcription de Cho-po-keu.

Le 25, ils s'arrêterent pour déjeûner à *Cho-po-keu*, en faveur du bon poiſſon qu'on pêche dans les lacs voiſins. On lit, près du pont de cette Ville, une curieuſe inſcription, qui rend témoignage que l'Empereur y a paſſé. Les deux Voyageurs dînerent à *Lin-kyen-hyen*, Ville ceinte d'un mur & d'un foſſé ſec de deux milles de circuit. Ils coucherent à *Re-chi-li-pu*. Le 27, ils eurent à ſupporter un froid d'autant plus rigoureux, que le Païs n'ayant ni bois ni charbon, leur Hôte fut obligé de brûler de l'herbe ſéche & de la paille pour leur préparer à ſouper. Le 29, ils traverſerent une plaine fort bien cultivée, où Gemelli remarqua que les Laboureurs joignent une plaque de fer au coutre de la charue, pour briſer les mottes.

Uſage d'agriculture.

Le 3 de Décembre, ils dînerent à *Yen-chi-fu*, Ville bien peuplée, & ceinte d'un beau mur & d'un foſſé ſec. Les boutiques y ſont de fort belle apparence. L'Auteur acheta ici quatre faiſans pour la valeur de ſchellings.

Temple de Hu-hyen.

Le Dimanche 4, il traverſa la Ville de *Hu-hyen* (44), qui eſt petite, & n'a de remarquable que ſes fauxbourgs. On y voit un beau Temple, qui conſiſte en pluſieurs cours plantées de cyprès, & bordées de bâtimens. Dans quelques-unes on trouve des ſtatues d'hommes, & dans les autres des repréſentations de femmes en bois revêtu de terre, & couvert d'un vernis.

Après avoir paſſé par la petite Ville d'*U-ga*, qui n'a qu'un mur de terre,

(43) Voyage de Gemelli, *ubi ſup.* p. 377. & ſuivantes.

Nota. On donne ici à part la diſtance des Places, comme on l'a déja fait dans les Relations des premiers Jéſuites.

(44) C'eſt plûtôt *Tſeu-hyen*.

	lis.		*lis.*
24. Hyong-hyen,	80	30. Chyen-hyen,	120
25. Re-chi-li-pu,	120	*Décembre.*	
26. Fu-chan j,	120	1. Cha-go-cheu,	110
27. Syn-chi myao,	130	2. Kau-hyo,	90
28. Jao chaen,	120	3. Tun-tao-tyen,	60
29. Chi-pin hyen,		4. Che-ho-tyen,	120

mais qui est accompagnée d'un très-beau fauxbourg, les deux Voyageurs dînerent à *Chay-hoi ta*. Ensuite, avant que d'arriver à *Scha-ho-tyen*, où ils passerent la nuit, ils rencontrerent un grand nombre de Soldats montés sur des mules, & un cercueil porté par trente hommes, qui contenoit le corps d'un Seigneur Chinois. La marque qui sert à faire connoître un convoi funebre, doit être un cocq blanc, qu'on lie sur le cercueil; mais cette loi est quelquefois mal observée, par la difficulté de trouver des cocqs de cette couleur. Derriere le convoi marchoit une femme vêtue de blanc, & la tête couverte d'un voile blanc, portée par quatre hommes dans une chaise blanche. Deux suivantes, qui l'accompagnoient, portoient aussi des voiles & des habits blancs; mais elles avoient le visage couvert d'une gaze noire. On apprit à l'Auteur que c'étoit l'épouse du mort. Elle étoit suivie de vingt litieres, qui contenoient toutes ses autres femmes, sous l'escorte d'un grand nombre de Soldats.

Convoi funébre d'un Seigneur Chinois.

Nyuri, où les deux Voyageurs coucherent le 5, produit une si grande abondance de lièvres, qu'ils ne s'y vendent qu'environ six liards. Le 6, ils dînerent à *Lu-ya-la*, où l'on voit un pont fort long sur le *Wang-ho*. Ils ne traverserent neanmoins cette rapide riviere qu'à *Su-cheu*, d'où ils se rendirent à *San-pu* pour y passer la nuit. Le 9, ils la passerent à *Lyang-cheu*; & quittant le lendemain la route de Nanking, pour prendre à gauche celle de Nanchang-fu, ils passerent la riviere de *Whay-ho* dans une Barque, jusqu'aux bords de laquelle ils furent obligés de se faire porter sur le dos de quelques Païsans, parce qu'on ne peut la faire avancer assez près de la rive. Ils dînerent à *Chang-chin-goy*, Ville située sur le bord de la même riviere. Le soir, ils s'arrêterent à *Tong-hyang fu* (45), Ville sans murs, mais grande & divisée par de belles rues. On y voit aussi des cours, dont le centre est occupé par une grande salle, avec des chambres l'une sur l'autre, toutes de bois, mais fort bien bâties. A la porte de la salle paroissoient plusieurs prisonniers, enchaînés par le pied, & portant au col une grande planche quarrée qui ne pesoit pas moins de cent livres. L'Auteur ayant été obligé de passer un jour entier dans la Ville pour se procurer des chevaux, prit une chaise, & visita dans cet intervalle *Whan-cheu*, dont toutes les maisons sont couvertes de paille, & qui n'est murée que de trois côtés. Celui qui regarde le Nord, & qui a le plus d'étendue, est fermé par de hautes montagnes. Cette Ville a peu de maisons du même côté, & n'offre que des terres labourées.

Rivieres de Wang-ho & de Whay-ho.

Prisonniers Chinois.

Whan cheu.

Le 12, après avoir dîné à *Hin-che-hyen*, Gemelli eut à traverser un mélange de plaines & de montagnes, pour arriver le soir à *Tin-gau-hyen* (46). Les murs de cette Ville n'ont pas plus d'un mille de circuit. Elle n'est composée que d'une rue où se tient le marché; mais les boutiques y sont fort bonnes, & ne le sont pas moins dans les fauxbourgs. Le jour suivant, l'Auteur

Hin-che hyen.

(45) *Funian-fu* dans l'Original.

(46) C'est plûtôt *Ting-yuen-hyen*.

		lis.			lis.
5.	Nyuri,	120	8.	Sau-chau,	30
	Province de Kyang-nan.		9.	Lyang-cheu,	80
6.	San pu,	110	10.	Tong-yang-fu,	90
7.	Nan-fu-cheu,	120	12.	Ting-gan-hyen,	90

GEMELLI CARERI. 1695.

Usage Tartare pour s'endormir.

s'arrêta pour dîner à *Chau-chau-hyen*, & se rendit le soir à *Patein* par un Païs plat. Dans une si grande route, les Hôtelleries ne laissent pas d'être fort mauvaises. Gemelli étoit obligé de coucher dans la même chambre que son compagnon Tartare, qui avoit besoin, pour s'endormir, de se faire battre le ventre comme un tambour par son Page, & qui faisoit repeter la même musique trois heures avant le jour.

Lyang-hyen.

Marche & cortége d'un Mandarin.

Le 14, ils dînerent à *Lyang-hyen*, après avoir traversé *Tien-pu*, grande Ville ouverte, au sortir de laquelle ils rencontrerent un Mandarin avec un nombreux cortége. Devant lui marchoient plusieurs voitures, gardées par des soldats, qui étoient suivis d'un grand nombre de valets & d'Officiers en chaise, sur une même ligne. A ceux-ci succedoient des Pages & d'autres personnes à cheval. Ensuite le Mandarin paroissoit, dans une chaise portée par huit hommes, autour de laquelle marchoient quantité de soldats, portant de petites banieres, entre lesquelles on en voyoit une fort grande. La marche étoit fermée par un beaucoup plus grand nombre de soldats & de valets, qui pouvoit monter à mille. Gemelli passa cette nuit à *Lyu-cheu-fu* (47), dont les murs sont environnés d'eau & n'ont qu'une circonférence médiocre. On ne compte pas plus d'un tiers de mille d'une porte à l'autre. Cependant les boutiques y sont fort bonnes, & les fauxbourgs d'une grandeur considérable.

Lu-chi-ching-hyen.

Le 15, les deux voyageurs dînerent à *Pa-ho i*, & traverserent des plaines bien cultivées pour arriver le soir à *Tau-chen* (48), Ville sans murs, mais grande & fournie de bonnes boutiques. Après y avoir passé la riviere sur un Pont de batteaux, ils s'arrêterent la nuit dans un fauxbourg. Le lendemain, ils traverserent de bonne heure la Ville de *Lu-chi-ching-hyen* (49), qui n'a rien de remarquable, quoiqu'elle soit bien murée. Ils dînerent à *Nan-zian*, d'où ils eurent quelques montagnes à traverser pour arriver dans une plaine, entre plusieurs vallées fort bien peuplées. Ils passerent la nuit à *Taquou*. Les montagnes qu'ils avoient passées produisent une sorte de truffes, que les Chinois appellent *Ma-ci*, & qui ont quelque ressemblance avec le navet, quoiqu'elles ayent le goût de la châtaigne.

Ta-quou.

Navets où l'on fait croître du bled.

Le 17, après avoir traversé des plaines & des montagnes, ils dînerent à Tong-ching-hyen, Ville située au pied des montagnes, murée avantageusement & bien peuplée, mais moins grande encore que ses fauxbourgs. L'Auteur remarqua, dans les boutiques, des navets suspendus par le petit bout, dans lesquels il croissoit du bled. L'art consiste à mettre, dans un trou qu'on y creuse, un peu de terre qu'on arrose tous les jours. L'Auteur s'arrêta le soir à *Tao-chen-i*.

Le 18, ayant traversé des bois de cyprès, & côtoyé des montagnes sur

(47) C'est ainsi que cette Ville est nommée dans la Carte des Jésuites; mais l'Auteur met *Lu-chi-fu*.

(48) *Cheu* ou *Chin*.

(49) *Yu-ching-hyen* dans les Cartes.

	lis.		lis.
13. Pa-tein, ...	100	16. Ta-quou, ...	100
14. Lao-cheu-fu, ...	110	17. Tau-chin *j*, ...	100
15. Tau-chin, ...	100	18. Tsen-hyan-hyen, ...	90

Gemelli Careri. 1695.

la droite, il dîna dans une Ville nommée *Sia-hi-cheu*, d'où il entra dans une plaine de plusieurs milles de longueur, remplie de petites maisons de campagnes, de jardins & de fermes. Il passa la nuit à *Tseu-hyan-hyen* (50), Ville dont les murs sont fort bas, & détruits dans quelques endroits, & dont les maisons ne valent pas beaucoup mieux. Le lendemain il s'arrêta pour dîner à *Syan-chi-i*; & dans le cours de l'après-midi il passa par *Tay-hu-hyen*, qui a deux milles de longueur d'une porte à l'autre. Quoique les maisons de cette Ville n'ayent rien d'agréable à la vûe, ses boutiques & celles des fauxbourgs sont fort bonnes; & le Commerce, dont elle a l'obligation à sa petite riviere, la rend fort peuplée. L'Auteur passa la nuit à *Pong-hyang-i* (51), derniere Ville de la Province de Nan-king, où il étoit entré à *Su-cheu*.

Tseu-hyang-hyen.

Pong-hyen, derniere Ville de la Province de Nan-king.

Le 20, traversant un coin de la Province de *Hu-quang* par des plaines cultivées, qui ne sont pas loin des montagnes, il s'arrêta pour dîner à *Tin-zan*, & le soir à *Whan-may-hyen* (52), Ville médiocrement murée, mais qui a trois milles de circuit, de bons fauxbourgs & des boutiques qui ne sont pas méprisables. Le lendemain, quittant les montagnes pour entrer dans les plaines, il dîna dans la petite Ville ouverte de *Koulange*, située sur une petite riviere. Il s'arrêta le soir à *Syan-che-ku*, sur le *Kyang-ho*, qui est la plus grande riviere de la Chine, & qui sépare la Province de Hu-quang de celle de Kyang-si. Cette Ville est petite & sans murs, mais bien fournie d'Habitans & de boutiques.

Province de Hu-quang

Kyang-ho, la plus grande Riviere de la Chine.

Le 22, il traversa le *Kyang-ho*, qui est large d'environ deux milles. Le prix du passage fut vingt *Tsyens*, qui faisoient moins de six liards pour chaque bête; car les voyageurs sont exempts de payer pour eux-mêmes. Leur bagage est à couvert aussi des visites de la Douane, qui ne regardent que les balles de marchandises. Gemelli gagna de-là *Kyen-kyang-fu* (53), Ville située sur le bord de la riviere, & qui n'a pas moins de huit milles de circuit, mais où l'on voit plus de champs que de rues. Le fauxbourg est fort peuplé, rempli de bonnes boutiques & long de trois milles. Il est séparé de la Ville par un assez grand lac, d'où coule une petite riviere. L'Auteur s'arrêta pour dîner à *Tong-yuen* (54), Ville située dans les montagnes. On prend une quantité incroyable de poisson dans les rivieres & dans les lacs qui se rencontrent sur cette route. Aussi trouve-t'on, pour dix Tsyens, dans les Hôtelleries, un lit, & un souper beaucoup meilleur en poisson qu'on ne l'auroit d'une autre nature.

Kyen-kyang-fu.

Grande abondance de poisson.

Le 23, sans avoir quitté les montagnes, Gemelli fit son dîner à *Uschi-meu*; & traversant la petite Ville de *Te-ngan-hyen*, qui conserve encore

(50) *Tsyen-chan-hyen* dans les Cartes des Jésuites, & *Zeu-xyan-xyen* dans Gemelli.
(51) *i* est la marque d'une Ville de poste.
(52) *Whang-mey-hyen* dans les Cartes.
(53) On la trouve ainsi dans les Cartes; c'est *Kin-hya-fu* dans Gemelli.
(54) *Tun-Jueny* dans l'Auteur.

	lis.		lis.
19. Pong-hyan *j*, ...		*Province de Kyang-si.*	
Province de Hu-quang.		22. Tong-yuen, ...	60
20. Whan-may-hyen, ...	100	23. Yi-nan-pu, ...	90
21. Syau-che-keu, *ou* le Kyang, .	95	24. Ko-wha, ...	100

Kyen-hyen.

quelques restes de grandeur, quoique fort mal peuplée, il arriva le soir à *Yi-nan-pu*. Le 24, il passa par des plaines fertiles & des collines fort agréables, pour se rendre à *Sin-kyen-hyen* (55), Ville d'un grand circuit, mais en partie déserte & qui n'a rien de remarquable. La riviere en est éloignée d'un mille. L'Auteur la passa dans une Barque, & s'arrêta pour dîner à *San-ia-ru*, (56), où il repassa la riviere, sans aucun payement, parce que les Bateliers sont aux gages de la Province. Il logea cette nuit à *Ko-wha*.

Nan-chang-fu.

Maison des Jésuites.

Le jour suivant, après avoir fait trente milles, il arriva heureusement à *Nan-chang-fu*. Dans une marche de trente-quatre jours, il avoit fait, depuis Peking, trois mille deux cens treize lis. La Ville étant environnée de la riviere, il la traversa dans une barque, pour aller prendre son logement dans la Maison des Jésuites. Le Superieur étoit encore à Canton; & cette Mission n'ayant point d'autre Prêtre, notre Voyageur passa le jour de Noel, abandonné à lui-même, & sans entendre la Messe. Dans le cours de l'aprés-midi, sa curiosité lui fit visiter un grand Palais qui se nomme en langue Chinoise, l'Ecole ou l'Academie de Confucius. A l'entrée de la grande salle, un de ses domestiques, qui étoit Chrétien, ne laissa point de s'agenouiller devant la statue de ce Philosophe. Gemelli lui ayant reproché cette action, comme une détestable idolâtrie, sa réponse fut que les Missionnaires la permettoient aux Chinois, à titre de témoignage purement extérieur de leur estime & de leur vénération pour un grand homme. L'Auteur n'eut rien à repliquer, parce qu'il se rappella les disputes qui subsistoient alors entre les Jésuites & les Vicaires Apostoliques (57).

Ecole de Confucius.

L'Auteur s'explique sur le culte qu'on lui rend.

Il continue sa route par eau.

Ce fut dans la même Ville qu'il prit la résolution de continuer son voyage par eau jusqu'à Canton. Il loua une Barque le 26 Décembre, pour deux lyangs & sept tsyens, qui ne font gueres plus de quatre ducats. Les articles de cette convention furent dressés, suivant l'usage, devant quelques personnes qui sont chargées de l'Intendance des Barques. Le 30, il arriva le soir à *Chya-kyang-hyen* (58), Ville murée, quoique sa situation soit au sommet d'une Montagne. Les Bateliers Chinois passerent le jour à siffler avec beaucoup de superstition, pour rendre le vent plus fort. Le lendemain, on

(55) C'est la même apparemment qui est nommée *Kyen-chang-hyen* dans les Cartes. Elle est à la même distance de la riviere, & d'ailleurs il n'y a point d'autre *hyen* dans cette route.

(56) Il y a ici quelque faute; car la langue Chinoise n'a point d'*r*.

(57) Les Auteurs Anglois se déclarent ici de l'ancien sentiment des Jésuites, & prétendent qu'il n'entre point d'idolatrie dans une cérémonie exterieure, qui n'est qu'une marque de respect civil; d'autant plus que la Statue de Confucius n'est pas dans un Temple, & qu'on ne lui adresse ni priéres ni d'autres actes de dévotion.

(58) *Kya-kyang-hyen* dans la Carte des Jésuites.

		lis.			*lis.*
25.	Nan-chang-fu,	30	31.	Ki-ngan fu,	142
ROUTE *par eau de Nan-chang-fu à Canton.*				*Janvier.*	
26.	Che-mi,	30	1.	Juyn-fun,	85
27.	Chan-gu tu,	50	2.	Un petit nombre de lis.	
28.	Point de Ville,	80	3.	Wheu-lon,	120
29.	Ho-pu,	80	4.	Tao-hyang,	70
30.	Chia-kyang-hyen,	80	5.	Kan-cheu-fu,	50

avança beaucoup, à l'aide d'un vent de Nord qui fit gagner *Ki-ngan-fu*.

Gemelli Careri. 1697.

Le Dimanche, premier jour de Janvier 1697, on arriva le soir à *Juyn-fun*. On avança moins le jour suivant, parce que l'eau se trouva fort basse. Le 5 on s'arrêta devant *Kan-cheu-fu*, où la riviere est considérablement grossie par la jonction d'une autre, qui conduit dans la Province de Fo-kyen. Gemelli visita ici la Maison des Jésuites, où il trouva quatre Missionnaires de cet ordre. Le 7, n'ayant pu faire que vingt lis, à cause des détours de la riviere, il fut étonné de se trouver le soir dans le fauxbourg de la même Ville qu'il avoit quittée le matin, quoique la distance par terre ne soit que d'un mille. Le nom de ce fauxbourg est *Namen*. L'Auteur visita, dans un champ voisin, un Temple fort spacieux, dont le premier édifice offre une Statue qui porte deux épées dans ses mains, & qui est accompagnée, de chaque côté, de deux autres Statues. Dans une cour intérieure, on en voit une grande, qui est entierement dorée & qui porte aussi une épée à la main. Sa place est dans la plus haute niche, sous laquelle on voit deux autres Statues à ses pieds. Le rez de chaussée en offre quatre, c'est-à-dire deux de chaque côté, mais fort grossietes, d'une grandeur extraordinaire, & si bien armées que leur office paroît être d'en defendre l'entrée.

Maison des Jésuites à Kan-cheu-fu.

Temple voisin de cette Ville.

Le 9, Gemelli continua son voyage par le *Tan-fu* & le corps de garde de *Ja-su-tan*, d'où il entra dans les montagnes de Nan-ngan-fu. La riviere y fait tant de détours, que le chemin par eau est deux fois aussi long que par terre. Le 11 il arriva dans la Ville du même nom, où il s'arrêta deux jours avec le Pere *Pierre de la Pilona du Mexique*, Missionnaire Franciscquain (59).

Le Pere Pierre de la Pilona, Missionnaire de Nan-ngan-fu.

Le 13, il loua trois chaises, dont chacune lui revint à cent soixante tsyens, & plusieus porteurs pour le transport de son bagage, à quatre-vingt tsyens par tête. Le lendemain il fut porté l'espace de trois milles vers le sommet de la montagne, sans mettre une fois le pied à terre. C'est dans un Temple qui est presqu'au milieu de cette montagne & qui fait la division des deux Provinces, que le Viceroi, le *Chan-kyun*, le Général des Troupes Tartares & le Commandant de celles du canton prennent possession de leurs emplois, & reçoivent le Sceau des mains de quelques Commissaires députés par les Cours de Canton. Ce Temple est divisé en deux parties, la haute & la basse. On voit dans la premiere une Statue gigantesque, qui est assise & sans barbe. Les Chinois lui rendent beaucoup de respects, & l'appellent *Fu*, ou *Fo*. Après avoir monté quelques dégrés vers la partie supérieure du Temple, on trouve une autre Statue dorée, qui porte le nom de *Fuen-chin-sion*, & qui est assise comme la premiere. A ses pieds sont deux autres Statues. Elle porte une couronne sur la tête, & une sorte de manteau royal sur ses épaules. A droite, en entrant, on rencontre la Statue de *Chau-lau-ya*, autrefois grand

Temple celebre & ses usages.

(59) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 381. & suivantes.

		lis.		lis.
7.	Na-men, ...	20	11. Nan-ngan-fu, ...	70
8.	Kyu-nyu, Corps de garde, . .	80	12. Nan-hyong-fu, ...	104
9.	Montagnes de Nan-ngan-fu, .		13. Pe-yan-tan, ...	20
10.	Corps de garde de Lan-zun, .	80		

GEMELLI CARERI. 1697.

Mandarin, mais honoré aujourd'hui comme un Dieu (60), & regardé comme le protecteur de la Province.

Fruit & huile d'un arbre nommé Muschin.

Sur la même montagne, & sur celle qui la suit, dont le nom est *Nan-ngan-fu*, la nature produit certains petits arbres nommés *Muschin*, qui portent un fruit de la grosseur d'une noisette, rond & noir, dans lequel on trouve quelques semences, d'où l'on tire, en les pressant, la meilleure huile de l'Empire. Le fruit se nomme *Mu-zu*, & l'huile *Mu-yeu*, qui signifie *huile des arbres*, pour la distinguer des autres huiles, qui se font d'herbes & d'un mélange de quelques sémences, & dont on se sert pour les lampes. Sur la montagne, Gemelli rencontra la femme d'un Mandarin, avec un cortége de plusieurs personnes à cheval, & de quelques Officiers de Justice qui marchoient devant elle la baguette à la main. Son mari n'auroit pas voyagé avec plus de pompe. Tous les passans, à cheval ou en chaisé, étoient obligés de s'arrêter. Sa voiture étoit une chaise, portée par huit hommes, & suivie de ses femmes dans d'autres chaises. Son fils marchoit près d'elle à cheval, quoiqu'il n'eût pas plus de trois ans. L'Auteur met peu de différence entre les porteurs Chinois & un cheval Tartare. Dans l'espace d'une heure, ils font cinq milles au trot. On estimoit cette journée de douze lieues jusqu'à *Nan-hyong-fu*; mais elle n'est pas de plus de huit, dont chacune fait ici treize lis. L'Auteur remarqua que dans toutes les grandes routes les Chinois font les lis fort courts, pour l'avantage des couriers.

Cortége de la femme d'un Mandarin.

Différence des lieues à la Chine.

Les Barques étant fort rares, parce qu'on attendoit le *Ti-tu*, ce ne fut pas sans peine que Gemelli s'en procura une jusqu'à Canton pour la somme de trois mille trois cens tsyens, qui font trois piéces de huit. C'étoit trois fois plus que le prix ordinaire. Le 15, il continua d'avancer, mais lentement, parce que sa Barque étoit fort grande, & l'eau assez basse. Il étoit tiré par cinq hommes, & par deux femmes, qui avoient plus de vigueur que les hommes au travail, quoiqu'elles portassent leurs enfans sur le dos. Après avoir passé deux Ponts, qui joignent deux petits fauxbourgs à la Ville, il s'arrêta la nuit à Payen-tan. Vers *Sin-cheu-chivi*, où il coucha le 17, l'eau devient plus profonde par la jonction d'une autre riviere, qui vient des montagnes près de *Kian-ken*.

Pa-yen-tan.

Sin cheu-chivi.

Chau-cheu-fu.

Le jour suivant, il gagna *Chau-cheu-fu*, Ville revêtue de fort beaux murs, autour desquels on peut marcher à couvert. Leur circuit est d'environ quatre milles, sans y comprendre les fauxbourgs. L'Auteur admira les rues, qui sont longues, droites, bien pavées, & bordées de bonnes boutiques. A la pointe Sud de la Ville, une riviere navigable se joint à celle qui vient du côté de l'Ouest. Le 22, la route fut entre les Montagnes, où l'on découvre un grand Temple, accompagné de plusieurs petits, ombragés de grands arbres entre des rochers. Le tems étoit fort chaud, quoiqu'on fût au cœur

Temples entre des rochers.

(60) Fausse imputation, suivant les Auteurs Anglois.

	lis.		*lis.*
16. Whan-tan, ...	60	20. Van-fu-kan, ...	110
17. Sin-cheu-chivi, ...	60	21. Hya-keu, Garde, ...	140
18. Chau-cheu-fu, ...	120	22. Quan-ti-keu, ...	140
19. Peni, Ville & Garde, ...	40		

de l'hiver. Dans les Provinces du Nord, le froid est perçant jusqu'à Nan-ngan-fu; mais de-là vers le midi, la chaleur prévaut. Au coucher du soleil, l'Auteur rencontra trois grandes Barques, ornées d'enseignes & de banderolles, qui portoient quelques Mandarins. Les Missionnaires voyagent avec la même pompe, parce que les Chinois aiment beaucoup cette magnificence extérieure. La chaleur étoit insupportable le 23, lorsque l'Auteur laissa sur la droite la grande Ville de *Seu-tan*, qui est ombragée par une infinité d'arbres.

Goût des Chrétiens Chinois pour la pompe extérieure.

Le lendemain, il prit terre à *Fu-chan*, pour traverser la Ville, qui a cinq milles de long sur trois de large. Toutes les rues, sur son passage, étoient bordées de belles & riches boutiques, fournies de toutes sortes de commodités & de provisions. Cette Ville, suivant la remarque de l'Auteur, passeroit en Italie pour un Village (61), parce qu'elle n'est pas fermée de murs, & qu'elle est subordonnée à Canton. Elle est arrosée par une riviere qui la traverse, & sur laquelle on ne voit pas moins de Barques habitées, que de maisons sur ses bords. Enfin l'Auteur arriva heureusement à Canton. Les Missionnaires Franciscains le revirent avec d'autant plus de joye, qu'ils avoient appréhendé pour lui quelque obstacle, sur sa route ou à Peking, parce que les Jesuites n'y voyent pas volontiers paroître des Européens. D'ailleurs il ignoroit la langue Chinoise; & ses deux domestiques ne sçachant pas mieux le Portugais, à quel embarras n'avoit-il pas été exposé pour changer si souvent de barques, & pour voyager par terre? Ajoutez la foiblesse de son temperament, & les incommodités d'une maladie, dont il ne s'est jamais parfaitement rétabli. Il s'étend, dit-il, sur cette multitude de difficultés, pour faire connoître que les dangers & les infortunes ne furent jamais capables de le refroidir. Aussi l'experience lui apprit-elle toujours que les Voyageurs se plaisent à les grossir.

Fu-chan, riche & grande Ville.

Difficultés du voyage de l'Auteur.

Les Muletiers comptent de Peking à *Nan-chang-fu*, trois mille deux cens treize lis; & depuis Nan-chang-fu jusqu'à Canton, les Batteliers en comptent deux mille cent soixante-dix-neuf, qui font ensemble, cinq mille trois cens quatre-vingt-douze lis, chacun de deux cens soixante pas. Ainsi les reduisant à la mesure d'Italie, c'est quatorze cens deux milles (62).

Distances de Peking à Canton.

Pendant le séjour que l'Auteur fit à Canton, sa curiosité lui fit traverser la riviere, pour visiter un fameux Temple, qui a trois cours, & des statues gigantesques à chaque porte. On voit, dans la seconde cour, trois Pagodes; & dans la plus grande niche de la premiere, trois statues dorées d'une grandeur extraordinaire, assises, & accompagnées de huit autres, de chaque côté. La troisiéme cour contient les logemens de deux cens Bonzes, qui vivent des revenus du Temple; & dans le centre, une pyramide de trente pieds de hauteur.

Temple voisin de Canton.

Un jour que Gemelli passoit par la cour du Gouverneur, il vit donner la bastonade à un malheureux, qui la recevoit pour le crime d'un autre, dont

Pauvres qui se louent pour être punis à la place d'autrui.

(61) Les Chinois ne la regardent aussi que comme un Village, ou un *Ma-tau*, c'est-à-dire, une *Place de Commerce*.

(62) Gemelli, *ubi sup.* p. 383. & suiv.

	lis.		*lis.*
23. Li-chi-yeun, ...	100	28. Canton, ...	

Gemelli Careri. 1697.

il avoit pris le nom dans cette vûë. C'est un usage ordinaire, entre les pauvres de la Chine, de se loüer, pour souffrir la punition d'autrui. Mais ils doivent obtenir, à prix d'argent, la permission du Geolier. On assura l'Auteur que cet abus avoit été poussé si loin, que les amis de quelques Voleurs, condamnés à mort, ayant engagé de pauvres malheureux à recevoir pour eux la Sentence, sous prétexte qu'elle ne pouvoit les exposer qu'à la bastonade, ces coupables supposés, après avoir pris les noms & s'être chargés du crime des veritables brigands, avoient été conduits au dernier supplice. Cependant on découvrit ensuite cette odieuse trahison, & tous ceux qui furent convaincus d'y avoir eu quelque part, furent condamnés à mort.

L'Auteur s'embarque pour Macao.

Il est attaqué par des Pyrates.

Le samedi, 3 de Mars, Gemelli s'embarqua dans un Champan, ou une grande Barque, pour se rendre à Macao. En approchant d'Oanson, il fut attaqué par deux Champans de Pyrates (63), que ses Compagnons prirent d'abord pour des Gardes du Canal, & qui, dans cette opinion, furent reçus au son du tambour, en qualité d'amis. Les Pyrates rendirent la même civilité, & léverent les mains pour témoignage d'amitié. Mais les questions qu'ils firent aussi-tôt, ouvrirent les yeux aux Batteliers de l'Auteur, qui firent feu sur eux, & leur causerent tant d'effroi par cette résolution qu'ils les forcerent de se retirer dans un lieu desert de l'isle. Cependant le Pilote vouloit jetter l'ancre, & refusoit d'avancer, sous prétexte que le reflux n'avoit pas laissé assez d'eau. Mais après avoir été puni de son obstination par quelques mauvais traitemens, il prit le parti de mettre à la voile; & passant par *Casa-blanca*, dont le Mandarin étoit redoutable aux Pyrates, il entra, vers midi, dans le port de Macao.

Habillement des femmes de Macao.

Voiture singuliere des Dames Chinoises.

L'habillement des femmes consiste ici en deux piéces de soie; l'une qui les enveloppe à la ceinture, & qui leur sert de juppe; l'autre qui leur couvre la tête & l'estomac. Elles portent des mules aux pieds, mais elles n'en ont pas moins les jambes nues. Cette maniere de se vêtir est modeste, mais incommode. Les femmes de distinction apportent plus de soin à leur parure. Elles sortent ordinairement dans des chaises de bois doré, bien fermées, & suspendues, comme des cages, par un anneau passé dans un long bâton, qui sert à les porter. Ces voitures sont si basses, qu'on est obligé de s'y tenir assis, les jambes croisées à la maniere des Turcs. Les hommes portent des hauts-chausses pendantes jusqu'aux talons; ce qui les rend semblables à des chiens barbets.

Le 10, Gemelli fut obligé de retourner à Canton pour son bagage. Il se fit porter d'abord en chaise à *Casa-blanca*, ou maison blanche, petite Ville qu'on a déja nommée; & le soir, après avoir fait dix-huit milles, il s'arrêta dans celle de *Juma*. Le lendemain il eut à traverser des montagnes, où ses Porteurs se reposerent souvent. L'après-midi, il se rendit à Oanson, dix-huit milles plus loin. Le soir, étant monté dans une Barque, il fit voile pendant toute la nuit. Il passa le 12 au matin par *Chan-to*. Quoique l'eau soit douce dans ce canal, on y prend une infinité de grosses huîtres, dont la chair seule pese quelquefois une livre, mais qui ne valent pas celles de l'Europe pour le

Huitres d'une étrange grosseur.

(63) Gemelli regarde cette avanture comme la juste punition d'un sacrifice que les Bateliers avoient fait pour obtenir la faveur du vent. Cependant il fut le seul puni; car tandis qu'ils en furent quittes pour la peur, il perdit sa montre dans le trouble.




VÜE DE LA GRANDE MURAILLE, DU COTÉ PAR LEQUEL
L'AMBASSADEUR ENTRA À LA CHINE
1. L'Ambassadeur.
2. Son Cortège.
3. Cosaques dauriens
4. Caravane de Chevaux et de Chameaux
5. Ville de Chajan Koton.
6. Un Temple.
7. Garde Chinoise et Tour de garde
8. Temple sur le Mur.
9. Seconde Garde Chinoise.

T. V. N.° V

goût. Les Chinois employent les écailles, au lieu de pierres, pour leurs bâtimens; & les Portugais les travaillent avec tant de finesse, qu'ils les rendent propres à tenir lieu de verre aux fenêtres. Le 13, l'Auteur entra dans Canton, lorsque le *Fuen*, ou le Viceroi, en sortoit avec deux cens grandes Barques, pour rétablir la sûreté dans son gouvernement, qui est composé d'un tiers de la Province. On y étoit menacé de quelque soulevement, ou d'une invasion de Voleurs. Enfin, Gemelli retournant à Macao le 20, y arriva le 23, dans la résolution de s'embarquer pour les Manilles. (64).

GEMELLI CARERI. 1697.

L'Auteur se dispose à quitter la Chine.

CHAPITRE XII.

Voyages d'EVERARD ISBRAND IDES, Ambassadeur de Russie à la Chine.

INTRODUCTION.

SUIVANT la méthode qu'on s'est proposée, dans cet ouvrage, de recueillir des differentes Relations tout ce qui appartient au même Païs, on a tiré les détails suivans d'une relation écrite par l'Ambassadeur même, sous le titre de *Voyage de trois ans, de Moscou, par terre, à la Chine, &c.* Mais comme la plus grande partie de cet ouvrage regarde la Siberie & la grande Tartarie, on en remet le jugement critique & les autres explications, à la partie de ce recueil où l'on doit traiter des Régions septentrionales de l'Asie.

§. I.

Arrivée de l'Ambassadeur, & circonstances de son séjour à Peking.

ISBRAND IDES. 1693.

L'Auteur arrive à la grande muraille de la Chine.

APRE'S s'être avancé par le Païs des Mongals, jusqu'aux frontieres de la Chine, l'Ambassadeur, avec toute sa suite, se trouva le 27 d'Octobre, à la vûë de quelques tours de garde, qui se présentent sur le sommet des rochers, d'où il découvrit le *Zagan-krim* (65), ou la grande muraille, au pied de laquelle il arriva le même jour. Elle peut passer justement pour une des merveilles du monde. A cinq toises de cette fameuse barriere, est une vallée, dont les deux côtés sont défendus par une batterie de pierre de taille, & l'entrée par un mur de communication, d'environ trois toises de hauteur, au milieu duquel est un passage ouvert. Après l'avoir traversé, l'Ambassadeur trouva, cinq cens toises plus loin, l'entrée de la grande muraille, qui consiste dans une tour d'environ huit toises de hauteur, ouverte en arc & voutée de pierre de taille, avec des portes fort massives, qui sont revêtues de lames de fer. La muraille s'étend de l'Est à l'Ouest au travers de la vallée, & monte sur des rochers d'une hauteur extraordinaire, où l'on voit, de chaque côté, une tour, de la forme qui est représentée dans la planche.

Description de cette muraille & de son passage.

La base de cette muraille, à la hauteur d'un pied, est de grosses pierres de

(64) Voyage de Gemelli autour du Monde, *ubi sup.* p. 39. & suiv. On doit comprendre qu'un Voyageur qui a parcouru tout le globe, ne peut être employé que par partie dans un Recueil méthodique.

(65) C'est le nom que les Russiens donnent à la grande muraille.

IDELAND IDES. 1693.

taille, dont il y a beaucoup d'apparence que tout le reste étoit anciennement composé ; mais les parties superieures sont aujourd'hui de brique & de ciment. De la premiere entrée, l'Ambassadeur s'avança, au travers d'une esplanade large de cent toises, vers une autre porte de garde, accompagnée aussi, des deux côtés, d'un mur qui traverse la vallée comme le premier. Chaque porte étoit gardée par cinquante hommes. Sur la premiere, c'est-à-dire, sur celle de la grande muraille, est un Temple, au sommet duquel on voit voltiger les enseignes de l'Idole (66) & de l'Empereur. La hauteur de la muraille est de six toises pleines, & son épaisseur de quatre. Six cavaliers pourroient facilement s'y promener à cheval. Elle étoit en aussi bon état que si elle n'eût pas été bâtie depuis plus de vingt ou trente ans.

Plaine & Temple qui se présentent après le passage.

Après avoir passé la derniere tour de garde, l'Ambassadeur se trouva dans une vallée, large d'environ trois cens toises, dans laquelle il vit quelques gros saules. Du côté de l'Ouest, au pied d'un rocher, il découvrit un Temple magnifique. Une portée de mousquet plus loin, il trouva la Ville de *Galkan* (67), qui est environnée d'un haut mur quadrangulaire, mais assez mal peuplée. On y felicita l'Ambassadeur de son arrivée, par une décharge de trois canons de fer. Il passa la nuit dans les fauxbourgs, où les Habitans s'assemblerent, au son de leurs trompettes & de leurs cornemuses. Les Moscovites n'avoient jamais rien entendu de semblable à cette musique. L'Ambassadeur reçut, le soir, des complimens de la part du Mandarin, qui le fit inviter à souper avec lui au Palais Royal, où l'Empereur réside lorsqu'il passe dans cette Ville.

Ville de Galkan.

Souper & Comédie qu'on donne à l'Ambassadeur

Son Excellence s'y étant rendue, y trouva le Gouverneur & les principaux Officiers de la Ville. On lui présenta du thé. Ensuite on lui servit un souper fort noble, accompagné d'une sorte de Comedie, & d'un concert de musique, qui consistoit en tymbales & en instrumens accordés, dont le bruit étoit fort confus. Les Moscovites s'assirent sur des selletes, deux à chaque table. Ces tables étoient d'un beau vernis, & couvertes de tapis de soie à l'aiguille, d'un travail admirable. Les Chinois ne se servent point de nappes, de serviettes, de couteaux, de fourchettes, ni d'assietes. Deux petits bâtons d'ivoire, ou d'ébene, font tout l'ameublement de leurs tables. Mais ils les employent avec tant d'adresse, qu'ils pourroient s'en servir pour ramasser une épingle. Ils les tiennent de la main droite, entre le pouce & les deux doigts suivans.

Usages Chinois à table & dans leurs alimens.

Tous leurs alimens, soit potages, riz, ou viandes rôties & étuvées, sont servis dans des tasses de porcelaine. Chaque sorte de rôti se sert seule, coupée en petites piéces ; mais le dessert, qui est composée de confitures & de fruit, est présenté en piles, dans de petits bassins de porcelaine. Les soupes & les potages sont d'un goût extrêmement agréable. Il y entre des herbes délicieuses & des épices. L'herbe qu'ils employent le plus ordinairement pour leurs soupes, croît sur les rochers de la mer. Lorsqu'elle est bouillie, elle paroît visqueuse. Sechée, elle est d'une couleur verte, qu'elle conserve aussi dans les soupes. La plante est sans feuilles, & ne consiste qu'en branches en-

Herbe qu'ils employent dans leurs soupes.

(66) Les Auteurs Anglois remarquent qu'il faudroit dire, du Saint, du Héros, ou de l'Esprit tutelaire.

(67) Elle est nommée ensuite *Gulga* & *Galgan*.

trelassées,

trelassées. Elle est également saine & agréable. Quelques-uns la prennent pour une sorte de *satyrion* abortif. On sert aussi, à la Chine, de petits coquillages, & des œufs de pigeons, dont le blanc est teint de rouge & de jaune. On y sert de belles salades, sur tout de chicorée, qu'on coupe en long, & dont l'odeur n'a pas moins d'agrément que le goût.

Leurs salieres & leurs fourchettes.

Au lieu de salieres, les Chinois ont de petits sauciers remplis de marinades & de saumures, dans lesquels ils trempent leurs morceaux. Comme ils ne se servent pas de cuilieres, leur méthode, pour manger leur soupe, est d'humer le bouillon, & de se servir de leurs bâtons d'ivoire, ou d'ébene, pour conduire les plus grosses parties dans leur bouche. Quoiqu'ils ayent des mouchoirs pendans à leur côté, ils ne les employent que pour s'essuyer les lévres. Dans les lieux où l'on donne à manger au public, il y a toujours à table un Ecuyer tranchant, qui coupe en piéces les viandes rôties, en présence des Convives, & qui leur sert à chacun leur portion dans de petites tasses. Il coupe ce qui lui paroît de meilleur autour des os; après quoi il n'employe que ses mains pour dépecer le reste. Comme il n'a point de serviette pour les essuyer, il est souvent couvert de graisse jusqu'au coude; spectacle qui fait soulever le cœur aux plus affamés.

Leurs liqueurs.

Leurs liqueurs sont, une sorte d'eau-de-vie qu'ils nomment *Arrak*, & le *Tarasu*, espece de vin qu'ils boivent chaud. C'est une décoction de riz avant qu'il ait sa maturité. Dans l'espace d'un an ou deux, elle acquiert la couleur, le goût, & la force des meilleurs vins du Rhin.

Représentation d'une Comédie Chinoise.

Pendant que l'Ambassadeur étoit à table, le principal Comedien, se mettant à genoux devant le Mandarin, lui présenta un Livre de papier rouge, qui contenoit en lettres noires la Liste des Comedies qu'il étoit prêt à représenter. Lorsque le Mandarin eut declaré celle qu'il choisissoit, il baissa la tête jusqu'à terre, se leva, & commença aussi-tôt la représentation.

On vit d'abord paroître une très-belle femme, vêtue de drap d'or, & parée d'un grand nombre de joyaux, avec une couronne sur la tête. Elle declama son rôle d'une voix charmante. Ses mouvemens & ses gestes n'étoient pas moins agréables. Elle tenoit un éventail à la main. Ce Prologue fut immediatement suivi de la piéce, qui rouloit sur l'histoire d'un ancien Empereur Chinois, dont la Patrie avoit ressenti les bienfaits, & qui avoit merité que le souvenir en fût consacré dans une Comedie. Ce Monarque paroissoit quelquefois en habits Royaux; & l'on voyoit succeder ses Officiers, avec des enseignes, des armes & des tambours.

Intermede.

Pour intermedes, on donna une sorte de farce, représentée par les laquais des Acteurs. Leur habillement & leurs masques étoient aussi plaisans que l'Ambassadeur en eût jamais vûs en Europe. Ce qu'on lui expliqua de la piéce ne lui parut pas moins rejouissant; sur tout un acte, qui représentoit un homme trompé en mariage par une femme de mauvaise vie, qu'il croyoit fort fidéle, quoiqu'elle reçût les caresses d'un autre en sa présence. Le spectacle fut accompagné d'une danse à la maniere Chinoise. On représenta successivement trois piéces, qui durerent jusqu'à minuit.

Danses & musique.

Le 28 (68) l'Ambassadeur, s'étant remis en chemin, passa un pont de bois

(68) Les dates, qui sont omises dans l'Original, sont ici suppléées d'après le Journal d'Adam Brand, Sécretaire de l'Ambassade.

Isbrand Ides. 1693.

Ville de Chan-tun-nung.

flottant, sur la riviere de *Lungo*, qui coule au Sud-Est vers la mer. En arrivant à la grande Ville de *Chan-tun-nung* (69), qui est près de celle de *Lania*, il fut salué par une décharge de plusieurs Piéces d'artillerie. Il se logea dans le fauxbourg, où le Mandarin l'envoya complimenter, & le fit inviter à souper. Le lieu de la fête fut un Palais de l'Empereur, où il fut magnifiquement traité avec le Gouverneur & les principaux Officiers de la Ville. On lui donna la Comedie, comme à Galkan. Le lendemain il passa la riviere de *Chung-ho* (70), qui coule à l'Est, vers la Ville de Lania.

Commodités publiques de la Chine.

Le 21, ayant continué sa marche, il traversa un marais, sur un pont de pierre de taille, soutenu par un grand nombre d'arches, & couvert de toutes sortes de figures, particulierement de figures de lions. Il traversa plusieurs Villes considerables, & quantité de grands Villages, tous fort peuplés, & bien pourvûs des commodités nécessaires aux Voyageurs. Il y observa sur tout un grand nombre d'hôtelleries, de Traiteurs, & de maisons où l'on sert du thé. Le soir il gagna la Ville de *Chun-gun-cha* (71), où la fatigue d'un voyage ennuyeux ne lui permit point d'accepter l'invitation du Mandarin. Il prit, dans son logement, des rafraîchissemens délicieux, qui consistoient en mets du Païs, tels que du raisin, des limons, des oranges, des pommes, des poires, des châtaignes, de grosses & de petites noix, &c. (72)

Temple de Yu-gun-gu.

Pélerinage Chinois.

Le 13, il passa sur un rocher fort haut, & devant un Temple nommé *Yu-gun-gu*, dont le frontispice lui parut très-beau. Les grandes pierres quarrées, dont il étoit composé, l'auroient fait prendre pour un fort, ou un château. Le lendemain il traversa une haute montagne, d'où il découvrit un magnifique Temple, & quantité de Villes & de Villages. Ce Temple est célébre par la statue d'un ancien Empereur Chinois, ou d'une fausse divinité, qui (73) attire, deux fois l'année, des Villages entiers avec leurs Prêtres; au Printems pour demander un été fertile; & après la moisson, pour remercier l'Idole de ses bienfaits. Les femmes, vêtues de leurs plus riches habits, marchent sur des ânes au milieu de la Procession. Les Prêtres portent des Images peintes, & des statues de métal, de longues trompettes, des fluttes, des tambours, & des tymbales, qui forment une affreuse mélodie. Ils sont suivis par un *Lama*, c'est-à-dire, un grand Prêtre, qui, dans un panier suspendu à son col, porte des papiers, pliés en triangle; les uns dorés, d'autres argentés, pour les répandre en chemin lorsqu'il approche du Temple, à l'honneur de cette miraculeuse statue. Un autre tient à la main des flambeaux parfumés, qui brûlent jusqu'à l'entrée du Temple. Les Pelerins s'y arrêtent plusieurs jours, qu'ils passent en réjouissance, autant qu'en exercices de devotion.

Ville habitée par les concubines de l'Empereur.

L'Ambassadeur se rendit de-là, dans une Ville qui n'est habitée que par des concubines de l'Empereur, & par les personnes employées à leur service. Ce Prince y passe quelquefois plusieurs jours dans le tems de ses chasses. La Ville n'est pas grande, mais elle est remplie de beaux Palais de pierre, couverts de thuiles rouges (74), & de Temples environnés de hauts murs de

(69) *Xan-tun-nung* dans l'Original.

(70) *Xun-go* dans l'Original; mais *X* tient lieu de *Ch*, à la Portugaise. C'est peut-être *Chang-chun-yeun*.

(71) *Xun-gun-xa* dans l'Original.

(72) Voyage d'Isbrand Ides, p. 60. & suiv.

(73) Les Auteurs accusent ici l'Ecrivain d'ignorance ou de malignité.

(74) C'est peut-être la *Ville-rouge*, près de la grande muraille, où Brand dit que la sœur de l'Empereur faisoit sa résidence.

pierre. A trois portées de canon, du côté de l'Ouest, on trouve une source d'eau chaude, où l'on prend les bains.

Isbrand Ides. 1693.

Le 31, après avoir passé par un grand nombre de Villes & de Villages, les Moscovites arriverent à *Ki-chu*. C'est-là qu'on commence à découvrir les montagnes de l'Est & de l'Ouest. Ensuite, traversant la riviere de *Chang-ho*, sur un pont de pierre, ils s'arrêterent la nuit suivante à *Chang-ho-li* (75).

Ki-chu.

Riviere de Chang-ho.

Le 2 de Novembre, ils passerent par quantité de Villes & de Villages; & traversant la riviere de *Tongho* (76) sur un pont de pierre, ils se rendirent à la grande Ville de *Tong-cheu* (77), où le Gouverneur & les principaux Officiers vinrent au-devant d'eux, jusqu'au Pont, avec un nombreux cortége de Cavaliers. Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner. C'étoit un Tartare Mongal, d'une haute naissance, & dont les manieres affables faisoient honneur à son éducation.

Riviere de Tongho.

Tong-cheu, & proprietés de cette Ville.

Tong-cheu est une grande Ville, ceinte d'un bon mur, & bien peuplée, où le commerce reçoit beaucoup d'avantages de la commodité du transport par eau dans les Provinces de Nan-king & de Corée (78), & jusqu'au Japon. L'Ambassadeur ayant traversé le marché de la porcelaine, en vit une prodigieuse quantité de la plus belle du monde. Il remarqua aussi, dans la Ville, un grand nombre de Temples & de Cloîtres. La riviere étoit couverte de Joncs, ou de Barques marchandes, sans compter celles qui appartenoient à l'Empereur. On en voyoit d'autres au long du rivage, qui sont habitées en hiver comme des maisons, quoique le froid soit mediocre dans cette partie de l'Empire (79), & que la riviere ne géle jamais que sur ses bords. Ces Joncs, sans être fort grands, sont bâtis avec beaucoup de solidité. Leurs jointures sont calfatées avec une sorte de terre grasse, dans laquelle il entre quelques autres ingrediens, qui, lorsqu'ils commencent une fois à sécher, deviennent plus fermes & plus sûrs que la meilleure poix. Les mats sont composés d'une sorte de bambous creux, mais très-forts, & quelquefois de la grosseur d'un homme. La matiere des voiles est une certaine espece de ronces, qui se plient facilement. L'avant de ces Barques est très-plat. Leur construction est en arc depuis le sommet jusqu'au fond, ce qui les rend fort commodes pour la mer. Les Habitans assurent qu'avec un bon vent, trois ou quatre jours suffisent pour gagner la mer de Corée dans un Jonc; & qu'au bout de quatre ou cinq autres jours, on arrive facilement au Japon.

Air temperé du Pays, au jugement d'Isbrand Ides.

Forme des Joncs Chinois.

Le 3, vers dix heures du matin, l'Ambassadeur apprit qu'il ne restoit plus qu'un demi-mille jusqu'à Peking. Il passa par un grand nombre de maisons de plaisance, ou de châteaux magnifiques, qui appartiennent aux Mandarins & aux Habitans de la Capitale. Les deux côtés du chemin en étoient bordés, avec un large canal devant chaque maison, & un petit pont de pierre pour le traverser. La plûpart des jardins offroient des cabinets fort agréables. Les murs étoient de pierre, avec des portes ornées de sculpture, qui étoient ou-

Agrémens des maisons de plaisance.

(75) Dans l'Original, cette Riviere se nomme *Xangu*, & la Ville *Xangole*.

(76) *Tungo* dans l'Original.

(77) *Tunxo* dans l'Original. Cette Ville a paru souvent dans les Relations précédentes.

(78) L'Auteur fait de la Corée une Province de la Chine, quoiqu'elle ne soit qu'un Royaume tributaire.

(79) Gemelli trouva l'air si froid, qu'il ne put demeurer plus long-tems à Peking. Il paroît que cette différence pouvoit venir de la constitution des deux Voyageurs; l'un né à Naples, l'autre en Russie.

ISBRAND IDES. 1693.

vertes, en faveur apparemment des Moscovites. Les grandes allées étoient plantées de cyprés & de cedres. Enfin cette route parut délicieuse à l'Ambassadeur, & ne cessa qu'à l'entrée de la Ville. Il observa que depuis la grande muraille jusqu'à Peking, on rencontre à chaque demi mille des tours de garde, avec cinq ou six Soldats, qui tiennent jour & nuit l'Enseigne Impériale déployée. Ces tours servent à donner avis de l'approche des ennemis du côté de l'Est, par des feux qu'on allume au sommet ; ce qui s'exécute avec tant de diligence, qu'en peu d'heures la nouvelle est portée jusqu'à Peking.

Tour de garde, & maniere de donner l'allarme.

Qualités du Pays entre Lania & Peking.

Depuis la Ville de *Lania*, le Païs est plat, & favorable à l'agriculture. Il produit du riz, de l'orge, du millet, du froment, de l'avoine, des pois, des féves ; mais il ne porte point de seigle. Les chemins sont fort larges, droits & bien entretenus. Ne s'y trouva-t-il qu'une pierre, elle est enlévée soigneusement par des Ouvriers gagés pour ce travail. Dans tous les Villages, on rencontre des seaux remplis d'eau, pour abreuver les chameaux & les ânes. Mais l'Ambassadeur fut beaucoup plus étonné de voir sur les grandes routes un si grand nombre de passans & de voitures, & d'y entendre autant de bruit que dans les rues d'une Ville bien peuplée.

Arrivée de l'Ambassadeur à Peking & son entrée.

Après avoir fait entrer devant lui, dans la Ville, sa caravane & tout son bagage, il continua sa marche en bon ordre, avec son escorte & ceux qui avoient ordre de le préceder à cheval. Ils composoient un corps de quatre-vingts-dix personnes, sans y comprendre plusieurs Cosaques. La presse étoit si grande aux portes & dans les rues, que les *Bochis* (80) de l'Empereur eurent beaucoup de peine à faire ouvrir le passage pour l'Ambassadeur & sa suite. Aussi-tôt qu'il approcha de l'Hôtel des Ambassadeurs, plusieurs Mandarins vinrent le complimenter. Il trouva la Cour de l'Hôtel bordée d'une ligne de Soldats, comme les deux côtés de toutes les rues. On le conduisit dans son appartement, où les Officiers de l'Empereur lui fournirent, à l'instant, toutes sortes de rafraîchissemens & de commodités. Tel fut le terme d'un voyage de vingt mois, dont il avoit eu le bonheur de surmonter les difficultés sans autre perte que celle d'un homme.

Festin qu'il reçoit au Palais.

Trois jours après, ayant reçu ordre, suivant l'usage, de se rendre à la Cour pour le festin de son heureuse arrivée, il fut conduit au château par quelques grands Mandarins. *Sungut Doriamba*, oncle de l'Empereur & Viceroi, accompagné de quatre des premiers Seigneurs de la Cour, se présenta pour le recevoir & le complimenter. Il le fit asseoir près de lui sur un tapis, qui couvroit le plancher ; & s'expliquant au nom de l'Empereur, il lui déclara que ce Prince, son Seigneur & son Maître, lui offroit un festin, auquel il ne pouvoit lui-même assister ; mais qu'il ne l'en prioit pas moins de le recevoir comme un témoignage de felicitation après un si long voyage. Aussi-tôt les tables furent couvertes de viandes froides, telles que des canards rôtis, des poulets, du porc & du mouton, avec toutes sortes de fruits & de confitures. La table de l'Ambassadeur, à laquelle il fut placé seul, avoit une aune quarrée de large. Les plats, qui étoient d'argent, & placés l'un sur l'autre en pyramide, étoient au nombre de soixante-dix (81). Après le thé, on servit à l'Ambassadeur du *Tara-su* (82) & des vins du Rhin. Le Viceroi & les autres

(80) *Boschy* dans l'Original. Les Anglois écrivent *Boshis* & prononcent *Bochis*.

(81) Voyages d'Isbrand Ides, p. 64. & suiv.

(82) *Tarasoen* dans l'Original ; mais cette



T. V. N.° VII.

Isbrand Ides. 1693.

Seigneurs s'amuserent à fumer du tabac. A la fin du repas, le Viceroi fit un nouveau compliment à son Excellence, pour le prier de recevoir cette fête comme une marque de consideration de la part de Sa Majesté Impériale, & de se préparer à remettre dans peu de jours ses Lettres de créance, & à recevoir son audience publique. L'Ambassadeur s'étant lévé aussi-tôt, témoigna sa reconnoissance pour les faveurs de Sa Majesté, & prit congé de l'Assemblée.

Premiere audience de l'Empereur.

Le 12, il vit arriver quelques Mandarins, qui lui apportoient l'ordre de se rendre au château (83) le lendemain au matin, avec les Lettres de créance de leurs Majestés Czarienes. En effet, le jour suivant à huit heures, trois des principaux Mandarins vinrent le prendre pour lui servir de guides. Ils amenerent cinquante chevaux pour les gens de sa suite. Par dessus l'habit de leur ordre, ils portoient des robbes brochées d'or, avec des figures, l'un de dragons, l'autre de lions, & le troisiéme de tygres & de grues. En arrivant à la porte exterieure, près d'un pilier, sur lequel on voyoit quelques caracteres gravés, l'Ambassadeur fut averti de descendre. Il continua de s'avancer à pied, par cinq cours exterieures, jusqu'au château même, où il trouva un grand nombre de Mandarins qui l'attendoient, tous vêtus de leurs plus riches habits. Ils se firent des complimens mutuels. Ensuite l'Empereur parut sur son Trône; & l'Ambassadeur ayant délivré ses Lettres, avec une harangue fort courte, fut reconduit après quelques cérémonies d'usage.

Festin que l'Empereur lui donne en sa présence.

Le 16, il fut invité à retourner au château, pour un nouveau festin, en presence de Sa Majesté Impériale. Quelques Mandarins, nommés pour l'accompagner, le conduisirent à cheval, avec les principales personnes de sa suite. Il trouva, dans la sixiéme cour, quantité de Seigneurs & de Mandarins rangés en haie. Bien-tôt l'ordre vint de monter dans le Palais. A peine l'Ambassadeur fut-il entré, que l'Empereur parut sur son grand Trône. Ce Monarque avoit près de lui quelques personnes qui joüoient fort agréablement du fifre, & douze Gardes du corps, avec des hallebardes dorées, sans pointes, mais ornées de queues de tigres & de leopards. Aussi-tôt que l'Empereur fut assis, la musique cessa, & les Hallebardiers se placerent à terre, les jambes croisées des deux côtés du Trône.

Festin Impérial.

La table Impériale étoit couverte de viandes froides, de fruits & de confitures, servies dans des plats d'argent, couverts de damas jaune. L'Ambassadeur fut placé à quatre toises de l'Empereur, du côté droit. Ce Prince le regarda d'abord avec beaucoup d'attention. Ensuite il donna ordre au Viceroi, son oncle, qui étoit près du trône avec deux autres Seigneurs, & qui reçut ses commandemens à genoux, de le faire avancer plus près de lui. Le Viceroi le prit par la main, & le fit approcher de deux toises, tandis que le cortége Moscovite demeura six toises au dessous de lui. Alors Sa Majesté lui envoya une seconde fois le Viceroi, pour s'informer, avec beaucoup de respect, de la santé de leurs Majestés Czariennes. La table fut découverte; & l'Empereur, devant qui on en avoit placé une autre, l'invita gracieusement à manger. Tous les Mandarins de l'Assemblée, au nombre d'environ deux cens, prirent place suivant leur qualité, deux à chaque table, assis sur des

Civilités qu'on y fait à l'Ambassadeur.

liqueur a déja été nommée *Tara-fu*.

(83) Il faut entendre le Palais, que l'Auteur appelle Château par allusion sans doute au Palais de Moscou, qui se nomme le Château de *Kromelin*.

ISBRAND IDES. 1693.

tapis, & les jambes croisées. L'Ambassadeur fut obligé de prendre aussi la même posture.

Présens qu'il reçoit de la table de l'Empereur.

L'Empereur lui envoya, de sa table, une oye rotie, un cochon de lait & un quarré d'excellent mouton. Il y joignit bientôt plusieurs plats de fruits, avec une sorte de liqueur composée de thé bouilli, quelques fritures, & du beurre, qu'on auroit pris pour une décoction de féves ou de caffé (84). Ensuite il lui fit demander, par le Viceroi, quelles langues de l'Europe il entendoit. L'Ambassadeur ayant répondu qu'il sçavoit les langues Russienne, Allemande & Hollandoise, & qu'il sçavoit un peu d'Italien; Sa Majesté dépêcha immédiatement quelques Officiers dans l'intérieur du Palais, & l'on vit paroître à l'instant deux Jésuites qui s'approcherent du Trône. Après avoir fait les révérences ordinaires, ils reçurent ordre de se lever. L'un, qui étoit François, se nommoit le Pere François Gerbillon. L'autre, nommé Antoine Thomas, étoit Portugais. Le premier, s'approchant de l'Ambassadeur, lui demanda en Italien, de la part de l'Empereur, combien il avoit mis de tems à venir de Moscou jusqu'à Peking, & s'il étoit venu á cheval ou en voiture. Il porta aussi-tôt sa réponse à l'Empereur, qui se contenta de lui dire, *Goua*, *Goua*, c'est-à-dire fort bien.

Deux Jésuites sont appellés pour l'interroger.

Alors le Viceroi vint déclarer à Son Excellence que l'Empereur souhaitoit qu'il s'approchât plus près de sa personne & qu'il montât sur les marches du Trône. Il le prit par la main, & lui faisant monter six marches, il le plaça près d'une autre table, vis-à-vis de l'Empereur. Ensuite le Pere Gerbillon, après avoir reçû quelques ordres de Sa Majesté, renouvella ses premieres questions, auxquelles il en joignit plusieurs autres. Il demanda particulierement à l'Ambassadeur dans quelle latitude Moscou étoit situé, & combien il étoit éloigné de la Pologne, de la France, d'Italie, du Portugal & de la Hollande. Sa Majesté, après les réponses, dont elle parut fort satisfaite, mit entre les mains du Viceroi une coupe d'or, remplie d'une liqueur Tartare, nommée *Kumis*, & composée de lait de Jument, avec ordre de la présenter à l'Ambassadeur, qui la rendit au Viceroi après en avoir goûté. L'Empereur voulut ensuite que les gens du cortége s'approchassent du Trône, à la distance de trois brasses, & leur fit donner de la même liqueur. Alors le Viceroi prit l'Ambassadeur par la main, avec un compliment à l'Européenne, & le conduisit à sa premiere place, où, s'étant assis, il demeura dans cette situation l'espace d'un quart d'heure, jusqu'à l'ordre qu'il reçut de se lever. L'Empereur, se levant lui-même, lui fit l'honneur de le saluer, descendit de son Trône, & quitta la salle de l'Audience par une porte qui s'ouvrit sur la gauche.

Questions qu'ils lui font.

Autres cérémonies d'un festin.

Informations sur le voyage du Pere Grimaldi.

Ce Prince ne fut pas plûtôt sorti, qu'il renvoya le Viceroi à l'Ambassadeur, pour lui demander s'il n'avoit point appris en Europe quelques nouvelles du Pere Grimaldi, que l'Empereur y avoit dépêché pour ses affaires. Son Excellence répondit qu'en partant de Moscou il avoit reçu avis que ce Jésuite, accompagné de vingt-cinq personnes, étoit arrivé à Smyrne, dans la résolution de continuer son voyage par terre, au travers de la Perse & de

(84) C'est apparemment ce qui l'a fait nommer du *bouillon de féves* dans les Relations des Ambassades Hollandoises.

l'Inde. L'Empereur repliqua : » Il est arrivé heureusement à Goa, & prêt à » partir pour revenir ici. Il y a sept ans qu'il a quitté la Chine (85).

Isbrand Ides. 1693.

§. II.

Autres circonstances du séjour d'Isbrand Ides à Peking.

Description du Palais de Peking & de la Salle du Trône.

Le Palais Impérial de Peking est un quarré oblong (96), bâti de briques, haut de huit toises, & couvert de thuiles jaunes. Le toît présente des lions, des dragons, & toutes sortes de figures. On monte dans la salle d'audience par plusieurs dégrés; & l'on trouve, à l'entrée, de petites ouvertures en forme de fenêtres, qui sont fermées de papier au lieu de verre. Chaque bout de la salle se termine par une porte, dont le sommet offre quelques ornemens de sculpture, qui paroissent représenter une couronne, & qui sont magnifiquement dorés. Le plat-fond est composé de panneaux colorés d'un beau vernis, & relevés par de belles dorures. Cette salle est longue d'environ trente toises, sur dix de largeur. Le plancher est couvert, à la maniere des Tartares, de tapis ornés de païsages & de figures. Le Trône fait face à l'entrée de l'Est. Il est placé contre le mur de derriere. Sa largeur est de trois toises, sur la même longueur. On y monte, sur le devant, par deux escaliers, chacun de six dégrés, avec des balustrades, ornées de feuillages de fonte, qui sont parfaitement dorés. Sur la droite & sur la gauche, on voit d'autres balustrades, ornées de différentes figures de fonte. On est partagé sur leur matiere. Les uns prétendent qu'elles sont d'or; d'autres veulent qu'elles soient d'argent, mais extrêmement bien doré. Au milieu de cet échaffaut est le Trône, qui a quelque ressemblance avec un Autel, & qui s'ouvre par deux portes. Le siége Impérial n'a pas plus d'une aune de hauteur. Il est couvert de sables noirs. L'Empereur y est assis, les jambes croisées sous lui.

Portrait de l'Empereur de la Chine.

Ce Monarque étoit alors âgé d'environ cinquante ans. Il avoit la phisionomie fort agréable. Ses yeux étoient noirs, & son nez un peu relevé. Il portoit une petite moustache noire; mais il avoit si peu de barbe que l'Auteur doute s'il en avoit réellement. Son visage étoit fort picqué de petite vérole & sa taille médiocre. Son habillement étoit composé d'une veste de damas, de couleur sombre, & d'un manteau de satin, bleu foncé, avec des ornemens d'hermine. Il portoit au col un collier de corail, qui descendoit sur sa poitrine. Son bonnet, qui paroissoit fort chaud, étoit bordé de sable avec un nœud de soie rouge au sommet, & quelques plumes de paon qui se rabattoient par derriere. Ses cheveux, rangés dans une seule tresse, lui pendoient au long du dos. Il portoit, aux jambes, des bottines de velours noir. On ne voyoit point d'or ni de joyaux dans toute sa parure. Pendant le dîner, tous les Mandarins garderent un si profond silence, qu'il ne leur échappoit pas même une parole entr'eux. Ils étoient assis modestement & les yeux baissés.

Son habillement.

Le jour suivant, deux Mandarins envoyés par l'Empereur, avec cin-

(85) Voyages d'Isbrand Ides à la Chine, p. 68. & suiv.

(86) L'Auteur ajoute qu'il est deux fois plus long que large.

ISBRAND IDES. 1693.

L'Ambaſſadeur reçoit la permiſſion de viſiter la Ville.

quante chevaux pour le cortége Moſcovite, déclarerent à l'Ambaſſadeur que ſi ſa curioſité lui faiſoit ſouhaiter de voir la Ville, Sa Majeſté Impériale avoit donné ordre qu'on lui montrât tout ce qui étoit digne de quelque attention. Il monta auſſi-tôt à cheval avec ces deux Guides, qui le conduiſirent d'abord à la Comedie. L'édifice étoit une grande ſalle, avec un théâtre orné de figures fort bien peintes. Au centre étoit une place ouverte, qui étoit environnée de galleries. Les Mandarins, ayant prié l'Ambaſſadeur de s'aſſeoir, lui firent ſervir du thé & du Taraſin (87). Enſuite on repréſenta pluſieurs ſortes de ſpectacles & de tours d'adreſſe, où d'excellens Acteurs paroiſſoient produire des fruits, des oiſeaux, des crabbes, & toutes les ſubtilités qui ſe pratiquent en Europe. D'autres ſoutenoient ſur la pointe d'un bâton des boules de verre auſſi groſſes que la tête d'un homme, & les agitoient de différentes manieres ſans les laiſſer tomber; ce qui parut veritablement étrange à l'Ambaſſadeur. Enſuite, ſix hommes ayant pris une canne de Bambou, longue d'environ ſept pieds, la leverent droite; & tandis qu'ils la ſoutenoient dans cet état, un enfant de dix ans ſe gliſſa juſqu'au ſommet, avec l'agilité d'un ſinge; & ſe plaçant ſur le ventre, à la pointe, il s'y tourna pluſieurs fois en cercle; après quoi, s'étant levé, il ſe ſoutint ſur un pied à la même pointe; & dans cette ſituation, il ſe baiſſa juſqu'à ſaiſir la canne de la main. Enfin, quittant priſe, il battit d'une main contre l'autre, & s'élança légerement à terre, où il fit d'autres exercices de la même agilité.

Il eſt mené à la Comédie.

Tours d'adreſſe.

Piéce repréſentée à la Comédie.

Les comedies ne furent pas exécutées avec moins d'agrément, parce que les Acteurs étoient ceux de la Cour Impériale. Leurs habits étoient richement brodés d'or & d'argent, & l'Ambaſſadeur obſerva qu'ils en changoient ſouvent. Le ſujet de la principale piéce étoit l'Hiſtoire d'un Heros & ſon triomphe, dans lequel, entr'autres Statues, on porta celle d'un des derniers Empereurs, qui avoit le viſage couleur de ſang. L'intermede fut une eſpece de pantomime, où deux jeunes femmes, bien vêtues, & montées chacune de leur côté ſur l'épaule d'un homme, firent un exercice fort agréable avec leurs évantails. Elles ſe baiſſoient l'une vers l'autre, en ſuivant auſſi exactement la meſure de la muſique que dans une danſe à terre. Deux petits garçons, vêtus bizarrement, jouoient en même tems d'autres rolles. Après cet amuſement, l'Ambaſſadeur remercia les Mandarins & ſe retira. Le même jour, Sa Majeſté Impériale prit le divertiſſement de la chaſſe du Tygre au de-là de la grande muraille (88), ſuivant l'uſage qui s'obſerve annuellement, & revint le ſoir à Peking.

Intermede.

Chaſſe annuelle du tygre.

Fête que le Viceroi donne à l'Ambaſſadeur.

Ce fut le même jour auſſi, que l'Ambaſſadeur reçut une invitation de la part du Viceroi, *Sungut d'Oriamba*, qui le reçut dans ſa chambre de lit, d'où il le conduiſit, après quelques momens d'entretien, dans la plus belle de ſes ſalles. Les tables y étoient déja preparées. Elles étoient couvertes de riches tapis de ſoie & d'or, ſur leſquels on avoit rangé des fleurs artificiel-

(87) Nommée ailleurs *Tarafu* & *Taraſon*.

(88) L'Auteur n'explique point quelle muraille il faut entendre. S'il parle du grand mur du Palais, l'obſervation étoit inutile, puiſqu'on juge aiſément que la chaſſe du tygre ne ſe faiſoit pas dans l'interieur du Palais. S'il entend la grande muraille qui ſépare la Tartarie de la Chine, il ſemble qu'il devoit mieux fixer l'éloignement, pour rendre cette chaſſe vraiſemblable dans l'eſpace d'un jour.

les de velours cramoisi, au defaut des fleurs naturelles, qu'on ne pouvoit esperer de la saison ; & d'autres figures en soye, des plus belles couleurs. Sur le devant des tables, on avoit placé des tasses d'argent, avec de petites piéces de bois de *Kalamba*, qui rendoient une odeur fort agréable. Au-delà des tasses, on voyoit de petites statues de bois très-bien travaillées, avec une varieté d'autres petites figures, où la dorure & la beauté du vernis brilloient également. Les chaises, où le Viceroi & l'Ambassadeur s'assirent, étoient revêtues, à la mode des Tartares, de peaux de leopards & de tygres, qui leur donnoient un air de magnificence admirable.

Isbrand Ides. 1693.

Devant chaque personne on plaça une tasse de thé plus grande qu'à l'ordinaire, dans laquelle on mit de grosses noix & des noisettes pelées, avec une petite cuilliere de fer pour les prendre. Après le thé, que l'Ambassadeur trouva d'un goût fort agréable, on remplit de petites tasses d'agathe, d'eau-de-vie & d'eaux distillées, qui furent servies à toute l'Assemblée. Ensuite on vit paroître sur des assiettes, ou plûtôt dans d'autres tasses, du poisson frit & bouilli, qui étoit coupé en petites piéces entassées l'une sur l'autre, & garni de fines herbes & de fleurs. Toutes les tasses furent placées en ligne sur le devant de la table, comme un nouvel ornement, accompagnées de six autres tasses remplies d'excellens potages, sur lesquels étoient différentes viandes & différens poissons. Ce service fut suivi de plusieurs autres, auxquels succederent toutes sortes de fines pâtisseries. Enfin le dessert fut composé d'une grande varieté de confitures, telles que des raisins candisés, des limons, des oranges, des châteignes & des noix en coques.

Spectacles pendant le festin.

Pendant le festin, on représenta dans la même chambre une Comédie entremêlée de chansons & de danses. Les Acteurs étoient de petits garçons vêtus en habits d'hommes, qui jouerent aussi de la flute, avec toutes sortes de mouvemens comiques, tenant des éventails qu'ils agitoient très adroitement, en gardant fort bien la mesure. La femme & les filles du Viceroi se firent voir aussi dans le fond de la salle, par une porte à demi ouverte, vêtues très richement à la maniere des Tartares Mongals. La fête dura près de trois heures avec le même agrément.

L'Ambassadeur est invité chez le Grand-Trésorier.

Quelque tems après, l'Ambassadeur fut invité chez le Trésorier de l'Empire, qui se nomme *Chi-ley*, & n'y fut pas traité moins magnifiquement. La salle étoit meublée à la Chinoise ; c'est-à-dire qu'au lieu de tapis elle étoit pavée de belles pierres, & qu'aux trois coins on voyoit, sur des pieds d'ébene, trois tables de marbre d'une blancheur extraordinaire, varié par de belles veines noires, qui réprésentoient des bois, des montagnes & des rivieres. On y avoit placé de grandes urnes d'argent, remplies des plus agréables fleurs. Les piliers, jusqu'au plat-fond, étoient peints de couleurs charmantes. Le festin fut accompagné d'un bal, après lequel l'Ambassadeur se retira.

Il visite l'apotiquairerie Impériale & les Marchés de la Ville.

Un autre jour, il fut conduit par le même Seigneur dans les principaux marchés de la Ville, où l'on vendoit de la soie, des étoffes d'or & d'argent, des bijoux & toutes sortes d'ouvrages riches & curieux. On lui proposa de mettre pied à terre, pour entrer dans l'apotiquairerie de l'Empereur, qu'il avoit souhaité de voir. Il la trouva fort bien pourvue de toutes sortes de plantes, d'herbes & de racines, & de tout ce qui appartient aux usa-

ISBRAND IDES. 1693.

ges de la medecine. On lui servit du thé; & pendant que sa curiosité se satisfaisoit dans ce lieu, il observa que, suivant l'usage de l'Europe, on y apportoit les ordonnances des Medecins, qui étoient exécutées par diverses préparations. On le conduisit ensuite dans une boutique de bijouterie, où il acheta plusieurs choses curieuses. Le Marchand avoit dans son jardin un fort beau cabinet, où l'on voyoit, dans des pots, toutes sortes de fleurs, & quantité de jeunes limoniers en caisses. Entre plusieurs curiosités, il fit voir à Son Excellence un grand verre plein d'eau, dans lequel il conservoit plusieurs poissons vivans, de la longueur du doigt, qui paroissoient naturellement revêtus de l'or le plus pur (89). Quelques écailles étant tombées de leur corps, l'Ambassadeur fut encore plus surpris de voir que la couleur de leur chair étoit du plus beau cramoisi du monde.

Boutiques & Enseignes.

Il prit plaisir ensuite à traverser les marchés. Chaque boutique avoit pour enseigne une grande planche, sur laquelle on lisoit le nom du Marchand & la qualité de ses marchandises. Dans le marché au poisson, il trouva toutes sortes de poissons vivans, sur-tout des carpes, des *carresses*, des serpens d'eau, qui se mangent à la Chine, des crabbes, des chevrettes, &c. qu'on entretient dans des cuves remplies d'eau. En traversant un autre marché, il vit une quantité surprenante de cerfs, de chevreuils, de faisans, de perdrix & d'autre gibier.

Fête annuelle & ses usages.

Le 7 de Janvier on célébra une fête annuelle, qui dura l'espace de trois semaines. Elle commença le soir, à l'apparition de la nouvelle lune. On sonna d'abord la grosse cloche du Palais Impérial, on battit de plusieurs grands tambours qui ne servent que pour les cérémonies de cette nature, & l'on fit plusieurs décharges d'artillerie. Aussi-tôt le peuple & les Habitans de tous les ordres firent éclater leur joye par toutes sortes de feux d'artifice, qui furent accompagnés du bruit des instrumens. L'usage des Prêtres, dont le nombre est incroyable, est de sonner de la trompette dans leurs Temples & leurs cloîtres. Aussi n'entendit-on pas moins de bruit, depuis dix heures du soir jusqu'au lendemain à midi, que dans la chaleur d'une bataille entre deux armées de cent mille hommes.

Processions publiques.

Pendant le jour, les rues furent remplies de processions, où l'on portoit des statues de toutes sortes de formes. Elles étoient précedées & suivies par un grand nombre de Lamas ou de Prêtres, qui portoient des encensoirs & des chapelets. Les tambours, les timballes, les trompettes & les autres instrumens de musique étoient innombrables. Ces processions, que l'Auteur appelle diaboliques, durerent trois jours entiers, pendant lesquels toutes les boutiques furent fermées & le commerce défendu sous de rigoureuses peines. On ne voyoit, de toutes parts, qu'une foule de peuple des deux sexes, & sur-tout de femmes, qui se promenoient dans les rues sur des ânes, ou dans des chaises ouvertes, à deux roues. Leurs servantes étoient assises par derriere, les unes chantant, d'autres jouant d'une sorte de corne-muse. Dans cette situation, quantité de Dames ne faisoient pas difficulté de fumer publiquement du tabac. La Province de Peking est le seul endroit de la Chine où les femmes paroissent en public, sur-tout dans la Ville, qui n'est ha-

(89) C'étoient apparemment de petites Dorades, poisson nouveau pour des Moscovites.

Procession d'une nouvelle Mariée qui se rend chez son Mari.



T. I.V. N.° XXVIII.





AUDIENCE DE CONGE
tirée d'Isbrand Ides.

T. V. N.° XVIII.

bitée que par des Tartares ; car les Chinois ne ſont ſoufferts qu'aux environs des murs & dans les fauxbourgs, où ſont les principaux marchés & les places publiques.

ISBRAND IDES. 1693.

L'Ambaſſadeur reçoit ſon audience de congé.

Quelques jours après la célébration de cette fête, l'Empereur fit avertir l'Ambaſſadeur, par deux Mandarins, de ſe tenir prêt à recevoir ſon audience de congé le lendemain, deux heures avant le jour. Suivant cet ordre, trois autres Mandarins vinrent le prendre à cheval, trois heures avant le jour, & le conduiſirent à la porte du Palais, d'où il fut introduit à pied dans la troiſiéme cour. On le pria de s'aſſeoir, tandis qu'on lui ſervit de la décoction de féves ou du caffé (90), qui eſt la liqueur en uſage au matin. On voyoit paroître, dans la quatriéme cour, les principaux Officiers de l'Empire, vêtus de leurs plus riches habits, à la maniere des Tartares Orientaux ou *Mongals* (91), & placés, ſuivant leur rang, du côté de l'Eſt & du Sud.

Circonſtances de cette cérémonie.

L'Ambaſſadeur fut conduit parmi eux à la pointe du jour. Après avoir attendu l'eſpace d'une heure, il entendit la marche de Sa Majeſté Impériale, qui s'approchoit au bruit d'un concert de fifres & d'une ſorte de luths. On n'étoit point dans la ſalle où l'Ambaſſadeur avoit eu ſa premiere audience. Le lieu de l'aſſemblée étoit la cour même, où l'on avoit élevé pour cette occaſion un Trône revêtu de damas jaune. On voyoit, des deux côtés, deux grands tambours, curieuſement dorés & vernis, dont chacun n'avoit pas moins de deux toiſes de long. Ils étoient placés ſur des appuis, qui paroiſſoient faits pour cet uſage.

L'Empereur s'étant aſſis, un Hérault, qui étoit debout devant le Trône, leva la voix par ſon ordre, pour avertir tous les Seigneurs, qui étoient encore aſſis dans la Cour, de ſe lever & de faire leur revérence juſqu'à terre. Il répeta trois fois cette proclamation. Pendant que la cérémonie s'exécutoit auſſi trois fois, on ſonna les cloches, on battit du tambour, on toucha du luth, & l'on fit retentir, avec beaucoup d'éclat, trois grands inſtrumens (92) qui ne ſervent qu'à cet uſage. Alors, deux des principaux Mandarins vinrent déclarer à l'Ambaſſadeur, que Sa Majeſté ſouhaitoit de le voir de plus près. Ils le conduiſirent par la main, de ſa place, qui étoit éloignée d'environ huit toiſes, juſqu'à trois toiſes du Trône, où il s'aſſit entre deux Wangs (93) ou deux Princes nés Tartares. Lorſqu'il eut rendu ſes devoirs à l'Empereur par un compliment reſpectueux, on ſonna la groſſe cloche; & les tambours, commençant à battre des deux côtés du Trône, firent autant de bruit qu'une volée de canon. Les flutes jouerent auſſi, & les trois grands inſtrumens, dont on a parlé, ſe firent entendre neuf fois ſucceſſivement. L'Ambaſſadeur s'étoit tenu debout pendant cette mélodie. On l'avertit de s'aſſeoir. Il prit du caffé, qu'on lui préſenta. Enfin, lorſqu'il eut terminé avec, l'Empereur, les affaires de leurs Majeſtés Czariennes, il ſe leva pour faire ſon dernier compliment; & l'Empereur, ſe levant auſſi de ſon Trône, rentra dans les appartemens par la porte de l'Oueſt.

L'Empereur fait approcher l'Ambaſſadeur de ſon Trône.

(90) Il paroît ici que c'étoit effectivement du caffé, que les Ambaſſadeurs Hollandois avoient pris pour des féves communes.

(91) Les Mongals, ou *Mongols*, ou *Mogols*, ou les *Mongles*, ſont des Tartares occidentaux ; mais le Pays qu'ils habitent eſt compté aujourd'hui dans la Tartarie orientale.

(92) *Pipe*, dans l'Anglois ; c'eſt-à-dire, en général, Inſtrument à vent.

(93) *Wannes* dans l'Original.

ISBRAND IDES. 1693.

Appareil des cours du Palais pendant l'audience.

Les Gardes de Sa Majesté Impériale étoient vêtus de calico, ou de toile de coton, relevée de figures rouges de la grandeur d'une risdale. Ils portoient de petits bonnets, garnis de plumes jaunes. Leurs armes étoient le cimeterre & la lance. Ils étoient rangés des deux côtés de la cour, à quelque distance du Trône. On voyoit aussi, des deux côtés, huit chevaux de selle blancs. Dans la troisiéme cour, on avoit placé quatre Elephans d'une grosseur extraordinaire, dont l'un étoit blanc, ornés tous quatre de riches broderies & de harnois d'argent doré. Ils avoient, sur le dos, chacun leur Château de bois, ou leur gallerie, qui pouvoit contenir sept ou huit personnes assises. On voyoit encore, dans la même cour, les chariots de l'Empereur, à deux roues; ses chaises, qui étoient garnies de damas jaune, & quantité de sellettes, ou d'appuis, pour les tambours, les timballes & les autres instrumens.

L'Ambassadeur est reconduit par un éléphant.

En sortant du Palais, l'Ambassadeur fut reconduit à son logement dans un des chariots de l'Empereur, traîné par un éléphant. Dix palfreniers marchoient aux deux côtés de cet animal, tenant à la main une grosse corde, dont le bout étoit attaché à la bouche de cet animal & servoit à gouverner sa marche; tandis qu'un homme étoit assis sur son col avec un crochet de fer pour lui servir de frein. Quoiqu'il n'allât que le pas, ses guides étoient obligés de courir de toutes leurs forces pour l'accompagner.

Il visite la Maison des Jésuites de Peking.

Peu de jours après, l'Ambassadeur étant invité par les Jésuites à visiter leur Maison, deux Mandarins reçurent ordre de l'y conduire. Elle étoit environnée d'un haut mur de pierre, qui avoit deux portes fort régulieres, dans le goût d'Italie. A gauche de l'entrée, dans la cour, on voit, sous une voûte, des globes celestes & terrestres, d'une grandeur extraordinaire. Leur diametre est de six pieds. L'Ambassadeur se rendit à l'Eglise, qui est un fort bel édifice, bâti à l'Italienne, & garni d'une belle orgue, de la composition du Pere Thomas Pereyon. Les ornemens, à l'usage de l'Eglise Romaine, sont fort riches, les Autels bien parés, & les Tableaux excellens. Le Vaisseau est assez grand pour contenir deux ou trois mille personnes. On voit au sommet un Horloge, avec un carillon. Les Jésuites, après avoir montré à l'Ambassadeur leur cabinet de raretés, qui en contenoit un grand nombre apportées de l'Europe, le conduisirent dans un appartement voisin, où ils lui présenterent une fort belle collation. Ils n'oublierent pas d'y boire, en excellens vins, la santé de tous les Princes Chrétiens de l'Europe.

Il visite l'écurie des éléphans.

Vers le même tems deux Mandarins vinrent inviter l'Ambassadeur, de la part du *Kam* (94), à se donner le plaisir de visiter la Ville. Il y consentit volontiers; & montant à cheval avec les Moscovites du Cortége, il fut conduit premierement à l'écurie des élephans de l'Empereur, où il vit quatorze de ces animaux, entre lesquels il s'en trouvoit un blanc. Tandis qu'il les observoit, le Gouverneur de l'écurie leur fit faire plusieurs tours en sa présence, tels que de rugir comme les tygres, de mugir comme les taureaux, de hannir comme le cheval, & d'imiter le chant des oiseaux de canarie. Ils contrefirent jusqu'au son de la trompette. Ensuite le Gouverneur les obligea de rendre leurs respects à l'Ambassadeur, les quatre genoux en terre, de se coucher d'abord sur

Tours d'adresse qu'il leur voit faire.

(94) *Chaw* dans l'Original. Les Russiens nomment l'Empereur de la Chine, *Bogdoy*, *Khan* & *Amolodo-khan*, parce qu'il est de race Tartare.

un côté, puis sur l'autre, & de se relever. Ils faisoient cette espece d'exercice sur un ordre simple. Pour se coucher, ils commençoient par étendre les deux jambes de devant, & celles de derriere, après quoi ils se reposoient à terre sur le ventre. Il y en avoit un moins privé, qui n'étant point encore accoutumé au joug, avoit les pieds liés de chaînes pesantes, & qui ne fit pas le moindre mouvement. On avoit creusé une grande fosse près de lui, afin qu'il y pût tomber s'il brisoit ses chaînes, pour prévenir les désordres qu'on craignoit de lui dans la Cour. Tous ces élephans étoient d'une grosseur extraordinaire. Quelques-uns avoient les dents longues de six pieds. Les Mandarins dirent à l'Ambassadeur qu'ils venoient du Roi de Siam, & que tous les ans ce Prince en envoyoit plusieurs à Sa Majesté Impériale, à titre de tribut. Leur nourriture n'étoit que de la paille de riz, qu'on leur donnoit en petites bottes. Ils se servoient de leur trompe, pour les porter l'une après l'autre à leur bouche.

Isbrand Ides. 1693.

Ils viennent de Siam.

A son retour l'Ambassadeur ayant observé, à la porte d'un grand Officier, quelques personnes qui écorchoient un chien gras, demanda aux Mandarins dans quelle vûë. Ils lui répondirent que la chair de cet animal étoit un aliment fort sain, sur tout en été, parce qu'elle est très-rafraîchissante.

Chair de chien en usage à Peking.

Le jour suivant on apporta chez lui, de la part du Viceroi, un tygre, ou une panthere (95), pour lui en procurer la vûë. Il y vint aussi plusieurs charlatans, avec des singes & des souris, auxquels on avoit appris des tours fort étranges. On remplissoit un panier d'habits de toutes sortes de couleurs. Un singe les tiroit successivement & s'en revêtoit, au simple commandement de son Maître, sans se tromper jamais sur le choix de la couleur qui lui étoit ordonnée, & conformant ses grimaces à l'habit qu'on lui faisoit choisir. Ensuite il dansoit à terre, ou sur la corde, avec des sauts fort rejouissans. Deux souris, qui étoient attachées à leurs chaînes, s'y embarrassoient & s'en degageoient successivement, d'une maniere qui causoit de l'admiration. Mais leurs bizarres mouvemens étoient encore plus étranges.

Tours de singes & de souris.

Les Jesuites raconterent à l'Ambassadeur, qu'environ trois ans auparavant, l'Empereur avoit reçu, d'une isle de la mer Orientale, quatre animaux de la grosseur du cheval, qui avoient au front deux cornes pointues. Ils furent mis dans un parc, à dix milles (96) de Peking, où Sa Majesté Imperiale avoit voulu qu'ils fussent visités par les Jesuites, pour savoir si l'Europe en produisoit de la même espece. L'Ambassadeur apprenant d'eux qu'ils n'avoient jamais rien vû de semblable, auroit souhaité d'en pouvoir juger par ses propres yeux; mais l'approche de son départ ne lui permit pas de se satisfaire. Le tems étoit arrivé, où, suivant l'usage, il devoit assister chaque semaine au festin de l'Empereur. Il fut averti du jour de son départ huit ou dix jours avant le terme ordinaire, par les bons offices du Viceroi, qu'il avoit sollicité pour obtenir cette faveur. Enfin, le 19 Février 1694, il partit de Peking, avec une nombreuse escorte de grands Officiers & de Mandarins, qui le conduisirent hors des portes de la Ville. Il arriva le 25 à Galgan, près de la grande muraille, qu'il repassa pour entrer en Tartarie (97).

Animaux singuliers présentés à l'Empereur de la Chine.

L'Ambassadeur quitte Peking & repasse la grande muraille.

(95) Il est singulier que l'Auteur n'ait pas mieux distingué si c'étoit l'un ou l'autre.

(96) Ce sont des milles d'Allemagne, qui en valent quatre d'Angleterre.

(97) Voyage d'Isbrand Ides, p. 79. & suiv.

CHAPITRE XIII.

Voyage de Laurent LANGE, *Envoyé de Russie à la Chine.*

INTRODUCTION.

DANS le cours du mois d'Août 1715, le Czar Pierre I. Empereur de Russie, fit partir *Lange* pour la Chine, avec la qualité d'Envoyé vers l'Empereur *Kang-hi*, accompagné de *Garwin*, Medecin Anglois. Lange ayant communiqué, à son retour, le Journal de son Voyage à l'Auteur de *l'Etat present de la Russie*, cet Ecrivain ne fit pas difficulté de le publier à la tête du second tome de son Ouvrage, qui parut alors en langue Allemande. Le Traducteur Anglois nous apprend que Lange en fit des plaintes, parce que ce *Journal* n'étoit qu'une esquisse imparfaite, qu'il s'étoit proposé de revoir & de publier lui-même. En effet, après le second voyage à la Chine, qu'il fit en 1723 (99). On en vit paroître en Allemand une relation plus complete; qui ayant été traduite en François, ne forme néanmoins qu'un petit volume *in*-12. Les éclaircissemens, ajoutez à cette nouvelle édition, regardent particulierement la Tartarie & la Syberie; car il y a peu de changement sur tout ce qui appartieut à la Chine. Ainsi l'on a cru que pour cet article on pouvoit ici se servir indifferemment de la premiere.

LANGE. 1717.

Arrivée de l'Auteur à la Chine & circonstances de son voyage.

Description de la grande muraille de la Chine.

Lange la passe.

LANGE arriva le 6 de Novembre, au passage de la grande muraille, qui separe la Tartarie de la Chine. Elle est bâtie de briques. Sa largeur est de douze toises; & l'Auteur jugea qu'elle en a trois de hauteur. Le passage est muni de quatre bastions, éloignés l'un de l'autre, d'un trait de fléche. En passant la porte, l'Auteur avoit sur sa droite sept ou huit Officiers, proprement vêtus en satin; & sur sa gauche une rangée de trente Soldats, qui lui présenterent leurs armes à leur maniere; c'est-à-dire, le sabre, l'arc & les fléches. Les Officiers le reçurent avec beaucoup de civilités, & le presserent d'entrer dans leur corps de garde, pour y prendre du thé & fumer du tabac.

Impatience de l'Empereur pour le voir.

Une lieue plus loin, Lange arriva à Galkan, où il fut reçu par le Gouverneur, qui le traita fort civilement dans sa propre maison. Le même jour, il arriva un Courrier de Peking, qui venoit s'informer pourquoi les Envoyés Moscovites, que l'Empereur attendoit depuis long-tems, étoient si lents à paroître. Le Gouverneur, craignant de déplaire à son Maître, renvoya aussitôt cet Exprès avec une réponse, dans laquelle il rejettoit toute la faute du retardement sur les Envoyés. Le lendemain il les pressa de partir, d'un air brusque, qui répondoit mal à ses premieres politesses, & sans leur expliquer la cause de ce changement. Ils arriverent la nuit suivante à Chanping. Le 8, après avoir traversé quantité de Villes & de Villages, si voisins l'un de

(98) Voyez la Préface du Traducteur Anglois de l'Etat présent de la Russie, Ouvrage attribué à M. *Webbes*, qui a résidé long-tems à Petersbourg en qualité de Ministre d'Angleterre. Ce Livre a été imprimé en plusieurs langues, sous différens titres.

l'autre, qu'on en découvre ſouvent trois ou quatre à la fois, il s'arrêta le ſoir à *Nan-ku.* Le 11 il gagna *Chau-chienne*, Ville qui n'eſt qu'à trois lieues de Peking, du côté de l'Oueſt. L'Empereur y étoit, depuis quelques jours, dans ſa maiſon de campagne. Un Mandarin, qui lui porta la nouvelle de l'arrivée des Moſcovites, revint une demie heure après, avec des ordres de Sa Majeſté Impériale, qui appelloient ſur le champ l'Envoyé à la Cour, ſans lui laiſſer le temps de changer d'habits, ni même, dit-il, celui de ſe broſſer. Après l'avoir fait paſſer d'une cour à l'autre avec ſon cortége, on lui dit de s'arrêter, pour attendre de nouveaux ordres de l'Empereur. En un moment, il ſe vit entouré de quelques centaines de perſonnes, qui l'obſerverent ſi curieuſement, lui & toute ſa ſuite, que les uns leur ôtoient leurs perruques, d'autres leurs chapeaux, & qui viſiterent ſucceſſivement leurs habits juſqu'à la peau. Ils ſervirent ainſi de ſpectacle à la populace, juſqu'à l'arrivée de *Kilianſtumpf*, & du Pere Dominique Parennin, Superieur des Jeſuites de Peking, qui vinrent leur faire, au nom de l'Empereur, diverſes queſtions ſur leur voyage, & ſur la guerre de Suede.

LANGE. 1717.

L'Auteur trouve ce Prince dans une maiſon de campagne.

Le Pere Dominique Parennin, Jeſuite.

Ils interrogerent particulierement *Garwin*, Medecin Anglois du cortége de Lange, ſur ſon art & ſur ſes remedes. Tandis que ſes réponſes & celles de l'Envoyé furent portées à l'Empereur par les Interprétes, on leur ſervit, dans une taſſe d'argent, du thé préparé avec du lait & de la friture, en leur declarant que c'étoit le même dont l'Empereur faiſoit uſage. Ils le trouverent d'autant plus agréable, que le tems étoit aſſez froid, & qu'ils avoient été longtems expoſés à l'air dans une cour ouverte. Après avoir ſatisfait à quelques nouvelles queſtions, ils apprirent que l'Empereur avoit donné ordre à l'un de ſes Miniſtres, qui étoit Gouverneur Général de la Tartarie Occidentale, de leur donner à ſouper. Ils ſe rendirent, avec les Jeſuites, à la maiſon de ce Seigneur, où ils furent traités fort noblement. L'entretien dura juſqu'à minuit ſur les uſages de l'Europe. En ſe retirant, on leur dit que l'intention de l'Empereur étoit qu'ils paruſſent à la Cour avant le lever du Soleil.

Quel thé l'on ſert aux Envoyés.

Un Seigneur leur donne à ſouper.

Le 12, avant le jour, deux Mandarins vinrent les avertir que l'Empereur étoit deja levé, & qu'il avoit demandé s'ils étoient prêts à paroître devant lui. Ils ſe rendirent avec eux au Palais, où le Grand Chambellan, qui étoit un Eunuque, leur préſenta du thé, & leur declara que Sa Majeſté Impériale ayant quelques affaires d'Etat à régler, ſouhaitoit qu'ils attendiſſent dans ſon appartement l'heure à laquelle il les feroit appeller. Vers deux heures après midi, le Conſeil étant fini, un Seigneur, le même qui leur avoit donné la veille à ſouper, vint leur demander s'ils ſouhaitoient de voir l'Empereur même. Ils répondirent que dans une Région ſi éloignée de l'Europe, il ne pouvoit leur arriver rien de plus honorable que d'obtenir la liberté de paroître devant un ſi grand Monarque.

Audience de l'Empereur.

Le même Seigneur revint bien-tôt, pour leur apprendre que Sa Majeſté conſentoit à les recevoir. Deux Jeſuites ayant ordre de leur ſervir d'Interprétes, ils traverſerent une troiſiéme cour, qui les conduiſit dans une ſalle où l'Empereur étoit aſſis ſur ſon trône. En y entrant, ils furent obligés de ſe mettre à genoux, & de faire trois reverences, en baiſſant le front juſqu'à terre. Ils ſe leverent enſuite, mais ce fut pour recommencer deux fois la même cérémonie, après laquelle ils continuerent de demeurer à genoux, le corps droit.

Cérémonies qu'on leur fait obſerver.

LANGE. 1717.

Questions de l'Empereur.

L'Empereur ordonnant enfin qu'ils s'approchassent du trône, un Chambellan les conduisit par les mains au côté gauche de Sa Majesté, tandis que les Jesuites se placerent du côté droit. Là, les genuflexions recommencerent sur des coussins préparés dans cette vûë.

L'Empereur s'informa d'abord de la santé de leurs Majestés Czariennes, & du tems qu'ils avoient employé à leur voyage. Ensuite il leur demanda s'ils n'avoient pas froid, avec des habits si étroits & si courts. Ils répondirent, qu'étant accoutumés à l'air de Russie, qui est beaucoup plus froid, ils étoient peu incommodés de celui de la Chine; & qu'ils avoient d'ailleurs d'excellentes fourrures pour s'en garantir. Là-dessus l'Empereur donna ordre à l'un de ses Chambellans de lui apporter deux robbes de satin, doublées de peau de renard, dont il exhorta les Envoyés à se couvrir par dessus leurs propres robbes. Ils lui firent une nouvelle reverence pour ce présent, en baissant la tête jusqu'à terre. Alors Sa Majesté leur dit de mettre leurs gands; & les ayant entretenus quelque tems dans cette parure, elle pria Garwin de lui tâter le poulx, & de lui en dire son sentiment. Le Medecin lui obéït, & l'assura qu'elle étoit en bonne santé. Elle parut satisfaite de cette réponse. Les Envoyés repasserent ensuite dans l'appartement du Chambellan, où ils avoient été reçus avant l'audience. Un moment après, l'Empereur leur envoya, de sa propre table, quelques ragouts, avec du mouton boüilli, des poulets rôtis, des oyes, des canards, &c, qui leur furent servis en petites piéces. Le second service consista dans un plat de poisson, préparé avec de la viande hachée, un peu de riz boüilli dans une jatte de porcelaine, & quelques tourtes de fruit. Tandis qu'ils étoient à table avec le Chambellan & les deux Jesuites, un valet de chambre de l'Empereur vint leur dire qu'il avoit ordre de les exciter à faire bonne chere, & de leur demander si les mets que Sa Majesté leur avoit envoyés, étoient de leur goût. Ils témoignerent beaucoup de reconnoissance pour une si grande faveur. Ils louerent de bonne foi tous les mets, & le Messager alla rendre témoignage qu'ils en avoient mangé de fort bon appetit, quoiqu'ils ne fussent pas peu embarrassés à se servir des fourchettes Chinoises, qui ne sont que de petits bâtons d'ivoire tourné.

L'Empereur donne des robes d'hyver aux Envoyés.

Il leur envoie des mets de sa table.

Après le dîner, on leur laissa la liberté de retourner à leur logement; mais avant leur départ, l'Empereur leur fit tenir le langage suivant par le Pere Parennin. » Sa Majesté, l'Empereur de la Chine, & le premier Roi du monde, fait dire aux Ambassadeurs Russiens, qu'étant étrangers dans son Empire, qui est si éloigné de l'Europe, elle sçait bien qu'ils ignorent les usages & la langue du Païs; mais qu'ils n'en doivent pas être moins tranquilles, parce que Sa Majesté leur promet sa protection, non comme à des étrangers, mais comme à ses propres enfans.

Compliment qu'il leur fait faire.

Aussi-tôt qu'ils furent rentrés dans leur logement, ils reçurent la visite d'un autre Chambellan & des deux Jesuites, qui leur apportoient un présent de fruit au nom de l'Empereur. C'étoient un melon, trois differentes sortes de raisin, & des groseilles fraîches. Ils avoient ordre aussi de leur demander ce qu'ils aimoient le mieux, ou de se vêtir à la Chinoise, ou de conserver les habits de leur Nation. Ils en laisserent le choix à Sa Majesté, qui leur envoya aussitôt deux habillemens Chinois, avec les chemises, les bonnets, les bas & les bottes, en leur recommandant de les porter. L'une étoit doublée de peau de renard,

Ils s'habillent à la Chinoise.

Lange. 1717.

renard, l'autre de martre. Les robbes de dessus l'étoient de peaux du ventre, jointes avec beaucoup de propreté, & si blanches, qu'on avoit peine à les distinguer de l'hermine.

L'Empereur leur offre des curiosités de la Chine.

Le 14, les Envoyés reçurent une autre visite des mêmes personnes, qui les conduisirent au Palais, où on leur demanda, de la part de l'Empereur, s'ils ne se proposoient pas de porter à leurs Majestés Czariennes quelques curiosités de son Empire. Ils répondirent que le cabinet de leurs Majestés Czariennes en étant mal fourni, ils ne doutoient pas qu'elles n'en reçussent quelques-unes avec beaucoup de plaisir ; mais que depuis si peu de tems qu'ils étoient à la Chine, ils n'avoient pas eu l'occasion d'en voir un grand nombre. L'Empereur leur fit dire que s'ils vouloient lui envoyer le memoire de celles qu'ils desiroient, il les leur feroit fournir de sa propre collection. Ils repliquerent que ne connoissant point les raretés de la Chine, ils regarderoient comme les plus précieuses, celles qu'il plairoit à Sa Majesté de leur envoyer. Vers midi, étant retournés à leur logement, ils y virent bien-tôt reparoître le même Chambellan & les deux Jesuites, qui venoient leur apprendre que par l'ordre de l'Empereur on leur fourniroit des lits, deux mules de selle pour leur propre usage, des chevaux pour leurs domestiques, & que ces montures seroient relevées tous les jours. Ils ajouterent que Sa Majesté leur avoit assigné des provisions qui leur seroient fournies par mois, & qui consisteroient en argent, en moutons, en riz & en fourrage ; enfin qu'elle avoit ordonné qu'ils fussent accompagnés chaque jour d'un Mandarin, qui prendroit soin de ne les laisser manquer de rien. On plaça le même jour une sentinelle à leur porte.

Provisions assignées pour leur subsistance.

Ils demandent un poisle de porcelaine.

Les Jesuites étant demeurés seuls avec eux, Lange pria le Pere Parennin de lui procurer un poisle de porcelaine, conforme au modéle qu'il lui remit, du moins s'il s'en trouvoit à Peking. Le Jesuite lui répondit que cette sorte de commodité n'étoit point en usage à la Chine ; mais qu'il ne seroit peut-être pas impossible de faire composer un poisle exprès. Il ajouta qu'il ne falloit pas esperer neanmoins qu'aucun Ouvrier voulût l'entreprendre sans la permission de l'Empereur. Comme il étoit chargé par ce Monarque d'apprendre d'eux ce qui pourroit être agréable à leurs Majestés Czariennes, il retourna sur le champ au Palais, quoiqu'un peu contre son inclination, pour faire son rapport à l'Empereur. Un heure après, il revint prendre le modéle, pour le porter à Sa Majesté Impériale ; & bien-tôt il vint déclarer aux Envoyés que Sa Majesté enverroit un Mandarin dans la Province où se fait la porcelaine, avec ordre d'y attendre que le poisle fût achevé, pour en faire présent au Czar. En même tems Stumpf, Président du Tribunal des Mathématiques, fut chargé de faire preparer un modéle de bois dans cette vûë. Lange apprenant que le Mandarin se disposoit à partir, lui fit present de quelques sables, pour lui inspirer du zele à le servir, & lui fit promettre de revenir s'il pouvoit au mois d'Août 1717. Le 15 le Gouverneur de la Tartarie Orientale vint l'avertir de se préparer à son départ ; il ajouta que le dessein de Sa Majesté Impériale étoit d'envoyer avec lui des Ambassadeurs à la Cour de Russie. En effet, deux Seigneurs Chinois & deux Tartares furent nommés immediatement pour cette Ambassade ; après quoi l'Empereur sortit immediatement de la Ville, pour prendre le divertissement de la chasse. Le 20 de Jan-

Chasse de l'Empereur.

LANGE. 1717.

vier 1717, ce Prince revint à Chang-chieun (99), où s'étant arrêté quelques jours, il rentra dans Peking pour célébrer la fête de la nouvelle année, qui tombe, suivant le Calendrier Chinois, au 2 de Février.

Cérémonie de la nouvelle année.

Il étoit arrivé, à cette occasion, plus de mille Mandarins de toutes les Provinces de l'Empire pour se présenter à la Cour, & feliciter Sa Majesté Impériale. L'Auteur observe ici que l'Ordre des Mandarins contient cinq differens dégrés. Ceux du premier rang furent admis dans la cour la plus interieure du Palais, d'où ils pouvoient voir, par la porte de la salle, qui étoit ouverte, l'Empereur assis sur son Trône, & lui rendre leurs devoirs à genoux, avec les cérémonies établies par l'usage. Les Mandarins de la seconde classe s'arrêterent dans la seconde cour, & les autres dans les cours suivantes, jusqu'à la cinquiéme (1). Le reste des Officiers de l'Empereur, qui n'étoient pas Mandarins, demeura dans les rues en grand nombre, & rendit de-là ses respects. Du plus distingué jusqu'au plus vil, ils étoient tous pompeusement vêtus en satin, orné de figures de dragons, de serpens, de lions, & même de païsages travaillés en or. Leur robbe exterieure offroit sur le dos & sur la poitrine de petits quarrés, qui contenoient des oiseaux & d'autres bêtes en broderie. C'étoient les marques qui servoient à distinguer leurs emplois. Celles des Officiers Militaires étoient des lions, des léopards, des tygres, &c. Les Savans, ou les Docteurs de la Loi, avoient des paons, &c. Les Envoyés de Russie & les Jesuites furent reçus dans la premiere cour, entre (2) les Mandarins de la plus haute classe. Ils y trouverent dix éléphans, parés avec beaucoup de magnificence. Dans la troisiéme cour, c'est-à-dire, entre les Mandarins du troisiéme rang, on en faisoit remarquer un qui finissoit justement sa centiéme année, & qui étoit déja revêtu de sa dignité à la conquête des Tartares. L'Empereur lui envoya un de ses valets de chambre, pour lui déclarer » qu'il auroit l'honneur d'être introduit dans la » salle, & qu'à son entrée, l'Empereur lui feroit l'honneur de se lever de » son Trône ; faveur néanmoins qu'il ne devoit attribuer qu'à son âge, & » qui ne regardoit pas sa personne. Après cette Audience solemnelle, Sa Majesté reçut un grand nombre de présens. Ensuite étant retournée à *Chang-chienne*, elle y vit jouer un feu d'artifice, auquel les Envoyés de Russie, & tous les autres Européens reçurent ordre d'assister.

Ordre des Mandarins.

Où les Envoyés furent placés.

Faveurs accordées à un vieillard.

Feux d'artifices & autres spectacles Chinois.

On fit d'abord paroître quantité de figures de bois en forme humaine, qui se diviserent en deux partis, pour faire diverses escarmouches, avec des fusées au lieu de fléches. L'un des deux cedant l'avantage, & disparoissant aussitôt, les vainqueurs attaquerent une Ville, qui fut battue, & qui se défendit l'espace d'une demie heure ; jusqu'à ce que deux ou trois mille fusées, s'élevant en l'air, y creverent avec un bruit terrible. Ensuite on vit s'avancer sur les remparts quantité de Guerriers qui secoüoient leurs épées avec des mouvemens continuels. Au-dessous, il s'en présenta d'autres, qui firent feu sur ceux de dessus. Pendant ce combat, deux dragons de papier, longs chacun de deux toises, portant une lanterne dans la gueule, & le ventre illuminé au

(99) C'est peut-être *Chang-chun-yeun*.

(1) C'est proprement la premiere, c'est-à-dire, la cour exterieure.

(2) Journal de Lange, dans l'Etat présent de la Russie, p. 27. & suiv.

dedans par des chandelles, s'avancerent sur la place, y firent plusieurs sortes de mouvemens, & s'évanoüirent bien-tôt avec tous les Assiegés. Les autres continuerent de battre la Ville, & firent sauter un second bastion. Alors les deux Partis étant rafraîchis par des renforts, l'attaque & la défense recommencerent vigoureusement. Les deux dragons reparurent aussi pour faire de nouveaux mouvemens, & la Forteresse se rendit aussi-tôt qu'ils eurent disparu. Telle fut la fin du spectacle. La place étoit bordée de plusieurs milliers de lanternes, peintes de diverses couleurs, qui donnoient beaucoup de lustre à cette scene. Pendant l'execution du feu d'artifice, l'Empereur fit demander plusieurs fois aux Envoyés s'ils le trouvoient de leur goût. Les Jesuites leur apprirent que deux siécles auparavant, sous d'autres Empereurs, on avoit représenté le même spectacle sans la moindre alteration.

Nom de la race Tartare qui occupe le Trône de la Chine.

Les Chinois donnent à la famille Tartare, qui regne aujourd'hui, le nom de *Taytsing* ou *Tayoir*, c'est-à-dire, de *grande pureté*, parce que les Tartares, disent-ils, furent envoyés par le Ciel, comme un déluge, pour laver le sang innocent qui avoit été répandu, & pour éteindre le feu des discordes intestines. Chan-chi, Fondateur de cette race, étoit fils de *Tsun-te*; qui étant mort en 1644, au milieu de ses conquêtes, lorsque ce jeune Prince étoit à peine âgé de six ans, le laissa sous la tutele de son frere. Les devoirs de sa Regence furent remplis avec tant de réputation, qu'il fut nommé *A-ma-han*, ou *A-ma-vang*, c'est-à-dire, *Pere Royal*.

Comment l'Empereur Kang-hi est parvenu à l'Empire.

Chan-chi, dès l'âge de vingt-quatre ans, tomba dans une maladie, à laquelle il prévit qu'il n'échapperoit pas. Il fit appeller ses enfans; & leur ayant declaré que sa fin approchoit, il leur demanda lequel d'entr'eux se croyoit assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, & pria son pere de disposer à son gré de sa succession. Mais Kang-hi, le plus jeune, qui étoit alors dans sa neuviéme année, se mit à genoux devant le lit de son pere, & lui dit, avec beaucoup de resolution: » Mon pere, je me crois assez fort pour prendre sur moi l'administration de l'Etat, si la mort vous enléve à nos esperances. Je ne perdrai » pas de vûë les exemples de mes ancêtres, & je m'efforcerai de rendre la » Nation contente de mon Gouvernement. Cette réponse fit tant d'impression sur *Chan-chi*, qu'il le nomma aussi-tôt pour son Successeur, sous la tutele de quatre personnes, par les avis desquels il devoit se gouverner. En 1661 Kang-hi monta sur le trône; & sa minorité finissant en 1666, il ne tarda pas plus long-tems à regner par lui-même. Bien-tôt on lui vit donner des preuves de sa force d'esprit & de corps. Il renonça au vin, à l'usage des femmes, & à l'indolence. S'il prit plusieurs femmes, suivant l'usage de la Nation, on ne le vit presque jamais avec elles pendant le jour. Depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, il s'occupoit à lire les demandes de ses peuples, & à regler les affaires de l'Etat. Le reste du jour étoit donné aux exercices militaires, & aux Arts Liberaux. Il y fit des progrès si extraordinaires, qu'il devint capable d'examiner les Chinois sur leurs propres Livres, les Tartares sur les operations de la Guerre, & les Européens sur les Mathematiques.

Prémices de son gouvernement.

Ses grandes qualités.

Depuis l'année 1682, où la tranquillité de l'Empire se trouva bien établie, il ne manqua point tous les ans de marcher avec une Armée dans la Tartarie, moins pour se procurer le plaisir de la chasse, que pour entretenir

LANGE. 1717.

les Tartares dans leurs belliqueuses habitudes, & les empêcher de tomber comme les Chinois, dans l'oisiveté & la mollesse. Il fit éclater son jugement & son courage, en arrêtant les plus dangereuses conspirations, avant qu'elles fussent capables de troubler la paix de l'Empire. L'Auteur, rendant témoignage de ce qui se passoit pendant son séjour à Peking, assure qu'un Gouverneur justement accusé n'échappoit jamais au châtiment; que l'Empereur étoit toujours affable au peuple; que dans les tems de cherté, il diminuoit souvent les impositions publiques, & qu'il faisoit distribuer entre les Pauvres de l'argent & du riz, jusqu'à la valeur de plusieurs millions. Il n'étoit pas moins liberal pour les Soldats. Il payoit leurs dettes lorsqu'il jugeoit que leur paye n'étoit pas suffisante; & dans la saison de l'hyver, il leur faisoit un présent extraordinaire d'habits contre le froid. Les Marchands qui exerçoient le Commerce avec les Russiens, se ressentoient particulierement de sa bonté. Souvent, lorsqu'ils n'étoient point en état de faire leurs payemens au terme, il leur faisoit des avances de son trésor pour les acquitter avec leurs créanciers. En 1717, le Commerce étant dans une si grande langueur à Peking, que les Marchands Russiens n'y trouvoient point à se défaire de leurs marchandises, il déchargea ses Sujets des droits ordinaires, ce qui lui fit perdre dans le cours de cette année vingt mille onces d'argent de son revenu.

Son estime pour les Sçavans.

Les savans, continue Lange, sont dans une haute estime à la Cour de ce grand Monarque. Cependant il prend soin qu'ils n'abusent point de leurs lumieres pour devenir incommodes au peuple. L'exercice continuel de tant de vertus a rendu son gouvernement si glorieux, que les Chinois distinguent son regne par le nom de *Tey-ping*, qui signifie *grande tranquillité*. Autant que les Envoyés Russiens pûrent s'en assurer par leurs informations, il avoit alors dix-neuf fils & douze filles, tous mariés, à la réserve de deux Princes, l'un de treize ans, l'autre de douze; sans compter trois garçons & trois filles qui étoient morts dans l'enfance. La plûpart de ses filles étoient mariées dans la Tartarie. C'étoit autant de moyens qu'il avoit habilement employés pour faire entrer dans ses interêts les Rois & les Princes de cette vaste Région. Aussi les comptoit-il presque tous au nombre de ses Vassaux. L'Auteur parle avec admiration de la multitude de ces Seigneurs Tartares, qui se rassemblent tous les ans à Peking, dans le cours de Janvier & de Février, pour faire à Sa Majesté Impériale les complimens de la nouvelle année. Quelques-uns font un voyage de cinquante ou soixante journées. Ils sont reçus fort civilement de l'Empereur, qui fournit à la dépense de leur entretien, pendant leur séjour dans la Capitale, & qui leur fait présent d'une robe & d'autres habits.

Nombre de ses enfans.

Sa politique dans leurs mariages.

Sa religion.

A l'égard de la Religion, il ne mérite pas moins d'éloges; car n'ayant jamais eu beaucoup d'inclination pour l'idolatrie, il a souvent dit aux Jésuites: » Ce n'est point au Firmament ni aux Etoiles que je rends mes adora» tions. Je n'adore que le Dieu vivant de la Terre & du Ciel. Il a lû quantité de Livres chrétiens, qui l'ont disposé à tolerer dans ses Etats la Religion Romaine; & depuis quelques années, il a fait présent, aux Jésuites, de quinze mille onces d'argent pour faire bâtir une Eglise. Mais à présent, qu'il est avancé en âge, les femmes l'ont engagé à recourir aux Idoles (3) pour ob-

Kang-hi se refroidit pour le Christianisme.

(3) Les Auteurs Anglois accusent ici les Jésuites de maltraiter un peu ce grand Empe-

tenir une longue vie ; quoiqu'il paroisse que la complaisance y ait plus de part que la confiance & la persuasion. D'ailleurs, les Chrétiens n'ont jamais eu de plaintes à faire de lui ; mais, du tems de l'Auteur, ils étoient persécutés par les Seigneurs de la Cour, qui ne se proposoient rien moins que d'extirper le Christianisme dans l'Empire (4).

Lange. 1717.

Eclaircissemens tirés du Pere le Comte.

On croit devoir joindre ici ce qu'on lit dans le Pere le Comte sur la personne de l'Empereur *Kang-hi* & sur la forme de son Trône, pour supplément aux Descriptions qu'on a déja rapportées. Le Superieur du Collége des Jésuites ayant été averti, par deux Eunuques, de se rendre au Palais avec ses Compagnons, ils furent tous portés dans des chaises jusqu'à la premiere porte, d'où ils traverserent à pied huit cours d'une prodigieuse longueur, bâties en rond, avec des logemens d'architecture différente, mais fort commune ; à la réserve de ces grands édifices quarrés & soutenus par des arches, sous lesquelles on passe d'une cour à l'autre. Rien n'est si majestueux que cette espece de grands pavillons. Leur hauteur & leur largeur sont proportionnées à l'épaisseur, qui est extraordinaire. La matiere est un marbre blanc, dont la couleur est un peu alterée par l'âge. Au travers d'une de ces cours passe un ruisseau, sur lequel on voit plusieurs petits ponts du même marbre, mais plus blanc & mieux travaillé.

Entrée des Jésuites au Palais.

Description des cours & du grand Trône.

La beauté de ce Palais ne consiste pas tant dans plusieurs piéces curieuses d'architecture, dont il est composé, que dans une multitude incroyable d'édifices & dans un nombre infini de cours & de jardins, qui sont tous disposés regulierement, & qui forment ensemble une demeure digne du Monarque qui l'habite. L'unique chose qui surprit l'Auteur & qui lui parut singuliere dans son genre, fut le Trône Impérial (5). Il en donne la description, telle, dit-il, qu'il la retrouve dans sa memoire. Au milieu d'une des grandes cours est une base quarrée, ou une masse solide, d'une grosseur extraordinaire, dont le sommet est orné d'une balustrade qui a beaucoup de ressemblance avec celles de l'Europe. Cet édifice en soutient un second, mais de forme pyramidale, sur lequel on en voit trois autres, qui diminuent en grosseur à proportion qu'ils s'élevent. Sur le plus haut, on a bâti une grande salle, dont la voûte, couverte de thuiles dorées est soutenue par quatre murs & par quatre rangs de colonnes vernies, entre lesquelles est placé le Trône.

Eclat singulier du Trone.

Ces grandes bases, avec leurs balustrades de marbre blanc, & disposées comme en amphithéâtre, jettent, par la splendeur de leur dorure & de leur vernis, un éclat qui éblouit les yeux lorsqu'il est encore relevé par la lumiere du soleil, & forment une des plus belles perspectives du monde ; sur-tout étant placées au centre d'une cour fort spacieuse, qui est environnée de quatre magnifiques rangées de bâtimens. Si l'on y avoit employé les ornemens de notre architecture moderne & cette noble simplicité qu'on estime tant dans nos édifices, ce seroit sans doute le plus magnifique Trône qui ait jamais été dressé par l'art.

reur, parce qu'irrité des disputes qu'il voyoit naître entre les Missionnaires, il cessa de favoriser la Religion chrétienne.

(4) Journal de Lange, *ubi sup.* pag. 31. & suivantes.

(5) Il y a plusieurs Trônes, dont quelques-uns sont renfermés dans des salles ; mais il paroît que celui-ci est le grand Trône Impérial.

LANGE. 1717.

Les Jésuites sont introduits dans la chambre de l'Empereur.

Situation de ce Prince.

Les Missionnaires, après un quart d'heure de marche, arriverent enfin à l'appartement de l'Empereur. L'entrée n'avoit rien de splendide; mais l'antichambre étoit ornée de sculptures, de dorures & de marbres, dont la propreté & le travail surpassoient beaucoup la richesse de la matiere. A l'égard de la chambre du corps, comme le second deuil n'étoit point encore fini pour l'Impératrice mere, elle étoit dépouillée de tous ses ornemens, & n'en avoit pas d'autre que la personne même du Souverain, qui étoit assis, à la mode des Tartares, sur une estrade ou un sopha, élevé de trois pieds, & couvert d'un tapis blanc qui occupoit toute la largeur de la chambre. Il avoit près de lui quelques livres, de l'encre & des pinceaux (6). Son habit étoit une veste de satin blanc, fourrée de sable. A droite & à gauche il avoit une rangée de jeunes Eunuques, les jambes serrées, & les bras pendans vers la terre au long des côtés, posture qui passe à la Chine pour la plus respectueuse (7). C'étoit dans cet état, le plus modeste qu'un simple Seigneur eut pû choisir, que l'Empereur de la Chine avoit voulu paroître aux yeux des Missionnaires François, dans la vûe apparemment de faire moins éclater sa grandeur ordinaire, que les devoirs qu'il rendoit à sa mere & la douleur qu'il ressentoit de sa mort.

Circonstances de l'audience.

En arrivant à la porte, les Jésuites doublerent le pas, suivant l'usage, pour gagner l'extrémité de la chambre opposée à l'estrade de l'Empereur. Là, se trouvant vis-à-vis de lui, ils se tinrent quelque tems dans la même posture que les Eunuques, & tombant ensuite à genoux, ils se prosternerent trois fois (8). Alors ils reçurent ordre de s'avancer, & de se remettre à genoux devant Sa Majesté. Ce Prince, après leur avoir fait diverses questions sur les affaires de la France, sur leur voyage, & sur le traitement qu'ils recevoient des Mandarins, leur dit: » Voyez si je puis ajouter quel- » que nouvelle faveur à celles que vous avez déja reçues de moi. Si vous » désirez quelque chose de moi, vous pouvez le demander librement. Ils le remercierent de sa bonté, & lui promirent de prier tous les jours pour sa conservation. Cette réponse ayant paru lui plaire, il leur permit de se retirer; ce qui se fait sans aucune cérémonie. La crainte & le respect dont ils furent remplis à la vûe du plus puissant Monarque de l'Asie, ne les empêcha point d'observer attentivement sa personne. A la verité, pour ne pas se rendre coupable d'un excès de liberté (car dans tout ce qui regarde la personne de l'Empereur, le moindre oubli du devoir passe pour un crime) ils avoient commencé par lui demander la permission de satisfaire leur curiosité. Ils lui trouverent la taille un peu au dessus de la médiocre, plus remplie que ce qu'on appelle en Europe une taille dégagée, mais plus menue néanmoins que les Chinois ne la souhaitent; le visage plein & défiguré par la petite verole, le front large, le nez petit, à la maniere Chinoise, la bouche bien faite, & beaucoup d'agrément dans la partie inférieure du visage. Enfin, s'il y avoit peu de majesté sur son visage, on y découvroit du moins toutes les appa-

Observations des Jésuites sur la personne de l'Empereur.

(6) La Description de Gemelli paroît copiée de cet endroit. *Voyez* son article dans l'Introduction.

(7) Mémoires du Pere le Comte, p. 37. & suivantes.

(8) Gemelli représente les mêmes circonstances.

rences d'un excellent naturel. Ses manieres d'ailleurs avoient quelque chose de relevé & qui annonçoit sa grandeur.

Lange. 1717.

Présent qu'ils reçoivent de sa part.

De son appartement, les Missionnaires se rendirent dans un autre, où les Mandarins leur offrirent du thé, & leur firent present, de la part de l'Empereur, d'environ cent pistoles. Cette libéralité parut médiocre aux Missionnaires en considérant de quelle part elle venoit; mais elle étoit considérable par rapport aux usages de la Chine, où les Grands ont pour maxime de recevoir beaucoup & de donner le moins qu'il est possible. D'un autre côté, Sa Majesté Impériale les combla d'honneur, & donna ordre qu'ils fussent conduits jusqu'à leur logemenr par un de ses Officiers (9).

CHAPITRE XIV.

Voyage du Pere Antoine Gaubil, *Missionnaire Jésuite, depuis Canton jusqu'à Peking.*

Introduction.

Fond de cet Ouvrage.

Le journal suivant n'est qu'un extrait de plusieurs piéces curieuses, publiées à Paris par le Pere Etienne Souciet, Jésuite, sous le titre d'*Observations Mathématiques, Geographiques, Genealogiques & Phisiques, tirées des anciens Livres Chinois, ou faites nouvellement aux Indes & à la Chine par les Peres de la Compagnie de Jesus* (10). La plûpart sont du Pere *Gaubil*, jeune-homme d'un mérite distingué & d'une ardeur infatigable, qui fit le voyage de la Chine en 1721, avec le Pere Jacquet autre Missionnaire du même Ordre, en qualité de Mathématicien. Outre l'observation de la latitude & de la longitude des places, tant à la Chine, que dans d'autres Pays, surtout à *Pulo Kondora*, on trouve dans ce Recueil divers extraits des Auteurs Chinois, concernant leur Astronomie, leur Chronologie & leur Histoire, illustrés par les notes du Pere Gaubil, qui a pris soin d'expliquer fort utilement les termes & d'éclaircir la Géographie de Marco Polo, de Rubruquis, & de plusieurs autres voyageurs en Tartarie, au Tibet & à la Chine. Aucun Missionnaire n'avoit formé cette entreprise avant lui, & n'auroit été capable d'y réussir. Le Pere Gaubil s'étoit efforcé aussi de recueillir toutes les informations possibles, sur les mêmes Pays & sur les Régions voisines.

Utilité des Notes du Pere Gaubil.

Détail du voyage de l'Auteur.

Gaubil. 1722.

Observations de l'Auteur sur la Ville de Canton.

Suivant les dimensions & les calculs du Pere Gaubil, l'étendue de *Quan-cheu-fu*, ou Canton, est d'un mille & demi du Nord au Sud. Il observa toujours que la latitude de cette Ville est de vingt-sept dégrés huit minutes (11); & par la fin de l'Eclipse de lune du 22 Décembre 1722,

(9) Mémoires du Pere le Comte, p. 39. & suivantes.

(10) A Paris, chez Rollin, en 1729, *in* 4°. C'est le premier Tome de trois de la même nature, qui ont été publiés par le même Jésuite.

(11) Cependant, aux mois d'Octobre & de Novembre, il la trouva moindre de trente ou trente-cinq secondes.

GAUBIL. 1722.

trente-une minutes après minuit, il trouva que la distance méridienne de Toulouze étoit d'environ sept heures vingt-quatre minutes ou de cent onze dégrés : d'où il faut conclure que de Paris, elle est de cent neuf dégrés vingt minutes (12) ; & de Ferro, cent vingt-neuf dégrés vingt minutes. La Ville des Tartares, qui est du côté du Nord, a de grandes places vuides, & n'est d'ailleurs que médiocrement peuplée : mais du centre jusqu'à la Ville Chinoise elle est d'une beauté singuliere, c'est-à-dire bien bâtie, divisée par de belles rues, qui sont fort proprement pavées & remplies d'arcs de triomphe.

Beauté de ses Palais.

Le Palais où les Lettrés s'assemblent pour honorer Confucius, celui dans lequel ils sont renfermés pour subir l'examen, & ceux du Viceroi & du Général des Troupes sont d'une magnificence extraordinaire. Mais la Ville Chinoise n'a rien de remarquable, à la reserve de quelques rues, vers la riviere, qui sont bordées de belles boutiques. Toutes les autres sont fort étroites.

Ses fauxbourgs.

Le fauxbourg Ouest est le mieux peuplé & de la plus belle apparence du monde. Ses rues, dont le nombre est infini, sont droites, pavées de grandes pierres quarrées, & bordées de grandes & belles boutiques. Comme la chaleur oblige de les couvrir, on croit se promener à Paris dans les galleries du Palais. On remarque, dans le même fauxbourg, les beaux magasins que les Marchands se sont bâtis au long de la riviere. Les fauxbourgs de l'Est & du Sud consistent dans quelques misérables rues, habitées par une populace indigente. Mais la plus belle vûe de Canton est celle de la riviere & des canaux, avec leur prodigieux nombre de Barques de toutes sortes de grandeur, qui paroissent se mouvoir sur terre, parce que la superficie de l'eau est couverte d'arbres & d'herbages.

Son départ de Canton avec le Pere Jacquet.

Le 31 de Décembre, l'Auteur partit de Canton, accompagné du Pere *Jacquet*, Réligieux du même Ordre, pour se rendre à Peking, où ils étoient appellés par les ordres de l'Empereur, en qualité de Mathématiciens. Le Tsung-tu leur avoit donné huit cens cinquante livres pour la dépense de leur voyage. Ils s'arrêterent, la nuit suivante, à *Fos-chan*, qui ne passe que pour un Village, quoiqu'il ne soit gueres moins peuplé que Canton, qui n'en est éloigné que de trois lieues trois quarts à l'Est. C'est un endroit des plus considérables de la Chine pour le Commerce.

Tang-pu ou Corps de garde, d'où l'on salue les Mandarins.

Le 2 de Janvier, les deux Missionnaires passerent la nuit, dans leur Barque, près d'un *Tang-pu* ou d'un corps de garde. Lorsqu'un Lettré ou un Mandarin passe devant ces lieux, il est salué dans sa Barque par les soldats de garde, qui le distinguent aux banderolles & aux picques des personnes de son cortége. D'ailleurs il se fait reconnoître en battant trois fois sur de grands bassins de cuivre, qui se nomment *Los*. Tous les jours au soir, en arrivant au lieu du repos, il bat deux ou trois fois du même tambour, pour avertir le *Tang-pu*, qui répond par le même nombre de coups, & qui est obligé de garder la Barque pendant la nuit. Ces Tang-pu se transportent, & sont ordinairement placés à deux lieues l'un de l'autre, mais de maniere que le second puisse être vû du premier. Ils ont des sentinelles, pour donner les signaux dans l'occasion (13).

(12) On trouve plus correctement, dans la Table, cent-neuf degrés trente minutes.
(13) Gaubil, *ubi sup.* p. 123. & suiv.

Le

Le 3, Gaubil & son compagnon dînerent à *San-chui-hyen*, cinq lieues à l'Ouest Nord-Ouest de *Fo-chan*. Ce fut là qu'ils entrerent dans la riviere qui coule à Nan-yong-fu. Le soir ils se logerent sous le Tang-pu, après avoir traversé une des plus belles contrées de la Chine & des mieux peuplées, ou du moins fort supérieure à celle qu'ils virent le jour suivant.

GAUBIL. 1722.

Riviere qui conduit à Nan-yong-fu.

Le 5, ayant dîné à *Tsin-yuen-hyen*, ils y trouverent la latitude de vingt-trois dégrés quarante-cinq minutes. Le 12 ils passerent par *Cha-cheu-fu*, & le 16 ils arriverent à *Nan-yon-fu*, où l'on voit deux Ponts sur deux rivieres. Cette Ville est située à vingt-cinq dégrés dix-sept minutes de latitude, & deux dégrés quelques minutes plus Est que Canton. Le Pays, dans l'espace de deux lieues jusqu'à Tsin-yuen-hyen, est montagneux, rempli de pierres & mal peuplé. La riviere y fait des détours considérables, qui la rendent fort difficile à remonter.

Latitude de Tsin-yuen-hyen.

Les Missionnaires, ayant pris terre ici, se firent conduire à *Nangan*, qui est éloigné de six lieues. La route est coupée par la grande montagne de Melin. La grande porte d'une Ville fait la séparation des Provinces de Quang-tong & de Kyang-si. On marche d'une Ville à l'autre par un chemin roide & étroit, mais bien pavé, qui est proprement une chaussée. Jamais l'Auteur n'avoit vû, dans les rues de Paris, autant de monde que dans les grands chemins de ces Provinces.

Séparation des Provinces de Quang-tong & de Kyang-si.

Le 19, il reprit une Barque à *Nan-gan*, sur une riviere qui prend sa source près de cette Ville. Elle se rend, par de longs détours entre les Montagnes, à *Kan-cheu-fu*, où, recevant quantité de ruisseaux, elle devient une riviere considérable. Ses rives sont ornées d'un grand nombre de belles Villes & de Villages, sans y comprendre la Cité de *Nan-kang-hyen*, quatorze lieues au Nord de Nan-gan.

Nan-gan.

Kan-cheu-fu tient le second rang entre les Villes de la Province de Kyang-si. Sa situation est au vingt-cinquiéme dégré cinquante-deux minutes de latitude, deux degrés quelques minutes plus à l'Est que Canton. On vante ses murs, la beauté de ses rues & de ses Palais, & l'étendue de son district. Les Francisquains Espagnols & les Jésuites Portugais y ont chacuns leur Eglise. Trois lieues au Nord de cette Ville on trouve les Che-po-tans (14), qui sont des rocs dont la surface de la riviere est couverte. On en distingue deux, qui demandent beaucoup d'habileté pour les traverser, & qu'on ne passe pas même sans danger pendant les grandes eaux. Aussi les Chinois font-ils des vœux dans cette occasion. Aux deux extrêmités de ces écueils, on voit un Temple, où les Bonzes demandent l'aumône aux passans, & ne manquent point de montrer de longues listes de Matelots qui n'ont eu l'obligation de leur salut qu'à leur charité.

Kan-cheu-fu.

Rocs nommés Che-po-tans.

Sept lieues plus loin, & douze au Nord-Ouest de *Kan-cheu-fu*, on rencontre *Van-gan-hyen*, Ville dont la situation est fort agréable. Ensuite on entra dans des contrées d'une fertilité charmante, remplies de Villes & de Villages, tels que *Ki-gan-fu*, Ville du premier ordre, *Tay-hyo*, *Kyen-chuy*, & *Hya-kyang*, Villes du troisiéme; *Kan-cheu*, grand Bourg où toutes les drogues de la Chine se rassemblent, & *Fu-chin*, Ville d'un grand Commer-

(14) Nieuhof les place à beaucoup plus de distance de Kancheu-fu. *Voy. ci-dessus son Journal.*

GAUBIL. 1722.

Nan-chang-fu, Capitale de Kyang-si.

ce. Enfin les deux Missionnaires arriverent à *Nan-chang-fu* (15), Capitale de Kyang-si. Cette Ville est grande & bien peuplée. Ses rues sont belles. La riviere qui l'environne & qui est couverte de Barques, les Quays qui regnent au long de cette riviere, les jardins coupés en terrasses, & les Palais qui se présentent dans le Port, pour loger les Officers & les Commissaires Impériaux, donnent beaucoup d'agrément à la perspective. Nan-chang-fu est à vingt-huit degrés trente-cinq minutes de latitude. Sa longitude est un peu plus Ouest (16) que celle de Peking (17).

Le 7 de Février, ayant quitté Nan-chang-fu & la route de Peking par terre, ils continuerent leur voyage par eau. Le 11, ils arriverent à *Kyen-kyang-fu*, après avoir fait quatre lieues par terre. Cette Ville, qui est grande & du premier ordre, se trouve située sur la rive Sud du Kyang. Elle est entourée de murailles, mais presque déserte, à trente-neuf degrés cinquante-six minutes de latitude. Les Jésuites François y ont une Eglise. Kyen-kyang-fu est à quatre lieues du lac de *Po-yang* que les deux Missionnaires avoient traversé dans leur route. Ce lac, qui contient plusieurs belles Isles, est formé par quantité de grandes rivieres. On voit sur ses bords un grand nombre de Villes & de Villages, entre lesquels est *Nan-kang-fu*, grande Ville sur la rive Ouest, mais déserte & mal bâtie. Il s'étend l'espace de seize lieues, du Sud-Est au Nord-Ouest. Sa largeur est d'environ quatre lieues, mais près de Nan-kang-fu elle se resserre jusqu'à deux. C'est entre cette Ville & Kyen-kyang qu'on voit la fameuse montagne de *La-chan*, qui contient, dit-on, trois cens Temples ou Couvens, avec un nombre infini de Bonzes.

Eglise des Jésuites à Kyen-kyang-fu.

Montagne de La-chan, & ses trois cens Couvens de Bonzes.

Le 13, Gaubil & son compagnon s'embarquerent sur le Kyang, & gagnerent le lendemain *Wang-cheu-fu* dans la Province de *Hu-quang*. En arrivant dans cette Ville, ils essuyerent un furieux orage, qui fut suivi d'un froid très rude. Les montagnes furent couvertes de neige & les ruisseaux glacés, quoique la latitude soit de trente degrés vingt-six minutes. Cet obstacle les arrêta cinq jours, après lesquels ils s'avancerent à Han-cheu, pour se rendre par terre à *He-nan* & *Kay-fong-fu*, où ils s'étoient proposé de faire quelques recherches sur l'origine des Juifs qu'on y avoit nouvellement découverts.

Juifs decouverts à la Chine.

De Kyeng-kyang (18) à *Vu-chang-fu*, Capitale de Hu-quang, les rives du Kyang reçoivent beaucoup d'agrément d'un grand nombre de belles plaines, de Villes & de Villages dont elles sont bordées. Vis-à-vis de Vu-chang-fu, à l'embouchure de la riviere de *Han*, est située la Ville de *Han-keu*. Sur la rive gauche est celle de *Hany-an*. Vu-chang, Hany-an & Han-keu étant à si peu de distance, forment la plus grande & une des plus importantes places de la Chine. A la vûe d'une prodigieuse quantité de Barques, entre lesquelles on en voit de fort grandes, & d'une multitude incroyable de Peuple qui passe continuellement, on s'imagineroit que tout l'Empire est ici ras-

Grandes Villes.

(15) *Nan-chan-fou* dans l'Original; c'est-à-dire, *Nan-shan-fu* suivant l'ortographe Angloise.

(16) Les Cartes des Jésuites la mettent à trente six degrés quarante-trois minutes.

(17) C'est peut-être une erreur, au lieu de *Kyen-kyang*.

(18) C'est peut-être *Kyen-kyang*.

(19) *Hanian* dans l'Original; mais c'est apparemment la même Ville que *Han-yang-fu*.

semblé. Les boutiques de Han-keu offrent toutes sortes de drogues & de Simples.

Les deux Jésuites quitterent cette Ville le 6 de Mars, pour traverser un Pays assez fertile & bien peuplé, mais qui n'a point de Villes ni de Villages remarquables. Après cinq jours de marche, ils entrerent dans la Province de *He-nan*, qu'ils traverserent du Sud au Nord jusqu'à *Kay-fong-fu* sa Capitale. Dans toute cette étendue, ils trouverent le Pays d'une beauté admirable. C'est une vaste plaine, remplie de grandes & belles routes, bordées d'arbres, qui conduisent à des Villes ou des Villages. La route principale est une sorte de chaussée, plus élevée que les autres, d'où la vûe est charmante. Chaque Ville a ses poteaux, qui montrent le chemin vers les Villes voisines. On trouve aussi, par intervalles, des maisons publiques de rafraîchissement; & dans les Villes & les Villages, de grandes hôtelleries pour le logement des voyageurs. Cependant ils sont obligés de porter avec eux leur lit. Mais avec cette précaution & celle d'avoir un cuisinier Européen, on peut voyager aussi commodément qu'en France.

Province de He-nan.

Commodités de la route.

Kay-fong-fu est située à trente-quatre degrés cinquante & une minutes de latitude, environ deux degrés Ouest de Peking. C'est une grande Ville, mais mal bâtie & médiocrement peuplée. Le Wang-ho passe au Nord de ses murs, à la distance d'une lieue & demie. A quatre lieues, du côté du Sud, on trouve une Place de Commerce, qui peut passer pour une grande & belle Ville.

Kay-fong-fu.

La route de Kay-fong-fu à Peking ressemble à la précédente, avec cette différence, qu'elle est plus fréquentée, mais que le Pays est moins agréable & moins fertile. Deux ou trois journées au Nord de Kay-fong-fu, la vûe ne découvre qu'un grand marais, qui est traversé par une grande chaussée. La Province de *Chan-tong* est fort sabloneuse, & la poussiere très-incommode.

Tong-chang-fu (20), qui appartient à cette Province, est une grande & belle Ville, riche, célebre par son Commerce, & située sur le canal royal à trente-six degrés trente-quatre minutes du latitude, & quinze minutes Ouest de Peking.

Tong-chang-fu.

Te-cheu (21) est aussi une belle & grande Ville sur le même canal, & dans la même Province, à vingt lieues de *Tong-chang*, au Nord, & quinze (22) au Sud de Peking. On y voit de magnifiques ponts de brique; mais celui qu'on rencontre, à quatre lieues Ouest-Sud-Ouest de cette Ville est un des plus beaux ponts de l'Univers.

Te-cheu.

L'Auteur passe sur les Temples, les ponts de marbre & quantité d'autres spectacles curieux, qu'il n'eut pas le tems d'examiner. Il arriva heureusement à Peking, le 19 d'Avril, après avoir fait, depuis Han-keu, deux cens trente lieues, d'une par heure (23).

Arrivée de l'Auteur à Peking.

(20) *Ton-chan-fu* dans l'Original; mais c'est une erreur d'impression.

(21) *Te-theu* dans le François; mais il faut remarquer qu'il y a peu de Livres imprimés avec moins de correction, sur-tout pour les Figures.

(22) C'est plûtôt trente-cinq.

(23) Gaubil, *ubi sup.* p. 131. & suiv.

CHAPITRE XV.

Ambaſſade de Charles-Ambroiſe MEZZA-BARBA, *Patriarche d'Alexandrie, vers l'Empereur Kang-hi.*

INTRODUCTION. D'où cet Extrait eſt tiré.

OUTRE la Relation Italienne (24) de cette mémorable Ambaſſade, qui préceda l'expulſion des Miſſionnaires, & qui acheva la ruine de la Religion Catholique à la Chine, il s'en trouve, dans la Bibliotheque raiſonné, un Extrait fort étendu, qui contient tout ce qu'il y a d'eſſentiel dans l'Ouvrage, avec d'utiles Obſervations du Journaliſte. On a cru que cet Extrait pouvoit être ici fort bien employé, avec quelqu'adouciſſement dans les termes.

La Relation de Viani eſt publiée ſous un faux titre.

Quoique le Journal de Mezza-Barba ſoit repréſenté au titre, comme imprimé à Paris, il eſt aiſé de voir, à l'impreſſion même, qu'il ſort d'une preſſe Italienne. La Dédicace de l'Editeur, ſignée *Anatolio Piſtofilace*, eſt écrite de la *Cita non permanente*, & porte pour date le premier de Juin 1739. On nous dit, dans un court Avertiſſement, que l'Ouvrage eſt publié ſur le Manuſcrit de Viani, ſans aucune altération; que ce Manuſcrit a couru dans toute l'Italie pendant la vie du Légat & pendant celle de l'Auteur, comme pluſieurs perſonnes vivantes en peuvent rendre témoignage, & qu'il ne contient rien dont l'Auteur, homme d'une intégrité connue, n'ait été témoin oculaire.

Vie de l'Auteur.

Viani étoit né à Saluces, dans le Piémont, en 1690. Après avoir fait ſes études ordinaires d'humanités & de Philoſophie, auxquelles il joignit celle du Droit civil, il entra, vers l'âge de dix-huit ans, dans l'Ordre des Servites, à Boulogne, où il fut reçu, en 1717, aſſocié du Collége de S. Joſeph. Il enſeigna ſucceſſivement la Philoſophie, qui paroît avoir été ſon étude favorite, à Florence, à Piſtoie, à Montepulciano & à Rome. Il donna auſſi ſon application à l'Eloquence & à la Coſmographie, par le conſeil du Pere *Capaſſi*, Théologien du même Ordre, qui le préſenta enfin à M. Mezza-Barba, & le fit entrer à la ſuite de ce Prélat, en qualité de Confeſſeur, pour l'accompagner dans le voyage de la Chine. Après ſon retour en Italie, où Mezza Barba fit de grands éloges de ſon mérite, il fut reçu par l'Univerſité de Turin, au nombre des douze Théologiens établis pour examiner ceux qui prennent le degré de Docteur. On l'auroit élevé lui-même au Doctorat, s'il n'eût refuſé cette diſtinction. Quoique nommé Provincial du Piémont, en 1735, & choiſi, en 1738, Définiteur général, il ſe retira pendant quelques

(24) Intitulée: *Iſtoria delle coſe operate nella China da M. Gio Ambrogio Mezza-Barba, Patriarca d'Aleſſandria, Legato Apoſtolico in quell' Impero, & di preſente Veſcovo di Lodi: ſcritta dal Padre Viani, ſuo Confeſſore, e Compagno nella predetta Legazione. Opera data adeſſo la prima vota à la luce. In Pariggi, appreſſo Monſu Briaſſon. Con privilegio.* Le nom de *Jean* paroît ici donné par mégarde à Mezza Barba, qui eſt nommé par-tout ailleurs *Charles-Ambroïſe*. L'Ouvrage eſt *in* 8°, avec une Epitre dédicatoire, un Avertiſſement de l'Editeur & une Lettre de Viani. L'Extrait qu'on en donne ici, parce qu'on ne s'eſt pas flatté de pouvoir le mieux faire, eſt tiré de la premiere & de la ſeconde Partie de la Bibliotheque raiſonnée, Edition d'Amſterdam de 1740.

années à Rome, pour y mener une vie plus tranquille. Mais, bien-tôt après, le Général des Servites l'envoya, contre son attente, à Naples, en qualité de son Vicaire général, pour y appaiser quelques différends qui s'étoient élevés dans ce Royaume entre les Religieux de son Ordre. Ensuite il lui confera le Prieuré de S. Marcel à Rome. Mais Viani ne jouit pas long-tems de cette nouvelle faveur. Il fut emporté par une attaque d'apoplexie, à Naples, vers la fin de la même année, âgé de quarante-neuf ans.

INTRODUCTION.

Sa mort.

Tandis qu'il faisoit sa résidence au Collége de S. Joseph à Boulogne, il publia, en Italien, un Traité *sur l'Ame des Bêtes* (25), traduit du François, qu'il entendoit parfaitement. Nous avons aussi quelques Prolegomenes de sa propre Théologie, publiés à Modene, où il enseigna pendant quelques années. Cet Ouvrage, au jugement de l'Auteur de la Lettre d'où ces circonstances sont tirées, contient quantité de recherches sur la Géometrie sacrée, la Chronologie & l'Histoire ecclésiastique. Enfin, Viani est représenté dans cette Lettre, comme un Personnage également distingué par sa probité & son sçavoir, d'un commerce agréable, désinteressé, incapable de vengeance, & toujours prêt à faire le bien par inclination.

Ses Ouvrages.

Son caractere.

Le dessein de cet éloge est de faire connoître sur quels fondemens la vérité de cette Relation est appuyée. Quoique le sujet de la Légation de Mezza-Barba fût ignoré de peu de personnes, les circonstances en demeurerent cachées jusqu'à la publication du Journal de son Confesseur. Les évenemens y sont rapportés chaque jour. Il a peu d'étendue; mais il est clair & digne de l'attention du Public. On y trouve un exemple de la conduite des Souverains Pontifes & de leurs Ministres, pour étendre ou confirmer l'autorité du Saint Siége. Les Jésuites n'y sont pas toujours traités favorablement; & l'on croit s'appercevoir que le principal objet de l'Auteur étoit d'approfondir leurs principes. Mais, pour mettre cette matiere dans tout son jour, il est à propos de la reprendre de plus loin.

Qualités de sa Relation.

Le Pere du Halde, dans sa Description de la Chine (26), passe légerement sur les disputes qui diviserent pendant vingt ans les Missionnaires de ce grand Empire. Il rapporte à la verité les principaux faits, sans oublier que les ennemis des Jésuites ont pris plaisir à les traduire indignement devant le Tribunal de plusieurs Papes. Les points contestés se reduisoient à deux : 1°. Si par les mots de *Tyen* & de *Chang-ti* les Chinois entendoient le Ciel matériel, ou le Seigneur du Ciel. 2°. Si les cérémonies qu'ils observent à l'égard des Morts & du Philosophe Confucius, sont religieuses, ou si ce ne sont que des pratiques civiles, des sacrifices & des usages de police.

Eclaircissemens sur les différends des Missionnaires à la Chine.

Un Jésuite, nommé le Pere Matthieu *Ricci*, qui étoit arrivé à la Chine en 1580, c'est-à-dire environ trente-six ans après que Jasparo de la Cruz, Dominiquain Portugais, y eut introduit l'Evangile, jugea que la plûpart de ces cérémonies pouvoient être tolerées, parce que, suivant leur premiere institution & l'intention des Chinois sensés, dans laquelle on entretenoit soigneusement les nouveaux convertis, elles étoient purement civiles. Du Halde n'explique pas quel étoit le sentiment de Ricci sur le premier article; mais il paroît, par la rélation de Mezza-Barba & par d'autres mémoires, qu'il étoit per-

Sentiment du Pere Ricci.

(25) C'est apparemment le Traité de l'Ame & de la connoissance des Bêtes, par A. D. imprimé à Amsterdam en 1681. *in* 12.

(26) Voyez l'Ouvrage même.

INTRODUCTION.

Les Jésuites & les Dominiquains se partagent.

suadé que sous le nom de *Tyen*, les Lettrés adoroient le véritable Dieu, & par conséquent, que ce culte pouvoit être toleré dans les nouveaux convertis.

Au contraire, les Dominiquains soutenoient que les Chinois, n'adorant en effet que le Ciel matériel, se rendoient coupables d'une idolâtrie grossiere, & que leurs cérémonies à l'égard des Morts étoient des sacrifices réels, qui ne pouvoient s'accorder avec le Christianisme. Le Pere *Longobardi*, qui succeda en 1610 au Pere Ricci, embrassa l'opinion des Dominiquains; & tous les Jésuites du Japon, avec une partie de ceux qui résidoient à la Chine, s'attacherent au même sentiment. Le Journaliste est redevable à Dupin (27) de cette derniere particularité, qui ne se trouve point dans du Halde; mais il est vrai aussi que plusieurs Dominiquains se déclarerent pour l'opinion de Ricci (28).

Premiers Jugemens du S. Siége.

La dispute n'ayant fait que s'échauffer de jour en jour, les deux Partis se préparerent à porter leur différend au Saint Siége. Le Pere *Morales*, Dominiquain, qui se rendit le premier à Rome, en 1645, obtint du Pape Innocent X. un Décret du 12 Décembre, contre les prétentions des Jésuites. Mais, l'année suivante, le Pere Martini Jésuite, ayant représenté les choses sous un autre jour, le Tribunal de la Propagation de la Foi approuva une partie du culte de la Chine (29), dans la supposition qu'il étoit purement civil, & le Pape Alexandre VII. confirma cette approbation par son Décret du 23 de Mars 1656, mais sans révoquer celui d'Innocent X. Depuis ce tems-là jusqu'en 1684, du Halde nous aprend que toutes les disputes (30) cesserent à la Chine. Cependant, s'il en faut croire Dupin, les Dominiquains rénouvellerent leurs plaintes, en 1661 & 1664, sous le Pontificat d'Innocent XI. M. Maigret, Docteur de Sorbonne, Prêtre du Séminaire des Missions étrangeres, nommé, par le Pape, Vicaire Apostolique de la Province de Fo-kyen, & dans la suite Evêque de Conon, publia dans le Pays même, le 26 de Mars 1693, une Ordonnance qui décidoit la question au désavantage des Jésuites; elle fut présentée au Pape, en 1696, avec une Suplique, par laquelle ce Prélat soumettoit son jugement à celui de Sa Sainteté, qui établit, en 1699, une Congrégation pour l'examen de cette affaire. Ce fut alors, suivant les termes de l'Historien Jésuite, qu'on vit un parti actif & puissant réunir toutes ses forces & ne rien épargner pour soulever rout le monde contre les Jésuites. En 1700, on vit paroître une lettre au Pape, sous le nom du Séminaire des Missions étrangeres à Paris, où les Jésuites furent attaqués sans ménagement. La même année, cinq propositions tirées des Mémoires du Pere le Comte (31) furent censurées par la Sorbonne. Bientôt, toute l'Europe fut inondée d'écrits pour ou contre les cérémonies Chinoises. » On employa jusqu'à l'Ecriture » Sainte pour noircir la réputation des Jésuites. Leurs ennemis publierent, » en stile devot, la paraphrase d'un Pseaume, où les paroles du Prophête » royal furent entremêlées de railleries ameres & de sanglantes invectives. La Compagnie ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Elle fit face à ses adversaires, qui l'attaquoient de toutes parts. Elle réfuta leurs calomnies (32). Mais, en 1704, le Pape Clement XI porta un Décret,

M. Maigret prend parti contre les Jésuites.

Ecrits de part & d'autre.

Décret de Clément XI.

(27) Histoire de l'Eglise en abregé, Tome IV. p. 402 seconde Edition, Paris, 1714.
(28) Bibliotheque raisonnée, Vol. 25. Part. I. p. 105. & suiv.
(29) *Ibid.* p. 403.
(30) Voyez la Description de la Chine.
(31) Du Pin, *ubi sup.* p. 405.
(32) Du Halde, *ubi sup.*

par lequel les céremonies Chinoises furent condamnées, dans le sens que Messieurs des Missions étrangeres les avoient représentées au Saint Siége. Ce décret ne fut pas publié en Europe avant 1708, ou ne le fut, suivant Dupin, qu'en 1709. Mais on prit soin de le faire paroître à la Chine, dans un Mandement de Charles de Tournon, Archevêque titulaire d'Antioche, que le Pape avoit envoyé dans cet Empire, avec la qualité de Patriarche des Indes & de Légat à *Latere* près de l'Empereur *Kang-hi.* Les Evêques d'Ascalon & de Macao, soutenus par vingt-quatre Jésuites, appellerent du Mandement, & députerent à Rome les Peres Barros & Bauvolier, deux Missionnaires du même ordre pour soutenir la justice de leur appel. Malheureusement le bruit de ce démêlé pénétra jusqu'à l'Empereur Kang-hi. Ce Prince déclara que l'entrée de la Chine seroit fermée à tous les Missionnaires étrangers qui n'approuveroient pas les cérémonies Chinoises. L'Evêque de Canton fut chassé; & le Légat rélegué à Macao, pour y être gardé soigneusement jusqu'au retour des deux Jésuites, que l'Empereur avoit envoyés lui-même en Europe. Mais ce Prélat mourut le 8 de Janvier 1710, après avoir été honoré de la pourpre Romaine. Le 25 de Septembre de la même année, le Tribunal de l'Inquisition confirma le Mandement du Cardinal de Tournon (33), & le Pape ordonna aux Missionnaires de se soûmettre à ce jugement par une obéissance pure & simple (34).

Introduction.

L'Empereur de la Chine entre dans les démêlés des Missionnaires.

Cinq ans après, on vit paroître un Décret Apostolique de Clement XI, portant ordre aux Missionnaires d'employer le mot *Tyen-tchou*, qui signifie Seigneur du Ciel. A l'égard des cérémonies qui pouvoient être tolerées, Sa Sainteté régla qu'ils s'en rapporteroient au jugement du Visiteur Général, que le Saint Siége avoit alors à la Chine, ou de celui qui lui succederoit, & des Evêques & Vicaires Apostoliques de la même Mission. Cependant tous ces Prélats, n'ayant osé se fier à leur propre décision, demanderent de nouveaux ordres; » & Sa Sainteté résolut d'envoyer à la Chine un nouveau Vicaire Apostolique, avec des instructions particulieres, contenant les indulgences & » les permissions qu'elle accordoit aux Chrétiens par rapport aux usages du » Pays, & les précautions qu'il falloit prendre pour garantir la Réligion de » toutes sortes de soüillures. Elle fit choix de Charles Ambroise *Mezza-Barba*, qu'elle créa Patriache d'Alexandrie, & dont la légation, ajoûte Du » Halde, fut prudente & moderée (35).

Dernier Jugement du S. Siege.

C'est l'histoire de cette ambassade que *Viani* nous a donnée dans sa rélation, & dont on va lire ici les principaux évenemens. Mais les Auteurs Anglois ont pris soin de comparer ce que l'Auteur de la description de la Chine en a dit, avec ce qui est attesté par le Confesseur du Légat.

Soin des Auteurs de l'Extrait.

§. I.

Arrivée du Légat à la Chine, & circonstances de son voyage, depuis Macao jusqu'à Peking.

Mezza-Barba. 1720.

Le Légat part de Lisbone.

Le Vaisseau qui portoit Mezza-Barba fit voile de Lisbonne le 25 de Mars 1720. Après un voyage de cinq mois & vingt-neuf jours, il arriva le 23

(33) L'Histoire de sa Légation fut alors publiée en François, & traduite en Anglois.

(34) Du Pin, *ubi sup.*

(35) Du Halde, *ubi sup.*

MEZZA-BARBA. 1720.

Sa réception à Macao.

de Septembre à deux lieues du Port de Macao, où il ne put entrer avant le 26, parce qu'on s'étoit proposé de le recevoir avec des témoignages de respect qui demandoient quelques préparations. Le Gouverneur de la Ville alla au devant de lui à la tête du Senat & de toute la milice, au bruit d'une décharge générale de l'artillerie. Les rues par lesquelles on fit passer le Légat étoient tendues de tapisseries, ornées de guirlandes & de festons. Il fut conduit, avec cette pompe, jusqu'au Palais qui avoit été préparé pour son logement, où il reçut, sur un Trône, les complimens de plusieurs Seigneurs, qui vinrent le féliciter de son arrivée. Les trois jours suivans furent employés à des cérémonies de la même nature. Le Gouverneur, le Sénat en corps & toutes les Communautés religieuses, rendirent successivement leurs respects au Ministre du S. Siége; tandis que de son côté il donna l'absolution à l'Evêque de Macao & au Pere *Monteiro*, Provincial des Jésuites, en leur faisant jurer d'observer la Bulle qui concernoit les cérémonies Chinoises. Il leva aussi l'Interdit qui avoit été jetté sur toutes les Eglises.

Il leve l'interdit.

Offres qu'on lui fait pour le voyage de Peking.

Le 30, il reçut des Lettres du Gouverneur des Provinces de *Quang tong* & de *Quang-si*, par lesquelles il étoit invité à se joindre au *Tajin*, grand Officier de Canton, qui devoit faire, par eau, le voyage de Peking (36). Il accepta volontiers des offres si agréables, & cinq Mandarins étant venus consulter ses intentions, pour le jour de son départ, il choisit le 7 d'Octobre. Le tems fut employé, dans cet intervalle, à rendre les visites qu'il avoit reçûes, ou à faire ses dévotions dans les Eglises, sur-tout dans la Cathedrale, où l'*Ecce Sacerdos magnus* (37) & le *Te Deum* furent chantés à son honneur, & le S. Sacrement exposé. Les Jésuites reçurent aussi le Légat dans leur Eglise de S. Paul, où il eut la consolation de baiser le bras de S. François Xavier. Ils lui donnerent un festin magnifique dans l'*Isle-verte*. Enfin ce Prélat partit de Macao, chargé d'honneurs & de politesses, non-seulement de la part des Ecclésiastiques, mais de celle même du Gouverneur, qui avoit placé une garde à la porte de son Palais.

Il se rend à Canton.

Promesse qu'il reçoit des Jésuites.

En arrivant à Hyang-kan, il trouva deux grandes Barques; l'une pour son usage, envoyée par le *Tsung tu* de Canton; l'autre, qui portoit le Pere Laureati, Visiteur des Jésuites, avec plusieurs autres Missionnaires. Aussi-tôt que le Visiteur se vit seul avec lui, il lui présenta un Ecrit en Latin, dans lequel il promettoit, non-seulement de ne pas faire d'opposition au Decret du Pape Clément XI. concernant les cérémonies Chinoises, mais de le seconder même de tout son pouvoir. On a crû que cette Piéce méritoit de trouver place ici (38) dans une Note. Le Légat reçut, avec beaucoup de

(36) Suivant le Pere du Halde, ce fut par les pressantes sollicitations du Pere Laureati, Jésuite, que le Légat obtint la permission de partir pour Peking sans attendre les ordres de l'Empereur.

(37) On conserve ces détails, pour faire mieux connoître le caractere de l'Ecrivain.

(38) » Ego Joannes Laureati, Societatis » Jesu, ad avertendum omnem suspicionem, » juro, coram Deo qui intuetur cor meum, » me, neque directè, neque indirectè, neque per me, neque per alios, ullo modo » impediturum jussa Sanctissimi Domini nostri Clementis, Divina Providentia Papæ XI, circa ritus Sinicos. Immo, quantum in me est, sincerè & libenter eadem » executurum & promoturum ut ab aliis admittantur & promoveantur, adjuvando » strenuè & efficaciter ad id in Sinas missum » Illustrissimum D. Carolum Ambrosium » Mezza-Barba, Legatum à latere ejusdem » Sanctissimi Domini nostri. Sic libens & non

joie;

joie, la Protestation du Pere Lauréati. Mais un moment après, le Missionnaire lui dit, que si Son Excellence vouloit prendre ses conseils, le premier pas qu'elle avoit à faire étoit de désavouer hautement tout ce qui avoit été reglé par le Cardinal de Tournon ; sans quoi, Elle devoit s'attendre à peu de succès dans sa Légation. Mezza-Barba lui demanda, comment il accordoit ce conseil avec la Promesse qu'il venoit de lui remettre par écrit. Le Pere Laureati se préparoit à répondre, lorsque la conversation fut interrompue par quelques survenans.

Mezza-Barba. 1720.

Son arrivée à Canton.

Le 12, Mezza-Barba prit terre à Canton ; & se faisant accompagner de tous les Missionnaires, avec les gens de sa suite, il alla se loger à l'Hôtel de la sacrée Congregation, tandis que le Pere Laureati se hâta de notifier son arrivée au *Ta-jin*, au *Tsong-tu* & au Viceroi. De ces trois Seigneurs, les deux premiers furent envoyés au Légat pour le complimenter, & lui dire qu'avant son départ pour Peking ils avoient plusieurs questions à lui faire au nom de l'Empereur. Mais le Viceroi ayant alors quelque démêlé avec le Tsong-tu, refusa de voir le Visiteur des Jésuites, quoiqu'il fût d'ailleurs de ses amis, & feignit même de n'avoir pas reçu son billet d'information. En même-tems il fit arrêter le Pere *Ceru*, un des Compagnons de Laureati. Le Légat, fort embarrassé à soutenir la dignité de son caractere, ne sortit de ce dangereux pas que par l'entremise du Pere Pereyra, autre Jésuite, qui se trouvoit *incognitò* à Canton, quoique tous les Missionnaires de sa compagnie publiassent qu'il étoit actuellement dans son Eglise de *Fo-chan* (39). Laureati conseilla au Légat de se ressentir hautement de cette injure, & de faire declarer au Viceroi qu'il étoit resolu de retourner à Macao s'il n'obtenoit une juste satisfaction. Le Légat, encore plus embarrassé, le pria de faire entrer sincerement Pereyra dans l'intention de le servir. Laureati feignit d'écrire à *Fuchan* ; & le lendemain, non-seulement le Pere Ceru obtint la liberté, mais le Légat reçut les complimens du Viceroi même.

Difficultés qui arrêtent le Légat.

Il est aidé par le Pere Pereira, Jésuite.

Conférence rompue ; à quelle occasion.

Le 15, Mezza-Barba fut invité à se rendre au Palais du *Ta-jin*, pour une conference où le Tsong-tu & le Viceroi devoient assister. Il s'y rendit le matin, accompagné des Peres *Laureati*, *Fernandez*, *Pereyra*, *Ceru* & *Palanza*, tous Jésuites, à l'exception du dernier, qui étoit Provincial des Augustins. Il fut reçu fort civilement du Ta-sing & du Tsong-tu. Mais à l'arrivée du Viceroi, la conference fut troublée par les formalités du cérémonial, ausquelles ce Seigneur vouloit obliger le Légat de se soumettre. Il prit un air furieux. Mezza-Barba n'ayant pas marqué moins de fermeté, le Tsong-tu & le Viceroi se léverent, & sortirent de l'Assemblée. Cependant le Viceroi passant près du Légat, le prit par la main, & lui dit que, loin d'avoir eu dessein de l'offenser, il faisoit profession d'être son ami. Mezza-Barba fit une réponse civile, & cacha son chagrin sous une profonde dissimulation.

Questions qu'on fait au Légat.

Aussi-tôt que le Viceroi & le Tsong-tu se furent retirés, le Ta-jin prenant à l'écart Pereyra & Fernandez, leur dit quelques mots à l'oreille. Ensuite Mezza-Barba, qui avoit demandé que les questions qu'on devoit lui faire lui fussent données par écrit, prit congé du Ta-jin & se retira. Cette mysterieuse

» requisitus spondeo, voveo & juro. Sic me » Deus adjuvet, & hæc sancta Dei Evangelia---Joannes Laureati, Societatis Jesu, » Visitator Japonis & Sinarum.

(39) Grand Village, à trois lieues de Canton.

MEZZA-BARBA. 1720.

ſcene l'avoit rempli d'étonnement. Il pria les deux Jéſuites de mettre auſſi par écrit ce que le Ta-jin leur avoit dit en ſecret. Ils lui répondirent qu'il s'agiſſoit des queſtions mêmes qu'on avoit à lui faire, au nom de l'Empereur; & ſur le champ ils ſe mirent à les écrire. Elles ne contenoient que des plaintes ſur la commiſſion du Cardinal de Tournon. Le Légat en fut peu ſatisfait; & déchirant le papier après les avoir lûës, il declara, d'un ton menaçant, que s'il trouvoit des Miſſionnaires qui, au lieu de ſuivre les ordres du Pape, entrepriſſent d'en arrêter l'exécution, il les en feroit repentir. En un mot, il donna ordre aux deux Jéſuites de retourner vers le *Ta-jin*, & de lui demander ſes queſtions par écrit. Ils obéïrent. Ces queſtions ſe reduiſoient aux articles ſuivans:

Elles lui ſont envoyées par écrit.

1°. Pourquoi le Souverain Pontife avoit envoyé ſon Excellence à la Chine?

2°. Son Excellence avoit-elle quelque choſe de particulier à communiquer de la part du Pape à Sa Majeſté Impériale?

3°. Quelques années auparavant, ſon Eminence, le Cardinal de Tournon, étoit venue à la Chine, & ſon arrrivée avoit fait naître des diſputes ſur une certaine Doctrine. Ce Prélat s'étoit-il conduit par ſes propres lumieres? Le Pape avoit-il approuvé, ou non, ſa conduite?

4°. L'Empereur, dans la premiere année de ſon regne (40), avoit envoyé au Pape les Peres *Barros* & *Bauvolier*; cependant il n'avoit encore reçu aucune réponſe. Dans la quarante-ſeptiéme année, Sa Majeſté Impériale avoit envoyé les Peres Raymond & Provana; dix ans s'étoient paſſés néanmoins ſans qu'on en eût appris d'autres nouvelles que la mort du Pere Provana aux Indes.

5°. Outre ces queſtions, auſquelles ſon Excellence étoit priée de répondre, on lui demandoit ſi elle avoit quelque choſe elle-même à propoſer.

Réponſe qu'il fait à chaque article.

Le Légat prit immediatement la plume, & fit la réponſe ſuivante à chaque Article:

1°. Le Souverain Pontife m'envoye à la Chine, principalement pour m'informer avec reſpect de la ſanté de l'Empereur, & pour le remercier très-humblement des faveurs innombrables qu'il lui a plû d'accorder aux Egliſes, aux Miſſionnaires, & à la ſainte Loi.

2°. Je ſuis chargé d'un Bref fermé & ſcellé, que je dois préſenter à Sa Majeſté Impériale de la part du Souverain Pontife.

3°. Le Souverain Pontife a été pleinement informé de tout ce que le Cardinal de Tournon a fait par rapport à la ſainte Loi, & la verité eſt que c'étoit le Souverain Pontife qui l'avoit envoyé.

4°. Si Sa Majeſté Impériale n'a pas reçu de réponſe, il ne faut l'attribuer qu'à la mort des Peres Barros & Bauvolier, arrivée dans leur voyage, c'eſt-à-dire, avant qu'ils fuſſent retournés en Europe. Le Pere Raymond étoit mort auſſi dans le Royaume d'Eſpagne. A l'égard du Pere Joſeph Pereyra, n'ayant été chargé d'aucun diplôme Impérial, il n'avoit pû ſe faire écouter. Cependant, après avoir préſenté le *Hang-pins* (41), il avoit été reçu avec beaucoup d'honneurs par le Pape, qui n'avoit pas crû néanmoins devoir lui confier

(40) C'eſt l'an de J. C. 1707.

(41) C'eſt une ſorte de Lettres de créance, mais qui n'eſt pas de l'Empereur.

une Lettre pour l'Empereur, parce que tous les Medecins étoient d'avis que ses infirmités ne le laisseroient pas vivre assez long-tems pour retourner à la Chine, comme l'effet l'avoit verifié.

5°. Je dois prier humblement Sa Majesté Impériale de donner souvent au Souverain Pontife des nouvelles de sa santé. Je suis chargé de quelques présens pour Sa Majesté. Enfin je dois lui faire quelques demandes en faveur de notre Religion.

Difficultés de la part des Jésuites.

Aussi-tôt que le Légat eut achevé d'écrire ces réponses, les Jésuites entreprirent de les traduire en Langue Chinoise. Mais ce fut la source de plusieurs grandes difficultés, sur tout à l'égard du troisiéme article, dont Laureati & Pereira demandoient la suppression.

Explications exigées par le Ta-jin.

Mezza-Barba, dans une visite que le Ta-jin lui rendit le lendemain, remit à cet Officier les cinq articles de sa réponse. Les difficultés se renouvellerent avec tant de chaleur, que le Ta-jin n'en ayant pas voulu remettre plus loin la discussion, reduisit ses objections par écrit, & souhaita que le Ministre du Pape y répondît sur le champ par la même voye. Il exigea d'abord une explication plus nette du troisieme article. Son Excellence répondit : » J'ignore si le Cardinal de Tournon a fait naître ici quelque dispute ; » mais je sais qu'il avoit été envoyé par le Souverain Pontife, qui a donné » son approbation à tout ce qui a été fait par ce Cardinal pour maintenir la » pureté de notre sainte Foi.

En second lieu, le Ta-jin demanda, sur le cinquiéme article, quelles étoient les propositions que le Légat vouloit faire à l'Empereur pour l'avantage de sa Réligion. Mezza-Barba répondit : » comme chaque jour peut amener de nouveaux évenemens, je n'ai rien de particulier à dire actuellement sur cet article. Mais je demanderai, en termes exprès, que Sa Majesté » Impériale me permette d'exercer librement les fonctions de mon ministere, & qu'elle ordonne aux Mandarins & à leurs Substituts de ne causer » aucun sujet de plainte aux Eglises, ni aux Missionnaires.

Enfin le Ta-jin voulut savoir s'il se proposoit de demeurer long-tems à la Chine. Mezza-Barba répondit que le Souverain Pontife n'avoit pas reglé le tems de son séjour. Eh pourquoi ! repliqua le Mandarin. C'est apparemment, lui dit le Légat, parce qu'il a souhaité d'apprendre d'abord comment j'aurois été reçu par l'Empereur.

Les réponses sont envoyées à la Cour.

Le Pere Laureati donné pour Secretaire au Legat.

Le Ta-jin paroissant satisfait de toutes ces réponses, elles furent envoyées à la Cour, & le tems fut fixé pour le départ du Légat. Le même Officier fit entendre à Mezza-Barba qu'il devoit choisir le Pere Laureati pour son Secretaire, au lieu du Pere Ceru, pour lequel il avoit plus d'inclination. Laureati se mit d'avance en chemin, avec quatre Lettres de son Excellence pour Messieurs Pedrini & Ripa, & pour les Superieurs de l'Eglise de Peking, où Mezza-Barba les conjuroit de s'unir de bonne foi pour obtenir de l'Empereur le libre exercice de leur Religion, conformément aux Decrets du S. Siége.

Départ de Mezza-Barba pour Peking.

Enfin, le 29 d'Octobre, son Excellence partit dans une grande Barque magnifiquement ornée, avec six lances à la poupe, & un pavillon jaune au grand mât, sur lequel on lisoit, en caracteres du Païs : » Légat envoyé à l'Empe- » reur, du Païs le plus éloigné à l'Ouest. Les gens de sa suite occupoient deux autres Barques, & le Ta-jin avoit aussi la sienne, qui differoit peu de

Mezza Barba. 1720.

celle du Légat. On mit à la voile, sous l'escorte de plusieurs Mandarins inferieurs, & de divers Officiers du Tsong-tu & du Viceroi, qui avoient ordre d'accompagner le Légat jusqu'à Peking.

Arrivée d'un Mandarin de la Cour, pour faire trois nouvelles questions.

On employa vingt-cinq jours, tant par terre que par eau, pour se rendre à *Nan-chang-fu* (42), Capitale de la Province de Kyang-si. En partant de cette Ville, Mezza-Barba vit arriver de la Cour un Mandarin, qui venoit lui faire trois nouvelles questions, ausquelles il fut sommé de répondre. La premiere regardoit le Pere Drovana. La seconde, Pedrini & Ripa, qui prenoient le titre d'Envoyés du Pape, & de la qualité desquels l'Empereur vouloit être informé, en parlant d'eux avec beaucoup de méptis. Mezza-Barba répondit qu'à la verité c'étoit le Pape qui les avoit envoyés à la Chine, mais en qualité seulement de Gens de Lettres, qui pouvoient être agréables à Sa Majesté par leurs talens, & non sous le titre de Légats, ou de Députés pour quelque affaire. La troisiéme question étoit la plus importante. L'Empereur demandoit si la derniere Constitution, publiée au nom du Pape, venoit effectivement de lui. Mezza-Barba répondit qu'en effet le Pape avoit envoyé une Bulle aux Européens établis à la Chine; qu'il ne pouvoit juger néanmoins si celle dont le Mandarin lui parloit, étoit la même; mais qu'aussi-tôt qu'il l'auroit vûe, il ne pourroit s'y tromper.

Le Ta-jin précede Mezza Barba.

Le 26 de Novembre, le Ta-jin declara au Légat qu'il avoit ordre de le préceder, & qu'il souhaitoit ardemment d'emporter une copie du Bref du Pape à l'Empereur. On craignoit, remarque Viani, qu'elle ne passât d'abord par les mains des Jésuites, qui pouvoient en adoucir quelques articles, & derober ainsi à l'Empereur la vûë de l'original.

Le Pere Fouquet offense ses Confreres.

Le premier de Décembre, Mezza-Barba fut informé à *Pa-zon-lin*, que le Ta-jin avoit refusé au Pere Fouquet, Jésuite, nouvellement revenu de l'Europe, la permission de voir son Excellence, & que le Pere Pereira n'avoit pas voulu se charger d'une Lettre de ce Missionnaire pour le Légat. Le crime du Pere Fouquet étoit d'avoir manqué de soumission pour les anciens Missionnaires. Mais il trouva le moyen d'instruire secretement Mezza-Barba de sa situation.

Pedrini craint pour sa vie.

Deux jours après, on remit au Légat une Lettre de Pedrini & de Ceru, qui lui fit clairement comprendre quels obstacles il avoit à craindre dans l'exécution des ordres du S. Siége. Ils se plaignoient amerement des Peres Parenni, Jartroux & Maran (43), qui leur avoient rendu de fort mauvais offices, & paroissoient trembler pour leur vie si le Légat ne declaroit point expressément qu'ils avoient été envoyés par le Pape.

Nouveaux embarras du Légat.

Le 25, en arrivant à trente-un milles de Peking, Mezza-Barba vit l'ouverture d'une nouvelle scene, qui lui annonçoit un redoublement d'embarras. *Li-pin-chung* & trois autres Mandarins arrivés de la Cour, lui apporterent de nouveaux ordres de l'Empereur. Son Excellence fut obligée de se mettre à genoux, suivant l'usage, & de baisser plusieurs fois le front jusqu'à terre, pour s'informer de la santé de Sa Majesté Impériale. Après quantité d'autres cérémonies, les Mandarins lui demanderent s'il étoit vrai qu'il ne fût envoyé par le Pape que pour s'assurer

(42) *Han-can* dans le François, apparemment par erreur d'impression.

(43) Le Pere Maran, après la mort de l'Empereur Kang-hi, fut exécuté par l'ordre de son Successeur. On a publié la Relation de cette affaire en Italie.

de la santé de l'Empereur, & pour remercier Sa Majesté de la protection dont elle avoit honoré les Européens. Il répondit qu'il avoit declaré quelque chose de plus, & qu'en particulier le Pape lui avoit donné ordre de demander la permission de demeurer à la Chine, comme Superieur Général des Missionnaires, & d'obtenir, pour les Chrêtiens de l'Empire, la liberté de suivre les décisions du S. Siége touchant les cérémonies.

MEZZA-BARBA. 1720.

Les Mandarins repliquerent qu'il auroit dû s'expliquer d'abord avec la même clarté. Mezza-Barba, surpris de ce reproche, en appella aux premieres réponses qu'il avoit données par écrit. Mais Li-ping-Chung, revenant à la charge, lui représenta que l'Empereur ne retracteroit jamais les ordres qu'il avoit donnés sur l'observation des cérémonies; & les trois autres Mandarins se joignirent à lui pour ajouter qu'il n'appartenoit point au Pape de réformer les usages de la Chine; que d'ailleurs la nouvelle Constitution de sa Sainteté contredisoit celle de son prédecesseur; & que si son Excellence vouloit suivre leur conseil, elle ne s'exposeroit point aux désagrémens que MM. Maigret & Castorano avoit essuyés, pour s'être joints au Cardinal de Tournon.

Ce qu'on lui annonce de la part de l'Empereur.

Mezza-Barba se contenta de répondre que Sa Sainteté ne prétendoit pas donner des Loix à ceux qui ne faisoient pas profession de la Réligion Chrêtienne; que sa décision portoit sur des informations posterieures à celles qui avoient servi de motif au Decret de son prédecesseur; & que pour lui-même, il s'efforceroit, par toutes sortes de moyens, de meriter les bonnes graces de l'Empereur. Alors les Mandarins se reduisirent à lui faire coucher ses deux demandes par écrit. Aussi-tôt qu'ils se furent retirés avec cette piéce, le Légat & tous les Gens de sa suite furent conduits dans une maison de campagne, à trois lieues de *Chang-chung-yuen*, Ville que l'Empereur avoit choisie pour sa residence ordinaire depuis qu'il ne passoit plus que peu de jours de l'année à Peking.

Réponse du Légat.

Il est conduit dans une maison de campagne.

Le 26, au matin, on plaça une garde armée à la porte du Légat, avec ordre de ne laisser sortir personne. Le soir du même jour, quatre Mandarins arriverent avec des rafraîchissemens que l'Empereur envoyoit à son Excellence. Après les cérémonies ordinaires, ils lui firent en trois articles une déclaration très-mortifiante. 1°. Que l'Empereur ayant résolu de ne jamais recevoir un Decret contraire aux Loix irrevocables de l'Empire, ordonnoit à tous les Missionnaires de retourner en Europe, à l'exception de ceux qui voudroient demeurer à la Chine par un choix libre, ou que leurs infirmités & leur âge mettoient hors d'état d'entreprendre le voyage, ausquels Sa Majesté permettoit de vivre dans ses Etats, suivant les Loix de leur Réligion. 2°. Que M. Maigret ayant été la premiere cause des troubles qui avoient donné naissance à la Constitution, le Légat auroit dû le ramener avec lui, pour justifier sa conduite. 3°. Que le premier dessein de Sa Majesté Impériale avoit été de traiter le Légat avec toutes sortes de distinctions; mais que depuis qu'elle avoit lû ses demandes, elle ne vouloit pas même consentir à le voir.

Déclaration mortifiante qu'il reçoit de la part de l'Empereur.

Mezza-Barba répondit à ce discours avec beaucoup de dignité (44). Après

Sa réponse.

(44) Du Halde dit qu'il s'écria; » Que je suis malheureux, après avoir fait un voya-

MEZZA-BARBA. 1720.

avoir témoigné sa douleur aux Mandarins, il leur representa que Maigret ayant été chassé de la Chine, on ne pouvoit l'y ramener sans manquer de respect pour l'Empereur. Il ajouta que le Pape n'avoit pas publié son Decret sans un long examen. Il pria les Mandarins d'engager du moins l'Empereur à lire le Bref de Sa Sainteté. Enfin il les assura que pendant qu'il attendoit leur réponse, il imploreroit l'assistance du Ciel pour regler sa conduite, à la satisfaction de tout le monde. Après leur départ, il fit appeller tous les Prêtres de son cortége ; & s'étant retiré avec eux dans son appartement, il les consulta sur sa situation. Ils furent tous d'avis que sans s'écarter de la Constitution de Clement XI, il devoit employer toute son adresse pour ne pas ruiner, par une fermeté hors de saison, les esperances que le Pape avoit conçues de son voyage.

Le Légat tient conseil avec ses Prêtres.

Efforts des Mandarins pour le gagner.

Le 27, immediatement après dîner, les quatre Mandarins, accompagnés d'une cinquiéme personne inconnue au Légat, se présenterent à la porte de son logement. Il s'imagina qu'ils lui apportoient une réponse décisive de l'Empereur. Cependant leur entretien ne fut qu'une repetition de la conference précedente. Ils le menacerent & le flatterent successivement. Ils employerent tous les artifices imaginables pour l'engager à supprimer la Bulle fatale. Mais le voyant inflexible, la seule esperance qu'ils lui laisserent, en le quittant, fut que l'Empereur, malgré la résolution qu'il avoit formée de chasser dès le lendemain tous les Européens, ne leur refuseroit point un peu de repit, & pourroit lui accorder à lui-même le tems de se remettre des fatigues de son voyage.

Mal-entendu d'un Jésuite Chinois.

A quelques pas de sa maison, la personne qui accompagnoit les Mandarins, & qui étoit un Jésuite Chinois nommé *Louis Fan*, parfaitement connu du Pere Pereira, leur dit, que l'Interprête Jésuite avoit fidélement expliqué toutes les réponses de son Excellence ; mais qu'il avoit omis néanmoins une circonstance importante. C'étoit que le Légat supplioit l'Empereur d'ouvrir un Bref que le Pape avoit adressé aux Peres Barnabites, parce qu'il pouvoit renfermer quelque modification de la Bulle. Les Mandarins surpris de ce discours, retournerent à la porte du Légat, où ils firent appeller Pereira pour lui reprocher d'avoir supprimé une partie des réponses. Ce Pere ayant protesté qu'il n'avoit rien entendu d'approchant, ils appellerent Mezza-Barba même, qui desavoua effectivement ce qu'on lui attribuoit. Il ajouta que le Bref envoyé aux Barnabites ne contenoit que la publication de son Ambassade ; & renouvellant ses instances, il demanda que Sa Majesté daignât lire le Bref que le Pape lui adressoit à elle-même, parce qu'il contenoit les raisons qui ne permettoient point à Sa Sainteté d'approuver ce qui étoit incompatible avec la Réligion Chrêtienne, & qu'il ne touchoit point à ce qui n'y avoit aucun rapport. Mais, reprirent les Mandarins, avez-vous pouvoir de moderer la rigueur de votre Bulle, & le Bref de Sa Sainteté en fait-il quelque mention ? Le Légat répondit : » Non, je n'ai pas ce pouvoir : il ne peut » même être accordé à personne. Mais j'ai supplié l'Empereur, & je le supplie » encore d'ouvrir le Bref de notre Saint Pere, dans la persuasion où je suis » qu'il ne peut être qu'agréable à Sa Majesté Impériale. (D'ailleurs j'ai le pou-

Instances qu'on fait au Légat. Sa réponse.

» ge de neuf mille lieues par l'ordre du Pape, » de ne pas obtenir l'honneur de voir Sa Ma- » jesté & de lui remettre le Bref dont je suis » chargé !

» voir d'accorder certaines choses qui ne sont point incompatibles avec la Re-
» ligion Chrêtienne. Mais si l'Empereur est résolu de ne pas recevoir le Bref,
» que Sa Majesté souffre du moins qu'il soit ouvert par ses Ministres, &
» qu'elle m'accorde des Interprêtes, par la bouche desquels je puisse faire
» connoître qui sont Pedrini & Ripa. Ne prononcez pas le nom de ces deux hommes, interrompit le Pere Louis Fan. Ils sont odieux à l'Empereur. Une telle demande choqueroit Sa Majesté. La réponse de Mezza-Barba fut qu'il seroit au desespoir de déplaire à ce Monarque ; qu'il ne retracteroit rien de ce qu'il avoit dit ; & que ce qu'il avoit à demander de plus étoit un plus grand nombre d'Interprêtes pour avoir plus de facilité à s'expliquer. Là-dessus les Mandarins se retirerent.

Il est appellé au Palais Impérial.

Le lendemain au matin, Mezza-Barba fut averti que l'Empereur l'avoit fait appeller. S'étant disposé aussi-tôt à partir, il fut conduit dans un Grand Couvent de Bonzes, où il trouva *Chan-chang*, un des quatre Mandarins, avec le Pere Louis Fan. Ce Jesuite lui dit qu'il n'obtiendroit point encore l'honneur de voir Sa Majesté, mais qu'on lui donneroit une maison près du Palais, afin que ses Ministres eussent plus de facilité à traiter avec lui. Les Mandarins étant entrés aussi-tôt, Fan continua de leur servir d'Interprête, & reçut d'eux des marques de distinction qu'ils n'accordoient point au Légat.

Emportemens des Mandarins.

Cette nouvelle conference n'eut point d'autre sujet que la derniere. Mais il y regna beaucoup plus de chaleur. Les Mandarins s'emporterent beaucoup contre Maigret, Ripa, Pedrini & quelques autres Européens. Le Légat essuya aussi quelques reproches amers, & le Pape même ne fut point épargné. Le Pere Fan se permit des réflexions fort libres sur l'abus que les Papes faisoient quelquefois de leur autorité. Mezza-Barba, quoique pénétré de douleur, se crut obligé de contenir ses plaintes, & de n'employer avec les Mandarins que des termes capables de les adoucir. Alors Chan-chang l'embrassa & lui fit de magnifiques promesses. Fan prit aussi des manieres gracieuses, & conseilla au Légat de ne point imiter le Cardinal de Tournon, s'il vouloit éviter les mêmes chagrins & sauver la Religion d'une nouvelle disgrace. Après cette conference, le Légat fut logé dans une autre maison, à deux milles de Chang-chung-yuen ; mais on continua de le garder avec le même soin.

On demande au Légat la copie du Bref du Pape.

Il l'écrit de mémoire.

Le soir du même jour, *Li-pin-chung* vint lui demander, au nom de l'Empereur, une copie du Bref. En vain répondit-il qu'il n'en avoit point & qu'il n'osoit se fier à sa mémoire. On lui déclara qu'il falloit obéir. Après avoir protesté qu'il ne répondoit d'aucune erreur, il écrivit la substance du Bref ; c'est-à-dire, à peu-près ce qu'il avoit déja répeté plus d'une fois aux Mandarins. Mais il s'étendit particuliérement sur les permissions accordées par le Pape, touchant les cérémonies Chinoises. Elles se réduisoient aux articles suivans :

Articles accordés aux Chinois par le Pape.

1°. Qu'on pouvoit tolerer, par toute la Chine, dans les maisons des Fidéles, les tablettes & les cartouches (46) qui ne portoient que les noms des personnes mortes ; à condition qu'ils fussent accompagnés d'une courte explication, & qu'on prît soin d'éviter la superstition & le scandale.

(45) Planches & Papiers inscrits du nom de Confucius. On verra tout ce qui appartient à ces usages, dans la Description qui doit suivre les Journaux, suivant la méthode de ce Recueil.

MEZZA-BARBA. 1720.

2°. Qu'on pouvoit tolerer toutes les cérémonies Chinoises qui regardoient les Morts, pourvu qu'elles fussent purement civiles, sans aucun mélange de superstition.

3°. Qu'on pouvoit permettre de rendre à Confucius des honneurs purement civils; mais que, sur les tablettes qui portoient son nom, on y joindroit une explication convenable, sans aucun autre caractere & sans inscription superstitieuse; & qu'alors il seroit permis d'allumer des flambeaux, de brûler de l'encens, & d'offrir, devant ces tablettes, des viandes en forme d'oblation.

4°. Qu'il seroit permis de faire des réverences & des génuflexions devant les tablettes qu'on auroit ainsi corrigées, devant les tombes, & même devant les corps morts.

5°. Qu'on pouvoit permettre aux funérailles, les cérémonies d'usage reçu, telles que de présenter des flambeaux & des parfums en faisant ces génuflexions & ces réverences.

6°. Qu'on pouvoit permettre de servir, devant les tombes des Morts, des tables chargées de fruits, de confitures & de viandes communes; à condition qu'on y plaçât une tablette réformée, avec la déclaration suivante: (46) *Le tout comme une sorte d'honneur civil & de piété à l'égard des Morts;* sans y mêler aucune pratique superstitieuse.

7°. Qu'on pouvoit permettre aussi de faire devant les tablettes réformées l'acte de vénération, nommé *Ko-heu*, soit le premier jour de l'an, soit tout autre jour consacré par l'usage.

Enfin, qu'on permettroit de brûler des parfums & des cierges devant ces tablettes, en observant les mêmes regles; comme devant les cercueils, où l'on pourroit faire aussi des génuflexions & des réverences aux mêmes conditions. Le Bref étoit signé, (*) *C. A. Alexandrinus & Legatus Apostolicus.*

Les Mandarins sont satisfaits du Bref.

L'extrait de cette Piéce doit faire juger que la Cour de Rome consentoit à tout ce qu'elle pouvoit accorder sans blesser les droits essentiels de la Religion. Aussi le Mandarin Li-pin-chung parut-il extrêmement satisfait. Après avoir reçu la copie du Légat, il se hâta de retourner à la Cour, où l'Empereur marqua beaucoup d'impatience d'en voir la traduction. L'Eunuque *Sin-fu* ayant lû chaque article à mesure qu'on le traduisoit, les Mandarins qui se trouvoient présens déclarerent, qu'ils ne doutoient pas que l'Empereur ne fût entiérement satisfait de la condescendance du Pape. Mais le Pere Joseph Suarez, Jésuite, en pensa différemment. Il fit remarquer qu'il y avoit quelque difficulté à craindre de Sa Majesté Impériale sur le retranchement de ces mots, que le Pape vouloit qu'on supprimât sur les tablettes: *C'est ici le siége de l'ame d'un tel.* Cependant le Mandarin *Chau* & l'Eunuque demeurerent persuadés que cette suppression ne déplairoit point à l'Empereur, lorsque le Pape accordoit l'usage des autres cérémonies, telles que les genuflexions, les réverences, &c. » C'est assez, ajouta le Mandarin *Chau.* Que » pouvons-nous demander de plus? Je suis équitable. Ces permissions suffi» sent & nous devons être contens. Ensuite l'Eunuque prit le papier, & porta les articles à l'Empereur.

Objection du Pere Suarez, Jésuite.

(46) Les mots Italiens sont: *per una certa honesta e picta versa i dfeunti.*

(*) Ces deux lettres signifient, *Carolus Archiepiscopus.*

Le

Le 29, quatre Mandarins, accompagnés du Pere Fan, se rendirent au logement du Légat, pour lui communiquer les intentions de l'Empereur. Ils ne firent que répeter les anciennes plaintes contre Maigret & Pedrini. Mezza-Barba protesta qu'il ignoroit le malheur qu'ils avoient eu de déplaire à l'Empereur, & demanda humblement pardon des fautes qu'ils pouvoient avoir commises. La fatigue & le chagrin avoient causé tant d'altération sur son visage, que Chau-chang en parut touché. Il l'exhorta tendrement à ne point s'abbattre, en l'assurant que l'Empereur aimoit la Religion chrétienne, & ne souhaitoit de mal qu'aux misérables qui avoient prévenu le Pape contre des cérémonies dont ils ne s'étoient fait qu'une fausse idée. Il ajouta qu'en verité c'étoient ces gens-là qui avoient troublé la tranquillité de la Mission.

MEZZA-BARBA. 1720.

Nouvelle explication des Mandarins avec le Légat.

Dans le cours de l'après-midi, deux Barnabites, nommés *Cesari* & *Ferrario*, se présenterent devant Mezza-Barba. Ces Peres avoient été envoyés en Tartarie, pour annoncer l'arrivée du Légat Romain. Mais, au lieu d'être favorablement reçus, ils avoient été chargés de fers par l'ordre de ce Prince, & soumis aux mêmes interrogatoires que Mezza-Barba. Ils lui raconterent qu'entre leurs réponses, ayant dit qu'ils avoient été envoyés à la Chine par la Congrégation de *la Propagande*, le Pere Parennin, qui leur servoit d'Interpréte, avoit expliqué un peu malicieusement ce terme, en faisant entendre que c'étoit un Tribunal (47) dont les décisions faisoient naître bien des différends. Sur quoi Ripa n'ayant pas manqué d'en donner une autre idée, Parennin repliqua, d'un visage riant, que ce qu'il avoit dit revenoit au même. Le Journaliste Hollandois a cru trouver, dans cette remarque, un juste sujet de maltraiter les Jésuites. Mais il suppose, mal-à-propos, que le Tribunal de la Propagande est établi pour déterminer les regles de Foi.

Avanture de deux Barnabites.

Idée que le Pere Parennin donne de la Propagande.

§. II.

Récit de quatre Audiences que l'Empereur accorde à Mezza-Barba.

TANT de mortifications, que le Légat avoit essuyées depuis son arrivée à Chang-chung-yuen, rendoient sa situation d'autant plus triste, qu'on ne lui donnoit encore aucune esperance d'être admis à l'audience de l'Empereur; lorsqu'enfin, le 30 Décembre 1720, ce Monarque le fit avertir, par un de ses neveux, accompagné de quatre Mandarins & de deux autres Officiers de la Couronne, qu'il devoit paroître devant lui le jour suivant. Ils lui déclarerent en même-tems, que tous les Européens de son cortége devoient rendre leurs respects à Sa Majesté suivant les usages de la Chine; & les ayant fait assembler sur le champ, ils les obligerent tous, sans en excepter le Légat même, de tomber à genoux & de frapper neuf fois la terre du front, pour essai, dirent-ils, de la cérémonie qu'ils devoient exécuter le jour suivant. Dans le cours de l'après-midi, Son Excellence reçut un nouvel ordre, qui l'obligeoit de paroître vêtu comme il l'étoit en Italie. On laissoit aux personnes de sa suite la liberté de porter l'habit Chinois ou celui de l'Europe.

Mezza-Barba est appellé à l'audience.

A quelles conditions.

(47) *Tribunali eccitatori de liti.* J'adoucis beaucoup cette expression & le récit de l'Auteur.

MEZZA-BARBA.
1720.
Comment son cortege étoit vêtu.

A l'heure marquée, le Mandarin *Li-pin-chung* vint prendre le Légat pour le conduire à l'audience. Ce Prélat prit le rochet & le camail, avec le *Pallium.* Tous les Missionnaires Européens se vêtirent à la Chinoise, soit parce qu'ils n'avoient point assez d'habits complets à l'Européenne, soit, ajoute Viani, par la crainte de chocquer ces Infidéles, en paroissant avec les habits de leurs différens Ordres. A leur arrivée au Palais, le Légat fut conduit, par une vaste cour, dans une grande & magnifique salle, où les Seigneurs Chinois étoient placés sur douze rangs, six à la droite du Trône & six à la gauche. On avoit préparé, pour chaque rang, quatre tables chargées de fruit, de pâtisserie & de confitures.

Lorsque l'Empereur fut entré dans la salle & qu'il fut monté sur son Trône, Mezza-Barba & son cortége se mirent à genoux pour faire les salutations prescrites par l'usage. Ensuite le Légat ayant remis à Sa Majesté le Bref du Pape, ce Monarque lui demanda comment se portoit le Saint Pere, & donna le Bref au second Eunuque, sans l'avoir ouvert. Son Excellence fut placée au bout du premier rang des Mandarins, & tout son cortége derriere le sixiéme. L'Empereur fit un signe, auquel toute l'Assemblée s'assit. Alors quelques Mandarins ayant apporté, près du Trône, une robe de sable à la Chinoise, Sa Majesté ôta celle dont elle étoit revêtue, & qui étoit aussi de sable, pour l'envoyer au Légat, qui la mit aussi-tôt par-dessus ses habits ecclésiastiques, en témoignant sa reconnoissance à l'Empereur par une profonde réverence. Ensuite Sa Majesté se mit à manger, & toute l'Assemblée suivit son exemple. Pendant le repas, ce Prince eut la bonté d'envoyer plusieurs mets de sa table, non-seulement au Légat, mais même aux Missionnaires. Après qu'on eut cessé de manger, Mezza-Barba fut conduit près du Trône, & reçut, des mains de l'Empereur, une coupe remplie de vin. Quatre Mandarins rendirent le même office à tous les Européens du cortége, qui vinrent recevoir cette faveur près du Trône. Aussi-tôt que le festin fut achevé, le Légat reçut ordre de se rapprocher de Sa Majesté Impériale. Ce Prince, après diverses questions, qui regardoient l'Ambassade, lui demanda ce qui étoit représenté dans certaines figures apportées de l'Europe, où il avoit vû des figures humaines qui paroissoient aîlées. Mezza-Barba répondit que c'étoit peut-être la figure de Jesus-Christ, celle de la Sainte-Vierge & de quelques autres Saints, ou probablement des figures d'Anges. Mais pourquoi, reprit l'Empereur, sont-ils représentés avec des aîles? Le Légat répondit, que c'étoit pour exprimer leur agilité. » Voilà, lui dit ce Prince, ce que nos Chi-
» nois ne peuvent comprendre & ce qu'ils regardent toujours comme une er-
» reur grossiére, parce qu'ils sont persuadés qu'il est absurde de donner des
» aîles aux hommes. Cependant, peut-être concevroient-ils que c'est une
» représentation purement symbolique, s'ils étoient capables d'entendre
» parfaitement les Livres de l'Europe; & ce qui leur paroît une erreur de-
» viendroit pour eux une vérité. En finissant ce discours, il prit trois piéces d'étoffe; l'une blanche, l'autre rouge & la troisiéme jaune. Ensuite s'adressant à toute l'Assemblée: » Si quelqu'un, dit-il, soutenoit que cette étoffe
» rouge est blanche, & que la blanche est jaune, qu'en penseriez-vous? Est-
» il possible d'en croire des hommes, qui appellent jaune, dans un tems, ce
» qu'ils traitent de blanc dans un autre.

L'Empereur donne sa propre robe au Légat.

Festin dans la salle d'audience.

Questions que l'Empereur fait au Légat.

Objection qu'il y ajoute.

Il ne falloit pas beaucoup de pénétration pour découvrir le but de ce raisonnement. Le Monarque Chinois vouloit se plaindre de la contradiction qu'il prétendoit trouver entre les Décrets des Papes sur les cérémonies de la Chine. Mezza-Barba répondit que Jesus-Christ, pendant le séjour qu'il avoit fait sur la terre, avoit fait les réglemens nécessaires pour l'établissement de la Réligion, & qu'il avoit décidé tous les points qui appartenoient à son ouvrage; mais qu'étant ensuite monté au Ciel, il avoit laissé après lui, dans la personne de S. Pierre & de ses Successeurs, un Vicaire capable de prononcer sur toutes les difficultés qui pouvoient naître; que pat une assistance particuliere de son Saint Esprit, il empêchoit que ce Vicaire ne se trompât dans ses décisions, ou dans l'interprétation qu'il donnoit aux Saintes Ecritutes, & qu'en vertu de cette dispensation divine, Clement XI. ne pouvoit tomber dans l'erreur.

Réponses du Légat.

Mais comment me persuaderez-vous, reprit l'Empereut, que le Pape puisse juger de la nature des cérémonies Chinoises, lui qui ne les a jamais vûes; ou qu'il en ait plus de connoissance que je n'en puis avoir des affaires de l'Europe, qui me sont inconnues? La réponse du Légat fut que Sa Sainteté ne prétendoit pas s'établir juge dans les affaires de la Chine, mais regler ce que les Chrétiens, établis à la Chine, pouvoient pratiquer sans donner d'atteinte aux principes du Christianisme, & décider en même tems quels usages étoient contraires à ces principes. Viani ne nous apprend pas si l'Empereur Kang-hi fut satisfait de ces réponses. Il ajoute seulement que ce Prince demanda au Légat s'il avoit quelque chose de plus à lui proposer; & que le voyant toucher au principal objet de son Ambassade, il lui dit de réserver ses explications pour une autre audience. Cependant il ne le congédia point sans lui avoir fait plusieurs autres questions. Il lui demanda s'il avoit quelques Mathématiciens dans son cortége, & s'il n'avoit point un sécret pour fortifier la memoire. Ensuite lui ayant ordonné de se retirer, il lui fit donner, à son départ, tous les restes de la collation qui avoit été servie dans la salle d'audience, & qui étoit demeurée presqu'entiere. Le Légat, de son côté, envoya au Palais les Missionnaires qu'il avoit amenés de l'Europe pour le service de l'Empereur.

Instances de l'Empereur.

Suites de l'audience.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de Janviet 1721, quatre Mandarins vinrent demander les présens que le Pape envoyoit à l'Empereur. Mezza-Barba promit de les faire porter au Palais, avec ceux qu'il devoit présenter en son propre nom, aussi-tôt qu'il auroit achevé de les mettre en ordre. Les Mandarins, parlerent avec beaucoup d'exagération, des honneurs que Sa Majesté Impériale avoit accordés au Légat dans l'audience du jour précédent. Avant que de sortir, ils demandetent à chaque Européen du cortége s'il n'avoit point aussi quelque présent pour l'Empereur. Dans l'après-midi, l'Eunuque Fin-fu appotta au Légat différentes sortes de viande, de la table de Sa Majesté Impériale, entre lesquelles étoit un Faisan tué de la main même de ce Prince. L'ordre fut rénouvellé aussi pour les présens, & la petmission de paroître à la Cour fut accordée aux Peres *Cesati* & *Ferrario*, avec promesse que l'Empereur recevroit leur bref. L'Eunuque ne s'étendit pas moins que les quatre Mandarins sur la magnificence de Sa Majesté. Après son départ, Mezza-Barba, par une nouvelle faveut, fut conduit dans une

On demande des présens au Légat.

MEZZA-BARBA. 1720.

On lui donne un logement plus commode.

maiſon plus commode à Chang-chung-yuen. Mais ſes gens n'eurent pas la liberté d'en ſortir, ni perſonne celle de le viſiter, à la réſerve des Miſſionnaires du Palais.

Mécontentement des anciens Miſſionnaires.

Le 2, Son Excellence fut appellée à la Cour avec tous les Miſſionnaires, entre leſquels étoient *Ceſati* & *Ferrario*, qui délivrerent leur bref aux Mandarins. *Chau-chang*, l'ayant ouvert en préſence du Légat, le remit au Pere Suarez, pour en faire la traduction. Suarez le lut à quelques autres Miſſionnaires, qui en parurent peu ſatisfaits. Regis & Simonetti ſe plaignirent hautement que le Pape marquoit peu d'égard pour les anciens Miſſionnaires de la Chine, & qu'il mettoit leur obéiſſance & leur ſoumiſſion à de trop rudes épreuves (48).

Mezza-Barba reçoit une déclaration mortifiante.

Le même jour, Mezza-Barba porta les préſens du Pape à l'Empereur, qui les ayant reçus très gracieuſement, accorda ſur le champ à ſon Excellence quelques marques de ſa liberalité. Mais cette faveur fut bien-tôt ſuivie d'un meſſage fort affligeant. Deux Eunuques vinrent déclarer au Légat que ſi Sa Majeſté avoit pû prévoir les déſordres que ſa Légation avoit cauſés, elle les auroit prévenus par la punition de leurs auteurs; que le Pape, n'entendant point les Livres de la Chine, n'étoit pas plus capable de décider ſur les cérémonies Chinoiſes, dont il n'avoit aucune idée, qu'on ne l'étoit à la Chine de juger des cérémonies de l'Europe; & que par conſéquent ce que Son Excellence avoit à faire de plus ſage étoit de ſe conduire par les conſeils que Sa Majeſté lui feroit donner, ſans prêter l'oreille aux inſinuations de certains eſprits turbulens, qui n'avoient écrit ou porté à Rome que de groſſieres impoſtures.

Approches d'un orage.

Les Eunuques, encheriſſant beaucoup ſur les ordres du l'Empereur, s'emporterent en invectives contre le Cardinal de Tournon. Mais comme ils en revenoient toujours aux anciennes plaintes, Mezza-Barba ſe réduiſit aux mêmes réponſes. Il lui fut plus difficile de ſe modérer lorſqu'il entendit parler peu reſpectueuſement du Pape; mais le reſſentiment n'auroit point été de ſaiſon. Tout ſembloit annoncer les approches d'un orage. La garde fut redoublée à la porte du Légat. On n'en permettoit l'entrée qu'à ceux qui avoient quelque choſe à communiquer au Pere Pereira, dont la faveur ne paroiſſoit pas diminuée à la Cour.

Secret que l'Empereur veut découvrir au Légat.

Le 3, certains Mandarins, accompagnés du Pere Fan & de l'Eunuque *Fin-fu*, vinrent dire à Mezza-Barba que l'Empereur vouloit lui découvrir un ſécret, mais à condition qu'il s'engageât par un ſerment ſolemnel de ne le réveler qu'au Pape. Son Excellence s'efforça inutilement d'éviter un honneur d'autant plus dangereux, que le Pere Fan devoit être ſeul interpréte de l'Empereur, & n'avoir pour témoin que *Roveda*, intime ami des Jéſuites. Cependant il fut obligé d'obéir, & l'on n'auroit jamais eu la moindre connoiſſance de cet entretien, ſi, dans l'incertitude des évenemens du voyage, il n'en eut confié à l'Auteur, ſous le ſceau de la confeſſion, une copie écrite par Roveda, avec quelques additions de ſa propre main. Ce Mémoire s'eſt trouvé entre les papiers de Viani après ſa mort.

Conference qu'il a pour cette ouverture.

Le jour choiſi pour cette importante converſation fut le 3 de Janvier 1721.

(48) L'Auteur attribue ici des diſcours peu décens au Pere Simonetti, ſur la foi, dit-il, & ſur le ſerment de deux Barnabites.

Mezza-Barba. 1720.

Elle consista dans onze questions de l'Empereur & dans les réponses du Légat. Les trois premieres furent des questions de peu de poids. Dans la quatriéme, Sa Majesté Impériale déclara qu'il ne croyoit point que la Constitution du Pape fut observée en France (49). Mezza-Barba répondit qu'à la vérité quelques personnes avoient marqué de la repugnance à s'y soûmettre, mais que le plus grand nombre avoit rendu une juste obéissance à la décision du Pape : Qu'il croyoit d'ailleurs que toutes les disputes qui s'étoient élévées sur cette matiére avoient été terminées avant son départ de l'Europe, & qu'on l'en avoit assuré à Lisbonne. 5°. L'Empereur lui dit ensuite, qu'ayant à la Cour d'autres Ambassadeurs, entre lesquels il lui nomma ceux de Russie & de Corée, il n'en traitoit aucun si honorablement que lui, & qu'il accordoit volontiers cette distinction à l'Ambassadeur du Pape. 6°. Que malgré les obligations qu'il avoit aux Mathématiciens de l'Europe pour les lumieres qu'il avoit reçues d'eux, il ne les appelloit point dans cette occasion, & que la conférence qu'il avoit avec lui étoit dans le dernier sécret. Mezza-Barba témoigna beaucoup de reconnoissance pour ces deux faveurs.

Onze articles qu'il propose.

7°. L'Empereur lui recommanda d'être plus gay, & lui conseilla de ne pas prêter l'oreille à des hommes vils & méprisables, tels que *Pedrini* & *Ripa*, sur-tout à Pedrini » esprit brouillon, lui dit-il, comme je pourrois vous en » convaincre par diverses preuves & par des expériences mêmes, si je ne crai» gnois qu'elles ne servissent à m'irriter. Cependant, ajoûta t-il, je l'ai trai» té avec autant de considération que les autres Missionnaires, & je me suis » toujours efforcé, quoiqu'inutilement, de le réconcilier avec eux. Mezza-Barba répondit à cet article qu'ils étoient tous de forr habiles gens, & qu'au reste il admiroit la clemence de Sa Majesté pour les fautes des Européens.

Caractere qu'il fait de Pedrini.

8°. L'Empereur lui dit » qu'il avoit tâché de réunir tous les Missionnaires » des différentes nations de l'Europe, tels que les Portugais, les François, » les Italiens & les Allemands; mais que leurs dissensions subsistoient tou» jours, & que, ce qu'il avoit peine à comprendre, les Jésuites mêmes ne » pouvoient s'accorder ensemble. Il ajoûta que dans la même vûe il avoit em» ployé une autre méthode; c'étoit de les loger tous dans une même mai» son, esperant qu'ils n'y auroient qu'un cœur; mais que ses soins n'avoient » pas produit cet effet; que l'un prenoit le nom de Prêtre séculier, l'autre, » celui de Francisquain; un troisiéme, celui de Dominiquain, & le qua» triéme, celui de Jésuite; désunion, qui ne cessoit pas de l'étonner. Mezza-Barba demanda ici pardon à Sa Majesté pour les offenses des Européens, & l'assura que sa clemence étoit connue & célébrée par toute l'Europe. Il ajoûta que si Sa Majesté vouloit lui permettre de s'employer à leur réconciliation, il y apporteroit tous ses soins. 9°. L'Empereur lui demanda s'il croyoit qu'ils témoignassent de la soumission pour ses avis. Il répondit qu'il n'osoit le promettre, quoiqu'il en eut l'espérance.

Ce qu'il avoit fait pour reconcilier les Missionnaires.

La dixiéme question de l'Empereur fut encore plus embarrassante. Il vouloit sçavoir comment le Pape pouvoit ajoûter quelque foi aux rapports des différens Ordres, lorsqu'ils étoient si mal informés des usages de la Chine que leurs témoignages étoient directement contraires. Ce que je dis étant certain,

Question embarrassante.

(49) Les termes de la copie de Roveda étoient un peu différens. On y lit seulement : » Il ne me paroît pas que la France soit tran» quille au sujet de la Constitution.

MEZZA-BARBA. 1720.

continua-t'il, pourquoi le Pape entreprend-il de prononcer ſur les affaires de la Chine ? S'apperçoit-il que je prétende juger de celles de l'Europe ?

Réponſe du Légat.

Le Saint Pere, répondit Mezza-Barba, n'a rien décidé ſans avoir entendu les deux Parties, recueilli toutes les informations poſſibles, & péſé mûrement les difficultés. D'ailleurs il a reçu, dans ſon jugement, l'aſſiſtance du Saint Eſprit, qui ne permet pas qu'un Pape tombe dans l'erreur ſur les matieres de Religion. Enfin le Pape n'a prononcé ſur les affaires de la Chine qu'autant qu'elles ont rapport au Chriſtianiſme.

11°. L'Empereur repliqua qu'il ne trouvoit pas les apparences de la vérité dans cette réponſe, parce que le Pape n'avoit pas été bien informé. J'aime beaucoup votre Réligion, reprit-il ; j'adore le même Dieu que vous. Ainſi, lorſqu'il vous arrivera quelque difficulté, adreſſez-vous à moi, & je m'engage à vous l'expliquer. Le Légat lui fit des remercimens & lui promit de s'adreſſer à Sa Majeſté.

Reproche ſur les Deputés envoyés en Europe.

Vers la fin de l'audience, l'Empereur obſerva qu'il n'étoit revenu de l'Europe aucun des Miſſionnaires qu'il y avoit envoyés, & que n'ayant point reçu de réponſe ſur la commiſſion dont il les avoit chargés, il ſoupçonnoit qu'ils avoient été mis à mort par l'ordre de Sa Sainteté. Mezza-Barba, pour écarter ce ſoupçon, ſe hâta de repréſenter à Sa Majeſté combien le caractere des Ambaſſadeurs étoit reſpecté dans l'Europe ; & lui ayant fait conſidérer que le Pape & la Réligion ne pouvoient tirer aucun avantage d'une telle violence, il ajouta qu'on ſçavoit aſſez que les Vaiſſeaux où Barros & Bauvolier s'étoient embarqués, avoient péri par la tempête avant leur retour en Europe ; que Raimond étoit mort ſans avoir pris terre en Italie ; & que Provana avoit été renvoyé à la Chine par le Pape, avec des inſtructions de bouche, qui étoient capables de ſatisfaire Sa Majeſté.

L'Empereur défend les Jéſuites.

Ce Prince ne laiſſa pas d'ajouter que la Conſtitution qui regardoit les cérémonies Chinoiſes venoit d'une autre ſource que le zele de la Réligion ; que ce n'étoit *qu'une fléche de vangeance*, lancée contre les Jéſuites, pour ſatisfaire *Maigret*, *Pedrini* & leurs autres adverſaires. Ici l'Auteur avertit que cette derniere réfléxion ne fut point expliquée au Légat par le Pere Fan, & qu'on n'en auroit jamais eu de connoiſſance, ſi l'Empereur ne l'eût repetée le 10 du même mois, & n'eût fait déclarer à Mezza-Barba qu'on ne lui diſoit rien qu'il n'eût entendu de la bouche de l'Empereur dans ſon Audience privée.

Autre audience & ſes effets.

En effet il en obtint une autre le 10 de Janvier ; mais elle ne ſervit qu'à redoubler ſon inquiétude & ſes doutes. Pedrini & Ripa ſervirent d'interprétes à l'Empereur, avec quatre Jéſuites. Le Légat n'en eut pas beſoin, car Sa Majeſté prit la peine de s'expliquer dans ſa préſence. Elle recommença des détails qui avoient été répetés pluſieurs fois par ſes Miniſtres ; & ne touchant à rien d'eſſentiel, elle dit au Légat, pour concluſion, que ſa réſolution étoit de lui envoyer le *Fi*, c'eſt-à-dire un décret Impérial, dans lequel toutes ſes volontés ſeroient expliquées ſur l'affaire de la légation, & ſur lequel il n'auroit qu'à réfléchir ſérieuſement ; qu'elle députeroit enſuite un de ſes Officiers à Rome ; mais qu'elle lui recommandoit de ne pas s'affliger, & d'attendre les évenemens d'un air tranquille.

Le 14 fut ſignalé, ſuivant le langage de l'Auteur, par une quatriéme Au-

dience, beaucoup plus ſolemnelle que toutes les précédentes. Sa Majeſté ordonna que tous les Européens y fuſſent préſens, ſans en excepter les malades, & nommément le Pere *Caſſio*. Après les cérémonies ordinaires, l'Empereur fit au Légat pluſieurs queſtions de peu d'importance. Il s'étendit ſur le peu de probité qui ſe trouve dans les Nations étrangeres, & ſur celle des Chinois, qui haïſſent, diſoit-il, l'artifice & la fraude. Enſuite ſe tournant vers Mezza-Barba, il l'exhorta d'un air gracieux à propoſer ce qu'il avoit à dire, avec toute la force & la liberté dont il étoit capable.

Quatriéme audience.

Le Légat, encouragé par cette invitation, répondit qu'il avoit trois choſes à propoſer ou à demander de la part du Pape. La premiere, que les Chrétiens de la Chine fuſſent libres de ſe ſoûmettre à la Conſtitution de ſa Sainteté concernant les cérémonies Chinoiſes: Sur quoi l'Empereur lui demanda encore une fois ce que le Pape trouvoit de répréhenſible dans ces cérémonies. De l'avis des Interprétes, Mezza-Barba n'inſiſta que ſur un point, & repréſenta que le Souverain Pontife avoit expreſſément condamné la vénération ſuperſtitieuſe qu'on rendoit aux tablettes & aux cartouches. Sa Majeſté répliqua que cette vénération n'étoit pas de l'établiſſement de Confucius, & qu'elle avoit été introduite dans la Réligion Chinoiſe par des Etrangers: que ce n'étoit pas néanmoins une affaire peu importante; mais qu'il n'appartenoit point au Pape d'en juger, & que ce ſoin regardoit les Vicerois & les Mandarins des Provinces; enfin qu'il ne vouloit plus rien entendre ſur cet article.

Demandes que le Légat fait à l'Empereur.

Sa Majeſté explique ſon ſentiment ſur les cérémonies.

Mezza-Barba ayant ajouté que le Pape déſapprouvoit les titres de *Tyen* & *Chang-ti*, que les Chinois donnoient au véritable Dieu. L'Empereur répondit que c'étoit une bagatelle, & qu'il s'étonnoit que la diſpute durât depuis tant d'années ſur un point de cette nature. Il démanda ſi le Légat étoit bien perſuadé que les Européens euſſent commis une idolâtrie en rendant juſqu'alors des reſpects aux tablettes, & que le Pere Ricci, fondateur de la Miſſion, fût tombé dans l'erreur. Mezza-Barba paſſa légerement ſur la premiere de ces deux queſtions & n'y fit que des réponſes vagues. A la ſeconde, il répondit, avec beaucoup de précaution, que le Pere Ricci avoit erré innocemment ſur de certains points, parce que toutes ces matieres n'avoient point encore été reglées par la déciſion du Saint Siége.

Demande captieuſe.

La ſeconde demande que le Légat fit à l'Empereur, regardoit l'obéiſſance que les Chrétiens de la Chine devoient à la Conſtitution. Le Pape, dit-il à Sa Majeſté, eſperoit que ſon Décret ne regardant que le ſpirituel, il ſeroit permis aux Chrétiens Chinois de s'y conformer avec la même ſoumiſſion qu'ils devoient à Sa Majeſté Impériale pour le temporel. L'Empereur applaudit beaucoup à ce diſcours, & donna ordre au Légat de continuer. Alors Son Excellence ajoûta qu'elle oſoit ſe promettre, de la clemence de Sa Majeſté, un gracieux pardon pour tous les Européens qui avoient eu le malheur de lui déplaire. En prononçant ce diſcours, le Légat s'étoit tenu proſterné, le viſage contre terre. L'Empereur fut ſi charmé de cette marque d'humilité, qu'il fit au Légat les complimens les plus flatteurs. Il lui dit « qu'il avoit parlé & qu'il » s'étoit conduit en perfection; qu'il n'étoit pas poſſible de faire mieux; que » les matiéres étoient déſormais éclaircies & toute l'affaire terminée. Il lui permit en même tems d'achever ce qu'il avoit à dire.

Réponſe embaraſſée.

Compliment de l'Empereur au Légat.

MEZZA-BARBA. 1420

Il recommande l'union aux Missionnaires.

Alors Son Excellence demanda la permission de résider à la Chine, en qualité de Supérieur des Missions. Mais l'Empereur remit sa réponse à quelqu'autre tems; ce qui ne l'empêcha point d'applaudir encore à la priere qui lui fut renouvellée par le Légat d'oublier les différends passés, & de l'exhorter lui-même à l'oubli des offenses; ajoûtant qu'il y avoit peu de Missionnaires qui n'eussent des reproches à se faire mutuellement, mais qu'à l'avenir ils devoient vivre comme des enfans dans la même famille, c'est-à-dire avec une parfaite union. Mezza-Barba se disposoit ensuite à sortir, lorsque l'Empereur reprit son discours, pour lui dire qu'il falloit informer promptement le Pape de tout ce qui s'étoit passé. Son Excellence, ayant répondu qu'elle s'acquitteroit incessamment de ce devoir, fut enfin congédiée avec tous les Missionnaires, à l'exception des Peres Suarez & Bouvet, qui reçurent ordre de ne pas s'éloigner de l'Empereur.

Les Jésuites se défient des intentions de l'Empereur.

La satisfaction du Légat fut extrême après cette audience, & tous les Missionnaires ne ressentirent pas moins de joie. Cependant les Jésuites, plus accoutumés au manége de la Cour, trouverent quelque sujet de défiance dans de si magnifiques promesses, & déclarerent à Mezza-Barba que si le Ciel n'avoit pas touché miraculeusement le cœur de Kang-hi, ils regardoient tous les discours de ce Monarque comme une pure ironie. Ils ajoûterent qu'il étoit naturellement porté à la raillerie, & qu'ils le soupçonnoient d'avoir voulu rire à leurs dépens. Le Légat, surpris de ce discours, demeuroit incertain de ce qu'il en devoit penser, lorsqu'il vit arriver *Chau-chang* & d'autres Mandarins, qui venoient le presser de faire ses dépêches pour le Pape, parce que l'Empereur étoit résolu d'envoyer à Rome Renauld & Roveda. Il écrivit aussitôt sa lettre. Elle ne contenoit que de magnifiques exagérations de l'accueil & des présens qu'il avoit reçus de l'Empereur. A l'égard du succès de la derniere audience, il donnoit avis au Pape que Sa Majesté Impériale avoit permis de prêcher l'Evangile avec toutes les conditions qu'il désiroit. Les Missionnaires jugerent que ces expressions étoient trop fortes, parce que l'Empereur ne s'étoit pas expliqué si positivement sur cet article. Mais la réponse du Légat fut qu'il employoit ces termes à dessein. » Si l'Empereur, disoit-il, souf- » fre que la lettre soit envoyée dans cette forme, le sens de ses promesses sera » déterminé par son silence, & l'on connoîtra s'il parloit ironiquement.

Comment le Légat les met à l'épreuve.

§. III.

Succès de l'Ambassade.

Ruse de l'Empereur.

Le lendemain, qui étoit le 16 de Janvier, les affaires changerent entierement de face. L'Empereur fit dire au Légat que les explications des Interprétes n'ayant point été exactes dans la derniere audience, il vouloit employer d'autres voies pour connoître la vérité. Après quantité de messages, on convint que Mezza-Barba communiqueroit à Sa Majesté le Decret du Pape, afin qu'elle pût juger avec certitude de ce qui étoit permis ou défendu par le Saint Siége. Le Decret fut traduit & porté à l'Empereur par les Mandarins. Mais ils exigerent en même tems du Légat une rélation de la derniere audience, écrite de sa propre main, pour la comparer avec celles des Interprétes.

Ils

Ils ajoûterent que, par cette méthode, les doutes qui paroissoient lui rester sur les intentions de l'Empereur seroient bientôt dissipés.

Mezza-Barba. 1720.

Le 18, avant que Mezza-Barba eut fini sa relation, les mêmes Mandarins vinrent lui remettre un *Si*, de la propre main de l'Empereur, écrit en lettres rouges au bas du décret. Il étoit conçu dans ces termes : » Tout ce qu'on peut » recueillir certainement de la lecture de cette Constitution, c'est qu'elle ne » regarde que de vils Européens. Comment pourroit-on dire qu'elle a quel- » que rapport à la grande doctrine des Chinois, lorsqu'il n'y a point un seul » Européen qui entende le langage de la Chine? Elle contient quantité de » choses indignes. Il paroît assez, par ce décret que le Légat nous apporte, » qu'il y a beaucoup de ressemblance entre la secte des Idolâtres & les sectes » de *Ho-chang-chi*. Les disputes qu'ils ont entr'eux sont d'une violence à la- » quelle rien ne peut être comparé. Il ne convient pas, par cette raison, que » les Européens ayent désormais la liberté de prêcher leur loi, qui doit être » défendue comme le seul moyen de prévenir de fâcheuses conséquences.

Etrange réponse qu'il fait à la Lettre du Légat.

La lecture de ce fatal écrit jetta la consternation dans l'esprit du Légat. Sa premiere ressource fut d'écrire à l'Empereur une lettre de soumission. S'étant hâté de l'écrire, il proposa aux Missionnaires de la signer. Mais les Jésuites y trouverent beaucoup de difficultés, & lui déclarerent qu'ils ne voyoient point d'autre moyen pour calmer le trouble que de suspendre la Constitution. Le Pere *Mouravo* ajoûta que c'étoit une nécessité d'autant plus indispensable que le Pape n'avoit pas reçu de justes informations, & que si Sa Sainteté étoit à la Chine, pour y voir les choses dans un autre jour, elle revoqueroit infailliblement une Bulle qui n'étoit capable que de porter un coup mortel à la Réligion. Le Légat répondit » qu'il n'avoit pas le pouvoir de suspendre une » Constitution du Pape; qu'il aimoit mieux risquer tout que d'offenser Dieu » en transgressant les ordres exprès du Saint Siége, & qu'il étoit résolu de » souffrir plûtôt la mort que de se rendre coupable de cette lâcheté. Mouravo continuant de s'expliquer avec beaucoup de chaleur, Mezza-Barba » le pria de faire attention de qui & devant qui il parloit. Je ne l'ignore pas, » répondit le Missionnaire, mais je ne crains que Dieu. Si vous étiez rem- » pli de cette crainte, reprit le Légat irrité, vous parleriez avec plus de » respect de son Vicaire, & devant le Ministre qui le répresente.

Embarras du Légat, & dissensions des Missionnaires.

Le Pere Suarez ne parut pas moins ardent que Mouravo; & le Pere Mailer, se livrant aussi à son zele, déclara au Légat qu'il ne croyoit pas qu'une Bulle, dont l'effet ne devoit être que la ruine du Christianisme dans un grand Empire, pût être proposée sans blesser la conscience &c. Quelqu'un lui dit que dans un autre lieu il n'auroit point eu la hardiesse de tenir ce langage. Je le tiendrois, répondit-il, jusqu'au milieu de Rome, & je ne craindrois pas de représenter au Pape même des difficultés que je crois justes. Les Missionnaires les plus moderés faisoient ce raisonnement : » La Constitution n'est » qu'un précepte Ecclésiastique, dont l'exécution entraîneroit la ruine du » Christianisme. Elle peut donc être suspendue jusqu'à de nouvelles infor- » mations. Toute la fermeté du Légat, ses consultations & ses propres lumieres ne lui faisoient pas voir beaucoup de jour dans une si grande obscurité.

Zéle ardent de quelques Jesuites.

Mais quel fut son embarras, lorsque le *Tajin*, ou le Mandarin *Li-pin-*

MEZZA-BARBA. 1720.

Le Légat est insulté dans sa maison.

chung, dont le nom est revenu tant de fois, entrant dans sa chambre d'un air furieux, & le prenant au collet, lui dit devant toute la compagnie » qu'il » n'étoit qu'un traître & un perfide; que l'affection qu'il avoit eue pour lui » l'exposoit à perdre sa tête; mais qu'il étoit résolu de le tuer auparavant » de ses propres mains. Pendant cette étrange scène, les domestiques du Tajin & des autres Mandarins seconderent les violences de leurs Maîtres. Ils maltraiterent le valet-de-chambre du Légat, lui tirerent la barbe & l'accablerent de toutes sortes d'injures. Mezza-Barba, pénétré de douleur & de crainte, étoit dans une situation qui auroit attendri, dit l'Auteur, toute autre Nation que d'insensibles Chinois. Un Mandarin, le regardant avec un souris railleur, lui dit qu'apparemment sa pâleur venoit d'un excès de haine & de rage contre Sa Majesté Impériale. Ce reproche inhumain le mit dans la nécessité de se défendre par les excuses les plus humbles & les plus soumises.

On le somme de répondre.

Le soir du même jour, les Mandarins revinrent avec la même fierté, & le sommerent de répondre au *Si* qu'ils lui avoient apporté le matin. Dans l'excès de son affliction, il ne laissa pas de prendre une plume & d'écrire la Lettre suivante : » C'est avec les plus respectueux & les plus humbles sentimens de soumission, que j'ai lû la traduction du Decret qu'il a plû à Votre Majesté d'écrire de sa propre main en lettres rouges. Ayant été envoyé » par le Souverain Pontife pour solliciter la faveur de Votre Majesté, je » m'étois flatté que les Permissions que j'ai eu l'honneur de présenter à Votre Majesté auroient été capables de l'appaiser & de faciliter le succès de » ma Légation. A présent, il ne me reste qu'à demander pardon à Votre » Majesté, à lui faire connoître la douleur dont mon ame est pénetrée, & » à me prosterner, comme je fais, le visage contre terre, pour implorer sa » clémence. *Signé*, CHARLES-AMBROISE, Patriarche d'Alexandrie & Légat Apostolique. » Si Votre Majesté me le commande, j'irai me jetter aux » pieds du Pape, pour lui déclarer clairement, fidellement & sincerement, » les intentions de Votre Majesté (50).

Réponse soumise qu'il fait à l'Empereur.

Ce Postcript, suivant l'Auteur, fut ajouté de l'avis & sur les instances des Missionnaires. Du Halde remarque qu'il plut beaucoup à l'Empereur.

Plusieurs Missionnaires sont maltraités.

Pendant qu'on traduisoit la Lettre de Mezza-Barba, les Mandarins ayant soupé dans sa chambre, & leurs domestiques après eux, y laisserent des traces de leur malpropreté. Pour comble d'affliction, il apprit, vers le soir, que Ripa & Pedrini avoient été jettés dans une obscure prison; que Laureati étoit aussi chargé de chaînes, pour avoir osé dire que le Légat n'avoit rien que d'agréable à proposer à l'Empereur; que Pereira étoit exposé au même danger; & que Li-pin-chung devoit être conduit au Tribunal des criminels, pour avoir traité Son Excellence avec trop de bonté.

Raillerie de l'Empereur.

Les messagers, les demandes & les menaces, ne firent que redoubler le jour suivant. L'Empereur fit dire au Légat, qu'ayant comparé la Constitution du Pape avec le Mandement de M. Maigret, il y avoit trouvé une parfaite ressemblance; d'où il concluoit : » que s'il étoit vrai, comme les Chrétiens l'assurent, que le Pape soit assisté par les inspirations du S. Esprit, » c'étoit M. Maigret qui devoit être regardé comme le S. Esprit des Chré-

(50) Au lieu de *Votre*, l'Auteur auroit dû mettre *Sa Majesté*, ou *lui*, parce que les Chinois ne parlent ou n'écrivent jamais à leur Empereur qu'en tierce personne.

» tiens. Cet argument Chinois fut suivi le même jour d'un nouveau *Si*, qui contenoit quelques frivoles remarques sur les permissions accordées par le S. Siége. Le reste consistoit dans un grand nombre de réflexions fort dures sur la conduite de M. Maigret.

Mezza-Barba. 1720.

Après cette raillerie, il leur fit déclarer qu'il étoit résolu de répandre son Decret dans tous les Royaumes de l'Univers, & que l'Ambassadeur Russien, qui étoit alors à Peking, lui avoit déja promis de le communiquer à toutes les Cours de l'Europe. Ainsi chaque message étoit une nouvelle insulte, qui perçoit le cœur du Légat. Il ne pouvoit retenir ses larmes, en relisant les ordres de l'Empereur. Mouravo le voyant dans cette affliction, ne fit pas difficulté de se jetter à ses pieds, & le conjura, par les entrailles de Jésus-Christ, d'avoir pitié de la Mission, qui ne pouvoit éviter de périr, s'il persistoit à maintenir sa Bulle. Mais ces instances firent peu d'impression sur lui, & l'abbattement où il étoit ne l'empêcha point de répondre aux Jésuites : » Ne me parlez plus de suspendre ni de moderer la Constitution. C'est augmenter ma douleur que de me proposer un remede pire que le mal. Cependant, si vous pouvez imaginer quelqu'expédient qui soit propre à lever » les difficultés, je l'embrasserai volontiers, pourvû qu'il s'accorde avec » mon devoir. *Mouravo* alloit profiter de cette disposition pour composer une Requête à l'Empereur & tirer le Légat de l'abîme où il s'étoit plongé, lorsque le Pere Renauld en offrit une, qu'il venoit d'écrire dans les termes suivans : » CHARLES AMBROISE, Patriarche d'Alexandrie, supplie très-humblement Votre Majesté qu'il lui plaise d'user de clémence envers les Européens, de tolerer notre sainte Religion, & de suspendre la résolution » qu'Elle a prise, de répandre son Diplôme dans tout l'Univers par la voie » de la Russie. Je me rendrai auprès du Souverain Pontife, & je ne manquerai pas de l'informer soigneusement & fidellement des intentions de Votre » Majesté. Dans l'intervalle, je laisserai subsister les choses dans l'état où je » les ai trouvées, & je communiquerai de bonne foi au S. Pere tout ce que » Votre Majesté trouvera bon de m'ordonner. Enfin, je demande humblement en grace à Votre Majesté d'envoyer avec moi quelque personne, qui » soit capable de lui rapporter avec quelle sincerité je représenterai tout au » Souverain Pontife, & quels efforts je ferai pour me procurer l'honneur de » reparoître devant Votre Majesté. Après avoir lû plusieurs fois cette Supplique, Mezza-Barba consentit à la signer. Quelques Missionnaires ne la croyant point assez conforme aux intentions de l'Empereur, ou assez humble pour le Légat, refuserent d'y mettre leur nom. Mais le plus grand nombre suivit l'exemple du Légat. Elle fut traduite en Chinois & portée à l'Empereur.

Affliction du Légat.

Il a recours aux Jésuites.

Lettres qu'ils écrivent à l'Empereur.

La patience & l'habileté du Légat furent bien-tôt mises à de nouvelles épreuves. L'Empereur lui communiqua, par ses Ministres, un Mémoire, que Pedrini avoit anciennement présenté à la Cour contre les Jésuites. Pedrini fut forcé d'en faire lui-même la lecture au Légat, en présence de ceux qu'il avoit accusés. Ils le traiterent de calomniateur. Les Mandarins pressant Mezza-Barba d'expliquer ce qu'il en pensoit, il n'osa déclarer son opinion ; mais n'ayant pas non-plus la liberté de garder le silence, il se contenta de répondre que Pedrini avoit violé les loix de la charité chrétienne, qui ordonnoit l'amour du prochain.

Mémoire contre les Jésuites.

MEZZA-BARBA. 1720.

Badinage de l'Empereur dans ses audiences.

Dans une audience, que l'Empereur lui accorda le 20, il se vit dans la nécessité de mettre par écrit la même réponse; c'est-à-dire, de répeter que Pedrini étoit blâmable, pour avoir offensé Sa Majesté & s'être plaint de son prochain; mais qu'il demandoit grace pour lui. Ce n'étoit que le prélude de ses embarras. L'Empereur, après lui avoir prodigué les caresses & les civilités, entreprit de badiner aux dépens du Pape. Comme il avoit beaucoup de goût pour les figures & les comparaisons, il compara Sa Sainteté à un chasseur aveugle, qui tire dans l'air au hazard. Le Légat n'ayant pû rire de cette raillerie, comme les autres, Sa Majesté lui dit: » Vous ne répondez pas? » Que pensez-vous de mes allusions? Elles sont fort ingénieuses, répondit Mezza-Barba, & dignes de Votre Majesté.

Il s'adoucit en faveur du Légat.

L'audience du 24 se passa de même. L'Empereur prit plaisir à raconter des histoires, dont il rioit le premier. Mais le Légat en prenoit moins à les entendre. Il ne fut pas plus aisé au Monarque Chinois de tirer de lui quelques louanges auxquelles il s'attendoit, & qu'il ne put arracher de sa bouche qu'après les avoir demandées. Cependant la scene ne finit pas mal. Kang-hi étoit en bonne humeur. Il accorda, aux priéres du Légat, la liberté de Pedrini, & celle de Ripa & de Laureati. Ensuite il lui déclara, que son intention étoit de rétablir une parfaite union entre les Missionnaires, & que dans cette vûe il avoit besoin de son assistance. » Vous serez libre, lui dit-il, & » sans aucune garde. Comme la saison est trop avancée pour vous permettre » le voyage de l'Europe, je vous conseille d'aller attendre le beau tems à Pe- » king, où la Cour retournera pour la célébration de la nouvelle année. Ce compliment causa une joie extrême au Légat.

Autre audience mêlee de plaisanteries.

Il partit effectivement pour Peking, où étant arrivé le 25 avec toute sa suite, il se logea chez les Jésuites Portugais. Le même jour, il y fut complimenté par l'Ambassadeur de Russie; & le jour suivant, par un grand nombre de personnes distinguées. L'Empereur lui accorda, le 26, une nouvelle audience; la plus gracieuse qu'il eût encore obtenue de ce Prince, mais aussi la plus plaisante. Après avoir déclaré que les Chinois n'étoient point assez foibles pour s'imaginer que les esprits de leurs ancêtres fussent présens dans les tablettes & les cartouches qui portoient leurs noms, & que ces tablettes, avec leurs inscriptions, étoient regardées comme des représentations purement symboliques, Kang-hi affecta de se livrer à son humeur badine. » Monsieur » le Légat, dit-il, entr'autres choses; est-ce l'usage en Europe de condamner » un homme à mort, sans être assuré qu'il est coupable? Non, répondit Son Excellence. » Mais, reprit l'Empereur, si le Prince a prononcé la sentence de » mort sur des preuves suffisantes, & que le Juge inferieur, à qui l'exécu- » tion est remise, découvre des preuves plus convaincantes de l'innocence » de l'accusé, la sentence doit-elle être exécutée? Je crois, répondit le Légat, que ce Juge doit avertir le Prince des nouvelles preuves qu'il a découvertes. » Je le crois aussi, ajouta gravement l'Empereur; on ne peut attacher » un trop grand prix à la vie d'un homme. Ensuite, se tournant d'un air sérieux vers son Médecin, qui se nommoit *Volta*, il lui ordonna de s'approcher du Trône. » Vous êtes, lui dit-il, plus redoutable que moi. Volta, fort embarrassé de ce discours, demeura sans répondre. Mais Kang-hi, faisant un éclat de rire, le délivra bien-tôt de cette contrainte, & divertit toute

Embarras que l'Empereur cause à son Médecin.

l'Assemblée par sa conclusion : » Cet homme, dit-il, est maître de tuer quand » il lui plaît, & moi, je ne puis condamner personne à mort sans témoignage » & sans preuves.

Mezza-Barba. 1721.

L'Empereur Kang-hi s'amusa plus d'une fois à causer de l'embarras au Légat par d'autres plaisanteries de cette nature, ou par des questions d'autant plus fatigantes, qu'il étoit également difficile de pénetrer son intention & d'éviter le piége. Par exemple, le 28 de Janvier, qui est le premier jour de l'année à la Chine, Mezza-Barba lui ayant fait présent d'une croix d'argent, où étoient enchâssés deux morceaux de la vraie croix, ce Prince lui fit demander aussi tôt ; » Quels étoient les lieux où il ne convenoit pas de » porter cette sainte Relique ? Le Légat répondit, que Sa Majesté ne devoit pas la porter dans les Temples des Idoles, ni lorsqu'elle feroit quelqu'autre action condamnée par la Religion chrétienne. Kang-hi lui fit dire aussi-tôt » qu'il ne l'ignoroit pas, & qu'il avoit toute la vénération possible pour » une Relique si sacrée. Mais, en même-tems, l'Eunuque qui étoit chargé de ses ordres, avoit celui de montrer au Légat une petite croix de pierre, que Sa Majesté avoit reçûe du Cardinal de Tournon, & de lui demander, » S'il étoit vrai que cette croix eût quelque vertu contre le tonnerre. Mezza-Barba manqua de présence d'esprit pour faire une réponse, qui devoit lui coûter peu dans les principes de sa religion. Il se contenta de dire à l'Eunuque, qu'on en avoit cette opinion en Europe, mais qu'il n'en étoit pas sûr. Pour le soulager de l'embarras de toutes ces questions, on lui fit des présens, on lui donna des collations, des festins, des bals mêmes & des comédies, où la gravité de son caractere ne l'empêcha point d'assister, pour se concilier l'affection des Chinois en se conformant à leurs usages.

Ses questions à l'occasion d'une croix.

Foible réponse du Légat.

Le 31, l'Empereur lui donna une audience, dont le sujet fut très-comique. C'étoit pour lui demander s'il croyoit qu'il y eût au monde des hommes sans tête, & s'il se trouvoit quelquefois du sel au sommet des plus hautes montagnes ? Ces questions donnerent lieu à quantité d'autres bouffoneries. Mezza-Barba n'en eut jamais pénetré le sens, s'il n'eût reçu, après l'audience, quelques explications du Pere Parennin. L'Empereur, pour se réjouir, avoit voulu faire entendre, en style figuré, que le Cardinal de Tournon avoit manqué de tête & de sel, c'est-à-dire, d'esprit & de jugement.

Autre question, comique & maligne.

La Cour étant retournée à Chang-chung-yuen le 6 de Février, Mezza-Barba eut ordre de s'y rendre le jour suivant ; & le 19, il fut averti que Sa Majesté lui donneroit le lendemain son audience de congé. Il avoit déja reçu les présens de la Cour pour le Pape & le Roi de Portugal. L'Empereur lui dit, en lui montrant un papier qu'il tenoit à la main, que cet Ecrit contenoit ses ordres, avec une fidelle Relation de ce qui s'étoit passé, & le détail des récits que Son Excellence devoit faire au Pape. Le reste de l'audience fut employé à choisir, entre les Missionnaires, ceux qui devoient partir avec lui, & ceux qui avoient la liberté de demeurer à la Chine. Ensuite l'Empereur, après avoir présenté, de son Trône, un verre de vin au Légat, suivant l'usage, se fit apporter deux petites chaînes de perles, dont il lui donna l'une, en lui disant qu'il lui avoit envoyé, par ses Ministres, les présens qui étoient destinés pour Sa Sainteté ; mais qu'il s'étoit réservé le plaisir de lui donner de sa propre main cette marque distinguée de l'estime qu'il avoit pour lui.

Le Légat reçoit son audience de congé.

Compliment gracieux que lui fait l'Empereur.

Mezza-Barba. 1721.

Le Légat témoigna sa reconnoissance par d'humbles remercîmens ; &, prenant congé de Sa Majesté Impériale, il se rendit dans le lieu où les Européens étoient accoutumés de s'assembler. Telle fut cette audience, qui est la seule dont le Pere du Halde ait parlé, & dont il a confondu les circonstances avec celles des audiences précédentes.

Nouvelles dissensions entre les Missionnaires.

Les ennemis des Jésuites ne manquerent pas de publier que ces Peres étoient les auteurs du Mémoire dont le Légat étoit chargé pour le Pape. Ils prétendirent que ce Mémoire étoit conçu dans des termes injurieux pour Son Excellence & pour ses partisans, & qu'ils ne pouvoient le signer sans une tache éternelle pour leur réputation. C'étoit un prétexte de refus qu'ils se ménageoient d'avance. A peine Mezza-Barba fut-il rétourné à son logement, que Chau-chang & les autres Mandarins lui apporterent, de la part de l'Empereur, un journal de tout ce qui s'étoit passé entre ce Monarque & lui depuis le 25 de Décembre jusqu'au 27 de Janvier, avec ordre aux anciens Missionnaires de le signer de leur nom. Ils se retirerent ensemble dans une chambre qui touchoit à l'appartement du Légat, où le Pere Suarez, Supérieur des Jésuites Portugais, écrivit au bas les mots suivans. » Cet écrit contient les ordres de l'Empereur de la Chine & de la Tartarie, avec les réponses du très-illustre » Patriarche d'Alexandrie, Légat du Pape, & le détail des faveurs dont Sa » Majesté Impériale a honoré Son Excellence. Nous avons souscrit nos noms » par le commandement de l'Empereur. En effet il écrivit le sien. Tous les Jésuites qui étoient présens l'imiterent sans difficulté. Mais lorsqu'on pria Ripa de signer aussi, il le réfusa, sous prétexte qu'il ignoroit ce qui étoit contenu dans le papier. Il s'éleva là-dessus beaucoup de bruit. Les Jésuites le chargerent de reproches. Les Mandarins le menacerent du ressentiment de l'Empereur. Enfin il se rendit à leurs instances, mais en protestant qu'il le faisoit par soumission pour les ordres de l'Empereur. Pedrini, beaucoup plus ferme, déclara qu'il souffriroit plûtôt la mort que de signer l'apostille du Pere Suarez, mais que si l'on y vouloit faire un peu de changement, par lequel il parût que les souscripteurs n'attestoient point la verité de ce qui étoit contenu dans le Mémoire, il ne feroit pas difficulté d'y mettre aussi son nom. Les uns consentirent à sa demande ; mais d'autres y trouvant des difficultés invincibles, on se vit dans la nécessité d'informer l'Empereur de ce nouveau différend. Aussitôt le Légat reçut ordre de retourner à Chang-chung-yuen, quoiqu'il fût minuit passé & qu'il tombât beaucoup de neige. Pedrini, ayant paru devant Sa Majesté Impériale, allégua inutilement pour sa défense qu'il ne pouvoit pas attester, comme une verité, des circonstances qu'il ignoroit. Kang-hi ordonna qu'il reçût sur le champ la bastonade (51) par quelques Mandarins. On le chargea de chaînes si pésantes qu'à peine avoit-il la force de les lever ; & pendant le reste de la nuit, qu'il passa dans la salle des Gardes, il s'attendit pour le lendemain à des traitemens encore plus rigoureux. En effet il n'y eut pas d'outrages qu'il n'essuyât le matin. Il offrit alors de signer ; mais on lui répondit qu'il étoit trop tard ; & toutes ses soumissions, non plus que l'inter-

Apostille du Pere Suarez.

Ripa refuse de la signer, mais se rend enfin.

Pedrini s'obstine à refuser.

Comment il est puni.

(51) L'Auteur ne dit pas que cet ordre ait été exécuté. Le crime de Pedrini étoit d'avoir résisté à l'ordre de l'Empereur & de l'avoir soupçonné de fausseté ; ce qui est capital à la Chine.

cession du Légat, ne purent empêcher qu'il ne fût envoyé à Peking, où il fut jetté dans la prison des malfaiteurs condamnés à mort.

Mezza-Barba. 1721.

L'Empereur prit aussi cette occasion pour dresser de nouveaux piéges au Légat. Il lui fit dire que M. Maigret n'ayant pas eu plus de respect que Pedrini pour ses ordres, il s'attendoit qu'on le renverroit à la Chine pour y être puni; & qu'au reste il se confirmoit dans l'opinion qu'il étoit nécessaire pour la tranquillité de son Empire, d'y extirper le Christianisme. Il esperoit, par cette menace, d'arracher au Légat quelques censures contre ces deux Ecclésiastiques. Mais, appaisé enfin par les réponses de Mezza-Barba, il déclara le 22 qu'il renonçoit aux demandes qui regardoient Maigret, & que ce qui étoit arrivé à Pedrini n'entraîneroit rien de fâcheux pour la Réligion & les autres Missionnaires. On apprit dans la suite que Pedrini avoit été rendu aux Jésuites François, & que, peu de tems après, il avoit été nommé pour accompagner l'Empereur dans son voyage de Tartarie.

Le Légat est exposé à de nouveaux pieges.

La conduite de ce Monarque changea tout d'un coup, avec tant d'avantage pour Mezza-Barba, qu'on ne peut attribuer cette révolution de sentimens qu'à l'estime qu'il conçut pour sa fermeté & sa droiture. Dans une audience qu'il lui accorda le premier de Mars, & qui fut la derniere, il le combla d'honneurs, avec des témoignages d'une affection si distinguée, que toute sa Cour en marqua de l'étonnement. Les Mandarins convinrent eux-mêmes qu'il n'avoit jamais traité personne avec tant de faveur, sans en excepter les Princes de son sang. » Allez, dit-» il au Légat, & revenez le plûtôt qu'il vous sera possible. Mais prenez soin sur-» tout de votre personne & de votre santé. Donnez-moi de vos nouvelles, & » soyez sûr que je verrai votre retour avec beaucoup de joie. Il lui fit promettre d'amener avec lui des gens de lettres & un bon Médecin; d'apporter les meilleures Cartes géographiques, les livres les plus estimés en Europe, & surtout les ouvrages de mathématiques, avec les nouvelles découvertes qu'on auroit pu faire touchant les longitudes. Ensuite s'étant fait apporter une Epinette, il joua quelques airs Chinois sur cet instrument. Il en prit occasion de faire remarquer au Légat avec quelle familiarité il traitoit les Européens, dont il l'assura qu'il honoroit beaucoup le sçavoir. Il le fit monter sur son Trône, où il lui présenta, comme dans les audiences précédentes, une coupe remplie de vin. Enfin, pour terminer celle-ci, il lui prit les mains, qu'il serra fort tendrement entre les siennes. Le Légat employa les termes les plus respectueux pour témoigner à Sa Majesté combien elle étoit sensible à tant de faveurs, & lui promit de prier avec beaucoup d'assiduité pour la prolongation de sa vie & pour la prosperité de son regne.

Il se fait estimer par sa droiture & sa fermeté.

Faveurs qu'il reçoit dans sa derniere audience.

Il quitta Peking deux jours après. Etant arrivé à Canton le 9 de Mai, il en partit le 23, dans l'impatience de se revoir à Macao, où il arriva le 27, & d'où il écrivit une lettre de remerciment à l'Empereur par le Tajin *Li-cheu-chung*, qui n'avoit pas cessé de l'accompagner dans son voyage.

Son départ de Peking pour retourner à Macao.

Mezza-Barba passa plus de six mois à Macao, pendant lesquels il eut encore quelques démêlés avec les anciens Missionnaires. Cette résistance à ses ordres lui fit juger qu'il ne devoit pas quitter la Chine sans avoir pris quelques mesures pour leur inspirer des sentimens de paix & de soumission. Ce fut dans cette vûe qu'il publia une Lettre Pastorale, où, sans nommer aucun Ordre, il les exhortoit tous à ne pas s'écarter de la Constitution du Pape. Les Au-

Lettre Pastorale qu'il adresse aux Missionnaires.

Mezza-Barba. 1721-23.

teurs que je traduis prétendent que le récit du Pere du Halde est fort éloigné de l'exactitude, dans tout ce qui regarde la conduite de Mezza-Barba pendant cette derniere partie de son séjour à la Chine.

Il obtient le corps du Cardinal de Tournon.

Ce Prélat, après avoir obtenu du Gouverneur de Macao la permission de transporter en Europe le corps du Cardinal de Tournon, s'embarqua le 9 de Décembre, au bruit d'une double décharge de l'artillerie. Mais son Vaisseau se trouvant trop chargé, on employa deux jours à le mettre en état de supporter une longue navigation; & cet obstacle fit craindre au Légat qu'on ne profitât de l'intervalle, pour lui enlever le corps qu'il n'avoit obtenu qu'avec beaucoup de peine. Enfin l'on mit à la voile le 13, & le vent devint si favorable qu'on perdit bientôt de vûe les côtes de la Chine.

Viani proteste, en finissant sa rélation, qu'il a suivi fidellement les loix de la verité.

Eclaircissement tiré du Pere du Halde.

Il ne sera point inutile d'ajoûter, après le Pere Du Halde, que le Légat, s'étant embarqué au commencement de l'année 1722, arriva heureusement en Europe; mais que la mort de l'Empereur Kang-hi, arrivée le 20 Décembre de la même année, le délivra de l'engagement où il s'étoit mis de recommencer un si long & si dangereux voyage. Ying-ching, successeur de Kang-hi, ne fut pas plûtôt sur le Trône, qu'il reçut des plaintes d'un grand nombre de Mandarins, sur-tout du *Sung-tu* de la Province de Fo-kyen, qui accusoient les Missionnaires d'attirer à eux les ignorans de l'un & de l'autre sexe, de bâtir des Eglises aux dépens de leurs disciples, enfin, de ruiner les loix fondamentales & de troubler la tranquillité de l'Empire. Ce Prince ordonna, par un Edit du 10 de Février 1723, que tous les Missionnaires, à la réserve d'un petit nombre, qui furent retenus à la Cour pour la réformation du Calendrier, se retirassent à Canton, & que leurs Eglises, au nombre de trois cens, fussent détruites ou employées à d'autres usages, sans aucune esperance de rétablissement. Ainsi le Christianisme fut chassé de la Chine, comme il l'avoit été du Japon, du Tong-king, de la Cochinchine, de Siam & de plusieurs autres Parties des Indes orientales.

Ruine du Christianisme à la Chine.

FIN DU CINQUIEME TOME.

TABLE



TABLE

DES CHAPITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE XIII,

Et de la Description des Royaumes de Congo, d'Angola, de Benguela & des Pays voisins.



LIVRE XIV.

Defcription des Pays qui bordent la Côte orientale d'Afrique, depuis le Cap de Bonne-Efperance jufqu'au Cap de Guardafu; contenant particuliérement le Pays des Hottentots & le Royaume de Monomotapa, 105

VOYAGES DANS L'ASIE.

LIVRE I.

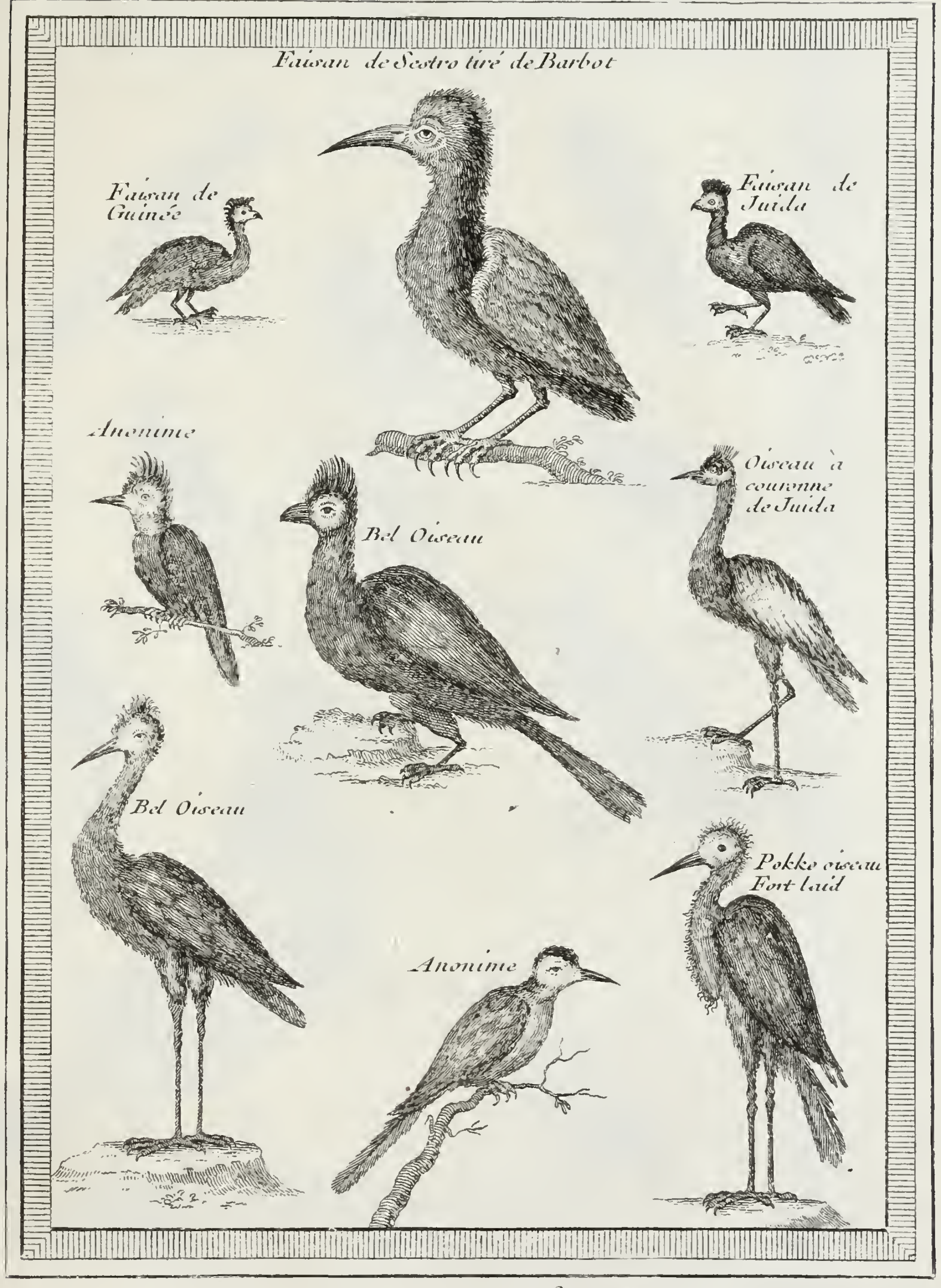
Voyages dans l'Empire de la Chine.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

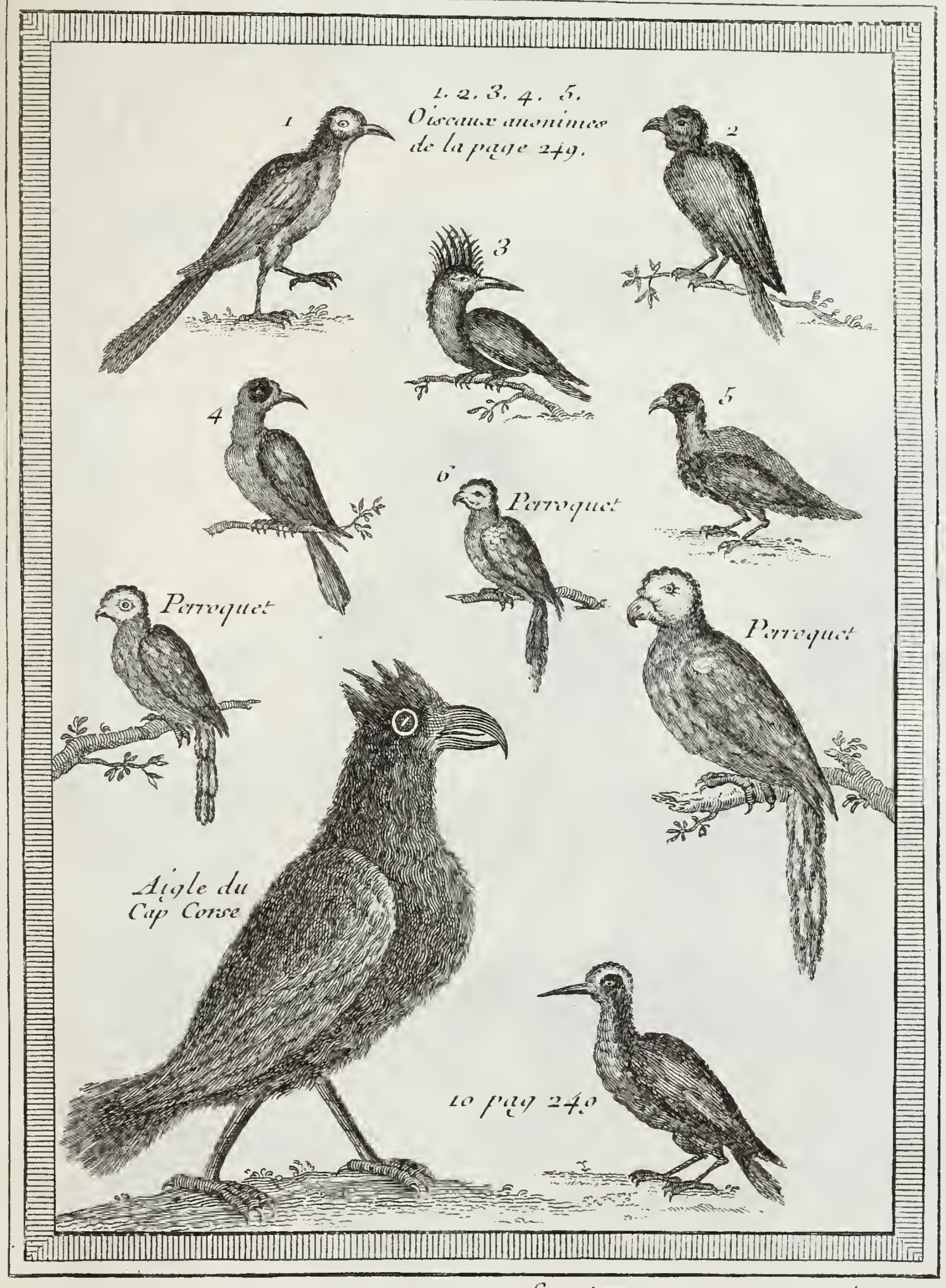
De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, *Pere, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.*

OISEAUX DE GUINÉE tirés de Bosman.



Sup. tom. IV. pag. 244. et Suivantes.

OISEAUX DE GUINÉE tirés de Bosman.



Sup. tom. IV. pag 249. et Suivantes

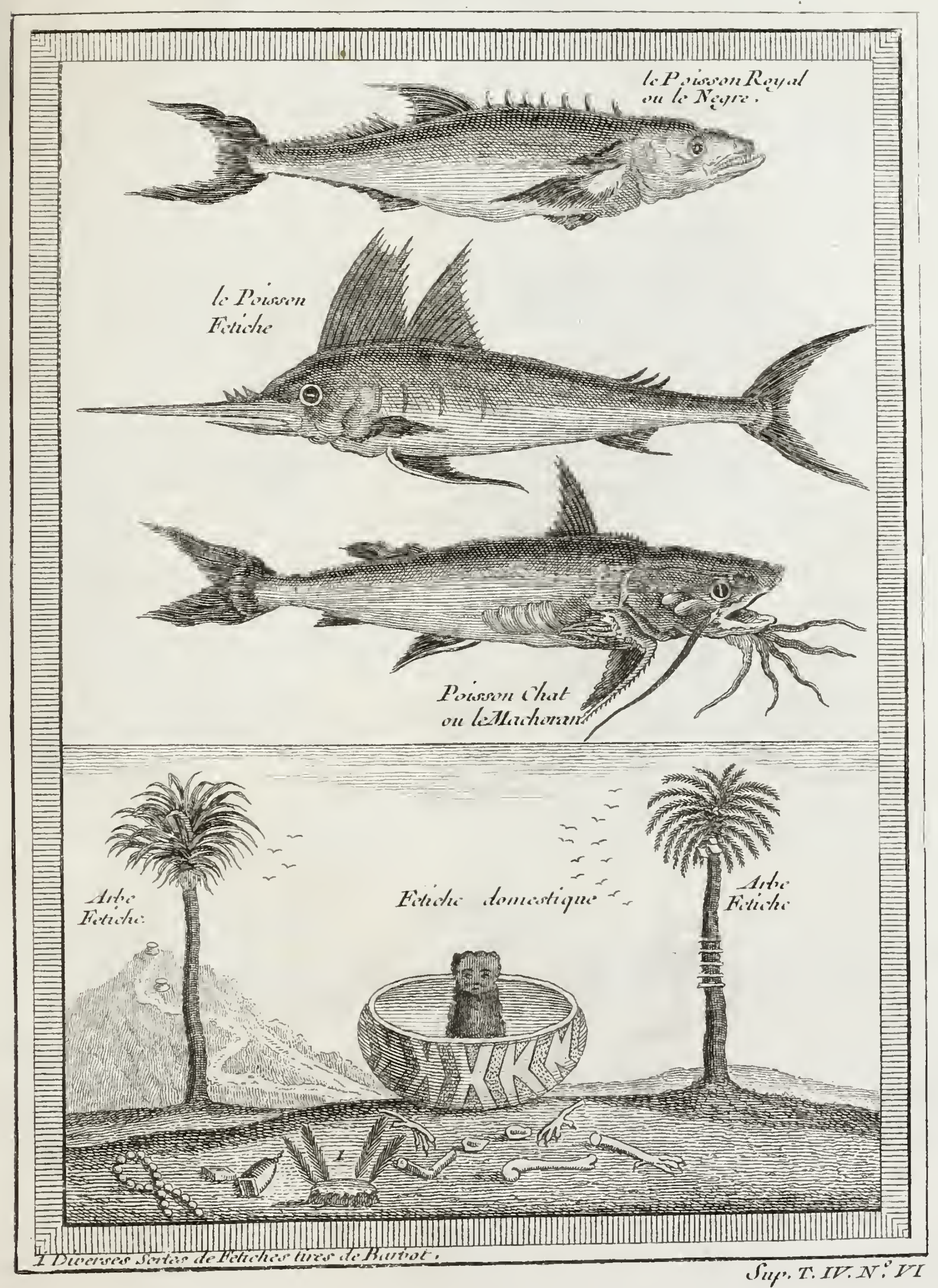

SINGE D'ANGOLA PRESENTÉ A FREDERIC
HENRI PRINCE D'ORANGE




CHIMPANEZE, agé de 21. mois
haut de 2. pieds 4. pouces apporté
d'Angola en 1738.

Sup. T. IV. N°. V.

Poissons tirés de Barbot.



1 Diverses Sortes de Fetiches tirés de Barbot.

Sup. T. IV. N°. VI

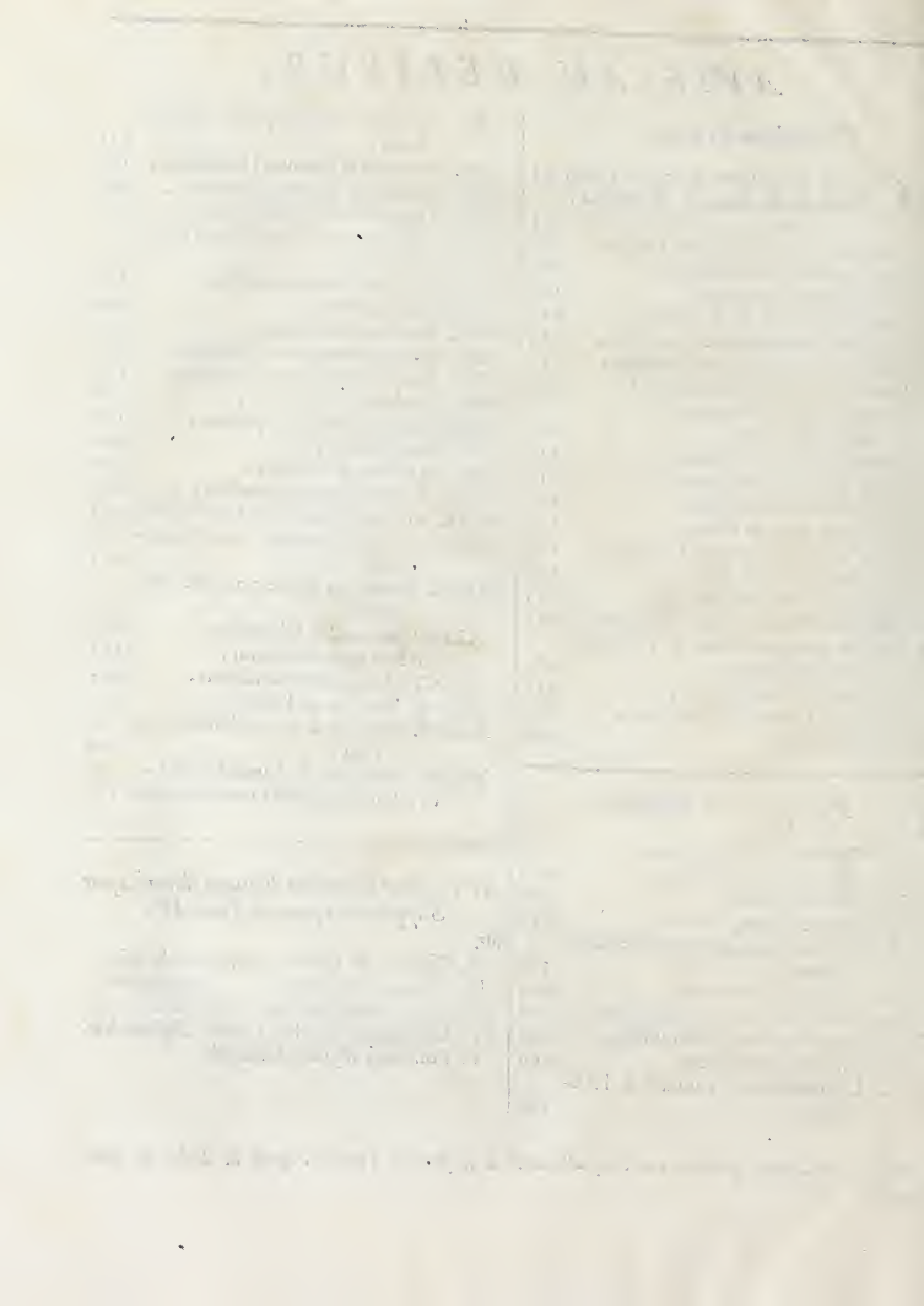
AVIS AU RELIEUR,

Pour placer les Cartes.

Pour placer les Figures.

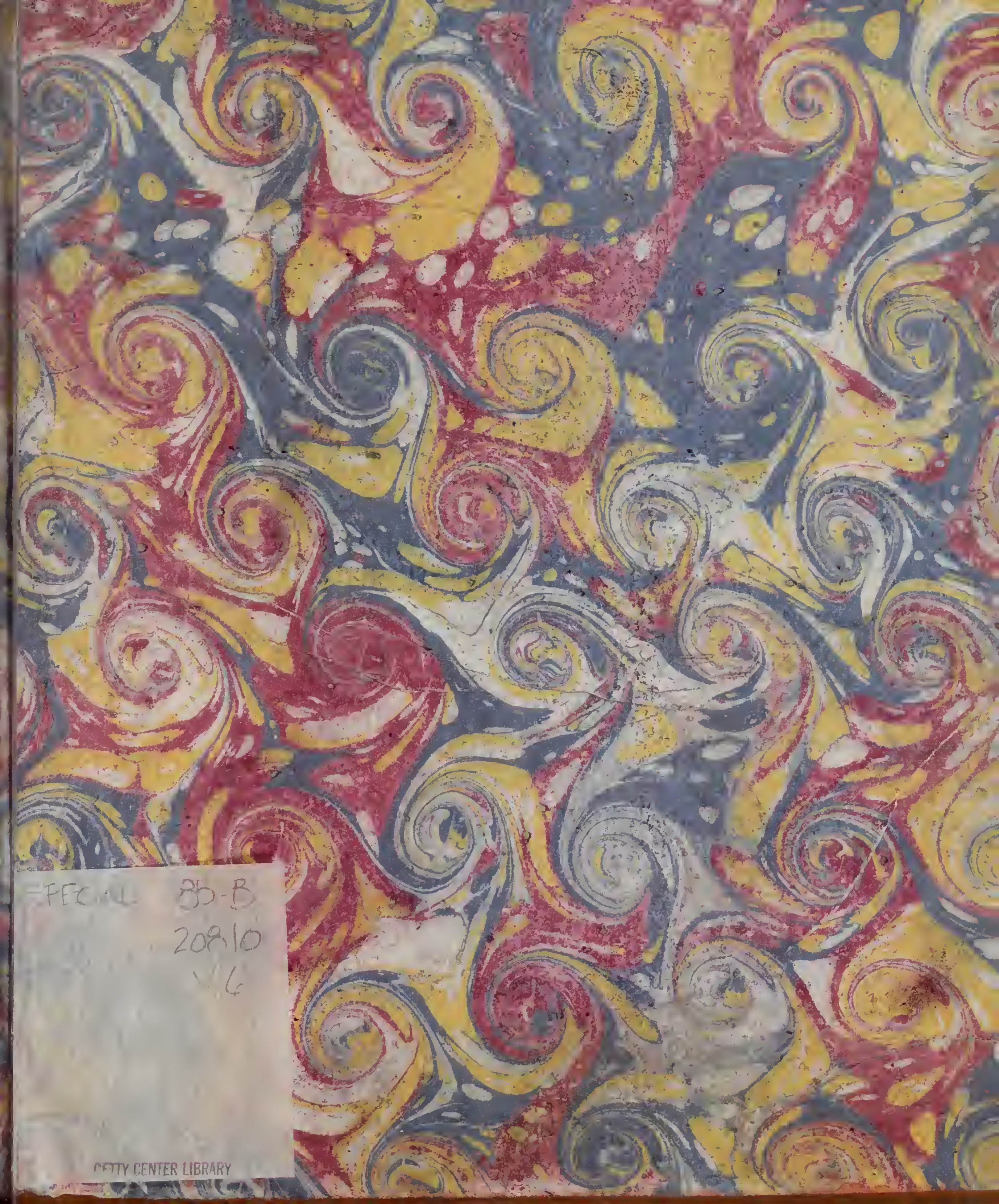
AVIS pour placer les Figures données par Supplément pour le Tome IV.

NOTA. *Le Relieur placera ces cinq Planches à la fin du Tome V. après la Table des Chapitres.*








FFOLIO 85-B
20810
v.6
GETTY CENTER LIBRARY

